LE MAGASIN PITTORESQUE

PUBLIÉ, DEPUIS SA FONDATION, SOUS LA DIRECTION DE

M. ÉDOUARD CHARTON.

VINGTIÈME ANNÉE.

1852

PRIX DU VOLUME BROCHÉ, POUR PARIS. . . . . 6 fr.
POUR LES DEPARTEMENTS. . . 7 fr. 50
PRIX DU VOLUME RELIÉ, POUR PARIS. . . . . 7 fr. 50
POUR LES DÉPARTEMENTS. . . 9 fr. 50

PARIS
AUX BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE
29, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 29

M DCCC LII

31 décembre 1852.

Il y a vingt ans, dans cette même maison où nous traçons aujourd'hui ces lignes, au milieu des mêmes collaborateurs, nous écrivions les premières pages de ce recueil, nous confiant à l'honnêteté de notre but, à notre bonne volonté, à l'ardeur de lecture et d'instruction qui, plus qu'à une autre époque du passé, se manifestait de toutes parts. Nos espérances étaient loin d'être présomptueuses. Nous avions cherché les sages avertissements : ils ne nous avaient point manqué, et nous les écoutions avec déférence. — « Ne vous faites point illusion, nous disait-on » de plus d'un côté; la forme nouvelle de votre œuvre pourra vous attirer de nombreux lecteurs; mais les imitateurs » ne tarderont pas à vous suivre, et il s'en rencontrera qui sauront mieux que vous flatter le goût mobile du public, » s'assouplir à ses caprices, au besoin se mettre au service de ses passions. Par respect pour vous-même, par » conviction, vous persisterez dans votre dessein d'instruire et de moraliser avant tout; bientôt on vous trouvera » sérieux, hors de mode; on vous délaissera. » — A ces prévisions, notre inexpérience n'avait rien à répondre : on pouvait avoir raison : nous savions que jamais nous ne serions libre d'être infidèle à la bonne vieille devise : « Fais ce que dois, advienne que pourra! » Cependant les années se sont succédé : nous avons continué à avancer dans notre humble sentier, avec constance, avec sérénité. Si l'on s'est agité autour de nous, si l'on a tenté avec ou sans succès d'attirer ou de suivre en des directions diverses la curiosité des lecteurs de notre temps, nous n'en avons pas été ému, et nous avons eu ce bonheur que le public a persisté à se montrer bienveillant pour nous au delà de ce que nous avions osé espérer. Jamais il ne nous a fait éprouver les effets de cette inconstance dont on nous menaçait et que chaque jour on lui reproche si amèrement. Il n'a pas exigé de nous des complaisances impossibles, et il nous a su gré de chacun de nos efforts pour nous rendre de plus en plus digne de son approbation. L'homme de lettres qui, pour arriver au succès, cherche la règle de sa conduite en dehors de sa conscience, et se croit obligé à changer incessamment de route et de langage, à paraître autre chose que ce qu'il est, à dire autre chose que ce qu'il pense, est vraiment un être malheureux, et lors même qu'il parviendrait à quelque renom sous ces perpétuels travestissements, il ne saurait assurément exciter aucune envie. La condition de l'écrivain, petit ou grand, ignoré ou célèbre, n'est digne et heureuse que lorsqu'il exprime sincèrement et librement sa pensée, et que, semblable à un ami qui parle à un ami, il ne dit à son lecteur que ce qu'il croit vrai, juste et utile. Cette condition, depuis notre première page, a toujours été la nôtre : nous aimons notre travail, et le plaisir qu'il nous donne est loin d'être notre moindre récompense : l'estime publique, cependant, est également précieuse : ces vingt volumes que nous venons d'achever sont, nous l'espérons, une garantie suffisante que nous saurons la conserver.

ÉD. CH.

MAGASIN PITTORESQUE

A CINQUANTE CENTIMES PAR LIVRAISON MENSUELLE.

XXe ANNÉE — 1852.

LES AGES.

I. — L'ENFANCE.

Composition et dessin de Tony Johannot.

Voici l'enfance avec toutes ses grâces et ses joies. Au fond, un frère et une sœur se montrent les fleurs fraîchement écloses et les papillons qui viennent de reparaître dans l'azur du ciel, tandis que sur le premier plan deux autres enfants jouent avec le chien du logis, humble et docile ami qui supporte avec la même patience les caresses et les caprices. Vers le milieu, la tête baignée dans la lumière, voyez cette jeune femme dans toute la gloire de sa maternité ! sa main droite est livrée à l'aîné de ses fils, qui, déjà timide, se cache à demi ; vers la gauche, le second frère, plus jeune, est tout absorbé par le gâteau qu'il dévore ; sur son bras le dernier né la regarde et sourit. Plus bas, une autre mère, son enfant près de ses genoux, essaye, avec une sollicitude attentive, ces premières leçons qui doivent l'initier à la vie et lui ouvrir le monde de l'intelligence. — Doux tableau que le chantre des femmes, Legouvé, a crayonné dans des vers appris par toutes nos mères !

Bientôt d'autres bontés suivent d'autres besoins :
L'enfant, de jour en jour, avance dans la vie ;
Et, comme les aiglons qui, cédant à l'envie
De mesurer les cieux dans leur premier essor,
Exercent près du nid leur aile faible encor,
Doucement soutenu sur ses mains chancelantes,
Il commence l'essai de ses forces naissantes.
Sa mère est près de lui : c'est elle dont le bras
Dans leur débile effort aide ses premiers pas ;
Elle suit la lenteur de sa marche timide ;
Elle fut sa nourrice, elle devient son guide ;
Elle devient son maître au moment où sa voix
Bégaye à peine un nom qu'il entendit cent fois :
Ma mère est le premier qu'elle l'enseigne à dire.
Elle est son maître encor dès qu'il s'essaye à lire ;
Elle épelle avec lui dans un court entretien,
Et redevient enfant pour instruire le sien.

La division de la carrière humaine en quatre périodes ou quatre âges remonte évidemment à la plus haute antiquité. Cette marche du développement de la vie offre une ressemblance frappante avec celle de la nature dans les climats tempérés. Le printemps, orné de feuillages naissants, rappelle les espérances joyeuses de l'enfance ; on trouve dans les chaleurs vivifiantes de l'été l'image de la jeunesse ardente et pleine de promesses ; dans les riches moissons de l'automne, celle de l'âge mûr où l'homme, arrivé à tout son développement, recueille le fruit de ses efforts ; enfin l'hiver glacé ressemble à la vieillesse même de la nature épuisée et penchant vers la fin.

VINGT-QUATRE HEURES A LONDRES EN 1851.

JOURNAL D'UN VOYAGEUR.

En route. — Dieppe ! On dirait un quartier de Paris. La capitale a pris possession de la vieille cité normande. Les marins semblent n'être plus qu'un accessoire : au métier de pêcheur ils ont substitué celui de baigneur, plus lucratif et plus commode. Je regretterais la transformation s'il fallait y voir autre chose qu'un effet accidentel du rapprochement causé par le chemin de fer. Dieppe n'est plus qu'à quatre heures de Paris ; c'est ce qu'était autrefois Ermenonville ou Chantilly. Il est impossible que ce port, devenu désormais le plus voisin de la capitale, ne voie pas avant peu sa prospérité commerciale se relever.

Le bateau à vapeur qui doit nous emporter, contraint par la marée qui descend, a déjà gagné l'entrée du port. Il s'impatiente de nos retards comme un coursier à l'attache ; il souffle, il frémit, il mugit. Enfin nous voilà tous rassemblés : riante et tumultueuse compagnie ! On ôte l'échelle ; notre lien avec le sol de France a disparu. Adieu, terre des grandeurs de l'âme et de l'esprit !

A peine ai-je eu le temps d'échanger quatre paroles avec un voisin que la côte est loin de nous. Il semble que nous venons d'être décochés : il nous faut cependant encore sept heures de cette vitesse avant de toucher l'Angleterre. La ligne des falaises se développe de plus en plus : la France paraît bordée par une longue muraille blanche percée de distance en distance de quelques ouvertures. Le pilote nous montre à notre gauche les hauteurs qui dominent le Tréport, et à notre droite le cap Dantifer qui nous masque le Havre : c'est donc tout le plateau de la haute Normandie vu par sa tranche.

Mais déjà ce lointain diminue ; ses extrémités s'enfoncent graduellement dans les flots. On ne voit plus que le bleu sombre de la mer, émaillé par la blanche traînée de l'eau battue par nos roues. Le soleil se balance à l'horizon dans un ciel froid ; la Thétys du Nord n'a pas l'art de l'enflammer, et il descend dans son sein pâle et nu, sans nous envoyer le reflet des magnificences habituelles de son coucher. Enfin nous voilà enfoncés dans les ténèbres. Je les ai toujours aimées sur la mer ; sa majesté en reçoit quelque chose de terrible. Elle donne ainsi l'idée de l'antique chaos : rien de lumineux, rien de solide. *Spiritus Dei ferebatur super aquas.*

A minuit, conformément au bulletin, nous sommes à New-Haven. Une lune splendide s'est levée depuis une heure et éclaire le ciel ; sans la vivacité des ombres, on pourrait se croire au point du jour. New-Haven est une ville naissante. Précédemment le bateau à vapeur abordait à Brighton ; mais Brighton, par une singularité peut-être unique, est une ville maritime sans port. Les maisons se sont déposées le long de la plage sans aucun but commercial, uniquement pour jouir de la vue de la mer et des rayons du midi. Il en résulte que la navigation a dû finir par se porter sur un autre point situé à deux lieues de la ville, à l'embouchure d'une petite rivière. C'est ce que l'on nomme New-Haven. New-Haven, qui se composait hier d'une douzaine de maisons de pêcheurs, se compose en outre aujourd'hui d'un long chenal faisant office de port, d'un chemin de fer qui s'embranche sur celui de Brighton à Londres, et d'une vaste bâtisse de briques qui sert à la fois d'embarcadère, d'entrepôt, de douane et d'hôtel. Demain des maisons d'habitation sortiront de terre, et la ville sera fondée.

En attendant, nous sommes heureux de trouver l'hôtel : seulement, faute de lits en quantité suffisante, les passagers les moins alertes ou les plus insouciants doivent se contenter de passer la nuit sur des canapés et des fauteuils. Ce sont des Français ; et ce contre-temps devient pendant le souper le sujet d'une intarissable gaieté. Heureux caractère, qui fait toujours l'étonnement des étrangers, et qui consiste à transformer en amusement toute contrariété dès qu'elle est supportée en compagnie.

L'heure du départ a sonné, et nous cheminons sur les rails. Quelle différence entre ces voitures inélégantes et usées et la riche aisance des nôtres ! Décidément, même sur les chemins de fer, l'avantage du confortable est de notre côté. On perd un temps à chaque station... et l'on en trouve une à chaque village ; et que de monde partout ! Sur des points où nous ne verrions, en France, qu'un omnibus, des embranchements spéciaux nous apportent leur contingent qui s'ajoute à la suite du nôtre, et, comme l'avalanche, nous grandissons en marchant. Il s'en faut cependant que la province que nous traversons soit une des plus peuplées de l'Angleterre. La campagne est coupée de haies et de grands arbres, et je lui trouve quelque analogie avec notre Bretagne. Il fait le plus beau temps du monde, et cependant le brouillard ne cesse pas de nous cacher les horizons : triste et mélancolique Albion !

Les maisons de briques s'accumulent graduellement depuis un quart d'heure. A notre droite, à travers la brume, je distingue des mâts par-dessus les toitures ; ce sont les docks. Nous sommes à Londres, si toutefois le quartier de Southwark mérite bien ce nom.

Londres. — Me voici installé, reposé, dispos : ce n'a pas été sans peine, tant est grande, grâce à la circonstance, l'affluence des étrangers dans les hôtels. Il est une heure ; à demain l'exhibition ! Je veux d'abord saluer la grande ville et renouer connaissance avec elle. Le temps continue à être magnifique, et j'ai quelque espérance que du haut de Saint-Paul je pourrai être admis à l'honneur de la voir.

La première rencontre qui me frappe à l'entrée du Strand, cette grande rue dont notre rue de la Paix donnerait assez l'idée si elle se prolongeait davantage, c'est un pauvre Écossais des hautes terres, avec son plaid et cette fameuse cornemuse dont Walter Scott a tant parlé ; il est suivi de quatre enfants déguenillés comme lui et mendiants comme lui. J'en ai le cœur touché ! Voilà donc où en est réduite cette race celtique, notre sœur, maîtresse de l'île autrefois, et que la race anglo-saxonne, aidée de la race normande, a acculée peu à peu jusque dans le Nord, d'où il ne reste plus qu'à la pousser à la mer pour s'en débarrasser tout à fait. « Tiens, mon pauvre cousin ! » dis-je au plus jeune des enfants en lui donnant quelques shellings qui lui font ouvrir d'aussi grands yeux que s'il ne connaissait que les pences.

Quelques pas plus loin, je coudoie un Chinois : personne ne le regarde, car chacun est ici à ses affaires, et la vue d'un Chinois ne sert à rien. Mais moi qui suis sans affaires, et qui n'ai jamais contemplé de Chinois que sur les potiches et les paravents, je ne saurais jouir de la même indifférence ; je me retourne pour suivre des yeux aussi longtemps que je le puis ce bon Chinois, et je le félicite du beau temps, car je me demande ce que deviendraient dans les boues de Londres ses semelles de carton blanc. J'en suis à mes réflexions sur l'habitant de Canton, quand mes yeux tombent sur un Turc à longue barbe dans son caftan de satin vert-pomme ; un peu plus loin c'est un Malais, avec son teint de pain d'épices, sa figure d'oiseau de proie, et ses moustaches noires, fines et lisses comme des sourcils : celui-ci a un pantalon de taffetas bleu semé d'étoiles d'or. C'est bien autre chose qu'un carnaval. Mais je renonce désormais à m'arrêter, de peur d'augmenter la collection de ces originaux par mon individualité trop parisienne. Je me contente, tout en suivant mon chemin, de me livrer à l'analyse plus ou moins hypothétique de la foule dans laquelle je me trouve : Américains, Français, Allemands, Italiens, Espagnols, le pêle-mêle des nations circule dans cette rue.

Saint-Paul ! c'est à peu près, en y joignant l'église de Westminster, la seule architecture qu'il y ait à Londres. Nous n'avons rien à Paris d'aussi grandiose. On sent bien là, au premier coup d'œil, une église métropolitaine véritable. On peut dire que c'est le Saint-Pierre du christianisme anglican. L'intérieur est particulièrement imposant. Les groupes funéraires qui le décorent ne sont assurément pas irréprochables, avec leurs divinités païennes et leurs marins anglais habillés à la grecque ; mais le sentiment qui a inspiré ces monuments fait aisément taire toute critique. L'Angleterre sait mieux que toute autre nation de ce temps qu'un peuple ne vit et ne s'immortalise que par ses grands hommes, et quand elle les honore elle s'honore elle-même. En présentant partout leur image aux yeux des citoyens, elle associe les citoyens à leur gloire, et les encourage au service de la patrie par l'habitude de l'exemple. On trouve dans Saint-Paul des monuments pour de simples capitaines de vaisseau tués dans la grande guerre, à Trafalgar ou ailleurs, en faisant seulement leur devoir. Nous sommes loin d'une telle prodigalité. Qui se souvient seulement des noms de tant de héros qui sont morts pour nous dans des conditions analogues ? Du reste, cette prodigalité est instructive, car elle nous montre combien l'Angleterre était violemment tendue à cette époque. Elle luttait à mort ; et quand elle a senti qu'elle échappait, elle a eu les transports et la reconnaissance d'un naufragé qui touche terre.

Bien que les monuments de Westminster soient plus précieux et plus célèbres que ceux de Saint-Paul, je préfère l'ordonnance générale de ces derniers ; ils s'harmonisent incomparablement mieux avec l'ensemble de l'édifice. A Westminster on peut s'intéresser à telle ou telle sculpture prise en particulier, mais il est impossible de n'être pas choqué quand on en considère le ramassis. L'unité et la convenance de l'architecture disparaissant, on n'y voit plus qu'un magasin comme notre ancien musée des Petits-Augustins ; à peine y a-t-il assez de place dans la chapelle pour se mouvoir autour de la multitude des tombes qui y sont entassées. Encore, dans un musée, trouve-t-on d'ordinaire, soit une distribution faite somptueusement et avec art, soit un classement par écoles qui repose le goût en lui offrant des accords. Mais dans les églises, il arrive toujours que l'espace est strictement limité ; et comme les morts ne cessent d'affluer, ils finissent par avoir l'air de se coudoyer et de se disputer la place. Le calme s'en va, la vénération se trouble, l'âme se sent gênée, et, par ce seul effet de la mauvaise disposition des parties, l'impression de ces éternelles funérailles est manquée.

Mais, lors même que les monuments y seraient disposés dans des rapports convenables, j'avoue que le système des cimetières dans l'intérieur des églises ne me satisferait pas encore. Je trouve qu'en les supprimant, la France, au point de vue de l'art aussi bien que de l'hygiène, a donné un excellent exemple. C'est un principe de bon sens que chaque édifice doit conserver aussi nettement que possible le caractère de sa destination essentielle ; or l'église est avant tout le lieu de la prière et non du deuil. Et d'ailleurs, dans ces enceintes sacrées où tout doit être vérité, n'émane-t-il pas quelque chose de mensonger de ces constructions lugubres, qui respirent toujours la même affliction qu'au moment où se sont produites les pertes qu'elles commémorent ? Ayez des cérémonies pour symboliser la tristesse que cause à des proches ou à des contemporains une séparation cruelle ; mais que les monuments que vous élevez en l'honneur des trépassés illustres soient en harmonie avec les sentiments que la postérité à laquelle vous les recommandez éprouvera naturellement à leur égard. Les pleurs n'ont de valeur que si elles coulent réellement, et jamais des larmes de marbre ne toucheront, car la Providence n'a pas voulu qu'il y eût dans ce monde des gémissements éternels sur la mort.

Aussi, tant s'en faut que je sois de ceux qui regrettent que notre Panthéon ne soit pas le rival du Westminster des Anglais. Je ne puis voir Westminster sans approuver que nous ne l'ayons pas imité. Ayons, si l'on veut, les cimetières avec leur caractère lugubre, puisque malheureusement ce sont des lieux où les deuils et les sanglots se renouvellent toujours ; mais ne confondons pas avec le champ des sépultures le champ de la glorification patriotique : l'un est à la famille et à Dieu ; l'autre est à la nation. C'est pourquoi il me semble que la France, avec cet admirable instinct de l'art et de la vie qui la distingue, est entrée pour ainsi dire sans préméditation, et par une impulsion naturelle, dans la bonne voie. En même temps que les fidèles du dernier siècle s'évertuaient à réclamer le Panthéon pour y déposer la triste poussière des grands hommes, le peuple, par une généreuse initiative, s'appliquait tout simplement à élever dans chaque ville, sur la place publique, la statue de bronze ou de marbre des citoyens illustres que cette ville s'honorait d'avoir vu naître. Supposons à sa fin ce grand travail pour lequel une si louable émulation se manifeste, le Panthéon français ne se trouvera-t-il pas terminé par là même, et bien autrement magnifique que celui qu'on aurait voulu enfermer dans les froides murailles de l'église Sainte-Geneviève ? Et quelle différence d'un tel Panthéon avec le Westminster ou le Saint-Paul de nos voisins ! Le sol même de la patrie décoré sur toute son étendue par les effigies des hommes utiles qui ont laissé la mémoire de leurs travaux, et que la postérité reconnaissante honore dans la cité même qui leur a donné le jour,

afin de relever leurs concitoyens de tous les temps dans cette solidarité glorieuse, de les encourager sinon à les continuer, du moins à les suivre, de les exciter enfin à s'intéresser aux esprits d'élite que le hasard de la naissance peut faire surgir parmi eux, jusqu'à soutenir, s'il le faut, leurs premiers pas dans la carrière où leur illustration deviendrait un accroissement de celle de leur ville natale; il y a là une instigation et une vitalité que l'on chercherait en vain dans les compartiments funéraires de Saint-Paul et de Westminster. Et d'ailleurs, si l'exemple des grands citoyens demande à être préconisé, où pourrait-il l'être plus sûrement et plus hautement que sur les places publiques? En reléguant dans un monument spécial les images qui symbolisent cet exemple, on risque d'en faire un objet de curiosité que les désœuvrés peuvent bien visiter de temps à autre, tandis qu'il faut ici une leçon que le peuple finisse par s'assimiler de lui-même en vivant familièrement avec elle tous les jours.

La suite à une autre livraison.

LA FAMILLE DE DARIUS,

GRAVURE DE GÉRARD EDELINCK.

Le peintre Desportes, dans la Biographie de Charles Lebrun qu'il lut, en 1749, devant l'Académie royale de peinture et de sculpture, fait le récit suivant :

« En 1661, Louis XIV étant à Fontainebleau, demanda à M. Lebrun un tableau tel qu'il voudroit le faire, lui laissant entièrement le choix du sujet. On lui donna dans le château

Gérard Edelinck. — Dessin de Pauquet.

même un appartement près de celui du roi, qui venoit presque tous les jours le voir travailler, et qui ne fut pas moins satisfait de l'esprit, des manières et de la conversation du peintre, que des productions de son pinceau. C'est ainsi que M. Lebrun fit pour ainsi dire, sous les yeux de Sa Majesté, le fameux tableau de la famille de Darius, que M. Edelinck a encore si bien gravé. Il choisit le moment où Alexandre le Grand, sortant victorieux de la bataille d'Issus, vient, accompagné d'Éphestion, rendre visite aux reines ses prisonnières, et à toute la famille royale de Perse. On y voit que la mère de Darius, s'étant jetée aux pieds du favori, qu'à la richesse de son armure elle prenoit pour le roi, et avertie de sa méprise en demanda excuse au vainqueur; et l'on croit entendre, tant les expressions ont de justesse, Alexandre lui répondre avec douceur : « Vous ne vous trompez pas, c'est un autre moi-même. » Cette belle pièce fut l'époque de la plus grande gloire et de la fortune de son auteur. Elle acheva de déterminer le roi, déjà prévenu en sa faveur, mais qui ne vouloit rien faire qu'en connoissance de cause. En effet, il ne tarda pas à se déclarer... Le monarque lui accorda des lettres de noblesse et des armes qui sont un soleil au champ d'argent et une fleur de lis au champ d'azur avec un timbre en face. Il lui donna son portrait enrichi de diamants d'un grand prix, et le nomma enfin son premier peintre en juillet 1662, avec douze mille livres de pension. Sa Majesté lui donna en même temps la garde des dessins et des tableaux de son cabinet, avec la commission de l'augmenter à son choix de tous les plus beaux ouvrages et les plus précieux en dessins, peintures et sculptures, qui pourroient se tirer à l'avenir de tous les cabinets les plus renommés de l'Europe. »

Tant de faveurs montrent assez quel enthousiasme avait accueilli à la cour ce tableau, dans les figures duquel les contemporains de Lebrun prétendaient reconnaître d'admirables modèles de toutes les passions. La Famille de Darius fut interprétée aussitôt par tous les différents procédés de

l'art. Henri Toutin, fils de Jacques Toutin, peignit d'abord en émail le tableau de Lebrun ; puis, quand il fut question de le graver, Lebrun, qui eut toujours la main heureuse en graveurs, trouva, pour cette délicate transformation de son œuvre, le plus brillant et le plus solide des burins de son temps, celui de Gérard Edelinck.

On a souvent écrit la biographie de ce graveur qu'ont illustré tant de chefs-d'œuvre; mais nous ne croyons pas qu'on ait fait sur lui une plus intéressante notice que celle qui se trouve dans les papiers inédits de Mariette, conservés au Cabinet des estampes de la Bibliothèque nationale, en tête du catalogue de son œuvre (1). Nos lecteurs nous sauront gré de leur donner ici la page de Mariette :

« Quoyque Gérard et Jean Edelinck soient nés à Anvers dans les Pays-Bas, qu'ils y ayent appris les premiers élémens de leur art, et qu'ainsy ils semblent devoir estre mis au nombre des graveurs flamands, la France a pourtant droit de se les approprier, et ce seroit même luy faire une espèce de larcin que de les luy vouloir enlever. Lorsque ces deux artistes vinrent s'y établir, ils étoient fort jeunes; à peine étoient-ils connus par leurs ouvrages. Il y a mesme apparence que s'ils fussent demeurés plus longtemps dans leur patrie, les occasions d'exercer leurs talens leur auroient pu manquer, au lieu que la France leur en présentoit de très-favorables. Les arts y fleurissoient alors avec éclat : Jean-Baptiste Colbert, ministre d'État, à qui le roy en avoit confié l'intendance et celle des manufactures, recherchoit avec soin ceux qui se distinguoient dans leurs professions ; il répandoit abondamment sur eux les récompenses et les honneurs, et les pays voisins se dépeuploient tous les jours d'artistes qui venoient chercher auprès de luy une fortune et plus solide et plus brillante. Ce fut dans ces heureuses circonstances que les deux frères Edelinck arrivèrent à Paris. Jean Edelinck y vint le premier; Gérard, son frère, qui estoit son aisné, l'y

La Famille de Darius aux pieds d'Alexandre. — Gravure d'Edelinck, d'après le tableau de Lebrun. — Dessin de Bocourt.

suivit de près, et l'on peut remarquer, comme une circonstance toute singulière, qu'il eut à travailler dès le jour mesme de son arrivée ; mais lorsqu'il eut trouvé le moyen de se faire connoistre de Charles Lebrun, premier peintre du roy, il eut alors de quoy satisfaire abondamment le désir d'acquérir de la gloire qui le possédoit. Il estoit déjà très-habile dans son art, et ce célèbre peintre, très-bon connoisseur en fait de mérite, n'eut pas de peine à s'en asseurer. Pouvoit-il luy donner des signes moins équivoques de son estime qu'en luy proposant de graver pour le roy la famille de Darius aux pieds d'Alexandre, tableau où il avoit déployé tout son savoir, et qui avoit été si fort goûté de toute la cour ? La grandeur de l'entreprise, la difficulté de bien exprimer sur chaque visage les expressions que l'on admiroit dans l'original n'arrestèrent point Edelinck; elles ne servirent qu'à l'exciter davantage, et en effet, le désir de réussir luy fit apporter tant de soins dans son ouvrage, que cette estampe suffit seule pour faire juger de sa capacité. Rien n'y est négligé, chaque objet y est traité de la manière et dans le goût qui luy convient, et il y règne une suavité de tons soutenus par une couleur brillante que l'on ne rencontre point ailleurs. C'est que Gérard Edelinck travaillait avec tant d'aisance que ce qu'il gravoit, il le faisoit presque toujours au premier coup, sans être obligé d'y revenir comme la plupart des autres graveurs : c'étoit un don de la nature, et ceux qui l'on veu travailler étoient surpris de la facilité avec laquelle il promenoit son burin sur le cuivre. De là le grand nombre de pièces que l'on voit de luy, dont il n'y en a aucune qui ne soit très-terminée, et qui toutes cependant sont gravées au burin, manière qui est d'ailleurs si peu expéditive. Une bonne partie consiste en portraits d'hommes illustres, parmy lesquels il s'en trouve d'une beauté singulière. Gérard Edelinck avoit succédé aux biens de Nanteuil, dont il avoit

(1) On conserve aussi dans ce cabinet une admirable ébauche du portrait d'Edelinck par H. Rigaud.

épousé la niepce, et il avoit en mesme temps hérité de la réputation que celuy-cy avoit acquise dans ce genre d'ouvrages. Le roy de France luy avoit accordé la qualité de son premier graveur, et le jour qu'il fut reçu de l'Académie royale de peinture, on lui décerna dans la mesme séance le titre de conseiller de cette Académie, honneur que l'on n'avoit encore fait à personne. Gérard et Jean Edelinck avoient un troisième frère à qui ils avoient appris la gravure; mais comme il y faisoit peu de progrès et qu'il luy survint d'autres occupations, il l'abandonna de bonne heure. »

Gérard Edelinck mourut le 3 avril 1707, âgé de soixante-six ans. Le 6 mars 1677, il avait été reçu à la fois membre et conseiller de l'Académie royale.

Dans le courant du catalogue des œuvres de Gérard et Jean Edelinck, Mariette revient avec détails sur l'estampe qui nous occupe :

« *Alexandre ayant vaincu* Darius vient rendre visite à la famille du prince, accompagné de Parménion. Cette admirable estampe a été gravée par Gérard Edelinck, d'après le tableau de Charles Lebrun, peint pour le roy de France.

» Le mesme sujet traitté différemment. — Pierre Mignard, premier peintre du roy, après la mort de Charles Lebrun, jaloux de la réputation que le tableau précédent avoit acquise à son prédécesseur, voulut montrer, en peignant celuy-cy, qu'il étoit capable de travailler sur le mesme sujet avec autant de succès, et pour que rien ne manquât au parallèle, il entreprit de faire aussy graver son tableau par Gérard Edelinck; mais celuy-cy étant mort, la planche demeura imparfaite jusques à ce que Pierre Drevet l'eût rachevée dans l'état qu'elle est présentement. »

Cette fin de la notice de Mariette n'est point complétement exacte. L'abbé de Monville, dans la biographie qu'il avait écrite, comme l'on sait, d'après les documents fournis par la comtesse de Feuquières, fille de Mignard, et sous son inspiration, paraît indiquer nettement que ce fut avant la mort de Lebrun, et par suite de cette ostentation de rivalité qui avait fait refuser à Mignard de faire partie de l'Académie royale de peinture et sculpture, organisée et dirigée par Lebrun, que Pierre Mignard peignit la Famille de Darius. Citons à son tour l'abbé de Monville : aussi bien, les personnages dont il cite les témoignages favorables à l'œuvre de Mignard méritent-ils quelque considération.

« Lorsque M. de Louvois voulut avoir de la main de Mignard le tableau de la famille de Darius, ce peintre en fit porter les dessins chez madame de la Fayette; elle les lui renvoya au bout de quelques jours avec ce billet : « Madame » de la Fayette fait des remercîments à genoux à M. Mignard, » de ce qu'il a eu la bonté de lui envoyer; elle n'a jamais » rien vu de si beau, et tous ceux qui ont été chez elle en » sont charmés aussi, et sont étonnés de sa faveur auprès de » M. Mignard; elle lui en fait mille remercîments; elle est » charmée particulièrement des crayons de la femme et de » la fille de Darius, et elle le supplie surtout de se ressou- » venir de ce qu'il lui a encore promis. » Madame de la Fayette ne se trompoit pas. Ce grand morceau plut infiniment aux connoisseurs. Il est de 15 pieds de long. M. le duc de Villeroy en a hérité. Les deux héros et les princesses attirent d'abord l'attention; l'auguste et malheureuse famille qu'Alexandre vient visiter, est représentée d'une manière si vive et si touchante, qu'il est difficile de n'en être pas attendri. Rien n'est outré dans les autres personnages, toutes les expressions sont nobles et naturelles. Pendant deux mois que la famille de Darius resta chez Mignard, après que ce tableau fut fini, sa maison fut toujours remplie d'une foule de personnes de tous états que la curiosité y amenoit. Monsieur, Madame, une grande partie des gens de la cour ne se contentèrent pas de le voir une fois, on sortait le cœur pénétré de cette douce tristesse qu'on remporte de la représentation des belles tragédies. »

Encore une fois, Lebrun n'était pas mort quand Mignard peignit en manière de provocation cette Famille de Darius. Quant à la gravure que Gérard Edelinck avait commencée, il l'abandonna sans doute après la mort de Mignard, arrivée douze ans avant la sienne, voyant surtout que le peu de crédit de cette nouvelle œuvre n'avait pas survécu à son auteur. Nous ne savons, en effet, comment la Famille de Darius, peinte par Mignard, était entrée, du cabinet M. de Villeroy, dans le cabinet du roi; mais elle ne tarda pas à être reléguée le long des trumeaux alors abandonnés de la galerie d'Apollon au Louvre, où elle se trouvait, en 1751, par une singulière rencontre, à côté des batailles d'Alexandre, de Lebrun, pendant que la Famille de Darius, de celui-ci, toujours honorée, avait été séparée des gigantesques compositions auxquelles, par continuation, elle avait donné naissance, pour aller décorer les appartements royaux de Versailles. Aujourd'hui la toile jalouse de Mignard a disparu, la Famille de Darius, par Lebrun, est réunie dans le Louvre à ses autres compositions de la vie d'Alexandre, et la célèbre planche de Gérard Edelinck fait partie de notre chalcographie nationale.

LE CORNET DE L'ÉPICIER.

NOUVELLE.

C'était un de ces populeux et charmants villages si nombreux dans les environs de Paris, mélangés de maisonnettes de laboureurs et de villas élégantes bâties à la lisière du bois, parmi les vignes et les vergers. Le soleil du matin égayait la petite place couverte de moineaux effrontés qui se disputaient les graines égarées dans la poussière; les ménagères, en manteau de nuit, allaient de seuil en seuil pour les causeries et les provisions du matin. On voyait s'ouvrir successivement les petites boutiques établies çà et là, et les marchands suspendre lentement à leurs étalages les échantillons destinés à attirer les chalands.

L'un d'eux avait déjà tout mis en place, et, debout à sa porte, il regardait, les bras croisés, ses voisins moins diligents.

C'était un jeune marchand aux mouvements prompts et à la mine éveillée, dont l'enseigne portait ces mots, écrits en majuscules dorées : DENRÉES COLONIALES.

L'épicier (puisqu'il faut l'appeler par son nom) était établi depuis peu dans le village. Il suffisait, pour s'en convaincre, de voir la nouveauté des marchandises exposées, la splendeur de la devanture récemment enjolivée d'arabesques, et l'éclat immaculé du comptoir. Aussi échangeait-il à peine avec quelques-uns des passants un salut de connaissance, et nul ne s'arrêtait pour s'informer, selon l'usage, de la manière dont il avait passé la nuit.

Aristide Giraud (c'était le nom de notre jeune marchand) eût peut-être pris son parti de n'avoir point à rendre compte aux voisins de sa santé ou de son sommeil, mais il se résignait plus difficilement à la solitude de sa boutique. Appuyé contre le chambranle de la porte d'entrée, il promenait sur la place un regard impatient, et voyait tout le monde passer devant son épicerie sans s'arrêter. Comme, lassé d'attendre, il allait rentrer, une main lui saisit brusquement le bras; il se retourna, et reconnut un ancien compagnon d'apprentissage qu'il avait perdu de vue depuis plusieurs années.

Alexandre Crépin portait un de ces costumes excentriques habituels aux bons vivants de second ordre : chapeau de feutre négligemment bosselé, cravate à nœud hardi, paletot étriqué garni de boutons gigantesques, large pantalon tombant en spirales sur des guêtres de coutil rayé, badine microscopique à tête d'agate. Bien qu'il n'y eût jamais eu de liaison particulièrement intime entre lui et Giraud, celui-ci, que son isolement avait préparé à l'expansion, l'accueillit à bras ouverts. Il le força à entrer dans son arrière-boutique, tandis que le jeune garçon qu'il avait pris pour aide le remplaçait au comptoir.

— Eh bien, lui dit Crépin, lorsqu'ils furent assis, te voilà donc établi, mon vieux ! et à la satisfaction de tout le monde, à ce qu'il me semble ; car je viens de parcourir vos six rues : ton magasin d'épicerie est le plus resplendissant de l'endroit.

— Attendu qu'il est le seul, fit observer Giraud.

— Alors tu dois avoir trouvé ici le Pérou ?

— J'ai peur d'avoir trouvé le chemin de l'hôpital.

— Comment ça ?

— Par la raison qu'on ne vend rien. Depuis plus d'un mois que j'ai accroché mon enseigne, toutes mes denrées sont encore là.

— Ah ! diable ! on ne consomme donc pas dans le pays ?

— Beaucoup, au contraire : nous avons un hôtel, des restaurants, des cafés, sans parler des maisons bourgeoises ; mais tous ont l'habitude de se fournir à Paris.

— Il faut leur offrir tes services.

— Crois-tu que je n'y aie point pensé ? Ils ont répondu que leurs provisions étaient faites, qu'ils verraient plus tard ! Ici, vois-tu, on prend son temps pour toutes choses, on veut connaître les gens ; il faut attendre les pratiques comme on attendrait que le pepin devienne un pommier.

— Et ça ne te va pas, à toi qui as l'habitude de tout faire à la vapeur, dit Crépin en riant ; je me rappelle que quand nous étions ensemble chez le père Devilliers, tu voulais être arrivé avant de partir. A propos de ça, j'espère qu'il t'a ouvert un crédit, le père Devilliers ?

— J'y comptais du moins, d'après les souvenirs que j'avais laissés dans la maison et les propositions de service qui m'avaient été faites, répondit Giraud un peu amèrement ; au moment de m'établir, j'étais allé consulter au Havre M. Devilliers, qui m'avait réitéré ses promesses. Là-dessus, je suis venu ici, sûr que sa maison me ferait des avances en marchandises; mais voilà un mois que j'ai écrit pour demander une livraison et que je ne reçois aucune réponse. Il paraît qu'en réfléchissant l'ancien patron a jugé prudent de ne pas m'aider.

— Procédé connu ! dit Crépin en allumant un cigare. Les promesses, vois-tu, mon petit, ça ressemble aux festins de théâtre : de loin on croit voir des poulardes truffées et des pâtés d'alouettes, et quand on approche ce n'est que du carton verni. Mais voyons, sois franc, cadet ; ce ne sont pas seulement les promesses du père Devilliers qui t'ont décidé à t'installer dans le pays. Si je n'ai pas la mémoire trop rouillée, tu avais par ici une famille de connaissance, laquelle était ornée d'une fille pas trop mal venue que tu désirais adjoindre à ton établissement.

— Mademoiselle Garot.

— C'est cela, Rosalie Garot, pour qui tu faisais des acrostiches, aux jours fleuris de notre adolescence... Eh bien, voyons, le projet tient-il toujours ? Prépare-t-on le trousseau de la mariée ? Faut-il imprimer les billets de faire part ?

— Demande à la famille, puisque tu la connais, répondit Giraud brusquement ; quant à moi, je ne puis rien te répondre.

— Pourquoi cela, mon fils ?

— Parce qu'on ne m'a ni refusé ni accepté, et qu'on veut du temps pour se décider.

Crépin éclata de rire.

— Décidément, mon pauvre camarade, tu vis ici sous le régime du provisoire ! s'écria-t-il ; bonheur, crédit, fortune, tout est remis à huitaine, et la huitaine n'arrive jamais. Ah çà ! mais comment t'arranges-tu de ces ajournements, toi qui voulais autrefois que le lendemain arrivât la veille ?

— Comment ? répéta Giraud, ne le vois-tu pas ? Je me désespère, je me ronge le cœur et le cerveau; je suis ici comme saint Laurent sur son gril, sans pouvoir même obtenir de mes bourreaux qu'ils me retournent. Aussi ma patience est bien près d'en avoir assez, et un de ces jours j'envoie l'épicerie avec les vieilles lunes.

— Ah ! ah ! dit Crépin en le regardant, tu en es donc là ? Eh bien, si tu veux vraiment ne pas continuer à faire des cornets et à peser de la cassonade, je puis t'offrir quelque chose.

— De quoi s'agit-il ? demanda Giraud, dont les yeux étincelèrent.

— Tout simplement de courir à la fortune sur un wagon qui voyage à pleine vapeur, au lieu de la chercher dans une cariole attelée d'escargots. Mais il serait trop long de t'expliquer la chose à jeun; commençons par déjeuner; tu sauras tout entre la côtelette et le café.

Le jeune épicier envoya chercher ce qui était nécessaire au restaurant voisin, et se mit à table avec Crépin, qui, après avoir consciencieusement prouvé son appétit, lui communiqua son projet. Dégoûté de l'essai de plusieurs professions dans lesquelles il avait mangé la meilleure part de son patrimoine, l'ancien apprenti épicier venait de s'affilier à une de ces compagnies californiennes formées pour la recherche de l'or. Une troupe d'émigrants partait dans quelques jours pour San-Francisco, avec un ingénieur, des ouvriers, un comptable, et tous les engins nécessaires à l'exploitation des sables aurifères. D'après les appréciations les plus modérées, chacun d'eux devait faire fortune en trois ans.

Crépin, qui savait par cœur son roman californien, raconta à Giraud tout ce qu'il avait lu ou entendu dire. Outre la récolte de l'or, que l'on ramassait à la pelle, le nouvel Eldorado offrait aux travailleurs mille moyens de s'enrichir. Les forgerons et les menuisiers gagnaient 80 francs par jour ; les barbiers ne rasaient pas à moins d'un dollar (5 fr.) ; le plus maladroit domestique se louait deux mille écus ; les marchands comptaient chaque soir leurs bénéfices par centaines de francs ; il fallait, en un mot, autant d'efforts dans ce bienheureux pays pour ne pas être millionnaire, que partout ailleurs pour le devenir.

Les récits du futur Californien enflammèrent l'imagination du jeune épicier, qui avait toujours aimé les tâches promptement accomplies. Il comparait son industrie, si lente à prospérer et d'un si minime résultat en cas de succès, à ces triomphantes réussites dont parlait Crépin. Plus celui-ci multipliait les détails et les anecdotes, plus son auditeur prenait en haine sa situation. Enfin, le dépit de ne pouvoir partager de si merveilleuses chances lui fit rompre l'entretien.

— Parlons d'autre chose ! s'écria-t-il en frappant la table du poing; à quoi bon me faire venir l'eau à la bouche et me montrer un festin dont je ne dois rien manger ?

— Qui t'en empêche ? répliqua Crépin.

— Tu me le demandes ! reprit Giraud ; ne viens-tu pas de me dire qu'il fallait quelques milliers de francs pour émigrer avec vous ?

— Sans doute.

— Et ne vois-tu pas que j'ai transformé tout ce que je possédais en pains de sucre et en paquets de chicorée ?

— Eh bien, transforme ta chicorée et ton sucre en écus.

— Comment cela ?

— En faisant tout vendre pour cessation de commerce. Tu rentreras à peu près dans le prix d'achat des marchandises, et, une fois redevenu maître de ton capital, nous filerons ensemble vers la terre de l'or. Allons, Criquet, une brave résolution ! la fortune t'appelle de l'autre côté de l'eau; ne la laisse pas s'égosiller. Dans trois ans nous reviendrons avec des économies qui nous permettront d'avoir un cuisinier et de prendre équipage.

Malgré sa nature vive et impatiente, Giraud hésita ; mais Crépin lui donna tant et de si bonnes raisons, il opposa si éloquemment la longue attente et les éternels efforts de sa profession actuelle aux rapides et splendides résultats d'une expatriation de quelques années, que le jeune marchand ne put résister plus longtemps. Gagné par cette maladie qui dépeuplait alors les États-Unis d'Amérique, et à laquelle on avait donné le nom de *fièvre de l'or*, il se décida à abandonner son modeste commerce pour courir les chances de ce pays des *Mille et une nuits*.

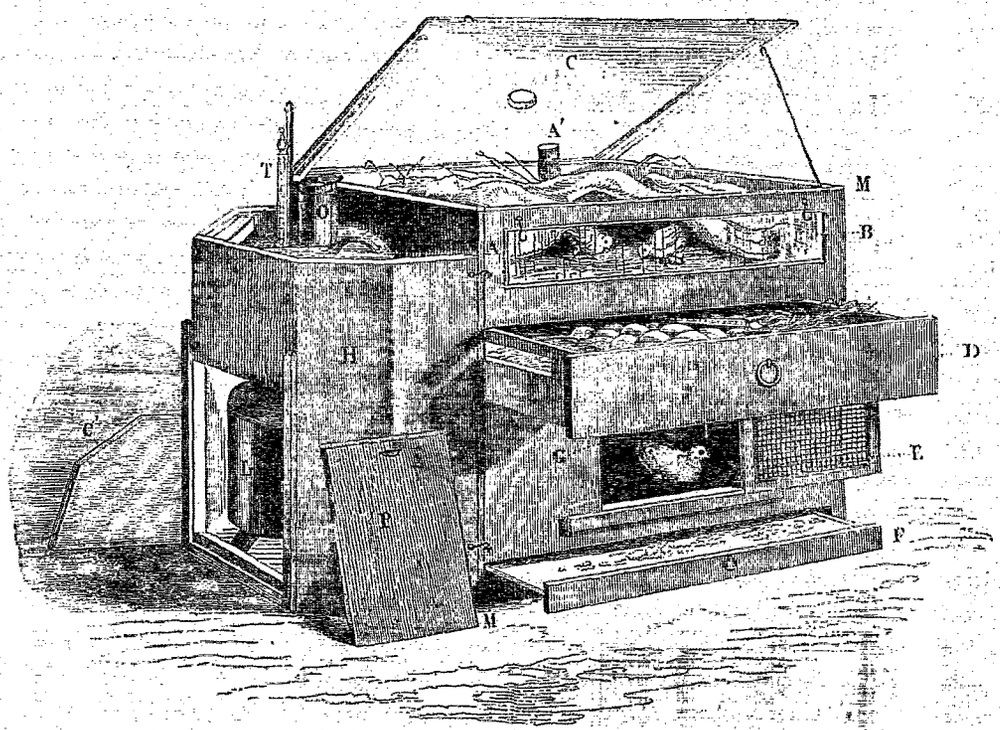
La fin à une autre livraison.

DE L'INCUBATION ARTIFICIELLE.

COUVOIR PERFECTIONNÉ.

Le couvoir perfectionné de M. Vallée, dont l'on se sert avec succès au Jardin des plantes, est en bois. Il se compose d'un corps principal (MM) et d'un appendice ou tambour (H). Le corps principal a 50 centimètres de largeur sur 40 de profondeur et 52 de hauteur; il est divisé en trois compartiments ou chambres : l'un (D), sous forme de tiroir, sert à contenir les œufs que l'on soumet à l'incubation; l'autre (B), au-dessus du précédent, peut servir au même usage, mais l'on y reçoit ordinairement les petits immédiatement après l'éclosion; il est muni d'un couvercle qui s'ouvre en tabatière au moyen de charnières placées derrière, et il est vitré sur le devant; la troisième chambre (E), au bas du couvoir, sous forme de cage, sert au coucher des poulets quelque temps après l'éclosion et pendant les quinze premiers jours de leur naissance. Un châssis grillé mobile s'étend sur un tiers de la largeur. En F est un plancher à coulisse. Le tambour a la même profondeur que le corps principal, et au moyen de quatre crochets (deux sur chaque façade), il s'agrafe hermétiquement et fait un seul corps avec lui; sa plus grande largeur est de 20 centimètres. Ce tambour sert à loger l'appareil de chauffage du couvoir, qui consiste en un cylindre (L) que l'on remplit d'eau et en une lampe que l'on place au-dessous pour maintenir cette eau à une température convenable; il est coupé verticalement sur ses angles par deux pans entre lesquels est pratiquée une porte à coulisse (P) qui établit une communication avec la lampe. La lampe s'alimente d'huile et comporte des becs et des mèches suivant le système Locatelli; elle contient l'huile nécessaire pour trente heures. Le cylindre est en zinc; il peut contenir dix litres d'eau. Deux thermomètres sont nécessaires à l'appareil : l'un (T) plonge dans le cylindre et ressort par un trou à côté de la cheminée (O) de ce cylindre; l'autre est placé dans le tiroir principal de l'incubation, au-dessus des œufs.

L'appareil est donc chauffé par la circulation de l'eau, d'après le système de Bonnemain, que M. Vallée a modifié. Le feu de la lampe élève la température de l'eau du cylindre; la couche liquide profonde passe à la surface à mesure qu'elle s'échauffe; là elle se trouve en rapport avec l'ouverture d'un tuyau en zinc qui la conduit dans une sorte de bassin étalé entre les deux chambres moyenne et supérieure, où elle forme nappe; de là, elle redescend par un autre tuyau qui la reçoit vers l'extrémité droite sur le même plan; elle arrive dans la chambre inférieure qu'elle traverse par le moyen du même tuyau, dans toute sa longueur de droite à gauche, et elle rentre définitivement dans la partie la plus inférieure du cylindre, où elle s'échauffe de nouveau pour remonter encore à la surface, et continuer indéfiniment le même trajet. On voit que ce premier système de tuyaux sert à chauffer à la fois les trois compartiments du corps principal.



Le Couvoir du Muséum d'histoire naturelle, à Paris. — C', couvercle du tambour; P, porte à coulisse.

La chambre supérieure est de plus traversée verticalement dans son milieu par un autre tuyau dont l'extrémité supérieure forme cheminée (A') excédant le couvercle de l'appareil, et dont l'extrémité inférieure descend jusqu'au niveau du tiroir principal (D). Cette cheminée sert lorsque la chaleur du tiroir est trop élevée, ou lorsqu'il paraît nécessaire d'en renouveler l'air; on peut la fermer ou l'ouvrir à volonté au moyen d'un bouchon ordinaire.

Enfin d'autres tuyaux encore remplis d'air, partant de la chambre qui loge l'appareil de chauffage, traversant dans sa longueur la cage (E), et coudés à leur extrémité opposée, de bas en haut, introduisent dans le tiroir principal (D) l'air chaud produit par le cylindre. Sur chacun des côtés de l'appareil sont pratiquées, en outre, huit ouvertures circulaires, ayant chacune 15 millimètres de diamètre, dont quatre à la partie supérieure de la chambre vitrée, et les quatre autres à la partie supérieure du tiroir principal. Les ouvertures latérales gauches servent à l'introduction de l'air chaud, et les ouvertures latérales droites servent à l'introduction de l'air froid. Ces ouvertures s'ouvrent ou se ferment au moyen d'un bouton que l'on pousse ou que l'on tire à volonté. Les courants alternatifs d'air chaud et d'air froid, auxquels ces trous donnent passage, étaient indispensables pour le renouvellement complet de l'air dans les deux chambres moyenne et supérieure.

La suite à une autre livraison.

LA PETITE FERMIÈRE.

D'après le dessin de Loutherbourg gravé par Patas. — Dessin de Freeman.

Pourquoi la représentation des scènes rustiques a-t-elle un charme auquel personne ne résiste? Que découvrons-nous donc dans ces vieux murs crevassés par le gramen, ces toits de glez, ces gerbes de blé entassées, ces coqs battant des ailes, et cet âne méditant sous le chaume comme un philosophe méconnu? D'où vient l'agrément que trouve notre œil dans cette fraîche figure de villageoise, dans l'attitude naïve et le désordre de toilette de cet enfant?

C'est que dans cet ensemble nous sentons la vérité et la vie; c'est que l'églogue, ramenée aux proportions sincères, est, après tout, le poëme le plus naturel, le plus aimable et le plus complet; qu'elle joint la simplicité à la force et à la grâce. Partout ailleurs qu'aux champs, l'existence participe plus ou moins de la convention; le travail, morcelé et pour ainsi dire perdu dans les complications de la machine sociale, ne produit pas toujours de résultat immédiat et visible; souvent on ne sent point son utilité certaine, on ne voit point en quoi il profite à la société. Ici, au contraire, rien n'est obscur : c'est la force et l'intelligence aux prises avec la création et l'obligeant à leur obéir. Dans ce travail rustique, l'homme accomplit évidemment la mission qui lui a été imposée par Dieu lorsqu'il lui a donné l'empire de la terre : il veille à la prospérité de son royaume, il en exploite les ressources; il s'enrichit légitimement sur son bien, et ne réclame que ce qui lui est dû.

La vie agreste, berceau des sociétés, est restée l'espérance de la plupart des hommes; du milieu des villes, toujours le regard fatigué se retourne vers ces salubres labeurs et ces joies faciles de la campagne. Comment s'étonner, après cela, de l'attrait qu'ont pour nous les tableaux qui les rappellent? La plupart y trouvent le but de leurs aspirations et l'accomplissement de leurs espérances.

Ici l'artiste a choisi dans le poëme la scène la plus simple, mais non la moins attrayante. Un enfant suit sa sœur aînée qui vaque aux soins de la ferme, l'interrogeant à chaque pas et apprenant la vie, sans s'en apercevoir, sous cette douce institutrice. En regardant la composition ingénue du peintre, il nous semble entendre les questions et les réponses.

— Pourquoi, Jeanne, semez-vous ainsi de bon grain à terre? demande l'enfant; le grain pousse avec peine et se vend cher; mieux vaudrait en faire du pain pour la ferme que de le jeter aux poussins.

— A la longue, les poussins deviendront grands, dit Jeanne, et chacun d'eux se vendra à la ville une pièce d'argent. Il faut songer à la fin, ne pas compter sa peine, et savoir attendre.

L'enfant persuadé plonge sa main dans le van que porte la jeune fille, et donne lui-même la pâture aux volatiles empressés; mais il aperçoit l'ânon qui regarde, et il s'écrie :

— Jeanne, pourquoi Grison n'est-il pas aux champs avec

les travailleurs, pour tirer la charrette et porter l'herbe fraîche?

— Grison est jeune, répond la jeune fermière; il a maintenant besoin de repos, afin de prendre des forces; il ne faut pas sacrifier l'avenir au présent.

L'enfant n'insiste point, et passe sur les longues oreilles de l'âne une main caressante; mais son œil rencontre le gros François occupé à rentrer les dernières gerbes, et il s'étonne encore :

— Jeanne, à quoi bon tant se hâter pour le blé? dit-il; le temps n'est-il pas assez beau, et ne peut-on le laisser hors des granges?

— La pluie peut venir, réplique Jeanne, et les gens sages ne chargent jamais demain de l'ouvrage d'aujourd'hui.

Et petit Pierre va aider le garçon de ferme à rentrer les gerbes.

Puérils enseignements! dira-t-on. Peut-être; mais qui n'a pas besoin des mêmes leçons que l'enfant? Qui que vous soyez, négociant, artiste, industriel, homme d'état, pensez bien aux conseils de Jeanne, et dites si vous n'avez jamais oublié la fin et manqué de patience; si vous vous êtes toujours occupé de l'avenir plutôt que du présent, et si l'orage ne vous a point quelquefois surpris.

LES SENS (1).

I. LES ODEURS ET LE SENS DE L'ODORAT.

Des corps odorants se dégagent des particules matérielles extrêmement ténues qui ont la faculté d'impressionner le sens de l'odorat. Rien ne donne une idée plus exacte de la divisibilité de la matière, que la diffusion des odeurs. Un morceau de musc remplit de ses émanations des espaces immenses; son odeur persiste pendant un grand nombre d'années, là où il a été déposé seulement pendant quelques heures. Ces odeurs peuvent être transportées fort loin. Un chien flaire son maître à une distance prodigieuse. En passant à neuf ou dix lieues sous le vent des îles de Ceylan et de Pugniatan, les navigateurs sentent l'odeur délicieuse qui s'échappe de leurs forêts embaumées.

Il est facile de s'assurer, par quelques petites expériences fort simples, qu'il s'échappe des corps odorants un jet de particules qui semblent immatérielles. Un morceau de camphre, un petit corps imbibé d'éther, des particules d'acide benzoïque projetés sur l'eau, sont animés d'un mouvement particulier dû à la propulsion produite par la vapeur invisible qui émane de ces corps.

Le siége du sens de l'odorat est dans des cavités appelées *fosses nasales*; elles sont placées au-dessus de la voûte du palais et pourvues de quatre ouvertures, deux en avant, ce sont celles du nez : deux en arrière, qui s'ouvrent dans l'arrière-bouche. On voit que l'organe du sens de l'odorat est placé sur le trajet de l'air qui pénètre dans les poumons. On peut respirer uniquement par le nez; et même dans la respiration ordinaire avec la bouche ouverte, une portion de l'air passe toujours par le nez. Grâce à cette disposition, les odeurs viennent frapper le sens de l'odorat sans l'intervention de la volonté, et la position du nez au-dessus de la bouche indique, pour ainsi dire, que l'odorat a pour fonction d'exercer un contrôle sur les aliments qui sont introduits dans l'estomac. Les animaux ne mangent jamais sans flairer, et une longue habitude ou la faim peuvent seuls amener l'homme à manger avec plaisir des aliments d'une odeur désagréable. Quand l'appétit est satisfait, l'odeur des aliments n'excite plus guère qu'un sentiment de dégoût : « Cette dernière impression, dit M. Gerdy, est une sentinelle vigilante que la nature semble avoir posée à l'entrée des organes digestifs pour mettre un terme à la gloutonnerie, et il est parfois dangereux, toujours imprudent de désobéir à sa voix. »

La structure du sens de l'odorat est très peu compliquée. C'est une cavité plus haute que large, divisée en deux par une cloison verticale et portant sur ses parois latérales trois cornets superposés. Ces cornets sont formés d'une lame enroulée sur elle-même. Leur usage est de multiplier l'étendue de la membrane destinée à sentir les odeurs; cette membrane, tapissant en outre toutes les parois et la cloison médiane, présente une assez grande surface aux particules odorantes; elle reçoit les ramifications d'un nerf appelé *olfactif*, qui seul jouit de la propriété de percevoir les odeurs et de transmettre cette sensation au cerveau.

Le mécanisme de la sensation est le suivant : Le liquide visqueux ou *mucus* dont la membrane est enduite s'imprègne des particules odorantes entraînées par l'air qui pénètre dans la poitrine. Suspendez momentanément, ou supprimez la respiration chez un animal, ces odeurs ne sont plus senties; il en est de même si la membrane devient sèche ou le mucus trop abondant. L'action de flairer consiste à aspirer fortement à plusieurs reprises par le nez en fermant la bouche. Au contraire, pour éviter une odeur désagréable, nous expulsons l'air des narines en ouvrant la bouche.

Le sens de l'odorat existe à peine chez l'enfant; c'est une conséquence physiologique de l'arrêt de développement qu'on remarque dans la face pendant les premières années de la vie. Considérez un jeune enfant à la face : la partie comprise entre la racine du nez et le menton est fort petite, le nez lui-même est épaté et peu saillant. Or, les fosses nasales, siége du sens de l'odorat, étant creusées dans le nez et dans la partie occupée entre le palais et la racine du nez, sont elles-mêmes fort petites, d'où absence presque totale d'odorat. En repassant leurs souvenirs d'enfance antérieurs à l'âge de huit ans, la plupart de nos lecteurs se rappelleront probablement leur profonde indifférence pour les odeurs à cet âge. C'est dans l'adolescence que ce sens acquiert sa plus grande finesse. Il ne s'émousse que dans l'extrême vieillesse et persiste souvent après l'affaiblissement de la vue et de l'ouïe.

Le sens de l'odorat est également développé dans les différents âges de la vie; il en est de même dans les différentes races humaines. Les Indiens de l'Amérique du nord poursuivent leurs ennemis ou leur gibier à la piste. Les Kalmouks sont cités parmi les Asiatiques pour la finesse extraordinaire de leur odorat, et il est des nègres qui distinguent les traces d'un blanc de celles d'un noir et découvrent dans les forêts les nègres marrons qui y cherchent un refuge (voy., sur le Rastreador, 1847, p. 139).

Buffon n'hésite pas à avancer que les quadrupèdes l'emportent de beaucoup sur l'homme pour le sens de l'odorat. « Ils ont, dit-il, ce sens si parfait qu'il sentent de plus loin qu'ils ne voient; non-seulement ils sentent de très-loin les corps présents et actuels, mais ils en sentent les émanations et les traces longtemps après qu'ils sont absents ou passés. Un tel sens est un organe universel de sentiment, c'est un œil qui voit les objets non-seulement où ils sont, mais même partout où ils ont été. C'est le sens par lequel l'animal est le plus tôt, le plus sûrement et le plus souvent averti; par lequel il agit, il se détermine, par lequel il reconnaît ce qui est convenable ou contraire à sa nature. » En effet, c'est probablement par ce sens que, dans une prairie, les moutons, les vaches reconnaissent les plantes vénéneuses. Transportés dans un pays inconnu, l'odorat ne les trompe pas, et ils évitent avec la même sûreté les végétaux dangereux. Dans les carnivores, et en particulier dans le chien, les fosses nasales sont très-grandes et communiquent avec des cavités creusées dans l'os du front; les cornets sont d'une structure compliquée : aussi le chien de chasse est-il probablement le

(1) Voy. *la Maison où je demeure*, aux Tables des années précédentes.

mieux doué de tous les animaux sous le point de vue de l'odorat. Les chasseurs savent que pour surprendre les sangliers, il faut se mettre sous le vent; et dans le Midi le cochon, sentant les truffes enfouies profondément dans le sol, est employé à la recherche de ce précieux champignon. Malgré l'opinion commune, beaucoup de naturalistes pensent que l'odorat est peu développé chez les oiseaux. C'est la vue qui chez eux est le sens dominant : c'est elle et non l'odeur de la poudre qui avertit le corbeau, la pie et le geai, et les fait lever de si loin à l'approche du chasseur. Les oiseaux de rivage sont, d'après les expériences et les dissections de Scarpa, ceux où l'organe de l'odorat est le plus développé; les gallinacés (poules, pintades, dindons, pigeons), ceux de tous où il est le plus obtus; les passereaux ou petits oiseaux tiennent le milieu entre les uns et les autres.

Les personnes curieuses d'étudier plus à fond la physiologie de l'odorat devront recourir à l'*Ophrésiologie* de M. H. Cloquet, à l'excellent *Traité de physiologie* de M. Longet, t. II, p. 148, et à une *Dissertation sur les odeurs* de M. A. Duméril.

UN PRÉDICATEUR ITALIEN DU QUINZIÈME SIÈCLE.

J'étais venu l'entendre avec une disposition de curiosité vague, et, pour dire vrai, presque de dédain. Mais dès que j'ai vu la taille de l'homme, sa contenance, et un certain caractère nullement commun dans ses yeux et dans son visage, j'ai attendu quelque chose digne d'approbation. Il commence à parler; je suis tout oreilles : voix sonore, paroles élégantes, hautes pensées. Je reconnais l'habileté des « incises »; je sens la période; je suis charmé par le nombre. Il commence sa division, je suis attentif : rien d'embarrassé, de vide, de traînant. Il tresse une série d'objections, je suis pris; il en détache les nœuds, je suis délivré. Il introduit çà et là de petits récits, je me sens attiré: Il module des vers, je suis saisi. Il plaisante, j'éclate de rire. Il pousse, il presse par de fortes vérités; je me rends. Il essaye des sentiments plus doux, aussitôt des larmes coulent sur mon visage. Il crie avec colère, je suis épouvanté et je voudrais n'être pas venu. Enfin, selon la chose qu'il traite, il varie ses images et les inflexions de sa voix, et il relève toujours le débit par le geste. Il m'a toujours fait l'effet de grandir dans la chaire au delà, non-seulement de sa propre taille, mais de la taille humaine. Étudiant ainsi l'ensemble et le détail de ses qualités, ma raison a cédé à ce prodige. Je croyais cependant que, la nouveauté une fois épuisée, il m'attacherait moins de jour en jour. Nullement : le lendemain il m'apparut tout autre, et meilleur que lui-même. POLITIEN.

« Il est incontestable que les mœurs du peuple sont plus morales en France qu'en Angleterre. Comment se fait-il qu'il en soit ainsi? C'est une question à étudier. Ce n'est point à une supériorité d'instruction que les Français doivent cet avantage; car le plus grand nombre des ouvriers et des laboureurs manquent de culture intellectuelle, et il y en a peu parmi eux qui sachent même lire et écrire. Peut-être faut-il chercher les causes de la différence que nous signalons, d'une part, dans la situation plus indépendante et plus digne des femmes en France, ce qui leur donne plus d'influence sur la société; d'autre part, dans une moindre avidité de richesse et de luxe. L'habitude, plus répandue qu'en Angleterre, pour tous les membres d'une famille de vivre dans la maison paternelle, est aussi très-favorable aux habitudes morales. Il est très-ordinaire, dans toutes les classes, de voir un père entouré de ses fils et de ses belles-filles, vivant tous ensemble et en bonne harmonie. Les liens de la parenté sont plus étroitement serrés en France qu'en Angleterre : les lois en respectent la sainteté en ne permettant pas aux proches parents de porter témoignage en justice les uns contre les autres. » — Voir l'article 156 du Code d'instruction criminelle.

Mistress CAREY, *Tour in France.*

MA MÉMOIRE AU VILLAGE.

Quand le printemps m'invite à parcourir les prés reverdis, je rencontre parfois dans leurs riants sentiers des enfants du village qui reviennent des champs ou s'en vont aux bois. J'aime leurs figures épanouies, alors si harmonieusement encadrées par les fleurs et la verdure; je me plais à contempler leur frais sourire et à écouter leurs candides accents. Il semble que mon âme se retrempe et se rajeunisse auprès d'eux, et qu'il y revienne quelque chose de pur et d'innocent.

Je les interroge sur leur nom, leur âge, leurs progrès à l'école. D'abord leurs réponses sont brèves ou embarrassées; puis, rassurés par mon air de bonhomme, les petits villageois me content leurs jeux et leurs peines; oui, leurs peines, car, bien que dans un âge aussi tendre, quelques nuages assombrissent déjà l'azur du ciel de leur matin. Puis, selon que l'enfant se montre confiant, naturel et sympathique à mon humeur questionneuse, je remets entre ses mains une légère offrande qui le comble de joie et remplit moins sa bourse que son cœur. Quelle allégresse alors éclate sur sa physionomie! Comme il reprend l'essor de ses pas un instant suspendus! comme il gambade et sautille sur la verte pelouse! et comme quelques sous lui semblent un trésor! Heureux âge où l'on est riche à si peu de frais!

Eh bien, quand ces jouvenceaux vieillis reviendront aux lieux témoins de ces enfantines émotions, ils se rappelleront sans doute celui qui les leur causa. « Il fut bon pour notre jeunesse, diront-ils; ce fut le confident de nos premières peines, et sa générosité ajoutait à nos premiers plaisirs. C'est ici que sa rencontre était un bonheur pour nous, et qu'il revenait chaque année, comme l'hirondelle, avec le printemps et les beaux jours. »

Hélas! ils n'auront lu ni mes vers ni ma prose, je n'aurai été pour eux qu'un bonhomme ami des champs et de l'enfance; mais peut-être cet agreste panégyrique sera plus doux à mes mânes que la vaine renommée briguée par mes œuvres; peut-être ces bienveillants souvenirs de simples villageois honoreront plus ma tombe ici-bas et plaideront mieux pour moi là-haut! (1)

PALAIS ESPAGNOLS.

GUADALAJARA.

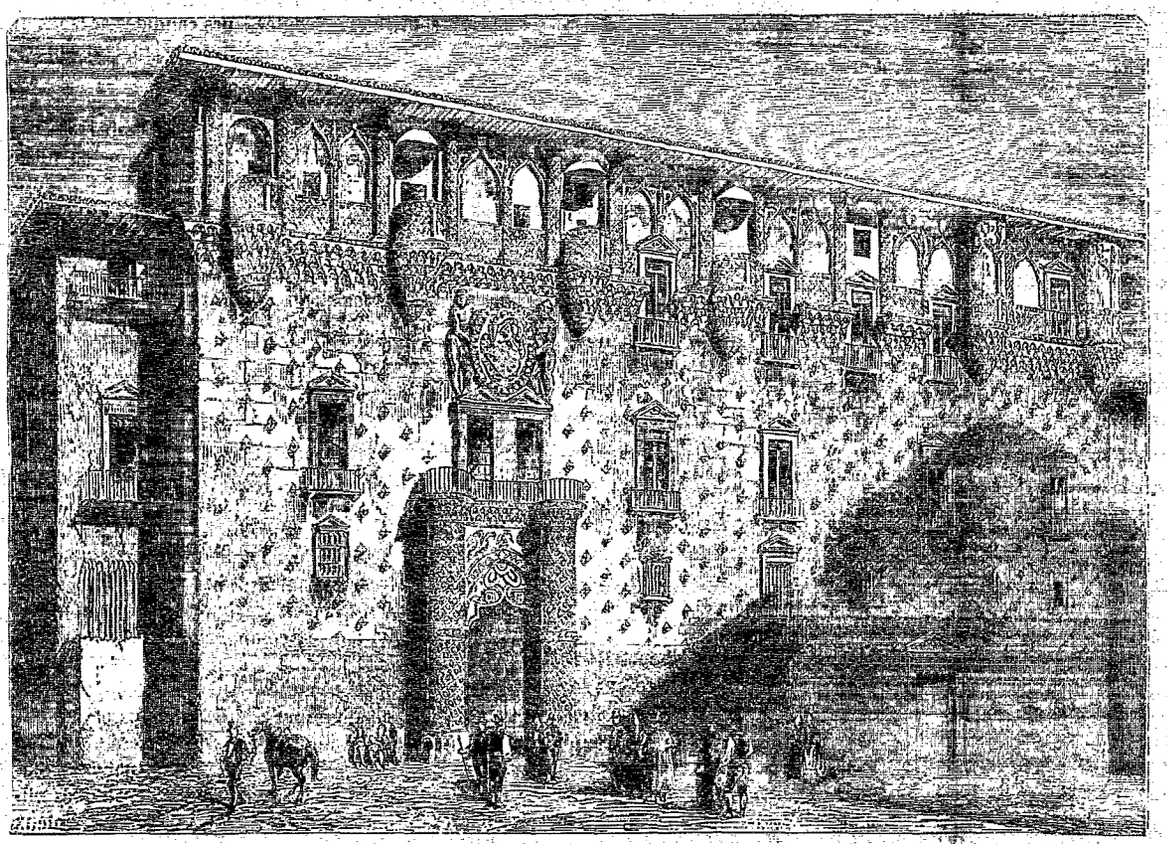
La ville de Guadalajara est située à 40 kilomètres de Madrid, sur la rive gauche de l'Hénarès. Un pont antique, quelques restes de monuments, des inscriptions, prouvent que les Romains avaient fondé en cet endroit une cité de quelque importance. Toutefois l'histoire de la ville date seulement de la conquête des Arabes : c'est par eux qu'elle fut nommée *Guadalhiechara* ou *Guadalarriaca*; et, en souvenir de leur domination, l'on montre encore les restes de quelques murailles et de deux mosquées, l'une consacrée aujourd'hui au culte catholique sous le nom de San-Miguel, l'autre servant de prison.

Vers le commencement du siècle dernier, Guadalajara parvint à un degré de richesse et d'activité inconnu au reste de la Castille. Le cardinal Albéroni, frappé de voir les laines de qualité supérieure, que l'Espagne produit en si grande abondance, sortir à vil prix du royaume pour y revenir à

(1) J. Petit-Senn.

un prix élevé sous la forme de draps et autres tissus de laine, résolut de soustraire l'Espagne à cet impôt de la fabrication étrangère. Il fit venir de Hollande quelques chefs de fabrique expérimentés, de nombreux ouvriers choisis parmi les plus habiles, et il les établit avec leurs métiers dans le château d'Ateca, dépendance d'Aranjuez, pays malsain pendant les grandes chaleurs. La maladie ne tarda pas à s'attaquer à ces hommes accoutumés à un climat plus froid, et en 1719, un an après leur arrivée en Espagne, il devint indispensable de les changer de résidence. La ville de Guadalajara fut choisie à cause de sa salubrité; de grands établissements y furent créés, et en peu de temps on y vit fonctionner jusqu'à mille métiers. Une administration probe et sévère assura la prospérité de cette vaste manufacture; de grands débouchés lui étaient d'ailleurs ouverts, l'Espagne ayant alors le monopole de l'importation des marchandises dans toute la partie de l'Amérique soumise à sa domination. En peu de temps ses produits non-seulement rivalisèrent avec ceux du reste du continent européen, mais se présentèrent sur les marchés avec un prix inférieur de 15 ou 20 pour 100 à celui des produits analogues des autres pays.

En 1757, le gouvernement espagnol céda ces fabriques à la corporation des marchands de drap de Madrid, pour une période de dix ans, en lui accordant de nombreux priviléges; mais, soit incapacité, soit infidélité dans la gestion, cette opération fut désastreuse. Les associés se retirè-



Façade du palais de Guadalajara. — Dessin de Ph. Blanchard.

rent, à la fin des dix années, après avoir subi des pertes énormes. Le gouvernement appela, mais en vain, d'autres *entrepreneurs* : il fut obligé de recommencer à administrer par lui-même; malheureusement la vieille tradition de probité était perdue; des sommes énormes furent dévorées en peu de temps. D'ailleurs, pendant que les sciences physiques et chimiques faisaient de grands progrès dans le reste de l'Europe manufacturière, tandis qu'on y appliquait de nouveaux procédés soit à l'art du tisseur, soit à celui du teinturier, la fabrique de Guadalajara restait stationnaire : par suite, les marchés du continent lui étaient fermés, l'Amérique elle-même restreignait ses demandes, la décadence était rapide. L'invasion de 1808 porta le coup mortel à cet établissement. Vers 1826, quelques entrepreneurs étrangers, ayant voulu le relever, y trouvèrent eux-mêmes leur ruine, et depuis lors ces magnifiques manufactures, renfermant en elles tant d'éléments de prospérité, ont été entièrement abandonnées.

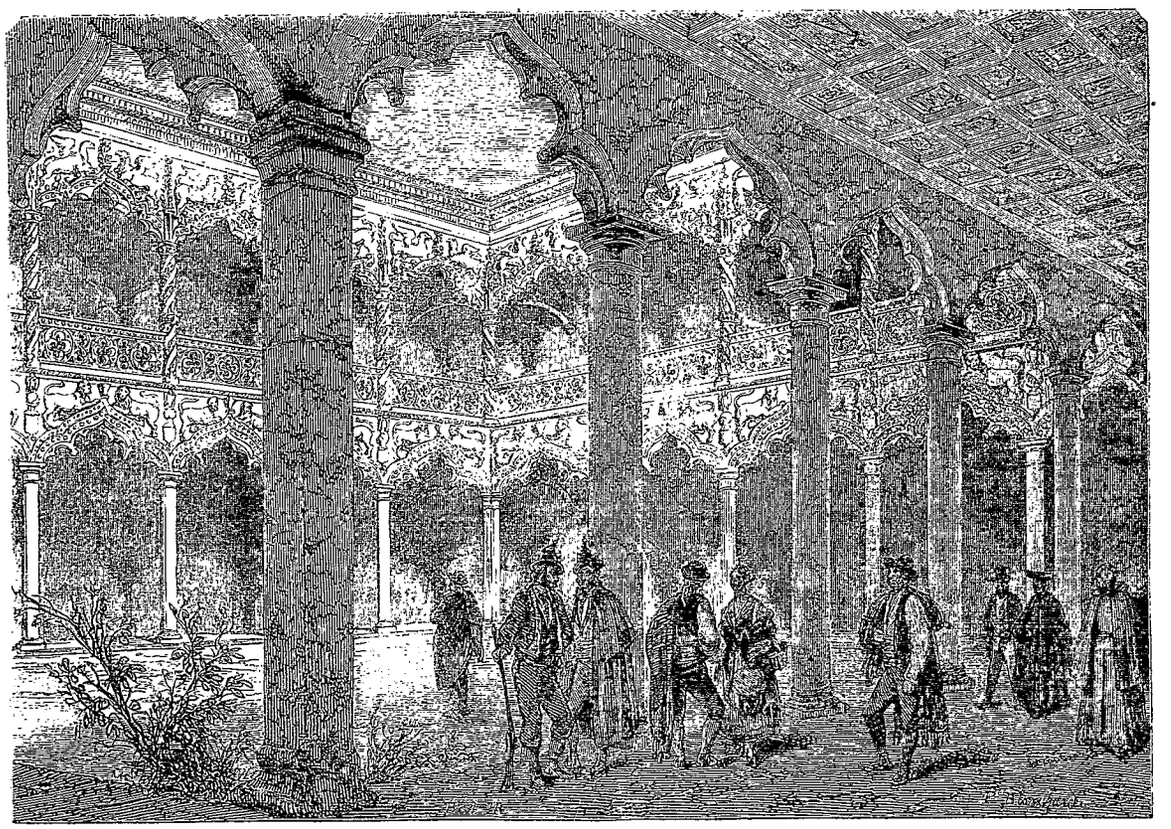
Si Guadalajara voit encore aujourd'hui dans ses rues quelques voyageurs, ce sont, non plus des industriels, mais seulement des amis de l'art qui, après s'être éloignés de Madrid pour visiter l'église de San-Ildefonso et le tombeau du cardinal Misneros, chef-d'œuvre du seizième siècle, se laissent attirer par le désir de voir le célèbre palais des ducs de l'Infantado.

Suivant quelques érudits, ce palais aurait été construit par le cardinal Mendoza, de la maison de l'Infantado, qui naquit et mourut à Guadalajara. Le style général de l'édifice semble justifier cette opinion. La façade présente un développement considérable; on peut y reconnaître encore, sous la forme de l'ornementation, les souvenirs des usages féodaux : la galerie saillante qui couronne l'édifice semble percée de machicoulis destinés à la défense; deux tourelles qui encadrent la porte figurent les tours placées jadis à l'entrée de toute forteresse pour la défendre. Ce sont là des caractères précieux qui marquent parfaitement le passage de l'architecture du moyen âge à celle de la renaissance. On sait combien les monuments complets de transition sont rares. Dans les siècles passés, on n'improvisait ni une église, ni un palais; la construction était lente; plusieurs générations se succédaient avant la fin de l'œuvre commencée; chaque architecte apportait à l'édifice qu'il était chargé de continuer le goût du siècle dans lequel il travaillait : aussi les monuments complets d'une époque sont-ils en petit nombre; le palais de Guadalajara est une de ces heureuses exceptions.

Par une raison difficile à expliquer, la porte ne se trouve pas au milieu du monument. Serait-ce nécessité pour l'aménagement intérieur? ou serait-il vrai que le droit d'avoir la porte au milieu du manoir ait été, dans les temps antérieurs, un privilége de la souveraineté en Espagne? Il est certain que dans aucune des maisons de l'aristocratie espagnole construites avant le milieu du siècle passé on ne voit la porte principale au centre de l'édifice.

A l'intérieur, le palais a subi des changements notables. Les habitudes des siècles derniers ne pouvaient respecter l'ancienne distribution des appartements. Des croisées d'un style relativement moderne coupent les lignes primitives de la façade ainsi que le semé de pointes de diamant qui marque la jonction de chaque pierre. Mais l'intérieur de la cour est surtout ce qui fait pousser les soupirs les plus profonds aux artistes. Quel singulier effet produisent les colonnes toscanes si froides, si lisses, supportant cette dentelle de pierre! Ajoutez qu'un pan entier de la galerie supérieure a été muré pour servir de chambres aux domestiques. Le duc d'Ossuna et de l'Infantado, possesseur actuel de ce beau palais, est un homme de goût : ne pourrait-il du moins rendre à cette magnifique galerie son caractère primitif?

On admire encore, dans le palais, des plafonds élevés, découpés en caissons décorés de peintures aux couleurs variées, aux ornements délicats; des soubassements embellis de faïences formant les dessins les plus ingénieux (*azulejos*;



Cour du palais de Guadalajara. — Dessin de Ph. Blanchard.

voy. 1850, p. 334). De vastes cheminées, richement sculptées, reportent la pensée au temps des guerriers couverts de fer, au temps où les prélats gouvernaient les royaumes; mais on sourit de ce rêve lorsque le regard retombe sur le costume des domestiques, sur un billard qui meuble une des plus belles pièces, sur la solitude et le silence qui règnent dans cet immense édifice.

Le salon nommé la salle des Races (*de los Linages*), parce que les peintures qui l'ornaient représentaient les armoiries de la plupart des familles nobles d'Espagne (1), est la perle de ce magnifique joyau. Il occupe entièrement un des côtés de l'édifice; mais sa largeur ne répond pas à sa longueur. La cheminée colossale qui orne une de ses extrémités est un véritable chef-d'œuvre de sculpture. Au plafond, les souvenirs de l'art arabe ont été heureusement mêlés avec le goût plus épuré de la renaissance. Ce qui donne surtout un cachet particulier à cette salle, c'est la richesse de sa dorure : un ancien auteur l'a dépeinte en disant que c'était un brasier d'or, *una ascua de oro*. Aujourd'hui ce salon sert à renfermer de vieux meubles, et ce qui reste de sa splendeur est voilé par la poussière et les toiles d'araignée.

On raconte que François Ier, dans son voyage forcé à Madrid, après la bataille de Pavie, s'arrêta au château de Guadalajara, où le duc de l'Infantado le traita avec courtoisie et magnificence. Ce duc toutefois, ne pouvant lui-même, à cause de la goutte, accompagner le roi dans la visite qu'il fit au salon des *Linages*, splendidement illuminé, chargea le comte de Tendilla et le marquis de Mondejar d'en faire les honneurs à l'illustre prisonnier. Un poëte, don Alonzo-Nunez de Castro, a décrit en vers cette visite, et a énuméré les nobles écussons qui décoraient la salle; c'est un document précieux pour l'histoire.

Les armes de Guadalajara représentent un chevalier monté et armé de toutes pièces; elles sont destinées à perpétuer la mémoire d'Alvar-Fanez de Minaya, neveu, lieutenant et fidèle compagnon de Rodriguez de Bivar, le Cid Campeador. Alvar se battit vaillamment auprès du célèbre capitaine dans les soixante-dix-neuf combats que celui-ci livra aux Maures, et il délivra Guadalajara du joug des Infidèles.

(1) On voit encore une salle héraldique de ce genre dans le château de Cintra, près de Lisbonne.

LE CORNET DE L'ÉPICIER.

NOUVELLE.

Fin. — Voy. p. 6.

Une fois la résolution prise, Giraud ne voulut ni compromis, ni retard. Profitant de l'absence de Crépin, qui l'avait quitté pour deux ou trois visites à faire dans le village, il écrivit au commissaire priseur chargé des ventes aux enchères. Quelques jours suffisaient pour tout terminer, et dès-lors il se trouvait libre.

Il ne voulut point s'interroger trop scrupuleusement sur les conséquences d'une décision si subite, se demander la part que pouvaient y avoir l'entraînement et le dépit, savoir s'il ne regretterait point la paisible condition à laquelle il allait renoncer, et les espérances d'une union depuis longtemps désirée. Poussé par sa fatale impatience, il cacheta la lettre, la remit au garçon pour qu'il la jetât sur-le-champ à la poste, et revint lui-même prendre sa place accoutumée au comptoir.

Livré à ce trouble intérieur qui accompagne toutes les grandes résolutions, il commença à préparer de vieux papiers de rebut et à les tourner en cornets.

Tandis que ses doigts remplissaient machinalement cet office, ses yeux s'arrêtaient par instant sur les feuilles dépareillées, lisant quelques mots avec distraction, et son esprit continuait à examiner son projet.

— Tout est mieux ainsi, pensait-il; au lieu de rester ici, attendant les chalands comme le pêcheur qui tend sa ligne tout le jour pour prendre quelques goujons, je vais là-bas tendre mes filets en pleine mer et amener le poisson à brassée. Nous verrons ce que diront les bourgeois du pays, qui ne daignent point m'honorer aujourd'hui de leur pratique, quand je reviendrai millionnaire! Et M. Devilliers, qui ne répond pas aux lettres qu'on lui écrit... J'irai lui porter ma carte de visite en calèche... Peut-être que la famille Garot et mademoiselle Rosalie auront alors fini leurs réflexions... Reste seulement à savoir si je n'aurai point fait les miennes!...

Et tout en se parlant ainsi à lui-même, avec plus de dépit que de satisfaction, Giraud défaisait le cornet qu'il venait de rouler, et lisait sans y penser. Mais cette fois ses yeux, retenus par l'étrangeté de certains mots, s'arrêtèrent malgré eux; ils appelèrent, pour ainsi dire, l'intelligence à leur secours, et l'attention du jeune homme se reporta vers la page imprimée, d'abord vague, puis plus intense, et il lut à demi-voix ce qui suit :

« Meng-Tseu dit : Dans les œuvres humaines, il faut faire ce qui est raisonnable, sans jamais en précipiter l'accomplissement. Gardez-vous de ressembler à l'homme de l'État de Soung.

» Il y avait dans l'État de Soung un laboureur qui se désolait de ce que ses blés ne croissaient pas, et il alla les arracher à moitié pour les faire croître plus vite. Le soir, il s'en revint, l'air accablé, et dit à sa famille : Aujourd'hui j'ai eu beaucoup de fatigue, car j'ai aidé nos blés à croître. Ses fils accoururent avec empressement pour voir ces blés; mais toutes les tiges étaient déjà desséchées.

» Ceux qui dans le monde n'ont pas, comme ce laboureur, la folie d'*aider leurs blés à croître*, sont bien rares. »

Giraud resta pensif. Il relut une seconde fois, puis une troisième, et, à chaque lecture, l'historiette du disciple de Khoung-Tseu (Confucius) le rendait plus pensif. Lui aussi ne ressemblait-il pas au paysan de Soung? L'impatience que lui causait la croissance de la moisson, et le désir de hâter l'avenir, ne le poussaient-ils point à quelque essai hasardeux? N'allait-il pas se ranger parmi ceux qui *aident la croissance de leurs blés*, et ne s'exposait-il pas à voir, comme les fils du paysan, les tiges prématurément desséchées?

Dans ce moment, le garçon, qui était allé chercher sa veste et sa casquette, traversa la boutique avec le billet destiné au commissaire priseur. Giraud hésita un instant, puis le rappela et reprit la lettre.

— Après tout, se dit-il, rien ne presse à ce point.

Et il se remit à faire des cornets.

Sa résolution était quelque peu ébranlée : il plaidait les deux causes devant le tribunal de sa raison, qui n'avait point encore porté de jugement; cependant elle penchait toujours pour l'émigration vers la terre de l'or.

Sur ces entrefaites, le facteur arriva avec une lettre qui portait le timbre du Havre. Giraud reconnut l'écriture de son ancien patron, et l'ouvrit précipitamment. M. Devilliers lui répondait sur un ton de protection cordiale. Il expliquait comment son absence l'avait empêché d'écrire plus tôt, annonçait l'envoi des marchandises demandées, promettait de nouveau son appui au jeune marchand, et accordait les termes et les remises sollicités par lui.

Cette bonne fortune inattendue augmenta les incertitudes de l'épicier. Les conditions que lui faisait le négociant du Havre étaient évidemment pour lui un sérieux avantage; mais restait toujours la difficulté de s'assurer une clientèle. Il repassait dans sa mémoire les chiffres insignifiants de sa vente depuis plus d'un mois que son étalage appelait en vain les chalands, lorsque son voisin le cafetier entra.

Surpris le dimanche précédent par un nombre inusité de consommateurs, il s'était trouvé au bout de ses provisions, et avait dû prendre chez le nouvel épicier quelques marchandises qu'il venait payer. Il complimenta Giraud sur leur qualité, parut satisfait des prix, causa assez longtemps avec le jeune marchand, et finit par lui déclarer qu'il s'adresserait désormais à lui pour tout ce qu'il lui faudrait.

— Les autres y viendront aussi, ajouta-t-il; mais on ne quitte pas ses habitudes comme un vieil habit; laissez-leur le temps de s'apercevoir qu'il y a commodité et profit à s'adresser à vous. L'expérience a beau arriver lentement, tôt ou tard elle arrive. On commence à vous connaître dans le pays : on voit que vous êtes un garçon honnête, laborieux et de bon voisinage. Ne vous inquiétez pas de l'avenir; Paris n'a pas été bâti en un jour!

Le cafetier partit sur cette réflexion populaire, et le laissa plus perplexe que jamais. Décidément les circonstances semblaient s'être donné le mot pour combattre sa première résolution. Incertain et soucieux, il continuait à tourner ses cornets, tout en jetant, de loin en loin, un regard sur le fragment du philosophe chinois. Crépin le trouva dans cette lutte de crainte et d'espérance.

Le futur Californien revenait de visiter quelques connaissances, parmi lesquelles se trouvait la famille Garot. On l'avait beaucoup interrogé sur Giraud, que l'on paraissait avoir en véritable estime, et il avait appris, dans la conversation, qu'un riche mariage venait d'être refusé pour Rosalie.

— Je crois qu'au fond les braves gens pensaient à toi, ajouta-t-il; car, au premier mot de ton projet de départ, ils se sont récriés, et la jeune fille a changé de figure. Ils ne t'avaient ajourné que pour se faire valoir et dicter les conditions; mais, ma foi! ils en seront pour leurs frais. Qu'ils cherchent ailleurs un gendre; pour le quart d'heure tu ne veux épouser que la fortune. Voyons, un petit verre, et je repars.

Giraud lui versa le petit verre sans répondre. Cette dernière découverte avait pour lui plus d'importance que tout le reste. L'union dont Crépin lui laissait entrevoir l'assurance avait été l'ambition de toute sa vie : c'était bien plus que la fortune, c'était l'affection partagée, la joie de la famille, tous les trésors du foyer domestique! Aussi laissa-t-il son aventureux compagnon vanter de nouveau ses opulentes espérances, et lui assigner un prochain rendez-vous pour faire en commun leurs derniers arrangements de départ. Sans rien dire du changement qui s'était opéré en lui, il le

vit partir et attendit avec impatience la fin de la journée pour se présenter chez les Garot.

Mais il n'eut point à attendre si longtemps. Le père de Rosalie, inquiet de la nouvelle annoncée par Crépin, arriva bientôt lui-même à la boutique du jeune marchand. Ils eurent une franche explication, à la suite de laquelle la demande de Giraud fut définitivement agréée et le mariage convenu pour l'hiver suivant.

Depuis, grâce à l'attente et à la patience, tout ce dont le jeune marchand avait désespéré s'est peu à peu accompli. L'expérience l'a rendu sage, et chaque fois qu'il rencontre quelqu'un trop pressé de jouissance ou de réussite, il ne manque jamais de lui raconter l'historiette de Meng-Tseu, en appuyant sur sa conclusion, qu'*Il faut laisser au blé le temps de pousser.*

A quoi il ajoute, en souvenir de la plus importante épreuve de sa vie, que l'homme prudent doit toujours mettre entre le projet et l'exécution *le temps nécessaire pour rouler quelques douzaines de cornets.*

Les musiciens ne devraient pas accorder leurs instruments en présence même de ceux qui sont réunis pour entendre leurs concerts. Cet odieux charivari de notes qui hurlent, grincent, détonnent en se cherchant, est un supplice qui fait payer trop cher aux oreilles sensibles le plaisir promis. Je ne crois pas que les Turcs soient des dilettanti bien délicats ; cependant voici ce que Fuller raconte dans son ouvrage intitulé *Bonnes pensées pour un mauvais temps* : « L'ambassadeur anglais parvint, il y a quelques années, à obtenir de l'empereur turc qu'il entendrait des musiciens. Malheureusement, lorsque le sultan et sa cour furent assis, les musiciens commencèrent à mettre d'accord leurs instruments, et ils furent si longtemps à ce préliminaire, que le Grand-Turc et ses courtisans, torturés par ce désordre de sons, perdirent patience et sortirent de la salle avant le concert. »

J'ai toujours été choqué d'une maxime de Cicéron, qui lui plaisait pourtant beaucoup, et qu'il a répétée plus d'une fois. Il disait qu'il aimait mieux se tromper avec Platon que de penser juste avec les autres philosophes. Je ne sais pas quel bon sens on peut donner à cette pensée. Est-ce qu'il est jamais permis de préférer l'erreur à la vérité, sous quelque beau nom que cette erreur se cache ? ROLLIN.

GUI PATIN.

Bien que Gui Patin ait occupé un rang distingué parmi les médecins du dix-septième siècle, qu'il ait été élevé aux plus hautes dignités de son ordre, et qu'il ait acquis une réputation fort étendue comme savant et comme professeur, la postérité ne le connaît guère que pour ses lettres familières, pleines de verve, de bon sens et d'anecdotes qui nous peignent les hommes et les choses de son époque.

Il était né le 31 août 1601, à la Place, petit hameau de la commune de Hodenc en Bray (et non de Houdan, comme le disent tous les biographes), assez près de Beauvais (Oise) en Picardie. Son père était avocat.

Envoyé à Paris pour ses études, il s'y montra, dès le début, ce qu'il fut toujours, laborieux, droit, de mœurs austères, mais indépendant jusqu'à la fierté. Il paraît que, pour subvenir à ses dépenses, il se fit correcteur d'imprimerie. Riolan, médecin célèbre du temps, le connut, l'apprécia, et le fit étudier en médecine. Il fut reçu docteur en 1627, et ne tarda pas à conquérir dans sa profession le rang le plus distingué. Un riche mariage, et l'abandon que lui fit Riolan de sa chaire au Collége de France, complétèrent, pour ainsi dire, sa position.

A cette époque, les médecins de Paris formaient une corporation puissante, toujours en guerre avec celle des chirurgiens et des apothicaires. Gui Patin se montra extrêmement ardent à défendre les prérogatives de son ordre. Il accusait avec raison les chirurgiens de manquer d'instruction, et les apothicaires de ne songer qu'à s'enrichir par la vente de drogues inutiles. Ses lettres sont pleines de récriminations et d'épigrammes contre les *laquais bottés* de Saint-Côme et les *cuisiniers d'Arabie.* Pour lui, les livres des grands génies médicaux de l'antiquité et de la renaissance renferment tout ce qu'il est utile de savoir. Ennemi des nouveaux agents chimiques introduits par le charlatanisme dans la pratique de son temps, il ne préconise que les remèdes les plus simples, tels que la purgation et la saignée. On voit dans tous ses écrits un esprit prévenu, mais judicieux, qui repousse l'innovation parce qu'elle ne s'appuie encore ni sur l'étude, ni sur la bonne foi. Il fit surtout une guerre acharnée au vin émétique, dont l'emploi imprudent fut, en effet, très-funeste. Boileau lui-même l'a constaté dans ses vers, en disant :

Et combien l'antimoine a fait mourir de gens !

Les lettres adressées par Gui Patin à plusieurs de ses amis, et principalement à MM. Belin père et fils, médecins à Troyes, à M. Ch. Spon et à M. Falconet de Lyon, furent imprimées à plusieurs reprises en Allemagne et en Hollande. Elles sont devenues un recueil indispensable pour bien connaître le dix-septième siècle. L'auteur y donne, sans y penser, une foule de renseignements précieux sur les mœurs, sur les institutions, sur les préjugés de son temps. Le style en est incorrect, mais plein de vie.

Gui Patin appartenait, comme ses amis Gassendi et Gabriel Naudé, à cette classe d'esprits *déniaisés* qui ne se laissent éblouir ni par l'opinion populaire, ni par la puissance. Très-hostile à Richelieu et à Mazarin, il se plaint sans cesse de la tyrannie du premier et de l'avarice du second. Aussi, à la mort du *grand Armand*, il pousse un soupir de soulagement en s'écriant : « Enfin, il est en plomb ! » Et il rapporte à ce sujet la vraie cause de la mort du jeune de Thou, impliqué dans la conspiration de Cinq-Mars. Son père ayant attaqué, dans son Histoire de France, la famille du cardinal, celui-ci avait dit : « Tu as mis mon grand-oncle dans ton Histoire ; ton fils sera dans la mienne. » Et il avait cruellement tenu parole. Aussi, lorsque madame de Pontac, sœur du jeune de Thou, alla à la chapelle de la Sorbonne jeter de l'eau bénite sur le cercueil de Son Éminence, elle murmura, selon Gui Patin, les paroles que la sœur de Lazare dit à Jésus-Christ : *Domine, si fuisses hic, frater meus non fuisset mortuus* (Mon maître, si tu avais été ici, mon frère ne serait pas mort).

Lors de la Fronde, Gui Patin ne prit point part aux affaires publiques ; mais on voit dans ses lettres où étaient ses sympathies. Il blâme la reine d'avoir quitté la capitale pour conserver à tous prix *Son Excellence Mazarinesque.* « Il y a ici alentour, écrit-il, quantité de troupes avec lesquelles je pense que la reine veut affamer Paris, ou obliger toute cette grande ville de lui demander pardon. Vous savez que Paris est une arche de Noé, qu'il y a toutes sortes d'animaux bons et mauvais qui y sont embarqués. Je ne sais pas ce qui arrivera d'un tel désordre ; tout y est à craindre comme d'une extrémité. Pour mon particulier, je ne l'ai point offensée et suis bon serviteur du roi ; mais si on attaque ma maison, je ferai comme les autres, je me défendrai tant que je pourrai. »

Dans une autre occasion, parlant de femmes d'officiers supprimés que la reine a envoyées à la Bastille parce qu'elles réclamaient, il dit : « *Cette dame* veut que l'on souffre patiemment son mal sans se plaindre. »

Quand tout est terminé, il annonce le retour d'Anne d'Autriche avec son ministre favori et les princes, puis ajoute :

« On dit que ces derniers ne le gardent que pour le manger bientôt, et qu'ils le souffrent comme Dieu souffre le péché, pour enfin le punir. »

Au moment de l'agonie du puissant ministre, il écrit à M. Falconet : « On dit que, par le commandement du roi, les prières de quarante heures se disent pour le Mazarin ; mais, parce que c'est pour lui, le peuple ne se hâte point, et il n'y a pas grand' presse dans les églises. Quoi qu'il en soit, il est fort mal, et nous aussi. »

Enfin, quand le cardinal a *plié bagage*, il envoie pour toute oraison funèbre son épitaphe :

Ci gît l'Éminence deuxième.
Dieu nous garde de la troisième!

Cette hardiesse de Gui Patin ne s'arrête pas toujours à l'épigramme ; elle arrive parfois jusqu'à l'éloquence, comme dans cette lettre où, parlant de la paix qu'on fait espérer, il ajoute : « La reine a dit qu'elle était presque faite, et qu'il n'y avait plus que Dieu qui la pût empêcher ; mais je ne sais de quel Dieu elle entend, car il y en a plusieurs, et fort divers, en ce monde : le conseil d'Espagne en est un, Mazarin un autre, et le roi de France, notre bon maître (hormis qu'il foule un peu trop ses sujets). Il n'y a que le Dieu du ciel qui peut faire la paix et l'empêcher : c'est celui-là qui est le grand Dieu, qui laisse agir aujourd'hui les potentats un peu trop rudement sur leurs sujets, quelquefois avec trop de patience pour notre profit ; mais il n'appartient qu'à lui de gouverner le monde comme il l'entend. Pour les petits dieux de la terre,

Gui Patin (1). — Dessin de Bocourt.

ils n'ont de pouvoir que ce qu'il leur en laisse, sans quoi à peine pourraient-ils greler le persil. »

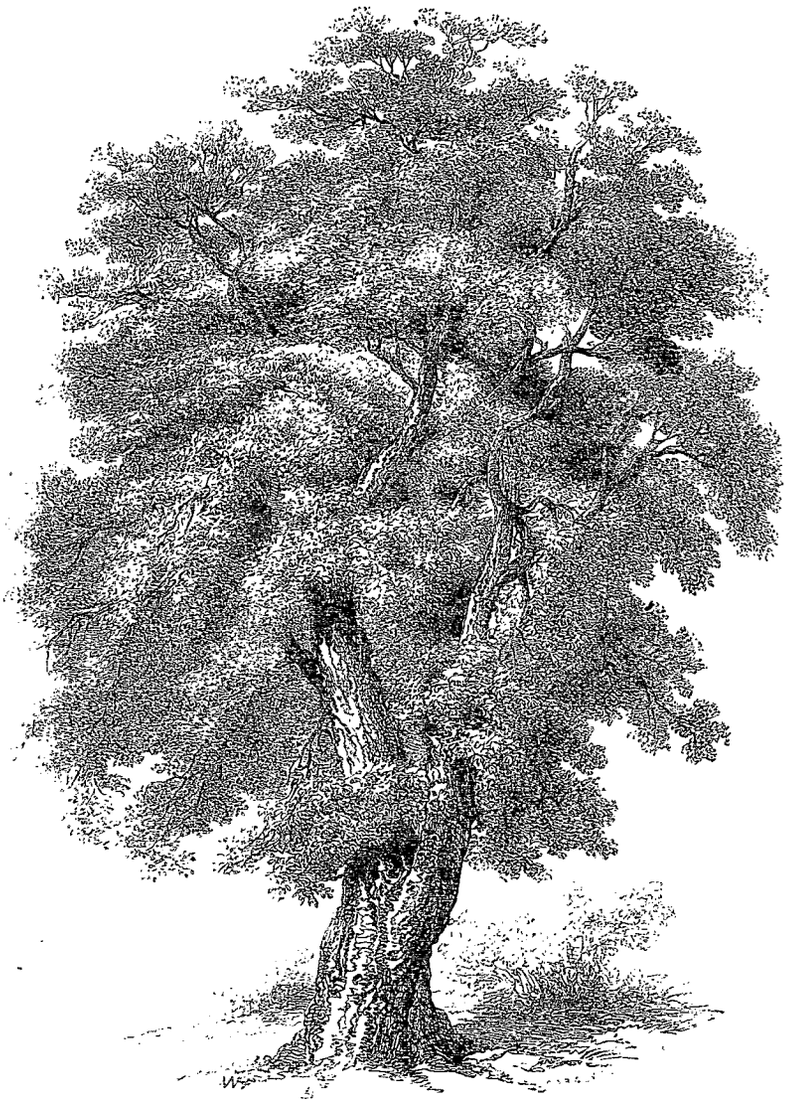
Dans un autre endroit, à propos de la mort du comte d'Olivarez, il dit : « Les Espagnols font courir le bruit que le jour de sa mort il arriva le plus grand orage qui se vit jamais, et même qu'une petite rivière se déborda si furieusement qu'elle pensa noyer tout Madrid. Je laisse tous ces prodiges, qu'on dit arriver à la mort des grands, à Tite-Live et à quelques autres anciens historiens. Je crois qu'ils finissent tout à fait comme les autres, en cédant à la mort qui ne manque jamais de venir en son temps. Nous avons ici vu mourir le cardinal de Richelieu sans miracle aussi bien que sans orage, un des beaux jours de l'année, quoique ce fût le 4 de décembre. Ce serait une belle affaire si la terre était délivrée de cette engeance de tyranneaux qui ravagent tout. Mais je pense que si la race en venait à manquer, comme celle des loups en Angleterre, il en renaîtrait d'autres aussitôt, puisque nous voyons tous les jours cette vérité, que l'homme est un loup à l'homme même. »

La suite à une autre livraison.

(1) Ce portrait est une copie de celui qui se trouve à la Faculté de médecine, et qui fut donné par un descendant du célèbre professeur. C'est le seul dont l'authenticité paraisse incontestable.

LE LIÉGE.

L'ARBRE. — L'ÉCORCE. — FABRICATION DES BOUCHONS.



Le Chêne-Liége d'Espagne (famille des Bétulinées, groupe des Cupulifères).— Dessin de Freeman.

Le chêne-liége est toujours vert; il croît dans les lieux secs, montueux, et se plaît surtout sur les sols granitique, gneissique, schisteux; il ne prospère point sur un sol calcaire. La limite supérieure à laquelle on le trouve est à peu près celle de la vigne, c'est-à-dire environ 500 mètres au-dessus du niveau de la mer. On le rencontre rarement au delà du 45e degré de latitude nord; il est très-répandu dans certaines contrées méridionales de l'Europe : en France, il croît spontanément dans six ou sept des départements du Midi; il existe en Corse, en Algérie, et en abondance sur le revers espagnol des Pyrénées orientales, dans le royaume de Valence, dans l'Estramadure, surtout dans la Catalogne, où il forme de véritables forêts. Il est connu dans cette dernière province sous le nom de *Suro*; les Espagnols, en général, lui donnent celui d'*Alcornoque*. C'est principalement en Catalogne que ses produits sont utilisés en grand, et c'est de ce pays qu'ils se répandent dans le commerce de l'Europe entière.

Nos lecteurs savent que dans la tige d'un arbre adulte, une section en travers fait voir successivement, du centre à la circonférence : 1° un canal rempli de moelle, *canal médullaire*; 2° une série de couches de nature ligneuse, le *bois*; 3° une enveloppe extérieure, l'*écorce*.

L'écorce se divise en plusieurs systèmes : on trouve dans sa partie profonde le *liber*, ou suite de couches très-minces superposées en feuillets; dans sa partie moyenne, le parenchyme cortical ou *suber*, amas de cellules gorgées de sucs; et enfin, dans sa partie extérieure, l'*épiderme*, mince pellicule qui recouvre l'ensemble. Les couches ligneuses se forment annuellement par la transformation du *cambium*, sorte de matière visqueuse qui se répand entre le bois et l'écorce, et fournit chaque année deux couches, une au bois extérieurement et une à l'écorce intérieurement.

Le liége n'est autre chose que le parenchyme cortical du chêne qui porte son nom. Dans les jeunes sujets, ce parenchyme est encore peu développé, il est rempli de sucs verts, sa surface épidermique est lisse, et l'on n'y voit aucune trace de solution de continuité; mais avec l'âge il augmente en épaisseur, il se fendille en long, en large, plus ou moins profondément, et se couvre de rugosités saillantes à sa surface. Ces fendillements et rugosités sont dus à l'accroissement intérieur du végétal, à l'addition successive des

couches, soit au bois, soit à l'écorce; ces couches ont repoussé au dehors celles qui avaient été formées pendant les années antérieures, et les ont forcées pour ainsi dire à céder et à se rompre jusqu'au liber.

Dès lors le liége est devenu propre à être extrait. Voici comment se fait cette opération : on pratique d'abord dans l'écorce, jusqu'à la profondeur du liber exclusivement, deux incisions longitudinales et parallèles l'une à l'autre, puis on fait deux autres incisions perpendiculaires aux précédentes et à leurs deux extrémités; on passe avec précaution la lame d'un instrument tranchant au-dessous du parenchyme par une des incisions horizontales, en ayant soin de ne pas entamer le liber, et l'on soulève doucement une plaque dans toute la longueur; d'autres incisions faites avec les mêmes précautions donnent successivement d'autres plaques, et ainsi de suite jusqu'au dépouillement complet du tronc et des plus grosses branches. L'opération est facilitée par l'existence d'une matière liquide semblable à de la cire ramollie qui coule entre le liber et le parenchyme, et permet la séparation prompte de celui-ci. Toutefois cette opération ne saurait être pratiquée avant que l'arbre ait atteint l'âge de quinze ou vingt ans, car avant cet âge le liége n'aurait pas les qualités requises, et même après cet âge le produit du premier écorçage doit toujours être rejeté. Un arbre, à quarante ans, a acquis une valeur commerciale assurée. Il peut produire en moyenne 40 ou 50 kilogrammes de liége brut par chaque écorçage; un arbre séculaire peut en produire jusqu'à 100 kilogrammes. La hauteur d'un chêne donnant ces produits varie suivant les pays : en moyenne, elle est de 8 à 10 mètres; mais elle atteint quelquefois jusqu'à 20 mètres pour 1 mètre 50 centimètres de large.

Après son dépouillement plus ou moins complet, le chêne-liége ne reste pas longtemps avant de reproduire la portion qui lui a été enlevée : une matière visqueuse commence presque aussitôt par suinter des pores du liber, se répand à sa surface, se durcit, s'organise peu à peu, et finit par produire un nouveau parenchyme recouvert d'un nouvel épiderme. Ce nouveau parenchyme met huit à dix ans à se développer; après cet intervalle de temps, il devient encore une fois propre à être extrait, et l'on procède à un second dépouillement. Ces sortes d'opérations se font ordinairement du 15 juillet au 15 septembre; à cette époque, la séve circule encore pleinement dans les différentes parties du végétal, et le détachement du parenchyme cortical se fait facilement. Toutefois on se garde de le pratiquer par un temps froid, changeant, ou sous des pluies trop abondantes; l'arbre en souffrirait beaucoup et ne donnerait par la suite que de faibles ou de mauvais produits.

Il nous reste à rappeler quelques détails sur la fabrication des bouchons. Les plaques, extraites par le procédé que nous avons indiqué ci-dessus, sont entassées en carré dans un lieu sec et bien aéré où elles se dessèchent en perdant un cinquième de leur poids. Elles restent ainsi exposées deux ou trois mois. Pour les employer, on les trempe dans de l'eau, ce qui a pour but de ramollir l'épiderme; on les retire quand elles ont été suffisamment humectées, et, avec une large doloire bien tranchante, on racle la croûte extérieure, celle qui dans le végétal était exposée à l'air, et qui par conséquent avait plus ou moins noirci sous l'influence des agents atmosphériques, de la gelée, des vents, de la pluie, de la chaleur, etc. Après cette opération préliminaire, on trempe de nouveau la plaque, mais cette fois-ci dans de l'eau bouillante, pendant environ un quart d'heure, afin de rendre le liége plus doux, plus élastique, plus pénétrable au couteau de l'ouvrier; pour compléter l'effet de l'eau, on laisse les plaques entassées pendant plusieurs jours dans un lieu frais. On les reprend ensuite pour les débiter, dans le sens de la longueur de la plaque, en petits parallélipipèdes rectangulaires auxquels on donne à peu près les dimensions des bouchons. Ce ne sont guère que les bouchons pour bondes que l'on prend dans le sens de l'épaisseur. Les parallélipipèdes ou carrés longs sont à leur tour plongés dans l'eau chaude, au moyen de filets, pour pouvoir être plus facilement taillés. Alors commence la fabrication définitive. Au moyen de couteaux tranchants, l'ouvrier abat d'abord les quatre côtés du solide, puis les deux extrémités qui devront constituer la base et le sommet; il en obtient ainsi un prisme à huit côtés. Si dans cette opération il met à découvert un vide intérieur ou tare, il renouvelle la taille jusqu'à ce qu'il ait obtenu des surfaces polies et exemptes de vides. Cela fait, il s'occupe d'arrondir latéralement le bouchon : l'extrémité d'une lame de couteau est placée dans l'entaille d'une cheville de fer fixée sur une table, et l'ouvrier, prenant le liége entre ses deux mains, le fait tourner adroitement contre le tranchant de la lame; une révolution et demie du morceau de liége suffit pour dégager le bouchon et lui donner latéralement la forme cylindrique.

Ainsi fabriqués, les bouchons sont triés par grosseurs et par qualités, puis disposés dans des ballots jusqu'au nombre de vingt-cinq à trente mille par chaque ballot. Il sort annuellement des ateliers de Catalogne jusqu'à quinze ou vingt mille de ces ballots, produisant de trois à quatre millions de francs.

Le prix du liége est, en Catalogne, de 15 à 30 fr. le quintal; il est de 22 fr., terme moyen, pour les qualités ordinaires; mais ce prix peut monter jusqu'à 80 fr. le quintal métrique pour les qualités supérieures, auxquelles les Catalans donnent le nom de *trasfi*. Avec 40 kilogrammes de liége de première qualité, on fabrique jusqu'à sept mille bouchons; on en fabrique seulement quatre mille avec le liége ordinaire.

Autrefois les bouchons de Catalogne n'avaient en France qu'un seul débouché, la foire de Beaucaire. Aujourd'hui ils sont expédiés directement dans toutes les places où ils sont demandés; le droit d'entrée à la frontière de France est de 65 fr. par quintal métrique.

. . . . . On voit des figures de chevaliers à genoux sur un tombeau, les mains jointes; au-dessus sont placées quelques raretés merveilleuses de l'Asie, qui semblent là pour attester, comme des témoins muets, les voyages du mort dans la Terre-Sainte. Les arcades obscures de l'église couvrent de leur ombre ceux qui reposent : on se croirait au milieu d'une forêt dont la mort a pétrifié les branches et les feuilles de manière qu'elles ne peuvent plus ni se balancer ni s'agiter, quand les siècles, comme le vent des nuits, s'engouffrent sous leurs voûtes prolongées. L'orgue fait entendre ses sons majestueux dans l'église. Des inscriptions en lettres de bronze, à demi détruites par l'humide vapeur du temps, indiquent confusément les grandes actions qui redeviennent de la fable, après avoir été si longtemps d'une éclatante vérité.

GOERRES, *Description d'une ancienne église.*

MISSIONNAIRES ET VOYAGEURS.

LE PÈRE HENNEPIN.

Louis Hennepin était né en Flandre, vers 1640. Devenu franciscain, il voyagea en Italie, fut prédicateur à Hall en Hainaut, entra plus tard dans un couvent de l'Artois, fut envoyé comme missionnaire en Hollande, et y accepta une place d'aumônier de régiment; il se trouva même à la bataille de Senef.

Dans l'intervalle de ces différentes fonctions, il était venu à Calais pour prêcher et faire la quête, à l'époque de la pêche du hareng. Il avait dès lors un tel goût pour les voyages,

qu'après avoir quêté au profit de son couvent dans les cabarets, il restait caché derrière la porte, écoutant les récits des matelots, bien que l'odeur du tabac lui donnât des nausées. Enfin il se décida à partir pour le Canada avec François de Laval, qui venait d'être nommé évêque de Québec.

Pendant ce voyage de treize cents lieues, l'office divin était célébré tous les jours à bord du navire ; l'évêque et le père Hennepin « chantaient ensuite l'Itinéraire des clercs en musique et traduit en vers français. » Ces occupations pieuses ne furent interrompues que par l'attaque de plusieurs corsaires barbaresques auxquels ils eurent quelque peine à échapper.

Arrivé à Québec, Hennepin fut attaché au couvent des religieuses de Saint-Augustin ; mais il allait porter les secours de la religion à vingt et trente lieues du monastère, faisant ces voyages sur la neige, chaussé de raquettes, et traînant après lui un petit chariot qui contenait tout ce qu'il lui fallait pour dire la messe : c'est ce qu'il appelait *sa chapelle*. Il finit par y atteler un gros chien. L'été, il descendait ou remontait les rivières sur des canots d'écorce. Ces deux moyens de voyager étaient les seuls qu'on pût employer alors dans un pays sans routes et couvert de forêts, et où les arbres abattus forment des obstacles infranchissables.

Le père Hennepin accepta une mission à 120 lieues de Québec, près du lac Ontario. Il y attira des sauvages, leur fit défricher des terres, construire des demeures fixes et une chapelle.

Ce fut là qu'il connut M. de Lasalle, nommé gouverneur du fort de Catarokouy ou de Frontenac.

L'existence du Mississipi avait été dénoncée par Jolyet, un des compagnons du père Marquette. De Lasalle ne doutait pas que ce fleuve n'eût son embouchure dans la baie du Mexique ; comprenant les immenses avantages qu'on en pouvait tirer, il entreprit d'étudier son cours et de le descendre jusqu'à la mer. Le père Hennepin s'associa à cette expédition.

Avant de la commencer, on jugea nécessaire de s'assurer la bienveillance des Iroquois, qui pouvaient empêcher le voyage. Hennepin se rendit chez les cinq nations ; il fit ce voyage de 70 lieues au milieu de l'hiver. Lorsqu'il cabanait dans les forêts, il était obligé d'enlever quatre pieds de neige pour faire du feu. Il n'avait d'autre lit que l'écorce de bois blanc, d'autre nourriture qu'une bouillie de blé d'Inde assaisonnée avec de petites grenouilles. En le voyant, les Iroquois mettaient quatre doigts sur leur bouche, ce qui est chez eux un signe d'admiration, et s'écriaient : *Hotchitagoron gannoron !* « Pieds-Nus (c'était le nom qu'ils donnaient aux moines), ceci est remarquable ! »

De retour à Québec, après avoir reçu les assurances de paix des cinq nations, Hennepin se prépara à son voyage par une retraite, et partit sans autre bagage qu'une chapelle portative, une couverture et une natte.

Il se rendit au fort de Frontenac sur un canot d'écorce, à cent lieues de Québec. Son plan et celui de M. de Lasalle, c'était de remonter de lac en lac jusqu'à ce qu'ils eussent atteint le Mississipi, qu'ils voulaient ensuite descendre pour arriver en Floride.

Le père Hennepin partit en avant et arriva au Niagara. Les Iroquois étant obligés de passer par là pour aller vendre leurs fourrures dans les colonies anglaises et hollandaises, il était très-important d'y bâtir un fort qui eût permis de les arrêter à l'amiable en temps de paix, de force en temps de guerre, et, dans tous les cas, d'enlever aux établissements étrangers tout le commerce de pelleteries ; mais la chose était difficile à obtenir des cinq nations. On envoya des ambassadeurs pour leur persuader que l'expédition des sieurs de Lasalle et Hennepin n'avait d'autre but que de chercher une route plus courte vers l'Europe, afin de pouvoir livrer les marchandises à meilleur marché.

Les Iroquois se laissèrent d'abord persuader ; mais, avertis par les Anglais et les Hollandais, ils s'opposèrent à l'achèvement du fort.

La troupe des deux voyageurs traversa le lac Huron et entra dans celui des Illinois. Le petit navire sur lequel ils avaient jusqu'alors navigué avait été renvoyé, par M. de Lasalle, chargé de fourrures ; ils continuèrent leur voyage sur des canots d'écorce. Ils abordaient tous les soirs, et se faisaient des abris des canots renversés. On célébrait la messe tous les jours. Quand le vin manqua, le père Hennepin le remplaça par le jus de raisin sauvage.

Plus ils avançaient, plus les ressources leur faisaient défaut : ils ne trouvaient plus de gibier, parce que les sauvages venaient de chasser les buffles.

Voici comment ils s'y prennent pour cette opération.

Après s'être assemblés en grand nombre, ils mettent le feu de toutes parts aux herbes sèches, ne réservant que quelques passages où ils se postent ; les buffles sont forcés de les prendre, et alors ils les tuent. Ils envoient ensuite leurs femmes les dépecer, et chacune prend sur son dos deux ou trois cents livres de viande qu'ils boucanent pour le reste de l'année. Ce genre de chasse a l'inconvénient de mettre en fuite ou de détruire tous les animaux de la plaine incendiée, si bien que celle-ci devient un désert.

Hennepin et ses compagnons arrivèrent aux Illinois. Cette nation était la plus nombreuse de toutes celles de l'Amérique du Nord ; mais elle n'avait point d'armes à feu.

Nos voyageurs furent reçus amicalement ; les Illinois firent seulement tous leurs efforts pour les empêcher de passer outre. M. de Lasalle attendait en vain les hommes et les provisions qui devaient lui être expédiés. Il fit bâtir un fort auquel il donna le nom de Crèvecœur, en souvenir de la tristesse et des misères de leur séjour. Déjà plusieurs de ses compagnons avaient déserté. Il se décida enfin à retourner au fort de Frontenac avec trois de ses engagés. C'était plus de quatre cents lieues à faire à pied, dans des régions inconnues, et à travers des peuplades d'une bienveillance douteuse. Pendant ce temps, le père Hennepin devait continuer l'exploration avec Antoine Auguel, surnommé le Picard, Dugay, et Michel Ako, du Poitou. Il quitta avec eux le fort de Crèvecœur, le 29 février 1680.

De la rivière des Illinois ils entrèrent dans le Mississipi qu'ils descendirent jusqu'à la mer, puis remontèrent jusqu'à une cataracte que le père Hennepin a décrite le premier, et qu'il appela le saut de Saint-Antoine. Ils furent ensuite faits prisonniers par des sauvages qui les promenèrent à leur suite jusqu'au 46e degré de latitude. Le père Hennepin dut son salut à quelques légères notions chirurgicales qui le firent respecter par les Indiens. Après être resté huit mois en leur pouvoir, il réussit à recouvrer sa liberté, et arriva à Frontenac le jour de la Pentecôte 1681.

Il était tellement brûlé du soleil, qu'on avait peine à le reconnaître pour un Européen ; et sa robe de Saint-François avait été raccommodée tant de fois, qu'on y voyait moins de morceaux de drap que de morceaux de peau de buffle.

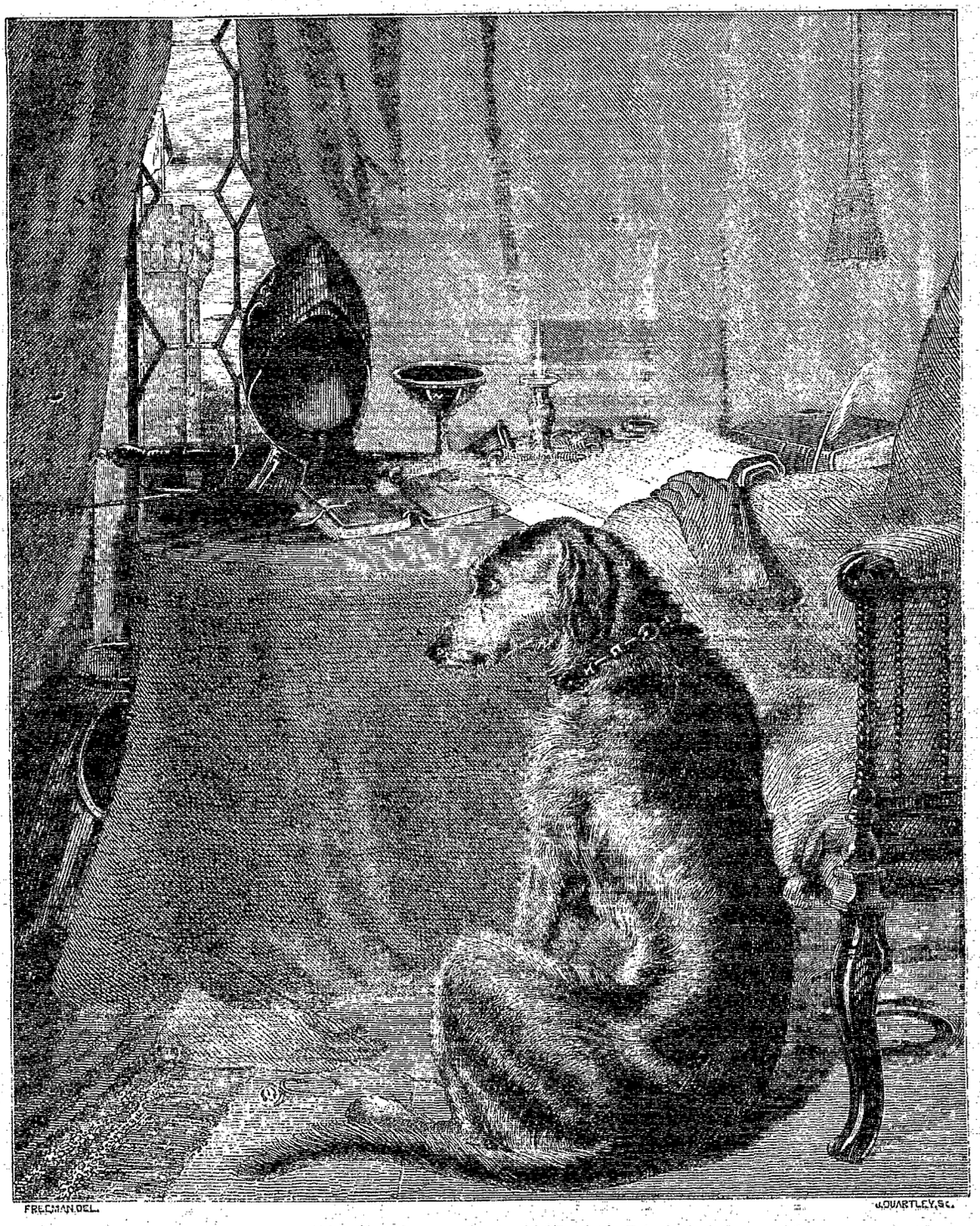
En résumé, le père Hennepin a disputé à M. de Lasalle la découverte du cours du Mississipi. On ne peut guère douter, en effet, qu'il n'ait visité ce fleuve avant le gouverneur du fort de Frontenac ; mais il ne le fit ni avec le même soin, ni d'une manière aussi fructueuse. Les relations qu'il a publiées renferment des détails intéressants, mais peu précis ; on le comprend sans peine, quand on pense au manque de ressources, à l'impossibilité de prendre des notes, et à l'impression tardive de ces relations. Cependant Charlevoix a été injuste envers le père Hennepin ; la rivalité qui existait entre leurs ordres l'a fait accuser à tort ce dernier de forfanterie et d'imposture, quand il n'y a évidemment dans ses récits que des inexactitudes inévitables et quelques exagérations ordinaires aux voyageurs.

LES DEUX CHIENS.

D'un côté, vous avez la vie opulente du chien du maître ; de l'autre, l'humble existence de celui du valet.

Le premier est seul dans le cabinet de mylord ; tout ce qui l'environne rappelle la distinction du rang et des habitudes. Ici de vieilles armes, souvenirs de quelque illustre ancêtre ; un précieux livre à fermoir, des manuscrits, preuve d'études sérieuses, un collier délicatement ouvré qui se détache élégamment sur les belles soies noires du chien gentilhomme.

Voyez, au contraire, son obscur confrère : adossé au billot de la cuisine entre une paire de grosses bottes, un chapeau



Le Chien du maître, par Landseer.—Dessin de Freeman.

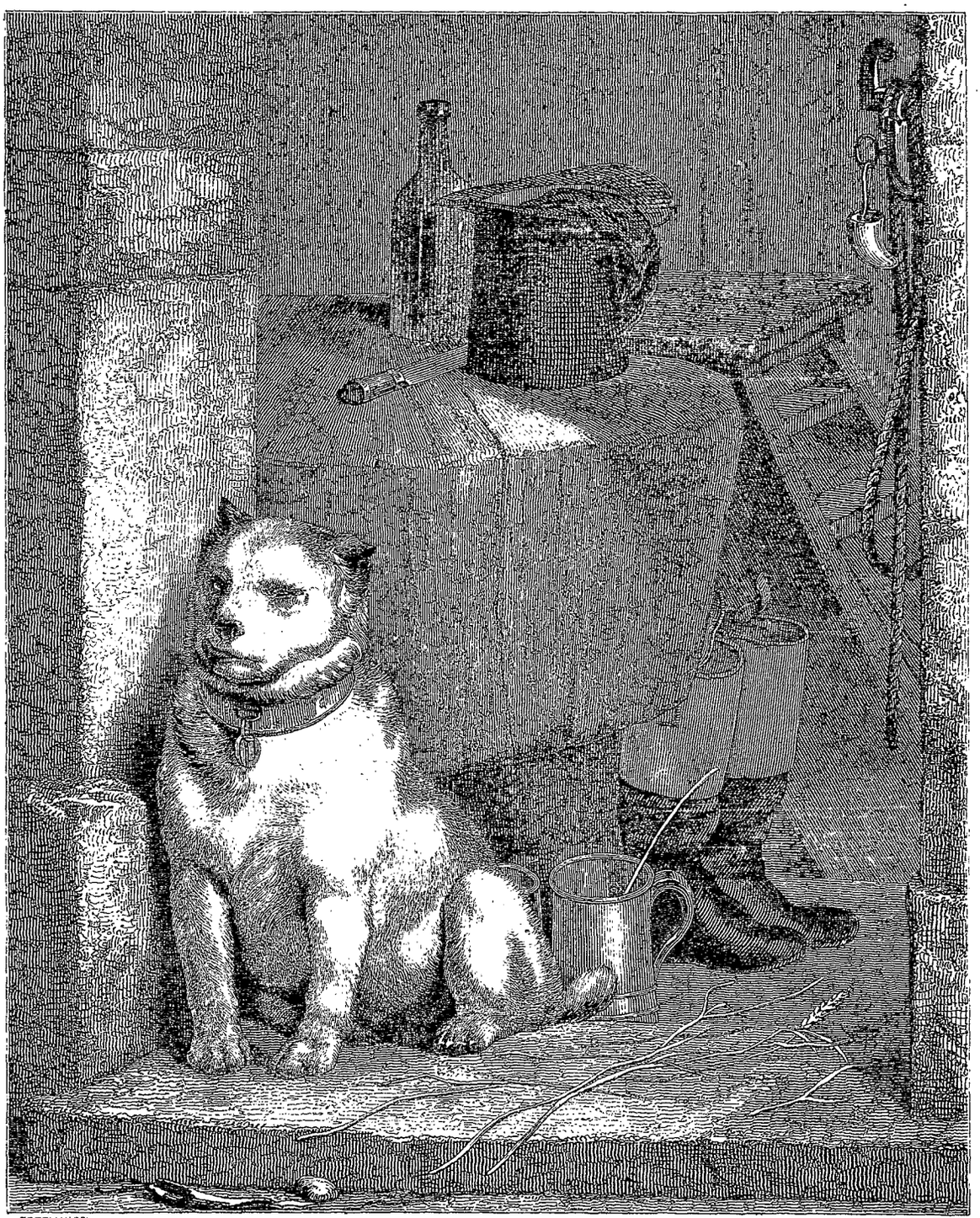
crasseux et une bouteille vide, il semble résumer dans sa physionomie déplaisante toutes les grossièretés et toutes les disgrâces. Deux pattes cagneuses soutiennent son corps alourdi, et au-dessus du carcan de cuivre qui lui serre le cou se dresse une tête dans laquelle l'expression de la bassesse le dispute à celle de la malignité. Un de ses yeux a été crevé dans quelque rixe de ruisseau, et sa langue à demi tirée semble faire au spectateur une grimace sournoise.

Mais ces différences du premier aspect entre les deux chiens sont encore bien plus frappantes pour qui étudie leurs habitudes. Tandis que le premier, doux, fidèle et soumis, cherche les caresses, obéit au moindre signe et respecte tout ce qui

lui est interdit, le second, hargneux et rusé, guette sans cesse sa proie, ne se soumet qu'aux coups, et montre les dents même aux enfants ! Et pourquoi ces mœurs opposées ? Demandez à l'éducation ! Chez chacun d'eux les qualités et les défauts résultent d'un enseignement : chaque chien est la copie du maître.

Mais les maîtres eux-mêmes se sont-ils faits tout ce qu'ils sont ? Dans leurs vices, leurs manières, leurs vertus, quelle est la part qui revient aux premières impressions et à l'entourage ? quelle autre aux leçons ou aux nécessités ?

Quand on apprécie les résultats dans le monde, on omet, en général, les causes : homme ou chien, on nous juge tels



Le Chien du valet, par Landseer. — Dessin de Freeman.

que nous sommes, sans chercher d'où nous venons. Combien d'infirmités sont pourtant nées de circonstances importantes à connaître, puisqu'elles seraient possibles à changer ! Que de désordres faciles à prévenir si l'on en connaissait l'origine ! Tous les êtres de même espèce naissent avec des instincts communs que le hasard modifie quand l'éducation est livrée au hasard ; mais ces modifications, la prévoyance humaine peut les diriger, les surveiller ; elle n'en a pas seulement le droit, elle en a le devoir.

Pour cela, il faut examiner : ce qui manque le plus généralement, ce n'est point la bonne volonté, ce sont les lumières. On voudrait éviter la mauvaise route pour les autres

et pour soi-même; faute d'attention, on ne la distingue pas, et l'on ne reconnaît son erreur qu'en touchant le but.

Ces réflexions ne peuvent amoindrir l'admiration pour les vertueux; elles rendent plus indulgent pour les coupables. Une maxime latine l'a dit avant nous : *la rigoureuse justice est une injustice rigoureuse.* Pour exiger que tous atteignent le même but, il faudrait d'abord leur donner les mêmes jambes et le même point de départ. Tâchons donc de ne point trop nous irriter contre le chien au carcan de cuivre. S'il aboie après tous les passants, rappelons-nous que, le plus souvent, il n'a reçu que les coups de pied pour enseignement.

VINGT-QUATRE HEURES A LONDRES EN 1851.

JOURNAL D'UN VOYAGEUR.

Suite. — Voy. p. 2.

J'oublie ainsi un instant, devant les tombeaux, que je suis venu à Saint-Paul pour voir les vivants et non les morts. Heureusement le remède est facile. Moyennant finance, car chez ce peuple spéculateur les édifices publics sont une branche de revenu et n'appartiennent réellement qu'au public qui paye, et moyennant aussi, je dois en convenir, une dépense de forces, car cette coupole est une véritable montagne, me voici parvenu au point culminant de la capitale des trois royaumes. Il est malheureusement impossible d'apercevoir les contours du grand panorama qui m'environne. Le soleil brille au-dessus de ma tête dans un azur sans tache; mais la fumée en dissolution dans l'air en trouble tellement la transparence, que les quartiers éloignés sont cachés par un rideau qui, au gré des vents, tantôt s'éloigne et tantôt se rapproche; si bien qu'à l'instant même où je fixe un point qui me semble parfaitement en vue, ce point s'efface et tombe dans l'invisible comme par enchantement. Que doit être l'horizon dans les temps ordinaires, si le temps d'aujourd'hui, comme tous les curieux le répètent avec ravissement autour de moi, est un temps exceptionnel! Du reste, cette opacité même de l'atmosphère est un enseignement. S'il est impossible de distinguer la totalité des maisons des deux millions quatre cent mille habitants qui composent la ville, c'est la respiration même de cette agglomération monstrueuse qui s'y oppose. Combien rencontre-t-on aujourd'hui encore, sur le globe, de contrées considérables qui ne renferment pas autant d'hommes! Londres est un peuple.

Malgré le bruissement confus qui monte vers moi, malgré la foule de piétons et de voitures de toute sorte que je discerne çà et là dans les portions de rue que leur disposition met à découvert, l'activité de ce grand peuple ne se témoignerait pas suffisamment à mes regards sans la Tamise. Sur le fleuve, tout est en vue, non-seulement entre les ponts situés au pied de Saint-Paul, mais, selon que les courants d'air balayent à droite ou à gauche, depuis le pont du Vauxhall jusqu'aux docks du commerce et des Indes, c'est-à-dire sur une étendue de plus de dix kilomètres. Le pont de Londres fait exactement l'effet d'un barrage. Au-dessous, c'est un entassement de navires comme dans un port, et cette forêt de mâts se joignant aux forêts plus épaisses qui s'élèvent du sein des quatre docks construits parallèlement au fleuve, il en résulte un spectacle qui n'a son pareil sur aucun autre point de cette planète. A peine reste-t-il, dans le milieu du chenal, un espace libre pour les navires qui montent ou descendent à la voile, ou qui se précipitent à travers la cohue en laissant flotter derrière eux leurs longs panaches de fumée. Au-dessus du pont, le spectacle est tout différent : on ne voit plus une seule mâture, mais le mouvement ne s'en distingue que mieux. La rivière est sillonnée par des bateaux à vapeur de petite dimension qui se croisent et circulent dans tous les sens : ce sont les omnibus du pays; chacun porte une ou deux centaines de personnes, et presque toutes sont debout, tant elles sont entassées. Les uns font le service de ville et vont d'un pont à l'autre, ceux-ci sur la rive droite, ceux-là sur la rive gauche. Les autres desservent les environs : les uns s'éloignent à travers les charmantes campagnes qui bordent la Tamise jusqu'à Richmond; d'autres, plus grands et plus nombreux, descendent le fleuve et s'arrêtent à chacun des centres principaux pour débarquer et embarquer des passagers. Rien ne donne idée de ce va-et-vient, et surtout de la familiarité avec laquelle ces puissantes machines se gouvernent entre elles. Elles se coupent et se recoupent, passent de front sous une même arche, se jettent ensemble sur le même embarcadère; il y a un moment où je distingue six bateaux en concurrence à l'embarcadère du pont suspendu d'Hungerford. Rien ne les gêne, ils semblent se jouer, et cependant, s'ils venaient seulement à se coudoyer, que de victimes!

Toutefois, malgré la singulière frénésie de ce peuple en ce qui concerne le commerce, je ne puis me dispenser, du haut de mon observatoire de Saint-Paul, de lui rendre justice. Si ma vue rencontre bien des mâts, en revanche elle rencontre aussi bien des clochers. Je ne crois pas qu'il y ait de ville qui en présente, je ne dirai pas seulement en aussi grand nombre, mais en aussi grande proportion. J'exagérerais à peine en disant que chaque îlot de maisons a le sien. On compte, en effet, dans Londres, huit cents églises et chapelles, et l'année dernière à elle seule en a vu, dit-on, élever ou consacrer cent vingt-cinq. Voilà des chiffres plus éloquents que toute description; ils expliquent la multitude de ces pointements, formés la plupart de colonnettes superposées, que l'on voit surgir du fond de cet énorme entassement d'ateliers, de magasins, de boutiques et de comptoirs. Ces clochers sont loin d'être élégants; ils ne sont pas même variés, et l'on pourrait croire qu'on a suivi pour tous le même modèle. Mais, quelle que soit leur imperfection au point de vue de l'art, leur présence suffit, car elle atteste que, si vive que puisse être la préoccupation de la matière, l'âme s'en lasse bientôt et cherche son repos en s'élevant au-dessus.

Grâce à ma visite à Saint-Paul, me voici à demi rentré en Angleterre : je ne puis mieux employer mon reste de journée qu'à compléter ce retour aussi bien que possible. C'est dans ce but que je commence par descendre de ma coupole pour me rendre à la Bourse. Ce n'est pas encore l'heure du tumulte; mais il ne s'ensuit pas que ce soit, comme chez nous, celle de l'inertie. Tant s'en faut! ces appartements paisibles sont l'atelier où la pensée travaille et imprime le mouvement au commerce de l'univers. Quel spectacle différent de la cohue de nos agioteurs! A notre Bourse, il y a plus d'agitation que de profit, et les capitaux y changent trop souvent de mains sans augmenter en rien la richesse générale du pays. Au Lloyd, on sent que la prospérité même de l'Angleterre est en jeu. C'est de là que cette marine sans égale reçoit les ordres qui la gouvernent. De grandes salles bien éclairées, bien aérées, décorées avec une simplicité de bon goût; à droite et à gauche, de longues files de tables d'acajou posées transversalement; à chacune, trois ou quatre négociants causant à voix basse de leurs affaires, combinant, stipulant, expédiant leurs commandements. On opère en commun; et deux maisons ont-elles besoin de conférer ensemble, elles sont immédiatement en présence. On dirait un grand comptoir où tous les comptoirs particuliers sont réunis. L'ensemble des ports de la Grande-Bretagne aboutit à ce point central. Une sorte de bureau est placé à l'une des extrémités de la salle : il suffit de s'y présenter et d'y signifier en deux mots ce que l'on veut; le clavier transcrit ces deux mots, et le fil électrique les projette avec la même facilité que si tout se passait à portée de l'œil ou de la voix. Veut-on savoir quel est le vent qui souffle à l'embouchure de la Clyde, de la Mersey, ou à tel autre mouillage, et quelle est, par conséquent, à l'heure même, pour ces divers points, la chance des

arrivages ou des partances, on le voit comme si les girouettes de tous ces lieux avaient leur prolongement jusqu'à Londres. Rien n'égale la somme et la libéralité des informations. Tout autour de l'appartement sont disposés des pupitres à étages ; chacun a son titre : ici Malte, là New-York ou Alexandrie, Buenos-Ayres, le Cap, Sydney, Calcutta, Canton, toutes les villes commerciales de l'univers ; et, sous chaque titre, tous les documents publics, tous les journaux, tous les avis importants. Malgré tant d'affaires, et si considérables, qui s'accomplissent là coup sur coup, nul trouble, nulle confusion, nul bruit ; partout le calme, l'aplomb, le sérieux. Nulle part on ne saurait trouver une impression plus concentrée du génie et de l'aptitude commerciale de ce grand peuple.

Je viens de visiter la chaudière où se produit la force ; je veux jeter maintenant un coup d'œil sur la machine que cette force de volonté met en activité, et, dans ce but, je passerai la fin de ma journée sur la Tamise. Je me prépare donc à gagner le plus prochain embarcadère, non sans me permettre les plus tortueux égarements. Rien ne fait mieux regarder une ville que de s'y perdre. C'est ainsi que, chemin faisant, je rencontre un édifice assez élégant et presque neuf. J'entre : une magnifique salle circulaire, toute décorée d'arabesques, haute de deux étages, avec une galerie en saillie au pourtour du premier, sur laquelle s'ouvre une série de cabinets. Ils sont tous fermés en ce moment ; et personne pour me renseigner. Je m'adresse aux murailles : que vois-je ? De la géologie, les plantes fossiles : *Equisetum dubium*, *Sigillaria rugosa*, *Lepidodendron Bucklandi* ! Est-ce donc la salle des séances de la Société géologique ? Dans quel quartier serait-elle allée se loger ? Mais non ! voici au-dessus une autre décoration : ce sont des médaillons représentant les plus célèbres usines de l'Angleterre. Mieux encore : voici les instruments en usage dans les mines de houille, les marteaux, les pics, les fleurets, les lampes. Il n'y a plus de doute possible : je suis dans le marché au charbon, *Coal-Exchange*, bâti depuis peu. Je me gourmande d'abord, puis je m'excuse, car ce joli palais ne se rapporte guère à l'idée qu'on se formerait chez nous d'un rendez-vous de charbonniers.

J'ai aperçu la haute colonne du Monument (voy. 1841, p. 180), qui me sert de phare au milieu de ces quartiers embrouillés, et en quelques minutes je suis au *Steam-packet wharf*, autrement, à l'embarcadère du pont de Londres. Un omnibus arrive sur nous à toute vapeur ; on se presse, on se précipite ; tout à coup, au milieu du tumulte, ce cri terrible : « Un homme à l'eau ! » Un cri de la foule répond ; quelques marins se jettent à l'eau, on retire le maladroit tout ruisselant et tout transi, on le remonte à bras sur le quai ; cela nous suffit, nous partons. Ici il faut renoncer même à esquisser : des navires, des navires et encore des navires, et tout est dit. Il y en a qui partent pour toutes les parties du monde, et d'autres en arrivent. C'est le pavillon anglais qui domine ; mais, en s'y prenant bien, on ferait sans peine, dans ce pêle-mêle de mâtures de toute espèce et de tout style, un cours d'ethnographie maritime. Je m'arrête un instant à Greenwich, au milieu de tous ces vieux invalides de la mer logés dans un palais, à l'imitation de ce que nous avons fait, avec une architecture bien plus grandiose et moins prétentieuse, pour les débris mutilés de nos armées de terre. La différence de ces deux genres de vieillards est comme un résumé de la diversité militaire des deux nations, l'une maritime comme l'autre continentale.

Je reprends un *vapeur* et me fais descendre à la station de Blackwall : les usines y fabriquent en ce moment le plus grand navire de fer qui se soit encore vu. Sa carcasse, peinte en rouge, s'élève déjà et domine de haut tout ce qui l'entoure. Exprimer l'effroyable tapage que produit cette coque de tôle sous les centaines de marteaux qui frappent tout autour, ce serait donner idée de l'harmonie qui devait remplir la caverne de Vulcain. On se le figure en songeant que ce navire n'est en réalité qu'un gigantesque chaudron. Je me plonge un instant dans ce tumulte cyclopéen, dans ces feux, ces odeurs, ces fumées, ces retentissements, ces poussières, et, si j'osais le dire, dans cette malpropreté bruyante de l'industrie, à laquelle l'agriculture m'a toujours semblé si préférable. Mais bientôt, je l'avoue à ma honte, n'ayant d'ailleurs rien de particulier à y apprendre, je m'en échappe avec joie, et, un nouveau vapeur aidant, un quart d'heure après je débarque à Woolwich. Pour le coup, me voici dans un centre de marine militaire : bricks, corvettes, frégates, vaisseaux à deux ponts. L'arsenal me présente ses magnifiques cales toutes chargées de navires en construction, ses énormes amas d'ancres, de canons et de machines de guerre de toute espèce. C'est l'opposé de Blackwall : à Blackwall, on ne s'occupe qu'à produire les éléments de la richesse ; ici on ne s'occupe qu'à produire ceux de la destruction.

Cette longue promenade achève de me mettre sur les dents. Aussi l'hospitalité d'une taverne, d'ailleurs fort convenable, me trouve-t-elle tout dispos. L'heure de la retraite est arrivée, et j'ai le choix : le chemin de fer ou les bateaux. Je n'ai jamais vu la Tamise de nuit, et il me semble que je ne saurais consacrer ma soirée à un plus intéressant spectacle. L'obscurité dans laquelle je ne tarde pas à être complétement plongé m'offre, en effet, quelque chose de fantastique : aucun bruit, aucun mouvement, aucune lumière. Tous ces grands corps qui encombrent le lit de la rivière et parmi lesquels nous glissons semblent dormir. A peine distingue-t-on les mâts qui se projettent à distance sur le ciel noir. De temps en temps nous croisons quelque vapeur qui descend la Tamise en mugissant et en répandant autour de lui les éclats de son fanal étincelant. Nous sommes chargés de passagers jusqu'à embarquer de l'eau par les sabords, nous avons contre nous vent et marée, et il s'ensuit que la représentation, en se prolongeant, commence à me sembler un peu froide. Cependant nous sommes enfin dans Londres ; on le reconnaît à la hauteur et à la continuité des maisons. Du reste, rien de changé : mêmes ténèbres, même silence. Les toitures se dessinent à droite et à gauche en silhouettes, noir sur noir, sans que l'œil puisse se faire, dans la vague de la nuit, aucune mesure précise de leur distance. Lignes splendides de nos quais, jets de flamme, constellations brillantes de la Seine, que votre perspective ressemble peu à celle-ci ! Nulle part peut-être la différence de Londres et de Paris ne se témoigne davantage. On peut le dire, c'est la différence du jour et de la nuit. Je faisais part de cette remarque à un marchand de la Cité, mon voisin. « — Eh ! qu'est-ce donc que vos quais ? me dit-il. — Des promenades admirables, des ombrages, de l'air, de la lumière. — Mais à quoi vous sert votre rivière ? — A embellir et à rafraîchir notre ville, à récréer notre vue. — Eh bien, la nôtre, reprit-il, sert à enrichir notre ville ; et comme il n'y a pas de magasins plus économiques pour le déchargement des cargaisons que ceux qui sont bâtis sur la rivière même, au lieu de quais nous avons des magasins, et au lieu de nous promener nous encaissons. »

La suite à une autre livraison.

Celui qui nous donne à penser nous est cher, comme tout ce qui donne une impulsion même imperceptible à nos facultés nous est agréable. LAVATER.

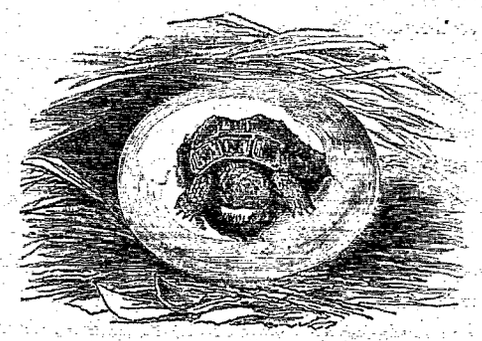
DE L'INCUBATION ARTIFICIELLE.

COUVOIR PERFECTIONNÉ.

Voy. p. 8.

Malgré ses petites dimensions, le couvoir de M. Vallée peut contenir jusqu'à cent vingt œufs de poule ordinaire.

Il fonctionne depuis plusieurs années au Jardin des plantes, sous la direction de son inventeur, qui en a déjà obtenu différentes espèces, non-seulement d'oiseaux, mais encore de reptiles. Ses expériences ont commencé en 1845; la première éclosion qu'il a fait réussir a été celle d'une couleuvre. Les oiseaux qu'il a fait éclore sont: le faisan, la perdrix, la poule, le canard commun, le canard de Barbarie, le paon, l'oie, la pintade. Parmi les reptiles, il a fait éclore: la couleuvre à collier, la couleuvre vipérine, la couleuvre d'Esculape, la couleuvre verte et jaune, et tout récemment la tortue mauresque. C'est la première fois qu'on obtient ce dernier reptile par incubation artificielle. Six œufs de cette espèce avaient été trouvés dans le parc aux tortues; trois



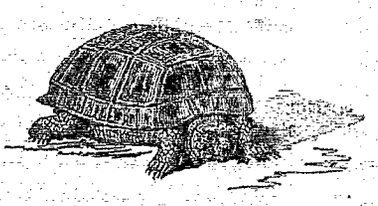
Muséum d'histoire naturelle. — Œuf de Tortue mauresque au moment de l'éclosion, grandeur naturelle.

ont été mis dans le couvoir, un seul est éclos. Nous donnons la figure de la tortue, de grandeur naturelle, telle qu'elle est sortie de l'œuf, et aussi la figure de l'œuf lui-même, également de grandeur naturelle, ouvert dans son milieu et laissant voir dans l'intérieur le jeune reptile tout prêt à sortir, le corps dirigé en travers de l'œuf, au lieu d'être dirigé longitudinalement. Ce dernier fait a une certaine importance zoologique, car, à lui seul, il peut assez bien distinguer les reptiles des oiseaux. Dans les œufs d'oiseaux, le petit se montre toujours dirigé dans le sens de la longueur. L'œuf de tortue mauresque a mis soixante jours à éclore; introduit dans la couveuse le 14 juillet, il a été trouvé éclos le 14 septembre. Je ne crois pas que l'on connût déjà auparavant, d'une manière certaine, la durée de l'incubation des œufs de tortue, du moins n'ai-je pas trouvé qu'il en fût fait mention dans les ouvrages. On sait que la tortue pond vers le milieu de l'été; elle dépose ses œufs dans un creux, au nombre de quatre à douze; elle les recouvre de terre, et n'en prend pas plus de soins qu'elle ne s'inquiète des petits qui en sortent au commencement de l'automne. Ce creux est toujours dans un endroit bien exposé au soleil, dont la chaleur seule fait éclore les œufs. Cette circonstance faisait prévoir la possibilité d'obtenir artificiellement l'éclosion des œufs de la même espèce. Puisque les soins de la mère n'étaient pas ici indispensables, soins que, dans certaines espèces d'autres ovipares, il est impossible de suppléer malgré toutes les précautions que suggère l'observation, il était permis d'espérer qu'en tenant compte simplement de la chaleur habituelle du climat dans lequel vit naturellement l'espèce, c'est-à-dire de toute l'étendue de pays comprise autrefois sous le nom de Mauritanie, des côtes barbaresques, des environs d'Alger, etc., on pourrait obtenir par incubation artificielle la même espèce, et c'est cette prévision raisonnée que les résultats sont venus confirmer en fournissant un fait nouveau à la science, celui de la durée de l'incubation chez ces reptiles. Du reste, ce point n'est pas le seul de son genre qui ait été éclairci par l'emploi du couvoir artificiel. M. Vallée avait déjà trouvé la durée de l'incubation de plusieurs autres espèces, qui était jusqu'alors complétement ignorée. Nous extrayons de ses notes quelques détails relatifs à ce sujet: Des œufs de couleuvre à collier, placés dans le tiroir le 25 juin 1846, cachés en terre dans ce tiroir, et recouverts de linge ou d'éponge mouillés, chauffés ensuite de 35 à 40 degrés centigrades, sont éclos le 26 juillet suivant; en tout trente et un jours. Une autre fois des œufs de la même espèce, mis dans le couvoir le 30 juin, sont éclos le 2 août. On voit ici une légère différence, provenant sans doute de la conduite de l'appareil, qui n'aura pas été identiquement la même dans les deux opérations. Plusieurs autres expériences faites sur le même reptile ont donné toujours des résultats semblables. Il faut faire ici une importante remarque. Les œufs de reptiles qui mettent ordinairement cinquante-six à soixante jours pour éclore dans la nature, ne mettent que trente à trente-deux jours à éclore dans le couvoir, s'y trouvant dans les conditions que nous avons signalées pour la couleuvre à collier, c'est-à-dire cachés en terre et entretenus humides à l'aide de linge ou d'éponge mouillés, et soumis à une température de 35 à 40 degrés centigrades. M. Vallée a étendu à l'autre classe des ovipares ses observations sur la durée de l'incubation. Nous trouvons encore dans ses notes la liste suivante:

Faisan	25 jours.
Perdrix	24
Poule	21
Canard commun	28
Canard de Barbarie	30
Paon	28
Oie	30
Pintade	25

On voit ici que les œufs de poule mettent à peu près le même temps à éclore dans le couvoir que sous la mère.

L'utilité de cet appareil promet d'être très-grande dans l'économie rurale, en fournissant les moyens de multiplier l'un des produits les plus importants de nos campagnes; car, comme l'on sait, les poules abandonnent souvent leurs œufs à moitié couvés, ou les écrasent, ou meurent dessus, ou quelquefois même tuent leurs petits dès qu'ils sont nés. De plus, le temps qu'elles passent à couver et à élever leurs petits, temps qui varie de trois à quatre mois, suivant la saison ou suivant les individus, est un temps perdu pour la ponte. Par le couvoir, dont on pourrait, au besoin, augmenter les dimensions, on obvierait à ces inconvénients; et



Tortue mauresque éclose par incubation artificielle, grandeur naturelle.

ne pourrait-on pas aussi, par le même procédé, tirer profit des œufs de perdrix, de caille ou autres, que l'on trouve quelquefois en si grand nombre dans la moisson, surtout lorsque celle-ci a été précoce? Quant à l'utilité scientifique, elle est incontestable. Nous avons dit que déjà le couvoir artificiel était utilement employé dans les recherches embryogéniques: il servira dans les cours scientifiques pour la démonstration des phénomènes du même genre, et pourra aussi nous révéler des faits nouveaux relatifs à la nature physiologique et aux habitudes de certaines espèces sur lesquelles nous n'avions que des données incomplètes.

LE CHATEAU DE CHASTELLUX,

Département de l'Yonne.

Vue du château de Chastellux. — Dessin de Lancelot.

Montréal au sire de Chastellux!
Cri de guerre des Chastellux.

A l'entrée du Morvan, à 8 kilomètres de la ville d'Avallon, au bord d'une route montagneuse qu'ombragent de grands bois, s'élève le château de Chastellux; la rivière de Cure, aux méandres de granit, arrose le pied du rocher sur lequel se dressent fièrement ses tours et ses créneaux.

Les sires de Chastellux s'étaient rendus célèbres par leurs exploits guerriers. Un écrivain qui mérite confiance, M. Chaillou des Barres, a raconté en détail leur histoire : il a eu à sa disposition les archives de la maison de Chastellux.

Dès le milieu du douzième siècle on voit paraître, dans ces annales privées, Artaud de Chastellux, qui accompagna Louis le Jeune à la Terre-Sainte. Sa nombreuse lignée assista à la lecture solennelle de son testament. Il avait cinq fils et un grand nombre de petits-fils, dont les descendants ont pu prolonger jusqu'à nous l'existence de la famille.

Obert Strabo, seigneur de Chastellux, vivait en 1225.

Artaud III suivit saint Louis à la croisade de 1248, et prit une part glorieuse à la bataille de Massoure.

En 1328, Jean fit, presque d'égal à égal, avec Eude IV, duc de Bourgogne, un traité par suite duquel il lui céda sa suzeraineté sur certains aleus. Il acquit alors du duc la vicomté d'Avallon, dont le titre fut porté, jusqu'à ces derniers temps, par l'aîné de la maison de Chastellux.

Au quatorzième siècle, le château de Chastellux était complet, et passait pour l'une des meilleures forteresses des marches de Bourgogne. Le grand donjon, dit de Saint-Jean, est d'un caractère sombre et sévère; c'est la plus ancienne partie du manoir. Les autres parties de l'édifice ayant été successivement modifiées, il n'est pas toujours facile de leur assigner une date précise. Cependant on peut considérer comme certain que la tour de la Chapelle et tout le corps de bâtiment qui s'étend jusqu'à la tour d'Amboise ont été construits au temps du maréchal de Chastellux, qui vivait au quatorzième siècle. Sur le portail d'entrée, qui ouvre sur la cour d'honneur, on lit le millésime de 1551 : cette cour est entourée d'une galerie à arcades plein cintre supportées par des colonnes. La grosse tour, dite d'Amboise, placée à l'un des angles du château, a dû être bâtie du vivant de Marguerite d'Amboise, femme d'Olivier de Chastellux, sous Henri IV.

Pendant la fin du treizième et la première moitié du quatorzième siècle, on perd la trace des seigneurs de Chastellux. On sait seulement que Guillaume, représentant de la famille, était conseiller et chambellan de Philippe le Hardi, duc de Bourgogne. Depuis ce temps, les Chastellux ajoutèrent à leurs titres celui de seigneurs de Beauvoir.

L'époque la plus glorieuse de cette maison fut celle des règnes de Charles VI et de Charles VII. Claude de Chastellux, successivement chambellan du duc Jean Sans-Peur et maréchal de France, se trouva mêlé à toutes les guerres du temps. Il servit activement son maître dans ses marches sur Paris et sur la Normandie, en 1410 et 1417. Il s'empara de Louviers, qui était en la possession des Anglais. La faveur du roi lui fit occuper plusieurs postes importants, entre autres celui de commissaire général des finances en Languedoc. Créé maréchal de France en 1419, il fut ensuite chargé de la

capitainerie générale du duché de Normandie. Attaché de cœur et hiérarchiquement au duc de Bourgogne, il commanda, après la mort de Charles VI, les forces qui repoussèrent l'armée française devant Cravan, et qui décidèrent par cette bataille du sort de Charles VII pendant dix années.

La reprise de la ville forte de Cravan et sa remise au chapitre d'Auxerre valurent aux sires de Chastellux la dotation d'un canonicat dans la cathédrale, dont les titulaires prenaient possession aux offices solennels, en costume mi-parti ecclésiastique et militaire, un faucon sur le poing; ce qui émerveilla beaucoup les courtisans de Louis XIV, lors du passage de ce roi à Auxerre en 1683.

Le tombeau de Claude de Chastellux était encore conservé, au dernier siècle, dans une chapelle du chœur de l'église d'Auxerre, avec celui de son frère Georges, amiral de France.

Pendant le seizième siècle, la famille de Chastellux fut élevée aux plus hautes dignités de la noblesse française. Philippe Ier et son fils furent enfants d'honneur de Charles VIII et de François Ier. En 1621, Hercule de Chastellux obtint que sa baronnie fût érigée en comté. Son père, qui mourut en 1580, est représenté, dans la chapelle de l'église paroissiale de Chastellux, à genoux, l'épée au côté, les mains jointes, et cuirassé; sa statue ne manque pas de caractère. On lit à ses pieds cette inscription :

> Passant, tel fut mon corps que monstre ma figure;
> Si tu vas à Quarré (1), tu trouveras mes os;
> Mon esprit est vivant, mon los (2) en escripture,
> Et mon cœur est dedans ce petit lieu clos.

L'un des personnages les plus éminents de cette famille, où l'esprit militaire était héréditaire, fut Guillaume-Antoine, allié à l'illustre chancelier d'Aguesseau. Pendant quarante ans, de 1703 à 1742, il prit part à toutes les guerres de la France, et devint lieutenant général et gouverneur du Roussillon.

Les lettres comme les armes devaient contribuer à la gloire de la maison de Chastellux. Le chevalier de Chastellux, qui composa le livre de *la Félicité publique*, publié en 1772, se plaça par cette œuvre, fort estimée de Voltaire, au rang des penseurs et des citoyens dévoués à leur pays. Le dernier comte de Chastellux, avant 1790, fut l'un des élus de la province de Bourgogne auxquels les États votèrent des remercîments pour leurs grands services, en 1787.

Dans le cours de la révolution, le château de Chastellux avait été vendu moyennant 8 500 livres; son acquéreur, l'ayant conservé sans trop de dommages, le céda, en 1810, à son ancien propriétaire, M. de Chastellux, pair de France sous la restauration.

Il fallait au vieux manoir de grandes réparations. M. de Chastellux lui a restitué tout son caractère. Les tours et les murailles ont vu se relever leurs créneaux abattus; la salle des gardes, rendue à sa destination historique, porte sur sa frise les blasons de toutes les alliances des Chastellux depuis le douzième siècle, et sur ses murailles sont appendus des trophées de vieilles armures qui, jusqu'à un certain point, font illusion et rappellent le moyen âge. Les portraits des anciens châtelains ont été replacés dans le salon d'honneur.

LES PERSES D'ESCHYLE.

Le rôle de la poésie tragique n'était point le même chez les Grecs que chez les peuples modernes. Elle avait pris naissance dans des fêtes religieuses et patriotiques, et, bien que l'art eût insensiblement changé sa forme et son but, elle conserva toujours quelque chose de national. Sauf de très-rares exceptions, le sujet du poëme était emprunté aux traditions du pays; le poëte s'inspirait de sa fable ou de sa chronique.

Le théâtre avait surtout à Athènes une importance politique dont il est nécessaire de tenir compte. Les représentations n'avaient lieu qu'aux fêtes de Bacchus, lorsque les envoyés des peuples tributaires venaient apporter l'impôt. Elles donnaient lieu à un concours littéraire, et la pièce couronnée devait être, pour les trente mille spectateurs, un enseignement utile en même temps qu'un plaisir choisi. Il fallait que les étrangers pussent y trouver quelque motif de glorification pour Athènes : aussi Aristophane fut-il mis en jugement à l'occasion d'une pièce dont les bouffonneries pouvaient nuire à la considération du peuple athénien; et Phrynicus, ayant représenté, dans une tragédie, la prise de Milet dont ses compatriotes déploraient la perte récente, excita une si douloureuse émotion, qu'il fut condamné à une amende pour avoir fait *un jeu littéraire d'une calamité publique*.

Le but national des représentations se sent dans toutes les tragédies grecques. Celles d'Euripide renferment des attaques fréquentes contre les Spartiates, alors en guerre avec Athènes, et contre les barbares, que le patriotisme hellénique traita toujours en ennemis. Mais c'est surtout dans *les Perses* d'Eschyle que l'on peut voir la direction vraiment politique donnée par les Grecs à l'art théâtral.

Cette pièce fut jouée l'an 473 avant Jésus-Christ, c'est-à-dire sept ans après la seconde guerre médique dont elle voulait rappeler les immortels souvenirs. L'auteur avait lui-même combattu les Perses lors de leurs deux invasions, et son frère Cynégire était mort glorieusement à Marathon. Les spectateurs avaient également pris part à cette lutte héroïque; tous pouvaient dire, en parlant de ces événements, comme l'Énée de Virgile : *Quorum pars magna fui.* On comprend dès-lors à quelle fidélité le poëte dut s'astreindre. Les récits qui composent sa tragédie sont évidemment des pages d'histoire d'autant plus authentiques qu'elles ont été récitées devant des hommes qui pouvaient les contrôler. La pièce d'Eschyle fut couronnée, ce qui prouve qu'on la reconnut sincère dans ses détails. Ceux-ci ont, au reste, sous leur poétique grandeur, un cachet de réalité qui ne permet point de les mettre en doute. Les désignations sont si précises, les circonstances tellement caractérisées, qu'on y sent la certitude du témoin en même temps que l'émotion du poëte.

Eschyle nous transporte à Suse, dans le palais des rois de Perse. Un chœur de vieillards s'effraye de ne recevoir aucune nouvelle de l'immense armée conduite par Xerxès à la conquête de la Grèce. Atossa, mère du roi, vient encore accroître les inquiétudes par le récit d'un songe menaçant. Elle s'informe avec angoisse de cette Athènes contre laquelle son fils a conduit toutes les forces de l'Asie; elle demande où la ville de Minerve est située.

LE CHOEUR. Là-bas, au couchant, vers le lieu où descend le soleil, notre puissant maître.

ATOSSA. Mon fils n'avait d'autre désir que de la prendre.

LE CHOEUR. C'est qu'alors la Grèce entière serait sa sujette.

ATOSSA. Les Athéniens ont-ils donc une armée si nombreuse?

LE CHOEUR. Assez nombreuse pour nous avoir déjà fait mille maux.

ATOSSA. Et quelles sont leurs richesses?

LE CHOEUR. Une source d'argent que leur fournit la terre (les mines de Laurium).

ATOSSA. Sont-ils armés de la flèche et de l'arc?

LE CHOEUR. Non, ils combattent de près avec la lance et le bouclier.

ATOSSA. Quel est leur roi?

LE CHOEUR. Nul homme n'est leur maître.

Dans ce moment un courrier arrive, annonçant la défaite

(1) Quarré était une baronnie appartenant aux Chastellux.
(2) Éloge, panégyrique.

des Perses. Le chœur et Atossa poussent de grands cris. Ils l'entourent; ils lui demandent comment a péri cette armée de deux millions d'hommes, et quel dieu a pu sauver la ville de Pallas.

— Athènes est inexpugnable, répond le courrier; Athènes contient des hommes! c'est là son invincible rempart.

Atossa demande le récit du désastre, et le soldat fugitif raconte comment un faux rapport a fait croire à Xerxès que la flotte grecque voulait profiter de la nuit pour quitter le détroit de Salamine et lui échapper. Il ordonne aussitôt de garder tous les passages. « Les vaisseaux se rendent à leurs postes, et pendant toute la nuit les pilotes tiennent les équipages à la manœuvre. Cependant les heures se succédaient, et les Grecs n'essayaient point de fuir. Bientôt les blancs coursiers du soleil ramènent la lumière. Au même instant, une clameur immense et modulée comme un chant sacré s'élève parmi les Grecs; l'écho de l'île leur répond. Trompés dans leur espoir, les Barbares se sentent saisis au cœur. Ce chant des Grecs n'était point l'annonce d'une fuite. Audacieux et fiers, ils s'avançaient tous au combat; le son des trompettes les animait. Tout à coup le signal est donné; les rames bruyantes frappent en cadence la vague qui frémit. La flotte ennemie apparaît tout entière, l'aile droite en avant, le reste suivant en ordre. Alors ces mots retentissent: « Allez, fils de la Grèce, délivrez la patrie! Sauvez vos enfants, vos femmes, les temples de vos pères et les tombeaux de vos aïeux! Un seul combat décidera de tous vos biens. » A ce cri nous répondons par le cri de guerre des Perses. Déjà les proues d'airain heurtaient contre les proues. Un vaisseau grec a commencé le combat: il brise les agrès d'un navire phénicien. Les deux flottes se précipitent, ennemi contre ennemi. D'abord le torrent de notre armée ne recula point; mais, enfermés dans un étroit espace, nos innombrables vaisseaux ne pouvaient se secourir l'un l'autre; ils s'entrechoquaient de leurs éperons d'airain; ils brisaient leurs propres rames; tandis que les Grecs habiles nous enveloppaient de leurs coups. Nos navires sont fracassés; la mer se cache sous les débris et les morts; les rochers, les rivages sont semés de cadavres. Toute notre flotte fuit en désordre; les Perses sont frappés à coups de rames, comme des poissons que l'on vient de prendre au filet; on les écrase, on les déchire; la mer retentit de cris lugubres et de longs gémissements. Enfin la nuit montra sa face sombre et nous déroba au vainqueur. »

Il raconte ensuite la dispersion de l'armée fuyant à travers des pays désolés ou ennemis, et dont les restes épuisés ont pu seuls rejoindre les rivages de l'Asie.

Ces nouveaux récits sont entrecoupés par les lamentations du chœur et d'Atossa. Ces cris funèbres éveillent Darius dans sa tombe. L'ombre du grand roi soulève le couvercle de marbre et vient demander la cause d'une telle douleur. A la nouvelle du revers qui dépeuple l'Asie, il se rappelle ce qu'avaient annoncé les oracles, il prédit la destruction du corps d'armée qui campe encore près de l'Asopus, et, maudissant l'agression impie de Xerxès, il s'écrie :

« Les Perses n'ont pas craint de dépouiller les dieux et d'incendier les temples de la Grèce : les autels ont été renversés, les statues arrachées du socle parsèment la terre de leurs débris! Déjà ces crimes ont reçu leur salaire; mais tout n'est point achevé : l'abîme du malheur n'est point desséché jusqu'au fond, la source jaillit encore! Des flots de sang couleront sous la lance dorienne et se figeront dans les champs de Platée. Des amas de cadavres, comprenant trois générations, parleront aux yeux des hommes dans leur muet et terrible langage; ils leur diront : — Mortels, prenez garde que vos pensées ne s'élèvent au-dessus de la condition mortelle. Laissez germer l'insolence; ce qui pousse, c'est l'épi du crime, et vous ne moissonnerez que les douleurs. »

Après ces mots, l'ombre rentre dans son sépulcre, et Xerxès arrive seul, à pied, couvert de poussière et de sang. La prédiction de son père est accomplie : la dernière armée des Perses a été détruite.

« Quel coup! s'écrie le chœur; voilà l'Asie abattue sur ses genoux. »

Cependant les vieillards cherchent à consoler leur roi; mais celui-ci ne peut répondre qu'un mot, toujours le même : « O ennemis! ô ennemis! » Enfin, quand on lui demande ce qui lui reste de cette armée innombrable, il montre son carquois vide.

Qu'on se figure l'effet d'un pareil spectacle sur des spectateurs qui, comme nous l'avons déjà dit, avaient été eux-mêmes acteurs des merveilles qu'on leur rappelait. Quel enthousiasme devaient exciter ces tableaux d'un triomphe récent, qui avait assuré l'avenir de la Grèce et peut-être du monde! Salamine et Platée ne furent point, en effet, des victoires seulement nationales, destinées à sauver ou à grandir une race : l'héroïque élan de la Grèce fut providentiel pour l'humanité tout entière. Il eut pour résultat d'arrêter le flot de barbares qui avait envahi l'Asie, de conserver dans un coin de notre continent ce foyer d'intelligence et de liberté qui devait insensiblement s'étendre et donner à l'Europe la mission qu'elle a, depuis, toujours accomplie. C'est surtout à ce point de vue que l'histoire de la Grèce antique a pour nous un intérêt qui ne peut vieillir : c'est l'histoire de l'idée contre la force, du droit contre l'autorité, et de la civilisation contre la barbarie.

L'historien Vieyra raconte qu'une hirondelle ayant fait son nid sous la tente de Charles-Quint, l'empereur voulut que le petit édifice fût respecté, et, lorsqu'il leva le camp, il ordonna qu'on laissât la tente dressée jusqu'au temps où les petits seraient assez forts pour s'envoler et abandonner le nid.

HISTOIRE DU COSTUME EN FRANCE.

Voy. les Tables des années précédentes.

RÈGNE DE FRANÇOIS Ier.

Costume civil. — Si les artistes et les littérateurs avaient le pouvoir de faire la mode, il est très-probable que ceux de la renaissance auraient ressuscité le costume antique, et qu'on eût vu les gens aller par les rues, habillés comme les personnages héroïques qui décorent toutes les productions du règne de François Ier, monuments, meubles, vaisselle. Mais le goût en matière d'habits opère ses évolutions en dehors de l'école, et son indépendance défie les doctrines régnantes au point de se soustraire à celles dont l'empire est le plus irrésistible. Autre part est la loi d'après laquelle il se gouverne. On l'accuse de suivre sottement la fantaisie d'un petit nombre d'hommes désœuvrés et frivoles; en y regardant de plus près, on s'apercevrait que c'est l'industrie sans cesse en travail qui le pousse, qui lui impose ses continuels changements. Ceux qui passent pour les rois de la mode n'en sont que les propagateurs; ils ont au-dessus d'eux le fabricant appliqué à mettre en circulation des produits nouveaux, l'ouvrier industrieux qui sait changer le jeu de son métier, de ses ciseaux, de son aiguille.

Au commencement du seizième siècle, la fabrication des draps, jusque-là si active, se mit à baisser tout d'un coup pour faire place à celle de lainages sans souplesse, comme la serge et l'étamine. Cette révolution fut cause que les nobles et les riches n'admirent plus dans leur toilette que le velours et les draps de soie; et l'on conviendra que de pareilles étoffes se prêtaient moins aux chutes naturelles qu'aux façons ajustées et tourmentées. D'autre part, l'idée de crever les habits pour faire parade du linge de corps s'était développée, depuis Charles VIII, en raison des progrès accomplis par le travail de la toile, de telle sorte qu'on en était venu à ouvrir

toutes les pièces du costume, depuis les pieds jusqu'aux épaules. Or eût-il été possible de faire comprendre l'avantage de la simplicité grecque ou romaine à tant d'industriels que cette mode occupait?

Quant au costume féminin, la recherche des plis factices l'éloigna encore davantage des traditions antérieures. C'est alors que, pour favoriser l'effet de l'étoffe, on imagina de déformer le corps en le tenant emprisonné dans des appareils qui eussent passé auparavant pour des instruments de supplice. Sous les noms de *basquine* et de *vertugale*, le corset et les fausses tournures commencèrent leur interminable règne. Une fois le goût porté aux tailles fines, adieu tout espoir de retour au péplum et à la chlamyde.

Voilà comment il est arrivé que les coupes antiques, dont le moyen âge, dans ses plus grands écarts, avait toujours conservé quelque chose, disparurent pour toujours à la renaissance; et comment le costume moderne, si dénué de la grâce antique, date son avénement de l'époque même où tant d'artistes éminents ranimèrent par leurs chefs-d'œuvre le sentiment du beau.

François Ier en costume paré de cheval. — D'après le bas-relief de l'hôtel du Bourgtheroulde, à Rouen (voy. 1841, p. 379).

François Rabelais, auteur si minutieux lorsqu'il décrit, nous a laissé une très-longue énumération des pièces qui composaient avant 1530 le costume des deux sexes. Il suffit de rajeunir un peu le style de ce passage pour avoir un des chapitres les plus instructifs de l'histoire des modes.

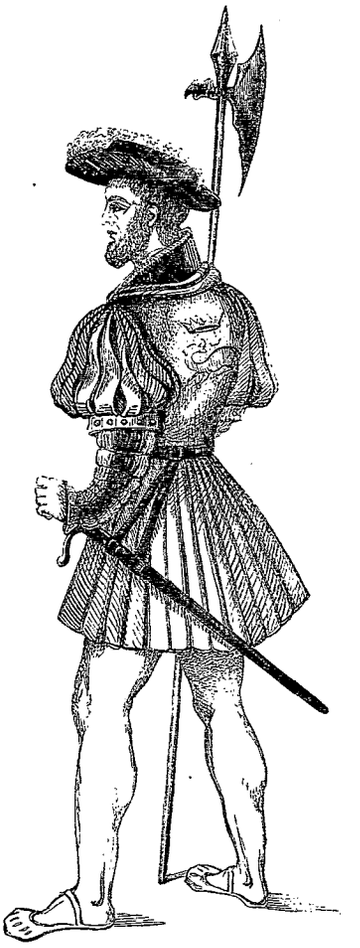
« Les dames (en galant homme, il donne le pas aux dames) portaient chausses (bas) d'écarlate ou de migraine (vermeil); et lesdites chausses montaient au-dessus du genou juste de la hauteur de trois doigts, et la lisière était de quelque belle broderie ou découpure. Les jarretières étaient de la couleur de leurs bracelets, et serraient le genou par-dessus et par-dessous. Les souliers, escarpins et pantoufles, de velours cramoisi, rouge ou violet, étaient déchiquetés à barbe d'écrevisse.

» Par-dessus la chemise, elles vêtaient la belle vasquine, de quelque beau camelot de soie; sur la vasquine vêtaient la vertugale de taffetas blanc, rouge, tanné (saumon), gris, etc. Au-dessus, la cotte de taffetas d'argent, faite à broderies de fin or entortillé à l'aiguille; ou bien, selon que bon leur semblait et conformément à la disposition de l'air, de satin, damas, velours orangé, tanné, vert, cendré, bleu, jaune clair, rouge cramoisi, blanc; de drap d'or, de toile d'argent, de cannetille, de broderie, selon les fêtes. Les robes, selon la saison, de toile d'or à frisure d'argent, de satin rouge couvert de cannetille d'or, de taffetas blanc, bleu, noir, tanné; de serge de soie, camelot de soie, velours, drap d'argent, toile d'argent, or tiré, velours ou satin pourfilé d'or en diverses portraitures.

» En été, quelquefois, au lieu de robes, elles portaient belles marlottes des étoffes susdites, ou des bernes à la moresque, de velours violet à frisure d'or sur cannetille d'argent, ou à filet d'or garni aux rencontres de petites perles indiennes. Et toujours le beau panache, selon les couleurs des manchons, bien garni de papillettes d'or.

» En hiver, robes de taffetas de couleur comme dessus,

Portrait de la reine Claude, première femme de François Ier. — D'après les Antiquités de la monarchie française, de Montfaucon.



Archer de la garde du roi en costume de chambre. (Montfaucon.)

Seigneurs à la mode d'environ 1540. — D'après une miniature du recueil de Gaignieres, aux estampes de la Bibliothèque nationale.

La reine Eléonore, seconde femme de François Ier. (Montfaucon.)

fourrées de loup cervier, genette noire, martre de Calabre, zibeline, et autres fourrures précieuses.

» Les patenôtres, anneaux, jazerans, carcans, étaient de fines pierreries, escarboucles, rubis balais, diamants, saphirs, émeraudes, *turquoises*, grenats, agates, bérils, perles et unions d'excellence.

» L'accoutrement de la tête était selon le temps : en hiver, à la mode française; au printemps, à l'espagnole; en été, à la tusque; excepté les fêtes et dimanches, où elles portaient accoutrement français, parce qu'il est plus honorable et sent mieux sa pudicité matronale. »

Avant d'aller plus loin, il est bon de préciser par quelques explications la forme des principaux objets que nomme notre vieil auteur.

Les chaussures dont il entend parler, souliers, escarpins ou pantoufles, étaient très-épatées du bout, très-découvertes et crevées, ce qui constituait la déchiqueture. L'imitation des barbes d'écrevisse était produite par une engrêlure sur le bord des crevés.

La vasquine ou basquine était un corset en forme d'entonnoir, muni de pans ou basques tombant sur les hanches. Il était rembourré et monté sur une armature en fils de laiton, avec un busc de baleine sur le devant. On le serrait à la taille au point de mettre la chair à vif; ce qui est exprimé en termes très-peu attiques dans un méchant poëme du temps, intitulé *le Blason des basquines et vertugalles.*

La vertugalle faisait par en bas le même office que la basquine par en haut, mais en sens contraire, car elle était destinée à donner à la jupe le maintien d'un entonnoir renversé. Elle consistait en un tour de corps muni d'appendices qui descendaient sur les côtés comme les paniers de l'ancien régime, sauf qu'ils ne bombaient pas. A cause de la figure que prenait la cotte ou robe de dessous posée sur cet appareil, on l'appelait *godet*, parce que godet, dans l'ancienne langue, exprimait un vase de la forme de nos verres à vin de Champagne.

La robe de dessus, appelée proprement robe, était taillée en carré et assez décolletée sur la poitrine. Elle couvrait tout le corsage et s'ouvrait en pointe à la taille comme une redingote. C'est seulement par cette ouverture que la cotte était apparente. Les manches de la robe n'allaient que jusqu'à la saignée, où elles formaient un large retroussis et tombaient sous le coude en manière de sacs. Par-dessous ces manches, le bras était couvert d'abord de la chemise, qui finissait au poignet par des manchettes, et ensuite de manchons ou manches postiches en plusieurs brassards qui se nouaient les uns aux autres par des rubans. Ce que nous appelons brassard était *bracelet* du temps de Rabelais; c'est pourquoi sa description nous montre les jarretières appareillées de couleur avec les bracelets.

La marlotte était un pardessus plus léger que la robe, à peu près de la forme des caracos que l'on a portés dans ces derniers temps, mais plus ample de basques et garni de tuyaux par-derrière.

La berne était une marlotte sans manches, importée du Maroc en Espagne et d'Espagne en France.

Les cottes portées sous la marlotte et sous la berne étaient pourvues d'un corsage, ce qui les faisait appeler des corsets; car ce n'est qu'au dix-septième siècle que ce mot de corset a voulu dire la même chose que basquine. Au contraire, les cottes portées sous la robe consistaient en une simple jupe. Les manchons, dans ce cas, s'attachaient, non pas à la robe de dessous, mais aux épaulettes de la basquine.

Par « le beau panache » dont il est parlé immédiatement après les marlottes et les bernes, il faut entendre, non pas un ajustement de tête, mais un bouquet de plumes d'autruche qui servait d'éventail en été et d'écran en hiver. C'était encore un objet d'importation étrangère, emprunté aux dames italiennes. Le panache s'appelait aussi *contenance*, dénomination qu'il partageait avec divers petits objets comme pelotes, flacons à parfums, clefs, qui étaient suspendus à la ceinture, et qu'on prenait à la main pour se donner une contenance. La reine Éléonore, seconde femme de François Ier, mit à la mode, en fait de contenance, le miroir, auquel on n'avait pas songé jusque-là. Il se peut que le portrait que nous donnons de cette princesse la représente avec cet objet favori, qu'une erreur de l'artiste employé par Montfaucon aura transformé en une pierre à facettes.

Les patenôtres étaient les chaînes ou chapelets d'où pendaient les contenances, au contraire des jazerans qui étaient les chaînes de cou. Les carcans d'alors seraient aujourd'hui des colliers.

Nos deux figures de femmes font saisir mieux que toute description la différence qu'il y avait entre la coiffure française et la coiffure italienne ou à la tusque.

La reine Claude est coiffée à la française, avec templettes et chaperon, suivant la mode du temps de Louis XII, tandis que la reine Éléonore porte le bonnet italien dépourvu de toute espèce de garniture, si ce n'est qu'une passe d'orfévrerie l'assujettissait sur la tête. Quant à la coiffure espagnole, elle consistait en une toque posée sur des cheveux en bandeaux.

Reprenons maintenant le texte de Rabelais, pour qu'il nous apprenne la composition du costume masculin :

« Les hommes étaient habillés à leur mode : chausses, pour les bas, d'étamet ou de serge drapée, en écarlate, migraine, blanc ou noir; pour les hauts, de velours des mêmes couleurs, ou bien près approchant; brodées et déchiquetées selon leur invention.

» Le pourpoint de drap d'or, d'argent, de velours, satin, damas, taffetas des mêmes couleurs, déchiqueté, brodé et accoustré à l'avenant. Les aiguillettes de soie des mêmes couleurs, avec les fers d'or bien émaillés.

» Les saies et chamarres de drap d'or, drap d'argent, velours pourfilé à plaisir.

» Les robes autant précieuses comme celles des dames.

» Les ceintures de soie, des couleurs du pourpoint. Et chacun la belle épée au côté, la poignée dorée, le fourreau de velours de la couleur des chausses, le bout d'or et d'orfévrerie. Le poignard de même.

» Le bonnet de velours noir, garni de force bagues et boutons d'or; la plume blanche, mignonnement partagée de paillettes d'or, au bout desquelles pendaient en papillettes beaux rubis, émeraudes, etc. »

La première chose qui ressorte de ce passage, c'est que l'on commença sous François Ier à se servir du mot *bas* pour désigner la partie des chausses qui couvrait la jambe. Les étoffes indiquées pour faire les bas font voir qu'il n'était pas encore question de bas de mailles. L'étamet, la serge drapée, étaient des laines croisées analogues à nos mérinos, et par conséquent la confection des bas appartenait encore aux tailleurs.

Les hauts de chausses, que l'on ne tarda pas à appeler simplement des chausses, admettaient vingt sortes de façon : les unes bouffantes, les autres collantes, celles-ci longues, celles-là courtes, toutes déchiquetées, tailladées, balafrées avec des flocards ou bouffants de toile fine d'abord, plus tard de satin, qui passaient à travers les ouvertures. Des noms bizarres dont il serait difficile aujourd'hui de préciser le sens, s'appliquaient aux diverses variétés de chausses : chausses à la martingale, à la bigote, à la bougrine, à la garguesque, à la gigote, à la marinière, à la suisse, à queue de merluche, etc., etc.

Le pourpoint, après lequel les aiguillettes tenaient les chausses attachées, continua d'être ce qu'il avait été du temps de Louis XII, un gilet agrafé par-derrière ou sur le côté. A l'encolure se montraient un ou deux doigts d'une chemise froncée, qu'on voyait reparaître sur la poitrine à travers les crevés et balafres du corsage. Un portrait de François Ier, au Musée du Louvre, le représente avec un pourpoint fait de cannetille tressée en filet; dernier perfec-

tionnement où dut s'arrêter la mode des habits percés à jour.

Les saies et chamarres étaient le vêtement par excellence, l'équivalent du frac moderne. La saie consistait en une tunique ouverte en pointe jusqu'à la ceinture, avec une jupe à tuyaux. La chamarre était une veste longue, très-ample et sans ceinture, formée de bandes de soie réunies par du galon. C'est d'elle que dérive l'ancien habit galonné des valets de grande maison. Après 1530 commença la mode des casaques, qui étaient de la forme des chamarres, mais se ceignaient à la taille et étaient coupées en plein velours. Aux saies, chamarres et casaques s'attachaient par des aiguillettes de larges mancherons découpés et crevés comme les autres pièces du costume.

La robe, plus longue que la casaque, descendant jusqu'au jarret et non ceinte, était l'habit d'hiver. On la garnissait ordinairement de fourrure.

C'est du règne de François Ier que date l'introduction des armes dans la toilette; pratique barbare, dont des vestiges ridicules subsistent encore aujourd'hui. Rabelais s'en est moqué dans un autre endroit, en mettant au flanc de son pacifique Gargantua une belle flamberge de bois doré avec un poignard de cuir bouilli. Selon lui, les Français tenaient cette mode des « Indalgos bourrachous, » nom sous lequel il désigne ces aventuriers espagnols, vantards, querelleurs et ivrognes, dont les guerres du seizième siècle avaient inondé le continent.

Le bonnet dont parle notre auteur était la toque. Il est singulier qu'il ne fasse pas entrer dans sa description le chapeau, coiffure aussi fréquemment portée que la toque, à en juger par les monuments. Le Titien a peint François Ier avec un chapeau. Ces chapeaux-là différaient de ceux du règne précédent en ce qu'ils avaient les bords rabattus. Jusqu'en 1521, bonnet et chapeau se posèrent sur une chevelure longue par-derrière et taillée sur le front, selon la vieille mode du quinzième siècle. Un accident arrivé au roi mit les cheveux ras en faveur. Dans une partie de jeu, et d'un jeu très-sot à coup sûr, un de ses gentilshommes l'ayant atteint d'un tison allumé, pour panser la plaie il fallut lui raser la tête. Par respect pour leur maître, les courtisans se firent tondre comme lui, et tout le monde ne tarda pas d'en faire autant.

Des auteurs mal informés prétendent que la barbe fut reprise en même temps que l'on quittait les grands cheveux. C'est une erreur qui ne peut tenir contre le témoignage de quantité de portraits où l'on voit la barbe et les cheveux portés simultanément; tous ceux de la jeunesse de François Ier sont dans ce cas. Nos lecteurs en ont un exemple par la figure équestre que nous leur donnons d'après le bas-relief du Camp du Drap d'or, exécuté dans la cour de l'hôtel du Bourgtheroulde, à Rouen. Or le congrès connu sous le nom de Camp du Drap d'or eut lieu, comme on sait, en 1520, c'est-à-dire un an avant l'époque où l'on dit que François Ier reçut cette blessure qui l'obligea au sacrifice de ses cheveux.

MESURES ANGLAISES

COMPARÉES AUX MESURES FRANÇAISES.

Mesures de longueur.

Anglaises.	Françaises.
Inch, pouce ($\frac{1}{36}$ du yard)	2,539954 centimètres.
Foot, pied ($\frac{1}{3}$ du yard)	3,0479449 décimètres.
Yard impérial	0,91438348 mètre.
Fathom (2 yards)	1,82876696 mètre.
Pole ou perch (5 $\frac{1}{2}$ yards)	5,02911 mètres.
Furlong (220 yards)	201,16437 mètres.
Mile (1760 yards)	1609,3149 mètres.

Françaises.	Anglaises.
Millimètre	0,03937 pouce.
Centimètre	0,393708 pouce.
Décimètre	3,937079 pouces.
Mètre	39,37079 pouces. 3,2808992 pieds. 1,093633 yard.
Myriamètre	6,2138 miles.

Mesures de superficie.

Anglaises.	Françaises.
Yard carré	0,836097 mètre carré.
Rod (perche carrée)	25,291939 mètres carrés.
Rood (1210 yards carrés)	10,116775 ares.
Acre (4840 yards carrés)	0,404671 hectare.

Françaises.	Anglaises.
Mètre carré	1,196033 yard carré.
Are	0,098845 rood.
Hectare	2,471143 acres.

Mesures de capacité.

Anglaises.	Françaises.
Pint ($\frac{1}{8}$ de gallon)	0,567932 litre.
Quart ($\frac{1}{4}$ de gallon)	1,135864 litre.
Gallon impérial	4,54345797 litres.
Peck (2 gallons)	9,0869159 litres.
Bushel (8 gallons)	36,347664 litres.
Sack (3 bushels)	1,09043 hectolitre.
Quarter (8 bushels)	2,907813 hectolitres.
Chaldron (12 sacks)	13,08516 hectolitres.

Françaises.	Anglaises.
Litre	1,760773 pint. 0,2200967 gallon.
Décalitre	2,2009668 gallons.
Hectolitre	22,009668 gallons.

Poids.

Anglais. — Troy.	Français.
Grain (24e de pennyweight)	0,064798 gramme.
Pennyweight (20e d'once)	1,555160 gramme.
Once (12e de livre troy)	31,103191 grammes.
Liv. troy impér. (5760 grains)	373,238296 grammes.

Anglais. — Avoirdupois.	Français.
Dram (16e d'once)	1,772 gramme.
Once (16e de la livre)	28,349 grammes.
Livre avoirdupois impériale	453,558 grammes.
Quintal (112 livres)	50,80 kilogrammes.
Ton (20 quintaux)	1016,04 kilogrammes.

Français.	Anglais.
Gramme	15,4325 grains troy. 0,6430 pennyweight.
Kilogramme	15432,5 grains troy. 2,6793 livres troy. 2,2046 liv. avoirdupois.

— L'expérience du monde ne se compose pas du nombre de choses qu'on a vues, mais du nombre de choses sur lesquelles on a réfléchi.

— Une des plus grandes preuves de médiocrité, c'est de ne pas savoir reconnaître la supériorité là où elle se trouve réellement.

— Les seuls amis solides sont ceux qu'on acquiert par des qualités solides; les autres sont des convives, ou des compagnons, ou des complices.

— L'exagération dans les discours révèle la faiblesse, comme le charlatanisme décèle l'ignorance. Celui qui fait parade de ses forces s'en défie. J.-B. SAY.

INDIENS CIVILISÉS DES ENVIRONS DE QUITO.

LA CHICHA.

Les Indiens civilisés des environs de Quito ressemblent un peu, par leurs habitudes, leurs costumes et leur manière de vivre, à ceux de Cuzco et de Lapaz en Bolivie. Ils savent

cultiver le maïs et le manioc. Leurs maisons ou huttes, bien que couvertes de chaume, ou pour mieux dire de feuilles de palmier, sont distribuées intérieurement de manière à offrir une habitation assez convenable. On voit ordinairement devant ces pauvres demeures des cactus raquettes, dont les Indiens aiment les fruits, et l'agave ou aloès, dont la tige très-ligneuse leur sert à tresser des cordes et à faire des hamacs. Les Indiens ont aussi l'habitude d'élever différents animaux, comme poules, porcs, etc., sans compter les oiseaux aux brillantes couleurs, tels qu'aras et perroquets, que l'on trouve d'ailleurs apprivoisés chez presque toutes les nations indiennes, civilisées ou non.

Le costume des indigènes civilisés des environs de Quito consiste, pour l'homme, en une petite veste de laine noire, un pantalon de même couleur, et une casquette de forme arrondie. La femme porte les cheveux tressés en deux longues nattes tombant sur le dos, un gros jupon de laine teint en brun ou en vert, et sur la tête une pièce de laine d'alpaca verte, descendant sur la poitrine où elle est attachée avec une grosse épingle appelée *ticpe*, et qui rappelle celles que l'on trouve dans les tombeaux des anciens Incas et que les femmes cholas de Cuzco portent également.

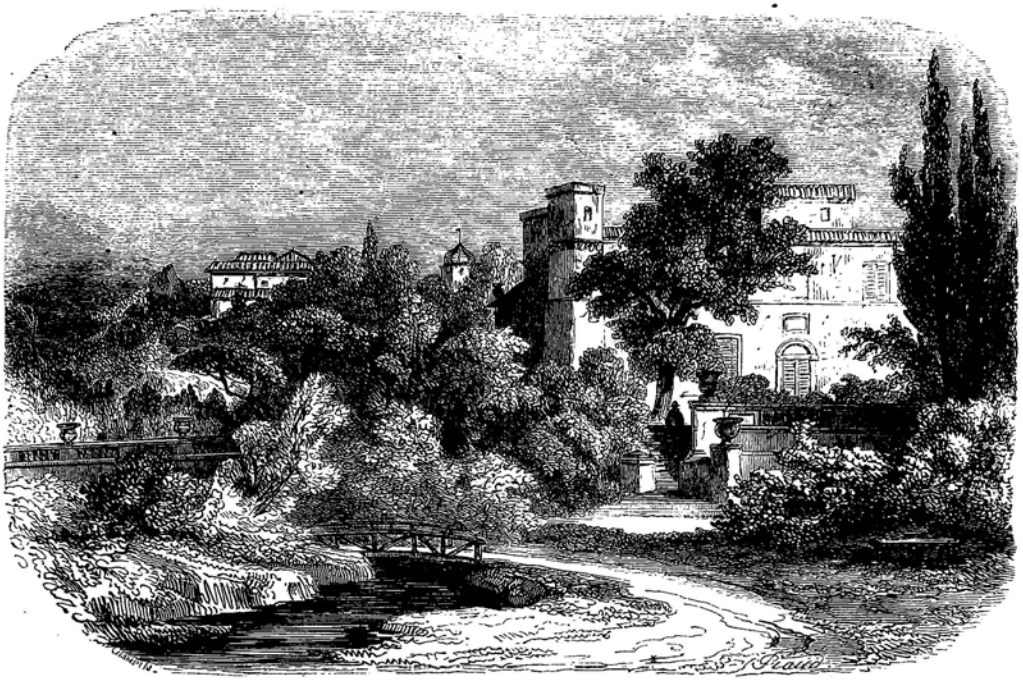
Ces Indiens, que l'on désigne aussi sous le nom de *Cholos*, ont à peu près la couleur du mulâtre clair; ils ne s'allient plus avec les Indiens, ou très-rarement, ce qui peut expliquer en partie la diminution des Indiens infidèles dans toutes les parties de l'Amérique du Sud : parmi les autres causes de la disparition de la race, il faut compter sans doute le chagrin visible d'être soumis à des nations étrangères, l'obligation d'un travail si différent de celui des tribus non civilisées, et surtout un penchant malheureux à s'enivrer avec la *chicha*. Cette boisson, si estimée de toutes les nations indiennes, et qui pourrait être appelée à juste titre, ainsi que l'a dit M. Weddell, la boisson nationale de l'Amérique espagnole, se fabrique de la manière suivante. On prend du maïs légèrement torréfié et on le réduit en grosse farine; puis on le met dans un vase avec de l'eau, on garde une partie du maïs réduit en grosse farine, et on la porte chez ses voisines, en les priant de la mâcher et surtout de la rendre après. Lorsque la cuisson paraît suffisamment faite, on y ajoute le maïs mâché, on remet le tout sur le feu, et l'on fait bouillir pendant plusieurs heures; parfois on ajoute du jus de bananes mûres et de manioc. Une fois le tout parfaitement cuit, on le retire du feu et on le verse dans un grand vase de terre après l'avoir fait passer dans un tamis. Il faut ensuite recouvrir le vase et laisser reposer pendant trois

Chaumière d'Indiens aux environs de Quito. — Dessin d'après nature par M. Ernest Charton.

ou quatre jours : alors la boisson est faite et il ne reste plus qu'à la boire, ce qui se fait généralement en grande cérémonie. Le maïs mâché porte le nom de *mastiga*, et sert, dit-on, à édulcorer le breuvage : il est plus probable que c'est une sorte de levain.

LES JARDINS DU ROI RENÉ.

Voy., sur le roi René, tome VII (1839), p. 24.



Une vue des jardins du roi René, près d'Aix. — Dessin de Champin.

Forcé par les troupes d'Alphonse d'Aragon d'abandonner le royaume de Naples, René d'Anjou, dit *le bon roi René*, s'était retiré dans son duché de Lorraine. Là, entouré d'une cour brillante, il passait son temps au milieu des fêtes et des tournois, cultivant les arts et cherchant à faire renaître les beaux jours des trouvères et des chevaliers. Mais bientôt la santé de sa femme exigea la solitude et le repos; René, qui l'aimait passionnément, ne voulut point se séparer d'elle, et, renonçant à tous les plaisirs, il l'accompagna à Angers, ville qu'Isabelle avait choisie pour sa retraite. Dans une des promenades que ces bons époux faisaient souvent ensemble, ils remarquèrent, au milieu d'une plaine étendue encore nommée aujourd'hui *le camp de César*, un rocher haut d'une soixantaine de pieds, au sommet duquel se trouvait une grotte dont la disposition rappelait celle de la Sainte-Baume, près de Tarascon. Ce lieu plut beaucoup à Isabelle; elle y revint souvent. René conçut alors le dessein d'en faire un jardin, et il s'occupa lui-même de tous les détails des tracés et de la plantation. Mais le terrain schisteux de cet endroit opposait partout des obstacles presque insurmontables; René en triompha à force de patience et d'imagination. Ce lieu, jadis nu et désert, devint un vrai paradis terrestre. De belles allées d'arbres s'élevèrent, coupées de massifs de verdure et de parterres émaillés de fleurs; où végétait la pâle bruyère s'épanouirent la rose de Provins et l'œillet, fleurs charmantes que René introduisit le premier dans l'Anjou, ainsi qu'un grand nombre de raretés horticoles.

René compléta son œuvre en faisant creuser dans le roc une chapelle qu'il orna lui-même de fresques, de tableaux et de devises poétiques. Il ajouta à la chapelle un petit ermitage dans lequel il passa souvent des journées entières avec Isabelle, sous un berceau planté de ses mains mêmes, et d'où l'on dominait un immense paysage : d'un côté, les rives ombreuses de la Mayenne, dont les eaux courent à la Loire et la joignent dans le lointain; de l'autre, Angers avec ses faubourgs et les innombrables villages qui l'entourent. En mémoire du lieu que sa nouvelle résidence lui rappelait, René lui donna le nom de *la Baumette*.

Cependant la santé d'Isabelle dépérissait de jour en jour au sein de cette riche nature, pleine de vie et de sève, et qui semblait, d'accord avec René, vouloir conjurer la mort. Bientôt René se trouva seul dans ce délicieux séjour, pleurant celle pour laquelle il l'avait créé. D'abord il se renferma dans son ermitage; ensuite il se retira dans son château de Reculée, où il se livra de nouveau à son goût pour l'horticulture. Les sollicitations de ses grands vassaux l'obligèrent plus tard à épouser Jeanne de Laval, chez laquelle il avait, du reste, reconnu les mêmes goûts et les mêmes penchants que les siens. Avec Jeanne, il mena à Reculée la vie calme et paisible qu'il avait menée à la Baumette avec Isabelle. Il y avait dessiné un plan de jardin et de verger qu'il allait mettre à exécution, quand les intrigues politiques le forcèrent d'abandonner son cher Anjou, comme il l'appelait. Il se réfugia dans son duché de Provence, et il se fit bâtir, près d'Aix, un château ou *bastide* dans une situation admirable, sur un sol mouvementé et plein des plus heureuses perspectives. Il convertit en jardins d'immenses terrasses disposées en amphithéâtre, qui toutes se reliaient au corps principal de logis par des galeries couvertes ou à ciel ouvert, et toutes remplies de fleurs rares et d'oiseaux curieux; ces deux collections étaient les plus riches du monde. Comme il avait naturalisé les roses de Provins et les muscadets dans l'Anjou, il les naturalisa aussi en Provence, ainsi qu'une foule

d'arbres fruitiers qui devinrent dans la suite une des richesses du pays. L'admirable exposition de son jardin lui permit de tenter une multitude d'essais qui furent presque tous heureux. Grâce à lui, la culture du mûrier fut vulgarisée dans le Midi de la France, et celle du raisin muscat améliorée ; il parvint aussi le premier à y acclimater la canne à sucre. On ne saurait exprimer tout le charme des jardins de sa bastide d'Aix. De limpides ruisseaux, traversés çà et là de légères passerelles, parcouraient en mille sens ces vergers enchantés, et formaient au bas des terrasses d'immenses viviers qui en complétaient l'ensemble et où se jouaient les espèces connues de poissons d'eau douce. L'étendue et l'ordonnance pleine de goût de ces jardins étaient un sujet d'admiration pour les étrangers, que le bon René se plaisait à conduire lui-même aux plus beaux endroits de sa propriété. Ce fut dans ce séjour, au milieu de ses agrestes et utiles travaux, que s'éteignit ce pauvre roi, une des plus poétiques figures du quinzième siècle.

PENSÉES NOCTURNES.

LE GARDE DE NUIT, dans la rue.

Écoutez ce que j'ai à vous dire ! Dix heures viennent de sonner.

LE VIEILLARD, dans sa chambre.

Dix heures ! Allons, priez Dieu, et allez à votre lit. Que ceux dont la conscience est tranquille dorment bien et doucement. Dans le ciel, toute la nuit, un œil serein veille sur vous.

LE GARDE DE NUIT.

Écoutez ce que j'ai à vous dire ! Onze heures viennent de sonner !

LE VIEILLARD.

Pour ceux qui se fatiguent encore près de leur métier, pour ceux qui prolongent leur veille sur les livres, j'ai à leur dire une dernière fois : Il est bien temps d'aller au repos. Que Dieu vous accorde un bon sommeil !

LE GARDE DE NUIT.

Écoutez ce que j'ai à vous dire ! La cloche vient de sonner minuit !

LE VIEILLARD.

Vous que dans le calme de la nuit éveille un cœur plein de souci et d'amertume, Dieu vous rende des heures tranquilles ! Dieu vous fasse sains et contents !

LE GARDE DE NUIT.

Écoutez ce que j'ai à vous dire ! Une heure vient de sonner !

LE VIEILLARD.

Si, à cette heure, entraîné par l'Esprit de ténèbres, quelque malfaiteur marche dans les sentiers de l'iniquité (plaise à Dieu qu'il n'en soit rien ! mais la chose est possible), rentre chez toi, malheureux ! le Juge suprême t'a vu.

LE GARDE DE NUIT.

Écoutez ce que j'ai à vous dire ! Deux heures viennent de sonner !

LE VIEILLARD.

Toi dont, bien avant le jour, la pressante inquiétude soulève et fatigue l'esprit, infortuné ! le sommeil a quitté ta couche ! Mais pourquoi t'alarmer de la sorte ? Dieu ne pensait-il pas pour toi ?

LE GARDE DE NUIT.

Écoutez ce que j'ai à vous dire ! Trois heures viennent de sonner !

LE VIEILLARD.

L'heure matinale frappe aux portes du ciel. Vous tous qui verrez en paix luire la nouvelle journée, remerciez Dieu et prenez bon courage ! Retournez au travail et portez-vous bien !

HEBEL.

LE FLEUVE DU CHIEN, EN SYRIE.

« Le Nahr-Kelb, ou fleuve du Chien, dit de la Roque (1722), divise tout le pays de Kesraouan en deux parties ; son embouchure se trouve un peu en deçà de l'entrée du chemin que les Romains ont taillé dans le rocher. Tous les auteurs conviennent que ce fleuve est le Lycus des anciens, et l'inscription qu'on lit encore sur ce chemin ne laisse aucun lieu d'en douter. Son nom moderne le prouve encore, car les Arabes ont appelé Kelb, ou Chien, la figure de pierre d'un animal que les Grecs avaient nommé *Lilkos*, loup, et qui était autrefois placée sur un roc assez près de l'embouchure du fleuve. Cette figure est depuis tombée dans la mer, et on l'y entrevoit encore quand le temps est calme. C'était une espèce d'idole dont on conte encore d'assez grandes merveilles. Les musulmans disent que le diable entrait quelquefois dans ce corps de pierre, et qu'il hurlait d'une étrange force jusqu'à se faire entendre par toute la côte de Syrie, et même jusqu'à l'île de Chypre, et que ce prodige présageait toujours quelque funeste événement. D'autres, plus sensés, croient que le fleuve se jetant dans la mer entre deux hautes montagnes qui le resserrent, et son lit étant tout rempli de rochers, ses eaux font un bruit terrible quand elles sont enflées par les fontes de neige ; ce qui augmente dans le silence de la nuit, et peut être comparé aux hurlements d'un loup : effet naturel que la superstition du paganisme a rendu mystérieux, qui a donné lieu sans doute à dresser l'idole en question, et à nommer ce fleuve du nom qu'il porte aujourd'hui. »

Le voyageur Paul Lucas (vers 1710) donne une autre explication sur cette idole : « Il y avait, dit-il, sur les bords du fleuve une colonne fort haute, sur laquelle était un chien de pierre de la grosseur d'un cheval, dont le peuple conte mille choses extraordinaires. Ce chien était, me dit-on, fort utile à la province ; car dès que les ennemis avaient seulement dessein d'y entrer, il en avertissait, aboyant alors continuellement. La colonne, et par conséquent le chien, tombèrent dans la rivière. L'émir Phacradin en fit couper la tête, et l'envoya en présent aux Vénitiens ; ainsi on n'en voit plus que le corps. Je l'ai vu par curiosité comme les autres : le chien montre le ventre où l'on voit une grande ouverture carrée ; cela me fit conjecturer qu'il était creux. Ainsi il est probable que quelque prince l'aura fait faire pour tromper ces peuples naturellement superstitieux. Je ne doute point que la colonne, qui a dû être extrêmement grosse pour soutenir un chien si monstrueux, ne fût creuse aussi ; de sorte que sitôt que des espions apportaient quelques mauvaises nouvelles, le prince, pour venir plus facilement à bout de son peuple, faisait aboyer le chien. La voix d'un homme, venue du fond de la colonne, paraissait un oracle infailliblement descendu des cieux ou sorti des enfers. »

Il ne manque point de personnes qui paraissent éprouver un vif sentiment de plaisir lorsqu'elles découvrent une faiblesse dans un homme supérieur. Il leur plaît de le voir descendre plus près de leur niveau. De semblables découvertes attristent, au contraire, les âmes généreuses. N'est-ce pas un sujet de souci et d'humiliation pour chacun de nous, d'être obligé de reconnaître combien il est difficile à l'homme d'approcher de la perfection ?

HISTOIRE DES INSTRUMENTS DE MUSIQUE.

Voy. la Harpe, 1850, p. 358, 375.

LA TROMPETTE.

Grecs, Étrusques et Celtes.

La trompette doit être mise au nombre des instruments de musique primitifs. Certaines coquilles, les cornes des bœufs, les roseaux, furent les premiers modèles qui enseignèrent

aux hommes à fabriquer ces instruments, utiles à la guerre comme dans la vie civile et agricole. Cependant il paraît que les Grecs connurent la trompette assez tard. C'est au moins la conclusion très-naturelle qu'ont tirée les commentateurs d'Homère de ce que, dans les deux immortels ouvrages de ce père des poëtes, jamais la trompette ne retentit pour avertir ou animer les combattants. Or Homère est aussi fidèle historien des mœurs et des costumes que grand et sublime peintre de l'homme et de la nature, et son génie n'a pas dédaigné de décrire les moindres détails de la vie de ses héros. Toutefois, et quoiqu'il n'ait jamais mentionné la trompette dans ses descriptions de batailles, Homère a connu cet instrument, puisque, dans deux passages de l'Iliade, il compare un grand bruit aux sons éclatants de la trompette. Ainsi, dans le livre XXI, parlant de la foule de dieux qui se combattent, les uns pour les Grecs, les autres pour les Troyens, il dit : « La terre en gémit, et le ciel fit entendre un bruit semblable à celui de la trompette. » Le terme dont il se sert n'est pas usité en français dans le style poétique ; c'est le verbe formé du mot trompette, en grec *salpinx*. Dans le livre XVIII du même poëme, il donne à Achille une voix d'airain, et il compare le cri que pousse le fils de Pélée aux sons éclatants de la trompette rassemblant des soldats autour d'une ville assiégée.

Les Grecs se servaient donc de la trompette dans les combats du temps d'Homère, c'est-à-dire plus de neuf siècles avant Jésus-Christ ; mais le savant poëte, qui n'ignorait pas que cet usage avait été introduit récemment dans la Grèce, n'a pas commis la faute d'en donner aux héros de l'Iliade et de l'Odyssée, dont les exploits ne peuvent pas être placés plus tôt que onze cents ans avant Jésus-Christ, c'est-à-dire trois siècles avant Homère. Si l'on doit lui attribuer le poëme burlesque si connu sous le nom de *Batrachomyomachie*, ou Combat des rats et des grenouilles, il n'aurait pas eu de pareils scrupules dans cette occasion. Il est vrai qu'il est fort douteux que cette plaisanterie soit due à Homère ; et, de plus, la date de ces mémorables combats n'était pas fort importante à indiquer ; le chantre de Psicarpax, de Physignathus et de Troxartès n'était pas obligé, comme celui d'Achille et d'Hector, de respecter ce que nous appelons la couleur locale : aussi voit-on paraître, dans cette parodie, des moucherons armés de grandes trompettes dont ils sonnent avec fracas pour exciter les guerriers au combat.

Quoi qu'il en soit de l'antiquité de la trompette chez les Grecs, selon Athénée ils tenaient cet instrument des Étrusques ; selon d'autres, ils le devaient à Minerve ; enfin quelques-uns en attribuent l'invention à Osiris, ce qui reviendrait à dire qu'ils l'avaient emprunté aux Égyptiens. Tout ceci est, comme on le voit, du domaine de la fiction. Ce qu'il y a d'à peu près certain, c'est que les Grecs avaient des trompettes droites et des trompettes recourbées ; ces dernières servaient pour convoquer le peuple aux sacrifices. Ils avaient aussi les trompettes dites celtiques, parce qu'ils les avaient imitées de celles des Celtes ou Gaulois ; on les nommait en grec *carnon* et *carnix*. La carnix était recourbée, et son pavillon affectait la forme d'un animal. Nous donnons (fig. 1) une carnix empruntée à l'un des trophées du socle de la colonne Trajane, à Rome. Les Grecs nommaient paphlagonienne une trompette terminée par l'effigie d'un bœuf ; médique, une autre dont le pavillon était fait avec un roseau et qui rendait un son grave ; enfin tyrrhénienne, la trompette inventée par les Tyrrhéniens ou Étrusques : celle-ci ressemblait à la flûte phrygienne ; son pavillon était fendu et brisé. C'était sans doute celle dont Pline attribue l'invention à Piséus, Tyrrhénien, fils d'Hercule et d'Omphale. La fable dit qu'il sonna d'abord avec une conque comme celles que l'on voit dans les mains des tritons, puis cette conque devint une trompette d'airain. Nous donnons (fig. 2) un *tubicen* ou sonneur de trompette étrusque ; mais il ne sonne pas de la trompette imitée de la conque ; il sonne d'une trompette droite et longue, comme la *salpinx* des Grecs. Nous l'avons empruntée à un bas-relief étrusque publié par Micali.

On connaît peu de monuments grecs sur lesquels soient figurées des trompettes ; cependant il en existe sur quelques médailles, mais non sur des médailles de la plus haute antiquité. Notre figure 3 reproduit le revers d'un médaillon grec frappé à Abydos, dans la Troade, mais sous la domination romaine, à l'époque de Caracalla, qui mourut l'an 217 de Jésus-Christ. Le portrait de ce monstre, entouré de ses titres et de son nom, occupe le droit de la médaille. Le revers représente un sujet inconnu de l'histoire héroïque locale. Trois guerriers combattent sur deux vaisseaux ; sur le rivage on voit une tour au sommet de laquelle est posté un homme sonnant de la salpinx. Ce curieux médaillon de bronze est fragmenté ; il est conservé à la Bibliothèque nationale. Pline nomme, parmi les sculpteurs les plus renommés de la Grèce, un certain Épigone qui avait fait « un homme sonnant de la trompette. » Cette statue, qui était célèbre dans l'antiquité, n'est pas parvenue jusqu'à nous.

Romains, Germains et Sarmates.

Chez les Romains, la trompette proprement dite, *tuba*, était droite ; ce nom vient de *tubus*, tube. Dans les armées romaines, la *tuba* était usitée dans l'infanterie. Nous donnons (fig. 4) un *tubicen* que nous empruntons à un bas-relief de la colonne Trajane. Il est couronné de laurier et revêtu d'un manteau, parce qu'il fait partie de la pompe triomphale de l'empereur ; tel ne devait pas être le costume habituel des trompettes. Dans la cavalerie, on se servait de trompettes recourbées appelées *lituus* ; la forme de ces trompettes était la même que celle du bâton augural appelé ainsi, et c'est à cette circonstance qu'elles devaient leur nom. C'est à peu près la *carnix*, sauf que le pavillon n'était pas terminé en forme d'animal. Les Romains avaient aussi la *buccina*, qui servait à l'infanterie et à la cavalerie. Cette trompette, presque entièrement courbée en cercle, passait par-dessous le bras gauche du *buccinator* et se recourbait de manière que le pavillon, de même forme que celui de la *tuba*, dominait sa tête et rejoignait presque son embouchure. Une baguette droite servait à consolider ce cercle. Le *buccinator* de la colonne Trajane (fig. 5) est couronné de laurier comme le *tubicen*. La *buccina* et la *tuba* servaient aussi à annoncer le moment où les gladiateurs abandonnaient les armes de bois avec lesquelles ils préludaient pour en venir aux mains avec le glaive. Ces deux espèces de trompettes sonnaient également pendant leurs combats, pour les exciter à bien faire. Il existe dans la collection de Stosch, aujourd'hui dans le Musée de Berlin, une pierre gravée représentant des gladiateurs combattant dans un cirque : on y distingue un *tubicen* et un *buccinator* sonnant de leurs instruments. Remarquez aussi (fig. 6) le *buccinator* que nous empruntons à l'un des bas-reliefs du tombeau de Scaurus, à Pompéi, où sont représentés des combats de gladiateurs (voy., sur ces bas-reliefs, 1835, p. 329 et suiv.).

La figure 7 représente une *tuba* empruntée encore à la colonne Trajane ; la figure 8, une trompette de cuivre conservée à la Bibliothèque nationale, dans le département des Antiques. Cette trompette, qui a 1m,17 de longueur, a été rapportée de la Colchide et donnée à la Bibliothèque du Roi, en 1824, par M. Gamba, alors consul de France à Téflitz. C'est la véritable trompette antique, dont l'usage s'est perpétué dans ce pays ; le son en est très-perçant et porte à une fort grande distance.

Dans la figure 9 nous donnons, d'après une monnaie de bronze de l'empereur Caracalla, un trophée élevé à l'occasion d'une victoire sur les Germains. On y distingue une *buccina* et une *tuba* semblables à celles usitées par les Romains. Sur une autre monnaie romaine, où paraît un trophée élevé à l'occasion d'une victoire sur les Sarmates, on voit

des trompettes semblables. Les Barbares avaient sans doute emprunté la forme de leurs trompettes aux Romains.

Végèce, écrivain du quatrième siècle, qui nous a laissé un livre très-curieux sur les institutions militaires des Romains, parle d'une autre trompette faite avec les cornes du bœuf sauvage nommé *urus*. Cette *cornu*, garnie d'argent à son

Fig. 1.

Fig. 2.

Fig. 3.

Fig. 6.

Fig. 5.

Fig. 9.

Fig. 4.

Fig. 7.

Fig. 8.

embouchure, rendait un son aussi distinct et aussi éclatant que celui des autres trompettes.

Dans les armées romaines, la trompette était employée comme le sont chez nous les tambours et les clairons. Elle servait à indiquer aux soldats les différents devoirs qu'ils avaient à remplir, ainsi qu'à leur inspirer de l'ardeur dans

les combats. On rasait les villes prises au son de la trompette. Servius rapporte que Tullus Hostilius fit renverser Albe au son des trompettes. Cet usage existait aussi chez les Grecs : Plutarque nous apprend que Lysandre renversa les murailles d'Athènes au son de la trompette. Elles servaient également dans les jeux floraux; et il y avait une fête appelée *Tubilustrum* pendant laquelle on les purifiait. On employait aussi la trompette dans les funérailles des grands personnages; pour les obsèques des citoyens obscurs, on se contentait des flûtes, *tibiæ*.

La suite à une autre livraison.

LA COURTILIÈRE, OU TAUPE-GRILLON COMMUNE.

MOYEN DE DÉTRUIRE CET INSECTE.

La courtilière, ou taupe-grillon commune (*Gryllotalpa vulgaris* Latr.), a la forme générale des grillons ordinaires, à la tribu desquels elle appartient, du reste, par ses affinités zoologiques : elle a le corps long de 4 centimètres environ, divisé en trois portions comme chez tous les insectes; sa couleur est d'un brun roussâtre, la portion médiane brun grisâtre velouté; deux ailes horizontales partent de cette dernière portion, et se prolongent en filets au delà des élytres, assez loin vers l'extrémité postérieure du corps. (La figure 1 indique ces différents caractères.) Les jambes antérieures sont élargies et terminées par cinq dents, dont la seconde forme une large plaque. (La figure 2 représente l'un de ces organes grossi trois fois.) Elles ressemblent ainsi à une main, et servent à fouir comme celles des taupes, dont elles offrent

Fig. 1. La Courtilière commune

Fig. 2. Patte antérieure grossie trois fois.

un peu l'aspect; aussi appelle-t-on quelquefois la courtilière *taupe-grillon*. Le nom de courtilière paraît provenir d'un vieux mot français *courtille* ou *cortil*, encore usité dans le patois de plusieurs des départements qui avoisinent le Jura,

Fig. 3. Le nid de la Courtilière.

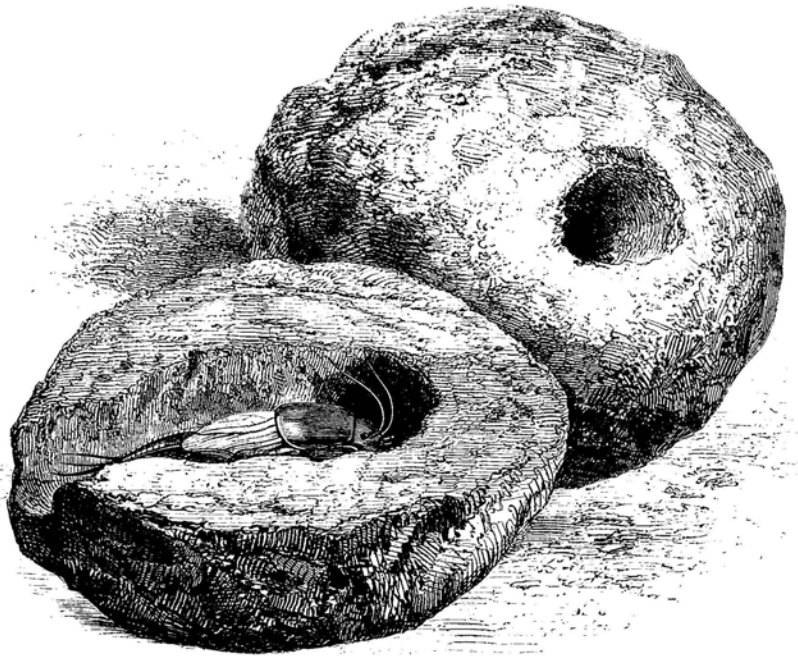


Fig. 4. L'intérieur du nid.

et qui signifie *jardin*; en effet, la courtilière hante particulièrement la terre légère des jardins.

Le genre courtilière renferme plusieurs espèces : celle dont nous nous occupons ici est l'espèce européenne, la seule qui ait été observée quant à ses habitudes. Cette espèce, comme on le sait, vit sous terre et ne sort à l'air qu'à d'assez rares intervalles, la nuit principalement, et lorsque le temps est sec; l'habitation se compose d'un certain nombre de galeries qui divergent irrégulièrement d'une cavité centrale communiquant au dehors par une petite ouverture;

ces galeries sont parfaitement unies à l'intérieur, et sont rondes dans leur coupe en travers; elles ont environ 1 centimètre de diamètre. C'est dans la cavité centrale que la courtilière se retire et demeure immobile pendant tout l'hiver; c'est aussi là que la femelle dépose ses œufs. La ponte a lieu au printemps; le mâle fait entendre alors une sorte de stridulation assez semblable à celle des grillons, mais beaucoup moins forte. Les petits sont blancs; peu à peu ils se rembrunissent et prennent leur couleur naturelle : leur ressemblance dès-lors avec les individus adultes est complète; ils n'en diffèrent que par l'absence des ailes. Autour du point central de l'habitation d'une courtilière, la terre est ordinairement plus tassée, plus consistante que sur les points plus éloignés; de telle sorte que la présence d'un nid de courtilière se reconnaît assez facilement à une sorte de pelote de terre qui se détache avec une certaine netteté du sol environnant. Nous avons représenté dans nos figures l'un de ces nids; la figure 3 fait voir le nid entier avec le trou de sortie, et la figure 4 montre le même nid coupé par le milieu pour mettre l'intérieur à découvert. Les galeries et la cavité centrale ne sont pas très-profondes; elles ne dépassent guère l'extrémité des racines des plantes potagères de petites dimensions. Cependant un de nos correspondants les a observées jusqu'à 50 centimètres de profondeur (1). Les galeries sont généralement moins profondes que la cavité du centre; elles sont même souvent accusées à la surface du sol par de petites élévations de terre longitudinales, et qui suivent leur direction. La courtilière se creuse elle-même ces différents espaces souterrains; à cet effet, elle se sert de ses pattes antérieures, merveilleusement conformées pour cet usage : à peu près comme la taupe, elle fend la terre devant elle à l'aide de ses vigoureuses armatures, la rejette ensuite sur les côtés, ou la soulève en partie en donnant naissance aux petites élévations superficielles de terre meuble dont nous avons précédemment parlé. Dans cette opération, la courtilière ne se laisse pas arrêter par les obstacles; elle ne se détourne pas lorsqu'ils sont surmontables, c'est-à-dire lorsque ce sont simplement des racines de jeunes plantes herbacées; elle tranche alors dans le vif, se fraye un trou au travers, coupe la racine en partie lorsque celle-ci présente un diamètre qui dépasse celui de la galerie, ou l'abat en totalité lorsque son épaisseur est minime : c'est ainsi que sont produits les dégâts dont quelquefois le cultivateur a tant à se plaindre.

« Il est en effet, dit M. Barthe, peu d'insectes aussi nuisibles à l'agriculture que la taupe-grillon. Dans les terrains argileux, et, de préférence, dans les champs qui avoisinent les bois, elle fait des ravages vraiment incroyables. Le blé, l'avoine et l'orge ont à peine poussé au-dessus du sol leurs premiers tuyaux de verdure, que déjà la taupe-grillon commence sa récolte. Elle dévore les racines et la partie la plus tendre de la plante, puis laisse la tige, privée de vie, languir et se dessécher. Le cultivateur voit chaque jour la végétation de ses champs s'éclaircir, et, pendant qu'il gémit sur la perte de sa récolte, le perfide insecte qui lui enlève le fruit de ses sueurs semble le railler en chantant au fond de sa petite caverne. Le maïs est, pour les courtilières, un mets de prédilection. En vain le laboureur se fatigue à fumer, retourner et ensemencer sa terre : si elles viennent camper chez lui, elles lui dévoreront; selon leur bon plaisir, le quart, la moitié ou les deux tiers de ses semailles; encore se regarderont-elles comme très-généreuses en abandonnant le reste. Y eut-il jamais d'invasion de barbares plus exigeants?

» Certes, le laboureur qui a un sentiment profond de ses droits défend sa propriété avec une noble énergie. Il livre aux taupes-grillons des combats vigoureux. Mais que peut sa valeur contre un ennemi retranché au fond d'un souterrain comme dans une citadelle imprenable? »

A propos de l'action désastreuse qu'exerce la courtilière sur les racines des jeunes plantes, on a discuté longtemps sur la question de savoir quel était le véritable régime de cet insecte. Se nourrit-il de la substance des racines qu'il détruit, ou bien vit-il de vers et d'insectes? Plusieurs courtilières renfermées dans la même boîte ne manquent jamais de s'entre-dévorer. D'un autre côté, les plantes tendres, la laitue en particulier, que l'animal paraît affectionner spécialement, sont assez souvent rongées au delà du diamètre du canal souterrain dans lequel elles se sont trouvées exposées à l'action de l'insecte. Peut-être son régime est-il mixte. Mais, quoi qu'il en soit de cette particularité, les résultats produits n'en sont pas moins les mêmes, souvent impossibles à réparer, très-difficiles à prévenir.

Plusieurs moyens ont été successivement employés ou préconisés pour détruire les courtilières : l'un de ceux qui paraissent donner les plus heureux résultats est sans contredit celui que mentionne aujourd'hui M. Barthe.

« On a beaucoup écrit sur l'agriculture, dit-il; de doctes esprits ont traité toutes les questions agricoles, et pourtant je n'ai pu trouver dans aucun de leurs livres un remède efficace contre les taupes-grillons. Je me trompe : dans une dissertation pleine d'intérêt sur les insectes nuisibles, la *Maison rustique* indique un remède qui consiste à en écraser le plus possible! Ce moyen est sûr, je n'en disconviens point; mais le plus difficile n'est pas d'écraser les taupes-grillons quand on les rencontre sous ses pieds, c'est de les déterminer à quitter leur habitation pour venir se livrer à vos coups.

» Pourtant, le moyen conseillé par la *Maison rustique* est quelquefois employé dans les jardins. Les taupes-grillons sommeillent le jour, et ne se livrent à tous leurs ébats que pendant la nuit. Lorsque le temps est sec, à l'heure où les taupes-grillons font retentir les airs de leurs mille voix cadencées, le jardinier vigilant saisit une lumière d'une main et une bêche de l'autre, et s'en va livrer bataille à ces redoutables ennemis de son potager; mais que de mal il se donne pour un mince résultat! Que sont cinq ou six courtilières écrasées dans une soirée favorable, quand on songe qu'une seule femelle pond des milliers d'œufs dans son terrier! Ces œufs, jaunes et luisants comme des grains de millet, éclosent dans un mois, et à peine les petits sont-ils sortis de leur enveloppe que déjà ils se servent de leur armure dentelée pour se livrer à tous les excès d'une vie de dévastation.

» Ce serait donc rendre un immense service aux cultivateurs que de leur enseigner un moyen d'exterminer ces pernicieux insectes. Eh bien, j'en connais un. Cette utile découverte (nous avons vu qu'il n'y avait pas réellement découverte), j'ai hâte de le dire, ne m'appartient pas. Voici comment elle est venue à ma connaissance. »

Ici l'auteur raconte comment il l'a vu mettre en pratique par un de ses voisins labourant son enclos pour y semer du maïs. Voici en quoi elle consiste : « Lorsqu'on laboure, la charrue, en creusant chaque sillon, soulève et rejette par côté une tranche de terre plus ou moins compacte. Elle découvre ainsi les trous des taupes-grillons, qu'on reconnaît à leur aspect : ce sont, comme nous avons dit, de petites ouvertures rondes, parfaitement unies à l'intérieur, et d'environ un centimètre de diamètre. Dès qu'on aperçoit un de ces trous, on répand dans l'intérieur quatre ou cinq gouttes d'huile, avec un tuyau de plume d'oie ouvert par un bout et fermé par l'autre. Cela fait, on verse de l'eau dans le même trou de manière à le remplir jusqu'à l'orifice. Une seconde après, on voit l'eau s'agiter et la taupe-grillon sortir tout

(1) M. Marcel Barthe a publié, dans un recueil de département, un article intéressant sur la courtilière commune, et en particulier sur un moyen ingénieux de détruire cet insecte, si redoutable chaque année au cultivateur par les dégâts qu'il produit dans les jeunes récoltes. Le procédé a été mentionné déjà dans plus d'un ouvrage agricole; il est employé depuis longtemps en certaines localités. Nous croyons toutefois utile de le rappeler; quelques-uns de nos lecteurs peuvent avoir l'occasion d'en faire usage.

égarée de son terrier, devenir noire, se renverser sur le dos, agiter ses pattes avec des convulsions, et mourir. »

L'auteur ajoute : « J'ai fait appliquer ce procédé dans ceux de mes champs qui n'étaient pas encore labourés, et il m'a parfaitement réussi. Mes expériences ont été moins promptes et moins concluantes avec de l'huile à brûler qu'avec de l'huile à manger. Du reste, la dépense est minime : un litre d'huile suffit pour purger de taupes-grillons un hectare de terre qui en est infesté. Pour ne pas perdre de temps, il est bon de placer aux deux extrémités du champ qu'on laboure deux baquets, où la personne chargée de verser l'eau puisse facilement puiser. J'ai remarqué aussi qu'il importait au succès de l'opération de ne pas trop remplir les trous. Si l'eau déborde, elle entraîne l'huile, et les courtilières en sont quittes pour un bain forcé qui ne leur laisse qu'une incommodité passagère. L'huile a donc une vertu toute spéciale pour tuer ces insectes, et l'eau n'est destinée qu'à la faire pénétrer jusqu'à eux (1).

» Le procédé que je viens de décrire est d'une application très-facile dans les terrains argileux ; mais il n'en est pas de même dans les terrains sableux ou légers. Dans ceux-ci, en effet, le soc de la charrue, au lieu d'enlever la terre par tranches compactes, la brise et remplit souvent de poussière les trous des taupes-grillons. L'opération devient alors impossible. Heureusement les terrains sableux, et surtout les terrains calcaires, ont peu à souffrir des atteintes des courtilières. »

On lit, dans diverses relations de voyages, que la chair d'un sauvage de la Nouvelle-Zélande frappé d'un coup de hache reprend et guérit au bout d'un jour ou deux, tandis que le même coup eût infailliblement causé la mort d'un homme blanc. On en conclut qu'il y a dans le sauvage une force et une vitalité originelles qu'ont épuisées en nous les habitudes plus molles et l'hygiène sensuelle de la civilisation. Mais le fait n'a peut-être pas été suffisamment étudié et prouvé. On se rappelle, au contraire, les expériences faites sur divers points du globe à l'aide d'instruments de dynamique, et qui paraissent avoir établi que la force musculaire des matelots européens est incomparablement supérieure à celle des hommes vivant dans l'état sauvage ; et l'on a expliqué précisément cette infériorité par l'hygiène détestable des sauvages, les longs jeûnes qui les exténuent, ou les excès passagers d'alimentation qui ne leur sont pas moins funestes.

HENRI ZSCHOKKE (2).

Henri Zschokke est né en 1770, dans la ville de Magdebourg. Son père était un fabricant de drap qui jouissait de quelque aisance. Sa mère mourut sept semaines après lui avoir donné le jour. Dès l'âge de six ans, le petit Henri fut très-régulièrement envoyé à l'école ; mais nul ne s'inquiétait s'il y apprenait quelque chose ; son père exigeait seulement qu'il l'accompagnât chaque dimanche à l'église. L'école et l'église, faute d'une direction intelligente, n'étaient pour l'enfant que des exercices de patience ; il n'y comprenait pas grand'chose, et s'abandonnait à toutes les folles fantaisies de l'enfance, grimpant sur les arbres du jardin pour abattre les noix et les pommes, courant après les chats sur les toits, ou bien se mettant à la tête de vingt ou trente petits camarades armés de sabres de bois, et faisant une rude guerre à la tranquillité du voisinage. La mort de son père vint bientôt mettre un terme à ces espièglerie. L'éducation de l'orphelin fut alors confiée à son frère Andréas, l'aîné de la famille, qui exerçait aussi le métier de fabricant de drap. C'était un homme d'un esprit assez cultivé, qui avait le goût de la lecture et du monde. Il fallut que le jeune Henri changeât complétement d'allure ; le tailleur et le perruquier se chargèrent de commencer la métamorphose. Malheureusement, elle n'alla pas plus loin : le petit garçon, privé de sa liberté, demeurait souvent morne et silencieux devant un livre qu'il ne lisait pas, tandis que son imagination vagabonde errait le long des rues, sur la place du marché ou dans les faubourgs. Son frère Andréas, qui jouait assez bien de la flûte, voyant qu'il l'écoutait avec plaisir et semblait même plongé dans une espèce d'extase par l'influence de la musique, voulut essayer de ce moyen pour agir sur lui. Henri Zschokke eut un maître de piano ; mais dès qu'il s'agit de leçons régulières, le charme se dissipa, et il fut impossible de lui faire comprendre la valeur des notes, la mesure et les pauses : on dut bientôt y renoncer tout à fait. L'école n'allait pas mieux : les jours et les mois se passaient sans que l'enfant fît le moindre progrès. On s'aperçut qu'il ne savait rien, et le frère Andréas, fort irrité, lui retira sa protection. Alors l'aînée de ses sœurs résolut de s'en charger, et l'envoya dans la classe la plus inférieure de l'école réformée, afin qu'il pût du moins en apprendre assez pour devenir, soit marchand, soit ouvrier.

Ce changement ne fut pas désagréable au jeune Henri, parce qu'on lui laissait plus de liberté et que le maître d'école lui plaisait davantage. C'était un homme qui savait conduire les enfants et s'en faire aimer. Remarquant qu'il avait une prédilection particulière pour un élève qui lui adressait parfois des phrases latines, Henri voulut obtenir la même faveur. Son intelligence fit dans ce but des efforts qui furent couronnés de succès ; il réussit à gagner l'affection du maître, qui travailla dès-lors avec zèle à son développement intellectuel et moral. Une fois lancé, Zschokke ne tarda pas à sentir combien était insuffisant l'enseignement primaire qu'il recevait à l'école. A force d'instances, il obtint d'être mis en pension chez un professeur du gymnase. Là son esprit avide de culture trouva la nourriture la plus abondante. Une bibliothèque assez riche en livres de toutes sortes lui fut ouverte, et le professeur l'employait souvent à faire des traductions. Mais cela ne lui suffit pas longtemps ; l'ambition d'aller à l'université s'empara de Zschokke ; il résolut de quitter sa pension pour se rendre à la résidence ducale de Schwerin, chez un de ses anciens condisciples nommé Wachsmann, qui était comédien du théâtre de la cour. Ce projet téméraire, et que peut à peine excuser l'espèce d'abandon où se trouvait le jeune étourdi, fut aussitôt exécuté que conçu. Le 22 janvier 1788, par une froide matinée d'hiver, notre aventurier, muni d'un léger bagage et d'une bourse assez mal garnie, sortit seul et sans guide, et, après deux jours de marche, arriva chez Wachsmann. Celui-ci le reçut avec une franche cordialité ; mais lorsque Zschokke lui raconta son escapade et lui témoigna le désir d'être employé comme écrivain au théâtre, en attendant de pouvoir entrer à l'université, le comédien, surpris, embarrassé, effrayé même, s'efforça de lui faire comprendre qu'il avait fait une sottise, et que le meilleur moyen de la réparer était de retourner le plus tôt possible à Magdebourg. Zschokke, indigné de cette remontrance fort inattendue, éclata en reproches violents qui, par leur exagération comique, excitèrent le rire d'un étranger dont il n'avait pas d'abord

(1) Cette explication nous paraît incomplète, sinon fautive. Voici les détails ou rectifications que nous croirions devoir y ajouter. L'huile n'aurait pas ici une vertu particulière, physiologique en quelque sorte ; elle n'agirait pas sur la courtilière à la façon de certaines essences ou de certaines plantes odoriférantes, par exemple du camphre, de l'*assa fœtida*, etc., dont l'influence est mortelle sur des animaux de différentes espèces ; mais son action serait en quelque sorte mécanique : en effet, la courtilière, pour s'échapper du milieu inopportun, courant en *surnageant* vers l'orifice, l'huile superficielle boucherait ses stigmates, ouvertures extérieures de ses organes respiratoires, et adhérant à ceux-ci beaucoup plus que l'eau elle-même, l'insecte périrait ainsi asphyxié au bout de peu d'instants.

(2) Extrait de la *Bibliothèque universelle* de Genève.

remarqué la présence dans la chambre de Wachsmann, puis il sortit en disant pour toujours adieu au comédien de la cour. Tandis qu'il marchait le long de la rue, ne sachant trop où aller, quelqu'un lui frappa doucement sur l'épaule. C'était l'étranger qui, après quelques questions amicales, l'emmena faire un tour dans le jardin du château. Cet homme, qui s'appelait Fahrenheit, et qui remplissait un emploi à la chancellerie, avait été touché de la position du jeune vagabond. Il lui demanda de nouveaux détails sur ses antécédents, lui témoigna l'intérêt le plus vif et le conduisit dans sa famille, puis quelques jours après chez l'imprimeur de la cour, Barensprung, qui cherchait un instituteur pour ses fils. L'arrangement fut bientôt fait; Zschokke se voyait au comble de ses vœux : il avait une existence assurée et pouvait attendre que les circonstances lui permissent d'aller à l'université, car son tuteur lui avait donné à entendre qu'il fallait encore prendre patience pendant deux ans avant qu'on lui accordât d'exécuter ce projet.

A côté des leçons de ses élèves, il remplissait les fonctions de correcteur d'imprimerie, et s'occupait à écrire, éprouvant le besoin de déposer sur le papier les pensées qui fermentaient dans sa tête.

Cependant le jeune enthousiaste se lassa bientôt de cette vie calme et laborieuse; et certain entraînement pour le bruit et la gloire dramatique, qui a perdu tant de jeunes gens, lui

Henri Zschokke, mort le 27 juin 1848.

fit accepter l'offre dangereuse de s'engager comme poëte et secrétaire d'une troupe de comédiens. Son emploi consistait à faire des prologues et des épilogues, à tailler et rogner les pièces de théâtre selon les exigences du personnel de la troupe, et à rajeunir de vieux drames; enfin à correspondre avec les magistrats des petites villes où il s'agissait d'obtenir la permission de jouer. Cette besogne ne lui déplaisait pas; mais les querelles et les intrigues de ces artistes de bas étage ne tardèrent pas à lui inspirer du dégoût, en sorte que, l'été suivant, il profita sagement de leur dispersion pour se retirer de la carrière théâtrale, et vécut modestement du fruit de ses économies jusqu'au retour du printemps. Ce fut sa dernière folie : il écrivit à son tuteur qui lui envoya l'argent nécessaire pour se rendre à l'université de Francfort-sur-l'Oder.

Obligé de choisir la faculté dans laquelle il devait se faire inscrire comme étudiant, Zschokke, après beaucoup d'hésitation, se décida pour la théologie, par le seul motif que cela remplirait de joie sa famille, à laquelle, depuis deux ans, il n'avait point écrit. Mais il ne se sentait pas de prédilection particulière pour cette branche d'étude. Aucune tendance spéciale ne s'était encore déclarée en lui. Toutes les sciences excitaient au même degré son ardeur d'apprendre, et il se mit à suivre divers cours avec un zèle infatigable, car il éprouvait le besoin de réparer les deux années qu'il avait perdues. Vivant solitaire, évitant tout ce qui pouvait le distraire de son travail, il ne recherchait point la société de ses condisciples auxquels il demeurait complétement inconnu, lorsque l'un de ses professeurs le choisit pour prononcer l'oraison funèbre d'un étudiant. Le discours de Zschokke produisit un certain effet, attira sur lui l'attention, et dès cette époque, sans renoncer à ses habitudes studieuses et retirées, il devint l'orateur et le poëte de l'université. S'étant lié avec quelques jeunes gens qui partageaient ses goûts littéraires, il trouva dans leur émulation un stimulant précieux, et ne tarda pas à débuter par la publication d'un drame intitulé *Abellino*, dont il avait puisé le sujet dans une vieille anecdote vénitienne. C'était une œuvre de jeune homme, pleine d'invraisemblance d'un bout à l'autre, de sentiments forcés et de pathétique déclamatoire. Mais précisément, à cause de cela, elle devait plaire à la masse du public peu difficile en fait d'art dramatique, pourvu qu'on éveille sa curiosité, qu'on sache faire vibrer les cordes sympathiques de son cœur, et qu'après l'avoir quelque temps tenu dans l'anxiété, on le renvoie chez lui satisfait d'un dénoûment heureux. Aussi *Abellino* obtint-il un vrai succès sur quelques théâtres de l'Allemagne, et il s'y est maintenu fort longtemps. D'ailleurs, quoique médiocre, cette pièce annonçait une facilité très-remarquable, de la verve et du style. Elle fit une certaine renommée à Zschokke, et expliqua, sans la justifier, l'erreur qui l'avait exposé quelques années auparavant dans une association pleine de périls pour la moralité. Cependant l'époque approchait où le jeune étudiant devait prendre ses grades, et il ne songeait point à choisir une profession. Après avoir été reçu docteur en philosophie et *Magister bonarum artium*, il accepta la proposition que lui firent ses parents de venir passer six mois de repos et de vacances à Magdebourg. Ce fut pour lui un grand plaisir de retrouver sa famille, de revoir sa ville natale, et d'en explorer tous les environs. Les six mois s'écoulèrent trop vite à son gré, et ayant reçu de son tuteur la part qui lui revenait de l'héritage paternel, il reprit le chemin de Francfort pour y professer en qualité de *Privat docent*. Ses cours étaient suivis par un auditoire nombreux. Pendant deux années il enseigna successivement l'histoire, le droit naturel, l'exégèse du Nouveau Testament, l'esthétique et la philosophie morale. Le succès de ses leçons lui donnait un titre à être nommé professeur extraordinaire; mais le ministre d'État de Vollner, étant venu à Francfort, Zschokke crut faire acte d'indépendance en refusant de lui être présenté selon l'usage universitaire, et ce caprice de jeune homme lui valut d'être ajourné à deux ans. Alors il résolut de voyager, et mettant son projet à exécution avec sa promptitude habituelle, il partit en mai 1795 pour visiter Berlin et Leipsick. Ensuite il se rendit en Suisse, où le spectacle d'un peuple heureux et libre, au sein des plus magnifiques scènes de la nature, excita en lui un vif enthousiasme. Dès le premier jour, toutes ses sympathies furent acquises à ce pays qui devait, plus tard, devenir sa seconde patrie. Il y fit de nombreuses connaissances, et séjourna un hiver à Berne et à Zurich.

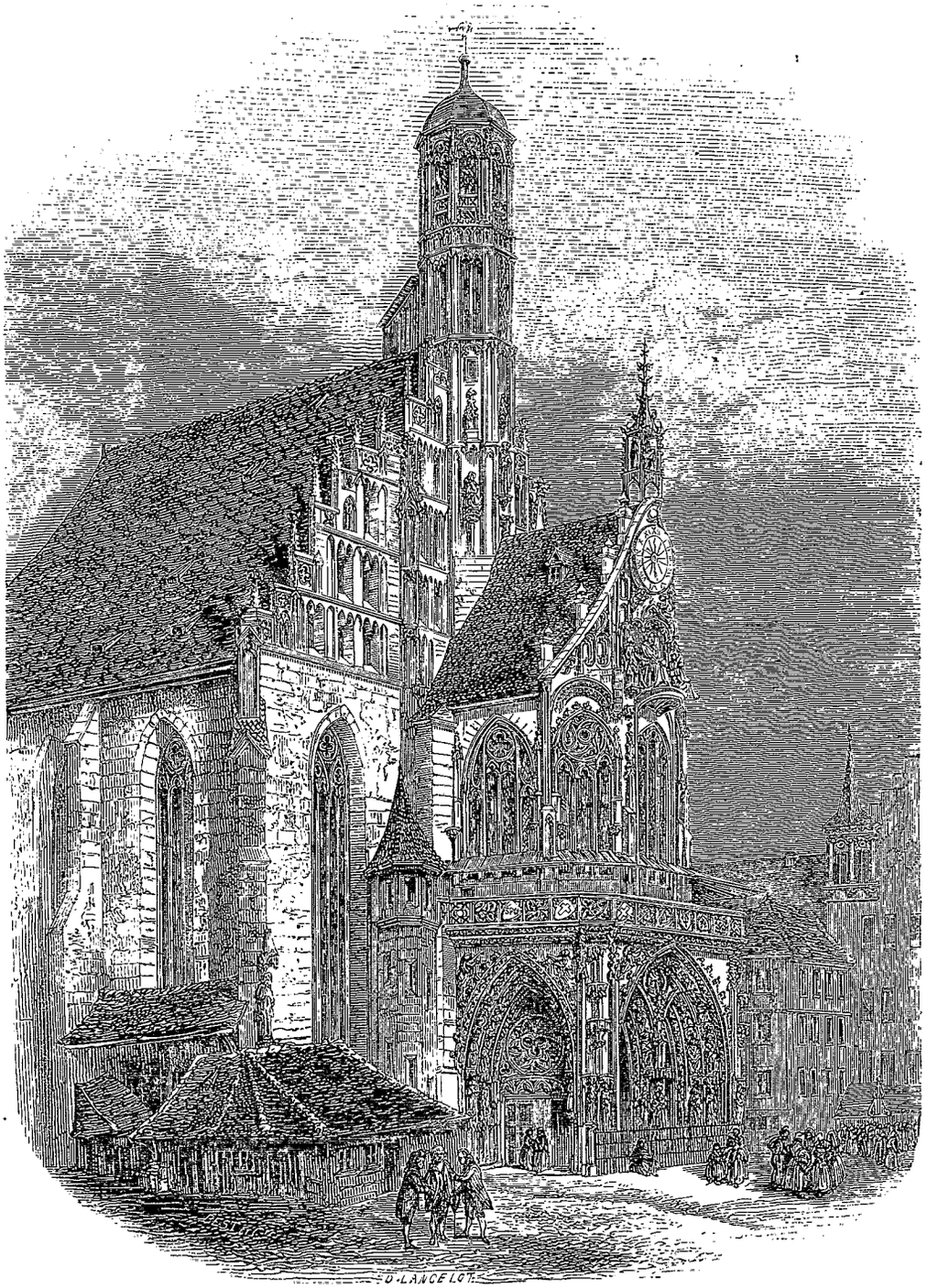
La suite à une autre livraison.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,
rue Jacob, 30, près de la rue des Petits-Augustins.

Imprimerie de L. MARTINET, rue et hôtel Mignon.

NUREMBERG.

Voy. la Table des dix premières années.



Notre-Dame de Nuremberg. — Dessin de Lancelot.

Nuremberg est, au point de vue de l'art, une ville merveilleuse où le quinzième siècle apparaît encore tout entier, moins les hommes. Le nombre de ses églises rappelle sa grandeur passée. Toutes ne sont pas semblablement remarquables ; les plus renommées à juste titre sont Saint-Laurent et Saint-Sébald. Une troisième mérite aussi d'être citée : dédiée à Notre-Dame, elle s'élève sur la place du Marché, et date du quatorzième siècle. Les dessins en furent composés et la construction dirigée, sous le règne de l'empereur Charles IV, par les frères Schouhafer, deux illustres artistes de Nuremberg. Elle a la forme carrée des premières églises que les Grecs construisirent sur le modèle des temples païens. A la fin du quinzième siècle seulement, on y a adapté l'ogive. C'est aussi vers cette époque qu'elle fut décorée de la délicieuse petite tour qui se dresse au-dessus de son portail et lui sert de frontispice. Adam Kraft, l'auteur de cette tour, a orné de sculptures tout le reste du monument, tant au dedans qu'au dehors, et il y a surtout taillé et ciselé çà et là plusieurs hauts-reliefs du meilleur goût.

Dans son ensemble, l'église Notre-Dame de Nuremberg,

édifice moitié grec, moitié gothique, est une des belles singularités d'une ville où les œuvres originales abondent.

PROMENADES D'UN DÉSOEUVRÉ.

Voy. 1846, p. 122, 162.

L'ORPHÉE DE CARREFOUR.

Je suivais tout pensif la rue Clovis; j'avais longé les murs délabrés de l'ancienne bibliothèque Sainte-Geneviève, avec ses fenêtres grillées comme si, de peur de délit, on eût renfermé la science en cette noire prison. Je venais d'examiner les nouvelles constructions destinées à la bibliothèque future, et j'approchais de l'église voisine, Saint-Étienne du Mont. Toujours mes regards sont attirés, toujours ils sont retenus par ce pittoresque édifice; son aspect remue en moi idées et souvenirs. Tant de siècles ont laissé leurs vestiges entre ses antiques fondements, ses colonnes bandées, ses toits pointus! Les ombres de Clovis et de Geneviève hantent toujours ses cloîtres gothiques et les étroites chapelles que domine son jeune et élégant jubé. En regardant les arcs-boutants, semblables aux côtes d'une immense baleine, qui au *dehors* soutiennent les voûtes, je songeais aux pignons anguleux, aux pointes ciselées, qui jadis perçaient la nue au-dessus de nos villes. Aujourd'hui ces formes acérées de la pique et du glaive s'effacent; les fantastiques dentelures qui déchiraient jadis le brouillard pour conduire nos regards vers le ciel s'aplatissent; de longues parallèles, horizontales et régulières, remplacent la ligne verticale, capricieuse et grêle: bref, l'architecture moderne s'empare de la terre et du réel, au lieu de s'élancer, comme naguère, vers le firmament et l'infini.

J'étais en train, à ce propos, de bâtir une petite théorie sur l'harmonie qui existe entre les arts, la littérature, les croyances et les mœurs de chaque période: soudain voilà mes souvenirs qui pâlissent, mes raisonnements s'embrouillent; les images que j'évoquais, indécises, tremblent et s'effacent, comme, dans la brume épaisse d'une soirée d'automne, se noient et disparaissent non-seulement les arêtes douces et régulières de l'architecture grecque, mais jusqu'aux pointes les plus hardies des plus gothiques édifices. Incapable maintenant de comparer et de réfléchir, j'écoute.

Les sons qui mettaient mes arguments en déroute partaient de la rue des Fossés-Saint-Victor, et mon pas, sans que ma volonté s'en mêlât, en venait presque à marquer légèrement un rhythme de danse. Les notes de la gaie mélodie, nasillardes bien que justes, avaient de l'entrain, du mordant, et je me hâtais, poussé par l'ardente mesure. Ce n'était pas l'orgue banal, orchestre du pauvre, qu'enrichissent aujourd'hui des sons variés et assoupis d'instruments à vent; l'aigre note, attaquée par un doigt humain, avait plus d'énergie et tout une autre individualité. Je tournai le coin de la rue, et j'aperçus le musicien.

Adossé au grand mur enfumé et verdâtre du bâtiment vermoulu des Anglaises, en partie caché par la vielle qu'une courroie suspendait à son cou, de sa main gauche il tournait a manivelle, et, à la trépidation d'un de ses pieds, au balancement saccadé de ses épaules, je pus deviner le sautillement de ses doigts agiles sur l'étroit clavier. Deux petites filles, naïf auditoire, en extase devant le joueur de vielle, l'écoutaient bouche béante. La moins jeune, à peine âgée de huit ans, commissionnaire et pourvoyeur de sa pauvre famille (je le jugeai à la cruche posée à terre à côté d'elle), demeurait immobile. Éperdue de bonheur, l'âme emportée sur les sons fugitifs, elle ne vivait que par l'oreille, et sa main entr'ouverte, suspendue dans l'attente, ne touchait plus au vase qu'elle venait de remplir à la fontaine voisine. L'autre fillette n'avait pas sept ans, et portait je ne sais quelles provisions dans un panier dont elle ne sentait plus la lourdeur, quoique ses deux petites mains s'y fussent cramponnées. Heureuse enfant! enchantée, haletante, elle perdait dans le vague de l'air le profond regard de son œil noyé de bleu. Je ne cessai de considérer ces deux angéliques créatures et le sorcier habile à ravir leurs âmes, que lorsque celui-ci, d'un tour d'épaule qui me le montra bossu, eut retourné son talisman sur son dos. Je payai le concert, j'en avais pris ma bonne part; et avant de m'éloigner, jetant un coup d'œil en arrière, je vis les deux petites filles secouer à regret le charme et reprendre leur charge redevenue pesante.

Après avoir donné quelques moments à l'affaire qui m'amenait dans ce quartier, je me dirigeai du côté du Jardin des plantes, tout en fredonnant l'air que je venais d'entendre. Je comptais descendre droit au bas de la montagne; mais, attiré de nouveau par le son de la vielle, j'enfilai, à droite, une ruelle à mi-côte qui ne m'écartait point de ma route. Vers le milieu de cette laide rue, bordée de maisons en ruines, je retrouvai mon Orphée: il s'était accoté à une ancienne borne de granit, et s'accompagnait je ne sais quel air de pont-neuf dont je distinguai le refrain modulé avec une expression simple et touchante:

Berce, berce, bonne grand'mère!

Je m'arrêtai. Indépendamment des plaisirs de l'oreille, il y avait là, pour un flâneur, ceux de l'observation. Sur le pas de la porte près de laquelle le musicien ambulant s'était posté, une femme assise dodinait un poupon; des sourires illuminaient chaque ride de la vieille berceuse; et, à l'un des éclats bruyants du bambin, je vis tout à coup s'ouvrir la croisée du rez-de-chaussée. Une blanchisseuse tenant son fer chiffonna, en se couchant dessus pour mieux voir, le linge qu'elle était en train de repasser. Certes c'était son fils qu'elle regardait ainsi; ses yeux humides de joie le disaient clairement. Cette femme n'était ni jolie, ni très-jeune; la fatigue, les veilles avaient flétri ses traits, jauni son teint; mais quelle beauté m'aurait remué le cœur comme le fit ce visage de mère! L'attendrissement me gagna rien qu'à la contempler. Ses mains tremblaient d'amour; les transports du petit enfant se reflétaient plus vifs dans son expression ravie. Ah! Dieu envoie au pauvre d'ineffables compensations; il a environné le monde d'un océan de chaleur et de lumière, d'un océan d'amour et de joie, et la plus forte part en revient à celui, n'importent sa taille et sa mise, à celui qui ouvre le plus ses yeux, qui ouvre le plus son cœur.

Il semblait que le joueur de vielle eût pénétré ma pensée; car, changeant encore d'air, après avoir chanté fort gaiement:

Chers enfants, dansez, dansez!
Votre âge
Échappe à l'orage!

il imprima à sa manivelle un mouvement plus rapide, et le timbre mordant de sa voix éclata dans une autre ronde de Béranger:

Les gueux, les gueux
Sont les gens heureux;
Ils s'aiment entre eux.
Vivent les gueux!

Oui, le bonheur est facile
Au sein de la pauvreté.
J'en atteste l'Évangile,
J'en atteste ma gaîté!

A mesure que la foule s'épaississait autour du musicien, j'étais pris de je ne sais quel malaise; mon habit semblait faire tache dans ce concours de vestes et de blouses. On m'examinait; je me crus de trop, et, filant doucement, je tournai le coin de la rue et marchai du côté de l'Entrepôt, l'oreille remplie du gai refrain et le cœur quelque peu serré de tristesse.

Je me sentais repoussé du joyeux groupe, moi et ma sympathie, parce que j'étais vêtu d'un drap plus fin, parce que

la coupe de mes habits était différente. — En vérité, pensais-je, ce n'est guère la peine, et ces bonnes gens se font bien illusion s'ils me portent envie.

Vis-à-vis la rue des Boulangers (c'est le nom du tortueux passage que je venais de descendre), à l'angle des rues Saint-Victor et de Jussieu, se trouve une petite place plantée en quinconce. Persuadé que le joueur de vielle passerait par là, j'allai m'asseoir sur un des bancs qui garnissent cette promenade. En attendant, j'examinai à loisir une maison voisine. Déchiquetée plutôt que sculptée en nombreux ornements de plâtre, style de la renaissance, presque neuve, elle avait l'air de la décrépitude même. — Quel est donc notre caractère, me demandai-je, à nous qui empruntons à toutes les époques des lambeaux d'architecture, non pour interroger l'esprit de nos ancêtres et enrichir notre individualité des traditions du passé, non pour fondre en un précieux métal les laves de tant de siècles et en tirer quelque immortel ouvrage; mais pour fabriquer avec de vieux fragments de nouveaux édifices, ainsi que, de défroques usées par tous les autres hommes, le revendeur se bâcle un habit neuf.

La vue de mon musicien ambulant, qui apparaissait au tournant de la noire ruelle, donna un autre tour à mes réflexions. Portant gaiement sur son dos double charge, il venait droit à moi. Son malicieux sourire, l'expression quelque peu diabolique d'un œil gris plus observateur que narquois, redoublaient mon désir de lier connaissance. En dépit de cette existence vagabonde, l'homme prenait graduellement à mes yeux les proportions d'un philosophe.

Son pas se ralentit comme il atteignait le cabaret du coin, où plusieurs ouvriers mangeaient et buvaient, moitié dehors moitié dedans. Ils interpellèrent le *mayeux*, le polichinelle; lui demandèrent qui l'avait si mal arrimé, tout d'un côté et rien de l'autre. — C'est pas juste, allons! criaient-ils; la vielle à gauche, donc, puisque le paquet est à droite!... Avec ça que ça donne toujours à gauche, les vielles!

A mesure que les quolibets étaient renvoyés de bouche en bouche, ils devenaient plus grossiers. Le petit bossu donna son tour d'épaule pour ramener l'instrument devant lui, et les hourras, les bravos ironiques, partirent de tous côtés. Impassible et goguenard, le musicien parcourut de l'œil son auditoire moqueur, préluda à l'aide de quelques notes aigres et saccadées, et chanta :

Chacun me dit à la ronde
Que je suis mal loti
Et mal bâti.
Faut-il pas de tout en c' monde,
Où c' qu'il y a tant d' malappris
Et d' pauvr's d'esprit.

Puis, se lançant dans l'air des Bossus, il le parodia ainsi :

A votre gré si ma mère m'eût fait,
Sans contredit j'aurais été parfait;
Si par la vôtre, en retour, mes avis
Docilement s'étaient trouvés suivis,
Quels petits saints eussent été ses fils!

Curieux de voir si mon Ésope n'attraperait pas quelque horion, je me rapprochai, disposé, au besoin, à lui prêter main-forte. Mais le petit homme, loin de trahir la moindre inquiétude, conserva son expression railleuse et gaie. Un porte-faix, qui de ses larges épaules bloquait l'entrée du bouchon, et brandissait au bout d'une longue fourchette une côtelette de porc, appuya de son gros rire la bonne humeur du petit bossu. La chance tourna dès lors en sa faveur : chacun jura que c'était « un bon luron. » Un des plus bruyants affirma que « le serin n'avait que faire de serinette pour roucouler, et qu'il y aurait plaisir à le fourrer en cage... Et pourquoi ne rincerait-on pas d'une goutte de rogomme son gosier de rossignol? »

Il n'eût tenu qu'au chanteur de se régaler « d'un canon » aux frais des mauvais plaisants; mais, loin d'entrer au cabaret, il recula, frappa sur sa vielle deux ou trois arpéges, et chanta quelques couplets du *Voyage au pays de Cocagne*.

Le contraste de ce corps grêle et contrefait avec une voix pleine, fraîche, sonore et gaie, ajoutait à la vivacité de l'air, à la verve des paroles. Le musicien modifiait à son gré mes dispositions, il m'entraînait après lui; j'avais peine à ne pas faire le second dessus, et je répétais gaiement tout bas :

Bonheur étrange!
Pour moi tout change :
Je bois et mange
Sans un sou comptant.

Avec le chanteur, je célébrais le « Louvre en tourte arrondi, » les « gardes cuirassés de bardes; » et lorsque, de cette folâtre et rapide poésie, il passa à des vers terre à terre comme ceux-ci :

Si je n'avons pas
De mets délicats,
J'avons drès l' matin
Soif et faim.

encore l'écoutai-je avec plaisir. Enfin je le suivis pas à pas comme, ralentissant le mouvement de ses doigts et cessant de tourner sa manivelle, il gagnait le banc que je venais de quitter.

Je voulais, mais ne savais comment, entamer la conversation. Si, en tout état de choses, les gens de mon caractère hésitent à s'adresser à un nouveau visage, cette fois l'embarras était triple. En vain je me creusais la tête pour trouver un lien entre ce vagabond et moi, en vain je m'efforçais de découvrir quelque terrain neutre où se rencontrer sur le pied d'égalité qui encourage l'échange des idées. Que ne m'adressait-il le premier la parole! Mais, loin d'en paraître tenté, à peine m'étais-je établi à côté de lui qu'il se recula jusqu'au bout du banc, laissant entre nous le vide.

Je m'étais dit que j'en viendrais à mes fins. Je me levai, je me rassis, et, n'osant l'appeler ni *mon ami*, ni *monsieur*, après m'être deux ou trois fois éclairci le gosier comme si je voulais chanter à mon tour, j'accouchai platement de cette phrase :

— Vous paraissez fatigué?

Il me regarda.

— C'est l'heure de dîner, notre bourgeois, répliqua-t-il brièvement.

Et il fredonna ce refrain d'une chanson à boire :

Si nous voulons bien vivre,
Mangeons!
Si nous voulons bien vivre,
Buvons!

Je me recueillis pour trouver quelque chose de mieux que mon commencement; mais lorsque, ouvrant la bouche, je regardai de nouveau mon récalcitrant interlocuteur, il venait de tirer d'une cassette pratiquée sous sa vielle du fromage, un quignon de pain, et, me tournant le dos, il cassait sa croûte sur l'instrument qui lui servait de gagne-pain, de garde-manger et de table. Lui souhaiter bon appétit n'eût amené probablement qu'un : « Je vous remercie. » Je le laissai donc apaiser sa faim, et j'allai faire une visite que je négligeais, et que j'aurais volontiers oubliée tout à fait pour causer à mon aise avec l'Orphée de carrefour.

La suite à une autre livraison.

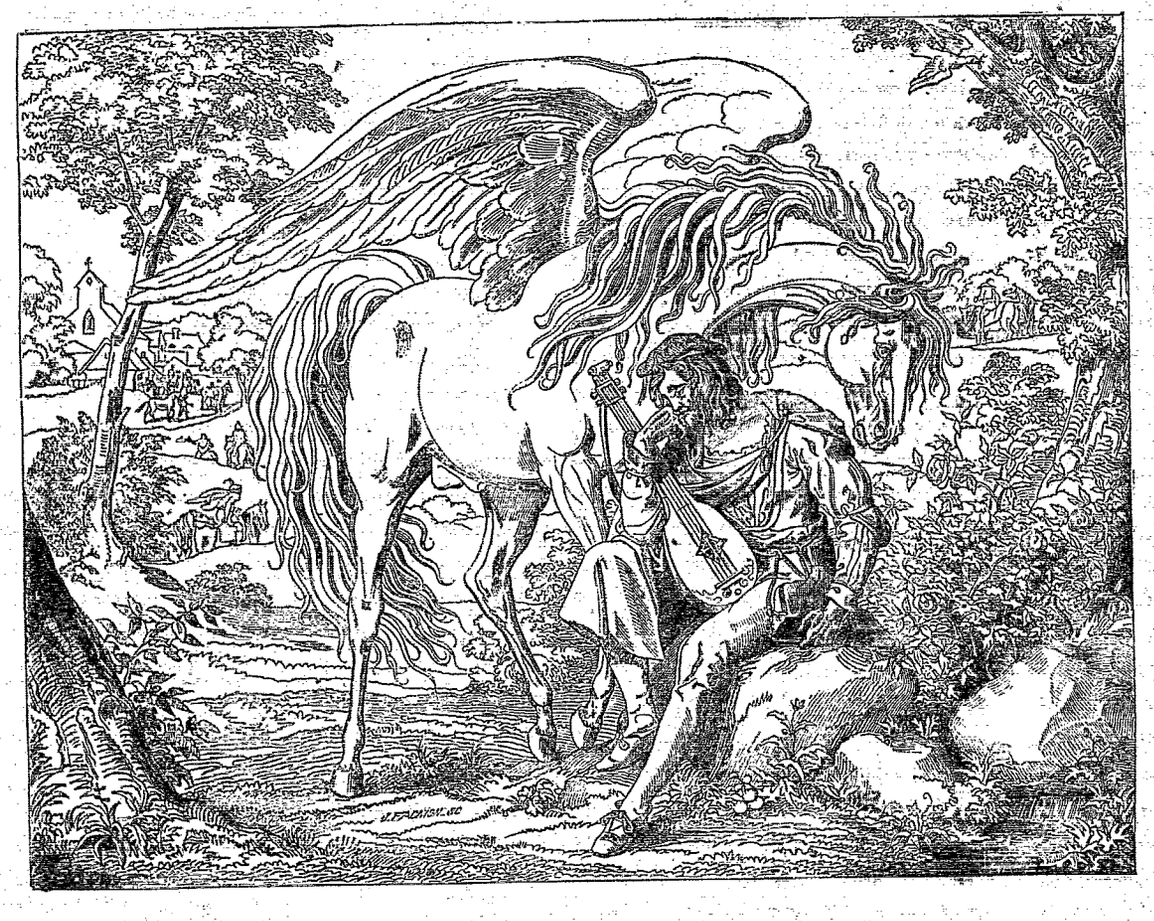
PÉGASE SOUS LE JOUG,

POÉSIE DE SCHILLER (1), ILLUSTRÉE PAR RETZSCH.

Voy., sur Retzsch, 1851, p. 388.

Un jour un pauvre poëte dans le besoin amena, pour le vendre, le coursier des Muses à la foire aux chevaux, peut-

(1) Traduite par X. Marmier.



Pégase sous le joug. — Dessins

de Guiniet, d'après Retzsch.

être à Heymark, où l'on trafique de beaucoup d'autres denrées.

L'hippogriffe hennissait et se cabrait fier et superbe. Chacun le regardait avec surprise, et s'écriait : Quelle belle bête ! quel royal coursier ! C'est dommage que ces vilaines ailes déparent sa taille élégante : ce serait un superbe cheval de poste. Une telle race, dites-vous, est rare ; mais qui songe à se faire charrier dans les airs? Et personne ne veut exposer son argent. Un fermier enfin prend courage. « Il est vrai, dit-il, que ses ailes sont parfaitement inutiles, mais on peut les lier et les diminuer, alors ce cheval pourra servir à l'attelage. Je veux me risquer à en donner 20 livres. » Le poëte, content du marché, lui dit : « Un homme n'a que sa parole. » Et le fermier s'éloigne avec son emplète.

Le noble cheval est attelé ; mais à peine sent-il ce fardeau inaccoutumé qu'il s'élance avec une ardeur sauvage, et jette, dans sa noble colère, le chariot au bord de l'abîme. « C'est bien, dit le fermier, je ne confierai plus une charrette à cette bête fougueuse : l'expérience rend sage. Demain je dois conduire des passagers, je le place en tête du convoi ; il m'épargnera deux chevaux, et les années le calmeront. »

La fin à une autre livraison.

JARDINIER !

J'ai souvent pensé que si je ne m'étais trouvé porté ailleurs par ma naissance, j'aurais aimé à être jardinier. De tous les métiers, c'est celui où je me serais, à ce qu'il me semble, le plus aisément gouverné et avec le plus de plaisir. Mon noviciat terminé, uni à quelqu'une de ces bonnes et courageuses filles qu'il n'est pas si difficile de rencontrer dans nos campagnes, je serais allé me fixer aux abords d'une ville : il y en a tant aujourd'hui où l'art du jardinage est à peine connu, que, tout en faisant mon tour de France comme journalier, rien n'aurait été moins embarrassant que de choisir d'avance un lieu convenable joint à une population bienveillante. J'aurais donc ainsi déterminé de mon plein gré le siége de ma vie. Tout en m'y procurant les moyens d'y vivre à l'aise du produit de mes labeurs et d'y élever une famille pour Dieu et la patrie, j'aurais eu la conscience d'y être utile non-seulement à l'existence des autres, mais, dans la mesure de ma sphère, à la cause générale de la civilisation. Je me serais considéré, en face de ces populations arriérées, comme le missionnaire du dieu des jardins. Sans prétendre les éblouir de prime abord par l'explosion inattendue de toutes les richesses de mon art, j'aurais voulu prendre modestement mon point de départ à leur niveau. Elles n'auraient vu chez moi, au commencement, que leurs fruits et leurs plantes potagères, mais d'espèces choisies et se distinguant suffisamment des cultures ordinaires du pays par l'éclat de leur végétation et leur excellence. L'effet d'un coin de terre savamment aménagé, d'un travail patient, d'un jardinage conduit avec amour et récompensé par une récolte de tous les jours, n'aurait pas tardé à impressionner de son côté les esprits, et à donner aux plus industrieux matière à réfléchir. Les imitateurs n'auraient pas été pour moi un sujet de crainte. C'est même à les faire naître, tout autant qu'à m'assurer des consommateurs, que je me serais appliqué ; car c'est précisément sur eux que j'aurais voulu asseoir mon calcul le plus élevé. Une fois le goût des produits perfectionnés de l'horticulture répandu parmi les habitants de la ville et de ses environs, une fois la concurrence stimulée et amenée à ma suite sur les marchés, le branle de mes opérations est donné. Mon nom est désormais dans toutes les bouches : non-seulement mes nouveaux confrères, ceux mêmes dont mes bons procédés n'ont point désarmé à l'avance la jalousie, me reconnaissent pour leur maître, mais quiconque jouit dans les environs d'une petite propriété veut suivre mes conseils et pratiquer mes exemples. Me voilà professeur en même temps que fournisseur. En effet, de ce jour-là mon état s'est élevé : sans oser renoncer encore tout à fait au bénéfice quotidien du marché, j'ose arborer une enseigne, je prends patente, et je suis pépiniériste-grainetier. C'est chez moi que toute la contrée vient s'approvisionner des plants et des semences que j'ai su lui rendre nécessaires. C'est moi qui tiens maintenant dans mes mains les destinées de l'horticulture. C'est conformément à mes déterminations que, de jour en jour, la végétation se transforme. Certains arbres trop peu profitables ou d'une figure trop ingrate sont abandonnés ; d'autres leur ont succédé, et, prenant faveur, dessinent déjà dans le lointain de nouveaux ombrages ; des villages précédemment dévorés par le vent et le soleil s'enveloppent d'une verdure inconnue avant moi ; il n'y a pas de sol si stérile que je ne lui aie trouvé des espèces qui s'en contentent et y prospèrent. Tandis que le père de famille s'occupe aux durs travaux des champs, la mère et les enfants, formés de proche en proche par mes enseignements, ont appris à utiliser les minutes, secret si précieux pour les campagnes, en cultivant le potager. Les légumes abondent et produisent une agréable et salutaire variété. Les fleurs servent de récréation aux enfants, et donnent aux parents eux-mêmes leurs charmantes leçons de coloris et d'élégance. Elles ornent la toiture et la façade, et, par une concordance instinctive, la netteté de la maison et de son mobilier se met bientôt en harmonie avec la nature d'alentour. Il n'y a plus de paysan qui ne connaisse les avantages d'un verger et qui ne les recherche ; il a des fruits toute l'année, et, sans aucune fatigue de sa part, il lui tombe des richesses dont ses pères ne soupçonnaient même pas l'existence, et qui se voyaient à peine chez les riches. Sa nourriture s'est améliorée, et ses mœurs elles-mêmes s'adoucissent au contact d'une table où le désordre et la misère ne règnent plus. Sans doute tous ces changements ne se sont point opérés en un jour : la vieillesse a fini par m'atteindre, mais elle me laisse serein. Le pays tout entier me sourit ; il est peuplé de mes élèves. Quand je m'y promène, j'ai le plaisir d'y trouver partout mon empreinte et l'effet de mes anciens labeurs. En mesurant l'âge des arbres que je reconnais, je reviens au souvenir des années où ils sortirent de chez moi. Mes pratiques me reconnaissent : on me salue, on m'invite à entrer dans les jardins pour y goûter de mes fruits et donner mon jugement sur les soins qu'on leur a consacrés. « Je suis venu dans ce pays, me dis-je, n'ayant pour toute ressource que mes bras de jeune homme et ma bonne volonté, et maintenant il est à moi : je l'ai conquis, car je m'y vois partout ; et mon règne s'y continuera secrètement, alors même que mon nom aura disparu depuis longtemps de la mémoire des hommes. »

Tels sont mes rêves sur ce simple mot de jardinier, rêves pour moi, qui pourraient si aisément devenir réalité pour d'autres. Je les interromps à regret, tant je me complaisais dans ces images d'une vie heureuse ; mais je les étaye sur l'autorité du grand poëte :

« O fortunatos nimiùm, sua si bona norint... »

Heureux l'homme des champs, s'il connaît son bonheur !

DE LA CONVERSATION.

Il y a des gens qui aiment mieux, dans la conversation, paraître doués d'un esprit facile et qui peut se tirer d'affaire sur toutes sortes de sujets, que de montrer un discernement solide, juste et qui s'attache au vrai, comme s'il était plus glorieux de faire voir qu'on sait tout ce qui peut se dire que de montrer qu'on sait tout ce qui se doit penser. Il y a aussi des gens qui ont des lieux communs et des thèmes tout faits où ils brillent d'abord ; mais, manquant de variété, ils ennuient bientôt, et paraissent ridicules aussitôt qu'ils sont découverts.

Le rôle distingué dans une conversation, c'est de fournir la matière, de la diriger et de la varier, c'est d'être la clef de voûte. Il est bon de diversifier la conversation et de montrer les choses qu'on traite sous plusieurs aspects différents; de mêler aux arguments des narrations, des questions, des opinions, du plaisant et du sérieux. On languit quand la conversation roule trop longtemps sur un même sujet.

On doit parler de soi très-rarement et avec bien des ménagements. J'ai connu un homme qui disait d'un autre, par dérision : « Ne faut-il pas qu'il ait beaucoup d'esprit, puisqu'il nous en assure si souvent? » Il n'y a qu'une occasion où l'on peut se louer de bonne grâce, c'est en louant dans un autre une vertu que l'on possède soi-même. Surtout gardez-vous bien soigneusement des discours railleurs et malins.

La conversation doit être comme une promenade, et non pas comme un grand chemin qui mène à la maison de quelqu'un. BACON.

LA MER MORTE.

L'eau de ce lac est d'un goût détestable, mais d'une grande limpidité; elle est presque saturée de matières salines, et le sel y cristallise naturellement. Aucun animal n'y peut vivre, et tout ce que l'on a dit des coquilles ramassées sur ses bords par quelques voyageurs se rapporte certainement aux mélanopsides qui pullulent dans toutes les sources que l'on rencontre sur le rivage. On trouve sur la plage des morceaux de bitume et de soufre; mais les premiers proviennent de la chaîne de calcaire bitumineux qui borde la rive orientale; les autres se rencontrent dans les monticules de cendres volcaniques accumulées sur plusieurs points de la côte et à proximité des cratères... La végétation des rives de la mer Morte est admirable partout où il y a quelque peu d'eau douce. Bien loin de périr asphyxiés par les exhalaisons du lac, les oiseaux aquatiques y nagent fort à l'aise, et sans avoir l'air d'en souffrir en quoi que ce soit.

DE SAULCY, *Excursion sur les bords de la mer Morte.*

Les connaissances que nous avons acquises ne doivent pas ressembler à une grande boutique sans ordre et sans inventaire : nous devons savoir ce que nous possédons, et pouvoir nous en servir au besoin. LEIBNIZ.

MADAME CANDIDE HIU,

REVÊTUE PAR L'EMPEREUR DE LA CHINE DU TITRE OFFICIEL DE CHO-GIN, OU DAME VERTUEUSE.

On sait à quels temps reculés remontent les premières prédications du christianisme en Chine. Pour ceux qui l'ignorent, le monument figuré de la Bibliothèque nationale, qui reproduit une inscription du septième siècle, où l'on signale l'arrivée de prédicateurs nestoriens dans le céleste empire, est un témoin facile à consulter. Les missions catholiques n'eurent toutefois une action marquée sur les populations chinoises qu'à partir de la seconde moitié du seizième siècle.

Vers le milieu du dix-septième siècle, huit jésuites, sortis de la France, arrivèrent en Chine pour y prêcher l'Évangile. Les PP. Jacques Lefaure, Adrien Grelon, Jean Forget, Humbert Augeri, Louis Gobé et les trois pères Motel, étaient des hommes doués à la fois d'une instruction peu commune et d'une persévérance extraordinaire; ils commencèrent ces missions évangéliques devenues si célèbres, qui donnèrent pendant longtemps à la France, dans l'extrême Orient, une suprématie que Colbert ne dédaigna pas plus tard de mettre à profit au point de vue politique ou commercial, et que l'Académie des sciences, en 1664, fit concourir au succès de ses travaux.

A l'époque où ces religieux arrivèrent en Chine, madame Hiù était bien jeune encore, c'était tout au plus si elle avait atteint sa vingt-troisième année. Elle n'appartenait ni à une famille d'idolâtres, ni à la religion de Bouddha, ni à la doctrine du Ta-hio; elle avait été baptisée au berceau. Son grand-père, Paul Siù, né dans la province de Nan-kin, avait lui-même depuis longtemps accepté les dogmes de la religion chrétienne, ce qui ne l'avait pas empêché de parvenir, grâce à un mérite peu commun, au poste éminent de colao, titre qui répondait, sous quelques rapports, à celui de ministre d'État. Il s'était distingué dans ces fonctions difficiles, et l'on voyait encore à la fin du dix-septième siècle l'arc de triomphe qu'on lui avait fait ériger dans la ville de Xamhai, lieu de sa naissance, en souvenir de sa dignité, et surtout en commémoration de ses hautes vertus. Le seul fils qui fût né au colao s'était fait chrétien comme son père : c'était un homme d'une probité sans tache, mais d'une intelligence médiocre. Il eut huit enfants; le dernier était une fille qui reçut au baptême le nom de Candide; en héritant des qualités intellectuelles de son aïeul, elle charma les derniers jours de cet homme éminent qui se consacra complétement à son éducation.

Mademoiselle Candide Siù, comme dit une vieille relation que nous avons sous les yeux, ne resta pas très-longtemps néanmoins auprès de son grand-père; après avoir perdu sa mère à l'âge de quatorze ans, elle se maria; et, en vertu des bulles pontificales, qui autorisaient ces sortes d'unions, elle se maria à un homme riche et puissant qui n'était pas chrétien. Plus tard, le seigneur Hiù, ce sont les expressions dont se sert le vieux biographe, fut gagné à Dieu par l'ineffable douceur de son épouse. Huit enfants naquirent de ce mariage, et madame Hiù n'avait que trente ans lorsqu'elle devint veuve.

Quoique très-riche, elle s'était vouée à un travail manuel assidu, par esprit de charité. Ne voulant en rien diminuer, par ses libéralités envers la classe pauvre, la somme des biens que ses nombreux enfants devaient attendre après elle, elle s'entourait chaque jour de ses femmes, et, se faisant seconder par ses propres filles, elle exécutait des ouvrages admirables de broderie, qui, vendus dans les riches magasins de Péking ou de Canton, produisaient des sommes considérables. Ces fonds mis en réserve d'abord, et plus tard placés par deux hommes d'affaires intelligents, s'étaient prodigieusement accrus et avaient fini par subvenir à la plupart des bonnes œuvres que l'infatigable ouvrière méditait et exécutait avec une largeur de vue, une prévision de l'avenir qu'on ne trouve pas toujours chez les peuples de l'extrême Orient.

Dans le temps même où s'accomplissait l'œuvre admirable de saint Vincent de Paul, madame Hiù avait établi, dans la ville de Sum-kiam, une maison de refuge pour les enfants abandonnés, et le plan qu'elle avait conçu était, dit-on, d'une telle sagesse, que si une fondation pareille s'était trouvée plus en harmonie par son essence avec les lois fondamentales qui régissent l'antique empire de la Chine, elle eût doté à tout jamais le pays d'une institution admirable qui lui manque encore aujourd'hui, comme elle manque à la plupart des peuples orientaux. L'instruction permanente de femmes chrétiennes destinées, comme nos sœurs de charité, à secourir les malades de leur sexe; l'érection de nombreuses églises où l'on recevait une éducation chrétienne; plus que tout cela, une charité persévérante qui venait ingénieusement en aide à tous, tels furent, pendant plus d'un demi-siècle, les actes principaux d'une vie que les Chinois eux-mêmes ne se lassaient point d'admirer. Madame Hiù donnait, en effet, à ses compatriotes le spectacle de certaines vertus ignorées de la plupart d'entre eux, sans cesser de pratiquer aucune de celles qu'une antique morale recommandait depuis des siècles en glorifiant dans leurs ancêtres ceux qui les pratiquaient.

Pendant la persécution religieuse qui commença en 1664, et qui dura six ans, la sollicitude active de la noble femme suivit les missionnaires dans tous les lieux où ils étaient inquiétés. Elle fit plus ; à défaut d'une parole que l'on ne pouvait plus entendre, si ce n'est à la dérobée, elle répandit la doctrine des missionnaires en la faisant imprimer, et de nombreux ouvrages distribués par ses soins allèrent répandre la morale de l'Évangile jusque dans les appartements les plus secrets du palais impérial. On affirme même que les dernières impératrices de la dynastie des Mings avaient été converties par elle à leur retour de la Tartarie.

Madame Hiù avait inspiré à ses enfants une tendresse aussi profonde que leur respect. Son fils surtout lui prêta un concours actif et puissant, alors même que, s'occupant d'astrologie, sa mère faisait brûler impitoyablement des livres qu'il avait composés et qu'elle regardait comme dangereux. D'autre part, le travail qu'elle avait organisé sur une grande échelle ne lui fit jamais défaut. Elle voulut même, mais avec un sentiment tout désintéressé, que quelques-uns de ses ouvrages les plus délicats allassent orner les églises d'Europe ; et, à la fin du dix-septième siècle, la chapelle du Noviciat de Paris possédait quelques-unes des merveilles brodées par l'illustre pénitente des missionnaires français.

Candide Hiu, revêtue de son costume d'honneur.

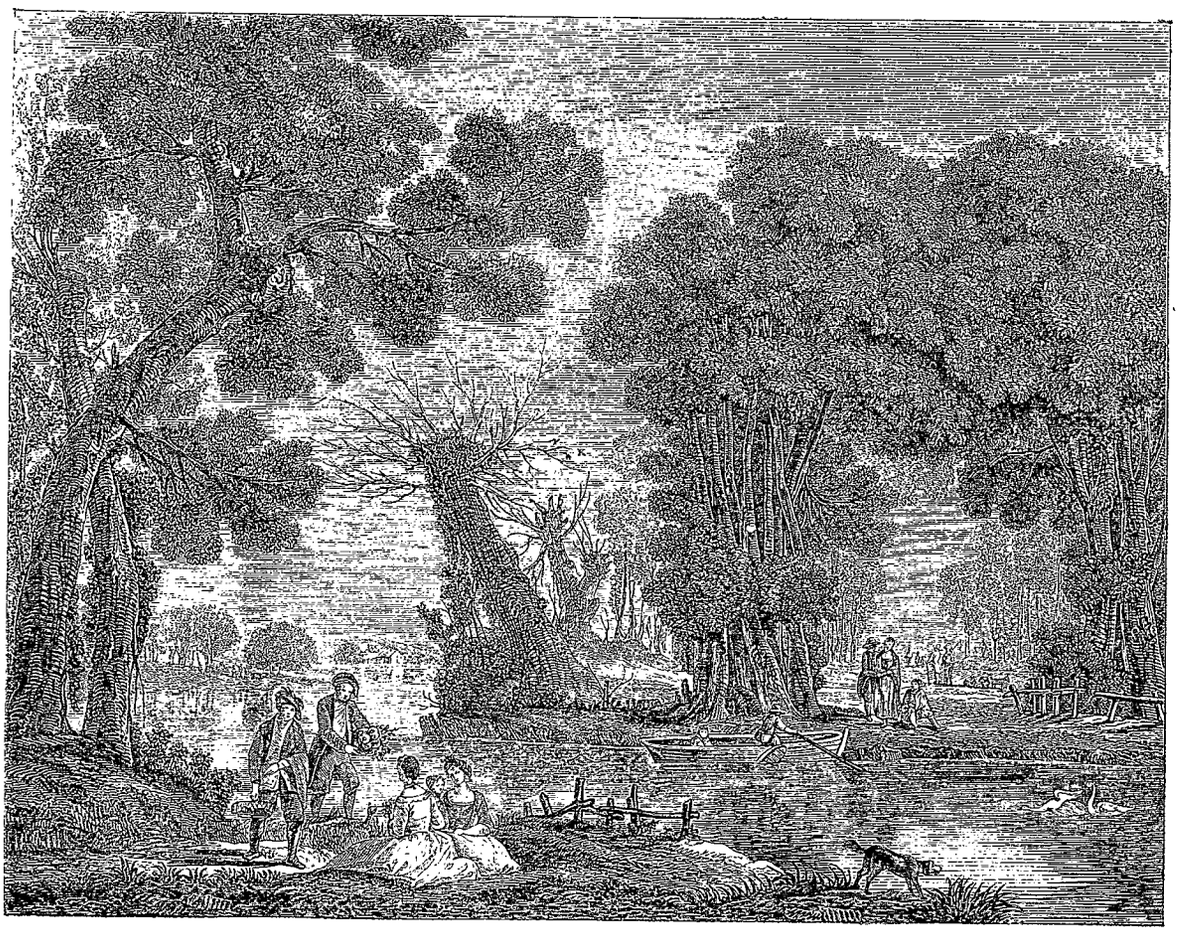
Basile Hiù, ce fils dont nous venons de signaler le goût prédominant pour une certaine branche des sciences occultes, n'en était pas moins un chrétien zélé. A l'imitation de son aïeul, et par son seul mérite, il s'était élevé aux plus hauts emplois. Ce fut par son crédit que plusieurs contrées du céleste empire furent ouvertes aux prêtres chrétiens, surtout après la persécution. Grâce à lui, la province d'Hu-quam reçut des Européens, et la capitale de cette région si reculée vit s'accomplir un fait inouï sans doute dans les fastes des missions. Le père Jacques Motel, qui avait établi sa résidence dans cette ville lointaine, y érigea un tombeau pour lui et pour ses deux frères venus de la Champagne en 1657, et morts tous deux dans l'apostolat en Chine. Ces trois religieux, qu'unissaient une même origine, une même vocation, une même énergie de foi fervente, purent réaliser une touchante et dernière union qui leur avait été annoncée, dit-on, jadis, et que pouvait faire prévoir leur admirable tendresse fraternelle.

Pour être utile à ses compatriotes chrétiens qui se multipliaient chaque jour davantage, madame Hiù se trouvait, il est vrai, dans une position tout exceptionnelle ; ses projets étaient servis admirablement par sa fortune et par le crédit dont jouissait sa famille. Cependant il ne faut pas oublier qu'elle vivait dans un temps, non-seulement de persécution, mais de troubles et de commotions politiques. Son père avait vu s'éteindre la dynastie des Mings, et elle avait assisté à la révolution fondamentale qui avait placé celle des Thaï Thsing sur le trône. Heureusement ses charitables efforts pour doter son pays d'admirables institutions émanées du christianisme commencèrent surtout à l'époque où régna Kang-hi, le plus grand monarque d'une dynastie qui devait produire encore Kien-long, et dont on a vanté à juste raison la tolérance religieuse, tout en l'exagérant peut-être dans ses résultats. Ce prince, qui était monté sur le trône dès 1662, ne put être témoin, sans admiration, des nobles vertus de la femme extraordinaire dont nous esquissons ici la biographie ; il la revêtit des plus grands honneurs que les usages du céleste empire permissent de lui accorder. Au temps où, selon une antique coutume, Basile Hiù célébrait solennellement l'anniversaire de la naissance d'une mère qu'il vénérait à si juste raison, et lorsque madame Hiù ne prenait part à la fête qu'en redoublant ses prières ferventes et en multipliant ses largesses, un messager impérial apporta à l'illustre matrone le vêtement de glorification sous lequel elle est représentée ici : cette robe d'honneur, garnie de broderies magnifiques et de plaques d'argent, était accompagnée d'une coiffure de perles et de pierreries. Un décret particulier conférait à la fille de Paul Siù le titre de *Cho-gin*, ou femme vertueuse. « Pour recevoir avec respect ce présent de l'empereur, nous dit le missionnaire qui nous a fourni la plupart de ces détails sur madame Hiù, elle s'en revêtit la première fois le jour de sa naissance, et reçut avec cet habit les hommages de ses enfants et de ses domestiques ; puis levant peu à peu les plaques d'argent qui en couvraient les extrémités et les perles de la coiffure, elle employa tout cela à vêtir les pauvres. »

Chrétiens et idolâtres, sectateurs de Bouddha ou partisans exclusifs de la morale de Kong-tseu, tout le monde paraît avoir vénéré madame Hiù. Sa mort, advenue le 24 octobre 1680, fut considérée, dans la ville où elle répandait habituellement ses bienfaits, comme une sorte de calamité, et après les cérémonies prolongées qui accompagnèrent ses funérailles, on alla pendant longtemps visiter le tombeau qu'elle s'était préparé bien des années à l'avance, grâce aux largesses de son fils. Elle avait voulu être enterrée dans un jardin hors des murs de Sum-kiam, et reposer près de son mari,

LES PLAISIRS DE LA PROMENADE.

Voy., sur Pillement, 1848, p. 277.



Un Paysage, par Pillement.

Ces dames assises sur l'herbe, et à qui l'on offre des fleurs, sont de grandes dames arrêtées au bout de leur parc; sur l'autre rive, ces gens vers lesquels s'approche un bateau sont sans doute de riches bourgeois qui veulent prendre le plaisir d'une promenade sur l'eau; cet épagneul arrêté à quelques pas de ses maîtresses, les deux cygnes qui se jouent sur l'onde transparente, les arbres eux-mêmes dont la serpe a dirigé l'ombrage et sous lesquels l'air circule si largement, tous les détails de cette riante peinture se rapportent à une vie d'opulent loisir.

Vous chercheriez en vain dans un coin du tableau le moindre signe de travail. Aucune barque de pêcheur sur la rivière, aucun moulin sur les rives, ni charrette ni laboureur; pas même une vache paissant l'herbe des prairies. Le pinceau de l'artiste a évité tout ce qui sentait l'œuvre servile. On voit seulement quelques chèvres au loin, et plus près, des oiseaux en cage; mais le berger et l'oiseleur ont soin de ne pas se trahir : aussi l'ensemble de sa composition a-t-il quelque chose de particulièrement silencieux et paisible; c'est un Éden habité par des marquises de Watteau et des jardiniers d'opéra comique. Les regrets, le souci du lendemain, les graves pensées, les passions qui étreignent violemment le cœur, ne semblent pas pouvoir arriver jusque-là! C'est un élégant mirage; c'est un rideau enchanté qui cache la véritable scène de la vie, où l'homme, quelle que soit sa condition, ne se trace sa voie qu'avec fatigue, à travers l'épreuve et le devoir.

QUATRE RÈGLES CONTRE LA CRAINTE DE LA MORT.

Aucune espèce de crainte ne rend plus malheureux que celle de la mort. On redoute ce qu'on ne peut éviter et ce qui nous peut surprendre à chaque instant; on ne jouit qu'en tremblant; cette frayeur continuelle de perdre la vie la fait perdre en effet. Rarement on voit celui qui vit dans cette crainte continuelle de la mort parvenir à un âge avancé.

« Aime la vie, sans craindre la mort. » En suivant cette maxime, on vit heureux et longtemps. A ceux qui ne peuvent se guérir de la crainte de mourir, je soumets quelques règles très-simples qui ne sont pas déduites des spéculations d'une métaphysique transcendante, mais qui reposent sur l'expérience.

1° Il faut se familiariser avec l'idée de la mort.

C'est une grande erreur de chercher un préservatif contre la crainte de la mort dans l'éloignement de l'idée d'une catastrophe dont rien ne peut nous préserver. Cette idée, que l'on croit avoir bannie au loin, revient subitement, par intervalles, au moment où l'on y pense le moins, au milieu des plaisirs, de l'insouciance, et alors les coups qu'elle frappe sont terribles. Au contraire, quand on se familiarise avec elle, ce qu'elle a d'effrayant disparaît, et l'on finit par n'en plus éprouver aucune émotion. Que l'on considère les soldats, les matelots, les mineurs : dans quelle classe trouve-t-on des hommes plus heureux et plus accessibles à la joie? Pourquoi? Parce qu'à force de voir la mort suspendue sur leurs têtes, ils ont appris à la mépriser. Celui-là seul est

libre qui ne craint pas la mort; rien au monde ne peut ni l'enchaîner, ni le tourmenter, ni le rendre malheureux; son âme est remplie d'un courage inébranlable qui communique plus d'énergie à la force vitale elle-même, et qui devient par là un moyen positif d'éloigner la mort.

Cette pratique a encore l'avantage de fortifier l'homme dans la carrière de la vertu et de la probité. Que, dans un cas douteux, ou lorsqu'il s'agit de savoir si une chose est juste ou injuste, on se demande : « Comment agirais-tu si tu étais en ce moment à ta dernière heure, ou comment souhaiterais-tu d'avoir agi? » Si l'on ressent contre quelqu'un de la haine ou de l'envie, si l'on éprouve le désir de se venger d'un affront, que l'on pense à cette dernière heure, aux nouveaux rapports qui existeront pour nous dans l'autre vie, et toute idée de ressentiment s'éteindra sur-le-champ. La raison est qu'en changeant et en grandissant le lieu de la scène, nous perdons de vue les petits calculs de l'intérêt, qui nous déterminent ordinairement; tous les objets se montrent à nous sous leur véritable point de vue; l'illusion disparaît, et il ne reste plus que la réalité.

2° C'est un préjugé de croire que l'on souffre beaucoup en mourant.

Beaucoup de personnes craignent moins la mort elle-même que ce qui leur paraît devoir se passer en nous à ce moment suprême; elles se font une idée tout extraordinaire de nos derniers instants et de ce qui arrive quand l'âme se sépare du corps. Mais toutes ces craintes sont absolument dénuées de fondement. L'homme ne peut avoir aucun sentiment de la mort; car mourir, c'est perdre la force vitale, qui est précisément le moyen à l'aide duquel l'âme sent le corps. Ainsi, à mesure que nous perdons notre force vitale, nous perdons aussi la faculté de sentir et la conscience; et nous ne pouvons perdre la vie sans perdre en même temps, ou même sans avoir préalablement perdu le sentiment de l'existence, qui exige une plus grande délicatesse dans les organes. C'est aussi ce que prouve l'expérience : tous ceux qu'on avait crus morts et qu'on a rappelés à la vie, ont assuré qu'ils ne s'étaient pas sentis mourir, et qu'ils étaient tombés sans connaissance.

Les convulsions, les angoisses, les gémissements de quelques personnes mourantes ne doivent pas nous en imposer. Ces signes, ces accidents ne font souffrir que le spectateur, et non le mourant qui n'en ressent rien. C'est comme si l'on voulait juger des sensations d'un épileptique par les convulsions auxquelles il est en proie; il n'a aucune conscience de ce qui nous cause tant d'angoisse.

3° Il faut s'habituer à ne voir dans la vie que ce qu'elle est en effet.

La vie est un état mitoyen, qui n'est pas notre véritable but, mais seulement un moyen d'y arriver, comme le prouve la multitude des imperfections qu'elle présente. Qu'on la regarde toujours comme un temps de développement et de préparation, comme un fragment de notre existence, qui nous sert seulement de passage pour arriver à d'autres périodes. Pourquoi donc tremblerions-nous à l'idée de réaliser ce passage, de quitter une existence énigmatique, incertaine, et qui n'est jamais satisfaisante, pour en commencer une autre? Abandonnons-nous sans crainte à l'Être suprême qui nous a placés sans notre participation sur le théâtre de ce monde, et attendons de lui la décision de notre sort futur. Celui qui s'endort sur le sein de son père doit-il craindre l'instant du réveil?

4° Pensons souvent à ceux qui nous ont précédés, à ces êtres si chers à notre cœur, qui semblent nous inviter à aller les rejoindre dans des régions que la faiblesse de notre vue ne nous permet pas d'apercevoir! (1)

(1) Hufeland, *l'Art de prolonger la vie*.

LES MOULINS ET LEURS ORIGINES.

Voy. la Table des dix premières années, au mot MOULIN; — 1844, p. 70; 1847, p. 84, 155.

Le sauvage broie grossièrement le grain entre deux pierres. L'invention du moulin à bras, qui substitua un mouvement de rotation régulier et continu à l'action incertaine et inégale d'un écrasement à la main, fut un progrès considérable. L'usage de ce moulin remonte à une haute antiquité. « Depuis le premier né de Pharaon, qui est assis sur son trône, jusqu'au premier né de la servante qui tourne la meule du moulin, » dit l'Exode...

On lit encore dans la loi de Moïse ce précepte d'une profonde sagesse : « Vous ne recevrez point pour gages la meule de dessus ou celle de dessous du moulin, parce que celui qui vous l'offre vous engage sa vie. » Il est aussi question de moulins à bras dans l'Odyssée. On a attribué l'invention de la meule à Myletas, fils de Mélégès, premier roi des Lacédémoniens; on a même prétendu que le nom de cet instrument essentiel (*mylé* en grec, d'où le latin *mola*) rappelait celui de l'inventeur. Quoi qu'il en soit, les Romains pilaient encore leur blé lorsque, depuis longtemps, les moulins à bras étaient connus en Grèce et en Asie. Ce ne fut qu'après avoir étendu leur empire sur ces régions qu'ils en empruntèrent l'usage aux peuples vaincus. On n'employa d'abord à mouvoir ces moulins que les esclaves et les condamnés; puis on en vint peu à peu, en agrandissant les meules, à employer les animaux comme moteurs. On ne sait ni le pays ni l'époque précise où la force de l'eau fut, pour la première fois, substituée à celle de l'homme et des animaux. On voit bien, par la courte description qu'en donne Vitruve dans son dixième livre, que les moulins à eau étaient connus du temps d'Auguste; mais Pline, qui écrivait plus de soixante ans après Vitruve, en parle comme de machines curieuses encore peu usitées, et qui n'avaient nullement supplanté le moulin à bras. Ce fut seulement au quatrième siècle de notre ère que ces moulins passèrent dans la pratique usuelle aux environs de Rome.

Quant aux moulins à vent, leur origine n'est pas moins incertaine; ils n'étaient pas connus des Latins du temps de Vitruve, qui, sans cela, n'aurait pas manqué d'en parler. On conjecture qu'ils ont pris naissance en Orient, et qu'ils furent introduits en France et en Angleterre vers le milieu du onzième siècle. L'acte le plus ancien dans lequel il soit fait mention du moulin à vent, dit le *Dictionnaire des origines*, auquel nous empruntons ces détails, est un diplôme qui date de 1105, dans lequel on permet à une communauté religieuse, en France, d'établir un moulin à vent (*molendinam ad ventum*).

Il est sans doute moins difficile de suivre le progrès dans la construction des moulins que de découvrir leur origine précise. Mais ces recherches nous entraîneraient bien loin, et nous devons nous borner à quelques indications.

La figure 1 représente l'aspect qu'offrait un moulin à vent il y a trois siècles. Cette figure est extraite de la *Géométrie pratique, composée par noble philosophe, M. Charles de Bouelles, jadis chanoine de Noyon*, le plus ancien traité de géométrie qui ait été imprimé en français (1511, 1542, 1547, etc.). On voit qu'à l'extérieur, du moins, beaucoup de moulins encore employés aujourd'hui diffèrent assez peu de ce moulin du temps de la renaissance. Il paraît que les moulins à vent, quoique employés dans plusieurs contrées de l'Italie, n'étaient encore qu'épars sur le sol de la France, vers le milieu du seizième siècle : c'est du moins ce qui résulte clairement d'un passage de l'ouvrage de J. Cardan, intitulé : *De la variété des choses* (1), passage où, après

(1) *Hieronymi Cardani Mediolanensis medici de rerum varietate*, libri XVII; Bâle, 1557, avec privilége du roi Henri II, imprimé en français en tête du livre. Cet ouvrage, mal digéré,

avoir expliqué la théorie de l'appareil, il renvoie à un auteur espagnol, Jérôme Girava, qui, dit-il, a écrit un livre très-complet sur la matière.

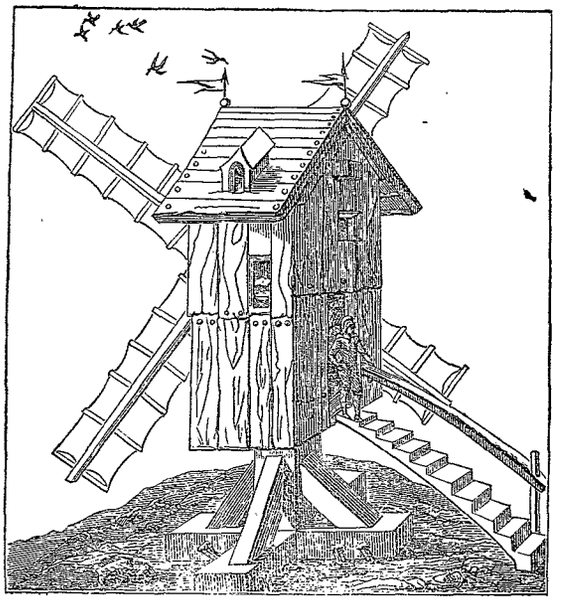


Fig. 1. Moulin à vent usité au seizième siècle.

C'est à cette même epoque, c'est-à-dire au milieu du seizième siècle, que remonte l'indication du blutoir mécanique, considéré à juste titre, par les auteurs contemporains, comme un progrès d'une haute importance. L'auteur de cet article possède un exemplaire du *Théâtre des instruments mathématiques et méchaniques de Jaques Besson, Dauphinois* (Lyon, 1579), sur lequel un ingénieur de l'époque a inscrit de nombreuses notes accompagnées de croquis. Parmi ces annotations, il s'en trouve une relative à la *nouvelle façon de crible*. Faust Veranzio a pareillement consigné dans son beau recueil en cinq langues, intitulé : *Machines nouvelles*, publié à Venise en 1614, ce moyen de bluter la farine. Nous donnons la figure de Veranzio (voy. fig. 2). A cette figure correspond, dans le texte français, une explication très-courte de laquelle il résulte que cette invention venait d'Allemagne, et qu'elle n'avait pas encore complétement pénétré en Italie, où les boulangers consacraient des jours entiers à séparer la farine du son.

Cependant un passage de Cardan nous apprend que la machine avait été imaginée vers 1552, et qu'elle était d'un grand profit pour son auteur qu'il ne nomme pas. Grâce au privilége de l'empereur, l'inventeur était en droit de vendre à beaux deniers comptants l'usage de son appareil aux boulangers, aux communautés religieuses, aux seigneurs qui avaient un grand état de maison, et même à ceux qui était attirés par l'attrait de la nouveauté ; si bien que, plus heureux que ne le sont ordinairement les inventeurs, loin de mourir à la peine, il vivait largement de son industrie, et il en avait tiré, en peu de temps, de quoi bâtir une maison. Cardan s'étend fort au long sur la propriété du nouveau blutoir et sur les avantages que l'on trouve à ce triage mécanique qui aurait exigé autant d'ouvriers que l'on obtient de sortes différentes de farine (*De la subtilité*, traduction de Richard Leblanc, Paris 1556, folio 50).

La vapeur, cette force motrice trouvée d'hier, devait naturellement jouer un rôle dans la mouture. Il existe aujourd'hui en divers pays, et même en France, de nombreux moulins à vapeur. Mais il est fort important de remarquer que l'application des forces naturelles n'a pas complétement supplanté pour la mouture les moteurs animés ; que, non loin des instruments les plus parfaits de minoterie, et presque dans les mêmes pays, ou au moins dans des contrées voisines, on retrouve encore les outils les plus grossiers pour le broyage des grains. Les habitants de notre Algérie ne possèdent pas tous des ustensiles aussi parfaits en ce genre que le singulier moulin à bras égyptien dont notre recueil a donné la figure. (Voy. 1847, p. 84.) Il est bien certain que cela tient à la nature même des choses ; que la perfection d'un moteur n'a rien d'absolu, et que le choix à faire dépend du lieu, des circonstances et de l'échelle sur laquelle on opère.

Dans le courant de l'été 1833, la sécheresse, en France, fut si grande que beaucoup de cours d'eau, qui faisaient tourner des roues de moulin, furent réduits à de minces filets sans force, et que, dans certains départements de l'Ouest, on put craindre sérieusement une disette au milieu de l'abondance des grains. Il fallait à tout prix obtenir de la farine : parmi les moyens qui furent proposés et mis en pratique, le plus simple et le plus rationnel assurément consistait à substituer l'action des animaux à celle de la chute d'eau, à l'aide de renvois de mouvement peu coûteux à établir. A une époque même où l'eau et le vent étaient employés depuis longtemps, on se servait encore de chevaux, de bœufs et d'ânes pour faire tourner des meules. Il paraît, au témoignage de Veranzio, que ces derniers animaux étaient les seuls employés en Italie et en Grèce. Nous donnons, d'après cet auteur (fig. 4), la représentation du moulin qu'il avait jugé le meilleur parmi ceux qu'il avait eu occasion de voir dans le cours de ses voyages. C'était à des appareils de ce genre que les Romains donnaient le nom de *molæ jumentariæ*, *molæ asinariæ* ou *asininæ*.

Des moulins à bras portatifs, perfectionnés dans les détails de leur mécanisme, ont été fabriqués, jusqu'en ces derniers temps, à l'usage des armées, des fermes et des habitations isolées, etc. Mais la force de l'homme est celle dont l'emploi

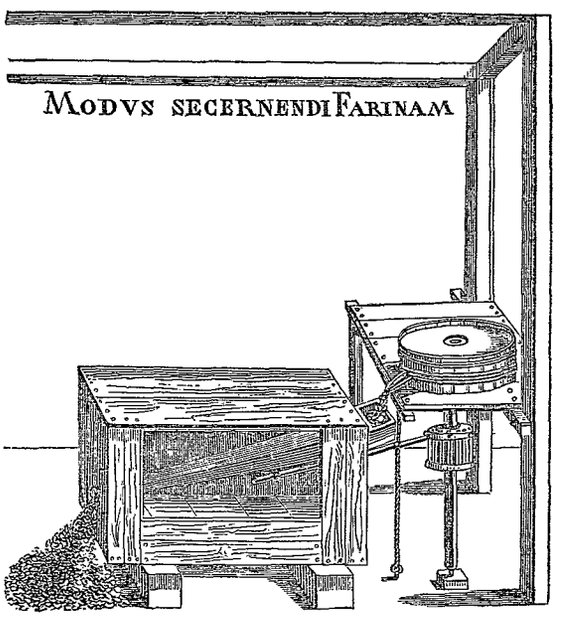


Fig. 2. Blutoir mécanique inventé vsrs 1552. — D'après Faust Veranzio.

est le plus coûteux, et il n'y a qu'un petit nombre de circonstances où l'usage de ces appareils puisse offrir quelque avantage réel.

Du reste, dès la fin du moyen âge, on savait aménager et disposer l'intérieur d'un moulin à plusieurs étages, d'une manière vraiment remarquable, et qui peut soutenir, sans trop de désavantage, la comparaison avec certaines constructions modernes consacrées à la même destination. Notre

mais rempli de documents curieux pour l'histoire de la science et des arts, n'a pas été traduit dans notre langue.

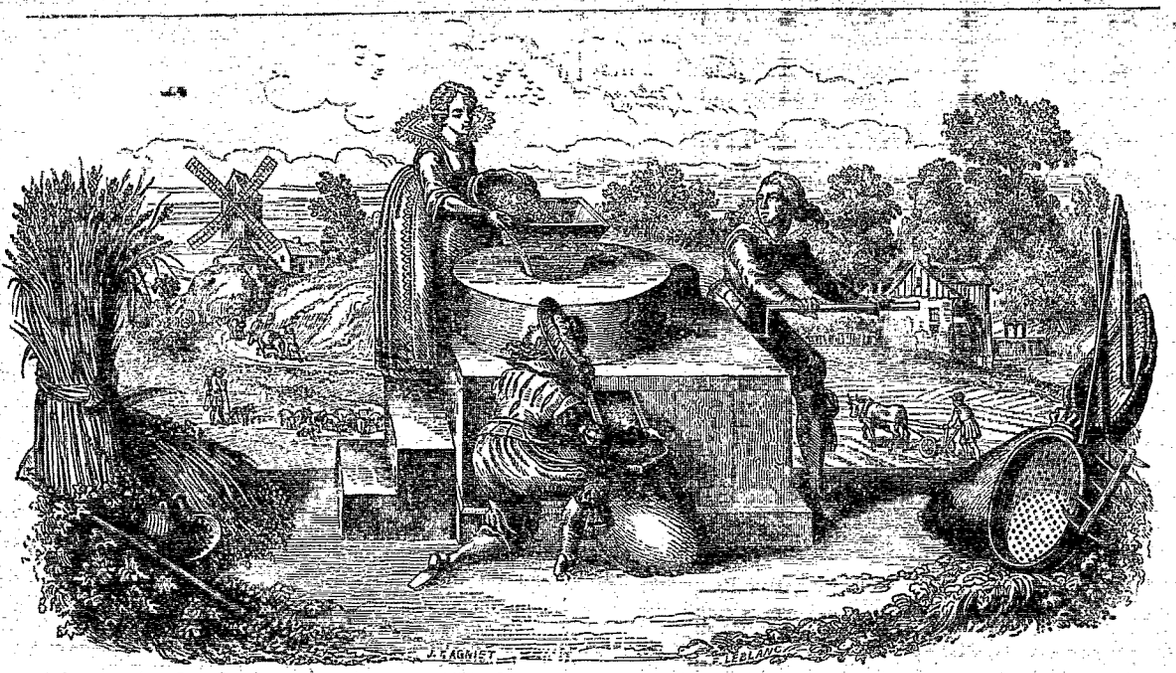


Fig. 3. Un Moulin à bras. — Estampe allégorique allemande du dix-septième siècle.

figure 5 représente, d'apres Jacques Besson, l'intérieur d'un de ces moulins qui remontent à trois siècles de date (1).

Les deux modes de mouture les plus ordinairement employés aujourd'hui portent chez nous le nom de *mouture française* ou *économique*, et de *mouture anglaise*. Le premier, regardé longtemps comme le meilleur, et qui était connu dans le Brandebourg dès la fin du seizième siècle, est encore employé dans toutes nos petites usines de campagne. Il consiste à soumettre à des moutures successives les gruaux obtenus dans la première opération, et fournit, en moyenne, les résultats suivants pour 100 kilogrammes de blé (voy. au bas de la page suivante) :

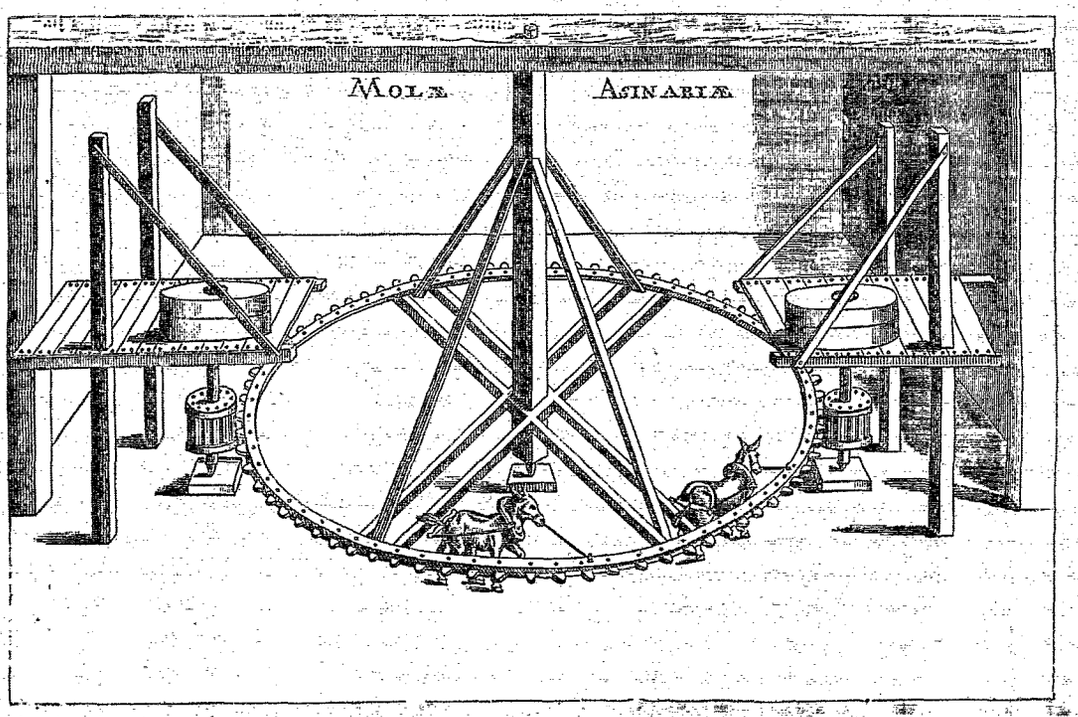


Fig. 4. Intérieur d'un moulin à double paire de meules mues par des animaux. — D'après Faust Veranzio.

(1) Lorsque l'on compare les peintures si vivantes, si expressives, de ces vieux recueils scientifiques, aux esquisses si froides et souvent si peu claires de la plupart des ouvrages de mécanique moderne, on ne peut que déplorer l'influence qu'une rigueur géométrique mal entendue a exercée sur l'enseignement des procédés des arts. La préface du Recueil de Jacques Besson nous apprend qu'il avait « trouvé, à propos, des pourtrayeurs et graveurs excellents » pour tailler en cuivre les soixante planches de ce recueil. Quels étaient ces *pourtrayeurs* excellents? Le livre ne nous le dit pas; mais une note manuscrite placée au bas de la préface de notre exemplaire, nomme l'un de ces artistes : « Quant aux planches des peintures du présent livre, j'ay entendu, dit l'auteur inconnu de cette note, de maistre Loys de Marandes, professeur ès mathématiques, qu'elles ont été taillées par maistre du Cerceau. » Il serait bien à désirer que des artistes du mérite d'Androuet du Cerceau ne dédaignassent pas, aujourd'hui, de mettre leur talent au service de la science.

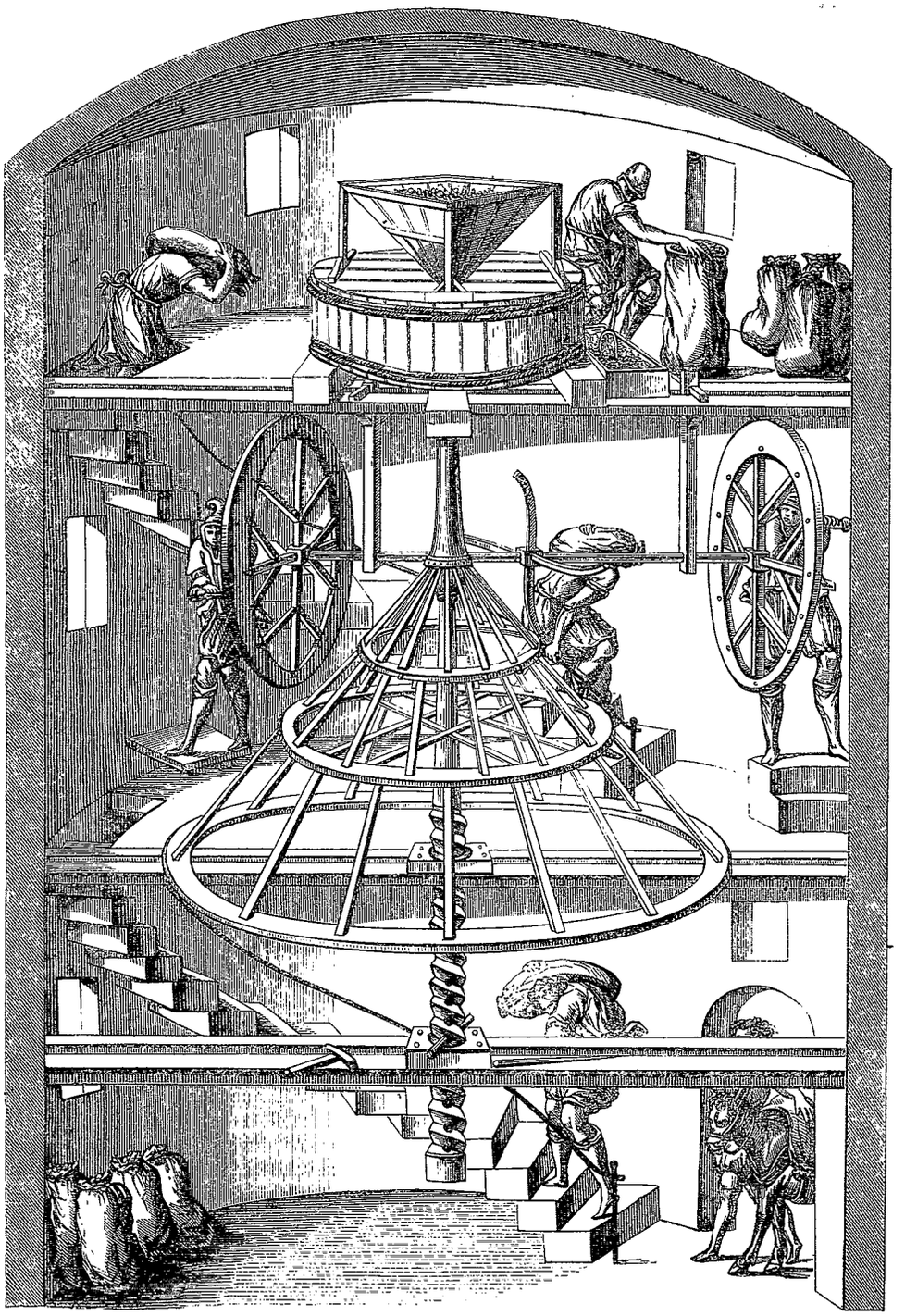


Fig. 5. Intérieur d'un moulin du seizième siècle, à plusieurs étages. — Dessin d'Androuet du Cerceau, dans le Théâtre de Jacques Besson.

Farines blanch.	1re opér. Farine dite de blé . . .	38	66k.
	2e opér. Farine dite de 1er gruau.	19	
	3e opér. Farine dite de 2e gruau.	9	
Farines bises.	4e opér. Farine dite de 3e gruau.	5,0	8,3
	5e opér. Farine dite de 4e gruau.	3,3	
Issues.	Son gros et petit	10,8	23,3
	Recoupes	6,8	
	Recoupettes	5,7	
Déchet, évaporation et perte			2,4
Total		kil.	100,0

Dans les années où le grain manquait, on remoulait jusqu'à sept fois ; les recoupes étaient elles-mêmes pulvérisées et entraient dans le pain.

La méthode dite improprement anglaise, et dont l'origine est réellement américaine, est beaucoup plus simple ; elle consiste à écraser tout le blé en une seule fois, et à séparer ensuite, au moyen des bluteries convenables, le son et les différentes qualités de farine. Les meules qui, dans la méthode économique, ne font jamais plus de cinquante-cinq à soixante tours par seconde, en font jusqu'à cent vingt. Aussi,

pour prévenir l'altération provenant de l'échauffement, est-on obligé de conduire la mouture, à la sortie des meules, dans un réfrigérant convenablement disposé.

Cette méthode donne en moyenne, par 100 kilogrammes de blé, les produits suivants :

Farine à pain blanc	60
demi-blanc	14
Sons gros et menus.	24
Déchet	2
Total.	100

On sait que les farines françaises sont en général d'une excellente qualité, et qu'elles sont fort appréciées en Angleterre depuis que la nouvelle législation sur les céréales leur a ouvert l'entrée de ce pays.

PROMENADES D'UN DÉSOEUVRÉ.

L'ORPHÉE DE CARREFOUR.

Suite. — Voy. p. 42.

Dans cette conversation de salon que chacun sait, où le bon ton consiste à ne rien dire qui n'ait été dit la minute d'avant, qui ne puisse être répété la minute d'après, je fus pris d'insupportables inquiétudes dans les jambes, et d'une irrésistible envie de retrouver le grand air et mon petit bossu. Ma brusque sortie, tout en me laissant des remords, dut fournir à ceux à qui je faussais compagnie des remarques plus neuves que celles qui venaient de défrayer le discours. J'avais peur que mon vagabond, son frugal repas terminé, n'eût gagné au large. Où le chercher alors, ce Juif errant des rues fangeuses et des quartiers populeux?

A peine dépassais-je la fontaine de la rue Cuvier, qu'un murmure doux et sonore me tranquillisa. Mon homme n'avait pas quitté la place; un nombreux rassemblement l'entourait; et je me sentis ému de son accent pathétique, même avant de distinguer les paroles qu'il prononçait.

C'était un air de complainte, large et naïf; et mes souvenirs d'enfance se dressèrent soudain devant moi. Jadis, sur cette mélodie, j'avais pleuré les malheurs de Joseph vendu par ses frères, et toute cette histoire des vicissitudes de la destinée humaine s'était pour la première fois emparée de mon imagination enfantine. Maintenant, grâce au vieux cantique, je revoyais la noble et douce figure de Joseph, personnification de l'intelligence au milieu des grossiers instincts matériels. Le drame antique se déroulait devant moi; je détestais l'envie comme au temps où j'avais épelé cette histoire; enfin je me sentis de nouveau pénétré de tout ce qu'il y a de sublime dans le pardon, lorsque la voix du chanteur s'enfla pour dire :

Je suis Joseph, votre frère!

Certes, je n'étais pas le moins ému de la foule frémissante qui, l'haleine suspendue, prenait part aux joies paternelles de Jacob.

Me repais-tu d'un mensonge,
Et d'un songe
Qui passe comme le vent?
Je ne sais si je sommeille,
Si je veille.
Quoi, mon Joseph est vivant!

J'avais, en pensée, fait bien du chemin, et je traversais l'océan des souvenirs, lorsque le cliquetis de petites pièces de monnaie, glissant l'une après l'autre dans le chapeau du musicien, me rappela à lui. « Parle, afin que je te connaisse, » a dit le sage; et les chansons, l'allure de l'homme, aiguisaient ma curiosité au dernier point.

— Savez-vous, lui dis-je (et j'ajoutai mon tribut à la collecte qu'il s'apprêtait à serrer dans une poche de cuir); savez-vous qu'avec une aussi belle voix, avec un talent tel que le vôtre, vous pourriez aisément faire plus grosse recette, et d'une façon plus agréable?

Il cligna de l'œil et m'examina en fredonnant :

— Je suis un sol de bon aloi;
Mais en secret argentez-moi,
Et me voilà fausse monnaie!

Je persistai :

— J'avoue que je vois avec peine un homme doué de facultés telles que les vôtres réduit à un pareil métier. La chanson ainsi accentuée, c'est de l'art, et l'art est divin...

— Au Parnasse, la misère
A longtemps régné, dit-on.
Quels biens possédait Homère?
Une besace, un bâton.

chantonna mon petit bossu; et, courbé sous sa vielle, il s'éloigna.

Je ne le quittai point; j'y mettais de l'obstination. En me promenant à ses côtés, je m'étendis sur l'impression profonde que je lui avais vu produire, sur l'intérêt involontaire et très-réel qu'il m'avait inspiré; je dis comment, en dépit de moi-même et négligeant mes propres affaires, je m'étais laissé entraîner à le suivre, à lui parler; j'attaquai de mon mieux son amour-propre comme artiste, sa sympathie comme homme; bref, je triomphai de sa résistance, et nous causâmes presque en amis. Lardant ses réponses de quelques vers lyriques, de quelques refrains à demi fredonnés, parfois seulement d'un air assez connu pour que je pusse suppléer aux paroles, il répliquait çà et là :

— Je suis content de mon public, et mon public est content de moi; qu'irais-je faire dans vos salons dorés?

Ce beau soleil me réchauffe le cœur!

J'aime mieux faire descendre l'art dans la rue que me rompre le cou à grimper après lui.

Ma liberté porte un chapeau de fleurs.

Je suis ouvrier en mon industrie, voyez-vous, et j'aime à vivre avec mes pareils.

Au vrai bonheur puisqu'il mène,
Ah!
Le sabot vaut bien l'escarpin.
Que l'on prenne, prenne, prenne
Les leçons de Turlupin.

En devisant ainsi, nous nous étions enfoncés dans le faubourg; mais voilà que mon compagnon s'arrête :

— Chut! me dit-il (car, dans mon désir de le convaincre, j'élevais involontairement la voix); j'ai là une pratique.

Il fit faire volte-face à son instrument, et préluda. Il fredonnait à demi-voix des bribes de chansons :

De ton heureuse enfance
Conserve l'innocence.
Le plaisir, l'opulence,
Ne valent pas...

Il s'interrompait pour passer à un autre chant :

. . . . . .
Près d'elle le plaisir
Doit naître et s'embellir;
Et les chagrins de l'âme,
Qui peut les adoucir?
C'est une femme.

Il essaya ainsi divers timbres. Pourquoi? en l'honneur de qui? Je cherchai, et, parcourant les étages de la vieille masure devant laquelle nous nous trouvions, mon regard tomba sur une petite fenêtre d'entresol garnie d'un treillis de capucines. Une femme brune, assise sur un escabeau, penchée en dehors pour profiter des dernières lueurs du jour, travaillait assidûment. Son aiguille volait avec une telle rapidité,

qu'un rayon de soleil qui enveloppa un moment toute sa personne me permit à peine de distinguer le mouvement régulier et continu de ses agiles doigts. Ce que je ne vis que trop, ce fut la misère qui entourait toute cette pâle figure : je compris le besoin de faire naître une expression, un sourire, sur ce visage aride et malheureux, le désir d'épanouir cette nature appauvrie par un travail mécanique incessant.

A la maigreur effilée des formes, c'était une jeune fille, quoiqu'elle n'eût plus, qu'elle n'eût peut-être jamais eu les grâces de son âge. Le manque d'air et d'exercice jaunissaient ce teint avant qu'il eût fleuri ; les soucis creusaient ces joues avant que l'embonpoint de la jeunesse les eût arrondies : la plante s'étiolait avant de s'épandre, avant d'éclore en gracieuses corolles. Jamais l'insouciance, don que fit le ciel au matin de la vie, n'avait éclairé des yeux enfoncés par les veilles dans l'orbite agrandie par elles. L'inquiétude du gain quotidien se lisait le long de précoces rides, et une douloureuse préoccupation semblait resserrer un front jauni sous une cornette sans ornements.

Tandis que, lancé dans un long noël poitevin, mon compagnon amusait l'auditoire en guenilles qui pullulait autour de lui, attiré du fond des cours et des allées environnantes par le son de sa vielle, moi, rencogné sous l'ombre d'une porte, j'observais l'objet de la sérénade. Les joies de famille et d'enfants qui animaient les pauvres foyers de la rue des Boulangers manquaient ici. Cette femme était seule, vivait seule, travaillait et souffrait seule.

— C'est plus prudent, pensais-je. Comme le font observer les économistes, cela vaut mieux que de multiplier autour de soi, en se mariant, les causes de misère... mais c'est bien triste !

A ce moment, le joueur de vielle chantait d'une façon burlesque, et avec une franche gaieté, deux couplets où l'un des bergers, se rendant à la crèche, s'attribue à l'avance les fonctions d'orateur, et prépare son discours :

Après avoir ôté mon b'net,
Après avoir ôté mon b'net.....
Je lui dirai : Bonjour, mossieur ;
Je lui dirai : Bonjour, mossieur ;
Comment se porte le bon Dieu ?
Là-haut tretous cheux vous ?

L'agreste drôlerie de la pantomime et de l'accent était irrésistible. On riait tout autour du chanteur, et quelques pièces de monnaie sonnèrent sur le pavé, sans que la jeune fille eût détourné un regard de sa tâche, sans qu'un sourire eût desserré ses lèvres. Le bossu ne bougeait non plus de sa station au-dessous de la fenêtre. Le noël fini, il assura sa courroie, arrangea le manche relâché de sa manivelle, et se disposa à continuer.

— Est-ce une gageure ? lui demandai-je tout bas en m'approchant ; et tenez-vous à détourner cette pauvre ouvrière d'un travail qui semble pressé ?

Répondant à ma question par une autre :

— Croyez-vous, dit-il, qu'attachée à sa galère, elle n'ait pas comme les autres, et peut-être mieux que bien d'autres, deux oreilles à réjouir par une petite chanson ?

Ses doigts recommencèrent à frapper les touches, cette fois par de lents accords, et il chanta tout du long la charmante complainte de Moncrif :

Pourquoi rompre leur mariage,
Méchants parents ?
Ils auraient fait si bon ménage,
A tous moments !
Que sert d'avoir robe et dentelles
Pour se parer ?
Ah ! la parure la plus belle
Est de s'aimer.

L'immobile figure demeurait immobile, et l'aiguille allait toujours son train ; mais lorsque le petit bossu en fut venu à cette touchante strophe :

Pour chasser de sa souvenance
L'ami secret,
On se donne tant de souffrance
Pour peu d'effet !
Une si douce fantaisie
Toujours revient ;
En songeant qu'il faut qu'on l'oublie,
On s'en souvient !

l'ouvrière laissa tomber la mousseline sur ses genoux. Était-ce que, le crépuscule ne l'éclairant plus assez, il lui fallait avoir recours à la chandelle ou à la lampe, dont la lumière se paye si cher ? Était-ce que, trop fatigués, ses doigts cédaient à la crampe, à l'engourdissement ? Une corde secrète du cœur avait-elle été effleurée ? Je ne sais ; je ne pouvais plus distinguer les yeux de la pauvre fille. Moins arides, s'étaient-ils mouillés de cette larme d'attendrissement sur soi-même qui soulage ? Je l'ignorais ; j'entendis seulement un bruit argentin, et mon compagnon s'interrompit pour ramasser une toute petite pièce de monnaie. Il acheva alors la romance, et se remit en marche en chantant un air de vaudeville :

Travaillez donc,
Mamzell' Suzon !
Travaillez donc, jeune et simple fillette !
Travaillez donc,
Mamzell' Suzon !
Travaillez donc, jeune et pauvre Suzon !
Entends-tu c'te voix qui répète :
L'argent ne fait pas le bonheur ;
Mais quand on a la paix du cœur,
Votre fortune est faite.

— C'est une couturière ? dis-je au petit bossu quand sa vielle fut remontée sur son épaule et que nous eûmes perdu de vue la fenêtre, derrière laquelle brillait maintenant une faible rougeur.

— Nenni ; la pauvre fille n'est pas si fortunée. Une couturière doit calculer, tailler, disposer, composer, ma foi ! Elle va essayer en ville. Les pratiques ont leurs caprices, c'est vrai ; mais, tout de même, cela occupe, cela vous remue la pensée en reposant les doigts, cela fait vivre ; c'est un état : il y a de quoi agir, songer, espérer. Mais cette pauvre enfant n'est qu'une ouvrière : du matin au soir, et quelquefois du soir au matin, elle aligne des points, rien que des points ! Les marchandes lui remettent l'ouvrage tout apprêté ; elle peut s'ennuyer à son aise, et elle gagne tout juste de quoi ne pas mourir de faim.

— Comment, alors, avez-vous le courage de recevoir sa mince offrande, de l'appauvrir de ce peu qu'elle vous donne ?

— L'appauvrir, notre bourgeois ! dites l'enrichir. Je l'ai laissée moins pauvre et moins triste, allez. Croyez-vous que le plaisir de donner n'appartienne qu'aux riches ? Pour mes pratiques, sachez-le, c'est le bon jour que celui où elles me jettent leur liard. Celle-ci n'a ni chien ni chat, pas le temps d'apprivoiser une souris, de nettoyer la cage d'un serin. Elle prend sur son sommeil pour arroser et soigner sa capucine, seul plaisir qu'elle s'accorde. Eh bien, elle aime son maître de chapelle donc ! et elle a, comme une grande dame, son musicien qu'elle paye. Aider à plus pauvre que soi vous remonte fièrement le cœur ! J'ai, par ci par là, quelques autres chalands, mes favoris, mes benjamins. Je ne les fatigue point, par exemple, je ne viens pas trop souvent leur demander mes honoraires ; mais à plus d'un j'ai fait chanter :

J'ai l'âme satisfaite,
Turlurette !
Turlurette !
Ma fortune est faite.

Voyez-vous, monsieur, quand on peut se dire :

C'est égal !...

Et il insista sur le point d'orgue.

— Tout est là.

La p'tit' chanson n' fait pas d' peine!
La p'tit' chanson n' fait pas d' mal!

La fin à la prochaine livraison.

JACOB HALL.

On rencontre fréquemment le nom de Jacob Hall dans les pamphlets anglais de la seconde moitié du dix-septième siècle. Pope lui-même fait allusion à ce personnage dans sa poésie intitulée : *Sober advice from Horace.* Jacob Hall n'était cependant qu'un danseur de corde ; mais son adresse et sa beauté l'avaient rendu très-célèbre sous le règne de Charles II. La cour de ce roi n'a pas, dans l'histoire d'Angleterre, un meilleur renom que celle de Louis XV dans la nôtre. Les courtisans vivaient dans une familiarité honteuse avec les plus misérables baladins ; un même goût pour la dissipation et le désordre les unissait. La nation, qu'une longue période de guerres et de dissensions civiles avait fatiguée, souffrit quelques années en silence la scandaleuse conduite du souverain et de ses favoris ; mais peu à peu le sentiment de la dignité se réveilla dans les âmes, et le souvenir récent de si honteux excès ne fut pas l'une des moindres causes de la chute définitive des Stuarts en 1688.

Jacob Hall.

CE QU'ON DOIT PENSER DÈS L'ENFANCE.

Que, dès ses premières années, l'enfant dont on veut faire un homme apprenne qu'il est destiné à être fort ; que son devoir sera de l'être non-seulement pour lui-même, mais pour les autres ; que son honneur ne consistera pas seulement dans sa situation personnelle, mais dans celle où il aura su placer ou maintenir la famille dont il fait maintenant partie, et qui fera un jour pour ainsi dire une partie de lui-même. Si cette famille, dans une situation précaire, ne doit son aisance qu'aux travaux, à l'activité, aux talents de celui qui la gouverne, qu'il le sache, qu'il l'entende répéter sans cesse, afin de n'oublier jamais à quels devoirs il est réservé. Il peut avoir à marier sa sœur, à suppléer aux forces de son père, arrivé de bonne heure par le travail aux infirmités. Si une situation plus assurée éloigne de lui l'idée d'avoir à soutenir les siens contre le malheur, qu'il apprenne que c'est à lui de les élever à un plus haut degré de bonheur par l'existence que lui acquerra sa conduite ; qu'il sache que son mérite sera leur honneur ; qu'il mette son orgueil à les rendre fiers de lui, à les placer avec lui au rang qu'il se sera acquis par lui-même. Pénétré de ces idées, qu'il les mêle toujours aux plus tendres mouvements de son affection ; qu'il trouve sa récompense dans les espérances personnelles que formeront sur lui ceux qui l'environnent, dans la confiance avec laquelle il se reposeront sur ce qu'il promet de mérite et de vertu.

Méditations et études morales.

LÉGENDE DES SEPT ÉVÊQUES EN ESPAGNE.

Torquatus, Indalecius, Euphrasius, Cecilius, Secundus, Thesiphon et Hesicius furent envoyés en Espagne par saint Pierre et saint Paul. Ils arrivèrent sur la côte de Grenade et furent jetés près de Cadix, que l'on appelait alors Acci. Là ils s'arrêtèrent dans une belle prairie et envoyèrent à la ville des jeunes gens qui les avaient suivis pour leur y chercher de la nourriture. C'était jour de fête à Acci. Les adorateurs des idoles, à la vue de ces jeunes étrangers et de leurs costumes, ne doutèrent point qu'ils ne fussent d'une religion différente de la leur, et ils considérèrent leur présence dans la ville, au milieu de la célébration de la fête, comme un outrage à leur foi et une impiété. Irrités, ils se mirent à leur poursuite dans l'intention de leur donner la mort ; mais à peine les chrétiens eurent-ils traversé le pont que l'arche s'écroula sous le poids des païens qui les poursuivaient. Cet événement frappa d'épouvante une partie des Accitaniens qui se convertirent aussitôt, et Torquatus resta comme évêque parmi eux. Un olivier planté par lui devant la première église y fut vénéré pendant plusieurs siècles. Suivant la tradition, il produisait miraculeusement des fruits tous les ans au jour de la fête du saint. Les six autres évêques établirent leur autorité spirituelle en différentes parties de l'Espagne.

MORALÈS.

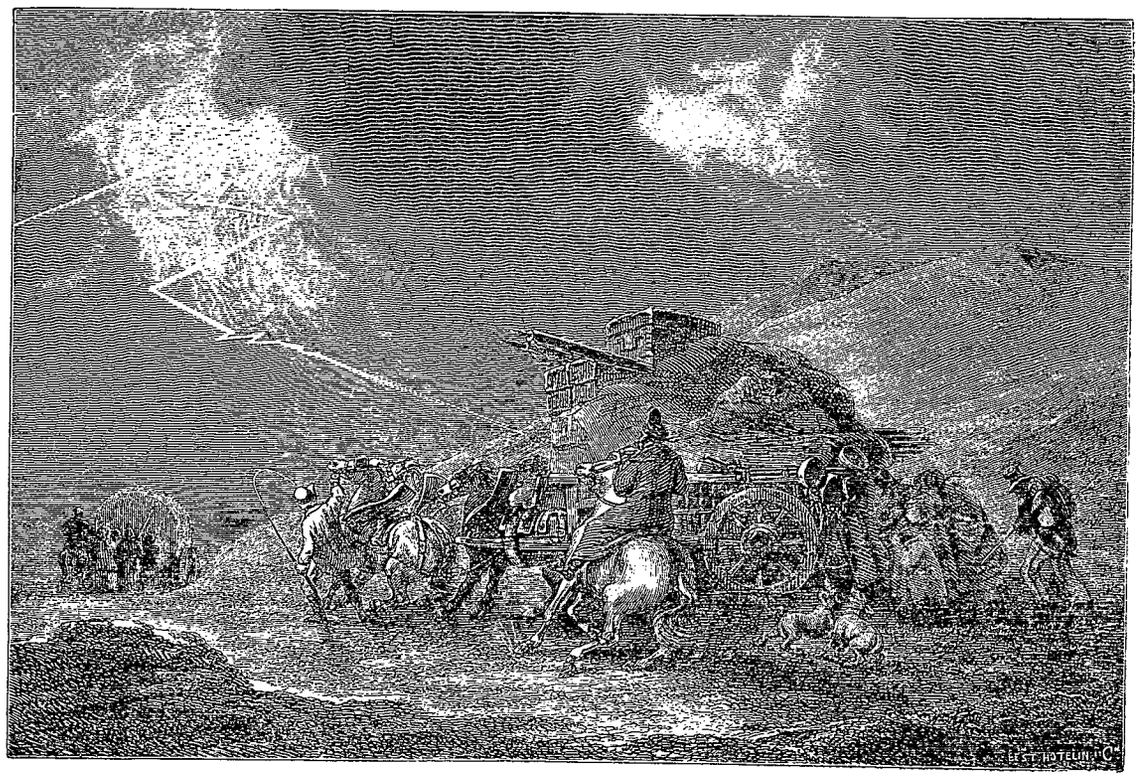
L'un des traits les plus saisissants de la vie de Philopemen est le courage remarquable dont il fit preuve lorsque, dans une bataille, atteint d'un javelot, il le fit arracher immédiatement afin de pouvoir se mêler de nouveau au combat. Quelques-uns des sculpteurs et des peintres qui ont représenté cette action ont montré Philopemen s'arrachant lui-même un seul tronçon du fer qui l'avait transpercé (1). L'art a ainsi reculé devant l'impossibilité de traduire, sans blesser la vue, le fait tel qu'il est raconté par Plutarque :

« . . . A pied, couvert d'une cuirasse de cavalier et de ses autres armes toutes très-pesantes, Philopemen s'avançait à travers des chemins tortueux, pleins de torrents et de fondrières. Il combattait ainsi avec beaucoup de peine et de difficulté, lorsqu'il eut les deux cuisses percées d'un coup de javelot. La blessure, sans être mortelle, était très-grave, car le fer du javelot traversait les deux cuisses. Arrêté d'abord comme s'il eût été lié, il ne savait que faire ; la courroie du javelot s'opposait à ce qu'on pût le retirer par la plaie, et personne de ceux qui étaient auprès de lui n'osait y toucher. Cependant le combat était dans sa plus grande force, et devait se terminer bientôt. Philopemen, qui brûlait de combattre, s'agitait de dépit et d'impatience ; et, à force d'avancer et de retirer alternativement ses cuisses, il vint à bout de rompre le javelot par le milieu, et en fit retirer séparément les deux tronçons. A peine dégagé, il fond sur ses ennemis, l'épée à la main, à la tête des premiers rangs, et, par son exemple, inspire aux siens tant de courage et d'émulation, qu'il met les Spartiates en fuite. »

(1) Par exemple, la statue en marbre du jardin des Tuileries, par David d'Angers.

LE CONVOI DE GUERRE.

NOUVELLE.



Dessin de Janet Lange, d'après Clennell.

On était au mois de janvier de l'année 1809. L'Espagne, envahie par les Français et défendue par une armée anglaise, était devenue le théâtre sanglant d'une lutte chaque jour plus acharnée. Après avoir battu partout les Espagnols, le maréchal Soult venait d'attaquer sir John Moore qu'il avait forcé à se retirer vers la Corogne. Plusieurs des corps que commandait le général anglais avaient même été séparés dans cette retraite précipitée, et les convois, rompus par les incessantes attaques des Français, s'étaient trouvés dispersés sur tous les chemins en faibles détachements qui s'efforçaient de rejoindre le gros de l'armée.

Un de ces détachements, formé de quatre à cinq chariots de bagages et de blessés, suivait péniblement une route inconnue. Il se trouvait sous le commandement d'un sergent irlandais nommé Péters.

La nuit commençait à descendre; le ciel était chargé de lourdes nuées annonçant l'approche de l'orage. La campagne que l'on traversait avait un aspect aride et désolé... Aucun village, aucune culture. De loin en loin seulement, une maison abandonnée dont les portes et les volets avaient été brûlés pour un feu de bivouac; quelques chevaux morts de fatigue, quelques cadavres, et les mille débris qui constatent le passage des troupes en campagne.

En examinant la nature de ces traces, Péters reconnut que le corps qui les avait précédés appartenait à l'armée française, ce qui lui fit craindre de ne pouvoir rejoindre que difficilement celle de sir John Moore. Ses compagnons, blessés pour la plupart, se traînaient d'ailleurs avec peine, et l'impatience se joignait, chez eux, au découragement. Comme il arrive toujours dans ces douloureuses épreuves, chacun cherchait un éditeur responsable sur lequel il pût décharger son mécontentement. Les uns accusaient le général qui n'avait point su prendre les mesures indispensables pour une pareille retraite; d'autres les Espagnols, dont on aurait dû attendre un secours efficace, et qui disparaissaient en voyant le désastre de leurs auxiliaires; tous maudissaient l'heureuse chance de l'ennemi et se promettaient une prochaine revanche.

Ce fut dans ces dispositions qu'ils atteignirent une sorte de carrefour où des feux éteints et quelques bagages abandonnés témoignaient d'un bivouac récent.

L'étroit plateau où les Français avaient campé était bordé, d'un côté, par une ravine assez profonde, dans laquelle coulait un ruisseau. Le bruit de l'eau attira plusieurs des blessés que la soif tourmentait, et qui voulurent descendre pour boire. Péters fit arrêter le convoi, afin de les aider lui-même; mais en approchant du bord de la berge, il aperçut dans le lit du ruisseau un mulet mort, encore attelé à une carriole rompue, et il lui sembla entendre une voix humaine sous la capote de toile grise du véhicule. Il se laissa glisser jusqu'au fond du ravin, écarta les cerceaux dont la charrette était recouverte, et aperçut une femme qui lui demanda de l'aide en espagnol.

Le sergent entendait quelque peu cette langue : il voulut savoir comment elle se trouvait là, et la malheureuse lui raconta qu'elle s'était endormie de fatigue, s'abandonnant à l'instinct de son mulet, qui s'était vraisemblablement trop approché du ravin pour brouter, et y avait été entraîné avec la carriole : réveillée au moment même de la chute, elle en avait eu conscience sans pouvoir la prévenir, et était restée longtemps étourdie du coup. Revenue enfin à elle-même, tous ses efforts pour se dégager avaient été inutiles, et elle ne devait son salut qu'à l'arrivée du sergent.

Tout en écoutant ces explications, Péters, aidé de ses compagnons, avait réussi à relever l'Espagnole dont tous les membres étaient endoloris et à la retirer du milieu des débris;

mais lorsqu'on put enfin la mieux voir aux dernières lueurs du jour, son costume la fit reconnaître pour une vivandière de l'armée française.

A cette découverte, la bonne volonté des compagnons de Péters se changea subitement en colère, et des exclamations menaçantes partirent de tous côtés.

Appelés à la défense de l'Espagne, les soldats de sir John Moore s'étaient accoutumés à regarder comme traître tout Espagnol qui sympathisait avec les envahisseurs. Ils en voulaient surtout à ces femmes qui, sacrifiant leur patriotisme à une affection personnelle, avaient lié leur sort à celui des Français, et s'étaient décidées à suivre l'armée du maréchal et à subir avec elle toutes les chances de la guerre. Tel était précisément le cas de Dolorès, mariée à un grenadier de la première division.

La petite troupe de fugitifs exprima d'abord énergiquement le regret d'avoir arraché la vivandière ennemie à sa dangereuse position, et quelques-uns étaient prêts à passer de l'injure aux voies de fait, quand le sergent Péters entremit heureusement son autorité.

— Assez de paroles, s'écria-t-il d'un ton brusque, et en se mettant devant Dolorès; faites-vous la guerre aux femmes, par hasard, et ne trouvez-vous pas celle-ci assez punie de son choix? En route sans plus de retard, et que chacun s'occupe de lui s'il tient à sauver sa peau.

Ce conseil fut suivi de l'ordre donné aux chariots de se remettre en marche, et les plus mal disposés contre Dolorès l'abandonnèrent pour les suivre.

Péters les laissa s'éloigner avec la tête du convoi, et quand il n'eut plus autour de lui que des femmes et des soldats de sa compagnie, il se tourna vers la vivandière qui s'était assise faible et abattue auprès de sa charrette brisée.

— Qu'allez-vous devenir au fond de cette ravine? demanda-t-il d'une voix dont la rudesse était mêlée de pitié.

— Dieu le décidera, répondit l'Espagnole.

— Vous sentez-vous assez de force pour marcher?

— Peut-être; mais où pourrais-je aller seule par ce temps et à une pareille heure? Les routes sont couvertes de vos gens, et je viens de voir tout à l'heure ce que j'en dois attendre.

Le sergent parut hésiter un instant, puis prenant son parti :

— Allons, levez-vous, dit-il, et suivez notre convoi; tant que j'aurai le fusil sur l'épaule, il ne vous arrivera rien de fâcheux.

Dolorès remercia avec effusion, fit un effort, et se mit à marcher aux derniers rangs derrière le chariot.

D'abord elle n'avait point paru se rendre parfaitement compte de la direction prise par le convoi; mais au bout de quelque temps, elle témoigna sa surprise et s'approcha de Péters :

— Le sergent sait-il bien où il va? demanda-t-elle à demi-voix.

— Sans doute, répliqua celui-ci; nous nous dirigeons vers le campement anglais.

— Le campement anglais! répéta la vivandière qui le regarda avec étonnement.

— Et j'espère que nous pourrons le rejoindre avant la bataille, ajouta le sergent.

Dolorès lui saisit vivement le bras.

— Mais alors... vous ne savez donc pas! s'écria-t-elle; la bataille a été livrée le 16!... livrée et perdue...

— Par sir John Moore?

— Qui a été tué, et dont les troupes ont gagné la Corogne pour s'embarquer.

Péters s'arrêta avec un cri.

— Sur ta tête! femme! tu ne me trompes pas! dit-il.

— Sur ma tête et sur mon salut! c'est la vérité! reprit-elle avec un tel accent de sincérité que le doute devenait impossible. Plusieurs détachements qui se dirigeaient comme vous sur le campement, sont déjà tombés au milieu des postes français; si vous continuez votre route, dans quelques heures vous serez tous prisonniers.

Elle ajouta d'autres détails si précis sur la bataille et sur les localités occupées par les troupes du maréchal, que Péters sentit tout le danger de sa position. Par bonheur sa conversation avec la vivandière avait eu lieu en espagnol, et ses compagnons n'avaient pu la comprendre. Sachant que la nouvelle d'un pareil revers achèverait de les décourager, il recommanda à Dolorès de ne rien laisser soupçonner, fit galoper un cavalier jusqu'au premier chariot, et ordonna de tourner brusquement sur la droite, afin de rejoindre la mer par la ligne la plus courte.

Bien que cette nouvelle direction semblât porter le convoi en arrière de l'armée anglaise, comme elle rapprochait de la Corogne où l'on devait trouver plus de ressources et un abri plus sûr, la plupart de ceux qui en faisaient partie s'y décidèrent sans trop d'objections. La vivandière seule s'arrêta. Outre que la nouvelle route l'éloignait du campement français, elle sentait ses forces à bout, et après avoir déclaré au sergent qu'elle ne pouvait aller plus loin, elle s'assit sur le bord de la route, tout près de s'évanouir. Péters parut embarrassé.

— Dieu me pardonne! autant valait alors vous laisser dans la ravine! dit-il en frappant la terre de la crosse de son fusil; quand nous serons partis, qu'allez-vous faire?

— Je ne sais, dit la vivandière dont la tête flottait, et qui pouvait à peine parler.

— Mais vous mourrez ici sans secours comme une louve blessée! ajouta Péters avec un brusque intérêt.

— Eh bien! après la mort... Dieu me fera justice! bégaya Dolorès qui retomba.

Péters la soutint et appela le caporal.

— Vite, Williams, dites qu'on arrête le chariot, cria-t-il, et faites-y une place.

— Pour cette fille de Satan! répliqua l'Anglais.

— Pour une chrétienne qui se meurt, interrompit le sergent. N'avez-vous donc aucune pitié dans le cœur?

— Jamais quand il y a danger, répondit le caporal, et mon avis est qu'un ennemi vaincu n'est bon qu'à tuer.

— C'est bien; faites ce qu'on vous dit! reprit Péters impérieusement.

Williams obéit de mauvaise grâce et aida à porter la vivandière sur les bagages. Les blessés et les femmes qui s'y trouvaient déjà l'accueillirent également par des malédictions.

— Depuis quand les convois du roi d'Angleterre sont-ils destinés aux traîtres qui soutiennent la France? demandèrent plusieurs voix.

— Jetez-la sous les roues! répétèrent quelques autres.

— A bas l'Espagnole d'enfer!

Péters ne répondit rien, et plaça la vivandière, complétement évanouie, dans un enfoncement d'où les plus rudes cahots ne pouvaient la faire sortir; puis, comme le temps pressait, il ordonna de repartir, abandonnant le reste à la volonté de Dieu.

Le convoi traversait des campagnes de plus en plus sauvages et entrecoupées de collines rocailleuses. Là, comme dans presque toute l'Espagne, aucun chemin n'avait été tracé, et les ornières ou les pas des troupeaux imprimés dans le sol indiquaient seuls la direction à suivre. Le soleil avait complétement disparu. L'obscurité, accrue par les nuages sombres qui chargeaient le ciel, permettait à peine de distinguer les lourds chariots qui labouraient péniblement de leurs roues un sol nu et desséché. Mais au bout d'une heure de marche les éclairs commencèrent à illuminer le chemin; bientôt l'orage qui grandissait finit par éclater dans toute sa violence. Les grondements du tonnerre, d'abord entrecoupés de pauses solennelles, retentirent sans interruption; des torrents de pluie, traversés par la foudre, descendirent du ciel comme une trombe, inondèrent les hau-

teurs, noyèrent les plateaux et transformèrent le sol poudreux en un lac de fange. Les chevaux épouvantés par les éclairs et le bruit se cabraient sous le fouet des conducteurs; les piétons harassés cherchaient vainement un abri derrière les chariots; à chaque instant la position du convoi devenait plus difficile; enfin il s'arrêta au haut d'une pente rapide, et le sergent regarda autour de lui avec inquiétude.

Le voile de pluie qui couvrait le ciel ne laissait pas même les éclairs illuminer la route; leur clarté éteinte dans le brouillard ne montrait que des formes confuses et des aspects incertains qui faisaient pressentir un danger sans permettre de le juger. Après avoir vainement sondé l'horizon et s'être efforcé de reconnaître la descente qu'il avait devant lui, le sergent allait donner l'ordre de continuer, quand un cri parti du milieu des bagages le fit tressaillir.

Dolorès, ranimée par la pluie, s'était redressée sur le chariot. La tête en avant et les bras tendus, elle montrait avec effroi la descente, au penchant de laquelle le convoi s'était arrêté.

— Au nom de Dieu, n'avancez pas! cria-t-elle à Péters, à moins que vous ne soyez las de vivre.

— Où conduit donc ce chemin? demanda le sergent.

— Au *gouffre du Diable.*

— Vous êtes sûre?

— Écoutez.

Péters attendit une de ces courtes pauses qui entrecoupaient l'orage, prêta l'oreille, et entendit le bruit des eaux rassemblées de toutes les collines, qui se précipitaient dans l'abîme avec de longs rugissements. Il s'élança épouvanté à la tête des chevaux et les força à reculer en arrière. Ses compagnons, qui avaient également entendu, regagnèrent précipitamment le plateau.

Mais ils y retrouvèrent la tourmente dans toute sa violence, et le désespoir commença à s'emparer de la troupe entière. Le sergent lui-même, dont on n'écoutait plus la voix, ne savait quel parti prendre. Quelques-uns des conducteurs dételaient les chevaux pour les monter et fuir au hasard dans la nuit. Mais Dolorès se leva debout sur le chariot et montra vers la droite une ouverture dans les collines.

— C'est là, s'écria-t-elle; suivez le coteau jusqu'au prochain carrefour, vous aurez à vos pieds la Corogne, et avant deux heures vous vous trouverez en sûreté.

Sa déclaration traduite par Péters arrêta le désordre et ranima un peu les courages. Le chariot qui portait la vivandière prit la tête du convoi, et elle-même surveilla la direction, faisant éviter les ravines et tourner les rochers; enfin l'orage se ralentit; les nuées, balayées par le vent de mer, disparurent au loin, et le ciel reparut émaillé d'étoiles.

Les Anglais arrivaient alors au carrefour annoncé par Dolorès, et, un peu plus loin, ils aperçurent la ville et la rade sur laquelle flottaient les vaisseaux portant à leur pic le drapeau de l'Angleterre!

Tous oublièrent leurs souffrances pour le saluer par un joyeux hourra!

— L'épreuve a été rude, sergent, dit Williams en s'approchant de Péters; mais enfin nous avons échappé.

— Grâce à cette femme! dit l'Irlandais en montrant la vivandière; vous voyez, caporal, que la pitié n'est pas si mauvaise conseillère, et qu'il est souvent plus sage de sauver un ennemi que de le tuer.

STATISTIQUE AGRICOLE.

La population agricole forme les trois quarts des habitants de la France; on compte 27 millions de personnes domiciliées hors des villes.

La surface des terres cultivées rapporte, année commune, plus de 5 milliards de francs (5 152 653 000 francs); c'est presque 240 francs par hectare.

Les frais de culture montent à 3 016 261 000 francs; c'est 140 francs par hectare qui sont payés aux travailleurs ou gagnés par eux sur leurs propres domaines.

On en conclut que cette somme de 3 milliards se divise entre 6 millions de familles agricoles, et donne à chacune d'elles, par année, un salaire de 500 francs, qui fait pour chaque jour, à dépenser, 1 fr. 37 cent.

L'article de dépense le plus important est le blé. A raison de 3 hectolitres par individu, il en faut 13 ou 14 pour l'année entière. C'est une dépense de 210 à 230 fr., selon que le blé vaut 15 ou 20 fr. Il reste, pour les autres nécessités de la famille, 220 ou au plus 290 fr., et il faut y comprendre le meunier, le loyer de la maison, le percepteur, le sel, l'école.

Lorsque, dans les années de disette, le blé vaut 25 ou 30 fr. l'hectolitre, la nourriture de cinq personnes, en pain seulement, s'élève à 350 fr. ou même à 420, ce qui absorbe, à 60 fr. près, tout le salaire de l'année.

Pour procurer seulement une livre de viande par jour à 6 millions de familles habitant les campagnes, et formant 27 millions d'individus, il faudrait près de 1 100 millions de kilogrammes, c'est-à-dire environ le double de la consommation totale actuelle de la France (1).

Les païens avaient donné beaucoup de surnoms aux premiers chrétiens, entre autres celui de *grillons de la nuit*, parce que, toutes les fois qu'il leur arrivait de se réveiller pendant la nuit, ils faisaient aussitôt une prière à haute voix.

LA TOUR DE DUNKERQUE

ET LA TOUR PENCHÉE DE SARAGOSSE.

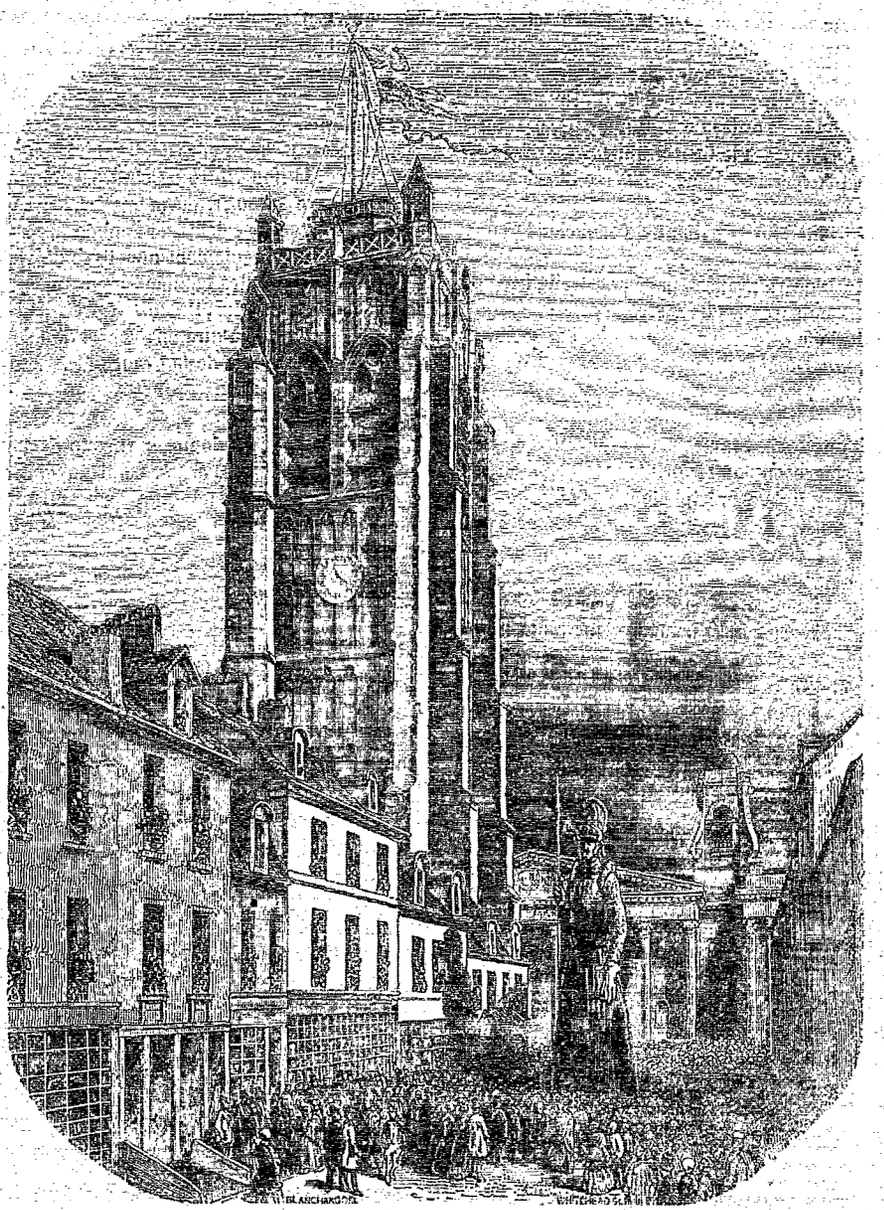
Ces deux tours n'ont assurément pas la même origine; leur fondation remonte à des dates différentes, et leur architecture est dissemblable. Ce qui nous les fait réunir ici, c'est une même cérémonie, un divertissement populaire dont nous les voyons l'une et l'autre également témoins, aux mêmes époques, dans le passé. Autrefois, la *fête des Géants*, cette fête toute flamande que célèbrent encore quelques-unes de nos villes du Nord, avait aussi lieu à Saragosse et même dans tout l'Aragon. Seulement, en Espagne, le costume des héros de la fête n'était pas le même que dans nos provinces septentrionales. A Dunkerque comme à Douai, les géants étaient au nombre de trois, le père et ses deux enfants, et portaient la cotte de mailles et le casque empanaché; à Saragosse, au nombre de trois aussi, ils étaient coiffés du turban et revêtus de la robe musulmane. Ces énormes mannequins d'osier, en Espagne ainsi qu'en Flandre, étaient primitivement promenés à la Fête-Dieu, à la suite du Saint-Sacrement, et passaient toujours, à Saragosse comme à Dunkerque, devant la grande tour de l'Horloge.

Dunkerque et toute la partie flamande de notre France ont longtemps appartenu à l'Espagne. Or, quelque effort d'esprit que l'on fasse pour donner à la procession des Géants une origine française, on n'y peut historiquement réussir. Cette procession, que nous retrouvons à Saragosse avec le costume maure, semble bien la preuve là moins contestable qu'elle est d'origine espagnole. Saragosse a évidemment institué cette fête après l'expulsion des Maures. Les Aragonais promenaient ainsi triomphalement l'image des géants (les Maures pouvaient bien être considérés de la sorte par les Espagnols) qu'ils avaient enfin chassés.

Du reste, si nous n'avons pas d'autres preuves que la fête de Dunkerque n'est pas d'origine française, nous trouvons

(1) Extrait de l'Annuaire de l'économie politique et de la statistique pour 1851.

pour celle de Gayant, à Douai, à la mairie même de cette ville, un document qui atteste qu'elle fut instituée en 1580, « en l'honneur de Dieu et de toute la cour *cœlestiale*, et de monseigneur saint Morand (le patron de Douai), pour rendre grâces que, par tel jour 16 juin, cette ville fut gardée et conservée de l'*emprinse* que y feroient les Franchois pour le cuider s'en prendre. » Ce ne fut qu'en 1670 qu'il fut ordonné qu'elle se ferait à l'avenir le 6 juillet, époque de la conquête de la ville par Louis XIV. Aussi bien quelques historiens prétendent-ils que toutes ces fêtes flamandes sont dues à Charles-Quint, qui avait cherché par là un moyen de neutraliser l'humeur inquiète des habitants de la Flandre en les amusant. Ce serait aussi lui, et pour le même motif, qui aurait établi dans nos provinces du Nord ces carillons qui préludent encore, dans plusieurs villes, à la sonnerie des heures, et ont jadis plus d'une fois suppléé à la musique



La Tour de Dunkerque. — Dessin de Blanchard.

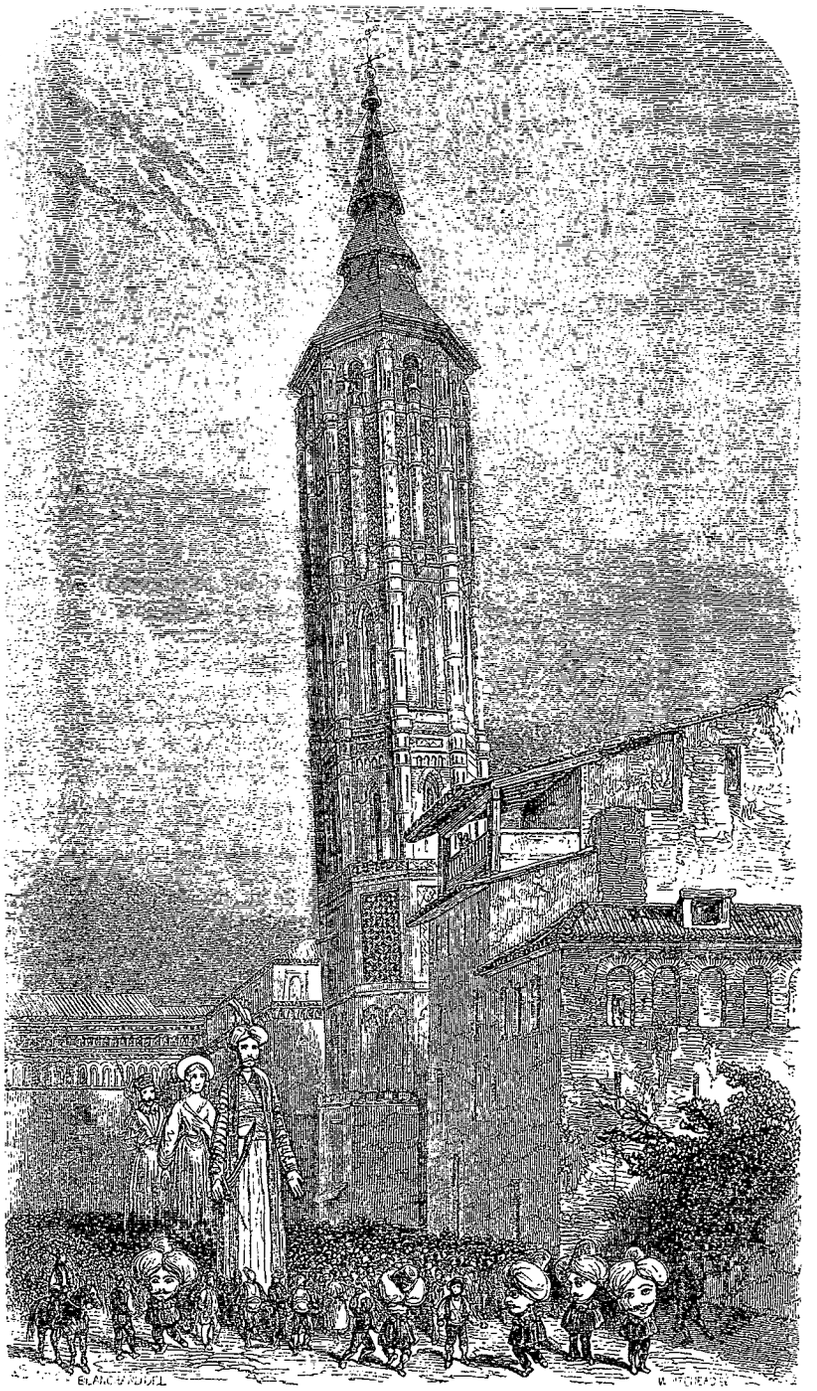
pour les danses publiques des ducasses (voy., sur le carillon de Dunkerque, 1851, p. 348).

La tour de l'Horloge, à Dunkerque, existait déjà en 1440; elle servait alors de fanal. Cette année-là, les Dunkerquois, qui ne possédaient qu'une seule église, peu commode en cela surtout qu'elle était distante de la ville, résolurent d'en construire une dans l'enceinte qui venait d'être renouvelée; ils lui donnèrent la tour pour portail et pour clocher. Cette église fut brûlée en 1558, sauf la tour. On édifia alors une nouvelle église sur l'emplacement de l'ancienne, mais on l'isola quelque peu de la tour. Cette église existe encore et est dédiée à saint Éloi.

Lors du rachat de Dunkerque par Louis XIV, il avait été stipulé que toutes les tours et tous les clochers seraient rasés au niveau du toit des maisons. Par suite, on rasa la tour du Phare, sur le port; mais les marins, privés de ce signe indicateur, couraient risque d'échouer et de se briser sur la côte. On éluda alors le traité en bâtissant une maisonnette sur la tour de l'Horloge, et ainsi l'on se ménagea un guide, tout au moins temporaire, pour les vaisseaux. Dans cette maisonnette réside encore un guetteur qui veille jour et nuit pour signaler les incendies, et qui répète avec un marteau, sur une cloche, toutes les heures qui sonnent au beffroi. Il a un second pour l'aider en cette tâche, et tous deux, en cas d'accident, doivent sonner le tocsin.

La tour est carrée, et a 8 mètres de largeur sur chaque

côté, non compris les contre-forts qui sont aux angles. On assure que, par un temps serein, de sa plate-forme on découvre la tour de Douvres en Angleterre. Elle servit à Cassini pour les observations relatives à la carte de France; et à



La Tour penchée de Saragosse. — Dessin de Blanchard.

MM. Biot et Arago, lors de leurs travaux avec les savants anglais, pour le prolongement des triangles sur Londres, en Écosse et aux îles Shetland, afin d'achever la détermination de la mesure de la terre.

Quant à la tour de Saragosse, nommée *torre Nueva* (tour Neuve) depuis 1504, époque de sa fondation, elle fut terminée en 1515. Inclinée d'une manière surprenante, elle rappelle les tours de Pise et de Bologne. On y avait établi aussi primitivement des guetteurs, dont le service cessa lors de l'affaissement qui produisit son inclinaison. Le soubassement, tout en pierres de taille, est parfaitement resté d'aplomb; c'est le reste de la construction, faite de briques dans toute sa hauteur, qui, en s'écrasant du côté qui regarde la rue, a jeté cette tour en avant. L'écrasement des briques est très-visible; dans certains endroits elles ont perdu moitié de leur épaisseur. Du reste, rien ne donne à craindre que la tour de Saragosse soit en voie de destruction; car elle s'affaissa ainsi peu de temps après son achèvement, et le dommage n'a point augmenté depuis; on a même remarqué que, pendant le siége de 1809, une bombe étant venue éclater à son sommet, n'a compromis en rien sa solidité. La qualité de la brique a sans doute été la cause de l'affaissement : les clochers de trois autres villes d'Aragon, Ateca, Bubierca et Calatayud, se sont également tassés et penchent de même.

La tour Neuve de Saragosse est un peu plus étroite

que la tour de Dunkerque, mais elle paraît être un peu plus haute.

PROMENADES D'UN DÉSOEUVRÉ.

L'ORPHÉE DE CARREFOUR.

Fin. — Voy. p. 42, 54.

La conversation se prolongea, et je me sentis captivé. Une sympathie sincère finit presque toujours par devenir communicative, et mon interlocuteur s'ouvrit de plus en plus. Mon habit était moins visible, il est vrai, maintenant que la nuit s'épaississait. Nous étions assis sur un banc du boulevard extérieur, vis-à-vis d'une guinguette dont les lanternes, en s'éclairant, jetaient d'étranges reflets, de couleurs variées, sur les traits mobiles et sur le teint bistre de mon compagnon. Berçant sa vielle sur ses genoux comme il eût bercé un petit enfant, il me répondait avec chaleur.

— Non, non, le plaisir des bons cœurs ne nous est pas étranger, croyez-le bien; et même, nous autres, nous le goûtons mieux, parce que nous ne connaissons pas le soupçon qui corrompt tout. Ce n'est pas, d'ailleurs, le plus indigent qui a le moins à donner. Le pauvre a son temps, si précieux, car c'est sa vie; une part de sa pitance, tant maigre soit-elle, pain gagné à la sueur de son front; il a ses larmes coulantes, son franc rire; et tous ces biens, monsieur, il me les prodigue.

A son foyer je fais sécher ma lyre.

Reçu à sa table, j'ai les airs de ma vielle pour payer mon écot. Dieu sait comme mes amateurs s'égayent à ses premiers accords! Ils m'applaudissent de leur joie; ce bravo-là vaut tous les autres. En répétant mes refrains, comme ils me les rajeunissent! C'est là un écho qui vous remet le cœur au ventre. Au milieu de mon monde, c'est moi qui deviens l'opulent, le richard; je dépense sans compter les rigaudons et les flonflons... Hélas! il ne me manque pour plaire tout à fait à mon public que de boire avec lui... mais, halte-là! ça ne va ni à ma santé ni à mes goûts. Eau-de-vie, vin bleu, même la pipe, j'appelle tout cela le poison du pauvre, et l'on ne m'en fera pas consommer.

Plus j'écoutais ce vagabond de nouvelle espèce, plus je désirais l'arracher à sa vie errante, et rapprocher de mon entourage et de mes habitudes cet étrange individu qui tenait de l'artiste, du bohémien et du philosophe. N'était-il pas triste, d'ailleurs, d'abandonner aux intempéries de l'air, à l'atmosphère viciée des cabarets et des guinguettes, à l'usure de la misère, ce talent musical plein de verve et de variété, cette voix souple et expressive? Je lui vantai de mon mieux les avantages de l'aisance; je me fis fort de lui trouver des élèves. Pour toute réponse, il fredonna:

— Vie errante
Est chose enivrante!

J'insistai sur les privations qu'il lui fallait endurer; l'hiver les multiplierait, l'âge les viendrait aggraver...

Promenant légèrement ses doigts sur les touches, il murmura:

— Si les seuls fruits que pour nous Dieu fit naître
Sont des chansons, ces fruits sont assez doux.

J'essayai de le sonder sur un chapitre plus délicat. Revenant à la jeune ouvrière pour laquelle il avait chanté la romance d'Alix et Alexis, je vantai, moi célibataire, les douceurs du foyer domestique. S'il voulait un jour se mettre en ménage, il lui faudrait bien chercher un état moins précaire.

L'homme chanta avec sentiment, tout en caressant son clavier:

— Jeté sur cette boule,
Laid, chétif et souffrant;
Etouffé dans la foule,
Faute d'être assez grand;
Une plainte touchante
De ma bouche sortit.
Le bon Dieu me dit: Chante,
Chante, pauvre petit!

Je ne saurais peindre la grâce originale qu'il mit à accentuer ces vers charmants. Cette séduisante insouciance, assaisonnée d'esprit, de talent, d'une sorte de philosophie, me gagnait le cœur, et je n'en étais que plus opiniâtre dans mes efforts pour dégoûter le joueur de vielle de sa vie en plein vent.

— Quelle en sera la fin? lui disais-je, l'hôpital, si vous ne tombez au coin de quelque borne, par une nuit de neige et de frimas, pour y mourir dans l'abandon!

Il m'interrompit par une bruyante ritournelle, et, d'une voix de Stentor, que je m'étonnais d'entendre sortir de ce corps débile, il lança à la *Camarde* ce fier défi:

— Lorsque la fileuse inhumaine
Aura fini mon peloton,
Tonton, tonton, tontaine, tonton!
J'irai voir au sombre domaine
Si c'est du fil ou du coton.
Tonton, tontaine, tonton!

L'air de chasse sonore et vif, la voix vibrante, attirèrent aussitôt hors de la guinguette un groupe d'ouvriers qui y faisaient *la noce*, comme ils disent. Une espèce d'Auvergnat, fort de la halle ou commissionnaire, robuste compagnon, en veste de velours râpé, et la casquette sur l'oreille en casseur d'assiettes, se détache du peloton noir, s'élance, et, en trois entrechats, vient tomber devant nous en criant:

— Allons, vive la joie! et en avant le tympanon!

V'là l' bastringue,
V'là l' bastringue,
V'là l' bastringue qui va commencer.

Il vociférait un air de la Courtille, et tordait dans une ignoble danse son corps souple et ses membres vigoureux.

Le joueur de vielle n'avait que trop vite attrapé la ritournelle, et mettait dans son jeu, dans son chant, toute la fougue insensée dont le danseur lui donnait l'exemple. Le cercle se formait autour d'eux; les battements de mains, les propos ne manquaient pas pour encourager la licence; je reculai avec dégoût.

— J'avais cru découvrir, me dis-je, une nature rare, exceptionnelle, un Tyrtée, un Amphion, et c'était à un bateleur, à un bohémien que j'avais affaire.

Caché à demi par le tronc d'un des gros ormes du boulevard, j'épiai cependant, curieux de savoir ce qui adviendrait de mon Orphée qui, au lieu de les apprivoiser, hurlait maintenant à l'instar des bêtes sauvages.

L'air, joué avec une gaieté furibonde, faisait tourbillonner la manivelle; tout en conservant son rhythme à deux temps, peu à peu il change de caractère; il prend je ne sais quoi d'agreste qui me rappelle la musette ou plutôt la *veze* de l'Auvergne. Non, ce n'est plus une contredanse de guinguette, c'est un thème villageois; c'est la bourrée d'une *vogue* de la fête du hameau. Mais la danse? Elle aussi n'est plus la même: le robuste sauteur lève maintenant les pieds, ploie les genoux d'une façon rustique et gaie. Il a dansé enfant sur cet air-là, avec cette même allure, près du vieux mûrier, sous l'œil des anciens du village, sans redouter le regard du curé qui s'attarde à la fête avant de regagner son presbytère. C'est avec cette naïve joie qu'adolescent, jadis il frappait dans ses mains, faisait claquer ses doigts. Ce n'est plus un ivrogne de barrière, c'est l'honnête et gai paysan.

Et youp!
Gai, Coco!
Gai, Coco!
C'est la joyeuse danse
Du petit marmot.

Les physionomies ne sont pas moins changées que les mouvements. A la lueur du gaz, je lis dans les yeux du jeune homme. Il rêve à la cabane où sa mère vit peut-être encore ; il revoit le toit de chaume, le noyer qui l'ombrage, le ruisseau qui fuit tout proche. L'Allier, plus loin, murmure et roule ses cailloux transparents ; et, à l'horizon, les dentelures du Puy de Dôme se découpent sur un ciel moins bleu qu'elles.

Le cercle s'est resserré ; les mots patois, fortement accentués, s'échangent ; et le petit joueur de vielle, cet enchanteur, est presque emporté jusque dans la salle éclairée où l'on festoie, où l'on chante et rit.

A l'heure où je revins lentement chez moi, la lune inondait de ses clartés placides les maisons transformées en palais, les édifices agrandis par sa magique lumière. Je songeais, tout le long de ma route, à l'obscur ménétrier qui maniait ainsi la foule et la gouvernait à son gré.

— Quelle puissance est cela ? me disais-je. On compose aujourd'hui des livres pour instruire et réformer les masses ; mais ceux qui travaillent de leurs bras ont-ils beaucoup le loisir de lire, et y trouvent-ils grand attrait ? Autrefois c'étaient les faiseurs de chansons qui moralisaient et civilisaient les hommes ; c'étaient les fabulistes qui les enseignaient. Il me semblait ce matin que l'histoire d'un peuple est dans ses monuments. Les chanteurs de ses carrefours seraient-ils donc ses philosophes, ses maîtres d'école ?

Au moment où je me faisais cette question, des tréteaux, des lampions m'arrêtèrent au passage, et je me glissai dans la foule de spectateurs qui entouraient une troupe de saltimbanques. Des enfants débraillés sous les sales oripeaux qui les couvraient mal, se disloquaient les membres d'une façon hideuse dans de dangereux tours de force. Tandis qu'ils reprenaient haleine, un homme, s'accompagnant sur un violon faux qui jurait sous l'archet, brailla d'une voix avinée une sotte chanson qu'accueillirent les grossiers éclats de rire des assistants.

J'eus hâte de regagner mon logis et de retrouver les souvenirs de l'Orphée du faubourg Saint-Marceau.

— Quoi, pensais-je, à une époque où se forment tant d'associations charitables, où tant de cœurs généreux se portent avec zèle au secours des classes laborieuses, où des primes sont offertes aux meilleurs ouvrages populaires, personne ne songera-t-il donc à la véritable littérature du peuple, à la chanson ?

Les Grecs, les Romains eurent l'ode ; elle présidait aux combats, aux jeux patriotiques ; et l'ode, c'est la chanson. Au moyen âge, la romance, le lai, se renfermèrent dans les châteaux ; mais le cantique, les noëls, la complainte, en descendirent pour élever, moraliser, attendrir les âmes. La chanson berce l'enfant lorsque son oreille n'est pas encore formée ; il passe à l'adolescence, les chants prennent un caractère auguste et sacré pour l'initier à ses devoirs d'homme. Se marie-t-il ? la chanson égaye le banquet. Il avance en âge : il semblerait qu'il n'ait plus qu'à rêver aux célestes concerts vers lesquels il s'achemine ; mais la berceuse murmure à son foyer près du marmot qui s'endort ; mais ses enfants demandent autour de lui la complainte aux récits émouvants ; mais le fils aîné, en passant la bandoulière de son fusil, entonne une chanson guerrière. Enfin, à sa dernière demeure, ce sont encore des chants qui résonnent autour de sa dépouille, qui font couler les larmes de ses proches, et enlèvent ainsi à la douleur (ce lot de notre nature imparfaite) quelque chose de son âcreté.

DE L'OBSCURITÉ PRODUITE PAR LES CENDRES VOLCANIQUES, ET DE LEUR TRANSPORT A DE GRANDES DISTANCES.

Pendant leurs éruptions, les volcans lancent dans les airs des masses de cendres qui forment de véritables nuages que les vents emportent au loin. Dans le voisinage du volcan, la lumière du soleil en est complétement obscurcie : ainsi, lors de l'éruption du Vésuve en l'an 70, Pline le Jeune dit que l'obscurité était comparable à celle d'un appartement fermé. Les 22 et 23 octobre 1822, on se servit de lanternes dans les villages voisins du Vésuve ; M. de Humboldt, témoin de ces faits, les rapproche de ce qui se passe si souvent à Quito lors des éruptions du Pichincha. Pendant celle du Cotopaxi, le 4 avril 1768, la pluie de cendres était telle à Ambato et Tacunga que les habitants se promenaient aussi en plein jour avec des lanternes. Ces phénomènes s'observent encore fort loin du cratère ignivome. Pendant l'éruption du mois de décembre 1760, la fumée du Vésuve, poussée par le vent, obscurcit le soleil pendant toute une journée à Cuccaro et Cilento, villes de la principauté de Salerne, situées à 92 kilomètres de la montagne ; le lendemain, on vit l'herbe couverte de cendres.

Les cendres sont portées par les vents à des distances considérables. Après de violentes détonations, semblables à des décharges d'artillerie, qui épouvantèrent les habitants de la Barbade le 30 avril 1812, on apercevait, le lendemain 1er mai, au-dessus de l'horizon de la mer, un nuage noir qui couvrait déjà le reste du ciel, et qui même bientôt après se répandit dans la partie où commençait à poindre la lumière du crépuscule. L'obscurité devint alors telle, que dans les appartements il était impossible de distinguer la place des fenêtres, et qu'en plein air plusieurs personnes ne purent voir ni les arbres, ni les contours des maisons voisines, ni même les mouchoirs blancs placés à cinq pouces des yeux. Ce phénomène était causé par la chute d'une grande quantité de poudre volcanique provenant de l'éruption d'un volcan de l'île Saint-Vincent. Cette pluie d'un nouveau genre et l'obscurité qui en était la suite ne cessèrent entièrement qu'entre midi et une heure. L'île de Saint-Vincent est à 170 kilomètres à l'ouest de la Barbade. Pendant l'éruption de l'Hécla, en 1766, les nuages de fumée produisirent une telle obscurité, qu'à Glaumba, éloigné de plus de 200 kilomètres, on ne pouvait se conduire qu'à tâtons. En 1794, toute la Calabre fut enveloppée par des nuages épais vomis par l'Etna.

Veut-on des exemples de transport à de plus grandes distances ? En voici de probants. Procope assure qu'en 472, les cendres du Vésuve furent portées jusqu'à Constantinople, c'est-à-dire à 1000 kilomètres. Dans l'éruption formidable du Tomboro, volcan de l'île de Sumbava, qui eut lieu en avril 1815, les cendres s'étendirent sur Java, Macassar et Batavia ; elles parvinrent même jusqu'à Bencoolen, à Sumatra, qui est aussi éloigné du point de départ que l'Etna est distant de Hambourg, savoir, 16 degrés latitudinaux, ou plus de 1 500 kilomètres.

JACQUES SARRAZIN.

Jacques Sarrazin est né à Noyon en 1592, « d'une bonne et honnête famille, » comme dit Perrault. Il est l'un des derniers artistes qui aient manié à la fois le ciseau et la brosse. Son éducation n'avait pas été ordinaire. Envoyé à Paris lorsqu'il n'était encore qu'enfant, il apprit chez Guillain le père à dessiner et à modeler. Impatient d'étudier d'après des chefs-d'œuvre, il n'avait guère que dix-huit ans quand il partit pour Rome, d'où les biographes le font revenir à petites journées en 1628, après dix-huit ans de séjour en Italie. Il avait eu la bonne fortune d'être employé à des travaux considérables par le cardinal Aldobrandini, dans sa villa de Frascati, où travaillait alors l'illustre Dominiquin. Sarrazin, pendant le temps qu'il y exécutait ses deux figures de l'Atlas et du Polyphème, colosses en pierre qui lancent une prodigieuse quantité d'eau, eut part à l'amitié et aux

conseils de ce grand peintre. On dit même que le Dominiquin l'aida de ses modèles; on ajoute que les deux Termes de stuc dont le Dominiquin fit accompagner son tableau à San-Lorenzo in Miranda sont un témoignage de cette haute collaboration. Enfin « ces deux artistes, dit d'Argenville le Fils (*Vie des fameux sculpteurs*) se rencontrèrent encore à San-Andrea della Valle, l'un peignant la voûte du chœur des Pères, et l'autre occupé des statues du portail. »

S'il fût resté en Italie, Sarrazin, fortifié par les graves leçons du Dominiquin et par sa propre admiration passionnée pour Michel-Ange, qu'il appelait son maître, eût peut-être mérité ce titre qu'un de ses contemporains, le père de Saint-Romuald, ne faisait point difficulté de lui donner, de « premier sculpteur de toute l'Europe; » mais, pour son malheur, à peine fut-il de retour à Paris, où il arriva en 1628, après avoir semé quelques œuvres sur sa route, à Florence et à Lyon, qu'il subit une troisième et définitive influence, celle de Simon Vouet, avec lequel il se lia, au château de Chilly, chez le maréchal d'Effiat. Vouet s'attacha ce grand artiste, dont il prévoyait la fortune, en lui donnant une de ses nièces en mariage. Singulière attraction qu'exerça ce peintre secondaire sur toutes les branches de l'art en France, et qui leur fit adopter servilement les types, les formes, les procédés expéditifs qui lui étaient particuliers. Il est juste de dire que ce fut d'abord et irrévocablement sur le goût de Sarrazin en peinture qu'agit Simon Vouet; quant à son goût de sculpteur, Jacques conserva longtemps encore l'empreinte de sa forte éducation italienne, surtout dans les premières œuvres qu'il exécuta à Paris, et qui fixèrent et consacrèrent sa haute réputation. De celles-là il faut citer les quatre Anges de stuc destinés au maître-autel de Saint-Nicolas des Champs, et qui furent son éclatant début; puis ses chefs-d'œuvre, les huit cariatides colossales dont il fournit les modèles pour la décoration du grand pavillon du Louvre, exécutées sous sa direction par Guérin et Buyster. Ces magnifiques figures, qui soutiennent avec bonheur (c'est leur plus bel éloge) le voisinage des merveilles de Jean Goujon, valurent à Jacques Sarrazin la faveur de Louis XIII, une pension, et un logement aux galeries du Louvre. La reine Anne d'Autriche lui témoigna qu'elle l'estimait le plus grand sculpteur qu'eût alors la France, en le chargeant d'exécuter l'enfant d'or offert à la Vierge par un ange d'argent, en accomplissement du vœu qu'elle avait fait à Notre-Dame de Lorette pendant sa première grossesse; plus tard elle chargea encore Sarrazin d'exécuter le buste en bronze du roi enfant, et, en 1643, les deux Anges en argent destinés à être placés dans l'église Saint-Louis de la rue Saint-Antoine, pour y supporter le cœur de Louis XIII. Nous ne pouvons entrer dans le détail de toutes les sculptures, de tous les crucifix, bas-reliefs, bustes, compositions tumulaires, dont Sarrazin enrichit les églises et les palais de Paris; nous ne citerons, comme œuvres capitales, que son tombeau du cardinal de Bérule, et le mausolée du prince de Condé, mort en 1646.

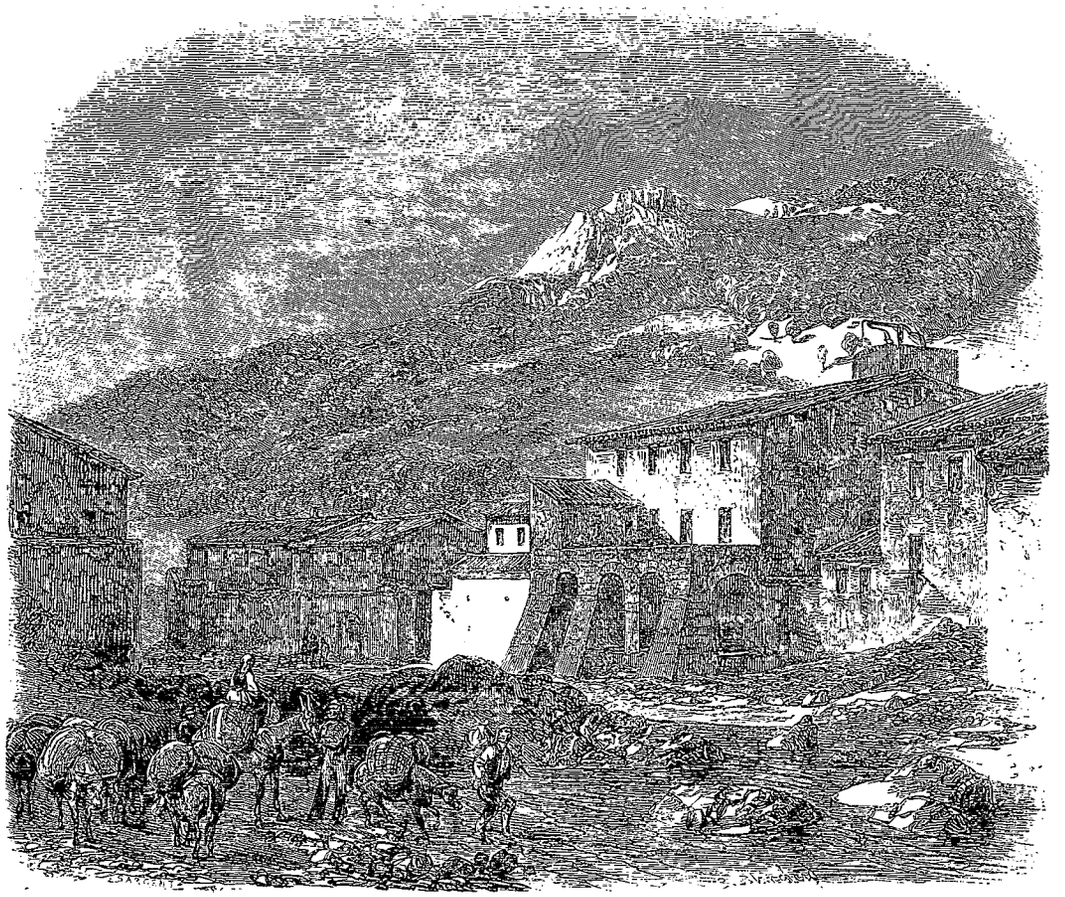
Statue de Jacques Sarrazin, par M. Malknecht, inaugurée le 14 septembre 1851, à Noyon.

La collection de sculpture moderne du Louvre ne possède aujourd'hui de ce grand sculpteur que le bas-relief ovale qui décorait, à Sainte-Croix de la Bretonnerie, le tombeau de l'abbé Hennequin, conseiller du Parlement. Quant à ses peintures, le Louvre n'en possède point, et on ne les connaît plus que par les gravures que Daret a faites de quelques-unes de ses Vierges. On citait particulièrement, dans une chapelle de l'église des Minimes du quartier Saint-Antoine, une Sainte Famille. Les quatre médaillons en camaïeu qui étaient au plafond étaient aussi de lui, « et d'une si grande beauté, ajoute d'Argenville (*Voyage pittoresque*) qu'on les croirait de le Sueur. »

Jacques Sarrazin avait été, en 1648, l'un des douze *anciens* fondateurs de l'Académie royale de peinture et de sculpture. Son frère cadet, Pierre Sarrazin, également sculpteur, fut admis dans cette Académie le 6 juin 1665, et mourut le 3 août 1679, à soixante-dix-sept ans. Il était sans doute élève de son frère aîné, qui se fit remarquer, au milieu des artistes ses contemporains, non-seulement par ses œuvres, mais encore par la pépinière de sculpteurs qui se formèrent dans son atelier: Lerambert, Legros, Jacques Buirette et Étienne le Hongre furent les plus connus de ses élèves.

Jacques Sarrazin mourut le 3 décembre 1660, âgé de soixante-huit ans, dans son logement des galeries du Louvre. Il laissait un fils, nommé Bénigne Sarrazin, et qui était peintre. Le roi, en reconnaissance des glorieuses œuvres de Jacques Sarrazin, conserva son logement à ce fils, par brevet du 20 décembre 1660, et lui accorda une pension de trois cents livres pour aller étudier à Rome. Les *Archives de l'art français*, qui publient ce brevet, page 215, en publient un autre, page 241, qui établit que Bénigne Sarrazin mourut en 1692; et, son logement ayant été donné à cette époque au décorateur J. Lemoyne, il est permis de croire qu'en lui s'éteignit la descendance directe de Jacques Sarrazin.

LA JUNQUERA, EN ESPAGNE.



Une vue de la Junquera. — Dessin de P. Blanchard.

La Junquera est un bourg espagnol situé dans la partie orientale des Pyrénées, à peu de distance du cap de Creus (cap des Croix) et du fort de Bellegarde. C'était jadis un marécage, comme l'indique son nom : *Junquera*, jonchère, lieu couvert de joncs. L'humidité a disparu pour faire place à une agréable fraîcheur, qu'entretiennent les hautes montagnes verdoyantes, les bois de chênes et de noisetiers, et un petit torrent qui se nomme Llobregat, comme celui dont les eaux se perdent près du port de Barcelonne. Au bord du Llobregat s'étend une longue rue : c'est le bourg entier, qui compte à peine neuf cents habitants. Cette petite population, aussi laborieuse que celle des grands centres industriels, ne connaît ni la misère, ni les dissipations fiévreuses des villes. Elle récolte la noisette; elle récolte le liége, le met en œuvre, l'arrondit, l'empile dans les sacs; puis noisettes et bouchons vont charger les légers navires du cap de *la Selva de Abaix*, ou de Cadaques, qui les transportent à Barcelonne, où toutes les nations maritimes se les partagent pour les répandre dans le monde entier. Un pont de pierre, une vieille tour, une petite église, sont les seuls édifices de la Junquera. L'aisance n'y a fait germer jusqu'à ce jour ni luxe ni orgueil; on se contente d'y être simplement heureux.

LE MÉMORIAL DE FAMILLE (1).

§ 1. *L'entrée en ménage.*

Marié de la veille, je venais d'ouvrir les yeux dans mon nouveau logement. Les rayons du soleil matinal glissaient entre les rideaux de mousseline; un parfum de résédas pénétrait jusqu'à l'alcôve, et j'entendais, dans la pièce voisine, une voix aimée qui fredonnait mon air favori.

Autour de moi, sur les meubles, étaient dispersés mille objets dont la vue me rappelait quel changement venait de se faire dans ma vie. Là c'était le bouquet d'oranger que Marcelle portait la veille; ici, la corbeille à ouvrage qui ne quittait pas autrefois sa chambre de jeune fille; plus loin, la petite bibliothèque qu'ornaient ses prix de pension et quelques volumes plus récemment offerts par moi-même. Tout ce qui m'entourait semblait ainsi m'avertir que je n'étais plus seul. Jusqu'alors j'avais côtoyé, en volontaire indépendant, les flancs de l'armée humaine, allant au pas de ma fantaisie, et mesurant à mes seules forces la longueur de l'étape ou celle du repos; maintenant j'étais entré dans les rangs; j'avais une compagne de route sur laquelle il fallait régler ma marche, à qui je devais rendre en protection tout ce qu'elle me donnerait en tendresse! Quelques jours auparavant, j'aurais pu tomber sans laisser de vide; désormais ma destinée se trouvait liée à d'autres destinées; j'avais pris racine dans la vie, et il fallait grandir et se fortifier pour abriter les nids bientôt formés à mon ombrage.

Douce responsabilité, qui m'exaltait sans m'inquiéter!

(1) Le *Magasin pittoresque* croit être fidèle à sa direction et satisfaire au goût de ses lecteurs en publiant ce *Mémorial de famille*, dû à la collaboration de M. Émile Souvestre, auteur du *Calendrier de la mansarde*, couronné par l'Académie française sous le titre de : *Un philosophe sous les toits* (prix de 1 200 fr.), et des *Mémoires d'un ouvrier*, lus publiquement dans la ville de Genève pour la moralisation des classes laborieuses, et adoptés comme livre classique dans les écoles primaires du canton. C'est dans notre recueil que ces deux ouvrages ont paru pour la première fois (voy. 1849 et 1850).

Que pouvions-nous craindre, Marcelle et moi? Ne partions-nous pas comme ces théories athéniennes qui faisaient voile vers le temple de Delphes, la poupe couronnée de fleurs, au bruit des chants et de la lyre? N'entendions-nous pas retentir en nous le chœur mystérieux des fées de la jeunesse? La Force disait:

— Qu'importe la tâche? Ne sentez-vous pas que tout vous sera facile? C'est à ceux qui faiblissent de soupeser le fardeau; Atlas sourit en portant le monde.

La Foi ajoutait:

— Ayez confiance, et les montagnes qui vous font obstacle se déplaceront comme des nuées, et le flot s'affermira sous vos pas, et l'arc-en-ciel se jettera comme un pont sur les vallées.

L'Espérance répétait:

— Voyez; devant vous est le repos après la fatigue, l'abondance après la privation; allez plus loin, là-bas, là-bas! le désert conduit à la terre promise!

Enfin une voix plus fascinante s'élevait à son tour et murmurait:

— Aimez-vous l'un l'autre; il n'y a point sur la terre de plus sûr talisman: c'est le *Sésame, ouvre-toi*, qui doit vous livrer tous les trésors de la création.

Chers encouragements, charmantes assurances, comment ne pas vous écouter? Oui, je vous crois, vaillantes amies de nos premières campagnes, vous qui, comme l'orchestre militaire destiné à enflammer le courage du soldat, nous conduisez à la bataille terrestre enivrés de votre mélodie! Que puis-je craindre dans cet avenir que je dois traverser le bras de Marcelle sur le mien? Ne commençons-nous pas tous deux le voyage, et le soleil ne vient-il pas de se lever? En avant à travers les prés qui fleurissent, le long des haies qui gazouillent, sous les forêts qui verdoient! Que les horizons succèdent aux horizons! Le jour est si beau et la nuit est si loin!

Tout en causant ainsi avec ma joie, je m'étais levé, et j'avais rejoint Marcelle, déjà occupée à prendre possession de son royaume domestique.

Il fallut tout visiter avec elle, admirer sa précoce érudition de ménagère, applaudir à ses prévoyances. Elle me montra d'abord la petite salle à manger où le repas devait nous réunir entre les heures de travail. Marcelle avait voulu, en faveur de cette heureuse destination, lui donner un air d'opulence et de fête. Sur les étagères brillaient les porcelaines, l'argenterie, les cristaux. Ici des fruits à demi cachés dans la mousse, là des fleurs fraîchement épanouies, partout la grâce dans l'abondance!

Plus loin était le salon, dont les rideaux fermés ne laissaient pénétrer qu'une molle lueur. Des statuettes ornaient les consoles; des cadres dorés cachaient la tapisserie; sur tous les meubles s'éparpillaient, avec un caprice élégant, les albums, les coffres de laque, les ivoires ciselés, riens précieux qui furent longtemps les trésors de la jeune fille. Vers le fond, une portière aux larges plis indiquait l'entrée du retrait réservé à la châtelaine. On voulait d'abord m'en interdire la vue, et il fallut en venir aux prières; enfin la portière fut soulevée, et nous entrâmes.

Le cabinet était éclairé par une petite fenêtre que masquait un store imitant les vitraux gothiques, et à travers lequel la lumière jaillissait en teintes richement colorées. Une bergère recouverte de siamoise occupait le fond, avec la table à ouvrage près de laquelle j'avais vu si longtemps broder Marcelle, quand je passais sous les croisées de sa tante. Vis-à-vis se dressait la jardinière de tôle vernie où elle-même cultivait quelques plantes préférées; plus haut était suspendue la cage à filigranes argentés, prison mélodieuse de l'oiseau qu'elle avait autrefois élevé; enfin, devant la fenêtre, avait été placé le bureau consacré, depuis sa sortie de pension, à ses correspondances.

Elle me le montra avec une sorte de gravité attendrie. Là tout lui rappelait un souvenir. Cette écritoire d'agate lui restait seule de la sœur aînée, morte à l'âge où elle commençait à la connaître assez pour l'aimer; ce coupe-papier de nacre lui avait été envoyé par sa tante avant qu'elle l'eût adoptée pour fille; ce cachet avait appartenu à son père! Elle entr'ouvrit l'un après l'autre les tiroirs pour me montrer, en souriant, les richesses qu'elle y renfermait. Ici c'étaient les lettres de sa meilleure amie de pension, aujourd'hui mariée, partie, perdue pour elle; là, des papiers de famille; plus bas, ses certificats d'actes religieux accomplis, de prix obtenus, d'examens subis; — humbles papiers de noblesse de la jeune fille! — Enfin, au coin le plus caché, quelques bouquets flétris et la correspondance échangée entre nous pendant une absence, avec l'agrément et sous l'adresse de la tante Roubert.

Ainsi se trouvaient réunies toutes les réminiscences touchantes ou gracieuses! C'étaient les poétiques archives de Marcelle, le lieu d'asile où elle voulait se retirer aux heures de solitude. A mon retour du travail, j'étais sûr de la retrouver souriante et comme parfumée des souffles du passé.

Cette idée me fit passer dans le cœur un flot de joie.

— Ah! pourquoi, me dis-je, tous les hommes n'ont-ils pas ainsi un refuge consacré aux souvenirs doux et saints, un sanctuaire où se conservent à jamais les témoignages des affections de la famille et des enthousiasmes de la jeunesse? Nos aïeux avaient une cellule creusée dans le granit et fermée d'une double porte de fer, où ils conservaient, par orgueil, les vains titres de leur origine; ne pouvons-nous accorder par reconnaissance un coin obscur aux titres du cœur, à tout ce qui nous rappelle les nobles expansions et les généreuses espérances? Le temps a arraché des murailles l'arbre généalogique des familles, mais il a laissé place pour celui des âmes. Cherchons le germe de nos jugements, de nos sympathies, de nos répugnances, de nos espoirs; nous le trouverons toujours dans quelque fait d'autrefois. Le présent a pour racine le passé. Qui n'a rencontré, par hasard, quelqu'un de ces vestiges des premières années, et qui ne s'est senti ému de leur rencontre? C'est en revoyant les points de départ que l'on calcule mieux la distance parcourue, et qu'on s'effraye ou qu'on s'applaudit. Trop heureux celui qui, en retrouvant le jeune portrait, ne trouve point l'original trop flétri par l'âge!

La voix de mon père nous fit quitter le retrait de Marcelle. Il venait visiter notre nouveau logis, et ajouter son contentement à notre bonheur. — Tendre stoïque, dont le courage n'avait jamais été qu'un rempart pour les faibles, et l'inflexibilité qu'une obstination de dévouement, il était indulgent à tous, parce qu'il ne se pardonnait rien à lui-même, et savait voiler son austérité de sourires. Avec lui la sagesse n'avait ni morgue ni colère; elle se baissait jusqu'à vous pour que vous pussiez l'entendre; elle vous guidait de la main, elle prenait votre pas et marchait à vos côtés. C'était une mère qui instruit, jamais un juge qui condamne.

Heureux d'une union désirée, il n'avait point voulu pourtant prendre place à notre foyer.

— Ces premières heures de la jeunesse sont à vous, m'avait-il dit en m'embrassant; jouissez-en sans trouble; un vieillard ferait ombre au plein soleil de votre joie. Mieux vaut me regretter absent que d'être gêné un seul instant de ma présence. A votre âge et au mien, on a, d'ailleurs, besoin de solitude, vous pour causer de vos espérances, moi pour rappeler mes souvenirs. Plus tard, quand mes forces fléchiront, je viendrai m'appuyer à vos deux bras et fermer les yeux sous l'ombre de votre prospérité.

Et toutes mes prières avaient été inutiles; il avait fallu se soumettre à cette séparation.

Cependant Marcelle, qui s'était élancée à sa rencontre, le ramenait triomphante à travers notre appartement, dont elle recommençait avec lui l'examen. Mon père écoutait tout, répondait à tout, souriait de tout. Il se laissait promener à

travers nos enchantements et nos rêves ; il s'arrêtait avec nous devant chaque horizon ; il nous montrait au loin une espérance inaperçue ou une joie oubliée ! Réunis au retrait, nous avions laissé ainsi couler les heures sans y prendre garde, quand la tante de Marcelle arriva.

Qui n'a connu la tante Roubert dans notre petite ville natale ? Son nom seul prononcé mettait en gaieté. Veuve de bonne heure et chargée d'intérêts compromis, elle avait tout sauvé à force d'activité, d'ordre, d'économie. C'était d'elle surtout qu'on eût pu dire que *sa part d'esprit lui avait été donnée en bon sens.* Solidement assise sur la réalité, elle avait conduit sa destinée par les routes battues, évitant prudemment les cailloux qu'y sèment le caprice et l'idéal. Toujours trottant, rangeant, grondant, elle trouvait le temps de faire prospérer ses affaires et de rétablir celles du voisin, ce qui l'avait fait surnommer plaisamment *la Femme de ménage de la Providence.* Vulgaire en apparence, elle avait le génie des choses positives, et l'événement finissait toujours par lui donner raison. Son esprit était la prose de la vie, mais une prose si nette et si ferme, qu'on l'eût trouvée profonde sans sa simplicité. La tante Roubert arrivait, selon son habitude, un parapluie à la main ; son bras était chargé d'un immense cabas de crinoline.

Elle entra comme une ondée de grêle dans le petit cabinet où nous nous étions arrêtés.

— Vous voilà pourtant ! s'écria-t-elle ; je vous cherche dans toutes les pièces. Savez-vous, ma chère, que les malles de linge viennent d'arriver ?

— Fort bien, je vais m'en occuper, dit Marcelle, qui, une main dans la main de mon père, l'autre dans la mienne, ne se pressa point de partir.

— Vous en occuper ! répéta la tante Roubert ; ce sera bien inutile, vous ne trouverez place nulle part. Je viens de parcourir votre appartement, ma pauvre fille : ce n'est pas un logement, c'est une décoration de théâtre !

Marcelle se récria :

— Que dites-vous là, ma tante ? Remy et son père viennent de le visiter, et sont ravis !

— Ne me parle pas des hommes quand il s'agit de ménage ! reprit péremptoirement madame Roubert ; à leurs yeux, rien ne manque pourvu qu'il y ait des mouchettes et un tire-bottes ; mais moi, chère amie, je sais ce que c'est qu'une maison. Tout à l'heure, en entrant dans le vestibule, j'ai cherché une patère pour suspendre mon manteau ; je n'ai trouvé que des giroflées ! Tu as des fleurs pour fonds d'ameublement !

Marcelle voulut protester en énumérant notre mobilier ; mais sa tante l'interrompit :

— Il ne s'agit point de ce que tu as, mais de ce qui te manque, dit-elle ; j'ai bien vu, dans ton salon, de petits marmousets de bronze...

— Des marmousets ! m'écriai-je, les statuettes de Gœthe et de Rousseau !

— C'est possible, reprit tranquillement la tante Roubert, cela peut servir, à la rigueur, de porte-allumettes ; mais en bas, dans la cheminée de votre bureau, cher ami, il n'y a ni pincettes, ni chenets. J'ai aussi trouvé, en ouvrant le buffet, un petit service de vermeil, et pas de cuiller à potage, ce qui fait supposer que vous vous nourrirez de confitures. Enfin les étagères de la salle à manger sont garnies de fort belles porcelaines dorées ; malheureusement la cuisine n'a ni poêle à frire, ni rôtissoire !... Mon Dieu ! j'entre là dans des détails bien grossiers, n'est-ce pas ? ajouta-t-elle, en voyant le mouvement que nous n'avions pu réprimer ; mais il faudra toujours y venir, quand vous voudrez une omelette ou un rôti. Autant donc prendre ses précautions.

— Vous avez raison, répliquai-je avec un peu d'humeur, car j'avais remarqué la confusion de Marcelle ; mais il est toujours temps de réparer de pareils oublis quand le besoin les fait sentir.

— C'est-à-dire que vous attendrez l'heure du coucher pour commander les matelas, reprit madame Roubert ; à la bonne heure, chers enfants ! mais, dans ce cas, le moment est venu pour votre linge de ménage, qui attend là dans le vestibule ; ma nièce ne compte point le ramasser, je suppose, dans sa cage ni dans sa jardinière ; peut-elle me montrer la place qu'elle lui a réservée ?

Marcelle était devenue très-rouge, et roulait avec embarras le petit ruban noir de son tablier.

— Eh bien, quoi ? tu n'y as pas songé, reprit la vieille tante ; il ne faut pas te déconcerter pour cela ! nous chercherons où le mettre après déjeuner ; car tu sais que nous déjeunons ensemble ?

Pour cela, Marcelle ne l'avait point oublié, et elle voulut montrer sur-le-champ la table servie par elle. A sa vue, mon père ne put retenir un geste d'émerveillement. Au milieu se dressait une corbeille de fruits mêlés de fleurs et de feuillages, autour de laquelle étaient dispersées toutes nos friandises favorites ; chacun pouvait reconnaître le mets préparé à son intention. Madame Roubert, qui avait promené autour de la table un regard rapide, s'écria tout à coup :

— Et le pain, ma fille ?

Marcelle poussa une exclamation consternée.

— Il n'y en a pas, reprit tranquillement la tante ; envoie ta bonne en acheter.

Et, baissant la voix, elle ajouta :

— Comme elle passe devant ma porte, elle dira en même temps à Baptiste d'apporter, pour le père Remy, la grande ganache, et vous la garderez. Tes chaises gothiques sont fort agréables à regarder ; mais quand on est vieux ou malade, ce qu'on demande surtout à un siége, c'est de s'y trouver bien assis.

En attendant le retour de la servante, madame Roubert recommença avec Marcelle la visite de notre logis. Elle indiqua ce qui avait été oublié, releva l'incommodité de quelques arrangements, réclama certaines améliorations, le tout gaiement et avec simplicité. Ses avertissements n'étaient jamais des critiques ; elle montrait l'erreur sans s'étonner qu'on l'eût commise, et sans se prévaloir de l'avoir reconnue.

L'examen achevé, elle prit sa nièce à part pour compter. Marcelle alla chercher la petite cassette de bois de rose qui lui servait de coffre-fort, et voulut dresser le bordereau des dépenses faites depuis huit jours. Mais tous ses calculs ne purent établir une balance satisfaisante. Elle eut beau recommencer ses additions, compter pièce à pièce l'argent qui lui restait, le déficit demeura invariable ! Stupéfaite d'un pareil résultat et de l'importance du total dépensé, elle regardait déjà la serrure de sa cassette, et se demandait comment la somme qu'elle renfermait avait pu disparaître, quand la tante Roubert l'arrêta court.

— Prends garde, dit-elle sérieusement, voilà que, faute de te rendre compte, tu soupçonnes déjà ! Avant ce soir tu en viendrais à accuser ! C'est la marche ordinaire. Le désordre enfante la défiance, et on aime mieux douter de la probité des autres que de sa propre mémoire. Aucune serrure n'empêchera cela, mon enfant, parce qu'aucune ne pourra te mettre à l'abri des mécomptes. Pour la femme qui dirige une maison, la seule sauvegarde est un livre de ménage qui l'avertit jour par jour, et qui rend témoignage à la fin du mois. Aussi t'ai-je apporté un de ceux que ton oncle avait jadis l'habitude de préparer pour moi.

Elle le tira de son cabas et le remit à Marcelle. C'était un petit registre relié en parchemin, dont la couverture, semblable à celle des portefeuilles, formait intérieurement trois poches destinées aux reçus, aux notes et aux mémoires. Il était divisé en plusieurs parties distinguées par des signets et correspondant aux différents ordres de recettes ou de dépenses, de sorte que l'on pouvait apprécier d'un coup d'œil non-seulement les chiffres généraux, mais leur provenance et leur relation avec chaque chiffre particulier. Le tout for-

mait un budget domestique aussi clair que complet, dans lequel un compte était ouvert à chaque branche de service du petit gouvernement régi par la ménagère.

M. Roubert, qui avait été, de son vivant, une sorte de Franklin inconnu, uniquement occupé de soumettre au bon sens les affaires et les consciences, avait écrit devant chaque chapitre une maxime empruntée ou inédite que l'on avait sans cesse sous les yeux comme un avertissement. En tête du livre, on lisait ces mots tracés en ronde et à l'encre rouge :

« L'ÉCONOMIE EST LA SOURCE DE L'INDÉPENDANCE ET DE » LA LIBÉRALITÉ. »

Plus loin, au compte des frais de table :

« L'homme sage a toujours trois cuisiniers qui assaisonnent » les plus simples mets : la sobriété, l'exercice, et le contentement de lui-même. »

Au chapitre de la bienfaisance :

« Donne comme si tu recevais. »

Enfin, à la page destinée à consacrer les épargnes de chaque mois, il avait copié cette pensée d'un philosophe chinois :

« Avec le temps et la patience, la feuille de mûrier devient satin. »

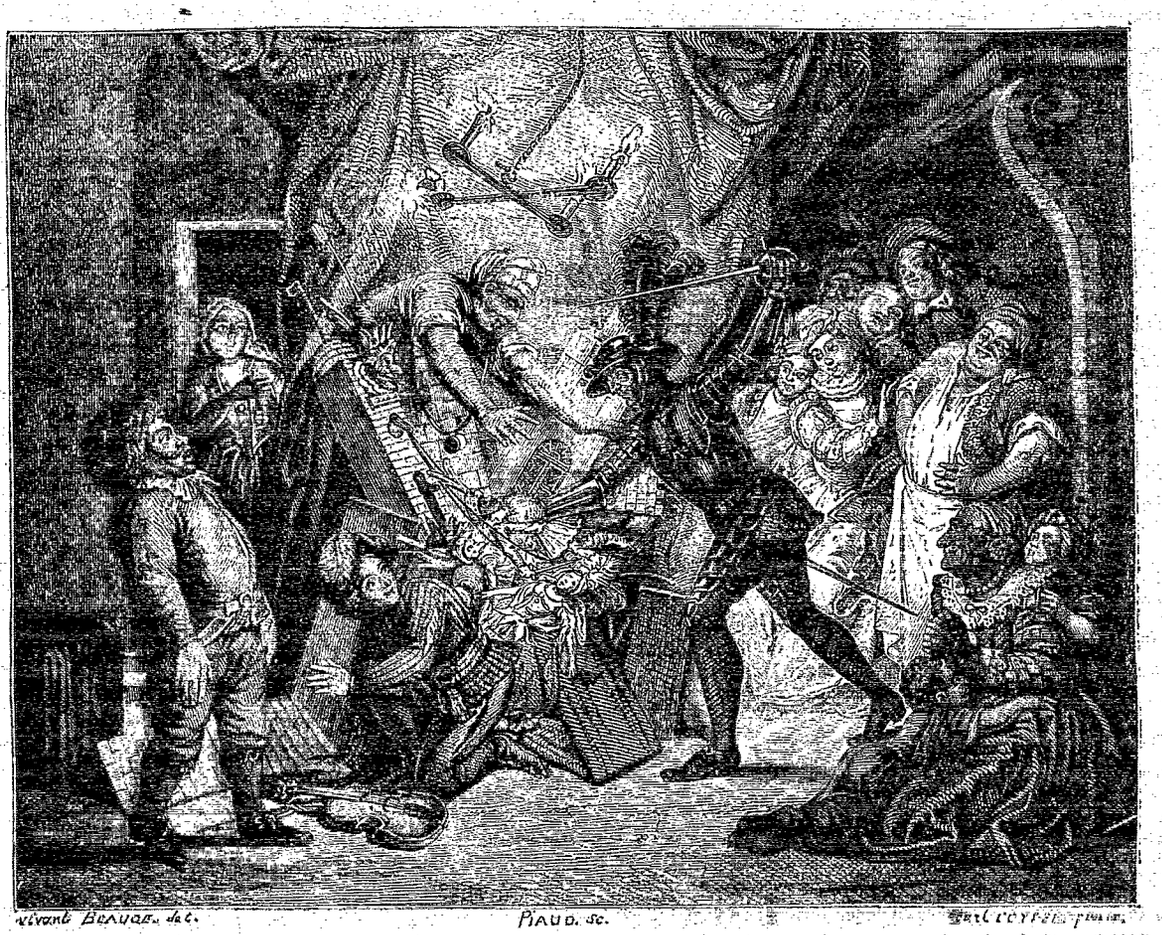
Tout en nous laissant parcourir le registre pour lire les conseils pratiques qu'il renfermait, la tante Roubert expliquait à Marcelle ce qu'elle devait en faire, et l'initiait, en quelques mots, à la comptabilité du ménage. Pendant qu'elle parlait, mon père me prit par le bras et m'attira doucement dans l'embrasure d'une fenêtre.

La suite à une autre livraison.

AVENTURES DE DON QUICHOTTE,

PEINTES PAR C.-A. COYPEL.

Au château de Fontainebleau, le Primatice avait peint l'Iliade, et Ambroise Dubois, les Aventures de Théagène et



Don Quichotte combat les marionnettes qu'il prend pour des Maures. — Tableau de Charles Coypel. — Dessin de V. Beaucé.

de Chariclée. Au château de Cheverni, Jean Mosnier, artiste blaisois, avait peint aussi ces Aventures, avec l'Histoire d'Astrée et celle de don Quichotte. Toutefois, ces traductions d'œuvres littéraires en peinture semblent n'avoir été longtemps, en France, que de rares exceptions inspirées par le besoin d'ensemble dans les décorations pittoresques. Durant la première moitié du dix-huitième siècle, ce devint une mode, ou, si l'on veut, un goût qui entraîna tous les artistes en renom. Antoine Coypel met en tableaux l'Énéide et les tragédies de Racine; son élève, Philippe d'Orléans le régent, dessine le roman pastoral de Longus; Charles Coypel peint les Aventures de don Quichotte; en même temps, Oudry peint, dessine et grave les Fables de la Fontaine et le Roman comique de Scarron (1); puis Pater, l'élève de Watteau, Lancret, Galloche, Subleyras, cherchent et trouvent des tableaux charmants dans les œuvres de la Fontaine; Natoire, Pater lui-même, reviennent au héros de Coypel, en l'honneur duquel Boucher et Trémolières avaient déjà composé quelques dessins.

Charles-Antoine Coypel était né à Paris en 1694. Son père, Antoine Coypel, premier peintre du roi et du régent, lui adressa une épître en vers sur la peinture, et la commenta

(1) Voy. t. XVIII (1850), p. 49.

dans de longs discours prononcés aux conférences de l'Académie royale de peinture et sculpture.

Enfin vous le voulez, ma résistance est vaine ;
Un ascendant plus fort malgré moi vous entraine,
Et de l'art du dessin votre cœur trop épris
Veut dans l'Académie en disputer le prix.....

« Le ciel, dit Antoine Coypel dans sa préface, m'ayant donné un fils avec une inclination et des dispositions particulières pour le bel art de la peinture qu'il embrassa pour ainsi dire malgré moi, et entraîné seulement par la force de son génie, je m'avisai de lui former une épître de ces vers faits lorsque j'étais encore fort jeune. »

L'exemple et les conseils paternels profitèrent bien à Charles Coypel ; dès le 31 août 1715 il fut agréé et reçu à l'Académie, et le 26 octobre 1720, l'Académie le nomma

Charles-Antoine Coypel. — Dessin de Bocourt.

professeur adjoint. C'est environ à cette dernière époque qu'il faut faire remonter l'exécution de la série de ses tableaux sur don Quichotte. Les seules dates que l'on trouve sur les estampes gravées d'après ces compositions, sont celles de 1723 et 1724. Les tableaux qui ont fait le plus d'honneur à Charles Coypel sont donc une œuvre de jeunesse ; on trouve dans leur peinture une préoccupation exclusive de la couleur de Rubens, non pas telle qu'elle apparaît à Anvers dans les plus délicats chefs-d'œuvre de ce grand-maître, mais telle que de Piles et tous les Coypel l'avaient admirée et étudiée dans la galerie de Marie de Médicis, au palais du Luxembourg. Du reste, Charles Coypel s'était appliqué à observer, dans cette série, ce que nous appellerions aujourd'hui la couleur locale, avec un scrupule dont l'on aurait quelque peine à ne point douter sans ces termes précis d'un auteur contemporain, Pierre de Hondt : « La collection des principales Aventures de don Quichotte de la Manche, que le célèbre Charles Coypel nous a donnée vers le temps de la majorité de Louis XV, est, sans contredit, le meilleur et le plus estimable des divers recueils de cette espèce, en ce qu'il n'y a rien négligé, notamment par rapport aux mœurs, coutumes, habillements et autres usages d'Espagne, d'où il a pris un soin tout particulier de s'en faire envoyer des dessins pris exprès sur les lieux mêmes,

et que, de l'aveu même des Espagnols, il y a parfaitement bien représentés. Aussi les gravures qu'il en publia alors, furent-elles si bien reçues, si généralement recherchées et si promptement enlevées, qu'elles ne tardèrent pas à devenir rares et conséquemment d'un prix excessif. »

Bernard Picart, dessinateur retiré en Hollande, entreprit une édition nouvelle de ces estampes dans un format plus commode et moins coûteux. Cette édition ne parut à la Haye qu'en 1746, et c'est de l'avertissement de ce beau volume, écrit par l'éditeur Pierre de Hondt, que nous avons extrait les lignes précédentes.

Ces tableaux, au nombre de vingt-cinq, furent gravés par Surugue, Ravenet, Lépicié, Joullain, Hansard, Sylvestre, Cochin, Madeleine Hortemels-Cochin, Beauvais, Pailly, Tardieu. C'étaient les plus habiles graveurs de ce temps. A cette série il faut ajouter un dernier tableau non gravé, quoique peint aussi de la main de Coypel, peut-être après coup, et représentant don Quichotte endormi, combattant contre des outres.

La collection entière fut envoyée, sous le règne de Louis-Philippe, au château de Compiègne (1).

Quoi qu'il en soit du mérite de sa peinture, on peut dire de Charles-Antoine Coypel que ce furent les grâces de son esprit, plus encore que celles de son crayon et de son pinceau, qui lui valurent une vie glorieuse et honorée. En 1722, à la mort de son père, dont la mémoire lui a inspiré un bel éloge académique, lu à l'Académie le 6 mars 1745, Charles Coypel fut nommé directeur des dessins du cabinet du roi, et premier peintre du duc d'Orléans. En 1746, il fut nommé premier peintre du roi. En même temps, ses dignités académiques ne firent que s'accroître. Après avoir passé par les fonctions de professeur et adjoint à recteur, il fut nommé à l'unanimité, en 1747, directeur de l'Académie. Ces charges à la cour et à l'Académie, la part qu'il prit au développement de l'École française de peinture à Rome et aux règlements de l'Académie, les essais qu'il fit avec M. de Caylus pour publier par l'eau forte les plus beaux dessins confiés à sa garde, tous ces soins lui laissèrent peu de temps pour peindre. Toutefois cet artiste, d'un esprit actif et facile, trouva encore le loisir nécessaire pour exécuter un certain nombre de grands tableaux destinés aux églises de Paris, pour prononcer à l'Académie des conférences théoriques sur l'art, et pour composer les comédies héroïques des *Amours à la chasse*, des *Folies de Cardenio*, et du *Triomphe de la raison*, qui lui valurent une place sur le Parnasse de Titon du Tillet (voy. la Table des dix premières années).

Charles Coypel mourut le 14 juin 1752, à l'âge de cinquante-huit ans, « regretté des artistes et des gens de lettres, dit Papillon de la Ferté, autant pour ses talents que pour ses qualités personnelles. »

HENRI ZSCHOKKE.

Suite.—V. p. 39.

Vers la fin de l'hiver, Zschokke se rendit à Paris. C'était l'époque de la conjuration de Babeuf. Il suivit pendant quelque temps, avec un vif intérêt, le mouvement des esprits. Mais bientôt sa vie sans vocation et sans but lui devint à charge. Il se sentait inutile au monde et regrettait de ne s'être pas voué à quelque profession manuelle plutôt que d'avoir perdu tant d'années à étudier une science qui ne lui semblait susceptible d'aucune application. Cette idée le domina tellement qu'il résolut de renoncer aux lettres pour se faire artiste, et d'aller à Rome se vouer à la peinture. Il se procura donc tous les objets nécessaires, puis, disant adieu à Paris, se dirigea vers l'Italie en traversant encore une fois la Suisse, afin de s'inspirer de ses paysages alpestres. Il s'arrêta quelques semaines à Berne, visita l'Oberland, puis, remettant ses effets à un commissionnaire qui se chargeait de les lui faire parvenir à Coire, il partit à pied en passant par les montagnes des Waldstætten. Arrivé dans le chef-lieu du canton des Grisons, il n'y trouva point sa malle, et fut obligé d'écrire à Berne pour savoir ce qu'elle était devenue. Ce retard l'empêcha de suivre son plan, qui était de prendre la poste pour Milan et Florence. Il fallut attendre, et cette circonstance, en elle-même bien insignifiante, décida de sa destinée. En effet, poussé par le désœuvrement, il fit une visite aux deux seuls hommes dont le nom lui était connu à Coire : le poëte Salis-Seewis et le docteur Nesemann. Or ce dernier dirigeait un pensionnat établi dans le château seigneurial de Reichenau, où le duc de Chartres avait trouvé un asile en 1793, et qui était alors dans un état fâcheux de décadence. Zschokke visita cet institut avec l'intérêt d'un homme expert en fait d'enseignement. Nesemann, frappé des vues excellentes qu'il développait sur les moyens de relever l'établissement, lui conseilla de s'en charger et de renoncer à son voyage d'Italie. Sa qualité d'étranger, loin d'être un obstacle, pouvait offrir, au contraire, un élément de succès, car la décadence du pensionnat provenait surtout des dissensions intestines dont le canton des Grisons était le théâtre. Reichenau appartenait à l'une des familles praticiennes qui se disputaient le pouvoir, et c'était là l'unique motif de la défaveur jetée sur un établissement de première nécessité pour le pays, puisqu'il n'en existait pas d'autre du même genre. Vivement sollicité par les hommes les plus influents de Coire, Zschokke accepta, devint acquéreur du château, et se mit à la tête de l'institut avec un zèle qui fut bientôt couronné du plus brillant succès. Après quelques mois, les élèves affluèrent de toutes les contrées voisines, et au bout de la première année leur nombre dépassait soixante-dix.

Ainsi, grâce à la négligence d'un commissionnaire expéditeur, l'aventureux jeune homme vit sa carrière fixée d'une manière bien étrange et bien inattendue. Il renonça sans peine à Rome, à la palette et aux pinceaux. Sa position était plus belle qu'il ne l'avait jamais rêvée. Propriétaire d'un vaste domaine dans la situation la plus admirable, il pouvait y mettre en œuvre toutes les données que l'observation et la méditation lui avaient fournies sur l'éducation de l'homme. Non-seulement la profession d'instituteur s'accordait avec ses goûts et ses capacités, mais encore il avait le sentiment qu'il s'acquerrait ainsi des droits réels à la reconnaissance du pays. Il se consacra donc sans réserve à l'accomplissement d'une tâche qui le rendait heureux et ouvrait une sphère nouvelle à son activité. Les réformes les mieux entendues ne tardèrent pas à faire de Reichenau un pensionnat modèle où l'on envoyait des élèves de toutes les parties de la Suisse. Employant ses heures de loisir à étudier les annales du pays des Grisons, Zschokke publia le résultat de ses travaux sous le titre de : *Histoire de la république des trois ligues dans la Haute-Rhétie*. Cet ouvrage obtint un succès qui le remplit de joie. Il conçut alors l'idée de faire un livre plus directement utile à la population ignorante du pays des Grisons, où l'instruction publique, laissée aux autorités communales sans aucune direction supérieure, était dans un abandon déplorable. Cette nouvelle publication, qui renfermait l'abrégé des doctrines religieuses, suivi d'applications morales, de notions géographiques et d'un résumé de l'histoire natio-

(1) Depuis, on a fait sortir du Musée du Louvre, pour servir aussi à la décoration du château de Compiègne, dix grands tableaux provenant d'anciennes bandes venues des Gobelins, et dans lesquels Charles Natoire avait représenté des scènes du roman de Cervantes : l'Entrée de Basile et de Quiterie; la Doloride aux pieds de don Quichotte; Quiterie au bain; Sancho visitant les noisetiers; Repas de Sancho; don Quichotte vainqueur de Carrasco; don Quichotte à la caverne de Montesinos; Entrée de Sancho dans l'île de Barataria; un fragment de tableau de l'Entrée de Sancho dans l'île de Barataria.

nale, fut très-bien accueillie. On la répandit dans tous les villages; pour la rendre plus populaire encore, on la traduisit en langue roumanche, et Zschokke reçut, en récompense de ses louables efforts, le don gratuit de bourgeoisie.

Cependant l'horizon politique s'obscurcissait de plus en plus; l'armée française envahit le territoire de la Confédération. L'ancienne alliance fut rompue; on voulut donner aux cantons un gouvernement plus unitaire. Le pays des Grisons fut engagé à renoncer à son indépendance pour entrer dans la nouvelle Suisse. Coire renfermait des mécontents assez nombreux qui s'appuyèrent avec joie sur l'influence française; mais le peuple, consulté sur ce qu'il avait à faire, se prononça pour la négative, et réclama la protection de l'Autriche. A la suite de cette décision, la minorité se vit obligée de fuir pour échapper à des poursuites et à des vengeances. Zschokke, bien qu'étranger aux affaires publiques et ne s'étant point prononcé sur la question en litige, dut suivre dans l'exil ses amis qui appartenaient au parti français. Tscharner, qui en était le chef le plus actif et le plus capable, lui persuada de l'accompagner à Aarau, où il allait intercéder auprès du gouvernement de la république helvétique en faveur de ses compatriotes opprimés ou fugitifs. Zschokke accepta cette mission, dont il demeura plus tard seul chargé, jusqu'au moment où le pays des Grisons fut occupé par l'armée autrichienne. Le principal résultat de ses efforts fut d'obtenir que les exilés seraient reconnus citoyens suisses, avantage dont il profita lui-même, et qui permit à Stapfer de se l'attacher pendant son ministère. Zschokke remplit avec succès plusieurs missions pacifiques dans les Cantons les plus hostiles au nouveau régime. Il se lia bientôt avec les hommes éminents de la Suisse, tels que Pestalozzi, Usteri, Rengger, Laharpe, et dirigea tout son zèle vers les moyens de rendre à la commune patrie la paix, l'ordre et la liberté. C'est alors qu'il commença la publication du *Schweizer Bote* (Messager suisse), journal populaire dans lequel il s'efforçait de réveiller le sentiment national, d'éclairer le peuple sur ses véritables intérêts, de lui faire comprendre que l'amour du travail et la pratique des vertus étaient les bases les plus solides de la liberté. Cette feuille, dont le style simple et original offre un modèle précieux, ne tarda pas à se répandre partout, jusque dans les plus humbles chaumières. Jamais aucun journal suisse n'excita si vivement l'attention publique, jamais on ne réalisa si bien la pensée de ceux qui estiment que la presse doit être un instrument d'éducation morale et de salutaire progrès. Zschokke savait rester étranger à tout esprit de parti; son unique mobile était l'amour de sa nouvelle patrie, au bien de laquelle il se dévouait sans aucune arrière-pensée d'ambition personnelle. Son cœur excellent trouvait dans cette mission une sphère d'activité selon ses goûts, et il se regardait bien moins comme le représentant d'intérêts politiques quelconques que comme un pacificateur chargé d'adoucir les misères du peuple. La tâche était grande et difficile, car les désastres de la guerre n'avaient laissé que ruine et désolation dans les vallées naguère si heureuses des Waldstætten. Zschokke sut à la fois relever le moral des habitants et gagner l'estime et la confiance des généraux français, avec lesquels il dut plus d'une fois entrer en lutte pour faire cesser les exactions de leurs soldats. Grâce à ses efforts, d'abondants secours permirent de soulager les plus impérieux besoins; le calme se rétablit peu à peu; il eut le plaisir de sauver à Schwytz les biens de son ami Aloys Reding, et de l'y faire rentrer bientôt après sous sa protection. Appelé ensuite par le Directoire helvétique à suivre dans la Suisse italienne le corps d'armée du lieutenant-général Moncey, qui devait la traverser pour se rendre en Lombardie, Zschokke y continua sa noble mission avec le même zèle et la même prudence, jusqu'au moment où le conseil exécutif le nomma gouverneur du canton de Bâle. Dans cette nouvelle position, d'autres difficultés l'attendaient, plus grandes peut-être encore que celles qu'il avait rencontrées jusque-là. Cependant son esprit conciliateur en vint à bout; il réussit même à retrouver assez de calme pour goûter le charme d'une société polie et cultivée, plaisir dont il était depuis longtemps sevré. Ce fut alors qu'il publia l'*Histoire de la lutte des petits cantons*, ouvrage remarquable par le patriotisme qui l'anime.

Cependant la paix venait d'être conclue à Lunéville entre les puissances belligérantes, et un article du traité reconnaissait à la Suisse le droit de se donner une constitution conforme à ses besoins et à ses désirs. Cette clause fut comme le signal du soulèvement de tous les partis plus ou moins mécontents du régime de la république helvétique. Après bien des troubles et des luttes fâcheuses, les fédéralistes finirent par l'emporter; Aloys Reding fut placé comme premier landammann à la tête du gouvernement fédéral. Zschokke, qui, dès l'origine, s'était abstenu de s'enrôler sous la bannière d'aucun des deux partis unitaire et fédéraliste, craignant également le triomphe absolu de l'un ou de l'autre, et persuadé qu'il ne pourrait être ni de longue durée, ni favorable au bien de la patrie suisse, saisit cette occasion pour rentrer dans la vie privée. Malgré toutes les instances de Reding, il donna sa démission, et abandonna complétement les affaires publiques pour se livrer à l'étude et aux jouissances littéraires dans la société de Louis Wieland et de Henri de Kleist, avec lesquels il forma bientôt une liaison intime basée sur la conformité de l'âge et des goûts. Leur occupation favorite était de rivaliser à qui ferait la meilleure composition sur un sujet donné. C'est ainsi que les trois amis, se trouvant un jour dans la chambre de Zschokke, ouvrirent un concours entre eux à propos d'une gravure suspendue à la muraille, et portant pour légende : *la Cruche cassée*. Wieland en fit une satire mordante, Kleist une comédie, et Zschokke un conte empreint de la plus charmante naïveté. Le prix fut décerné à Kleist. Chacun avait choisi la forme qui convenait le mieux à la tournure de son esprit. Zschokke, toujours préoccupé du désir d'être utile, de contribuer à répandre des notions morales et à les faire pénétrer dans le peuple, affectionnait le conte comme un des sûrs moyens d'avoir accès auprès du plus grand nombre des lecteurs. Il ne tarda pas à essayer de l'appliquer aux plus hautes matières philosophiques et religieuses dans *Alamontade*. Ce récit, qu'il composa sous l'impression d'un rêve qui l'avait fortement remué, a pour but de faire ressortir la puissance du sentiment religieux, de montrer comment il soutient le courage de l'homme au milieu des plus rudes traverses, quelle inépuisable source de consolation, d'espérance et même de bonheur il offre à celui dont l'existence empoisonnée par l'injustice humaine n'est qu'une longue suite de misères et de persécutions. Zschokke l'écrivit avec amour, parce qu'il espérait ainsi faire du bien aux âmes malades en leur communiquant le remède qui avait guéri la sienne.

La fin à une autre livraison.

L'ELLÉBORE D'ORIENT.

Pendant la saison des frimats, lorsque la terre est couverte d'un épais manteau de neige, et que la vie semble s'être cachée partout, certaines plantes se montrent encore çà et là le long des haies, sur la lisière des bois, dans les endroits montueux, et étalent sur le sol leurs larges feuilles vertes et vivaces, du milieu desquelles s'élèvent de grandes fleurs verdâtres, blanches ou purpurines; ces plantes sont les ellébores; elles fleurissent dans l'hiver et au commencement du printemps. On en distingue plusieurs espèces : —l'ellébore noir, vulgairement *rose de Noël*, cultivé dans nos jardins, et dont les fleurs s'épanouissent vers la fin de décembre; — l'ellébore fétide, ainsi nommé parce qu'il laisse aux mains, lorsqu'on l'a touché, une odeur forte et

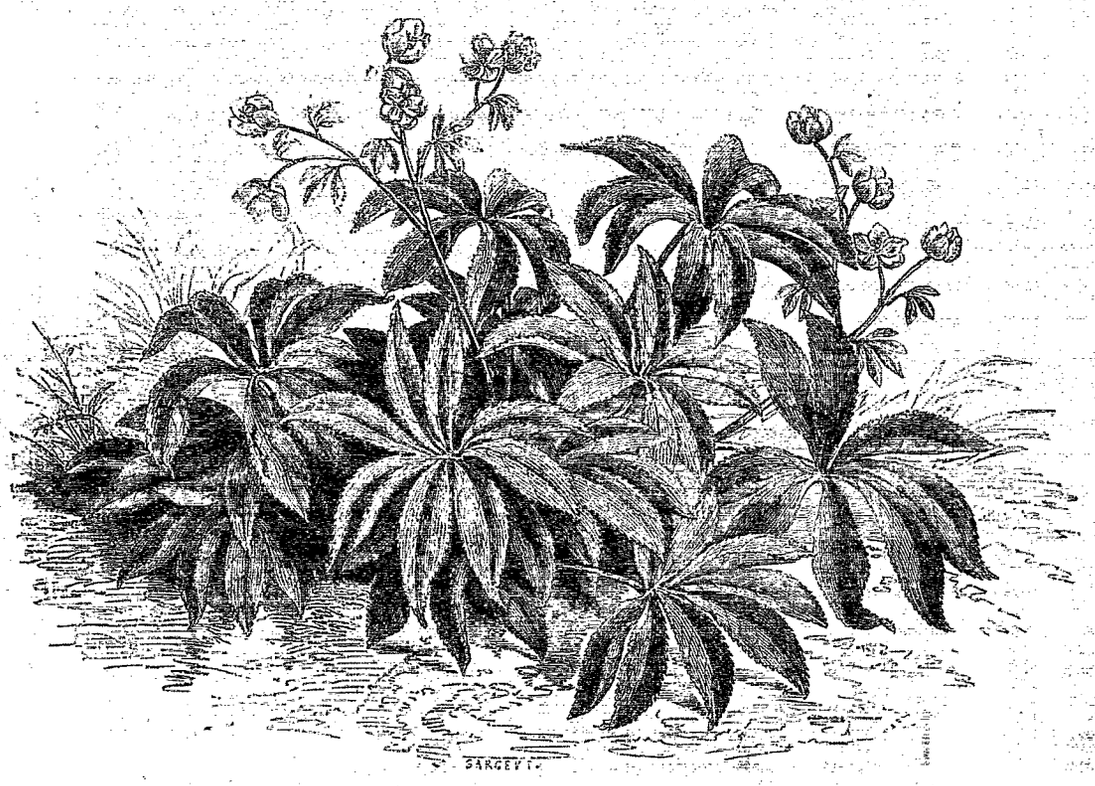
désagréable; il est très-commun dans toute la France; on le désigne souvent sous le nom de *pied de griffon*; — enfin l'ellébore vert qui croît principalement dans les parties montagneuses de nos provinces méridionales. Hors de notre contrée, il existe encore bien d'autres espèces d'ellébore; nous ne signalerons ici que celle d'Orient.

Les anciens employaient l'ellébore comme purgatif, et de plus, ils lui attribuaient une action presque certaine pour la guérison des maladies mentales. Dès l'origine des temps héroïques, un certain Mélampe, à la fois berger, devin et médecin, ayant remarqué le bon effet produit par cette plante sur ses chèvres malades, avait préconisé son emploi et l'avait étendu bientôt à différentes maladies humaines; il avait, entre autres, guéri l'étrange folie des filles de Prœtus, roi d'Argos, qui se figuraient être changées en vaches. La main de l'une des princesses et une partie du royaume d'Argos, furent le prix de ses soins; on lui érigea des temples par la suite, et l'ellébore devint dès lors célèbre. Au temps des Romains, ses vertus médicinales étaient encore en grande vogue; les malades allaient faire usage de ce spécifique à Anticyre, île voisine de l'Eubée, et il était passé en proverbe d'y envoyer tout individu dont le cerveau ne paraissait pas jouir de ses facultés normales. *Naviget Anticyras!* « Qu'il aille à Anticyre! » dit Horace d'un certain poëte qu'il poursuit de ses satires.

Non-seulement l'ellébore était employé par les anciens comme purgatif puissant, non-seulement il servait pour guérir les aliénations mentales; mais les philosophes en faisaient encore grand usage, dans leurs graves occupations, pour se tenir la tête libre et l'esprit dispos. L'ellébore rendait ainsi le service que demandent au café nos hommes d'esprit et nos penseurs.

Maintenant, à laquelle des espèces d'ellébores connues aujourd'hui faut-il rapporter l'ellébore préconisé par les anciens? On a cru pendant longtemps que c'était à l'ellébore noir, à la *rose de Noël*; il n'en est rien. M. de Tournefort, ayant fait un voyage à Anticyre et au mont Olympe, lieux jadis les plus célèbres parmi ceux où l'on trouvait la merveilleuse plante, n'en découvrit qu'une seule espèce qui diffère de nos espèces connues, et à laquelle il donna le nom d'ellébore d'Orient. Il est à présumer que c'est celle qui était employée par les anciens. Du reste, ils ont parlé de deux sortes d'ellébore : l'ellébore blanc et l'ellébore noir; le premier n'appartient pas au genre, c'est un *veratrum*, le *veratrum album* des botanistes modernes; il était spécialement employé comme émétique; l'autre est bien un ellébore, et c'est celui qui est désigné aujourd'hui sous le nom d'ellébore d'Orient; sa racine était employée comme purgatif. On ne l'administrait jamais aux vieillards, aux femmes délicates, ou aux enfants. L'étymologie de son nom signifie nourriture mortelle.

L'action de l'ellébore sur les affections mentales n'a pas été confirmée de nos jours; cette plante est restée simplement un purgatif, mais un purgatif si violent que son emploi est presque généralement abandonné. L'espèce qui subsiste encore dans quelques pharmacies n'est plus celle d'Orient, c'est l'ellébore noir; du reste, tous les ellébores ont des propriétés à peu près semblables.



L'Ellébore d'Orient (Helleborus orientalis).

L'ellébore d'Orient appartient à la famille des Renonculacées, dans laquelle son genre constitue l'un des groupes les plus importants. Sa tige atteint jusqu'à 4 ou 5 décimètres de haut; elle est ramifiée seulement vers son extrémité supérieure. Ses feuilles sont divisées profondément en lobes palmés; ses fleurs sont grandes, à sépales ovales et colorés; son fruit, comme celui de toutes les Ellébórées, est une follicule. Il se plaît dans les contrées montueuses et sèches. On le rencontre sur toutes les côtes de la mer Noire.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,
rue Jacob, 30, près de la rue des Petits-Augustins.

Imprimerie de L. Martinet, rue et hôtel Mignon.

JOHN-JAMES AUDUBON.

Voy., sur Wilson, les Tables de 1850 et de 1851.

John-James Audubon, né en 1780, mort le 27 janvier 1851. — Dessin d'Anelay.

Ce fut dans le nouveau monde que James Audubon, l'ornithologiste, reçut, suivant ses expressions, « la vie et le jour. » A peine pouvait-il marcher, à peine balbutiait-il ses premiers mots, que déjà les admirables productions de la nature attiraient ses regards, pénétraient sa jeune âme, et le charmaient jusqu'à le rendre trop indifférent aux aimables et tendres émotions de l'enfance. Les oiseaux surtout exerçaient sur lui une sorte de fascination. Ni la famille, ni les amis, ne lui offrirent jamais *rien* qui lui valût, dit-il, la compagnie des hôtes aériens des bois et des bocages ; nul toit ne lui parut jamais aussi désirable que l'abri de l'épaisse feuillée, ou que le creux des grottes et des rochers qu'ils habitent. Son père, qui accompagna ses premières excursions sous le doux climat de la Louisiane, apportait à l'enfant des

fleurs, des oiseaux. Il lui faisait observer le luisant soyeux du plumage de ceux-ci, l'élégance de leurs mouvements; il parlait de leurs instincts divers, racontait leurs plaisirs, leurs dangers, leurs curieuses migrations; il indiquait leurs retraites, il faisait remarquer les singulières variations des livrées d'été et d'hiver de ces voyageurs emplumés.

Audubon a décrit les vifs et limpides plaisirs de ces premiers jours éclos au milieu des fleurs et des mousses, au gazouillement des oiseaux, au bourdonnement des insectes, dans ce monde riant et fécond où l'homme n'a pas encore dépouillé la nature de ses exubérantes richesses pour y substituer les fruits de son industrie. Le style de cet homme remarquable, artiste et naturaliste à la fois, peint au mieux son organisation tout américaine, entreprenante, observatrice, exacte, enthousiaste, mais plus sensible à la multitude des détails qu'exaltée par l'harmonie et le charme de l'ensemble.

« Je regardais (dit-il, en mêlant sa propre histoire à la *Biographie des oiseaux*, comme il a fort justement nommé son *Ornithologie*), je regardais en extase les œufs, ces vivantes perles enchâssées dans le duvet, entourées d'un cadre de mousse, de feuilles sèches et de brindilles, ou bien exposées à nu sur les sables brûlants et les roches battues de la tempête, de nos rives atlantiques. C'étaient pour moi comme des boutons de fleurs; je les épiais, curieux de les voir éclore et d'assister au développement d'êtres délicats dont les uns se perfectionnent avec lenteur, tandis que les autres, à peine nés et sans plumes, courent sur leurs faibles pattes, cherchent déjà leur pâture, et savent se sauver à l'aspect du danger. »

A mesure qu'il avançait en âge, ses souhaits grandissaient avec lui; ils n'allaient à rien moins qu'à la possession complète des objets variés et charmants de son insatiable convoitise. Le désir de s'emparer de tous ces êtres qu'il ne pouvait conserver dans leurs gracieuses habitudes, dans leur fugitive beauté, ni vivants, ni morts, inspira au jeune garçon la fantaisie de les peindre; fantaisie qui devint bientôt une passion. D'abord ses informes essais le désespérèrent. « Mon pinceau, écrit-il, créait des races d'éclopés, des monstres qui me faisaient horreur; mais plus les copies étaient informes, plus j'admirais les originaux, et les centaines d'esquisses que je produisais annuellement firent longtemps les feux de joie de mes anniversaires. »

En dépit de l'imperfection de ses essais, Audubon s'obstinait à copier les objets de sa constante admiration. Il essaya de plusieurs plans, de diverses méthodes, de différents maîtres. Envoyé en France vers sa quinzième année pour y terminer son éducation, il y reçut pendant deux ans les leçons de David. Ce fut l'étude de la figure humaine qui commença à dégrossir et à préparer l'habile main du peintre des oiseaux et des fleurs. Un de mes amis le vit à Nantes peu après cette époque. L'Américain, sur le point de retourner dans sa patrie, faisait ses apprêts de départ, de concert avec un jeune négociant nantais. Tous deux associaient leurs espérances; mais, tandis que le Français, occupé de la pacotille commune, s'informant des articles qui offraient les meilleures chances de défaite, empilait, expédiait les ballots, compulsait les registres, et tour à tour soucieux ou gai, posait les fondements de la fortune qui le rend aujourd'hui un des négociants aisés de l'Amérique, Audubon ne s'occupait qu'à polir et envelopper ses fusils de chasse, à disposer des cases pour ses collections, à emballer ses crayons, son papier, ses couleurs, ses pinceaux. Mon ami, bien jeune alors, devenu depuis un de nos premiers peintres, et, à ce titre, excellent observateur, lisait déjà dans la physionomie des deux voyageurs qu'ils ne suivraient pas longtemps la même route, et que chacun tournant de son côté, l'association ne tarderait pas à se dissoudre.

En effet, mis en possession par son père d'une belle plantation arrosée par le Schuylkil, traversée par un de ces cours d'eau que l'on nomme *creek*, Audubon, échappant aux soucis du commerce, suivait, dans la grotte de Millgrove dont il faisait son cabinet d'étude, les progrès d'un nid de *pivie* (moucherolle brune), et, fuyant le comptoir, parcourait les bois profonds, les vastes champs, les collines couronnées d'une éternelle végétation, qui offraient de nombreux modèles à ses pinceaux. « Mes excursions, dit-il, commençaient invariablement à l'aube, et revenir trempé de rosée, portant une prise emplumée, faisait et fera toujours les plus ravissantes délices de ma vie. »

Un homme si heureux de vivre hors de chez lui aurait pu renoncer à se donner une compagne. Cependant, comme la plupart de ses compatriotes, Audubon se maria jeune. Il raconte son bonheur d'une façon abrégée, en termes plus sobres que ceux qui lui sont habituels. « La nature qui avait incliné mon jeune cœur, dit-il, vers les fleurs et les oiseaux, ne l'avait pas endurci contre de plus douces influences. Qu'il me suffise d'ajouter que l'objet de ma tendresse m'a depuis longtemps accordé le nom d'époux. » Après ce peu de mots, le naturaliste revient à ses préoccupations chéries, aux oiseaux dont sa plume analyse, dans le plus minutieux détail, les mœurs et les habitudes, tandis que son pinceau reproduit leur image.

Immédiatement après son mariage, Audubon alla s'établir à Louisville, dans le Kentucky, au-dessus des rapides de l'Ohio. Il y passa deux ans, dévouant presque toutes ses heures à ses études favorites. « Je dessinais des oiseaux, je prenais des notes, écrit-il; chaque individu porteur d'un fusil (et qui n'en porte pas dans le Kentucky?) m'envoyait journellement ce qu'il croyait pouvoir m'agréer, oiseaux ou quadrupèdes, et ma collection s'augmentait. J'avais plus de deux cents dessins; mon temps s'écoulait dans les échanges d'une tendre hospitalité, lorsqu'un beau matin je fus surpris dans notre comptoir par l'entrée soudaine d'Alexandre Wilson (1), le célèbre auteur de l'ornithologie américaine, dont alors (mars 1810) je ne soupçonnais pas l'existence. Je le vois encore à l'instant où il s'avança vers moi. Son nez long, quelque peu recourbé, son œil perçant, la proéminence de l'os jugal imprimaient à sa physionomie un caractère tout particulier. Son habillement paraissait étrange aussi dans cette partie de l'Union. Il était vêtu d'une courte jaquette, veste et pantalon de drap gris; sa stature n'était pas au-dessus de la moyenne, et sous son bras il portait deux volumes. Comme il s'avançait vers la table sur laquelle je dessinais, je crus distinguer sur ses traits quelques traces d'étonnement. Néanmoins il m'exposa sans retard le motif de sa visite. Il demandait des souscriptions, mon patronage, et il m'ouvrit ses livres. Surpris, charmé à la vue des gravures, je feuilletais les volumes, et j'allais favoriser l'auteur de ma signature en inscrivant mon nom sur sa liste, lorsque mon associé me dit brusquement en français : — Mais, mon cher Audubon, qui vous pousse à souscrire? Vos dessins sont meilleurs que ceux-là, et vous devez mieux connaître que ce quidam les mœurs et l'histoire des oiseaux d'Amérique. »

Soit que M. Wilson entendît ou non le français, il comprit l'associé et le mouvement d'Audubon qui replaçait sa plume.

« Je m'aperçus, poursuit Audubon, au changement de sa physionomie, qu'il était peu satisfait. Cependant, avec autant de complaisance qu'il en avait pu mettre à me laisser parcourir ses volumes, je lui montrai mes dessins qu'il admira fort; je condescendis même à lui en prêter quelques-uns et à chasser un jour avec lui au bord de nos étangs. »

Wilson logeait par hasard dans la maison même dont une partie était occupée par Audubon; le soir on entendait les airs nationaux de l'Écosse, qu'il se plaisait à faire répéter à sa flûte. Ces mélancoliques souvenirs du pays natal, l'isolement du pauvre étranger, la similitude des travaux et du

(1) Voy. t. XVIII (1850), p. 132, 185; t. XIX, p. 301, 304.

goût, l'enthousiasme naïf que l'artiste, non moins poëte que savant, laissa voir à Audubon, commerçant aisé, établi, qui, amateur alors, ne songeait pas encore à publier ses dessins, rien ne put toucher celui-ci. Il se contenta de présenter l'Écossais à sa femme, à quelques amis, accepta de Wilson un catalogue des oiseaux d'Amérique écrit en entier de sa main; puis, sans plus s'enquérir de lui, il le laissa partir à quelques jours de là.

Il n'y a certes pas lieu de s'étonner si, après une réception aussi sèche, Wilson, dans son journal, dit de Louisville que c'est « une cité toute commerçante, où il ne put obtenir aucun encouragement, bien que muni de quatre lettres de recommandation. »

Le riche biographe des oiseaux d'Amérique a heureusement trouvé, dans le cours de ses nombreux voyages, plus de sympathies qu'il n'en montra dans cette occasion. Son existence nomade l'a conduit tantôt sous des lambris dorés, tantôt sous des huttes d'écorce; le négociant en fourrures du Labrador, le fermier aisé des États du Centre, l'esclave marron au fond des bois, le fiévreux *squatter* accroupi au bord du marécage, le robuste *lumberer* défricheur des forêts au milieu de sa gigantesque pinnée, des hommes de tous pays, de toutes classes, ont offert à l'Américain une hospitalité diverse de formes, semblable au fond. Dans ma croyance au perfectionnement graduel, dont la vie est, pour chacun de nous, l'agent toujours à l'œuvre, je me persuade que la pensée d'Audubon s'est plus d'une fois reportée, avec un soupir de regret, vers son visiteur de Louisville. Un jour, fatigué d'une excursion à travers les Florides, où il avait, lui aussi, en vain colporté son volume et sa liste, Audubon rencontra à Charlestown un marchand à cœur généreux, qui s'émut au récit des mécomptes de l'ornithologiste, souscrivit à son ouvrage dont le prix dépassait cinq mille francs, s'engagea à lui procurer de nouvelles souscriptions, et dès le lendemain lui en apporta trois. En ce moment, l'Américain ne dut-il pas voir se dresser devant lui l'image de l'étranger triste, seul, mal vêtu, venu à lui jadis, portant deux volumes de la première Histoire des oiseaux d'Amérique, et demandant en vain l'appui du nom et de l'influence de celui qui devait, vingt ans plus tard, être son successeur?

Peu de mois après la visite de Wilson à Louisville, Audubon allait former un nouvel établissement sur d'autres bords de l'Ohio. « Quand nous prîmes terre, pour la première fois, à Henderson, dit-il, le village était des moins étendus, ma famille des plus restreintes. Celle-ci se composait de ma femme, mon enfant et moi; le village consistait en six à huit habitations. Nous fûmes heureux d'en trouver une vide, plutôt hutte que maison, mais dont, faute de mieux, il fallut se contenter. Autour de nous le désert, point de denrées à acheter; mais nos voisins se montrèrent hospitaliers; puis nous avions apporté une provision de farine et quelques jambons fumés. Nos plaisirs étaient ceux de jeunes mariés pleins de vivacité et d'entrain. Un sourire de notre enfant nous valait plus que les trésors des Crésus; les bois fourmillaient de gibier, les rivières de poisson; les rayons d'un miel blanc et parfumé passaient, du creux de l'arbre où l'abeille les accumule, sur notre table frugale. Le berceau du petit était notre meuble le plus splendide. Nos fusils, nos lignes, formaient nos plus précieux outils. Ce n'était pas qu'un jardin n'eût été commencé; mais la vigueur d'un sol vierge ensevelit tout d'abord nos semences sous les flots ondoyants des mauvaises herbes. J'avais alors avec moi, indépendamment de mon associé, homme d'affaires, un jeune gars du Kentucky, chasseur et pêcheur de nature, et tous deux nous préférions la chasse des forêts, la pêche des rivières, au journal et au livre de caisse du comptoir; nous songions avant tout à nous pourvoir de poisson et de gibier. »

Dans sa nouvelle demeure, Audubon avait préparé un logement aux martinets, aux hirondelles, pour l'époque de leurs migrations. « Elles accourent, dit-il, volant avec l'orage et glissant sur ses bords. La tête de la colonne affronte l'ouragan, plonge dans ses profondeurs, s'élève sur ses crêtes, se précipite à travers les courants, et fait place au gros de l'armée voyageuse qui suit de près, toutes pêle-mêle, masse tellement compacte qu'elle apparaît sur la nue comme une seule tache noire. Pas un murmure, un son n'est alors entendu; mais à peine la dernière lisière, la vive arête du tourbillon est-elle doublée, que les efforts de la gent ailée se relâchent; les voyageuses se rafraîchissent, ralentissent leur vol, et gazouillant entre elles se congratulent l'une l'autre.

» Le ramage de l'hirondelle purpurine, sans être mélodieux, est agréable. L'indépendant sauvage aussi aime la voyageuse et lui prépare une demeure à l'entrée de sa tente, dans sa calebasse suspendue à un rameau. L'oiseau s'élance de cette guérite comme une alerte sentinelle, et son cri plaintif dénonce les vautours attirés par les peaux de daims et les pièces de venaison qui sèchent alentour du camp. Plus épris encore de l'hirondelle, l'esclave du Sud évide avec soin et orne la calebasse qu'il lie au flexible sommet d'une haute canne apportée du fond des marais, et plantée auprès de sa hutte. Lorsque le son du cor l'appelle à un travail forcé, pauvre noir! il se retourne et dit un tendre adieu à l'oiseau dont les caramboles joyeuses à travers l'azur lui rappellent ses jours de liberté et de plaisir. »

C'est encore dans sa retraite chérie d'Henderson, où le roitelet (*Sylvia domestica*), niché sous sa fenêtre, entrait et venait gazouiller ses refrains, qu'Audubon, poussé par sa passion dominante plutôt que visant à un but d'utilité, a fait de nombreux et souvent d'heureux essais de domestication. La grouse, les sarcelles, les canards de la Caroline, et beaucoup d'autres oiseaux, ont habité sa basse-cour et ses étangs. « Ce dindon sauvage, quand je l'attrapai, raconte-t-il d'un de ses élèves, n'avait pas plus de deux ou trois jours. Il s'apprivoisa de telle sorte qu'il suivait ceux qui l'appelaient, et devint bientôt le benjamin du petit village. Jamais cependant il ne s'abaissa à jucher avec les dindons domestiques. Il se retirait chaque soir seul sur le toit de la maison, et y demeurait jusqu'à l'aube. A l'âge de deux ans, il commença à voler vers les bois; il y passait presque toutes ses journées, ne regagnant l'enclos qu'à la tombée de la nuit. Le printemps suivant, je le vis plusieurs fois s'élancer de son juchoir ordinaire sur la cime élevée d'un cotonnier des bords du fleuve. Après s'y être reposé, il traversait l'Ohio, large, à cet endroit, de plus d'un demi-mille, et ne rentrait qu'au crépuscule. Un matin, il s'envola de très-bonne heure dans une direction opposée, et je ne m'en inquiétai point; mais plusieurs jours s'étant passés sans que je le revisse, je le tins pour perdu. A quelque temps de là, je chassais à une lieue et demie de chez moi, aux environs des lacs qui avoisinent la rivière Verte. Un gros coq d'Inde traverse le sentier; je lance mon chien; il part comme un trait, et touchait presque l'oiseau qui ne paraissait nullement s'en émouvoir, lorsque, sur le point de happer le gibier, Junon s'arrête, se retourne et me regarde. Je hâte le pas, et jugez de ma surprise quand je distingue mon oiseau favori. Il ne s'était pas effrayé à l'approche d'une vieille connaissance, et venait d'être reconnu par mon chien. Était-ce instinct, raisonnement? Comment expliquer cette mutuelle entente? »

La suite à une autre livraison.

TRAVAUX DE DÉCORATION AU LOUVRE

DEPUIS 1848.

Depuis l'époque où MM. Percier et Fontaine avaient ajouté aux embellissements du Louvre l'escalier qui est leur chef-d'œuvre, et avaient préparé pour servir à l'exposition des Antiques les galeries inférieures de ce palais, on n'avait fait d'autres travaux de décoration, dans cet admirable monument, qu'au Musée Charles X, aux anciennes salles du conseil

d'État et aux salles du bord de l'eau. En 1848, l'Assemblée constituante, sur un rapport de M. Ferdinand de Lasteyrie, lu le 7 décembre, vota un crédit de deux millions pour subvenir aux restaurations de la galerie-d'Apollon, de la salle des Sept-Cheminées et du grand salon.

La galerie d'Apollon, chef-d'œuvre du génie décoratif de Lebrun, était la seule partie du Louvre de Louis XIV dont l'on eût entièrement respecté l'architecture et la décoration; mais cette galerie même était depuis longtemps menacée d'une ruine complète; les peintures et les sculptures de sa voûte étaient restées d'ailleurs inachevées. Louis XIV les avait fait interrompre pour employer aux grands travaux de Versailles les habiles artistes en tout genre qu'il avait d'abord appelés au Louvre. Aussi ces œuvres s'étaient-

Musée du Louvre. Salon carré. — Une Renommée, médaillon sculpté par M. Simard. — Dessin de Chevalier-Chevignard.

elles flétries dans l'abandon de deux siècles. L'habile architecte chargé en 1848 des restaurations du Louvre (1) fit reprendre l'édifice lézardé de cette galerie jusque dans ses fondements; on en dégagea le charmant soubassement; on rétablit, pour aérer la charpente supérieure, les lucarnes et le fronton antérieurs à l'incendie de 1661. Ce fronton, dont l'estampe de J. Marot nous avait conservé le motif, a été sculpté par M. Cavelier, auteur de la Pénélope endormie. A l'intérieur de la galerie, la voûte entière, démontée pièce à pièce, a été replacée avec une adresse remarquable par M. Desachy. Les sculptures de Girardon, de Gaspard et de Balthazar de Marsy et de Regnauldin, avaient seules été à peu près épargnées. Quant à celles des peintures que Lebrun avait exécutées, elles réclamaient une restauration urgente qui fut confiée à M. Popleton; le soin de repeindre le grand cartouche de l'Aurore, qui s'était effondré depuis cinquante

(1) M. Duban.

ans, fut confié à M. Ch.-L. Muller; M. Guichard eut à peindre, d'après un dessin laissé par Lebrun, le Triomphe de la Terre, à l'extrémité nord de la voûte. Le grand cartouche central, le plus important de tous ces travaux d'art, fut réservé à M. Eugène Delacroix, qui, ayant choisi pour sujet Apollon vainqueur du serpent Python, a développé dans une vaste et belle composition toute la puissance d'un maître, et a fait un chef-d'œuvre d'éclat et d'harmonie. MM. Duvieux, Clément, Diéterle, Derchy, Arbant, Fouquet, Haumont, Durier et de Ternante, ont restauré et complété les camaïeux de Gervaise, les fleurs de Baptiste, les arabesques de Léonard Gontier et des frères Lemoine. L'ensemble de cette restauration est d'un effet très-remarquable. La grâce et la délicatesse des sculptures décoratives dont M. Duban a fait embellir la façade méridionale de la grande galerie du Louvre, suffiraient pour confirmer la juste réputation depuis longtemps acquise par cet artiste près du public impartial et éclairé.

La belle salle dite des Sept-Cheminées, consacrée, dans l'arrangement nouveau des peintures, aux chefs-d'œuvre les

Musée du Louvre. Salon carré.— Médaillon de la Gravure française : Jean Pesne (1), par M. Simard.—Dessin de Chevalier-Chevignard.

plus célèbres de l'école moderne, ne recevait par sa voûte qu'un jour insuffisant. L'architecte a fait élargir l'ouverture de la lumière, et a imaginé de décorer cette voûte d'une élégante « théorie » ou ronde de femmes tenant des palmes et des couronnes au-dessus des médaillons de nos peintres modernes. La sculpture de ces belles figures de Gloires a été confiée au ciseau de M. Duret, et celle des oiseaux symboliques des quatre angles à M. Pascal.

Le grand salon du Louvre n'avait jamais été décoré : on y avait seulement fait descendre d'en haut le jour qui n'y parvenait autrefois que d'un des côtés. Les anciennes descriptions de Paris parlent des vues merveilleuses qui se découvraient de ses fenêtres sur la Seine et sa rive gauche ; mais au dedans les tableaux étaient dans ce qu'on appelle un *faux jour*. « Le salon, disait Gault de Saint-Germain en 1808, à la page 65 de ses *Trois siècles de la peinture en France*, avant le superbe escalier par lequel on y parvient et l'ouverture du comble, était très-incommode pour le public et mal éclairé. Le peu de soin qu'on y prenait a fait dire au marquis de Villette, dans une critique en vers :

Il est au Louvre un galetas
Où, dans un calme solitaire,

(1) Né à Rouen en 1623, mort à Paris en 1700. Il a gravé les chefs-d'œuvre de Nicolas Poussin.

Les chauves-souris et les rats
Viennent tenir leur cour plénière.
C'est là qu'Apollon, sur leurs pas,
Des beaux-arts ouvrant la barrière,
Tous les deux ans tient ses états.....

C'est, en effet, dans ce salon que, durant près d'un siècle, se sont faites les expositions publiques des membres de l'Académie royale de peinture, sculpture et gravure. Ce fut encore là que, lors des conquêtes d'Italie, on exposa successivement les magnifiques envois de nos commissaires. Depuis on y avait placé les plus vastes toiles de la collection nationale, et un mélange sans choix des trois écoles. Les murailles étaient tristes, froides et nues. Aujourd'hui l'on a réuni dans ce salon, décoré avec magnificence, la plupart des chefs-d'œuvre du Musée. Une riche tenture d'une dorure sombre se déroule sur les quatre faces de cette vaste salle. De larges panneaux avec bordures imitant l'ébène couvrent les angles. Au milieu des cartouches qui ornent la frise sont inscrits les noms des plus fameux génies de la peinture dans les écoles d'Italie, de France, d'Espagne, de Flandre et d'Allemagne. Chacune des quatre faces de la voûte est consacrée à l'un des quatre arts du dessin : la Peinture, la Sculpture, la Gravure et l'Architecture. Ces quatre arts sont personnifiés par quatre figures colossales de femmes suspendues, en plein relief, au milieu des quatre faces de la voûte, et assises entre deux petits génies qui portent leurs attributs. Dans des médaillons de demi-relief incrustés dans la voûte, au-dessus de la tête de chacune des quatre grandes figures auxquelles ils se rapportent, les quatre arts sont encore symbolisés par l'apothéose du plus illustre artiste qui ait exercé cet art en France : la peinture est représentée par Nicolas Poussin, la sculpture par Jean Goujon, la gravure par Jean Pesne, l'architecture par Pierre Lescot. Ces médaillons sont remarquables par la noblesse de leur style et l'élégance de leur exécution. Les figures de Poussin, de Jean Goujon et de Lescot sont placées entre deux figures de femmes exprimant les qualités caractéristiques de chacun d'eux. Le médaillon de Pesne, exécuté avec au moins autant d'art et de bonheur, est seul composé différemment, comme se rapportant à un art, sinon inférieur, au moins de seconde inspiration. Ajoutons que les deux médaillons de la peinture et de la gravure, qui occupent les plus larges faces de la voûte, ont, à leur droite et à leur gauche, des médaillons ovales, sculptés de même en demi-relief et avec le même goût, et représentant des figures de Renommées; enfin quatre termes supportent, aux quatre coins de la voûte, un trophée avec écusson. M. Duban ne s'est associé, pour l'exécution de cette partie de son œuvre, que deux artistes : pour la décoration statuaire, M. Simart; pour la décoration ornementale, M. Combettes. La peinture et la dorure ont été dirigées par M. Vivet.

LE MÉMORIAL DE FAMILLE.

Suite. — Voy. p. 65.

§ 1 (suite). *L'entrée en ménage.*

— Grâce à madame Roubert, tout va se régler dans ta maison, me dit mon père; l'arithmétique elle-même tiendra la plume et se fera l'historiographe fidèle de votre vie positive; mais qui tiendra le livre de votre vie idéale? En parcourant les colonnes de ce registre, tu sauras quelles ont été vos pertes et vos gains; tu pourras accroître ou diminuer les dépenses, modifier tes habitudes; tu verras clair enfin dans tes intérêts; mais comment verras-tu clair dans ton âme? Où trouveras-tu le journal des pensées que tu auras traversées, des oscillations de ta raison, des crises de joie ou de douleur qui l'auront ébranlé au dedans? Quel thème auras-tu pour tes réflexions? Où seront les pièces justificatives de ton expérience? Si des notes journalières sont indispensables pour se rendre un compte exact de l'emploi de son argent, penses-tu qu'elles le soient moins pour apprécier l'emploi de ses facultés? L'ordre te semble-t-il plus difficile à maintenir dans une caisse que dans une conscience? Combien d'erreurs, combien de vices même s'enracinent chez nous à notre insu et faute d'y regarder! Il en est de l'âme comme du corps : on prend une attitude par négligence, on y persévère par inattention, et à la longue vient la difformité! Préviens ce malheur, ouvre une fenêtre sur vos âmes, étudie-les dans tous leurs mouvements, et raconte ce que tu auras vu. Tandis que Marcelle chiffrera le grand livre de la famille, toi tu écriras son histoire morale; sa plume tracera la chronique des faits, la tienne celle des sentiments!

Je serrai la main de mon père en lui promettant de suivre son conseil, et ce fut pour tenir ma promesse que j'écrivis ce *Mémorial*.

La tante Roubert n'avait point fini les leçons à sa nièce; elle les renouvela les jours suivants pour d'autres faux calculs ou d'autres négligences. Marcelle, accoutumée à profiter d'une prévoyance dont elle n'avait point le souci, et à jouir d'un bon ordre qu'elle n'était pas tenue d'entretenir, se trouva un peu surprise de ce qu'il fallait apporter d'application à la conduite du plus humble foyer. Embarquée jusqu'alors dans la vie en simple passagère, elle ne savait ni orienter les voiles ni trouver sa route sur les flots. La tante ne manquait pas d'accourir à chaque fausse manœuvre, pour montrer ce qu'il fallait faire; mais, à la longue, cet empressement lui-même me devint une fatigue : j'aurais préféré les conséquences de la faute aux contrariétés qu'il fallait subir pour la réparer, et je trouvais cette science du ménage trop chèrement achetée par l'ennui de la leçon. Sans avoir pour madame Roubert moins de respect ni de dévouement, je redoutais sa venue, et son départ était pour moi une sorte de délivrance. Mon père s'en aperçut, et m'avertit.

— Vous avez raison, lui dis-je; mais ce réalisme toujours en haleine me tourmente, m'oppresse; je le sens sur les frontières de mon idéal comme un voisin grossier qui médite quelque usurpation. Vous l'avouerai-je enfin? tant de soins donnés à l'utile me le font prendre en sourde haine.

— Et t'empêchent même de rendre justice à celle qui ne veut que venir à votre aide, interrompit mon père; c'est une iniquité ordinaire dans la vie. Amoureux de ce qui plaît, on dédaigne ce qui sert. Nous préférons le poëte qui chante les moissons au laboureur qui les a semées. Les rangs sont faits à chacun dans notre reconnaissance, non d'après l'importance, mais d'après le charme du bienfait. L'homme utile est une médecine noire qui sauve et qu'on repousse toujours. Tu t'irrites aujourd'hui des minutieux enseignements donnés à Marcelle, et quand ils lui auront profité, quand tu trouveras autour de toi l'ordre, le confort, l'abondance, tu en jouiras, comme de la clarté du jour, sans songer à qui tu les dois. Combien d'êtres consument ainsi leur vie pour nous préparer seulement une atmosphère plus respirable, et ne sont payés de leurs peines que par notre indifférence! Ah! d'autres peuvent parler de l'injustice de la foule pour les rois de l'art et les favorisés de la gloire; moi je vous garderai mes sympathies et ma pitié, humbles soldats de la nécessité, que tout le monde oublie et dont nul ne pourrait se passer!

Je comprenais les raisons de mon père, je les approuvais; mais la sensation était la plus forte. J'étais encore trop jeune pour avoir reconnu que la suprême sagesse était de subordonner le rêve au possible. L'expérience devait m'apprendre ce que le génie avait révélé à un grand penseur : c'est que, le monde réel ayant des bornes et le monde imaginaire étant infini, le seul moyen de trouver le repos était de rétrécir l'un puisqu'on ne pouvait élargir l'autre.

Cet apprentissage de l'existence pratique me dérobait d'ailleurs Marcelle, et, dans ces premiers enchantements de l'intimité domestique, je m'indignais de tout ce qui nous arrachait l'un à l'autre. Depuis notre mariage, j'avais négligé

mes vieux amis, j'oubliais mes protecteurs, je supportais impatiemment les obligations de famille. Toujours aspirant vers cette solitude à deux dont les joies me semblaient inépuisables, j'aurais voulu élever une muraille de la Chine entre le monde et notre foyer, vivre enfin prisonnier dans le cercle de nos pensées et de nos émotions, sans rien entendre des bruits du dehors.

Par malheur, le travail de ma profession me retenait toute la semaine loin de Marcelle; le dimanche seul eût pu m'appartenir, sans les visites des connaissances ou des parents et les réclamations de la tante Roubert qui rappelait toujours quelque devoir oublié. Bien des fois nous avions songé à fuir dès le matin pour jouir de nous-mêmes un jour entier; mais les pluies d'avril nous avaient toujours retenus au logis. Enfin, un dimanche, le soleil se leva dégagé de nuées. Les bouvreuils chantaient sur les touffes de lilas de la petite cour, et, quand j'ouvris la fenêtre, une brise chargée de la senteur amère qu'exhale la séve en travail sembla m'annoncer le printemps.

— Vite, vite! criai-je, en courant à Marcelle, ton chapeau de paille, ton ombrelle, et partons!

— Pour quel pays?

— Celui de la liberté! Les bois nous désirent, les primevères nous appellent, les siéges de mousse nous attendent! N'entends-tu pas comme toutes les voix de la campagne nous crient: « Venez, venez! » Les visiteurs nous chercheront en vain aujourd'hui; la cage sera ouverte, les captifs envolés!

Marcelle, à qui cette fuite plaisait autant qu'à moi-même, battit des mains, et tout fut bientôt prêt: quelques fruits dans sa petite corbeille créole, un volume de notre auteur chéri sous mon bras! Je regarde encore le ciel, qui est de la couleur des myosotis; nous nous prenons la main comme deux écoliers en vacances, et nous allons partir!

Tout à coup le bruit de la sonnette retentit; nous poussons un cri; la porte vient de s'ouvrir; c'est mon père!

Nous restons immobiles de désappointement; Marcelle ne court point l'embrasser, et j'oublie de lui tendre la main. Du premier regard, il a tout vu et tout deviné.

— Vous sortiez? demande-t-il doucement.

— Vous voilà, nous demeurons, dit Marcelle, qui s'efforce de sourire.

Mais il refuse. Il était monté en passant pour me demander un livre qu'il m'indique; je lui rappelle qu'il l'a déjà lu.

— Sans doute, a-t-il répondu gaiement; mais je voudrais le relire. Ma journée est libre; je la passerai à étudier le poëte, à sonder tous les replis de son inspiration, à chercher les secrets de son charme. Jusqu'ici je me suis contenté de l'aimer, je veux maintenant le connaître.

Il a pris le volume, et nous a souhaité une heureuse promenade. Cette fois, je lui ai serré la main et Marcelle lui a tendu son front. Le voilà parti!

Nous ne nous arrêtons plus une minute; le danger auquel nous venons d'échapper a redoublé notre empressement. Nous traversons les rues presque en courant, et nous ne nous arrêtons qu'après avoir perdu de vue la petite maisonnette du commis de l'octroi. . . . . .

Enfin la campagne était devant nous, elle était à nous! Contraintes du monde, obligations du ménage, nous avions tout laissé au logis! Échappés à ce filet des devoirs vulgaires, nous nous enfuyions à tire d'aile dans la solitude.

Ce fut d'abord un enivrement silencieux. Nous côtoyions les fourrés de chênes et de châtaigniers dont les bourgeons commençaient à entr'ouvrir leurs enveloppes rougissantes. Le bruit de nos pas s'était éteint dans les gazons; on n'entendait que cette rumeur de vie qui bruit dans la campagne à son réveil.

Nous étions donc maîtres de nos actions, de nos paroles, de nos pensées! Plus de témoins ni d'interrupteurs. Nous pouvions nous raconter l'un à l'autre chacune de nos sensations, les commenter, les poursuivre.

La nature entière est un immense foyer dont tous les rayons aboutissent à l'âme humaine; quel que soit celui que notre œil saisit, en le suivant on est infailliblement ramené à soi-même; ce que nous regardons au dehors nous conduit à regarder au dedans.

Ce fut d'abord un échange de confidences révélant nos plus intimes pensées. Nous cherchions ensemble l'origine de nos opinions et de nos sentiments; nous confessions tout haut le roman que chacun de nous avait fait jusqu'alors pour lui seul et tout bas. Nos rêves d'avenir étaient multiples et mobiles comme les mille impressions de notre âme. Tantôt c'étaient des réussites inespérées, la fortune, le pouvoir ou le renom frappant à notre porte et entrant par aventure; tantôt une modeste destinée coulant dans quelque retraite inconnue, comme ces sources limpides qui sourdent sous la feuillée au fond des bois! Puis, au plan des joies à goûter succédait celui des devoirs à accomplir; et, dans la plénitude de notre bonheur, tout nous semblait facile: aucune tâche n'était au-dessus de nos forces, aucun joug ne nous effrayait, nous nous faisions un code stoïque dont nous acclamions tous les articles avec le courage du bonheur.

Ces confessions réciproques ne s'achevèrent que pour être reprises; il resta longtemps quelque chose à se dire, quelque coin de l'intelligence ou du cœur à dévoiler. Enfin, vers le milieu du jour, quand la fatigue de la marche commença à se faire sentir, l'entretien se ralentit, puis s'arrêta.

Le premier je remarquai le silence de Marcelle, et je le lui reprochai doucement; mais elle s'efforça en vain d'en sortir, et moi-même je ne trouvais plus que des redites. Nous n'avions rien à nous apprendre désormais sur nous-mêmes; le livre était connu jusqu'au dernier feuillet. Une sorte d'engourdissement avait succédé à l'exaltation tendre et joyeuse des premières heures. Chaque tentative pour renouer l'entretien aboutissait presque aussitôt à une nouvelle pause; souvent même, soit changement de disposition d'esprit, soit que la parole servît mal nos intentions, nous sentîmes que nous ne nous rencontrions plus aussi complétement. Des nuances différentes se laissaient apercevoir; les notes harmoniques épuisées, on commençait à entendre les discordances! Insensiblement, la distraction et l'embarras se glissaient entre nos cœurs.

Nous quittâmes sans y prendre garde la clairière où nous nous étions assis, et nos pieds reprirent d'eux-mêmes le chemin de la ville. Cette fuite vers la solitude, commencée dans l'enivrement, se terminait dans la langueur. En revoyant la maisonnette d'octroi, j'éprouvai presque le même soulagement que lorsque, quelques heures auparavant, je l'avais vue disparaître.

Nous trouvâmes au logis mon père qui nous attendait. Il remarqua sans doute l'expression nouvelle de nos visages, mais sans le montrer.

— Eh! vous voilà pourtant! s'écria-t-il en nous tendant les bras; Dieu soit loué! Je commençais à m'ennuyer de ma solitude.

Je lui montrai le volume de poésie ouvert près de lui.

— N'aviez-vous donc pas votre compagnon préféré? demandai-je.

— Sans doute, reprit-il en souriant; mais je vais le surprendre, mon pauvre ami: à force de feuilleter le livre, de revoir les beaux endroits, on s'y habitue, on les sait par cœur. Quelque charmante que soit une individualité humaine, elle a ses bornes; on finit par en faire le tour, et alors le charme s'amoindrit: les répétitions se remarquent; on est choqué des fautes de détail. Pour la première fois, j'ai trouvé dans mon cher poëte des vers mal faits! Et voyez le danger de l'abus, même en lecture: jusqu'ici j'avais toujours quitté son volume à regret, ce soir j'en sors avec soulagement! Rappelez-vous bien ceci, enfants: l'appétit du cœur et de l'intelligence doit être ménagé comme celui de l'estomac;

en tout restez un peu sur votre faim, si vous ne voulez point connaître le déboire de la satiété.

Que l'enseignement fût intentionnel ou donné par hasard, il était si direct que Marcelle et moi nous échangeâmes un regard furtif, bien vite détourné par embarras de nous être ainsi rencontrés et compris ; mais ni elle ni moi n'oubliâmes la leçon. Depuis nous nous sommes efforcés de nous réserver l'un à l'autre avec plus de discrétion, et de ne dérober aux devoirs ni aux amitiés la part de notre vie qui leur appartient. Les heures d'intimité, moins multipliées, en sont devenues plus douces. En nous revoyant, nous avons à échanger l'épargne de sensations et de pensées économisées pendant tout le temps de notre séparation. L'instant où, libres de tout ce qui est dû au dehors, nous nous retrouvons ensemble et tête à tête, au lieu d'être la continuation d'un état habituel, est devenu l'incident heureux de notre vie domestique, et comme la récompense de notre journée.

La suite à une autre livraison.

HISTOIRE DES INSTRUMENTS DE MUSIQUE.

LA TROMPETTE.

Suite. — Voy. p. 34.

Romains, Germains et Sarmates (suite).

Les poëtes et les écrivains latins ont souvent parlé de la trompette. Qui ne se rappelle le vers célèbre du poëte Ennius dans lequel le son de la trompette est rendu par le mot *tara tantara ?*

« At tuba terribili sonitu tara tantara dixit. »

Mais la trompette cria avec un bruit terrible : Tara tantara !

Virgile a voulu aussi, dans l'Énéide, rendre par l'harmonie imitative les sons éclatants de la trompette, mais sans faire entrer dans son onomatopée des syllabes barbares. Il dit :

« At tuba terribilem sonitum procul æra canoro. »

Mais l'airain sonore de la trompette fait retentir au loin ses terribles éclats.

César parle plusieurs fois de la trompette dans ses Commentaires ; et peut-être n'est-il pas hors de propos de rappeler ici que son habileté politique sut tirer de cet instrument un parti ingénieux dans la circonstance la plus critique de sa vie. César, dit Suétone, était arrivé avec ses légions sur les bords du Rubicon, limite de sa province ; il hésita quelque temps avant de se décider à le passer : en effet, franchir ce fleuve, limite de la province dans laquelle il commandait, c'était violer les lois, c'était commencer la guerre civile. Pendant qu'il délibérait, un prodige le décida à cette action hardie, dont les résultats changèrent la face du monde, et qui a donné lieu à la locution proverbiale : *Passer le Rubicon.* Un personnage d'une grande beauté et d'une taille extraordinaire parut tout à coup, assis dans le voisinage et jouant du chalumeau ; des bergers et même des soldats, abandonnant leurs postes, accoururent pour entendre le merveilleux musicien ; parmi ces soldats se trouvaient aussi des trompettes. Il arriva que la trompette d'un de ces curieux lui fut arrachée miraculeusement et sauta dans le fleuve ; aussitôt on entendit retentir sur l'autre rive un appel éclatant de trompette. Alors César s'écria : « Qu'il soit fait selon ce que veulent les prodiges divins et la méchanceté de nos ennemis ! Le sort en est jeté ! (*Alea jacta est !*) »

La trompette servait à annoncer les supplices, et Tacite nous apprend que c'était une très-ancienne coutume. D'après le même auteur, c'était un vieil usage que la trompette annonçât aussi la fin des festins, tout au moins dans les camps, car on lit dans ses Annales que Tiridate, frère de Vologèse, roi des Parthes, se trouvant en qualité d'hôte dans le camp de Corbulon, demandait à l'illustre capitaine les raisons de chaque nouveauté qui le frappait : « Pourquoi le commencement des veilles était-il annoncé par un centurion ? Pourquoi se retirait-on de table au son de la trompette ? » Malheureusement, Tacite, qui écrivait pour des Romains, n'a pas écrit les réponses de Corbulon.

Égyptiens.

On doit présumer que les Égyptiens connurent la trompette dans des temps très-reculés, puisque certains auteurs grecs ont attribué l'invention de cet instrument à Osiris. Apulée parle d'une sorte de cornet à bouquin qui annonçait le passage de la déesse de Syrie, lorsque les prêtres promenaient son effigie dans les campagnes. M. de la Fage, dans sa savante Histoire de la musique, suppose que cette trompette était l'instrument que les Grecs connurent sous le nom de *knoué*, dont on se servait pour appeler le peuple aux cérémonies religieuses, et qui faisait horreur, d'après Plutarque, aux Busirites, aux Lycopolites et aux Abyssins, à cause de ses sons éclatants et semblables au braire de l'âne. Ces peuples avaient cet animal en aversion, parce qu'ils le considéraient comme le représentant de

Fig. 10.

Fig. 11.

Typhon, le génie du mal. On voit dans la figure 10 un Égyptien à demi agenouillé, embouchant un instrument qui paraît être une trompette. La figure 11 reproduit, d'après les *Monuments de l'Égypte* de Champollion le jeune, l'illustre auteur de la Grammaire égyptienne, un Égyptien qui sonne de la trompette et qui en porte une seconde sous le bras gauche. Cette trompette, de la forme la plus simple, n'est qu'un tube d'un diamètre continu jusqu'au pavillon, qui s'évase tout à coup en forme d'entonnoir. On en voit de semblables sur deux autres figures, 12 et 13, reproduites d'après

Fig. 12.

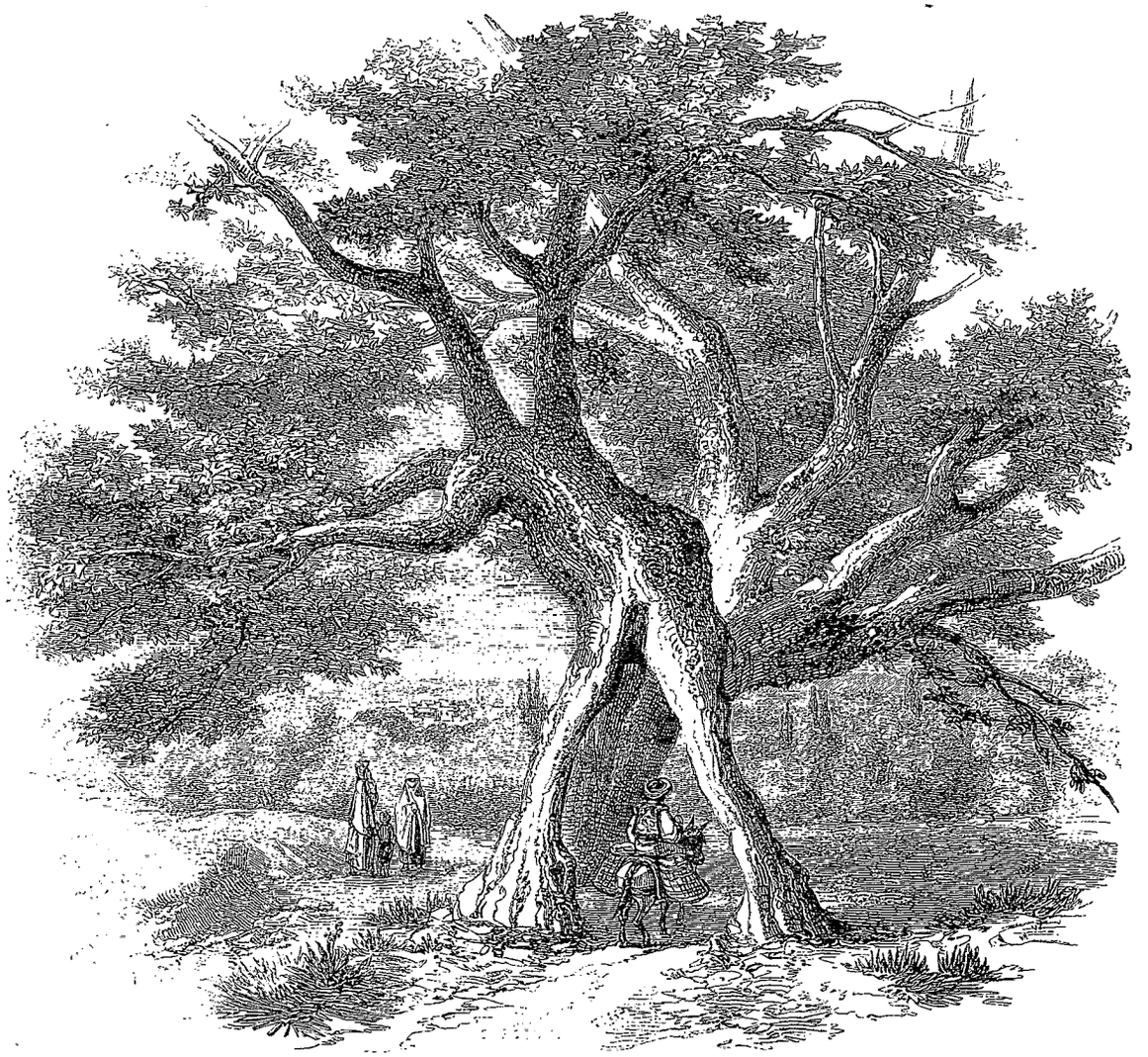
Fig. 13.

l'atlas de M. de la Fage. Chez les Égyptiens, la trompette servait à régler la marche des troupes, à commander la charge, à diriger les évolutions, et à rassembler le peuple.

La suite à une autre livraison.

ARBRES REMARQUABLES.

Voy. les Tables des années précédentes.



Un Platane entre Smyrne et Bournabat, dans l'Asie mineure. — Dessin de Freeman, d'après M. Albert Lenoir.

Smyrne, l'une des plus grandes cités de la côte asiatique, est située au fond d'un beau golfe entouré de hautes montagnes. Une vaste plaine s'étend depuis les limites orientales de la ville jusqu'aux collines élevées et couvertes de riches villages dans la direction opposée à la mer : traversée par le Mélos, jolie rivière qui vient baigner les murs de Smyrne, elle est d'une fertilité rare ; les peupliers, les cyprès, les platanes, y croissent avec vigueur, ainsi que tous les végétaux utiles à la population.

Vers le milieu de cette plaine, au bord de la route qui conduit de Smyrne à Bournabat (village où l'on montre une grotte dans laquelle, depuis l'antiquité, on pense qu'Homère écrivit l'Iliade), on voit un vieux platane remarquable par ses dimensions, et plus encore par sa forme singulière ; le tronc est partagé en deux parties assez fortes, malgré leur division, pour porter la masse de l'arbre ; ces deux souches, en se reliant à une assez grande hauteur, forment une espèce d'arc que franchissent fréquemment les habitants du voisinage, ce lieu étant très-fréquenté, parce que les riches négociants de la ville ont généralement leurs maisons de campagne situées à Bournabat. L'arbre ne s'élève pas précisément au milieu de la route ; il y gênerait la circulation des voitures, trop larges pour passer entre les deux tiges ; mais les piétons, et quelquefois même les gens à cheval, prennent un sentier, parallèle et contigu à la route, qui traverse cette porte végétale. En se rapprochant de la ville, on a la vue des grands cimetières qui, après ceux de Péra et de Scutari, sont les plus remarquables de l'Orient par le nombre et la beauté des cyprès séculaires au milieu desquels s'élèvent, sans ordre et d'une façon toute pittoresque, les innombrables et riches tombeaux des habitants de Smyrne.

MOBILITÉ DE NOS SENTIMENTS.

C'est une belle matinée d'avril ; le soleil se lève à l'horizon ; il nuance des teintes les plus délicates les nuages légers flottant dans l'air, et déploie de toutes parts ses rayons dorés comme la blonde chevelure d'un enfant ; les oiseaux s'éveillent et chantent au jour la bienvenue. Tout respire la paix, l'harmonie ; tout révèle une Providence bienfaisante.

Un homme contemple cette scène avec une volupté ineffable ; son âme tranquille, sereine, s'ouvre aux émotions douces et reconnaissantes ; tous ceux qui l'entourent mettent leur bonheur à lui plaire ; nulle passion violente n'agite son cœur.

Il ouvre avec distraction un livre pris au hasard dans la bibliothèque : c'est une « nouvelle » comme on en a tant écrit de nos jours. On y voit « un génie méconnu qui maudit la société, parce qu'elle n'a pas su le comprendre. Il maudit la terre et le ciel ; il maudit le passé, le présent, l'avenir ; il maudit Dieu, il se maudit lui-même, et fatigué de ne voir sur sa tête qu'un soleil morne et glacé, de fouler une terre aride et désolée, il va mettre fin à son existence. Pour la dernière fois, avant de s'élancer dans l'abîme, il médite sur la nature, sur les destinées de l'homme, sur les injustices de la société... »

« Absurdes exagérations ! s'écrie avec impatience l'homme heureux en interrompant sa lecture. Sans doute il y a du mal dans le monde, mais il y a autre chose que du mal. Non, la vertu n'est pas bannie de la terre. La plupart de nos erreurs et de nos fautes viennent de notre faiblesse, et d'ailleurs elles nuisent beaucoup moins à autrui qu'à nous-mêmes. Si les infortunes sont nombreuses, il serait injuste de les imputer toutes à la méchanceté humaine. La nature des choses donne la raison de ces misères qui sont loin d'être telles qu'on se plaît à les dépeindre. Cette littérature est fausse à tous les points de vue ! »

Et certes il a raison. Il ferme son livre, et, chassant les tristes pensées, il s'abandonne aux douces rêveries que le charme du paysage éveille en son âme.

Les heures s'écoulent ; arrive celle des affaires. Le temps ne sera pas aussi beau que la matinée semblait le promettre ; le ciel s'est couvert. Notre philosophe est contraint à sortir ; la pluie tombe à torrents, et dans une rue étroite et boueuse, un cavalier, peu soucieux des piétons, l'éclabousse en passant. Quoi ! ses opinions seraient-elles exposées à se modifier pour si peu ? Non ! mais tout cela est du moins de nature à causer quelque ennui ; la vie est moins riante ; la philosophie s'assombrit un peu comme le ciel. Toutefois le soleil ne s'est pas voilé pour toujours ; et, bien qu'il y ait certainement des heures de contrariété, bien que notre philosophe, si bienveillant ce matin, ne puisse réprimer en lui-même quelques dispositions peu charitables au sujet du malencontreux cavalier, il n'est pas assez peu sensé, assez ridicule pour s'en prendre, de ces petites misères, à l'humanité et à Dieu.

Il se rend auprès d'un ami pour une affaire de grande importance : cet ami le reçoit avec froideur et semble éluder de répondre à une question qu'on lui fait. Qu'est-ce à dire ? Notre homme se retire chagrin et défiant. Ses soupçons ne tardent pas à se changer en certitude ; il apprend qu'il est la victime d'une trame odieuse, et que celui qu'il croyait pouvoir appeler son ami, se rend coupable à son égard d'une odieuse trahison. Tous ceux qu'il rencontre le plaignent, le conseillent, mais aucun ne vient positivement à son aide : il est d'ailleurs trop tard pour prévenir le danger.

La perte menace d'être immense ; elle peut entraîner une ruine complète. Brisé de douleur, notre homme rentre dans sa maison pour s'y livrer tout entier à ses craintes, à son désespoir. Le livre qu'il lisait dans la matinée est encore sur sa table ; il lui rappelle les premières impressions de la journée.

« Quelle était ton erreur, se dit-il avec amertume, lorsque, dans ta simplicité, tu accusais d'exagération les peintures que certains écrivains nous font du monde ! Oui, ces auteurs ont raison ! oui, l'homme est un animal dépravé ! la société est une marâtre ! Bonne foi, vertu, reconnaissance, amitié, mots sonores et vides dont le sens unique est déception : égoïsme, perfidie, trahison, mensonge, voilà les seules vertus de la terre. Pourquoi la vie nous a-t-elle été donnée ? Où donc est la Providence ? où donc est la justice de Dieu ? »

Ainsi, de sa philosophie si sage, si douce, rien ne reste ; tout a sombré dans le naufrage de sa fortune et de ses espérances. Et cependant, en dehors de lui, toutes choses suivent dans le monde leur cours accoutumé. On ne peut dire que l'humanité soit devenue pire, parce qu'il vient d'éprouver un malheur inattendu. Lui seul est changé ; sa manière de sentir n'est plus la même. L'amertume dont son cœur est plein déborde sur son intelligence. Obéissant aux inspirations de la douleur et du désespoir, il se venge du monde en le peignant des plus noires couleurs. Et qu'on ne croie point que ce soit mauvaise foi ; il voit les choses maintenant telles qu'il les dépeint, comme dans la matinée il les peignait telles qu'il les croyait voir.

Nous l'avons laissé se posant des questions désespérées : il est au moment d'y répondre par le blasphème, lorsqu'un ami vient interrompre son monologue.

— J'ai su la trahison tramée contre vous...

— Ainsi va le monde ! Voilà ce que vaut l'amitié !

— Et je viens pour vous aider à déjouer cette odieuse intrigue. J'en ai les moyens ; écoutez : La nouvelle du malheur qui vous menace m'est parvenue au moment où je traitais une affaire importante. J'ai, sur-le-champ, retiré mes fonds. Nos amis, apprenant ma volonté de vous les offrir, m'ont eux-mêmes assuré qu'ils étaient prêts à vous servir. Nous avons étudié l'affaire ; ne perdez pas de temps. Prévenez, par votre activité, les menées de votre ennemi. Vous trouverez dans ce portefeuille les valeurs nécessaires. Adieu.

Le portefeuille tombe près du livre fatal. La scène a de nouveau changé. Non, la vertu, l'amitié, le désintéressement ne sont pas des mots vides et sonores ! Demain, le soleil se lèvera pur et radieux ; les oiseaux chanteront la bienvenue de l'aube dans l'air frais du matin. La Providence aura des sourires, la vie des espérances.

En un jour, la philosophie de cet homme, philosophie mobile comme les événements et comme son cœur, a décrit le cercle entier de l'optimisme et du pessimisme, du scepticisme et de la foi. Comme les astres dans le ciel après leur révolution, la voilà revenue à son point de départ.

Soyons plus fermes et plus stables dans notre jugement. Ne laissons pas les sentiments de notre cœur et de notre imagination influer aussi incessamment sur notre raison. Que des circonstances passagères n'aient pas la puissance de nous jeter dans un flux et reflux perpétuel de contradictions. Élevons nos pensées et nos actions au-dessus de la région des faits inconstants, des préjugés et des surprises de la fortune ; maintenons-les en harmonie avec les prescriptions de la loi divine ; que celui qui cherche et veut posséder la vérité s'étudie lui-même, apprenne à se posséder ; qu'il se recueille souvent dans sa conscience, et qu'il se dise :

« Ton âme n'est-elle troublée par aucune passion ? Ne cache-t-elle dans ses replis aucune affection secrète qui la domine à son insu ? Tes pensées, tes jugements, tes conjectures, ne les formes-tu point sous l'influence d'une impression récente qui, modifiant tes sentiments, modifie aussi la forme, la couleur, l'apparence des choses ? Penses-tu, vois-tu depuis longtemps de la même manière ? N'est-ce point depuis hier que tu penses, que tu vois ainsi ? N'est-ce point depuis un instant peut-être, depuis qu'un événement favorable ou contraire a changé ta fortune ? De plus grandes lumières, de nouvelles preuves te sont-elles acquises, ou seulement es-tu sous l'illusion d'intérêts nouveaux ? Où s'est fait le changement ? Dans ta raison ou dans tes désirs ? Les jugements que tu portes te paraissent infaillibles aujourd'hui ; en te plaçant dans une situation différente, dans un autre temps, jugerais-tu de la même manière ? »

Cette méthode est à la portée de tous les hommes ; elle est utile à la direction de l'entendement et à la règle de la conduite. Quelquefois, il est vrai, les passions s'exaltent jusqu'à troubler et paralyser la raison ; l'homme est alors sous l'empire d'une sorte d'aliénation mentale ; les règles seraient inutiles. Mais tel n'est point l'effet ordinaire des passions ; le plus souvent elles ne détruisent point, elles obscurcissent l'intelligence ; il reste au fond de notre âme une lumière affaiblie, vacillante, mais qui ne s'éteint pas. Son

éclat se proportionne à notre vigilance ; oui, malgré les plus épaisses ténèbres, au plus fort de la tempête, ce phare de vérité nous indique le port, si nous avons appris à réfléchir sur notre position, à douter de nous-mêmes, à ne pas regarder des élans de cœur, des feux follets, comme des guides qui puissent suppléer la raison et nous montrer la route (1).

ERRARD ET CHATILLON.

Errard, de Bar-le-Duc, construisit, vers 1600, la citadelle d'Amiens et plusieurs pièces du château de Sedan. Le premier en France il écrivit sur la fortification (2) : il posa sur cet art des principes dont la plupart n'ont pas vieilli, et fut digne d'être nommé, par des juges tels que Henri IV et Sully, le premier ingénieur de son siècle.

Errard avait un rival dans Châtillon. Père, aïeul et grand-oncle de braves et savants ingénieurs, Châtillon joint à la gloire de les avoir eus pour héritiers celle de leur avoir donné l'exemple. Employé d'abord au siége du château de Sancerre, il dirige, quelques années après (1589-90), ceux d'Argen, de Corbeil et de Lagny ; il conduit, sous Henri IV en personne, les attaques de Chartres, et construit, pour arriver de la contrescarpe à la brèche, un pont de bois couvert qui détermine les ennemis à capituler..... A la Fère, il commence à faire lier plus exactement et à perfectionner les tranchées. Devant Amiens, il conseille fortement au roi d'employer les soldats mêmes aux travaux du siége, à chaque instant ralentis ou suspendus par les vaines terreurs des paysans, toujours prêts à fuir..... Pendant le loisir que lui laisse la guerre, et pendant la paix, il va reconnaître les empiétements des puissances limitrophes sur nos frontières, construire le fort de Gournay, Gergaud-sur-Loire, Châlons, et d'autres places ; se délasse de ses travaux militaires en dirigeant d'immenses travaux d'architecture ; fait élargir le Pont-Neuf ; agrandit l'Hôtel-de-Ville ; bâtit la place Dauphine, l'hôpital de Saint-Louis, le collége de France, la place Royale, et trouve encore le temps de dessiner un recueil d'environ quatre cents plans ou vues de villes, de châteaux, de ruines et de vestiges d'antiquités, gravés, après sa mort, sous le titre de *Topographie française* (1655). ALLENT.

Le malheur a du moins cela de bon, qu'il corrige de toutes ces petites passions qui agitent les gens oisifs et corrompus.

Mademoiselle DE L'ESPINASSE.

DE L'UTILITÉ DES RÊVES.

Les songes qui nous visitent dans notre sommeil ne sont pas inutiles à l'enseignement de notre vie. Il ne faut pas nous empresser, à notre réveil, de les chasser de notre mémoire comme de vains fantômes ; étudions-les, au contraire : ce sont presque toujours des avertissements. Sans doute ils ne nous révèlent point l'avenir, ils ne nous annoncent point mystérieusement des événements que nous ne connaîtrions pas à l'aide de nos facultés actives ; mais observez-les bien : ils ne sont communément que la suite et l'exagération de nos penchants. L'ambitieux, l'orgueilleux, n'ont point les mêmes rêves que l'avare ; les rêves du jeune homme ne sont point ceux de l'homme mûr. Il semble que, pendant cette léthargie nocturne de notre corps, notre imagination, libre du frein que lui impose notre volonté pendant le jour, se fasse la complaisante esclave de celle de nos passions qui menace le plus notre liberté. Soyez attentives, consciences délicates et scrupuleuses ! Échappées tout émues, au retour de la lumière, des piéges que l'ennemi vous a tendus dans l'ombre, repliez-vous sur vous-mêmes et serrez de plus près le frein ! Plus vous aurez de puissance sur vos actions, plus vous en aurez sur vos songes.

(1) Extrait de *l'Art d'arriver au vrai*, par Jacques Balmès.

(2) *La Fortification démontrée et réduite en art*, par Jean Errard ; 1594.

SUR LE DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

C'est la sublimité de l'Évangile que deux sentiments y éclatent à la fois : l'aversion pour le mal, et la tendresse pour l'homme, auteur du mal ; l'horreur du péché (pour parler comme l'Évangile parle) et l'amour du pécheur.

Le siècle dernier a eu cela de beau qu'il a aimé l'homme, les hommes. Il leur a vraiment porté beaucoup d'affection et voulu beaucoup de bien. L'esprit de justice et d'humanité, de justice et d'humanité universelle, qui caractérise cette époque, quelle est sa source, sinon une vive sympathie pour l'homme et un tendre intérêt pour son sort ? Mais, à côté de cette vertu, le siècle dernier a eu un grand tort : il n'a point ressenti pour le mal l'aversion qui lui est due. Non-seulement sur telle ou telle règle de conduite, sur tel ou tel devoir, mais sur la règle en général, sur le principe même du devoir, les esprits de ce temps sont tombés en proie au doute, grand corrupteur du cœur humain. Dans l'ordre moral, la fixité et l'élévation vont ensemble ; dès qu'on flotte, on descend ; l'incertitude est un signe et une cause d'abaissement. Ne sachant trop où était le mal, ni même s'il était, le dix-huitième siècle, quand il l'a rencontré, l'a nié ou excusé, au lieu de le maudire et de le combattre à mort. GUIZOT, *De l'état des âmes*. 1838.

PÉGASE SOUS LE JOUG,

POÉSIE DE SCHILLER, ILLUSTRÉE PAR RETZSCH.

Fin. — Voy. p. 43.

Dans le commencement tout va bien ; le léger coursier s'anime, galope, entraîne rapidement la voiture. Mais qu'arrive-t-il ? Les yeux tournés vers les nuages, et inaccoutumé à toucher le sol de son pied, bientôt il abandonne le chemin, et, fidèle à sa puissante nature, il s'élance à travers les bruyères et les marais, les champs ensemencés et les broussailles. Le même vertige saisit les autres chevaux : en vain l'on crie, les rênes sont impuissantes jusqu'à ce qu'enfin, au grand effroi des voyageurs, la voiture ébranlée, disloquée, s'arrête sur la cime d'une montagne.

— Cela ne va pas, dit le fermier Jean d'un air chagrin, et cela n'ira jamais ; voyons si, par le travail et le jeûne, je ne pourrai vaincre cet enragé.

L'épreuve est faite ; bientôt le noble coursier est maigre comme une ombre.

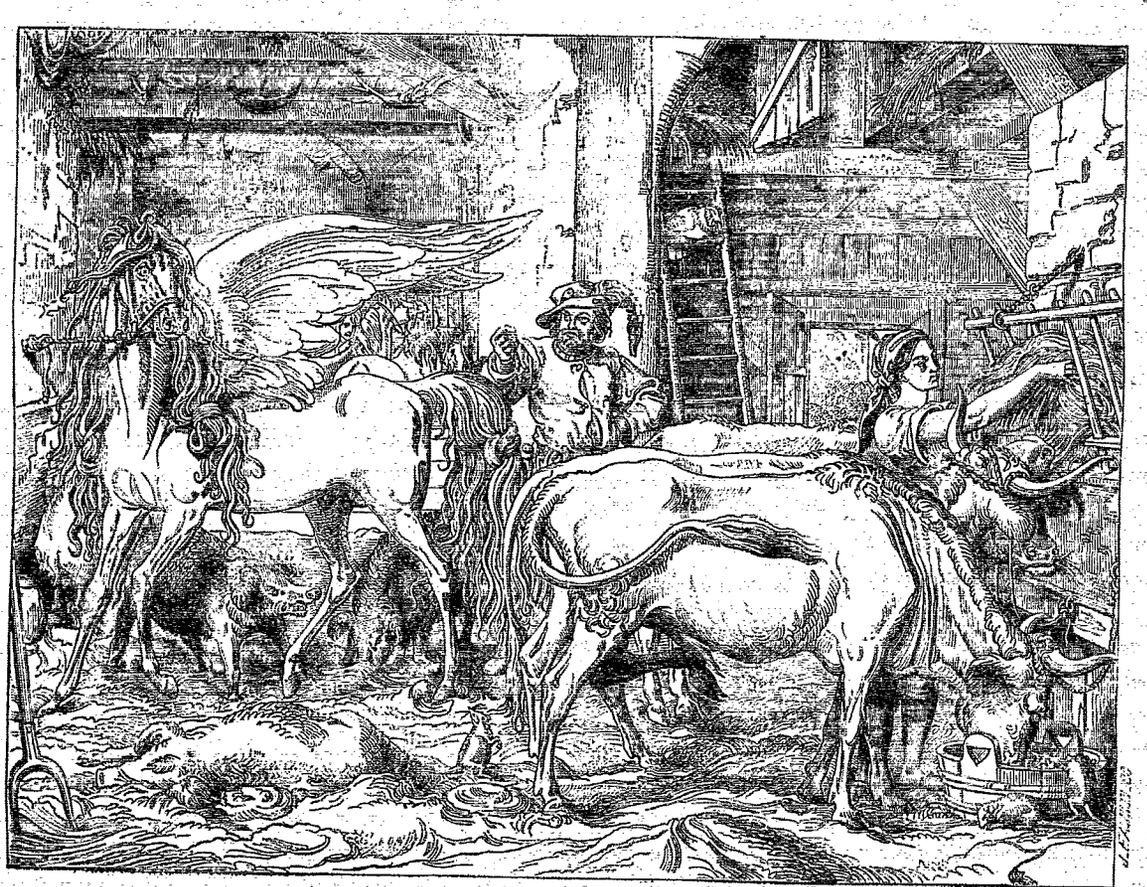
— Enfin m'y voilà, dit Jean ; allons, à l'œuvre ! attelez-moi ce cheval à la charrue avec mon plus fort taureau.

Aussitôt fait que dit. On voit ce ridicule attelage du cheval ailé et du bœuf. Pégase se soumet à regret et tente un dernier effort pour prendre son vol, mais en vain : le taureau marche d'un pas mesuré, et le coursier d'Apollon doit cheminer de même. Épuisé enfin par sa longue résistance, privé de ses forces et accablé de douleurs, le noble animal tombe par terre et se roule dans la poussière.

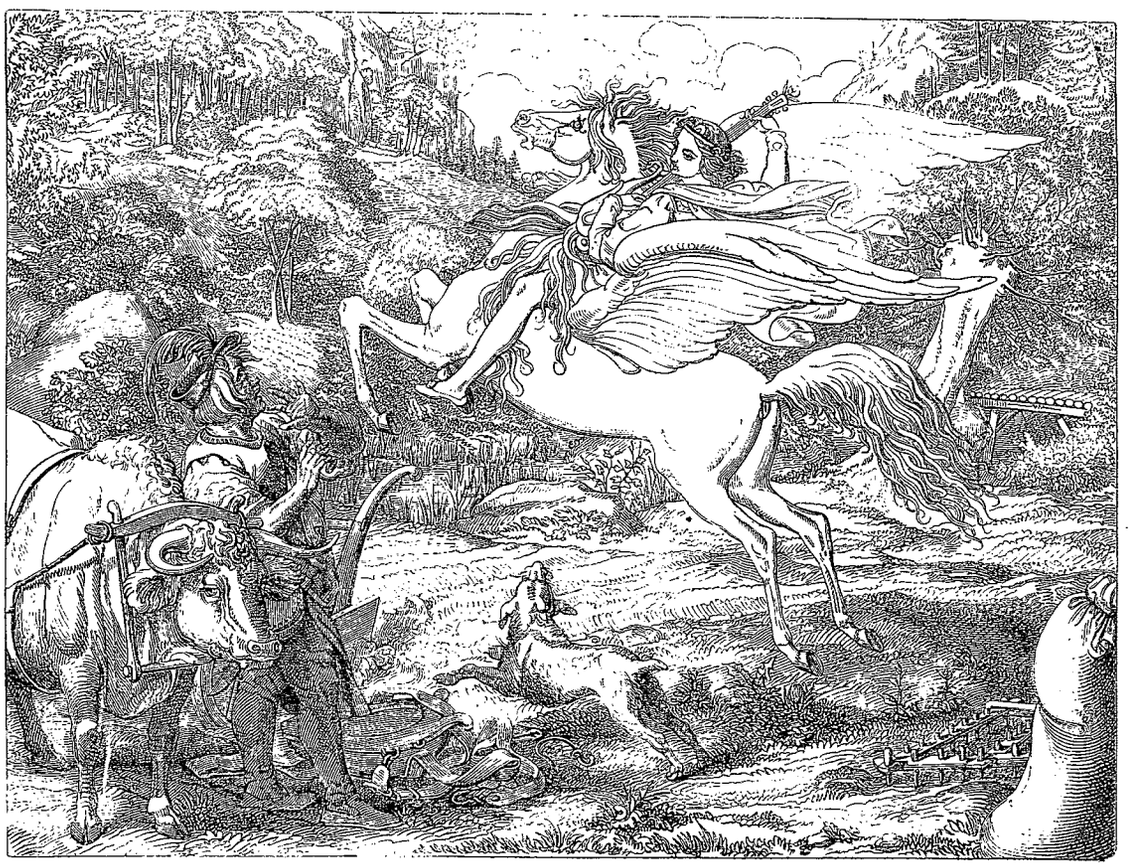
— Maudite bête ! s'écrie Jean en colère, et en faisant jouer le fouet ; tu n'es donc pas même bon à labourer le sol ; j'ai été la dupe d'un fripon.

Pendant qu'il exhale ainsi sa rage, un beau et agile garçon passe gaiement sur la route : le luth résonne sous ses doigts légers, et un ruban d'or pare sa blonde chevelure.

— Que veux-tu donc faire, ami, dit-il au paysan, de ce



Pégase sous le joug. (Suite et fin. — Voy. p. 43.)



— Dessins de Freeman, d'après Retzsch.

course étrange? Soumettre à un même joug le bœuf et l'oiseau, quelle singulière idée! Confie-moi pour quelques instants ton cheval, et regarde, tu vas voir des merveilles.

L'hippogriffe est dételé, le jeune homme s'élance sur son dos en riant. A peine le coursier a-t-il senti la main assurée du maître, il tressaille, se relève, et l'éclair jaillit de ses yeux. Ce n'est plus l'animal abattu par la fatigue, c'est un coursier royal, un esprit, un dieu qui s'élance majestueusement au souffle de la tempête, qui s'en va vers le ciel; et, tandis que les regards le cherchent encore, il plane dans les régions azurées.

LE BENSHI.

Le Benshi est, suivant une croyance superstitieuse répandue parmi les Écossais, un être invisible qui fait entendre dans l'air des cris plaintifs à la mort de tout descendant d'une ancienne famille. On suppose que cette tradition a pour origine l'usage où étaient les bardes de suspendre leurs harpes aux branches des arbres lorsqu'ils rendaient les honneurs funèbres aux guerriers : le frémissement des cordes au souffle du vent ajoutait à l'impression religieuse des assistants. Les harpes ont disparu; mais le vent gémit encore : c'est le Benshi.

MOEURS DES INDIENS DU SATPOURA (1).

Les montagnes de Satpoura, au sud du Nerbedda (2), renferment, entre leur pente du nord et celle du sud, un plateau élevé, large de 13 à 15 milles, et habité par diverses tribus de race tamoule, qui ont conservé les plus anciens usages et les plus antiques croyances religieuses de l'intérieur de l'Inde.

La surface entière de ce pays, jusqu'ici peu connu, est très-montagneuse. Entre les deux pentes du nord et du sud, s'étendent un grand nombre de vallées fertiles, arrosées en toute saison par de petites rivières. Les plaines les plus hautes sont couvertes à leurs sommets de fourrés et de broussailles (*Djangle*), d'où les habitants tirent en abondance des bois de construction, du combustible, et des plantes utiles pour la médecine et la teinture. Les aspects du pays sont très-variés et très-pittoresques. Les vallées et les terres basses sont partagées en champs réguliers, séparés par des bandes de prairies. Les villages et les groupes de cabanes sont entourés d'arbres (de mangos et de mavas). Les cours d'eau gardent toute l'année leur aspect verdoyant; et, sur tous les points de l'horizon, des lignes de montagnes aux formes anguleuses encadrent ce frais tableau.

Le nombre total des habitants de ce district montagneux, que l'on nomme le pourgana d'Akrani, est d'environ 4 500, tous livrés aux travaux de l'agriculture. Le nombre des villages habités est de 190. Alentour sont d'autres populations, et notamment les tribus des Bhils, qui habitent les forêts situées entre les pieds des montagnes et la Tapti; ces dernières tribus sont industrieuses, paisibles, loyales, passionnément attachées à leurs vallées.

Les paysans paouriah, exclusivement confinés dans les montagnes d'Akrani et de Kati, sont de petite stature et frêles. Leurs traits expriment une grande intelligence et un bon naturel. Leur type physique diffère essentiellement du type hindou : leurs traits sont plus plats, le front bas et protubérant, les narines larges, les lèvres épaisses. Les Paouriah portent des moustaches; ils ont habituellement aux oreilles de grands pendants d'argent. Les femmes sont fortes et enjouées.

(1) Extrait d'un rapport du lieutenant C.-P. Rigby, agent de la Compagnie des Indes (*Nouvelles annales des voyages*, 1851).

(2) Fleuve en deçà du Gange, et qui tombe dans le golfe de Camboge, au-dessous de Baroche.

Les Varali, qui composent une autre tribu voisine, sont grands, d'une couleur de peau foncée, très-minces, mais bien faits. Ils ne portent point de coiffure; ils se partagent les cheveux au milieu de la tête, et les laissent retomber librement sur leurs épaules. Leurs femmes, comme les femmes paouriah, ont le bas de chaque jambe littéralement couvert de lourds anneaux de cuivre qui leur compriment les chairs et que l'on n'ôte jamais, même après leur mort.

Les habitants des montagnes paraissent tous sains et robustes; mais ceux des bois du pays bas ont un extérieur misérable; ils sont moins civilisés; ils se livrent habituellement à la déprédation.

Aucune de ces tribus ne connaît de distinction de castes ni de sectes. Le plus âgé de chaque village est regardé comme le chef de la communauté et investi d'une sorte d'autorité patriarcale. A leurs fêtes et à leurs mariages, il se consomme une grande quantité d'une liqueur fermentée qu'on extrait, par la distillation, de la fleur du mova; mais, à part ces occasions exceptionnelles, ils sont très-tempérés. Le vol est à peu près inconnu parmi les Paouriah et les Varali. Entre eux ils sont très-hospitaliers. Les Bhil-Varali, qui habitent principalement le Kâti, cultivent très-peu de blé; mais ils ont de nombreux troupeaux de bétail.

Chez les Paouriah, les femmes n'ont d'autre tâche que de recueillir les fleurs de mova et la noix du charouli (*Chirongia sapida*). Elles sont en tout bien traitées.

Les mariages se célèbrent généralement pendant les mois de phalgoun et de vaïchak (mars et mai). Les chants de mariage, très-anciens, ont tous un caractère poétique. Voici deux couplets cités par le lieutenant Rigby :

« Bava-Koumba Rani-Kazal saghé via
» Dola doliné ghida gata viah
» Raout-Koumbi saghé rod dangro
» Rani-Kazal saghé viah vadvona
» Sarhi tchoulis penhé dekhné djaï viah. »

Que le mariage de Bava-Koumba et de Rani-Kazal (1) est beau! On le célèbre par des chants et une joyeuse musique. Raout-Koumba a l'air d'un vaillant guerrier. Rani-Kazal paraît belle à son fiancé. Couvrons-nous de belles parures, et allons au mariage.

« Rounaga dévino viah
» Saola-Ranago Rani-Haola indro viah
» Yon laghé Haola Rani laghé bhoud
» Rani-Kazal laghé Babi
» Rana-Koumba laghes Bhaï
» Bohré dougour viah, haté dhourrn vigvari
» Rana djanou viah, bhoud laghé tchovour oudlé tchohor. »

La déesse des bois se marie. Rana-Saola et Rani-Haola s'unissent. Elle est la sœur de la déesse des forêts, elle est la belle-sœur de Rani-Kazal, elle est la sœur de Raout-Koumba. Un mariage va se célébrer dans les grandes montagnes. Répandez le safran sur l'heureux couple; que les sœurs, comme à un mariage royal, répandent la poudre sacrée, et agitent l'éventail au-dessus d'eux.

Les Varali et les Paouriah brûlent ou enterrent leurs morts. Une roupie ou, si la famille est très-pauvre, une petite pièce de cuivre, est placée dans la bouche du mort; on lui met sur le front une pincée de riz, de safran, ou de goulâl rouge, et on pose à côté de lui son épée, son arc et ses flèches. On porte ensuite le corps au bûcher funéraire, au son des tambours et de la musique; l'arc et les flèches sont brûlés avec le guerrier, mais l'épée et la roupie sont le salaire des musiciens. Le huitième jour après la mort, les amis et les parents se réunissent à la maison mortuaire, où ils boivent à la mémoire du défunt.

Dans la partie boisée, près de chaque village, est un arbre regardé comme sacré, autour duquel les habitants du hameau se réunissent, avant le temps de la moisson, pour y faire des offrandes de grain et y sacrifier des chè-

(1) Noms d'un dieu et d'une déesse.

vres et des volatiles, après s'être prosternés devant le soleil levant. Le dieu auquel ces offrandes s'adressent est Bava-Koumba, invoqué dans le chant du mariage. On voit ordinairement un second arbre, à une certaine distance du premier; il est consacré à la femme du dieu, à la déesse Rani-Kazal, à laquelle on fait aussi des offrandes. On rend également un culte à Vaghdeo, le démon-tigre, mais, comme disent ces pauvres Indiens dans leur simplicité, « seulement pour l'apaiser et l'empêcher d'attaquer le bétail, ou bien quand il a enlevé quelque personne. » Ils redoutent beaucoup les sorts; et, avant la domination britannique, beaucoup de vieilles femmes avaient le nez coupé sous l'imputation de sorcellerie, la croyance commune étant que la mutilation du nez enlevait tout pouvoir de maléfice. Avant les entreprises importantes, on consulte le sort en décochant une flèche.

Les Varali et leur bétail occupent la même hutte. Les Paouriah construisent d'habitude deux cabanes fort propres en bambous entrelacés, avec un toit en longues herbes; la famille réside dans l'une des deux chaumières, et le bétail dans l'autre. Elles sont entourées d'une cour, sur un côté de laquelle sont disposées plusieurs resserres circulaires pour le grain et un hangar pour les pots à eau, lesquels sont toujours élevés sur une petite charpente en bambou; au dessous est une auge en bois contenant l'eau pour les chèvres et les oiseaux de la basse-cour. Ces maisons sont ordinairement disposées çà et là par petits groupes. Des mangos et d'autres arbres les entourent, et des plantations semblables marquent les divisions des champs.

Les Bhils du bas des montagnes vivent d'une manière très-misérable. Ils changent leurs huttes de place presque chaque année, et cultivent rarement deux ans de suite le même champ. Ils vivent surtout du produit des arbres de la forêt.

Il y a parmi les Paouriah et les Varali des charpentiers, des forgerons, etc., mais pas de barbiers et de cordonniers. Les souliers, quand ils en portent, viennent de Kokouré-nounda, comme les ornements d'argent et de cuivre viennent de Rochmal.

Le Toran-Mall est situé au cœur même des montagnes de Sâtpoura, et forme le plateau le plus élevé de la chaîne. Sa forme est irrégulière, et son circuit d'environ 20 milles anglais. Sa surface est coupée par de profonds ravins, et semée de buttes irrégulières qui s'élèvent de 300 à 600 pieds au-dessus du niveau général du plateau. Vers son extrémité nord-est sont deux lacs dont le plus grand a de 2 à 3 milles de circonférence. Ce plateau est habité par une quarantaine de familles bhil, qui font paître de nombreux bestiaux dans les riches pâturages du plateau inférieur, et cultivent aussi un peu de blé, de maïs, de tor, de mor (espèce de riz), de bhourti, etc. Elles prétendent appartenir à la race des Paouriah. C'est, du reste, un peuple tranquille, timide, inoffensif, bien différent des Bhils de la plaine. On trouve çà et là, dans les montagnes, des ruines de tours rondes, dont l'on fait remonter la construction à l'époque du Gaouli-Radj, le roi pasteur.

DES VERS EN PROSE.

Tous les commentateurs ont remarqué, l'un après l'autre, que le début du *Sicilien* (de Molière) est en vers blancs d'inégale mesure :

> Il fait noir comme dans un four;
> Le ciel s'est habillé ce soir en Scaramouche,
> Et je ne vois pas une étoile
> Qui montre le bout de son nez.

Ils auraient pu ajouter que la remarque s'applique à toute la pièce et à beaucoup d'autres de Molière. En effet, la prose de Molière est souvent remplie de vers non rimés, au point qu'il est difficile de ne pas reconnaître là un parti pris, ou une nature pourvue d'un instinct du rhythme vraiment extraordinaire... Dirigé dans ce sens, un examen attentif et délicat du style de Molière conduirait peut-être à des inductions intéressantes sur la manière de travailler de ce grand génie, et sur les intentions que la mort ne lui a pas permis de réaliser.

Vaugelas le premier s'est avisé de signaler, comme un grand défaut, les vers que le hasard seul, et non l'intention de l'écrivain, a répandus dans la prose. La pratique de presque tous nos grands auteurs condamne l'opinion de Vaugelas. Les orateurs grecs et les latins rencontraient souvent des iambes tout faits sans les chercher. Il y a des alexandrins dans la prose de Cicéron, dans Tacite et dans Tite Live. Il s'est glissé des vers dans la traduction des Psaumes de David et jusque dans les formules du droit romain. Et Ménage remarque assez plaisamment que Vaugelas s'est pris lui-même dans sa propre sentence, en écrivant, du mot *sériosité* :

> Ne nous hâtons pas de le dire,
> Et moins encore de l'écrire.
> Laissons faire les plus hardis,
> Qui nous frayeront le chemin.

Il est certain que l'affectation d'écrire en vers blancs, telle qu'on la voit dans *les Incas*, par exemple, serait une chose insupportable. En cela comme en tout, c'est le goût qui décide et marque la limite (1).

Olympiodore rapporte, comme tradition populaire, que lorsque Alaric voulut envahir la Sicile, il fut repoussé par une statue enchantée qui lançait perpétuellement des flammes par l'un de ses pieds et de l'eau par l'autre.

LES PAQUEBOTS A VAPEUR.

A force de nous rendre les objets familiers, l'habitude amène souvent à ne plus les sentir. Nous trouvons vulgaire ce qui est fréquent, et pour avoir trop vu, nous perdons la faculté de regarder et d'admirer.

Combien de gens, par exemple, voient arriver et partir les paquebots à vapeur qui sillonnent la Méditerranée, sans réfléchir à tout ce que ces merveilleuses machines constatent d'efforts, de patience et de génie, à tout ce qu'elles promettent de ressources et d'améliorations!

La navigation à vapeur (qui, malgré ses admirables développements, peut être regardée comme à son enfance) n'est pas seulement un prodigieux perfectionnement, c'est toute une révolution apportée aux relations intercommerciales.

Avant elle, l'homme ne pouvait combattre les résistances de la mer que par des forces empruntées à son milieu, et dont il subissait nécessairement la loi; s'il échappait en partie aux caprices des vagues, il devait supporter les caprices du vent! Coursier fantasque dont on pouvait utiliser, mais non diriger l'élan, celui-ci emportait souvent au hasard le navigateur, forcé d'attendre un changement de fantaisie. L'homme enfin n'avait sur l'Océan aucune puissance indépendante des éléments, créée par son action directe, et absolument soumise à sa volonté.

Grâce à la vapeur, il n'en est plus ainsi : chaque navire ressemble à ceux qui avaient acheté aux prêtresses de l'île de Sein l'outre des vents favorables; il porte dans ses flancs la brise qui le pousse au but désigné. Toutes les incertitudes de la navigation ont disparu. La mer est devenue un chemin de roulage ordinaire. Sauf des cas rares et imprévus, on peut partir à volonté et arriver à heure fixe. La voie de mer a conquis la régularité, cette première condition des affaires humaines.

(1) F. Génin, *Lexique comparé de la langue de Molière et des écrivains du dix-septième siècle.*

Nous ne disons rien de la promptitude des communications. Tout le monde en a compris les avantages. Dans le mouvement social, chaque heure employée a rapprocher les choses et les personnes qui se cherchent est une heure perdue pour notre activité; c'est un retranchement à la vie. Par suite, toutes les conquêtes faites sur l'espace ou le temps sont de véritables accroissements de notre existence. On vit plus quand on a plus de jours à donner à la pensée et à l'action.

Ajoutez que la facilité rapide des relations les multiplie. Sûr du départ et du retour, chacun se décide à sortir de chez soi; les personnalités trop étroites s'effacent; on voit et on est vu; le lien qui s'arrêtait à la famille, à la commune, à la province, s'étend insensiblement à la nation et à l'humanité. A force de fréquenter les hommes, on devient plus homme soi-même; la grande association morale et spirituelle, vers laquelle les esprits les plus élevés ont toujours poussé les peuples, se prépare insensiblement; les guerres deviennent plus odieuses, et par suite plus difficiles. A force de redoubler entre elles les chaînes de l'affection, de l'intérêt, du plaisir, les nations finissent par en former une trame puissante, sous laquelle les ambitions et les jalousies demeurent prises comme au filet.

Or, dans cette révolution pacifique dont nous voyons le grand travail s'accomplir autour de nous, les chemins de fer et les paquebots à vapeur sont évidemment appelés à jouer le principal rôle. C'est grâce à eux que l'Amérique n'est plus qu'à une semaine de distance de l'Angleterre; la France qu'à quelques heures de l'Afrique. Le succès de nos campagnes militaires en Algérie pour le passé; le succès de notre colonisation pour l'avenir ont dépendu et dépendront de cette navigation rapide qui jette un pont entre la Provence et notre conquête. C'est principalement à elle que nous devrons d'avoir formé un établissement stable sur la côte algérienne, et forgé ce premier anneau qui relie la civilisation à la barbarie.

Certes, toutes ces choses étaient préparées depuis longtemps! Le mouvement qui conduit les sociétés modernes n'est que la suite de l'impulsion donnée par nos pères. Qu'ils le sachent ou non, les peuples marchent vers le but qu'ont assigné les arrêts providentiels; mais la marche n'est point toujours égale. Il est des heures où les moyens de l'accélérer,

Paquebots de la Méditerranée.

longtemps cherchés en vain, se présentent tout à coup, et où l'humanité rencontre un relai inattendu qu'elle attelle à son char, et qui l'emporte.

Notre siècle aura été l'heure de cette utile rencontre. En appliquant la vapeur, il aura brusquement centuplé l'énergie de tous les perfectionnements.

Aussi lorsque l'artiste nous reproduit ici des paquebots à vapeur chargés de troupes et de colons qui viennent de jeter l'ancre devant cette terre d'Afrique dont les grèves se dessinent au loin sous leur couronne de palmiers, il ne nous présente point seulement un tableau, mais un symbole. Il nous fait penser à cette civilisation à laquelle la vapeur s'est attelée, et qui va, sur toutes les mers, cherchant le sauvage ou le barbare pour lui apporter nos armes, nos jouissances et notre industrie. A notre époque, le vaisseau à vapeur est une véritable arche de Noé: c'est lui qui contient et transporte tous les germes du nouveau monde que cherche le génie moderne, et qu'il doit peupler de ses merveilles.

LA FÊTE DE LA MADONE DE L'ARC,

A NAPLES,

La Route de Naples au retour de la Fête de la Madone de l'Arc. — Dessin de Valentin.

Au commencement du dix-septième siècle, dans un petit village, à quelques milles de Naples, presque sous le Vésuve, des jeunes gens jouaient à la paume; un d'eux s'écria avec une sorte d'enthousiasme : « — Je suis sûr de gagner! J'ai fait ma prière aux pieds de cette Madone avant de commencer le jeu (et il désignait une petite statuette de pierre placée dans une niche, comme on en trouve à l'extérieur de presque toutes les maisons en Italie), et elle m'a souri. » Il gagna en effet; son adversaire, furieux, s'en prit à la divine intervention, et lança de colère sa paume à la Madone, qu'il atteignit à la joue. Cette joue bleuit tout aussitôt. Un certain seigneur de Sano, qui passait par là, s'empara de l'insulteur et le fit pendre à un arbre voisin. A son contact, l'arbre se dessécha subitement; on l'abattit, et à cet endroit on éleva une église, où fut placée sur le principal autel la statue miraculeuse, qui reçut le nom de Madone de l'Arc (*Madonna del Arco*). Pourquoi ce nom? On ne sait. L'histoire ne dit pas si ce fut le village qui donna le nom à l'église, ou l'église au village. Toujours est-il que ce lieu devint le but de nombreux pèlerinages; on y accourut de toutes les parties du royaume; et les nombreux et riches *ex-voto*, dont la plupart ne sont rien moins que des bas-reliefs en argent, témoignent de la piété publique. Les parois de l'église sont également recouvertes depuis le haut jusqu'au bas d'un grand nombre de béquilles, de jambes, de bras, de têtes, etc., en toutes sortes de matières, ainsi que de petits tableaux représentant tous quelque accident que la Vierge a réparé ou fait éviter, et où la reconnaissance l'a invariablement peinte

dans un coin de la toile, au milieu des nuages, et entourée d'anges.

Le jour de la fête de cette madone, une foule compacte et toujours renouvelée depuis le matin jusqu'au soir, fait le tour de l'église en criant, gesticulant, se poussant et se précipitant à terre pour ramasser des feuilles de roses blanches que les moines desservants, placés au centre, devant l'autel entouré d'une balustrade de marbre, jettent continuellement. La cérémonie terminée, le peuple se répand sous les ombrages des peupliers qui avoisinent l'église, et où s'enlacent des ceps de vigne qui s'élancent de l'un à l'autre et forment ainsi des berceaux de verdure. Sur le sol recouvert d'une épaisse couche de cendre grise parsemée de brillants micas, on voit assis çà et là des groupes divers : ici une ou plusieurs familles mangeant le macaroni au même plat, et buvant à tour de rôle à la même bouteille ; là des lazarones jouant aux dés ; plus loin des jeunes gens qui se préparent à la danse, tandis que les joueurs de tambours de basque et de castagnettes apprêtent leurs instruments. La fête champêtre succède à la fête religieuse.

Le soir, après la tarentelle, seule danse admise dans les fêtes populaires, la foule revient à Naples en chantant ; et ce n'est pas le moindre charme de cette journée pour l'étranger que l'aspect de cette belle campagne ainsi animée, à l'heure où la nature déjà s'endort toute baignée dans les dernières lueurs d'un crépuscule napolitain.

PYRARD DE LAVAL.

SINGULIÈRE IDÉE DES MALDIVES SUR LA FORME DE LA TERRE.

François Pyrard, né à Laval, s'était embarqué, le 18 mai 1601, sur un navire marchand de Saint-Malo, nommé *le Corbin*, qui fit naufrage sur les Maldives. Recueilli par les insulaires, mais séparé de ses compagnons d'infortune, Pyrard, qui avait appris à parler facilement la langue maldive, fut conduit à Malè, capitale du pays, et il y fut attaché au service du roi. « Je servais le roi, dit-il, comme l'un de ses domestiques, prêt à faire tous ses commandements. J'étais fort bien auprès de lui et des reines, qui souvent s'enquéraient des façons de vivre des Français, de leurs mœurs, habits, et principalement des habits des dames de France, et de notre religion. Le roi me donna un logis à part, assez près de lui, et tous les jours on m'apportait de sa maison du riz et des provisions nécessaires pour ma vie. Il me bailla aussi un serviteur pour me servir, outre quelque argent et d'autres présents dont il m'accommoda : par le moyen de quoi je devins quelque peu riche à la manière du pays, à laquelle je me conformais au plus près qu'il m'était possible, et à leurs coutumes et façons de faire, afin d'être mieux venu parmi eux. Je trafiquais avec les navires étrangers qui arrivaient là, avec lesquels j'avais même pris une telle habitude qu'ils se confiaient entièrement à moi, me laissant grande quantité de marchandises de toutes les sortes pour vendre en leur absence ou pour garder jusqu'à leur retour, dont ils me donnaient une certaine partie. J'avais quantité de cocos à moi, qui est là une espèce de richesse, que je faisais accoutrer par des ouvriers, qui sont gens qui se louent à cet effet. Bref, il ne me manquait rien que l'exercice de la religion chrétienne, dont il me fâchait fort d'être privé, comme aussi de perdre l'espérance de jamais revenir en France. »

Pyrard vécut ainsi pendant cinq ans dans ces îles, et il n'en fut délivré qu'à la suite d'une attaque armée du roi de Bengale. Ce long séjour permit à Pyrard de recueillir des détails intéressants sur les croyances et les coutumes des Maldives. Il rapporte une singulière imagination que se sont faite ces peuples au sujet de la terre. Suivant eux, la terre est une surface plate flottant comme un navire dans l'espace, et entourée d'une immense muraille de cuivre qui la protége contre l'envahissement des eaux. Toutes les nuits, le malin esprit, ou le *Diave*, recommence à percer cette muraille ; à la pointe du jour, il s'en faut toujours de bien peu qu'il n'ait réussi à faire un trou assez large pour donner passage aux eaux ; s'il réussit une fois, ce sera le dernier déluge et la fin de la vie humaine : c'est pourquoi tous les hommes au-dessus de quinze ans doivent s'empresser d'aller aux mosquées avant le lever du jour, pour prier la divinité de repousser le diable ; autrement le monde périrait.

On a publié deux éditions de la relation de Pyrard : l'une en 1615, sous le titre de « Voyages des François aux Indes » orientales, Maldives, Moluques, et au Brésil, depuis 1601 » jusqu'en 1611 » ; et l'autre en 1679, sous le titre de « Voyage » de François Pyrard, de Laval, contenant sa navigation aux » Indes orientales, etc. » Après sa sortie des Maldives, Pyrard n'échappa qu'avec grand'peine au péril d'être mis à mort par les Bengalais, qui le prenaient pour un Portugais. Plus tard il fut fait prisonnier par les Portugais, qui l'emprisonnèrent à Cochin parce qu'il était Français. Il fut obligé de les servir deux ans comme soldat, et, après divers autres accidents, il arriva en France au commencement de l'année 1611, où ses aventures lui firent une sorte de réputation. Ce fut par les conseils du président Jeannin qu'il publia la relation de ses voyages.

Qu'est-ce que l'homme sans ces affections du foyer qui, comme autant de racines, le fixent solidement à la terre et lui permettent d'aspirer tous les sucs de la vie ? Force, bonheur, tout ne vient-il point de là ? Sans la famille, où l'homme apprendrait-il à aimer, à s'associer, à se dévouer ?

ÉMILE SOUVESTRE.

DU CHARRONNAGE.

Le charronnage et la maréchalerie sont, chez les cultivateurs, deux objets importants et de dépense considérable. Dans chaque ferme, il doit y avoir, sinon un atelier de charronnage, du moins les outils nécessaires pour que l'on puisse faire au moins les réparations urgentes.

Pendant bien des journées d'hiver, lorsque le mauvais temps empêche de sortir, c'est une occupation utile et agréable que de faire soi-même des outils ou de petits meubles dont on a tous les jours besoin dans une ferme. Un bon fermier doit être, au besoin, charron, menuisier et maréchal.

Les bois de charronnage le plus généralement employés sont le chêne et le hêtre. Les jantes de roues sont en hêtre, les rais et les moyeux en chêne. Les pièces qui forment le corps de la voiture sont en chêne. L'orme est excellent pour les jantes et surtout pour les moyeux ; mais il y a des pays où il manque complétement. L'acacia remplace très-bien le chêne ; c'est un excellent bois, qui dure longtemps et qui a une grande solidité. Le frêne est le bois par excellence pour les timons et pour toutes les pièces qui demandent de l'élasticité ; malheureusement, c'est un bois qui n'est pas commun et qui est cher. Dans les pays à forêts de bouleaux, on l'emploie pour faire des timons, bien inférieurs, quant à la solidité, à ceux en chêne.

Après avoir choisi du bois de bonne qualité, la chose importante c'est qu'il soit bien sec quand on l'emploie. On doit toujours avoir du bois de charronnage en provision, et on doit toujours avoir des roues faites d'avance. Les moyeux sont la seule pièce qui ne doit pas être sèche. Les charrons les prennent souvent dans des arbres récemment abattus. Quand on les a d'avance, pour les retrouver au besoin, on les conserve dans l'eau. Pour faire une roue, on perce les trous dans le bois encore humide du moyeu, et on y enfonce

les rais à coups de maillet. Le bois, en se desséchant, diminue de volume, par conséquent les trous tendent à devenir plus petits, et leurs parois exercent sur les rais une pression telle, que la roue acquiert une solidité qu'on n'eût pu obtenir d'aucune autre manière.

Une chose essentielle dans le charronnage, c'est de faire toutes les pièces de tous les instruments de mêmes dimensions et de même forme. Quand une pièce vient à casser, on peut alors la remplacer immédiatement. Mais cette régularité et cette exactitude dans le travail sont bien difficiles à obtenir du plus grand nombre des ouvriers de village.

Les cultivateurs, qui ne connaissent que les charrettes à deux roues, ne soupçonnent pas combien sont commodes les chariots à quatre roues, et avec quelle facilité on peut, en quelques minutes, leur donner la forme la plus convenable pour tous les transports qu'on peut avoir à exécuter.

Avec des chariots légers, attelés de deux bêtes, on a pour le foin, la paille, les gerbes, des échelles longues de 5 mètres, hautes de 75 centimètres, réunies par des traverses légères, et garnies à leurs extrémités d'anneaux en fer.

Pour le fumier, la terre, les gazons, les moellons, on remplace les échelles par des planches longues de 4 mètres, larges de 40 centimètres, épaisses de 35 millimètres. Ces planches, en bois de peuplier ou de pin, sont légères et d'un prix peu élevé. A chaque extrémité, on les entoure d'une bande de fer qui les empêche de fendre. A chaque extrémité aussi, on perce un trou d'environ 4 centimètres de diamètre ; une traverse qui entre dans ces trous maintient les planches et les empêche de se rapprocher.

Pour le transport des racines, on a des tombereaux. En Bavière, ces tombereaux contiennent 1 000 kilogrammes de pommes de terre ; ils ont une longueur de 3 mètres 40 centimètres, sur une largeur de 50 centimètres au fond et de 1 mètre en haut. Ils sont formés par un cadre en bois de chêne, sur lequel on cloue des planches légères de pin ou de peuplier. Un seul homme peut placer sur le chariot un tel tombereau et l'en descendre. Pour le vider, on ménage sur l'un des côtés, au milieu, une ouverture convenable. En outre, sur le milieu de la lonzenne, à égale distance des essieux de devant et de derrière, on place une pièce de bois transversale, fixée par une cheville en fer, et qui donne un point d'appui au tombereau, aux planches et aux chevilles. Pour ménager ces tombereaux et prévenir l'écrasement qu'amènerait le poids des racines, on les entoure d'une chaîne qui fait le tour de la lonzenne et sert en même temps à empêcher le tombereau de glisser dans les montées ou descentes. Les sacs que beaucoup de cultivateurs emploient pour la récolte des pommes de terre sont une dépense considérable, et exigent pour les chargements et déchargements des hommes robustes, tandis que des femmes et de jeunes garçons peuvent faire le service avec les tombereaux. Ces tombereaux sont aussi très-commodes pour le transport de la houille, du plâtre, de la chaux. Si l'on a des tonneaux à transporter, ce qui arrive fréquemment chez les distillateurs, on place sur le chariot deux pièces de bois rondes, en bouleau ou en mélèze, d'une longueur et d'un diamètre convenables. Enfin, pour les bois de construction, on sépare les deux trains, et on transporte des arbres qui peuvent avoir plus de 20 mètres de longueur (1).

(1) Villeroy, cultivateur à Rittershof (Bavière). — Journal d'agriculture pratique.

LE CABARET RENARD

DANS LE JARDIN DES TUILERIES.

Avant que le jardin des Tuileries n'eût été transformé par l'art de Le Nostre, on avait ménagé dans le bastion qui touchait à la porte de la Conférence, un assez grand espace de terrain pour en faire une garenne. A la partie supérieure de ce terrain, au-dessus du quai, entre la garenne et le grand jardin où était la volière, il y avait un chenil que le roi, par brevet du 20 avril 1630, avait donné à un sieur Regnard ou Renard, ancien valet de chambre du commandeur de Souvré. Ce Renard était intelligent et actif; il se connaissait fort bien en meubles et en tapisseries, et il faisait de ces objets précieux une sorte de commerce avec les personnes de qualité. Il ne manquait point d'esprit, et l'on rapporte que le cardinal Mazarin lui-même prenait volontiers plaisir à causer avec lui. Lorsqu'il eut obtenu la jouissance du chenil, il en tira le plus habile parti qu'il fût possible d'imaginer. Il le changea en un joli jardin, et disposa les logements de manière à en faire un petit cabaret élégant qui devint bientôt le rendez-vous des seigneurs de la cour et du monde galant. Le jardin était assez éloigné du palais pour que le bruit et la joie y eussent toute liberté. En s'y promenant, on avait devant soi une vue animée et étendue. On dominait le quai où passaient les équipages qui allaient au Cours-la-Reine; la rivière où naviguaient beaucoup plus de barques de toutes sortes qu'aujourd'hui, embarcations marchandes ou de luxe, coches particuliers ou publics; au delà on voyait la Grenouillère où étaient les cabarets de *la Belle eau* et du *Bout du monde;* plus loin encore le Pré aux Clercs. Renard, qui savait attirer et retenir les gens par ses manières honnêtes, fit une petite fortune. On parle souvent de son cabaret dans les Mémoires de la minorité de Louis XIV. Aux temps de la Fronde, les partis s'y rencontrèrent et s'y donnèrent même des assauts.

Mademoiselle de Montpensier rapporte l'anecdote suivante dans ses Mémoires : « Il arriva en ce temps-là une assez plaisante affaire à Paris. M. de Gersé avoit tenu quelques discours de M. de Beaufort qui lui avoient déplu ; de sorte qu'il le menaça, et Gersé dit qu'il ne le craignoit point, et qu'il lui disputeroit le haut du pavé, même dans les Tuileries. Ensuite de quoi, M. de Beaufort alla chez Renard, où Gersé soupoit avec MM. de Candolle, Le Freton, Fontrailles, Buvigny et les commandeurs de Jars et de Souvré, et quelques autres dont je ne me souviens point. Il prit le bout de la nappe, jeta tout par terre et renversa la table; on mit l'épée à la main, il y eut une grande rumeur, et personne de mort ni de blessé. Les offensés résolurent de se battre contre M. de Beaufort. Ce devoit être hors de Paris, parce qu'il y étoit trop aimé ; ils devoient craindre d'être assommés par les harangères ; de sorte qu'ils vinrent tous à la cour... Peu de jours après, Monsieur alla à Nanteuil ; il manda M. de Beaufort et tous ses amis, et il y mena les autres et les raccommoda : on auroit cru que cela causeroit de grands combats, et je ne sais si M. le cardinal n'eût pas été bien aise d'être débarrassé de quelques gens par cette voie, lorsque Son Altesse royale pacifia tout. »

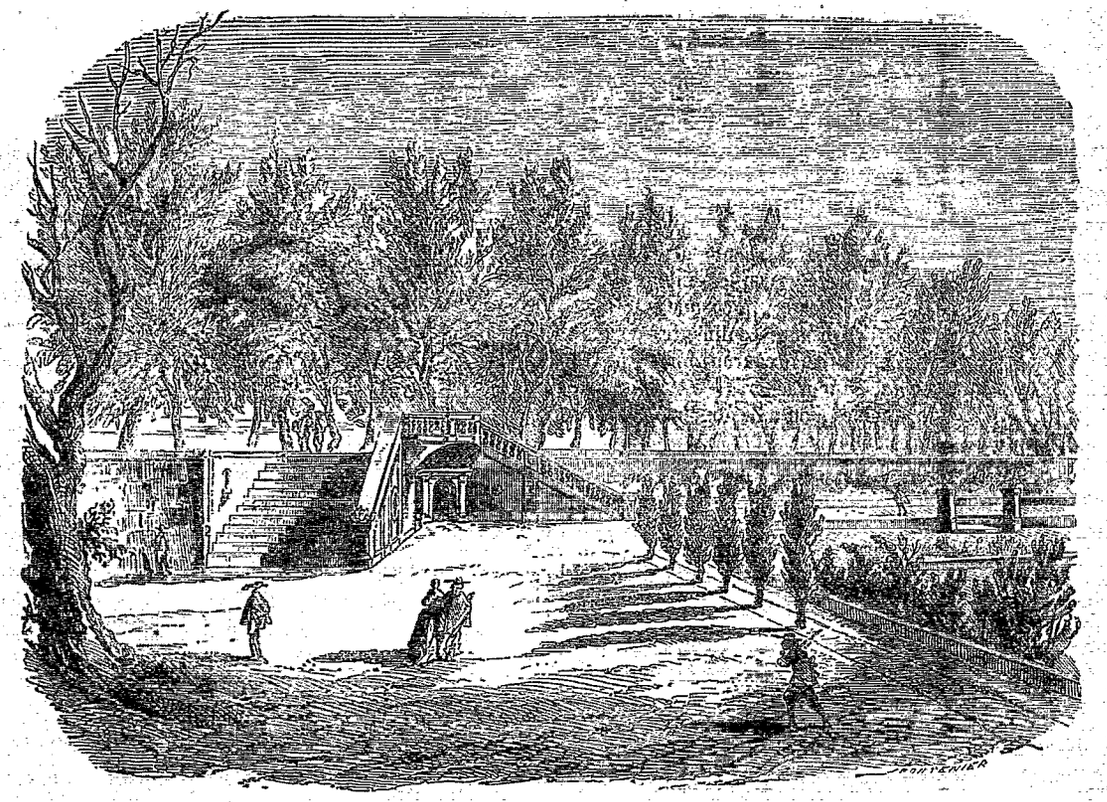
Il est encore question plusieurs fois du jardin Renard dans les Mémoires de mademoiselle de Montpensier : « Son Altesse Royale (Monsieur, duc d'Orléans, père de Mademoiselle) s'en alla aux Tuileries chez Renard, qui étoit la promenade ordinaire depuis que l'on n'alloit poi t au Cours ; j'y allai aussi ; je demeurai derrière à parler à Gersé. Comme je montois un degré qui mène à la terrasse du jardin de Renard, un page de madame de Châtillon me tira par ma robe, et me dit : Madame vous mande que M. de Nemours va se battre avec M. de Beaufort, aux Petits-Pères ; elle vous prie d'en avertir Monsieur. Je sortis jusqu'au banc où il était assis, etc. (1). »

« Comme j'aime beaucoup à me promener, dit ailleurs Mademoiselle, j'étois au désespoir que ma promenade se bornât à aller tous les jours chez Renard, et de n'oser aller plus loin. J'aime à monter à cheval : je demandai la permission à Son Altesse royale d'aller au bois de Boulogne, et que

(1) Le duel eut lieu dans le marché aux chevaux, derrière l'hôtel de Vendôme. M. de Nemours fut tué.

j'envoierois chercher de l'escorte ; il me le permit : j'y envoyai un page au galop, et, à dire le vrai, je le suivois de près, et je ne jugeai pas qu'il y eût beaucoup de péril ; de sorte que je me promenai longtemps dans le bois avant qu'elle fût venue, et elle ne me servit que pour le retour. Elle m'accompagna jusqu'au Cours, ce qui réjouit tous ceux qui se promenoient chez Renard : il y avoit beaucoup de trompettes qui faisoient un beau concert... »

La gravure jointe à cet article représente, d'après une estampe de 1658, par Israël Sylvestre, une partie du jardin de Renard ; mais on ne peut y voir le cabaret, qui était un petit bâtiment beaucoup plus long que large, situé à droite sur la terrasse. Du reste, nous ne connaissons point de peinture ou d'estampe qui l'ait figuré, et nous n'avons réussi à nous en faire une idée, même incomplète, qu'en consultant les anciens plans de Paris au dix-septième siècle. De tous ces plans, celui de Jacques Gomboust, ingénieur, nous paraît avoir donné la configuration la plus intelligible à la fois du jardin et du cabaret. M. Bonnardot a décrit avec détail ce document rare et précieux dans ses savantes *Études archéologiques sur les anciens plans de Paris, des seizième, dix-septième et dix-huitième siècles.* » Ce plan, publié en 1652, représente Paris tel qu'il était vers 1649. « C'est le premier, dit M. Bonnardot, qui joigne au mérite d'être curieux, celui d'être utile. Son exactitude l'a rendu digne de servir de base à tous les plans postérieurs pendant près d'un siècle. Il se com-



Le Jardin du Cabaret Renard, aux Tuileries. — D'après une estampe de 1658. — Collection de M. Bonnardot. — Dessin de Foulquier.

pose de neuf feuilles ayant chacune environ 50 centimètres sur 44, y compris la bordure de feuillage qui encadre l'ensemble. Il a été dressé sur l'échelle d'environ 5 millimètres et demi pour 10 toises. L'orientation est celle adoptée généralement par les anciens topographes ; l'ouest est en bas de la carte, système qui présente à l'œil les façades des églises. Toutes alors, à quelques exceptions près, regardaient encore l'occident, et le chœur, par conséquent, l'orient, le berceau du Christ. Mais quand les savants eurent fait passer une ligne méridienne dans l'axe de l'Observatoire, les géographes renoncèrent à ce mode d'orientation.

« La feuille VIII contient de curieux détails. Le palais des Tuileries est nommé *logement de Mademoiselle ;* les deux tiers environ des bâtiments sont achevés ; celui du milieu est toujours surmonté du dôme de Philibert de Lorme. Une très-petite portion de l'ancien fossé de Charles V subsiste encore entre la rue Saint-Honoré et la galerie du Louvre. Entre ce fossé et le palais s'étend *le parterre de Mademoiselle*, où nous voyons aujourd'hui la place des Tuileries. Le jardin de ce nom, toujours séparé du palais par une rue, offre des détails intéressants. On y distingue des bosquets, une grande pièce d'eau carrée, un monticule du côté du quai. A l'angle nord-ouest est l'orangerie et la ménagerie des *bestes féroces.* Plus loin est le cabaret de M. Regnard, et sur le bastion, entre les faces qui forment la pointe, la garenne. » Il est probable que Gomboust ne fut que le dessinateur du plan ; on est réduit à des conjectures sur le nom de celui qui l'a gravé à l'eau-forte.

PAOLO UCCELLO (1).

Vasari, dans sa notice biographique sur Paolo Uccello, donne ce renseignement précis :

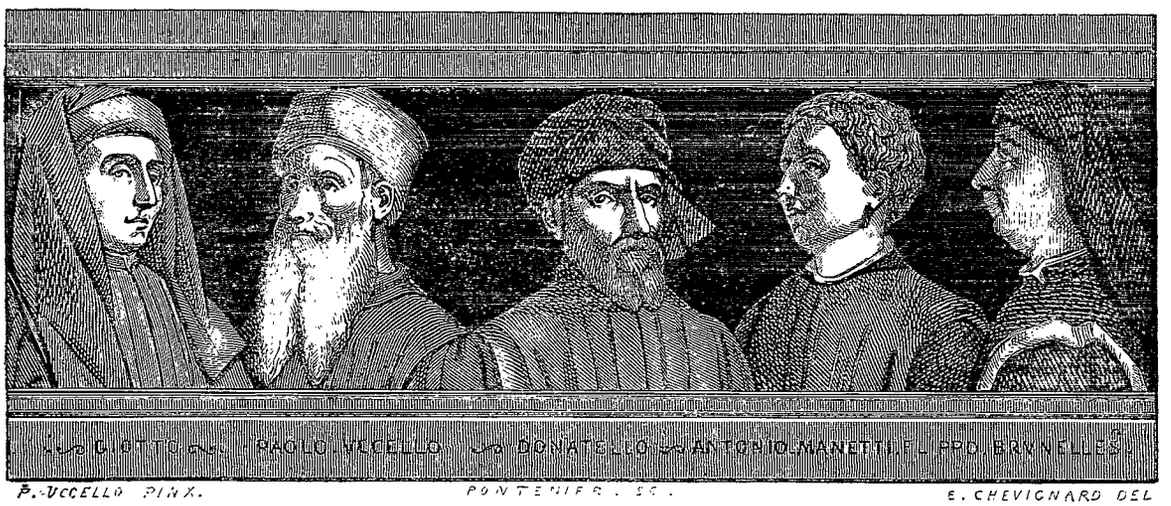
« Malgré son étrangeté, Paolo Uccello avait en haute vénération les représentants des arts. Désirant transmettre leurs traits à la postérité, il conservait un tableau dans lequel il avait introduit le peintre Giotto, l'architecte Filippio Brunelleschi, le sculpteur Donatello, le mathématicien Giovanni Manetti, son intime ami, avec lequel il avait de fréquents entretiens sur Euclide. Enfin il se plaça lui-même, à côté

(1) Vasari et Lanzi écrivent *Uccello ;* la Biographie universelle retranche un *c* et écrit *Ucello.*

de ces hommes, comme peintre de perspectives et d'animaux (1). »

C'est ce tableau, acheté en 1847 à la vente de M. Steven pour la somme de 1467 fr., qui est aujourd'hui placé dans la première travée, à droite de la grande galerie du Louvre. Il a 0m,42 de hauteur, et 2m,42 de largeur. Les cinq bustes sont de grandeur naturelle ; les noms des cinq personnages sont écrits en lettres d'or au-dessous de leurs portraits. Le tableau donne à Manetti le prénom d'Antonio, tandis que Vasari donne à ce savant celui de Giovanni. Mais l'authenticité du tableau n'étant point contestée, on doit supposer que, sur ce détail, Vasari a fait erreur, ce qui lui est d'ailleurs arrivé très-fréquemment sur des sujets de beaucoup plus d'importance, et sans qu'on puisse s'en étonner beaucoup, parce qu'il ne pouvait pas avoir vu tous les tableaux qu'il décrivait, et que, le plus souvent, il était obligé de s'en rapporter à des souvenirs de conversation ou à des notes plus ou moins inexactement écrites. Une autre explication de cette différence des prénoms pourrait être que Manetti était connu sous l'un et l'autre, ou que les inscriptions en or auraient été tracées postérieurement à la mort d'Uccello. Quoi qu'il en soit, il est difficile aujourd'hui de se former une opinion bien certaine sur ce détail. Les annales florentines ont conservé la mémoire d'un Manetti, contemporain de Paolo Uccello, et très-versé dans les sciences mathématiques ; mais elles lui donnent le prénom de Giannozzo. En outre, ce savant n'aurait eu que sept ans de moins qu'Uccello, et, d'après le tableau, il semble qu'Antonio Manetti devait être encore très-jeune, alors qu'Uccello était déjà très-vieux.

GIOTTO, né en 1276, était mort en 1336, c'est-à-dire cinquante-trois ans avant la naissance de Paolo Uccello (1). Ce n'est donc point à titre de contemporain qu'il figure dans le tableau : c'est comme père de l'art florentin. Sa physionomie noble et pensive est idéalisée. Il est aisé de voir, au style de la peinture, que ce n'est point un portrait fait d'après la nature même. Uccello aura copié et ennobli une peinture ancienne. Le chaperon et la robe sont d'un ton rouge qui semble ajouter encore de la grandeur à l'expression. Le nom de Giotto est un diminutif de Angiolotto (petit ange, angelet). C'est dans le village de Vespignano, à quinze milles de Florence, que Giotto était né vers 1266, à peu près au même temps que Dante, qui paraît avoir été son ami, et qui l'a célébré dans son poëme du Purgatoire (chant XI, v. 96). On sait que, fils d'un paysan nommé Bondone, il fut longtemps employé à garder des troupeaux, et que ce fut le grand Cimabué qui, l'ayant surpris à dessiner sur une pierre l'image d'un de ses moutons, devina son aptitude et l'emmena à Florence. La nature l'avait doué de toutes les facultés supérieures et exquises qui conduisent à la suprématie de l'art et assurent l'immortalité. Quoique né dans un temps où la civilisation commençait à peine à renaître, et où il n'eut pour se guider ni les grands modèles ni les enseignements du goût public, il réussit, par le puissant effort de son génie, à créer d'admirables et poétiques peintures. Si un tel homme fût né au quinzième siècle, il eût été l'émule de Raphaël et de Léonard. Pendant plusieurs siècles, il fut le guide de l'art florentin. Tout ce que l'on a conservé de ses œuvres respire la grâce, la pureté, la noblesse du sentiment qui l'animait. Fécond comme la plupart des grands maîtres, il avait couvert de ses peintures les édifices de Florence. On admire encore ses fresques des Franciscains de Sainte-Croix, et surtout les vingt-six petits tableaux peints sur la boiserie de la sacristie. Sans entreprendre d'énumérer toutes ses œuvres, rappelons : — à Assise, ses peintures de l'église des Franciscains ; — à Pise, l'histoire de Job au Campo-Santo ; la Vision de Saint-François, aux Franciscains ; — à Rome, les fresques de l'ancienne église de Saint-Pierre ; — à Padoue, les admirables scènes de l'Histoire de Jésus-Christ, qui couvrent encore les murs de la chapelle dite *degli Scrovegni*, dans l'*Arena*. Il fut appelé tour à tour à Avignon, à Vérone, à Ferrare, à Ravenne, à Urbin, à Arezzo, à Lucques, à Gaëte, à Naples, à Milan, et dans toutes ces villes il laissa des œuvres dignes de lui, et qui devinrent des exemples lumineux où s'inspirèrent pendant les siècles suivants les plus grands artistes de l'Italie. Architecte aussi bien que peintre, Giotto dirigea les travaux des fortifications de Florence, de Sainte-Marie-des-Fleurs, et éleva le charmant campanile de cette église que nous avons décrit et figuré dans notre tome XII (1844, p. 216). Il fut enterré dans l'église de Sainte-Marie-des-Fleurs, et Politien écrivit ce vers sur son tombeau :



Musée du Louvre. — Cinq Portraits, par Paolo Uccello.

Ille ego sum per quem pictura extincta revixit.

Littéralement : « Je suis celui par qui la peinture éteinte a revécu. »

BRUNELLESCHI, peint à l'autre extrémité du tableau, et faisant face à Giotto, était né en 1377 : il n'est mort qu'en

(1) Vies des peintres de Vasari, traduites par Leclanché, commentées par Jeanron et Leclanché.

(1) Voy., sur Giotto, t. IX, p. 333.

1446. Il était donc contemporain d'Uccello, et seulement plus âgé que lui de onze années. Fils d'un notaire, il avait étudié, sous d'excellents maîtres, la théologie, la poésie, les mathématiques, le dessin, l'orfévrerie, la sculpture, la perspective, la physique, la mécanique, l'horlogerie. Il fit concourir ses diverses connaissances à un art principal auquel il se dévoua particulièrement : ce fut l'architecture, qu'il régénéra. Intimement lié avec Donatello, il contribua beaucoup, par ses conseils et même par son exemple, ainsi qu'on le verra plus loin, à élever et ennoblir le goût de son ami. Ils firent ensemble un voyage à Rome pour y étudier les monuments de l'art antique. Brunelleschi mesura et dessina la plupart de ces monuments. Ce fut en grande partie son influence qui détourna les esprits de l'art gothique et les amena à l'imitation des arts grec et romain. Le chef-d'œuvre de Brunelleschi est la coupole de Sainte-Marie des Fleurs, à Florence (voy. la Table des dix premières années). Parmi ses autres œuvres, nous nous bornerons à mentionner ici : — à Florence, l'église du Saint-Esprit, l'église de Saint-Laurent, la façade du palais Pitti ; — l'abbaye à Fiesole ; — à Milan, une forteresse ; — une citadelle à Pise ; — les digues à Mantoue, etc. Filippo était d'un caractère vif et enjoué. Il laissa dans Florence un vif souvenir de sa bonté et de ses vertus. On lui donna la sépulture dans l'église qui avait fait sa gloire, l'église de Sainte-Marie des Fleurs.

Donato, que l'on connaît mieux par son surnom de Donatello, né en 1383 et mort en 1466, était ami d'Uccello. Si l'on admet, parmi les modernes, six ou huit grands sculpteurs dignes d'être comparés aux plus célèbres sculpteurs de l'antiquité, Donatello est de ce petit nombre. Il était né d'une famille extrêmement pauvre ; mais son application à l'étude et son génie le firent remarquer dès son jeune âge, et quelques essais pleins de charme lui valurent d'honorables protections, en particulier celle de Roberto Martelli, qui l'accueillit chez lui, et l'éleva comme son fils. La première sculpture qui attira sur lui l'attention publique, fut une Annonciation en pierre de Macigno, accompagnée de six petits enfants tenant des guirlandes, et supportée par un piédestal, orné de grotesques.

Si l'on s'en rapporte à une anecdote que l'on trouve dans Vasari, Donato aurait d'abord incliné à imiter trop servilement la nature. Il avait fait un crucifix en bois pour l'église de Santa-Croce, et il s'était étudié à le modeler avec une vérité extraordinaire. Filippo Brunelleschi lui reprocha le style, et lui dit : « Tu as copié très-habilement l'homme qui a posé devant toi ; mais ce n'est pas un Dieu que tu as figuré ; c'est un paysan. » Donato se sentit d'abord blessé par cette critique, et répondit : « Il est plus facile de parler que d'agir ; prends un bloc de bois et fais un Christ à ta manière. » Brunelleschi ne prit aucun engagement, mais il commença en secret un Christ qu'il termina après quelques mois d'un travail assidu. « Alors, un matin, dit Vasari, il va inviter Donato à un déjeuner. Nos deux amis partent ensemble : arrivés sur la place du Marché-Vieux, Filippo achète quelques vivres et les remet à Donato, en lui disant : « Porte cela à la maison et attends-moi ; je te rejoindrai dans un instant. » A peine entré dans l'atelier, Donato aperçoit sous un beau jour le Crucifix de Filippo. Frappé d'admiration, et comme hors de lui-même, il ouvre les mains : le déjeuner lui échappe ; le fromage tombe dans la poussière, les œufs se brisent ; mais rien n'est capable de le distraire de son étonnement. Sur ces entrefaites, arrive Filippo, qui lui dit en riant : « Que diable as-tu, Donato ? Et nos œufs ? et notre fromage ? Comment déjeunerons-nous ? — J'ai mangé ma part, répondit Donato ; si tu veux la tienne, ramasse-la. C'est bien ! c'est bien ! Tu fais des Christ ; et, tu as eu raison de le dire, moi je fais des paysans. »

Donato s'éleva rapidement vers l'idéal, et il eut d'autant plus de gloire à atteindre les hautes régions de l'art, que, de son temps, on n'avait encore découvert que quelques-unes des sculptures grecques enfouies par le temps dans la terre et les ruines. Il était admiré de Michel-Ange lui-même, et, s'il eut moins de force et de puissance que cet immortel artiste, il est permis de trouver qu'il eut aussi moins d'exagération et plus de grâce. On compte parmi ses plus belles œuvres, qui sont très-nombreuses : — à Florence, les sculptures qui décorent le campanile de Sainte-Marie des Fleurs ; les statues de saint Pierre, saint George et saint Marc, à Saint-Marc in Orto ; Judith tenant la tête d'Holopherne, sous les loges d'Orcagna ; — à Padoue, la statue du général Érasme Narni, et plusieurs bas-reliefs de l'histoire de saint Antoine, dans la chapelle de ce saint. Il était, comme la plupart des artistes de ce temps, très-instruit dans un grand nombre de sciences, et notamment dans l'architecture. Son caractère était aimable : on raconte divers traits de sa vie qui témoignent de sa modestie et de son désintéressement. C'est peut-être par ce motif que, dans l'usage, on l'appela Donatello, diminutif de son vrai nom qui était Donato. Le diminutif, chez les Italiens, est souvent un signe d'affection. — Il était ami fidèle, prévenant et généreux, dit Vasari. Il attachait si peu de prix à l'argent, qu'il mettait ce qu'il en gagnait dans un panier suspendu au plancher par une corde, et chacun de ses élèves avait la liberté d'y puiser à discrétion. Sa vieillesse fut heureuse et tranquille. Pierre de Médicis lui avait donné un domaine situé à Cafaggiulo, et dont le revenu était assez considérable pour lui permettre de vivre dans une grande aisance. Ce présent enchanta d'abord Donato, qui se voyait ainsi certain de ne pas mourir de faim. Mais à peine une année s'était-elle écoulée, qu'il alla prier Pierre de reprendre son domaine. — Il préférait son repos, disait-il, aux tourments dont l'accablait son laboureur en venant se plaindre tous les trois jours, tantôt du vent qui avait enlevé le toit du colombier, tantôt de la tempête qui avait brisé les vignes et les arbres fruitiers, tantôt d'une saisie de bestiaux pour le payement des impôts. — J'aime cent fois mieux mourir de faim, ajoutait Donato, que d'avoir à penser à toutes ces choses qui m'abreuvent de dégoûts et d'ennuis. — Pierre ne put s'empêcher de rire de la simplicité de son protégé, et, pour lui ôter toute inquiétude, reprit son domaine et lui assigna une pension qu'il lui fit payer par semaine. Cet arrangement causa un extrême plaisir à Donato, qui passa joyeux et tranquille le reste de ses jours.

Donato possédait cependant un petit domaine d'un modique revenu, sur le territoire de Scato. Pendant sa dernière maladie, plusieurs de ses parents vinrent le voir, et lui demandèrent avec une insistance peu convenable de leur donner ce bien. Vasari raconte que Donato, après les avoir écoutés patiemment, leur répondit : « Mes chers parents, je ne puis vous accorder ce domaine : il me paraît juste de l'accorder au laboureur qui l'a fait valoir à la sueur de son front. Vous n'avez contribué en rien à l'améliorer ; vous vous êtes contentés de le désirer, et vous voudriez qu'il fût le prix de votre visite ! Allez, je vous donne ma bénédiction. » Il appela ensuite le notaire, et légua son domaine au laboureur qui, malgré sa pauvreté, lui avait rendu plus de services dans ses moments de gêne que ses collatéraux. Il laissa ses études et ses dessins à ses élèves.

Il fut enterré dans l'église de San-Lorenzo, à côté du tombeau de Cosme de Médicis. Ses obsèques furent magnifiques. Les peintres, les architectes, les sculpteurs, les orfévres, et presque toute la population de Florence, accompagnèrent son cercueil jusqu'à l'église de San-Lorenzo.

On ne saurait donner aucune notice sur Manetti, par suite du doute que fait naître son prénom. Si l'on admet que Paolo Uccello ne peut avoir voulu peindre qu'un homme véritablement célèbre, il y aurait lieu de considérer ce Manetti comme étant celui qui, après avoir étudié avec un succès extraordinaire les langues anciennes et les sciences,

fut successivement professeur de philosophie, membre du conseil de Florence, ambassadeur à Naples et à Rome, et secrétaire des papes Nicolas et Calixte III.

Quant à l'auteur de la peinture, PAOLO UCCELLO, il est né en 1389, et mort en 1472, à l'âge de quatre-vingt-trois ans. Il avait été élève d'Antonio de Venise. Lanzi a donné sur cet artiste une courte notice qui a été traduite littéralement par Périès, dans la *Biographie universelle*.

« Jusqu'à Ucello, la perspective était restée dans l'enfance; Philippe Brunelleschi et ses élèves Benoît de Majano et Masaccio, l'avaient poussé un peu plus loin que Giotto et son école; mais Paolo Ucello, guidé par les conseils de Jean Manetti, célèbre mathématicien, s'adonna à cette partie de l'art avec tant de zèle, que, s'il ne posséda pas à un degré bien éminent les autres parties, il excella du moins dans celle-ci, qui était le but de toutes ses études; on l'entendait dire souvent : « C'est cependant une belle chose que la perspective. » Il n'exécuta aucun ouvrage où il ne fît faire des progrès à cet art, et n'ajoutât à ses lumières, soit en peignant des *édifices* et des *colonnes* qui représentent, dans un cadre resserré, des espaces immenses, soit en composant des figures qui offrent des mouvements et des raccourcis inconnus à l'école de Giotto. Dans le cloître de Sainte-Marie-Nouvelle, on voit encore quelques traits de l'histoire d'Adam et de Noé, remplis d'une foule d'imaginations tout à fait neuves en ce genre. On y remarque en outre des paysages ornés d'arbres et d'animaux peints avec tant de perfection et de vérité, qu'on peut l'appeler le Buffon de cette époque. Un de ses plaisirs était d'avoir chez lui une grande quantité d'oiseaux de toutes espèces, qu'il s'occupait sans cesse à dessiner; et c'est de là que lui vient le surnom d'*Ucello*, sous lequel il est connu. Dans l'église du Dôme, il a exécuté en terre verte le portrait équestre, et d'une proportion colossale, de Jean Aguto ou Hawkwood, condottiere anglais au service de la république de Florence. A Padoue, il peignit également en terre verte, dans les palais des Vitali, plusieurs figures de *géants*. Cependant il s'adonna plus spécialement à orner les meubles de petites peintures. Les *Triomphes de Pétrarque*, peints sur quelques petites armoires de Florence, sont attribués à Paolo. »

Le P. Richa dit qu'il a vu une petite Annonciation peinte par Paolo Uccello sur le premier pilastre que l'on rencontre à gauche en entrant dans l'église de Santa-Maria-Maggiore.

L'abbé Lanzi, qui a écrit son Histoire de l'art italien deux siècles après Vasari, et dont la critique est généralement discrète et sage, a nécessairement réuni, dans sa biographie d'Uccello, les traits les plus essentiels pour bien faire apprécier le talent et le caractère de ce peintre. Vasari, qui, comme les biographes anciens, aime beaucoup à conter et se permet volontiers les digressions, est plus amusant et peut-être moins fidèle. Il estime qu'Uccello aurait été le peintre le plus agréable et le plus ingénieux depuis Giotto, si son esprit se fût laissé moins absorber par l'étude alors nouvelle de la perspective. Il ajoute avec raison que l'excès, dans cette partie de la science du peintre, a pour conséquence, au lieu de donner au génie de la facilité et de la fécondité, de l'exposer à la sécheresse et à la stérilité. Aussi Donatello, qui vivait avec Uccello dans une très-grande intimité, lui reprochait-il son engouement exclusif pour ces procédés dont l'importance n'est que secondaire dans l'art. « Eh! Paolo, lui disait-il avec un peu d'exagération, ta maudite perspective te fait abandonner le certain pour l'incertain; toutes ces lignes sont choses qui ne peuvent servir qu'à ceux qui font de la marqueterie, et qui ont à remplir des bordures de feuillages, d'insectes et de figures rondes ou carrées de toutes espèces! » Vasari rapporte une autre parole de Donatello qui aurait été bien dure, ce qui ne s'accorde point avec ce qu'on sait de son caractère; toutefois nous rappelons cette anecdote parce qu'elle peint bien la simplicité de mœurs de ces grands artistes. « Uccello, ayant été chargé de peindre sur la porte de Saint-Thomas, dans le Marché-Vieux, la figure de ce saint touchant les plaies de Jésus-Christ, il résolut d'y employer tout son savoir, et il ne laissa pas ignorer qu'il voulait faire voir cette fois tout ce qu'il savait et tout ce qu'il valait. C'est pourquoi il fit faire, devant la porte où il devait peindre, une clôture en planches, afin que personne ne pût voir son œuvre avant qu'elle ne fût achevée. Un jour, Donato l'ayant rencontré, lui dit : « Eh! qu'est-ce donc que ce travail que tu caches avec tant de précaution? » A quoi Paolo se contenta de répliquer : Tu verras, tu verras plus tard! » Donato ne voulut pas le presser davantage, et s'attendit à voir, quand le temps serait venu, quelque miracle. Enfin un jour, Donato étant venu au Marché-Vieux pour y acheter des fruits, vit Paolo qui découvrait son œuvre. Ce dernier s'étant avancé vers lui courtoisement, le pria de vouloir bien s'approcher, parce qu'il désirait vivement connaître le jugement qu'il porterait sur cette peinture. Donato, après avoir attentivement regardé, répondit : « Eh! Paolo, maintenant qu'il serait temps de cacher ta peinture, tu la découvres. » Vasari attribue à cette boutade un découragement qui se serait emparé d'Uccello et l'aurait décidé à ne plus s'occuper que de perspective; mais on ne doit pas attribuer une valeur trop sérieuse à ces anecdotes; car, le plus souvent, c'est uniquement par forme d'art et pour terminer leurs petits récits par une sorte de trait saisissant que les anciens écrivains supposent de si graves conséquences. Ce qui paraît certain, c'est que les grands services que Paolo rendit à l'art par les progrès qu'il fit faire à la perspective, ne furent pas suffisamment appréciés de ses contemporains; on ne vit guère en lui qu'un original, et ce que l'on appelle en langage familier *un artiste manqué*. Aussi sa vieillesse fut-elle pauvre et triste. On raconte que, même octogénaire, il prolongeait ses études de perspective jusqu'au milieu de la nuit, et lorsque sa femme inquiète l'appelait et l'invitait à cesser son travail pour prendre du repos, il répétait en soupirant sa pensée habituelle : « C'est pourtant une bien douce chose que cette perspective! »

Les anciens chevaliers faisaient forger ou forgeaient eux-mêmes leurs armes dans leurs châteaux. Monstrelet rapporte que l'armure dont le duc de Bourgogne se servit dans son combat singulier avec le duc Humphrey, avait été forgée par lui-même dans son château d'Hesdin.

SARAH MAPP.

Dans les journaux de Londres pour l'année 1736, on lit les passages suivants, qui donnent un exemple singulier d'une fortune rapide suivie d'une ruine plus rapide encore :

2 juillet 1736. — Ward et Taylor sont menacés d'une redoutable concurrence. Il vient d'arriver à Londres une femme que l'on nomme Sarah Wallin, et qui, ce printemps, s'est fait une célébrité à Witts et à Epsom, où elle avait d'abord mendié. On parle de quelques-unes de ses opérations qui seraient merveilleuses.

14 juillet 1736. — Sarah Wallin est le sujet de toutes les conversations. Elle est d'une affreuse laideur, mais d'une adresse prodigieuse. Un gentleman boiteux depuis vingt ans, et qui ne marchait qu'avec un soulier de six pouces plus haut que l'autre, s'est présenté à elle samedi dernier : elle lui a redressé la jambe, et maintenant il marche comme s'il n'eût jamais souffert d'une infirmité jusqu'alors réputée incurable par les plus habiles chirurgiens.

1er août 1736. — La nièce de sir Hans Sloane et un habitant de Wardow-Street, tous deux condamnés par les médecins à la suite d'une rupture de l'épine dorsale, viennent d'être opérés avec le plus grand succès par Sarah Wallin.

C'est de son père, espèce de charlatan nomade, que cette femme a appris sa profession.

6 août 1736. — Sarah Wallin mène grand train; elle ne sort plus que dans un carrosse à quatre chevaux. L'or pleut chez elle.

11 août 1736.— Un commis de M. Ibbotson, mercier dans Ludgate-Hill, vient d'épouser Sarah Wallin. Il se nomme Hill Mapp.

23 septembre 1736. — La reine a fait venir à son palais Sarah Mapp, qui continue à faire des cures extraordinaires et à s'enrichir.

16 octobre 1736. — Mistress Sarah Mapp a assisté hier, avec M. Taylor l'oculiste, à une comédie du théâtre de Lincoln's-inn-Fields, intitulée : *la Consolation du mari avec la femme qui remet les os et le ver docteur.*

Sarah Mapp.

25 décembre 1736. — La trop célèbre Sarah Mapp, que son mari a abandonnée après l'avoir dépouillée de tout ce qu'elle possédait, vient de mourir dans le grenier d'une pauvre maison, près de Seven-Dials.

CONFIANCE EN SOI.

EXTRAITS D'EMERSON, PHILOSOPHE AMÉRICAIN.

> Confie-toi en toi-même; tout cœur vibre
> à cette corde d'airain.

La plupart des natures de notre temps sont « insolvables; » elles ne peuvent satisfaire à leurs propres besoins; elles ont une ambition hors de toute proportion avec leur force pratique, et vont ainsi jour et nuit s'affaissant et mendiant.

Nous sommes des soldats de salon. La rude bataille de la destinée qui donne la force, nous l'évitons. Si nos jeunes gens se trompent dans leurs premières entreprises, ils perdent tout courage. Si le jeune marchand ne réussit pas, les hommes disent : « Il est ruiné. » Si le plus beau génie qui étudie dans nos colléges n'est pas, un an après ses études, installé dans quelque emploi élevé, il semble à ses amis, et il lui semble à lui-même, qu'il y a bien là matière à être découragé et à se lamenter le reste de sa vie. Mais le stupide garçon de New-Hampshire ou de Vermont qui tour à tour essaye de toutes les professions, qui attèle les équipages, afferme, colporte, ouvre une école, édite un journal, va au Congrès, achète une charge de magistrat, et ainsi de suite, et qui, comme un chat, retombe toujours sur ses pattes, vaut cent de ces poupées de la ville. Il marche de front avec ses jours, il ne ressent aucune honte à ne pas étudier une profession unique, il ne place pas sa vie dans l'avenir, mais il vit déjà; il n'a pas une chance, mais cent.

Qu'un stoïque se lève donc qui nous apprenne les ressources de l'homme! Qu'il nous apprenne qu'avec la confiance en soi de nouvelles puissances apparaîtront!

Une plus grande confiance en soi accomplirait une révolution dans tous les emplois et dans toutes les relations des hommes, dans leur éducation, dans leurs recherches, dans leur manière de vivre, dans leurs associations, dans leurs vues respectives.

Ne demande pas sans cesse aux hommes; mais, au milieu de ces changements perpétuels des événements, apparais comme une ferme colonne, soutien de tout ce qui l'entoure. Celui qui sait que la puissance réside dans l'âme, qu'il n'est faible que parce qu'il a cherché le bien hors de lui-même, et qui, s'en apercevant, se jette sans hésiter à la suite de sa pensée, celui-là se commande aussitôt à lui-même, commande à son corps et à son esprit, marche droit, accomplit des miracles.

Bien des hommes gambadent et courent après la fortune, la gagnent et la perdent à mesure que sa roue tourne. Toi, laisse là toutes ces poursuites; travaille et acquiers par ta volonté, et tu auras enchaîné la roue du hasard. Une victoire politique, la hausse de la rente, la guérison de votre maladie, ou tout autre événement extérieur, anime vos esprits, et vous pensez que des jours heureux se préparent pour vous; ne le croyez pas : rien ne peut vous apporter la paix si ce n'est vous-même; rien, si ce n'est le triomphe des vrais principes.

Je ne vis point pour donner mon existence en spectacle. Je préfère qu'elle soit d'un train plus modeste, pourvu qu'elle soit égale et naïve. Je la voudrais résonnante et douce, se souciant peu de la douleur et du bien-être; de la sorte elle serait unique et renfermerait tout, charité, combat, conquête, hygiène.

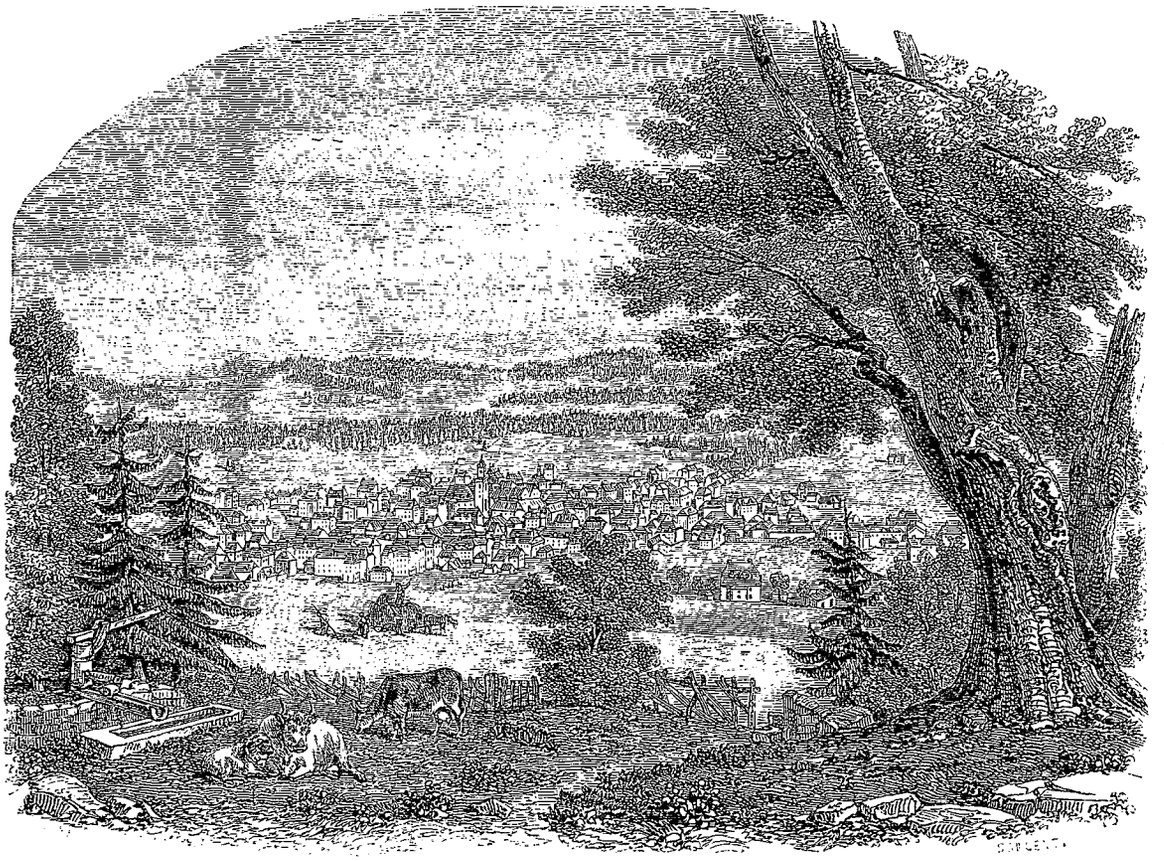
Un caractère est comme une stance ou un acrostiche alexandrins : lisez-les par en bas, par en haut, de travers, ils répèteront toujours la même chose. Dans cette charmante vie des bois dont Dieu a fait mon lot, laissez-moi me ressouvenir jour par jour de mes honnêtes pensées, sans préméditation, sans réticences, et, je n'en doute pas, je les trouverai symétriques. Mon livre exhalera l'odeur du pin et résonnera du bourdonnement des insectes. L'hirondelle qui vole auprès de ma fenêtre entrelacera dans la trame de mon style la paille qu'elle porte à son bec. Nous passons pour ce que nous sommes. Le caractère se manifeste malgré notre volonté. Les hommes s'imaginent qu'ils ne manifestent leurs vertus et leurs vices que par des actes patents, et ils ne voient pas que la vertu ou le vice émettent un souffle à chaque minute.

La force du caractère est une force qui résulte de l'accumulation des forces de la volonté, de façon que la vertu des jours passés remplit encore de vertu le jour d'aujourd'hui.

Accomplissez votre œuvre, l'action qui vous est propre, et cette action doublera votre force originelle.

Croyez à votre pensée, exprimez votre conviction intime, et le plus ordinairement elle se trouvera être le sens universel. L'homme doit s'attacher à découvrir et à surveiller cette petite lumière qui erre et serpente à travers son esprit; et pourtant il chasse sans attention sa pensée, parce qu'elle est sienne. Dans chaque œuvre de génie, nous reconnaissons les pensées que nous avons rejetées; elles nous reviennent avec je ne sais quelle majesté d'abandon. Les grandes œuvres de l'art n'ont pas pour nous de plus émouvantes leçons que celles-là; elles nous enseignent à rester fidèles à notre impression... Demain un étranger vous exprimera avec un bon sens supérieur tout ce que vous avez senti et pensé, et vous serez forcé de recevoir humblement d'un autre vos opinions personnelles. Insistez sur vous-même, n'imitez pas.

DE BESANÇON A LA CHAUX-DE-FONDS.



Vue de la Chaux-de-Fonds. — Dessin de Freeman.

La plupart des voyageurs français font leur entrée en Suisse par Genève. Il se peut que prochainement ils donnent la préférence à la ville de Bâle. Dès que le chemin de fer de Strasbourg sera entièrement achevé, on se trouvera transporté de Paris à Bâle, avec rêves et bagage, d'un seul jet, sans sortir de wagon. Quel attrait pour les curiosités impatientes! Heureusement il restera toujours, entre Bâle et Genève, des routes moins fréquentées à l'usage de ceux qui ont peu de goût pour la précipitation, la foule, le tumulte, les buffets de chemin de fer, et qui aiment à voyager sans trop de hâte, sans bruit, en se ménageant la jouissance des paisibles et charmantes transitions où nos beaux paysages du Jura se fondent insensiblement avec les Alpes.

Il est, du reste, sans inconvénient de se servir de la voie de fer jusqu'à Dijon, d'où partent à toute heure des voitures pour Besançon. C'est à cette dernière ville que commence véritablement le voyage pittoresque. A l'aspect des montagnes qui dominent l'ancienne capitale de la Franche-Comté, l'habitant des plaines sent déjà une impression nouvelle. Les effets de lumière ne sont plus ceux qui lui sont familiers. Le matin et le soir surtout étonnent sa vue. Le soleil semble s'annoncer et se retirer avec plus de solennité; les ombres sont plus profondes et plus sévères; la ligne de l'horizon n'est plus seulement à la hauteur de l'homme; elle a grandi avec les montagnes, et elle oblige le front à se lever plus souvent vers le ciel.

De Besançon diverses routes agrestes, accidentées, se dirigent vers Neufchâtel. On peut traverser, soit Ornans, Pontarlier, le Val-Travers et Motiers, soit les vallées de Morteau et de la Chaux-de-Fonds.

La petite diligence qui, l'automne dernier, nous conduisit de Besançon à la Chaux-de-Fonds, emploie tout un jour à faire ce trajet qu'on franchirait en moins de deux heures à la suite d'une locomotive. On part à l'aube, on arrive au crépuscule; on chemine lentement, par vallées et par monts, de l'air le moins empressé du monde, à la manière de gens qui n'ont que la promenade pour but. On monte les collines à pied, et, si l'on veut, en pressant un peu le pas, on les descend de même. Pour celui qui n'a point l'habitude de la marche, c'est une initiation utile et peu sévère aux excursions pédestres des Alpes. Plus tard aussi, quand on reviendra s'asseoir à ses foyers, on se rappellera avec un charme particulier ce premier jour de paix et de silence où l'on a commencé à oublier les soucis des villes, à ne plus penser qu'avec un regret adouci à ce que l'on a quitté, à respirer librement et à pleine poitrine l'air pur des prairies, les senteurs des bois, et à se pénétrer par tous les sens, jusqu'au fond de l'âme, des sérénités de la nature.

L'appétit s'éveille de bonne heure; on trouve des fruits, du lait aux hameaux qui bordent le chemin. D'ordinaire, on déjeune au petit village d'Avoudray. L'auberge est modeste, la table plus abondante qu'exquise, mais servie honnêtement et avec gaieté. Sur les murs de la salle, on remarque, pour unique ornement, un cadre de bois jaune, et, au milieu, en grandes lettres noires, ces deux mots : DIEU SEUL! Chacun de nous fut frappé de cet appel religieux si simple, si digne, cent fois plus éloquent que ne l'aurait été une de ces estampes grossières, brutalement enluminées, où l'on figure la divinité sous des traits moins nobles que ceux de l'homme lui-même. Un de nos convives rustiques, qui ne savait point lire, nous demanda le sens de cette inscription mystérieuse, et, à son silence après notre réponse, il nous fut aisé de voir qu'un sentiment sérieux venait de se mêler aux préoccupations toutes matérielles de sa faim : ces deux mots avaient

élevé son âme, en même temps que les nôtres, vers Celui dont nous allions bientôt contempler la toute-puissance dans quelques-unes de ses œuvres les plus sublimes. Lorsqu'il cloua cette inscription à sa cheminée, l'hôte d'Avoudray pensait-il qu'elle serait comme un autel qui recevrait la prière du matin du voyageur?

Le repas terminé, on laisse la voiture serpenter à son aise sur un chemin montant, et l'on suit un vert sentier de la colline qui conduit à une belle forêt de sapins. C'est la première forêt que l'on ait encore rencontrée : aussi quels regards ne jette-t-on point sur ces grands arbres à la tige droite et unie, aux rameaux symétriques, aux feuillages d'une sombre verdure! Combien l'on se plaît à ce silence interrompu seulement de loin en loin par le vol invisible d'un oiseau, le craquement d'une branche, le cri aigu d'un écureuil, ou le coup de cognée d'un bûcheron! Comme l'on se sent loin déjà des rues populeuses où, la veille encore, on se frayait avec peine son chemin au milieu de mille bruits confus! On serait tenté de passer le reste du jour dans cette ombre; et, si lentement que l'on marche, on arrive encore trop tôt vers le haut de la montagne, où l'on doit remonter en voiture. Mais c'est là seulement une préparation à de plus admirables spectacles.

A peu de distance, la vallée de Morteau s'ouvre tout à coup comme un amphithéâtre verdoyant, où le regard embrasse à la fois les grandes lignes d'ensemble et les moindres détails. De toutes parts, des forêts de sapins descendent des sommets et se précipitent le long des versants, semblables à de noires armées : celles-ci, plus impétueuses et plus hardies, atteignent de leurs angles presque le fond du vallon; celles-là ont l'air d'hésiter ou de se refouler comme par un sentiment de prudence ou de crainte. C'est, à la première vue, l'apparence du mouvement le plus tumultueux au sein de la nature la plus paisible, et ce contraste naturel si puissant cause une émotion indéfinissable. De loin en loin, sur les montagnes, sur les ondulations de la plaine, s'élèvent des maisons séparées les unes des autres, mais situées de telle sorte dans leur isolement qu'elles se voient toutes, et que leurs habitants pourraient, à leur gré, se faire des signaux. On jouit ainsi, dans cette belle vallée, de la solitude sans être entièrement privé de la société de ses semblables. On a le spectacle animé de l'activité champêtre sans entendre les voix, le bruit; les vaches seules font résonner sur les collines leurs clochettes aux notes argentées. Le Doubs coule lentement dans la plaine, et ses eaux limpides réfléchissent avec la pureté d'une glace les cimes couvertes d'arbres. Sous le charme nouveau de ce beau paysage, on commence à penser ce que l'on répétera tant de fois et en tant de sites divers dans les Alpes : « Que l'on serait heureux d'habiter ici! Pourquoi n'y sommes-nous point nés? Peu d'aisance y suffirait. Notre vie serait calme comme la nature, et nos âmes ne se lasseraient point de ces beautés. D'où vient que nous n'avons point la force de rompre avec les habitudes, avec les préjugés qui nous enchaînent aux villes? Qui empêche du moins que nous ne venions choisir ici une retraite à notre vieillesse? Nos yeux ne s'y fermeraient-ils point plus doucement, et nos dernières pensées n'y seraient-elles point plus libres des passions et des intérêts humains? » Illusion! illusion éternelle de l'homme qui ne se persuade pas aisément que son bonheur dépend toujours moins du monde extérieur que du libre et digne usage de sa volonté.

Après une longue halte à Morteau, on sort de la vallée en côtoyant le cours du Doubs; on traverse Villiers, bureau de douane; on est hors de France, et cette pensée fait que les regards s'attachent avec plus de curiosité et d'intérêt au premier village suisse, aux Brenets, dont les blanches maisonnettes entourées d'arbres se groupent avec une sorte de coquetterie sur le penchant d'une colline. Jusque-là les scènes de la nature n'ont eu que de la majesté ou de la grâce; elles changent brusquement lorsqu'on se trouve en face du *col des Roches*, barrière de hautes montagnes, tourmentées, déchirées, que l'on a achevé de percer récemment, afin d'ouvrir une route plus facile aux voyageurs. Cette brèche hardie, faite de main humaine avec le fer et la poudre, ajoute à la grandeur naturelle du paysage. De nouveaux hôtels, des bains, se sont élevés près de cette porte géante, avec l'espoir sans doute que le passage plus fréquent des voitures étendra bientôt au loin la renommée de ces lieux sauvages. On montre près de là des moulins superposés d'une manière étrange dans un ravin profond, et mis en mouvement par les eaux cristallines du Bied.

La fin du jour est déjà proche lorsque l'on arrive au Locle, bourg laborieux et riche qu'un incendie terrible avait presque entièrement détruit en 1833, mais qui s'est rapidement relevé de ses cendres, grâce à l'activité et au bon accord de ses habitants, à l'industrie des pauvres, à l'humanité des riches. Dans la grande rue que nous traversons, quelques détails nous rappellent inopinément les mœurs des villes, et nous nous surprenons à nous étonner, comme si nous avions dû croire que la Suisse tout entière ne fût qu'une campagne. Cette impression nous vient surtout d'une affiche de spectacle que nous lisons sur le mur de la maison de poste, et du dandinement d'un jeune monsieur à moustaches blondes qui s'arrête sur les marches de pierre pour nous regarder, et joue agréablement avec une petite canne de jonc à pomme d'argent. On nous parle de plusieurs établissements d'instruction et de bienfaisance qui témoignent du bon esprit des citoyens du Locle et de la sagesse de leurs magistrats. Mais le soleil touche presque à l'horizon : la diligence abrége cette fois son relais, prend une allure un peu plus vive, et nous franchissons au trot les deux ou trois lieues qui séparent le Locle de la Chaux-de-Fonds.

Arrivé à l'hôtel du Lys, nous disons adieu, presque avec regret, à notre conducteur et à nos compagnons de voyage, à l'un d'eux surtout, homme modeste et sensé, que le commerce a attiré hors de ses montagnes et a conduit aux environs de Constantinople où il habite une petite maison entourée de platanes sur la rive du Bosphore, avec sa femme d'origine suisse comme lui, et trois jeunes filles. Il n'est pas insensible aux splendeurs du ciel d'Orient et de la Corne d'or; mais combien il leur préfère le pâle azur de sa patrie! De ses épargnes, il est venu acheter, aux bords du lac de Zurich où il est né, quelques champs, un chalet; simple et honnête ambition qui soutient le courage de ces exilés volontaires!

Quoique le soleil ait disparu et que, dans la vallée, les ombres descendent d'instant en instant plus épaisses, nous pouvons encore entrevoir des fenêtres de l'hôtel les petites habitations éparses au loin sur les montagnes; elles s'éclairent une à une, comme les étoiles au-dessus de nos têtes. Quelques femmes en costume national passent dans la rue; elles portent, à la manière de hottes, de longues boîtes de sapin pleines de lait. De petits chars, découverts et légers, ramènent de la campagne des habitants que leurs enfants accueillent avec des cris de joie. Cependant tous les objets deviennent de moins en moins distincts; la nuit est venue; on nous appelle au repas du soir. Des truites et un gâteau de miel sont les premiers mets que nous sert un jeune homme à la physionomie ouverte et intelligente. Nous lui adressons quelques questions sur le pays en faisant usage du peu que nous ont appris nos livres de voyage. Il nous reprend avec simplicité de nos erreurs; il comble les lacunes de notre science improvisée, et nous parvenons ainsi à nous faire une idée assez exacte de la Chaux-de-Fonds et de son histoire.

L'origine de la Chaux-de-Fonds est, dit-on, moins ancienne que celle des Brenets et du Locle. En 1512, ce n'était encore qu'un groupe de huit ou dix maisons. Ses habitants vivaient de la chasse; ils élevèrent, en 1518, une petite chapelle à saint Hubert. Vers 1536, le protestantisme pénétra

dans la vallée, et l'autel de saint Hubert fut abandonné. Devenus plus industrieux, les habitants fabriquèrent d'abord des faux, des boucles, plus tard des armes à feu, des pipes de fer ou de laiton, des tabatières. L'acte qui constitua la communauté de la Chaux-de-Fonds est daté de 1656 : il fut octroyé par Henri II d'Orléans, et signé à Rouen. Le premier maire fut un sieur Abram-Robert Nicoud. En 1757, les habitants étaient au nombre de deux mille. Le 5 mai 1794, à deux heures du matin, des cris sinistres répandirent l'alarme ; un vent furieux chassait et multipliait des flammes qui dévorèrent l'église, la cure et cinquante-deux maisons. La perte fut évaluée à la somme de 1 500 000 livres, et déjà, dans leur premier découragement, les habitants se résignaient à se désassocier et à se disperser dans les communes voisines. Mais de toutes parts on vint généreusement à leur secours : le temple et les maisons furent reconstruites ; on reprit courage. Les progrès de la Chaux-de-Fonds, depuis un demi-siècle, sont remarquables. La population était de sept mille âmes en 1830 ; elle dépassait en 1845 le chiffre de douze mille ; aujourd'hui elle est de plus de treize mille.

Comme le Locle, la Chaux-de-Fonds doit sa prospérité à une industrie qui a un grand mérite, c'est d'opérer, de grandir, de s'étendre, de se perfectionner, sans l'attirail de fourneaux, de chaudières, de machines gémissantes ou sifflantes, sans grincement de roues, sans fumée, sans vapeur, sans agglomération de pauvres enfants hâves et d'hommes noirs dans de noirs ateliers. Cette industrie paisible, silencieuse, invisible au voyageur, c'est l'horlogerie. Suivant la tradition, la première montre fut fabriquée dans les montagnes, en 1679, par Daniel-Jean Richard, dit Bressel. Ne songera-t-on point quelque jour à élever à cet homme une statue ? Bressel était né à la Sagne (1). Il enseigna l'horlogerie à ses cinq fils, et alla ensuite s'établir au Locle. Deux de ses élèves, les frères Jacob et Isaac Brandt dit Gruerin, furent les premiers horlogers de la Chaux-de-Fonds (2). Vers 1787, en une année, le Locle et la Chaux-de-Fonds pouvaient fabriquer quinze mille montres. Actuellement la Chaux-de-Fonds seul exporte de deux cent mille à trois cent mille montres et un grand nombre de pendules qui vont enseigner le prix du temps aux habitants des cinq parties du monde : en France, en Angleterre, en Espagne, en Italie, en Suisse, en Turquie, dans les deux Amériques, dans l'Inde, la Chine et jusqu'aux îles de l'Océanie.

Dans les premiers temps, la plupart des ouvriers horlogers ajoutaient à leur travail mécanique la culture d'un petit champ. Cette heureuse manière de vivre est devenue rare ; l'extrême division du travail la rend presque impossible. Aucun ouvrier ne fabrique à lui seul une montre entière ; chacun se borne à faire une des petites parties du mécanisme : on travaille ainsi plus vite et mieux ; mais il est nécessaire d'être peu éloignés les uns des autres : aussi les maisons sont-elles à la Chaux-de-Fonds une propriété plus précieuse que la terre, qui est, à la vérité, médiocrement féconde dans ces montagnes, et ne produit guère qu'un peu d'avoine et d'orge. Les ouvriers sont à haut prix. Plus d'un ouvrier loue, non pas une petite chambre, un petit cabinet, mais seulement trois pieds carrés dans l'enfoncement d'une fenêtre, l'espace nécessaire pour placer un établi : c'est là qu'il travaille tout le jour, tandis que, derrière lui, dans la chambre, les maîtres du logis vaquent à toute autre occupation ; le soir, il se retire dans quelque modeste réduit. On voit chaque année s'élever à la Chaux-de-Fonds quinze à vingt maisons nouvelles destinées à loger chacune soixante à soixante-dix habitants. La richesse publique augmente en même temps que les richesses privées, et son emploi, sagement ordonné, tend incessamment à accroître l'intelligence et la moralité des jeunes générations. Récemment on a construit une chapelle pour le culte catholique, deux édifices destinés à l'instruction publique, un casino. Les loisirs que laisse le travail sont consacrés à la lecture et aux arts.

Ces dernières informations du jeune serviteur de l'hôtel nous rappelèrent que cette petite ville si industrieuse est la patrie d'un grand artiste, dont nous devions voir, quelques semaines après, l'inscription sépulcrale sur un mur du cimetière de Venise. Léopold Robert avait emporté de cette honnête vallée, de ces âpres montagnes, la sensibilité profonde, la mélancolique rêverie que, plus tard, son pinceau idéalisa sous les traits des moissonneurs romains et des pêcheurs de l'Adriatique.

(1) On donne, comme date de sa naissance, l'année 1665. Il aurait donc fait cette première montre à l'âge de quatorze ans.

(2) Dans le même temps, un nommé Ducommun, né à Boudry, taillandier, ayant voulu faire l'acquisition d'une pendule et l'ayant trouvée trop chère, entreprit bravement de s'en fabriquer une ; il y réussit si bien, que son travail surpassa tout ce que l'on avait vu encore en ce genre : sa pendule sonnait les heures et les quarts, marquait le cours du soleil et de la lune, et le quantième du mois. Des hussards, tenant un marteau de la main droite et un sabre nu de la gauche, et traversant une galerie dont les portes s'ouvraient et se fermaient, sonnaient les quarts en frappant sur un timbre. Un aigle, portant un marteau dans une de ses serres, paraissait après les hussards, et sonnait les heures sur un timbre différent et plus élevé, en ouvrant le bec à chaque coup. On dit que cette pièce curieuse existe encore, et que ses mouvements n'ont point cessé de s'exécuter avec une régularité parfaite.

ABEILLES A SALSETTE ET A ÉLÉPHANTA.

Sir Charles Malet raconte qu'un nombre prodigieux d'abeilles ont établi leurs ruches dans les cavernes de Salsette et d'Éléphanta (voy. la Table des dix premières années). Elles déposent leur miel dans les fentes de rocher et aux intervalles que laissent entre elles les statues ; en divers endroits, elles sont suspendues avec leurs travaux en grappes immenses. Une société qui visitait les cavernes de Salsette se trouvant importunée par cette quantité extraordinaire d'abeilles, un jeune homme eut la malencontreuse idée de tirer un coup de fusil, dans l'espérance de les mettre en fuite ; mais il arriva, au contraire, que les abeilles irritées se précipitèrent toutes comme une armée contre les imprudents voyageurs, les chassèrent des cavernes, et les poursuivirent longtemps jusqu'au milieu des montagnes.

LA VALLÉE AU DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

Au treizième siècle, l'espace de la rive gauche de la Seine qui s'étend du Pont-Neuf au pont Saint-Michel, était une prairie plantée de saules. En 1312, Philippe le Bel fit abattre les arbres et élever un quai en pierre pour dompter les inondations du fleuve. Il paraît que, dès ce temps si éloigné de nous, des marchands de volaille, qu'approvisionnait la navigation, s'étaient établis sur le nouveau quai. Dans la suite, des libraires vinrent ouvrir près d'eux leurs boutiques. On voit ainsi, dans toutes les villes, certaines habitudes traditionnelles traverser avec persévérance les siècles et les révolutions. Le quai des Augustins est encore aujourd'hui occupé par des marchands de volaille et par des libraires. Au dix-huitième siècle, à côté des volailles toutes plumées, il y avait des rôtisseurs qui les mettaient sur-le-champ à la broche, et des gens de bon appétit qui les mangeaient. De vives querelles s'élevèrent entre ces rôtisseurs et leurs voisins les traiteurs et les pâtissiers. Ces trois professions devaient, aux termes des ordonnances, s'exercer séparément ; il n'était pas permis à l'une d'empiéter sur les deux autres. Le traiteur qui donnait à ses hôtes un petit pâté de sa façon était condamné à l'amende. De même il était interdit au pâtissier de cuire du rôti ou du gibier : de là des procès sans cesse renaissants, et qui ruinaient les trois communautés. On prit le parti de

les réunir en 1776 : c'était un commencement de liberté. Un arrêt du Parlement du 28 juin 1786 permit ensuite aux traiteurs et aux restaurateurs de donner à manger dans leurs salles jusqu'à onze heures du soir en hiver, et minuit en été, sans que la garde eût le droit d'entrer chez eux, à moins d'en être requise. — L'estampe que nous reproduisons en l'agrandissant avait été publiée originairement dans un volume des *Étrennes mignonnes*.

« Tout le gibier et toute la volaille arrivent à la Vallée (écrivait Mercier vers le temps où a été publiée notre estampe). Il y a des *officiers de volaille* tout comme des *officiers de marée*. Le cornet attaché au-dessous du ventre, la plume sous la perruque, ils couchent par écrit la moindre mauviette; un lapereau a son extrait mortuaire en bonne forme avec la date du jour... On ne mange un lièvre que d'après l'exercice solennel de la charge de l'officier en titre.

» Il faut voir, la veille de la Saint-Martin, des Rois et du Mardi-Gras, toutes les demi-bourgeoises venir en personne marchander, acheter une oie, un dindon, une vieille poule qu'on appelle poularde; on rentre au logis la tête haute et la provision à la main; on plume la bête devant sa porte, afin d'annoncer à tout le voisinage que le lendemain on ne mangera ni du bœuf à la mode, ni une éclange; et l'orgueil est satisfait plus encore que l'appétit.

» On ne mange la volaille à bon marché que lorsque le roi est à Fontainebleau. Les pourvoyeurs ne tirent plus de

Le Marché à la volaille, d'après Quéverdo. — Collection Bonnardot. — Dessin de Foulquier.

Paris; les grands consommateurs sont à la cour, et le peuple alors a plus de facilité pour atteindre au prix d'un poulet. »

LE CAPITAINE CORAM.

Thomas Coram, né en 1668, avait embrassé la profession de marin. Après avoir longtemps commandé un navire qui faisait le commerce entre l'Angleterre et les colonies, il s'était retiré avec une petite fortune dans une maison de campagne, à Rotherhite, sur le bord de la Tamise. Souvent, lorsqu'il visitait Londres, il remarquait, dans les rues, un grand nombre d'enfants exposés, abandonnés, estropiés, privés de secours et de protection. Ces misères de l'enfance avaient excité en lui une grande pitié. Il conçut la pensée de fonder un hospice qui servît d'asile à ces malheureux petits êtres. Mais ce qu'il possédait était loin de suffire au succès d'une pareille entreprise : il fallait qu'il parvînt à intéresser la charité des personnes riches, et, de plus, qu'il sollicitât une autorisation du gouvernement. Il consacra dix-sept années à la poursuite de son but philanthropique. Enfin il obtint le 17 octobre 1739, une charte royale autorisant la fondation d'un hospice d'enfants exposés ou abandonnés : il avait réussi, mais il s'était ruiné; sa modeste aisance s'était dissipée en charité : le bon et vertueux vieillard avait attiré sur lui la misère pour la détourner des petits enfants. Deux hommes estimés, sir Sampson Gideon et le docteur Brocklesby, ouvrirent une

souscription dans son intérêt ; avant toute démarche, ils voulurent s'assurer qu'ils ne blesseraient point, en agissant ainsi, le sentiment de dignité que l'on était habitué à respecter dans le généreux capitaine. A la lettre que lui écrivit sur ce sujet le docteur Brocklesby, Coram répondit ingénument : « Je » n'ai pas dissipé le peu de bien que j'avais en plaisirs ou en » vaines dépenses, et je n'ai aucune honte d'avouer que je » suis devenu pauvre dans ma vieillesse. » La souscription volontaire, à la tête de laquelle était Frédéric, prince de Galles, produisit une rente annuelle de 100 livres (environ 2 500 francs). Une partie notable de ce faible revenu eut encore une destination charitable : les cœurs bien épris de l'amour des pauvres n'en guérissent jamais ; Coram ne se lassait point de venir en aide aux enfants malheureux qui ne

Le Capitaine Coram. — D'après la peinture de Hogarth et la gravure de Linton.

pouvaient entrer dans l'hospice, et d'implorer pour eux l'assistance des personnes riches. Ireland cite un petit billet conservé parmi les manuscrits de la collection Sloane, et ainsi conçu : « Honoré monsieur, je sollicite votre faveur » pour cette jolie enfant qui depuis longtemps a mal aux » yeux et n'a pas trouvé jusqu'à présent les ressources néces- » saires pour arriver à la guérison. Je vous demande humblement pardon pour cette liberté que je prends vis-à-vis » de vous. Je suis avec le plus grand respect, honoré mon- » sieur, votre très-obéissant serviteur, — Th. CORAM. »

Le vénérable capitaine avait, à ce qu'il semble, soumis au gouvernement quelques autres projets de fondations bienfaisantes, et, dans le nombre, le plan d'un établissement d'éducation pour les jeunes filles indiennes du Nord de l'Amérique, « afin, disait-il, d'unir plus intimement les Indiens » avec le gouvernement anglais. » Nous soupçonnons fort qu'en alléguant ce motif, le bon Coram voulait paraître plus politique qu'il ne l'était réellement. Il mourut le 29 mars 1751, dans un petit appartement, près de Leicester-Square, et il fut enseveli, suivant son désir, dans la chapelle

de l'hospice des Enfants-Trouvés (*Foundling-Hospital*).

Dans son portrait peint par Hogarth, et acheté par un M. Duncombe du Yorkshire, le capitaine Coram est représenté assis; près de lui, sur une table, est la charte royale du 17 octobre 1739; au premier plan est un globe; dans le fond du tableau, on aperçoit la mer et un vaisseau. La gravure sur bois de la tête de ce portrait par Linton est exécutée d'une manière large et vigoureuse. Nous la reproduisons comme un nouvel exemple des progrès remarquables accomplis de nos jours dans ce genre de gravure, qui était, il y a vingt ans, presque entièrement abandonné.

LE MÉMORIAL DE FAMILLE.

Suite. — Voy. p. 65, 78.

§ 2. *Le jardin, les connaissances, un ami.*

Notre logement s'était trouvé très-incommode à l'usage, ainsi que l'avait prévu madame Roubert; il fallut suppléer par l'habileté des aménagements à ce qui lui manquait. La tante de Marcelle excellait à tout disposer, mais, pourvu qu'elle trouvât la place faite; disciple de l'habitude, l'intelligence lui manquait! Ce fut mon père qui vint à notre secours: il avait toujours un expédient qui transformait les gênes en *confort* et les irrégularités en gracieuses fantaisies. Grâce à lui, notre demeure prit, à peu de frais, un aspect original qui occupait l'esprit et amusait le regard. La tante Roubert, qui s'était d'abord étonnée de ces hardiesses, finit par les approuver.

— Votre père se ferait une chambre à coucher dans un œuf, me dit-elle; l'invention lui coûte moins que l'imitation à nous autres. Si tout le monde lui ressemblait, il en serait des logements comme des hommes: chacun d'eux aurait sa physionomie.

— Madame Roubert a bien compris, fit observer mon père quand je lui rapportai ces paroles; l'homme doit disposer un logis, selon ses besoins et à sa taille, et dans lequel se reflète quelque chose de lui-même. Je n'aime pas qu'on se désintéresse du milieu dans lequel on vit, qu'on ne s'efforce point d'en tirer tout ce qu'il peut produire. C'est le champ naturel ouvert aux activités du loisir; négliger d'embellir sa demeure, d'en éloigner les gênes par l'effort de l'intelligence, d'y rendre enfin la vie plus facile, c'est se rapprocher, autant qu'on le peut, du sauvage qui se contente d'un *ajoupa* de feuilles et d'un hamac d'écorces. Le perfectionnement du foyer domestique est un des caractères les plus évidents de la civilisation. Il constate l'attachement de l'homme au lieu et à la famille, l'habitude des devoirs journaliers, le besoin des joies honnêtes. « Le nid mal fait, dit le proverbe chinois, indique l'oiseau vagabond! »

— Soit, répliquai-je, mais pour tout arranger comme vous l'avez fait ici, il faut votre imagination.

— Cette imagination est surtout de la mémoire, reprit mon père; chaque fois qu'une disposition ingénieuse a frappé mon regard, j'en ai pris note, et je me suis fait ainsi un répertoire d'appropriations domestiques dont vous avez profité. En général, nous négligeons trop d'observer ces détails. Que le riche s'en remette au goût de son architecte et de son tapissier, je le conçois; rien ne l'arrête; s'il veut changer une tenture il peut abattre la muraille! Mais pour nous, qui devons toujours accepter ce qui est, tourner l'obstacle et déguiser la difformité, il est bon que l'observation nous prépare des ressources et que le souvenir nous seconde. A chaque difficulté nous nous rappelons un expédient remarqué ailleurs, et nous arrangeons ainsi, peu à peu, notre intérieur avec le génie de tout le monde. Ne renoncez jamais à ces améliorations; en nous faisant mettre quelque chose de nous-même dans ce qui nous entoure elles nous y attachent plus fortement; notre demeure devient ainsi une sorte de livre où nous avons écrit nos sensations, nos habitudes, nos préférences, et nous l'aimons non seulement comme notre asile, mais comme notre ouvrage.

J'approuvais les idées de mon père, et je m'efforçais de les mettre en pratique; j'avais toujours la scie ou le marteau à la main pour compléter quelques arrangements; mais, à la longue, tout se trouva si bien en place que l'on n'eût pu continuer à classer sans défaire. J'allais rentrer dans une oisiveté forcée quand j'appris que le petit jardin placé au fond de la cour était à louer!

Bien des fois Marcelle et moi, accoudés à la fenêtre d'où l'œil plongeait sur ses corbeilles de fleurs et son berceau de tilleul, nous avions envié, à demi-voix, ce coin verdoyant où n'arrivait aucun des bruits de la rue et où les oiseaux chantaient tout le jour! En apprenant qu'il était à notre disposition, notre premier mouvement fut de courir chez le propriétaire; la réflexion nous retint.

Le budget de notre jeune ménage ne s'équilibrait qu'à la condition d'une sévère économie. Nous vivions dans cette étroite médiocrité toujours côtoyant la pénurie, et qui par le moindre détour y aboutit. Marcelle eut beau déplacer ses colonnes de chiffres, essayer des réformes, empiéter sur le fond d'amortissement, toujours la location nouvelle entraînait sa balance de comptes sur la pente du déficit! Il fallut enfin y renoncer! Mais bien des fois, dans la journée, je la vis retourner à la fenêtre qui donnait sur la petite oasis de feuilles et de fleurs, la regarder tristement et revenir prendre son aiguille avec un soupir.

L'impossibilité de satisfaire à un désir si naturel et si vif me causait une véritable angoisse. Je recommençai, à mon tour, les calculs sans pouvoir arriver à un meilleur résultat. Enfin, j'en étais à ce découragement qui précède l'abandon forcé de toute espérance; je parcourais machinalement de l'œil le journal donné par la tante Roubert, et sur lequel toutes nos dépenses étaient inscrites, quand mon œil s'arrêta tout à coup sur un chiffre! Ce fut comme une subite illumination! Je feuilletai vivement le registre, cherchant plusieurs autres articles qui se rapportaient au premier; je pris une plume; je dressai un compte que je vérifiai deux fois, et me levant enfin avec une exclamation de joie:

— Mon chapeau, Marcelle, m'écriai-je; vite! vite! nous louons le jardin!

Elle laissa échapper la broderie qu'elle tenait à la main.

— Est-ce sérieux? demanda-t-elle.

— Très-sérieux, répliquai-je en cherchant mes gants.

— Mais songe qu'il nous en coûtera 150 francs.

— J'en économise 170!

— Comment?

— Écoute.

Et prenant le papier sur lequel je venais d'établir mon compte, je lus à haute voix:

Note de ma dépense de fumeur.

Trois cigares par jour, coûtant pour l'année. .	164 f. 25 c.
Quatre paquets d'allumettes par an.	» 20
Un porte-cigares	2 »
Eau des fumeurs pour la bouche	4 »
Total.	170 f. 45 c.

Sans compter les vêtements brûlés, le temps perdu et les dents gâtées! Le loyer du jardin payé, il nous restera donc encore 20 francs 45 centimes destinés à l'achat de graines et de fleurs... le tout pour le sacrifice d'une mauvaise habitude! Vite, te dis-je, mon chapeau! je tremble maintenant qu'un autre n'aille nous prévenir!

Un quart d'heure après j'étais de retour avec le bail, et Marcelle et moi prenions possession du jardinet.

Jamais nouveau seigneur ne parcourut son domaine avec une pareille joie. A chaque touffe de verdure c'était un cri de surprise, à chaque bouton de fleur un émerveillement.

Marcelle découvrit des violettes de Parme au pied de la tonnelle, et je lui cueillis une fraise des montagnes qui avait mûri à l'ombre. Il fallut faire connaissance avec chaque arbre, compter les fruits, écheniller les rosiers, faire le plan de tous les travaux à exécuter dans la saison. Je pris gravement mon calepin, et j'écrivis pour ne rien oublier. On décida que les corbeilles seraient garnies de géraniums, que l'on sèmerait du réséda, qu'à l'automne prochain le chèvrefeuille serait transplanté, et que je sablerais sur-le-champ les allées. Les plates-bandes du pourtour devaient aussi être rectifiées ; deux arbres furent choisis pour suspendre le hamac madécasse donné par mon frère, et l'on marqua des places à quelques nouveaux arbustes.

Cette grave affaire nous occupa plusieurs soirées : le jardin fut dix fois déplanté et replanté en imagination avant que j'eusse songé à prendre la bêche ni le rateau. Enfin je me mis à l'œuvre, et ce fut, pour mes heures de loisir, une occupation aussi saine que distrayante. Il y avait toujours quelques herbes parasites à arracher, quelque fleur à redresser, quelque labourage à perfectionner. Marcelle, assise sous la tonnelle, me regardait faire en brodant, m'encourageait de la voix et du sourire.

La tante Roubert avait d'abord voulu usurper mes plates-bandes pour les choux et la laitue ; après les avoir défendues pied à pied, je dus lui abandonner le coin le plus reculé ; mais, malgré nos conventions, les ciboules et le persil tendaient toujours à envahir le parterre ; il fallut procéder à une délimination précise ; on nomma pour commissaires mon père et Marcelle. Le partage une fois bien établi, une bordure d'oseille servit à dessiner nos frontières. La tante Roubert empiétait bien encore parfois de quelques pouces sur mes semis de fleurs d'automne, et je ne me refusais pas toujours le plaisir d'entamer ses lignes de cresson alénois ou de cerfeuil ; mais nous nous passions réciproquement ces légères usurpations, inévitables entre voisins actifs et ambitieux.

Mon père avait applaudi à mes nouvelles distractions.

— La terre, me disait-il souvent, est notre première amie ; c'est sur son giron que les sociétés ont grandi. Tout ce qu'elle produit flatte nos yeux ou sert à nos besoins ; aussi sa vue a-t-elle pour l'homme de perpétuels enchantements ! Qu'il regarde la moisson qui ondule, la forêt qui se dresse ou la fleur qui parfume, il sent son cœur s'ouvrir devant cette gigantesque corne d'abondance d'où sort à flots incessants ce qui charme et ce qui enrichit. L'histoire constate que les peuples cultivateurs ont toujours eu des instincts plus doux, des mœurs plus hospitalières ; ils le doivent surtout à cette influence attendrissante de la création, qui, en donnant sans cesse, entretient au fond des âmes une sorte de contentement interne et de reconnaissance confuse. L'homme qui travaille sous le ciel, respirant à pleine poitrine l'air vivifiant des campagnes, et les yeux toujours frappés par les prodigalités de la nature, ne sent autour de lui aucun des malaises, en lui aucune des amertumes qui assombrissent le travailleur des villes. Son existence passe librement comme l'air des vals, coule doucement comme l'eau des ruisséaux ! Aussi la vie champêtre, point de départ des sociétés, est-elle encore l'espérance de tout citadin vieilli ; après avoir traversé les honneurs, les plaisirs, les émotions de l'art, on va comme Abdalonyme, ce dernier descendant des rois, cultiver un champ et faire mûrir des fruits loin du monde où l'on a régné !

La location du jardin m'avait créé un travail pour les heures de repos ; mais je ne pouvais avoir toujours la serpe ou la bêche à la main ; il ne suffisait point d'ailleurs d'occuper mes bras ; je sentais le besoin de loisirs intellectuels, de communications de sentiments que je ne trouvais point à confier. L'âge et les lumières établissaient trop de distance entre moi et mon père ; arrivé au sommet de la montagne, presque dégagé des passions humaines et éclairé par le dedans, il regardait le monde du haut de sa sérénité lumineuse, tandis qu'arrêté dans les brouillards de la vallée je ne pouvais encore bien distinguer la réalité et les nuées. J'avais besoin d'un compagnon d'ignorance et d'utopies pour oser tout lui dire et contrôler mes erreurs par ses erreurs.

Marcelle ne pouvait jouer ce rôle ; uniquement occupée d'aimer, d'être heureuse, elle avait, comme toutes les femmes, la sagesse qui consent à l'ignorance ; la sagesse des simples et des génies ! Elle ne comprenait rien aux préoccupations d'un esprit toujours en quête de quelque idéalité chimérique ; j'avais en elle une sœur et une amie ; il me manquait seulement un interlocuteur !

Malheureusement, nos relations de famille et de voisinage ne semblaient devoir m'en fournir aucun ! Tous ceux dont le hasard nous avait fait des amis appartenaient à cette classe d'hommes monocordes dont l'esprit ne pouvait rendre qu'un son. Attelés à une idée comme le cheval de manége à son timon, ils la faisaient tourner perpétuellement dans le même cercle sans que rien pût la faire dévier.

Il y avait d'abord le capitaine Le Sur, excellent soldat qui avait parcouru l'Europe sans s'en apercevoir, remporté quarante victoires sans savoir comment, et qui détestait le pékin sans savoir pourquoi. Cette haine générale à laquelle j'avais échappé en considération des campagnes de mon père, faisait, avec la culture d'un verger loué hors ville, l'unique occupation du héros retraité. Il était en possession d'une douzaine d'anecdotes de bivouac, toutes à la honte du bourgeois, et qu'il ne manquait jamais de répéter à chaque visite : c'était ce que Marcelle appelait *les douze travaux du capitaine Le Sur*.

Le second *monocorde*, ancien marchand qui avait auné du drap pendant quarante ans, consacrait maintenant sa vieillesse à l'éducation des lapins et au piquet. Dès sept heures du soir, la table de jeu était dressée dans son petit salon, les paniers à couver des serins, qui renfermaient les fiches d'ivoire, étaient placés des deux côtés du tapis vert, on apportait les cartes enveloppées dans la feuille d'un ancien livre brouillard, et les habitués arrivaient pour leur partie quotidienne. Alors s'engageait la conversation habituelle sur le prix des denrées, l'heure de départ des diligences, les maladies des voisins, le tout entrecoupé des gaietés de M. Duplessis, qui recommençait tous les soirs sur le cœur et le carreau deux ou trois calembourgs invariables qui faisaient rire les partners depuis la fin de l'empire.

Parmi ces derniers se trouvait le père Ricard, autrefois employé des droits réunis et maintenant en retraite ; sa spécialité à lui était la ponctualité. Pendant trente années il avait fait les mêmes choses et prononcé les mêmes phrases à la même heure ! Sa montre, réglée à midi au cadran d'un de ses voisins, était son code universel. Il la consultait pour savoir s'il avait appétit ou sommeil, s'il était bon de se promener ou de se mettre au lit. Cette vie, au service de laquelle Dieu avait mis un cœur et une intelligence, il en avait trouvé le vrai but ; c'était, comme le héros de l'épigramme de Boileau, l'homme de France *qui savait le mieux l'heure qu'il était*.

La plupart de nos autres voisins, parents ou amis, n'avaient pas même une de ces plaisantes physionomies ; emportés par le flot de l'existence, heurtés aux événements sans les voir, ils rappelaient les cailloux roulés de l'Océan, qui se ressemblent tous et ne diffèrent que de couleur ou de volume. Vainement je cherchais parmi eux un caractère ; le va et vient du monde avait effacé toute empreinte sur cette monnaie humaine !

J'exprimais un jour à mon père le chagrin irrité que me causait la foule sans visage qui m'entourait.

— Parce qu'ils remuent on croit qu'ils vivent, disais-je, mais regardez dans leurs yeux, vous ne verrez point de flammes ; écoutez les mots qui sortent de leurs lèvres, ce n'est qu'une vaine redite ; on les prend pour des hommes, ce ne sont que des automates ; c'est la mort mise en action ! Le moyen de choisir parmi ces simulacres parlants quelqu'un

qui m'entende, me réponde? Qu'y a-t-il de commun entre nous?

— La qualité d'homme, répondit mon père! Parce que tu as désiré trop, ce que tu rencontres te paraît misérable; l'idéal te rend injuste pour la réalité. Tu vois le vide où il n'y a que le vulgaire! Regarde mieux, et, dans chacun de ces êtres que tu déclares des cadavres, tu trouveras une étincelle de la vie; aucun d'eux n'a été tellement déshérité qu'on ne puisse le retrouver un homme par quelque côté. Celui-ci a l'ordre, celui-là le contentement, cet autre le courage! Ce qui dénature ces qualités, c'est que tu les vois isolées, et par conséquent sans équilibre; mais la tante Roubert te dirait, dans sa morale pratique traduite de Sancho Pança, « qu'il n'y a si mauvais moulin dont on ne puisse tirer une mouture; » elle te conseillerait d'apprendre du capitaine à cultiver avec persévérance; du vieux marchand à te délasser par instants de la pensée dans ces jeux dont les combinaisons nous refont enfants; du père Ricard à régulariser les actes extérieurs de ta vie et à nouer aux pieds de la fantaisie les sandales de plomb de l'habitude! Moi je te dirai seulement que tu te trompes dans tes réclamations, et que tu demandes à des connaissances ce qu'on ne doit attendre que d'un ami. De ceux-ci tu peux exiger la communication intérieure qui fortifie; de celles-là seulement la bienveillance extérieure qui délasse! L'un et l'autre sont nécessaires à des degrés différents; mais les connaissances te sont fournies par le hasard, les amis seront la récompense de ton dévouement. Cherche avec le cœur dans la foule, offre-toi généreusement à quiconque aura besoin, tôt ou tard tu verras une main s'étendre vers la tienne et une âme s'offrir à son tour. N'imite pas ces hommes qui, renfermés dans leur personnalité comme dans une citadelle, et indifférents à tous ceux qui passent, crient mélancoliquement aux quatre aires du ciel : « Il n'y a point d'amis! » Il y en a, sois-en sûr, mais pour ceux qui fouillent, pour ceux qui s'intéressent, pour ceux qui ne se contentent point de tisser leur vie dans un coin comme une toile d'araignée destinée à prendre le bonheur!

Les paroles de mon père me persuadaient, mais sans me donner le courage de chercher ni la patience d'attendre l'occasion. J'accusais l'étroite enceinte de ma petite ville, dont je croyais connaître tous les habitants et où nul ne répondait à mes besoins d'amitié. Déjà accoutumé à ma félicité domestique, je sentais un vide à mon foyer, et comme le sybarite, je ne pouvais supporter ce pli d'une feuille de rose.

La suite à une autre livraison.

UN BROUILLARD A PARIS EN 1588.

Le dimanche vingt-quatrième janvier 1588, s'éleva sur cette ville de Paris, et aux environs, un si espais brouillard, principalement depuis midy jusqu'au lendemain, qu'il ne s'en est veu de memoire d'homme un si grand; car il estoit tellement noir et espais que deux personnes cheminans ensemble par les rües ne se pouvoient veoir, et estoit-on contraint de se pourveoir de torches pour se reconnoistre, encore qu'il ne fust pas trois heures. Furent trouvées tout plein d'oyes sauvages et autres animaux volans en l'air, qui estoient tombez en des cours de maisons tous estourdis, qui volans s'estoient frappez contre les maisons et cheminées.

Journal du règne du roi Henri III.

CALIGORANT.

Caligorant est un des êtres fantastiques créés par la folle imagination de l'Arioste. C'est un géant anthropophage qui a dérobé jadis sur l'autel d'Anubis, à Canope, des rets d'acier forgés par Vulcain. Il s'est choisi, non loin des sépulcres de Memphis, une sombre demeure au bord d'un étroit sentier sablonneux qui sépare le Nil d'un vaste marécage. Là, il tend avec art ses filets sous la poussière, se cache en rampant au milieu des roseaux, et lorsque des voyageurs s'engagent dans l'invisible piége qui de lui-même se dresse et les entoure, tout à coup il se lève en jetant dans les airs un hurlement féroce, achève d'envelopper ses victimes dans les mailles indestructibles, et les entraîne avec un rire affreux dans son antre, où il ne tarde pas à les dévorer. De leur peau il tapisse ses murailles, et leurs ossements deviennent les bas-reliefs qui décorent la façade de son sanglant repaire. C'est au vaillant Astolphe, prince d'Angleterre, que le destin a réservé l'honneur de vaincre ce monstre. La fée Logistille a donné au jeune guerrier un cor dont le son est « si terrible, dit l'Arioste, que la fureur des vents, les éclats du tonnerre, les mugissements sourds d'un tremblement de terre, eussent paru des flageolets en comparaison. » Armé de cet instrument magique, monté sur son coursier Rabican, Astolphe s'avance sans crainte sur les bords du Nil : il connaît l'embûche; il arrête Rabican ayant d'avoir atteint le filet, et il souffle vigoureusement du cor. A ce bruit imprévu, inconnu, épouvantable, Caligorant tressaille d'horreur, cherche à fuir; la peur trouble sa vue; il ne sait plus où porter ses pas, et dans son égarement, il se jette sur ses propres filets qui, obéissant aux secrets mouvements dont un dieu les a animés, le couvrent tout entier de leurs étroits anneaux. En vain, il se débat et mugit : il est captif. Astolphe dédaigne de le frapper; il l'enchaîne et le traîne à sa suite de ville en ville, de château en château, lui faisant porter, comme un sommier, sur ses larges épaules, les rets, son casque et son bouclier. « Tout le peuple court à sa rencontre, s'étonne, admire comment un jeune guerrier a pu vaincre et lier cette horrible et lourde masse. On lui donne la palme des héros; chacun s'empresse à lui rendre les plus grands honneurs. »

D'après Marillier.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,
rue Jacob, 30, près de la rue des Petits-Augustins.

Imprimerie de L. Martinet, rue et hôtel Mignon.

LES AGES.

Voy. l'Enfance, pag. 1.

II. LA JEUNESSE.

Composition et dessin de Tony Johannot.

La jeunesse ! Que de choses dans ce mot ! Pareil aux formules magiques des *Mille et une Nuits*, il semble évoquer tous les plaisirs ! Voyez comme le ciel rit, comme les buissons fleurissent, comme le bruit des chants et de la danse égaye les pelouses ! Enfant, la vie était encore un mystère ; on y marchait à tâtons et sans rien prévoir ; les forces incomplètes

avaient besoin d'un appui ; la raison obscure demandait un guide ; mais avec la jeunesse, tout s'est agrandi, éclairé ! d'immenses horizons se déroulent au loin, et l'on se sent capable de les franchir ; le rêve les dépasse, il va se perdre dans l'infini !

Aux premières années, nos joies étaient dans l'imprévoyance ; maintenant c'est dans l'aspiration ! Emportés par elle comme par l'hippogriffe fantastique, nous traversons toutes les régions de l'espérance ou du caprice. Enivrés par cette première sève qui bouillonne en nous, éblouis par la nouveauté de tout ce qui nous environne, heureux seulement de vivre, nous allons d'enchantements en enchantements ! Près de nous, loin de nous, au dedans de nous, tout chante en chœur l'hymne de la jeunesse.

Au loin s'élèvent les voix idéales qui disent : Avance au delà des plaines, au delà des forêts, au delà des horizons bleus ! avance vers les contrées où se réalisent les rêves, où s'accomplissent les espérances, où toutes les douces chimères prennent un corps !

Plus près, les voix du présent répètent : — Jouis des heures ; conduis les danses sous la feuillée ; abandonne ton âme aux libres expansions, rassasie-toi de gaieté, de mouvement et de soleil ; jette au vent les mélodies berceuses et les riantes chansons.

Puis au fond de notre cœur, des voix graves murmurent : — Prépare ton intelligence ! tout ce que l'homme a découvert est ton héritage ! réclame successivement chaque sillon défriché ; fortifie-toi pour étendre à ton tour le glorieux domaine que tu laisseras à tes successeurs !

Selon celles des voix que l'oreille distinguera le mieux, le jeune homme ou la jeune fille choisira la route, et le temps dira qui s'est trompé ! Mais pourquoi supposer l'erreur ! tant de sentiers conduisent au même but ! La jeunesse (et c'est là sa grâce et son bonheur !) conserve quelques-uns des principes de l'enfance. On ne lui demande point, comme à l'âge mûr, la rectitude austère qui jamais ne s'écarte ; encore folâtre, elle peut suivre les détours du chemin, s'arrêter aux fleurs et profiter des ombrages. Pourvu que l'étoile du devoir reste brillante dans son ciel, que ses yeux la reconnaissent toujours et la prennent pour guide, comme les Mages marchant vers Bethléem, qu'importent les innocents retards et les naïves distractions ? Laissez-lui sa joie comme vous laissez les chants d'oiseaux à la création. Arrivée à la porte de la douloureuse arène, permettez qu'elle y entre au bruit des clairons ou des applaudissements, et avec les brillantes banderoles ! Que la bataille humaine commence au moins comme une fête ! assez tôt viendront la douleur des blessures, l'amertume des découragements, le deuil des séparations ! Avant les épreuves, permettez à la jeunesse l'enivrement de l'espérance, et qu'elle puisse apprendre à aimer assez la vie pour la supporter patiemment telle que Dieu nous l'a faite.

LE SALON DE 1787 (1).

Le graveur Martini (2) a représenté, dans une grande estampe, l'aspect général du grand salon carré au Louvre, en 1787, pendant l'une des plus belles et des plus célèbres expositions de peinture qui aient eu lieu en France au dernier siècle. Nous publions le fac-simile d'une partie de cette curieuse estampe. Nos lecteurs remarqueront, au bas de la plupart des tableaux, de petits chiffres gravés : ce sont les numéros correspondants à ceux du livret de 1787 où se trouve l'explication des sujets (1). Voici les extraits de ce livret qui peuvent être utiles pour intéresser aux détails de notre gravure.

M. VIEN. — N° 1. Les Adieux d'Hector et d'Andromaque.

N° 2. Une femme grecque ornant d'une couronne de fleurs la tête de sa fille avant de l'envoyer au temple.

M. DE LA GRENÉE l'aîné. — N° 5. Fidélité d'un satrape de Darius. Alexandre, irrité contre Bétis, satrape de Darius et gouverneur de la province de Gaza, parce qu'il a osé combattre contre lui et qu'il a refusé de s'agenouiller en sa présence, le fait attacher à un char et traîner autour de la ville de Gaza.

M. VINCENT. — N° 10 (2). Renaud et Armide. Armide veut se donner la mort. (*Jérusalem délivrée*, ch. XX.)

M. DOYEN. — N° 11. Priam demandant à Achille le corps d'Hector.

M. BRENET. — N° 12. Le jeune fils de Scipion rendu à son père par Antiochus.

M. DE LA GRENÉE jeune. — N° 13. Ulysse arrivant dans le palais de Circé.

M. SUVÉE. — N° 16. L'amiral Coligny en impose à ses assassins.

> « Frappez, ne craignez rien, Coligny vous l'ordonne !
> Ma vie est peu de chose, et je vous l'abandonne.
> J'eusse aimé mieux la perdre en combattant pour vous ! »
> Ces tigres, à ces mots, tombent à ses genoux.
> L'un, saisi d'épouvante, abandonne ses armes ;
> L'autre embrasse ses pieds qu'il trempe de ses larmes ;
> Et de ses assassins ce grand homme entouré,
> Semblait un roi puissant par son peuple adoré.
>
> *La Henriade.*

M. DE MACHY. — N° 25. Vue de la démolition de l'église des Saints-Innocents, rue Saint-Denis.

Madame LEBRUN. — N° 27. Portrait de la reine, tenant monseigneur le duc de Normandie sur ses genoux, accompagné de monseigneur le Dauphin et de Madame, fille du roi.

M. VIEN. — N° 41. Sapho chante en s'accompagnant sur la lyre.

M. ROSLIN. — N° 42. Portrait de M. de Crosne, lieutenant général de police.

M. ROBERT. — N° 51. Intérieur de l'église des Saints-Innocents dans le commencement de sa destruction.

M. CALLET. — N° 83. L'Automne, ou les Fêtes de Bacchus que les Romains célébraient dans le mois de septembre.

Madame LEBRUN. — N° 98. Portraits de madame la marquise de Pezé, et de madame la marquise de Ronget avec ses deux enfants.

Madame GUYARD. — N° 109 (le chiffre n'est pas au bas du

(1) Voy., t. IX (1841), la Notice statistique sur les expositions d'art au Louvre depuis leur origine.

(2) Martini, graveur à l'eau forte, né à Parme. Au bas de la gravure dont nous reproduisons une partie, on lit cette inscription : « *Lauda conatum.* Exposition au salon du Louvre en 1787. » L'auteur de la *Critique des quinze critiques* dit, en annonçant l'estampe : « M. Martini nous indique lui-même, dans son espèce d'épigraphe, *Lauda conatum*, l'espèce de louange qu'il mérite. Nous nous contenterons donc de le traduire, et d'inviter le public à *louer ses efforts.* » Il ne paraît pas que ce froid encouragement ait été favorable à Martini. Déjà il avait publié une estampe semblable pendant le salon de 1785. Il en grava une autre sur l' « Exhibition of the royal Academy, » à Londres, en 1787. Il est probable qu'il obtint peu de succès, car il ne continua point cette série, qui serait aujourd'hui bien précieuse. Les autres gravures dont se compose l'œuvre de Martini au cabinet des estampes de la Bibliothèque nationale sont exécutées d'après les tableaux de Watteau, Moreau, Petitot, Vernet, Cochin, Robert, etc. Il a aussi fait, pour la collection du cabinet Choiseul, quelques gravures qui ont été terminées par Lebas.

(1) « Exposition des peintures, sculptures et gravures de mes- » sieurs de l'Académie royale dont l'exposition a été ordonnée, » suivant l'intention de Sa Majesté, par M. le comte de la Bil- » lardière d'Angivillier, conseiller du roi en ses conseils, mestre » de camp de cavalerie, etc., etc., et de l'Académie royale des » sciences. Paris, rue Saint-Jacques. M DCC LXXX VII. »

(2) N° 25 du livret. Les chiffres du livret ne correspondent pas toujours à ceux de la gravure qui étaient exacts. Ces erreurs furent signalées au public par les critiques contemporains.

tableau). Portrait de madame Élisabeth appuyée sur une table garnie de divers attributs des sciences.

N° 120 (à côté du tableau précédent, mais plus haut et plus grand). Madame Adélaïde; elle vient d'écrire ce vers :

Leur image est encor le charme de ma vie,

au bas de médaillons en bronze représentant le feu roi, la feue reine et le feu Dauphin. Près d'elle, sur un pliant, est le plan du couvent de Versailles dont elle était la directrice.

M. DAVID. — N° 119 (au-dessous du portrait de madame Adélaïde). Socrate au moment de prendre la ciguë.

M. REGNAULT. — N° 120. La Reconnaissance d'Oreste et d'Iphigénie dans la Tauride.

M. LE BARBIER aîné. — N° 137. Le Courage des femmes de Sparte. Tandis que les Lacédémoniennes célèbrent la fête de Cérès, à Égile, en Laconie, Aristomène, chef des Messéniens, tente de les enlever. Elles s'arment aussitôt des couteaux, des broches, des torches qui servaient au sacrifice, et parviennent à mettre en fuite les Messéniens. Aristomène est au moment d'être frappé mortellement; il est sauvé par la prêtresse Archidamie. (Plutarque.)

Parmi les autres tableaux indiqués dans la gravure, et ne portant point de numéro, on remarque : — deux Marines de Joseph Vernet (l'une à la gauche de la porte d'entrée, près du tableau de David); — un Portrait de madame Lebrun se regardant dans un miroir (au-dessus de la première des deux Marines de Vernet).

Quelques peintures qui ne sont point esquissées dans la gravure furent aussi très-remarquées; nous citerons : — dix autres Marines et Paysages de Joseph Vernet; — le beau Paysage de Valenciennes qui représentait Cicéron découvrant le tombeau d'Archimède; — Virgile lisant l'Énéide à Auguste et à Octavie, par Taillasson; — une Mort de Socrate (très-inférieure au tableau de David), par Peyron; — des Animaux et des Fleurs, par madame Vallayer-Coster (voy. 1851, p. 288); — des Vues d'Italie, par de Turpin; — des tableaux de Fleurs, par Van Spaendonck; — des Miniatures, par Hall; — des tableaux de genre, par Taunay; — des Portraits, par Vestier.

Au nombre des meilleures sculptures étaient les bustes du bailli de Suffren et du général Washington, par Houdon. Caffieri avait exposé le buste de Jean-Baptiste Rousseau, destiné au foyer du Théâtre-Français, où on le voit encore aujourd'hui, et une statue en marbre de Molière.

Le tableau de David fut celui qui produisit l'impression la plus vive; sa supériorité sur toutes les autres peintures d'histoire exposées au salon ne le préserva pas, sans doute, de toutes les atteintes de la critique, mais ne fut contestée par personne. Au salon précédent, en 1785 (les expositions n'avaient lieu que tous les deux ans), David avait exposé les Horaces, et cette composition l'avait déjà élevé au-dessus de tous ses rivaux, au-dessus même de M. Vien, son maître. Une maladie l'avait empêché de terminer, pour le Salon de 1787, son tableau de Pâris et Hélène, où il s'était étudié à fondre le style de Boucher, son premier maître et son parent, avec celui de Vien et de la grande école de Poussin, qu'il avait définitivement adopté depuis ses voyages en Italie. En 1787, David avait trente-neuf ans. Vien, qui avait soixante-quinze ans, était entouré d'un grand respect. Sa vaste toile des Adieux d'Andromaque et d'Hector fut généralement louée. Il était visible cependant que l'on n'osait déjà plus le comparer à son élève David.

Pendant la durée de l'exposition, il parut un grand nombre de brochures en prose ou en vers; la plupart étaient satiriques et n'ayant que la prétention d'être plaisantes; mais quelques-unes étaient sérieuses et écrites avec goût. Il nous paraît intéressant, comme étude de l'art et de la littérature au dernier siècle, de donner ici les titres de ceux d'entre ces opuscules qui eurent le plus de succès. Nous y ajoutons des extraits qui en montrent le genre particulier, et qui rappellent quelques détails curieux sur les préoccupations, l'esprit et les mœurs de cette époque.

Promenades d'un observateur au salon, pendant l'année 1787. (Attribué à M. Joly de Saint-Just.)

« Chacun a sa manie; la mienne est de voir tout, d'étudier tout, de m'instruire sur tout, et de m'amuser. Mais, comme nous l'a dit un grand homme, on a plus de peine à se distraire qu'à s'enrichir. Il n'est cependant pas de pays où les plaisirs soient plus variés qu'à Paris. Théâtres de toute espèce, du bon, du mauvais, du sérieux, des farces, des tréteaux d'orviétan, des chanteurs. Chaque jour apporte avec soi quelque nouvelle qui occupe tous les esprits... Les dames font des journaux... Eh bien! que tout aille comme de coutume... C'est aujourd'hui qu'ouvre le salon de peinture. Il est neuf heures. Volons au salon. »

Ce début paraissait promettre une critique amusante de l'exposition; par malheur, l'auteur n'avait aucun goût des arts; ses observations sont communes et ne laissent aucun souvenir.

La Plume de coq de Micylle, ou Aventures de Critès au Salon, pour servir de suite aux promenades de 1785. Avec cette épigraphe :

Pour fronder leur peinture, en veut-on à leur vie?
En sont-ils moins gras? Non... Qu'ils souffrent donc qu'on rie,
Et quand d'un art divin ils enfreignent les lois,
Qu'un critique en jouant leur donne sur les doigts.
GORSAS.

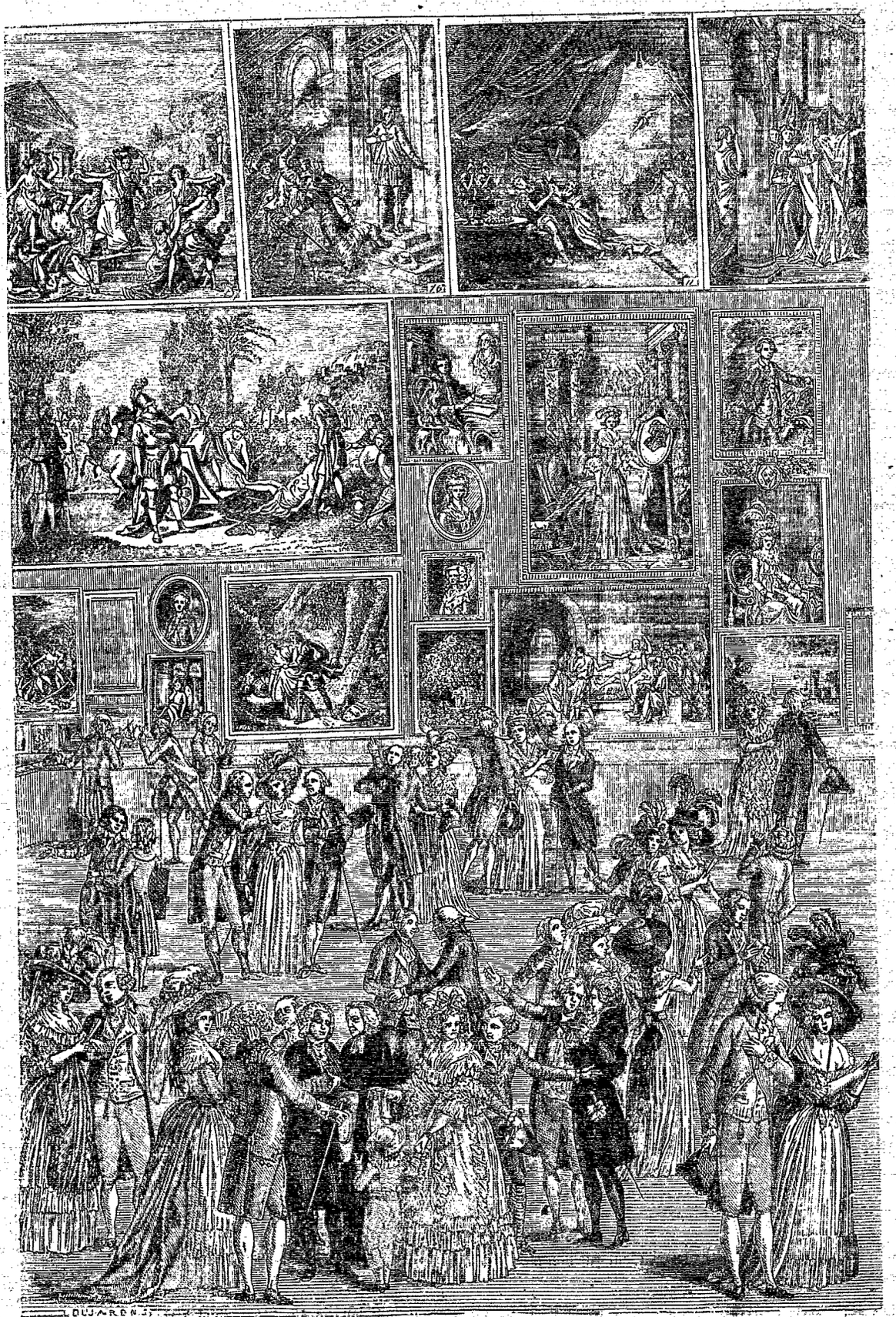
L'auteur de cet écrit se trouve très-offensé de ce qu'on le fait passer dans l'opinion pour être l'auteur des *Promenades d'un observateur au Salon*. Il débute par un déluge d'épigrammes contre l'auteur présumé de ces Promenades. «Quand j'écris, dit-il, Petit-Joly griffonne; quand je fais des vers, Petit-Joly rimaille; quand je chante, Petit-Joly fait des grimaces; quand je danse, Petit-Joly cabriole; quand je fais des promenades, Petit-Joly fait des escapades... »

Les observations critiques commencent ainsi : « On nous répète toujours : Les grands hommes ont dit ceci; les grands hommes ont dit cela! Pourquoi ne dit-on pas aussi : Les *grandes femmes* ont dit telle chose? » Cette pensée est inspirée à l'auteur par le souvenir de sa grand'mère. Il prétend avoir trouvé dans Lucien un moyen singulier d'entrer au Salon sans être vu d'aucune personne, si ce n'est de celles auxquelles il lui plaira de se montrer. Ce moyen était une plume de coq dont s'était autrefois servi Micylle, savetier grec, au dire de Lucien. Avec cette plume, il anime les figures peintes et sculptées, et les fait entrer en conversation. Assurément cette imagination pouvait prêter à des critiques fines et ingénieuses. Si l'on faisait parler les figures des tableaux selon le degré d'intelligence que leur donnent les peintres, il arriverait souvent qu'un dieu tiendrait le langage d'un fat, et un héros celui d'un pauvre diable. On ferait ressortir ainsi d'une manière saisissante le contraste qui trop souvent se produit entre l'ambition de certains artistes et leur impuissance. Mais l'instinct comique de l'auteur de la *Plume de Micylle* est loin de suffire à la tâche qu'il s'impose d'un air si confiant. Sa brochure ressemble à ces tableaux insignifiants dont on n'admire que le cadre.

Encore un coup de patte pour le dernier, ou Dialogue sur le Salon de 1787 (attribué à M. Lefèvre); dialogue entre l'auteur et un peintre.

L'auteur de cette critique paraît ne pas ignorer les règles de l'art, mais il exagère la sévérité; il est partial et malveillant.

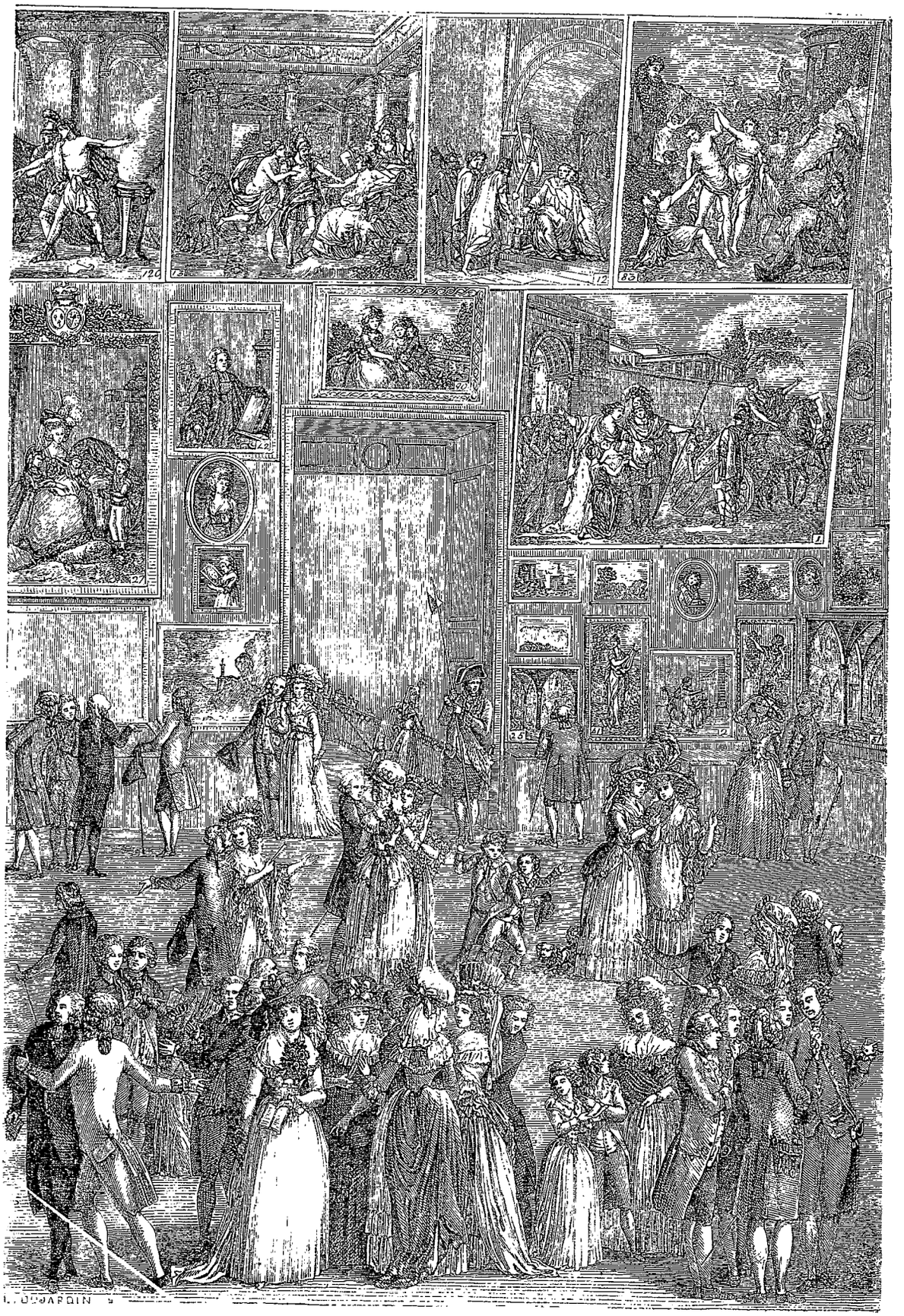
Il dit, au sujet du tableau de Renaud et Armide, par Vincent : « Au lieu de Renaud et Armide, il faudrait écrire :



Exposition de peinture au Salon du Louvre,

« Dans un assez bon paysage, on voit un groupe mal agencé, composé de deux médiocres figures, l'une en plâtre, l'autre en argent. »

Devant un tableau représentant saint Louis qui essuie les pieds des pauvres, l'un de ses interlocuteurs fait cette remarque : « Cette plaie que saint Louis essuie avec une éponge,



en 1787. — Dessin et gravure de Martini.

n'est-elle pas bien imitée? — Saint Louis, répond l'autre, devrait, avec cette éponge, laver toute la toile; il essuierait une grande plaie. »

Il se hasarde à critiquer Joseph Vernet lui-même, l'idole du public, mais timidement :

« Je compare, dit-il, l'imagination de M. Vernet à une

planche en cuivre indélébile qui ne cesse pas de fournir les plus belles épreuves... M. Vernet, après tout, ne recopie que la nature ou lui-même, et ce n'est pas changer de manière. »

Le succès éclatant du tableau de Socrate cause évidemment quelque ennui à M. Lefèvre :

« Les grossiers défauts, dit-il, y balancent les beautés sublimes. Le fond vient trop en avant; il ne se trouve aucune proportion entre la flamme et la clarté qu'elle produit. Le philosophe méditant, s'il était debout, paraîtrait d'une grandeur colossale. La figure voisine, appuyée contre la muraille, rappelle trop exactement par son attitude ces hommes qui vomissent dans la plupart des tableaux de Téniers. Le vieillard qui couche sa tête dans sa main ferait aussi bien de la tenir droite. Tout l'avant-bras que porte la cuisse de Socrate est absolument estropié. Pourquoi ce beau jeune homme, en remettant la coupe, ne pose-t-il la jambe gauche que sur le talon? C'est une affectation puérile. »

A propos de cette pose du talon, que David n'avait point adoptée sans intention, un autre critique dit : « Ces gens-ci ont de l'esprit jusqu'au bout des ongles. »

Merlin au Salon en 1787.

Merlin critique aussi le tableau de David :

« Que signifie l'action de ce personnage qui a une main appuyée sur la muraille, tandis que de l'autre il semble, non pas arracher quelque chose de ses yeux, mais bien y poser quelque chose. Un plaisant soutenait dernièrement que ce disciple de Socrate était dans l'action de coiffer son nez d'une paire de lunettes. »

Merlin n'est pas moins rude à l'égard de Robert, le peintre des ruines :

« J'aperçois, ce me semble, bien des masures. Cela me fait penser à vous, monsieur Robert, dont le bras infatigable abat si rapidement un tableau. »

Devant le tableau de Coligny, il s'écrie plaisamment :

« Je crois voir un marouflc à figure patibulaire qui vient brûler les moustaches de cet honnête bourgeois de Paris qui est sur le bas de sa porte, roide comme une pique. »

Les Grandes prophéties du grand Nostradamus sur le grand Salon de peinture de l'an de grâce 1787, contenant des prédictions en vers et en prose sur les tableaux qui sont exposés au Salon et sur les critiques qui paraîtront cette année; le tout dicté par le prophète Jean-Lait-Par-Mil, mis en ordre et en langage moderne par le même.

Cet écrit est plus sérieux que ne le ferait supposer son titre extravagant. Les vers sont peu travaillés, la poésie n'en est pas bonne; mais leur sens est souvent juste.

Sur les Adieux d'Hector et d'Andromaque *par Vien.*

On dira que Vien, toujours simple et sévère,
Ne se surpasse point, mais qu'il fait toujours bien.
Son tableau de l'antique a le beau caractère,
Et, doyen de l'école, il en est le soutien.

Sur la Fidélité du Satrape *par la Grenée.*

Ce peintre, plus hardi, dans un héros barbare
Ne voit qu'un beau sujet digne de son pinceau;
Mais cette chaleur qui l'égare
Est toute dans sa tête et non dans son tableau.

Sur le Coligny *par Suvée.*

De ce petit héros admirez la tournure;
De ces vils assassins contemplez la terreur!
Je ne suis pas étonné, je vous jure,
Que de près il leur fasse peur.

Sur les Fêtes de Bacchus *par Callet, et sur le* Courage des femmes spartiates *par Barbier.*

De Callet, de Barbier, l'on dira même chose :
L'un a fait rose et blanc, et l'autre blanc et rose.

Sur un Paysage *par Taillasson.*

. . . . . .
On verra des arbres d'ébène
Sur des rochers de porcelaine.

Sur Socrate *par David.*

Cette admiration qu'on a pour le vrai beau,
David, le connaisseur l'aura pour ton tableau.
Mais des frondeurs jaloux, de nos pâles critiques,
Méprise les avis et les froides critiques.
Ton véritable juge est la postérité!

L'Ombre de Rubens au Salon, ou l'École des peintres, dialogue critique.

Rubens se plaint d'être mieux apprécié en Angleterre qu'en France. Il accompagne au Salon un jeune Anglais, et donne son avis avec beaucoup trop d'emphase et de mépris. Il ne daigne pas aller jusqu'au tableau de David, ce qui étonne son compagnon et n'est pas expliqué.

L'auteur du dialogue fait jouer ainsi un triste rôle à Rubens. Les grands génies sont plus indulgents, et leur entretien est plus instructif.

Tarare au Salon de peinture, premier et second dialogue entre Tarare et Calpigi.

Quoique très-mauvais, l'opéra de Tarare, représenté en 1787, avait excité au plus haut degré la curiosité publique, comme tous les ouvrages de Beaumarchais. On se servait de ce titre, à tout propos, pour attirer l'attention. Cet expédient ne réussit guère à l'auteur du dialogue sur la peinture. Tarare lui-même avoue à Calpigi qu'il n'entend rien aux arts, et il ne prouve que trop qu'il se rend justice.

Lanlaire au Salon académique de peinture, par l'auteur de la *Gazette infernale.*

Près du tiers de la brochure est employé par l'auteur à des récriminations passionnées contre la cabale qui a fait tomber une parodie de l'opéra de *Tarare* intitulée *Lanlaire*, jouée par les comédiens italiens le 27 juillet 1787. La critique du Salon est d'une extrême médiocrité, et l'on voit qu'elle n'a servi que de prétexte à l'auteur. Il est très-irrité contre madame Dugazon, et il prend occasion d'un portrait de cette artiste par madame Lebrun pour satisfaire sa haine en vers plus injurieux que plaisants.

Le Bouquet du Salon, à Émilie.

Demoustier avait publié, en 1786, la première partie de ses *Lettres à Émilie sur la mythologie*. L'auteur du *Bouquet du Salon*, qui lui dérobe une partie de son titre, cherche à imiter ses vers et n'imite que sa fadeur. Il paraphrase longuement cette métaphore, que les tableaux sont les fleurs du génie, et il dit de ces fleurs :

Par une aimable illusion,
Chacune d'elles représente
L'éclat d'une belle action,
Ou les traits d'une belle absente.

Il termine son épître par ce couplet ridicule et rocailleux :

Pour rassembler les fleurs sans nombre
Du bouquet que je t'ai cueilli,
Allons nous reposer à l'ombre
Des cascades de Tivoli.

Inscriptions pour mettre au bas des différents tableaux exposés au Salon du Louvre de 1787.

C'est une suite d'épigrammes en vers, fort innocentes, et qui ne révèlent qu'une facilité assez vulgaire. Nous citons seulement le quatrain sur le tableau de Socrate.

SOCRATE *au moment de prendre la ciguë* (*très-beau tableau*) *par M. David.*

Socrate condamné doit prendre le poison.
Au lieu de l'avaler, il sermonne en prison;
Il *anime* son auditoire,
Et nous paraît ici tel que le peint l'histoire.

La Bourgeoise au Salon.

« — Allons au Salon, me dit hier une bourgeoise, ma voisine, qui m'appelle son compère, parce que nous avons tenu un enfant ensemble, et que cela a établi entre nous une sorte de liaison. — Est-ce que vous vous connaissez en peinture, madame? — Il ne faut que des yeux pour ça; c'est comme quand je vais au spectacle, ou que je lis un roman, je n'ai pas besoin d'être savante pour savoir si je m'ennuie ou si j'ai du plaisir (1). — Allons au Salon. Nous y voilà l'un et l'autre. J'achète le livre indicateur. Le tableau n° 1 porte le nom de M. Vien. — Qu'est-ce que cela, monsieur? — Ce sont les adieux d'Hector à sa jeune femme. Que vous en semble? — Madame Hector est une belle femme : elle a l'air bien fâchée du départ de son mari. On dirait pourtant qu'il n'est pas si affligé qu'elle : il est vrai que c'est un homme. Ils ont plus de force que nous autres femmes; et puis, il va à la guerre; il ne pense qu'à la gloire. Sa pauvre femme pense qu'il pourrait bien être tué. Quel est ce joli petit enfant? C'est le leur, n'est-ce pas? Il fait une drôle de mine. — C'est qu'il a peur du panache de son père. — Ah! ah! c'est donc dit dans le livre? Je ne l'aurais pas deviné (2). Il va s'en aller, M. Hector, dans ce char qui est là au bout. Il n'y sera pas trop à son aise; il a l'air bien petit. »

On devine; d'après ce début, les autres observations que peut faire la bourgeoise devant la plupart des tableaux. Elle montre quelquefois du bon sens, ce qui est un élément nécessaire de toute bonne critique; mais l'auteur l'interrompt trop souvent, et n'est que pédant en voulant paraître meilleur juge qu'elle.

Ah! ah! ou Relation véritable, intéressante, curieuse et remarquable de la conversation de Marie-Jeanne la bouquetière, et de Jérôme le Passeux, au Salon du Louvre, en examinant les tableaux qui y sont exposés, recueillie et mise au jour par A. B. C. D. E. F. G. H. I. J. K. L. M. N. O. P. Q. R. S. T. U. V. X. Y. Z., etc., opticien des 15-20.

Cette critique d'un ton trivial, très à la mode à la fin du dernier siècle, n'est, comme la plupart de ces facéties, amusante que d'intention. Voici le commencement :

MARIE-JEANNE.
Ah! ah! là ous donc qu' vous m'menez?
C'est pas t'ici qu' j'avons affaire.
JÉRÔME.
N'ayez pas peur, mamzell', venez;
Vous l'savez, je n'cherch' qu'à vous plaire.
. . . . . On n's'rait pas du bon ton,
Si l'on n'avait pas vu l'Salon.
Qu'on s'y connaisse ou non, qu'importe?
On z'a son carrosse à la porte;
La main dans cell' d'un beau ch'valier,
On fait frou-frou sur l'escalier;
On fait cercle dans la cohue;
Et comm' faut avoir la berlue
Quand on veut passer pour queuqu'un,
La loup' sur l'œil on se promène,
On lorgne, on pousse, on se démène...

Mademoiselle Marie-Jeanne et M. Jérôme ont, par malheur, moins d'esprit que la bourgeoise. Nous notons seulement leur remarque sur le tableau de Suvée : Coligny et ses assassins (Coligny a un déshabillé de chambre blanc).

MARIE-JEANNE.
Et c't aut' qu'a la mine imposante,
Quoiqu' donc qu'i dit à ces soldats?
JÉRÔME.
Il leur dit : Ne me tuez pas;
Et pour rend' la chos' plus touchante,
Il a mis l'pierrot d'sa servante.

Critique des quinze critiques du salon, ou notices faites pour donner une idée de ces brochures, suivie d'un résumé des opinions les plus importantes sur les tableaux exposés au salon.

L'auteur pense et écrit sagement. Ses analyses des autres critiques sont impartiales. Les jugements qu'il résume sont généralement ceux auxquels devaient se ranger les meilleurs esprits. En voici quelques-uns :

M. Vien. Adieux d'Hector et d'Andromaque. Composition sage, harmonieuse; caractère noble, mais expression faible et froide.

M. Suvée. Figure de Coligny peu noble : effets de lumière mal exprimés.

M. Vernet a étonné par la beauté et le nombre de ses marines.

M. Robert court après les effets et il les produit.

M. David. Tableau de Socrate. L'érudition, le métier, le génie, tout y a été admiré; tout y est raisonné, senti, exprimé. On peut lui reprocher un peu de recherche dans les expressions, des attitudes peu nobles, et en général un ton trop brillant pour une prison.

Le meilleur écrit sur le salon de 1787 est signé du célèbre amateur Denon. Il a pour titre : *Lettre en réponse à une lettre d'un étranger sur le salon de* 1787. Denon défend les peintres français contre la légèreté de l'opinion que l'on s'est faite sur leur talent en pays étranger, et surtout en Angleterre. Il démontre que le temps est passé où les mots École française ne signifiaient dans la conversation rien de plus que le genre de Boucher. « M. Vien, dit-il, adoptant et imitant à la fois la couleur de Guercino et le style sévère de l'antique, exalté par son propre génie, préparait le retour dans une école dont il est devenu le restaurateur. Voyez M. David que tout le monde admire. Consultez M. Doyen. Ils vous diront l'estime que l'on doit faire de M. Vincent. Ils vous apprendront qu'un génie rapide a fait arriver à pas de géant M. Regnault au premier rang des peintres vivants, et vous verrez M. David lui-même s'affliger de ne point entendre nommer Suvée et d'autres de ses confrères avec lesquels il avait à disputer d'émulation, et qui, chacun à part, feraient encore la gloire de toutes les académies existantes. »

MIRAGE DU SON DANS LE DÉSERT.

L'allure du chameau est fatigante; les épaules, les reins souffrent du mouvement qu'il faut faire pour se conformer à la façon dont marche la monture; mais on finit par s'y habituer, et j'en étais venu à pouvoir jouir du sommeil sur le dos de mon chameau. Le cinquième jour de mon voyage, l'air était frappé de mort; la terre entière, aussi loin que pouvait s'étendre ma vue, aussi loin que se dessinait l'horizon, était privée de toute vie; on eût dit un monde dépeuplé et oublié, roulant sans interruption dans les espaces célestes à travers des flots de lumière. Le soleil acquérait à chaque instant de nouvelles forces; il m'accablait de feux jusqu'alors sans exemple pour moi; je lui cédai le terrain, je me couvris la tête, je fermai les yeux, et je tombai dans un sommeil léthargique. Dura-t-il des semaines ou des heures, je l'ignore; mais je fus doucement éveillé par un bruit de cloches, les

(1) L'auteur ne répond rien à la bourgeoise; il semble donc approuver cette opinion, qui ne peut manquer de plaire beaucoup à tous les ignorants. Un caricaturiste même grossier, un peintre qui représentera des scènes de meurtre même sans art, plaira toujours plus que Raphaël ou le Poussin à la foule de ceux qui n'ont pris aucun soin de cultiver ou d'éclairer leur goût.

(2) Ce détail était, en effet, dans l'intention du peintre.

cloches du village auprès duquel j'avais vu le jour, les cloches de Malven. Ma première idée fut que j'étais encore sous l'empire d'un rêve. Je me soulevai, j'écartai le tissu de soie qui couvrait mes yeux. Je plongeai mon visage dans l'éclat éblouissant de la lumière qui inondait l'atmosphère. J'étais, certes, bien éveillé, mais ces vieilles cloches de Malven continuaient de se faire entendre : ce n'était point une sonnerie de joie, c'était une sonnerie lente, régulière, continuelle, appelant les fidèles à l'église. Un moment après, le bruit cessa. Je ne puis dire au juste combien de temps il avait duré, car ni moi ni aucun des personnages de ma suite n'avions de montre sur nous ; mais je crus pouvoir évaluer à dix minutes la période durant laquelle il s'était fait entendre. J'attribuai tout ceci à l'extrême ardeur du soleil, à la complète sécheresse de l'atmosphère que rien ne troublait, et au profond silence qui régnait autour de moi ; il me parut vraisemblable que ces circonstances, en développant la sensibilité des organes auditifs, avaient pu les faire vibrer sous l'influence passagère de quelque souvenir qui avait traversé mon cerveau pendant mon sommeil. Depuis mon retour en Angleterre, on m'a dit que parfois des sons pareils s'étaient fait entendre en mer, et que le marin enchaîné par le calme sous le soleil des tropiques, au milieu de l'immensité de l'Océan, avait écouté avec une surprise mêlée de quelque effroi le tintement des cloches de son village.

EOTHEN.

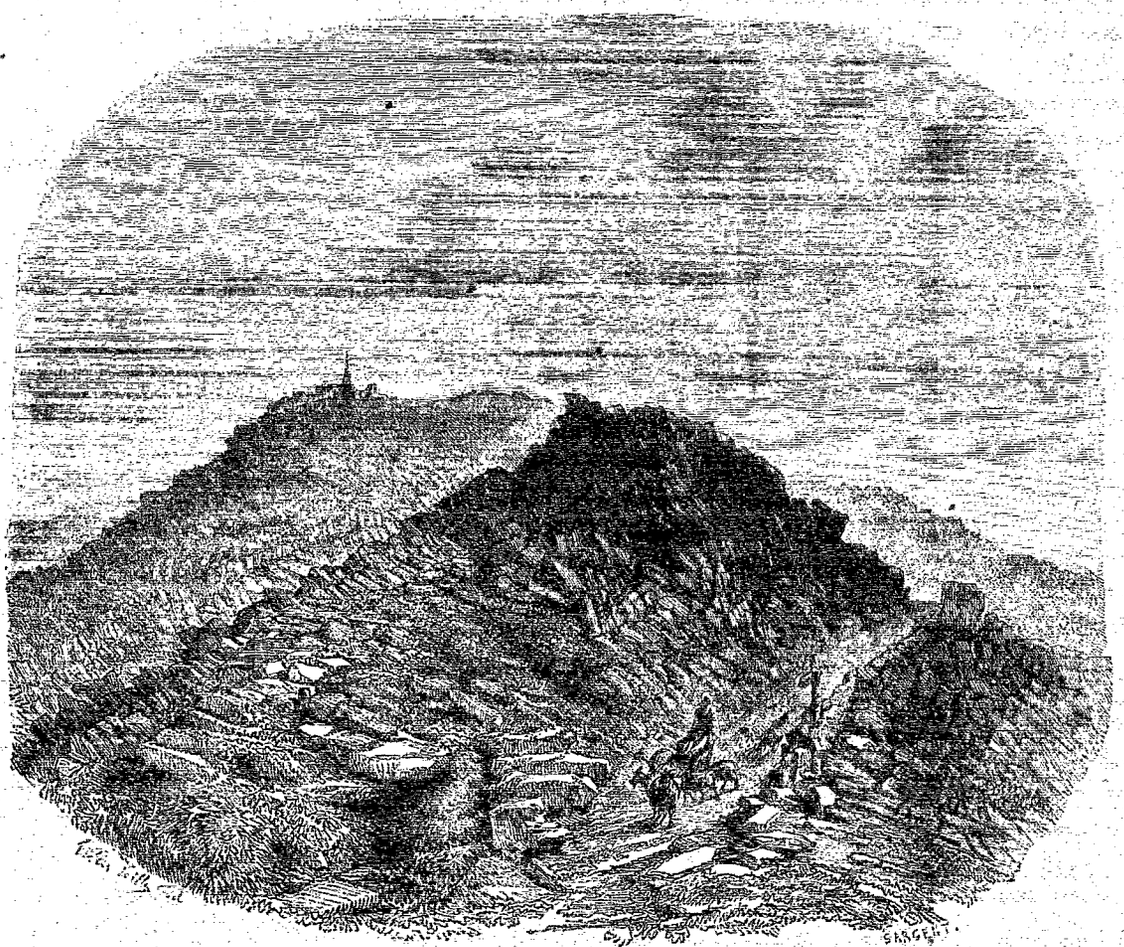
RUINES D'UNE VILLE GAULOISE

A LA LIMITE DE L'ANCIEN BERRY ET DES MARCHES.

Voy., sur les Pierres jomatres, 1851, p. 368.

La montagne de Toulx, ou plutôt Toull-Sainte-Croix, est une antique cité gauloise conquise par les Romains sous Jules César, et détruite par les Francs au quatrième siècle de notre ère. On y trouve des antiquités romaines, comme à peu près partout en France ; mais là n'est pas le mérite particulier de cette ruine formidable. Ce qui en reste, cet amas prodigieux de pierres à peine dégrossies par le travail, et où l'on chercherait en vain les traces du ciment, ce sont les matériaux bruts de la primitive cité gauloise, tels que les employaient nos premiers pères. Au temps de Vercingétorix, trois enceintes de fascines et de terre battue, revêtues de pierres sèches, s'arrondissaient en amphithéâtre sur le flanc de la colline. La colline s'est exhaussée depuis de toute la masse des matériaux qui formaient la ville, et maintenant c'est littéralement une haute montagne de pierres sans végétation possible et d'un aspect désolé. Une quinzaine de maisons et une pauvre église, avec la base d'une tour féodale et un seul arbre assez mal portant, forment au sommet du mont une misérable bourgade. Et voilà ce qu'est devenue une des plus fortes places de défense du pays limitrophe entre les Bituriges et les Arvernes ; territoire que les nouvelles délimitations ont fait rentrer assez avant dans la circonscription du département de la Creuse, mais qui jadis a été alternativement Berry et Marche, Combraille et Bourbonnais. Le comté de la Marche était lui-même une formation du moyen âge qui se resserrait ou s'étendait au gré du destin des batailles, et selon les vicissitudes de la fortune de ses princes. Toull fut au moyen âge l'extrême frontière du Berry, sur la limite de Combraille. C'était l'ancienne division gauloise. Le Combraille était le pays des Lemovices.

Jeanne.



La Montagne de Toull, dans le département de la Creuse. — Dessin de M. Villevieille.

ENVIRONS DE PARIS.

RUEIL. — BOUGIVAL. — LUCIENNES.

Salon de 1852. — Une Coupe de bois près de Luciennes, par M. Français.

Lorsque, quittant à la station de Rueil la voie de fer de Saint-Germain, on vient reprendre la grande route, aujourd'hui presque déserte, l'œil fatigué du monotone aspect de la plaine se repose avec délices sur les riantes collines qui se profilent à l'horizon. La Seine, enserrant de ses deux bras l'île d'Aligre, se rapproche par une courbe gracieuse du beau coteau de Bougival. Derrière les maisons blanches qui bordent la rive autrefois si ombreuse, maintenant dépouillée des hauts peupliers qui ont cédé la place au chemin de halage, s'échelonnent au penchant des bois, comme des nids d'aigle dans la feuillée, le château de la Jonchère, la modeste demeure de Boissy d'Anglas; le parc qu'il se plut à planter de sa main, qu'il embellit avec amour, et où il venait chercher l'oubli des discordes civiles que son courage héroïque domina. Au fougueux torrent de la foule ameutée, succédait pour lui le frais bruissement des eaux, aux clameurs assourdissantes d'une assemblée en délire, l'harmonieux chant du rossignol. Dans sa vieillesse, il a chanté sa retraite chérie :

. . . . . Arrêté sous le hêtre ou l'ormeau,
J'entends avec plaisir murmurer mon ruisseau;
Des bois touffus dont j'ornai son rivage
Je me plais à chercher la fraîcheur et l'ombrage.

Assis sur un banc rustique, une hêche à la main, il s'oubliait souvent des heures entières à contempler la plaine qu'envahissaient les ombres du soir, tandis que les rayons du soleil couchant entouraient d'une lumineuse auréole sa tête vénérable et sa longue chevelure blanche.

L'élégante structure du pavillon quasi royal de Lucienes s'élève à peu de distance; au-dessus, à la cime du coteau, se dresse l'aqueduc de Marly, dont les trente-six arcades à jour encadrent le ciel, et, couronnant ce riche paysage, lui prêtent l'aspect d'un beau site d'Italie.

Derrière ces verdoyants amphithéâtres s'ouvrent d'étroits et frais vallons, où des cours d'eau entretiennent une végétation vigoureuse, où des voûtes béantes signalent l'entrée des carrières de pierre de taille et de craie, dite *plâtre de Paris*, qui, de temps immémorial, s'exploitent à Bougival et font une des richesses du pays. Sur les plateaux de ces terrains calcaires se déroulent de vastes châtaigneraies aux tapis de mousse, aux longs rameaux pendants en rustiques arceaux, à travers lesquels on voit poindre à l'est l'arc de l'Étoile et le mont Valérien, dont les constructions, pittoresquement éclairées à certaines heures du jour, simulent les monuments antiques. A l'ouest, c'est le gothique château de Saint-Germain, qui se dessine sur la masse noire de la forêt; au sud, les bois de la Celle et de Versailles; au nord, dans la plaine, ceux du Vezinet, et la Seine, qui scintille comme un réseau d'argent moiré d'oret d'azur.

Nos meilleurs paysagistes connaissent et apprécient les mérites de ce coin de terre favorisé du ciel; plusieurs, comme M. Français, y ont puisé d'heureuses inspirations; mais qu'ils se hâtent! le voisinage du chemin de fer, l'âpre avidité du cultivateur menacent à l'envi ces agrestes coteaux. On parle d'ouvrir une route à travers le parc, jusqu'ici vénéré, de Boissy d'Anglas. On entasse les pierres et on abat les bois. Chaque année des arbres séculaires tombent sous la cognée du bûcheron : encore quelque temps, et ces vieux et vivants témoins du passé, ces chers et riants abris de nos joies champêtres auront disparu. Qu'en l'absence de la réalité, le génie nous rende du moins leur poétique et magique mirage!

FRAGMENTS SUR LES BEAUX-ARTS,

PAR HEMSTERHUYS.

François Hemsterhuys, philosophe hollandais, fils d'un des plus savants hellénistes du dix-huitième siècle, passa une grande partie de sa vie à la Haye, où il mourut en 1790. Il remplissait un très-modeste emploi à la secrétairerie du conseil d'État. Le travail de son bureau lui laissait des loisirs qu'il consacra à la philosophie. Il a écrit en français des dialogues philosophiques et plusieurs lettres, une entre autres sur la sculpture, où il expose quelques principes généraux qui peuvent être discutés, mais qui donnent à penser, ce qui n'est pas commun, et ce que l'on peut considérer, en général, comme la marque la plus sûre du mérite d'un auteur.

Après avoir développé cette idée admise par tous les esprits supérieurs, que le but des arts est, non pas seulement d'imiter la nature, mais encore de la surpasser « en produisant des effets qu'elle ne produit pas aisément, ou qu'elle ne saurait *produire*, » Hemsterhuys pose ce principe qui est la base de toute sa théorie :

« L'âme veut avoir un grand nombre d'idées dans le plus petit espace de temps possible. »

Peut-être y a-t-il quelque vague dans ces expressions : « le plus grand nombre possible d'idées. » Il semble qu'il aurait mieux valu dire : « la plus grande intensité de pensées possible. » Encore devrait-on s'entendre sur la signification du mot *pensée*, qui comprend nécessairement ici ce que beaucoup de nos lecteurs appelleraient *sentiment*. Quoi qu'il en soit de ces réserves, le principe de Hemsterhuys est vrai, élevé et propre à guider dans l'analyse des grandes et bienfaisantes émotions que donnent les œuvres supérieures de l'art.

Le plus ordinairement on approche d'une peinture ou d'une sculpture avec distraction et dans une disposition d'esprit vague, indifférente, peut-être même inférieure et banale. Si cette œuvre est puissante et si vous êtes sensible au vrai beau, voici ce qui se produit en vous. Instantanément, toute votre attention est attirée, entraînée; toute distraction cesse; votre âme entre rapidement dans l'œuvre, et, de la situation vulgaire où elle était, s'élève, comme par la force d'un secret enchantement, à une émotion pleine de délices. Il est certaines œuvres qui causent un ravissement indéfinissable et analogue à celui qui naît d'une belle symphonie. On jouit confusément; on est comme ébloui. D'autres œuvres semblent inonder tout à coup de clarté l'orbe entier de la pensée. Devant la Vénus de Milo, vous êtes transporté à la plus haute et à la plus noble idée de la beauté humaine; devant la madone de Foligno ou devant celle de Dresde, vous vous sentez soudainement emporté dans les régions célestes; en quel sujet vulgaire errait votre pensée dans l'instant qui a précédé? Vous ne le savez plus. Vous êtes maintenant tout entier aux grandeurs de la vie morale et spirituelle, à Dieu, à l'immortalité! Combien l'écrivain, ou même l'orateur le plus éloquent, n'eût-il pas été obligé d'employer de paroles et de temps pour amener progressivement votre âme à ce saisissement de l'ordre le plus sublime! Combien, dans la solitude, ne vous eût-il pas fallu de méditations, et, grâce encore à des circonstances très-favorables, très-exceptionnelles, pour arriver à provoquer en vous-même une impression semblable? Combien n'auriez-vous pas eu à assembler de pensées, à en coordonner, à en poursuivre de développements avant que tout votre être fût parvenu à cette heureuse extase? C'est ce long travail qui se trouve si merveilleusement condensé dans l'œuvre du peintre, qu'il vous frappe et vous pénètre avec la rapidité d'une commotion électrique. Il y a eu un moment où l'artiste a, d'un seul jet, et en quelques secondes peut-être, tracé la ligne, le contour qui est l'agent véritable de votre émotion; mais c'est que déjà il portait secrètement en lui-même, et depuis longtemps, toutes les pensées, tous les sentiments qui, après une élaboration dont il a eu plus ou moins la conscience, à une certaine heure, sont venus à bouillonner, à se fondre, et à prendre tout à coup sous sa main un corps, une forme, une figure, comme les flots ardents du métal qui se précipitent dans le moule.

La vie d'un artiste médiocre se passe à écrire sur le marbre ou sur la toile des idées particulières, détachées, qui ne peuvent vous toucher, parce qu'elles ne sont qu'une représentation plus ou moins fidèle des mêmes idées vulgaires qui se succèdent chaque jour en votre esprit. Aussi n'estimez-vous que médiocrement ce travail commun de l'art; car vous le dédaignez en vous-même, parce qu'en effet ce n'est, pour ainsi dire, que la monnaie courante de votre existence. Vous sentez que vous êtes égal ou même supérieur à ces artistes, et vous ne voyez aucun motif de méditer longtemps devant leurs images qui effleurent à peine votre esprit et votre cœur; vous pensez avec raison qu'il ne tient qu'à vous de vous procurer plus de digne et véritable plaisir, sans palette et sans pinceau, avec le seul secours de vos souvenirs, de votre imagination ou d'un peu de recueillement. Il en est tout autrement devant une œuvre de génie! Cette œuvre n'est peut-être qu'une figure, qu'une tête; mais, avec ou contre votre gré, elle prend possession de vous; il semble que des rayons en sortent et augmentent en vous la clarté; une multitude de sensations, de pensées nobles, touchantes, assaillent votre âme, la remuent, évoquent de toutes parts, du fond de votre être, ce qui s'y trouve de plus solennel, de meilleur! Vous avez bien conscience que ce n'est ni le hasard ni votre imagination qui cause en vous cette transformation soudaine, imprévue, irrésistible. Vous

ne pouvez, sans être injuste, méconnaître cette puissance du génie qui vient de chasser de vos lèvres un sourire insignifiant, et les fait maintenant frémir sous le souffle de l'admiration ! Tout ce que vous éprouvez, l'artiste l'avait en lui, et c'est parce que son inspiration a su l'exprimer avec cette ligne en cet étroit espace, que vous êtes en ce moment tout à la fois si agité et si heureux. Les artistes qui ont cette puissance sont, il est vrai, extrêmement rares. On en compte à peine quelques-uns dans toute la durée d'un siècle ordinaire ; beaucoup de siècles peut-être n'en ont produit aucun. Mais il est des degrés dans l'art comme dans l'émotion ; et, du moment où une œuvre vous séduit, vous charme, vous ennoblit, c'est toujours par le procédé que le philosophe hollandais indique, c'est-à-dire par l'effet d'une condensation plus ou moins puissante d'idées ou de sentiments « dans le plus petit espace de temps possible. »

En plusieurs autres passages de sa lettre, Hemsterhuys expose, sous différents aspects, le même principe :

« L'homme le plus ému, dit-il, est celui qui a le plus d'idées concentrées et coexistantes.

» L'artiste supérieur est celui qui peut conserver une grande idée assez longtemps, dans toutes ses parties et dans toute sa majesté, pour en dessiner le contour.

» La première idée distincte et bien conçue d'un homme de génie plein du sujet qu'il veut traiter, est non-seulement bonne, mais déjà bien au-dessus de l'expression.

» Les premières esquisses des peintres plaisent, plus que leurs tableaux, à l'homme de génie et au vrai connaisseur ; et cela, par deux raisons différentes : premièrement, parce qu'elles tiennent plus de cette divine vivacité de la première idée conçue, que les ouvrages finis, et qui ont coûté beaucoup de temps ; mais, en second lieu et principalement, parce qu'elles mettent en mouvement la faculté poétique et reproductive de l'âme, qui à l'instant finit et achève ce qui n'était qu'ébauché ; et par là elles ressemblent beaucoup à l'art oratoire et à la poésie, qui, ne se servant que de signes et de paroles, agissent uniquement sur la faculté reproductive de l'âme.

» Ce que nous appelons grand, sublime et de bon goût, sont de grands touts, dont les parties sont si artistement composées que l'âme en peut faire la liaison immédiatement et sans peine.

» Par la finesse et la facilité du contour, l'artiste peut me donner, dans une seconde de temps, par exemple, l'idée de la beauté en repos, comme dans la Vénus de Médicis ; mais si, avec un contour également délié et facile, il exprimait une Andromède avec sa crainte et ses espérances visibles sur tous ses membres, il me donnerait, dans la même seconde, non-seulement l'idée de la beauté, mais encore l'idée du danger d'Andromède ; ce qui mettrait en mouvement, non-seulement mon admiration, mais aussi ma commisération. A la vérité, toute passion exprimée dans une figure diminue cette qualité déliée du contour qui le rend si facile à parcourir pour nos yeux ; mais au moins, en mettant de l'action et de la passion dans une figure, on aura plus de moyens pour concentrer un plus grand nombre d'idées dans le même temps.

» L'unité ou la simplicité est un principe nécessaire dans tous les arts, et plus visiblement dans la sculpture. En effet, la sculpture veut et doit plaire de loin autant que de près, et plus peut-être. Pour cette raison, elle doit plus encore tendre à produire une impression simple et rapide par l'excellence de ses contours qu'à condenser une grande somme d'idées par la représentation des actions et des passions : ce sont particulièrement le repos et la majesté qui lui conviennent.

» Lorsqu'il veut parvenir le plus facilement à la plus grande perfection dans son art, le sculpteur doit représenter une seule figure. Il faut qu'elle soit presque en repos et dans une attitude naturelle ; que l'on en voie autant de différentes parties qu'il est possible en même temps ; il faut enfin que le contour total, dans tous les profils, soit à peu près de la même longueur, et le plus court possible.

» Si l'artiste veut composer un groupe, qu'il choisisse un sujet qui ait de la majesté et de la grandeur ; que ses figures diffèrent, s'il est possible, en sexe, en âge et en proportion ; que l'action soit une et simple, et que toutes les parties du groupe aident à la renforcer. S'il veut exciter de l'horreur ou de la terreur, il faut qu'il tempère cette expression par la beauté de quelque figure qui attache : jamais son sujet ne doit inspirer le dégoût. Dans le groupe d'Amphion, Dircé est charmante, quoique attachée aux cornes d'un taureau (1). Au reste, ce groupe, de même que celui du Laocoon, appartient beaucoup plus à la peinture qu'à la sculpture. »

Ces réflexions de Hemsterhuys s'accordent avec la définition du beau que donne Mendelssohn : « L'essence du beau est l'unité dans la variété ; » et avec ces paroles de Gœthe : « Ce qui plaît dans un ouvrage d'art, ce n'est pas la nature extérieure, mais bien la nature intérieure. » Winckelmann a dit de même excellemment : « L'unité et la simplicité sont les deux véritables sources de la beauté. — La beauté suprême réside en Dieu. »

LE BONNET QUI TOURNE AU SOLEIL

ET LE MINARET TREMBLANT.

A Hillah, ville bâtie aux environs des ruines de Babylone, on voit, dans les jardins voisins de la porte Husseinié, une mosquée bâtie en mémoire d'un prétendu miracle que Dieu fit en faveur d'Ali, gendre de Mahomet : « Le soleil, dit la tradition, s'arrêta pendant deux heures, pour donner à Ali le temps de faire les prières de l'après-midi et du soir. » Cette mosquée, où les musulmans prétendent que se trouve la tombe de Josué, est nommée Meched-è-Chams ou Mesdjid-Eschams. Suivant un auteur moderne (J.-C. Riche), le minaret de cette petite mosquée avait la forme d'un obélisque, ou mieux d'un cône vide travaillé au dehors comme un ananas, et placé sur une base de forme octogone. Au haut de ce cône, on avait fixé une perche au bout de laquelle était placé un bonnet de boue ressemblant exactement à celui de la liberté ; le peuple prétendait qu'il tournait avec le soleil. M. J. Raymond, ancien consul de Bassora et traducteur de l'ouvrage de M. Riche sur les ruines de Babylone, croit que ce ne pouvait être un bonnet de boue, parce que les pluies d'hiver ou les vents ne l'auraient pas longtemps respecté ; il lui a paru que c'était une boule de cuivre toute couverte de vert-de-gris. Il ajoute que le minaret du Méched-è-Chams était célèbre à un autre titre. Lorsque les voyageurs montaient à son sommet, le desservant invoquait Ali, et aussitôt le minaret se mettait à se balancer avec un mouvement oscillatoire très-prononcé. On considérait ce fait comme un miracle ; mais, vers 1815, un musulman, ayant voulu imiter le desservant, agita sans doute trop violemment le minaret, qui tomba et écrasa le téméraire.

POESTUM.

Voy., sur les ruines de Pœstum, 1833, p. 121.

Dans la campagne qu'illustrent encore les belles ruines de Pœstum, on ne voit plus ces verts ombrages, ces bosquets fleuris où s'écoulait si doucement, dans une molle et insouciante oisiveté, la vie efféminée des Sybarites. L'aspect général de la contrée est moins agréable que sévère. Cependant le travail ardu des laboureurs n'a point laissé se transformer en désert les parties fertiles du sol : de pauvres métayers y récoltent du blé et des fruits ; malheureusement, les débor-

(1) Voy. ce groupe, 1846, p. 36.

dements annuels de la rivière Salzo ou Salza laissent çà et là, en se retirant, des marécages d'où se répandent dans l'air des exhalaisons malsaines. « On y nourrit des buffles, dit un voyageur contemporain (1), et, au lieu des roses parfumées qui croissaient aux environs de l'ancienne Pœstum, on n'y foule plus que des joncs. » Le même auteur se plaint de l'importunité des pâtres, qui poursuivent les étrangers en leur offrant à des prix excessifs « de prétendues lampes ou petites figures en terre cuite, dites antiques, auxquelles on a l'art de donner une apparence de vétusté, et dont il se trouve, dit-on, une fabrique à Naples. » Cette industrie peu honnête n'est point particulière aux champs de Pœstum : les voyageurs ont été plus d'une fois ses dupes à Pouzzoles aussi bien qu'à Pompéi.

Dès notre premier volume, nous avons donné, avec une esquisse de l'histoire de Pœstum, la description des ruines de ses murs et de ses trois temples, dont le plus grand et le plus admirable était dédié à Neptune. L'agréable tableau où

Salon de 1852. Peinture. — Une Vue de Pœstum, par M. Gérome

M. Gérome a, cette année, si habilement mêlé la réalité actuelle aux beaux souvenirs de l'art grec, ne nous entraînera pas à entrer de nouveau dans des développements archéologiques : la science n'a rien révélé de plus que ce que l'on savait il y a vingt ans sur ces rares et précieux exemples du goût de la Grande-Grèce ; seulement, la gravure, qui s'est perfectionnée, nous permet de les faire passer de nouveau avec un peu plus d'habileté sous les yeux de nos lecteurs.

LE CHOLÉRA,

GROUPE EN MARBRE, PAR M. ÉTEX.

Ce groupe appartient à la ville de Paris. Il consacrera, sur une de nos places publiques ou dans l'un de nos monuments, le souvenir d'une des plus terribles calamités de notre siècle. Qui ne se rappelle avec angoisse ces jours affreux où la mort frappait à coups pressés, sans trêve, à toute heure, à toute minute, tous les rangs, tous les âges ! Le ciel était terne, l'air froid ; un vent âcre semblait flageller le visage des vivants avec le dernier souffle des morts. Quelle âme, dans cette épreuve funeste, n'a senti jaillir en soi, plus abondantes et plus puissantes, les sources saintes de l'amour du prochain et de la crainte de Dieu ! Abattu sous les traits du fléau invisible, combien chacun de nous comprenait mieux sa faiblesse, le besoin d'aimer, de secourir ses semblables, de se confier au Libérateur suprême ! Cette charité et cette piété portaient d'ailleurs en elles, comme toutes les vertus, leur propre récompense ; elles soutenaient notre courage et entretenaient notre espoir. L'artiste les a idéalisées l'une et l'autre dans la figure principale de son groupe, qui représente, en quelque sorte, tous les habitants de la cité sous la personnification de la Ville de Paris. Comme une mère, elle entoure de ses bras les deux plus faibles d'entre les victimes, le vieillard dont les yeux demi-éteints cherchent déjà le ciel, et l'adolescent qui attache sur la terre un dernier regard de regret. Le sentiment de la douleur dans la figure de la Ville est simple et digne ; il n'altère point la beauté des lignes : un mouvement de la tête et du cou a suffi à l'artiste pour exprimer l'idée morale dans la proportion que comportent les règles éternelles de l'art. Une douleur comme celle-là peut vivre toujours dans le marbre : des contorsions du corps, des contractions du visage, n'eussent produit que l'image du désespoir, qui se prête difficilement à une belle expression,

(1) De Mengin-Fondragon.

et qui n'a jamais une longue durée. Le vieillard, à peine indiqué sur notre gravure, est accablé par la violence du mal : on sent qu'il demande seulement une prompte délivrance. L'adolescent cède sans lutter : il rêve tristement; la

Salon de 1852. Sculpture. — Le Choléra, par M. Étex.

vie ne lui avait encore laissé entrevoir que du bonheur. Le piédestal est d'une forme et d'une couleur sévères qui ne sont point sans une influence calculée sur l'effet général. M. Étex avait conçu cette composition alors qu'il étudiait à

Rome, au temps même où le choléra sévissait à Paris. C'est donc, pour ainsi dire, « une pensée de la jeunesse exécutée par l'âge mûr. » On sent dans le groupe une inspiration de premier jet qui fait souvenir du groupe de Caïn (1); mais l'exécution plus savante, le contour plus serré, le modelé plus étudié, plus fin, attestent les progrès de la réflexion et de la main. M. Étex a suivi les sages préceptes que lui-même a écrits dans son *Cours de dessin* (2) : « Une bonne composition est celle qui exprime bien son sujet et le fait sentir profondément à celui qui la regarde. Il est rare que les lignes d'une composition ne soient pas bonnes et harmonieuses lorsque le sujet est bien exprimé... Tout est simple et grand dans les chefs-d'œuvre des Grecs! Que les élèves méditent sur ces lignes si belles et si calmes, et ils prendront en horreur tout le fatras, les colifichets faux, maniérés, de cet art prétendu de quelques modernes; si papillotant et si tourmenté qu'il fait pleurer la vérité même... Michel-Ange disait qu'une statue en marbre bien composée pourrait rouler du haut en bas d'une montagne sans être endommagée, sans se casser. Cela voulait dire qu'aucune de ses parties ne doit être détachée de la masse, que tout doit y être relié; qu'en composant une statue il faut s'étudier à ce qu'elle soit d'un grand caractère, sévère, d'une masse imposante qui inspire le respect par sa solidité. »

LE MÉMORIAL DE FAMILLE.

Suite. — Voy. p. 65, 78, 102.

§ 2 (suite). *Le jardin, les connaissances, un ami.*

En face du pavillon qui nous servait de logement, de l'autre côté de la cour, un corps de bâtiment plus considérable renfermait plusieurs ménages avec lesquels nous n'avions eu jusqu'alors que peu de relations. Tout s'était borné à des saluts, à quelques mots échangés, à ces petits services qui constatent seulement le bon voisinage. Le troisième étage était occupé par un employé inférieur arrivé depuis quelques mois, et qui vivait très-retiré avec sa jeune femme et un enfant. M. et madame Hubert, placés aux bords de la pauvreté, s'y retenaient évidemment avec peine; mais il eût été difficile de dire si leur muette résignation était du courage ou de la langueur. Jamais aucun bruit de voix ni aucun chant ne se faisait entendre dans l'humble ménage; les fenêtres restaient fermées; on voyait sortir et rentrer le mari aux heures de son bureau; la femme descendre au puits, promener l'enfant, rapporter les provisions nécessaires, le tout silencieusement. Du reste, polis avec les voisins, répondant aux saluts et aux sourires, calmes d'aspect, mais de ce calme que voile un nuage!

Marcelle et moi avions remarqué, dès le premier jour, ces deux ombres mélancoliques plutôt que douloureuses, et nous nous étions pris pour elles d'un intérêt sympathique; mais cette inclination instinctive n'avait encore amené que quelques caresses à l'enfant et l'échange de quelques mots bienveillants, lorsqu'une aventure de voisinage nous rapprocha.

Marcelle descendait souvent pour travailler sous la tonnelle pendant que les affaires me retenaient au bureau; un soir qu'elle avait oublié sa broderie elle dut remonter et laissa la porte du jardin entr'ouverte. Mon travail avait été achevé ce jour-là plus tôt que d'habitude; je rentrais au moment où elle allait redescendre; elle me prit par la main et m'entraîna pour me montrer une corbeille de perce-neiges qui venaient d'éclore. C'étaient mes fleurs favorites; les plants m'avaient été envoyés de Paris par les soins d'un ami, et j'attendais leur floraison avec une impatience passionnée. Nous courûmes donc ensemble jusqu'au jardin, Marcelle un peu en avant, pour avoir la joie de me servir de guide. Nous avions fait le tour du premier massif et nous arrivions, quand ma conductrice s'arrêta brusquement avec un cri retenu; je suivis la direction de son regard et je demeurai à mon tour immobile!

Devant la corbeille se tenait la petite fille de madame Hubert, et, de son tablier blanc relevé par un coin, tombaient à flots les perce-neiges qu'elle venait de cueillir. La corbeille complétement dépouillée n'offrait plus que des feuillages froissés et des tiges défleuries! La mère, à qui l'enfant avait échappé un instant, tandis qu'elle étendait son linge sur les lilas de la cour, venait de la rejoindre et regardait avec désespoir l'œuvre de destruction.

Lorsqu'elle nous aperçut, elle devint très-pâle, joignit les mains et ne put que balbutier une excuse désolée. Mon premier mouvement de dépit tomba devant cette humilité. Marcelle, qui devait encore mieux comprendre l'embarras affligé de la jeune mère, ne s'en tint pas à la résignation; elle sut donner toute sa grâce au pardon, et, s'avançant vers la voisine avec un sourire :

— Ce n'est rien, dit-elle, quelques fleurs que le soleil nous remplacera! Je suis la seule coupable; j'aurais dû refermer la porte en montant, ou plutôt l'ouvrir depuis longtemps à votre fille, pour lui apprendre à reconnaître les plans qu'elle devait épargner.

Et se mettant à genoux devant l'enfant, qu'elle attira dans ses bras :

— N'est-il pas vrai, Rénée, que vous ne cueillerez plus de perce-neiges si je vous en prie? dit-elle.

La petite fille la regarda, les yeux gros de larmes, et secoua la tête.

— Et vous vous contenterez de jouer dans les allées, sans marcher sur les gazons et sans briser les branches?

Rénée fit un nouveau signe affirmatif.

— Eh bien! je veux voir si vous savez tenir vos promesses, reprit Marcelle en l'embrassant; à partir d'aujourd'hui, je prierai votre mère de vous envoyer pour quelques heures sous nos tilleuls, à moins qu'elle ne préfère vous y conduire elle-même.

Tout cela avait été dit avec une bienveillance si libre et si gaie, que madame Hubert se remit, remercia avec effusion et accepta de faire le tour du jardin, qu'elle ne connaissait pas.

Je fus frappé de la douceur de sa voix, de l'élégance de son langage et de la délicatesse réservée de ses manières. Sans être jolie, elle avait ce charme qui semble venir du dedans et transluire au dehors; elle n'accepta l'invitation faite par Marcelle à Rénée qu'après mon insistance, et ne vint que de loin en loin et peu de temps.

A la longue pourtant, le bon accueil de Marcelle la rendit plus familière; l'enfant servit d'anneau entre les deux femmes; les caresses accordées à la fille ouvraient le cœur de la mère; nous sûmes peu à peu son histoire.

Pauvre et orpheline, madame Hubert avait été élevée dans un pensionnat dont elle avait dû payer l'hospitalité d'abord par des succès destinés à recommander l'établissement, ensuite par un dévouement de toutes les heures; enchaînée à un bienfait dont la spéculation fit un placement à intérêt, elle avait tout supporté sans se plaindre jusqu'au moment où un jeune parent abandonné comme elle l'avait connue et associée à son sort. Longtemps oppressés tous deux sous la rude bienveillance des protecteurs, ils n'avaient pu encore reprendre une libre attitude; leur bonheur restait timide et craignait de faire du bruit; l'effort que la plupart font pour se produire, ils le faisaient pour se cacher.

Ce ne fut que peu à peu et par hasard que nous pûmes entrer dans cette existence fermée, en découvrir tous les trésors. Il y avait plusieurs mois que nous connaissions madame Laure Hubert, lorsqu'en entrant un jour dans la chambre de Marcelle elle posa machinalement la main sur le piano ouvert et en fit sortir une modulation si ferme et si douce que nous dressâmes tous deux la tête en même temps; la jeune femme rougit, mais il était trop tard, elle s'était

(1) Voy. ce groupe, 1833, p. 117.
(2) Voy. 1851, p. 286.

trahie. Nous la forçâmes à s'asseoir devant le clavier, et notre petit logement fut bientôt inondé d'harmonie.

M. Hubert, de son côté, savait plusieurs langues, avait beaucoup lu et réfléchi davantage : c'était une de ces intelligences d'élite où tout germe en silence, et où les moissons s'entassent sur les moissons.

Contents de recevoir le pain de chaque jour, ayant leurs fêtes dans leurs cœurs et montant ensemble cette échelle de Jacob dont chaque degré est une idée, les deux jeunes époux vivaient inconnus sans rien désirer.

— Nous avons ce qui est nécessaire, me dit un jour Hubert, à quoi nous servirait d'élargir notre champ ? nous en possédons un sans limites, celui de la pensée ! N'est-ce point là le vrai domaine de l'homme ? Une fois en règle avec la réalité et assuré de la vie journalière, quoi de plus sage que de reporter ses yeux sur le monde ? d'étudier ses progrès, d'applaudir à ses conquêtes ? Quel rôle trouvez-vous plus digne, dites-moi ? celui de l'homme qui trouve sa joie à regarder ses richesses entassées dans un coin, ou celui de l'homme qui la cherche dans les richesses distribuées partout au profit de l'humanité. De quoi devons-nous le plus nous réjouir ? d'une gratification obtenue ou d'une idée utile mise en circulation dans le monde ? d'un héritage qui ajoute un plat à notre table ou d'une découverte qui multiplie le pain pour les affamés ? Notre vie individuelle n'est qu'une nécessité ; la vie générale est l'intérêt véritable !

Je rapportai ces paroles à mon père.

— Voilà l'interlocuteur que tu cherchais, me dit-il ; la tante Roubert et moi t'avons initié à la vie pratique ; Marcelle t'a ouvert le monde des affections ; il te fallait un ami qui t'ouvrît celui de l'idée ; le hasard vient de te le donner. Tu as maintenant tout ce que tu pouvais attendre ici pour aider au développement de ton être et compléter ton éducation humaine ; le reste dépend de Dieu.

§ 3. *L'humanité, la patrie et la famille. — Influence de la femme. — Un premier bienfait.*

L'amitié de M. et de madame Hubert remplit ce qui restait de vide dans notre existence. Quelque doux que soit le cercle de la famille, on ne peut s'y renfermer impunément. La vue qui n'embrasse qu'un horizon rétréci devient plus courte ; l'air s'épaissit dans ce refuge étroit sans ouverture sur le monde ; l'intelligence que ne renouvelle aucun contact extérieur se borne insensiblement et finit par se nouer. Outre les affections du foyer, qui donnent à l'individualité tout son épanouissement, il faut les amitiés de choix, qui relient au monde et empêchent d'y devenir étranger.

Mon père m'avait plusieurs fois prévenu contre ces claustrations volontaires qui font de la famille un couvent et nous retranchent de la terre, non pour mieux penser au ciel, mais pour nous contempler nous-mêmes éternellement et uniquement.

— Défiez-vous, me disait-il sans cesse, des ermitages bâtis avec votre bonheur, et où vous vous retirez comme le rat de la Fontaine dans son fromage, indifférents à tout ce qui se passe au delà. Ayez au moins un ami qui en entrant vous apporte un peu d'air du dehors. Dans la vie moderne, la solidarité est trop bien établie parmi les hommes pour qu'on puisse se désintéresser ainsi les uns des autres. Tout se touche, tout se tient. Le coup frappé au loin vous arrive de proche en proche, comme la vague partie d'Amérique au rivage de France. Il ne faut pas imiter le grotesque égoïste de la parade, qui dit : « Que m'importe le déluge ? S'il envahit la Lorraine, je prendrai la diligence pour la Franche-Comté ! » Une fois la digue abattue, le torrent court, inonde tout, et ne s'arrête plus !

Notre nouvel ami était, du reste, l'homme le plus propre à entretenir chez nous ce sentiment de communion avec nos semblables. Orphelin dès la première enfance, il avait eu des instituteurs et point de parents : aussi les sentiments s'étaient-ils moins développés chez lui que les idées. D'un cœur simple et droit, mais absolu, il s'était réfugié très-jeune dans le giron des principes ; il avait été, comme il le disait, « élevé sur leurs genoux. » Sa famille était l'humanité : tout ce qui portait le visage d'un homme lui était cher et sacré au même titre ; aucune épreuve ne pouvait le dépouiller de son instinct de fraternité universelle. C'était l'Abel du genre humain !

Plus restreint dans mes sympathies, j'avais souvent peine à accorder nos sensations et nos jugements. Il en résultait des débats dont je retrouve les traces dans les notes éparses de mon journal ; j'en reproduis quelques-unes prises au hasard.

Mardi. — Nous étions assis sous les tilleuls ; Justin (M. Hubert) m'avait apporté les OEuvres d'Anastasius Grün, et je lisais tout haut, en traduisant pour Marcelle, un des chants du poëte allemand, que voici :

« Un rocher antique et grisâtre se dressait tout seul au milieu des flots ; et moi je l'admirais, en le voyant ferme quoique isolé.

» Une hirondelle aux ailes légères chantait sur l'arbre et sur le rocher, et moi j'allais la déclarer heureuse de sa joie dans l'isolement.

» Mais je n'envie plus votre destinée, arbre, rocher, hirondelle ! car un orage est venu et a facilement renversé l'arbre solitaire.

» L'hirondelle fatiguée est retombée dans les flots avant que ses sœurs aient pu la secourir, et les vagues ont aisément englouti le roc isolé.

» Oh ! le rocher, l'arbre et l'hirondelle m'ont fait penser à vous, poëtes de l'Allemagne ! à vous qui croyez pouvoir cueillir votre couronne loin de vos frères !

» L'âme aspirante, vous regardez au nord, au sud, à l'orient ; mais aucun de vous ne regarde derrière lui, la patrie.

» Vous ressemblez au rocher qui se dresse seul au milieu des flots, à l'arbre qui verdoie loin de la forêt, à l'hirondelle isolée dont les chants se perdent dans l'azur du ciel !

» Ah ! réunissez-vous, rocs séparés ! rassemblez-vous, hirondelles solitaires ! arbres orgueilleux de grandir seuls, mêlez vos branches et multipliez vos racines !

» Formons une chaîne de rochers inébranlables qui ne se laisseront point engloutir par les vagues d'une foule ignorante !

» Réunissons-nous en une forêt d'arbres rendus plus verts par le rapprochement ; et alors, que l'orage vienne, il ne pourra rien sur nos sommets enlacés.

» Soyons un chœur d'hirondelles ; notre chant n'en sera que plus doux, et l'hymne harmonieux de nos voix unies montera jusqu'à l'éternelle lumière ! »

Même à travers ma mauvaise traduction, le charme s'était révélé. Marcelle et Laure faisaient remarquer la grâce des images : j'ai surtout fait remarquer l'intention ; j'ai loué cet appel aux muses allemandes, chantant chacune sous sa tonnelle ce qu'elle sent ou ce qu'elle croit voir dans les nuées, sans jamais retourner les yeux sur l'intérêt général et constant, sur l'Allemagne. J'ai souhaité que l'appel fût répété ailleurs, et que sous chaque coin de ciel qui couvre une patrie les poëtes réunis pussent former une digue qui défende, une forêt qui protége, un chœur qui console !

Justin pensif effeuillait une fleur sans parler ; nous lui avons demandé pourquoi il se taisait.

— Parce que je ne suis point satisfait comme vous, a-t-il dit. A quoi bon arracher l'art à l'égoïsme individuel, si on lui offre en échange l'égoïsme national ? Qu'est-ce que la patrie, sinon notre personnalité agrandie ? La chanter, n'est-ce pas encore nous chanter nous-mêmes ? L'art, qui vient de Dieu comme la lumière et le soleil, doit profiter comme eux à tous les hommes. Ne chantez ni l'Allemagne, ni l'Angleterre, ni la France ; chantez l'humanité tout entière ! A quoi servent vos hymnes patriotiques, sinon à partager le monde

en camps opposés? Chacun de vous répète le sien sous un drapeau qui n'est qu'à un peuple, au lieu de le répéter sous le ciel qui est à tous. Aussi vos glorifications sont-elles des insultes, vos élans d'amour des cris de haine; votre sympathie s'arrête à une frontière tracée par le hasard de l'épée: ici ce sont vos frères; là, vos ennemis! et cependant des deux côtés ce sont des hommes accessibles aux mêmes émotions, soumis aux mêmes besoins! En vous regardant au visage, vous vous reconnaissez pour semblables; mais à la vue de la cocarde, la main qui s'étendait pour une étreinte se lève pour frapper. Féroces rivalités qui entretiennent chez nous les fauves instincts et ont fait couler le sang comme l'eau des sources! La patrie a été jusqu'ici une de ces idoles aux pieds desquelles la Gaule sacrifiait les vaincus. Ne me demandez donc pas d'applaudir à ceux qui la chantent! Que m'importe le poëte d'une nation quand c'est celui des hommes que je voudrais entendre!

J'ai vivement défendu l'idée de la patrie:

— Est-ce donc une terre comme toutes les terres que celle où nous avons vu la lumière du jour, sur laquelle nous avons grandi, qui nous a donné les premières impressions, la langue, les habitudes, tout ce qui fait l'homme? Autant dire que notre mère est simplement une femme comme toutes les autres, dont nous sommes nés par hasard! Les premiers Grecs se croyaient sortis du sol même qu'ils cultivaient: cette croyance n'est-elle point un symbole pour toutes les nations? Ne peut-on pas dire que chacune d'elles est née de sa terre, qu'elle y tient encore par mille invisibles racines, qu'elle en reproduit, en quelque sorte, le tempérament? Les races sont des plantes appropriées au sol et à l'atmosphère qui les ont produites: chacune occupe sa place, remplit son rôle nécessaire, accomplit son évolution, donne *sa note*, tandis que l'ensemble compose, comme on l'a dit, la *gamme des aptitudes humaines*. Altérez leurs personnalités, confondez les nations, vous aurez des notes faussées et une gamme détruite; partant, plus d'harmonie possible dans ce grand concert des divers génies nationaux. La distinction entre les peuples est aussi indispensable qu'entre les individus, si l'on veut conserver à chaque groupe de l'humanité ses instincts et ses capacités spéciales. Sans doute cette distinction dégénère en rivalités; mais la multiplicité des relations, l'entrelacement des intérêts, les habitudes de bon voisinage, en adouciront peu à peu l'emportement. Tenter de substituer l'humanité à la patrie, c'est vouloir qu'une pure idéalité remplace un instinct, que les spéculations de la logique l'emportent sur toutes les sollicitations de notre reconnaissance et de nos souvenirs. La chose fût-elle possible, qu'y gagneriez-vous? Un amoindrissement dans la faculté de dévouement! Aujourd'hui, l'homme se donne à la patrie spontanément et d'instinct; il ne se donnerait à l'humanité qu'à la réflexion et par un effort de vertu. Il faut au plus grand nombre des devoirs simples, visibles, une affection involontaire, un but à portée des esprits et des bras les plus courts. L'accomplissement de votre souhait suppose un monde de philosophes stoïques connaissant les formules les plus ardues de l'algèbre du devoir, non la foule ignorante et instinctive qui sera toujours la foule. En voulant étendre trop loin le sentiment de la solidarité et du dévouement, vous risqueriez de le briser. Laissez-le se développer dans le patriotisme; ne nous placez pas entre une idéalité insaisissable et notre personnalité: celle-ci emportera tout, et, sans avoir des hommes, vous n'aurez plus de citoyens. Croyez-moi, la grande institutrice des cœurs est encore la patrie, et c'est elle surtout qui conserve ici-bas les traditions du courage, de la patience et du sacrifice.

— Tu oublies, s'est écriée Marcelle, notre première école, la famille! N'est-ce point elle qui nous enseigne tout ce qui fait vivre les sociétés? Où apprenons-nous l'obéissance, le travail, l'abnégation, la responsabilité? Qu'est-ce que la patrie, sinon le foyer agrandi?

Mon père, qui était survenu et avait tout écouté, s'est mis alors à sourire.

— Oui, a-t-il dit, chacun de vous regarde son étoile et n'en veut point d'autre au ciel; mais toutes trois brillent en même temps dans des sphères différentes. Ici, plus près de la terre, je vois l'étoile de Marcelle qui nous guide à toutes les heures et illumine à nos pieds; sans elle, chaque pas est une chute, chaque mouvement une souillure. Un peu plus loin, voilà celle de Henri qui étincelle dans la région des orages; sublime planète, dont l'influence fait les héros! Là-bas enfin, tout au fond du ciel, scintille, moins apparente aux yeux vulgaires, celle de Justin, qu'adorent les doux et les sages. Leurs trois clartés font le firmament. Le tout est de savoir laquelle on doit suivre quand elles vous appellent sur des points différents. Dans cette échelle d'obligations qui part de la famille, arrive à la patrie et continue vers l'humanité, l'ordre habituel doit être parfois interverti.

— Et quelle règle suivre alors pour le choix du devoir? avons-nous tous demandé.

— Celle de la justice, et non celle de la préférence, a répondu mon père. Chaque fois qu'il y a lutte, subordonnez l'individu à la nation, la nation à l'espèce. Soyez d'abord un homme pour obéir à Dieu de qui vous tenez ce nom, puis un citoyen pour rendre à la patrie ce qu'elle vous a donné; le titre de chef de famille, qui habituellement domine tout, ne doit venir ici qu'au troisième rang. Quand des devoirs sont opposés l'un à l'autre, il faut les accomplir dans l'ordre de leur importance, et en préférant le devoir général au devoir particulier.

La suite à une autre livraison.

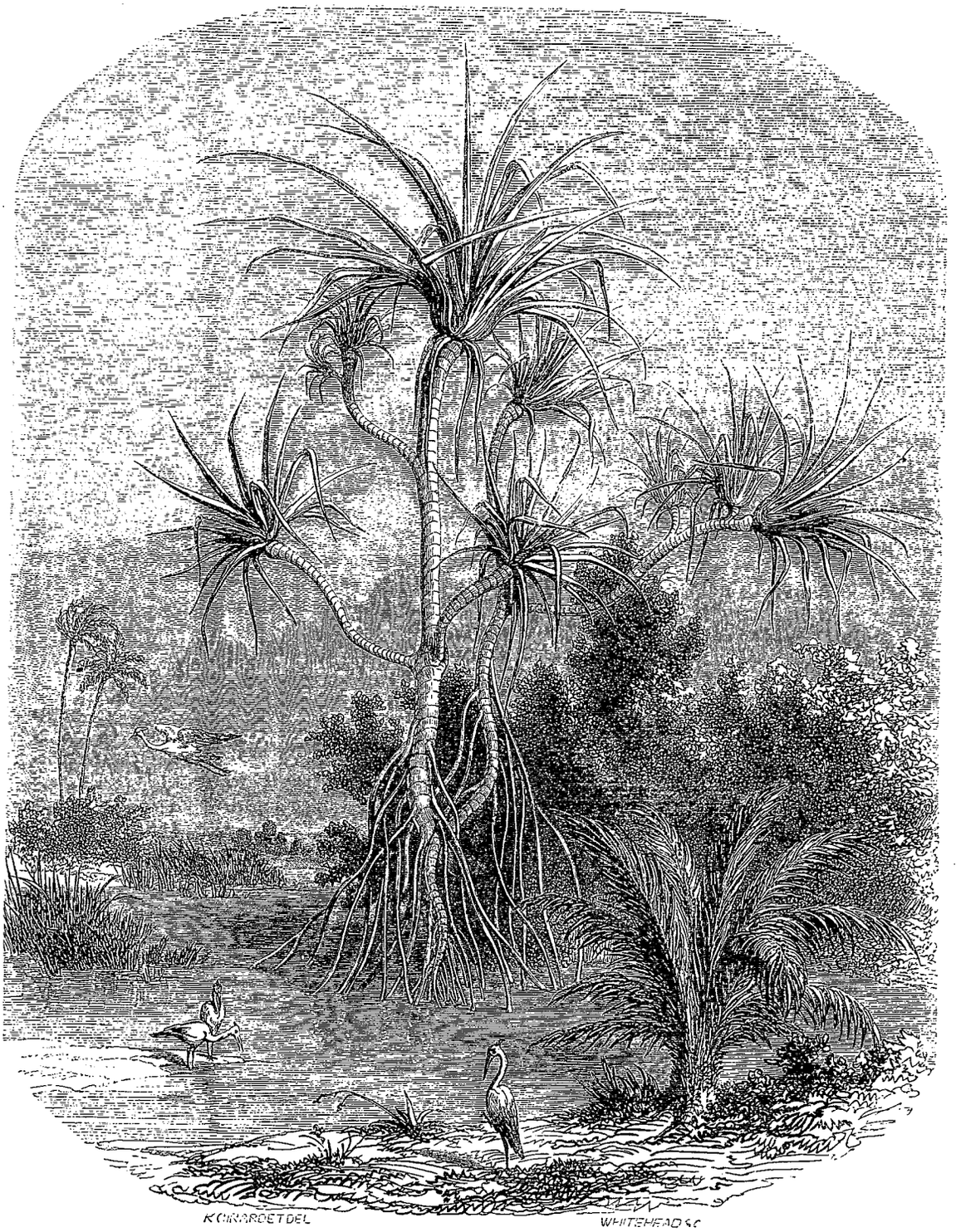
Frezier, dans son *Voyage de la mer du Sud*, rapporte que, sous le tropique du Cancer, il vit, au coucher du soleil, des nuages d'une couleur verte très-vive et très-brillante; c'est un phénomène qui ne se produit jamais dans nos climats.

PROVERBES ITALIENS.

« La cigana ad altrui la sorte dice,
« E la sua non conosce, l'infelice. »

La bohémienne prédit aux autres leur destinée,
Et elle ne connaît pas la sienne, l'infortunée!

PANDANUS DE L'ILE DU PRINCE.



Dessin de K. Girardet, d'après M. L. de Folin.

Les premiers explorateurs des rivages africains, après avoir côtoyé les plages désertes et désolées du Saharah, jetèrent un cri d'admiration à l'aspect du changement soudain que, d'une rive du Sénégal à l'autre, leur présentait la nature. La végétation la plus riche succède sans transition à la plus complète aridité, et des hommes noirs, grands, robustes, bien proportionnés, remplacent les Arabes basanés, maigres et de petite stature, nomades habitants du désert.

« Jamais je ne vis rien de comparable, quoique j'aie long-temps navigué dans les mers orientales de l'Europe, » disait, en 1446, le Vénitien Cada-Mosto, lorsque, après avoir doublé le cap Vert, il côtoya les rivages de la Sénégambie; « la terre est ici basse et couverte de beaux grands arbres toujours verts, car les nouvelles feuilles se développent avant que les vieilles ne tombent; jamais elles ne se fanent et ne se dessèchent comme en nos pays, et les arbres s'avancent sur la plage, à la rencontre des flots, comme s'ils venaient boire leurs eaux tièdes et salées. »

Vingt-six ans après le voyage du Vénitien, les Portugais *découvrirent*, plus au sud, à peu de distance des marécageuses terres d'alluvion de la Guinée, quatre îles qui doivent sans doute à leur sol volcanique une végétation exceptionnelle.

Fernando-Po, la plus septentrionale et la plus considérable, a conservé le nom du premier gentilhomme portugais qui, frappé d'admiration à la vue de ses pentes boisées, l'avait tout d'abord appelée *Formosa*, la Belle. C'est dans la seconde, l'île du Prince, située à trente lieues de la côte de Guinée, et à 1° 37′ latitude nord, que se trouve le spécimen remarquable de la famille des pandanées que nous représentons (1). Du large, l'île apparaît comme un point vert au milieu de l'Océan, où des feux souterrains ont pu seuls soulever ces boursouflures gigantesques. S'élevant du rivage par les pentes les plus abruptes, elles vont, de sommets en sommets, former un piton arrondi qui se perd dans les nuages. Le sol, riche amas de laves décomposées, épais détritus de végétaux sans cesse renouvelés, produit les plus merveilleuses plantes, les arbres les plus splendides que colore le soleil des tropiques. C'est un luxe de nuances variées à l'infini, où se viennent fondre d'innombrables teintes de verdure, sur lesquelles les rayons du midi se jouent en un fluide d'or. De vaporeuses colonnes de fumée rampent le long des pentes, et révèlent la présence de quelques cases enfouies dans ce fouillis de feuillages. Encadrés sous les imposants arceaux des arbres de haute futaie, de nombreux arbustes recouvrent à leur tour les multitudes de plantes sous lesquelles disparaît le sol. L'air, comprimé, alourdi, s'imprègne de brûlants parfums. A l'abri du baobab, ce colosse du règne végétal, au-dessous des tribus géantes des malvacées et des méliacées tropicales, dont les cimes sont dépassées, çà et là, par les élégants parasols des cocotiers, s'étendent les masses plus sombres du caféier aux feuilles de pourpre. Des fougères arborescentes entrelacent leurs découpures de façon à former d'inextricables toits; et, autour des ananas qui dressent de tous côtés leurs feuilles aiguës, les liliacées aux somptueuses couleurs, les bizarres iridées, d'élégantes campanules, de gracieux convolvulus, les lobélies, et des milliers de fleurs sans nom émaillent les ravissantes mousses qui revêtent la surface de ce terreau fertile.

Voici les détails que donne, sur le pandanus figuré à la page précédente, l'officier de marine qui l'a dessiné :

« Un cours d'eau descendu des sommets escarpés de l'île, brisant, de roc en roc, sa nappe argentée, entretient une humidité constante dans un étroit vallon où se reflète et se concentre la chaleur des rayons dardés tout le long du jour sur les flancs de deux montagnes très-voisines l'une de l'autre. La tiède atmosphère due à cette double cause nourrit au fond de ces abîmes la plus vigoureuse végétation. Le pandanus s'élève à l'endroit où la gorge s'élargit, et où, reposées un moment dans un bassin limpide, les eaux du torrent vont se rencontrer avec la lame que l'Océan roule au-devant d'elles.

» Au quart de sa hauteur, qui, à l'île du Prince, atteint 14 à 16 mètres, la tige principale peut avoir environ 35 centimètres de diamètre; en descendant, elle diminue de volume, et lorsqu'elle touche la surface de l'eau où elle s'enfonce, elle n'a plus que la grosseur d'une mince racine. Cette tige est annelée, et, à partir du point de décroissance, chaque anneau donne naissance à plusieurs fibres qui s'échappent à angles aigus, décrivant parfois des courbes ogivales, et plongent dans le lit du ruisseau. Ce faisceau d'étais, rayonnant alentour du centre, supporte l'arbre tout entier. Les fibres, qui se bifurquent elles-mêmes, ont jusqu'à 12 à 15 centimètres de circonférence, et sont revêtues, comme la tige mère, d'une écorce blanchâtre, mais privées d'anneaux. Au-dessus de ces supports, l'arbre, dressé comme un monstrueux reptile, se partage, aux deux tiers de sa hauteur, en cinq ou six rameaux qui poussent de petits rejets vers leurs extrémités. Chaque branche, d'abord resserrée, puis gonflée en cou de cygne, arrondie au bout, se couronne d'une gerbe de feuilles longues, charnues, aiguës, à bords tranchants, assez semblables à un trophée de dards.

» Cet arbre étrange, avec ses frêles appuis, avec ses branches nues dont les gracieuses courbes s'inclinent vers l'horizon pour épanouir leur diadème de feuilles, est d'un effet aérien. Des massifs de jeunes rejetons et de plantes aquatiques sont dispersés autour du pandanus, et se reflètent sur les eaux dans lesquelles l'arbre se nourrit. Ajoutez au charme du tableau la solitude qui l'entoure, et le profond silence troublé seulement par les soupirs modulés des tritons et autres batraciens qui s'ébattent sur la rive, ou bien par le cri de l'aigrette perchée sur une roche à demi submergée, d'où elle guette l'instant de fondre sur sa proie. »

On a trouvé des pandanées dans plusieurs îles de la Polynésie, dans la Nouvelle-Zélande, la Nouvelle-Guinée. Les insulaires de l'Océanie tressent de belles nattes avec les feuilles du *Pandanus odoratissimus*, qu'ils appellent vaquois (*vacoua*); ce titre d'odorant est dû à l'odeur suave et très-forte qu'exhalent les fleurs mâles dont un seul fragment suffit pour parfumer longtemps une chambre. Le vaquois utile (*Pandanus utilis*), indigène de Madagascar et de l'île Bourbon, est cultivé à l'île de France et aux Antilles; il sert à faire des clôtures; avec ses feuilles on fabrique les nasses qui servent à transporter en Europe les cafés, sucres et autres denrées coloniales. Le vaquois comestible (*Pandanus edulis*), dont les fruits en grappes donnent des graines bonnes à manger, croît spontanément à Madagascar. Enfin, de Candolle nous apprend, sur la foi d'un voyageur, qu'il existe en Afrique une espèce de Pandanus dont la fleur s'ouvre en lançant une sorte d'éclair accompagné de bruit.

(1) La famille des pandanées est divisée par M. Ad. Brongniart en trois groupes : les pandanées, les freycinétiées et les cyclanthées.

Les tiges de ces espèces vivaces, monocotylédones, et qui ne croissent guère que dans le voisinage des tropiques, prennent des formes ou élevées ou rabougries, rampantes ou redressées, comme les reptiles dont leur écorce rappelle les nombreux anneaux. Les feuilles, embrassantes, allongées, étroites, tranchantes ou bordées de dentelures aiguës, se réunissent en triples spirales à l'extrémité des rameaux. Les fleurs, terminales aussi, sont disposées autour d'un axe qui porte séparément les pistils et les étamines dans quelques espèces, et qui les réunit dans quelques autres. L'épi floral, que protége une spathe (enveloppe colorée), se change ensuite en un groupe de graines ou de fruits.

Homme, veux-tu vivre heureux et sage? N'attache ton cœur qu'à la beauté qui ne périt point; que ta condition borne tes désirs, que tes devoirs aillent avant tes penchants. Apprends à perdre ce qui peut t'être enlevé; apprends à tout quitter quand la vertu l'ordonne. Alors tu trouveras dans la possession même des biens fragiles une volupté que rien ne pourra troubler; tu les posséderas sans qu'ils te possèdent; et tu sentiras que l'homme à qui tout échappe ne jouit que de ce qu'il sait perdre. ROUSSEAU.

PIERRE DE FÉNIN ET SA CHRONIQUE.

L'existence de la Chronique de Pierre de Fénin a été signalée pour la première fois en 1643 par Valère André, qui, sans indiquer les documents sur lesquels il fonde son opinion, se borne à dire que Pierre de Fénin, ancien prévôt d'Arras, avait composé, sur la querelle de la maison d'Orléans et de la maison de Bourgogne, une relation historique dont, à défaut du titre, il cite les premiers mots. Sur ce renseigne-

ment, et sans alléguer non plus aucun argument, Gérard de Tieulaine plaça le nom de Pierre de Fénin en tête d'un manuscrit de la relation ainsi désignée qu'il possédait, et qui fut publié en 1653 par Godefroy. C'est ce manuscrit qui, jusqu'à ces derniers temps, a formé le texte de toutes les éditions de la Chronique dite de Pierre de Fénin, dont les droits à la qualité d'auteur ne reposent, comme on le voit, que sur une assertion dénuée de preuves. Dans ces dernières années, cette Chronique précieuse, bien que secondaire, a été complétée par une heureuse découverte due à mademoiselle Dupont. Cette dame a trouvé en effet, à la Bibliothèque nationale, dans le fonds dit de Baluze, un manuscrit sans titre, contenant diverses relations du quinzième siècle, et entre autres celle dont il est ici question, mais dans une forme plus correcte que celle de l'ancien manuscrit, et avec le récit des événements de 1423 à 1427, qui avait manqué jusqu'ici dans toutes les éditions. C'est un accroissement intéressant aux documents originaux, malheureusement trop peu nombreux, dont se compose l'histoire de ce siècle désolé.

Mais qu'est-ce que ce Pierre de Fénin, prévôt d'Arras? Tout ce que l'histoire possède sur lui se trouve à peu près contenu dans son épitaphe, qui s'est retrouvée par hasard dans un recueil manuscrit de la Bibliothèque de Cambrai intitulé *Épitaphes de la ville d'Arras :* « Cy devant gist Pierre » de Fénin, escuier, jadis pannetier du roy nostre sire, et » prevost de cette cité, qui trespassa l'an 1433, le 1er jour du » mois de juing, et demiss. Marguerite de Marne, sa femme, » qui trespassa l'an mil IIII et x. » On a de plus des lettres patentes de Charles VI, du 18 février 1411, qui confèrent à un Pierre de Fénin, qui doit être le même que celui-ci, la dignité de chevalier de l'ordre de la *Cosse de genest.* Notre chroniqueur, né dans la dernière moitié du quatorzième siècle, aurait donc été pannetier, soit de Charles VI, soit du roi anglais Henri V, qui, à la date de l'épitaphe, était encore tenu pour roi de France en Artois, de plus prévôt de la ville d'Arras, et serait mort dans cette ville en 1433. Voilà toute sa biographie.

Mais divers passages de la chronique, relevés avec beaucoup de sagacité par mademoiselle Dupont, portent à penser que c'est à tort que, sur la foi de Valère André, on en a attribué jusqu'ici la rédaction au prévôt d'Arras. Et d'abord, il est à remarquer qu'entre les divers partis qui désolaient alors la France, Anglais, Bourguignons, Dauphinois, l'auteur tient toujours la balance suspendue avec une impartialité tellement voisine de l'indifférence, qu'elle ne serait guère concevable chez un contemporain revêtu d'un caractère presque politique : il se borne à un exposé pur et simple des faits, sans trahir jamais son opinion personnelle, et sans ajouter aucun des traits sur lesquels il aurait eu naturellement à insister comme témoin. Mais, de plus, on observe diverses assertions qui n'ont pu évidemment être émises que postérieurement à la date de la mort du prévôt d'Arras. Ainsi, par exemple, le chroniqueur dit : « Par telz choses demoura longuement la paix à faire entre le roy Charles de France et le duc Phelipes de Bourgoigne. » Il est évident que cette paix est ici considérée comme un fait accompli : or tout le monde sait que cette paix ne fut conclue qu'en 1435. Ailleurs, parlant du duc d'Orléans fait prisonnier à la bataille d'Azincourt, il dit que ce prince usa en Angleterre la plus grande partie de sa vie, ce qui montre bien qu'il savait qu'il n'y mourut point : or ce prince ne revint d'Angleterre, où il avait, en effet, séjourné vingt-cinq ans, qu'en 1440, sept ans après la mort du prévôt d'Arras. Le chroniqueur en dit autant du comte d'Angoulême, qui ne revint qu'en 1444. Ces indices suffisent.

Cependant, comme il n'est pas probable qu'un savant aussi exact que Valère André se soit absolument trompé, on peut croire que le manuscrit dont il a eu connaissance portait effectivement pour nom d'auteur Pierre de Fénin, mais que ce Pierre de Fénin est autre que son homonyme le prévôt d'Arras. Le recueil d'épitaphes que nous avons déjà cité en contient une, en effet, d'un autre Pierre de Fénin, probablement descendant du premier, et mort en 1505. Tel est probablement le véritable auteur de la chronique ; et sa biographie est encore plus courte que celle de l'auteur supposé, car elle se réduit au texte suivant : « Cy gist Pierre de Fénin, » esq., sire de Grincourt. 1506. » La chronique de Pierre de Fénin, et ce caractère se manifeste très-clairement quand on la considère de près, serait donc un résumé, fait à une soixantaine d'années de distance, des événements que l'auteur rapporte d'après des documents originaux aujourd'hui perdus, et plus développés que ceux qui se sont conservés touchant cette mémorable tentative des Bourguignons et des Anglais sur le royaume de France.

Quant aux événements généraux, la chronique de Pierre de Fénin n'apprend rien qui ne soit connu par d'autres sources ; mais souvent elle contient des détails, des particularités de combats, des traits de mœurs, que l'on chercherait vainement ailleurs. Son style est assez terne ; on le voit bien rarement s'élever avec les événements ; mais ce terre-à-terre ne messied pourtant pas dans certains passages plus anecdotiques qu'historiques, et malheureusement trop clairsemés. La figure hautaine de ce roi anglais qui pensa déposséder la France de sa dynastie nationale se dessine souvent, dans le courant du récit, en traits simples et saisissants. Nous en citerons quelques exemples qui, tout en faisant connaître les mœurs de l'époque, auront aux yeux de nos lecteurs l'avantage de leur donner une idée de l'état de la langue au quinzième siècle.

Voici la roide et orgueilleuse réception faite par Henri V, devant Melun, au maréchal de l'Isle-Adam, un des principaux hommes de guerre du parti sur lequel il venait prendre appui :

« Et quand il vint vers le roy Henry, il avoit vestu une robe de blanc gris ; et après ce que le roy l'eut salué et parlé à luy, il luy demanda : « Lilladam, esse la robe de marissal » de France ? » Et le seigneur de Lilladam respondit : « Très » chier seigneur, je l'ay fait faire pour venir aux batiaux (en » bateau) depuis Sens jusques icy. » Et en parlant, il regardoit le roy Henry au visaige. Adonc le roy Henry luy dist : « Comme osés-vous regarder ainsy un prince au visaige ? » Et le seigneur de Lilladam dist : « Très redouté seigneur, » c'est la guise de France, et s'aucun homme n'ose regarder » à ung qui luy parle, on le tient pour malvais homme et » traître ; et pour Dieu, ne vous veuilliés courrouchier. » Et le roi dist : « Ce n'est pas nostre guise. » Et depuis monstra bien le roy Henry qu'il n'aymoit point le seigneur de Lilladam. »

Voici un autre trait, tiré du récit du siége de Montereau par les armées coalisées, en 1420. La ville avait été prise, et l'on y avait fait un grand nombre de prisonniers ; mais il restait le château, dans lequel s'était réfugiée une poignée de Français. Le roi, pour s'en emparer, eut l'idée d'utiliser comme on va le voir les prisonniers faits dans la ville :

« Le roy Henry fit sommer le seigneur de Giteri, qui estoit capitaine du chastel, qu'il rendist le chasteau, ou il feroit mourir ses gens qui avoient été prins dedans la ville ; et mesmes y enveia le roy Henry les unze gentilz-hommes que ses gens avoient prins, parler au seigneur de Giteri sur les borts des fossés du chastel ; mais ilz estoient bien tenus. Et là piteusement firent requeste au seigneur de Giteri, leur capitaine, qu'ilz vousissent rendre le chastel pour eulx sauver les vies, et que bien ilz l'avoient servy ; et aussy qu'ilz voient qu'il ne povoit longuement durer contre telle puissance. Mais pour requeste qu'ils fissent, le seigneur de Giteri ne veut riens faire. Et quant les prisonniers virent la response, ilz furent bien esbahis et virent bien qu'ilz estoient mors. Adonc requirent aucuns de voier leurs femmes et leurs amis qui là estoient, et on leur alla quérir. Là y eut de piteux regrez au prendre congié, et puis on les remena. Et le lendemain le

roy Henry fit drechier un gibet devant le chastel, et là les fist pendre tous l'un après l'autre. »

Quelle infamie! Le chroniqueur n'a pas une parole de blâme? Si bien, il en a une contre le commandant du château, qui finalement fut obligé de se rendre.

Le monarque anglais, habile politique, avait assez vu la France pour comprendre qu'il y aurait toujours dans la noblesse une sorte de résistance de race contre lui; mais il s'était imaginé que le peuple, opprimé et désolé par cette noblesse, et pour lequel la conquête anglaise ne devait être, après tout, qu'un changement de maîtres, pourrait lui fournir un appui, moyennant qu'il affectât de prendre sa défense contre les exactions de ses maîtres accoutumés. Voici ce que contient la chronique de ce point si intéressant de la politique anglaise, à l'occasion de la mort de Henri V: « Après ce qu'il eut ce dit (qu'il avait eu le projet de conquérir la Terre-Sainte), on parleut les sept seaumes, et dedans une (heure) après, il rendi son ame; dont mout de gens furent fort courchiés (attristés) et le tindrent à une grande perte, car le roy Henry estoit prince de haut entendement et qui mout vouloit garder la justice. Par quoy le povre peuple l'amoit sur tous autres; car il estoit tout conclu (résolu) de préserver le menu peuple contre les gentilshommes des grands intortions qu'ilz faisoient en France et en Picardie, et par tout le royaume; et par espécial, n'eust plus souffert qu'ilz eussent gouverné leurs chevaulx, chiens et oyseaulx (de fauconnerie) sur le clergié ne sur le menu peuple, comme ilz avoient à coustume de faire; qui estoit chose assés raisonnable au roy Henry de ce vouloir faire, et dont il avoit et eust eu la grâce et priaire du clergié et povre peuple. » Si telle fut en effet la pensée de l'étranger, ce fut une pensée bien chimérique. Le sentiment de la nationalité était plus vivace encore chez le peuple que chez la noblesse. Le peuple était uni avec le sol antique de la Gaule, peuplé et défriché par ses pères, d'une manière bien autrement profonde que la noblesse qui n'avait fait que le conquérir. C'est ce qu'aurait bien reconnu le roi anglais s'il lui avait été donné d'assister à ce prodigieux mouvement de délivrance dont l'héroïque paysanne de Domremy fut le centre et le symbole, et dont le menu peuple fut l'agent décisif.

MÉCANIQUE APPLIQUÉE.

LE TYMPAN.

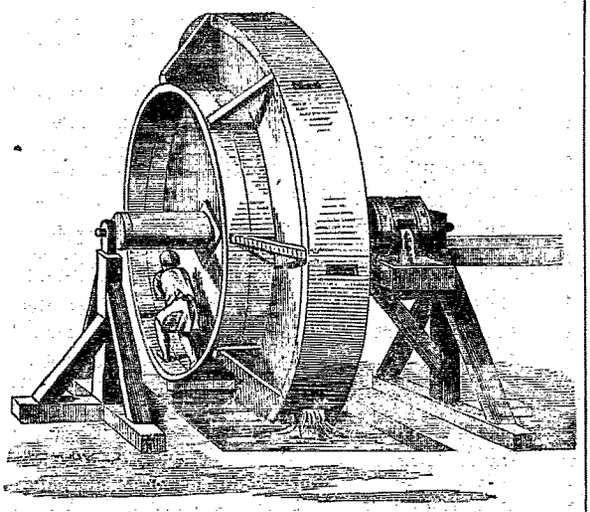


Fig. 1. Tympan décrit par Vitruve et restitué par Perrault.

Ceux de nos lecteurs qui habitent Paris ont pu voir fonctionner dans le petit bras de la Seine, entre le Pont-Neuf et le pont des Arts, une puissante machine d'épuisement, à l'aide de laquelle on a mis et maintenu à sec, pendant plusieurs jours, le fond de l'écluse établie en ce point. Une roue épaisse et recouverte par des bordages qui ne permettaient pas d'en apercevoir la structure intérieure, puisait l'eau par des ouvertures pratiquées sur la tranche, et la vomissait à grands flots par une large gueule placée en son centre autour de l'essieu qui la supportait. Cette machine était du genre de celles auxquelles on a donné le nom de tympan, du latin *tympanum*, tambour, à cause de leur forme.

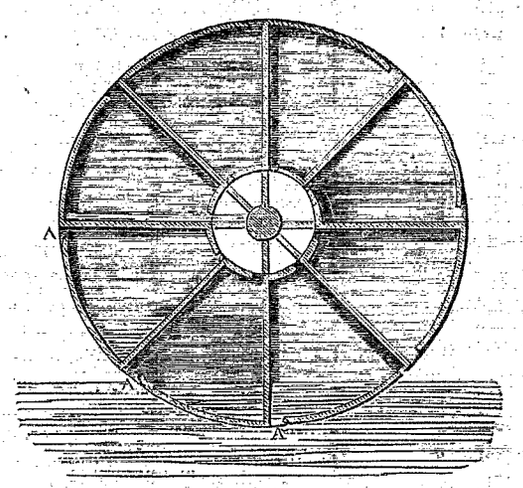


Fig. 2. Tympan de Vitruve. — Coupe verticale *perpendiculaire* à l'essieu.

L'origine du tympan est fort ancienne. Vitruve a consacré à la description sommaire de cet appareil un chapitre de son livre dixième, et nous reproduisons sous le n° 1 la figure par laquelle Perrault a essayé de remplacer celles qui devaient être jointes au texte de l'architecte romain. Notre figure 2 représente la structure intérieure de ce tympan, et l'ensemble de ces deux figures rend fort claire la description de Vitruve. « Cette machine, dit-il, n'élève pas l'eau très-haut, mais elle en élève une très-grande quantité en peu de temps. On fait un essieu arrondi au tour ou au compas, et ferré par les deux bouts, qui traverse un tympan fait avec des ais joints ensemble; et le tout est posé sur deux pieux qui ont des lames de fer aux bouts pour soutenir les extrémités de l'essieu. Dans la cavité du tympan, on met huit planches en travers depuis la circonférence jusqu'à l'essieu, lesquelles divisent le tympan en espaces égaux: on ferme le devant avec d'autres ais, auxquels on fait des ouvertures pour laisser entrer l'eau dedans; en outre, on pratique au droit de chaque case des canaux qui longent l'essieu. Le tout ayant été goudronné comme le sont les navires, des hommes font tourner la machine avec leurs pieds; alors elle puise l'eau par les ouvertures placées aux extrémités des cloisons, et la rend par les conduits qui longent l'essieu. L'eau, qui est reçue dans une auge de bois, coule abondamment par un tuyau qui en dégorge, et est conduite, soit dans les jardins que l'on veut arroser, soit dans les salines où l'on doit l'évaporer pour en tirer le sel. »

Telle que Vitruve l'a décrite, cette machine, quoique meilleure assurément que la plupart de celles dont on se servait alors pour élever les eaux, avait néanmoins d'assez graves inconvénients. D'abord l'eau y entrait par les ouvertures A, A, perpendiculairement à la direction du mouvement de rotation, ce qui donnait lieu à des chocs, et par conséquent à une perte de force; ensuite le volume introduit dans chaque cloison était minime; enfin cette eau contenue intérieurement dans la machine était, jusqu'au moment de l'écoulement par le centre, accumulée, en moyenne, à une assez

grande distance de la verticale passant par l'axe de rotation, d'où résultaient de grands efforts à vaincre.

Ces inconvénients disparaissent complétement dans le tympan que représente notre figure 3, d'après le *Recueil d'ouvrages curieux de mathématique et de mécanique* de M. Grollier de Servière (Paris, 1719; in-4°). Les huit cloisons rectilignes du tympan de Vitruve sont remplacées ici par autant de tuyaux métalliques courbés en spirale, dont les bouches puisent l'eau parallèlement à sa surface et tangentiellement à la roue. Le mouvement est imprimé à l'appareil par la pression que le courant exerce sur les palettes dont il est armé. L'eau que la roue élève depuis sa circonférence jusqu'à son centre est si bien conduite par la forme spirale de ses tuyaux, qu'elle ne s'écarte que fort peu de la ligne perpendiculaire à son axe.

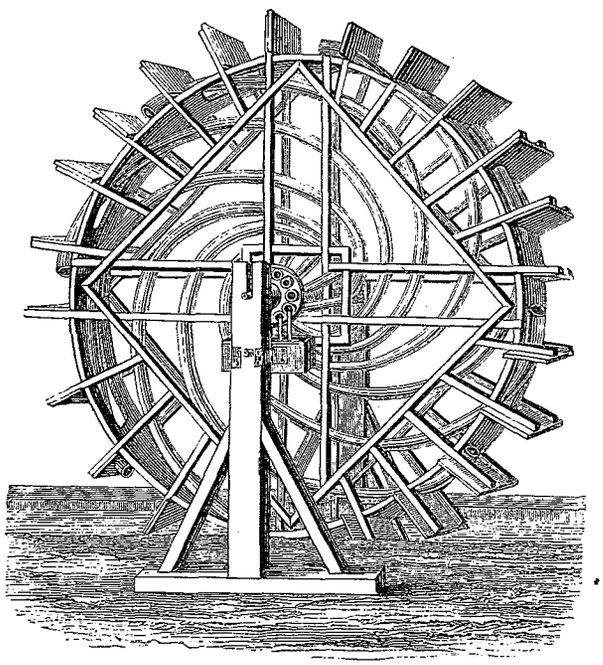


Fig. 3. Tympan dit de la Faye.

Cette disposition ingénieuse, tout à fait analogue à celle de la *pompe spirale* (voy. 1838, p. 149), est généralement attribuée à la Faye (1), membre de l'ancienne Académie des sciences. En effet, parmi les Mémoires de l'Académie pour 1717, on en trouve un dans lequel ce savant modeste fait ressortir les inconvénients des anciens tympans, tous conçus, dit-il, dans le système de celui de Vitruve, et décrit une roue à quatre spirales creuses, complétement semblable à celle que nous représentons d'après Grollier de Servière.

Mais l'invention de la roue à spirales remonte beaucoup plus haut. On la trouve très-nettement figurée dans *l'Art des fontaines*, par le P. Jean François, en 1665 (2), comme usitée et bien connue de son temps. Seulement, il faut le reconnaître, c'est la Faye qui le premier a indiqué la théorie de cet appareil et donné la construction géométrique au moyen de laquelle on trace les spires ou volutes. AB étant

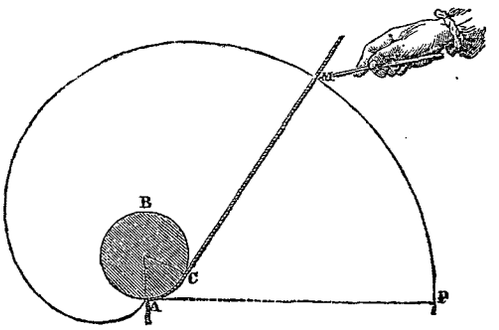


Fig. 4. Tracé des spires du tympan de la Faye.

(fig. 4) le treuil ou arbre central, on enroule autour de cet arbre un cordon ou fil métallique inextensible qui l'embrasse entièrement de A en A en passant par B; puis, fixant l'une des extrémités du cordon en A, on déroule ce cordon de manière que l'autre extrémité décrive la courbe AMP. Cette courbe, que l'on appelle *développante* du cercle ABC, jouit de la propriété que l'une quelconque des tangentes CM comprises entre elle et le cercle ABC est égale en longueur au développement de l'arc circulaire ABC. A l'extrémité P on a donc la longueur AP égale à la longueur de la circonférence entière.

La figure 5 représente un tympan moderne, d'après la Mécanique de M. Delaunay. Ce tympan est à celui de la Faye ce que la vis d'Archimède (1838, p. 149) à ailettes hélicoïdales est à la pompe spirale. On voit, dans la figure 5, de minces cloisons séparer les vides consécutifs, tandis que dans la figure 3 les tubes n'étaient pas contigus et laissaient des intervalles entre eux. Suivant M. Delaunay, le tympan de la figure 5 élève les eaux qui servent aux irrigations des rizières de la Camargue. Une roue dentée existe sur tout son contour et au milieu de sa largeur; cette roue engrène avec une autre plus petite qui reçoit son mouvement du moteur et le transmet ainsi au tympan.

L'appareil qui vient de fonctionner sur la Seine est, quant à sa structure intérieure, semblable à celui de la Camargue, si ce n'est qu'il n'a que deux spires au lieu de quatre.

Le tympan est une des meilleures machines que l'on puisse employer pour élever beaucoup d'eau à une faible hauteur.

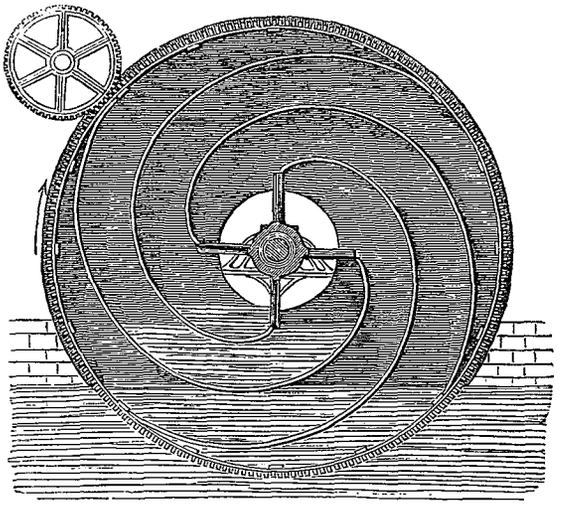


Fig. 5. Tympan moderne employé dans la Camargue.

(1) Jean-Élie Leriget de la Faye, né à Vienne en Dauphiné en 1671, mort en 1718. Après s'être distingué comme militaire dès l'âge de dix-neuf ans, il s'adonna à l'étude des sciences, et entre autres de la mécanique et de la physique expérimentale. Il fut admis à l'Académie en 1716. « Quand le czar honora l'Académie de sa présence, dit Fontenelle, elle se para de tout ce qu'elle avait de plus propre à frapper les yeux de ce prince, et la machine de M. de la Faye en fit partie. »

(2) Nous n'avons sous les yeux que la seconde édition de ce traité, à la page 33 duquel se trouve le tympan à spirale; et par conséquent nous n'avons pu vérifier si la figure donnée par cette seconde édition se trouve déjà dans la première, portant le titre de *la Science des eaux*, en 1653. Toutes les deux ont été publiées à Rennes.

ÉTUDE SUR LES TROIS FACULTÉS DE NOTRE AME.

INTELLIGENCE. — SENSIBILITÉ. — VOLONTÉ.

A l'heure qu'il est, je suis tout occupé à former les pensées que je dépose dans ces lignes. Je conçois chacune d'elles séparément, et j'en comprends aussi les rapports. Je connais que je suis et comment je suis ; je me souviens d'avoir expérimenté plus d'une fois en moi un état semblable.—Concevoir des idées ou leurs rapports, connaître ou croire, juger ou raisonner, se souvenir, expérimenter, tout cela s'appelle d'un seul mot, *penser* ; et ce qui fait tout cela, c'est une seule chose, l'*esprit*. Il y a sans doute entre toutes ces opérations simultanées ou successives de mon esprit des différences réelles et profondes, qu'une analyse plus minutieuse devrait saisir et marquer ; mais il y a aussi quelque chose de commun à toutes, un certain caractère, indéfinissable peut-être, mais clair pourtant, qui m'autorise à les comprendre sous le même titre de pensées, d'actes intellectuels, de connaissances, et à les attribuer ensemble à une seule faculté de ma nature, l'intelligence, l'esprit, l'entendement.

Je *pense*, voilà un fait ; il n'est pas seul.

Tout le temps que mes idées se déroulent à mon esprit, je m'intéresse à elles ; j'en suis le cours avec plaisir, s'il est facile et libre ; avec peine, s'il est embarrassé et lent. La pensée m'apparaît-elle lumineuse et vive, les mots pour la dire m'arrivent-ils aisément, j'en ressens une joie véritable qui m'anime et me retient au travail. Au contraire, mes conceptions, confuses et indécises, refusent-elles de se laisser fixer, l'expression échappe-t-elle à ma plume sans cesse hésitante, je souffre intérieurement du combat qu'il me faut alors livrer en moi-même contre cette intelligence rebelle, contre les distractions qui l'assiégent, contre les nuages qui l'offusquent. Telle ligne que je relis m'agrée ; telle autre me choque et me déplaît. J'étais allègre et dispos quand je commençai à écrire ; après quelques heures du même effort, ce premier contentement fait place à un sentiment pénible de fatigue et d'ennui. Je passe ainsi par des alternatives de peine et de plaisir, de satisfaction et de mécontentement, de sentiments agréables ou désagréables, et par bien des degrés divers de chacun de ces sentiments, je jouis et je souffre ; d'un seul mot, je *sens*.

Sentir est autre chose que *penser*.

Ce n'est pas tout.

Ce travail, qui occupe mon esprit et qui émeut mon âme si diversement, je l'ai entrepris sachant que je pouvais m'en abstenir ; je le poursuis sachant que je pouvais l'interrompre. Il m'a fallu une résolution pour le commencer ; il faut que cette résolution persiste pour que je le continue. Fatigué, je le suspends ; reposé, je le reprends ; tout cela librement et à mon gré. Je fais effort pour éclaircir l'idée obscure, pour saisir l'expression qui me fuit, pour résister à l'ennui qui me gagne. Je donne toute mon attention à mon sujet, ou je la partage, ou je la retire entièrement ; je la soutiens avec persévérance, ou je la relâche par intervalles. Ce libre effort qui part de moi, dont j'ai l'initiative et la direction, ce n'est ni une *pensée*, puisque ma pensée ne lui obéit pas toujours, ni un *sentiment*, puisque mes sentiments le contrarient quelquefois ; je l'appelle *vouloir*. A mon gré, je veux ou je m'abstiens ; mais s'abstenir, c'est vouloir encore ; c'est vouloir ne pas agir.

Vouloir est autre chose que *penser* et *sentir*.

Je fais donc ou j'éprouve en ce moment trois choses : je *pense*, je *sens* et je *veux*.

Et j'ai beau chercher, je n'aperçois rien de plus dans ma façon d'être actuelle ; je n'y découvre rien qui ne soit à un certain degré, soit de la peine, soit du plaisir, ou une certaine forme de la pensée, ou une intention quelconque de ma volonté.

Le lecteur pourra répéter sur lui-même l'expérience que je viens de faire sous ses yeux. Je m'assure qu'en s'examinant bien, il retrouvera sur lui, sans aucun mécompte, les phénomènes que je viens de remarquer en moi, et de plus, qu'il n'en rencontrera pas d'autre. Il me comprend et me juge, c'est-à-dire il *pense*. Il goûte mon langage ou il y répugne, c'est-à-dire il *sent*. Il y prête ou il y refuse librement son attention ; c'est-à-dire il *veut*. Tout cela se passe successivement ou ensemble, et ces éléments divers composent par leur réunion toute sa manière d'être présente.

Nous ne faisons ni nos *pensées* ni nos *sentiments* ; nous les recevons, nous les subissons, nous y assistons en quelque sorte ; de ces phénomènes, nous sommes le sujet et comme le théâtre ; nous n'en sommes pas la cause ; ils se produisent en nous sans nous, et bien souvent malgré nous. En d'autres termes, la *sensibilité* et l'*intelligence* ne sont que nôtres, à peu près de la même façon et au même titre que notre corps. Au contraire, la *volonté*, c'est le *moi* ; elle constitue, pour ainsi dire, à elle seule la personne humaine (1).

L'IBIS SACRÉ.

Les anciens Égyptiens rendaient à l'ibis des honneurs presque divins : ils l'élevaient religieusement dans leurs temples, et adoraient en lui le dieu Mercure, qui s'était fait oiseau lorsqu'il vint sur la terre pour y enseigner aux hommes les sciences et les arts ; ils l'associaient aux mystères d'Isis et d'Osiris ; ils en avaient fait l'emblème de leur pays, et l'une des quatre idoles qu'ils promenaient solennellement dans leurs banquets. Les prêtres d'Hermopolis conservaient dans leur temple un ibis qu'ils disaient être immortel. On attribue l'origine du culte tout particulier dont l'ibis était l'objet à la reconnaissance des services vrais ou supposés qu'il avait rendus à l'Égypte.

« Il y a, raconte Hérodote, dans l'Arabie, assez près de la ville de Buto, un lieu où je me rendis pour m'informer des serpents ailés. Je vis à mon arrivée une quantité prodigieuse d'os et d'épines du dos de ces serpents ; il y en avait des tas épars de tous les côtés, de grands, de moyens, de petits. Le lieu où sont ces os amoncelés se trouve à l'endroit où une gorge resserrée entre des montagnes débouche dans une vaste plaine qui touche à celle de l'Égypte. On dit que ces serpents ailés volent d'Arabie en Égypte dès le commencement du printemps, mais que les ibis, allant à leur rencontre à l'endroit où ce défilé aboutit à la plaine, les empêchent de passer outre et les tuent. Les Arabes assurent que c'est en reconnaissance de ce service que les Égyptiens ont une grande vénération pour l'ibis, et les Égyptiens conviennent eux-mêmes que c'est la raison pour laquelle ils honorent ces oiseaux. » (*Hist. Euterp.*, c. 75, traduct. de Larcher.)

Différents auteurs anciens, après Hérodote, Cicéron (liv. Ier, *De la nature des dieux*), Pomponius Mela (*Hist. de l'univers*), Solin, Élien, etc., ont raconté le même fait, et à peu près de la même manière.

Les savants modernes n'ont pas ajouté complétement foi à ce récit. Un membre illustre de la célèbre commission d'Égypte, M. de Savigny, récemment enlevé aux sciences, a recueilli, sur les lieux mêmes fréquentés autrefois par l'oiseau sacré, de précieux documents. Voici ce qu'il a écrit sur ce sujet dans un ouvrage qu'il a publié en 1805 sous le titre de : *Histoire naturelle mythologique de l'Ibis.*

« Au milieu de l'aridité et de la contagion, fléaux qui de tout temps furent redoutables aux Égyptiens, ceux-ci s'étant aperçus qu'une terre rendue féconde et salubre par des eaux douces était incontinent habitée par l'ibis, de sorte que la présence de l'une indiquait toujours celle de l'autre, leur crurent une existence simultanée et supposèrent entre elles des rapports surnaturels et secrets. Cette idée, se liant intimement au phénomène général duquel dépendait leur conserva-

(1) Dictionnaire des sciences philosophiques.

tion, je veux dire aux épanchements périodiques du Nil, fut le premier motif de leur vénération pour l'ibis et devint le fondement de tous les hommages qui constituèrent ensuite le culte de cet oiseau. »

En effet, rien dans les habitudes des ibis actuels, rien dans leur régime, n'expliquerait la possibilité de détruire les serpents ailés, rien non plus ne nous rappelle dans la nature actuelle les formes et le genre de vie de ces serpents eux-mêmes, si singuliers, munis d'ailes et parcourant les airs à de grandes distances, tels que nous les montrent les anciens récits. Hérodote, après avoir raconté le fait que nous avons rapporté plus haut, ajoute : « Le serpent volant ressemble pour la figure aux serpents aquatiques; ses ailes ne sont point garnies de plumes, elles sont entièrement semblables à celles de la chauve-souris. » Or connaît-on un seul genre dans la nature vivante aujourd'hui qui rappelle, même d'une manière éloignée, cette forme bizarre? Et, d'un autre côté, l'espèce d'animal à figure allongée, ressemblant à un serpent, portant deux cornes sur le front, que l'on voit assez constamment associé à l'ibis dans les hiéroglyphes, ressemble-t-il le moins du monde au serpent décrit par Hérodote? Tout porte donc à croire que le fait de la destruction des serpents ailés par l'ibis était, sinon une fable, au moins une exagération.

On trouve encore de nos jours des momies d'ibis parfaitement conservées dans les catacombes d'Égypte, en particulier dans celles de Saccara, de Memphis et de Thèbes. Ces momies sont remarquables par la délicatesse de leur travail et l'artifice de leur confection. Elles se composent extérieurement de bandelettes de toile disposées en treillage, et au-dessous d'une toile continue appliquée directement sur le corps même de l'oiseau momifié. Dans l'intérieur du paquet, ce corps est toujours disposé de la même manière : le cou est fléchi par dessous l'une des ailes, et les jambes sont courbées de manière à venir toucher par les genoux le sternum. Le tout, langes et animal, était fortement imprégné de bitume, et demi-cuit dans ce fluide, puis introduit dans un pot de terre cuite de forme allongée qui était fermé hermétiquement par un couvercle, à l'aide de ciment ou de plâtre. On voit dans les catacombes de Memphis, en particulier dans celles appelées *Puits des oiseaux*, une quantité considérable de ces pots, rangés symétriquement les uns au-dessus des autres. Le Muséum d'histoire naturelle de Paris, galerie des Oiseaux, en possède un muni de son couvercle, qui porte encore une partie du ciment; à côté de cette précieuse relique est une momie de Memphis dont les langes, à moitié écartés vers le milieu, furent ouverts par Buffon, qui voulut étudier la disposition de l'animal à l'intérieur. On voit aussi au Muséum un ibis momifié trouvé à Thèbes, complétement débarrassé de ses langes, mais conservé dans la position respective de chacune des parties.

L'oiseau honoré par les Égyptiens sous le nom d'ibis appartient à l'ordre des échassiers et à la division particulière des longirostres. Le genre, d'une manière générale, a pour caractères : un bec allongé, arqué, presque carré à sa base, arrondi et obtus à la pointe; les narines petites, situées vers l'origine du bec; la tête et la partie supérieure du cou ordinairement nues; les doigts au nombre de quatre, et les trois antérieurs réunis à la base par une membrane; le pouce appuyant sur la terre par plusieurs phalanges. Ce genre, que G. Cuvier (*Sur l'ibis des anciens Égyptiens*, Annales du Muséum d'histoire naturelle de Paris; 1804) avait d'abord confondu avec celui des courlis, en a été ensuite séparé par le même auteur, et comprend aujourd'hui, sous le nom d'Ibis, un grand nombre d'espèces qui vivent en différents pays.

L'espèce en particulier qui était vénérée par les Égyptiens existe-t-elle encore de nos jours? Et si elle existe, à laquelle des espèces d'ibis connues actuelles faut-il la rapporter? Les savantes recherches de Savigny, et après lui celles de G. Cuvier, faites sur de magnifiques exemplaires rapportés de l'expédition d'Égypte par le premier de ces deux savants, ont permis de répondre à ces questions d'une manière qui ne laisse plus aucun doute. Les momies d'ibis fournissent deux espèces que l'on peut parfaitement distinguer par les caractères du squelette, par la taille, et même, jusqu'à un certain point, par la forme des plumes et par ce qui reste de leur couleur. Ces deux espèces ont leurs analogues vivant de nos jours en Égypte; ce sont celles que les ornithologistes désignent sous les noms d'ibis blanc (*Ibis religiosa*, Cuv.) et ibis noir ou vert (*Ibis falcinella*, Wagl.).

L'ibis blanc, ou ibis sacré, a le corps robuste, de la taille à peu près d'une poule, la tête et le cou nus, la queue égale, les plumes blanches, à l'exception de l'extrémité des grandes remiges qui sont d'un noir cendré, et de celle des remiges moyennes qui sont noires avec des reflets verts et violets. Savigny observa cette espèce dans les environs de Damiette, de Menzalé, mais surtout près de Kar-Abou-Saïd, sur la rive gauche du Nil. C'est de Menzalé que provenait l'exemplaire dans lequel G. Cuvier a établi l'identité de l'espèce ibis blanc avec l'ibis des tombeaux égyptiens.

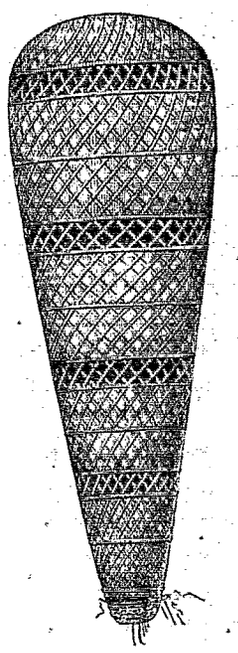
L'ibis vert ou noir, d'un noir à reflets verts et violets en dessus, d'un noir cendré en dessous, habite l'Europe, l'Inde et les États-Unis. Il recevait, comme l'ibis sacré, les honneurs divins; mais on le rencontre moins souvent parmi les momies.

Les ibis vivent en société par petites troupes de six à dix individus. L'ibis noir forme des troupes de trente à quarante individus. Le père et la mère travaillent ensemble à la confection du nid et à l'éducation de leurs petits; les poëtes auraient dû les célébrer comme des modèles de tendresse et de fidélité : leur couple est indissoluble jusqu'à la mort. Leurs mœurs sont douces et paisibles; ils marchent sur le sol lentement et d'un pas mesuré. Élien dit que la démarche de l'ibis ne peut se comparer qu'à celle d'une vierge délicate, tant elle semble modeste et gracieuse. Souvent les ibis restent des heures entières à la place où ils viennent de s'abattre; leur seule occupation alors est de fouiller la terre avec leur bec pour y découvrir quelque pâture. Les individus d'une même bande s'isolent rarement; ils se tiennent presque constamment près les uns des autres.

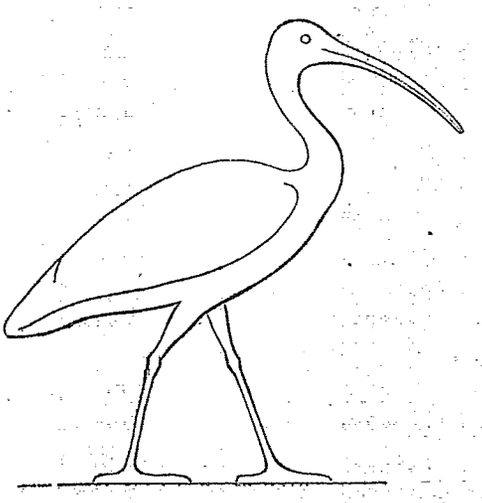
Les ibis se plaisent dans les endroits bas et humides, inondés ou marécageux; ils aiment les rizières, le bord des grands fleuves, etc.; ils ne fréquentent jamais les eaux salées; ils vivent, du moins ceux qui ont été observés en Égypte par Savigny, en particulier l'ibis blanc, de vers, d'insectes aquatiques, de petits coquillages fluviatiles, tels que planorbes, ampullaires, cyclostomes; quelques-uns paraissent aussi se nourrir d'herbes tendres et de plantes bulbeuses qu'ils arrachent du sol. Dans l'opinion de Savigny, c'est à tort que l'on a prétendu que les ibis se nourrissent de reptiles et surtout de serpents. La conformation des organes de la manducation et de la digestion chez ces oiseaux ne permet pas de supposer un tel régime, bien que certain auteur ait prétendu avoir observé dans une de leurs momies des débris, non encore digérés, de peau et d'écailles de ces sortes de reptiles.

Les ibis sont migrateurs; les espèces en particulier qui fréquentent l'Égypte, arrivent avec le commencement des crues du Nil, et quittent ce pays avec le décroissement des eaux; ils paraissent alors se rendre en Éthiopie, où Bruce les a vus arriver à peu près à l'époque vers laquelle ils s'éloignent du Nil. Ils ne nichent plus en Égypte comme autrefois. Au temps où on leur portait un respect religieux, ils vivaient dans ce pays sans le quitter en aucune saison; ils pouvaient errer librement dans les villes, car le meurtrier même involontaire d'un de ces oiseaux, eût été puni de mort. Les Égyptiens actuels leur font une chasse active; ils se nourrissent de leur chair : aussi leur nombre diminue-t-il tous les jours; on ne les rencontre plus guère que dans l'intérieur des terres les plus reculées.

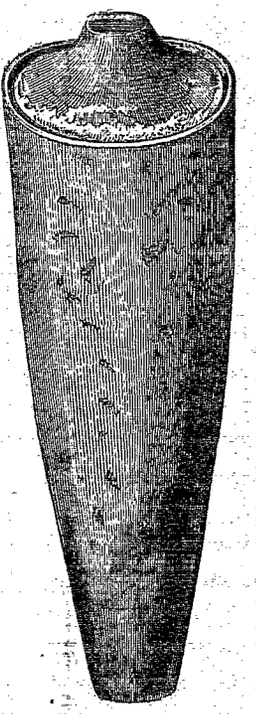
Muséum d'histoire naturelle. — Ibis vivant. — Dessin d'après nature, par Freeman.



Momie d'Ibis conservée au Muséum d'histoire naturelle.



Ibis sacré. — Sculpture égyptienne.



Pot en terre cuite contenant la momie.

LA ROCHE-SUR-L'OURTHE

(Luxembourg belge).

Vue des ruines de la Roche-sur-l'Ourthe. — Dessin de Vanderhecht de Bruxelles.

Dans la province du Luxembourg, en suivant le cours romantique de l'Ourthe, après avoir parcouru une immense ellipse, on se trouve tout à coup en face de magnifiques ruines féodales se dressant au faîte d'une énorme roche, dominée elle-même de tous côtés par des montagnes d'une grande hauteur qui en font le centre de quatre vallées. Ces ruines étaient jadis une forteresse imprenable, le Château-la-Roche, dont Bertholet fait remonter l'origine aux Romains. C'était là, selon lui, une des retraites que les vainqueurs des Gaules s'étaient ménagées dans les Ardennes après la conquête. Cette assertion peut être fondée, car, en effet, le lieu eût été admirablement choisi; mais rien, dans les ruines actuelles, ne décèle une semblable origine. S'il y eut là des constructions romaines, on en chercherait en vain aujourd'hui la trace. La partie la plus ancienne de ces ruines remonte à peu près à l'époque Carlovingienne; le reste appartient au douzième siècle; quelques parties même ne datent que de Louis XV, qui y ajouta quelques constructions pour y placer des canons et en augmenter la défense.

La Roche-sur-l'Ourthe avait été érigée en comté par les cadets de Namur. Elle passa ensuite au même titre dans la maison des comtes de Durbug. Ce fut la première année de la prise de possession par le comte Henri de Durbug, que le château de la Roche eut à soutenir un siége devenu célèbre par le stratagème singulier que Henri employa pour le faire cesser. Les seigneurs de la province s'étaient réunis à l'évêque de Liége pour établir un tribunal de paix dont le but était le même que celui connu en France sous le nom de *Trône de Dieu*. Henri ayant refusé de s'y soumettre, une ligue se forma contre lui, et bientôt il fut enfermé dans son château de la Roche. Après sept mois de siége, Henri était à toute extrémité; mais les assiégeants, qui ignoraient sa détresse, commençaient à perdre patience. Pour achever de les décourager, le comte fit engraisser pendant quelques semaines une truie qu'il chassa ensuite par la campagne. Les seigneurs, persuadés ainsi qu'ils ne prendraient jamais le château par la famine, se retirèrent, et Henri resta paisible possesseur du comté, qui, en 1122, passa par une vente dans la maison de Luxembourg. En 1680, il fut conquis par les Français.

Au bas du château se groupent gracieusement les maisons de la petite ville, qui contient à peine 1 100 habitants. En 1331, Jean l'Aveugle l'avait érigée en cité franche, à condition que les bourgeois l'entoureraient de murailles à leurs frais. Les fortifications élevées par eux sont détruites depuis longtemps. Le pont qui relie en cet endroit les deux rives de l'Ourthe effraye par son délabrement; on ose à peine y mettre le pied; mais vu à distance, et à cause de son délabrement même, c'est un pont original : il est déchiqueté, tordu, plein de croupes. En aval de ce pont, s'ouvre un horizon de forêts, de sites abrupts, d'accidents de terrain d'un effet saisissant; en amont, l'Ourthe baigne une côte exposée au midi et toute couverte de vignobles, de vergers, de potagers, semés çà et là de délicieux cottages. En face, sur l'autre rive, on voit d'élégantes fabriques, des tanneries, des brasseries et une poterie de grès renommée. La couche plastique qui fournit ce grès se trouve à mi-côte de la montagne qui domine la ville du côté du midi, et la plus haute de celles dont est formé ce pittoresque entonnoir. Ce lieu enchanté, aux portes de Liége pour ainsi dire (il n'en est qu'à sept lieues environ), emprunte un charme de plus à son isolement; on n'y arrive que par une seule route à peine praticable aux voitures. Depuis quelques années, on travaille à en percer une autre qui se dirigera sur Hervelet, par Viel Salm. Mais cette route, taillée dans le roc vif depuis

le fond de la vallée de l'Ourthe jusqu'au sommet de la montagne du Samra, une des plus élevées du Luxembourg, n'est pas près d'être achevée. C'est là un travail de géants qui ne verra son terme qu'après beaucoup d'années.

VISITE DU DOCTEUR KRAFT AU ROI D'OUSAMBARA,

DANS L'AFRIQUE AUSTRALE, EN 1848 (1).

Ousambara est situé sur la côte orientale de l'Afrique, à dix ou douze journées de Mombaz, île de la mer des Indes, dans la direction du sud-ouest. Ce pays s'étend au long de la mer depuis la rivière Pangani jusqu'à Ouanga, et dans l'intérieur depuis la côte jusqu'aux pays des tribus Pâri, c'est-à-dire à huit ou dix journées de la mer. Le roi actuel s'appelle Kméri; il règne, non seulement sur les Ousambara, mais encore sur les Ouapâri et sur les Ouachinsi qui ont été soumis par la conquête, et sont considérés comme les serfs des Ousambara. La population totale de cet empire africain est évaluée à environ cinq cent mille âmes.

Le docteur Kraft, missionnaire évangélique, était persuadé, d'après diverses informations qu'il avait reçues, que le roi Kméri désirait voir des Européens. Il ne doutait donc point qu'il ne dût en espérer un bon accueil; mais il n'était point sans difficulté de parvenir jusqu'à lui.

Ce fut le 12 juillet 1848, que le docteur, accompagné d'un guide nommé Bana Khéri et de sept autres Souâhelis, chargés de porter les provisions et les présents, sortit du havre de Mombaz à neuf heures du matin : vers midi, il aborda dans la baie de Mtongué, près du village musulman Dchimbo, d'où il commença son voyage par terre.

Bana Khéri avait déjà servi de guide à un autre voyageur, M. Rebmann, dans des excursions au Djagga, pays situé également à dix ou douze journées de la côte de Mombaz, dans la direction de l'ouest. « Bana Kéri, dit le docteur, est le Souâheli le plus entreprenant que j'aie jamais rencontré, et il serait d'une utilité inappréciable, si son caractère avide, dominateur et violent, n'en faisait souvent un compagnon très-incommode pour un missionnaire... Il y a d'ailleurs toujours en lui une arrière-pensée de dissimulation; il craint qu'une connaissance complète du pays, acquise par les Européens, ne mette en danger le commerce des Souâhelis, commerce qu'il voudrait monopoliser, attendu qu'il est le seul Souâheli de Mombaz qui connaisse les tribus de l'intérieur. »

Quant au docteur Kraft, il parle de lui-même, dans son journal, de manière à donner une idée très-nette de la nature de son esprit. Il n'a entrepris de voyager dans ces contrées inconnues que pour en initier les habitants aux vérités de l'Évangile; il subordonne entièrement à ce but tous les autres intérêts d'étude et de curiosité qui stimulent et soutiennent ordinairement les voyageurs même évangéliques, ou plutôt il craint ces distractions, il les évite, et il ne s'y abandonne jamais qu'avec une sorte de remords. « Si on me demandait, dit-il, de voyager dans un but exclusivement scientifique, je ne saurais pas réellement alléguer de motifs assez forts pour justifier ma présence aux yeux de ces ignorants et superstitieux enfants de l'Afrique orientale. Je puis même ajouter que toutes les fois que j'ai oublié un instant mon objet évangélique pour ce que je pourrais nommer ma concupiscence scientifique, j'ai senti ma confiance et ma force m'abandonner, et le doute, l'indécision, la crainte des hommes et des choses envahir mon esprit. — Je me sens à l'aise dans le désert, dit-il ailleurs. En voyageant, j'aime la solitude, où l'on n'est pas assailli de mendiants avides et bruyants, où l'esprit peut s'abandonner aux méditations qu'éveillent la vue du ciel et la pensée de l'avenir, et où, le soir, je puis me coucher en plein air à côté d'un grand feu qui tient à distance les bêtes sauvages. »

On trouvera dans le cours de ce récit plusieurs traits de caractère qui achèvent de peindre le docteur. Nous ne pouvons, à notre grand regret, le suivre pas à pas dans son voyage; mais nous ne ferons pas assister nos lecteurs à sa visite au roi Kméri, sans avoir extrait de son journal quelques-unes de ses observations à différentes étapes de sa route.

14 et 15 juillet. — A une heure, nous arrivâmes au village de Boundini, dont le chef nous reçut amicalement. Son nom est Goueddé. Il ordonna à un de ses porteurs de décharger son fusil, afin d'effrayer et d'éloigner le *pepo* (mauvais esprit). Je tâchai de leur faire comprendre l'inanité de ces idées superstitieuses que les mahométans entretiennent, ou plutôt qu'ils partagent.

Les portes du village sont tellement étroites, que mon âne n'y put passer qu'avec une grande difficulté.

Mes porteurs ont été très-occupés ce matin à faire des sandales de peau de chacal pour s'en servir au milieu des plantes épineuses du désert. Le pays que nous avons ensuite traversé est en effet herbeux, rempli d'acacias, d'autres arbres et de buissons.

16 juillet. — La nuit dernière, nous avons entretenu un grand feu avec de l'ivoire sec d'une couleur noirâtre. Les indigènes aiment ce combustible, parce que le feu en est très-intense et dure longtemps, et que sa flamme ne fatigue pas les yeux. Nous n'avons pas été troublés par les bêtes sauvages, quoique nous fussions campés près d'un étang, seul endroit où les animaux puissent venir d'assez loin pour étancher leur soif.

Nous avons trouvé tout le long de notre chemin un grand nombre de trous de huit à dix pieds de profondeur sur une largeur de deux à quatre pieds, creusés par les chasseurs pour prendre les animaux, et surtout les éléphants. Ils sont si habilement recouverts d'herbe et de bois, qu'il n'est pas toujours facile de les reconnaître, même en plein jour. Nous vîmes dans une de ces fosses une hyène morte; une multitude de grands vautours, attirés par cette proie, prirent leur vol à notre approche.

17 et 18 juillet. — Nous avons trouvé en route le squelette d'un buffle, les cornes encore fixées à la tête. Mes porteurs essayèrent en vain de les détacher; il leur fallut y renoncer et laisser le tout à sa place.

Vers le soir, notre chemin devint tellement obstrué d'euphorbes (le kolqual d'Abyssinie) et d'aloès sauvages, que je ne pus continuer d'avancer sur mon âne; et, comme nous n'avions pu sortir de cette djangle avant la fin du jour, nous prîmes le parti de camper au milieu du bois en nous entourant de grands feux pour tenir éloignés les rhinocéros dont la proximité nous était suffisamment indiquée par les nombreuses traces qu'ils avaient laissées dans la djangle.

Le rhinocéros aime les parties les plus épaisses et les plus impénétrables d'une djangle ou d'une forêt, surtout quand elle est remplie d'euphorbes, d'acacias et d'aloès, que les autres animaux, excepté l'éléphant, redoutent.

L'éléphant aime les étangs et les endroits couverts d'une herbe élevée au voisinage d'une forêt, dans laquelle il peut se réfugier contre les chasseurs.

Le buffle aime les terrains découverts, où il y a un peu d'herbe tendre et seulement de minces buissons d'acacias.

Chaque animal a ainsi son séjour approprié aux conditions de son existence, en sorte que, d'après l'animal, on peut prédire la nature du pays que l'on va traverser.

L'épaisseur de la djangle où le rhinocéros habite d'ordinaire explique le danger sérieux auquel le voyageur est exposé, attendu qu'il n'y a pas là d'autre chemin que celui que l'animal a frayé, et que s'il arrive que l'on soit poursuivi par lui, il n'y a aucune place de refuge. C'est ce que nous éprouvâmes le lendemain. Après bien des tours et des détours au milieu des piquants aigus d'une djangle

(1) Voy. 1851, p. 328, quelques documents sur l'Oukambani, que le docteur Kraft a visité en 1849, extraits des *Nouvelles annales des voyages*, ainsi que la relation qui va suivre.

qui nous arrachaient des cris de douleurs, une exclamation de frayeur se fit entendre tout à coup. Les porteurs, qui formaient l'avant-garde de notre petite caravane, se replièrent précipitamment sur nous, après avoir jeté leurs fardeaux à terre. Les uns tâchaient de monter sur les arbres; d'autres couraient çà et là, cherchant vainement un accès dans le fourré : c'était une inexprimable confusion. Il se passa un moment avant que je parvinsse à en apprendre la cause; enfin on me dit que nos hommes d'avant-garde avaient aperçu un gros *péra* (rhinocéros) immobile devant eux sur un côté du sentier. Il n'y avait qu'un chemin pour l'animal. Tandis que nous prêtions une oreille attentive au plus léger frémissement des broussailles, Bana Khéri tira un coup de fusil au hasard; sur quoi l'âne effrayé, que son gardien avait lâché pour se sauver lui-même, prit sa course tout sellé et bridé : le retrouver fut impossible; mais du rhinocéros également plus de nouvelles.

Hors de la djangle, nous arrivâmes à un terrain herbeux où nous vîmes une petite troupe de sept à huit girafes à la distance de quatre cents pas. A notre approche, elles décampèrent lestement. Les Souâhelis nomment la girafe *tia* ou *tiga*. A la fin de cette journée, je me sentis accablé d'une fatigue que mon âne devait m'épargner.

Un peu avant d'arriver à notre campement, nous passâmes près d'un terrain très-ferrugineux. La Providence a placé là en abondance ce précieux métal qui sera d'un si grand secours quand les premières lueurs de la civilisation chrétienne se lèveront sur ces déserts et sur les contrées qui les environnent.

(Après avoir marché pendant plusieurs jours à l'aventure, la caravane arriva au village de Gondja, situé près de la rivière Oumba. Le chef de ce village, Moua-Mouiri, convint avec le docteur de le conduire au prix d'un doti (huit aunes) d'americano (1), jusqu'à Noûguiri, village principal où la fille du roi Kméri réside.)

21 juillet. — Avant notre départ de Gondja ce matin, un des habitants nous a demandé très-sérieusement si nous étions cannibales.

Sur la route, nous avons été abordés par un Emnika, qui nous a fait beaucoup de questions sur mes intentions et au sujet de l'esclavage. Il a appris avec plaisir que les chrétiens ne font pas d'esclaves, et se tournant vers mes porteurs souâhelis, il leur a dit : « Pourquoi donc faites-vous des esclaves, vous? » Il nous a offert une bonne portion de *cassada* bouillie, que nous avons mangée pendant le temps qu'une forte pluie tombait.

Au village de Foumôni, nous sommes entrés sur le territoire de Kméri. Il s'y tient chaque semaine un grand *djété*, ou marché. Après avoir passé quelques villages ouachinsi, nous sommes arrivés aux portes de Noûgiri, où la fille de Kméri réside. On nous a assigné une maison au voisinage de la princesse, qui nous a fait apporter des provisions d'eau, de combustible et de nourriture. La princesse ne s'est montrée que très-tard dans la soirée; elle est venue nous saluer dans notre chambre, accompagnée de son mari Bana Emsangâsi. Elle semble ne se distinguer que par quelques ornements de peu de valeur. Elle travaille de ses mains comme les autres femmes, et prépare elle-même la nourriture de sa famille, quoique entourée d'un grand nombre de jeunes filles esclaves. Bien qu'elle ait un mari et un intendant nommé par son royal père, elle gouverne ses sujets avec plus d'astuce que de cruauté, se distinguant en cela des autres enfants de Kméri.

26 juillet. — Aujourd'hui, j'ai remis mes présents (qui peuvent représenter la valeur d'un dollar et demi à deux dollars) à la princesse royale et à son mari. Tous deux ont caché leur cadeau avec grand soin sous leurs vêtements, en regardant autour d'eux s'il n'y avait pas là quelqu'un qui pût en faire un rapport au roi, lequel, disent-ils, leur ferait couper la tête, attendu que le présent appartient proprement au roi lui-même. Avant de se retirer, comme des larrons, avec leur trésor, ils m'ont fait de grandes démonstrations d'amitié, et, plus tard, m'ont envoyé une brebis. L'intendant est ensuite venu dans notre chambre pour emporter son petit présent, en quelque sorte aussi à la dérobée. Nous lui avons donné deux pièces d'americano valant un demi-dollar.

28 juillet. — Ce matin, j'ai obtenu quelques informations sur différents sujets. J'ai appris que quiconque cultive du riz, du mahindi et de l'emtama, en doit verser dix *péchi* (ou mesures) dans le grenier royal. Cela fait pour tout le pays une somme considérable. Les grains du magasin royal sont vendus ou employés pour l'entretien de l'armée. Un homme qui tue un éléphant prend une dent pour lui; l'autre est portée au roi. Les possesseurs de bétail sont également chargés d'une contribution annuelle. Les criminels sont vendus comme esclaves avec leurs femmes et leurs enfants. Des criminels très-pervertis ont été précipités dans un abîme; mais on dit que Kméri recourt très-rarement à ce supplice. Il vend habituellement les condamnés aux musulmans de la côte : ce qu'ils possèdent est confisqué.

Un messager ayant apporté en grande hâte la nouvelle que je devais me rendre près du roi, j'ai quitté Noûgniri vers les dix heures du matin, accompagné du mari de la princesse royale. Le roi l'avait ordonné ainsi.

30 juillet. — Les montagnes abondent en cannes à sucre et en bananes excellentes; le mahindi et l'emtama y sont également en grande abondance, ainsi que les beaux arbres dans les forêts. Nous avons passé la rivière Emgambo ou *Sidji*, qui avait de 40 à 50 pieds de large.

Pendant que nous nous reposions dans la vallée, au pied du Mahouéri, dont la hauteur est au moins de 3 000 pieds, Bana Khéri m'a raconté ses voyages en Afrique. Il m'a assuré avoir vu dans le pays des Ouséri (tribu de Djagga) un petit peuple nommé *Ouabilikimo*, dont les individus n'ont pas plus de 3 pieds et demi à 4 pieds de haut. Ils portent de longs cheveux qui leur tombent sur les épaules. Ils sont venus du nord-ouest dans l'Ouséri, vendant du fer en échange de verroteries blanches. Ceci s'accorderait assez avec ce qu'on dit dans le Choa des pygmées du Doko.

Plus haut nous arrivions sur la montagne de Makouéri, plus l'air se refroidissait. Les ruisseaux d'eau vive s'échappant du milieu des rochers et serpentant dans de fraîches vallées, les villages épars sur les pentes, la vue d'un grand nombre de places cultivées en riz et en mahindi, en bananes et en cannes à sucre; les nombreuses cascades, le bruit des eaux de l'Emgambo retentissant au loin; partout, autour de moi, les masses de montagnes s'élevant jusqu'au ciel, tout cela m'avait plongé dans un véritable ravissement; mais je ne voyais ni églises ni écoles, et je n'entendais pas de chants s'élever en l'honneur du Tout-Puissant!

La fin à une autre livraison.

(1) Cotonnade américaine des manufactures de Lowell, dans le Massachusetts.

VINGT-QUATRE HEURES A LONDRES EN 1851.

Fin. — Voy. p. 2, 22.

Comme je n'ai qu'une matinée à donner à l'Exposition, je veux que cette matinée commence de bonne heure : j'arrive avec le premier flot, et les portes du palais en s'ouvrant me trouvent là. J'en fais l'aveu, l'aspect de l'édifice me cause une tout autre impression que celle que j'attendais : les exagérations des journaux m'avaient mis en garde, et les gravures que j'avais entrevues m'avaient disposé d'une manière peu favorable à l'égard de cette grande cage de verre, construite, non sans industrie assurément, mais sans art. Eh bien, à défaut des traits de l'art, l'élément du gigantesque m'a saisi. L'œil ne rencontre point entre les lignes ces rap-

ports étudiés et délicats qui le charment, mais il reçoit des grandeurs inusitées qui l'étonnent. Un édifice aérien de près d'un quart de lieue de longueur sur plus de 160 mètres de largeur, sous lequel s'abritent, comme sous une cloche de jardinier, des ormes séculaires, est, en effet, une chose trop éloignée de l'ordinaire pour que les sens, malgré tous les avertissements, n'en soient point surpris à première vue. L'homme d'esprit qui a dit que de tous les produits exposés par l'Angleterre, aucun n'était supérieur à celui qu'elle avait créé pour y renfermer tous les autres, a fait une observation aussi juste que spirituelle, et que la voix publique n'aurait pas tant répétée si elle n'avait été d'une vérité si vive. Quels récits l'imagination des anciens n'eût-elle pas tirés d'une telle merveille? Je me représentais Ulysse à son arrivée dans l'île des Cyclopes, se heurtant au seuil de ce palais! C'est une œuvre de Cyclopes, en effet, non pas seulement par ses proportions colossales, mais par les substances mêmes dont le bâtiment est composé; ni bois, ni pierre, ni mortier dans sa construction : tout y sort de la fournaise. C'est une immense ampoule de fonte et de matière vitreuse qu'un souffle prodigieux a gonflée et qu'une main savante a étirée et déposée sur le sol.

Il est deux heures. J'ai promis de retourner en France aujourd'hui : si je veux tenir ma promesse, il est temps de songer à la retraite. D'ailleurs, voici quatre heures que je circule dans les détours sans fin de ce magasin de toutes les curiosités du monde, sans m'être permis de reprendre haleine un instant, tant j'éprouve combien chacune de mes minutes est précieuse : l'étourdissement commence à me gagner, et les objets glissent sur moi. J'ai presque usé ma faculté de m'intéresser à force de m'en servir. Je viens de m'asseoir sur une banquette écartée, afin de laisser le tumulte de mon esprit se calmer, et de goûter une impression d'ensemble en jetant de loin sur ce grand spectacle un dernier regard (1).

Ce qui m'a le plus charmé, il ne m'est pas difficile de le démêler : c'est l'exposition française. Jamais en France, dans nos plus belles expositions, je n'avais été si ébloui. Ici, aucun étalage de valeur secondaire ne vient amoindrir l'effet concentré de l'ensemble. On ne voit partout que luxe, élégance, perfection. Rien de vulgaire. L'industrie de la porcelaine est représentée par la manufacture nationale de Sèvres, qui a envoyé les plus excellents chefs-d'œuvre qu'elle ait produits depuis dix ans, et qui les a groupés avec les soins les plus exquis dans un superbe salon dont ils ne semblent être que la décoration. L'industrie de la tapisserie est représentée par les manufactures nationales des Gobelins, de Beauvais, de la Savonnerie, et c'est tout dire. L'orfévrerie et la bijouterie étalent fièrement tout ce que le sentiment de l'ornementation appliqué aux matières d'or et d'argent peut engendrer de plus accompli; si bien que la richesse de la substance, si elle ne disparaît pas, ne figure du moins que comme un accessoire de la vraie magnificence, qui est celle de l'art. Lyon a jeté dans un compartiment des galeries quelques bouquets d'étoffes qui ne dépareraient pas un musée, et qu'*on* ne se plairait à voir tailler que si elles étaient destinées à quelque toilette des fées. Enfin, il faut le dire, *tout est* royal. Non-seulement mon goût se trouve partout satisfait, mais mon amour-propre national ne l'est pas moins. L'effet est complet. Dans ce pêle-mêle de toutes les nations, la France éclate et se distingue comme un brillant dans une poignée de cailloux.

Ce que j'ai le plus estimé, ce n'est pourtant pas l'exposition française. J'aime mieux l'industrie qui vise au bon marché des produits essentiels à l'existence de l'homme, que l'industrie qui s'applique à réaliser l'idéal exceptionnel d'une vie terrestre éclatante. A Dieu ne plaise que je rejette celle-ci, qui sert en définitive à amplifier l'idée que nous pouvons nous faire de l'excellence de notre demeure présente; mais celle qui me semble le plus profondément engagée dans les conditions vives du progrès de l'humanité, c'est la première. J'aime mieux le spectacle de tout un peuple convenablement

(1) Voy. les Tables de 1851. — La gravure qui accompagne cet article représente une « exposition française de sujets originaux de bronze » à laquelle une grande médaille a été décernée. Le caractère particulier de ces objets d'art paraît être le goût avec lequel s'allient, dans leur composition, le bronze, les émaux, le fer damasquiné, l'or, l'ivoire, la malachite, la porcelaine, le bois, etc. Un vase assyrien de bronze, de 60 centimètres de haut, avec ornements émaillés et figures dorées, a été très-remarqué : les auteurs de cette belle œuvre sont deux artistes célèbres dans l'industrie, MM. Dieterle et Klagmann.

Rappelons à nos lecteurs que, dans le mémorable concours ouvert à Londres en 1851, c'est l'industrie française qui a obtenu proportionnellement le plus grand nombre de récompenses. En effet, la France, pour moins de 1 800 exposants, a obtenu 56 grandes médailles, 638 médailles ordinaires, et 865 mentions honorables; soit, 1 059 nominations. L'Angleterre elle-même, sur près de 9 000 exposants, n'a compté que 2 265 récompenses. Le reste du monde exposant n'a obtenu ensemble que 1 871 récompenses.

Voici la liste des grandes médailles accordées à la France :

André (J.-P.-V.). Fontaine de fonte de fer exposée dans la nef, et modèle de fontaine à l'alligator et aux poissons.

Aubanel (J.). Animaux de bronze, et porte de fonte de fer dorée.

Barbedienne et compagnie. Bronzes d'après les anciens maîtres, procédés de réduction pour la sculpture, bibliothèque en ébène.

Bérard et compagnie. Huile épurée.

Bourdon (E.). Manomètres et baromètres.

Buron. Télescopes et bas prix des télescopes, etc.

Cail et compagnie. Appareil pour cuire le sucre dans le vide.

Chambre de commerce de Lyon. Collection de soieries montrant les progrès accomplis par la manufacture de Lyon dans l'industrie du tissage de la soie.

Constantin. Fleurs artificielles.

Darblay. Échantillon de farine de froment, et procédé perfectionné pour la mouture du grain.

Deleuil (L.-J.). Balances et machines pneumatiques.

Délicourt (E.). Papiers peints.

De Milly. Acide et bougie stéarique.

Deneirouse (Eug.), Boisglary et compagnie. Découverte d'un nouveau procédé très-important pour l'exécution des dessins de fabrique compliqués.

Dépôt de la guerre. Grande carte topographique de la France.

Dubosq-Soleil (J.). Saccharimètre, appareil à polariser la lumière, télescopes Bravais, héliostat de Silbermann.

Ducroquet (P.-A.). Application du levier pneumatique à un orgue d'église.

École des mines. Carte géologique de la France.

Érard (P.). Action mécanique appliquée au piano et à la harpe par un procédé particulier.

Estivant frères. Planches de cuivre.

Fourdinois (A.-G.), buffet. (Voy. 1851, p. 337.)

Froment (G.). Théodolite et mètre divisé.

Froment-Meurice. Milieu de table représentant le globe entouré de divinités. (Voy. 1851, p. 81.)

Fromont et fils. Turbine double.

Gobelins (Manufacture de tapisserie des). Invention du cercle chromatique pour la teinture des tapisseries; beauté et originalité des dessins, et perfection extraordinaire d'exécution de la plupart des produits exposés.

Grar (Numa) et compagnie. Échantillons de sucre de betterave.

Graux (J.-L.) de Mauchamp. Production d'une nouvelle et utile variété de laine.

Grenet (L.-F.). Gélatine incolore et inodore.

Guevton (A.). Pour la variété de ses produits et sa galvanoplastie.

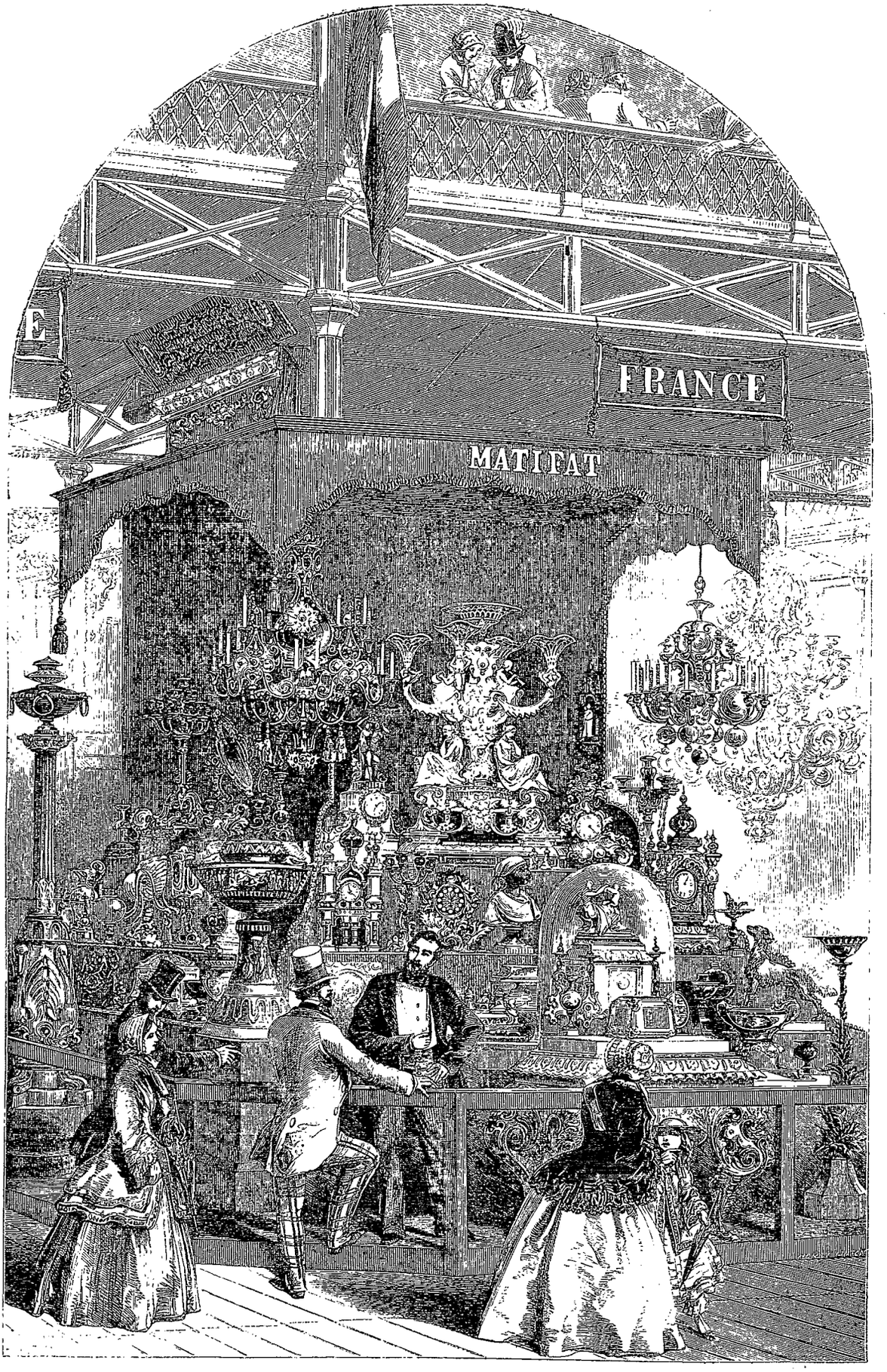
Guimet (J.-B.). Bleu d'outremer.

Herman et compagnie. Appareil pour cuire le sucre dans le vide.

Japy frères. Mouvements d'horlogerie fabriqués par des machines, à un prix très-inférieur et d'une qualité égale aux autres mouvements.

Lemonnier (G.). Goût remarquable dans la parure destinée à la reine d'Espagne.

Liénard (M.-J.). Pendule de bois sculpté.



Palais de cristal. — Exposition française de sujets originaux de bronze.

vêtu moyennant la même somme qui précédemment ne lui permettait que de l'être fort mal, que celui de quelques salons d'élite inondés de joyaux, de dentelles et de soieries, à côté d'une multitude en haillons. C'est pourquoi j'ai admiré par-dessus tout, dans sa secrète tendance, l'exposition de l'Angleterre. C'est là que sont entassées les machines destinées à augmenter l'effet utile du travail de l'homme, c'est-à-dire à faire qu'en retour du même sacrifice de sueurs on obtienne une plus grande valeur de bien-être; les produits à bas prix de toute espèce destinés à porter dans les plus humbles familles un degré de confortable et d'aisance qui n'y était point connu auparavant; en un mot, tous les menus chefs-d'œuvre d'une manufacture qui s'applique à trouver le moyen de travailler pour tout le monde. Non, sans doute, qu'il faille attribuer cette différence dans les industries à une différence d'humanité entre l'Angleterre et la France, car c'est plutôt à un rôle inverse que les deux peuples se sentiraient portés par leurs sentiments naturels : c'est la différence de l'aptitude industrielle et des conditions commerciales qui a tout fait. L'Angleterre, pour assurer l'énorme écoulement de produits qui est devenu une telle nécessité de son existence qu'il ne saurait s'interrompre sans causer sa perte, est obligée de tendre sans cesse à l'abaissement des prix qui lui garantit la possession des marchés; et c'est à quoi la richesse minérale de son territoire, en même temps que l'esprit de trafic et de mécanique de sa population, la dispose merveilleusement. La France, au contraire, pour maintenir la prépondérance dont elle jouit dans tout l'univers pour les objets de goût, n'a qu'à laisser épanouir le libre génie de l'art, qu'elle a su insinuer jusque dans les branches d'industrie qui y semblaient le moins ouvertes; et si elle se donne moins de mouvement pour le commerce extérieur que sa rivale, c'est qu'à égalité de valeur les marchandises délicates qu'elle émet pèsent bien moins, sans compter que les consommateurs opulents auxquels elle s'adresse lui épargnent en partie la peine d'envoyer chez eux, en venant eux-mêmes chez elle apporter leur argent en échange des biens de tout genre de cette terre hospitalière et charmante. Mais quelles que puissent être les causes, il n'en résulte pas moins qu'en définitive c'est l'Angleterre qui s'ingénie le plus en vue des classes inférieures.

Après ce qui m'a le plus charmé et ce que j'ai le plus apprécié, je veux dire aussi ce qui m'a le plus frappé. A l'une des extrémités de cette nef immense, dont les nefs de nos églises ne donnent pas plus l'idée qu'une humble église de village ne donne celle d'une cathédrale, s'élève un orgue d'une dimension proportionnée à celle de l'édifice. A droite et à gauche de l'orgue, le reste de la largeur est occupé par des gradins superposés à la galerie, et du haut desquels l'œil du spectateur embrasse dans toute son étendue cette belle et éblouissante perspective. Dans le moment où j'arrivais à cet endroit, les gradins se trouvaient envahis par un pensionnat de trois à quatre cents jeunes filles, assises en paix sous la direction de leurs maîtresses régulièrement échelonnées dans leurs rangs. Leur attitude était celle du recueillement et même du saisissement bien plus que celle de la récréation et du plaisir, et l'orgue, qui ne cessait de verser à flots dans l'espace ses majestueuses harmonies, ajoutait encore à cette impression grandiose. Je me serais cru volontiers dans un temple, non dans un temple chrétien assurément; et il m'était sensible que c'était à un sentiment du même genre que toutes ces jeunes filles se trouvaient en proie. Effrayante religion! culte de la matière, Baal, tu jouissais là de la plénitude de ton triomphe! Puisse cette scène n'être pas demeurée trop profondément implantée dans ces âmes naïves, et ce qui ne se voit ni ne se touche demeurer toujours à leurs yeux bien au-dessus de l'idolâtrie de ces prestiges!

Et maintenant, pour finir avec d'autres idées, je dirai d'un mot ce qui m'a le plus diverti. Dans cette imposante réunion de tous les nobles efforts du labeur humain pour l'amélioration physique de notre vie, il y a, et l'on devait s'y attendre, plus d'un écart, dont aucun ne m'a semblé plus excentrique par son objet, outre la qualité de son auteur, que le suivant; je me borne à transcrire le Catalogue officiel : « Union douanière allemande (Zollverein). Salon octogone, » n° 836. — Le comte Ernest de Cobourg-Gotha. — *Noyaux » de fruits de diverses grosseurs taillés au canif.* » Voilà un prince que les professeurs d'histoire feront bien de ne pas proposer pour modèle aux écoliers! du moins son œuvre ne paraît-elle pas trop fidèle à cette belle épigraphe placée en tête du Catalogue officiel :

> Humani generis progressus
> Ex communi omnium labore ortus
> Uniuscujusque industriæ debet esse finis (1).

Peu s'en est fallu, grâce à mon désir de rester dans mes réflexions, que je n'aie manqué le convoi : on donnait le signal du départ, quand je me suis précipité de mon cab. Après une traversée aussi régulière et aussi vulgaire que possible, je sonnais, à minuit et demi, à la porte d'un cottage de Normandie où j'étais attendu, et, fidèle à mon programme, je n'avais dépensé que vingt-quatre heures à Londres.

Mars. Application d'un nouveau procédé chimique à la fabrication du verre.

Martins (F.). Talbotypes sur verre par le procédé albumineux.

Marrel frères. Petits articles, tels que cachets, tabatières, etc.

Masson (E.). Légumes conservés.

Matifat (C.-S.). Sujets originaux de bronze.

Mercier et compagnie. Machine pour carder et filer la laine.

Ministère de la guerre. Pour la part qu'il a prise à l'exposition de la classe n° 4, provenant de l'Algérie.

Ministère de la marine. Plans et cartes hydrographiques de la France, de la Corse, de l'Algérie et de l'Afrique.

Popelin-Ducarre. Pour son nouveau procédé de fabrication économique du charbon avec les petites branches d'arbres et les plantes annuelles.

Pradier (J.). Statue de Phryné.

Prân et Agar. Produits obtenus des eaux des salines par un nouveau procédé.

Quenessen. Creusets de platine à longs tubes sans soudure.

Risler et fils. Machine dite *dépurateur*, pour nettoyer le coton et le préparer pour la filature.

Rudolphi (J.-F.). Collection de joyaux et de bijoux d'un goût très-remarquable.

Sax et *compagnie*. Invention de plusieurs séries de nouveaux instruments de bois et de cuivre.

Servet, Hamoir-Duquesne et compagnie. Spiritueux et autres produits obtenus de la mélasse.

Sèvres (Manufacture de). Bonne qualité générale de ses porcelaines.

Taurines. Dynamomètre.

Vedy. Baromètre anéroïde.

Vittoz. Excellence de ses bronzes dorés.

Vuillaume (J.-H.). Nouveau mode de fabrication des violons évitant l'inconvénient de les garder plus ou moins longtemps pour qu'ils atteignent toute la sonorité et les qualités dont ils sont susceptibles.

Wagner neveu. Horloge à mouvement continu, télescopes de voyage, et collections d'horloges remarquables par une grande fertilité d'invention.

LE MOUSQUETAIRE

ET LES PÊCHES DE MONTREUIL.

C'était en 1743, après le combat de Dettingue, où la fougue indisciplinée du duc de Grammont fit perdre le fruit des belles dispositions prises par le maréchal de Noailles. « Le roi d'Angleterre dîna sur le champ de bataille et se retira ensuite, sans même se donner le temps d'enlever tous ses blessés dont

(1) Le progrès du genre humain,
Produit par le labeur commun de tous les hommes,
Doit être le but de l'industrie de chacun.

il laissa environ six cents, que le lord Stair recommanda à la générosité du maréchal de Noailles. Les Français les recueillirent comme des compatriotes; les Anglais et eux se traitaient en peuples qui se respectaient.

» Les deux généraux s'écrivirent des lettres qui font voir jusqu'à quel point on peut pousser la politesse et l'humanité au milieu des horreurs de la guerre.

» Cette grandeur d'âme n'était pas particulière au comte Stair et au duc de Noailles; le duc de Cumberland surtout fit un acte de générosité qui doit être transmis à la postérité. Un mousquetaire, nommé Girardeau (1), blessé dangereusement, avait été porté près de sa tente; on manquait de chirurgiens assez occupés ailleurs. On allait panser le prince, à qui une balle avait percé la jambe : « Commencez, dit le prince, par soulager cet officier français; il est plus blessé que moi; il manquerait de secours, et je n'en manquerai pas. » (*Précis du siècle de Louis XV*, par Voltaire.)

Les soins de ce généreux ennemi profitèrent à Girardot qui se rétablit entièrement, mais qui néanmoins quitta le service après y avoir dissipé presque toute sa fortune. Retiré dans un petit fief de trois hectares environ qu'il possédait encore à Bagnolet et à Malassise, près de Montreuil, aux portes de Paris, il imagina de diviser cet emplacement par des murs parallèles éloignés de 8 mètres, et surmontés de chaperons mobiles; puis de couvrir tous les murs de pêchers en espalier. Ainsi divisé, son terrain forma soixante-dix-sept jardins. Sa méthode pour la taille, ses soins, sa prévoyance et tous les moyens qu'il employait, sont connus et décrits aujourd'hui. Ses succès, dans sa nouvelle profession, dépassèrent bientôt toute espérance. Il parvenait à se procurer des fruits quand il n'y en avait point ailleurs, ou à les obtenir meilleurs, plus beaux et surtout plus hâtifs. A une fête donnée par la ville de Paris dans la saison des pêches, et dans une année où elles avaient manqué partout, excepté chez Girardot, on lui en acheta trois mille qui furent payées un écu pièce. Tous les ans, il allait à Versailles en présenter au roi. Ses jardins, qui lui rapportaient, année commune, de trente à quarante mille francs, étaient devenus un but de promenade et de parties de plaisir. On venait y admirer la beauté des espaliers et y manger des pêches. Parfois on comptait jusqu'à cinquante et soixante carrosses à la porte. L'auteur de l'article qui est consacré à Girardot dans la Biographie universelle, se rappelait avec émotion avoir vu, en 1780, l'intrépide mousquetaire devenu un modeste cultivateur, et avoir été reçu par lui dans ses jardins. Aussi simple qu'affable, rempli de distinction dans ses manières, encore droit et de haute stature, ce vieillard respectable ne pouvait saluer les personnes qui le visitaient sans montrer les deux cicatrices, témoignage de sa bravoure et de la générosité du duc de Cumberland.

Cependant les résultats obtenus par Girardot attirèrent l'attention des cultivateurs voisins, placés dans les mêmes conditions de sol et d'exposition. Aussi vit-on peu à peu se former un grand nombre de jardins pareils aux siens. Telle est l'origine de la culture particulière du pêcher, qui eut pour berceau Montreuil, appelé de là *Montreuil aux Pêches*, et qui se répandit ensuite dans les autres parties de la France.

Girardot mourut à Corbeil vers la fin du siècle dernier.

(1) Voltaire écrit Girardeau; mais le supplément de la Biographie universelle et divers auteurs de traités d'horticulture écrivent Girardot.

DISCOURS ET HONNEURS FUNÈBRES A UN INDIEN.

Dès qu'un sauvage est mort, on l'habille le plus proprement qu'il est possible, et les esclaves de ses parents le viennent pleurer. Ni mère, ni sœurs, ni frères, n'en paraissent nullement affligés; ils disent qu'il est bien heureux de ne plus souffrir, car ces bonnes gens croient, et ce n'est pas où ils se trompent, que la mort est un passage à une meilleure vie. Dès que le mort est habillé, on l'assied sur une natte de la même manière que s'il était vivant; ses parents s'assoient autour de lui; chacun lui fait une harangue à son tour, où on lui raconte tous ses exploits et ceux de ses ancêtres; l'orateur qui parle le dernier s'explique en ces termes : « Un tel, te voilà assis avec nous; tu as la même figure que nous; il ne te manque ni bras, ni tête, ni jambes. Cependant tu cesses d'être, et tu commences à t'évaporer comme la fumée de cette pipe. Qui est-ce qui nous parlait, il y a deux jours? Ce n'est pas toi, car tu nous parlerais encore; il faut donc que ce soit ton âme qui est à présent dans le grand pays des âmes avec celles de notre nation. Ton corps, que nous voyons ici, sera dans six mois ce qu'il était il y a deux cents ans. Tu ne sens rien, tu ne connais rien et tu ne vois rien, parce que tu n'es rien. Cependant, par l'amitié que nous portions à ton corps lorsque l'esprit l'animait, nous te donnons des marques de la vénération due à nos frères et à nos amis. » Dès que les harangues sont finies, les parents sortent pour faire place aux parentes, qui lui font les mêmes compliments, ensuite on l'enferme vingt-quatre heures dans la cabane des morts; et pendant ce temps-là on fait des danses et des festins qui ne paraissent rien moins que lugubres. Les vingt heures étant expirées, ses esclaves le portent sur leur dos jusqu'au lieu où on le met sur des piquets de dix pieds de hauteur, enseveli dans un double cercueil d'écorce, dans lequel on a eu la précaution de mettre ses armes, des pipes, du tabac et du blé d'Inde. Pendant que ces esclaves portent le cadavre, les parents et les parentes dansent en l'accompagnant, et d'autres esclaves se chargent du bagage dont les parents font présent au mort, et le transportent sur son cercueil (1).

(1) Le baron de la Hontan, *Nouveaux voyages dans l'Amérique septentrionale*.

Les ouvrières parisiennes n'ont pas de rivales pour l'habillement de la poupée : elles savent, avec une prestesse et une habileté merveilleuses, tirer parti des moindres morceaux d'étoffes pour créer une toilette élégante. Le mantelet, le casarecka et la robe d'une poupée d'un franc sont la reproduction fidèle et correcte des modes nouvelles; et dans ces costumes chiffonnés avec tant de coquetterie, l'habilleuse ne se montre pas seulement excellente lingère, couturière ou modiste : elle fait preuve, en même temps, de goût dans le choix des tissus et le contraste des couleurs. Aussi la poupée est-elle expédiée dans les départements, et souvent à l'étranger, comme patron des modes; elle est même devenue un accessoire indispensable de toute exportation de nouveautés confectionnées, et il est arrivé que, faute d'une poupée, des négociants ont compromis le placement de leurs envois. Les premiers mantelets vendus dans l'Inde furent d'abord portés sur la tête, en mantille, par les dames de Calcutta; la poupée modèle arriva enfin, et l'erreur fut reconnue.

NATALIS RONDOT.

HENRY ROWE, JOUEUR DE MARIONNETTES.

L'auteur de l'*Histoire des marionnettes* rapporte qu'au dernier siècle, un nommé Henry Rowe faisait représenter les pièces de Shakspeare par des acteurs de bois. Il récitait lui-même toutes les parties du dialogue. *Macbeth* était au nombre des drames qu'il aimait le mieux jouer, et, en 1797, il fit imprimer une édition critique de cette pièce. « Ce travail d'un humble *puppet-showman*, ajoute M. Magnin, tient aujourd'hui dignement sa place parmi les nombreux ouvrages destinés à éclaircir et à honorer Shakspeare. »

Henry Rowe était d'ailleurs un esprit original et un musicien passionné. On l'appelait « la Trompette d'York, » parce

qu'il avait sonné la charge et la retraite à la bataille de Culloden, et que, revenu dans sa ville natale après la soumission des jacobites, il fit, pendant près de cinquante ans, entendre sa trompette dans toutes les solennités publiques. Mort en 1800, il a mérité que l'on conservât sa mémoire dans les vers suivants :

« Lorsque l'ange redoutable sonnera la trompette du ju-» gement, il devra toucher de sa main Harry Rowe ; car, » sans cela, le pauvre Harry ne se réveillerait pas. Il se mé-» prendrait au bruit de la trompette céleste, et croirait en-» tendre la sienne. Toute sa vie il a sonné de cet instrument » avec habileté et sans relâche, et il en sonnerait encore si » le souffle ne lui avait pas manqué. »

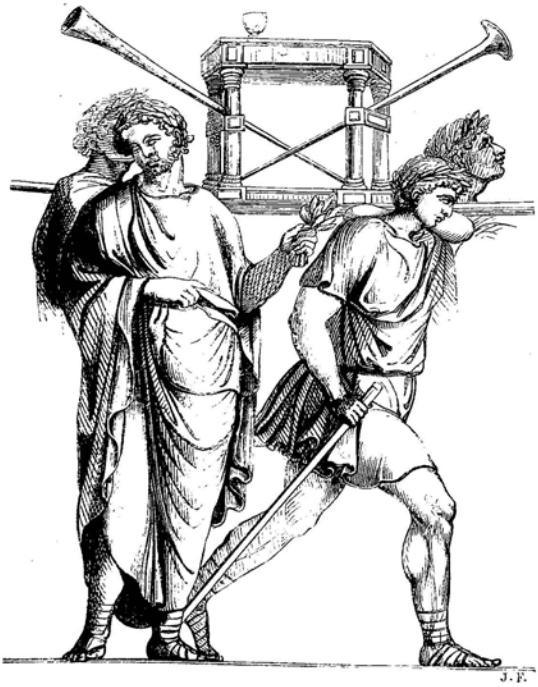
HISTOIRE DES INSTRUMENTS DE MUSIQUE.

LA TROMPETTE.

Suite. — Voy. p. 34, 80.

Hébreux.

Les Hébreux doivent avoir emprunté aux Égyptiens les trompettes, qui jouaient, du reste, un rôle important dans les cérémonies religieuses de ce peuple formaliste. La Bible mentionne en bien des endroits la trompette. L'origine des trompettes du temple, qui se conservaient comme l'arche, le chandelier à sept branches, etc., dans le saint des saints, est ainsi racontée dans l'Écriture : « Les Juifs étaient encore dans le désert, lorsque le Seigneur dit à Moïse : « Fais-toi



J. F.

Fig. 14.

deux trompettes (*hatsotsroths*) d'argent ; tu les feras massives, et avec elles tu pourras convoquer la multitude quand il faudra partir. Un seul son avertira les chefs des milliers ; un son plus long avertira ceux qui sont à l'est du camp ; un second son, ceux qui seront au midi ; pour assembler le peuple, un simple son, mais prolongé.

» Les fils d'Aaron (*coherinne*) sonneront ces trompettes ; et quand vous irez à la guerre, vous ferez un retentissement bruyant de vos trompettes ; l'Éternel se souviendra de vous, et vous serez délivrés de vos ennemis. Et au jour de votre joie, vous sonnerez des trompettes sur vos holocaustes et vos sacrifices pacifiques. »

Voici maintenant comment la Bible raconte la prise de Jéricho : « Les sept *coherinne* prendront sept trompettes de celles qui servent pour le jubilé (ces trompettes n'étaient pas droites comme les *hatsotsroths*, qui répondent aux *tubæ* des Romains ; elles étaient faites avec des cornes de bélier ou de bœuf, comme l'indique leur nom hébreu : c'étaient des *cornua* ou des *buccinæ*) ; et quand vous les entendrez, le peuple jettera un cri de joie ; les murailles de la ville s'écrouleront dans le fossé, et le peuple le franchira, chacun devant soi. Il arriva comme le Seigneur l'avait annoncé : le peuple poussa un cri, les *coherinne* sonnèrent du cor, et lorsque le peuple entendit ce son, il poussa un grand cri, et les murailles croulèrent sous elles ; le peuple escalada la ville, chacun devant soi, et ils conquirent la ville. »

On rapportait chez les Grecs une histoire analogue d'un combat entre les Spartiates et les Messéniens ; ces derniers, effrayés par le son, nouveau pour eux, de la trompette, auraient été vaincus presque sans coup férir.

Nous ne connaissons pas de monument représentant les trompettes courbes des Juifs ; mais on possède deux représentations authentiques des trompettes sacrées du temple. Après la prise de Jérusalem, Titus revint triompher à Rome. Selon l'usage romain, on porta dans la pompe de son triomphe les dépouilles des vaincus ; parmi ces dépouilles figuraient les deux *hatsotsroths* ordonnées par le Seigneur à Moïse. Or l'arc de Titus est encore debout à Rome, et sur les bas-reliefs dont il est orné on a représenté la pompe triomphale dont ce monument devait perpétuer le souvenir. Nous empruntons à ces bas-reliefs le groupe que l'on voit figure 14. Trois esclaves laurés portent sur leurs épaules une sorte de brancard sur lequel sont posées la table des propitiations et les deux trompettes. On voit qu'elles sont droites et fort longues ; leur pavillon n'est pas très-évasé ; elles ne portent aucun ornement. Un personnage vêtu de la toge marche à côté des trois esclaves ; il tient à la main une branche de laurier. Le second monument sur lequel paraissent les trompettes est une monnaie d'argent frappée à Jérusalem, et dont nous donnons le revers (fig. 15).

Cette monnaie porte, d'un côté, une grappe de raisin, et, en hébreu, *Schiméon* ; c'est le nom de Simon Machabée, grand prêtre, grand général et prince d'Israël, de la dynastie asmonéenne, qui régna depuis l'an 144 jusqu'à l'an 135 avant Jésus-Christ. Au revers, on voit les deux trompettes, semblables à celles de l'arc de Titus, et on lit, également en hébreu : *Laherout Jérouschalim* (Délivrance de Jérusalem).

Fig. 15.

Cette médaille n'est pas contemporaine du vaillant Simon Machabée, le restituteur de l'indépendance d'Israël, car elle elle est faite sur un denier de Trajan ; mais M. Ch. Lenormant a résolu récemment cette difficulté en établissant que les Juifs, en souvenir des grandes actions de Simon Machabée, perpétuèrent sur leur monnaie le nom de ce héros et la mémoire de la délivrance de Jérusalem, tant qu'ils conservèrent leur nationalité.

La suite à une autre livraison.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,
rue Jacob, 30, près de la rue des Petits-Augustins.

Imprimerie de L. Martinet, rue et hôtel Mignon.

DEUX RÊVES.

Composition et dessin de G. Staal.

Le malheureux s'est endormi à jeun, appuyé sur le pied du grabat où dorment sa femme et son fils. Les terribles inspirations de la misère hantent son sommeil !

Il rêve qu'il traverse un chemin étroit et sombre au milieu d'une forêt. Vers lui s'avance un brillant cavalier : il est vêtu de velours et de soie ; son escarcelle est gonflée de pièces d'or, et sa main désarmée joue avec un gant de cuir de Cordoue.

L'affamé a reconnu un de ces seigneurs corrompus dont la jeunesse se consume dans de honteux désordres, et il s'est demandé à quoi servait une pareille vie. Quel serait le bonheur brisé par la disparition de cet homme ? A quoi était-il nécessaire ? Et cet or, inutile ou dangereux entre ses mains, ne suffirait-il pas pour rendre une famille à l'aisance, au bonheur !

A cette exécrable pensée, le misérable a serré plus fortement le bâton de chêne qu'il tenait à la main, et il s'est avancé vers le jeune seigneur l'œil enflammé.

Pendant ce temps, la pauvre mère qui sommeille, son enfant pressé contre son sein, fait aussi un rêve ! Elle voit une femme au regard caressant et au doux sourire, qui s'est arrêtée devant sa couche. D'une main elle lui montre la table couverte de tout ce qui manque à la famille indigente. Chaudes étoffes, provisions d'hiver, vin généreux pour réjouir le cœur du mari découragé ; fruits débordant de la large corbeille, jouets d'enfant, livres de saints conseils pour les veillées... La mère éperdue ne peut croire à tant de bonheur, et serre son fils plus près de son cœur.

Lequel des rêves s'accomplira ?

Hélas ! demandez à la Bienfaisance assoupie ou vigilante ! C'est elle qui décidera entre les deux, et qui ouvrira cette pauvre demeure au crime ou à la reconnaissance. Qu'elle accoure donc pour le salut de tous ! car elle seule peut consoler les misérables et adoucir les désespérés ; qu'elle veille nuit et jour ; car si le jour la faim maudit, dans les ténèbres elle s'égare et rêve le crime.

En Angleterre, beaucoup d'écoles du dimanche ont pour professeurs les fils ou les filles des manufacturiers ou des nobles.

VISITE DU DOCTEUR KRAFT AU ROI D'OUSAMBARA,

DANS L'AFRIQUE AUSTRALE, EN 1848.

Fin. — Voy. p. 130.

3 août. — Dans l'après-midi, nous avons gravi une haute montagne, ce qui m'a fatigué à tel point que j'étais fréquemment obligé de me coucher à terre et de me reposer quelque temps. Nous sommes enfin arrivés au sommet, où il y a plusieurs villages gouvernés par un des fils du roi Kméri. Nous sommes allés au village de Tamotta, où notre guide s'est entretenu avec le chef pour nous faire admettre immédiatement, en conséquence de notre extrême fatigue. Le chef a fait répondre que nous pouvions entrer dans telle maison que nous voudrions, et que toutes nous appartenaient. Mes Souâhelis ne se le sont pas fait dire à deux fois. Ils ont pris possession immédiatement de la maison qui leur a paru la plus grande et la mieux pourvue. Le propriétaire ne s'y trouvant pas, on a forcé la porte. Quand il est arrivé, il s'est assis humblement à nos côtés, et, prenant seulement quelques-uns de ses ustensiles de cuisine, avec la peau qui lui sert de couche, il s'en est allé chez un voisin, nous laissant absolument libres de disposer de tout chez lui. Je lui ai néanmoins donné un petit dédommagement, pour lui montrer que les hommes blancs ne dérangent pas les autres, comme font les Souâhélis, sans offrir au moins une rémunération convenable. S'il nous avait refusé sa maison, il aurait été sévèrement puni par Kméri.

6 août. — Nous sommes arrivés, dans l'après-midi, au pied de la hauteur sur laquelle est située Fouga, la première capitale. La montagne et la ville portent le même nom. La ville se compose d'un très-grand nombre de chaumières dont l'accès est interdit aux étrangers; les mahométans eux-mêmes sont compris dans l'exclusion. Le soldat du gendre du roi nous permettait à peine de toucher le sol avec nos bâtons, attendu que le *pépo* et le *koma* de Fouga, c'est-à-dire les esprits, pouvaient en être troublés. Le roi est à Salla, la seconde capitale. Le vice-roi n'a pas tardé à venir, mais il s'est montré très-réservé.

7 août. — Le vice-roi, accompagné des principaux conseillers de Kméri, est venu me voir ce matin pour m'interroger sur l'objet de mon voyage dans ce pays, un compte fidèle devant en être rendu au roi, sur sa propre demande, avant que je pusse être admis devant lui. En conséquence, on a étendu des nattes à terre devant notre cabane. Les examinateurs étaient assis d'un côté; Bana Khéri, moi et Cheïkh Kméri, le gendre du roi, de l'autre. Un des conseillers a ouvert l'audience en interrogeant Bana Khéri à mon sujet. Il a répondu que j'étais un homme de livres, que je ne faisais pas de commerce, que je n'étais pas *emganga*, sorcier ni médecin; que je venais à l'Ousambara pour répandre la parole de Dieu, qui était que le peuple ne devait pas mentir, ni tromper, ni faire violence à personne. Quand il a eu fini son discours, j'ai demandé à prendre la parole, et j'ai exposé sommairement le contenu principal du livre que j'avais à la main... Les conseillers ont dit alors que mon but était bon, mais qu'ils désiraient maintenant voir les présents que j'avais apportés pour le roi. Après les avoir vus, ils ont dit que le roi les accepterait avec plaisir. Ils ont demandé pour eux-mêmes un petit présent en verroterie qui pouvait valoir un quart de dollar. Finalement, et d'une manière très-pressante, ils m'ont demandé si je ne connaissais pas quelque médecine pour détruire les Ouaségoûa, qui sont en guerre avec Kméri. Je leur ai dit que je n'avais rien de tel; mais que si les Ouaségoûa, aussi bien que les Ousambara, voulaient écouter les paroles de mon livre, ils ne voudraient plus désormais faire la guerre les uns contre les autres. Alors le vice-roi et les conseillers d'État se sont retirés, et bientôt après on nous a envoyé un beau mouton. J'ai donné au vice-roi un drap de couleur qui lui a plu. Ce drap n'avait guère que la valeur d'un demi-dollar.

9 août. — Salla, seconde résidence du roi, est aussi appelée Mtoni, de la rivière Mto, qui passe près du palais. Nous avons atteint cette ville après plusieurs heures de marche par un chemin uni que le roi a fait ouvrir au pied d'une chaîne de hauteurs. Quelques coups de fusil tirés par ordre de Cheïkh Kméri ayant annoncé notre arrivée à Sa Majesté, nous avons été conduits à la pièce de réception, qui se trouve à l'entrée d'une grande maison construite pour héberger les étrangers. Nous nous sommes bientôt vus entourés d'esclaves et de courtisans du roi, qui néanmoins ont tous été très-réservés et très-froids, et se sont retirés après quelques instants. Nous étions en suspens au sujet des dispositions du roi depuis près d'une heure, temps pendant lequel Bana Khéri est resté assis à terre avec des symptômes de crainte que je n'aurais pas attendus de lui, quand tout à coup on a annoncé l'arrivée du *Simba oua mouéné*, ainsi qu'on nomme Kméri, ce qui signifie : « lui-le lion; » ou bien : « le lion de celui qui existe par lui-même, » c'est-à-dire « de Dieu. » Un moment après, le roi est entré dans la pièce de réception, accompagné d'une escorte nombreuse qui le précédait en partie et qui en partie le suivait. En entrant, il a jeté sur moi un regard investigateur. Je l'ai salué des mots : *Sabahéri Simba oua mouéné, sabahéri tzoumbé*; c'est-à-dire : « Bonjour, toi qui es le lion; bonjour, ô roi! » (On ne donne à ses gouverneurs ou lieutenants que le nom de « petits lions. ») Le roi, sans répondre ni à moi, ni à personne, est allé s'asseoir sur une couche, ou *kitânda*, que l'on avait couverte à la hâte d'une natte. Tous ceux qui l'accompagnaient gardaient un profond silence. Il portait un vêtement d'étoffe de *couleur*, avec un chapeau souâhéli sur la tête, et à la main un long bâton à poignée d'argent. C'est un homme de forte corpulence et de physionomie agréable, véritable type de personnage royal auquel convient bien le titre de lion; il peut avoir de cinquante-cinq à soixante ans. Le héraut d'État s'est assis au milieu de la salle, et a prononcé, je dirais presque chanté, les mots : *En Simba! en Simba!* (O lion! ô lion!) Sur quoi son gendre lui a rapporté les circonstances de mon arrivée à Noûgniri; il lui a dit qu'il m'avait examiné de près; que j'étais un homme de livres, enseignant aux Ouasambara qu'il fallait s'abstenir de fraude, de mensonge, d'ivresse et de violence. Kméri tenait son regard constamment fixé sur moi pendant que ces rapports lui étaient faits. Quand ils furent terminés, il dit à ses conseillers que c'était une chose naturelle que de s'abstenir de ces choses; puis il ajouta : « L'Européen est mon étranger; personne ne lui fera de mal! » Sur ce, tout le monde exclama un cri de joie, et le héraut répéta son *En Simba! en Mouéné!* (O lion! ô toi qui es toi!) Après cette conversation, dans laquelle je m'efforçai de lui donner une idée plus juste de ce que contenait mon livre, il demanda à voir les présents que j'avais pour lui. Un beau rasoir, entre autres, attira particulièrement son attention, et il tint le tout dans ses mains assez longtemps. Après avoir vu les présents, il ordonna qu'on les renveloppât; puis il se leva et sortit.

Les esclaves et les courtisans, connaissant alors les dispositions de leur maître à mon égard, laissèrent éclater leurs sentiments de joie. Un bœuf de grande taille fut amené un moment après devant ma demeure; on nous dit que c'était un présent du roi, et qu'il fallait l'abattre sur-le-champ, ce que firent les Souâhélis.

Le roi envoya ensuite un musulman pour examiner mon livre, attendu, avait-il dit, qu'il n'y avait rien compris. J'aurais préféré converser seul à seul avec le roi; mais tous ces souverains d'Afrique sont très-réservés vis-à-vis des étrangers, jusqu'à ce qu'ils les connaissent bien. L'examinateur écouta tranquillement mes explications, et finit par rester convaincu qu'aucun motif séculier n'avait pu m'amener dans ce pays. Mais quand je commençai à lui parler de justice, de

tempérance et de jugement à venir, il m'interrompit. « Il faut, me dit-il, que j'aille rapporter au roi vos sentiments. »

10 août. — J'ai été appelé par le roi pour lui remettre mes présents. J'ai été d'abord conduit entre deux rangées de petits arbres à tronc droit plantés à cet effet; puis je suis arrivé à une cabane qui n'est ni très-élevée ni très-large : c'est l'habitation du roi. Des soldats en gardaient l'entrée. La porte ayant été ouverte, je me suis trouvé dans un petit enclos, d'où j'ai été introduit dans la salle des audiences royales. Le roi était couché sur une espèce de divan posé près du mur, et que les conseillers entouraient; en avant de ce divan, un feu était entretenu. On m'a fait placer sur un second siége vis-à-vis de celui du roi, à une distance de dix à douze pas.

Après quelques remarques préliminaires du premier ministre, on m'a transmis l'ordre d'ouvrir la boîte qui contenait les présents. Le roi les a tous examinés de très-près, puis il les a fait porter dans sa chambre. Il nous a adressé quelques mots insignifiants; après quoi il nous a ordonné de retourner à notre demeure. Il n'aurait pas été fâché qu'on lui eût apporté une plus grande quantité de verroteries et de draps, ainsi que du papier pour ses dépêches. Il ne sait pas écrire, mais il a toujours près de lui des Souâhélis qui écrivent ses lettres. Il a aussi deux fils qui se sont faits mahométans à Zanzibar, et qui y ont appris à lire et à écrire. Le roi ne leur a fait aucune difficulté de ce qu'ils avaient répudié les habitudes païennes.

Le grand point que j'ai obtenu dans cette conversation a été la permission de résider dans le pays et d'y enseigner le peuple. Quand je lui ai demandé cette permission, il m'a répondu : « Cela ne fait aucune difficulté ; mais je désire savoir ce que je puis vous donner en retour de vos présents. » Je lui ai dit que j'attachais à la permission qu'il m'accordait d'instruire son peuple dans la parole de Dieu plus de prix qu'à aucun présent qu'il me pourrait faire.

Le musulman est venu, dans la journée, me demander, de la part du roi, si j'accepterais de l'ivoire, des esclaves et des bestiaux. « D'aucune manière, ai-je répondu, je ne puis accepter d'esclaves, attendu que l'esclavage est contraire à la loi de Dieu. Quant à l'ivoire et aux bestiaux, je n'ai pas besoin de ces choses; car je ne suis pas venu à l'Ousambara pour en tirer des biens terrestres. »

Le roi a dit qu'il désirait au moins me donner cinq chèvres pour manger en route. J'ai accepté cette dernière offre, et je lui en ai fait mes remercîments.

13 août. — Avant de partir, j'ai été faire un dernier adieu au roi, qui m'a demandé si je reviendrais bientôt. Il m'a aussi chargé de lui envoyer de Zanzibar des plats en cuivre, une grande chaudière, un manteau rouge et de la poudre de chasse, ce que je lui ai promis. Il m'a donné, sur ma demande, deux soldats pour me protéger en route. Les derniers mots du roi ont été : *Koua héri, baba* (Adieu, père).

JOHN-JAMES AUDUBON.

Suite. — Voy. p. 73.

Les détails pittoresques abondent dans les récits d'Audubon. Écoutez-le parler du cygne trompette (*Cygnus buccinator*) dont tant de fois il entendit le cor sonore sur les eaux glacées du Mississipi, et dont il garda deux ans à Henderson un vigoureux individu, lequel battait rudement ses chiens, ses domestiques, ses enfants, jusqu'à son favori le dindon sauvage, et qu'il aimait cependant à cause de sa beauté.

« Pour se former une idée de l'élégance de ces superbes oiseaux, dit-il, il les faut épier alors que, ignorant votre approche, ils glissent sur les limpides eaux de quelque lac solitaire caché dans l'épaisseur de nos bois. Leurs cous, en d'autre temps roides et droits comme des mâts de vaisseau, se jouent en mille ondulations gracieuses. Tantôt couchés en avant, tantôt renversés sur le corps, ils s'inclinent flexibles jusqu'à ce que la tête, un instant plongée, fasse jaillir un jet de cristal qui roule en globules étincelants, semblables à autant de grosses perles sur le dos et sur les ailes satinées. L'oiseau les secoue alors, et, comme enivré de joie, bat l'eau et s'élance en avant. »

Les maubèches (*Tringa pusilla*), oiseaux gras et délicats, dont le chasseur observait en automne les nombreuses troupes sur les rives sablonneuses de l'Ohio, attirés par douzaines dans ses filets, et transportés dans son jardin d'Henderson, s'y seraient sans doute apprivoisés ; mais ils furent dévorés par les rongeurs, ennemis redoutés du naturaliste. En partant pour une de ses longues excursions, Audubon avait confié à un parent le coffre qui contenait deux cents de ses admirables dessins soigneusement terminés, étiquetés et rangés un à un. A peine de retour dans ses foyers, son premier soin fut de faire apporter et d'ouvrir sa caisse. Hélas ! une paire de surmulots avait pris possession du tout, établissant une jeune et nombreuse famille au milieu des débris rongés de ces feuilles qui, peu de mois auparavant, représentaient des centaines d'habitants de l'air. « Je passai plusieurs nuits sans dormir, écrit l'ornithologiste ; mes journées s'écoulaient dans une terrible absorption ; enfin les forces de mon corps et de mon âme prirent le dessus; je chargeai mon fusil sur mon épaule, et je m'enfonçai dans les bois aussi gaiement que si rien ne fût arrivé, me félicitant d'être désormais en état de faire de meilleurs dessins, et avant que trois ans se fussent écoulés, mon portefeuille se trouva de nouveau rempli. »

Durant l'espace de plus de vingt années, Audubon, luttant contre une irrésistible vocation, avait tenté les voies du commerce, et s'était laissé entraîner, toujours sans succès, à diverses entreprises. A la fin, résistant aux conseils, aux exhortations aux prières des parents, des amis, renonçant aux douceurs de la vie de famille, et mettant à l'écart les considérations d'intérêt, il résolut de se livrer sans réserve à son goût, à la passion de sa vie entière. Chargé de son fusil, de la valise qui contenait son journal de voyage, ses couleurs, ses pinceaux et une petite provision de linge souvent usée jusqu'à la dernière pièce à fourbir son arme, il partit pour vivre au sein des forêts et des lieux déserts, errer au travers des prairies sans bornes, explorer les lacs et les marécages.

Non-seulement il a peint et décrit les nombreuses espèces d'oiseaux du nouveau continent qu'il parcourut du Mexique au Labrador, mais il a donné, dans cinq gros volumes in-8 de texte, avec le récit de plusieurs curieuses particularités des rudes mœurs de ses compatriotes, la description pittoresque des immenses et grandioses perspectives de son pays.

Les rivières débordées ont vu flotter son canot sur leur cours enflé par les *floods* ou *freshets*, déluges en quelque sorte périodiques : « Merveilleux spectacle, dit-il, que ces masses d'eau roulant à grand bruit, gonflées, bourbeuses, et qui, se déversant sur leurs bords, tombent dans les larges canaux que leur ouvrent l'Ohio et le Mississipi, sur une étendue, pour l'un, de plus d'un millier, pour l'autre, de plusieurs milliers de milles. Au pied des chutes de l'Ohio, l'eau s'est souvent élevée à soixante pieds au-dessus de son étiage. J'ai vu des vaches sortir, en nageant, de la fenêtre d'une maison située à plus de soixante-dix pieds de la rive. Le débordement du Mississipi surtout a quelque chose de gigantesque. Le flot touche à peine la marge qui le borde, qu'il s'élance au delà, et s'épanche, en l'ensevelissant, sur l'immense plaine, qui dès lors ne présente plus à l'œil qu'un océan sans bornes d'où pointent des forêts géantes. La catastrophe est subite : tout ce qui respire, homme ou animal, a besoin de recourir à ce qu'il peut rassembler de forces de corps, d'intelligence ou d'instinct, pour y échapper. Les sauvages se réfugient à l'intérieur sur les collines; les troupeaux de bêtes fauves nagent vers les bandes de terrain qui sur-

gissent encore, ou, s'efforçant de traverser ces eaux sans rivages, meurent de fatigue dans le trajet. Les habitants des rives tiennent des radeaux toujours prêts, sur lesquels, munis de provisions, ils s'embarquent à la hâte, eux et leurs troupeaux; et, tandis qu'à l'aide de cordes et de lianes ils tâchent d'amarrer ce plancher mobile à quelque arbre voisin, ils contemplent d'un œil désolé le courant jaunâtre qui roule pêle-mêle les débris de leurs maisons et de leurs propriétés. Ceux qui n'ont rien à perdre, les *squatters*, parcourent les bois en bateau pour tuer le gibier, daims et ours, dont ils n'emportent que les peaux, laissant les chairs se putréfier sur place.

» J'ai flotté sur l'Ohio et le Mississipi ainsi gonflés, manœuvrant mon léger canot à l'aide d'une pagaie; le cœur ému d'une respectueuse crainte, j'ai visité les terres submergées de l'intérieur, et traversé d'immenses contrées inondées : autour de moi tout n'était que mélancolie et silence; à moins que le bêlement douloureux du daim cerné par les eaux, l'aigre et terrible cri de l'aigle, ou le croassement du corbeau acharné sur des cadavres et troublé à mon approche, ne vinssent frapper mon oreille. »

Le tourbillon qui bouleverse une contrée entière, qui couche une forêt sur le sol et en disperse au loin les arbres séculaires; le tremblement de terre qui ouvre des abîmes sous les pas du voyageur, n'arrêtent point ses courses errantes, et servent seulement à varier ses récits. Pour ranimer Audubon à ses heures de découragement, pour lui faire oublier les anxiétés et les fatigues, souvent il a suffi du chant d'un oiseau :

« C'est ma favorite, dit il, parlant de la grive solitaire (*Turdus mustelinus*); je lui dois tant! Que de fois sa note sonore, entendue dans la forêt, après une nuit sans repos, est venue relever mes esprits abattus! Mal défendu de l'impétuosité de l'ouragan sous ma hutte de feuillages réunis à la hâte, forcé de renoncer à entretenir mon feu dont l'incertaine et vacillante lueur expirait peu à peu sous l'invasion d'une pluie torrentielle, j'ai passé de longues et terribles nuits sans voir ciel ni terre : l'incessant déluge enveloppait tout d'une profonde obscurité, rayée tout à coup par le zigzag de l'éclair. La foudre illuminait la forêt, glissait le long des troncs noirs, éblouissait les yeux, et, au milieu des craquements, des sifflements, des mugissements lamentables d'arbres brisés et renversés, elle disparaissait, laissant derrière elle des ténèbres encore plus sombres. Loin des miens, affamé, épuisé, tellement solitaire et désolé qu'il m'arrivait de me gourmander moi-même, furieux de m'être ainsi exposé, près de périr, sur le point de voir s'anéantir les fruits du travail de toute ma vie, tandis que l'eau, me gagnant, me contraignait à demeurer debout, immobile, frissonnant comme en un violent accès de fièvre, le corps en proie aux moustiques, l'esprit hanté du souvenir des années de ma jeunesse, tourmenté de la déchirante pensée que je ne reverrais plus jamais mon foyer, que jamais plus je ne serrerais dans mes bras ma femme et mes deux fils, que de fois ai-je attendu, avec la patience d'un martyr, le retour de l'aurore! Mais dès que ses incertaines lueurs pointaient à travers l'épaisseur du feuillage, la grive faisait vibrer jusque dans le fond de mon cœur sa délicieuse chanson! Avec quelle ferveur, en l'écoutant, j'ai béni Celui qui la plaça dans les sombres et solitaires forêts, comme pour me consoler au milieu de mes privations, relever mon âme anéantie, et me faire sentir que jamais l'homme ne doit désespérer, car l'aide et la délivrance sont proches de ses chants. En effet, rarement la grive se trompe; ses notes sonores n'ont pas plutôt résonné parmi les hautes ramées, que les cieux s'éclaircissent, la lumière réfractée jaillit des bords de l'horizon; peu à peu les rayons éclatent plus brillants, et le grand orbe du jour inonde tout de sa large lumière. Devant lui disparaissent les grisâtres vapeurs qui flottaient sur la terre, et les bois retentissent des mélodieuses actions de grâces de milliers de chanteurs ailés. »

C'est aussi avec une véritable reconnaissance qu'Audubon parle des nombreuses espèces de grives; sa plume les décrit, son crayon les reproduit avec émotion. Voici comment il peint l'attaque d'un nid de ces oiseaux par un serpent :

« Qui ne sympathiserait, dit-il, avec cette scène touchante? Le courageux mâle s'efforce de dégager des replis du reptile sa femelle presque mourante. Aux cris de la famille éplorée, accourt à tire d'ailes un autre mâle; son œil brûle de haine; le bec ouvert il va frapper un coup vengeur, tandis qu'un troisième oiseau déchire avec effort la peau de l'ennemi de leur race.

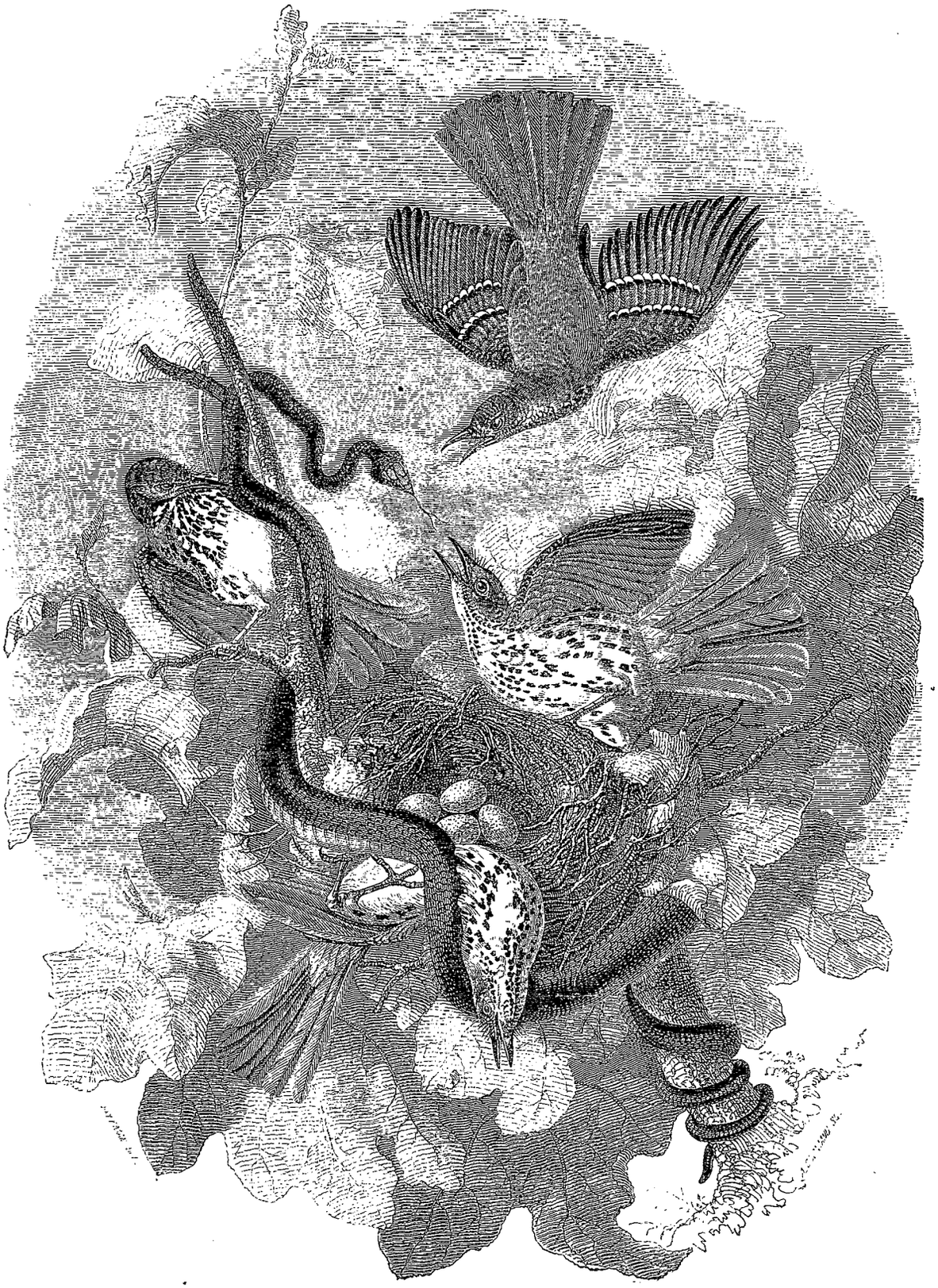
» Les oiseaux que j'ai représentés ici, poursuit Audubon, souffrirent beaucoup; le nid fut renversé, les œufs furent écrasés; la mère courut le danger le plus imminent; mais le serpent fut vaincu, et sur sa carcasse dépouillée, une foule de grives, de merles et d'autres oiseaux chantèrent un hymne d'allégresse dont les bois retentirent au loin. Pour ma part, je contribuai à la satisfaction commune : ayant doucement pris la femelle à demi morte, je la réchauffai dans ma main, et, dès qu'elle fut revenue à la vie, je la rendis au mâle inquiet. »

Ce ne fut qu'en avril 1824 que, mis en rapport à Philadelphie avec le célèbre ornithologiste Charles Lucien Bonaparte, et présenté par lui à la Société d'Histoire naturelle de cette ville, Audubon, jusqu'alors emporté seulement par l'ardeur de ses goûts, commença à sentir l'aiguillon de la vanité. Ses dessins furent appréciés à Philadelphie, à New-York, qu'il quitta cependant bientôt pour aller visiter encore les larges lacs du nord, les sauvages solitudes, les forêts sans routes ni sentiers. Ce fut dans leurs profondeurs que l'idée de publier les trésors qu'il avait recueillis commença à germer dans son âme. « Heureux jours! heureuses nuits! » s'écrie-t-il, à l'époque où, tout entier à ses rêves de gloire, il parcourait le catalogue de sa collection, cherchant comment un homme isolé, sans aide, sans réputation, sans relations littéraires ou scientifiques, pourrait accomplir un aussi vaste plan, et publier de gigantesques dessins où devaient être reproduits dans leurs dimensions naturelles, non-seulement chaque oiseau, chaque partie de l'oiseau, bec, pieds, jambes, serres, mais jusqu'aux barbes de plumes et aux mesures de l'œil, rectifiées par le compas; mais encore où la variété et l'originalité des poses devaient témoigner de leur vérité, où les fleurs, les plantes, insectes, reptiles, poissons, tout devait être scrupuleusement copié et mesuré sur nature. Le hasard des dimensions et des formats avait tout d'abord partagé cette collection en trois classes; Audubon les divisa par livraisons de cinq planches, et, s'enfonçant plus avant encore dans les solitudes du nouveau monde, se détermina à ne rien négliger pour son œuvre de ce que le temps, la persévérance, le travail ou l'argent peuvent accomplir.

Dix-huit mois plus tard, il revenait vers sa famille, alors en Louisiane, et, après avoir exploré les vastes forêts environnantes, après avoir fait d'inutiles tentatives pour réunir des souscripteurs dans plusieurs villes de l'Union et déterminer les graveurs américains à reproduire ses travaux, tâche qu'ils trouvaient au-dessus de leurs forces, il se décida courageusement, mais le cœur serré, à chercher ailleurs des appuis, et il partit pour l'Europe le 17 mai 1826.

La transition était douloureuse : le découragement s'empara de l'Américain à l'aspect des fertiles rives de l'Angleterre. Sans tenir compte de ses nombreuses lettres d'introduction, il se considérait comme isolé et perdu au milieu du monde. Il supposait à chaque Européen des talents supérieurs à ceux des habitants de l'autre bord de l'Atlantique; enfin il sentit défaillir son cœur lorsque, pour la première fois, il arpenta les rues de Liverpool sans rencontrer un regard ami : « Je me serais sauvé dans les bois, dit-il, si j'en avais trouvé à ma portée. »

Cependant, à peine avait-il présenté quelques-unes de ses



La Grive rousse (TURDUS RUFUS) (1). — D'après Audubon. — Dessin de Freeman.

(1) La grive rousse, orphée, ou petit moqueur d'Amérique (*Turdus rufus* ou *Orpheus*), a le bec noir, mince, assez long, légèrement arqué, comprimé, pointu, voûté sur le milieu de la mandibule supérieure, tranchant sur les bords, le bout recourbé; la mandibule inférieure, d'un bleu clair à sa base, est presque droite; les narines, oblongues, sont à demi fermées par une membrane. La forme générale de l'oiseau est élégante et légère. Ses pieds, bruns, sont allongés et forts; ses tarses, comprimés, sont réticulés vers le haut ainsi que les doigts et le tibia, et les ongles sont resserrés, recourbés, aigus. Son moelleux plumage est tacheté, *grivelé*, c'est le mot. La première penne de ses ailes est courte; la quatrième et la cinquième sont les plus allongées; on en compte douze à la queue, toutes longues et arrondies. L'iris est jaune. La couleur générale de l'oiseau est d'un brun

lettres que son horizon commença à s'éclaircir. Ses dessins, publiquement exposés, furent loués dans les journaux ; la joie enfla son cœur, et une fois les premières difficultés surmontées, il sembla qu'il n'en dût plus jamais connaître. Ce que Philadelphie avait refusé, Liverpool l'accordait. Plusieurs villes anglaises accueillaient avec faveur l'ornithologiste américain ; en Écosse, il rencontrait non-seulement la plus bienveillante hospitalité, mais un véritable enthousiasme. Lorsqu'il mit entre les mains des graveurs son premier dessin, il n'avait pas encore obtenu, à ce qu'il affirme, une souscription ; en quittant Édimbourg, il en comptait soixante-quinze, lui assurant ensemble plus de quatre cent mille francs pour une publication qui commençait à peine.

Sans cesser d'être nomade, l'existence d'Audubon devint dès lors toute autre. Le monde civilisé eut sa part dans les courses errantes du naturaliste. Il parcourut l'Angleterre, l'Écosse, visita Paris en 1828, et il fut reçu avec faveur par les riches, les puissants, même par les habiles. Il est vrai que nulle opinion scientifique n'avait à redouter en lui un adversaire. Les théories n'ont guère préoccupé Audubon ; il a apporté des faits et a laissé aux savants le soin de les grouper et d'en tirer des conséquences : aussi l'exactitude minutieuse de ses dessins, les particularités souvent intéressantes de ses récits ont-elles trouvé chez tous des admirateurs, et son œuvre obtint de Cuvier ce bel éloge : « Que c'était le plus gigantesque, le plus magnifique monument que l'on eût encore élevé à la nature. »

La fin à une autre livraison.

LES INSECTES FOSSILES DANS L'AMBRE.

Au nombre des faits les plus curieux et les plus utiles de la science, on ne saurait omettre la conservation si parfaite de certains corps organisés au sein des couches solides. Cette conservation est telle qu'à l'aide des seuls caractères qui subsistent, le géologue peut déterminer non-seulement la classe, l'ordre ou la tribu, mais le genre et même l'espèce à laquelle le corps organisé a appartenu, et rétablir ainsi les flores et les faunes qui se sont succédé depuis les temps antédiluviens les plus reculés jusqu'à l'époque actuelle.

L'un des exemples les plus remarquables de conservation de cette sorte est celui d'insectes, d'arachnides et de petits reptiles dans l'ambre. Les plus faibles organes des insectes, les portions les plus frêles et les plus délicates de leur corps, les ailes, les antennes, les filaments soyeux des pattes, du corselet, ont gardé intactes leur forme, leur structure, souvent aussi leur couleur et jusqu'à leur composition organique. On trouve de même dans cette substance divers débris de végétaux, des tiges, des feuilles, des fleurs. A Upsal, dans le cabinet de la Société des sciences, on possède un beau morceau d'ambre contenant une corolle admirablement conservée. Dans ces divers débris de végétaux, les vaisseaux, nervures, cellules, stigmates, sont encore distincts ; on peut en voir de nombreux et magnifiques exemplaires dans les riches collections du Muséum d'histoire naturelle de Paris.

Pour s'expliquer cette merveilleuse conservation de corps fossiles, il faut se rendre bien compte de la nature de l'ambre, de ses caractères minéralogiques et de son gisement.

L'ambre, autrement dit succin, que les fumeurs apprécient et dont on se sert quelquefois comme d'un objet de parure, est une substance jaunâtre, résinoïde, très-légère, assez dure, et de nature organique. Ses propriétés physiques et chimiques le rapprochent tout à fait des gommes et des résines ; comme ces dernières substances, il brûle facilement au feu ; il répand alors une odeur assez agréable. On sait, d'autre part, que l'ambre frotté avec une étoffe de laine ou de soie accuse facilement l'électricité résineuse.

On rencontre l'ambre en Sicile, en France, et en divers autres points de l'Europe centrale et méridionale ; mais la plus grande partie de l'ambre répandu dans le commerce provient de la Prusse septentrionale. Il est, en effet, très-abondant le long des côtes de la Baltique, depuis Memel jusqu'à Dantzick, et principalement aux environs de Kœnigsberg. Les flots de la mer le jettent sur le rivage, ou bien on le pêche au moyen de filets. Les côtes de la Baltique sont formées d'un terrain de sables, d'argiles et de lignite ; c'est dans ce terrain que se trouve l'ambre, en petites masses disséminées dans les couches. Les sables et les argiles, de nature friable, sont facilement désagrégés par les flots ; l'ambre dégagé flotte à la surface.

Nous avons dit que dans son gisement l'ambre était accompagné de lignite ; d'après cette dernière circonstance, on présume qu'il est, comme ces lignites eux-mêmes, d'origine organique : ce serait une résine qui aurait coulé de certains arbres ; et ce qui confirme cette conjecture, c'est que l'ambre conserve quelquefois l'empreinte de tiges et d'écorces ; en coulant, il a englobé sur son passage les petits corps qu'il rencontrait, et particulièrement les insectes qui fréquentent le voisinage des grands arbres, ou qui vivent sur le tronc, la tige, l'écorce, tels que les fourmis, quelques coléoptères, lépidoptères, etc. Ces petits animaux, soit qu'ils fussent morts au moment de l'envahissement, soit qu'ils eussent été simplement surpris par la coulée glutineuse, n'ont dû subir, une fois enveloppés, aucun genre d'altération, ni physique, ni organique, la résine ayant été assez fluide, d'une part, et d'autre part les enveloppes propres de l'insecte ayant offert assez de résistance pour que souvent il ne se soit produit aucun dérangement matériel. Une fois enseveli, l'insecte, protégé contre le contact de l'air par toute l'épaisseur de l'enveloppe minérale, n'a pu subir la décomposition putride, à laquelle sont nécessaires l'oxygène, l'azote, etc. C'est ainsi que l'animal a pu traverser sans altération des milliers d'années ; et si aujourd'hui l'on extrayait de l'ambre quelques-uns de ces corps, et qu'on les soumît à l'analyse chimique, nul doute que l'on n'y rencontrât les mêmes principes, dans la même quantité absolue et dans les mêmes proportions relatives qu'à l'état vivant ; il en serait de ces animaux, sur une échelle plus petite, il est vrai, comme de ces grands pachydermes, tels que les mammouths et les rhinocéros, dont l'on rencontre chaque jour les cadavres ensevelis avec leurs chairs dans les glaces polaires.

Les insectes conservés dans l'ambre sont aussi anciens que ces grands animaux. La plupart ont disparu de la création actuelle ; et un fait remarquable, c'est que quelques-unes de leurs espèces se rapportent par leur analogie aux espèces les plus méridionales des climats méditerranéens et même des régions intertropicales ; quelques autres appartiennent à des genres qui habitent actuellement hors de l'Europe ; enfin un certain nombre d'entre elles forment des genres nouveaux qui n'ont pas de représentants parmi les genres actuels. Toutes ces circonstances font remonter à un âge très-ancien

rouge brillant. A travers les deux longues ailes se prononcent, sur l'extrémité des petites couvertures et sur celle des plumes secondaires, deux belles raies blanches frangées de noir en dessus. Le dessous de l'oiseau est d'un blanc jaunâtre semé de taches d'un brun riche ; les dernières couvertures de la queue, teintées de rouge, paraissent moins foncées. La femelle, à peu près semblable au mâle, a les rayures des ailes plus étroites, les taches sur la gorge moins sombres. La longueur de ces oiseaux dépasse peu 20 centimètres, et l'étendue de leurs ailes, 33.

Le nid est placé sur un chêne noir, espèce commune sur les barrews du Kentucky, dont le bois ne sert qu'au chauffage, et dont les glands abondants engraissent les cochons.

Le serpent noir, fort actif, grimpe agilement le long du tronc des arbres, glisse à terre entre les buissons et disparaît, tellement vélocc qu'il échappe à toute poursuite. Il se nourrit d'oiseaux, de grenouilles, d'œufs, de petits quadrupèdes, et montre une grande antipathie pour les autres espèces de serpents, qu'il combat à outrance à la moindre provocation, quoique dépourvu lui-même de crochets.

la formation de l'ambre : les géologues présument qu'il appartient au terrain tertiaire.

PROCÉDÉ POUR S'AFFRANCHIR D'UN SERMENT D'HOMMAGE.

Un chevalier portugais, nommé Martin Vasquez da Cunha, tenait à fief le château de Celourico pour la reine dona Beatriz, femme de don Alphonse III. Il voulut se démettre de sa charge, mais la reine refusa. Abandonner le château purement et simplement, c'eût été encourir le reproche de félonie, car il avait prêté serment de défendre Celourico envers et contre tous, et de ne le remettre qu'à la reine. Dans son embarras, Martin Vasquez envoya des messagers dans toutes les cours de l'Europe, pour soumettre un cas si difficile aux rois, aux chevaliers et aux plus habiles docteurs. Muni d'une consultation en forme, il mit dans son château un coq, une poule, un chat, un chien, du sel, de l'huile, du vinaigre, du pain, de la farine, du vin, de l'eau, de la viande, du poisson, des ognons, des ferrements, des clous, des flèches, une rondache, une lance, un bassinet, des cordes, du bois, une meule, un panier, un coutelas, des charbons, un soufflet, de l'amadou, un fusil et des pierres à feu. Sur la muraille, il fit porter des pierres comme pour repousser un assaut ; puis il mit le feu à un des bâtiments compris dans l'enceinte du fort, et fit sortir de la place tous les hommes qui s'y trouvaient. Demeuré seul, il ferma les portes en dedans et les barricada. Cela fait, entre deux créneaux il attacha une poulie et une corde, à l'extrémité de laquelle un panier fut fixé. Au moyen de cet appareil, il descendit dans le fossé en se laissant glisser le long du rempart. Mais ce n'était pas tout que d'être hors de la place, il fallait empêcher que d'autres s'y introduisissent par le même procédé. Il y mit ordre en remontant le panier et rejetant la corde par-dessus les murs. Alors le gouverneur, montant à cheval, fit trois fois le tour du château, en criant à chaque fois : « Rescousse au château de la reine qui se perd! » Personne ne paraissant, Martin Vasquez se tint pour dûment exonéré de son serment.

Martin Vasquez pratiqua le premier cet ingénieux procédé pour s'affranchir d'un serment d'hommage. Les formalités qu'il avait observées furent ensuite sanctionnées dans la loi des *partidas*, en Castille. *Histoire de don Pèdre.*

Hasard. — Il n'y a point de hasard : tout est épreuve, ou punition, ou récompense, ou prévoyance. VOLTAIRE.

CYPRIEN DESPOURRINS,

LE POETE DES PYRÉNÉES.

Lettre au Rédacteur en chef.

Monsieur,

Un de vos articles sur les Pyrénées m'a rappelé un souvenir consigné sur une page d'album que je vous envoie, m'imaginant qu'elle vous intéressera peut-être ; et dans cette espérance, je me permets d'y joindre quelques éclaircissements dont vous disposerez à votre gré.

Je revenais d'Espagne par la vallée d'Aspe ; mon muletier m'avait demandé quelques heures de repos pour ses mules au pied du fort d'Urdos, et, me souciant assez peu pour moi-même de cette halte dans un mauvais cabaret, j'avais pris les devants. La beauté sauvage du site m'entraînait, quand bientôt, par un brusque changement, comme il arrive souvent dans les vallées de montagnes, je vis s'ouvrir devant moi un joli bassin circulaire, bien arrosé, bien cultivé, bien planté, garni d'une demi-douzaine de villages, et entouré de pâturages et de riants bocages qui s'élevaient avec toutes sortes d'ondulations jusqu'à la région des escarpements et des neiges. A ma droite, au faîte d'une colline toute diaprée de bouquets de peupliers et de hêtres, et dominant d'une centaine de mètres un village, se dressait un obélisque qui se détachait comme un trait de lumière sur les ombres de la montagne. « Ah ! me dis-je, quelque bataille est donc venue ensanglanter ces beaux lieux ! Voilà le souvenir du canon. Ou plutôt ne serait-ce pas un monument d'honneur à la mémoire de quelque général né dans ces paisibles vallées et demeuré la célébrité du pays ? » J'avais de l'avance ; le monument n'était qu'à un quart d'heure de la route : commémoration d'un héros ou commémoration d'un combat, je n'étais pas fâché, au moment où je remettais le pied sur le sol de France, de m'y heurter à un monument de notre gloire. Je m'engageai donc dans un des sentiers de la prairie, et commençai à gravir.

Jugez de ma surprise lorsque, arrivé au pied de ce superbe obélisque de marbre blanc, au lieu des trophées militaires que je m'attendais à y trouver, mes yeux tombèrent sur le trophée champêtre dont je vous adresse le dessin. La musette, le flageolet, les deux tambours de basque, le chalumeau : je reconnus bien vite les insignes d'un musicien de la montagne. Quatre vers en béarnais, gravés sur une autre face du piédestal, et dans lesquels je démêlai tant bien que mal une allusion au pasteur d'Arcadie : *Et in Arcadia*, achevèrent de donner à ma découverte toute certitude. J'avais lu autour du médaillon : *A Despourrins, la vallée d'Aspe.* Despourrins était donc un poëte de la vallée auquel ses compatriotes avaient élevé ce monument.

Sans doute, si Despourrins avait composé ses poésies en français, j'aurais été inexcusable ; mais partout ailleurs que dans le Béarn on me pardonnera mon ignorance. Despourrins est, en effet, un auteur de pastorales, non point de pastorales comme il y en a tant à l'usage des boudoirs et des cours élémentaires, mais de vraies pastorales des champs, à l'usage des vrais bergers. J'avais entrevu de loin un montagnard ; j'allai à lui, et il me mit au courant en deux mots d'une justesse parfaite. « Ah ! monsieur, me dit-il, voyez-vous, nous ne sommes pas de grands poëtes dans la vallée ; quand nous voulons nous divertir sur les pâturages, c'est toujours une chanson de Despourrins que nous chantons. C'est pour cela que la vallée s'est réunie pour lui dresser cette pierre dans cet endroit-ci, d'où il était. »

On ne s'est pas contenté de lui élever un obélisque, on l'a imprimé très-dignement en un beau volume qui contient ses vers et sa musique ; si bien qu'à l'aide de ce volume, que j'eus soin de me procurer dans la ville prochaine, je serais en état de vous parler de Despourrins presque aussi savamment qu'un littérateur béarnais. Ce n'est pourtant pas ce que je veux : ce qui me touche, ce qui m'a mis la plume à la main, c'est cet acte de reconnaissance. N'y a-t-il pas là un exemple ? Pourquoi n'élève-t-on, en général, de monuments qu'aux hommes dont la renommée a répandu le nom ? Ceux dont les bienfaits sont demeurés concentrés dans l'intérieur d'une ville ou d'un canton ne méritent-ils point aussi qu'on se souvienne d'eux au pays natal ? Précisément parce qu'ils sont de nature à trouver un plus grand nombre d'imitateurs, n'est-il pas d'autant plus utile de recommander leur exemple ? Et enfin n'est-il pas d'autant plus glorieux pour leur pays de les honorer, qu'il témoigne par là de sa gratitude et non point de son orgueil ? Voilà, monsieur, les réflexions qui m'ont engagé à vous adresser l'esquisse de ce petit monument, l'enseignement moral qui en émane me paraissant tout à fait dans l'esprit de votre excellent recueil (1).

Agréez, etc.

(1) Notre bienveillant correspondant nous permettra de compléter sa lettre par quelques mots. Les poésies de Cyprien Despourrins sont du milieu du dix-huitième siècle. L'auteur les composa en partie à Accous où il était né, et en partie à Saint-Savin, dans la belle vallée d'Argelès, où il s'établit en 1746, et où l'on montre encore sa maison. Bien qu'éloigné de sa vallée natale, il demeura toujours fidèle à l'idiôme qu'il avait appris à y parler, et c'est

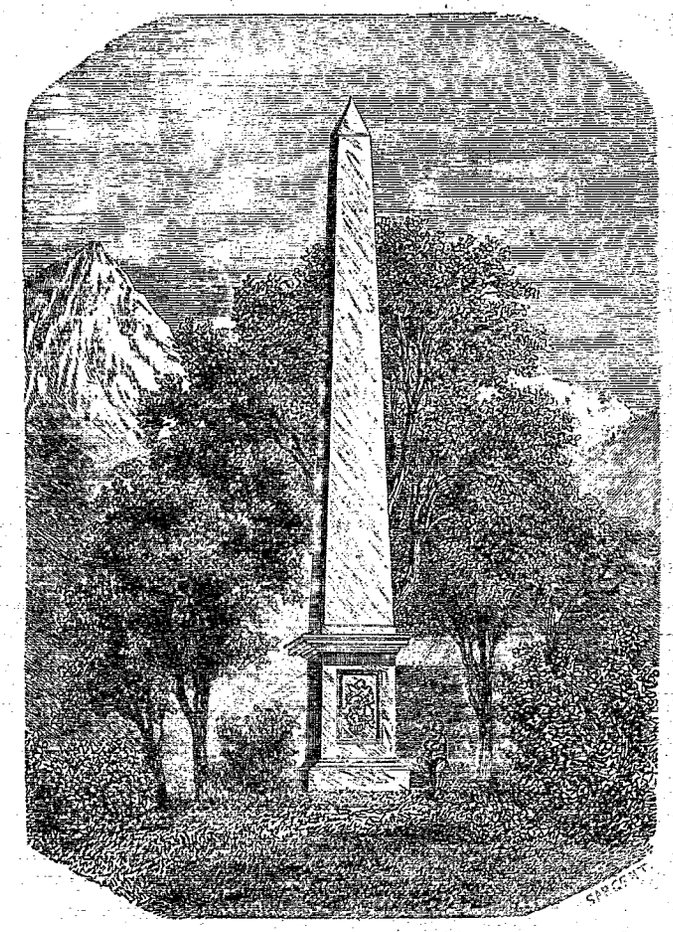
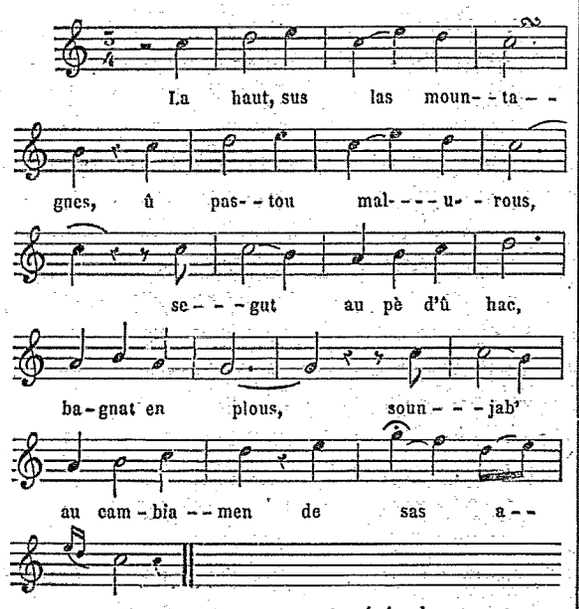


Fig. 1. Monument élevé à Despourrins dans la vallée d'Aspe

une circonstance à laquelle ses compatriotes de la vallée d'Aspe se sont montrés fort sensibles. Il n'est pas nécessaire d'être Béarnais, comme notre correspondant paraît le supposer, pour connaître Despourrins; tous ceux qui ont visité les Pyrénées avec un peu de goût, non-seulement pour leurs sites, mais pour leur population, le connaissent au moins de nom. Ses chansons y sont populaires dans toute la région béarnaise, et quelques-unes s'y chantent si communément qu'on peut en quelque sorte les y regarder comme nationales. La plus célèbre est celle qui commence ainsi :



PROCÉDÉS D'E. DUVERGER.

Voici la traduction de ce premier couplet :

Là-haut, sur les montagnes, un pasteur malheureux,
Assis au pied d'un hêtre, baigné de pleurs,
Songeait au changement de ses amours.

C'est la plainte d'un pasteur qui se lamente des dédains de sa fiancée, entraînée loin de lui par les mœurs plus élégantes de la ville. Quelques couplets, malgré leur simplicité, sont empreints de la plus honnête fierté, et l'on conçoit sans peine que les jeunes hommes de la montagne aient du plaisir à se les répéter pour s'entretenir dans le sentiment élevé de la vie pastorale qui les caractérise, et dont tous ceux qui ont discouru avec eux ont sans doute conservé le souvenir. Voici quelques-uns de ces couplets dont nous citons le texte même; car la traduction ne suffirait pas : dans les poésies populaires, le son des mots, s'il est permis d'aller jusque-là, n'est peut-être pas un élément moins essentiel de grâce et de succès que le sens même de la phrase.

« Dé richesses mé passi, d'aünous, dé qualitad;
» You nou soy qu'û pastou; més nou'n y a nad
» Qué n'eus surpassi touts en amistad.

» Encouére qué sy praubé, dens moun petit estat,
» Qu'aymi may moun berrét tout espélat
» Qué nou pas lou plus bèt chapeü bourdat.

» Las richesses deü moundé nou hèn qué da turmén;
» Et lou plus bèt seignou dab soun aryén
» Nou baü pas lou pastou qué biü countén. »

De richesses je me passe, d'honneurs, de qualité;
Je ne suis qu'un pasteur; mais il n'y en a aucun
Que je ne surpasse en amitié.

Encore que je sois pauvre, dans ma petite condition,
J'aime mieux mon béret tout râpé
Que non pas le plus beau chapeau galonné.

Les richesses du monde ne font que donner du tourment;
Et le plus beau seigneur avec son argent
Ne vaut pas le pasteur qui vit content.

Voilà en effet de la vraie poésie de bergers; et c'est une poésie que bien des leçons de philosophie ne valent pas. Le mâle esprit de nos montagnards des Pyrénées y respire.

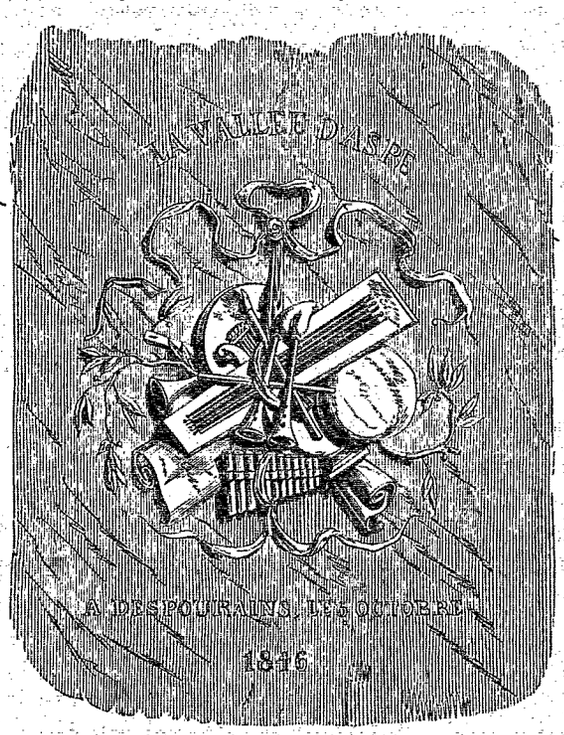


Fig. 2. Bas-relief du piédestal.

SCÈNE D'AUTOMNE.

Salon de 1852. Peinture. — La Pêche, scène d'automne, par M. Henri Baron. — Dessin de M. Henri Baron.

M. Baron, artiste ingénieux, coloriste brillant, aime à peindre la vie fastueuse, élégante, oisive. Sa fantaisie s'est créé, en dehors des contrées connues et des siècles écoulés, un Eldorado aristocratique, une noble Arcadie, décorée de châteaux splendides, peuplée de duchesses et de seigneurs étincelants de soie ou resplendissants de pourpre.

Le tableau que nous esquissons représente quelques-uns des habitants de ce pays imaginaire, coquettement groupés sur un pont somptueux qui sert d'escalier à l'entrée d'une villa : un ou deux de ces galants personnages pêchent nonchalamment, à la ligne, des poissons rouges sans doute; on ne saurait supposer des hôtes vulgaires à l'onde cristalline qui coule si fièrement entre ces rives de marbre.

Dans son ensemble, cette composition est loin d'être sans grâce; on peut lui reprocher seulement d'être un peu théâtrale. Ce n'est point la réalité de la vie; peut-être n'est-ce pas même sa poésie. La réalité agit plus vivement sur les sens; la poésie agit plus puissamment sur l'âme. Le bouvier de Paul Potter est un franc rustique; on aurait plaisir à l'entendre parler de son troupeau : sa vache sent le lait, et la prairie le foin. Lorsque Claude ou Poussin nous montre un jeune berger à demi couché sur un rocher au bord de la mer, nous rêvons aussitôt avec ce rêveur, notre pensée suit la sienne aux horizons lointains, notre regard plonge avec le sien au sein de l'infini, dans la vaste nature. Mais quel charme inviterait nos désirs à s'égarer en la compagnie glorieuse et pimpante de ces beaux désœuvrés? Est-il sûr que l'on comprendrait leur langage et que l'on se plairait à leurs plaisirs? Ils ont vraiment trop l'air de ne point penser à grand'chose et d'être des « diseurs de rien. » On ne saurait toutefois, à moins de rudesse ou de misanthropie, en médire beaucoup et s'éloigner d'eux avec un front sévère. S'il est difficile de deviner ce qu'il y a en eux, soit de vertus, soit de vices, on ne peut leur refuser tout au moins certaines qualités aimables, l'urbanité, la grâce, le souci de plaire; c'est une société polie. Il n'est point indifférent de les voir en passant. Ces scènes légères doivent convenir à la décoration des châteaux, des salons, comme les dorures, les festons, les draperies et les fleurs. Elles ne provoquent point à la pensée, à l'émotion; mais, souriantes, elles appellent le sourire et caressent doucement les regards distraits.

LE SIÉGE DE GRAVE EN HOLLANDE, EN 1674 (1).

Rabenhaupt, connu pas la défense de Groningue et la surprise de Coëverden, assiégeait Grave depuis trois mois. Chamilly (2), déjà fameux par ses actions à Candie, en Portugal et dans les dernières campagnes, défendait Grave avec quatre mille hommes, ayant pour ingénieurs MM. de Belleville et de Saxis. On vit alors se renouveler, dans une place étrangère, faible et petite, et sans autre mobile que l'honneur, une de ces défenses opiniâtres qu'inspiraient dans les temps anciens le fanatisme, l'amour de l'indépendance, ou la crainte d'un ennemi sans pitié. Certain d'être attaqué, Chamilly s'y prépare en homme habile. Il fait perfectionner tous les ouvrages. On épaissit, on revêt de fascines les parapets, à peine à l'épreuve du canon de campagne. On pratique sur les terre-plein des magasins blindés pour les poudres. Une double palissade, des traverses, des barrières coupent et fortifient le chemin couvert. Des fascines hérissées de piquets et enterrées, des chevaux de frise, des sacs et des traînées de poudre et de grenades, des fougasses dans les digues, des flèches, des logements de contre-approches, étendent, jusqu'au delà même des avant-fossés, les obstacles contre les cheminements de l'ennemi. De vieux bateaux sont convertis en redoutes flottantes. La garnison campe au dehors, travaille, manœuvre, s'exerce à tirer vite et juste, et fait rentrer dans la place les vivres, les bestiaux et tous les matériaux qu'on trouve dans le pays. Rabenhaupt arrive, surprend des amas de fourrages et un convoi de vin destinés pour la garnison. Chamilly sort, attaque à la nage l'ennemi retranché dans une île, et ramène à Grave les munitions. On investit la place; mais les ennemis campent trop près des ouvrages. Chamilly fait taire son artillerie, et quand les ennemis ont assis leur camp, son canon les contraint de s'éloigner. Un poste hollandais reste seul dans l'église d'un village : Chamilly l'y cerne, le force et le fait prisonnier. Instruit que Bois-le-Duc est peu gardé, il forme, tout assiégé qu'il est, le projet de surprendre cette place. Sur ces entrefaites, un détachement de cavalerie française paraît à la vue de Grave. Il venait chercher les otages des contributions. Chamilly, d'un côté, simule une sortie, et va, de l'autre, remettre les otages à la vue même de M. de Rabenhaupt. Mais on resserre la place, et la surprise de Bois-le-Duc est impossible. Chamilly toutefois ne cesse de correspondre avec Maëstricht, et pendant tout le siége, un brave cavalier traversant entre deux eaux les ponts de l'ennemi sur la Meuse, porte et rapporte les lettres. Cependant les ennemis avancent leurs travaux; ils détournent le ruisseau de Peel dans le fossé de leur circonvallation; des soldats vont l'ouvrir, et ramènent quelque temps les eaux dans les marais et dans les fossés de la place. Les digues, tranchées naturelles, et qu'on n'avait pas eu le temps d'aplanir, amènent rapidement les ennemis près de l'avant-fossé. Mais c'est le terme de leurs progrès. Une foule de sorties les arrêtent; tantôt ce sont quelques hommes qui les épouvantent, et tantôt des corps de troupes qui les écrasent. Plusieurs fois on prend leurs logements, on les détruit, et on rase jusqu'à cent toises de digues. Les troupes campées aux deux fronts attaqués se font part de leurs succès et les célèbrent par des cris de joie. Chamilly n'oublie rien pour soutenir leur courage. Il accoutume les soldats à mépriser l'ennemi, à l'accabler d'injures et de sarcasmes. Lui-même, il ne répond qu'en plaisantant aux sommations réitérées de Rabenhaupt. Les progrès des assiégeants n'ont jamais l'air de le surprendre. Souvent il les annonce. « Qu'importe? Eh! tant mieux, dit-il souvent; c'est là que je les attendais. » S'il médite une entreprise, il l'explique aux officiers et aux soldats. Il vit au milieu d'eux, se montre affable et familier, sourit aux chansons que le soldat fait sur lui et sur les ennemis, s'établit, mange et couche dans les dehors, et partage sa table avec tous ceux qui l'approchent. Dans les actions, il est partout, dirige tout, remédie à tout. Maître de pourvoir aux emplois vacants, il laisse aux chefs le soin de choisir ceux qui se distinguent. Un jour, il voit les soldats ébranlés : il les rassemble, leur rappelle qu'en une affaire difficile il ne faut que des gens éprouvés, et offre des passeports à ceux qui voudront se retirer. Tous demeurent, tous rougissent de leurs alarmes, et le soldat demande à juger lui-même les lâches et les déserteurs. Un officier quitte son poste dans un instant de faiblesse : Chamilly dit qu'il en a donné l'ordre, et le malheureux qu'il a sauvé répare sa honte par des actions de vigueur qu'on est obligé d'arrêter. L'infortuné gouverneur de Naërden, Dupas, était prisonnier à Grave. Chamilly lui rend sa liberté, ses armes et l'honneur. Dupas fond sur les assiégeants, lave dans leur sang son injure et tombe percé de coups sur une foule d'ennemis. Rabenhaupt serre de plus près la place. Les batteries flottantes descendent plusieurs fois la Meuse, et prennent en flanc les tranchées; mais enfin le canon coule à fond ces frêles machines. Une mauvaise redoute servait de tête de pont sur la rive droite : on la défend tant qu'il reste un seul bateau pour y communiquer; on la bouleverse ensuite par les

(1) L'auteur de cette belle page de notre histoire est M. Allent, ancien conseiller d'État, mort en 1837. (*Histoire du corps du génie* ou de la guerre de siége, etc. 1800.)

(2) Noël Bouton, marquis de Chamilly, maréchal de France, né à Chamilly en Bourgogne, en 1636, mort en 1715. Il avait servi sous Schomberg en Portugal, en 1663.

fourneaux, et l'artillerie de la place en dispute longtemps les ruines à l'ennemi. De la rive droite, il fait brèche à l'un des bastions sur la Meuse, que rien ne couvrait, et l'attaque par la rive gauche en suivant une espèce de berge que la grève formait le long des ouvrages; mais un fourneau joue derrière les assiégeants et les épouvante; la garnison les prend en flanc, les coupe et les taille en pièces. Les princes d'Orange, de Lorraine, de Waldeck et le Rhingrave arrivent au camp de Rabenhaupt. Leur présence ranime les assiégeants; ils s'avancent sur les digues, ils passent l'avant-fossé sur des ponts de joncs; mais les poudres et les grenades, semées sous leurs pas, éclatent et jettent parmi eux le désordre. Quelques-uns s'élancent dans le chemin couvert; on les y perce à coups de piques. Partout, derrière les palissades et les barrières, ces longues armes, soutenues par la mousqueterie, arrêtent les ennemis, tandis que la cavalerie et le reste de l'infanterie fondent, l'épée à la main, sur ceux qui traversent les glacis, les culbutent, les prennent, les tuent ou les précipitent dans les avant-fossés. Les ennemis reviennent à la charge, se logent enfin sur les glacis, mais ne peuvent emporter et n'osent plus attaquer le chemin couvert. Leur perte est énorme, mais la garnison diminue. Les meilleurs officiers périssent. Les travaux restent sans ingénieurs. Belleville est emporté d'un coup de canon. Saxis meurt criblé de blessures. Chamilly dirige lui-même les retranchements et les mines, secondé par le jeune Beaumont, neveu de Saxis, qui le formait à son métier. Toute la ville est en ruines, et les débris consommés par les ouvrages de défense; une seule maison et des caves pour les malades et neuf cents blessés; plus de médicaments; des tentes pour magasins de vivres; les troupes bivouaquées dans les dehors; les bombes, les boulets rouges, une grêle de grenades lancées avec des mortiers, et surtout les coups de revers des attaques opposées, ne laissant plus au soldat où reposer sa tête; tout criait à Chamilly de se rendre. Mais l'ennemi rebuté et respectant sa contrescarpe; les dehors intacts; l'hiver qui s'approchait; les pluies prêtes à grossir la Meuse; les inondations forçant l'ennemi de s'éloigner; une garnison enfin fatiguée et non découragée, tous ces motifs l'arrêtaient encore. Un ordre du roi survient. Le monarque, préférant à la place le salut du reste de la garnison, prescrit à Chamilly de capituler. Le prince d'Orange signe avec joie les conditions que Chamilly propose. L'artillerie aux armes de France, les pontons de cuivre, des chariots couverts, la liberté d'emmener les déserteurs, tout ce qu'il exige, on l'accorde à sa fermeté, à l'estime qu'il inspire, à la crainte de prolonger le siége. La garnison, précédée de ses canons et chargée des dépouilles ennemies, défile devant le prince d'Orange, et revient en triomphe sur les frontières de la France. De tous côtés, on se presse pour voir la garnison de Grave et son gouverneur. Une foule de grades et d'emplois récompensent leurs services. Le roi, l'armée, la France entière, et les ennemis eux-mêmes, honorent à l'envi cette action, ou plutôt cette suite d'actions et de combats, où, pendant trois mois, une armée nombreuse, pourvue de tout et libre de ses mouvements, fut vaincue par une garnison faible, resserrée, manquant de vivres et sans abris (1).

(1) Le prince de Ligne écrit dans ses Mémoires :

« C'est à moi que M. de Chamilly a dû sa statue. Le roi (Louis XVI) entendit un jour que je recommandais quelqu'un à M. d'Angivilliers; il me dit : « Je parie que c'est un mauvais » sujet à qui vous voulez faire avoir une place ! » Je lui répondis : « Je souhaite que Votre Majesté en ait beaucoup comme cela : » c'est celui qui a défendu Grave.—Vous avez raison, dit le roi.» Il donna l'ordre de faire sa statue, et il me parla de sa défense et de ses actions à merveille. »

LA TABLE DU SOLEIL.

Dans l'ancienne Éthiopie, il y avait devant chaque ville une prairie qu'à certains jours, au lever du soleil, on trouvait toute couverte de viandes bouillies d'animaux à quatre pieds. Quiconque avait faim pouvait y prendre librement son repas. Dans l'origine, le peuple croyait que la terre avait produit d'elle-même ces viandes sous les premières chaleurs de la lumière, et, pour ce motif, on appelait la prairie *la Table du soleil*. Plus tard, on devina bien que c'étaient les magistrats qui faisaient porter secrètement tous ces mets pendant la nuit; mais on continua à feindre de n'en rien savoir, à peu près comme agissent, à la nuit de Noël ou à Pâques, de malins petits enfants qui commencent à grandir : ils n'ignorent plus que ce n'est ni le petit Jésus, ni les cloches qui leur envoient des friandises ou des œufs rouges, mais ils trouvent profit à feindre, le plus longtemps possible, leur innocente crédulité.

Bernardin définit la véritable vertu, « un effort fait sur » nous-mêmes pour le bien d'autrui, dans l'intention de » plaire à Dieu seul. »

L'ÉDUCATION PRÉMATURÉE.

Fragment inédit de Péron (1).

Toujours sublime dans ses opérations, la nature semble s'être assigné à elle-même des lois immuables qu'on ne saurait impunément la forcer à franchir. Toujours sûre d'atteindre le but qu'elle se propose, elle y marche d'autant plus certainement qu'elle s'en approche plus lentement. Vouloir l'y précipiter, c'est la retarder, c'est contrarier et ses plans et ses moyens d'exécution. Le temps est le premier de ses moyens; il faut lui en laisser la disposition tout entière.

Transportés tout à coup des régions tempérées de la Seine sous les régions brûlantes des tropiques, les arbres que nous portions avec nous, peu préparés à cette température fécondante, privés du repos ordinaire que la nature leur accordait pour réparer leurs forces épuisées; nos arbres, dis-je, se livrèrent rapidement à une végétation trop subite et trop grande pour qu'elle ne leur devînt pas funeste.

De longs jets s'élancèrent tout à coup de leurs troncs; les bourgeons se tuméfièrent, les feuilles parurent, les fleurs s'épanouirent, et les fruits bientôt leur succédèrent... Précocité funeste!... Absorbée par cette végétation extraordinaire, la sève s'épuisa dans ses canaux. Les organes destinés à son élaboration n'étant pas préparés, les arbres languirent; leurs feuilles amollies, délicates, se flétrirent; les fleurs se fanèrent; les fruits à peine formés maigrirent et tombèrent; et si la main intelligente du jardinier n'eût retranché promptement toutes ces productions prématurées, les troncs eux-mêmes, languissants déjà, n'eussent pas tardé sans doute à périr.

Parents indiscrets qu'un amour trop aveugle égare, puisse cet exemple vous épargner et des fautes et des regrets! De même, en effet, que la bonté, que la perfection des fruits d'un végétal dépend essentiellement de la vigueur et du tronc et des rameaux; de même, dans l'homme, le développement des facultés morales doit être toujours subordonné à celui des forces physiques. Jardinier imprudent, gardez-vous de

(1) Un savant professeur a la bonté de nous communiquer ce fragment inédit, trouvé dans les papiers de Péron. Il y a tout lieu de penser que ces pages du célèbre Péron ont été écrites en 1801, à l'île de France.

François Péron, né en 1775, mort en 1810, a pris part à l'expédition aux terres australes commandée par Baudin de 1800 à 1804; il en a constaté les résultats scientifiques dans une relation en trois volumes publiés à Paris. Il avait rapporté de ses voyages plus de cent mille échantillons zoologiques. On sait qu'il a rendu beaucoup d'autres grands services à la science, surtout par ses expériences sur la température des couches successives de l'eau des mers.

le presser trop... Vous obtiendriez des fruits précoces, mais qui, ne valant rien eux-mêmes, n'auraient pas laissé d'épuiser le tronc qui les porta.

25 nivôse.

LA VIE HUMAINE.

Dans le livret du Salon, sous le chiffre qui renvoie au dessin dont notre gravure est une reproduction réduite, on lit les lignes suivantes :

« Figurer la vie, c'est figurer l'activité diverse, les relations mutuelles des deux sexes et des âges. — Tel est l'objet qu'on s'est proposé dans cette composition.

» Le jeune homme revenant de sa première excursion dans le monde, quitte sa barque et monte au rivage. L'homme et la femme, à l'âge de maturité, l'époux et l'épouse, l'attendent debout près de l'autel. Ils lui offrent le pain et le vin, symboles antiques du repas. La femme tient dans sa main le diapason, l'homme la règle, sources de l'harmonie et de la mesure. Le vieillard indique du geste au jeune homme le couple dans lequel réside maintenant la vie à son plus haut degré de développement. La vieille femme attend avec une émotion contenue le successeur de la génération qui remplace la sienne. La jeune fille, encore abritée sous le manteau de l'aïeule, considère avec un intérêt curieux la scène qui se déroule devant elle. — Le paysage reproduit le contraste qui existe dans la vie des deux sexes. Du côté de l'homme est l'espace sans limite, l'Océan avec ses hasards ; du côté de la femme, la vallée avec son horizon fermé, le bocage, la ville, le tombeau. »

Cette description, si claire et si précise, ne laisse aucun doute sur le caractère du dessin. La scène que l'on a sous les yeux et qui saisit par une sorte d'apparence mystérieuse, est le résumé figuré d'une doctrine philosophique sur la vie humaine et particulièrement sur la famille : c'est un symbole.

Le livret révèle un autre fait qui mérite d'attirer l'attention.

L'auteur principal du dessin n'est ni un peintre ni un dessinateur : c'est un esprit voué à l'étude de la destinée et des devoirs humains ; c'est ce que l'on appelle, dans le sens excellent de ce mot, un philosophe. M. Gustave d'Eichthal n'a point conçu seulement l'idée générale de la composition ; il a imaginé l'ensemble et les détails ; il a dessiné idéalement et il a dicté aux dessinateurs la physionomie, le geste, le mouvement, le costume de chacun des personnages ; il a marqué le choix, la place des accessoires, des ornements ; il a déterminé la signification, la valeur des moindres lignes ; il n'est pas un trait qu'il ait abandonné au hasard ou à la simple inspiration du goût ; en un mot, les deux habiles artistes qu'il s'est associés ont mis seulement leur science pratique au service de sa pensée : l'un et l'autre se sont faits, pour ainsi dire, sa main et son crayon. Cette sorte de collaboration est peut-être un exemple unique en notre temps de la manière dont l'on sait qu'un très-grand nombre de peintures ont été exécutées aux grandes époques de foi, et notamment au moyen âge. C'était ainsi que les religieux faisaient représenter sur les murs de leurs cloîtres les tableaux qui leur étaient apparus dans leurs méditations ou leurs extases.

Le dessin de M. d'Eichthal, lors même qu'il ne serait point l'expression d'une haute idée philosophique, aurait une valeur réelle comme œuvre d'art. Il plaît à la vue avant de mettre en mouvement la pensée. Le type des figures est noble ; les attitudes sont gracieuses et dignes ; un sentiment calme, sérieux, tempéré de sérénité, de tendresse, respire sur les diverses physionomies de ce groupe, agréablement encadré dans un paysage à la fois sobre et varié.

Quant à l'idée, bien qu'elle nous paraisse très-transparente sous le dessin, il y aurait, ce nous semble, quelque témérité de notre part à vouloir dès aujourd'hui la sonder tout entière et la juger. La composition symbolique de M. d'Eichthal ne doit être considérée que comme le frontispice d'un livre où la théorie sera exposée avec tous ses développements. Nous n'osons donc hasarder ici rien de plus qu'une indication de ce que nous croyons entrevoir.

Supposons qu'un peintre ait eu la volonté de donner l'idée de la constitution de la famille aux premiers âges de l'histoire humaine ; il est probable que son tableau offrirait à peu près l'aspect suivant. Comme figure principale et dominant toutes les autres, on verrait un vieillard dont l'attitude et les traits austères exprimeraient l'autorité absolue. A sa droite, et au-dessous de lui, serait placé son fils aîné suivi de ses fils, de ses frères, tous inclinés en signe d'humilité et d'obéissance passive. A gauche, et à un degré très-inférieur, seraient représentées les femmes, toutes, sans en excepter l'épouse du vieillard, couchées sur le sol sinon prosternées, subissant sans lutte la domination inflexible du chef de la famille, acceptant sans élever une plainte l'infériorité de leur sexe.

Telle a été, en effet, la famille pendant une longue suite de siècles et chez presque tous les peuples. Le père avait droit de vie et de mort sur ses enfants. L'épouse, achetée comme une esclave ou une servante, pouvait être, selon le caprice du maître, répudiée, rejetée du sein de la famille, chassée du foyer. Le fils aîné héritait seul de l'autorité du père. La naissance d'une fille était regardée comme un malheur ou une honte (1).

Insensiblement, ce sombre tableau s'est modifié au cours de l'histoire. La domination paternelle a dépouillé le caractère du despotisme militaire. La femme s'est relevée de l'antique réprobation qui pesait sur elle. La protection a cessé d'être oppressive, la soumission d'être abjecte, la terreur de prévaloir sur l'amour ; les rapports sont devenus, dans la famille comme dans la société, plus humains et plus affectueux.

Ainsi étudiée, depuis ses origines jusqu'à notre siècle, la vie humaine offre donc une série de modifications que l'on pourrait aisément figurer dans une suite de représentations symboliques analogues à celle que M. d'Eichthal a adoptée pour préparer l'attention publique à l'exposition écrite de sa doctrine. Cette série de tableaux constituerait ainsi, sous un aspect général qui aurait assurément de la grandeur, une histoire philosophique de l'humanité. N'est-ce point, du reste, supposer ce qui existe, et ne trouverait-on point cette histoire si l'on voulait la chercher ? L'art, qu'il ait conscience ou non de son œuvre incessante, symbolise siècle par siècle, génération par génération, la marche lente, mais toujours progressive, du genre humain.

Si nous avons compris la pensée de M. d'Eichthal, il ne vient point enseigner ou prédire des modifications nouvelles au sein de la famille ; il se propose seulement de constater et d'interpréter celles qu'ont amenées le développement naturel de la morale et des mœurs.

La vieillesse aimée, respectée, honorée, supérieure par sa longue expérience, par ses bienfaits, par ses droits à la reconnaissance, se repose, se souvient, attend. Bienveillante et douce, chère à l'enfance dont elle a la naïve bonté, elle encourage par son approbation, elle fortifie par ses conseils les générations qu'elle a précédées dans la vie.

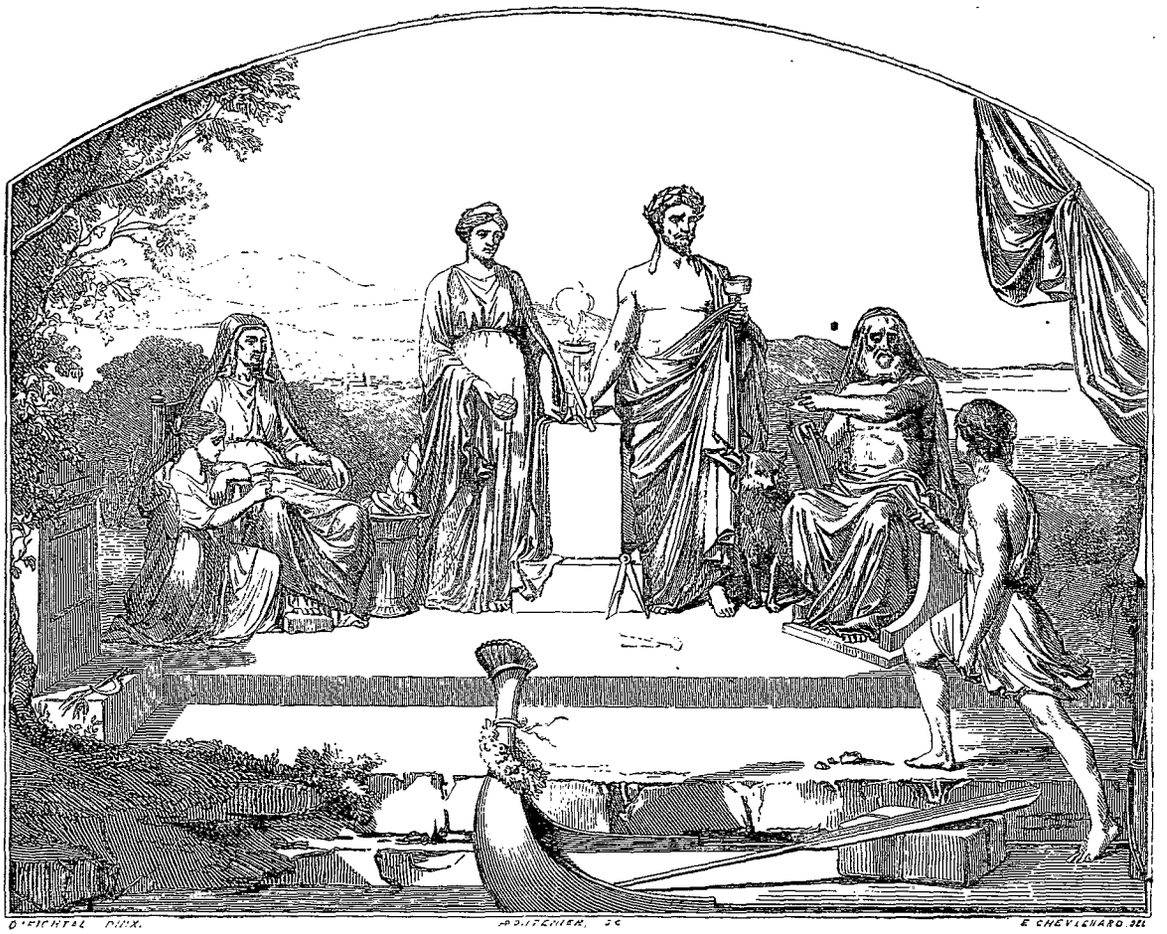
La résolution et l'action appartiennent surtout à l'âge mûr. C'est alors que la vie atteint son plus haut point de développement et de puissance : les rapports plus nombreux et les devoirs plus difficiles imposent une plus grave responsabilité. Dans cette communauté active de sagesse et d'amour, l'épouse n'a pas une part inférieure à celle de l'époux : sa tâche est différente, mais n'est ni moins utile ni moins sainte. De l'harmonie des deux volontés naissent la moralité et le bonheur de la famille.

L'adolescence, confiante et soumise, s'initie en aimant aux sévères épreuves de l'avenir. La contrainte des anciens temps

(1) Voyez l'*Histoire morale de la femme*, par M. Ernest Legouvé, fils du célèbre auteur du *Mérite des femmes*.

pèse moins durement sur l'âme du jeune homme que remplit l'espérance. Les yeux respectueusement levés vers ces êtres aimés que Dieu lui a donnés pour protecteurs et pour guides, il s'élance avec joie sur le sentier qu'éclaire devant lui l'exemple de leurs vertus.

Est-ce là seulement un tableau idéal? N'est-ce point la représentation vraie de la vie de notre temps? Ces relations plus heureuses, plus justes des âges et des sexes ne sont-elles point aujourd'hui notre règle commune? Qui ne déplore, qui ne blâme les exceptions? Il semble toutefois que ce sentiment de la constitution supérieure de la famille moderne soit encore vague dans un grand nombre d'esprits. Il est donc utile d'expliquer les causes et de démontrer la légitimité des changements qui se sont ainsi graduellement opérés sous l'influence bienfaisante du christianisme. Ce but est celui des études actuelles de M. Gustave d'Eichthal. Sans contredit, son dessin est l'œuvre du Salon qui fait appel aux méditations les plus sérieuses, et qui satisfait le mieux, sous ce rapport, aux



Salon de 1852. Dessins. — La Vie humaine, composition de M. Gustave d'Eichthal. — Figures de M. Toussaint; paysage de M. Bellel.

conditions essentielles des définitions de l'art que nous rappelions récemment en citant une pensée du philosophe Hemsterhuys.(1).

LE MÉMORIAL DE FAMILLE.

Suite. — Voy. p. 65, 78, 102, 118.

§ 3 (suite). *Influence de la femme. — Un premier bienfait.*

Jeudi. — Hier, Justin et moi nous n'avons pu tomber d'accord sur un point d'histoire. La discussion s'est animée; nous parlions plus haut, en ménageant moins nos paroles; l'antagonisme avait fait taire un instant l'amitié. Marcelle et Laure sont venues s'entremettre; elles ont apporté leur avis, et le débat a été subitement transformé. Avec elles, tout s'est enveloppé de grâce, de caresse; où nous dardions une citation latine, elles ont mis un sourire. Plus calmes, nous avons trouvé nos opinions moins différentes que nous ne l'avions pensé, et l'on s'est séparé content.

Ceci m'a fait réfléchir à l'avantage d'associer les femmes à nos intérêts intellectuels comme à nos intérêts positifs. La compagne de notre vie n'est-elle point notre interlocutrice naturelle? Pourquoi une séparation entre nos esprits? Initions-la au monde des idées pour qu'elle puisse nous y suivre. L'ignorance où nous la laisserions sur la plupart des questions qui nous préoccupent lui ôterait les lumières en lui conservant l'influence; elle conseillerait sans comprendre. Pourquoi ne pas la mettre plutôt au niveau de notre âme? Mêlée à tout ce qui nous importe, elle apportera son aide dans tous les ordres d'activité; elle saura consoler, soutenir, apaiser; elle vivra dans l'intimité de notre être intérieur; elle en connaîtra les moindres recoins; elle saura trouver le ressort à presser, la plaie à guérir. Sa conscience s'éveillera aux mêmes secousses que la nôtre; nous aurons enfin une seule âme dans deux corps, ou plutôt deux âmes qui se compléteront réciproquement : car là, comme partout, la femme apportera ses sensations plus directes et ses facultés pratiques; qu'il s'agisse d'art, de philosophie ou d'éducation, elle

(1) Voy. p. 114.

pourra toujours, comme la servante de Molière, éclairer le génie lui-même sur la réalité.

Samedi. — Derrière notre jardin s'étend une étroite venelle bordée de maisons qu'habitent de pauvres ouvriers. Les cris des enfants, les gronderies des mères et la rude voix des maris, avaient ce soir attiré notre attention. Nous nous sommes mis à causer des moyens d'améliorer le sort du peuple et de le moraliser. Chacun proposait un système, et, pour le justifier, remontait aux principes mêmes des sociétés. Nous avions épuisé toutes les théories de réformes, quand mon père s'est avisé de demander à madame Roubert ce qu'elle voulait faire pour les pauvres travailleurs.

— Moi ! a répondu la vieille tante ; parbleu ! vous le voyez bien : tandis que vous leur bâtissez des châteaux en Espagne, je tricote des camisoles à leurs enfants.

Tout le monde a ri ; mais depuis, la réponse de madame Roubert m'a fait réfléchir. Après tout, n'est-elle point plus utile que nous à ceux dont nous plaignons le sort ? Nos rêves d'améliorations ne sont-ils pas des thèmes sur lesquels s'exerce notre fantaisie plutôt que l'expression d'une sincère sympathie? Que ressort-il de nos plans? Quel espoir de les essayer ? La chose fût-elle possible, en aurions-nous le courage et la persévérance ? Ne faisons-nous pas comme les pharisiens qui parlaient magnifiquement de leur charité, tandis que la tante Roubert donne en silence au pauvre le verre d'eau pour prix duquel le Christ a promis le royaume de son père ? A quoi sert de rêver pour le déshérité un paradis terrestre dans l'avenir, si nous ne changeons rien à l'enfer du présent ? Que sont les bonnes intentions qui ne se traduisent dans aucun acte?

Ces idées ont longtemps roulé dans mon esprit, et je les ai communiquées à Marcelle. Tous deux nous avons compris la nécessité de transporter nos théories dans la pratique et de tendre au moins la main à un naufragé, en attendant que l'on puisse supprimer les tempêtes. Nous cherchons seulement l'œuvre à accomplir.

Dimanche. — L'œuvre est trouvée. La blanchisseuse de Marcelle est venue ce matin ; tout en comptant le linge, elle soupirait ! Marcelle l'a interrogée, et elle a su que Richard, son mari, était grandement embarrassé. Soumissionnaire d'une entreprise de charroi, sans savoir ni lire ni écrire, il s'est fié à sa mémoire et s'est égaré dans la multiplicité des détails. Les époques de payement sont venues sans qu'il ait pu satisfaire ses créanciers, et ses débiteurs contestent ce qu'ils doivent ! Le malheureux, perdu dans ce dédale d'obligations entremêlées, devenait fou et parlait de mourir. J'ai promis de prendre en main son affaire, de tout débrouiller, et mon premier examen m'a prouvé qu'à force d'ordre et de patience, sa femme et lui pourraient en sortir. De son côté, Marcelle donne, tous les jours, deux heures de leçon à leur fille Colette, qui se montre appliquée. Si tout le monde persévère, dans un an les affaires seront rétablies, et la petite fille pourra tenir la comptabilité de son père. . . . . .

Samedi. — C'était aujourd'hui le second anniversaire de notre mariage.

J'aime ces fêtes destinées à célébrer un acte sérieux ou une époque importante de la vie ; elles nous rapportent, avec les parfums du passé, un renouvellement de tendresse. Le cœur, attiédi par l'habitude, se ravive à la flamme des souvenirs.

Puis, ce sont des stations marquées dans le temps. On s'y arrête, on repasse l'année accomplie, on s'interroge sur ce qu'elle a laissé, on prépare celle qui va s'ouvrir.

Pour Marcelle et pour moi, ce retour ne pouvait amener qu'un commun élan de reconnaissance ; nous attribuions l'un à l'autre notre bonheur. Après l'expansion attendrie du premier moment, Marcelle a pris le journal remis autrefois par madame Roubert, et s'est assise devant mon bureau comme un teneur de livres qui rend ses comptes.

— Passons aux choses sérieuses, a-t-elle dit en imitant le ton de la vieille tante : s'aimer est très-bien ; mais l'arithmétique avant tout. Voyons si vous serez content de votre ménagère.

Je l'ai interrompue en riant ; mais elle s'est obstinée à me promener malicieusement à travers ses colonnes de chiffres. Quand je lui parlais de tant de joies dues à sa tendresse, elle énumérait ce que nous avions dépensé en friandises ; quand je rappelais mes vœux accomplis et surpassés, elle relevait le renchérissement du beurre ou du charbon ! Il a fallu prendre d'autorité le registre, le fermer des deux mains, et déclarer que, s'il était encore question de calcul, je le jetais au feu.

— Ingrat ! a dit plaisamment Marcelle ; ingrat, qui ne comprend point tout ce que je me suis donné de peine !

J'ai voulu protester.

— Non, non, a-t-elle continué, vous ne savez pas ce qu'il y a pour une femme dans cette administration du ménage ! Où vous ne voyez que de l'arithmétique, elle voit votre aisance et votre repos. Ce registre que vous refermez ne contient à vos yeux que des chiffres ; aux miens il rappelle mille désirs vaincus, mille économies réalisées, mille problèmes résolus.

— Je le sais, ai-je interrompu ; le maître et seigneur reconnaît tout ce qu'il a fallu d'habileté à son ministre des finances pour présenter un budget en équilibre.

— En équilibre ! a répété Marcelle ; ainsi vous le remercieriez seulement pour cela ?

— Tête découverte et le front incliné !

— A genoux alors, monsieur ! à genoux, car il vous apporte un *bon !*

En prononçant ces mots avec une majesté triomphante, elle agitait au-dessus de ma tête un billet de banque. Mon geste et ma physionomie exprimèrent un étonnement si effaré qu'elle éclata de rire.

— Oui, a-t-elle repris en sautant de joie, cinq cents francs économisés sur ces vilains articles dont vous ne voulez pas entendre parler ! Cinq cents francs !... ou plutôt, non... Écoutez, monseigneur, voici ce qu'il y a dans ce chiffon de papier jaune.

Et, s'approchant de mon oreille comme de celle d'un enfant à qui l'on répète quelque histoire de fée, elle a continué :

— Il y a d'abord cette causeuse que vous désirez depuis si longtemps, et dans laquelle on pourra lire deux, le soir, devant le foyer ;

Il y a la bibliothèque pour le coin de votre cabinet où vous trouvez un vide qui vous déplaît ;

Il y a quelques beaux livres que le père se refuse parce qu'il les trouve trop chers ;

Il y a un tournebroche à sonnerie pour la bonne tante Roubert.

— Et une table de toilette pour Marcelle ! me suis-je écrié.

— Et un nouveau casier pour monseigneur, a-t-elle ajouté.

— Et des porcelaines de Saxe pour la cheminée.

— Et des bronzes pour la console.

— Avec un tapis de salon.

— Et quatre orangers pour le jardin.

Nous sommes partis tous deux d'un bruyant éclat de rire.

— Décidément, ai-je dit, nous trouverons le monde entier dans ce billet.

— Mais sans doute, s'est écriée Marcelle ; avez-vous oublié le conte de Chamisso où le Diable tire successivement de sa poche une tente, un dîner, un carrosse, tout ce qu'on lui demande ? Selon l'usage allemand, c'est un mythe, cher ami. La vraie poche du Diable est le billet de banque, d'où l'on peut faire tout sortir à volonté. Seulement, comme il y aurait encombrement si nous demandions trop, occupons-nous de faire notre choix.

Ç'a été nouvel embarras et nouvelles querelles. Chacun de nous repoussait obstinément ce qui lui était destiné, et ne

voulait que ce qui pouvait servir à l'autre ; enfin il y a eu un compromis. Nous avons dressé une liste d'achats dans laquelle chacun avait sa part ; et une fois d'accord, nous avons voulu tout terminer sur-le-champ. Marcelle a mis son châle, j'ai pris mon chapeau, et nous voilà courant chez les marchands.

Les premiers n'avaient pas ce que nous cherchions ; Marcelle bondissait d'impatience ; elle voulait rattacher à notre anniversaire les surprises préparées, et pour cela il fallait que tout fût chez nous à l'heure du dîner, où nous attendions mon père et la tante Roubert. Elle s'est rappelé enfin un pauvre tapissier qu'elle connaissait, et qui pourrait, sinon nous vendre, au moins nous faire trouver ce que nous cherchions.

Gaubert occupait, à l'entrée des vieux quartiers, une boutique où nous n'avons rencontré qu'une petite fille d'environ douze ans, dont les cheveux blonds tombaient en désordre, et qui fixait sur nous des yeux bleus effarés. Elle a appelé pourtant son père d'une voix troublée ; mais comme il ne répondait pas et que nous entendions des voix dans l'arrière-boutique, Marcelle s'est décidée à y entrer.

Le tapissier Gaubert était debout au fond de la pièce, une épaule appuyée au mur, les bras pendants et la tête penchée ; près de lui, sa femme malade était renversée dans un vieux fauteuil, son mouchoir sur les yeux ; enfin, plus près de l'entrée, se tenait, le chapeau à la main, un gros homme que j'ai reconnu sur-le-champ pour l'huissier Baron.

Au moment où nous avons paru, il semblait présenter aux deux époux une dernière alternative. A notre vue, il s'est arrêté d'abord ; mais lorsqu'il m'a eu reconnu, il s'est tourné de mon côté, et, me prenant à partie :

— Pour Dieu ! monsieur Remi, s'est-il écrié, expliquez donc à maître Gaubert que je ne puis retarder l'exécution d'un jugement, et que si j'instrumente contre un voisin, c'est malgré moi et par ordre du client.

— J'ai demandé de quoi il était question.

— D'une saisie, a répliqué l'huissier, pour une misérable somme de 330 francs ! J'ai moi-même engagé le vieux Rigot à attendre son argent ; mais autant vaudrait parler abstinence à un loup affamé ! Il veut qu'on mette la main sur la boutique et qu'on vende. Foi d'huissier, j'en ai du regret ; mais qu'y faire ?

Gaubert, qui avait d'abord gardé le silence, a raconté alors l'origine de sa dette : c'était un de ces prêts contractés aux moments de gêne et insensiblement grossis par l'usure. Il s'est emporté en malédictions et en menaces contre le créancier. Sa femme s'efforçait de l'apaiser, et ajoutait des explications qui nous ont attendris. Depuis leur mariage, tout avait tourné contre eux : il y avait eu, tour à tour, les banqueroutes, les pertes de clientèle, les maladies ; la dot de la tapissière s'était dissipée peu à peu ; ils étaient demeurés sans argent et sans travail. Une seule ressource leur restait : le départ pour un bourg voisin où l'un des frères de la malade était établi. Ils n'avaient point à y craindre de concurrence, et, selon toutes les prévisions, leur commerce devait y prospérer. C'était un port de salut ouvert à la pauvre famille ; mais la dureté de Rigot le leur fermait. A la nouvelle de la vente dont on les menaçait, les autres créanciers, qui avaient consenti à attendre, allaient accourir pour réclamer leur part, et tout moyen d'établissement leur serait enlevé. Faute de 330 francs, l'avenir se fermait donc à jamais pour une honnête famille, et il ne restait plus pour la mère mourante qu'un grenier ou l'hôpital.

A cette pensée, Marcelle m'a jeté un regard humide ; sa main s'appuyait sur le billet de banque caché dans son sein. J'ai approuvé de la tête ; elle l'a tiré vivement, et, le posant sur les genoux de la malade :

— Payez M. Baron, ma bonne madame Gaubert ! a-t-elle dit avec émotion, et servez-vous du reste pour déménager sans retard.

La pauvre femme saisie a tendu les mains avec un cri sans pouvoir parler ; le tapissier nous regardait en balbutiant des remercîments, et l'huissier multipliait les saluts d'un air pénétré. Marcelle m'a pris par le bras et m'a entraîné.

— Ah ! je suis heureuse, m'a-t-elle dit quand nous avons été sortis, en serrant ma main contre son cœur qui battait plus fort ; c'est notre première bonne action, et elle aura fêté notre doux anniversaire ! . . . . . .

La tante Roubert, qui est voisine du tapissier, nous en a parlé ce matin :

— Je ne sais ce qui se passe chez les Gaubert, a-t-elle dit ; on les croyait mal dans leurs affaires, et je viens de rencontrer la petite Valentine qui arrivait du marché avec une oie à régaler des chanoines et la plus belle carpe qu'on ait vendue de l'année. Au reste, les Gaubert ont toujours mangé ce qu'ils n'ont pas bu. Ce sont de braves gens, mais ils n'ont jamais pu faire que leurs poches aient un fond. Or, comme dit le proverbe, il suffit d'un défaut pour ruiner une maison, comme il suffit d'un rat pour faire couler un navire.

Marcelle et moi nous avons échangé un regard. Cette découverte nous était pénible ; cependant je doutais encore, quand, tout à l'heure, le tapissier lui-même est venu m'apporter le reçu des 500 francs que nous lui avons prêtés. Ce n'était plus l'homme abattu qui nous avait attendris il y a quelques jours ; il sortait évidemment de table, et avait l'œil émérillonné, les lèvres souriantes, la mine fleurie. J'ai su dans la conversation que le frère de sa femme était en ville et avait dîné avec lui. Il le presse toujours d'aller le rejoindre dans son village ; mais maintenant Gaubert ajourne et hésite : sa femme préférerait attendre les beaux jours ; il espère lui-même quelques commandes... J'ai deviné que notre billet, en arrachant la pauvre famille à un danger immédiat, l'avait rendue à toute son imprévoyance. J'ai blâmé maître Gaubert, qui a assez mal reçu mes observations, et nous nous sommes séparés mécontents.

Marcelle, à qui je n'ai rien caché, en est tout attristée. Un bienfait est-il donc si difficile à placer ? Faut-il penser, comme on le dit souvent, que toute ruine est une juste punition, et la laisser subir à qui l'a méritée ? En repassant nos souvenirs et en voyant la conduite des Gaubert, nous sommes près de le croire.

Appuyés tous deux au balcon, et roulant dans notre esprit ce doute pénible, nous gardons le silence ; nos yeux errent au loin dans les rues qui s'entre-croisent. Tout à coup, là-bas, vers le carrefour, nous apercevons une troupe d'enfants qui se précipitent en poussant de grands cris. Ils poursuivent un malheureux ivre et difforme, qui se débat au milieu des huées. C'est Jacques le pauvre idiot, chez qui reste à peine quelque chose d'humain. Cruel et lâche, il frappe l'enfant isolé, et fuit dès qu'il aperçoit ses compagnons ; pour un verre d'eau-de-vie, il rampera à terre et baisera vos pieds. Mais qui peut lui en vouloir ou lui refuser sa pitié ? Je le montre à Marcelle comme un avertissement.

— Qui nous dit que celui que nous soulageons n'est point victime, comme Jacques l'idiot, de quelque infirmité morale ou du hasard de son éducation ? Tout en le blâmant, pouvons-nous hésiter à le secourir ? Le bienfait n'est point seulement un placement qui doit profiter à celui qui le reçoit, mais l'accomplissement d'un devoir qui doit plaire à celui qui l'a accordé. Perdu pour l'obligé qui ne sait point en tirer parti, il ne l'est point pour le bienfaiteur qui y trouve un exercice à sa sensibilité et à son dévouement. Se dégoûter de la bienfaisance à cause de l'indignité de l'homme qu'on protége, c'est en faire un calcul humain et non une impulsion du cœur. Pour secourir quelqu'un, il suffit qu'il souffre ; pour en être récompensé, il suffit de se rappeler.

La suite à une autre livraison.

ERRATA. — Page 119, colonne 2, ligne 20, après l'alinéa finissant par ces mots : « quoique isolé, » il faut ajouter :

« Un arbre verdissait seul sur le rocher grisâtre, où il élevait

sa cime avec orgueil, et moi je l'admirais en le voyant si vert dans l'isolement. »

Ligne 23. — Au lieu de : « dans l'isolement, » lisez : « au milieu de la solitude. »

CHANT NÈGRE SUR LA MORT.

M. Edmond Combes, auteur d'un *Voyage en Égypte et en Nubie*, donne la traduction suivante de quelques strophes sur la mort qu'il a, dit-il, entendu chanter à un nègre, en Nubie, à Berber, ville d'où partent les caravanes qui se dirigent vers Saouakim.

« Ils mentent ceux qui disent que la mort est une chose horrible ! Avez-vous entendu des soupirs s'exhaler du sein des tombeaux, et votre repos a-t-il jamais été troublé par les ombres plaintives de vos pères? La joie est avec eux et les regrets sont pour nous.

» Dans le séjour des esprits, ils se reposent de leurs fatigues ; la faim et la soif leur sont inconnues ; exilés sur une terre ingrate et maudite, bienheureux le moment qui nous réunira à nos pères, car la joie est avec eux et les regrets sont pour nous.

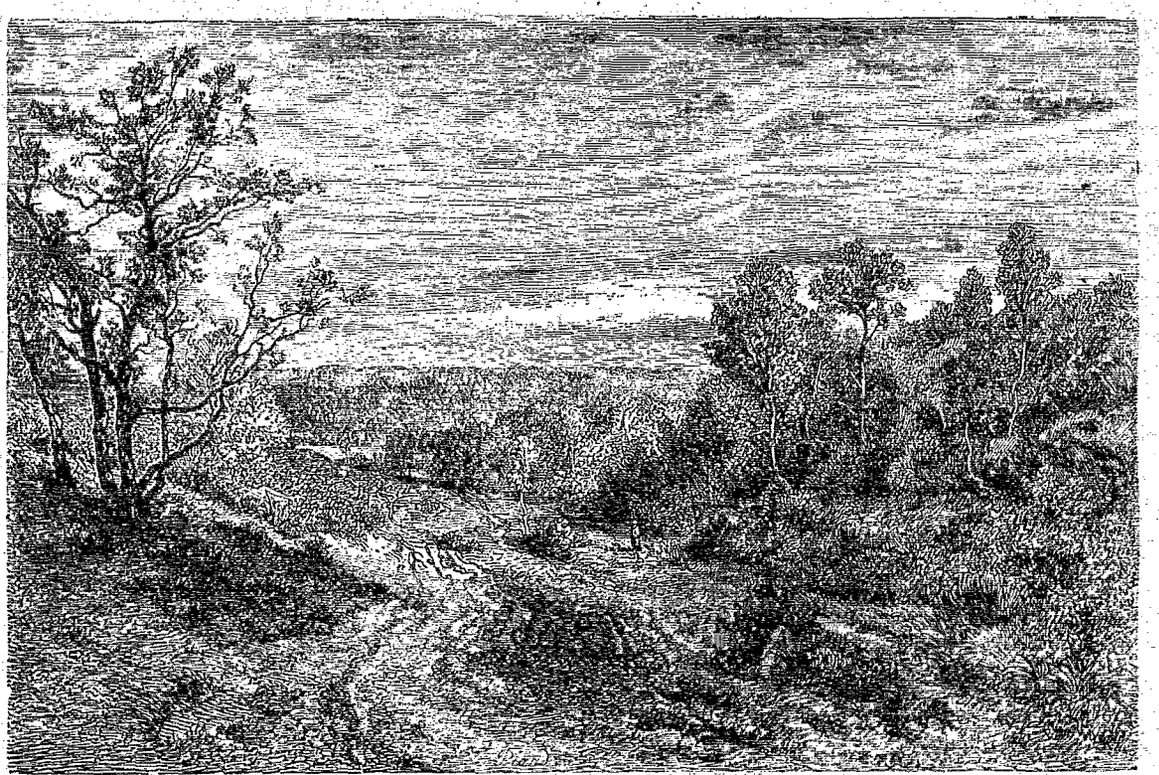
» O vous que l'approche du trépas épouvante, rassurez-vous ! Elle est en proie à de cruelles souffrances, la mère qui va donner la vie à un nouvel être. Elle pleure, elle voudrait mourir ; et bientôt à ses vives douleurs ont succédé des transports d'allégresse : le nouveau-né a jeté son premier cri !

» Ainsi de la mort : elle apparaît hideuse, repoussante ; à son aspect lugubre on a peur, on voudrait fuir ; et à peine a-t-on franchi le seuil de cette vie terrestre que l'on s'élance avec ardeur dans la route nouvelle, car on n'emporte que les joies et on ne laisse que les regrets. »

Nous soupçonnons bien le voyageur de s'être donné beaucoup de liberté dans la traduction de ce chant nègre ; mais nous voulons croire qu'il ne l'a pas inventé tout entier ; et il nous a paru que cette poésie funèbre était inspirée par un sentiment religieux d'un caractère assez élevé pour intéresser nos lecteurs.

UNE VUE DANS LA FORÊT DE FONTAINEBLEAU.

C'est la vue d'un chemin entre deux coteaux boisés, après une pluie d'hiver. La terre est humide, le ciel brumeux. A peine reste-t-il aux arbres quelques anciennes feuilles d'un ton roux. La robe blanche des bouleaux est tachetée de noir. En vain chercherait-on à découvrir un oiseau sur les branches dépouillées, une fleur dans les gazons flétris. Les pâles rayons du soleil éclairent, sans les pénétrer de chaleur, les cimes nues et le grand chemin blanc. Un sentiment de vague tristesse est répandu sur tout le paysage : çà et là, cependant, quelques teintes plus vives, quelques détails plus animés dans la végétation, semblent annoncer le prochain réveil de la nature.



Salon de 1852. Peinture. — Paysage, par M. Pron. — Dessin de M. Français.

L'auteur de ce tableau s'est déjà fait remarquer aux précédentes expositions. Le public lui tient compte de la patience et de la sincérité de ses études. Son dessin est correct ; son coloris a de la fraîcheur. Il est sur la voie qui doit le conduire aux succès sérieux, si son inspiration, en puisant de nouvelles forces dans le travail, s'élève graduellement vers cette vérité idéale, qui est le but des peintres comme celui des poëtes, et qui est beaucoup moins éloignée qu'on ne le pense généralement de la naïveté et de la simplicité dans l'imitation.

ESTAMPES CURIEUSES.

LE LÉVIATHAN.

Estampe du dix-septième siècle. — Le Léviathan de Hobbes. — D'après Abraham Bosse.

Cette singulière figure forme la moitié supérieure du frontispice d'un livre in-4° publié à Londres, en 1651, par Andrew Crooke, et intitulé : « Léviathan, ou la matière, la forme et le » pouvoir d'une république ecclésiastique et civile, par » Thomas Hobbes de Malmesbury (1). »

Au-dessus de l'homme symbolique, on lit cette devise empruntée au livre de Job :

« Il n'est aucun pouvoir sur la terre qui puisse lui être » comparé. »

Au-dessous, le titre du livre est gravé sur un rideau.

De chacun des deux côtés de ce rideau sont cinq petits encadrements comprenant de petits sujets allégoriques qui se font contraste les uns aux autres comme l'épée et le bâton pastoral.

Les cinq sujets placés au-dessous du bras qui tient l'épée représentent : — 1° une forteresse ; — 2° une couronne ; — 3° un canon ; — 4° un trophée d'armes ; — 5° une bataille.

De l'autre côté du rideau, et au-dessous du bras qui tient le bâton pastoral, les cinq gravures représentent : — 1° une église ; — 2° un bonnet d'évêque ; — 3° la foudre ; — 4° un trident sur lequel on lit : *Syllogisme ;* une fourche à deux branches, avec ces mots : *Direct*, *Indirect ;* une autre fourche avec ces mots : *Spirituel*, *Temporel ;* une quatrième fourche avec ces mots : *Real*, *Intentional ;* deux cornes de bœufs sur lesquelles est écrit : *Dilemme ;* — 5° une assemblée de conseillers ou de magistrats.

L'introduction du livre explique l'intention du frontispice. Nous en traduisons seulement la première partie :

« La nature (c'est-à-dire l'art par lequel Dieu a fait et gouverne le monde), imitée par l'art de l'homme dans un grand nombre de choses, l'est même en ce point capital que l'art humain peut faire un *animal artificiel*. En effet, puisqu'il est évident que la vie n'est qu'un mouvement des membres, dont l'impulsion est dans quelques parties principales intérieures, pourquoi ne dirions-nous pas que tous les *automates* (machines qui se meuvent elles-mêmes à l'aide de ressorts et de roues, comme une montre) ont une *vie artificielle ?* Qu'est-ce que le *cœur*, sinon un ressort ? Et les *nerfs*, sinon autant de ressorts ? Et les *articulations*, sinon autant de *roues* qui donnent à tout le corps le mouvement qu'a eu en vue l'ouvrier (*artificer*) ?

« L'*art* va plus loin encore ; il imite cette œuvre rationnelle et très-excellente de la nature, l'*homme ;* car l'art crée ce grand Léviathan appelée une *république* (1) ou un état (en latin *civitas*), qui n'est rien autre chose qu'un homme artificiel, bien qu'il soit plus grand et plus fort que

(1) « Leviathan, or the Matter, form and power of a common-» wealth ecclesiastical and civil, by Thomas Hobbes of Malmes-» bury. — London, printed for Andrew Crooke ; 1651. »

(1) Le mot république, qui signifie étymologiquement chose publique, est employé par tous les anciens écrivains pour exprimer, non la forme politique, mais l'être social dans l'unité de ses intérêts, que le gouvernement soit d'ailleurs monarchique, aristocratique ou démocratique. Hobbes, comme on le verra plus loin, était un zélé partisan de la forme monarchique.

l'homme naturel à la perfection et à la défense duquel il est destiné. Observez de plus que la *souveraineté* est une *âme* artificielle, car elle donne la vie et le mouvement à tout le corps; les *magistrats* et autres *officiers* (par lesquels, liés au siége de la souveraineté, les membres et les articulations sont mus pour accomplir leurs fonctions) sont les *nerfs*, qui répondent au même besoin dans le corps naturel; la *puissance* et les *richesses* de tous les membres particuliers sont la *force*; *salus populi* (le salut du peuple) est l'affaire principale; le *conseil* par lequel toutes les choses nécessaires à connaître lui sont suggérées, est la *mémoire*; l'*équité* et les *lois* sont une *raison* et une *volonté* artificielles; la *concorde*, c'est la *santé*; la *sédition*, c'est la *maladie*; la *guerre civile*, c'est la *mort*. Enfin les *pactes* et *conventions* par lesquels les parties de ce corps politique ont été d'abord formées, rapprochées et unies, ressemblent à ce *fiat*, ou à ce mot : *Que l'homme soit fait*, prononcé par Dieu dans la création.

» Pour décrire la nature de cet *homme artificiel*, je considérerai :

» Premièrement, la *matière* dont il est fait, et l'*ouvrier*; c'est-à-dire l'*homme*, qui est l'un et l'autre;

» Secondement, comment et par quelle *convention* il est fait; quels sont les *droits* et les justes *pouvoirs* de l'*autorité* d'un *souverain*;

» Troisièmement, ce que c'est qu'une république chrétienne;

» Dernièrement, ce que c'est que le royaume des ténèbres.

» Sur le premier point, il y a un dicton dont on abuse depuis longtemps, c'est que la sagesse s'acquiert en lisant, non pas les livres, mais les hommes. Par application de ces paroles, des personnes qui, pour la plupart, ne pourraient donner d'autre preuve de leur sagesse, prennent grand plaisir à faire parade de ce qu'elles pensent avoir lu dans les hommes, en se permettant des critiques peu charitables des autres derrière leur dos. Mais il y a une autre parole que l'on commence à comprendre; c'est que l'on peut apprendre plus véritablement à se connaître ou à se lire les uns les autres si l'on veut en prendre la peine, et cela en suivant la maxime : *Nosce te ipsum* (Lis-toi ou connais-toi toi-même), etc., etc. »

Cet ouvrage bizarre fut une source de troubles pour son auteur.

» Hobbes, dit le Dictionnaire des sciences philosophiques, publia, pendant son séjour en France, en 1651, son *Léviathan*, titre qui ne signifie pas, comme on l'a supposé, une bête terrible et monstrueuse, digne symbole de la société humaine, au sens du système de Hobbes, mais seulement un ouvrage de l'art, *opificium artis*, ou la cité, qui, tout artificielle qu'elle est, est infiniment supérieure en masse et en vigueur à l'homme naturel. Le *Léviathan* déplut aux théologiens, parce qu'il leur parut nuisible à la religion, et aux royalistes, auxquels il sembla favorable à l'usurpation de Cromwell. Devenu à ce double titre suspect à son parti, Hobbes crut devoir quitter Paris (1653) qu'il habitait depuis 1640; il rentra en Angleterre sans prendre aucune couleur politique; il s'enferma et vécut dans la société des savants, et particulièrement d'Harvey, qui lui légua même à sa mort une petite somme d'argent. »

Hobbes était né à Malmesbury, petit village du comté de With, en 1588, l'année où la flotte espagnole l'*Armada*, dirigée contre l'Angleterre, fut dispersée par une tempête. Très-faible de santé dans son enfance, Hobbes se fortifia avec l'âge, grâce à sa tempérance et à la régularité de ses habitudes; il vécut jusqu'à l'âge de quatre-vingt-onze ans. Son père, qui était ministre de l'Évangile, lui enseigna de bonne heure les langues anciennes. A huit ans, Hobbes traduisit en vers latins la Médée d'Euripide; à dix-neuf ans, il sortit de l'université d'Oxford, où il avait étudié avec succès pour entrer, comme précepteur, dans la maison du comte de Devonshire, Guillaume de Cavendish. Il accompagna son élève en France et en Italie, où il fit un autre voyage plus tard avec le fils de Gervais Clifton. Sa première publication fut une traduction de Thucydide. Il fit imprimer en 1642 son livre *De cive* (Du citoyen); en 1650, le *Traité de la nature humaine*; en 1651, le *Léviathan*; en 1655, la *Logique* et le *De corpore* (Du corps); en 1658, le *De homine* (De l'homme).

On a vu qu'à la suite d'écrits en faveur du royalisme contre les doctrines libérales, il avait cru devoir s'exiler de l'Angleterre. Il vint en France et habita Paris pendant treize ans. Il donna des leçons de philosophie et de mathématiques au prince de Galles, qui était alors dans cette ville. A l'époque de la restauration, il retourna à Londres, et il y publia ses œuvres complètes en 1668. Les débats que soulevèrent autour de lui ses principes philosophiques lui rendirent à la fin le séjour de Londres insupportable. Il se retira en 1674 à la campagne, où il composa sa Biographie en vers latins, et il mourut en 1679.

Hobbes est classé parmi les philosophes matérialistes. Voici le jugement que porte sur lui Tennemann, dans son *Manuel de l'histoire de la philosophie* :

« Ce fut surtout en Angleterre que la philosophie se ressentit de l'influence de Bacon. Son ami Thomas Hobbes entra dans ses vues, poursuivit ses idées avec plus de vigueur et de conséquence, et en forma une doctrine matérialiste. Ainsi que Bacon, il avait pris dans l'étude de la littérature classique le dégoût de la scholastique; ses voyages, ses liaisons avec son illustre compatriote, avec Gassendi et Galilée, l'avaient porté à penser par lui-même. Mais sa philosophie fut limitée et restreinte par la direction vers un but pratique qu'il donna à ses recherches. Considérant la monarchie comme l'unique garantie du repos public, il prit, comme écrivain, une part active à la lutte des républicains et des royalistes. Il mourut en 1679, après avoir publié divers traités philosophiques et mathématiques, par lesquels il avait souvent fait scandale, à cause de ses fréquents paradoxes, et des reproches d'athéisme qu'il s'attirait. »

Il est vraisemblable que ce fut Hobbes lui-même qui conçut l'idée et la composition générale de l'estampe symbolique qui sert de frontispice à son Léviathan. De tous les artistes de Paris où il vivait alors, nul n'était assurément plus capable qu'Abraham Bosse (1) de traduire en un dessin spirituel cette conception bizarre. On ne trouve point, à la vérité, d'inscription qui constate sur l'estampe la collaboration de cet habile dessinateur; mais il ne paraît point qu'il y ait aucun motif de la révoquer en doute. M. de Marolles (2) a placé ce frontispice dans l'œuvre de Bosse que possède le cabinet des estampes, et Mariette le décrit dans sa *Table manuscrite des œuvres d'Abraham Bosse* (3), en termes très-propres à la bien faire reconnaître, quoiqu'ils prouvent

(1) Voy. sur ce peintre une notice très-détaillée de M. Pointel de Chennevières, dans notre tome XIX (1851), p. 225.

(2) Michel de Marolles, abbé de Villeloin, né au bourg de Genillé, en Touraine, le 22 juillet 1600, et mort à Paris le 6 mars 1681. — « En 1684, dit la Biographie universelle, il commença à former un cabinet d'estampes et de figures en taille douce; il recueillit 123 400 pièces de plus de 6 000 maîtres, en 400 grands volumes et plus de 120 petits. Il donna, en 1666, un volume in-8 de 167 pages, contenant le catalogue de cette collection, qui fut achetée en 1667, au nom du roi, par Colbert, et qui est aujourd'hui au cabinet des estampes de la Bibliothèque du roi, où elle forme 224 volumes reliés en maroquin, d'après la classification adoptée par l'abbé. »

(3) Cette table fait partie du recueil intitulé : « Notes manuscrites sur les peintres et les graveurs, réunies en 10 volumes et conservées au cabinet des estampes de la Bibliothèque du roi. » Pierre-Jean Mariette, né en 1694 et mort en 1774, était le fils du graveur Jean Mariette. Il avait formé un cabinet composé de plus de 1 400 dessins et de plus de 1 500 collections de gravures et de livres d'estampes, qui malheureusement ont été dispersées après sa mort.

en même temps que le savant collecteur n'avait pas compris, et probablement même n'avait pas lu le livre de Hobbes. Voici les lignes de ce précieux manuscrit qui se rapportent à notre sujet : « La puissance spirituelle et la temporelle, réunie en la personne des roys, ce qui est exprimé par cette figure mistérieuse qui sort du sein de la terre, et qui tient dans une main une épée et dans l'autre un baston pastoral pour marquer de sa pleine puissance. Elle sert de frontispice au fameux ouvrage de Thomas Hobbes, intitulé : *Léviathan*, où ce philosophe anglais, en établissant des règles de politique, donne aux roys une autorité absolue en matière d'Estat et de religion. »

NOUVELLE FORTIFICATION ALLEMANDE.

Voy., sur les Fortifications, la Table de 1841.

La fortification bastionnée, telle qu'Errard, de Ville, Pagan, Vauban et Cormontaingne l'ont faite, est appelée à juste titre fortification française. Le célèbre ingénieur prussien Blesson dit qu'en 1814, les Allemands, piqués d'amour-propre, ont voulu avoir aussi une fortification nationale : de là viendrait la révolution qui s'est opérée outre-Rhin dans l'art de fortifier. Sans doute Blesson s'est mépris sur le véritable caractère de ce mouvement d'idées; il a mal jugé ses compatriotes. Les ingénieurs allemands sont des hommes trop graves pour qu'en présence d'intérêts si sérieux, ils se laissent aller à la fantaisie, à une vaine satisfaction d'amour-propre. Les causes de cet événement sont d'un ordre plus élevé.

D'abord la fortification bastionnée française n'a jamais eu de fondements profonds en Allemagne. Il n'a fallu rien moins que l'autorité de Vauban et de Cormontaingne pour y faire abandonner les traditions de l'art national, transmises par une suite d'ingénieurs distingués et trop peu connus en France, entre autres Albert Dürer (1527), Daniel Speckle (1540); Rimpler, mort héroïquement en défendant Vienne contre les Turcs (1683); Werthmüller, Sturm, Herlin (1722), Herborth (1735), Landsberg (1758), et le célèbre Suédois Virgin (1781). Le terrain y était donc tout préparé pour recevoir les idées nouvelles, eu égard à ce qu'elles avaient d'analogie avec celles des anciens ingénieurs allemands.

N'était-il pas d'ailleurs bien naturel de secouer le joug de la règle classique, lorsque les meilleurs ingénieurs français, notamment Bousmard, avaient déclaré qu'elle était désormais insuffisante; que, par l'invention du tir à ricochet, Vauban avait rendu l'attaque hors de proportion supérieure à la défense? Ce dernier lui-même, dans ses belles places de Belfort, Landau et Neuf-Brisach, n'était-il pas entré dans une voie toute nouvelle?

Ce qui a fait la fortune des nouvelles méthodes en Allemagne, c'est l'excellence des principes sur lesquels elles reposent. Hâtons-nous de le dire, c'est à deux Français que revient la gloire d'avoir mis les premiers ces principes en lumière, c'est à Montalembert et à Carnot.

Marc-René, marquis de Montalembert, général de cavalerie, né à Angoulême le 16 juillet 1714, mort le 20 mars 1800, a publié un livre remarquable intitulé : *la Fortification perpendiculaire, ou l'art défensif supérieur à l'offensif*. Il y fait la critique du tracé bastionné. Les bastions sont trop facilement enveloppés, trop facilement pris de revers; la plus longue portion du front, la courtine, est ordinairement inerte parce qu'elle est masquée; l'artillerie n'a aucun abri pour échapper aux bombes et aux effets destructeurs du ricochet, etc. En opposition à l'ancienne méthode, qui établissait un ouvrage entièrement favorable pour l'ennemi, il considère ce point comme tenu par la défense toutes les fois qu'il est battu par une artillerie assez puissante pour y interdire à l'attaque tout établissement. En un mot, Montalembert met en relief les propriétés tactiques de la fortification, trop souvent sacrifiées à la résistance passive. Il appliqua ces principes à la fortification *à tenailles* et à la fortification *polygonale*.

La fortification à tenailles de Montalembert présente deux enceintes concentriques, le corps de place et le couvre-face général (fig. 1 et 2).

Le corps de place consiste en un rempart en maçonnerie, précédé d'un large fossé que flanquent les batteries B, B, casematées (c'est-à-dire mises à couvert sous des voûtes à l'épreuve de la bombe), à deux étages, et surmontées d'une plate-forme à l'usage de l'artillerie. Ce rempart, R, R, contient une galerie voûtée dont les embrasures à canons et les créneaux voient, par-dessus le couvre-face, le terrain des attaques. En arrière règnent un chemin de ronde, puis un mur crénelé et un rempart en terre, précédés d'un fossé dont la défense est confiée aux batteries casematées B', B'. Enfin les tours T, T, forment des réduits de sûreté.

Le couvre-face général, dont le nom indique le rôle de masse couvrante, n'a qu'un mur crénelé séparé d'un parapet en terre par un chemin de ronde; il faut y remarquer les coupures C, C, destinées à faciliter les chicanes de la défense intérieure. Il est enveloppé par un fossé et par un chemin couvert muni de places d'armes rentrantes dont les batteries, B", B", surveillent les fossés.

La fortification polygonale, ainsi nommée parce qu'elle se présente sous la forme d'un polygone pour ainsi dire convexe, s'appelle aussi fortification *à caponnières*, parce que la défense des fossés y est confiée à une caponnière casematée placée sur le milieu du front. Après la fortification circulaire, c'est elle qui est la plus simple, qui a la plus grande capacité intérieure pour le moindre développement de remparts; enfin c'est la fortification la moins coûteuse. Elle présente aussi un couvre-face général, et un corps de place formé de grands corps de casemates (fig. 3).

Carnot, grand géomètre et grand général, a établi, dans son livre *De la défense des places fortes* (si mal apprécié par Napoléon dans ses Mémoires) que des sorties incessantes sur les glacis et des batteries casematées de mortiers et de pierriers faisant pleuvoir une grêle de bombes et de grenades sur la troisième parallèle de l'assiégeant, constituent la véritable force de la défense. En conséquence, il place des batteries de cette sorte sur les capitales des ouvrages; il substitue aux murs de contrescarpe, qui contrarient les mouvements de troupes, des glacis en contre-pente vers la place; il isole du parapet en terre, par un chemin de ronde, le mur d'escarpe, qu'il munit d'arcades crénelées, comme on peut en voir dans l'annexe au château de Vincennes (fig. 4).

Telles sont les idées générales qui ont servi de base à la construction des nouvelles places allemandes, de Coblentz, de Rastadt, de Germersheim, etc.

La ville de Coblentz, placée dans l'angle formé au confluent du Rhin et de la Moselle, est enfermée dans un corps de place à tenailles très-ouvertes, ou plutôt polygonal avec angles faiblement rentrants, présentant un parapet avec murs détachés à la Carnot. Les fossés sont battus par des caponnières casematées placées sur le milieu des fronts, et précédés de glacis en contre-pente. Les deux portes de Mayence et de Lohr, véritables petites citadelles, sont fortement organisées pour la défense intérieure. Une ceinture de forts détachés entoure la place. Ces forts sont : sur la rive droite de la Moselle et la hauteur du Hundsrück, le fort Alexandre, construit suivant la fortification polygonale de Montalembert convenablement appropriée au terrain; le fort Constantin, qui lie le précédent à la place; le fort Blücher, dans la plaine; — sur la rive gauche, les forts Moselle, Bubenheim, Neuendorf, qui enveloppent un grand espace de manière à former un camp retranché sous la place; — enfin, sur la rive droite du Rhin, le fort de Pfaffendorf et la citadelle d'Ehrenbreitstein, assise sur un promontoire escarpé commandant le fleuve de près de 400 pieds. Cette

position formidable, occupée depuis Drusus par une forteresse, a reçu des fortifications aussi romantiques, s'il est permis de s'exprimer ainsi, que le site lui-même. Elle est approvisionnée d'eau par un puits ayant 300 pieds de profondeur, sans communication avec le Rhin, et par des sources amenées à travers la plaine au moyen de canaux souterrains.

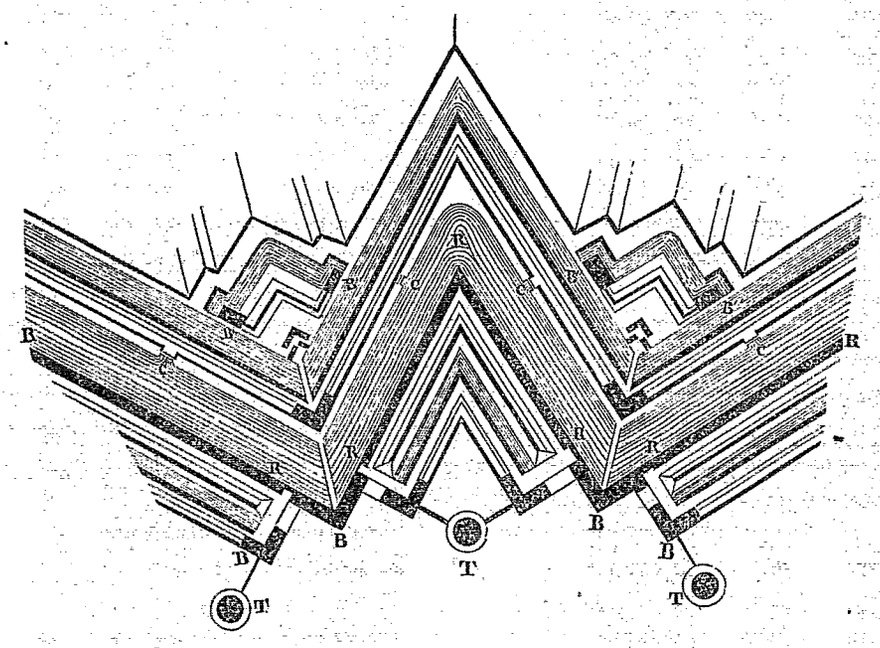


Fig. 1.

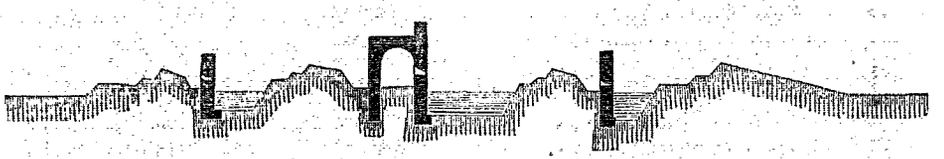


Fig. 2.

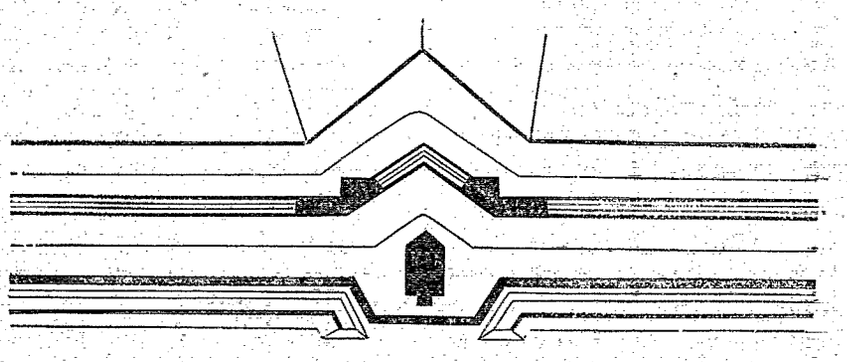


Fig. 3.

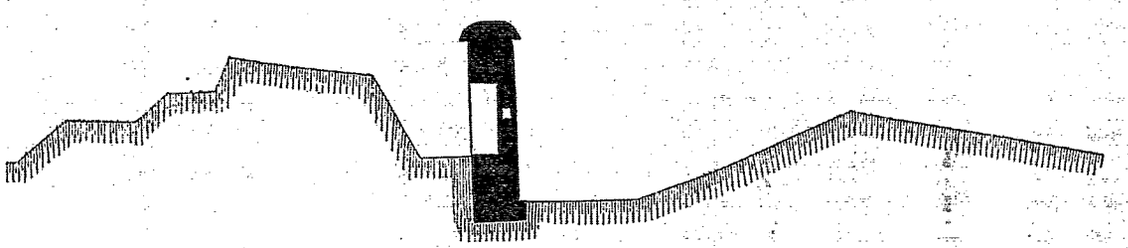


Fig. 4.

Tous ces forts ont leur défense confiée à de belles casemates, et quelques-uns sont munis de systèmes de mines fort bien entendus.

Les ingénieurs français n'ont que trop mis en oubli les principes de Montalembert et de Carnot : dans nos écoles, on cite à peine leurs noms ; on ne parle pas davantage de la

nouvelle fortification allemande; et cependant nos officiers auront probablement à faire, non point le siége de nos propres places, mais bien celui des places étrangères. Il importe donc que les belles constructions élevées en Allemagne depuis vingt-cinq ans, œuvres d'ingénieurs distingués parmi lesquels il faut citer le général Aster, commencent à être prises en quelque considération par le génie français. Parmi les officiers, les uns en sont partisans; les autres, en plus grand nombre, en font une critique violente. Quoi qu'il en soit, la réforme est opérée; en Allemagne on est peut-être allé trop loin, mais il semble certain que désormais la règle classique du tracé bastionné ne pourra plus être considérée, même en France, comme la seule à suivre.

ARBRES REMARQUABLES.

ORME A BRIGNOLLES
(Département du Var).

La rivière de Carami coule hors des murs de Brignolles. Suivant la tradition, il y a cinq ou six siècles, elle passait à l'endroit où est aujourd'hui la place qui porte son nom, et

L'Orme de la place Carami, à Brignolles. — Dessin de Champin.

parmi les arbres de son rivage se trouvait l'orme remarquable figuré dans notre gravure. Au quinzième siècle, cet orme était déjà une des curiosités de Brignolles. Michel de l'Hospital, né au commencement du seizième (1), en célèbre les rares proportions dans les écrits qu'il composa durant son exil en Provence. En 1564, le 25 octobre, Charles IX, logé dans une maison vis-à-vis l'orme, se divertit à voir sous son feuillage un bal joyeux où l'on dansa très-galamment la volte et la martingale. A la suite des siècles, il a fallu donner un bâton à ce vénérable patriarche des arbres du Var : il s'appuie sur un pilier en bois, haut de 2 mètres 30 centimètres. On dit que les flancs ouverts de son vieux tronc ont plus d'une fois servi de demeure à de pauvres artisans. Mais on a fermé l'antre végétal avec des pierres et du ciment, et c'est précisément depuis qu'on l'a réparé comme une vieille maison, que l'arbre ne sert plus à loger personne.

(1) Né en 1503, mort en 1573. — Voy. la Table décennale.

HENRI ZSCHOKKE.

Fin. — Voy. p. 39, 70.

Au printemps de 1802, les trois amis quittèrent Berne, et se mirent en route à pied pour Aarau. Zschokke avait l'intention de chercher dans les environs de cette ville quelque

lieu solitaire où il pût s'établir loin des agitations de la politique. Le château de Biberstein lui parut réunir toutes les conditions désirables, et ce fut là qu'il planta sa tente, bien résolu à vivre au milieu de ses livres, et à se consacrer entièrement à l'étude. Il voulait s'occuper de physique, de chimie, d'histoire naturelle, de poésie, de philosophie, et s'estimait déjà le plus libre et le plus heureux des mortels au sein de sa paisible retraite.

Mais à un quart d'heure de Biberstein s'élevait une petite colline, au sommet de laquelle apparaissaient l'église et le presbytère de la paroisse de Kirchberg, dont le pasteur avait une fille charmante et belle, qui fit bientôt oublier à notre solitaire tous ses projets studieux. La maison du pasteur Rüsperli devint pour Zschokke le but de visites de plus en plus fréquentes, et l'image de la gracieuse Nanny, désormais gravée dans son cœur, le préoccupait chaque jour davantage. L'amour porte volontiers à la rêverie : aussi Zschokke, laissant le travail de cabinet, prit goût aux herborisations, aux longues promenades, dirigea ses recherches vers la botanique, et entreprit d'étudier la culture des arbres ainsi que l'aménagement des forêts. Tandis qu'il goûtait de cette manière le charme d'un sentiment nouveau pour lui, et qu'éloigné du monde il partageait sa vie entre la poésie et la science, la Suisse continuait d'être la proie de dissensions intestines qui eurent pour conséquence une seconde intervention française, et l'acte de médiation imposé par la volonté de Napoléon. Zschokke ne prit aucune part à ces événements, mais ses services antérieurs n'étaient pas oubliés. A sa grande surprise, il reçut un jour du gouvernement d'Argovie le don de la bourgeoisie cantonale, et sa nomination comme membre de la commission forestière. Zschokke, toujours prêt à se rendre utile, ne refusa point cet emploi, et se mit sérieusement à l'œuvre, afin de suppléer par son zèle aux connaissances qui lui manquaient encore. Avec son aptitude habituelle il fut, au bout d'un court espace de temps, en état de rédiger et de publier, sous le titre de *Forestier des montagnes*, un ouvrage élémentaire destiné à servir de guide et d'instruction aux employés subalternes ainsi qu'aux autorités communales. Ce fut au milieu de ces occupations, assez peu littéraires, qu'il fit la connaissance de Bonstetten qui, revenant de son voyage dans le Latium, lui apportait des semences et des plantes d'Italie. Il se forma presque aussitôt entre eux une liaison intime pour le reste de sa vie. Bonstetten, regrettant de voir un homme tel que Zschokke s'enterrer au fond des bois, lui proposa de l'emmener à Genève, et de l'y introduire dans une société d'élite pour laquelle il semblait si bien fait. Il voulait même le placer chez madame de Staël; mais Zschokke refusa sans hésiter, car il préférait son château de Biberstein, avec le voisinage du presbytère de Kirchberg, à toutes les célébrités littéraires. Peu de temps après, en effet, il épousa la fille du pasteur, et trouva dans cette union tout le bonheur qu'il avait rêvé.

Une année environ avant son mariage, Zschokke avait recommencé la publication de son Schweizer Bote (*Messager suisse*), qui paraissait maintenant à Aarau, avec non moins de succès qu'il en avait obtenu d'abord à Lucerne. C'était toujours le même langage clair, simple, plein de bonhomie et de franchise, heureux mélange de bon sens et d'esprit, bien fait pour inculquer au peuple des idées justes et de salutaires principes. Mais, malgré tous ses efforts pour demeurer étranger à la lutte des partis, il ne tarda pas à devenir l'objet d'une polémique assez vive, dont, surtout depuis l'époque de la restauration de 1814, les attaques prirent un caractère passionné, qui força Zschokke à se prononcer d'une manière plus tranchée, et rangea définitivement son journal parmi les organes de la cause libérale.

En 1808, il avait entrepris une publication d'un autre genre, destinée à satisfaire les tendances religieuses qui se manifestaient alors dans le public. Sous le titre de *Stunden der Andacht* (Heures de recueillement), il faisait paraître chaque semaine une feuille de méditations et de prières pour le culte domestique. Ce recueil, empreint d'un sentiment religieux sincère, mais également éloigné du mysticisme nuageux et de la sécheresse dogmatique, répondait parfaitement aux besoins du siècle. Aussi fut-il accueilli avec une faveur marquée dans l'une et l'autre communion, d'autant mieux que Zschokke ayant eu soin de cacher son nom, personne ne put affirmer avec certitude si l'auteur était protestant ou catholique. La renommée des *Stunden der Andacht* franchit bientôt les frontières de la Suisse, et leur popularité fut telle en Allemagne que de nombreuses éditions s'y succédèrent rapidement, tandis qu'on s'épuisait en conjectures pour découvrir quel pouvait être l'éditeur de ce livre, et qu'on l'attribuait tour à tour au vicaire général de Wessenburg à Constance, au conseiller ecclésiastique Schwarz de Heidelberg, et au curé Keller d'Aarau.

Dans les années qui s'écoulèrent de 1811 à 1816, Zschokke fit trois voyages en Bavière, où il se vit entouré des distinctions les plus flatteuses. Des offres lui furent faites pour l'attacher à l'Académie de Munich, et il reçut même des lettres de naturalisation, avec un diplôme de noblesse, de la part du roi. Mais il refusa ces honneurs qui ne lui paraissaient pas convenir à sa qualité de citoyen d'une république. Seulement, pour s'acquitter envers le souverain qui lui montrait une si haute estime, il écrivit sur sa demande l'*Histoire de la Bavière*, travail remarquable qui tient une place importante dans ses œuvres.

Appréciant toujours mieux les joies du bonheur domestique, Zschokke, bien loin de chercher à faire briller sur un plus grand théâtre les talents dont la nature l'avait si richement doté, fixa, d'une manière définitive, sa résidence dans le canton d'Argovie, en achetant un bien sur la rive gauche de l'Aar, au pied du Jura, où il se fit construire une maison de campagne selon ses goûts, dans laquelle il résolut de vieillir *in otio cum dignitate, musis et amicis.*

Cette charmante retraite de Blumenhalde devint bientôt le rendez-vous de toutes les notabilités qui visitaient la Suisse. Zschokke y partageait sa vie entre les devoirs de l'amitié, l'éducation de sa famille et les travaux littéraires. Ses publications se succédaient presque sans relâche. Poussé par la sympathie qu'il éprouvait pour les classes inférieures du peuple, il résolut d'écrire une série d'ouvrages destinés spécialement à leur culture intellectuelle et morale. Ainsi parut d'abord *le Village des faiseurs d'or*, popularisé en France sous le titre du *Val doré*; puis une anecdote tragique intitulée : *la Peste de l'eau-de-vie*, et enfin l'*Histoire de la nation suisse*, dont la traduction, publiée par M. Monnard, n'a pas obtenu moins de succès dans la Suisse française que l'original dans la Suisse allemande. Mais la naïveté, qui constitue l'un des principaux mérites de ces divers ouvrages, ne peut guère se rendre en français. D'ailleurs Zschokke adaptait ses récits au caractère des populations allemandes, au milieu desquelles il avait vécu, et qu'il connaissait parfaitement. Son *Histoire de la nation suisse*, en particulier, porte le cachet du patriotisme exalté des temps héroïques; elle tient un peu de la légende, et a pour but de réveiller l'esprit national bien plus que de rechercher l'exactitude des faits, et de jeter la lumière sur les points obscurs des anciennes annales. Le talent de l'écrivain se recommande davantage auprès du public français par ses nombreuses et charmantes nouvelles, que l'élégante traduction de M. Loëve-Veimars lui a fait connaître. Elles se distinguent en général par la fraîcheur et la fécondité de l'imagination, par la grâce des détails, par la noblesse des sentiments et la moralité du but. Jusque dans ses moindres contes, Zschokke a toujours en vue quelque intention utile, quelque leçon salutaire qu'il sait présenter sous la forme la plus aimable et la plus attrayante. Il possède l'art de varier sa manière, et sait jeter un piquant intérêt sur les plus légères données. Quelques-uns de ses contes, tels que *la Nuit de Saint-Sylvestre*, *le Trou au*

coude, *Colas*, *ou Sait-on qui gouverne?* le *Journal d'un vicaire du Wiltshire*, sont, dans des genres différents, de véritables petits chefs-d'œuvre.

Parfaitement heureux dans son intérieur, entouré d'une considération que le succès de ses écrits augmentait sans cesse, Zschokke menait la vie la plus douce et la mieux remplie. Le chagrin vint sans doute changer parfois sa joie en tristesse; il eut le malheur de perdre plusieurs enfants; mais il acceptait ces épreuves avec la résignation du chrétien plein de confiance en Dieu. A soixante ans, il se voyait père de huit fils et d'une fille dont l'éducation, les études et les plaisirs l'intéressaient vivement. Jouissant d'une honnête aisance, fruit de son admirable activité, il pouvait envisager sans inquiétude l'approche de la vieillesse. Sa famille semblait devoir être désormais l'unique but de ses vœux et de ses espérances, lorsque les événements de l'année 1830 l'obligèrent à quitter sa retraite et à reparaître sur la scène politique.

Après avoir joué un rôle important comme membre du grand conseil pendant plusieurs années, il donna sa démission, et cessa enfin complétement de s'occuper des affaires publiques. Quoique sa constitution robuste n'eût point encore souffert des atteintes de l'âge, il se sentait, disait-il, « comme arrivé sur le sommet d'une montagne, au pied de laquelle la mer de l'éternité roulait ses flots devant lui. »

Son âme éprouvait le besoin de se recueillir dans le calme et la méditation.

« Lorsque jadis, écrivait-il en 1842, je lisais ou j'entendais dire que la vieillesse amenait avec elle la perte de toutes les joies, une secrète anxiété s'emparait de mon esprit. Maintenant je m'étonne de voir qu'elle offre encore tant de charme et de jouissances. Chaque âge de la vie humaine a des attraits qui lui sont propres, et dont il serait difficile de dire lesquels méritent le mieux notre préférence. Le vieux Caton de Cicéron a bien raison de dire : « Pour celui qui n'a pas trouvé en lui-même l'élément du bonheur, tous les âges sont également pénibles; mais pour celui qui puise dans son intérieur ses plus pures jouissances, rien n'apparaît comme un mal réel; pas même la vieillesse que chacun désire atteindre, mais dont il se plaint amèrement lorsqu'il la possède. » Je sais bien que des milliers de voix répètent la même plainte contre la vieillesse, et c'est celle de tous les hommes pour lesquels il n'y a d'autre monde que le monde extérieur avec ses richesses, ses agréments et ses nuages d'encens; ou bien de ceux qui, comme madame de Genlis le dit, entrent dans leur soixante-dixième année avec la persuasion qu'ils n'ont été créés que pour se vêtir, déjeuner, dîner, faire leur partie de piquet, et puis dormir.

« Sans doute je prévois bien que la vie qui circule encore dans mes veines comme autrefois, doit s'éteindre bientôt; que mes nerfs émoussés cesseront de transmettre les impressions et perdront leur sensibilité exquise. Bientôt je ne pourrai plus, comme aujourd'hui, partager les plaisirs de ceux qui m'entourent, agir, exercer de l'influence, cultiver les muses. Mais qu'importe? Plus le monde s'obscurcit et perd à mes yeux, moins j'éprouve de regrets de le perdre, et plus m'apparaît brillante l'aurore d'un autre monde.

» Aussi, me réjouissant en Dieu, partout en lui et avec lui, j'entre sans crainte dans cet hiver qu'aucun printemps ne doit plus suivre pour moi sur cette terre. La mort, à peine enveloppée d'un léger voile de quelques mois ou de quelques années, me sourit doucement. Mais je veux jouir encore du présent, entouré de tous les miens; de Nanny, chez laquelle aux charmes de la jeunesse a succédé le développement des beautés plus précieuses de l'âme; de mes enfants, dont aucun n'est indigne de mon amour et de ma sollicitude. Au soir de ma vie, le monde m'apparaît coloré de teintes plus brillantes et plus belles qu'à son matin.

» D'autres peuvent regretter le paradis désormais perdu de leur enfance. Ce paradis m'a manqué. J'errais, comme orphelin, délaissé, oublié de tous; mais non pas délaissé ni oublié de Dieu. Je bénis les voies de sa divine providence qui m'ont conduit à trouver un paradis dans mon intérieur. — Déjà le monde m'avait apparu plus beau pendant ma jeunesse. Il n'était pourtant pas changé; mais le prisme de l'imagination et du sentiment l'embellissait à mes yeux. — Je devins homme. La vie s'éclaira pour moi d'une lumière plus intense; cependant ce n'était pas dans la vie, c'était en moi-même que la clarté s'était faite; en sorte que je pouvais mieux distinguer la réalité de l'apparence. Dès lors, plein de courage, infatigable et persévérant, je tournai toute mon activité vers le culte du beau et du vrai, afin d'avoir un jour loyalement mérité mes heures de repos. Et si le résultat de mes efforts fut peu de chose, du moins ma volonté avait été grande. Je goûtai le doux et l'amer des choses terrestres, selon que ma destinée me l'apportait, et reconnaissant pour l'un comme pour l'autre, sans m'affliger de l'instabilité des biens de ce monde, habitué à vivre dans la conscience et l'amour de l'Éternel.

» Maintenant voici le repos, le bienvenu qu'il est! Je ne me repens pas d'avoir vécu. D'autres pourront, dans leur automne, contempler les récoltes et en calculer la valeur. Je ne le puis pas. J'ai répandu les semences; je ne sais où le vent les a jetées. Mon seul mérite a été la bonne intention; quant au reste, c'est la main de Dieu qui en a disposé.

» D'autres peuvent se réjouir d'avoir acquis avec plus ou moins de peine, richesse, rang, renommée. Je ne leur envie pas cette joie, et je plains leurs efforts. La fortune ne m'a point favorisé de ses dons; mais satisfait des fruits de mon activité et de mon économie, j'ai obtenu cette noble indépendance à laquelle j'aspirais, et qui m'a permis de tendre une main secourable à quelques malheureux... Le rang? Je ne prétendis jamais qu'à celui d'honnête homme... La renommée? la célébrité littéraire? Bulle de savon! Je connaissais un but bien plus élevé. »

Avec de telles dispositions, Zschokke dit volontiers adieu aux agitations de la politique pour retourner à ses occupations chéries. Plus que jamais, il se renferma dans le cercle des affections domestiques; c'était comme un sanctuaire où son âme, entièrement détachée des préoccupations mondaines, se préparait à prendre son vol vers les demeures éternelles.

Au sein de cette paix si douce et si vivement appréciée, son activité intellectuelle lui donna bien des jouissances encore; jusqu'à la fin, il conserva la plénitude de ses belles facultés. De temps en temps s'échappaient de sa plume quelques écrits toujours pleins de sages conseils, d'idées salutaires et fécondes. Si le retentissement des luttes désastreuses dont la Suisse était le théâtre venait parfois troubler sa paix, il se réconfortait par la pensée qu'une génération nouvelle saurait tirer de l'expérience du présent des leçons précieuses pour l'avenir, et il se tournait avec espoir vers l'Éternel, dont la main puissante sait faire sortir le bien du mal. C'est ainsi que s'écoulèrent tranquillement et pieusement les dernières années d'une vie si pleine et si honorable. Le nom de Henri Zschokke restera dans la mémoire des Suisses comme celui d'un écrivain fécond et spirituel, d'un penseur ingénieux et profondément moral, comme celui d'un citoyen dévoué, d'un véritable ami de la patrie qui l'avait adopté, d'un homme vertueux, utile et bon.

Il est mort le 27 juin 1848, à l'âge de soixante-dix-huit ans.

En 1842, il avait publié à Aarau des Mémoires sur sa vie, sous le titre de *Eine selbstschau* (une Vue de soi-même). La première partie est intitulée : *la Destinée de l'homme*, et la seconde : *Vue du monde et de Dieu.*

Aux grandes chaleurs d'été, les eaux du Tigris ont la température d'un bain chaud; cependant les habitants font

descendre dans le fleuve, au moyen de cordes, des flacons et des vases, et les retirent pleins d'une eau fraîche comme la glace, parce que la chaleur de l'atmosphère ne se communique à l'eau du fleuve que dans l'épaisseur d'une coudée au-dessous de la surface. ERLIA.

PATIE BIRNIE.

Le poëte Allan Ramsay a consacré à la mémoire de Patie Birnie, le joueur de violon de Kinghorn, une pièce de vers qui n'a pas moins de dix-neuf strophes. Pendant toute une moitié du dernier siècle, Birnie fut la joie des chaumières de Kinghorn : pas de bonne fête sans lui ; il était de tous les baptêmes, de tous les mariages ; aux châteaux mêmes, on ne donnait ni festin ni bal sans y appeler Birnie. Une fois cependant il arriva que les domestiques du duc de Rothes le repoussèrent rudement au seuil du manoir ; le violon s'échappa des mains tremblantes du vieillard et se brisa.

Béranger savait-il l'histoire de Patie Birnie, et pensait-il à sa mésaventure devant le château de Rothes, quand il *écrivit ces vers charmants* :

C'était l'orchestre du village.
Plus de fêtes ! plus d'heureux jours !
Qui fera danser sous l'ombrage ?...

Sa corde, vivement pressée,
Dès l'aurore d'un jour bien doux,
Annonçait à la fiancée
Le cortége du jeune époux.

Il délassait des longs ouvrages,
Du pauvre étourdissait les maux :
Des grands, des impôts, des orages,
Lui seul consolait nos hameaux.

Patie Birnie.

Heureusement le désespoir de Birnie ne fut pas long : le bruit de son désastre pénétra dans la salle du bal, et les nobles jeunes filles, sortant avec leurs couronnes de fleurs, prirent sous leur protection le vieux ménétrier ; volontiers eussent-elles détaché colliers et bracelets pour en emplir l'instrument entr'ouvert et muet ; ce soir-là, s'il eût voulu, Patie eût emporté assez d'or pour acheter à la ville un Amati ou un Stradivarius. Il n'en demandait pas tant : ce fut assez pour lui de pouvoir payer le luthier qui répara le dommage. Il conserva de cette scène d'heureux souvenirs, et il les mit en chanson, car il était aussi poëte à sa manière. Sa jovialité, sa verve, la vivacité de sa physionomie, ajoutaient beaucoup, sans doute, à son talent de musicien. Il a laissé au village une renommée qu'envieraient de plus habiles artistes. Baillot ou Alard iraient jouer du violon à Kinghorn, que probablement vieux et jeunes se diraient tout bas, en hochant la tête : « C'est égal, ce n'est pas là le violon de Patie Birnie. »

HAMEÇONS.

On n'est pas encore arrivé à faire en France les hameçons, la plupart de ceux dont se servent nos pêcheurs à la ligne viennent des fabriques de l'Irlande, qui nous les vend au prix de 3 à 18 francs le mille. L'Allemagne nous en fournit aussi dont la qualité est inférieure, et qui ne coûtent que de 2 à 8 francs le mille. Quelque jour, un esprit ingénieux introduira définitivement en France la fabrication des hameçons, et ce sera peut-être la source d'une grande fortune.

SINGULIÈRES PRÉROGATIVES D'UNE ABBESSE.

L'abbesse de Notre-Dame aux Nonnains (de Troyes) exerçait, non-seulement sur son domaine, mais encore sur plusieurs quartiers de Troyes, les droits de justice et de voirie. Elle avait, à cet effet, son grand maire, ses sergents, ses geôles et son tribunal propre. Sa justice était haute, moyenne et basse. Elle connaissait de toutes choses, et disposait des biens et de la vie ; seulement, les arrêts de mort, en vertu d'un traité spécial, ne recevaient leur exécution que de la main du prévôt des comtes de Champagne.

En 1604, cette justice fut contestée ; le bailli procéda à une information. Pour la défense de la prérogative de l'abbesse, on fit remarquer :

1° A droite de l'entrée de l'abbaye, un banc de bois, au-dessus duquel régnait un auvent en ardoise soutenu d'arcs-boutants, le tout d'une largeur de 12 pieds, comme étant le lieu où, d'ancienneté, les officiers du couvent rendaient la justice ;

2° Plus loin, une prison de 4 pieds sur 6, où l'on descendait par deux marches, avec un cachot de même grandeur y attenant, où se trouvaient encore des fers à ferrer et à enjamber les prisonniers ;

3° Vis-à-vis la porte de l'église, une croix de pierre où l'on faisait les ventes et publications de police de par l'abbaye.

De plus, on rappela qu'il avait existé autrefois, près du « Beau-Portail, » une barrière sur laquelle s'appuyaient ceux qui attendaient les plaids.

En conséquence de cette enquête, on maintint la justice, et on releva le pilori avec ses carcans.

L'abbesse avait le droit de présenter à plusieurs cures. Elle percevait la moitié des offrandes de la cure de Saint-Jacques, à Troyes. Les paroissiens n'avaient l'usage des cloches et du cimetière qu'en lui payant certaines redevances. Le curé titulaire et les marguilliers prêtaient serment entre ses mains.

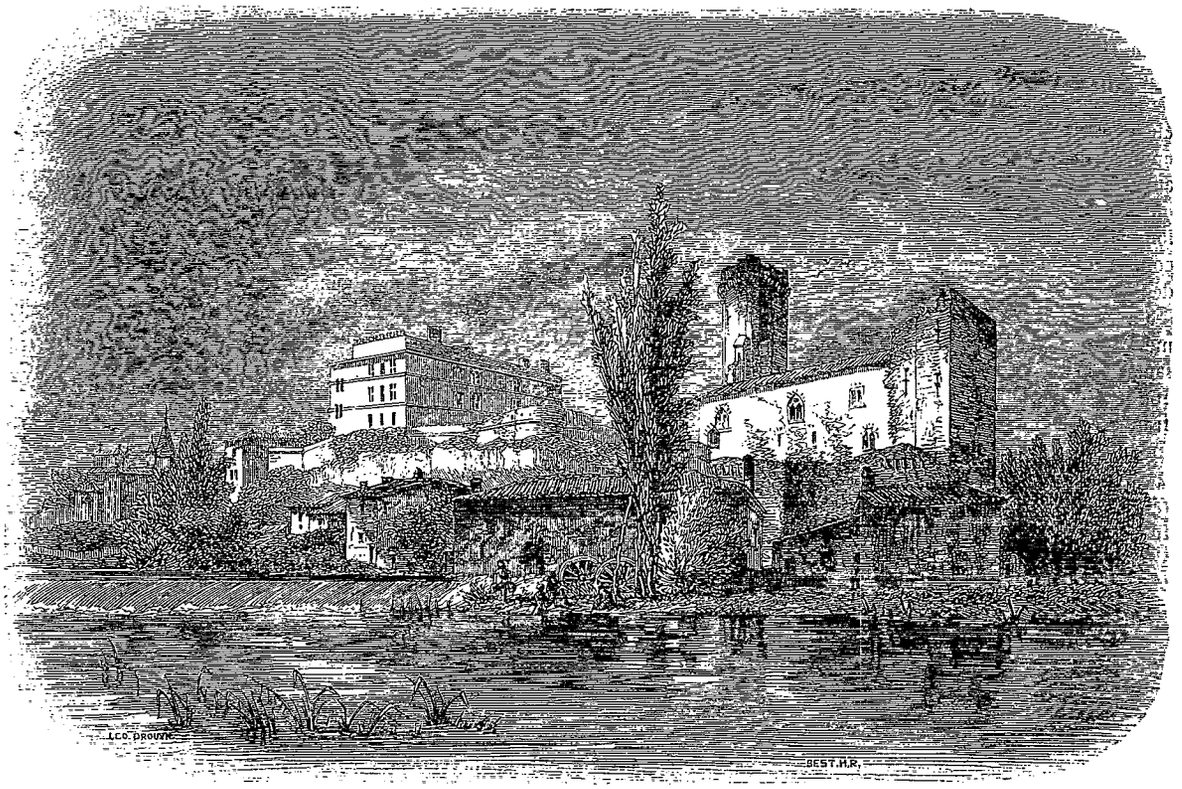
Tout nouvel évêque prêtait aussi serment entre les mains de l'abbesse la veille de son intronisation. Il se rendait à l'abbaye monté sur une mule ou sur un palefroi. A l'entrée des lices qui ferment la place de ce monastère, il mettait pied à terre ; l'abbesse « se saisissoit de la mule d'icelui révérend, sellée et houzée, et l'en faisoit mener comme sienne en l'estable d'icelle abbaye. » L'évêque soupait avec sa suite dans le monastère, y passait la nuit, et avait le droit de faire emporter comme sien « le lit tout garni sur lequel il avoit gehu. » Des contestations nombreuses eurent lieu au sujet de ce cérémonial d'intronisation dont les évêques voulaient s'affranchir ; elles se prolongèrent jusqu'à la fin du dix-huitième siècle (1).

(1) Recueil de la Société de sphragistique ; Janvier 1852. — Article de M. l'abbé Coffinet.

LES QUATRE BARONNIES DU PÉRIGORD.

Voy. t. XIX (1851) : Biron, p. 259; Mareuil, p. 289.

BOURDEILLE.



Vue de Bourdeille. — Dessin de Léo Drouyn.

Église. — Château bâti par la sœur de Brantôme. — Donjon et grande salle des États du Périgord.

On voit à Bourdeille deux châteaux bien conservés : une forteresse du quatorzième siècle, et une villa italienne des derniers temps de la renaissance.

La forteresse, de forme très-originale, se compose principalement d'un grand corps de logis long de 33 mètres, et large de 9 mètres à l'intérieur. Deux salles se partageaient chaque étage; il n'y avait donc en tout que quatre pièces, dont les quatre immenses cheminées, les fenêtres et les bancs de pierre (qui les accompagnent invariablement) existent encore. Les murs de refend et les planchers ont disparu; une toiture passablement entretenue protége l'édifice contre les intempéries; mais elle n'est pas de l'origine de la forteresse. Au sud et à l'ouest, du côté de la rivière et du bourg, ce corps de logis affleure le bord d'un rocher qui se creuse à sa base de la manière la plus pittoresque.

A l'ouest, seul point où il fût possible d'aborder de plain-pied l'emplacement du château, une grosse tour à huit pans fortifiait l'angle le plus exposé et protégeait la porte d'entrée. C'est un véritable donjon, bien construit et bien conservé. Rien de plus majestueux que les vingt assises superposées, qui se dressent à 40 mètres de hauteur sans lézardes, sans tassement; rien de plus solide que les voûtes à huit nervures qui marquent les divers étages; rien de plus élégant que la tourelle engagée en demi-octogone, et la couronne de grands machicoulis.

Le même luxe de construction s'étend à toutes les parties des bâtiments et même des enceintes qui se multiplient en avant du donjon. La première, entièrement bardée de grands machicoulis sur arcades, formait une cour à peu près carrée, qui, à une époque très-ancienne, mais postérieure pourtant à la construction primitive, fut remplie de logements voûtés. La seconde est de la renaissance et richement décorée; elle a été faite en vue du château neuf. La dernière enceinte, précédée d'un fossé taillé dans le roc, et flanquée de tours rondes au pont-levis, est de divers temps, mais en majeure partie du quinzième siècle.

Quant au château même, il n'offre aucune partie qui soit romane comme l'église du bourg. Pendant le règne du style ogival flamboyant, on l'a seulement restauré sur quelques points très-circonscrits. Dans son ensemble, il paraît évidemment avoir été rebâti au quatorzième siècle. C'est ce qu'indiquent suffisamment : la forme du donjon; celle des machicoulis, qui reposent partout sur de petits arcs, comme aux remparts d'Avignon; le dessin des fenêtres en ogive géminée et trilobée, quelquefois en plein cintre, mais toujours surmontées de rosaces; enfin les sculptures des chapiteaux. Dans le cours du même siècle, on modifia légèrement, pour l'agrandir, le plan du château, mais dans le même style ogival. Les réparations du quinzième siècle que l'on remarque çà et là s'expliquent par les divers siéges qu'éprouva Bourdeille dans la guerre contre les Anglais.

Telles sont les indications un peu vagues que l'archéologie donne sur l'histoire du fort de Bourdeille. Si l'on consulte les chroniques provinciales, on trouve, entre beaucoup de faits curieux, des dates plus précises, mais qui laissent encore de l'incertitude relativement soit à l'époque exacte où le château fut bâti sur les ruines d'une place de défense plus ancienne, soit même à la famille à laquelle il appartenait lors de cette reconstruction. Ce n'est point que les Bourdeille soient nouveaux en Périgord; mais, à en juger par leur propre

généalogie, qui ne sait ou qui ne dit pas tout, ils ont subi des éclipses marquées du treizième au quinzième siècle, et leur héritage est fréquemment sorti de leurs mains. Ainsi, en 1281, Ebles et Boson de Bourdeille, possesseurs légitimes du château et d'une moitié de la terre de ce nom, voient leurs biens confisqués au profit de leurs ennemis. Non contents d'avoir dépouillé de l'autre moitié de cette terre leur neveu Hélie IV, parti pour la croisade avec saint Louis, ils avaient refusé de rendre à l'abbé de Brantôme l'hommage accoutumé de leur château de Bourdeille. Les Maumont du Limousin, aidés des vicomtes de Limoges, dont ils étaient les favoris, épousèrent la querelle de l'abbé, leur parent. Après huit ans d'une guerre acharnée, où Aymar, l'un d'eux, périt, et où leur château de Chalus fut pris et ruiné à la suite d'un long siége, au mépris des ordres du roi, ils obtinrent cette confiscation pour indemnité de leurs pertes, et les deux Bourdeille furent contraints de passer en Palestine.

Ce récit est tiré d'une généalogie, il est vrai; mais il mérite toute confiance, parce que les chroniques limousines, sans donner la cause première de cette guerre privée, mentionnent ses principaux incidents, ses complications et les grands développements qu'elle prit. La ville de Limoges, ennemie naturelle de ses vicomtes, s'était rangée du côté de leurs adversaires. Édouard, duc d'Aquitaine, après avoir vainement essayé de rétablir la paix, finit par embrasser aussi ce parti et le soutint de ses troupes. Les deux rois d'Angleterre et de France allaient se trouver en présence, car Philippe III protégeait ouvertement Marguerite de Bourgogne, veuve du vicomte Guy IV. Mais alors tout l'ascendant était du côté de la France. Sur l'ordre formel de Philippe, l'armée d'Édouard abandonna le siége d'Aix, ce qui ne l'empêcha pas d'être condamné par le parlement à des dommages et intérêts, tout comme les pauvres seigneurs de Bourdeille.

Comme preuve authentique, nous avons, du reste, aux archives de Pau un acte de la fin du treizième siècle, par lequel Gérard de Maumont, l'archidiacre de Limoges, reconnaît tenir Bourdeille à foi et hommage de l'abbé de Brantôme.

Sans expliquer le moins du monde comment le château est revenu à la maison de Bourdeille, la généalogie nous dit qu'Hélie VII rétablit, en 1303, la forteresse de Bourdeille, dégradée par les troubles précédents. — Serait-ce là cette date de reconstruction que nous cherchons? Peut-être, puisqu'elle n'est nullement démentie par les indications archéologiques. Cependant, et alors que les titres de la maison de Bourdeille nous représentent Hélie VIII comblé des faveurs royales, les archives de Pau nous montrent tout à coup le château en la possession de Philippe VI, qui le cède au comte de Périgord en échange de Bergerac. — L'année d'après, 1342, celui-ci cède de nouveau Bourdeille à son frère le cardinal Hélie, et dès lors la maison de Talleyrand le garde indéfiniment. C'est seulement en 1445 qu'un Arnaud de Bourdeille, sénéchal de la province, reparaît dans le château de ce nom, mais à titre de capitaine aux gages du comte. Enfin c'est en 1480 (1) que François de Bourdeille, fils du précédent, convertit cette possession précaire en une légitime propriété, au moyen de la vente qui lui est consentie par le comte et par la comtesse de Périgord.

En conséquence, il se pourrait fort bien que le cardinal Hélie de Talleyrand se fût chargé de rebâtir pour ses neveux la forteresse de Bourdeille. — Quelles qu'aient jamais été la simplicité des mœurs au moyen âge et la nécessité de se bien fortifier, il nous est impossible, en effet, de voir dans le château de Bourdeille le type d'une résidence féodale; c'est plutôt une vraie forteresse bâtie dans un but exclusivement militaire. Il nous semble même y retrouver quelque chose du style particulier, ou au moins de cette opulence que mettaient dans leurs constructions militaires (Avignon, Villandraut, etc.) les princes de l'Église. Disons, à ce propos, que le cardinal Hélie, celui-là même qui essaya en vain de négocier un accommodement entre le prince de Galles et le roi de France, au moment de la bataille de Poitiers, avait dans la province une grande existence, et qu'il y jouait un rôle politique important. Il paraît même qu'en 1356, il trouva moyen de se faire *donner* par le roi Jean la ville de Périgueux, incroyable preuve d'ambition chez le sujet, de faiblesse chez le monarque. Ne serait-ce point à la suite de cette donation singulière, dont Périgueux subit les effets au moins pendant quelques années, que le cardinal de Périgord aurait fait bâtir le château de Bourdeille, non comme résidence, mais comme point d'appui pour sa propre autorité et pour celle de sa famille, en un mot, comme forteresse?

Toujours est-il que la généalogie s'abuse lorsqu'elle attribue aux Bourdeille l'honneur d'avoir défendu le château contre les Anglais pendant neuf semaines. C'est le comte de Périgord qui a soutenu ce siége; c'est à lui seul qu'en voulaient les Anglais, et c'est à son meilleur château qu'ils s'adressèrent en faisant le siége de Bourdeille. Lisons, au surplus, Froissard (t. Ier, édit. de Buchon, p. 569, ch. CCLXV) :

« De la venue (à Angoulême) du comte de Cantebruge son frère et du comte de Pennebroch fut le prince (de Galles) grandement réjoui... Et quand ils eurent séjourné de lez le prince trois jours, et ils s'y furent rafraîchis, le prince leur ordonna de partir d'Angoulême et de se faire une chevauchée en la comté de Pierregord. Les deux dessus dits seigneurs d'Angleterre, et les chevaliers qui, avec eux, étoient venus, se consentirent et accordèrent légèrement, et s'en allèrent en grand arroy; et étoient bien trois mille combattants parmi plusieurs chevaliers et écuyers de Poitou, de Xaintonge, de Quersin, de Limosin et de Rouergue, que le prince ordonna et commanda d'aller en leur compagnie. Si chevauchèrent iceux seigneurs et ces gens d'armes, et entrèrent efforcément en la comté de Pierregord. Et quand ils eurent ars et couru la plus grand'partie du plat pays, ils s'en vinrent mettre le siége devant une forteresse que on appelle Bourdille, de la quelle étoient capitaines deux écuyers de Gascogne et frères, Ernaudon et Bernardet de Batefol, lesquels s'ordonnèrent à eux défendre bien et hardiment. En la garnison de Bourdille, en la comté de Pierregord, avec les deux dessus nommés capitaines, avoit grand'foison de bons compagnons que le comte de Pierregord y avoit ordonnés et établis pour aider à garder la forteresse, laquelle étoit bien pourvue de toute artillerie, de vins et de vivres, et de toutes autres pourvéances pour la tenir bien et longuement, et aussi ceux qui le gardoient en étoient en bonne volonté. Si eurent devant Bourdille le siége pendant plusieurs grands appertises d'armes faites, maint assaut et mainte envoye, mainte recueillette et mainte escarmouche, et presque tous les jours; car les écuyers dessus dits, étoient hardis entreprenans et orgueilleux, et *qui petit aimoient les Anglois...* »

Après beaucoup de détails que Froissard donne sur les autres événements de la guerre, vient un chapitre consacré tout entier au siége de Bourdeille.

Ch. CCLXXVI (p. 581). — *Comment le comte de Cantebruge et le comte de Pennebroch prirent la garnison de Bourdille par grand avis.*

« Pendant les dessus nommés barons et chevaliers d'Angleterre et leurs routes faisoient leurs chevauchées et leurs conquêts, tant en Rouergue, en Quersin, que en Agénois, où ils furent une moult longue saison, se tenoit le siége devant la garnison de Bourdille, qui y fut plus de neuf semaines. Et vous dis que, ce siége-là tenant, il y eut plusieurs assauts, escarmouches et paletis, et plusieurs grands appertises d'armes presque tous les jours; car ceux de dedans venoient par usage tous les jours, à main armée, jusques à

(1) Voy. l'Inventaire des titres de l'ancien comté de Périgord, par L. Dessales, p. 16.

leurs barrières hors de la porte, et là escarmouchoient moult vaillamment et hardiment, et si bien se portoient que proprement de l'ost avoient grand'louange. Ainsi se tinrent en cet état un grand temps et fussent tenus encore trop plus, si orgueil et présomption ne les eussent tentés ; car ils étoient gens assez et tous hardis compagnons pour tenir et défendre leur forteresse, et bien pourvus de vivres et d'artillerie ; et ceux de l'ost commençaient à *tonner*, combien qu'ils gésissent là moult honorablement; mais ils regardoient qu'ils y étoient à grands frais, et que trop peu y conquéroient. Or avint un jour qu'ils eurent conseil et avis comment ils se maintiendroient pour leur affaire approcher. Si ordonnèrent que à lendemain, à heure de prime, ils feroient toutes leurs gens armer et eux tenir secrètement en leurs logis, et envoyeroient aucuns escarmoucher à ceux de la forteresse ; car ils les sentoient de si grande volonté que tantôt ils istroient hors et se mettroient sur les champs bien appertement pour eux combattre. En ce faisant, leurs gens qui là seroient envoyés escarmoucher se feindroient et se retourneroient tout combattant petit à petit devers leurs logis, ainsi que déconfits, pour ceux du dit fort attraire plus avant, et ils auroient ordonné une bataille de leurs gens tout à cheval, qui se mettroient entre leurs ennemis et la forteresse ; par quoi, quand ils voudroient se retourner, ils ne pourroient. Cet avis fut arrêté entre eux, et dirent que si on ne les avoit par cette voie, on ne les auroit point à son aise. Si que, à lendemain, ils firent très le matin armer secrètement toutes leurs gens, et en envoyèrent jusques à deux cents escarmoucher à ceux de Bourdille.

» Quand les compagnons qui dedans étoient, et les capitaines Ernaudon et Bernardet les virent venir, si en furent joyeux, et s'armèrent appertement et firent armer leurs gens. Si pouvoient bien être enveron sept vingt, tous jeunes et légers compagnons ; et firent ouvrir leur porte tout arrière, et vinrent à leurs barrières et recueillirent aux lances et aux pavois les Anglois bien et faicticement, et y firent tant que les Anglois reculèrent et perdirent terre ; et aussi il étoit ordonné ainsi. Les compagnons de Bourdille firent passer leur pennon devant, et dirent : « Avant ! avant ! par le chef saint Antoine ! ceux-ci sont des nôtres ! (1). » Lors les envahirent-ils de grand'volonté, et en eux chassant, ils en jettèrent aucuns par terre, et blessèrent et prirent pour prisonniers. Et eux, pour ce qu'ils vouloient tout avoir, et ainsi que on dit : *Grand'convoitise fait petit mont*, ils éloignèrent si leur forteresse que, quand ils voulurent retourner, ils ne purent ; car messire Jean de Montagu (neveu et héritier du comte de Salisbury), qui étoit sur l'embuche à plus de cinq cents combattants, et qui, droit sur la place, fut fait chevalier de monseigneur le comte de Cantebruge, se mit à toute sa route entre la forteresse à eux, et descendirent pied à pied droit devant eux, et puis les envahirent de grand'volonté.

« Quand les compagnons de Bourdille se virent ainsi attrapés, si connurent bien qu'ils avoient trop follement chassé. Néanmoins ils se mirent et recueillirent tous ensemble comme vaillans gens, et se commencèrent à combattre et faire tant de grands appertises d'armes, que eux merveille seroit recorder, et se tinrent, sans eux déconfire, l'espace de deux heures, toujours lançant et eux combattant entrans et retraians moult vaillamment de leurs ennemis ; et tant y firent d'appertises d'armes que proprement les seigneurs d'Angleterre qui étoient là y prirent grand plaisance. — Et là, fut le dit messire Jean de Montagu, très-bon chevalier et vaillant, et bien se combattit et assaillit ses ennemis. — Finablement, ceux de Bourdille furent là déconfits, tous morts et presque oncques pied ne s'en échappa, et les prisonniers rescous que pris avoient, et les deux écuyers capitaines Ernaudon et Bernardet de Batefol, pris et prisonniers au dit monseigneur Jean de Montaigu.

» Pendant que cil estour avoit là été, le comte de Cantebruge et le comte de Pennebroch s'étoient avancés et avoient conquis les barrières et la porte, et étoient entrés dedans la bannière du comte de Cantebruge devant. Ainsi eurent les Anglois la garnison de Bourdille, et firent, les hommes de la ville, jurer foi et sûreté à eux et à tenir la ville de par le prince. Si ordonnèrent les seigneurs à demeurer pour la garder, le seigneur de Mucident (Mucidan en Périgord) et ses gens et lui baillèrent soixante archers ; et puis dépecèrent le siége et eurent conseil qu'ils se retrairoient en Angoulême devers le prince, pour savoir quelle chose il voudroit qu'ils fissent. Ainsi se défit le siége de Bourdille, et se mirent tous les seigneurs et leurs routes au retour. »

Cet épisode singulier de ces singulières guerres donne au château de Bourdeille la valeur d'un monument historique. Le château actuel est bien celui du quatorzième siècle, et si jamais on songeait à publier une édition illustrée de Froissard, il aurait certes bien droit à y figurer.

La suite à une autre livraison.

(1) C'était là, sans doute, le cri de guerre des comtes de Périgord. La grande abside munie de douze chapellenies que le cardinal de Talleyrand accola, en 1347, à la basilique de Saint-Front de Périgueux, était dédiée à saint Antoine.

L'ARGYRONÈTE AQUATIQUE.

L'argyronète est une araignée de petite taille, remarquable par sa conformation et son mode d'existence. Elle vit sous l'eau ; son abdomen est revêtu d'une sorte de duvet qui ne permet pas à l'élément liquide de mouiller la peau, et qui, de plus, se pénètre d'une certaine quantité d'air propre aux besoins de la respiration. Cet air forme comme une lame tout autour du corps, de sorte que, dans les moments où l'animal plonge ou nage, on croirait voir une bulle de gaz ou plutôt de vif-argent se mouvoir avec rapidité au fond des eaux. Chez aucune autre araignée, on ne rencontre cette conformation. D'ordinaire, ces petits articulés sont promptement asphyxiés dans l'eau.

Le nid que l'argyronète se construit sous l'eau est lui-même rempli d'air ; il est formé d'un réseau de toile de même nature que celui des araignées qui vivent à l'air. Il a généralement la forme d'une cloche dont l'ouverture, tantôt libre dans toute son étendue, tantôt garnie de fils qui se croisent en divers sens, n'est, en définitive, qu'une fente étroite, allongée, munie de bords élastiques qui se touchent dans l'état ordinaire, mais qui peuvent s'écarter par un léger effort lorsque l'animal veut pénétrer dans sa demeure. La grosseur de cette cloche est à peu près celle d'une noix. Des bords de l'ouverture partent, dans différentes directions, des filaments qui vont aboutir aux brins d'herbes ou aux corps étrangers dans le voisinage et au fond de l'eau ; ces filaments servent de cordages pour retenir la cloche remplie d'air, et par conséquent très-légère, à un certain niveau au-dessous de la surface de l'eau. Au dedans et au dehors, ce nid de l'araignée aquatique est enduit d'une sorte de matière vitrée et diaphane, que l'animal pétrit à l'aide de ses pattes de derrière, et étale ensuite en couche mince sur les deux surfaces interne et externe de la cloche. Cette matière ne tarde pas à se durcir et forme ainsi un obstacle à la sortie de l'air qui, plus tard, remplit la cellule. Le petit manége que font les argyronètes pendant cette sorte de fabrication est très-curieux à observer : on les voit se frotter le corps avec une vivacité extrême ; elles semblent en proie à une sorte de fièvre qui ne cesse qu'après le complet achèvement de l'édifice ; elles pressent alternativement leurs filières avec l'une et l'autre de leurs pattes de derrière, et quand elles ont filé une partie du ballon et répandu tous les fils, elles polissent la surface avec l'une de leurs pattes, tandis que l'autre soutient adroitement de l'autre côté le petit édifice. Ainsi fabriquée, la cloche est d'une blancheur éclatante ; elle est satinée et apparaît de loin comme une perle

éclatante au fond des eaux. L'animal se tient d'ordinaire dans son habitation, les pattes appliquées contre les parois, la tête tournée vers le haut.

Le mécanisme à l'aide duquel l'animal fournit son habitation de fluide respirable est aussi très-singulier. Elle nage

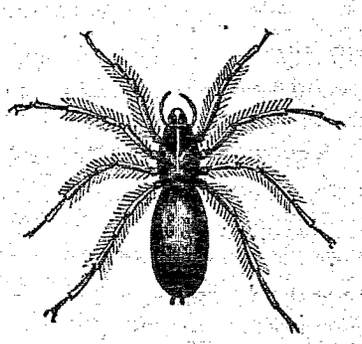


Fig. 1. L'Argyronète aquatique, grossie des deux tiers.

vers la superficie de l'eau la tête en bas; elle élève au-dessus de sa surface l'extrémité postérieure de son abdomen, dilate ses filières et replonge avec rapidité. Pendant cette opération, elle produit une petite bulle d'air qui, indépendamment de la couche argentée dont son abdomen est enveloppé, se montre à la partie postérieure. Ensuite elle nage vers la tige de la plante où elle veut fixer son nid, et touche la petite bulle d'air qui se détache aussitôt et adhère à la plante. De là elle remonte à la surface, où elle reprend une autre bulle d'air qu'elle ajoute à la première, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'elle ait complétement rempli d'air son ballon.

Sous sa cloche remplie d'air, l'argyronète passe la plus grande partie de son existence; elle s'y nourrit, y dépose ses œufs et élève sa progéniture; elle la construit au printemps; elle pond pendant la belle saison, et y habite tout l'hiver; elle n'en sort qu'accidentellement, soit pour aller puiser de l'air à la surface de l'eau, soit pour aller sur le continent le plus proche à la recherche et à la poursuite des insectes terrestres; ceux-ci, aussitôt atteints, sont ramenés sous l'eau et dévorés au sein de l'habitation. Il est possible, du reste, que l'argyronète ne recherche ces insectes qu'à défaut d'insectes aquatiques : pour s'emparer de ces derniers, elle tend des filaments, dans différentes directions, autour de sa demeure; à ces filaments se prennent les hydrachnées, les jeunes squilles, etc.; elle les mange immédiatement, ou bien elle les laisse attachées à un fil, comme pour se ménager des provisions.

Les œufs sont enveloppés d'un cocon de soie; ils sont d'un beau jaune orangé; on les aperçoit facilement au travers du tissu fin et blanc du cocon.

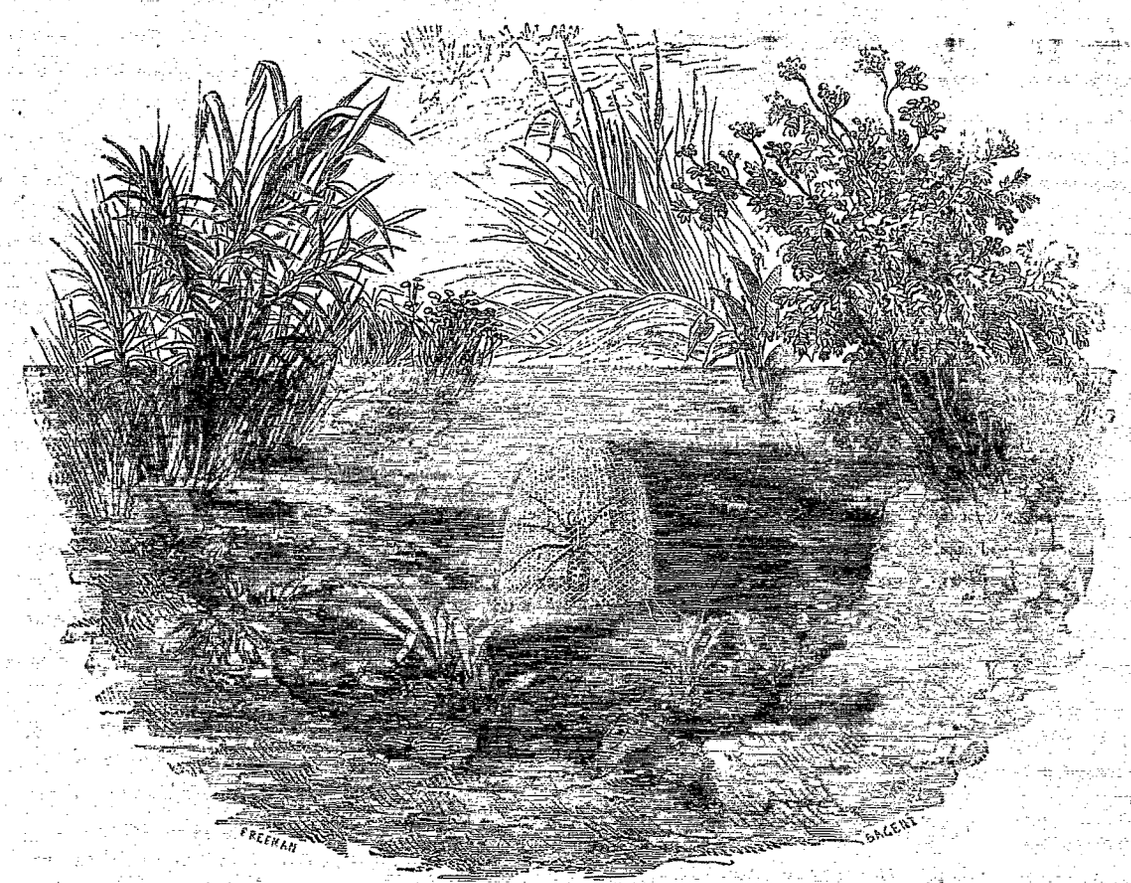


Fig. 2. Nid de l'Argyronète aquatique. — Grandeur naturelle.

Les petits, à peine éclos, songent déjà à se construire une demeure analogue à celle de leurs parents; on en voit quelquefois dans les eaux qui ont une taille à peine perceptible.

L'argyronète vient chaque année reconstruire son nid presque au même endroit; elle recherche les eaux peu profondes, celles qui coulent lentement, dans lesquelles végète la lentille d'eau, et où se trouvent les petits insectes aquatiques qui lui servent de pâture. [illegible]

En France, elle a été observée dans une mare du Petit-Gentilly, près Paris; dans les environs de Laon; aux Bordeaux, à quatre lieues du Mans, où elle fut étudiée, pour la première fois, par le père de Lignac, prêtre de l'Oratoire, en 1748.

Cette araignée, à l'état adulte, a 4 ou 6 lignes de largeur sur autant de longueur; notre figure 2 la montre de grandeur naturelle dans l'intérieur de la cloche; nous l'avons figurée

à part, grosse des deux tiers. Son abdomen est de couleur brun-fauve, uniforme et couvert de poils veloutés; quatre points se montrent sur le dos; le corselet est dépourvu de poils; il est d'un rouge brun; les pattes présentent la même couleur, ainsi que les palpes qui sont minces et filiformes. Le mâle est plus grand et plus fort que la femelle. On peut faire nicher artificiellement l'argyronète dans un vase rempli d'eau, et observer ainsi tous les détails de ses ingénieuses occupations; mais il faut se garder de placer dans le même bocal un grand nombre d'individus; ils ne tarderaient pas à s'entre-dévorer.

ÉVASION DE GROTIUS EN 1621 (1).

Maurice de Nassau, prince d'Orange, avait rendu d'éminents services à la Hollande. C'était grâce à ses talents militaires et à sa valeur que cette république naissante s'était

Grotius et sa femme dans la forteresse de Louvenstein. — D'après une ancienne estampe hollandaise dessinée et gravée par S. Fokke, publiée par Is. Tirion (2).

vue enfin délivrée du joug espagnol. La reconnaissance publique lui avait décerné la dignité de stathouder, ou de capitaine général. Cependant le parti républicain, qui se défiait des projets du prince, voulait « que le pouvoir fût partagé et amovible, et que la part de la législature fût plus grande que celle du stathouder (3). » Le vieux Barneveldt, grand pensionnaire, était à la tête de ce parti. Il avait l'appui du pensionnaire de Rotterdam, le célèbre Grotius, qui avait acquis par son caractère, son éloquence et son profond savoir une grande autorité sur les États de Hollande. D'après les conseils de ces deux magistrats, et à l'occasion des troubles suscités par les disputes religieuses des Arminiens et des Gomaristes, les États avaient rendu, le 4 août 1617, un décret donnant pouvoir aux magistrats des villes de lever des gens de guerre pour réprimer les séditions et assurer la paix publique. Cette création d'une milice urbaine irrita Maurice de Nassau. Il regarda le décret des États, promulgué sans son consentement, comme une dégradation de ses droits de gouverneur et de capitaine général. Après avoir essayé vainement, par la persuasion et même par la force, de dissoudre la nouvelle mi-

(1) On peut lire dans notre premier volume (1833, p. 402) une notice abrégée sur la vie de Grotius, et dans notre neuvième volume (1841, p. 287) une belle lettre de cet homme remarquable sur la mort de sa fille Marie. Son évasion de la forteresse de Louvenstein, où le prince d'Orange l'avait fait enfermer après un simulacre de jugement, nous a paru offrir assez d'intérêt pour être racontée avec détails à l'occasion de l'estampe curieuse que le hasard nous a fait rencontrer et que nous reproduisons. Nous empruntons en partie ce récit à l'ouvrage de M. de Burigny, publié en 1752 sous ce titre : « Vie de Grotius, avec l'histoire » de ses ouvrages et des négociations auxquelles il fut employé. »

(2) La forteresse de Louvenstein est située près de Gorcum, dans la Hollande méridionale, vers la pointe de l'île que forment le Vahal et la Meuse. On voit dans l'estampe une partie du plan de cette forteresse et de la contrée, sur le mur, au-dessus de la table; à travers la fenêtre, on aperçoit un mât de navire. L'intérieur de cette chambre et de ce cabinet, où logeaient le prisonnier et sa femme, paraissent avoir été dessinés avec une fidélité scrupuleuse.

(3) Voy. la *Biographie universelle*, article Barneveldt.

lice, que l'on nommait « les soldats attendants, » il résolut de mettre fin par un coup d'état à cette opposition du pouvoir législatif. Quelques désordres survenus à Utrecht lui en fournirent le prétexte. Il réunit huit personnes qui prirent le nom d'États généraux, et leur fit rendre, sans aucune information préalable, une ordonnance portant que Barneveldt, Grotius et Hoogerbertz (1) seraient arrêtés.

Le 29 août 1618, comme Barneveldt était dans la cour du château de la Haye, un des gardes du prince d'Orange, suivi de quelques soldats, lui fit commandement, de la part des États généraux, de le suivre; puis on le conduisit dans une chambre du château, où on l'enferma. En même temps, le prince avait envoyé dire à Grotius et à Hoogerbertz qu'il avait à leur parler : ils vinrent sur-le-champ se présenter à son audience, et on les arrêta.

Le même jour, on afficha le placard suivant :

« Messieurs des États désirent que chacun soit averti que, » pour détourner le grand péril qui menaçait les Provinces-» Unies, rendre et établir dans ces mêmes Provinces la con-» corde, la paix, la tranquillité, ils ont fait emprisonner Jean » de Barneveldt, avocat général de Hollande et de Westfrise, » Romule Hoogerbertz et Hugue Grotius, ayant été décou-» vert et rendu manifeste qu'ils sont les premiers auteurs de » l'émeute arrivée à Utrecht, et d'une entreprise laquelle » n'eût pas seulement apporté du dommage au pays et à la » province, mais à beaucoup d'autres villes. C'est pourquoi » ils ont ordonné que ces trois personnes soient arrêtées et » retenues au château de la Haye, jusqu'à ce qu'elles aient » rendu raison de l'administration de leurs charges et de » leurs offices. » Ce placard était sans signature.

Quelques jours après, le prince d'Orange parcourut les villes de la Hollande. Il avait la force en main, et il ne trouva aucune résistance à ses projets. Il déposa les magistrats parents ou amis des trois prisonniers; il en mit à leur place d'autres qui lui étaient tout dévoués; et il obligea quelques villes, entre autres Rotterdam, de recevoir garnison.

Les arrestations du 29 août avaient causé beaucoup d'émotion dans la province de Hollande, et, six mois après, l'opinion n'était point calmée. Sur la fin de janvier 1619, parut un décret pour déclarer que les mesures nécessaires par suite desquelles avaient été emprisonnés le grand pensionnaire et les pensionnaires de Rotterdam et de Leyde, ne tireraient point à conséquence pour l'avenir.

Cependant vingt-six commissaires, nommés par les États généraux et choisis dans le corps de la noblesse et dans celui des magistrats, avaient reçu ordre de se rendre à la Haye et d'y faire le procès des prisonniers.

Le roi Louis XIII, qui avait une estime particulière pour les prisonniers, surtout pour Barneveldt, dont le mérite était très-connu à la cour de France, envoya en Hollande un ambassadeur extraordinaire, avec ordre de s'y joindre à l'ambassadeur ordinaire pour solliciter les États généraux en faveur des accusés. Il fut répondu aux deux ambassadeurs que les accusés étaient convaincus d'avoir conspiré contre la république, et de s'être proposé de détruire l'Union et l'État.

Le 12 mai 1619, Barneveldt, âgé de soixante-dix ans, fut condamné à avoir la tête tranchée. Son exécution eut lieu le lendemain dans la cour du château de la Haye, sous les fenêtres du prince d'Orange.

Le 18 mai suivant, Grotius fut condamné à être enfermé dans un lieu qui serait désigné par les États généraux, où il serait gardé avec précaution, et où il demeurerait le reste de ses jours. On déclara en outre ses biens confisqués.

Hoogerbertz fut aussi condamné à une prison perpétuelle.

En conséquence du jugement rendu contre Grotius, les États généraux ordonnèrent qu'il serait transféré dans la forteresse de Louvenstein; et il y fut conduit le 6 juin 1619.

(1) Pensionnaire de Leyde. Chaque ville de Hollande avait un pensionnaire, c'est-à-dire un magistrat supérieur *pensionné*.

Grotius avait alors trente-six ans. Il trouva dans sa prison deux consolations puissantes, sa femme et l'étude.

Il était marié depuis le mois de juillet 1608. Sa femme, Marie de Reigesberg, fille d'un ancien bourgmestre de Vaer, avait été séparée de lui depuis son arrestation. Après le jugement, elle le suivit à Louvenstein, et demanda l'autorisation de le visiter tous les jours. On lui permit d'entrer dans la forteresse, mais en lui signifiant que si elle en sortait on ne l'y laisserait plus rentrer. Elle accepta la condamnation, et demeura enfermée avec son mari. Plus tard on agit envers elle avec un peu moins de rigueur, et elle obtint la faveur de sortir deux fois par semaine.

Cette captivité durait déjà depuis plus de dix-huit mois, lorsque, le 11 janvier 1621, Muys van Holi, un des ennemis déclarés de Grotius, et qui avait été son juge, avertit les États généraux qu'il avait reçu de bonne part l'avis que *leur prisonnier* cherchait les moyens de se sauver. On envoya un agent à Louvenstein pour examiner ce qui s'y passait; mais, quelques perquisitions qu'il fit, il ne trouva rien qui pût faire croire que Grotius eût tramé une intrigue pour se sauver.

Il était vrai cependant que Marie de Reigesberg n'était occupée que d'un seul projet, celui de procurer la liberté à son mari. On avait permis à Grotius d'emprunter des livres à ses amis. Lorsqu'il en avait fait usage, il les renvoyait dans un coffre où l'on mettait aussi son linge qu'on envoyait blanchir à Gorcum.

La première année, les gardes de la prison visitaient très-exactement le coffre lorsqu'il était emporté de Louvenstein; mais, accoutumés à n'y trouver que des livres et du linge, ils se lassèrent de l'examiner, et ne prirent pas même la peine de l'ouvrir. La femme de Grotius remarqua cette négligence, et conçut la pensée de la mettre à profit. Elle confia son dessein à son mari, et, lui rappelant qu'il avait à craindre de rester en prison pendant de longues années encore, et peut-être pendant toute sa vie, elle le persuada de tenter sa délivrance en se mettant dans le coffre. Auparavant, et afin de ne point l'exposer à être privé d'air, elle pratiqua des trous étroits et difficiles à voir du dehors vers l'une des extrémités du coffre, et elle obtint de lui de s'y enfermer plusieurs fois, en y restant autant de minutes qu'il en fallait pour aller de Louvenstein à Gorcum : elle se tenait assise sur ce coffre pour éprouver pendant combien de temps il pourrait supporter cette posture gênée. Quand elle se fut assurée qu'il avait pris une habitude suffisante, elle ne songea plus qu'à mettre à profit une occasion favorable.

Cette occasion se présenta bientôt. Le commandant de Louvenstein s'absenta pour aller recruter des soldats à Heusden. La femme de Grotius alla rendre une visite à la commandante. Dans la conversation, elle lui dit qu'elle voudrait bien renvoyer un coffre plein de livres; que son mari était si faible que c'était avec peine qu'elle le voyait travailler avec tant d'application. Après avoir ainsi prévenu la commandante, elle retourna dans la chambre de son mari, et elle l'enferma dans le coffre (1). En même temps, elle fit courir le bruit qu'il ne se portait pas bien, afin qu'on ne fût pas étonné de ne pas l'apercevoir. Deux soldats emportèrent le coffre; l'un d'eux, le trouvant plus pesant qu'à l'ordinaire, dit : « Il faut qu'il y ait quelque Arminien là-dedans (2). » C'était une espèce de proverbe populaire en usage depuis quelque temps. La femme de Grotius, qui était présente, répondit froidement : « Effectivement, il y a des livres arminiens. » On fit descendre le coffre par une échelle avec beaucoup de peine. Le même soldat insista pour que l'on ouvrît le coffre afin de voir ce qu'il y avait dedans; il alla même chez la femme du commandant, et lui dit que la pesanteur du coffre lui faisait penser que quelque chose de suspect y était enfermé, et qu'il serait à propos de l'ouvrir. La com-

(1) Un valet et une servante étaient dans la confidence.
(2) Arminiens, nom des sectaires opposés aux Gomaristes.

mandante ne le voulut pas, soit que son intention fût de fermer complaisamment les yeux, soit par négligence; elle répondit qu'il n'y avait que des livres dans ce coffre, d'après ce que lui avait assuré la femme de Grotius, et que l'on pouvait le porter au bateau. On rapporte que la femme d'un autre soldat qui se trouva sur le passage dit tout haut qu'il y avait plus d'un exemple de prisonniers qui s'étaient sauvés dans des coffres. Toutefois on porta le coffre au bateau. La servante de Grotius eut ordre de l'accompagner jusqu'à Gorcum et de le déposer dans une maison. Lorsque le coffre fut à Gorcum, on voulut l'emporter sur un traîneau; la servante de Grotius dit au maître du bateau qu'il y avait dedans des choses fragiles, et qu'elle le priait de le faire porter avec attention. On le mit sur un brancard, et on le porta chez David Dazelaër, un des amis de Grotius et beau-frère d'Erpenius, frère de sa femme. Lorsque la servante se vit seule, elle ouvrit le coffre. Grotius ne s'y était point trouvé mal, quoique resserré si longtemps dans un espace de trois pieds et demi de longueur. Il en sortit, prit un habit de maçon, une règle et une truelle à la main, et alla à la place publique par une porte de derrière de la maison de Dazelaër, pour se rendre à la porte de la ville qui donnait sur la rivière. Il entra ensuite dans un bateau qui le conduisit à Valvic en Brabant. Il s'y fit connaître à quelques arminiens, et y loua une voiture pour Anvers. Il prit les précautions nécessaires pour ne pas être reconnu dans le chemin. Ce n'était pas les Espagnols qu'il craignait, car il y avait pour lors trève entre eux et les Provinces-Unies. Il descendit à Anvers chez Nicolas Grevincovius, qui avait été autrefois ministre à Amsterdam; il ne se fit connaître à aucune autre personne qu'à lui. Ce fut le 22 mars 1621 que Grotius recouvra ainsi sa liberté.

Cependant on croyait dans Louvenstein qu'il était malade, et, pour lui donner le temps de se sauver, sa femme assurait que sa maladie était dangereuse; mais dès qu'elle eut appris, par le retour de sa servante, qu'il était en Brabant, et conséquemment en sûreté, elle avoua aux gardes que l'oiseau avait pris son vol. Ils allèrent répéter ses paroles au commandant, qui était revenu; il accourut vite chez la femme de Grotius, et lui demanda où son mari était caché : elle répondit qu'il pouvait le chercher. Comme il la pressait beaucoup, elle lui dit simplement de quel stratagème elle s'était servie, lui rappelant qu'elle n'avait trompé personne, puisqu'elle l'avait souvent averti lui-même qu'elle cherchait l'occasion de rendre la liberté à son mari et qu'elle en profiterait dès qu'elle l'aurait trouvée. Le commandant fort irrité partit pour Gorcum. Il se rendit chez le magistrat et lui fit connaître l'évasion du prisonnier. Tous deux se transportèrent chez Dazelaër où ils trouvèrent le coffre vide. Le commandant, étant revenu à Louvenstein, fit enfermer plus étroitement la femme de Grotius. Le 5 avril 1621, elle présenta une requête aux États généraux pour demander son élargissement. Le plus grand nombre des voix lui fut favorable; le prince Maurice, à qui cette requête fut ensuite présentée, ne fit point d'objection. Deux jours après, madame Grotius fut mise en liberté.

Grotius resta quelque temps à Anvers. Il y écrivit, le 30 mars, aux États généraux, qu'en se procurant la liberté il n'avait employé ni la violence ni la corruption à l'égard de ceux qui le gardaient; que, du reste, il n'avait point mérité sa condamnation; qu'il n'avait rien à se reprocher dans tout ce qu'il avait fait; qu'il avait donné les conseils qu'il avait cru les plus propres à apaiser les troubles nés avant qu'il eût pris connaissance des affaires publiques; qu'il n'avait fait qu'obéir aux magistrats de Rotterdam ses maîtres, et aux États de Hollande ses souverains; qu'enfin la persécution qu'il subissait ne diminuerait jamais son amour pour sa patrie, à qui il souhaitait toutes sortes de prospérités.

Cette évasion de Grotius exerça les poëtes les plus fameux de ce temps-là. Barlæus fit de très-beaux vers à ce sujet : il célébra surtout la conduite de la femme de Grotius. Grotius lui-même composa des vers sur son heureuse délivrance, et son poëme fut traduit en flamand par le poëte Jean van Voudel. Le coffre libérateur inspira aussi des vers à Grotius, ainsi qu'à son ami Henri Dupuis, homme savant établi à Louvain qui avait prié le fugitif de venir habiter chez lui; mais Grotius dut préférer se réfugier en France, suivant l'avis que lui donnèrent, avec l'assentiment du roi, Du Maurier, ancien ambassadeur en Hollande, et le président Jeannin.

HISTOIRE DES INSTRUMENTS DE MUSIQUE.

LA TROMPETTE.

Suite. — Voy. p. 34, 80, 136.

Chinois.

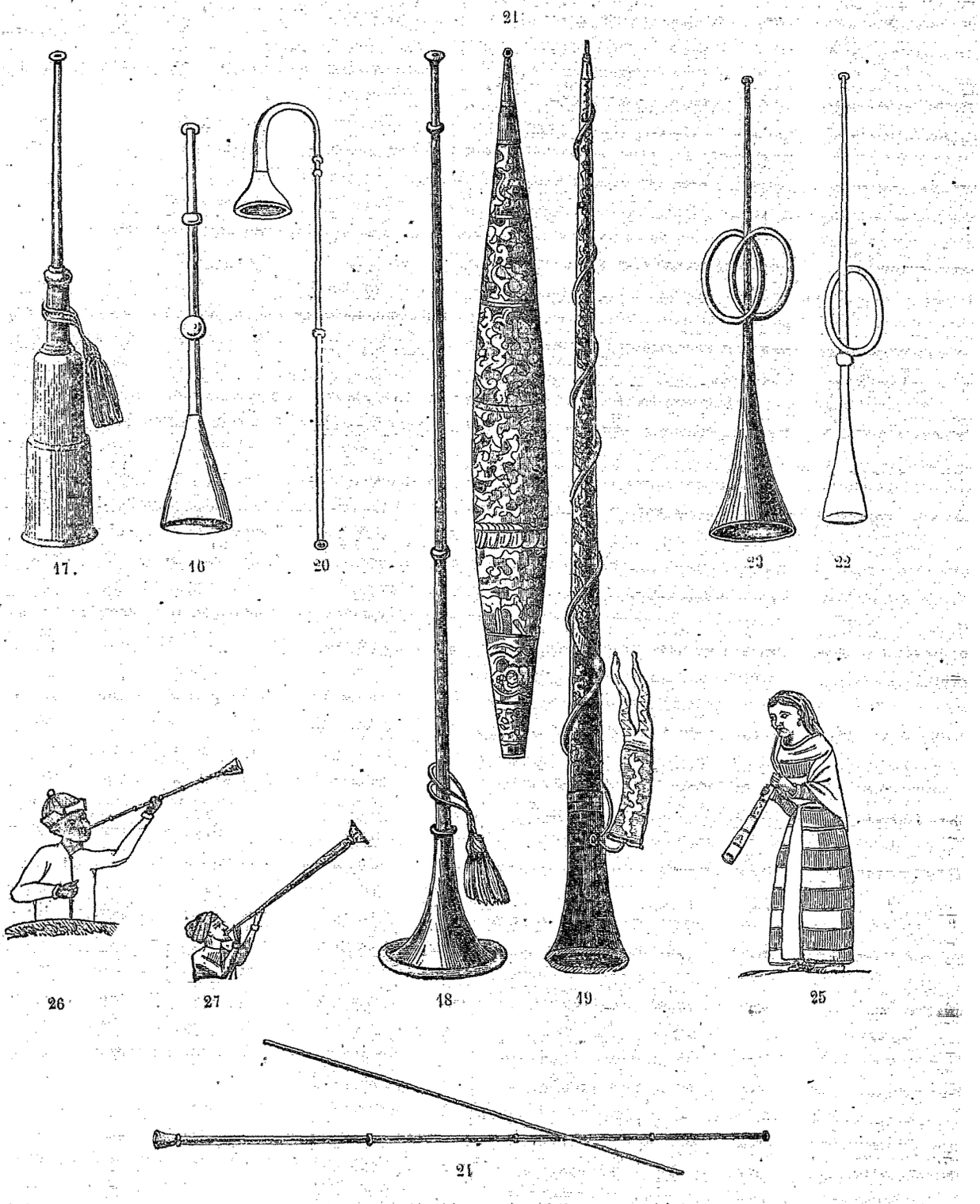
M. de la Fage, qui a écrit un excellent traité sur la musique chinoise; nous apprend que les Chinois, fort experts sur l'utilité que l'on peut tirer du cuivre, fabriquent des trompettes dont ils font remonter la découverte au temps de l'invention du système musical, c'est-à-dire au règne de Fou-Hi, vers l'année 2953 avant l'ère chrétienne. Ils prétendent même posséder, dans un instrument qu'ils nomment *la-pa*, le type le plus ancien de la trompette. Un de ces instruments a été envoyé en France par le Père Amiot, l'un des plus célèbres de nos missionnaires dans ce pays, au dix-huitième siècle; il est mentionné dans le catalogue de la collection chinoise de Sallé, publié en 1826.

Notre figure 16 représente une trompette de cuivre à l'usage des troupes; cet instrument sonne à l'unisson de nos cors; une autre, également de cuivre; représentée dans la figure 17, donne l'octave inférieure. Notre figure 18 est copiée dans les lois des empereurs mantchoux, ouvrage chinois conservé à la Bibliothèque nationale; c'est une trompette fabriquée avec un bois très-dur, nommé *ou-tong-chu;* ces trompettes s'accordent très-bien avec les tambours. Dans la figure 19, nous reproduisons, d'après le même ouvrage chinois, une trompette qui sert aux soldats tartares; elle ne diffère de la précédente que par la richesse de l'ornementation; cependant le pavillon est un peu moins évasé. Dans la figure 20, on voit une trompette courbe qui rappelle le *lituus* des Romains. Dans la figure 21, nous représentons un instrument dont le nom équivaut à celui de *corne peinte;* on ne peut s'empêcher de remarquer que cet instrument n'a guère la forme d'une corne, à moins que ce ne soit la corne de quelque animal inconnu à nous, ou de quelque monstre fantastique, comme l'imagination des habitants du Céleste-Empire se plaît à en créer. On se sert aussi en Chine d'un instrument en forme de conque; ce n'est guère qu'un porte-voix avec lequel on indique l'heure de la retraite et celle de l'exercice. Il y en a toujours dans chaque quartier et pour chaque corps. Cet instrument paraît être fort ancien; on le retrouve chez quelques peuples tributaires de la Chine qui n'en ont même pas d'autre.

Hindous.

Les Hindous ont trois espèces de trompettes. Le *toutari* est une trompette courbe; c'est sans doute un perfectionnement de la simple corne de bœuf dont on se sert dans l'Inde, comme chez presque tous les peuples. Les deux autres se nomment *bourri* et *combou* (voy. les figures 22 et 23). Les anneaux doivent être de simples ornements qui ne modifient en rien le son de l'instrument. Comme chez tous les peuples, ces trompettes servent principalement dans les armées. La trompette, très-longue (figure 24), rend des sons tristes et lugubres; on l'emploie dans les cérémonies

funèbres. M. de la Fage avoue ne pas savoir à quoi sert l'espèce de baguette qui s'y trouve unie par un anneau : nous n'avons pas la prétention d'en savoir plus qu'un homme aussi compétent. Cet instrument s'appelle *taré* et aussi *ramsinga*. Il est composé de quatre tubes de métal extrêmement minces s'emboîtant les uns dans les autres ; on recouvre ordinairement le tout d'un beau vernis rouge. Pour en tirer des sons tant soit peu variés, il est nécessaire d'avoir la poitrine extrêmement forte. On dit qu'il y a des fakirs qui jouent du ramsinga avec une grande perfection. Dans la gravure 25, nous



Trompettes des Chinois et des Hindous.

figurons, d'après une miniature d'un manuscrit de la Bibliothèque nationale, un femme hindoue sonnant d'une sorte de trompette dont nous ignorons le nom. Cette femme accompagne d'autres musiciens qui exécutent un concert pendant un repas. Enfin, dans les figures 26 et 27, nous représentons, également d'après une miniature conservée à la Bibliothèque nationale, deux Hindous sonnant de longues trompettes droites. Le premier est à pied, le second à cheval. Les Hindous ont aussi une sorte de trompette nommée *song*, qui sert, avec les clochettes, à annoncer, soir et matin, l'heure des cérémonies religieuses.

La fin à une autre livraison.

UN MARIAGE DE PURITAINS,

NOUVELLE,

Un Mariage de puritains. — Dessin de Freeman.

Une troupe de cavaliers venant de Rulhwen avait fait halte au milieu d'un des petits villages qui séparent cette ville de Bracmar. Leur uniforme les faisait connaître pour un détachement de ces terribles dragons envoyés par Jacques II en Écosse, dans le but d'y maintenir l'autorité royale en sévissant contre les puritains.

Depuis le jour où, pour s'opposer aux décrets religieux publiés par Charles Ier, les presbytériens d'Écosse avaient nommé des délégués chargés de rédiger le *covenant* ou acte d'alliance par lequel tous s'engageaient à soutenir leur foi et leurs libertés, l'esprit de rébellion contre la maison des Stuarts était resté général parmi eux. Charles II avait eu à réprimer plusieurs révoltes à main armée des *covenantaires* les plus ardents, qui se désignaient entre eux sous le nom de *saints*, et son successeur Jacques II, voulant réduire définitivement des ennemis dangereux, s'était décidé à redoubler de rigueur. En conséquence une liberté à peu près entière avait été laissée aux commandants militaires chargés de surveiller le pays, et la plupart en avaient usé pour vivre à discrétion chez les habitants soupçonnés de puritanisme, rançonner les plus riches, et traîner les pauvres en prison.

Mais, comme il arrive toujours, l'énergie des persécutés s'était accrue en proportion de l'injustice des persécuteurs. Le vieux levain *covenantaire* couvait encore trop puissamment dans certaines âmes pour ne pas fermenter et s'aigrir. Privés de leurs temples, les puritains se réunirent dans les lieux solitaires, afin d'accomplir les actes de leur culte, et d'écouter les prédications de leurs pasteurs. Ils y furent poursuivis par les soldats du roi, et traqués comme des bêtes fauves; mais ils ne renoncèrent point pour cela à leurs conventicules; ils y vinrent seulement en armes et repoussèrent la violence par la violence. Vingt fois les dragons de Rulhwen avaient eu à dissiper de ces rassemblements religieux, et plus d'un de leurs camarades, frappé par la main qu'il venait de forcer à quitter la Bible, dormait à jamais dans les bruyères des Grampians. Ces pertes avaient exaspéré les officiers et les soldats qui, par une convention tacite, s'étaient engagés à ne plus faire de quartier, et frappaient tout ce que leur sabre pouvait atteindre.

Henri Lochlevin, qui commandait le détachement alors arrêté dans le village, s'était particulièrement fait remarquer par la vigueur de ses répressions. C'était un de ces officiers de fortune, tels qu'en fournissaient alors surtout l'Irlande et l'Écosse, qui, après avoir exercé leurs épées dans les guerres du continent, revenaient expérimentés, mais endurcis et désormais étrangers à leur patrie.

Pour le moment, le lieutenant Henri Lochlevin était attablé avec le cornette Morton dans la seule auberge du village, tandis que le reste de la troupe se rafraîchissait au dehors. Le lieutenant paraissait d'humeur noire, et, contre son habitude, vidait à petits coups son verre rempli de vin de Porto. Après un assez long silence que Morton jugea à propos de respecter, il releva enfin la tête, regarda par la petite croisée ouverte, et remarqua à demi-voix que le soleil déclinait à l'horizon.

— Il nous restera toujours assez de temps pour atteindre Bracmar, répliqua le cornette, si toutefois le lieutenant n'a point à se détourner de la route pour quelque expédition particulière.

Lochlevin secoua la tête.

— Malheureusement non, dit-il brusquement; les débiteurs de psaumes se tiennent tranquilles pour le moment; ils commencent à économiser leur peau.

— Et le lieutenant qui s'ennuie regrette la chasse au *covenantaire*, demanda Morton en riant.

Lochlevin hocha la tête sans répondre, et se mit à battre la charge avec ses dix doigts sur la table de l'auberge, tandis qu'il sifflait l'accompagnement de fifre obligé.

— Il est certain, reprit le cornette, que le lieutenant a un goût particulier pour ce genre d'expéditions. Quand il sabre une tête ronde, on croirait qu'il le fait pour son propre compte et sa satisfaction personnelle.

— Qui vous dit que cela ne soit pas? reprit l'officier de fortune avec un regard morose.

Morton se mit à rire.

— Vive Dieu! aviez-vous donc parmi les *saints* quelque cousin qui vous ait frustré de sa succession ou quelque pêcheur réformé, autrefois votre rival!

— Mieux que cela, Morton, mieux que cela, dit Lochlevin en vidant son verre. Si je ne suis pas toujours disposé à rire, c'est que depuis un mois que me voilà de retour en Écosse, il me vient parfois des souvenirs...

— Aujourd'hui, par exemple.

— Oui, aujourd'hui surtout, car c'est l'anniversaire d'un jour...

Il s'arrêta en appuyant son coude à la table et tiraillant sa moustache.

— Je crois qu'il s'agit d'un roman de jeunesse, dit le cornette moitié sérieux, moitié riant.

— D'une histoire, Morton, d'une véritable histoire, reprit le lieutenant, qui éprouvait évidemment le besoin de confier à quelqu'un ce qui le préoccupait... Il y a de cela vingt-deux ans aujourd'hui; j'en avais dix-neuf, et Élisabeth dix-sept! Rien ne se serait opposé à notre mariage, car les naissances étaient égales et les fortunes aussi. Elle ni moi n'avions rien! mais sa famille avait signé le *covenant*, tandis que les Lochlevin étaient toujours demeurés fidèles sujets et bons catholiques!

— Je comprends alors; les parents de la fille refusèrent leur consentement.

— Comme vous dites, Morton; mais à force de prières, je décidai Élisabeth à s'en passer, et un prêtre de Dornoch nous unit secrètement.

— Ainsi vous êtes marié, lieutenant, s'écria le cornette tout surpris.

— Écoutez jusqu'au bout, monsieur, dit Lochlevin sérieusement. Un mois après, la famille d'Élisabeth soupçonna, non pas notre union, mais un attachement dont elle craignait la suite. Je fus dénoncé par elle, arrêté et conduit à Londres, d'où je m'échappai pour gagner le continent.

— Et mistriss Élisabeth? demanda Morton, intéressé malgré lui.

— Mistriss Élisabeth! répéta le lieutenant d'un accent moins ferme; eh bien! j'écrivis pour savoir de ses nouvelles, et j'appris... j'appris qu'elle était au cimetière de Dornoch!

Le cornette fit un mouvement

— Voilà pourquoi, depuis mon retour ici, j'ai parfois des idées sombres, continua Lochlevin : ce sont des bouffées de souvenirs qui me viennent du nord... Vous devez comprendre cela, Morton,... et aussi pourquoi je déteste ces chanteurs de psalmodies! Sur mon âme! quand je charge des *covenantaires*, il me semble que je frappe les meurtriers d'Élisabeth.

— Que Dieu me damne si vous n'avez raison, lieutenant! dit le cornette convaincu; désormais j'aurai la même idée, et je frapperai double.

Lochlevin lui fit de la main un signe de remerciement, et remplit les deux verres.

Une pause assez longue avait suivi la confidence du lieutenant; la bouteille de Porto touchait à sa fin, et il songeait déjà à se remettre en selle quand une vieille femme couverte du plaid traditionnel entra dans l'auberge.

Ses traits semblaient encore plus ravagés par l'usage du genièvre que par la vieillesse, et sa physionomie exprimait autant de bassesse que d'hypocrisie. Elle s'approcha des deux officiers de dragons en multipliant les révérences, les souhaits de bonheur et les expressions de *loyalisme*. Lochlevin crut qu'elle sollicitait une aumône, et la repoussa du geste.

— Au diable un pays pavé de puritains ou de mendiants, murmura-t-il; place, sorcière! Crois-tu donc la poche des officiers du roi pleine de schillings? Va solliciter la charité de tes amis les *covenantaires*.

— Qui a dit que c'étaient mes amis? s'écria la vieille d'un air d'indignation. Les officiers du roi pensent-ils donc que Kitty soit devenue folle! Mes amis! ceux qui à tout propos me reprochent de boire selon ma soif et de reposer mon vieux corps trop faible pour le travail! Mes amis! les partisans du pasteur Lennox..., celui qui a répété autrefois en pleine chaire que j'étais une pierre de scandale, et que Satan bâtissait sur cette pierre! Ah! je n'aurais qu'à dire un mot pour que le lieutenant reconnaisse si je suis leur amie.

— Dis-le donc alors! reprit Lochlevin devenu plus attentif.

— Le lieutenant aura d'abord pitié d'une pauvre créature qui vient de l'autre rive de la Spey sans avoir même mouillé ses lèvres, dit la vieille; il ne refusera pas un verre de gin ou de genièvre pour réconforter son estomac affaibli. Holà! Peters, ces messieurs payeront la demi-pinte que vous allez me verser.

Le garçon d'auberge regarda Lochlevin, qui fit un signe affirmatif, et il apporta à Kitty ce qu'elle avait demandé.

— Bois donc, dit le lieutenant, et si tu as véritablement quelque chose à nous apprendre, hâte-toi, car on nous attend à Bracmar.

La vieille secoua la tête.

— Ce n'est point de ce côté que les dragons du roi ont à travailler, dit-elle en savourant le genièvre à petites gorgées.

— Et où donc? demanda le cornette.

Elle cligna l'œil et sourit d'un sourire diabolique.

— Que donneraient les dragons du roi pour savoir où les *covenantaires* se réunissent à cette heure? dit-elle à demi-voix.

Lochlevin tressaillit.

— Que dis-tu là? s'écria-t-il; tu aurais entendu parler d'un conventicule?

— Mieux que ça, dit Kitty; j'ai vu les gens s'y rendre; je les ai suivis, et dans moins d'une demi-heure le lieutenant peut y être avec ses gens.

— Par mon épée! si tu dis vrai, je ne regretterai point ta demi-pinte de gin.

— Et le lieutenant ne me refusera pas de quoi boire à sa victoire? ajouta la vagabonde.

— Soit, pourvu que tu me conduises au nid des têtes rondes, dit Lochlevin en se levant; en route, vieille, et prouve-nous que tu n'es pas ivre ou folle.

— Que le lieutenant excuse une pauvre femme qui a besoin de ses forces pour vivre, répliqua Kitty sans bouger de place; si elle se fatigue à courir dans les montagnes pour le service du roi, qui lui tiendra compte de sa peine?

— Ah! j'entends, dit le lieutenant qui la regarda en face; tu veux faire ton prix! eh bien! à la bonne heure, tu auras une livre.

— Sterling, acheva Kitty.

— Une livre d'Écosse, et rien de plus, reprit Lochlevin; encore ne te sera-t-elle payée qu'au moment où tu nous feras voir les *covenantaires* rassemblés.

Et comme il vit que la vieille voulait discuter :

— C'est convenu! ajouta-t-il brusquement... A moins que tu n'aimes mieux être liée au ceinturon d'un de mes soldats, et conduite à Bracmar comme suspecte.

Kitty comprit qu'elle n'obtiendrait rien de plus, et elle

accepta les conditions du lieutenant, qui ordonna de sonner aussitôt le boute-selle, fit hisser la vieille sur le cheval d'un dragon, et se dirigea, sous sa conduite, vers la gorge de la montagne.

Mais à peine eurent-ils dépassé les dernières maisons du village, que le garçon d'auberge, Peters, sans prendre le temps de chercher son bonnet ni de quitter la serviette nouée à sa ceinture, se précipita dans la même direction en prenant un sentier de traverse qui devait le faire arriver plus rapidement au carrefour du Petit-Lac.

La position de ce carrefour, au centre des collines et loin de toutes les routes suivies, en faisait habituellement un des lieux les plus solitaires des Grampians ; mais ce jour-là, ainsi que l'avait déclaré Kitty, les puritains s'y étaient réunis pour une solennité importante. Il s'agissait du mariage d'un des leurs, le jeune Reynolds, avec la pupille du pasteur Williams Lennox.

Celui-ci, proscrit et fugitif, errait depuis trois années dans les Grampians, où ses prédications raffermissaient les plus tièdes et encourageaient les *saints;* mais, sans crainte pour lui-même, le digne pasteur avait été pris d'inquiétudes pour l'orpheline qui lui était confiée. Il avait compris qu'Henriette avait besoin d'un protecteur moins compromis, qui pût l'abriter contre les chances de l'avenir, et il avait encouragé la recherche de Reynolds, déjà choisi d'intention par la jeune fille.

Tous les fidèles se trouvaient donc réunis au carrefour du Petit-Lac pour la consécration de cette union. Les jeunes gens et les jeunes filles étaient accourus avec l'émotion presque personnelle qui, à cet âge, nous associe, malgré nous, à un acte prochain pour nous-même, et but constant de toutes nos pensées ; les jeunes femmes y venaient suivies de leurs enfants pour chercher un souvenir ; les vieillards, la Bible à la main, comme à un enseignement où la sainte parole devait retentir plus forte et plus pénétrante.

Tous étaient là, dispersés au bord des eaux et parmi les rochers. John Ritter, un vieux juste, qui, selon l'expression du temps, avait vu les triomphes et les épreuves d'Israël, avait inscrit sur le registre, échappé jusqu'alors à toutes les recherches des gens du roi, l'acte qui constatait l'alliance des nouveaux époux. Williams Lennox venait de prendre la parole ; il commentait avec une gravité attendrie les mots de l'Ecclésiaste : « Malheur à l'homme seul ! » Et il expliquait les saintes joies et les nobles devoirs de cette union qui, de deux âmes, allait faire une seule âme. Les auditeurs, tout entiers à la prédication, ne regardaient que Reynolds et Henriette ! Tout à coup un cri lointain et haletant se fait entendre ; Lennox s'arrête ; tous les yeux se relèvent !... Au sommet du coteau, Peters vient d'apparaître ; il agite la serviette détachée de sa ceinture ; il crie des paroles que le vent emporte, mais dans lesquelles tous ont reconnu un avertissement !

Aussitôt les hommes se lèvent ; on prête l'oreille ! le galop des chevaux retentit au penchant des collines ; il grossit, il approche, il éclate ! Une nuée de poussière, dans laquelle brillent les casques et les épées, apparaît à l'entrée du carrefour !

Un grand cri s'élève parmi les puritains ; les femmes tombent à genoux, les hommes saisissent leurs armes ; mais il est déjà trop tard. L'escadron, conduit par Lochlevin, arrive comme une trombe ; il heurte cette faible barrière de lances et d'épées qu'il renverse ; il passe, revient, s'acharne sur la foule éperdue qu'il broie aux pieds des chevaux, que son sabre déchire avec la pointe et le tranchant.

Les plus timides ou les plus agiles franchissent les rochers, s'élancent dans les eaux, fuient à travers les ravines ; mais la balle des dragons les atteint de loin et au moment où ils joignent les mains pour remercier Dieu. Enfin rien ne résiste plus, rien ne fuit plus, et les soldats essuient leurs sabres à la crinière de leurs chevaux.

Il y eut un moment de confusion après cette prise de possession du carrefour du Petit-Lac. Quelques dragons, légèrement blessés, descendirent de cheval pour se faire panser par leurs camarades. Le lieutenant, que le mouvement de la lutte n'échauffait plus, regarda autour de lui et éprouva un trouble involontaire à l'aspect des femmes et des vieillards qui jonchaient la terre. Au milieu du carrefour les deux époux étaient étendus sans vie les mains encore enlacées ; près d'eux, Williams Lennox, rendait le dernier soupir, et, un peu plus loin, était le cadavre du juste Ritter, tenant encore la plume et le registre.

Lochlevin se tourna vers le cornette qui avait mis pied à terre pour raffermir les sangles de son cheval.

— Morton, voyez donc ce que ces gens pouvaient écrire quand nous les avons surpris, dit-il ; sans doute quelque proclamation séditieuse ou quelque liste de conspirateurs.

Le cornette releva le livre taché de sang, et regarda à la page ouverte.

— Sur mon âme ! c'est le registre de leur église en plein air, s'écria-t-il, et la preuve, c'est qu'ils viennent d'y écrire un acte de mariage ; sans doute celui de ce jeune homme et de cette fille ? La lune de miel aura été courte pour eux, lieutenant.

— C'est bien ! interrompit Lochlevin ; vous emporterez ce livre comme document.

Mais le cornette lisait à demi-voix l'acte dressé par Ritter.

« Sous l'œil de Dieu et pour l'accomplissement de sa loi :

» Se sont présentés, en déclarant qu'ils voulaient être unis par un saint mariage,

» Charles Reynolds et Henriette de Glencairn...

— Quel nom avez-vous dit ? s'écria le lieutenant saisi.

— Voyez vous-même, répliqua Morton, qui approcha le registre et lui montra la ligne... Henriette de Glencairn.

— Née à Dornoch ! continua le lieutenant qui avait un nuage sur les yeux.

— De Marie Glencairn, continua le cornette.

— Et de Henri de Lochlevin, acheva Williams Lennox en se redressant.

— Ma fille ! balbutia le lieutenant... J'avais une fille !

— Qui me fut confiée par sa mère mourante, et que tu viens de tuer, dit Lennox.

Lochlevin poussa un cri et chancela sur son cheval.

— Dieu est juste ! reprit le pasteur mourant ; tu as fait couler sans pitié le sang de tes frères, et dans ta fureur, tu y as mêlé, sans le vouloir, ton propre sang ! Le fer que conduit la haine a toujours deux tranchants ; un pour l'ennemi, et l'autre pour nous-mêmes !

LE MUSÉE ÉGYPTIEN,

COUR DU LOUVRE.

Voyez 1851, p. 217.

La galerie des antiquités égyptiennes, malgré son aspect sérieux et froid, attire un grand nombre de curieux ; l'impression qu'elle produit est d'une nature toute particulière ; elle ne charme pas, elle étonne. On voit les groupes d'amis, les familles s'arrêter en silence devant ces sphinx, ces dieux et ces déesses à têtes d'animaux, ces tombeaux massifs sculptés, ces bas-reliefs couverts de signes mystérieux. Il y a de longs points d'interrogation, pour ainsi dire, dans tous les regards. Rarement on entend une personne hasarder une explication. Devant les œuvres des Grecs et des Romains, les spectateurs les plus étrangers à l'art ou même à l'histoire semblent se sentir à l'aise pour interpréter l'intention des artistes. Un Parisien a des rapports naturels de goût et d'esprit avec les Athéniens et les Romains. La Vénus de Milo n'est, après tout, que l'idéal de la beauté que nous connaissons, et ces demi-dieux, ces philosophes, ces guer-

Masée égyptien, au Louvre. — Fig. 1.

Fig. 3.

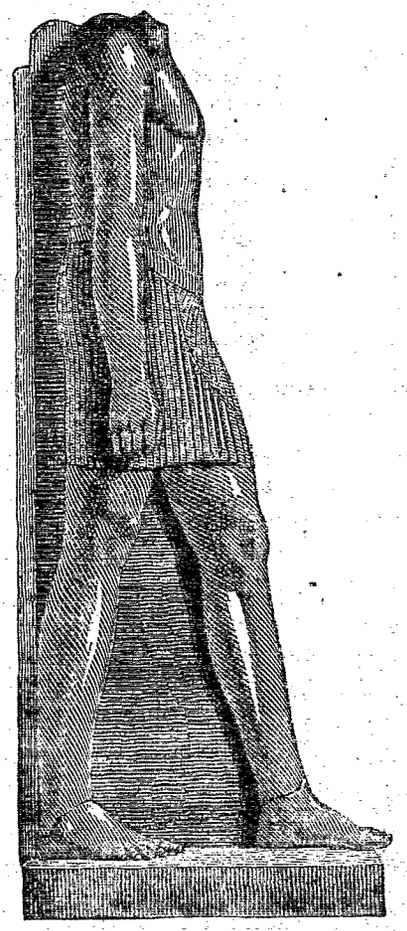


Fig. 2.

Fig. 4.

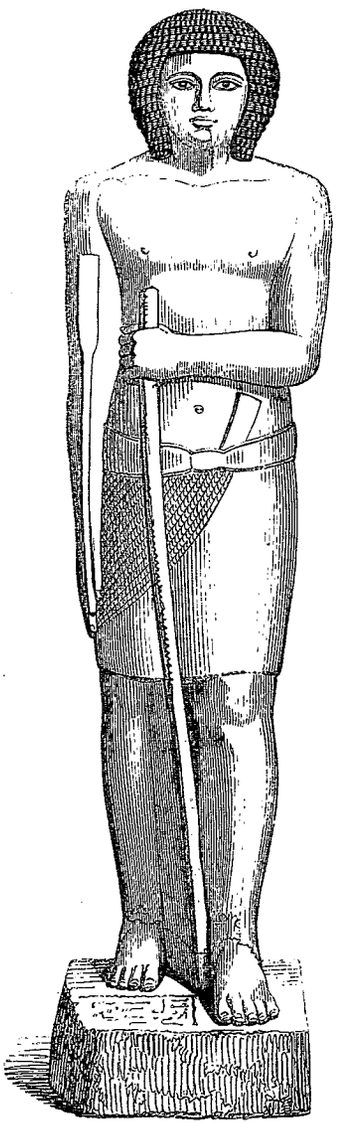


Fig. 5.

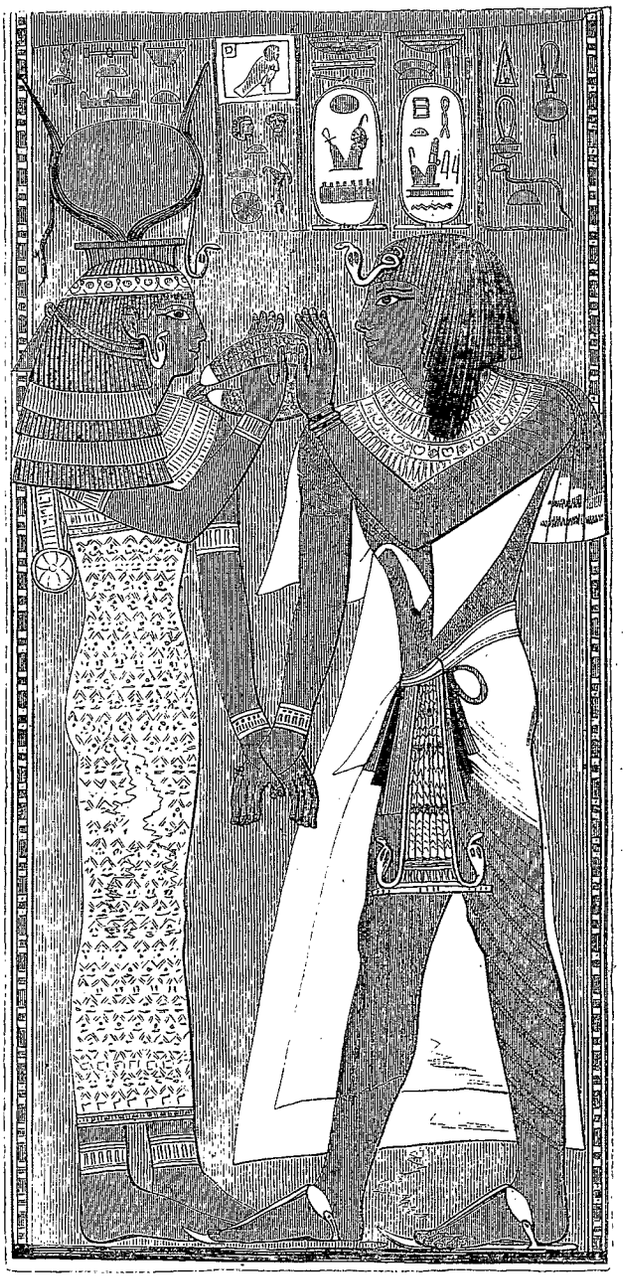


Fig. 6.

Fig. 7.

riers de marbre, si nobles et si vivants sur leurs piédestaux, sont comme nos ancêtres et nos modèles. Il n'en est pas de même à l'égard des sculptures égyptiennes; elles inspirent une sorte de respect; elles attestent la puissance, mais elles semblent se rapporter à un ordre de sentiments et de pensées qui nous sont généralement étrangers. Quelle relation de caractère y a-t-il, en effet, entre notre gesticulation active, flexible, notre pantomime sympathique, et ces grandes figures pour la plupart roides, immobiles, et les bras collés contre le corps? Aussi la plupart de ceux qui ont erré une heure ou deux dans le Musée égyptien se retirent-ils avec l'apparence de gens qui viennent de rêver et qui vont se réveiller dehors. Leur restera-t-il du moins de ce songe quelque souvenir utile, un peu d'instruction? Auront-ils vu se soulever un coin du voile épais qui enveloppe la vieille Égypte? Non certainement. Tout au plus quelques esprits, doués d'une curiosité plus persévérante et plus solide, rapportent-ils de leur visite un projet d'étude qui ne se réalise point faute de livres assez élémentaires? Le livret que vendent les gardiens à la porte de la galerie pourrait être d'une véritable utilité et initier aux connaissances sans lesquelles ces monuments égyptiens sont incompréhensibles; mais il faudrait qu'il fût d'un prix accessible aux plus petites bourses, et qu'il offrît quelques notions préliminaires, par exemple, un résumé de l'histoire égyptienne et un alphabet hiéroglyphique. Peut-être même serait-il préférable de donner cet enseignement essentiel gratuitement, à l'entrée du Musée, sous la forme d'inscriptions murales. Préparés par la lecture de ces tableaux, les spectateurs pourraient entrevoir assez de la signification des sculptures et des monuments pour entrer avec intérêt dans un commencement d'explication de ces énigmes. En différents endroits de notre recueil, nous avons cherché à initier nos lecteurs à ces connaissances dont on s'exagère généralement la difficulté, et à cet art dont on ne tarde pas à admirer la sévère beauté lorsqu'on s'est familiarisé avec lui. Nous avons publié, dans quelques-uns de nos précédents volumes, des articles sur l'ancienne Égypte, notamment (1) : un alphabet égyptien, des traductions d'inscriptions hiéroglyphiques, des notices sur les monuments, la peinture, la sculpture, et sur l'histoire de ce grand peuple. Nous devons supposer que ceux de nos lecteurs qui ont prêté quelque attention à ces articles sont suffisamment préparés à continuer de nous suivre dans notre visite rapide au Musée égyptien.

FIGURE 1. — Deux personnages inconnus, assis et se tenant par la main, sans doute deux époux, ainsi que semble l'indiquer aussi une petite figure debout entre leurs jambes, et qui a les deux caractères symboliques de l'enfance, le doigt dans la bouche et la longue tresse de cheveux. L'homme a la tête rasée et sa peau était peinte en rouge. On voit aisément que ce ne sont point là des divinités ou des individus de race royale; il leur manque le caractère essentiel de la distinction égyptienne, la maigreur; il semble bien qu'ils ne se privaient point, comme les rois et les prêtres, de l'excellente eau du Nil de peur d'embonpoint; leur physionomie est naïve et un peu commune; l'homme occupait probablement quelque emploi civil. D'autres groupes dans la galerie représentent aussi deux personnes de sexe différent, soit un prêtre et une prêtresse, soit un percepteur et sa femme, ou sa sœur, attachée au culte d'un dieu. En général, les hommes étaient peints en rouge et les femmes en jaune, quelquefois en rose.

FIGURE 2. — Cette statue sans tête, en granit noir, de moyenne portion, « passe, dit M. Emmanuel de Rougé, pour un des chefs-d'œuvre de l'art saïtique (de l'antique ville de Saïs, que l'on appelle quelquefois le berceau d'Athènes). La grâce de la pose entière, quoique l'on ait conservé l'attitude hiératique obligée, ne saurait être trop louée; les jambes et le torse sont d'un modelé fin et naturel qui appartient aux meilleures statues du sixième siècle. Les inscriptions qui décorent la face postérieure avaient été, à une époque ancienne, sciées pour être employées comme plaques, à cause de la beauté de la matière. M. de Longpérier les a retrouvées malheureusement un peu frustes, et les a fait remettre en place. » Cette découverte apprend que ce personnage se nommait Horus, et était chef de soldats, fils de Psamnetik et de la dame Nowreou-Sevek.

FIGURES 3 et 4. — Les artistes égyptiens ont représenté souvent des hommes à genoux portant devant eux des espèces d'autels sur lesquels sont des figures de dieu en relief ou gravées. Nous donnons deux exemples de ce genre de sculpture. Une statuette en pierre, d'un travail lourd, représente un haut fonctionnaire, « Basilico Grannate, chef » de la cavalerie du seigneur des deux mondes, gardien des » jambes du roi, » soutenant un naos d'Osiris. Un autre personnage porte sur ses genoux une sorte de banc, sur lequel sont trois divinités. D'après les légendes gravées derrière la statue, cet homme s'appelait Ensanor, fils d'Auwrer, et il avait, entre autres titres, celui de « chef des portes des pays » méridionaux. »

FIGURE 5. — Homme debout, nu jusqu'à la ceinture, vêtu d'une courte robe de lin, tenant de la main gauche appuyée sur sa poitrine le grand bâton symbole des chefs, et de la main droite collée au corps le sceptre *pat*. Cette statue, conconsidérée comme un des morceaux les plus précieux de la galerie, est en pierre calcaire, haute de 1 mètre 59 cent.; elle paraît appartenir au premier âge de la sculpture égyptienne, alors que le type adopté par les artistes était plus trapu, plus rude, et que la pose était toujours d'une extrême simplicité. La tête est très-ronde, les épaules sont hautes, le torse est fort, l'articulation du genou vigoureuse; la coiffure, taillée carrément, ne descend que jusqu'au cou, et est peinte en noir, ainsi que la pupille, les paupières et les sourcils. Le dessous des yeux est orné d'une bande verte.

D'après les hiéroglyphes de la légende, on voit que ce personnage s'appelait *Sépa*, et qu'il était prêtre du taureau blanc, et prophète. Les prophètes n'étaient pas au premier rang de la classe sacerdotale : il y avait avant eux non-seulement les archiprophètes, mais encore les grands prêtres attachés au culte des rois ou à la fois à celui d'un dieu et d'un roi.

FIGURE 6. — Cette gravure est la représentation d'un bas-relief en pierre calcaire qui a fait partie du tombeau de Séti Ier, chef de la dix-neuvième dynastie, conquérant illustre, qui monta sur le trône vers la fin du seizième siècle avant notre ère, et sous le règne duquel l'art conserva une perfection presque égale à celle de la dix-huitième dynastie. Ce bas-relief est surtout précieux en ce qu'il est recouvert de peinture : il figure le roi Séti et la déesse Hathor (la Vénus égyptienne suivant Champollion, mais plus probablement une forme d'Isis).

« Le souverain, dit M. Emmanuel de Rougé, a cette tournure svelte qui appartient aux beaux types égyptiens. Son profil, d'une rare beauté, paraît jeune. Ses pieds sont chaussés de la sandale à la pointe relevée. L'espèce d'écharpe qui retombe sur le devant et ferme la schenti est couverte de broderies, et sa frange est ornée de deux *urœus* (serpents). Un autre *urœus* forme la coiffure du roi. Il porte des bracelets et un collier à quatre anneaux. Sa main droite serre celle de la déesse, et la main gauche reçoit le collier qu'elle lui tend. Le cartouche du roi est écrit ici, et partout dans son tombeau, avec l'image d'un dieu à tête humaine substituée à celle du dieu Set. La déesse Hathor porte ici les titres de Supérieure de l'Égypte, Régente de l'Occident. Un disque solaire entre deux longues cornes de vache surmonte sa tête. Un serpent redresse sa tête sur le front de la déesse. Sa coiffure est d'une grande richesse, et son énorme collier est tenu en équilibre par un contre-poids qui pend derrière ses épaules. La partie la plus curieuse de son costume est une robe dont les ornements symboliques composent une légende et courent de haut en bas dans les losanges qui s'entre-croi-

(1) Voy. la Table décennale et les Tables annuelles : articles de MM. Nestor Lhôte, Price d'Avesnes, etc.

sent; ce sont des paroles de la déesse; en voici la traduction : « Dieu bon, Soleil établissant la justice, nous t'accordons de nombreuses périodes d'années d'une vie puissante comme le Soleil à toujours. Fils du Soleil, l'aimé des dieux, Séti, l'aimé de Phtah, vivant à jamais! Dieu bon, Seigneur des deux mondes, Soleil établissant la justice, nous te donnons des milliers d'années, des myriades de panégyriques; fils du Soleil qui l'aime, Seigneur des diadèmes; Séti, l'aimé de Phtah, éternel comme le Soleil; Dieu bon, Seigneur des deux mondes, qui aime Hathor, l'habitante des pays de paix et de vérité, à toujours. »

FIGURE 7. — Ce fragment de bas-relief en pierre calcaire faisait partie d'une scène funéraire. Une parente du défunt porte la main à sa tête avec l'expression de la douleur, ou peut-être se couvre les cheveux et le front de poussière suivant l'usage. Un prêtre lit l'hymne funèbre; derrière lui, trois personnes poussent des exclamations ou répètent les refrains. Dans un autre compartiment, on voit des plantes et un oiseau aquatiques; une barque traverse des eaux du lac sacré de la Mort; le pilote tient le gouvernail et porte sa main à sa tête. La figure que l'on voit ensuite à demi paraît être celle du défunt : il tient à la main le nœud symbolique qui est le signe de la vie. Dans la représentation des funérailles d'un scribe royal, à Thèbes, on voit aussi les figures du défunt et de sa sœur assises sous un dais, devant une table couverte d'offrandes; un prêtre paraît lire leurs éloges et proclamer leurs droits à être admis dans la région des justes. La suite de ce bas-relief aurait peut-être montré l'âme comparaissant devant Osiris, le juge de la mort.

MON NID.

Dans les lieux champêtres où s'achève et se cache ma vie, il est un bois touffu qui, durant les beaux jours, m'attire et me retient souvent. L'ombre y descend du haut d'arbres séculaires sur un mince gazon parsemé de mousse et de pâquerettes. A la cime des chênes et des ormeaux gigantesques, le chant joyeux d'oiseaux de toute espèce se fait entendre : là ils ne craignent point que de cruels ravisseurs puissent atteindre leurs couvées ou interrompre leurs concerts. Sous les cintres verdoyants que forment des branches entrelacées, un ruisseau paresseux se traîne lentement, enseveli dans les hautes herbes de ses bords, offrant pour études aux peintres les pieds noueux des arbres centenaires que ses eaux grandies ont déchaussés.

Là mon âme émue trouve un temple pour ses prières, et mon imagination un nid pour ses rêveries; là je m'élève à l'Auteur de cette belle nature qui m'entoure de calme, de fraîcheur et de feuillage; là je m'oublie, abrité des regards, du soleil et du vent.

Cet asile évoque les images de ma rieuse enfance. Ces souvenirs chéris d'un âge d'or déjà si éloigné me font remonter les pages de l'album de ma vie et respirer le soir les parfums de mon matin.

Puis je songe aux amis des champs qui comme moi viendront rêver dans ces lieux, un amour dans le cœur ou une pensée au front.

J'y vois accourir une bande mutine de folâtres enfants pour célébrer la fuite des hivers; je les vois bondir et se jouer sur la pelouse, couronnant leur front de fraîches églantines, comme pour marier les roses de leurs joues à celles du printemps.

Combien de jeunes poëtes chercheront, le front baissé, parmi les agrestes beautés de cette retraite, des métaphores pour leurs vers! et plus d'un, comme l'a dit Boileau, trouvera peut-être

. . . . au coin du bois le mot qui l'avait fui.

Les moissonneurs des champs voisins, accablés sous leur brûlante fatigue, savoureront ici les douceurs d'un repos ombragé, et, essuyant leur front trempé de sueur, assis en rond sous l'un des arbres géants du bois, feront circuler entre eux une amphore au large ventre, buvant gaiement le jus de leurs vendanges en face de l'or de leurs moissons.

Accablé de tourments dont il fait un mystère à tout le monde, un homme désabusé des illusions d'ici-bas viendra s'y occuper seulement des choses du ciel, plaçant ainsi un repentir rêveur et solitaire entre ses derniers égarements et sa dernière heure.

Ah! plus heureux le vieillard que le destin et ses goûts retinrent au sein de la campagne pour y couler d'utiles et d'heureux jours, et qui, assis à la même place où je suis, et revenant comme moi sur son existence passée, ne verra au loin, dans le sentier qu'il a parcouru, qu'un sort obscur, voilé de feuillage, d'innocence et de paix (1)!

UNE ILLUSION STATISTIQUE.

Lorsque l'on fait une moyenne statistique, il faut avoir bien soin de comparer des éléments semblables; sans cette précaution, on court risque de tomber dans les erreurs les plus étranges.

En voici un exemple très-saillant : on veut prouver que, dans Paris, une certaine denrée entre beaucoup moins aujourd'hui qu'autrefois dans la consommation des habitants. A l'appui de l'assertion, le statisticien nous dira qu'à telle époque il y avait à Paris 600 000 habitants consommant ensemble 51 millions de kilogrammes de la denrée en question. Divisant 51 millions par le nombre des habitants, il trouve que la consommation moyenne est de 85 kilog. par tête. Plus tard, la population s'est élevée au chiffre d'un million d'habitants, et la consommation à celui de 72 millions de kilogramme. En divisant la consommation par la population, il est clair que la consommation moyenne semble s'être réduite à 72 kilog. par tête. De là le statisticien se croira en droit de conclure que la population a été obligée de réduire sa consommation.

Qu'il s'agisse de viande, par exemple, on dira que le peuple mange moins de viande qu'avant la révolution. Cela pourrait être en effet; mais cela peut aussi ne pas être; le calcul ne prouve rien de ce qu'on lui fait dire; on a opéré sur de fausses bases, et si l'on appelle le raisonnement à son aide, on sera plutôt en droit de conclure que le peuple mange plus de viande qu'autrefois, bien que la moyenne, par tête, ait subi une réduction sensible.

En effet, les personnes riches consomment beaucoup plus de viande que les pauvres. Si donc la population riche est demeurée à peu près stationnaire en continuant à consommer comme autrefois, et qu'au contraire la population pauvre ait beaucoup augmenté, cette dernière pourra consommer par tête plus de viande qu'autrefois; et néanmoins la moyenne générale diminue, parce que cette moyenne se complique et de la consommation par classe de citoyens et du rapport des classes de citoyens entre elles.

Prenons des chiffres. Sur les 600 000 habitants d'autrefois, supposons qu'il y en ait 500 000 riches consommant chacun par an 100 kilogrammes de viande, et 100 000 pauvres consommant seulement 10 kilog.; le total sera bien 51 millions de kilog. comme on l'a vu, et la moyenne par tête, 85 kilog. — Plus tard, le nombre des riches ne s'est accru que de 100 000; il y en a 600 000 continuant à consommer leurs 100 kilog., car il y a une limite que l'homme satisfait ne dépasse pas. La population pauvre a au contraire quadruplé; la ville de Paris est devenue très-manufacturière, très-commerçante; des ouvriers de toute nature y ont été attirés par les usines ou par le commerce, indépendamment des serviteurs qu'ap-

(1) J. Petit-Senn.

pellent naturellement les besoins de 100 000 riches de plus. Il y a donc 400 000 artisans et ouvriers. Ceux-ci, au lieu de 10 kilog. de viande, en consomment 30 kilog. ; ils sont donc mieux nourris qu'autrefois. Eh bien ! le total est de 72 millions de kilogrammes, ce qui donne 72 kilog. par tête, c'est-à-dire, comme nous l'avons déjà vu, une moyenne inférieure à la précédente.

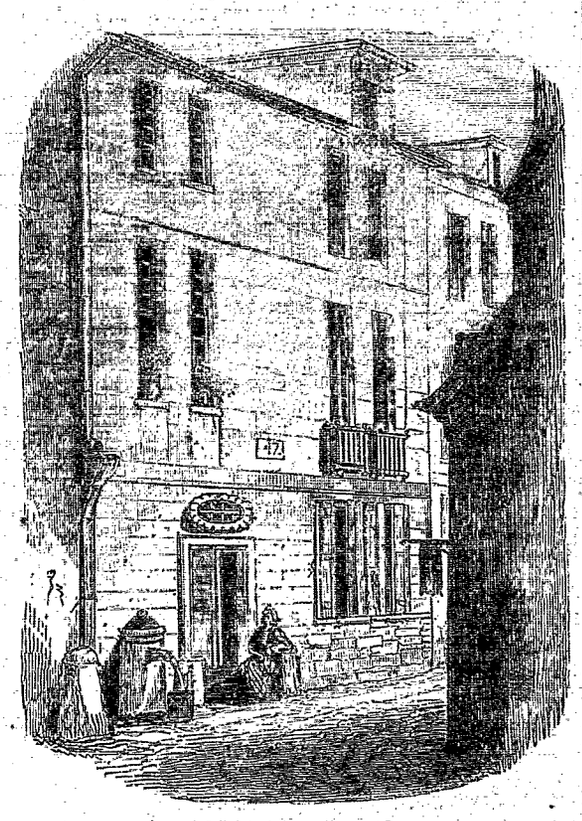
Ainsi, tandis qu'il y a amélioration à tel point que la classe inférieure consomme trois fois plus de viande qu'autrefois, nous voyons la statistique accuser une déchéance dans le bien-être de la population.

Cette illusion signalée à la Chambre des députés, il y a onze ans, par M. Tourret, sera plus facilement appréciée s'il s'agit, non d'une ville, mais d'une famille.

Un père, sa femme, son jeune enfant, un domestique, consomment 1 kilogramme ou 1000 grammes de viande. C'est, si l'on compte par tête, 250 grammes ou une demi-livre pour chacun, et cependant l'enfant prend à peine quelques cuillerées de bouillon ; mais chaque grande personne consomme 333 grammes de viande, ou un tiers de livre. Dix ans après, la mère de famille a donné cinq autres enfants à son mari ; le ménage a pris une seconde domestique, ce qui fait en tout dix têtes. Le ménage achète 2 kilogrammes ou 2 000 grammes de viande par jour ; la moyenne ne donne plus que 200 grammes par tête, ou deux cinquièmes de livre, tandis que les grandes personnes continuent à manger leur tiers de livre de viande, et que tous les enfants mangent en moyenne chacun 111 grammes ou plus d'un cinquième de livre.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

Voy. la Table décennale ; — 1843, p. 151, la Maison que Bernardin de Saint-Pierre a habitée à Essonne ; — 1851, p. 229, l'Arcadie.



Maison du Havre où est né Bernardin de Saint-Pierre.

C'est dans cette maison que l'auteur de *Paul et Virginie* est né, le 19 janvier 1737. Souvent, dans le cours de sa vie agitée, les touchants souvenirs de son enfance reportèrent avec attendrissement ses pensées vers la demeure paternelle.

Il avait neuf ans, lorsqu'un jour, au moment où il allait sortir pour aller à la promenade, il fut accusé par une domestique d'une faute qu'il n'avait point commise. Sa mère, ajoutant foi à l'accusation, le punit en le privant de la promenade, et l'enferma seul dans une chambre. « Trompé dans l'attente d'un plaisir (dit son biographe M. Aimé Martin), condamné pour une faute dont il n'était pas coupable, tout son être se révolta contre cette injustice. Dans cette extrémité, il se mit à prier avec une confiance si ardente, avec des élans de cœur si passionnés, qu'il lui semblait à tout moment que le ciel allait faire éclater son innocence par quelque grand miracle. Cependant l'heure de la promenade s'écoulait, et le miracle ne s'opérait pas. Alors le désespoir s'empare du pauvre prisonnier ; il murmure contre la Providence, il accuse sa justice, et bientôt, dans sa sagesse profonde, il décide qu'il n'y a pas de Dieu. Assis auprès de cette porte que ses prières n'avaient pu faire tomber, il s'abîmait dans cette pensée avec une incroyable amertume, lorsque, le soleil perçant les nuages qui dès le matin attristaient l'atmosphère, un de ses rayons vint frapper la croisée que le petit incrédule contemplait avec tant de tristesse. A la vue de cette clarté si vive et si pure, il sentit tout son corps frissonner, et, s'élançant vers la fenêtre par un mouvement involontaire, il s'écria, avec l'accent de l'enthousiasme : « Oh ! il y a un Dieu ! » Puis il tomba à genoux et fondit en larmes. »

Un jardin attenait, ce semble, à la maison. Le Havre était loin d'être, il y a un siècle, la ville populeuse d'aujourd'hui : le terrain n'y était pas aussi cher ; les rues moins nombreuses, les habitations moins pressées, laissaient aux habitants plus d'air et plus d'espace. Nous voyons dans la Biographie de Bernardin de Saint-Pierre que dès son enfance on lui faisait cultiver un petit jardin où chaque jour il épiait le développement de ses plantations, « cherchant à deviner comment une grosse tige, des bouquets de fleurs, des grappes de fruits savoureux, pouvaient sortir d'une graine frêle et aride. »

Quand il eut atteint sa dixième année, on le conduisit à Caen, et on le mit en pension chez un curé qui habitait un joli presbytère aux portes de la ville. Il y trouva des élèves de son âge, espiègles et joyeux ; mais il y a lieu de supposer, d'après quelques anecdotes de cette période, que Bernardin vivait dans une espèce d'isolement au milieu de ses camarades. Tous ses goûts étaient solitaires, et son cœur profondément sensible se tournait sans cesse vers ses premières affections. Ses désirs le ramenaient toujours au sein de la famille. Tout lui paraissait aimable sous le toit paternel. Quand il songeait au chien et au perroquet de la maison, il se faisait une si agréable image de leur bonheur, que des larmes involontaires venaient mouiller ses yeux.

A son retour de Caen, il reprit avec délices ses premières occupations. Il recueillait des insectes, élevait des oiseaux, cultivait son jardin, et relisait sans cesse la Vie des saints ermites du désert dans un grand volume in-folio qui était, à son gré, le livre le plus intéressant de la bibliothèque de son père. Bientôt il reporta une partie de cet enthousiasme sur l'Histoire de Robinson, dont sa marraine lui avait fait présent.

Cependant, plusieurs fois encore, il dut s'éloigner du Havre. On l'a entendu redire bien des fois, dans son âge mûr, qu'il ne quittait jamais la maison de son père sans éprouver les plus vives angoisses, et que, séparé de ceux qu'il aimait, il ne pouvait songer qu'à les revoir.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,
rue Jacob, 30, près de la rue des Petits-Augustins.

Imprimerie de L. Martinet, rue et hôtel Mignon.

L'OISEAU DU PARADIS (1).

LÉGENDE SUÉDOISE.

Dessin de Karl Girardet.

(1) Cette légende, d'origine suédoise, a été popularisée en Allemagne par le célèbre Schubert, qui l'a racontée dans un de ses ouvrages intitulé : *De l'ancien et du nouveau*. Schubert s'est fait connaître comme naturaliste et comme écrivain. Si, au premier titre, il s'est fait une réputation contestée, au second il a acquis dans sa patrie une juste renommée par un grand nombre d'ouvrages, au nombre desquels on peut citer : l'*Histoire de l'âme*, la *Symbolique des rêves*, les *Considérations sur le côté obscur de la nature*, *Voyages dans le pays de Salzbourg*, *le Tyrol et le Midi de la France*, etc.

Avant que Luther fût venu prêcher la réforme, on voyait des monastères au penchant de toutes les collines de l'Allemagne : c'étaient de grands édifices à l'aspect paisible, avec un clocher frêle qui s'élevait du milieu des bois, et autour duquel voltigeaient des palombes. Là se cachaient bien des fautes et bien des erreurs ; mais là aussi vivaient des hommes insensibles aux jouissances de la terre, saints avares qui n'occupaient leur esprit que de l'héritage promis par le Christ.

A Olmutz surtout, il y en avait un qui s'était rendu célèbre dans la contrée par sa piété et son instruction : c'était un homme simple, comme tous ceux qui savent beaucoup, car la science est semblable à la mer, plus on s'y avance, plus l'horizon devient large et plus on se sent petit. Frère Alfus avait eu pourtant aussi ses heures de doute ; mais après avoir ridé son front et blanchi ses cheveux dans la recherche de démonstrations inutiles, il avait appelé à son secours *la foi des petits enfants* ; puis, confiant sa vie à la prière comme à une ancre de miséricorde, il l'avait laissée se balancer doucement au roulis des purs amours, des religieuses visions et des célestes espérances.

Cependant de mauvaises rafales agitaient encore par instant le saint navire ! par instant, les tentations de l'intelligence revenaient, et la raison interrogeait la foi avec orgueil. Alors frère Alfus devenait triste ; de grands nuages voilaient pour lui le soleil intérieur ; son cœur avait froid, et il ne savait plus prier. Errant par les campagnes, il s'asseyait sur la mousse des rochers, s'arrêtait sous l'écume des torrents, marchait parmi les murmures de la forêt ; mais il interrogeait vainement la nature ; à toutes ses demandes, les montagnes, les flots et les feuilles ne lui répondaient qu'un seul mot : DIEU !

Frère Alfus était sorti victorieux de beaucoup de ces crises, et chaque fois il s'était affermi dans ses croyances, car la tentation est la gymnastique de la conscience ; quand elle ne brise pas celle-ci, elle la fortifie.

Mais depuis quelque temps une inquiétude plus poignante s'était emparée du frère. Il avait remarqué souvent que tout ce qui est beau perd son charme par le long usage ; que l'œil se fatigue du plus merveilleux paysage, l'oreille de la plus douce voix, le cœur du plus sincère amour, et il s'était demandé comment nous pourrions trouver, même dans les cieux, un aliment de joie éternelle. Que deviendrait la mobilité de notre âme au milieu de magnificences sans termes ? La jouissance immuable ne devrait-elle point conduire à l'ennui ? « L'éternité !... Quel mot pour une créature qui ne connaît d'autre loi que celle de la diversité et du changement. Quel homme voudrait de sa plus grande joie pour l'éternité ! O mon Dieu ! plus de passé ni d'avenir, plus de souvenirs ni d'espérances ! L'éternité ! l'éternité !... O mot triste ! ô mot qui fait peur et qui fait pleurer sur la terre ; que peux-tu donc signifier dans le ciel ? »

Ainsi parlait frère Alfus, et chaque jour ses incertitudes étaient plus grandes. Un matin, il sortit du monastère avant le lever des frères, et descendit dans la vallée. La campagne, encore toute humide, s'épanouissait aux premiers rayons de l'aube ; on eût dit une femme souriant dans ses pleurs. Alfus suivait lentement les sentiers ombreux de la colline ; les oiseaux, qui venaient de s'éveiller, couraient dans les aubépines, secouant sur sa tête chauve une pluie de rosée, et quelques papillons, encore à demi endormis, voltigeaient nonchalamment au soleil pour sécher leurs ailes.

Alfus s'arrêta pour regarder la campagne qui s'étendait sous ses yeux ; il se rappela combien elle lui avait semblé belle les premières fois qu'il l'avait vue, et avec quelle ivresse il avait pensé à y finir ses jours : c'est que, pour lui, pauvre enfant des villes accoutumé aux ruelles sombres et aux tristes murailles des citadelles, ces fleurs, ces arbres, cet air étaient des nouveautés enivrantes : aussi la douce année que celle de son noviciat ! Que de longues courses dans les vallées ! que de découvertes charmantes ! Ruisseaux chantant parmi les glaïeuls, clairières habitées par le rossignol, églantines roses, fraisières des bois, oh ! quel bonheur de vous trouver une première fois ! quelle joie de marcher par des sentiers inconnus que voilent les ramées, de rencontrer à chaque pas une source où l'on n'a point encore bu, une mousse que l'on n'a point encore foulée ! — Mais hélas ! ces plaisirs eux-mêmes durent peu ; bientôt vous avez parcouru toutes les routes de la forêt, vous avez entendu tous ses oiseaux, vous avez cueilli de toutes ses fleurs, et alors, adieu aux beautés de la campagne ! l'habitude, qui descend comme un voile entre vous et la création, vous rend aveugle et sourd.

Hélas ! frère Alfus en était arrivé là. Semblable à ces hommes qui, pour avoir abusé des liqueurs les plus enivrantes n'en sentent plus la puissance, il regardait avec indifférence le spectacle naguère si ravissant à ses yeux. Quelles beautés célestes pourrait donc occuper éternellement cette âme que les œuvres de Dieu sur la terre n'avaient pu charmer qu'un instant ? Tout en s'adressant à lui-même cette question, Alfus s'était enfoncé dans la vallée : la tête penchée sur la poitrine et les bras pendants, il allait toujours sans rien voir ; il franchissait les ruisseaux, les bois, les collines ! déjà le clocher du monastère était bien loin ! enfin le moine s'arrêta. Il était à l'entrée d'une grande forêt qui se déroulait à perte de vue comme un océan de verdure. Mille rumeurs charmantes bourdonnaient alentour, et une brise odorante soupirait dans les feuilles.

Après avoir plongé son regard étonné dans la molle obscurité des bois, Alfus y entra en hésitant et comme s'il eût craint de faire quelque chose de défendu ; mais à mesure qu'il marchait la forêt devenait plus grande ; il trouvait des arbres chargés de fleurs qui exhalaient un parfum inconnu. Ce parfum n'avait rien d'énervant comme ceux de la terre ; on eût dit une sorte d'émanation morale qui embaumait l'âme ; c'était quelque chose de fortifiant et de délicieux à la fois, comme la vue d'une bonne action ou comme l'approche d'un homme dévoué que l'on aime. Bientôt Alfus aperçut de loin une clairière tout éblouissante d'une lueur merveilleuse. Il s'assit pour mieux jouir de ce spectacle ; alors la voix d'un oiseau se fit entendre tout à coup ; mais une voix telle que, ni le bruit des rames sur le lac, ni la brise riant dans les saules, ni le souffle d'un enfant qui dort n'auraient pu donner une idée de sa douceur. Ce que l'eau, la terre et le ciel ont de murmures enchanteurs, ce que les langues et les musiques humaines ont de séductions semblait s'être fondu dans cette voix. Ce n'était point un chant, et cependant on eût dit des flots de mélodie ; ce n'était point une langue, et cependant la voix *parlait !* Science, poésie, sagesse, tout était en elle ; en l'écoutant, on savait tout.

Alfus l'écouta longtemps et avec une joie toujours renaissante ; enfin la lumière qui illuminait la forêt s'obscurcit, un long murmure retentit dans les arbres, et l'oiseau se tut !

Alfus demeura quelque temps immobile, comme s'il fût sorti d'un sommeil enchanté. Il regarda d'abord autour de lui avec stupeur, puis se leva. Ses pieds étaient engourdis, ses membres avaient perdu leur agilité ; il sortit avec peine de la forêt en se dirigeant vers le monastère.

Mais à mesure qu'il avançait, sa surprise allait grandissant ! Tout était changé dans la campagne ! Là où il avait vu des arbres naissants, s'élevaient maintenant des chênes séculaires. Il chercha sur la rivière le petit pont de bois tapissé de ronces qu'il avait coutume de traverser ; il n'existait plus, et, à sa place, s'élançait une solide arche de pierre. En passant près d'un étang, des femmes, qui faisaient sécher leurs toiles sur les sureaux fleuris, s'interrompirent pour le voir, et se dirent entre elles :

— Voici un vieillard qui porte la robe des moines d'Olmutz ; nous connaissons tous les frères, et cependant nous n'avons jamais vu celui-là.

— Ces femmes sont folles, se dit Alfus; et il passa outre.

Cependant il commençait à s'inquiéter; il pressa le pas, gravit le petit sentier, tourna la prairie et s'avança vers le seuil. Mais, ô surprise! la porte n'était plus à sa place accoutumée; le monastère avait changé d'aspect; l'enceinte était maintenant plus grande, les édifices plus nombreux. Un platane qu'il avait planté lui-même près de la chapelle, quelques mois auparavant, couvrait maintenant l'asile saint de son large feuillage! Le moine, hors de lui, se dirigea vers la nouvelle entrée et sonna doucement. Ce n'était plus la même cloche argentine dont il connaissait le son. Un jeune frère vint ouvrir.

— Que s'est-il donc passé? demanda Alfus; Antoine n'est-il plus le portier du couvent?

— Je ne connais point Antoine, répondit le frère.

Alfus porta les mains à son front avec épouvante.

— Suis-je devenu fou! dit-il, n'est-ce point ici le monastère d'Olmutz, d'où je suis parti ce matin?

Le jeune moine le regarda.

— Voilà cinq années que je suis portier, répondit-il, et je ne vous connais point.

Alfus promena autour de lui des yeux égarés. Plusieurs moines parcouraient les cloîtres; il les appela; mais nul ne répondit aux noms qu'il prononçait; il courut à eux pour regarder leurs visages, il n'en reconnaissait aucun!

— Y a-t-il ici quelque grand miracle de Dieu! s'écria-t-il. Au nom du ciel, mes frères, regardez-moi; aucun de vous ne m'a-t-il déjà vu! N'y a-t-il personne qui connaisse le frère Alfus?

Tous le regardèrent avec étonnement.

— Alfus! dit enfin le plus vieux; oui, il y a eu autrefois à Olmutz un moine de ce nom, je l'ai entendu dire à mes anciens : c'était un homme savant et rêveur qui aimait la solitude. Un jour, il descendit dans la vallée; on le vit se perdre au loin derrière le bois; puis on l'attendit vainement; on ne sut jamais ce que le frère Alfus était devenu; mais depuis ce temps, il s'est écoulé un siècle entier!

A ces mots, Alfus jeta un grand cri, car il avait compris. Il se laissa tomber à genoux sur la terre, et joignant les mains avec ferveur :

— O mon Dieu! dit-il, vous avez voulu me prouver combien j'étais insensé en comparant les joies du monde à celles du ciel. Un siècle s'était écoulé pour moi, comme un seul jour, à entendre l'oiseau qui chante dans votre paradis. Je comprends maintenant les joies éternelles! O mon Dieu! soyez bon et pardonnez à votre indigne serviteur.

Après avoir ainsi parlé, frère Alfus étendit les bras, embrassa la terre et mourut!

BARREME.

« C'est un vrai Barreme; Il compte comme Barreme, » sont des expressions proverbiales que l'on répète depuis près de deux siècles; et l'on se demande avec surprise comment il se fait que l'homme dont une locution populaire a rendu le nom si célèbre n'ait pas dans nos recueils biographiques les plus accrédités un article de quelque étendue. La Biographie des frères Michaud ne lui consacre qu'une vingtaine de lignes, et encore sont-elles destinées à faire connaître sommairement les principaux traités sortis de la plume du fécond arithméticien. Pour être moins avare de détails sur sa vie, il suffisait cependant de revenir à la source et de consulter ses propres écrits; mais qui s'avise aujourd'hui de consulter la première édition des *Comptes faits*, ou bien *le Grand banquier de France?* Certes la lecture n'est pas attrayante, et nous ne la conseillons à personne. C'est cependant entre les chiffres de ces deux traités fameux, auxquels nous joignons quelques autres documents, que Barreme nous a fait les confidences au moyen desquelles on peut rétablir sa biographie.

François Barreme était né à Lyon vers 1640. Nous n'avons aucun renseignement sur ses premières études mathématiques; mais nous savons qu'il ne vint pas se fixer de prime abord à Paris, et qu'il voyagea. Il nous apprend lui-même que, se rendant à Rome et se trouvant, après avoir erré sur la Méditerranée, dans les eaux de Malte, il fut attaqué par un corsaire sorti du port de Toulon, et que commandait un certain capitaine Jacques. Bien que le navire sur lequel naviguait notre homme ne fût monté que par des Français, le capitaine Jacques jugea à propos de traiter ce bâtiment comme s'il venait des côtes de Barbarie : tout fut livré au pillage; et François Barreme, qui connaissait mieux que personne les valeurs que lui avait fournies sur Livourne un certain sieur de Gastinois à son départ de Marseille; Barreme, qui ne pouvait supporter de sang-froid un acte de piraterie qui le ruinait ou qui lui enlevait son crédit, reçut en résistant un terrible coup de sabre dont il porta toujours les traces; il eût perdu la vie infailliblement en cherchant à sauver sa précieuse valise, si un gentilhomme, nommé Baumartin, n'eût arrêté par un geste énergique le second coup qui lui était destiné. Cet événement arriva un jour de la Saint-Martin; mais l'exact calculateur n'a pas fixé la date de sa funeste rencontre avec le capitaine Jacques, si bien que nous en sommes réduits aux conjectures sur l'époque à laquelle il visitait les villes commerçantes de l'Italie et probablement quelques autres ports de l'Europe.

En 1668, nous trouvons le sieur Barreme marié, fixé à Paris, et demeurant à l'extrémité de la rue Dauphine, près du Pont-Neuf. Il fait des comptes, revoit ceux des négociants, tient les livres en partie double, et compose des vers à ses loisirs. Il faut qu'on le sache, la grande passion de Barreme, c'est la poésie, ce sont surtout les acrostiches : il en fait pour le roi, il en fait pour Colbert, il en fait même pour la Reynie; vrais vers de calculateur, à coup sûr, car c'est à l'aide de *Stances chrétiennes* qu'il obtient un privilége fructueux pour ses *Comptes faits*. Lui-même nous racontera les circonstances de ce mémorable événement, et nous laissera voir en même temps en quelle estime naïve l'arithméticien tenait le poëte et les stances adressées au roi. Ceci nous reporte à l'année 1668 :

« Le vendredy le 27 janvier, six jours avant que le roy partît pour la Franche-Comté, Sa Majesté estant à Paris dans le Louvre, je me mis à genoux deuant luy, luy présentant sur un grand vélin mes *Stances chrétiennes et royales*, le suppliant très-humblement de m'en accorder le priuilége, et pour les liures des *Comptes faits* pour le public. Il prit ce vélin, et après en avoir leu quatre lignes le donna à monseigneur le duc de Saint-Aignan, en disant ces mots : « Je » l'accorde, pourveu que cela soit bon. » Le lendemain, je me donnay l'honneur d'aller saluer monseigneur le duc de Saint-Aignan dans son appartement au vieux Louvre, et luy ayant demandé s'il avoit pris patience de lire les stances que i'avois présentées à Sa Majesté le iour précédent, il me répondit qu'il estoit aisé de prendre patience à lire de belles et bonnes choses. »

Nous ne sommes pas, Dieu merci, comme le duc de Saint-Aignan, dans la nécessité de juger le poëte, et les milliers de réimpressions des *Comptes faits* qui ont succédé à la première édition de ce *vade mecum* de tous les petits marchands nous évitent la peine d'apprécier l'arithméticien. Il y a lieu de s'étonner toutefois que, le privilége ayant été accordé dès 1668, le livre si utile de François Barreme n'ait été publié qu'une année plus tard. Les *Comptes faits* le mirent sur le chemin de l'aisance, si ce n'est sur celui de la fortune. En 1677, nous le trouvons ouvrant des cours publics de choses tenant « aux affaires du négoce, » non-seulement dans la rue Dauphine, mais encore dans la rue aux Ours, au coin de la rue Quincampoix, qui devait acquérir bientôt une autre

célébrité financière. Il s'est adjoint pour diriger « cette chambre d'instruction, » comme il le dit lui-même, son fils et son gendre, très-savant teneur de livres; si bien que ces hommes laborieux forment à eux trois « une espèce d'académie (*sic*) pour tout ce qui touche le commerce des marchandises et de banque. »

Un livre fort accrédité accuse François Barreme de n'avoir été qu'un fort médiocre arithméticien; un autre, d'avoir mis trop de charlatanisme dans ses annonces. Ces assertions sont empreintes jusqu'à un certain point d'injustice et d'inexactitude. Barreme n'avait point pour se faire connaître, en 1670, les ressources immenses que présente aujourd'hui la quatrième page de nos journaux. Il est fort incertain que *le Mercure galant* du sieur Bonneau de Visé, consacré presque exclusivement à rappeler, dès 1672, les faits et gestes du beau monde, lui eût accordé seulement quelques lignes: il était donc contraint d'annoncer lui-même en tête de ses livres les ressources réelles que l'on trouvait dans les utiles établissements qu'il avait été le premier à fonder. D'un autre côté, François Barreme n'avait certes pas besoin de montrer le génie d'un Viète ou d'un Pascal pour atteindre le but qu'il s'était proposé. Prompt calculateur, il eut une idée féconde et il la réalisa; le peuple, qui est toujours juste dans ses souvenirs, lui en sait gré, en répétant encore, sous une forme proverbiale, son *nom au bout de cent* cinquante ans (1).

Frontispice du Livre des « monnoyes étrangères. »

Les livres de François Barreme, si grossièrement imprimés de nos jours, l'étaient d'une manière élégante et correcte à leur origine, et un certain luxe les ornait toujours. Celui dont nous avons tiré la curieuse gravure que nous reproduisons se vendait fort cher pour l'époque où il parut, probablement en raison des figures dont il était décoré. En se rappelant le soin minutieux que l'on apportait alors à certains détails, on peut supposer que ce frontispice, reproduit le portrait de l'auteur des *Comptes faits*, et, sous ce rapport, il a quelque valeur iconographique; sans doute aussi le personnage qui tient une lettre de change est son fils N. Barreme, ou peut-être son gendre.

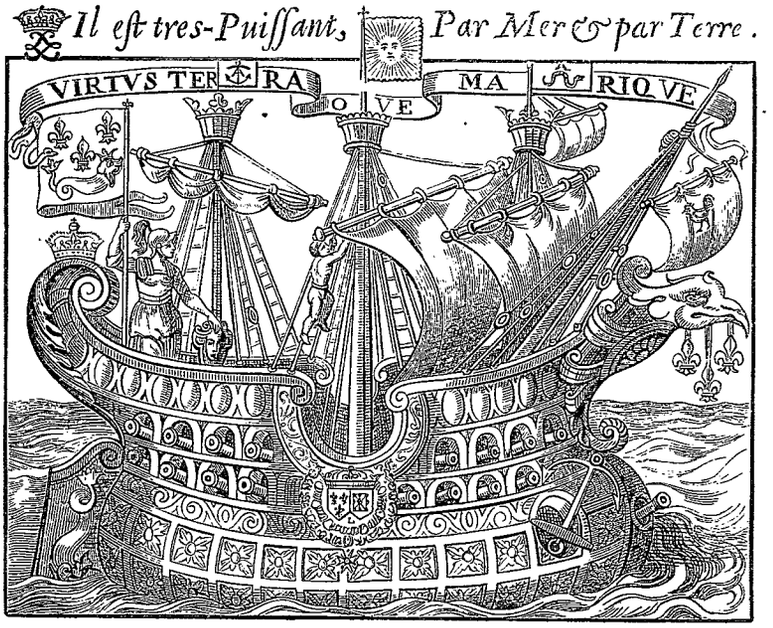
Nous avons déjà parlé de l'étrange passion de François Barreme pour la poésie. En effet, il ne s'est pas contenté de composer les *Stances chrétiennes et royales* qui lui firent obtenir son privilége; il a adressé des vers à tous les hauts personnages qui avaient un nom alors dans la haute administration ou bien dans les finances. Le vaisseau de l'État, par exemple, qui figure à la fin de chacun des articles du *Grand banquier de France*, et qui est destiné à rappeler également les armes de Paris, donne lieu à deux quatrains des plus burlesques en l'honneur de la Reynie, qui accompagna jadis le célèbre Regnard en Laponie, et depuis devint un des ministres les plus en crédit de Louis XIV.

La forteresse entourée de bastions symboliques qui figure également dans ce livre représente, comme on le voit, la capitale de la France. Cette image sert trop bien la verve poétique de l'auteur des *Comptes faits* pour que nous ne lui laissions pas ici l'occasion d'expliquer son idée. Peut-être, en lisant ces vers étranges, bien dignes d'un arithméticien, plus d'un lecteur imitera-t-il Louis XIV. Mais François Barreme appartient presque aux illustrations du

(1) N'en déplaise aux rares bibliographes qui se sont occupés des livres de François Barreme, même à l'exact Beuchot, ce n'est pas en 1670 que parut la première édition des *Comptes faits*, mais bien en 1669. Nous reproduisons ici le titre de cette édition princeps, que possède la Bibliothèque nationale, et que l'on abrégea singulièrement depuis : « Le Livre des tarifs, où, sans » plume et sans peine, on trouue les comptes faits divisés en trois » parties : sçavoir les tarifs communs, les tarifs particuliers, les » tarifs du grand commerce; dédiés à monseigneur Colbert, mi- » nistre d'Estat, etc., par Barreme, arithméticien, lequel enseigne » brieuvement l'arithmétique. Se vend chez luy, à Paris, au bout » du Pont-Neuf, entrant en la rue d'Auphine (*sic*), où il y a

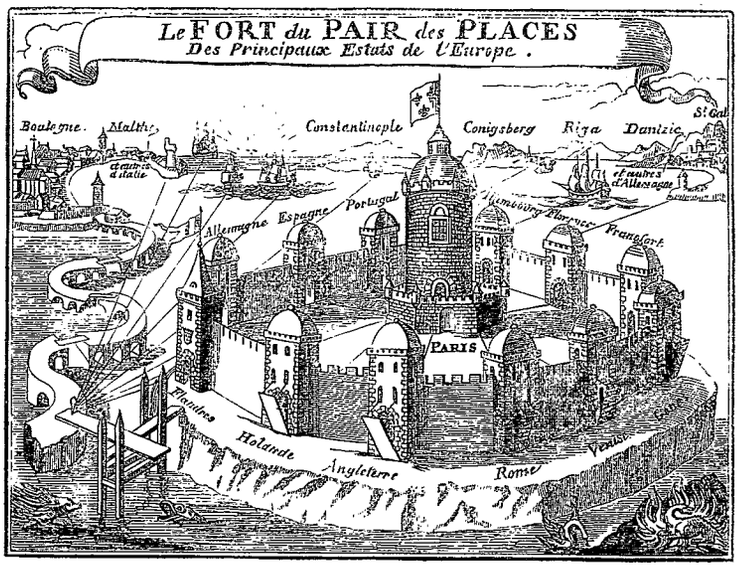
grand siècle, et ceci nous servira d'excuse pour la reproduction de sa prose rimée.

Les monnoyes de tout temps, surtout les étrangères,
Ont si peu de rapport en leurs différents prix,
Qu'en France on n'a point veu qu'aucun ait entrepris
De les réduire au PAIR par Tables nécessaires.
J'ay travaillé dix ans au PAIR de seize lieux,
Et n'en faut guère moins au savant curieux
Qui voudra travailler à seize autres de suite.
A la fin j'ay réduit tous ces prix différens;
Mais c'est par le secours des grands négocians,
A qui je rends l'honneur qu'on doit à leur mérite.
. . . . . .
Ce n'est pas sans raison que j'ay dépeint le PAIR
Par une place innaccessible ·



Barreme. — Le Vaisseau symbolique de la France.

Ce chemin serpentant, ces petits points en l'air,
Marquent de ce beau lieu l'abord presque impossible;
Ces lignes que l'on voit terminer sur un point
Montrent figurement, en venant de si loin,
Les mémoires que j'ay des places éloignées.
Diverses nations ont voulu m'obliger; .
Mais j'espère de voir mes peines fortunées,
Quand ce livre à son tour ira les soulager.



Barreme. — Paris et les principales villes commerçantes du monde.

Dans ces stances bizarres, dont nous supprimons une partie, François Barreme promet aux négociants qui l'ont aidé de leurs conseils de faire imprimer immédiatement la seconde partie de son livre de prédilection. Quoique cet ouvrage ait paru dès février 1687, il n'en devait pas être ainsi, et son auteur mourut à Paris, en l'année 1703, sans pouvoir achever *le Grand banquier de France*. Nous ferons remarquer en passant que *le Mercure*, qui annonce, un peu pompeusement peut-être, la mort de Guillaume Samson, le géo-

» des affiches sur sa porte, et chez Hugues Senus, marchand » liuurère (*sic*), rue Richelieu. Avec privilége du Roy. » On trouvera la bibliographie complète des Œuvres de François Barreme et celle de N. Barreme dans Quérard et à la fin de leurs ouvrages.

graphe du roi, ne dit pas un mot dans ses nécrologies de l'utile arithméticien.

N. Barreme, qui succéda à son père et qui paraît avoir hérité d'une fortune honnête, n'en poursuivit pas moins avec persévérance les études de sa jeunesse. Entre autres ouvrages, il publia le second tome du *Grand commerce, où sont traitez les changes d'Espagne*, épais volume in-8; mais il paraît avoir si bien uni ses travaux à ceux de l'auteur des *Comptes faits*, qu'il est bien difficile aujourd'hui d'établir une division exacte rendant exactement au père et au fils ce qui revient à chacun. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'honneur et le profit s'attachèrent désormais au nom. Dès le commencement du dix-huitième siècle, N. Barreme inscrit en tête de ses nombreuses réimpressions « qu'il est le seul estably pour tous les livres et calculs de la Chambre des comptes, pour tous ceux de la maison du roy et de nos seigneurs les princes, comme il est nommé par les autres cours souveraines pour les calculs. »

Malgré nos recherches, et quoique la Bibliothèque nationale possède un manuscrit autographe de N. Barreme, il nous a été impossible de nous procurer les moindres détails biographiques sur ce continuateur d'une renommée toute populaire.

INTRODUCTION DU CAFÉ ET DU TABAC

A CONSTANTINOPLE.

Les deux fragments qu'on va lire sont extraits d'une histoire turque, inscrite à la Bibliothèque nationale sous le numéro 72 des manuscrits turcs. Le nom propre de l'auteur n'est pas venu jusqu'à nous; on sait seulement qu'il portait le surnom de Betchevi, c'est-à-dire né à Betche, en Hongrie, et l'on conjecture qu'il a composé son ouvrage sous le règne de Sultan-Ibrahim, l'an 1050 de l'hégire (1640 de J.-C.). La traduction de ces deux fragments est due à la plume du savant orientaliste M. Rhazis.

I. LE CAFÉ.

On n'avait aucune connaissance du café, et il n'existait aucun lieu où l'on en vendît, à Constantinople et dans toute la Romélie, avant l'année 962 de l'hégire. Ce fut alors que deux particuliers, dont l'un natif de Damas, nommé Chems, et l'autre de Haleb, nommé Hakem, vinrent à Constantinople et ouvrirent chacun, dans le quartier appelé Takhtécalah, une grande boutique, et commencèrent à débiter de cette liqueur. Cette boutique fut d'abord le rendez-vous des gens indolents et oisifs; mais elle devint bientôt celui des hommes instruits et des beaux esprits. Il se forma des réunions dans vingt ou trente endroits de cette boutique. Parmi ceux qui la fréquentaient, les uns s'occupaient à lire des livres, les autres à jouer au trictrac et aux échecs; d'autres enfin apportaient des poésies nouvelles et discutaient sur les sciences. Comme on en était quitte pour quelques aspres (1), ceux qui voulaient réunir des amis, au lieu de leur donner des repas, les y régalaient de café, et faisaient ainsi leur affaire à bon compte. Les personnes hors de charge qui étaient à Constantinople pour solliciter des emplois; les cadis, les muederris et tous ceux qui, n'ayant rien à faire, se retiraient dans un coin, venaient s'y réunir, disant qu'on ne trouvait pas d'endroit où l'on pût s'amuser ainsi (2). Enfin cette boutique était si bien fréquentée qu'on ne trouvait pas de place pour s'y asseoir.

La réputation du café s'accrut à un tel point, que beaucoup de personnes distinguées, excepté celles qui étaient revêtues de dignités, y venaient sans réserve. Les imams, les muezzins et les dévots de profession commencèrent à crier que le peuple courait au café et que personne ne venait aux mosquées. Les ulémas surtout se prononcèrent ouvertement contre cette boisson, et soutinrent qu'il valait mieux aller au cabaret qu'au café. Les waiz (1) firent de grands efforts pour prohiber cette liqueur. Les muftis, prétendant que tout ce qui était rôti de manière à être converti en charbon était défendu par la loi, donnèrent des décisions authentiques dans ce sens.

Sous le règne de Mourad III, on renouvela les défenses; mais quelques amateurs obtinrent des soubachis (2) la permission de vendre de cette boisson dans des coultouk (3) dérobés aux yeux du public. Depuis cette époque, l'usage s'en répandit tellement que l'on se lassa de le défendre. Les waiz et les muftis, revenus de leur opinion, déclarèrent que cette substance n'était pas réellement carbonisée, et qu'on pouvait en prendre : aussi les scheiks, les ulémas, les vizirs et tous les grands en prenaient-ils sans distinction. On en vint au point que les grands vizirs firent construire des cafés pour leur compte, et en retiraient un loyer d'un ou deux sequins par jour (4).

[Moins d'un demi-siècle après l'introduction du café à Constantinople, la consommation s'en était si prodigieusement étendue, que sous Mustapha II, l'an de l'hégire 1109 (1698 de J.-C.), le gouvernement, lisons-nous dans un extrait des *Annales de l'empire turc* (5), ordonna l'établissement de magasins aux principales douanes de l'État, où le café dut être déposé et soumis, même pour les négociants étrangers, à une nouvelle imposition de cinq paras par oque (sept sous six deniers environ). Chacune de ces oques équivalait à une farde, dont quarante mille constituaient trois quintaux de Vienne. L'ancien droit avait été de huit aspres par oque pour les musulmans, et de dix pour les chrétiens, ce qui n'empêchait pas qu'on n'eût payé le café jusqu'à deux piastres et demie l'oque (1 franc 70 cent. à peu près).

La plus grande consommation de cette denrée avait lieu cependant en Égypte. Sur quarante mille fardes que l'Yémen en fournissait annuellement à l'échelle de Djedda, port de la mer Rouge, l'Égypte en absorbait à elle seule plus de la moitié; le reste était vendu dans les autres provinces de la Turquie.]

II. LE TABAC.

Le tabac fut apporté par les Anglais en 1009 de l'hégire (1600-1601 de J.-C.), et vendu comme un remède contre l'humidité. Plusieurs personnes le trouvèrent agréable, et crurent remarquer dans ce végétal une propriété qui dispose les esprits à la gaieté. Aussi une grande partie des ulémas et des personnes en place ne tardèrent-ils pas à partager cet agrément. Mais dans les cafés, à cause du grand usage qu'en faisaient les gens vils et oisifs, la fumée s'élevait jusqu'aux cieux, de manière que ceux qui y étaient ne pouvaient se voir les uns les autres. Dans les rues et les mar-

(1) Du mot turc *accha*, blanc, dont les Grecs ont fait *aspron*, aspre, qui a la même signification. C'est une monnaie d'argent, si mince et si petite, dit Chardin, qu'elle se perd entre les doigts. Il y a deux sortes d'aspres : la *courante*, valant demi-sol, et l'*immaculée*, qu'on évalue à neuf deniers.

(2) On voit assez l'intention ironique de l'auteur, qui ne fait aucune différence d'un oisif avec un juge (*cadi*), ou un docteur et professeur du dogme et de la loi des musulmans (*muderri*).

(1) Prédicateurs.

(2) Officiers de la police.

(3) Arrière-boutique et quelquefois boutique dépendant d'un plus grand établissement; ce que nous appellerions une succursale.

(4) L'auteur ne spécifie point quelle sorte de sequins. Dans le doute, et en prenant le terme moyen, l'on peut supposer que chacun de ces cafés rapportait journellement au propriétaire de quatre à huit francs de notre monnaie. La spéculation était encore assez bonne.

(5) Ces Annales ont été rédigées par les historiens contemporains Saad-Eddin, Naïma, Raschid, Tchélébi-Sadé, Sami, Schakir, Subhi, Isi et Wassif.

chés, la pipe ne sortait point de leurs mains; ils s'amusaient à s'envoyer réciproquement la fumée et à lire des vers faits sur le tabac.

J'ai été, dit Betchevi, plusieurs fois en discussion avec mes amis par rapport à son usage. Outre que son odeur est désagréable, leur disais-je; qu'elle monte au cerveau, après que l'on est endormi, se communique à la barbe, au turban et aux habits de celui qui en fume, et infecte les appartements, sa cendre souille tout l'intérieur de la maison, et en brûle quelquefois les tapis et les tapisseries. Après ces méconvenues et d'autres qu'on ne saurait citer, quels peuvent donc être son utilité et son agrément? — Ce n'est qu'un passe-temps, me répliqua-t-on, et un moyen de se distraire. — Le fait est qu'il n'y a là aucune apparence de jouissance spirituelle qui puisse charmer l'esprit, et que cette réponse n'est rien moins que satisfaisante. Indépendamment de cela, le tabac fut très-souvent, à Constantinople, la cause de grands incendies qui mirent hors de leurs foyers des milliers d'habitants. La seule utilité qu'on ne saurait peut-être lui refuser, c'est que, dans les vaisseaux de course, il empêche les gardiens qui s'en servent de s'endormir, et qu'il préserve de l'humidité en procurant la sécheresse. Mais, pour un si petit avantage, il n'est nullement permis de s'exposer à tant de dommages.

Cependant l'usage du tabac fit, jusqu'à l'année 1045 de l'hégire (1635 de J.-C.), des progrès qu'on ne pourrait exprimer. Dieu veuille augmenter les jours, la prospérité et la justice de notre puissant monarque qui, ayant fait fermer les cafés dans toute l'étendue de l'empire ottoman, les fit remplacer par des boutiques convenables à la localité, et défendit spécialement de fumer du tabac! De cette manière il fit aux pauvres et aux riches un si grand bienfait que, quand même ils lui adresseraient des remercîments jusqu'à la fin du monde, ils ne sauraient s'acquitter suffisamment du tribut de leur reconnaissance.

[Cette prohibition de Sultan-Ibrahim est, comme on ne l'ignore pas, tombée depuis longtemps en désuétude; car les Ottomans s'étaient bien donné de garde de lui en conserver la moindre gratitude. Le tabac, pour eux surtout, est aujourd'hui l'accessoire indispensable du café, qu'ils prennent, comme l'on sait, dans de très-petites tasses, mêlé avec le marc et sans sucre.]

C'est une lourde tâche de se dévouer à faire du bien à ceux qui s'obstinent à se faire incessamment du mal eux-mêmes. STRAFFORD.

Les Hindous emploient, en général, comme assiettes et comme plats les feuilles du platane et celles du *Nymphæa lotus*, ce beau lis qui abonde sur les lacs. Dans le Bengale, la dimension de ces feuilles permet au peuple de s'en servir sans qu'il soit besoin d'en modifier la forme par aucun travail d'art. On renouvelle en entier, bien entendu, à chaque repas, cette belle et fraîche vaisselle que l'on a seulement la peine de cueillir. Dans les provinces supérieures, où l'on n'a point de feuilles aussi grandes, on est obligé d'en réunir plusieurs et de les tresser ensemble pour faire les plats: c'est l'objet d'une profession, et l'on appelle les fabricants *barbi*.

UNE LETTRE AUTOGRAPHE DE LA REINE POMARÉ.

Voy. 1843, p. 35, 156.

Nous avons en France des idées assez fausses sur le degré de civilisation auquel sont parvenus quelques habitants de l'Océanie. Les peintures pittoresques de Bougainville sont bien plus présentes à l'esprit de la plupart des lecteurs que les récits positifs de nos voyageurs les plus récents. La femme qui régit sous le protectorat de la France la plus belle île de ces contrées, la reine Pomaré elle-même a été travestie dans ces derniers temps d'une manière étrange. Les paroles qu'on lui prête, les toilettes grotesques dont on l'a quelquefois affublée ne sont d'accord ni avec la bienveillance soutenue de ses sentiments, ni avec une certaine dignité personnelle qui lui fait rechercher, surtout aujourd'hui, l'exactitude la plus minutieuse dans la toilette tout européenne qu'elle a adoptée. Nous reproduisons ici une lettre qui témoigne non-seulement des sollicitudes de son cœur, mais encore d'un certain degré de culture intellectuelle que beaucoup de personnes en France ne s'attendent peut-être pas à rencontrer chez la descendante de ces chefs sauvages qui n'avaient pas, il y a un demi-siècle, la première notion de nos connaissances élémentaires.

Pour se faire une idée du point de départ des Océaniens sous ce rapport, il suffit d'avoir présents à la mémoire les incroyables efforts que fit le célèbre et intelligent Finau, roi des îles de Tonga, pour comprendre non-seulement le mécanisme, mais les résultats de l'écriture. Tantôt, et en entendant simplement la lecture d'un nom propre, il croyait que les caractères variaient nécessairement de grosseur, selon la dimension d'un individu. D'autres fois, il redoublait d'étonnement si un nom, écrit en présence d'un individu, était lu sans embarras par une personne absente. — Quoi! s'écriait-il, ses yeux, son nez, sa bouche, la forme de son visage ne sont pas tracés ici, et vous le nommez sans hésitation? Ce chef, que l'on peut mettre cependant sur la même ligne que les Tamehameha et les Radama, en était venu, après des efforts incroyables de raisonnement, à supposer qu'un génie invisible animait le papier sur lequel on avait tracé quelques lignes d'écriture, et en cela, il suivait parfaitement l'opinion de certains chefs canadiens qui cachaient sous une pierre un message écrit, lorsqu'ils étaient porteurs d'une lettre et qu'ils prétendaient celer aux Européens quelques-uns des incidents de leur voyage.

Du reste, le roi Pomaré Ier, qui gouvernait O'Tahiti vers le commencement du siècle, et qui était le grand oncle de la reine actuelle, avait de bonne heure essayé d'échapper à l'ignorance de ses ancêtres. On a des lettres de lui, datées de 1807, où il s'adresse aux missionnaires dans les termes les plus touchants, en les suppliant de redoubler d'efforts pour arracher son peuple à l'idolâtrie. Dès l'année 1814, O'Tahiti ne comptait pas moins de 1 034 élèves dans une seule des nombreuses écoles de l'île.

Au point de vue de la culture intellectuelle, nous le répétons, la reine Pomaré s'est montrée, plus qu'on ne le croit, digne du chef dont elle porte le nom, et qui méritera peut-être un jour dans ces îles le titre de roi législateur. L'autographe que nous reproduisons ici indique, par le corps même de l'écriture, que si la reine Pomaré n'a pas reçu des leçons d'un calligraphe bien habile, elle fait un usage habituel de l'art qui lui a été enseigné. Plus d'une Française, élevée dans nos villes, n'écrirait pas, à coup sûr, d'une façon si lisible, et ne tracerait pas les caractères si correctement.

Traduction.

Papaoa (1), le 1er décembre 1847.

Docteur,

Je te salue par le vrai Dieu. Voici ce que j'ai à te dire. Viens vite voir un malade; hâte-toi, car il va peut-être mourir. C'est dans la poitrine et dans le dos qu'est son mal. Garde-toi bien de te faire attendre; que ma demande soit bien accueillie. Cette maladie nous inquiète beaucoup. J'ai fini. Je te salue,

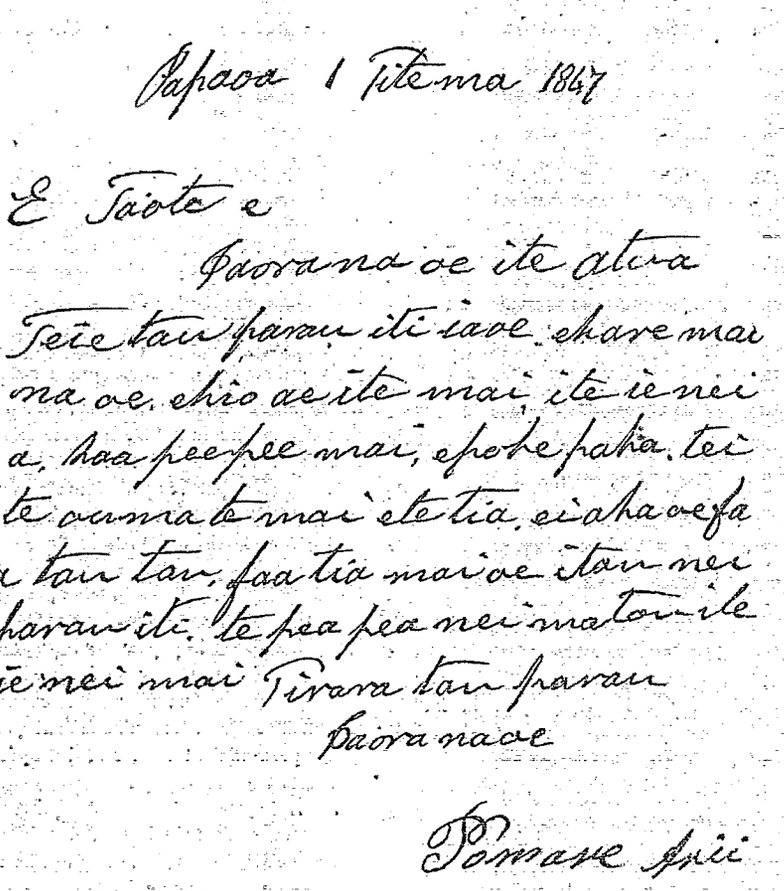
POMARÉ, reine (2).

(1) Maison de campagne de la reine Pomaré.

(2) Nous devons le curieux autographe dont nous donnons ici une double traduction à la parfaite obligeance de M. P.-A. Lesson,

médecin en chef des établissements français de l'Océanie, et frère de P. Lesson, dont les sciences naturelles ont eu récemment à déplorer la perte. Habile naturaliste lui-même, M. P.-A. Lesson a utilisé un séjour de sept années dans la métropole de nos possessions océaniennes, pour y multiplier des observations dont il est à souhaiter qu'il enrichisse la zoologie et la géographie historique. L'étude de la linguistique de ces contrées si peu connues n'est pas non plus demeurée étrangère au savant modeste qui s'est

LETTRE AUTOGRAPHE DE LA REINE POMARE.



Papaoa 1 Tite ma 1847

E Taote e

Paorana oe ite atua

Tete tau parau iti ia oe. ehare mai
na oe. ehio ae ite mai ite ie nei
a. haa peepee mai, e pohe paha. tei
te ouma te mai ete tia. ei aha oe fa
a tau tau. faa tia mai oe i tau nei
parau iti. te pea pea nei matou ile
ie nei mai Tirara tau parau

Paora nae

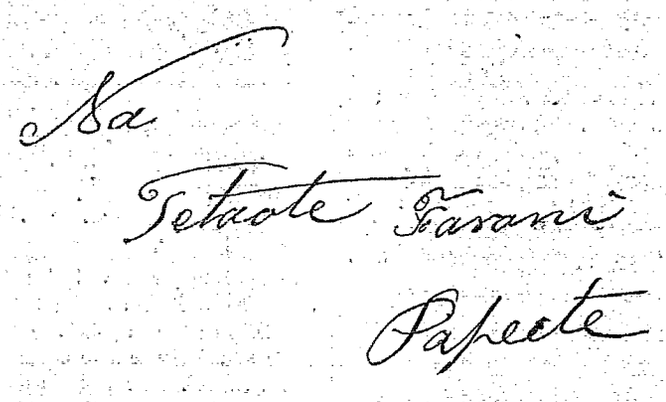
Pomare Arii

fait déjà connaître par son voyage à Mangareva. Grâce à lui nous donnons ici, dans l'intérêt de la science, la traduction mot à mot du texte original de la lettre royale.

E Taote e (Docteur),
Ja ora na oe i te atua [*mau* sous-entendu].
(Je salue toi par le vrai [Dieu].)

Tete tau parau iti ia oe. (Ceci de mon discours petit à toi.)
E haere mai na oe e hio ae i te mai i teienei.
(Viens de toi voir à une maladie maintenant.)
Haa peepee mai. (Viens vite.)
E pohe paha. (Mort peut-être.)
Tei te ouma te mai e te tia.
(Dans la poitrine le mal et dans le dos.)

ADRESSE DE LA LETTRE.



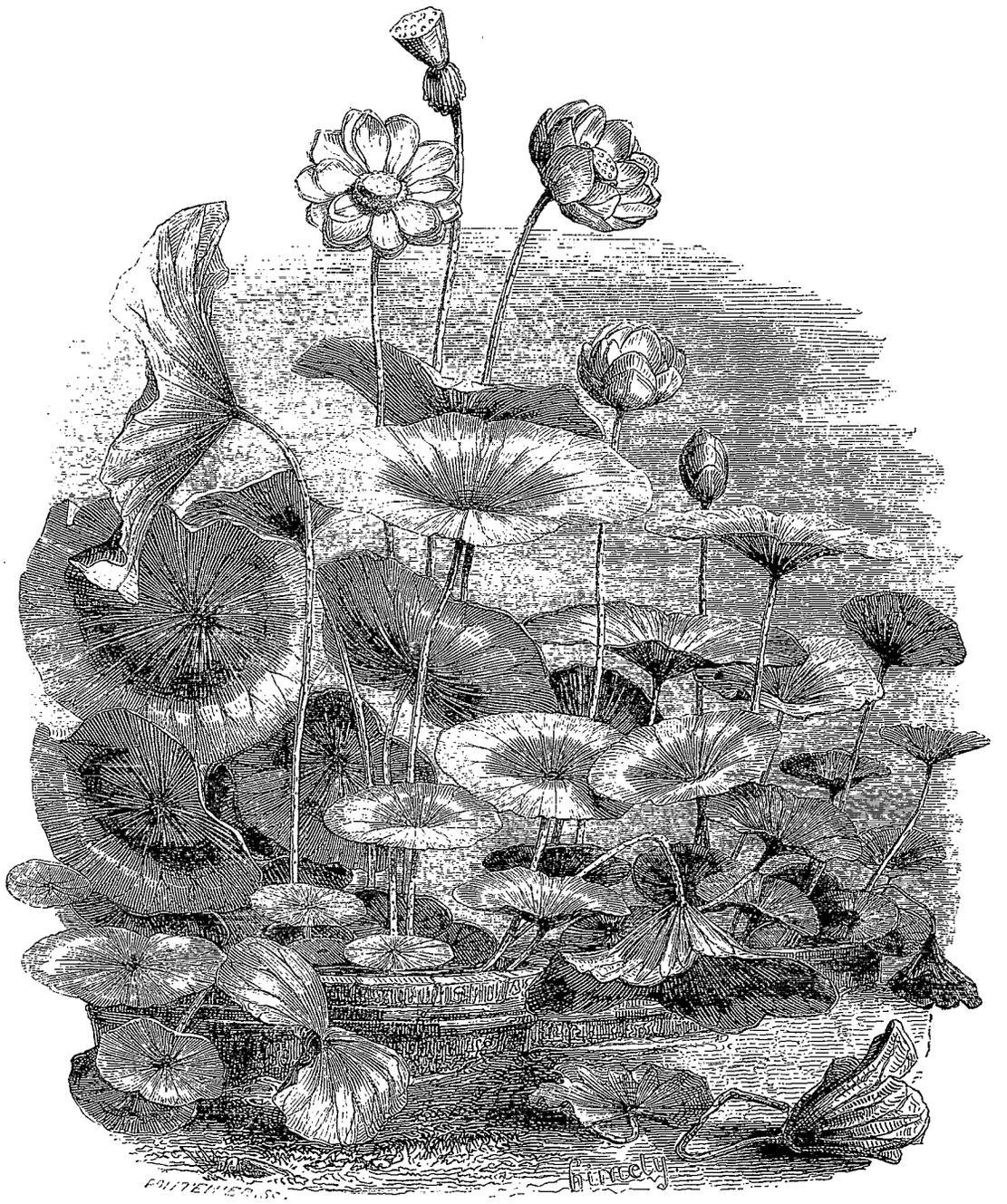
Ia
Tetaote Faraui
Papeete

Etaha oe faa tau tau. (Garde-toi d'être paresseux.)
Faatia mai oe i tau parau ito.
(Entends bien toi de moi le discours petit [*parau*, discours, parole, demande].)
Te pea pea nei matou i teienei mai.
(Chagrins [*nei*, signe de l'indicatif] nous de ce mal.)

Tirara tau parau. (Assez de moi parole, discours.)
Ja ora na oe. (Je salue toi.)
Pomare arii. (Pomaré, reine.)

LE LOTUS.

FLORAISON DU NELUMBIUM SPECIOSUM AU MUSÉUM DE PARIS.



NELUMBIUM SPECIOSUM (Lotus). — Dessin de Himely.

De tous les végétaux précieux dont l'horticulture s'est enrichie dans ces dernières années, aucun n'est plus remarquable que le *Nelumbium*, par la célébrité des traditions qui s'y rattachent ; aucun n'a excité plus vivement les investigations des savants. Cette magnifique plante, qui vient de fleurir pour la première fois à Paris, donne cependant depuis longtemps des fleurs dans tout leur éclat, et mûrit même quelquefois ses fruits en plein air, à Montpellier, sous l'influence d'une température estivale de 21° au-dessus de zéro.

Le *Nelumbium speciosum* est originaire de l'Inde : jusqu'au dix-septième siècle, on avait considéré cette Nymphéacée comme propre à la Basse-Égypte, où cependant personne ne l'avait rencontrée. Elle portait, dans l'antiquité, le nom de *Fève d'Égypte*, de *Lis du Nil* ou de *Lotus* ; on en mangeait les racines et les graines.

C'est à Charles de l'Écluse (Clusius), que nous devons les indications les plus utiles sur cette plante célèbre ; le premier, il démêla les textes anciens et rapporta aux différentes Nymphéacées du Nil, ainsi qu'à la Colocase, ce que l'on avait exclusivement attribué au *Nelumbium*, que Théophraste et Hérodote nous ont décrit avec une extrême précision sous les noms de *Fève d'Égypte* ou *Lis du Nil*. Depuis Clusius, les recherches des voyageurs, les témoignages historiques, l'étude comparée des diverses religions de l'Inde et de l'antique Égypte, sont venus confirmer les ingénieux aperçus de l'un des plus illustres botanistes de la Renaissance.

Le nom de *Nelumbo* est celui que porte la plante dans l'île de Ceylan. A.-L. de Jussieu en a fait le *Nelumbium* adopté aujourd'hui dans le vocabulaire de la science.

Cette plante, regardée comme sacrée dans plusieurs parties de l'Inde, à la Chine, au Japon, est, aux yeux des prêtres bouddhistes, un emblème du monde sorti des eaux; ils la cultivent dans des vases précieux pour en orner leurs temples et leurs autels. Nous la retrouvons représentée de nos jours sur toutes les peintures qui nous arrivent de l'Inde ou de la Chine. L'Égypte l'a possédée et lui accordait une attention particulière; mais elle en est disparue avec l'antique religion qui l'y avait probablement introduite. C'est en vain que Prosper Alpin et que les savants, attachés à la mémorable commission d'Égypte, en ont recherché les traces dans les lacs et les canaux où elle croissait en abondance du temps d'Hérodote. On la voit représentée sur les médailles des Ptolémées; ses tiges, groupées en faisceaux, décorent les dés de granit sur lesquels reposent les colossales figures égyptiennes du Louvre; ses feuilles ont servi de modèle pour les colonnes des temples; ses fleurs et ses jeunes fruits couronnent la tête de l'Antinoüs antique, et sont sculptées sur la base de la statue du Nil, copie de celle de Rome, que nous voyons dans le jardin des Tuileries et dans notre Musée national (1). Enfin, lorsque Plutarque (2) parle d'une couronne de Mélilot, et qu'il range cette plante parmi celles qui croissent dans le Nil, il s'agit évidemment d'une couronne de fleurs de Nymphéacées et non de la plante légumineuse qui porte aujourd'hui ce nom.

Le *Nelumbium* de l'ancienne Égypte croissait dans les lacs et les canaux que l'on parcourait en barques. Strabon nous dit en effet qu'on se promenait par divertissement sur les lacs couverts de fèves, et que l'on s'abritait avec les feuilles de cette plante comme on le fait aujourd'hui avec les feuilles de dattier, de roseau, etc. Ces feuilles, dit le même historien, avaient la grandeur des chapeaux thessaliens, et servaient communément de plats ou de gobelets; en sorte que les boutiques en étaient fournies. (Voy. p. 183.)

Longtemps les graines de cette plante ont continué d'être connues des Romains, mais peu à peu la plante a disparu des eaux du Nil, où tant d'historiens grecs l'avaient indiquée; les traces s'en sont effacées et on n'en a conservé le souvenir que par les médailles et les hiéroglyphes. A défaut de la réalité, les commentateurs du seizième siècle copiaient une figure imaginaire que l'imprimerie a reproduite pendant longtemps encore dans des livres d'ailleurs très-estimés (3).

Le *Nelumbium* est une plante aquatique vivace, dont les racines (rhizomes) sont tout à fait semblables aux longues tiges rampantes, blanches, articulées, du roseau de nos marais (*Arundo phragmites*); elles sont cassantes, fistuleuses et munies, aux articulations, d'une touffe de racines fibreuses, simples, et d'un bourgeon d'où naît la feuille. Le Muséum doit la belle racine qui a prospéré à Paris, à l'obligeance de M. Dunal, professeur de botanique à la faculté des sciences de Montpellier.

En la recevant (4), je la fis diviser en plusieurs tronçons que l'on planta dans quatre baquets remplis d'un mélange de terre tourbeuse et de sable sans addition de terreau animal, dont la présence, on le sait, corrompt l'eau et produit des gaz auxquels les plantes aquatiques ne résistent pas d'ordinaire. Ces baquets ont été placés sous un châssis exposé en plein soleil, constamment clos, et sous lequel la température s'est souvent élevée à + 40 degrés centigrades. Dans de telles conditions, les rhizomes ne tardèrent pas à émettre des racines et des feuilles qui flottaient à la surface de l'eau; puis, comme cela a lieu pour les *Nelumbium*, des feuilles peltées, émergées, à pétioles dressés, élevés au-dessus de l'eau de $0^m,91$, de $0^m,04$ de circonférence à la base, de $0^m,024$ au sommet, à la naissance d'un limbe de $0^m,50$ de diamètre. Ces feuilles renferment en assez grande abondance un suc laiteux, blanc comme celui du pavot; la forme du limbe est celle d'une large cuvette ou d'une vasque au fond de laquelle s'accumule l'eau pluviale. Cette forme singulière des feuilles du *Nelumbium* ne s'éloigne cependant pas de celle de la plupart des Nymphéacées; elle n'en diffère que par la soudure des deux lobes, dont on reconnaît la trace en examinant leur face inférieure; l'intérieur de cette cuvette présente un tissu particulier dépourvu de stomates, et sur lequel l'eau roule par gouttelettes semblables à des globules de mercure. Ce phénomène ne dépend cependant point d'un simple enduit cireux comme dans le chou, etc., mais d'une innombrable quantité de papilles qui ne se mouillent pas au contact de l'eau, et qui en font rouler les gouttes d'un point à un autre. Le centre de ce vaste limbe présente un tissu spécial, mat, auquel correspond l'insertion du pétiole; les stomates s'y trouvent accumulés, et la feuille ne paraît respirer ainsi que par une surface circulaire de $0^m,024$. Une expérience le démontre. Si, après avoir coupé une de ces feuilles, on verse dans la cuvette que forme le limbe une certaine quantité d'eau, et si l'on vient à souffler par la base du pétiole, on voit immédiatement l'air s'échapper en bulles nombreuses de la région centrale que je viens de signaler, et dont M. Delile, le premier, nous a indiqué l'organisation.

Les fleurs sont bien en rapport avec la description d'Hérodote. Je ne puis mieux les comparer qu'à une énorme tulipe, et cette comparaison est plus juste encore lorsqu'elles sont en boutons. Au moment de leur entier épanouissement, elles mesurent $0^m,30$ de diamètre; elles sont portées sur des pédoncules de 1 mètre de hauteur, couverts, ainsi que les pétioles, d'aspérités analogues à celles d'autres Nymphéacées (*Victoria*, *Euryale*); les pétales sont imbriqués, d'un rose très-vif à l'extrémité, et au nombre de douze à quinze; les étamines nombreuses, disposées sur plusieurs rangs, présentent un filet blanc, des anthères linéaires terminées par un prolongement claviforme du connectif. Ces fleurs se sont épanouies deux jours de suite en se refermant la nuit; leur odeur rappelle celle de la rose.

La singulière structure du fruit a occupé beaucoup les botanistes; il consiste en un réceptacle obconique, charnu, d'un vert glauque, dans lequel sont nichés de quinze à trente pistils. On l'a comparé, avec assez d'exactitude, à une pomme d'arrosoir. Ces pistils, terminés par un stigmate sessile, se changent plus tard en une petite noix noirâtre à laquelle les anciens donnaient le nom de *Fève*. Théophraste surtout nous en a laissé une description de la plus parfaite exactitude; il décrit la forme de l'embryon replié sur lui-même, et la petite feuille qui le caractérise.

« Cette fève, dit Théophraste, croît dans les marais et dans les étangs; sa tige a quatre coudées de long, et est de la grosseur du doigt; elle ressemble à un roseau qui n'a point de nœud. Le fruit qu'elle porte a la forme d'un guêpier et contient jusqu'à trente fèves un peu saillantes, placées chacune dans une loge séparée. La fleur est une ou deux fois plus grande que celle du pavot, et toute rose. Le fruit s'élève au-dessus de l'eau; les feuilles sont portées sur des tiges semblables à celles du fruit; elles sont grandes et ressemblent à un chapeau thessalien. En écrasant une fève, on voit au dedans un petit corps plié sur lui-même, duquel naît la

(1) Les fruits y sont exactement représentés, mais les feuilles qui les accompagnent ne sont pas celles de la plante : l'artiste a placé sur les pédoncules, soit des feuilles de chêne, soit des feuilles de millet, suivant son caprice et la place qu'il avait à remplir. On retrouve cependant çà et là sur la même frise, mais isolées, des feuilles de *Nelumbium* qu'il est facile de reconnaître à leur forme en cuvette.

(2) *Traité d'Isis et d'Osiris*, trad. de Ricard, p. 98.

(3) Delile, *Acclim. du Nelumbium dans le Midi de la France* (Bulletin de la Soc. agr. de l'Hérault, 1835).

(4) L'auteur de cet article est M. J. Decaisne, professeur de culture au Muséum d'histoire naturelle, et membre de l'Académie des sciences.

feuille. Sa racine est plus épaisse que celle d'un fort roseau, et a des cloisons comme la tige; elle sert de nourriture à ceux qui habitent près des marais. Cette plante croît spontanément et en abondance. On la sème aussi dans le limon en lui faisant un lit de paille pour qu'elle ne pourrisse pas. »

Hérodote a comparé la fleur du *Nelumbium* à celle du lis, et lui donne en effet le nom du *Lis du Nil;* Pline l'assimile au pavot. Athénée la désigne par le nom de *Lotus*, appliqué par la suite à une foule de plantes différentes (1).

Hérodote rapporte que les Égyptiens se nourrissaient du lotus du Nil (qu'il ne confond pas avec le *Nelumbium*); que ses graines, semblables à celles du pavot, servaient à faire du pain; il ajoute que l'on mangeait aussi les racines du lotus qui étaient rondes, de la grosseur d'une pomme, et d'une saveur douce.

Aujourd'hui, si les eaux du Nil ne renferment plus le lis du Nil (*Nelumbium*), elles nourrissent encore deux Nymphéacées alimentaires. Ces deux plantes, désignées par les Arabes sous les noms de *Nénufar* (*Nymphæa Lotus* L. à fleurs blanches, ou *Araïs el-Nil*, épousée du Nil) et de *Bachenim* (*N. cærulea*), sont employées comme aliments; les Fellahs nomment *Biaro* la racine ronde du *N. cærulea*, qu'ils préfèrent, et font avec ses petites graines farineuses *Doch el-Bachenim* (Millet du Bachenim) un pain semblable à celui dont se nourrissent les habitants de la Haute-Égypte (2). Nous pouvons donc croire que les fruits qui composent, avec les épis de céréales, les attributs d'Isis, appartiennent à une Nymphéacée (*N. Lotus* ou *cærulea*) et non au pavot, que l'on ne cultivait pas en Égypte. Cette association de fruits de céréales et de lotus représenterait alors la Fertilité et l'Abondance, puisque les Égyptiens faisaient entrer les deux plantes dans la fabrication de leur pain.

Le lotus, dit Hérodote, croît dans les campagnes lorsqu'elles sont inondées. Ses fleurs sont blanches et ont leurs pétales comme ceux du lis. Les lotus naissent en grand nombre, serrés les uns contre les autres. Ces fleurs se ferment au coucher du soleil et cachent leurs fruits. Elles s'ouvrent ensuite quand le soleil reparaît, et s'élèvent au-dessus de l'eau, ce qui se renouvelle jusqu'à ce que le fruit soit entièrement formé et que la fleur soit tombée. Le fruit égale celui d'un gros pavot, et contient un très-grand nombre de graines semblables à des grains de millet. Les Égyptiens mettent les fruits en tas et en laissent pourrir l'écorce; ils séparent ensuite les graines en les lavant dans le Nil, les font sécher et en pétrissent du pain. La racine du lotus, appelée *Corsion*, est ronde et de la grosseur d'une pomme de coing. Son écorce est noire et semblable à celle de la châtaigne. Cette racine est blanche en dedans; on la mange crue et cuite (3).

C'est pour avoir confondu, sous un seul nom, trois Nymphéacées et une autre plante marécageuse alimentaire (la colocase), que l'on a été si longtemps éloigné de la vérité.

Il est parfaitement reconnu aujourd'hui que, du temps de Théophraste, les Égyptiens mangeaient les racines et les grains du *Nelumbium* (lis du Nil, fève d'Égypte) ainsi que le font encore de nos jours les pauvres gens qui habitent les bords des lacs du Cachemyr, et qu'ils se nourrissaient en outre des petites graines et des racines rondes des *Nymphæa Lotus* et *cærulea*, comme les fellahs des environs de Damiette et les habitants du Nil-Bleu.

Le *Nelumbium* présente les phases de végétation des autres Nymphéacées; les feuilles périssent naturellement à l'automne, et il n'en reste point de traces durant l'hiver. Les rhizomes persistent seuls au fond de l'eau ou dans la vase humide; il suffit, pour les conserver, de les garantir de la gelée. D'après les remarques que m'ont fournies les pieds que j'ai cultivés cette année, je crois pouvoir espérer qu'en replantant les rhizomes à la fin de février, et en plaçant les baquets sous un châssis exposé au soleil, de manière à activer la végétation, on arrivera à placer en mai des pieds vigoureux de cette magnifique plante dans les bassins de nos jardins publics. Si, en effet, le *Nelumbium* n'a pas généralement répondu à l'idée que l'on s'en était faite; si, à Paris, la plante n'a produit jusqu'à ce jour que des feuilles flottantes à la surface de l'eau; si enfin on l'a vu dépérir après deux ou trois années de végétation, il faut en attribuer la cause au peu de chaleur artificielle qu'on lui accordait lors de son développement, à l'habitude où l'on était de prolonger, dans les serres, la végétation d'une plante qui réclame, comme ses congénères, une période de repos.

Le *Nelumbium speciosum*, comme une foule d'autres végétaux cultivés, a produit plusieurs variétés, les unes à fleurs blanches, les autres à fleurs doubles (1), portées sur des pédoncules lisses ou hérissés. Il croît spontanément dans les lacs de l'Inde et à l'embouchure du Volga, dans la mer Caspienne, non loin d'Astrakan, où le thermomètre descend, en hiver, à — 25 degrés, mais où la moyenne estivale égale celle de Montpellier et de Bordeaux + 21 degrés. Jacquemont l'a observé dans les lacs de la Pentapotamide et du Cachemyr, où les pauvres gens se nourrissent encore de ses racines, comme en Égypte du temps d'Hérodote.

Peut-on attribuer à l'extension de certaines cultures la disparition du *Nelumbium* des canaux de la Basse-Égypte, au milieu desquels il croissait jadis en grande abondance et presque à l'état spontané ? Nous avons lieu de le croire si, comme nous l'assure M. Belin, attaché au consulat de France en Égypte, on voit, à la suite des défrichements, le *N. cærulea* (Bachenim) disparaître de jour en jour des campagnes du Caire, et se réfugier dans les canaux des rizières des environs de Damiette, d'où un jour il disparaîtra peut-être à son tour. En attendant, c'est un fait dont l'importance ne saurait manquer d'être appréciée de nos lecteurs que celui de la persistance des moindres caractères d'organisation et de végétation dans une plante dont la description fidèle nous a été transmise il y a plus de deux mille ans.

(1) M. Delile ainsi que d'autres savants orientalistes croient reconnaître une origine égyptienne dans le mot Lotus, et voient dans le nom actuel d'une ville d'Egypte, Memfalot, la signification de Memphis du Lotus, ville de Lotus.

Une opinion générale est qu'Homère (*Odyss.*, l. IV, v. 604) a donné le nom de *Lotus* à notre trèfle, quoique ce mot soit appliqué ailleurs par le même poëte aux fruits inconnus dont se nourrissaient quelques peuplades de la Cyrénaïque, et qui faisaient aux étrangers oublier leur patrie. Nous ajoutons le *Diospyros Lotus*, plaqueminier de l'Asie mineure ou dattier de Trébisonde, le micocoulier d'Orient, le *Zizyphus Lotus*, plusieurs Légumineuses (*Lotus corniculatus*, *Melilotus*, etc.)

(2) Savigny, *Ann. Mus.*, vol. I, p. 366.

(3) Delile, *Ann. Mus.*, vol. I.

(1) Tamara, *Rheed. hort. Malab.*, IX, t. 59.

— Lorsque tu traverses une rue après la pluie, tu marches avec précaution sur la pointe du pied, en cherchant les pierres blanches; mais si, par imprudence, tu fais un faux pas qui souille de boue ta chaussure, alors tu te décourages et tu ne prends plus soin de te garantir des taches. — Jeune homme, préserve bien ton âme de la première éclaboussure.

— Chacun a devant les yeux un but qu'il poursuit jusqu'à la mort; mais pour plusieurs ce but est une plume qu'ils soufflent devant eux dans l'air.

— Si vous heurtez un tonneau vide, il roule çà et là et résonne; mais s'il est plein, il reste immobile et silencieux. L'homme ignorant est ce tonneau vide.

Wilhem MULLER.

UN ORIGINAL DE L'ANCIENNE ROME.

Pedo Albinovanus était un homme qui faisait fort bien un conte. Je lui ai ouï dire qu'il était logé joignant la maison

de Sp. Papinius, l'un de ces hiboux qui fuient la clarté du jour. « J'entendais, disait-il, environ les neuf heures du soir, le son des coups de fouet; je demandais : « Que fait-il? » On me disait : « C'est qu'il reçoit le compte de sa dépense. » J'entendais, sur le minuit, des cris élevés; je demandais : « Qu'est-ce que cela? » On me disait : « C'est qu'il exerce sa » voix. » Deux heures après, je demandais : « Que signifie ce » bruit de roues que j'entends? » L'on me disait : « C'est » qu'il va monter en carrosse. » Sur le point du jour, on allait et venait; on appelait les valets, les sommeliers, et les cuisiniers faisaient grand bruit. Je demandais ce que c'était; on me disait « qu'il ne faisait que sortir du bain, et qu'il » avait demandé à manger. » Mais croyez-vous qu'il demeurât tout le jour à table? Non, je vous assure; il vivait trop mesquinement, et ne perdait rien que la nuit. C'est pourquoi Pedo répondait à ceux qui l'appelaient avare et vilain : « Vous pouvez dire encore qu'il ne vit qu'à la lueur d'une lampe. »

Quelques-uns se portent à cette manière de vivre, non pas qu'ils estiment que la nuit ait quelque charme particulier, mais à cause que ce qui est facile ne plaît pas... Est-il jour, allons dormir. Tout le monde repose, allons nous exercer, montons en carrosse, ou dînons. Le jour approche-t-il, voici le temps de souper. Il ne faut pas faire ce que fait le peuple; cela est vilain de vivre de même que le commun. Laissons là le jour public; faisons-nous un matin en particulier.

SÉNÈQUE, épître CXXII, *à Lucilius*.

GRAVURE ET IMPRIMERIE EN TAILLE-DOUCE (1).

Premier article.

Nous nous proposons de donner, en peu de pages, à nos lecteurs, une idée exacte des différentes opérations nécessaires pour graver une estampe et pour l'imprimer.

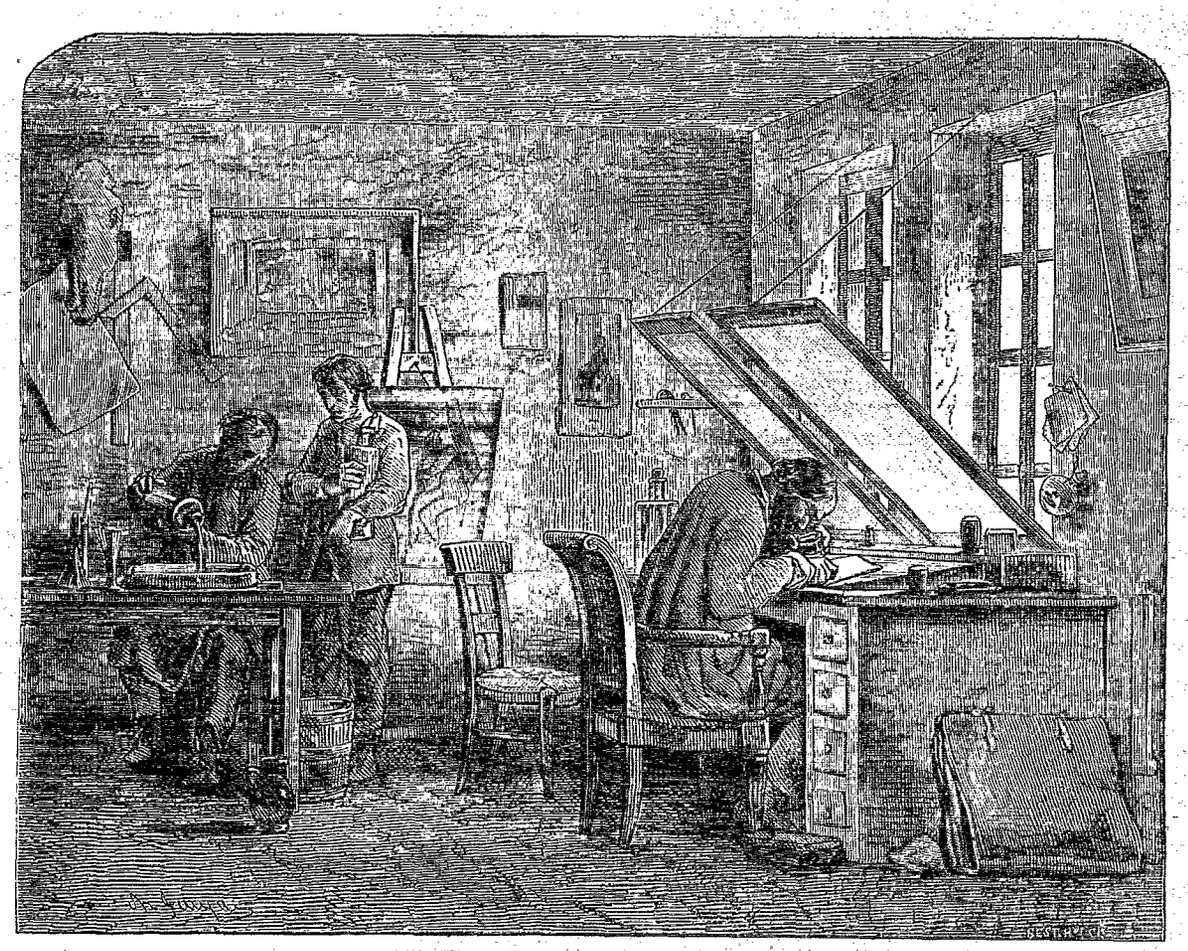


Fig. 1. Atelier de graveurs.

Les deux manières principales de graver sont le burin et l'eau-forte; tous les autres procédés en dérivent plus ou moins directement.

Déjà, dans ce recueil, nous avons fait connaître la tradition qui attribue aux orfévres florentins du quinzième siècle l'invention de la gravure. On suppose que ces artisans ou plutôt ces artistes, en tirant des empreintes des sujets qu'ils gravaient, soit sur des plaques de métal pour servir d'ornement à différents meubles, soit sur des vaisselles où ils ciselaient des armoiries, s'aperçurent que le noir qui restait au fond des tailles, se reportant sur les empreintes de terre ou de cire, pouvait bien aussi se reporter sur le papier. Ce pas, dit-on, en fit faire un second; celui-ci d'autres; et c'est ainsi que l'art de la gravure aurait été inventé.

Quoi qu'il en soit, cet art était parvenu, dès les quinzième et seizième siècles, à une grande perfection; les chefs-d'œuvre que les anciens graveurs nous ont laissés en sont une preuve incontestable. Durant les deux derniers siècles et le nôtre, on a seulement modifié quelques-uns des procédés.

On grave sur des plaques de métal, cuivre, acier, zinc ou étain, épaisses d'environ une ligne. L'acier est devenu le métal le plus généralement employé, parce que la quantité des épreuves qu'on peut en tirer est très-considérable. Le cuivre est préféré pour les sujets qui ont besoin d'un moindre tirage; le zinc pour les plans ou cartes d'une très-grande dimension, et l'étain pour la musique.

(1) Nous devons ces articles et tous les dessins qui les accompagnent à un graveur très-expert dans son art, M. Ch. Jacques.

Voici comment procède le graveur au burin. Sur une planche de cuivre ou d'acier, on trace légèrement à la pointe le contour du sujet qu'on veut représenter, ainsi que la direction et la forme des principales tailles qui doivent colorer la gravure. Ensuite, avec un burin d'une dimension et d'une forme en rapport avec les traits que l'on veut tracer, on coupe le cuivre en poussant en avant, comme avec un rabot ou une gouge, ce qui enlève, en effet, de petites lames de métal qu'on nomme copeaux.

Les tailles ou traits multipliés les uns près des autres, forment, suivant leur disposition, leur rapprochement et leur grosseur, des teintes plus ou moins vigoureuses, et l'ensemble de la gravure la plus parfaite n'est rien autre chose que l'ensemble même de ces traits.

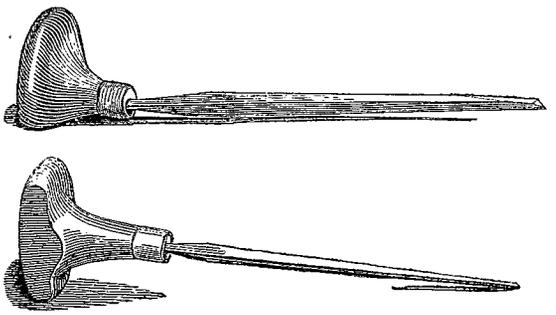


Fig. 2. Burins.

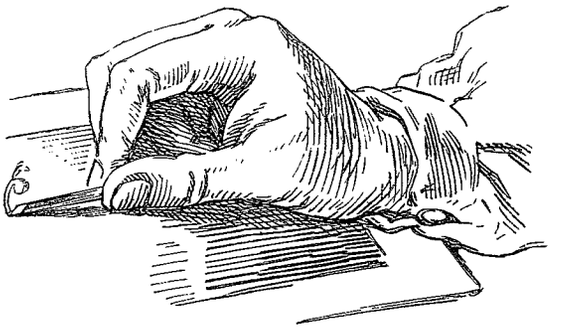


Fig. 3. Manière de tracer une ligne au burin.

Ce procédé, qui paraît d'une si parfaite simplicité, est extrêmement aride; on ne le possède qu'après un long apprentissage et l'étude minutieuse de toutes les difficultés proprement dites de métier. En tout ce qui touche à la partie purement artistique, les exigences restent les mêmes pour tous les genres de gravures.

Fig. 4. Fac-simile d'une gravure au burin.

Certaines estampes n'ont été terminées qu'après un travail assidu de dix, vingt et trente années. On cite même quelques planches qui ont occupé la vie presque entière d'un graveur.

La suite à une autre livraison.

LE MÉMORIAL DE FAMILLE.

Suite. — Voy. p. 65, 78, 102, 118, 149.

§ 4. *Avant la naissance d'une fille. — Les Traités d'éducation.*

20 janvier. — Depuis quelque temps, on ne voit sur tous les meubles de notre chambre que petits béguins brodés,

petites brassières garnies, langes de fine toile et couvertures festonnées. Marcelle prépare la layette de l'enfant qui va compléter la famille. Sa barcelonnette est déjà à sa place, près de l'alcôve, avec ses rideaux de soie verte, sa courte-pointe piquée, son petit oreiller bordé de dentelles.

Rien ne paraît assez beau pour celui qu'on attend. Toutes les amies travaillent en son intention : la mousseline, le jaconas et l'organdi se couvrent de chefs-d'œuvre dont Marcelle grossit chaque jour son trésor.

Ce matin elle était dans l'extase devant un petit manteau ouaté et encadré de duvet de cygne, quand la tante Roubert est arrivée ; on lui a tout montré.

— C'est superbe! a-t-elle dit, après avoir promené un regard rapide sur ces merveilles. Mais moi aussi je veux te donner quelque chose ; j'apporte mon cadeau.

— Qu'est-ce donc, chère tante? a demandé Marcelle.

— Devinez ! a-t-elle répondu, la main plongée dans son inamovible cabas.

— Ce n'est rien de ce que j'ai déjà?

— Rien !

Marcelle a cherché longtemps, et a nommé tout ce qui lui manquait encore pour le premier âge, puis pour le second.

— Ce sont des bonnets au point de Berlin?

— Non.

— Des brodequins tricotés?

— Non.

— Un collier de corail?

— Non.

— Un hochet à grelots d'argent?

— Non, non ! s'est écriée madame Roubert impatientée.

— Mais quoi donc alors?

— Tous mes vieux bas !

Et elle les a retirés triomphalement de son cabas ; elle les a déployés avec complaisance sur le divan. Il y en avait de toutes sortes et de toutes couleurs. Marcelle et moi la regardions sans comprendre.

— Ah ! vous croyez que je veux rire ! a-t-elle repris ; mais vos dentelles, vos broderies, ne sont que pour l'apparence : l'enfant n'en sera ni plus à l'aise, ni plus chaudement, tandis qu'avec quatre de ces bas je lui ferai un *blanchet*.

Alors elle a montré à Marcelle comment il fallait s'y prendre : elle a taillé, elle a bâti devant elle, et bientôt les vieux bas se sont trouvés transformés en petits jupons à taille et à manches.

J'avais suivi avec beaucoup d'intérêt cette transfiguration ; quand elle a été achevée, la tante Roubert a rangé sur le lit les quatre *blanchets* de laine et de coton.

— Maintenant, a-t-elle dit à Marcelle, tu n'as qu'à coudre le tout. Pour avoir été vêtu sans frais, l'enfant ne s'en trouvera point plus mal, et votre bourse s'en trouvera mieux. Dans ce moment, tu ne penses qu'à ce qui peut l'orner, c'est la règle : toutes les mères voudraient emmaillotter leur premier né avec des faveurs roses ; mais quand l'expérience vient, on songe au nécessaire, à l'épargne ; on prend son rôle au sérieux, et on ne porte plus son enfant comme un bouquet. Au reste, chaque chose a son temps : à ton âge on commence par les broderies, et au mien par les *blanchets*.

Là-dessus, madame Roubert a réuni les rognures, elle a pris congé, et elle est repartie.

Le soir, mon père est venu. Marcelle lui a montré sa layette, y compris cette fois les *blanchets ;* elle lui a longuement expliqué toutes les précautions que nous devions prendre pour l'enfant. Nous voulons d'abord, dans notre chambre, une température toujours égale ; le poêle et le thermomètre sont achetés pour cela. Marcelle s'est assuré, chez le voisin, le lait d'une vache que l'on viendra traire sous ses yeux. Elle ne souffrira ni langes serrés, ni balancements de berceau. Plus tard, au retour des hirondelles, on descendra l'enfant au jardin ; la natte madécasse qui ornait la table à thé sera étendue sur la pelouse pour qu'il puisse s'y rouler librement, fortifier ses membres par l'exercice, et grandir baigné dans l'air vivifiant du dehors.

Puis sont venus les détails sur les soins de chaque instant, sur la nourriture, sur l'habillement ; car tout a été réglé par avance ; *notre siége est fait !*

Mon père a écouté avec son sourire indulgent ; mais quand nous avons eu achevé, surpris de son silence, nous lui avons demandé s'il nous désapprouvait.

— Nullement, a-t-il répondu.

— Et n'avez-vous rien à ajouter, mon père? a dit Marcelle.

— Rien, chère fille, si ce n'est une historiette que je dois avoir lue autrefois dans quelque vieux livre.

« On raconte qu'il y avait en Perse un derviche renommé pour sa science et sa sagesse, à qui le prince voulut confier ses richesses avant de partir pour une expédition lointaine. Il ordonna de fondre, en conséquence, tout son or, et d'en faire une statue dont il donna la garde au derviche.

» Celui-ci, jaloux de la rendre telle qu'il l'avait reçue, l'entoura de surveillance, et ne manqua point de la visiter plusieurs fois chaque jour. Il examinait de ses propres yeux les moindres détails afin de s'assurer qu'elle était intacte, l'essuyait de ses mains pour la maintenir aussi brillante, et en approchait de temps en temps la pierre de touche par crainte de quelque fraude.

» Enfin le prince revint, réclama son trésor, et le derviche le lui remit avec le joyeux orgueil d'avoir dignement rempli sa tâche ; mais quand il fallut reprendre la statue d'or, elle se trouva si légère qu'un seul homme suffit pour la soulever ! On reconnut alors que d'adroits voleurs avaient limé le métal précieux à l'intérieur, de manière à ne laisser que l'enveloppe.

» Tous les soins du derviche avaient été inutiles, *parce qu'il ne s'était occupé que du dehors !* »

A ces mots, mon père m'a serré la main, a embrassé Marcelle, et nous a laissés réfléchir à sa parabole.

Nous nous sommes regardés un peu confus. Nous venions de comprendre que nous avions imité le derviche, et que, pour l'enfant qui allait nous être confié comme lui pour la statue, nous n'avions songé qu'à l'extérieur.

Et cependant, que de voleurs inaperçus peuvent dérober les richesses du dedans! En éducation, chaque mauvais exemple, chaque fait mal compris, chaque parole imprudente, est un coup de lime qui enlève, dans le cœur de l'enfant, une parcelle d'or. D'où vient donc qu'on y songe si peu? Pourquoi seulement ces préparatifs matériels? La créature qu'on attend, n'est-ce donc qu'un corps à défendre? n'est-ce pas aussi une âme à former? Je vois bien les langes et le berceau ; mais où sont les principes, la croyance? Pour être vraiment préparé à accepter la charge de cette vie naissante, ne faut-il pas pouvoir la défendre contre le mal aussi bien que contre la mort? Nous avons pensé au froid, à la fatigue, à la faim, et nous avons oublié les impressions corruptrices, les funestes instincts, les périlleuses tentations ! Est-ce là tout ce que doit attendre celui qui va nous confier ce vivant trésor? Que lui répondre quand il viendra le redemander, si, comme le prince persan, *il le trouve devenu trop léger?*

Cette pensée m'a occupé tout le soir et m'a empêché de dormir pendant plusieurs heures. Ce matin, j'ai communiqué mes angoisses à Marcelle : nous sommes convenus qu'il fallait réfléchir et s'éclairer. J'ai été voir mon père pour lui demander des livres qui traitent de cette difficile question ; Justin m'en a également prêté plusieurs. Me voici entouré de volumes. Tandis que Marcelle continue sa layette pour le corps, je vais préparer celle de l'âme. Dieu veuille que je n'oublie pas aussi les *blanchets !*

15 février. — J'ai lu et relu vingt traités d'éducation... Que de paradoxes il m'a fallu coudoyer ! Que d'obscurités à traverser ! mais aussi, par instants, quelles zones lumineuses! Je me fais l'effet d'un voyageur arrivant d'une lointaine pé-

régrination. J'ai visité de grandes montagnes glacées où rien ne poussait, des plaines dévorantes dans lesquelles tout était desséché, des forêts sauvages où la nature abandonnée à elle-même s'épuisait en efforts inutiles et succombait à sa propre fécondité. De loin en loin seulement se sont ouvertes quelques reposantes perspectives : villages aux toits dorés par le soleil, champs de blé mûr que moire la brise, vignes tachetées de grappes vermeilles, prairies veloutées d'un vert tendre où paissent les troupeaux gardés par des enfants ; — mais maintenant que me voilà arrivé au terme du long voyage, comme le prudent Ulysse, « après avoir vu les pays de beaucoup de peuples, » je m'arrête, je me recueille, et je cherche l'enseignement.

A la suite d'une longue discussion avec moi-même, je crois l'avoir trouvé.

— Notre premier devoir, ai-je dit hier soir à Marcelle, est de préparer l'enfant à prendre sa place dans le monde. Toutes les éducations doivent ressembler à celle d'Achille : pas de mollesses énervantes pour l'âme ni pour le corps ! Il faut plonger son nourrisson dans le Styx et le fortifier avec la moelle des lions.

— Vous permettrez bien, austère Centaure, m'a dit Marcelle en riant, d'y joindre, comme pour le roi des dieux, quelques rayons de miel sauvage et le lait de la chèvre Amalthée.

— Je veux, ai-je repris en suivant ma pensée, que l'enfant qui va naître goûte au breuvage de la vie sans qu'on en déguise l'amertume ; qu'il accoutume ses sens à supporter ce qui est ; qu'il s'exerce à la patience, s'endurcisse à la douleur ; que son premier effort soit une lutte, puisque son existence entière ne peut être autre chose ! Hercule se préparait à ses victoires en étouffant des serpents dans son berceau.

— Sans doute, a répondu Marcelle ; mais à condition de ne pas assombrir une jeune âme où tout se décalque en riants reflets. La joie est la grâce de l'enfant ; c'est son privilége : gardons-nous bien de laisser éteindre ce rayon de soleil du dedans ! Mes soins conserveront à la douce créature que le ciel me confie les heureuses impressions du premier âge ; ce sont des germes que nous devons faire éclore et faire fleurir. Comme le père de Montaigne, je veux n'entourer le nouveau-né que de sons caressants et de gracieuses images.

— Surtout, ai-je continué sans m'arrêter à ce que je venais d'entendre, qu'il s'accoutume à suivre le droit sentier, passât-il sur les rocs et les précipices !

— Surtout, a répété Marcelle, qui n'écoutait aussi que sa propre voix, puisse-t-il suivre gaiement la route des hommes de bonne volonté, sans chercher les obstacles et en évitant les périls.

— Qu'importe qu'il ait le front en sueur et les pieds blancs de poussière, s'il sent son âme au-dessus des nuées !

— Qu'importe la facilité de sa tâche, s'il l'accomplit dans la paix et le contentement !

— Qu'il soit rude et loyal ! L'armure de fer défend bien ce qu'elle recouvre.

— Qu'il se montre doux et accueillant ! Le sourire est un don de bienvenue que l'on doit à tous les hommes.

— C'est ainsi qu'il deviendra fort et invulnérable comme Alcide !

— C'est ainsi qu'il sera aimable et aimé comme Abel !

Ici mon père, qui se tenait assis près du foyer, et qui jusqu'alors avait gardé le silence, s'est pris à rire.

— Que Dieu vous accorde ! a-t-il dit ; mais ce sera chose difficile : l'un veut faire de l'enfant un demi-dieu, l'autre un demi-homme. Remi christianise l'école de Lycurgue, Marcelle moralise l'école des châtelaines ; celle-ci rêve un page vertueux, celui-là un Léonidas dont les Thermopyles soient en lui-même. Pour vous satisfaire tous deux, l'enfant devra être un Spartiate jouant de la mandoline.

Marcelle a souri, mais moi je suis devenu pensif.

Mon père a raison. Que deviendrait une éducation ainsi livrée à deux systèmes contraires ? Et, d'un autre côté, le moyen de s'entendre ? Alors même que je convaincrais Marcelle, pourrais-je substituer une opinion à une nature, transformer son être tout entier, en changer, pour ainsi dire, le métal ? Comment faire que sa tendresse devienne du stoïcisme, sa gaieté expansive de la gravité ? Le voudrais-je si j'en avais le pouvoir ?

Je retournais en tous sens ce problème sans y voir de solution, quand nos voisins Hubert sont venus passer avec nous la soirée.

La petite Renée les accompagnait. Pour la première fois j'ai pris garde à leurs manières avec l'enfant. Il m'a semblé qu'elles étaient tendres et calmes, mais inflexibles. Toute liberté dont Renée peut jouir impunément lui est laissée ; mais quand l'ordre est donné, il faut qu'elle obéisse.

— J'en ai fait la remarque.

— Nous n'imposons jamais notre volonté dans les choses indifférentes ou de peu d'importance, m'a répondu le père ; mais, pour le reste, notre expérience doit prévaloir sous peine d'être mise en doute. En appeler trop souvent à son autorité, c'est l'affaiblir ; souffrir qu'on y résiste, c'est l'abdiquer. La grande éducatrice est d'ailleurs l'habitude. Quand l'enfant ne peut jamais échapper à l'ordre, il finit par l'accepter sans révolte. La volonté assouplie par l'exercice cède au premier appel ; il se fait dans l'âme une articulation semblable à celles des membres destinés à se plier.

Cependant Renée a voulu résister une fois ; elle a éclaté en pleurs et en cris. La mère est restée comme enveloppée dans son inébranlable douceur. A mesure que la voix de l'enfant s'élevait plus irritée, la sienne s'abaissait plus tranquille. Les emportements de Renée se sont perdus dans cette sérénité patiente, comme les boulets dans l'obstacle de terre molle qu'on leur oppose.

J'ai demandé s'il en était toujours ainsi.

— Toujours, m'a répondu Justin ; l'enfant subit, malgré lui, la contagion de la douceur ; sa colère reste court faute de réplique. Si vous voulez apaiser un furieux ne l'imitez jamais ! Au moment de la fureur, ce n'est pas la reproduction de notre image qui nous fait honte, mais le contraste qui en montre la laideur ; la réprimande et l'impatience ne réussissent pas mieux ; ce sont autant de souffles sous lesquels se ravive la flamme.

— Ainsi, à votre avis, le plus sûr moyen d'éducation serait l'exemple.

— Dites plutôt qu'à mon avis il n'en est point d'autre ! L'âme de l'enfant est une sorte de chambre obscure où se décalque ce qui frappe ses yeux, et ces empreintes ineffaçables forment à la longue son caractère. Tout ce qui ne vient pas de notre nature primitive vient de cet enseignement perpétuel et invisible. Nos véritables précepteurs sont les faits qui nous environnent. Si vous voulez assurer la santé morale de l'enfant, commencez donc par purifier l'atmosphère dans laquelle il respire.

— Et comment ?

— En vous améliorant. Les premiers efforts de l'éducateur ne doivent point se porter sur l'enfant, mais sur lui-même ; son principal enseignement ne ressort point de ce qu'il dit, mais de ce qu'il fait. Vous voulez donner le goût du travail ? honorez-le par vos habitudes ! Ne vous découvrez point plus bas devant le riche oisif que devant le pauvre laborieux ! Vous souhaitez par-dessus tout un cœur sincère ! montrez-le par votre horreur pour le mensonge et votre mépris pour quiconque forfait à la vérité ! Vous aimez la bienveillance qui croit au bien en pardonnant le mal ! Retenez l'amertume de vos jugements ; éteignez vos haines secrètes ! Vous croyez que le sacrifice est la source de tout ce qui se fait ici-bas de courageux et de grand ! Dévouez-vous en silence, et souriez sur la croix pour ceux que vous sauvez !

— Mais n'est-ce point trop vouloir, ai-je objecté, et peut-on exiger de l'homme tant de vertus ?

— Alors pourquoi les exigeriez-vous de l'enfant ? a repris vivement Justin ; ce qui vous est impossible lui est-il donc plus facile ? Pensez-vous pouvoir lui faire respecter les principes que vous ne respecterez point vous-même ? Ne savez-vous point que, pour lui, apprendre à vivre, c'est imiter ?

— Alors, ai-je dit, selon vous, l'éducation de nos fils devrait être précédée d'un examen de conscience et d'un ferme propos de *nous* améliorer.

— En doutez-vous ? a-t-il répondu ; l'élévation d'une créature humaine à cette suprême magistrature du foyer n'est-elle donc pas une des grandes crises de l'existence ? En abordant des devoirs nouveaux et souverains ne doit-elle pas sentir le besoin de purifier son âme et de l'armer ? Toutes les initiations sont préparées pour un retour fait sur soi-même dans la solitude et la méditation ; pourquoi celle qui confère la plus sainte mission terrestre serait-elle moins austère ? Le juré qui va décider de la réputation, de la liberté ou de la vie d'un homme se recueille avec tremblement ; que sera-ce donc pour le chef de famille qui doit décider de la destinée entière de l'enfant, et dont chaque action, chaque parole prépare son bonheur ou son infortune, son honneur ou sa honte ! Quiconque entreprend une éducation doit commencer par achever la sienne. Il y a dans les familles, pour l'ordre moral comme pour l'ordre physique, une sorte de transmission fatale ; l'enfant hérite du tempérament de l'âme comme de celui du corps ; mais parce que les développements divers des penchants primitifs le font différer de l'être qu'il continue, l'œil inattentif n'aperçoit pas la relation. Ici le père avait seulement une faiblesse dont le fils a fait un vice ; là il possédait une qualité que nous voyons transformée en vertu ! L'atmosphère domestique a opéré ces modifications en perfectionnant ou en dépravant les dispositions premières, et l'enfant est ainsi devenu justement notre récompense ou notre punition. . . . . .

J'ai beaucoup réfléchi depuis à l'opinion de notre voisin, et maintenant je pense comme lui. Ces systèmes, laborieusement inventés dans le cabinet, et montés pièce à pièce, sont des machines trop compliquées ; elles ne peuvent être tenues en mouvement que par un effort continuel. Prises en dehors de nous, elles constituent une vie artificielle au milieu de notre vie positive ; nous nous trouvons, comme les anciens rois, soumis à une étiquette écrite qui règle nos actions, violente nos goûts, dicte nos paroles ! Comment ne pas l'oublier par instants ! Et alors, adieu tout l'édifice ! la première brèche faite, il s'écroule bientôt ! Nos moyens d'éducation ne sont plus que des règles expliquées en chaire par un professeur ; la classe finie, personne n'y songe. Évidemment le seul système fructueux est celui qui passe dans nos actes, s'exprime par nos habitudes et vit en nous : c'est l'exemple !

Dès lors cesse la nécessité d'un programme commun pour Marcelle et pour moi : chacun de nous doit perfectionner sa nature et non l'abdiquer ; livrer ce qu'il a de meilleur en lui, et compléter ainsi ce qu'a pu donner l'autre.

Ah ! maintenant tout est éclairci, et je comprends nos deux rôles : à Marcelle les douces leçons, à moi les enseignements stoïques ! Ce n'est pas sans dessein que Dieu a livré l'enfant à cette double influence de l'homme et de la femme. D'accord sur le but à atteindre, ils doivent différer sur les moyens ; tandis que le père montre à son fils les abîmes et les escarpements du rude sentier, la mère indique au loin les ombrages sous lesquels il pourra reposer ; celui-là donne le bâton ferré qui défend le voyageur ; celle-ci, le baiser mouillé de larmes qui le console ; d'un côté, la voix ferme dit : — courage ; de l'autre, la voix douce dit : — espère ! . . . .

J'ai rendu les livres à mon père et à Justin ; désormais c'est dans mon propre cœur que je veux lire. Un cahier était préparé pour prendre des notes. J'avais écrit sur la première page, en lettres gothiques tracées de ma plus belle main :

PRÉCEPTES D'ÉDUCATION.

J'ai ajouté au-dessous ces deux mots :

Devenir meilleur.

Et rien de plus ! Les autres pages resteront en blanc.

La suite à une autre livraison.

GRIPHE.

Le griphe est une sorte d'énigme. Il ajoute seulement à l'énigme, dit le père Bouhours, je ne sais quoi de captieux capable de surprendre et d'embarrasser, comme ce que le Sphinx proposa aux Thébains : « Quel est cet animal qui au matin a quatre pieds, deux sur le haut du jour, et trois sur le soir ? » Ce qu'Œdipe expliqua de l'homme, qui dans l'enfance va à quatre pieds ; puis, devenu grand, n'a besoin que de ses deux pieds pour marcher ; et enfin va à trois pieds lorsque, dans la vieillesse, il a besoin d'un bâton. C'est une sorte de griphe que la question proposée par Samson aux Philistins, à l'occasion du rayon de miel qu'il trouva dans la gueule du lion après l'avoir déchiré : « Celui qui dévore a fourni de quoi manger, et la force a fait naître la douceur. » Ce que les Philistins expliquèrent par le moyen de Dalila, en disant à Samson : « Qu'y a-t-il de plus doux que le miel ? Qu'y a-t-il de plus fort que le lion ? »

Le mot *griphe* vient d'un mot grec qui signifie *filet* ou *rets de pêcheur*, propre à prendre des poissons.

— Pourquoi cette dignité que je poursuis m'est-elle si nécessaire ? — C'est qu'il faut être élevé au-dessus des autres. — Et pourquoi le faut-il ? — C'est pour recevoir leurs respects et leurs hommages. — Et que me feront ces hommages et ces respects ? — Ils me flatteront sensiblement. — Et comment me flatteront-ils, puisque je ne les devrai qu'à ma dignité, et non pas à moi-même ?

FONTENELLE, *Du bonheur.*

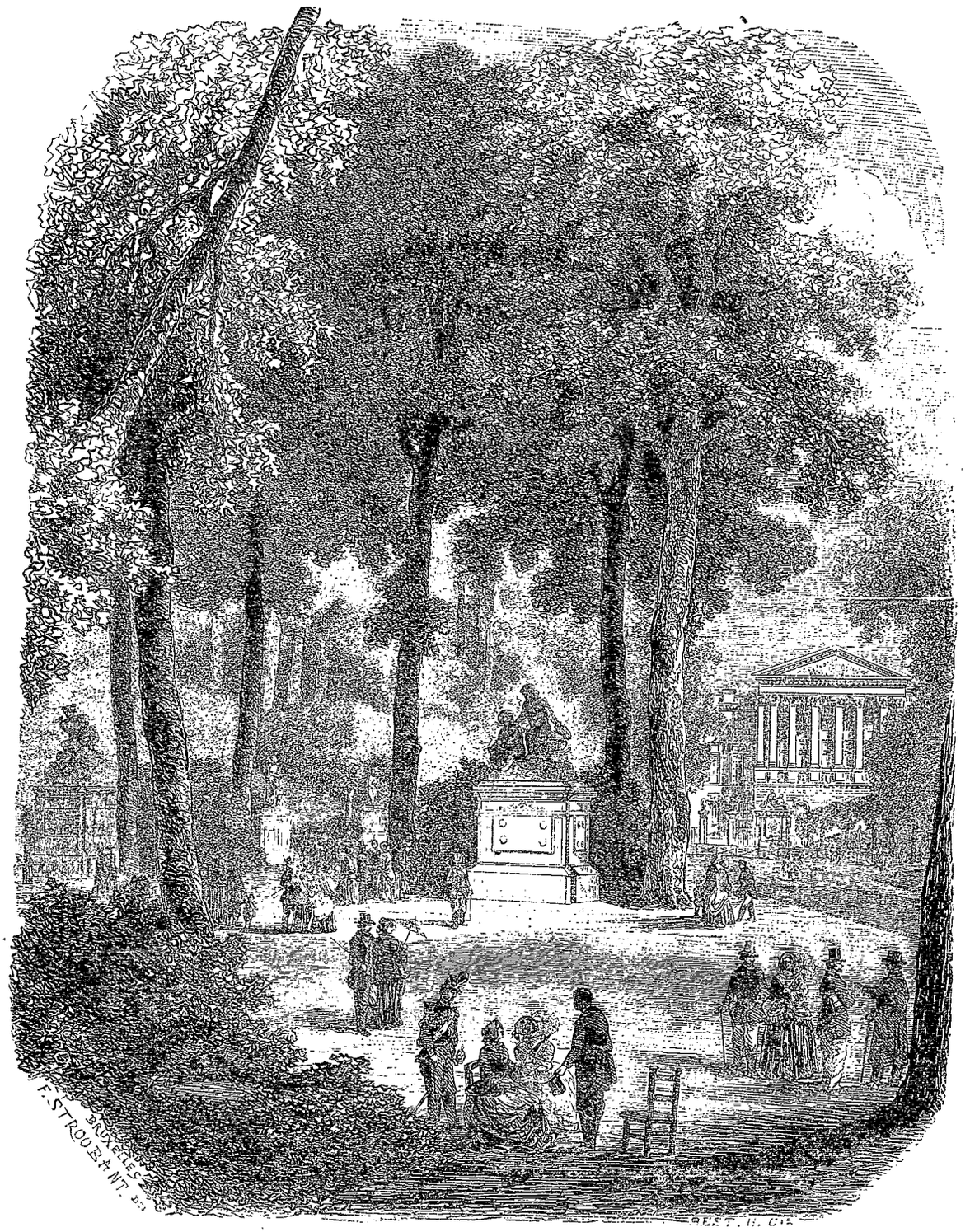
PROVERBES ITALIENS.

Voy. p. 170.

« Io niente faccio, ed il cervel mi becco. »
Je ne fais rien, et je me dévore la cervelle.

LE PARC DE BRUXELLES.

Voy. 1836, p. 171.



Une vue dans le Parc de Bruxelles. — Dessin de Stroobant.

Le parc de Bruxelles, situé dans l'intérieur de la ville, près du boulevard de l'Est, entre les portes de Namur et de Louvain, est entouré de quatre larges rues, et sépare, ou, si l'on veut, unit deux grands édifices, le palais du roi et le palais des États généraux. C'est une agréable promenade, dessinée avec goût, et où rien ne manque de ce qui fait le charme des jardins publics : frais gazons, massifs épais où l'on est entouré d'ombrages, eau limpide, statues de marbre dont les blancs contours se profilent sur les fonds de verdure. L'avenue principale, qui divise le parc en deux parties égales dans sa longueur, commence à la porte d'entrée, vis-à-vis le palais des États généraux, et se prolonge jusqu'au

palais du roi. Elle est décorée de statues d'empereurs romains, ou plutôt de têtes et de pieds sculptés par Delvaux, et qui sortent de gaînes ou enveloppes en pierres bleues. Près de l'entrée est le bassin Vert, autour duquel affluent de nombreux promeneurs, entre midi et trois heures, surtout les dimanches et les jours de fête; ils ont la vue des deux palais situés aux extrémités du jardin, et de deux avenues latérales qui, partant de ce point central, s'écartent de plus en plus l'une de l'autre comme les deux côtés d'un éventail, et vont aboutir à deux portes ouvertes à égale distance de celle qui fait face au palais du roi. A gauche, dans un bois planté de hêtres, est une tente où se fait entendre quelquefois un orchestre militaire; à droite, dans les massifs, sont des bosquets, le Wauxhall et un théâtre. Aux deux tiers de l'allée, et au centre de l'éventail, est un autre bassin octogone d'où jaillit un jet d'eau et d'où l'on découvre le dôme et l'église des Riches-Claires, et la campagne hors de la porte de Ninove. Deux autres allées coupent le parc dans sa largeur, le divisent en trois parties, et multiplient ainsi les points de vue. Parmi les statues qui décorent le jardin, on remarque celles qui représentent Apollon, Vénus, Thétis, Léda; les meilleures sont la Diane et le Narcisse de Gripello, la Charité de Vervoost, et deux groupes figurant les attributs de l'agriculture et du commerce.

Ce beau jardin, construit aux frais du gouvernement autrichien, d'après les dessins de Zinver, vers 1774, et donné depuis par Bonaparte à la ville de Bruxelles, chargée de l'entretenir, occupe l'emplacement d'un ancien parc dépendant du Palais-Royal, et qui lui-même n'avait été originairement qu'une partie de la forêt de Soigne. L'abbé Mann, dans son *Histoire ecclésiastique, civile et naturelle de la ville de Bruxelles et de ses environs* (1785), parle du premier parc avec une sorte de regret.

« Si le Palais-Royal de Bruxelles, brûlé en 1731, avait, dit-il, peu d'égaux en étendue et en magnificence, le parc, dans son ancien état, renfermait des beautés et des agréments qu'on aurait de la peine à trouver ailleurs (1). On y voyait de magnifiques jardins en amphithéâtres, remplis de fleurs et d'arbustes rares, des vergers, des parterres et des terrasses qui communiquaient par de nombreux escaliers en rampes. Dans le vallon, qui est à présent en partie comblé, étaient un grand nombre de fontaines et de bassins d'eau, des grottes, un labyrinthe, une maison de bois construite en Espagne; tout cela était orné de statues et d'autres ouvrages curieux de l'art. Le parc n'était qu'un bois de haute futaie, peuplé de bêtes fauves, et où les rayons du soleil ne pouvaient pénétrer dans la saison brûlante de l'année. Au bout septentrional du parc, à l'endroit où est maintenant l'hôtel du conseil de Brabant, était la maison solitaire que Charles-Quint fit bâtir, et où il résida, après son abdication en 1556, jusqu'à son départ pour l'Espagne. »

Dans une partie de ce que l'abbé Mann appelle le vallon, l'on admirait une statue de sainte Marie-Madeleine sous une grotte en pierres de roche, couverte de plantes marines et de coquillages, d'où l'eau jaillissait et retombait sur un bassin de granit. Pierre Ier, en avril 1717, avait bu une tasse de cette eau. L'auteur de la Madeleine, Duquesnoy, s'est fait une plus grande célébrité par son Mannekin ou Mannekepisse, « le plus ancien bourgeois de Bruxelles. » En contraste avec la grotte et la statue de la Madeleine, aujourd'hui en ruines, on voyait dans l'autre bas-fond une statue de laitière portant une cruche d'où tombait un filet d'eau.

Le palais des États généraux, commencé en 1778 sur le terrain où Charles-Quint avait, comme le rappelait l'abbé Mann, habité une modeste maison, fut achevé par Guimard en 1783. Successivement occupé par le conseil de Brabant et par les tribunaux, il fut consacré, en 1818, aux séances des deux chambres des États généraux. A cette dernière époque, le gouvernement en confia la restauration à l'architecte Vandershaeten. Le premier étage est décoré de huit colonnes cannelées d'ordre ionique. La corniche a été reconstruite après l'incendie de 1820. L'entrée du palais est un vaste vestibule à colonnes doriques cannelées.

Le palais du roi, qui s'élève en face de celui des États-généraux, a été reconstruit par les architectes Suys, Stielemans et Tasson. Il est décoré d'un avant-corps au milieu, formant au rez-de-chaussée un porche ouvert par cinq arcades sur le devant, par deux autres latérales et s'élevant jusqu'au niveau d'un superbe balcon soutenu par des consoles. Au-dessus du porche, des colonnes d'ordre corinthien supportent un entablement du même ordre.

(1) Il existe une perspective gravée de cet ancien parc dans le tome III des *Trophées du Brabant*. Édition de la Haye, 1721.

LA DÉNIZATION.

La dénization est une sorte de demi-naturalisation que l'on accorde, en Angleterre, par lettres patentes, aux étrangers qui la sollicitent. Le *denizé* peut acquérir la capacité d'acheter des immeubles, de passer et de faire certains actes; il peut disposer, à titre onéreux et à titre gratuit, des biens qu'il a achetés, et s'ils se trouvent intacts dans sa succession, ses héritiers lui succèdent. Le denizé est capable de devenir électeur et juré, et d'exercer tous les droits paroissiens. La dénization se perd, si celui auquel elle a été accordée vient à cesser de résider en Angleterre, ou envoie sa famille vivre ailleurs.

LE MÉMORIAL DE FAMILLE.

Suite. — Voy. p. 65, 78, 102, 118, 149, 189.

§ 4 (suite).

20 mars. — Le soleil commence à percer les nuées; aujourd'hui il jetait dans notre petit jardin des lueurs si réjouissantes que je suis descendu avec Marcelle. Les arbustes commencent déjà à bourgeonner, et les violettes parfument l'air.

Nous nous sommes assis sous les tilleuls, tandis que la petite Renée courait autour des massifs. En passant devant nous, elle s'arrêtait chaque fois, poussait un de ces éclats de rire sans cause, qui sont le chant des enfants, puis disparaissait de nouveau derrière les touffes de lilas.

Sa vue m'a fait penser à tout ce qu'un nouveau-né devait traverser d'épreuves avant d'arriver à cette vitalité expansive. J'ai été pris d'une sorte d'effroi, et, montrant l'enfant à Marcelle, je lui ai dit :

— Pourquoi n'est-ce point là notre fille?

— Renée! a-t-elle répété en se récriant; ah! je veux une fille mieux douée!

Et comme j'essayais de défendre notre petite voisine, elle s'est mise à détailler tout ce qui lui manquait.

— D'abord ses yeux sont d'un bleu pâle qui donne une singulière âpreté au regard; la bouche manque de finesse; le teint est trop vif et les cheveux ont une couleur douteuse! Puis, pour le caractère, Renée est capricieuse, nonchalante, sans élans de tendresse! — Jusqu'alors je n'avais rien remarqué de tout cela; mais, à la réflexion, j'ai dû en tomber d'accord.

Marcelle a ensuite passé en revue les enfants que nous connaissions, et n'en a pas été plus satisfaite. Tantôt c'était l'intelligence qui manquait, tantôt la grâce, tantôt le cœur, et à chaque défaut constaté chez l'un d'eux, elle dotait, en imagination, notre enfant de la qualité contraire!

— Oui, disait-elle avec une confiance passionnée, je veux qu'il soit le plus beau, le plus spirituel, le plus soumis, le plus aimant!

— Et pour en être bien sûre, tu refuses tout aux autres! ai-je ajouté en riant; mais prends bien garde au moins; car, pendant que tu imites les merveilleuses marraines des vieux

contes qui dotaient leur filleul de mille dons précieux, les mères dont tu sacrifies les enfants pourraient bien venir, à leur tour, comme les fées ennemies, jeter par vengeance quelque mauvais sort.

—. Ah ! ne dis pas cela ! s'est écriée Marcelle qui a posé une main sur mes lèvres.

— Et toi, chère créature, ai-je repris en baisant cette main, ne porte pas si haut ton espérance ! ne fais point passer les chimères de ton roman de jeune fille dans ton roman de jeune mère, et n'aie pas maintenant pour fils le héros des *Mille et une Nuits*, que tu avais autrefois pour fiancé ! C'est toujours parce que nous avons trop attendu que nous nous trouvons mécontents de ce qu'on nous accorde ; le rêve ôte sa saveur à la réalité ; prépare-toi à accueillir celui que tu attends, tel que Dieu te le donnera ; c'est lui qu'il faut aimer et non tes illusions.

— Tu as raison, tu as raison, s'est-elle écriée en cachant son visage rouge de honte sur mon épaule ; mais tu ne parles que de ma folie, quand tu devrais signaler mon égoïsme et mon orgueil ! Pourquoi rabaisser les autres mères dans leurs enfants, sinon pour m'élever avec le mien ? D'où vient que, dans le secret de mon cœur, je me réjouis de ce qui leur manque, parce que j'espère l'avoir seule ? Ai-je donc perdu toute affection pour mes amis, et toute bienveillance pour mon prochain ?

— Non, ai-je repris en la rapprochant de moi ; mais, comme tant d'autres, tu as un instant retiré ton cœur de ce qui ne t'appartenait pas, et tu n'as vu dans le monde que la place qui soutenait la pierre de ton foyer. Ceci te prouve quels piéges se cachent dans les plus saintes affections, et comment l'amour exclusif de la famille n'est parfois que l'idolâtrie de nous-même ! . . . . . .

30 mars. — Enfin nos espérances sont accomplies ! Il est là l'enfant si longtemps attendu ! il repose près de sa mère endormie ! — Couple cher et sacré dont la pensée ne me quittera plus désormais, à qui je veux tout sacrifier, et qui, pour me payer de mes sacrifices, n'aura qu'à me montrer son bonheur !

Pourquoi la vue de cette frêle créature semble-t-elle augmenter mes forces ? D'où vient que la vie a pris pour moi un aspect grave et doux ? J'ai le sentiment plus ferme et plus net de ma responsabilité ; je m'y complais tout bas ; j'y puise une sorte de courage attendri. Jusqu'ici j'ai surtout vécu pour moi ; désormais je vivrai pour un autre ; je n'avais guère fait que recevoir, je vais pouvoir donner !

La petite fille qui dort dans ce berceau me devra tout, et tout aura été, de ma part, un don gratuit. C'est une perpétuelle occasion offerte à mon dévouement ; je sens que sa seule présence m'impose de nouvelles vertus, qu'elle m'élève dans l'échelle des êtres. Je vais avoir à préparer un travailleur de plus pour le labeur du monde ; je suis dépositaire d'une intelligence qu'il faut éclairer, d'une force qui doit grandir, et chaque jour la voix qui appela Caïn dans l'Éden se fera entendre en moi pour me demander ce que j'en ai fait.

Mais les yeux de Claire viennent de s'ouvrir ; elle pousse un léger cri. Marcelle se redresse. Le cri de l'enfant a pénétré jusqu'au fond de son sommeil ; elle le prend dans ses bras et l'approche de son sein !

Oh ! qui pourrait voir ainsi, sans que son cœur se fondît, la jeune mère allaitant son premier né ! Pâle encore de souffrance, elle le regarde et sourit !

A quoi donc souris-tu, pauvre femme pour qui commence la chaîne des fatigues et des abnégations ? Connais-tu bien la voie douloureuse où tu viens de faire le premier pas, et sais-tu ce que te réserve l'avenir ?

D'abord ce seront les craintes toujours renaissantes pour cette fragile existence, les veilles prolongées près du berceau, les angoisses de l'incertitude.

Mais l'enfant a survécu, il grandit ! les inquiétudes ont changé d'objet ; maintenant c'est son cœur que tu surveilles ! Que de larmes encore, et combien de cruelles attentes.

Tu as réussi pourtant ! le voilà près d'entrer dans la vie avec la couronne de la jeunesse au front et sa robe encore sans tache. Si c'est une fille, tu vas voir arriver bientôt les mélancolies sans cause, les rêveries dans la solitude ; puis enfin, si Dieu nous protége, une affection partagée. Unie à celui qu'elle aura choisi, ta fille ira chercher une nouvelle famille ; la maison sera vide et le foyer désert.

Si c'est un fils, que d'angoisses et de tremblements ! Entends-tu ces cris des passions ? Sens-tu passer leurs brûlantes haleines ! C'est en vain que tu trembles, que tu l'avertis ; un charme invincible l'entraîne. Daniel descendra dans la fosse aux lions, et toi, pauvre femme, tu resteras à genoux sur le seuil, l'oreille contre terre, guettant chaque soupir ou chaque rugissement.

Que Dieu t'accorde un nouveau miracle ! que celui que tu attends reparaisse victorieux ! Ce ne sera plus l'adolescent qui gardait encore sur son front blanc et rose comme un reflet du soleil de l'enfance, et sur ses lèvres la douceur du lait maternel. Le hâle aura bruni ses traits ; il aura goûté à cette coupe amère dont parle Byron, et *qui ne petille que sur les bords*. Déjà endurci par la lutte, il sentira s'éveiller en lui tous les instincts virils, et dira adieu au toit où il est né pour aller bâtir ailleurs celui qui doit abriter sa nouvelle famille.

Là une autre femme prendra la première place de son cœur, puis son fils prendra la seconde, puis les fils de ses fils !

Ainsi, fils ou fille, tout aboutit au même abandon ! Tu descendras successivement cette échelle d'amour sans te décourager, sans te plaindre. Reine découronnée, tu t'asséras vieille et lasse au dernier rang, heureuse de vivre tant que tu les verras heureux !

O incurable dévouement des mères ! saintes protectrices trop souvent méconnues, et qui, comme les martyres chrétiennes, ne sont dignement honorées qu'après leur mort ! Que n'ai-je pour vous glorifier la lyre dont le son attendrissait le cœur des chênes et faisait pleurer les rochers, douces confidentes des cœurs fermés, patiences des violents, consolations de ceux qui pleurent, grâces éternelles des disgraciés !

La suite à une autre livraison.

MUSÉE DES ANTIQUITÉS AMÉRICAINES,

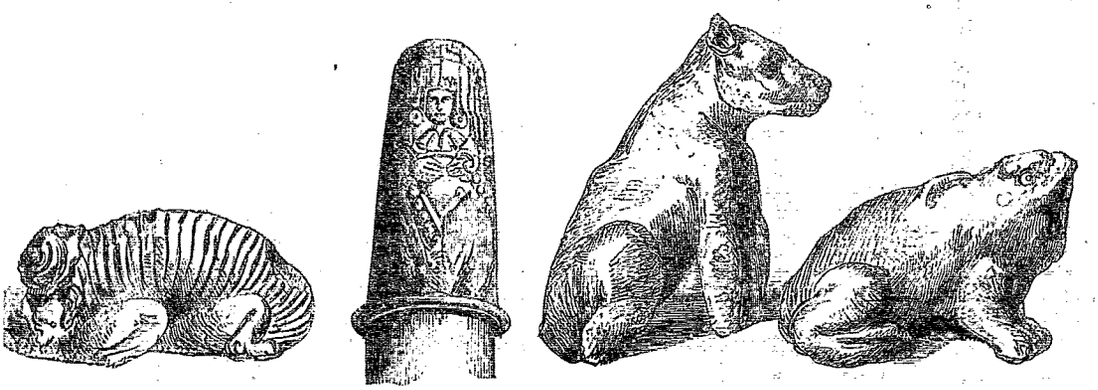
AU LOUVRE.

Premier article.

S'il s'était trouvé, un siècle après la conquête du Mexique et du Pérou, quelques archéologues, partageant le goût passionné de Boturini Benaduci (1) pour les antiquités américaines ; si, oubliant pour un moment les chefs-d'œuvre de Rome et d'Athènes, quelques curieux s'étaient voués, comme le voyageur italien, au culte des arts, un peu barbares il est vrai, des Aztèques, on aurait pu réunir encore, il y a près

(1) Le chevalier Lorenzo Boturini Benaduci naquit à Milan d'une ancienne famille, et passa en 1733 à la Nouvelle-Espagne. C'était une descendante de Montezuma, la comtesse de Santillane, qui l'envoyait au Mexique pour gérer ses affaires. Tout en s'occupant de la mission qu'il devait remplir, l'archéologue italien entreprit d'incroyables travaux pour réunir des antiquités aztèques, apprit la langue des Indiens, et ne revint en Europe qu'après avoir employé huit ans dans ses pèlerinages scientifiques. Il serait trop long de raconter ici comment les collections de Boturini furent dévastées, comment lui-même il fut jeté en prison, comment il obtint une réhabilitation complète sans pouvoir obtenir la remise de ses trésors. Nommé historiographe général des Indes, il passa le reste de sa vie à Madrid, où il acheva le premier volume de son *Histoire générale de l'Amérique du Nord*, qui n'a jamais été publiée. Il mourut vers 1749. On recherche surtout son livre intitulé : *Idea de una nueva historia general de la America septentrional*. C'est un précieux catalogue des antiquités qu'il était parvenu à rassembler.

de cent cinquante ans, une foule de statues, de peintures, restes des innombrables idoles, ou même des livres symboliques, que le zèle extrême du pieux Zummaraga, premier évêque de Mexico, avait tenté d'anéantir. Les savants si peu nombreux, qui s'occupent au dix-neuvième siècle des antiquités de l'Anahuac ou de Tihuanaco, n'en seraient pas réduits aux conjectures comme ils le sont aujourd'hui ; il faut donc louer l'administration des musées du Louvre, d'avoir ouvert un asile aux débris quelquefois bien frustes, aux fragments parfois aussi trop grossiers, qui constituent aujourd'hui la nouvelle collection. Leur réunion, il faut bien l'avouer, tout en rendant un service réel à la science, ne donne guère une idée de l'art barbare, mais souvent grandiose qui frappa d'étonnement les compagnons de Pizarre et de Cortès : le conquérant du Mexique, familiarisé, par ses souvenirs, avec les restes de l'antiquité, ne put pas échapper lui-même à l'ad-



55 (1) 2 40 57

miration que cet art faisait naître encore au seizième siècle.

Il y avait dans le nouveau monde trois centres distincts de civilisation ; c'est-à-dire trois régions où l'art rudimentaire de la sculpture était tenu religieusement en honneur. Le Pérou, le Mexique, le plateau de Cundinamarca, méritent d'être examinés sous ce rapport tour à tour. En conséquence de leur gouvernement théocratique, et par cela même qu'elles restèrent isolées l'une de l'autre, chacune de ces contrées eut un art qui lui était propre. Malheureusement le nouveau musée, ouvert dans une des plus petites salles du Louvre, n'a pu réunir aucune des antiquités si précieuses de la Nouvelle-Grenade, antiquités dont M. Jomard, l'un des doyens de la

66 13 61 1

science, a su réunir les plus beaux spécimens. L'administration qui a fait déjà de si louables efforts, comblera sans doute cette lacune. Pour nous, sans oublier l'art des Muiscas, non plus que celui des Péruviens, nous commencerons par celui des Mexicains, comme étant le plus curieux et peut-être le plus varié.

L'art des peuples aztèques était avant tout *hiératique*, c'est-à-dire qu'il recevait ses formes bizarres et souvent monstrueuses des prêtres consacrés à un culte barbare. Ce serait une erreur de croire cependant que les statuaires de Texcuco et de Tenotchitlan, se bornassent à reproduire les idoles vraiment hideuses que le symbolisme de la théogonie mexicaine imposait aux statuaires employés dans les temples. Nous savons de source certaine que l'art mexicain, se rattachant plus directement à l'étude de la nature, consacrait par la sculpture l'image des souverains ou des grands hommes

(1) Ces chiffres sont ceux sous lesquels les monuments sont désignés dans le livret du Louvre.

dont s'honorait le pays. Les statues représentant Netzahuatcoyotl, le Salomon de l'Anahuac, avaient été multipliées plusieurs fois, et les chroniques nous apprennent que celle de Montecuma ornait l'entrée du fameux aqueduc, qui apportait ses eaux limpides jusque dans les jardins du palais impérial, ornés eux-mêmes par la statuaire. Les architectes de Netzahualpilzintli avaient ajusté la figure colossale de ce souverain sur un corps gigantesque d'*amixtli* ou de *couguard*, et tout le monde venait admirer cet ouvrage merveilleux que l'on avait placé sur le flanc d'une montagne plantée de vastes jardins. Lorsque Ixtlilxochitl, l'un des derniers chefs indépendants du Mexique, accompagna Cortès dans son mémorable voyage vers l'océan Pacifique, il était suivi de nombreux Indiens, et prévoyant peut-être le sort funeste que l'impitoyable conquérant lui réservait, il voulut que sa mémoire fût éternisée dans les régions où commandait un sou-

175 246 246 179 168 165

verain allié; alors il supplia Apochpalan d'ordonner à ses artistes d'aller tailler son image dans un bloc de roche très élevé qu'on remarquait non loin de la route. « Apochpalan se conforma à ses désirs, nous dit une précieuse relation du seizième siècle, et ses architectes le représentèrent au naturel, en sculptant le rocher, et avec les mêmes armes qu'il portait alors. On dit qu'aujourd'hui, on voit encore ce portrait, et les chants nationaux appuient cette opinion. Ixtlilxochitl alla voir ce portrait avec Apochpalan; quand il y fut arrivé, il fut attendri et pleura. Si l'on en croit les poésies, Apochpalan versa aussi des larmes, et tous les seigneurs les consolèrent. » (Voyez la *Collection des monuments inédits*, publiés par M. Henri Ternaux.)

Il serait utile de réunir plusieurs exemples de ce genre, mais les collections d'Europe et même d'Amérique ne possèdent plus guère de ces monuments dus à un art dégagé du symbolisme religieux et que l'iconographie eût reproduits avec empressement. Les statues hideuses que faisaient sculpter avec un soin si minutieux les prêtres du culte sanguinaire de Huitzilipuchtli et de Tezcatlipuca, ont elles-mêmes disparu

120 158 121 126 163

à partir de 1522, et il est bon de se rappeler ici que, dans l'année 1525 seulement, plus de vingt mille de ces statues hiératiques furent détruites. Cortès avait donné le signal en faisant renverser sous ses yeux les deux grandes statues du temple immense de Mexico. Aussi ne doit-on pas s'étonner si le musée du Louvre ne possède aucune figure de quelque importance à laquelle on puisse assigner sans hésitation le nom d'un des grands dieux de l'Anahuac. A l'exception du serpent en spirale qui représente sans doute Quetzalcoatl, le dieu de l'air, les divinités réunies sous nos yeux et atteignant une certaine dimension ne sont très-probablement que des divinités secondaires, à moins qu'on ne veuille reconnaître Tezcatlipuca dans le Coyotl qui est près du reptile symbolique l'une des figures dont nous donnons le dessin. Tezcatlipuca (miroir brillant), dieu suprême, âme du monde, représenté d'ordinaire sous les traits d'un jeune homme, aimait, dit Bernardino de Sahagun, à prendre l'aspect de l'animal que nous venons de désigner plus haut, et sous cette

forme terrifiante, il offrait chez un peuple de l'Amérique un mythe analogue à celui de notre loup garou. L'écrivain le mieux informé peut-être qui ait écrit sur les antiquités mexicaines, s'exprime positivement sur ce mythe bizarre en parlant du Coyotl divin : « Il se posait dans les carrefours, dit-il, devant les voyageurs, comme pour leur barrer le chemin. » La fantaisie de l'artiste a placé le dieu loup (n° 40) près du crapaud gigantesque (n° 57), qui, selon le livret du musée, serait le symbole de la tribu Tamoçolan; à sa gauche est un buste sculpté en cône ellipsoïde (n° 2), représentant une figure d'homme tenant des deux mains un vase dans lequel sont deux capsules de maïs. Nous répéterons volontiers avec le livret, et d'après le grand ouvrage d'Aglio, « que la tige de maïs est le signe hiéroglyphique des tribus *Ohuapa* et *Quauxilotitlan*. » Mais le nom du dieu n'en reste pas moins inconnu; l'armadille à tête humaine qui vient immédiatement après, ne porte pas non plus d'autre lumière sur la symbolique des Aztèques. Peut-être aussi comme plusieurs reptiles bizarres que l'on remarque au musée du Louvre, représente-t-il un des habitants du *Mictlan*, cet enfer central gouverné par le dieu *Mictlantuctli*, et où les âmes revêtaient la forme de divers animaux.

Ces vestiges grossiers de l'art aztèque et bien d'autres fragments que possède le Louvre, suffisent pour nous prouver que les sculpteurs mexicains savaient employer les matières les plus dures et les plus susceptibles de résister à l'action du temps pour représenter les divers symboles de leur culte sanguinaire. On rencontre des statues bien antérieures au seizième siècle, en *teotetl* ou pierre divine, qui semble être un jaspe noir, en granit gris, noir et rose, en serpentine, en jaspe vert, en basalte, en jade de diverses teintes, et ce qui est moins extraordinaire, en laves de plusieurs couleurs. Les métaux étaient fréquemment employés pour la décoration des idoles, ou même pour figurer les idoles elles-mêmes. Nous savons d'une manière positive que la statue formidable du dieu de la guerre qui ornait le grand temple de Mexico, était revêtue d'un masque en or, et les figurines du Louvre rangées sous les numéros 39 et 40, qui sont en argent et en bronze, prouveraient assez, si l'on n'avait pas d'autres renseignements surabondants sur ce point, que ces peuples n'ignoraient aucun des secrets du fondeur ou même de l'art du ciseleur. Comme on a la certitude que l'usage du fer était complétement inconnu aux Mexicains, aux Péruviens et aux habitants de la Nouvelle-Grenade, et qu'ils étaient obligés de remplacer ce métal par des instruments d'airain (on a dit parfois inexactement de *cuivre trempé*), il est assez difficile d'imaginer quels procédés ont été mis en usage par les Aztèques pour tailler dans le granit et le basalte, et souvent pour polir des idoles qui dépassaient de beaucoup en élévation la dimension ordinaire d'un homme. Des outils d'ixtli ou d'obsidienne, à la pointe d'une excessive dureté, et que l'on obtenait à force de patience par le frottement, suppléaient au ciseau d'acier en usage parmi nous. Les grandes figures que possède le Musée américain, bien inférieures sans doute à celles qui furent détruites, attestent déjà les difficultés que, sous ce rapport, la statuaire eut à surmonter. Telle est, entre autres, la figure numéro 13 que le livret désigne comme représentant *Tocozintli*, la déesse de l'abondance, et qui pour n'être qu'en lave brune, n'en a pas moins exigé une rare patience chez l'artiste, si l'on veut bien remarquer les détails multipliés dont se composent ses divers attributs; tel est encore le serpent à tête humaine n° 61, dans lequel le livret voit, d'après le grand ouvrage de lord Kingsborough et Aglio, le symbole d'*Acamapitchtli*, roi de Mexico, mais où nous reconnaîtrions plus volontiers la Cybèle mexicaine *Totonantzin* (notre mère), que l'on appelait, selon Bernardino de Sahagun, *Cihuacohuatl*, la femme serpent. Le chapiteau avec abaque, astragale et tore, que surmonte une figure grossière et qu'on voit en entrant sous le numéro 66, est également en lave brune, mais la figure numéro 1, qui offre les insignes de la royauté, est un granit gris, et dans son travail matériel a dû offrir quelques difficultés.

Ces diverses statues, aujourd'hui usées par le transport et par le temps, étaient jadis polychromes, du moins selon toute probabilité, et les diverses couleurs dont elles étaient revêtues entraient pour beaucoup dans le symbolisme religieux de ces peuples. Nous savons, par exemple, d'après Torquemada, que Quetzalcoatl, quand il était figuré sous une forme humaine, était complétement peint en noir, avec des paquets de plumes figurant des flammes couleur de feu. Nous n'ignorons pas que *Matlalcuaje*, la sœur de Tlaloc, le dieu des eaux, déesse des tempêtes elle-même, portait une tunique bleue. *Iacateuctli* (le seigneur qui nous guide), le dieu du commerce, portait, selon Clavigero, un manteau d'azur, mais sa figure était tachetée de blanc et de noir, tandis que ses oreilles étaient en or. *Macuilxochitl*, divinité qui présidait aux fleurs, se trouvait représentée, nous dit Sahagun, sous les traits d'un homme écorché ou plutôt peint en rouge. Nous ne multiplierons pas davantage ces détails bizarres, et ces noms barbares, qui ont peut-être effrayé déjà plus d'un lecteur; nous rappellerons seulement que si les Mexicains connaissaient l'art de tailler les pierres les plus dures, ils n'ignoraient pas celui de multiplier les figures secondaires par la terre cuite et par le moulage. C'était sans doute par ce dernier procédé que l'on fabriquait, dans certaines occasions solennelles, l'idole gigantesque du dieu Huitzilopuchtli, composée de graines de végétaux divers liées entre elles par une pâte de maïs, enduite de sang humain. Quelques historiens veulent qu'elle ait été massée sur une armature en bois, mais la première opinion nous semble plus vraisemblable. Cette figure était brisée annuellement dans une grande solennité religieuse, pour que ses fragments distribués aux tribus pussent servir à une horrible communion, moins horrible encore que celle des prêtres qui se repaissaient du cœur des victimes.

Plusieurs des figurines que nous gravons ont été obtenues par le moulage. Le numéro 175, par exemple, qui représente *Yxcuina*, tenant un enfant dans ses bras, sort d'un moule que possède le musée américain. Le dieu *Topiltzin*, qui porte sur le bras une petite figure humaine, est dû sans doute au même procédé; il en est de même pour les numéros 168, 179 et 246. Ces diverses terres cuites, si l'on s'en rapporte aux conjectures du livret, représenteraient en plus d'une occasion les grandes divinités de la théogonie mexicaine. Le numéro 120 reproduirait, par exemple, une figure fort bizarre de Quetzalcoatl, le dieu de l'air, tandis que la figure numéro 65 ne serait rien moins que le dieu créateur *Tezcatlipoca* revêtu de la dépouille d'un oiseau; mais en dépit du manuscrit du Vatican invoqué ici, nous avouerons que nous ne trouvons dans cette statuette aucun des attributs de la divinité supérieure (1). Nous ne savons trop s'il y a plus de certitude à l'égard du numéro 121, qui nous donne la figure redoutable de *Totec*, disciple militaire du dieu de l'air. Quant à Huitzilopochtli (n° 121), ce dieu si redoutable de la guerre, auquel étaient sacrifiées tant de victimes humaines, qu'on en fait remonter le nombre à soixante mille immolées en quelques années seulement, nous l'admettrions plus volontiers parce qu'il est figuré en effet dans le précieux Codex de Letellier. Nous ignorons, pour notre part, ce que peut être le dieu représenté sous le numéro 126, si ce n'est que, comme les figures qui l'environnent, il appartient à un art tout à fait rudimentaire. Bien que nous ne puissions pas réclamer pour les Mexicains un rang fort élevé dans la statuaire hiératique des peuples primitifs, il y aurait de l'injustice à les juger sur de pareils produits. Il ne faut pas oublier qu'une industrie populaire reproduisait chaque jour par milliers cette mul-

(1) On peut consulter à ce sujet le savant opuscule intitulé : *Essai sur la théogonie mexicaine*, par M. Ternaux-Compans. Paris, 1840, in-8

titude de dieux lares qu'on désignait sous le nom de *Mitlon* et qu'on renouvelait sans cesse dans les habitations. Les grandes idoles dues, par exemple, aux artistes renommés que réunit en 1487 le roi Achuetzotzin, lorsqu'il acheva le temple de Mexico, furent, ainsi que nous l'avons dit plus haut, toutes brisées en 1525. Le premier jour de cette année, nous dit Torquemada, les derniers temples furent brûlés, pour ainsi dire, à la même heure, dans Mexico, dans Tlascala et dans Huetzingo, et on en finit ainsi avec les derniers vestiges de l'art mexicain.

SUR LA FABRICATION DES SABOTS.

On fabrique des sabots dans les principales forêts de France. Cette industrie a une activité très-grande aux forêts de Belhem (Orne), de Persaigne et de Jupille (Sarthe), de Darnay (Vosges), de Fougères (Ille-et-Vilaine), du Cantal et du Puy-de-Dôme. Dans ces forêts, à certaines époques de l'année, l'État fait la vente de coupes de bois par adjudication. C'est alors que les maîtres sabotiers se rendent adjudicataires des parties de ces bois propres à la fabrication du sabot, laquelle a lieu dans la forêt même. Des huttes en terre et en branchages sont élevées sur les points exploités; les familles s'y installent; les sabotiers mariés travaillent avec leurs femmes et ceux de leurs enfants en âge de pouvoir leur être utiles. La paye a lieu le samedi de chaque semaine : le *tailleur*, c'est-à-dire l'ouvrier qui donne à la bûche la forme du sabot; le *creuseur*, qui creuse ce sabot dégrossi, le *pareur*, l'ouvrier qui le termine, gagnent 2 francs par jour; les femmes et les enfants sont considérés comme apprentis et payés 50 centimes.

La coupe *vidée*, c'est-à-dire entièrement nette du bois servant à la confection du sabot, est aussitôt abandonnée par les ouvriers nomades, qui vont élever de nouvelles huttes dans une autre coupe. Les villages voisins de ces parties de bois sont généralement déserts; le voyageur n'y trouve qu'avec peine un gîte et des vivres, tandis que la forêt est pleine d'habitants, et que la nourriture y est abondante et variée.

Au mois de février de chaque année, les maîtres sabotiers se rendent à Paris; chacun y a, non pas une clientèle, mais des patrons. Ils s'entendent avec ceux-ci sur la façon du sabot, sur l'essence de bois à employer : tantôt un peu plus de hêtre que de bouleau est nécessaire; quelquefois le noyer convient, et par hasard un peu de tremble. Le prix est ensuite fixé pour la fabrication de l'année commerciale, qui court de mars en mars. Les livraisons commencent toujours en mai, et sont ordinairement terminées dans le mois de mars de l'année suivante; elles ont lieu par pentes de vingt paires assorties.

Le sabot expédié est fabriqué *au premier degré;* cette désignation s'applique à l'état des sabots sortant des mains du pareur; ils n'ont alors que la forme commune, tandis que pour la vente ils doivent être diversement façonnés. Les uns sont couverts en cuir, ils s'appellent *sabots garnis;* les autres sont, selon leur forme, des sabots-bottes, des sabots-souliers, des sabots-guêtres. Il y en a de sculptés, de plissés, et quelques-uns ont, à l'endroit de l'orteil, un petite saillie qui leur donne l'apparence d'un pied chaussé. Après avoir subi ces modifications, les sabots sont noircis, puis lissés à la baïonnette. Ces dernières façons sont données à Paris, à Lyon, à Nantes, et dans les villes voisines des forêts où a lieu la fabrication du sabot.

Chaque maître sabotier occupe, en moyenne, de cinquante à soixante ouvriers.

On ne fait à Paris que le sabot de fantaisie, c'est-à-dire le sabot-soulier fin, garni de cuir ou de drap.

Presque tous les sabots sont vendus pour la consommation intérieure; cependant il s'en exporte une faible quantité pour la Belgique, l'Angleterre et l'Algérie. Ces expéditions ont été en progressant jusqu'en 1844; depuis cette époque, elles ont diminué. En 1840, elles ont produit 22 000 francs; en 1843, 34 600 francs; en 1844, 34 000 francs; en 1846, 29 200 fr.; en 1847, 17 500 francs.

On cite un fabricant de Paris qui emploie, dans les forêts de la Sarthe, de l'Orne, des Vosges, du Cantal, vingt-cinq maîtres sabotiers, lesquels font travailler un millier de paysans. Il reçoit, année moyenne, soixante mille paires de sabots parés, qu'il fait finir, sculpter s'il y a lieu, et noircir à Paris.

MORALITÉ ET INTELLIGENCE.

La gloire de l'homme est dans la rectitude et le bon emploi de sa volonté, et la gloire de l'intelligence est de servir au triomphe du principe moral.

Mais il est besoin peut-être de réprimer l'enthousiasme du savoir et l'orgueil de l'intelligence. Il est besoin de dire aux hommes que si leur asservissement à la matière est une dégradation, la subordination de la moralité à l'intelligence est une autre dégradation; que l'homme le plus intellectuel, s'il n'est rien de plus, n'est qu'une bête intelligente; et que les triomphes d'une intelligence démoralisée ne sont point essentiellement différents des triomphes de la force brutale.

Il est un fait qu'on ne peut ni contester, ni absoudre : c'est qu'en tout pays, mais peut-être surtout dans certains pays, les talents de l'esprit ont obtenu grâce pour les torts les plus graves de la conduite, et que quand ces talents ont été supérieurs, transcendants, ils ont jeté sur tout le reste le voile le plus épais. Tel homme n'aurait compté dans la société que comme un misérable, s'il avait manqué d'esprit; mais avec beaucoup d'esprit on n'est point un misérable. Tout le monde l'eût évité; mais il a de l'esprit, et tout le monde le recherche; on le voit du moins d'un autre œil que tel autre homme qui n'étale pourtant pas de plus mauvaises mœurs et qui n'affiche pas de pires maximes; on ira même jusqu'à dire qu'une certaine régularité morale est incompatible avec le génie, et qu'on aurait trop à faire d'avoir à la fois beaucoup de talent et beaucoup de vertu.

VINET.

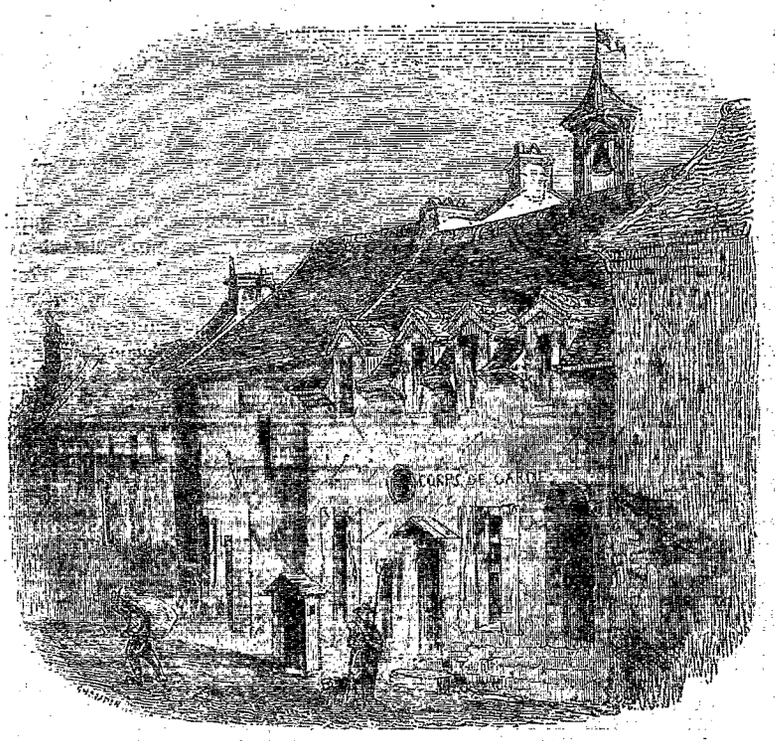
DE LA NATURALISATION DE QUELQUES ANIMAUX.

C'est presque toujours sur les bords de la Méditerranée que les espèces domestiques nouvelles pour l'Europe sont venues prendre pied; c'est de là qu'elles se sont répandues, de proche en proche, dans le centre, puis dans le Nord de cette partie du monde. C'est par la Grèce que le faisan de la Colchide et le paon de l'Inde se sont répandus dans toute l'Europe, où tous les deux sont devenus si peu rares, où le premier est même redevenu sauvage. La pintade et le furet, tous deux africains, ont été naturalisés d'abord, l'une en Italie, l'autre en Espagne, en Languedoc, en Provence, où il fut amené pour réprimer la trop grande multiplication du lapin; et ce dernier animal lui-même a dû passer successivement de l'Espagne, sa patrie, dans le Midi de la France, l'Italie et la Grèce, avant de prendre rang parmi les rongeurs les plus communs par toute l'Europe. Enfin, c'est encore par le Midi que nous sont venus d'Amérique le cobaie, le canard musqué, et le plus précieux, après la poule, de nos gallinacés de basse-cour, le dindon; tous trois ont été acclimatés d'abord dans la péninsule espagnole (1).

(1) Isidore Geoffroy Saint-Hilaire. Rapport général sur les questions relatives à la domestication et à la naturalisation des animaux utiles. 1849.

CONDORCET.

Condorcet, né en 1743, près de Saint-Quentin, vint à Paris en 1762, et s'y livra à des études mathématiques qui ne tardèrent pas à attirer sur lui l'attention des savants. Il fut reçut membre de l'Académie en 1769. Ami de Turgot et de d'Alembert, il composa de nombreux articles dans l'*Encyclopédie*. Député de Paris, il présida l'Assemblée législative en février 1792. Le département de l'Aisne l'envoya comme député à la Convention nationale, où il vota le plus souvent avec ceux de ses collègues que l'on désignait sous le nom de *Girondins*. En 1793, il fut proscrit comme complice de Brissot. D'abord il trouva un asile chez une personne généreuse qui le tint caché pendant huit mois; mais un décret qui menaçait de mort ceux qui donnaient l'hospitalité aux proscrits, détermina Condorcet à abandonner cette retraite. Il sortit de Paris en mars 1794, vêtu d'une simple veste et la tête couverte d'un bonnet. Il erra le jour dans les bois, la nuit dans les champs. Plusieurs fois, il coucha dans des carrières, près de Fontenay-aux-Roses. Il se souvint que dans ce village il avait un ancien ami, Suard. Il alla lui demander, non pas l'hospitalité, car il savait qu'il ne pouvait rester dans une maison aussi voisine de Paris sans être arrêté dans les vingt-quatre heures, mais un repas et surtout un peu de tabac dont l'usage lui était devenu en quelque sorte indispensable. Il passa plusieurs heures dans un entretien d'amitié qui fut le dernier de sa vie. Sa tristesse et son découragement étaient extrêmes; il avoua qu'il ne pouvait se déterminer ni à sortir de France, ni à se livrer aux hommes qui gouvernaient alors. Il était surtout profondément désespéré par l'état dans lequel il voyait la France. Suard lui donna ce qui lui était nécessaire, surtout le tabac qu'il désirait, et Condorcet le quitta pour errer de nouveau. Il perdit dans la cour même de la maison ce tabac qu'il avait demandé. Le jour et la nuit qui suivirent, il resta caché dans les carrières. Le lendemain il entra dans un cabaret de Clamart, où il mangea, dit-on, quelques œufs avec un tel appétit qu'il excita les soupçons de l'aubergiste. Il y avait tant de proscrits à cette époque qu'il n'était pas étonnant d'en trouver un, et la compassion faisait courir le danger de la vie. Il fut dénoncé, arrêté et conduit à Bourg-la-Reine, où on l'enferma jusqu'à ce qu'on eût reçu les ordres du comité de la Convention. On assure que, soit pendant les jours où il avait erré, soit dans cette espèce de prison d'où il ne pouvait sortir que pour être



Maison de Bourg-la-Reine où est mort Condorcet.— Cette maison est détruite.

condamné au dernier supplice, il écrivit en grande partie l'ouvrage auquel il doit surtout sa renommée, et qui a été publié après sa mort sous le titre d'*Esquisse d'un tableau historique des progrès du genre humain*.

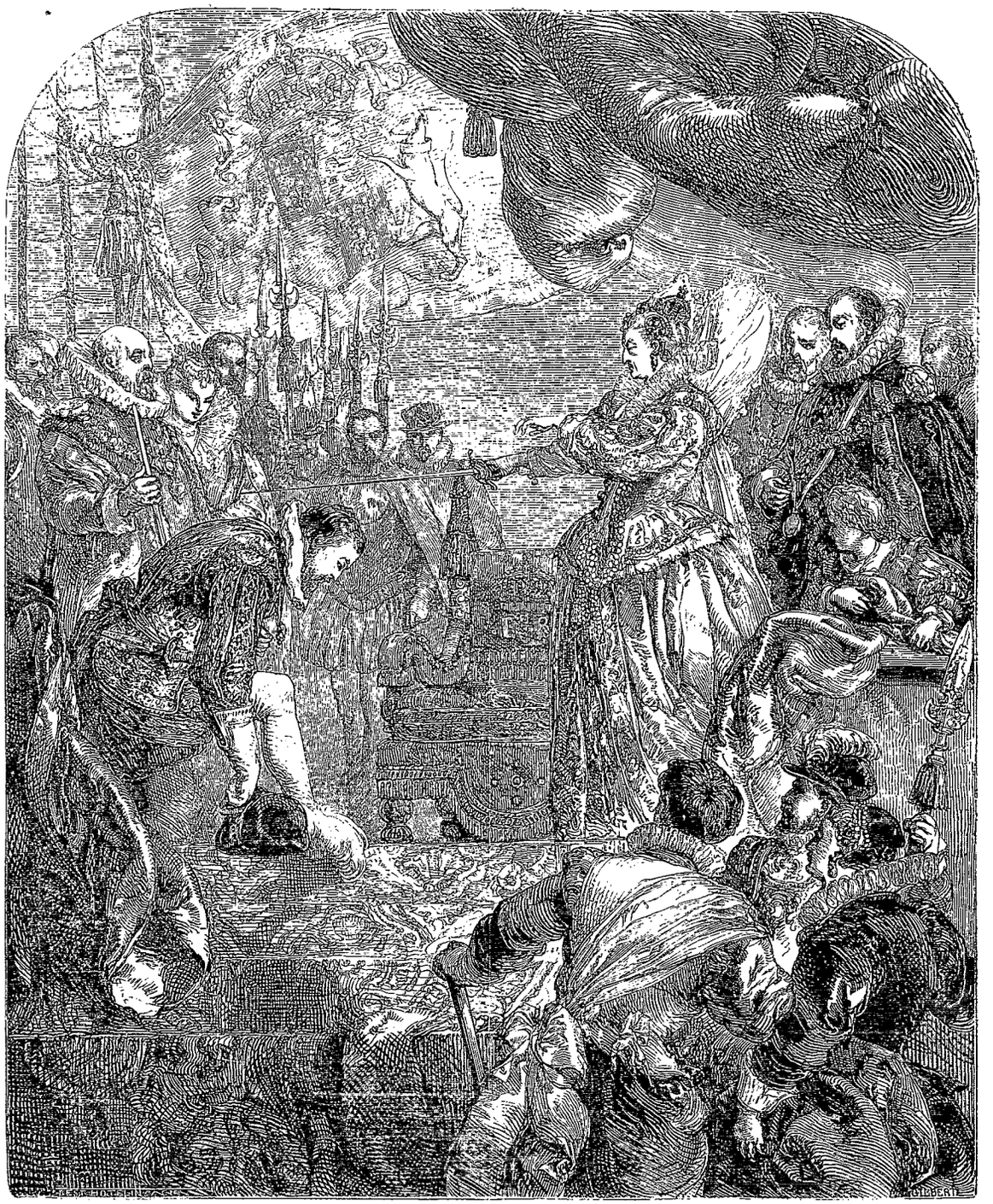
Le but de cet ouvrage célèbre est indiqué à l'une de ses premières pages.

« Il n'a été marqué aucun terme au perfectionnement des facultés humaines, dit Condorcet; la perfectibilité de l'homme est réellement indéfinie; les progrès de cette perfectibilité, indépendante de toute puissance qui voudrait les arrêter, n'ont d'autre terme que la durée du globe où la nature nous a jetés. Sans doute ces progrès pourront suivre une marche plus ou moins rapide, mais jamais elle ne sera rétrograde, du moins tant que la terre occupera la même place dans le système de l'univers, et que les lois générales de ce système ne produiront sur le globe ni un bouleversement général, ni des changements qui ne permettraient plus à l'espèce humaine d'y conserver, d'y déployer les mêmes facultés, et d'y trouver les mêmes ressources. »

Madame de Staël a fait une réflexion touchante sur ce dernier trait de Condorcet : « Dans la proscription, dit-elle, où il devait désespérer de la république, Condorcet, au comble de l'infortune, écrivait encore en faveur de la perfectibilité de l'espèce humaine, tant les esprits penseurs ont attaché d'importance à ce système qui promet aux hommes, sur cette terre, quelques-uns des bienfaits d'une vie immortelle, un avenir sans bornes, une continuité sans interruption. »

Condorcet termina sa vie par un acte qui laisse une impression profondément douloureuse. Lorsqu'il apprit qu'il allait être transporté à Paris, il se donna la mort dans la nuit à l'aide d'un poison.

FRANCIS DRAKE.



1581. La reine Élisabeth arme chevalier le célèbre navigateur Francis Drake. — Dessin de Gilbert.

Francis Drake, l'un des plus hardis navigateurs du seizième siècle, naquit en 1525, à Tavistock, dans le Devonshire. Sa famille était pauvre. Dès l'âge de dix ans, il commença le rude apprentissage de marin sur une barque marchande qui côtoyait habituellement l'Angleterre et ne s'aventurait pas au delà des ports de France ou de Zélande. Laborieux, énergique et sensé, il rendait des services fort au-dessus de ceux que l'on peut attendre d'un si jeune âge. Son patron conçut une vive affection pour lui, et, par testament, lui donna sa barque. Son second protecteur fut un de ses parents éloignés, déjà célèbre en Angleterre par ses succès dans le trafic des nègres, qui, en ce temps-là, loin d'être l'objet de la réprobation publique, était ouvertement encouragé par le gouvernement et par l'opinion. Ce marin n'était autre que John Hawkins, qui parvint plus tard au grade de contre-amiral et se distingua dans la fameuse lutte contre l'*Armada*. Par ses conseils, Drake vendit sa barque, et, cédant à l'enthousiasme qui entraînait alors les esprits ardents et aventureux vers le nouveau monde à demi découvert, il tenta, en société avec Hawkins, diverses expéditions lointaines dont les premières ne furent pas heureuses. Une rivalité violente passionnait l'Espagne et l'An-

gleterre l'une contre l'autre. Drake, dans ses excursions, ne se faisait aucun scrupule de dépouiller les navires espagnols chargés d'argent et d'or, et même de piller les ports des Indes occidentales. Ce fut ainsi qu'en 1572, il prit d'assaut deux villes situées sur la côte orientale de Panama. Le butin qu'il emporta lui donna les moyens d'équiper trois frégates, avec lesquelles il rendit des services notables à son gouvernement dans les guerres d'Irlande. En 1577, le 13 novembre, il partit de Plymouth à la tête de cinq petits navires équipés aux frais de l'État, et le 23 août de l'année suivante il entra dans le détroit de Magellan. Il paraît établi que ce fut réellement lui qui le premier découvrit le cap Horn. Il triompha de périls et de fatigues extraordinaires; mais il perdit les quatre navires qui l'avaient accompagné : celui qu'il commandait et qu'il avait si heureusement sauvé s'appelait *le Pélican;* il lui ôta ce nom et lui donna celui de *Golden-Hind.* Après avoir parcouru les côtes du Chili, du Pérou, pillant et ravageant sans cesse, il se dirigea vers le nord, avec l'ambition de trouver ce fameux passage que l'on cherche encore aujourd'hui, et qui permettrait de passer de l'océan Atlantique au Grand océan, au-dessus de l'Amérique septentrionale, à travers l'océan Glacial. On croit qu'il pénétra jusqu'au 48e parallèle boréal. Chassé par les rigueurs du froid, il redescendit et explora les côtes de la Californie qu'il appela la Nouvelle-Albion. De là il alla aux îles Philippines; puis il s'aventura, avec son navire isolé, sans pilote et sans carte, jusqu'aux Moluques. Le 13 octobre 1579, il aborda à Ternate. Le 9 janvier suivant, près de Célèbes, son navire, voguant à toutes voiles sous un vent modéré, toucha sur un rocher et faillit sombrer. Échappé à ce péril, il se dirigea vers Java, et revint par le cap de Bonne-Espérance. Il mouilla, le 26 septembre 1580, à Plymouth, et remonta ensuite jusqu'à Deptford. Le bruit de son arrivée se répandit aussitôt. Les richesses qu'il apportait, le récit de ses aventures, de ses luttes armées contre les Espagnols, de ses découvertes, excitèrent l'enthousiasme public. A la vérité, quelques-uns de ses ennemis murmuraient, et lui reprochaient des actes d'hostilité qui, n'étant pas justifiés par un état de guerre, paraissaient pouvoir être assimilés à des actes de piraterie. Mais la haine contre l'Espagne et l'amour-propre national trouvaient trop de satisfaction dans cette mémorable expédition de Drake pour se préoccuper beaucoup de ces insinuations. La reine elle-même crut devoir les étouffer en donnant à Drake un témoignage éclatant de son approbation. Le 4 avril 1581, elle descendit la Tamise jusqu'à Deptford, monta sur le *Golden-Hind* richement pavoisé, couvert de tapis magnifiques, et, au milieu des fanfares, des acclamations, elle conféra solennellement à Drake le titre de chevalier (1). Elle voulut de plus que le *Golden-Hind*, qui avait « tracé un si glorieux sillon autour du monde, » fût conservé et honoré comme un monument national. Le navire resta longtemps, en effet, l'objet d'une sorte de culte public dans l'arsenal de Deptford. Lorsqu'il tomba de vétusté, on fit de ses débris un fauteuil que l'on voit encore aujourd'hui à l'Université d'Oxford.

Drake n'avait point terminé sa carrière maritime. En 1585, il fit une nouvelle expédition aux Indes occidentales. Il commanda, en 1587, une flotte de trente voiles, et brûla, dans le port de Cadix, une division de l'Armada. En 1588, il fut nommé vice-amiral, et combattit avec succès la flotte espagnole. Mais ses dernières années furent moins heureuses. Il échoua dans une tentative pour le rétablissement de dom Antoine sur le trône de Portugal, et dans une attaque des Espagnols aux Canaries et à Porto-Ricco. On attribue sa mort, qui survint le 9 janvier 1597, au chagrin qu'il éprouva à la suite d'un autre revers, celui d'une flotille envoyée par lui contre Panama. La relation de ses aventures a été traduite en français sous ce titre : *Voyage curieux fait autour du monde par François Drach* (sic), *amiral d'Angleterre.*

(1) En 1581, Élisabeth avait quarante-huit ans. Il semble qu'on l'ait un peu trop vieillie dans notre gravure.

LE GOBELET DE FER-BLANC.

ANECDOTE.

Un voyageur était arrêté au bord de la route qui conduit de Rolle à Morges, sur les rives du Léman; autour de lui se tenait une troupe d'enfants auxquels il distribuait, avec quelques paroles amicales, des gobelets de fer blanchi, que ceux-ci examinaient d'un air d'émerveillement joyeux.

— Voyez! voyez! s'écria tout à coup l'un d'eux, qui examinait le don de l'étranger; le mien a une inscription.

— Le mien aussi! répondirent toutes les voix.

Et le premier enfant, élevant le gobelet pour mieux voir, lut tout haut :

AIMEZ-VOUS
LES UNS
LES AUTRES.

— C'est une recommandation du saint Évangile, fit observer le plus grand de la troupe.

— Ou plutôt l'esprit même de l'Évangile, reprit doucement le voyageur. Rappelez-vous ce précepte, et vous ne transgresserez jamais la loi du Christ, qui ordonne de *faire aux autres ce que nous voudrions qu'on nous fît à nous-mêmes.*

— Comptez là-dessus! interrompit brusquement une voix derrière l'étranger; dès que les petits auront l'âge d'homme, ils ne penseront qu'à eux, comme c'est l'usage, et rendront aux autres le mal pour le bien.

— Toujours aussi misanthrope, monsieur Rimerse, dit le voyageur, qui s'était retourné et avait reconnu son nouvel interlocuteur; heureusement votre mauvaise opinion des hommes ne vous empêche pas d'agir comme si vous les aimiez.

— Et je m'en suis surtout bien trouvé! continua Rimerse ironiquement; tous ceux pour lesquels j'ai été bon se sont dressés contre moi dès que je leur ai été inutile. Non, non, croyez-moi, monsieur, l'homme est la bête la plus féroce de la création, — sans justice et sans souvenir! On apprivoise les ours avec de la farine ou du miel; les hommes, point; et ils mordent sans scrupule la main qui les a nourris!

L'étranger ne répondit pas sur-le-champ; il laissa les enfants prendre les devants et s'éloigner, tandis que lui-même se remettait en route avec Rmierse.

Ce dernier, qui revenait des champs, portait sur son épaule une fourche et un rateau de faneur, auxquels pendait sa veste que la chaleur l'avait forcé de retirer. Son costume, rustique, mais propre, annonçait un de ces cultivateurs propriétaires si communs en Suisse, qui tiennent à la fois du bourgeois et du paysan. L'étranger et lui marchèrent quelque temps côte à côte sans rien dire; mais, arrivés près d'un champ qui longeait le chemin, et au bord duquel se dressaient de jeunes peupliers, Rimerse s'arrêta comme involontairement.

— Les voilà, dit-il en montrant les arbres à son compagnon; c'est ce misérable rideau de feuilles que le cousin Ottman veut me forcer d'abattre. Mais que Dieu me punisse si je cède! L'affaire est entre les mains des juges, et je soutiendrai mon droit jusqu'au bout, fallût-il vendre, pour cela, ma dernière génisse.

Il se mit alors à raconter l'histoire de ce procès, né, comme tant d'autres, d'un malentendu, puis aigri par des susceptibilités réciproques.

Ottman et lui avaient longtemps vécu dans l'intimité affectueuse que créent la parenté et le bon voisinage. Plus âgé et plus riche que son cousin, Rimerse l'avait d'abord aidé de son argent, de son expérience, et celui-ci semblait le regarder comme un frère aîné à l'autorité duquel il avait coutume de déférer. Mais insensiblement cette autorité lui était de-

venue visiblement pénible ; il consultait plus rarement Rimerse, combattait ses opinions, ou agissait contrairement à ce qu'il lui avait indiqué, afin de constater son indépendance. Rimerse, accoutumé à conseiller comme on commande, avait pris en mauvaise part ces tentatives d'affranchissement ; les rapports étaient devenus moins expansifs ; on avait amassé l'un contre l'autre de légers griefs grossis dans le silence de la réflexion. Une amertume secrète s'était glissée dans ces deux cœurs autrefois si bien unis ; chaque jour apportait sourdement une semence de discorde : un hasard la fit tout à coup germer et grandir.

Un champ autrefois en indivis avait été partagé entre les deux cousins. Rimerse voulut marquer la ligne de partage par une rangée de peupliers qu'il fit planter pendant une absence d'Ottman. Celui-ci, de retour, s'étonna qu'on eût disposé de la limite commune sans son consentement. Il s'en plaignit un peu vivement à Rimerse, qui répondit avec aigreur ; le dissentiment s'envenima, et finit par une rupture bientôt suivie d'un procès.

C'était celui auquel Rimerse venait de faire allusion, et qui durait déjà depuis quelques mois. Il avait fait succéder aux amicales relations des deux cousins une hostilité douloureuse qui se traduisait par mille tracasseries de voisinage.

Rimerse les raconta au voyageur avec un sentiment de rancune qui, au fond, témoignait moins de sa colère que de son regret. Il était clair que ce qu'il pardonnait le plus difficilement à Ottman, c'était leur vieille amitié détruite.

L'étranger, qui avait tout écouté attentivement, ne tenta point de combattre ses préventions ; il savait par expérience que l'esprit aveuglé par la passion perd le sens logique, et que pour l'éclairer il faut attendre qu'un rayon de sensibilité ou de bon sens fasse une percée dans ses ténèbres. Il se contenta d'apaiser par de douces paroles l'irritation fiévreuse de son compagnon, et de lui rappeler adroitement les souvenirs qui pouvaient ramener son âme à la sérénité.

Tout en causant, ils avaient continué leur route, et les toits d'Allaman commençaient à se montrer dans les brumes du soir. Échauffé par la marche et par le récit qu'il venait de faire, Rimerse demanda à son compagnon de se détourner de quelques pas vers un bouquet de saules qu'il lui montra, et où ils devaient trouver une fontaine connue de tous les laboureurs.

Comme ils y arrivaient, ils aperçurent les enfants auxquels l'étranger avait distribué ses gobelets, groupés autour de la source où ils puisaient à l'envi. Presque au même instant, et de l'autre côté du bosquet de saules, parut Ottman ; il revenait des champs, et la soif l'attirait également vers l'eau murmurante.

Les deux cousins s'arrêtèrent surpris et embarrassés. Ils semblèrent d'abord hésiter, comme s'ils eussent voulu rebrousser chemin ; mais la présence de témoins et la crainte de paraître céder la place les retint. Ils avancèrent donc d'un pas lent vers la source, aux bords de laquelle ils arrivèrent en même temps.

Tous deux étaient visiblement émus. C'était la première fois, depuis plusieurs mois, qu'ils se trouvaient si près l'un de l'autre. Leurs regards se croisèrent ; quelque chose des sentiments d'autrefois s'était réveillé malgré eux dans leur cœur. Cependant ils gardèrent le silence, et Rimerse recula d'un pas, afin de laisser Ottman boire le premier.

Celui-ci allait se pencher vers la source, quand l'un des enfants lui offrit en souriant le gobelet qu'il venait de remplir. Ottman le prit machinalement, et se leva pour le porter à ses lèvres ; mais ses yeux tombèrent tout à coup sur l'inscription, et il s'arrêta en tressaillant. L'étranger, qui avait tout observé, saisit vivement un second gobelet qu'il présenta à Rimerse, en lui répétant à demi-voix le doux précepte évangélique.

Les deux cousins restèrent un instant saisis et comme incertains ; mais leurs enfants étaient là, étrangers à leurs divisions et jouant ensemble auprès de la source ; le soleil couchant les inondait de sa lumière pourprée, la brise qui glissait dans les saules rafraîchissait leurs veines ; le bien-être ouvrit leurs cœurs à l'attendrissement. Ottman le premier regarda son cousin et lui tendit son gobelet en répétant : « Aimez-vous les uns les autres. » Rimerse tressaillit, fit un pas en avant, et les gobelets se heurtèrent dans un toast fraternel.

L'étranger, qui s'était approché, saisit les deux mains restées libres, et, les rapprochant :

— Je crois que désormais les peupliers pourront grandir en paix, dit-il avec un sourire.

— Au diable les peupliers ! s'écria Rimerse ému ; demain je les mets tous à bas !

— Non, dit vivement Ottman ; il faut qu'ils restent comme un signe d'alliance, afin qu'ils puissent un jour ombrager nos familles réunies.

Rimerse ne répondit rien, mais il ouvrit les bras, et les deux parents échangèrent un baiser de réconciliation.

Quand le premier attendrissement fut passé, et qu'ils eurent recouvré leur liberté d'esprit, tous deux remercièrent le voyageur avec effusion.

— C'est à votre gobelet que nous avons dû ce bon mouvement, dirent-ils, et chacun de nous le conservera comme souvenir.

— Gardez-le aussi comme avertissement, répliqua l'étranger ; vous venez d'en avoir la preuve, un bon avis n'est jamais perdu pourvu qu'il vienne à propos. Toujours flottant au cours de ses sensations mobiles, l'homme a besoin de trouver dans tout ce qui l'entoure des influences et des conseils. Il ne faut mépriser aucun moyen de le rappeler sans cesse au devoir. Sur ces pauvres gobelets de fer l'ouvrier a tracé des paroles d'or qui peuvent réveiller un cœur près de s'endurcir. Depuis longtemps déjà je les sème sur mon passage, les oubliant au bord des fontaines, les offrant dans les salons et dans les chaumières, les perdant à dessein dans les sentiers battus de la campagne. Des voyageurs les ont portés jusque sur les pics élevés ; vous les trouverez sur les fenêtres de nos chalets, remplis de fleurs par les mains des jeunes filles, et jetant au foyer un avertissement d'amour au milieu des parfums. Votre exemple prouve que mon humble apostolat n'est point complétement inutile, et que lorsqu'on sème le bon grain on peut toujours espérer la moisson, quelque petite que soit la main du semeur (1).

RECHERCHES HISTORIQUES SUR LES ENSEIGNES.

Voy. t. XIX (1851), p. 66, 74, 91.

STRASBOURG.

Jadis chaque maison était désignée par un nom. Souvent ces noms prêtaient à des représentations ou à des traductions graphiques sculptées, ou peintes, ce qui donnait aux villes du moyen âge un caractère original et pittoresque, indépendamment de la variété même qui naissait des différences du style architectonique, suivant les différentes castes dont se composait alors la société. L'art du blason avait d'ailleurs établi la mode de figurer les noms propres ; et comme, au quatorzième siècle, l'ambition des armoiries avait passé des familles nobles aux riches familles plébéiennes de

(1) Le fond de ce récit n'est point imaginaire. Un homme de bien, M. Hentsch père, de Genève, a répandu dans son canton un grand nombre de ces gobelets. Nous avons sous les yeux des vers touchants dans lesquels il explique ses intentions, et nous n'avons guère fait que les *traduire en prose* dans les paroles de l'étranger. Nous croyons que cette propagande est malheureusement moins appropriée à nos populations qu'à celles de la Suisse.

Les gobelets de fer blanchi ainsi distribués sortent de la manufacture de MM. Iapy frères, de Delle, qui en ont un dépôt à Paris.

Strasbourg, cet usage ne manqua point d'envahir les façades des maisons, et s'y maintint jusqu'en 1785, année où une ordonnance de police institua le numérotage des maisons à l'instar de Paris.

On a écrit en gros caractères ces mots : « Hôtel du Rhin, » sur la façade était peinte à fresque une énorme carpe montée par un petit amour, guidant sur les flots le poisson qui tenait un mors dans sa large gueule. J'ignore les raisons qui ont déterminé le propriétaire à changer le nom de cette auberge; j'aurais préféré lui voir conserver son antique dénomination, unique peut-être comme enseigne d'auberge, tandis que le titre d'hôtel du Rhin se retrouve presque à chaque ville le long de ce fleuve. Dans l'idiôme allemand de Strasbourg, on l'appelait *Zum Gertenfisch*, ce qui, traduit en bon allemand, voulait dire *Zum Gegürdeten fisch*, Au Poisson bridé ou sanglé. En fouillant dans les archives de la ville, j'ai trouvé le mot de l'énigme :

« An der Schindbrücke (1) ist ein Eckhus, juxta domum » olim dictam zu herrn Gerhard dem Fischer, nunc tempo- » ris zu den Gerten Fischern. 1466. » (Au pont du Corbeau il y a une maison qui fait le coin, à côté de Gérard le pêcheur, de nos jours aux Gerten Fischern.)

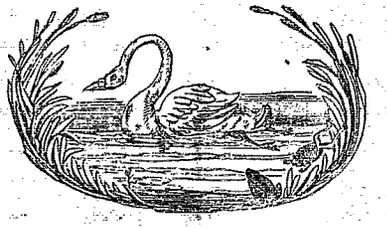
Une maison voisine offre une transformation de nom du même genre : c'est la brasserie du « Chant des oiseaux, » grande et belle maison nouvellement construite. Sur celle qui existait auparavant, on voyait peints des oiseaux ouvrant leurs becs et saluant l'aurore de leurs chants. Cette enseigne venait du nom du propriétaire, comme le démontre le *Stadtbuch* de 1364, où nous lisons : « Hus gelegen gyne- » site Brüsche, an der site nebent Fritschen Vogelsang. » En 1513, « Caspar, dictus Vix Casper Hospes hospitii zum Vo- » gelgesang. » (Maison située de l'autre côté de la Brusche, au mur d'une grande maison construite, de 1842 à 1845, vis-à-vis du pont du Corbeau, sur l'emplacement de cinq maisons démolies pour rectifier l'alignement de ce pont en fonte de fer avec la rue du Vieux-Marché aux Poissons. Auparavant cet hôtel portait le nom de « la Carpe bridée; »

(1) Nom allemand du pont du Corbeau, qui a reçu ce dernier nom d'une auberge située vis-à-vis; mais *Schindbrücke*, traduit littéralement, signifie pont des Écorcheurs, parce que dans les anciens temps on y exécutait une partie des sentences criminelles, notamment les noyades.

ANCIENNES ENSEIGNES A STRASBOURG.

La Carpe bridée.

Brasserie de l'Ours.

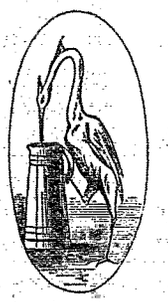


Brasserie du Cygne.

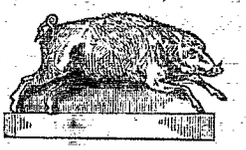
Enseigne de Boulanger.

Au Pélican.

A l'Autruche.

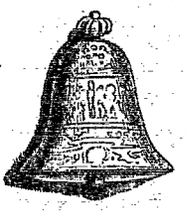


A la Grue.

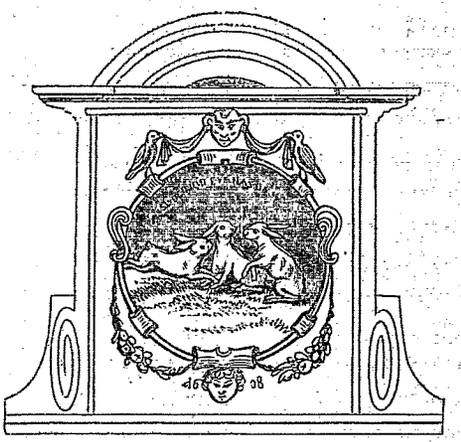


Au Sanglier.

Aux Deux haches.

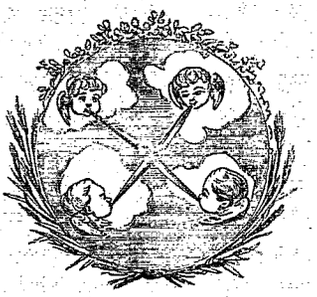


A la Cloche.



Aux Trois lièvres.

A l'Étoile rouge.



Aux Quatre vents.

à côté de Fritsch Vogelsang. En 1513, Caspar, dit Vish Caspar, aubergiste au Chant des oiseaux.) C'était donc une traduction figurée du nom de Vogelgesang.

Le nom de l'auberge du « Rocher aux lapins, » vis-à-vis des Petites-Boucheries (*zum Tannenfels*), a aussi subi une traduction graphique : « Johannis dicto Dannenfeils hospitii, » civis Argentinensis et Gerburgi eius uxori legitimi. 1413. »

Je rangerai encore dans la catégorie des enseignes qui ont eu pour origine des noms propres traduits graphiquement, une botte d'ail sculptée au-dessus d'une porte de maison de la rue de l'Ail, qui représente le nom de Knobloch, d'une ancienne famille patricienne ; la maison aux « Trois lièvres, » dans la rue de l'Homme-de-Pierre ; et la maison aux « Cigognes, » dans la rue des Orfévres ; traductions des noms de Haas et Storch, très-usités dans la population strasbourgeoise.

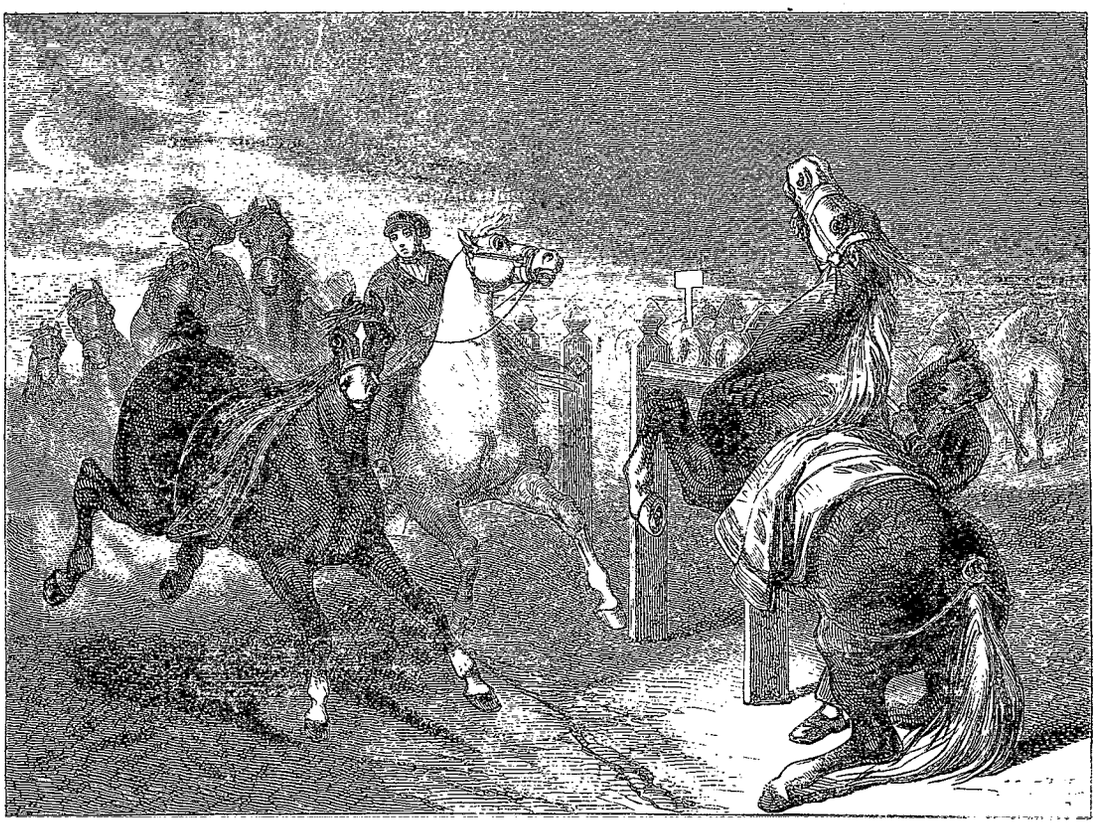
Parmi les maisons qui ont donné leurs noms aux rues, je citerai un sanglier sculpté au-dessus d'une porte, au coin de la rue qui lui doit son nom et de celle des Hallebardes, du mot allemand *Hauer*, mâle du sanglier, qui se donne aussi aux défenses de cet animal, indigène dans les forêts le long du Rhin. Un faisan sculpté au-dessus de la porte d'une maison, une mésange au-dessus de la porte d'une autre, vis-à-vis l'hôtel de la Ville-de-Paris, ont donné leurs noms à ces deux rues. La rue de la Mésange a été officiellement débaptisée dans les derniers temps, et a été appelée rue de la Marseillaise, parce que ce fut dans une de ses maisons que Rouget de l'Isle composa l'hymne célèbre connu sous ce nom. (V. 1836, p. 255.)

On voit à l'angle de la rue de la Cathédrale, quand on débouche vers la rue des Hallebardes, une maison d'une architecture remarquable comme type de construction en bois, et où sont conservés de beaux fragments de sculpture. Elle date de 1469, et figurerait très-bien dans la Collection d'architecture civile publiée par M. Heidelof à Nuremberg. Le premier étage, faisant saillie, est orné à l'angle d'une figure de femme avec un enfant sculptés dans le bois ; on pourrait les prendre pour Vénus et l'Amour, si la console qui les supporte ne représentait le symbole de l'amour maternel : un pélican nourrissant ses petits de son sang.

La fin à une autre livraison.

UN MARCHÉ AUX CHEVAUX.

Un cheval retenu par un palefrenier se cabre à l'entrée du marché et se lève presque droit sur les jambes de derrière,



Salon de 1852. — Une Scène du Marché aux chevaux, par M. Achille Giroux. — Dessin de P. Blanchard.

au moment où trois autres chevaux arrivent au grand trot devant la barrière. Dans le fond, on aperçoit les croupes de ceux qui sont déjà attachés aux poteaux.

La composition est simple sans vulgarité et animée sans désordre ; le dessin a du caractère et de la vérité. On voit que l'artiste est familiarisé depuis longtemps avec les mœurs et l'anatomie de la race chevaline. Le genre auquel se consacre M. Achille Giroux peut conduire, tout secondaire qu'il paraisse, à une grande renommée, aussi bien que celui de l'histoire. Il a fait en partie la gloire de Phidias, et il a illustré Géricault.

UNE STALAGMITE CURIEUSE.

On trouve, dans quelques mines de charbon, des dépôts du genre de ceux que l'on désigne sous le nom de *stalagmites*, et dont l'aspect présente une particularité remarquable. On y distingue six couches blanches séparées entre elles par des couches noires dont l'épaisseur égale précisément celle des couches blanches ; puis arrive une couche blanche dont l'épaisseur égale celle de deux des couches précédentes ; après celle-ci on retrouve les douze couches alternativement blanches et noires suivies de la grosse couche blan-

che, et ainsi de suite sur toute la hauteur de la stalagmite.

La régularité de ces alternatives a paru mériter attention; on en a cherché l'explication, et on en a trouvé une d'une extrême simplicité.

La stalagmite se forme journellement, comme on le sait, par le dépôt salin que laissent sur le sol les gouttes d'eau tombant des parois supérieures des galeries. Ce dépôt accumulé s'élève vers la voûte à la rencontre de la stalactite, dont la formation a lieu de la même manière que la stalagmite, mais qui demeure suspendue au plafond au lieu de reposer sur le sol. Or, dans les mines de charbon où se produit le phénomène en question, les eaux courantes se chargent, durant le jour, de la poussière charbonneuse que fait naître le travail des ouvriers; les gouttes d'eau qui tombent du plafond déposent donc des matières sales et noircies. Durant la nuit, au contraire, la poussière a cessé et les eaux ne déposent que les sels blancs qu'elles tiennent en suspension. De là l'alternative régulière de couches noires et blanches se succédant six fois du lundi au samedi. On est alors au dimanche; ce jour-là les ouvriers ne descendent pas dans la mine : la couche du dépôt stalagmitaire est donc aussi blanche le jour que la nuit, et doit égaler en épaisseur les deux couches, l'une blanche et l'autre noire, qui se forment dans les vingt-quatre heures de chacun des jours de la semaine.

La nature, comme un historien fidèle, écrit ainsi d'âge en âge, sur les concrétions qu'elle forme, le mouvement industriel de la mine; elle offre un précieux témoignage de l'activité humaine, et semble construire un calendrier irrécusable des jours de travail, des nuits, et du repos des dimanches. Combien de traits de mœurs et de coutumes antiques n'a-t-elle pas dû graver ou peindre par des procédés analogues, et que nous ne savons pas encore lire dans les caractères sans cesse nouveaux et toujours divers qu'elle étale à nos yeux inhabiles!

FÊTES INDIENNES.

PURI ET LA FÊTE DE ROTH EN 1849 (1).

« Quel homme dans l'univers ne connaît Puri (2)? Puri dont le temple élevé perce la nue et sert de signal aux navigateurs! Puri, le grand rendez-vous des peuples! le séjour antique de puissantes divinités! Venez à Puri, venez; vous y verrez des merveilles sans nombre; c'est la ville des dieux et des miracles! » Ainsi vont criant les prêtres voyageurs jusque chez les tribus les plus reculées de l'Inde.

Un amas bizarre de maisons misérables, de shalas, abris destinés aux pèlerins, de monastères, vastes bâtiments aux larges verandas (3), aux murailles ornées de figures; des ruelles sales, tortueuses, étroites, parsemées de puits en pierre et de monceaux de décombres; une rue de cent quarante pieds de large, aboutissant aux parvis du temple, et servant de passage au char de l'idole. Voilà Puri! voilà la grande ville! la ville aux merveilles!

Plus loin, et sur de vastes boulevards de sable, apparaissent les maisons des Européens et des officiers du gouvernement. De là on entend incessamment le sourd mugissement de la mer, dont les vagues énormes recouvrent au loin la plage d'une écume éblouissante.

C'est au milieu d'une contrée « sacrée » que s'élève cette cité « sacrée, » où sont les cinq étangs « sacrés, » vastes réservoirs tout entourés de degrés en pierre, dont l'un, plus célèbre que les autres, porte le nom de Gange-Blanc, parce qu'il est, dit-on, fils du Gange. Parmi les autres lieux sacrés, sont le temple de Loknath avec sa fameuse image de Sib; le grand cimetière de Puri dans les sables, appelé Svorgo Dwar ou porte du ciel; le Norok Dwar ou porte de l'enfer, rive où aborda jadis l'idole révérée de Jogonnath; enfin le Chokrotirtho, petit ruisseau qui se jette dans l'Océan. Mais le principal objet de la vénération publique, c'est le temple de l'idole. De quelque côté qu'on l'aborde, on est arrêté par un mur de vingt pieds de haut, qui l'enferme dans un parvis de six cent vingt pieds de long et de six cents de large. A chacune des quatre faces de ce mur est une vaste porte ouverte aux multitudes. La plus belle, la plus vénérée, la plus fréquentée de ces portes est celle aux Lions, ainsi nommée parce qu'elle est flanquée de lions colossaux; elle sert de passage aux dieux et termine le Boro Dando (1). Vis-à-vis et à quelque distance, au milieu de la rue, s'élève une colonne de basalte noir, haute d'environ quarante pieds, et surmontée du dieu Honuman (2). Légère, gracieuse, cannelée, cette colonne forme un singulier contraste avec tout ce qui l'entoure : c'est un monument grec au milieu de monuments indous.

Entré dans le parvis, le pèlerin y découvre, non pas un, non pas deux ou trois temples, mais plus de cinquante temples dédiés, non pas à toutes les divinités de l'Inde, les divinités de l'Inde sont trop nombreuses, mais aux principales de ces divinités. Le plus remarquable de tous est le Boro Dewal ou grand temple, imposante tour de deux cents pieds de haut et de quarante-deux pieds de face. Là, sur une vaste plate-forme toute de marbre, et appelée Rotnosinghason ou trône des bijoux, résident, d'âge en âge, trois divinités : Jogonnath, son frère et sa sœur. Trois bâtiments pyramidaux complètent ce temple : le Mukhsala, le Bhog Mondop, et le Jogomohon, plus petit que les deux autres, et placé au milieu.

C'est dans le Bhog Mondop que les prêtres apportent chaque jour la nourriture destinée aux pèlerins, et dans le Jogomohon (les délices du monde), que les jeunes bayadères réjouissent par leurs danses les prêtres et les dieux.

Tout l'édifice, à l'intérieur comme à l'extérieur, est couvert de figures diverses : ce sont des éléphants, des griffons, des monstres de toute espèce.

Dans le dos de la statue, assurent les Indous, existe un talisman. Suivant les uns, c'est un os de Krishno ou un Salgram (3); suivant d'autres, c'est une boîte de vif-argent. On prétend que chaque fois qu'on fait une nouvelle idole, on choisit un jeune enfant des environs de Puri pour transporter le précieux trésor de l'ancienne idole dans la nouvelle, et que, l'opération faite, l'enfant meurt dans l'année.

L'établissement qui ressortit au temple est immense; il comprend trente-six classes principales d'officiers de l'idole; environ six cent quarante personnes n'ont pas autre chose à faire que de la servir. Le Khatsaj mecap lui fait son lit; le Pasupalok la réveille chaque matin; le Mukh prokhyalok poriari lui présente un cure-dents et de l'eau pour se rincer la bouche; le peintre lui colore les yeux, un autre lui prépare son riz, un autre lui présente les plats, le Dhua lave son linge, le Changra tient l'inventaire de ses robes, le

(1) Extrait d'un écrit anglais intitulé : *Visite du missionnaire A.-F. Lacroix au temple de Jogonnath*, en 1849; traduit sous le titre de : *Voyage du missionnaire Lacroix*, etc., et précédé d'une notice sur ce missionnaire par William Pétavel, étudiant en théologie. Neuchâtel, 1851.

Dans le premier volume du *Magasin pittoresque*, page 41, nous avons déjà inséré un article sous le titre de *Procession à Jaggatnatha :* nous le complétons aujourd'hui en publiant les détails donnés par M. Lacroix, beaucoup plus récents. Un fait très-notable est que, grâce à l'influence européenne, les sacrifices humains aux dieux indiens ont cessé.

(2) Ville de 30 000 habitants, située à 100 lieues de Calcutta, sur la côte de la province d'Orissa.

(3) Espèces de galeries légères, couvertes d'un tissu de joncs ou d'une toile. Les verandas de ces monastères sont élevés de quelques pieds au-dessus de la rue, et sont souvent ornés d'un petit modèle du temple de Jogonnath, surmonté du Tulsi, arbre sacré.

(1) Ou grande rue. — (2) Dieu-singe. — (3) Pierre sacrée.

Chhattarua lui porte son ombrelle, le Khuntia vient le prévenir de l'heure où commence l'adoration. Pour tant de gens et un si grand dieu, il fallait des prêtres cuisiniers; on en compte quatre cents familles. Il fallait aussi des prêtresses danseuses : il y en a cent vingt. Somme toute, le nombre des prêtres de Jogonnath est d'environ trois mille.

On peut diviser les prêtres de Jogonnath en deux classes : les prêtres sédentaires et les prêtres voyageurs. Les premiers vivent à Puri et n'en sortent jamais; les seconds, appelés Pandas, vont ranimer le zèle des populations indoues et envoient à chaque fête des milliers d'adorateurs; célèbres par la nature même de leurs fonctions, ils ont donné leur nom à leurs confrères, et les pèlerins ne connaissent plus les prêtres, quels qu'ils soient, que sous le nom de Pandas.

Cette armée tout entière, avec le temple et l'idole, a été mise par le gouvernement anglais sous la surveillance immédiate du raja de Khurda. Ce prince est le maître absolu et la terreur des prêtres.

Les prêtres ont mille industries qui leur procurent des sommes considérables; il en est une qui, à elle seule, suffirait pour les enrichir : c'est le commerce de la nourriture sacrée. Apprêtée par les prêtres cuisiniers, présentée ensuite à l'idole qui la sanctifie, cette nourriture est jetée par monceaux dans le temple, puis vendue comme sainte à la multitude, qui se ferait un crime de manger autre chose à Puri que ce qui a été béni par l'idole. Or, plus de cent mille pèlerins prennent part au banquet, et ce que les prêtres achètent pour deux annas (un huitième de roupie), ils le revendent une roupie.

On célèbre chaque année douze fêtes à Puri. Les quatre principales sont le *Dol*, le *Chondon*, le *Snan* et le *Roth* Jattra.

C'est dans le Snan Jattra que les prêtres, pour purifier les dieux des souillures que leur ont fait contracter pendant l'année l'attouchement et le simple regard de tant de milliers de pécheurs, les hissent sur une haute terrasse, et là les aspergent aux yeux de la multitude; et c'est dans le Roth Jattra ou fête des chars, de toutes la plus célèbre, que les idoles sortent du temple, montent sur les chars et vont passer quelques jours dans le temple de Gondicha qui est à deux milles de distance, à l'extrémité nord du Boro Dando.

Le Roth Jattra commence le second jour du mois bengalais d'Asar, à l'époque où la chaleur est la plus grande, et à l'entrée de la saison des pluies.

Alors apparaissent trois chars dont les dimensions colossales commandent le respect aux multitudes : ce sont ces chars dont la réputation s'étend par delà les mers, et qui ont écrasé sous leurs roues tant de fanatiques adorateurs. Surmontés de vastes dais aux raies écarlates, vertes, jaunes, pourpres, ils paraissent de loin d'une magnificence sans égale, et frappent l'imagination des peuples; mais de près, ce ne sont que des masses bizarres, misérablement ornées.

Le char de Jogonnath a quarante-cinq pieds de haut, et roule sur seize pesantes roues de sept pieds de diamètre; c'est sur la plate-forme qui le termine que siége la divinité. Les deux autres chars ne diffèrent que pour la forme, mais sont un peu moins hauts. Comme le premier, ils sont environnés d'une galerie de huit pieds de large où trépignent des prêtres en délire, qui provoquent par leurs gestes violents et par leurs harangues les transports de la multitude, et qui reçoivent les offrandes qu'on leur jette de tous côtés.

Au jour marqué, après des prières et des cérémonies diverses, on fait sortir les dieux de leur temple d'une manière qui, certes, est peu en rapport avec leur prétendue dignité. L'idole sœur est portée à force de bras; mais c'est avec des cordes attachées à leur cou que l'on voit apparaître à la porte des lions Jogonnath et son frère. Pendant qu'une partie des prêtres tirent ces cordes, d'autres cherchent à maintenir les lourdes divinités debout, ou les poussent par derrière d'une façon si impertinente et avec des gestes si comiques, qu'on dirait que leur unique but est de se divertir et de divertir les spectateurs.

Après mainte aventure, les idoles arrivent à leurs chars. Ici, nouveaux labeurs : les chars sont hauts, et il faut y monter; une sorte de pont de planches qui, du sommet des chars, descend à terre, favorise l'ascension des divinités. On les tire, on les pousse, on s'évertue, et bientôt elles sont placées sur leur trône.

Alors une clameur étourdissante se fait entendre; le délire de la multitude monte à son comble; chacun peut voir, chacun peut saluer les dieux; et que sont-ils ces dieux? Des troncs de six pieds de haut : c'est Jogonnath aux gros yeux ronds, au nez pointu, au corps informe, Jogonnath le hibou, en un mot. C'est son frère aussi effroyable que lui, et sa sœur, véritable soliveau dont l'extrémité offre à peine quelques traits de ressemblance avec une tête humaine.

Quand une fois les idoles sont sur leurs chars, on adapte à Jogonnath des pieds, des mains et des oreilles d'or; puis, avec les gestes les plus cérémonieux, on les ceint d'une écharpe écarlate. Alors il reçoit les hommages du raja qui, environné de toute sa pompe et armé d'un balai magnifique, remplit avec orgueil les fonctions de Chondal ou balayeur du dieu. Ensuite accourent des bandes nombreuses de villageois, appelés Kolabétias; c'est à eux d'aider aux habitants de Puri à traîner les dieux. Outre l'honneur qui leur en revient, une partie de leurs terres est exempte d'impôts. Ces Kolabétias bivouaquent autour des chars, et au signal donné, ils se précipitent sur les câbles énormes qui y sont attachés, entraînent par leur exemple toute la multitude, et bientôt les lourdes machines s'ébranlent et font trembler la terre dans leur course.

La joie frénétique qui éclate sur tous les visages, l'aspect des maisons, des temples, des arbres, des rues où fourmillent des multitudes enthousiastes, le bruit de mille tam-tams, le craquement des chars, les cris éclatants de Hori Bol, qui s'élèvent incessamment au milieu du tonnerre continu de la fête, le raja, son éclatant appareil, ses ombrelles sacrées, ses larges éventails, son imposante garde du corps, les dix éléphants de l'idole aux clochettes retentissantes, à la housse écarlate entrelacée de paillettes d'or, les Pandas à l'œil hagard, aux gestes forcenés, qui hurlent et chantent sur les galeries des chars, le pas pesant et uniforme d'une multitude qui se fraie un passage à travers d'autres multitudes, tout ce vacarme, toute cette pompe et toutes ces misères, tout l'ensemble enfin de cette étrange scène ébranle l'âme, et fait sur elle une impression qu'on ne saurait décrire.

La rapidité des chars varie selon l'état des routes; ils mettent, en général, trois ou quatre jours à atteindre le temple de Gondicha. Là, les dieux se reposent quelques jours, puis remontent sur leurs trônes roulants et rentrent dans leur domaine. Voilà toute la fête de Roth.

Les adorateurs que rassemble Puri, appartiennent à toutes les tribus de l'Inde : vous y voyez des Sikhs (1), des Mahrattes (2), des Indostanis, des Telingas (3), des Malabars (4), des Oriyas, et surtout des Bengalais.

Les femmes forment au moins les deux tiers de l'assemblée. Ces malheureuses, veuves pour la plupart, sont toutes contentes d'échapper à l'esclavage qui pèse sur elles dans les familles de leurs maris défunts; et ces familles, il faut le

(1) Nation du Penjab, célèbre par les sanglantes batailles qu'elle a récemment livrées aux Anglais.

(2) Les Mahrattes sur la surface du Décan, guerriers enthousiastes et intrépides, jadis redoutés de l'Inde entière et des Anglais eux-mêmes. Leur empire n'a été définitivement détruit qu'en 1818.

(3) Les Telingas occupent le centre de la côte orientale du Décan.

(4) Peuple commerçant et navigateur sur la côte occidentale du Décan.

dire, sont parfois assez barbares pour les encourager à entreprendre un pèlerinage dont on espère qu'elles ne reviendront pas. Comment alors résister aux promesses magnifiques que viennent leur faire les prêtres voyageurs, et ne pas se laisser éblouir par les merveilles sans nombre qu'ils les invitent avec instance à venir contempler? A les entendre, les pèlerins, qui sont attelés au char de Jogonnath, ne sont qu'une simple garde d'honneur. Ce char roule tout seul, poussé par une force intérieure, émanée de Jogonnath lui-même. Le dieu dévore chaque jour mille livres de nourriture. Il a sur le foyer de sa cuisine neuf grands vases posés l'un sur l'autre, et, chose admirable! alors même que la chaleur est la plus ardente, ce n'est que dans le neuvième que les aliments se cuisent; ils restent crus dans les huit autres. Il n'y a pas d'ombre dans le temple; on n'y entend pas le bruit de la mer, bien qu'il retentisse au portail, etc., etc.

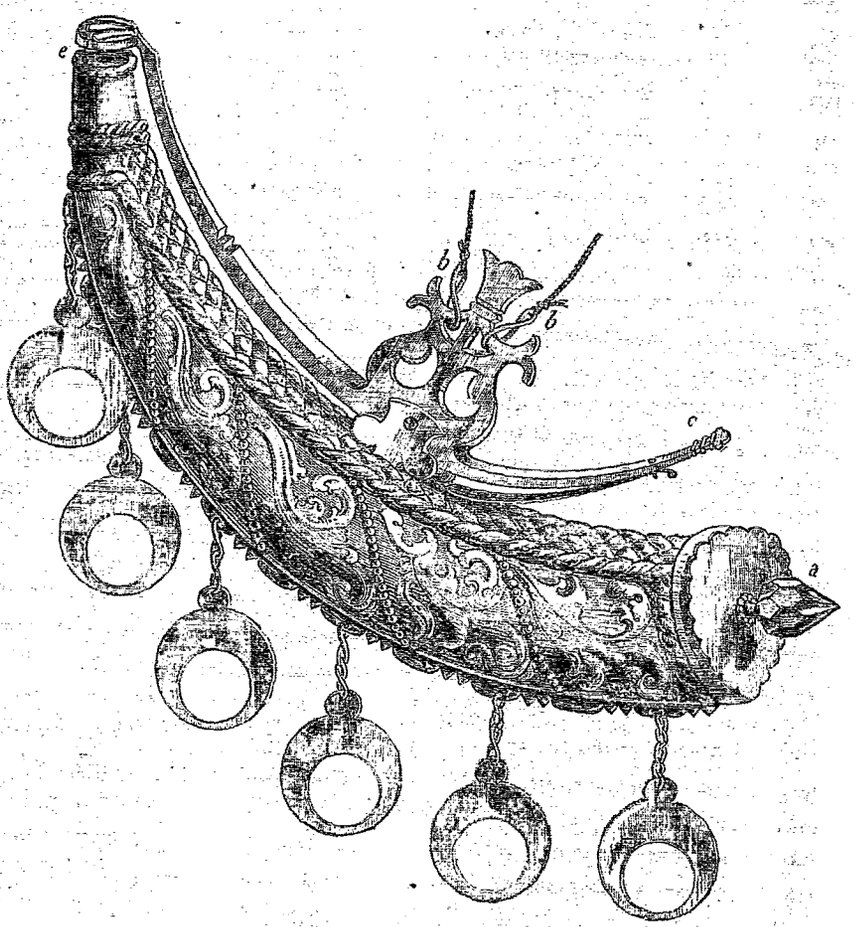
Le nombre des pèlerins varie chaque année : on en compte de quatre-vingt mille à deux cent mille et plus (1).

Aucun pèlerin, en 1849, ne se jeta sous les roues des chars; le fanatisme des anciens âges tend à disparaître, et malheur aux prêtres indiens s'ils s'avisaient d'en désirer trop vivement le retour. Le gouvernement anglais les a rendus responsables du sang versé dans les fêtes. Mais il est un autre sacrifice qui se renouvelle impunément chaque année : c'est celle de ces milliers d'hommes qui viennent périr sur les routes et sur les places de la ville sainte; c'est surtout ce nombre infini d'âmes immortelles qu'avilit un culte dégénéré.

ART ARABE.

Voy. 1851, p. 252.

On nous envoie d'Algérie les dessins de quelques objets servant à des usages communs. Le goût, l'élégance, la richesse d'ornementation qui distinguent ces petites œuvres d'art nous engagent à les publier. Les différentes nations ne peuvent que gagner à des communications et à des échanges



Amorçoir arabe en argent. — Grandeur naturelle.

de cette nature. Si habiles que nous soyons dans tous les travaux d'orfévrerie et de bijouterie, nous pouvons encore faire plus d'un emprunt utile à l'imagination arabe.

I. — AMORÇOIR EN ARGENT.

On remplit cet amorçoir, pris aux Béni-Abbès lors de l'expédition du maréchal Bugeaud en Kabylie, en dévissant le bouchon à pans coupés *a*. En *b* viennent se rattacher les cordons qui servent à le suspendre. Le pouce, en s'appuyant en *c* sur le levier coudé, fait découvrir l'orifice *e*, par lequel la poudre s'échappe dans le bassinet.

Le travail est fait au repoussé. Les feuilles, de même que tous les dessins de l'amorçoir, sont d'un relief amolli par suite du fréquent usage que l'on a fait de l'instrument.

(1) En 1833, sur la foi d'anciens voyageurs, nous avions porté ce nombre à douze cent mille : évidemment la foi indienne s'affaiblit.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,
rue Jacob, 30, près de la rue des Petits-Augustins.

Imprimerie de L. MARTINET, rue et hôtel Mignon.

LES AGES.

Voy. l'Enfance, p. 1; la Jeunesse, p. 105.

III. — L'AGE MUR.

Composition et dessin de Tony Johannot.

Les années d'aspiration et d'espérances sont déjà loin; l'homme a revêtu ses armes, il est entré dans la lutte, il a connu l'amertume des revers et la joie des triomphes; son front jadis uni et lumineux comme un ciel d'été, s'est chargé des nuages de l'automne. Cette carrière dans laquelle il entrait en écoutant le chœur des fées de la jeunesse, il la parcourt aujourd'hui aux rudes commandements de la réalité.

Il voudrait en vain, parfois, remettre au pas son coursier,

et s'arrêter sous les ombrages ; le voyage est commencé ; il faut qu'il le continue. Que le vent souffle, que la foudre gronde, que l'ennemi montre, au coude du carrefour, le scintillement de sa lance, peu importe ! le soldat de la vie va devant lui, l'œil fixé sur une étoile qui brille jour et nuit.

Age redoutable des responsabilités suprêmes ! moment d'action qui classe définitivement, rachète ou achève la renommée du jeune homme et assure celle du vieillard !

Que d'épreuves, mais aussi quels encouragements ! Si le combattant revient endolori par les coups, brisé de fatigue, le cœur lourd d'inquiétudes, là-bas, au haut de la montée, il aperçoit la tourelle qu'habite la famille, et à cette pensée toutes ses douleurs s'adoucissent. Autrefois il n'était qu'un voyageur solitaire que nul n'attendait ; maintenant des regards épient le chemin par lequel il arrive, et des cœurs courent à sa rencontre.

Jusqu'alors protégé, voilà qu'il protége à son tour ; il tient dans sa main la sûreté et le bonheur d'êtres chéris qui paient ses bienfaits en tendresse ; il est devenu leur providence visible ; après Dieu, c'est lui qu'ils nomment dans la joie ou la tristesse, qu'ils appellent dans le danger.

C'est cette mission qui ennoblit tous ses efforts ! que seraient la vigueur et l'intelligence de l'homme dépensées pour lui-même ? où en trouverait-il le renouvellement ? quelle sympathie éveilleraient-elles dans nos âmes ? Si l'activité de l'âge mûr excite involontairement une sorte de respect, c'est qu'on la sent protectrice pour ce qui s'élève à son ombre. Isolez le guerrier, dont le crayon de l'artiste vous a reproduit l'image, il ne vous rappellera que la force brutale ; mais ôtez le casque et l'épée pour les remettre aux mains d'un enfant, étendez ces deux bras bardés de fer sur les épaules de cette femme et de cette petite fille, vous aurez l'âge mûr dans son plus digne caractère, c'est-à-dire soutenant les faibles de sa force et les réjouissant de son amour.

LES CINQ SENS.

Voy. p. 10.

II. LE SON, L'OREILLE, ET LE SENS DE L'OUÏE.

Le son. — Un son est le résultat des vibrations d'un corps quelconque, solide, liquide ou gazeux, ébranlé par une force mécanique. Quelquefois ces vibrations sont invisibles, souvent elles ne le sont pas : ainsi nous pouvons voir le mouvement de va-et-vient d'une corde tendue de violon ou de basse écartée avec le doigt, puis abandonnée à elle-même. En posant la main sur une cloche, nous sentons les vibrations du métal sonore. Ces vibrations se communiquent à l'air qui les transmet à notre oreille. L'air lui-même peut jouer le rôle du corps vibrant, et devenir le point de départ des ondulations qui arrivent à l'organe auditif. Dans une flûte, dans un tuyau d'orgue, c'est la colonne d'air qui remplace la corde du violon ou le métal de la cloche.

On distingue trois qualités dans un son : son *intensité* ou sa force, sa *hauteur* ou son acuité, et son *timbre*.

L'intensité ou la force d'un son dépend de l'étendue des vibrations du corps sonore. Il est facile de s'en assurer. Déviez seulement faiblement une corde de basse, de violon, de guitare ou de harpe, le son sera faible ; tirez-la fortement, de manière à augmenter l'amplitude, c'est-à-dire la grandeur de ses oscillations, et le son sera fort ou intense. De même le violoniste pousse rapidement l'archet en l'appuyant sur la corde quand il veut produire le plus grand son possible. Pour obtenir le même résultat, le pianiste frappe sur la touche, le sonneur sur la cloche, le flûtiste souffle de tous ses poumons, et le tambour bat à tour de bras.

La hauteur ou l'acuité du son, ou le ton, dépend du nombre de vibrations que le corps sonore exécute dans un temps donné, une seconde, par exemple. Une expérience bien simple permet de s'en assurer. Faites vibrer une corde de basse ou de contre-basse, ou une corde à boyau quelconque faiblement tendue : les oscillations ne seront pas assez rapides pour ne pas être parfaitement distinguées par l'œil, et le son sera bas relativement à la grosseur et à la longueur de la corde. Faites, au contraire, vibrer la chanterelle, c'est-à-dire la corde la plus fine du violon, vous distinguerez difficilement les vibrations, parce qu'elles sont trop rapides : aussi le son est-il aigu. Les physiciens se sont beaucoup occupés des limites entre lesquelles un son musical était perceptible, c'est-à-dire entre lesquelles on pouvait saisir sa position dans la série des intervalles musicaux. Autrefois on pensait que le son musical le plus bas était celui de 32 vibrations par seconde ; maintenant on l'abaisse à 16 ; au-dessous de cette limite, il y a bruit, mais non plus son. L'incertitude de cette limite, variable pour chaque individu, provient de ce qu'il n'est pas certain que l'oreille ne perçoive pas l'octave de ces sons graves au lieu de les percevoir eux-mêmes. Pour les sons très-aigus, il existe une autre difficulté : c'est la faiblesse, le peu d'intensité des sons très-élevés. L'habile acousticien M. Marloye a fait entendre à l'auteur de cet article un son de 60 000 vibrations par seconde ; il le produisait en frottant une verge métallique avec un archet de violon. Ce son était tellement faible qu'il était difficile à entendre, et tellement aigu qu'il produisait sur l'oreille une impression douloureuse. M. Despretz a entendu des sons de 73 000 vibrations ; mais c'est là une limite extrême qu'un long exercice de l'oreille parvient seul à atteindre. Les sons que l'oreille perçoit et apprécie aisément commencent environ à 100 vibrations par seconde, et vont jusqu'à 20 000 vibrations. Ainsi le *do* le plus bas d'un piano à six octaves et demie est de 128 vibrations ; le plus aigu, de 8 192.

Le principe fondamental de l'harmonie, c'est que les combinaisons de deux sons les plus agréables à l'oreille sont celles où les nombres de vibrations sont dans un rapport très-simple : ainsi, dans l'octave, le nombre des vibrations de la note aiguë est le double de celui de la note grave ; c'est le rapport de 1 à 2. Sur un piano, le *do* le plus grave étant de 128 vibrations, celui immédiatement au-dessus est de 256. L'accord de la quinte est exprimé par le rapport de 2 à 3 ; celui de la tierce, de 4 à 5 ; celui de la quarte, de 3 à 4. Tous ces rapports sont simples, et les accords correspondants sont agréables à l'oreille ; l'accord de septième, au contraire, qu'elle ne supporte jamais sans préparation, est exprimé par le rapport compliqué de 8 à 15, et celui de seconde par celui de 8 à 9 ; rapports moins simples que celui des accords d'octave, de quinte, de tierce et de quarte.

La troisième qualité d'un son, c'est le timbre. Le timbre dépend de la nature du corps vibrant : une cloche d'argent a un timbre différent d'une cloche de cuivre ; celui d'un tambour ne ressemble point à celui des cymbales. Parmi les instruments du même genre, il n'en est point deux dont le timbre soit le même : le son d'un violon neuf est aussi dur, aussi désagréable que celui d'un vieux violon de Stradivarius ou de Guarnerius est doux et agréable. Mais c'est surtout la voix humaine qui nous présente une variété de timbres réellement infinie : on peut dire que chaque individu a un timbre de voix différent. Le timbre uni à la justesse fait le charme principal du chant.

Les ondulations de l'air qui constituent le son se propagent avec une vitesse qui a été mesurée. Dans de l'air à la température de zéro, le son a une vitesse de 332 mètres par seconde ; il se propage moins vite dans un air plus froid, et plus vite dans un air plus chaud.

Ces préliminaires sont suffisants pour que nous puissions passer à l'histoire de la perception du son, ou de l'audition.

L'oreille. — L'oreille, qui est destinée à percevoir, distinguer et combiner les sons, est l'appareil le plus compliqué de notre organisation. Le rôle de chacune de ses parties n'est

pas encore bien connu; nous essayerons néanmoins de donner une idée de sa structure et de ses fonctions.

En dehors de la tête, le pavillon de l'oreille paraît avoir un double but : d'abord, de faire converger tous les rayons sonores vers le trou de l'oreille; cela est si vrai que les différents cornets acoustiques dont se servent les personnes affligées de surdité ne sont que des conques de l'oreille agrandies et évasées; tout le monde sait aussi qu'en plaçant la main derrière l'oreille de manière à agrandir le pavillon de l'oreille de toute la surface de la main, on entend mieux la voix d'un orateur éloigné ou doué d'un faible organe vocal. Le second usage du pavillon de l'oreille, c'est d'entrer lui-même en vibration et de communiquer le son aux parois de la tête; le cartilage élastique dont il se compose remplit merveilleusement cette indication.

Réunies par la conque de l'oreille, les ondes sonores pénètrent dans le trou de l'oreille, orifice extérieur d'un canal qui pénètre dans le crâne et aboutit à une membrane tendue sur un châssis comme la peau d'un tambour : c'est la *membrane du tympan*. Toutes les vibrations sonores aboutissent à cette membrane et l'ébranlent. Son rôle consiste donc à transformer les vibrations d'un fluide élastique, de l'air, en vibrations d'un corps solide, d'une membrane. Cette membrane forme en dehors une cavité semblable à celle d'un tambour, et qu'on nomme la *caisse du tympan*. Une chaîne de petits os articulés entre eux traverse cette caisse : le premier, appelé le *marteau* à cause de sa ressemblance avec cet outil, est fixé à la membrane du tympan; le dernier, l'étrier, est appliqué sur une ouverture appelée la *fenêtre ovale*. Cette chaîne d'osselets transmet les vibrations de la membrane du tympan à celle qui ferme la fenêtre ovale.

La caisse du tympan est remplie d'air; cet air y pénètre par la *trompe d'Eustache*, canal qui vient s'ouvrir dans l'arrière-gorge, derrière le voile du palais. Grâce à ce canal, l'air qui remplit la caisse et presse en dedans la membrane du tympan est toujours en équilibre avec celui qui la comprime au dehors. Si l'équilibre est momentanément rompu, la membrane est refoulée en dedans ou en dehors, et il y a légère douleur et surdité passagère. Ainsi, quand on s'élève rapidement sur une haute montagne, la pression de l'air extérieur sur la membrane du tympan diminue, et, avant qu'une partie de l'air renfermé dans la caisse se soit échappée par la trompe d'Eustache, la membrane est refoulée en dedans : de là une sensation pénible dans l'oreille. Celui qui descend dans la cloche de plongeur, ou se place dans l'appareil à air condensé, éprouve des effets opposés.

Nous avons suivi les ondes sonores jusqu'à la fenêtre ovale, ouverture fermée par une membrane tendue au devant d'une seconde cavité, plus petite que la caisse du tympan et désignée sous le nom de *vestibule*. Ce vestibule est l'organe essentiel et fondamental de l'audition, celui qu'on retrouve chez tous les animaux doués du sens de l'ouïe; il forme l'entrée d'un *labyrinthe* composé de trois *canaux semi-circulaires* ou recourbés en forme de fer à cheval, qui viennent s'ouvrir dans la cavité du vestibule par cinq ouvertures. Une partie du nerf auditif parcourt et remplit le labyrinthe et le vestibule, plongée dans un liquide transparent qui la sépare des parois osseuses. Le labyrinthe existe non-seulement chez l'homme, mais chez tous les animaux vertébrés, jusqu'aux poissons inclusivement.

Le nerf auditif, contenu dans le vestibule et les canaux semi-circulaires, recevant l'impression des vibrations sonores qui lui sont transmises successivement par la membrane du tympan, la chaîne des osselets, la membrane de la fenêtre ovale et le liquide du labyrinthe, transmet la sensation au cerveau, siége de l'intelligence, qui peut juger la force et la direction des sons. Mais l'homme et les animaux supérieurs sont doués en outre d'un organe en forme d'hélice, appelé le *limaçon*, pourvu intérieurement d'une lame spirale sur laquelle vient s'étaler la plus grande partie du nerf auditif. La cavité du limaçon communique avec celle du vestibule par une ouverture également fermée par une membrane, et que sa forme a fait désigner sous le nom de *fenêtre ronde*. Les vibrations de la membrane du tympan se transmettent à celle de la fenêtre ronde par l'air contenu dans la caisse du tympan. Le limaçon n'existe que dans l'homme et dans les animaux supérieurs : c'est le complément de l'organe auditif; c'est même, suivant quelques auteurs, la partie musicale du sens de l'ouïe, celle qui nous sert à juger les intervalles des sons, leur justesse, leur tonalité, et leurs combinaisons harmoniques.

Le sens de l'ouïe. — La finesse de l'ouïe est aussi variable chez l'homme que chez les différents animaux. Il est des individus qui perçoivent les sons les plus faibles, et d'autres qui, sans être sourds, n'entendent que les bruits bien caractérisés. La finesse de l'ouïe chez les animaux est souvent merveilleuse. Les chevaux, les renards, les lièvres, les hiboux, sont parmi les mieux doués. Les oiseaux chanteurs entendent et reproduisent exactement les intervalles musicaux; leur chant naturel est juste, et, quand on leur enseigne un air, ils corrigent et perfectionnent leur chant jusqu'à ce qu'ils aient parfaitement répété l'air qu'on leur a seriné. Les perroquets, les sansonnets, les merles, l'oiseau moqueur, imitent et par conséquent distinguent très-bien les sons articulés, le timbre et les intonations. On reconnaît dans la voix d'un perroquet celle de la personne qui l'a instruit.

Chez l'homme, l'organe de l'ouïe est supérieur à tous les autres sens. Notre vue est plus bornée que celle de la plupart des animaux, notre odorat moins fin; mais l'oreille, considérée sous le point de vue musical, est un merveilleux chef-d'œuvre. L'homme possède d'abord la faculté de juger les intervalles des sons, il estime leur justesse. Ainsi, lorsqu'un enfant chante faux, cela peut provenir de deux causes : ou bien son oreille apprécie mal l'acuité relative de deux sons; ou bien il l'apprécie bien, mais sa voix ne sait pas reproduire le son que son oreille a recueilli. Le premier défaut est quelquefois sans remède; le second se corrige par l'exercice, et l'enfant incapable de chanter pourra jouer très-bien du violon ou de la basse, instruments qui exigent une oreille exercée. Chez le véritable musicien, la délicatesse de l'oreille est, pour ainsi dire, sans limites : en effet, la justesse des notes n'est point absolue; elle varie suivant le ton du morceau, et même suivant les notes qui précèdent et qui suivent. Une oreille juste sent toutes ces nuances et souffre lorsqu'elles ne sont pas observées. C'est cette justesse idéale qui fait le plus grand charme d'un chant simple, rendu soit par la voix, soit par un instrument à cordes. Le peu de charme du piano comme instrument chantant provient moins de ce qu'il ne peut pas soutenir un son, que de cette impossibilité matérielle d'atteindre la justesse parfaite dont nous avons parlé. Dans le clavecin, quelle que soit la succession des notes, elles sont toujours identiques à elles-mêmes, et ce tempérament répand sur tout le clavier une justesse douteuse qui n'est rachetée et dissimulée que par l'harmonie des accords. On comprend, d'après cela, comment Paganini disait et pouvait dire que tous les violonistes jouaient faux. La justesse irréprochable de son jeu, au milieu des plus prodigieuses difficultés, est de toutes les qualités de ce grand artiste celle qui a le plus étonné et charmé les véritables connaisseurs.

Si l'oreille humaine n'avait que la faculté de juger parfaitement le rapport des sons et de compter, pour ainsi dire, les milliers de vibrations dont ils se composent, ce serait déjà pour nous un motif suffisant d'admiration; mais son pouvoir ne s'arrête pas là : elle a en outre celui de percevoir et de juger des sons qui viennent simultanément frapper le nerf auditif. Certaines combinaisons harmoniques ont la propriété de l'impressionner agréablement, tandis que d'autres la blessent et l'irritent. Au milieu de ces sons, elle reconnaît celui qui la choque, et demande, pour ainsi dire, son remplacement par un autre qui la charme. Au milieu d'un bruyant

orchestre, un chef exercé distingue une fausse note isolée faite par un seul exécutant tandis que tous les autres jouent juste; et l'on dit que Mozart, entendant des trompettes qui sonnaient faux, en fut si péniblement impressionné qu'il perdit connaissance.

Il existe des individus assez malheureux pour n'éprouver aucun plaisir en entendant une bonne musique. Ce malheur peut tenir à deux causes : ou bien leur oreille mal conformée ne juge pas les rapports des sons et n'est point flattée en percevant des rapports harmoniques. C'est une infirmité analogue à celle des individus dont la vue est mauvaise, ou qui ne distinguent pas les couleurs et les confondent entre elles. D'autres semblent comprendre les combinaisons harmoniques; leur oreille est agréablement impressionnée en entendant frapper des accords sur un piano; mais ils ne sont pas touchés par la musique; elle est pour eux une langue inconnue; elle ne leur rappelle pas des sensations qu'ils ont éprouvées, des sentiments qui les ont agités; ils ne savent pas imaginer le poëme intime que chaque auditeur crée en écoutant une grande composition musicale. Ces hommes-là pèchent par l'imagination ou la sensibilité : il leur faut un sens précis, des images réelles, des sentiments traduits par des mots, c'est-à-dire par la langue des idées et des faits, langue aussi incapable de rendre les sensations et les sentiments que la musique est impropre à reproduire des idées positives et à faire comprendre des raisonnements.

Lorsque l'âme, par l'intermédiaire de l'oreille, a appris à connaître les sons et leurs combinaisons, l'organe auditif peut s'oblitérer sans qu'elle cesse d'entendre mentalement et de créer des sons. On peut penser des sons comme on pense des nombres : c'est ainsi que le plus grand musicien des temps modernes, Beethoven, devenu sourd avant quarante ans, n'a pas entendu matériellement la plupart de ses immortelles compositions; mais son âme créait ces chants sublimes et ces divines harmonies qui, mieux que la parole, transmettront à tous les âges et à tous les peuples les sentiments qui animèrent ce grand poëte. Le sort l'avait privé de l'organe matériel de son art; mais la nature l'avait doué du génie, principe divin indépendant des organes qui nous mettent en rapport avec le monde matériel.

MUSÉE DE CLUNY.

Voyez 1850, page 241.

ORFÉVRERIE DU SEIZIÈME SIÈCLE. — AIGUIÈRE SCULPTÉE PAR FRANÇOIS BRIOT.

La hauteur du vase que nous reproduisons est de 30 centimètres; le périmètre, de 45; le diamètre du bassin, de 45.

La forme de l'aiguière est légèrement ovoïde; elle est divisée en trois zones; celle du milieu est elle-même divisée en trois compartiments, dans chacun desquels est représentée une des trois vertus théologales : la Foi, l'Espérance et la Charité. C'est la Foi qui paraît sur la face choisie par le dessinateur. Elle est représentée devant un autel, tenant d'une main les Écritures, et de l'autre la Croix; elle foule aux pieds une tête de mort. L'Espérance et la Charité sont représentées avec leurs attributs ordinaires : l'ancre pour la première; la corne d'abondance et les enfants pour la seconde.

Les deux autres zones sont ornées de figures de fantaisie, chevaux ailés, mascarons, génies, etc. Le col est orné de deux mascarons; sur la partie supérieure de l'anse est une femme en cariatide. Le pied est orné de deux bordures godronnées (*godrons*, petites entailles).

La décoration du bassin est encore plus remarquable que celle de l'aiguière; l'artiste y a déployé toutes les ressources de son art, en même temps que toutes les richesses de son imagination.

L'idée dominante, c'est que la tempérance est nécessaire à l'homme qui veut exceller dans les arts et les sciences : aussi la figure de cette Vertu est-elle représentée au centre du bassin, sur cette partie éminente que les gens de l'art nomment l'*ombilic*, et qui était destinée à recevoir le pied de l'aiguière.

Musée de Cluny. — Aiguière en étain, par François Briot. — Dessin de Thérond.

L'artiste, qui tenait à ce qu'il n'y eût pas d'équivoque sur sa pensée, n'a pas dédaigné de placer en légende les noms de toutes ses figures allégoriques. On lit donc TEMPERANTIA autour de ce sujet principal; on y voit représentée une femme assise au milieu d'un paysage riant; elle tient d'une main une aiguière, et de l'autre une coupe; les accessoires qui l'environnent sont autant d'allégories ingénieuses que nous nous contenterons d'indiquer, mais qui toutes font allusion aux bienfaits de l'eau : une faucille, symbole de la moisson; le trident de Neptune; le caducée de la Paix; le flambeau de l'Amour brisé par la Tempérance. Autour de l'ombilic, dans d'élégants cartouches séparés par des cariatides, sont les quatre éléments. L'Air est représenté par Mercure; l'Eau, par la nymphe d'un fleuve; la Terre, par une belle femme couchée et tenant des épis; le Feu, par un Mars assis, tenant d'une main la foudre et l'épée pour indiquer les propriétés destructives de cet élément, dont un four à chaux, d'où s'échappent des flammes, exprime l'action utile. On distingue aussi une salamandre, cet animal fabuleux qui

avait, disait-on, le don de vivre dans le feu. Le plat bord du bassin est occupé par huit cartouches que séparent des motifs où la fantaisie se marie souvent à des allégories qu'il serait trop long d'expliquer toutes, mais qui ne sont cependant pas arbitraires. Quant aux huit compositions, elles font suite à cette idée principale, que la tempérance

Musée de Cluny. — Bassin de l'aiguière, par François Briot. — Dessin de Thérond.

féconde la science. En effet, ces huit compositions sont consacrées aux sept arts libéraux et à Minerve, c'est-à-dire à la sagesse divine qui les inspire tous.

A l'époque où nous supposons que cette aiguière a été exécutée, pendant la seconde moitié du seizième siècle, les idées du moyen âge étaient loin d'être complétement oubliées. Les dieux de l'Olympe, ressuscités par les écrivains de la renaissance, se mêlaient bien déjà au cortége plus sévère de cette muse du moyen âge, encore si peu connue, que l'on appelle la *Scolastique;* mais, tout en s'écartant des doctrines de l'*école*, on n'avait pas encore désappris ses formules. Ainsi, pour ne parler que de ce qui concerne notre sujet, on comptait encore quatre éléments et sept arts libéraux; mais déjà les sept arts libéraux, qui paraissent sur notre bassin, ne sont plus précisément ceux que l'on enseignait au neuvième siècle dans les écoles de Paris.

Dans la célèbre classification des arts et des sciences, appelée le *Trivium* et le *Quadrivium*, ou *les Sept arts libéraux*, classification attribuée par M. B. Hauréau, dans sa savante Histoire de la Philosophie scolastique, à Marcianus Capella, écrivain du cinquième siècle, les trois arts du *trivium* (trois voies menant à la vérité) sont la grammaire, la

Portrait de François Briot, ciselé par lui sous le fond du bassin.

dialectique et la rhétorique; les quatre sciences du *quadrivium* (quatre voies) sont la géométrie, l'arithmétique, l'astrologie et la musique. Ici les trois arts sont les mêmes, et ils sont rangés dans le même ordre ; mais les sciences sont classées différemment. La musique est ici la première science ; on considéra, en effet, longtemps cet art comme l'une des connaissances humaines les plus importantes ; mais le changement le plus remarquable, c'est que la géométrie a disparu, confondue avec l'arithmétique ou avec la musique, pour faire place à l'architecture, sans doute à cause de l'éclat de l'architecture de la renaissance, qui devait si longtemps faire dédaigner les merveilles du moyen âge.

La Grammaire, le premier des arts dans les idées de l'école, est représentée par une femme qui tient une fontaine, c'est-à-dire la source de toute science. La Dialectique a un livre ouvert devant elle ; de la main droite, elle tient un rouleau ; de la gauche, quatre clefs qu'elle cache derrière elle ; ces clefs sont celles qui ouvrent les portes de l'entendement humain. La Rhétorique tient un cœur enflammé, et pose la main gauche sur son propre cœur pour indiquer que la véritable éloquence vient du cœur. La Musique tient une mandoline, l'Arithmétique une horloge, l'Architecture une équerre et un compas, l'Astrologie un astrolabe.

François Briot, auteur de ce chef-d'œuvre d'orfévrerie, n'a été longtemps connu que des rares amateurs qui possèdent des exemplaires en étain de ce bassin et de cette aiguière. Il a eu la précaution de signer son œuvre ; mais sa signature se cache modestement sous le fond du bassin, qu'il faut retourner pour la lire autour d'un médaillon offrant le portrait de l'artiste, modelé par lui-même. Nous reproduisons ce curieux médaillon : Briot y est représenté dans le costume élégant et sévère de la fin du seizième siècle ; il porte les cheveux et la barbe courts, un collet presque uni ; et un pourpoint très-simple. Ce portrait est fait hardiment ; la pose et la physionomie annoncent un homme énergique et intelligent ; on lit autour : *Sculpebat Franciscus Briot* (François Briot sculptait). Nous avons fait dessiner ce précieux monument au Musée de Cluny ; nous en connaissons une seconde épreuve en étain dans le célèbre cabinet de M. Charles Sauvageot. Il est probable que l'original, fait en cire, avait été exécuté en argent pour quelque prince ou seigneur, et reciselé par l'auteur. C'était au moyen d'un moule pris sur cet exemplaire *prototype* que l'on multipliait les épreuves en étain, semblables à celle qui vient de nous occuper.

François Briot était-il le parent de Nicolas Briot, l'un des premiers graveurs de médailles du dix-septième siècle ? C'est ce que nous ignorons. Mais il est possible de supposer que ces deux artistes, qui se suivent de si près dans l'ordre du temps et qui furent tous deux de grands maîtres, n'étaient pas étrangers l'un à l'autre.

LE TESTAMENT DE MANCIO SERRA,

QUI PERDIT AU JEU LE SOLEIL D'OR DU TEMPLE DE CUZCO.

Extrait d'une chronique écrite au Pérou.

Mancio Serra était un rude *conquistador*, âpre au gain et prompt au jeu. Compagnon de Christophe Colomb et possesseur de la pépite d'or gigantesque sur laquelle on servait jadis, à Saint-Domingue, un sanglier rôti tout entier, il l'eût jouée. Compagnon de Francisco Pizarre, il eut un moment en sa possession le soleil du temple de Cuzco ; il trouva le moyen de le perdre en une seule nuit, au jeu de dés sans doute, ou bien à quelqu'un de ces jeux savants dont il est question dans *Lazarille de Tormes*, et où les *naipes* espagnoles, empruntées probablement aux Maures, tiennent toujours le premier rang.

Un vieux proverbe castillan, qui circule encore au Pérou, fait allusion à l'aventure de Mancio Serra ; on dit communément : *Antes de amanecer, perdio el sol* (Il a perdu le soleil avant le lever du jour).

Mancio Serra de Leguizamo le conquistador avait fait merveilles à Tumbes lorsqu'il avait fallu marcher contre les Indiens ; Caxamarca l'avait vu parmi les plus braves lorsque l'on s'était emparé de l'inca ; à Cuzco enfin il n'avait été bruit que de ses prouesses, lorsque les guerres civiles s'étaient déclarées entre les deux partis. Sa renommée s'était répandue par tout le Pérou, et on lui avait concédé le grade de capitaine ; c'était probablement en raison de ce titre qu'on lui avait laissé prendre, comme part de l'immense butin fait à Cuzco, cette espèce de bouclier d'or qui rayonnait dans le temple, et qui, en offrant l'image du soleil, personnifiait la divinité bienfaisante que les Péruviens adoraient. Ce n'était certes pas la perfection du travail que l'on remarquait sur ce disque étincelant qui avait beaucoup touché l'aventurier de Leguizamo ; c'était encore moins le respect qui s'attachait à cette image visible de l'ancêtre vénéré des incas : loyalement pesé dans les balances, le soleil de Cuzco valait deux mille *pesos*, ou environ quarante mille francs, et ce fut cette valeur de fin or sans alliage et bien trébuchant, comme on disait alors, qui donna à la relique péruvienne l'unique prix que pouvait y attacher le compagnon de François Pizarre. Mancio Serra eût possédé l'image d'or du dieu Viracocha qui fut estimée seize à dix-huit mille pesos, il eût eu de plus la lune du temple de Quito et les étoiles qui l'environnaient, que tout eût suivi le même chemin. Le vaillant capitaine fit si bien qu'en 1589 il avait cinq enfants et ne possédait plus un maravédis. A cette époque, il s'intitulait le dernier compagnon vivant de Pizarre, et aussi le plus pauvre des conquérants. Arrivé à ce degré de misère, le vieux conquistador fit un retour sur lui-même et voulut alléger sa conscience. Ne pouvant rien laisser à ses enfants, il prétendit laisser du moins force conseils pieux à l'empereur ; il se sentit plein de commisération pour les Indiens lorsqu'il se trouva hors d'état de les dépouiller ; le 18 septembre 1589, le tabellion de Cuzco, Geronimo Sanchez, reçut son testament. Cette pièce, qui nous a été conservée par l'un de ces chroniqueurs religieux que l'on ne consulte pas assez souvent, est assurément l'un des monuments les plus curieux des conquêtes du seizième siècle, et c'est, dans tous les cas, une preuve pour ainsi dire vivante de la manière dont les *conquistadores* appréciaient leur influence sur les populations désolées.

Dès le premier paragraphe, le capitaine Mancio Serra met à nu les plaies dont il trace ensuite le triste tableau. « C'est à la catholique et royale majesté du roi D. Philippe, dit-il, que je m'adresse ; et voilà, dans ses sentiments chrétiens, ce qu'il faut absolument qu'elle sache, car tout cela tient à la décharge de mon âme... Lorsque nous arrivâmes en ces royaumes, les incas gouvernaient le pays en telle façon, que sur toute leur étendue il n'y avait ni un larron, ni un homme réellement vicieux, ni même une femme adultère ou coupable. On ne permettait à aucun d'eux d'offenser la morale. Les hommes suivaient des occupations honnêtes ou profitables. Les terres, les lieux propres à la chasse et les mines, les pâturages, les maisons et les bois qui en dépendaient, tout, en un mot, était gouverné et réparti de telle sorte que chacun connaissait et conservait son bien sans que nul le lui disputât ou lui intentât de procès. Les nécessités de la guerre, bien qu'elles fussent nombreuses, ne s'opposaient point aux transactions du commerce, ni les opérations commerciales au fait du labourage et à la culture de la terre. Les incas étaient craints, obéis, respectés par leurs sujets ; et comme nous trouvâmes en eux la force, le commandement, la résistance, il fallut, pour les ranger sous la domination de votre couronne, leur enlever biens et richesses par la force des armes... De seigneurs nous les avons donc faits esclaves, ainsi que le peut voir Votre Majesté, et l'intention

qui me meut en adressant cette relation est de décharger ma conscience, parce que je la sens coupable. Et, en effet, nous avons détruit par notre mauvais exemple ces peuples soumis à une si bonne discipline qu'hommes ou femmes ils ne commettaient ni crimes ni excès. L'Indien, qui avait cent mille pesos d'or ou d'argent en sa maison et d'autres Indiens près de lui, laissait tout ouvert, plaçant seulement devant la porte, en travers, un petit morceau de bois comme signe que le maître était absent : personne alors, selon leur coutume, ne pouvait entrer dans l'intérieur ni toucher à rien de ce qui y était ; et quand ils nous virent, nous autres, fermer les portes de nos maisons à la clef, quand ils comprirent surtout que nous agissions ainsi par la crainte qu'ils inspiraient, quand ils s'aperçurent que nous craignions les assassinats... qu'il y avait parmi nous des larrons et des hommes incitant leurs filles et leurs femmes à mal faire, ils nous regardèrent comme bien peu de chose ; et ils en sont venus à telle rupture du devoir, à telles offenses envers Dieu, grâce au fatal exemple qui leur vient de nous, que, passant d'un extrême à l'autre, loin de ne plus faire le mal, il ne leur arrive presque jamais, ou du moins que fort rarement, de faire le bien. Ceci appelle un prompt remède et regarde Votre Majesté, dont la conscience y est engagée : je l'en avertis, ne pouvant mieux faire. Pour moi, je prie Dieu qu'il me pardonne et me concède la force des aveux, voyant que je suis le dernier à mourir parmi les *conquistadores*. Il est au su de tous, en effet, qu'il n'y a plus que moi en ce royaume ou même dehors qui puisse s'appeler ainsi. »

A la suite de cette exhortation, presque éloquente en sa rude simplicité, le conquistador repentant fait les aveux les plus étranges : non-seulement il rappelle qu'il a perdu au jeu le soleil de Cuzco, et que cela est notoire, mais il dit qu'il a possédé jusqu'à douze mille pesos; puis, sans chercher à exciter un intérêt qu'il sent fort bien ne pas mériter, il ajoute : « Je meurs pauvre cependant et chargé d'enfants. Je demande à Votre Majesté qu'elle ait pitié de ma race, et à Dieu qu'il ait pitié de mon âme. »

CHOIX DE SENTENCES ET DE PROVERBES RUSSES.

— Un chemin pour qui fuit, et cent pour qui le poursuit.
— Une bouchée pour un pauvre est un gros morceau.
— Tu recevras une corde, tu rendras une courroie.
— A bonne tête cent mains.
— Avec un morceau de pain on trouve son paradis sous un sapin.
— Ta destinée fût-elle de vivre un siècle, apprends toujours.
— Le pain et le sel ne se querellent pas.
— Le bossu se redresse dans le tombeau, et le méchant sous le bâton.
— Bon silence vaut mieux que mauvaise dispute.
— Mesure dix fois, mais ne coupe qu'une.
— On ne meurt pas deux fois, mais on ne l'échappe pas une.
— On ne sème ni ne plante les fous, ils croissent d'eux-mêmes.
— Le maréchal forge des pinces pour ne pas se brûler.
— Ne vis ni en chancelant, ni en roulant, ni de côté.
— Jeux de chat, pleurs de souris.
— Où va l'aiguille le fil suit.
— Il donne à manger avec la cuillère et crève les yeux avec le manche.
— Il est toujours fête pour un paresseux.
— Mieux vaut être boiteux que toujours assis.
— En parlant peu, tu entendras davantage.
— Douces paroles brisent quelquefois les os.
— Un sot jette une pierre dans la mer, cent sages ne la retireront pas.
— Il s'est accoutumé à verser le vide dans le vide.
— Au festin, à la taverne, beaucoup d'amis.
— On ne nourrit pas les rossignols avec des contes.
— Tout est amer à qui a du fiel dans la bouche.
— Pain en voyage n'est pas fardeau.
— Veux-tu manger du pain, ne reste pas assis sur le four.
— La vieillesse est plus sage que la jeunesse, mais le matin est plus sage que le soir.

Aucun habitant de la Mecque n'est autorisé à élever une maison ou tout autre édifice à une hauteur égale à celle du temple de la Caaba.

UNE PIERRE DE TOUCHE.

Les amis de Fox s'étonnaient souvent de le voir prendre grand souci pour savoir ce que pensait de telle ou telle mesure politique un personnage dont l'intelligence n'avait rien d'élevé, dont les opinions étaient même entachées de vulgarité. Mais on apprit plus tard que l'illustre ministre trouvait dans le lord en question une pierre de touche excellente. « Cet esprit dont on fait si peu de cas, dit-il, est profondément pénétré des passions et des préjugés les plus répandus en Angleterre ; en telle sorte que lorsque je sais ce que pense le lord, je connais l'opinion du plus grand nombre des citoyens de ce pays. »

VIANDE ANGLAISE.

SES DÉFAUTS. — SES QUALITÉS.

Il est généralement passé en proverbe que la qualité de la viande anglaise l'emporte de beaucoup sur la qualité de la viande française. Les touristes qui ont fait une rapide excursion de l'autre côté du détroit en sont revenus pleins d'admiration pour ces énormes pièces de bœuf qui, semblables à des montagnes, se dressent orgueilleusement sur le buffet des tavernes. Les tranches de ces *roast-beef*, artistement coupées, minces à merveille, arrosées d'un jus abondant et richement coloré, sont, pendant un séjour de courte durée, l'objet d'un engouement traditionnel qui est ramené à de plus humbles proportions pour peu qu'on séjourne quelques semaines, et à plus forte raison quelques mois en Angleterre. On finit, en effet, par reconnaître qu'en réalité la saveur et la succulence de la colossale pièce de viande britannique sont loin de l'emporter sur celles de notre petit rôti bourgeois. On finit par trouver qu'en Angleterre le bœuf, le mouton, le veau et le porc frais, ont un air de famille, une uniformité de saveur, et, pour ainsi dire, une nullité de parfum, qui découragent le gourmet. L'abondance de cette chair n'est pas une compensation de ce qui lui manque, et le palais leurré accuse bientôt les yeux de s'être trop fiés à l'apparence. Peut-il en être autrement lorsque tous les animaux sont engraissés artificiellement, après avoir été, pendant une longue suite de générations, préparés à se vite engraisser? Peut-il en être autrement lorsque l'animal est abattu avant d'être arrivé à son âge de maturité? Une viande ainsi faite est nécessairement lymphatique ; elle sent la fabrique et la mécanique humaine ; elle ne peut être aussi succulente, aussi sapide que nos viandes françaises, provenant généralement d'animaux plus mûrs, plus faits, nourris d'herbages et de pacages. Nos animaux s'engraissent par un état de repos et un développement normal de santé à l'âge convenable pour que la chair ait acquis sa maturité. Les animaux anglais sont soumis, au contraire, à un régime qui leur donne une maladie de graisse à l'âge où ils devraient se développer en force selon les lois naturelles.

Ce n'est pas que l'on doive blâmer sous tous les rapports le système anglais! Il tourne au profit de la classe la plus nombreuse. Si en France il y a d'excellente viande, il y en a aussi

de détestable ; en Angleterre, elle est toujours et partout moyennement bonne. La maladie qu'on donne aux animaux a pour résultat de fabriquer à bon marché une chair suffisamment accomplie ; cette rapidité dans la fabrication de la chair, et cette précocité que les races montrent dans l'aptitude à l'engraissement, ne peuvent coexister avec une qualité supérieure ; mais au moins tout l'ensemble de la nation est bien nourri, et chaque homme peut consommer une plus grande quantité de viande.

Nous avons dit que cet excès de graisse développée dans le corps des bestiaux était une maladie. En effet, les animaux soumis au cruel bienfait de cette nourriture *engraissante* perdent les qualités morales qui les caractérisent, et revêtent, pour la plupart, des formes hideuses incompatibles avec leur distinction à l'état de nature. Là où la beauté manque régulièrement et forcément dans la forme, la santé est généralement altérée. On sent instinctivement qu'en principe le beau doit toujours être le frère du bon.

LE COUDRIER AVELINIER OU NOISETIER.

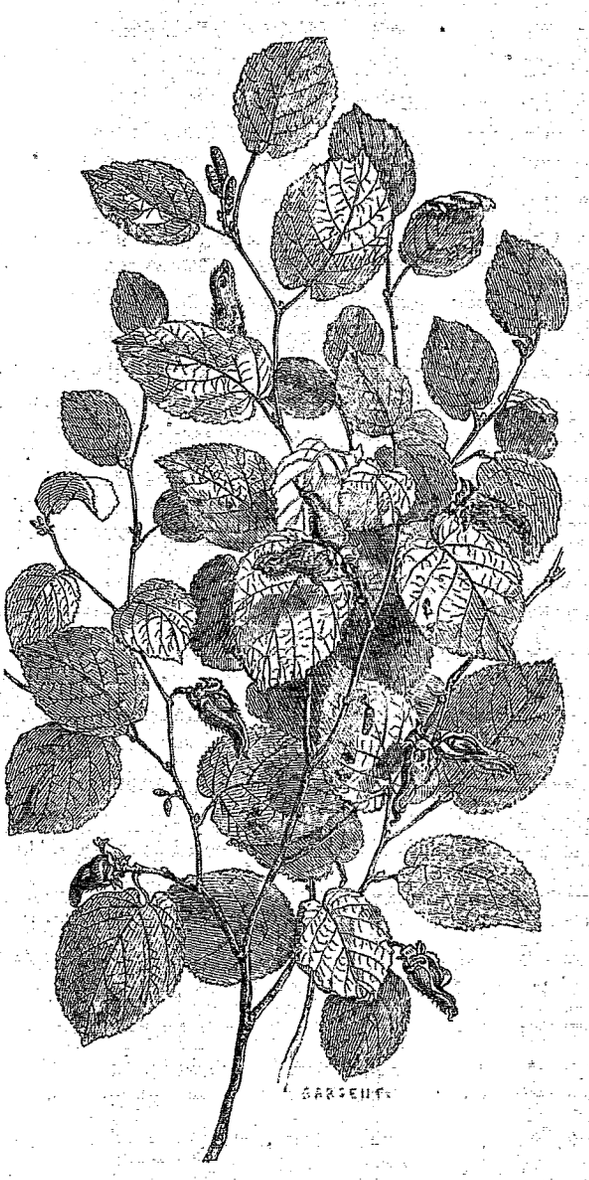
Le coudrier avelinier (*Corylus avelana*) est l'une des variétés cultivées du genre commun Coudrier, que l'on rencontre dans toutes les portions tempérées de l'Europe et de l'Amérique septentrionale. C'est l'arbre qui produit les noisettes. Du temps des Romains, le coudrier avelinier était déjà cultivé à Avelino, dans le royaume actuel de Naples, et de là sans doute est venu le nom d'*aveline* que l'on donne à son fruit. Aujourd'hui on trouve cet arbre dans quelques-unes de nos provinces méridionales, et même en certaines parties de l'Angleterre ; mais c'est en Espagne, sur le revers méridional des Pyrénées, qu'il fournit en plus grande abondance ses meilleurs produits (voy., sur la Junquera, p. 65). Aussi les trois quarts au moins des avelines consommées en Europe viennent-elles de l'Espagne ; elles sont expédiées principalement de Tarragone et de Barcelone.

L'aveline d'Espagne se distingue des autres fruits du même nom par sa grosseur, par sa forme et par sa couleur. En certaines localités, elle atteint jusqu'à la grosseur d'une noix moyenne. Elle est marquée de côtes plus ou moins saillantes à la surface, et elle est globulaire dans son ensemble ; la couleur de sa coquille est foncée. Au contraire, la noisette du coudrier sauvage est petite, ordinairement allongée, à surface plane, et de couleur pâle. D'autre part, la noisette rouge, fournie par un autre coudrier également cultivé, le coudrier franc (*Corylus tubulosa*), a la peau d'un rouge carmin clair ; elle est allongée ; le calice qui l'enveloppe est long lui-même et très-disséqué ; enfin les feuilles de l'arbre qui la produit sont d'un rouge de sang foncé. Cette noisette est, du reste, assez recherchée pour son goût délicat, surtout lorsqu'elle est encore fraîche.

En Espagne, la culture du noisetier avelinier est très-simple. On coupe à rez-terre, tous les dix ou douze ans, les tiges qui, après ce temps, ne produiraient plus que des fruits de médiocre qualité et en petit nombre. Du pied de la tige poussent, la même année, de nombreux et forts drageons qui produisent des fruits dès la deuxième année après celle de la taille. Quant au mode de propagation, il est d'une égale simplicité : lorsqu'on a coupé les tiges trop vieilles et que les drageons ont poussé vers le pied, on couche ceux-ci en terre ; l'année suivante, ils prennent racine, et l'on peut dès lors les séparer de la mère pour les replanter ailleurs. On propage aussi en Espagne l'avelinier par semis : on *stratifie* en terre les noisettes (suivant l'expression des pépiniéristes), c'est-à-dire on les sème en sillons profonds de 6 à 7 centimètres environ, que l'on recouvre d'une pareille épaisseur de terre : cette opération doit avoir lieu dès le mois de novembre, et non pas en mars ou en février ; car les noisettes lèvent difficilement, et il arrive même quelquefois qu'elles ne lèvent pas de toute l'année : alors il faut prendre patience. Le plant peut rester en terre deux ans sans inconvénient.

Ainsi cultivé et propagé, l'avelinier croît avec la plus grande facilité ; peu lui importe que le sol soit calcaire, argileux, rocailleux, meuble ou tout autre, il prospère partout, pourvu qu'il soit dans sa zone, c'est-à-dire celle de l'Italie méridionale, de quelques-unes de nos provinces du Midi, de l'Espagne, etc. Seulement, il est plus convenablement placé le long des murs et contre la lisière des bois ; s'il est en rase campagne, on n'a qu'à prendre la précaution de l'isoler des grands arbres.

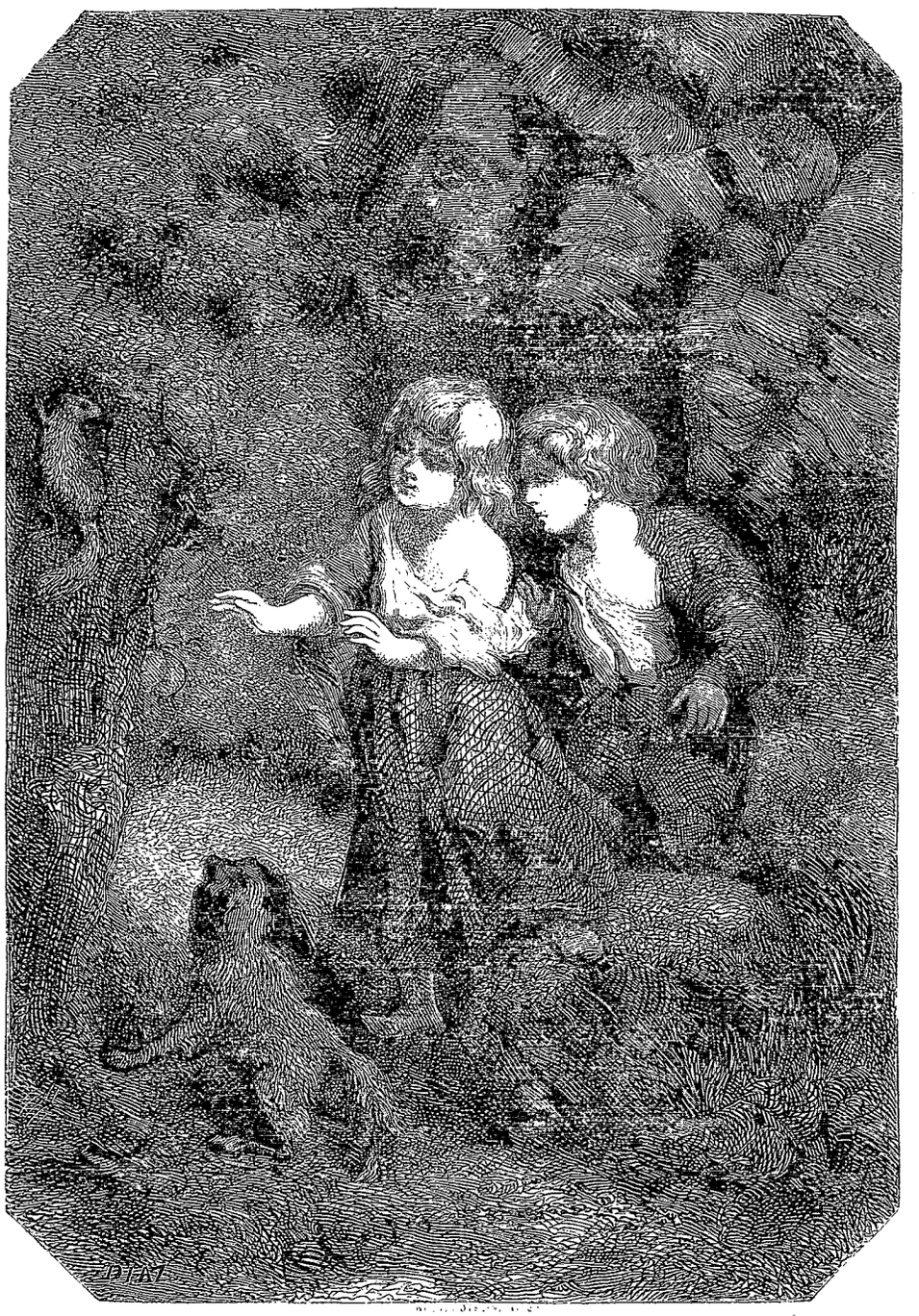
Du reste, l'avelinier n'est pas utilisé uniquement pour son fruit ; sa tige très-flexible, employée, comme celle du coudrier sauvage, pour les ouvrages rustiques, la vannerie, les cercles des futailles, fournit aussi un charbon d'excellente



Noisetier d'Espagne (Corylus avelana).

qualité, d'un grain fin, uniforme dans sa texture, et très-friable, qualités précieuses pour la fabrication de la poudre. Ajoutons que l'on tire de la noisette aveline une huile excellente, mais qui ne peut être longtemps gardée, parce qu'elle rancit rapidement.

L'ÉCUREUIL.



L'Écureuil, tableau de Diaz.

Le frère et la sœur, tête nue, cheveux flottants, à demi vêtus, se sont élancés dans le bois, suivis du chien favori qui partage tous leurs jeux. Ils courent avec des cris de joie sur la mousse des clairières; ils cueillent en passant les noisettes vertes; ils cherchent sous les feuilles les nids gazouillants et cachés; ils arrachent au ruisseau ses bordures de glaïeuls fleuris. Mais tout à coup ils s'arrêtent; ils mettent le doigt sur les lèvres pour se recommander le silence; ils penchent la tête et tressaillent de bonheur! Là, tout près, sur le tronc du vieux chêne, ils viennent d'apercevoir un écureuil.

Tous deux s'avancent à pas suspendus, en retenant leur haleine, les mains en avant, quand le chien se redresse et aboie!... L'écureuil effrayé retourne sa tête fine, aperçoit les petits chasseurs, s'élance et disparaît dans le feuillage.

Le frère pousse un cri de désappointement, tandis que la sœur, la tête levée, les bras tendus, peut à peine retenir ses larmes.

— Réjouis-toi plutôt, enfant, de cette fuite! Qu'aurais-tu fait de l'écureuil que tu espérais surprendre? Ce qu'en a fait le voisin de ta mère: comme lui, tu l'aurais renfermé dans une cage mobile. Dieu lui a vainement donné l'adresse, l'agilité; sa vie se serait consumée à tourner inutilement entre ses barreaux, et, amusée de ses efforts sans résultat, tu aurais en vain garni sa prison des mets qu'il préfère. Aujourd'hui, au contraire, libre et laborieux, il occupe utilement ses journées. Au creux de cet arbre sont ses magasins; plus

haut, le nid où il abrite ses petits; travaillant tout le jour, il peut élever une famille, vivre des fruits de l'été, et récolter des provisions de réserve pour les mauvais jours. Vous le saurez un jour, enfants, quand vous aurez grandi, bien des destinées parmi les hommes ressemblent à celles de ces deux écureuils. Dans le monde aussi vous retrouverez — ici, l'oisif tournant dans un cercle d'inutilités bruyantes et nourri par le maître dont il amuse les loisirs, mais payant cette abondance de sa liberté; — là, le travailleur infatigable, élevant la génération qui doit lui succéder, pourvoyant au présent et prévoyant les nécessités de l'avenir. Alors, j'espère, éclairés par la conscience, vous saurez reconnaître où est le devoir, où est le bonheur, et à l'écureuil en cage vous préfèrerez le libre écureuil des bois.

LE MÉMORIAL DE FAMILLE.

Suite. — Voy. p. 65, 78, 102, 118, 149, 189, 194.

§ 5. *La famille d'autrefois et celle d'aujourd'hui. — Ce qu'il faut donner au père et ce qu'il faut donner à l'enfant. — Réconciliation sur un berceau.*

Je m'étais chargé des affaires de mon père; je veillais au payement de sa retraite et à la rentrée de quelques petites rentes toujours en retard. La succession inattendue d'un parent, mort au fond de la Bourgogne, vint, sinon grossir sensiblement la fortune à administrer, au moins en accroître momentanément les embarras. Il s'agissait d'une douzaine d'arpents de terre partageables entre un grand nombre d'héritiers. Le notaire, préposé à l'exécution testamentaire, me réclama plusieurs pièces indispensables que j'allai demander à mon père.

Marcelle et moi le trouvâmes dans un petit logis qu'il occupait à l'extrémité du faubourg, près des grandes pépinières. De sa fenêtre, il voyait les jardiniers semant sans cesse pour arracher, et arrachant pour resemer. Son œil ne rencontrait qu'une jeune verdure toujours renouvelée, la promesse de forêts dont il ne voyait jamais l'ombrage, et de vergers qui ne devaient fructifier qu'ailleurs.

Il m'avait semblé que ces espérances sans réalisation le fatigueraient à la longue, et qu'il s'ennuierait de cette éternelle enfance de la nature autour de lui; mais il n'en fut rien. Suivant, par la pensée, chaque génération d'arbres enlevés aux pépinières, il voyait les uns grandir en ombrage le long des routes pour le piéton poudreux, baigner de flots de feuillées les collines arides, ou serpenter comme une colonnade verdoyante aux bords des ruisseaux; les autres, enrichir de leurs fruits le jardin rustique, s'étendre en espaliers sur le mur du modeste cottage, faire courir leurs pampres chargés de grappes autour des fenêtres de sa cabane; répandre enfin partout la fraîcheur ou l'abondance.

— Il me semble, disait-il souvent, que je me trouve ici près d'une des sources d'où sortent, pour le monde, les flots de la vie; je les vois sourdre de terre, grandir, se répandre; chacun de ces arbres qui part est à la fois un messager de Dieu et de la civilisation; il va porter au loin, avec sa fraîcheur, son fruit ou son parfum, un don du ciel embelli par l'intelligence humaine. Puis, en y regardant bien, que de choses dans cette collection empruntée à tous les climats! Combien n'a-t-il pas fallu de courageux efforts et de recherches aventureuses pour la former? Ce petit coin de terre résume une partie de l'histoire du monde. A chaque plante qu'il renferme se rattache le souvenir de quelque expédition lointaine ou de quelque nom glorieux. Pour rapporter cette vigne, nos pères ont traversé les monts et arrosé de leur sang les plaines italiques; Lucullus est allé chercher jusqu'au fond de l'Asie, avec l'aigle romaine, ce cerisier fleuri qui blanchit la terre d'une neige de printemps; ces roses de magnolias n'embaumeraient point l'air que nous respirons, si le sublime fou nommé Christophe Colomb ne s'était obstiné à découvrir un monde. Et, sans parler de ces transplantations, que de nouvelles espèces conquises par la culture! Quelles innombrables générations sorties de terre à la voix de l'homme! Chaque jour sa persévérance multiplie ces saints triomphes qui profitent à l'humanité tout entière. Quelles victoires pourraient leur être comparées? Une racine nouvelle qui guérit la famine, une fleur inconnue qui apaise quelque souffrance, ne sont-elles point de plus glorieux trophées que ceux de tous les conquérants? Lequel vous semble avoir mieux rempli sa tâche d'homme ici-bas, de celui qui a fait le plus de bien ou de celui qui a fait le plus de bruit?

Lorsque nous arrivâmes, mon père était à sa fenêtre, suivant du regard les travaux de la pépinière. Il nous fit remarquer de nouveaux agrandissements sur lesquels germaient les semis, et parla avec une sorte d'envie du sort de ces hommes qui gagnaient le pain du jour sous le ciel, au milieu des senteurs de la séve et des chants d'oiseaux.

— Parbleu! le cousin est bien maladroit de n'avoir pas eu ici ses douze arpents de terre, lui dis-je en riant; vous auriez pu vous faire le Cincinnatus de votre part d'héritage.

— J'entends, dit mon père, qui remarqua les papiers que je tenais à la main; tu viens m'en parler.

Je lui communiquai la lettre du notaire en lui montrant les pièces que j'avais pu réunir, et lui indiquant celles qui me manquaient. Il alla à son secrétaire, y prit une liasse de titres, et nous nous assîmes autour du guéridon pour chercher ceux qu'on réclamait.

Mais l'examen se prolongea; chaque papier rappelait à mon père quelque souvenir et amenait quelque récit; enfin je trouvai la dernière pièce cherchée : c'était un extrait de naissance écrit sur un gros papier verdâtre dont l'encre avait jauni, et qui portait le timbre de la vieille monarchie. Je remarquai que, d'après sa date, il avait dû être livré le lendemain même du jour où l'enfant était né.

— Oui, oui, dit mon père en souriant; c'était une précaution de ma digne mère. Notre commerce occupait tous ses instants; mes frères et mes sœurs étaient déjà nombreux; l'excellente femme n'avait point de temps à perdre avec chacun de nous : aussi, dès le lendemain de sa naissance, l'enfant était livré à une nourrice de campagne; elle l'emportait à trente lieues de là avec une layette qui lui servait s'il devait vivre, et un extrait d'âge qui permettait de l'enterrer régulièrement s'il venait à mourir. C'était une précaution de prudence qui permettait de parer à toutes les éventualités. Ma mère n'y manqua pour aucun de ses neuf enfants, et bien lui en prit, car il n'en rentra que cinq au logis; les autres avaient *utilisé leur extrait d'âge*.

— Ainsi, dit Marcelle, vous avez tous été renvoyés de la maison paternelle?

— Pour n'y rentrer que vers trois ans : c'était alors l'usage dans la bourgeoisie; on ne rappelait l'enfant que lorsqu'il pouvait suffire lui-même à ses premiers besoins, et ne point trop embarrasser la famille. Dans ce temps-là on n'avait pas encore ce fanatisme

Des charmants embarras de la paternité.

Vous comprenez que chacun de ces retours de nourrice était un événement! On soumettait le nouveau venu à un examen général; il fallait voir comment il marchait, s'il savait dire bonjour, et jusqu'à quel point il soupçonnait l'existence des fourchettes. Ce premier moment contribuait beaucoup à le classer dans la famille. Une gentillesse pouvait donner bonne idée de son avenir; une gaucherie le vouer d'avance à quelque rôle inférieur. En tout cas, on le reléguait à la cuisine jusqu'à ce qu'il fût en âge d'aller à l'école. Il n'en sortait que pour saluer ses parents, et recevoir, selon l'occasion, une réprimande ou une friandise. Dans les maisons bien réglées, cela se faisait avec une certaine solennité : l'enfant tirait son

chapeau, demandait des nouvelles de monsieur et de madame (c'étaient le père et la mère), et attendait debout qu'ils voulussent lui parler.

— Et vous avez été élevé ainsi ? demanda Marcelle.

— A peu près, répondit mon père ; bien que de petite bourgeoisie, ma mère avait les saines traditions : les affaires et le ménage d'abord ; les enfants ensuite ! Des mains de la nourrice, nous passions aux mains de la vieille servante qu'on appelait *ma mie*, et qui nous distribuait les leçons de morale et les tartines jusqu'à l'âge où s'ouvrait l'école de l'abbé Silard, chargé de nous apprendre à lire, à écrire, à chiffrer et à répondre la messe. En tout cela, ma mère n'intervenait que pour les grandes occasions, c'est-à-dire quand il fallait nous faire tailler un habillement neuf dans une des vieilles houppelandes de notre défunt grand-père ; punir quelque grave méfait contre les espaliers du voisin, ou nous présenter bien mouchés et en souliers neufs à quelque parent de passage.

— De sorte que vous grandissiez abandonnés comme des orphelins.

— Non pas comme des orphelins, chère fille, mais comme des apprentis de la vie confiés à la rude école de la réalité, et obligés d'apprendre de bonne heure à se servir des choses et des hommes.

— C'est-à-dire, repris-je, qu'au lieu d'abriter votre berceau au fond de la demeure et derrière les rideaux, on vous couchait en plein champ sur la première gerbe de rencontre, comme le font les femmes de nos moissonneurs pour leurs nouveaux-nés. Nul ne s'inquiétait si le soleil était trop ardent ; si la piqûre de l'abeille venait interrompre votre sommeil, ou même si la vipère se dressait jusqu'à vous du milieu des chaumes.

— Sans doute, dit mon père ; notre éducation livrée au hasard avait des dangers ; les plus faibles ou les moins chanceux y succombaient ; mais aussi quelles fortifiantes épreuves pour celui qui savait les surmonter ! comme nous apprenions vite à reconnaître notre route, à prendre notre place ; quel continuel exercice à l'obéissance ! Dans notre ancienne société où les classes étaient réglées par la naissance, les professions par les classes, ce rôle de l'enfant était le seul possible ; sa subordination dans la famille préparait ses subordinations dans le monde ; on l'assouplissait pour le régiment social où son rang était d'avance marqué, et trop de tendresse eût entraîné trop d'exigence.

— Soit, repris-je ; mais aujourd'hui que toutes les barrières sont tombées, que chacun se fait ses destinées, et que le premier regard du nouveau-né peut embrasser le monde entier comme son domaine, à quoi bon cet apprentissage ? Ce qu'il faut enseigner à l'enfant, c'est à se faire respecter en se respectant lui-même ; c'est à remplir dignement son rôle sous cette loi d'égalité qui gouverne les sociétés modernes.

— Et pour cela, ajouta Marcelle, nous devons remplacer l'autorité par le dévouement ; de maîtres que nous étions, il faut devenir des défenseurs, des gardiens et des amis ! il faut porter l'âme de l'enfant dans notre âme, comme nous l'avons porté lui-même dans notre sein ; la nourrir longuement de notre amour, la laisser se fortifier et grandir ! Tant de mauvais souffles viennent du dehors ! le moyen qu'elle échappe à la contagion, si notre sollicitude n'est point toujours occupée à fermer les portes qui donnent sur le monde ! Quelle plus douce et plus sainte mission pour ceux qui ont donné le jour à un fils que de le garder à la fois exempt de souffrances et pur de corruption en l'enfermant dans une citadelle inaccessible !

— Prends garde, bonne créature, prends garde, répondit mon père en souriant ; ces citadelles ressemblent trop souvent à celles que les princes des contes de fées bâtissaient pour leurs filles ; le premier aventurier qui passe n'a besoin que d'une chanson pour faire crouler la tour et emmener la belle prisonnière ! L'élève trop gardé ne sait plus se garder seul, et l'enfant trop comblé ne remarque plus ce qu'on lui donne. Nos pères abandonnaient une trop grande part de l'éducation aux influences étrangères ; mais nous l'enfermons, à notre tour, dans trop de précautions. A force de faire le vide autour de l'enfant, de ne lui laisser voir le monde qu'à travers des vitres dont nous avons préparé la couleur, nous arrivons à le tromper sur ce qui est, à l'amollir pour l'heure de l'action ; accoutumé à ne marcher que sur nos parquets, il s'épouvante ou se laisse tomber dès qu'il faut traverser le ruisseau ! Nous ne devrions jamais oublier que l'important n'est pas de lui cacher la boue, mais de la lui faire distinguer, et de lui apprendre à la traverser sans se salir.

Nous ne pouvions méconnaître la sagesse de ces avertissements, et nous avions bien résolu d'en tenir compte ; mais Claire était trop petite pour qu'il y eût lieu d'y songer. Sans force et sans raison, elle ne pouvait rien que par nous ; ses volontés n'étaient encore que des besoins ; notre seul devoir était de les deviner et d'y obéir.

Marcelle surtout y mit une sorte de probité passionnée. Profondément saisie du sentiment de sa responsabilité, elle se fit la servante volontaire de cette frêle existence ; elle y subordonna tout. L'enfant devint le pivot autour duquel tourna notre vie entière.

Dans la crainte de l'abandonner un instant aux soins d'une autre, sa mère renonçait à ses plus chères habitudes. Plus de lectures, plus de promenades, plus d'intimes entretiens ; le cri de Claire se faisait seul écouter au logis, il réglait notre veille et notre sommeil. Esclaves de sa faiblesse, nous avions perdu la possession de nous-mêmes. L'enfant s'en aperçut bien vite et fit de son pouvoir ce qu'on fait de toute autorité absolue, une tyrannie chaque jour plus impérieuse. Je voulus avertir Marcelle ; pour la première fois, je trouvai une résistance. Se défiant de tout ce qui pouvait la distraire de l'œuvre entreprise, elle repoussa mes avertissements, m'accusa tout bas de la tenter, et s'acharna à sa servitude avec l'espèce d'obstination exaltée que les femmes mettent dans le sacrifice.

Je voulus en vain lui faire comprendre que ses obligations de mère ne l'avaient point déliée de tous les autres jougs ; que les dévouements eux-mêmes avaient leurs proportions et leurs limites ; qu'elle se devait aux autres et à elle-même. Rien ne prévalut sur cette tendresse égarée qui ne croyait avoir rempli son devoir qu'à la condition d'une souffrance subie !

Ce fut un premier nuage dans notre ciel, mais léger d'abord, et fréquemment entr'ouvert par de lumineux rayons. Ces jeunes années de l'enfant ont tant de promesses, tant de charmantes surprises ! Aujourd'hui Claire apprenait à nous connaître, demain à nous sourire. Chaque instant forgeait un anneau qui la rattachait plus près de notre cœur ; on voyait cette intelligence sortir insensiblement des limbes. L'argile façonnée n'avait point encore de voix, mais déjà le foyer de la pensée s'allumait doucement ; ses reflets commençaient à transluire sur le visage, et à lui donner une expression humaine. *La suite à une autre livraison.*

LES PREMIÈRES MACHINES PNEUMATIQUES MODERNES

ET LEURS EFFETS.

Premier article.

Deux mille ans environ s'étaient écoulés depuis que les mécaniciens grecs avaient imaginé un procédé pour produire un vide fort imparfait encore, dans un récipient adapté à cet usage. (Voy. 1851, p. 46.) Torricelli, en 1643, par sa belle expérience de la suspension de la colonne de mercure dans un tube fermé à sa partie supérieure, et plongeant par l'extrémité inférieure ouverte dans une cuvette remplie du même liquide, avait montré la possibilité d'un vide complet (voy. la Table des dix premières années). Mais l'espace où existe le vide barométrique est trop limité et trop difficile-

ment accessible pour que l'on puisse y tenter une suite d'essais suffisants.

Otto de Guericke, physicien allemand, avait été vivement impressionné par la découverte de Torricelli. Né en 1602, à Magdebourg, dont il était devenu le bourgmestre, et chargé de missions politiques importantes, cet homme distingué employait tous les loisirs de ses fonctions à des recherches scientifiques. Il nous a transmis lui-même, dans un fort bel ouvrage, le récit des tentatives nombreuses qu'il fit avant d'arriver à un moyen un peu pratique pour opérer le vide.

Il essaya d'abord d'enlever l'eau d'un tonneau, par la partie inférieure, à l'aide d'une espèce de seringue.

La figure 1 représente cet essai, avec les détails du mécanisme employé. ABC était une pompe de métal dans laquelle le piston C ou FG était soigneusement ajusté, et qui portait deux robinets : l'un intérieur, à l'orifice de la pompe, A, pour l'introduction de l'eau ; l'autre, B, extérieur, pour livrer passage à l'eau jetée au dehors. L'orifice de la pompe était maintenu par quatre vis sur une plaque circulaire en fer. Mais cette armature fut brisée avant que l'on eût réussi à enlever l'eau.

Cet insuccès ne fit pas perdre courage. On employa une armature plus solide ; enfin trois manœuvres vigoureux, en tirant sur le piston de la seringue, réussirent à chasser l'eau par la soupape B. Mais on entendit de suite l'air qui se précipitait dans le tonneau par toutes les fissures, en produisant un bruit analogue à celui de l'eau bouillante. Ce bruit dura jusqu'à ce que le vase fût entièrement rempli d'air. Après quelques autres essais, on s'aperçut que le bois était trop perméable à l'eau comme à l'air, et on eut recours à un autre récipient.

On remplaça donc le tonneau à double ou à simple enveloppe, dont on s'était servi jusque-là, par un globe de cuivre A, composé de deux parties hémisphériques emboîtées l'une dans l'autre (fig. 2). La partie supérieure portait un robinet B, et l'orifice de la pompe était adapté avec soin à la partie inférieure. C'est dans ce vase, préalablement rempli d'eau, que l'on chercha à faire le vide, comme précédemment.

Le mouvement du piston n'offrait d'abord aucune difficulté ; peu à peu cependant ce mouvement devenait plus dur, au point que deux hommes de force moyenne pouvaient à peine retirer la tige. Pendant qu'ils travaillaient ainsi à faire mouvoir alternativement le piston dans les deux sens, de telle sorte que déjà presque tout l'air était enlevé, le globe

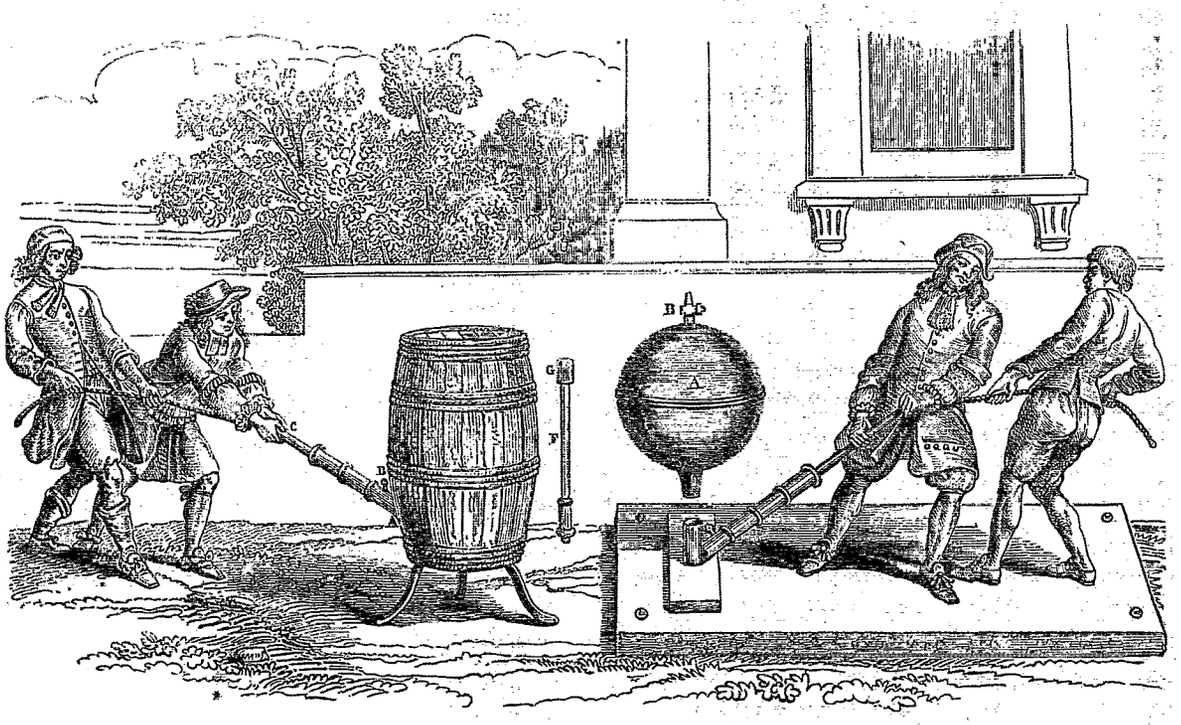


Fig. 1. Otto de Guericke cherchant à faire le vide dans une barrique.

Fig. 2. Second récipient employé par Otto de Guericke pour faire le vide.

métallique se comprima tout à coup avec explosion, à la grande terreur des assistants, comme s'il était venu violemment choquer la terre en tombant d'une hauteur considérable. Otto de Guericke attribua avec raison ce phénomène à quelques imperfections de fabrication qui avaient donné prise à la pression de l'air. Il fit donc confectionner un nouveau récipient sphérique, mais en ne tolérant pas cette fois la moindre irrégularité de forme, et le vide put être opéré sans accident. On croyait alors que le vide était complet lorsque la pompe ne faisait plus sortir d'air du récipient. Quoi qu'il en soit, le vide obtenu donnait lieu à plusieurs phénomènes remarquables. En ouvrant le robinet B, l'air se précipitait dans le récipient avec tant d'impétuosité qu'on se sentait entraîné par le courant. En approchant la bouche de l'ouverture, on avait la respiration coupée ; et personne ne pouvait appliquer sa main sur le robinet ouvert sans courir le risque de la sentir attirée et retenue avec violence.

Cependant, quelque parfait que fût le vide dans l'intérieur du récipient, il ne se maintenait pas longtemps. L'air pénétrait de nouveau par les joints du robinet et de la pompe, et au bout de deux jours il avait entièrement rempli le vase. On chercha donc à remédier à cet inconvénient, et pour cela on imagina un appareil qui, après plusieurs perfectionnements successifs, prit la forme représentée dans la figure 3.

Dans cette figure, la pompe pneumatique *ghs* est montée verticalement sur un trépied dont les trois points d'appui sont solidement fixés dans le sol. A la partie supérieure de cette pompe est une tubulure *n*, à laquelle on adapte le col du récipient L que l'on veut vider. On emploie, pour rendre le contact plus parfait, des rondelles en cuir, et en outre on *noie* les assemblages des tubulures dans l'eau que contient un vase XX. Un levier met le piston de la pompe en mouvement de la manière suivante : W est un point fixe de rotation pris sur une des branches du trépied ; on donne au levier *Wu* un mouvement alternatif de haut en bas et de bas en haut. *uts* est une tige articulée qui suit les mouvements

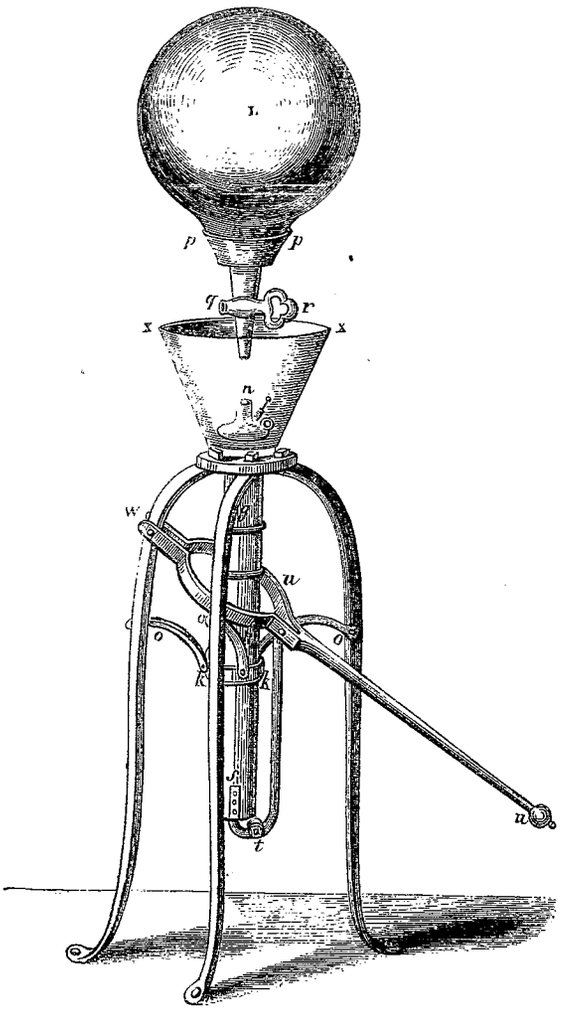


Fig. 3. Première machine pneumatique fonctionnant régulièrement.

du levier, et qui fait, par conséquent, monter et descendre alternativement le piston *skk* dans l'intérieur du corps de pompe. Pour empêcher la rentrée de l'air, le joint inférieur entre le corps de pompe et le piston est aussi baigné d'eau, au moyen de la cuvette circulaire *kk* que portent les tiges *o*, *o*, *o*.

Cette machine avait une incontestable supériorité sur les appareils précédemment employés. Outre la possibilité d'obtenir un vide plus parfait avec moins d'efforts, elle donnait le moyen de séparer facilement le récipient de la pompe employée à y faire le vide. Pour introduire à volonté dans le récipient L divers objets destinés aux expériences, tels que des oiseaux, des poissons, des rats, des horloges, des sonnettes, des lumières, etc., on y avait adapté un col large *pp*, sur lequel s'emboîtait le robinet *qr*. Ce fut dans un récipient de verre ainsi disposé que l'on fit pour la première fois le vide sans l'avoir préalablement rempli d'eau.

Arrivé à ce point, Otto de Guericke fut à même d'entreprendre une série d'expériences fort curieuses, dont la plupart se font ou devraient se faire encore aujourd'hui dans nos cabinets de physique.

Ainsi, le vide étant opéré dans le récipient L, lorsque le goulot de ce vase vient à être plongé dans l'eau et que l'on ouvre le robinet, on voit l'eau se précipiter avec impétuosité et en bouillonnant fortement dans l'intérieur du vase, et le remplir peu à peu entièrement, sauf peut-être un petit espace de la grosseur d'une noisette.

Un vase oblong (fig. 4) ayant été d'abord entièrement rempli d'eau, et ensuite à moitié vidé au moyen de la pompe pneumatique, Otto de Guericke fut très-surpris de voir qu'en tournant brusquement, l'eau allait en frapper les parois avec un bruit comparable à celui qu'aurait produit un marteau ; et si le verre n'avait pas une forte épaisseur à ses extrémités, il était infailliblement brisé. Cette expérience se fait aujourd'hui avec un instrument connu sous le nom de *marteau d'eau* (fig. 5), que l'on prépare, sans le secours de la machine pneumatique, de la manière suivante :

On prend un fort tube de verre, fermé et arrondi à l'une de ses extrémités ; on le remplit à moitié d'une eau que l'on y fait bouillir. Lorsque l'ébullition a été prolongée pendant quelque temps et que la température a été portée à un assez haut degré, on scelle à la lampe d'émailleur l'extrémité supérieure du tube. Grâce à l'ébullition, tout l'air que contenait l'eau s'en est dégagé, et la vapeur a chassé devant elle l'air que renfermait aussi le tube. On a donc, en définitive, un vase hermétiquement fermé aux deux bouts, entièrement purgé d'air et à moitié rempli d'eau. Alors il suffit d'un retournement de bout en bout pour que l'eau aille frapper contre le fond du tube avec un bruit et un choc comparables à ceux que produirait un marteau. En faisant disparaître le matelas d'air qui divise ordinairement un liquide dans sa chute, la masse de l'eau tombe tout à la fois et choque le verre comme le pourrait faire un corps solide.

Une lumière allumée étant placée dans le récipient de verre L de la figure 3, dès les premiers coups de piston de la pompe à faire le vide, on voit la flamme bleuir, s'allonger, et bientôt s'éteindre entièrement.

Le son d'un timbre dont le mécanisme pouvait marcher une demi-heure diminuait d'intensité à mesure que le vide se produisait, et, après quelques instants, il cessait entièrement de se faire entendre.

Divers petits animaux, des rats, des oiseaux, etc., paraissaient respirer avec plus de difficulté à mesure que le vide se faisait ; puis bientôt, s'affaissant sur eux-mêmes, ils expiraient faute d'air. Les poissons que l'on y plaçait dans l'eau ne tardaient pas à éprouver le même sort ; leurs vessies natatoires se dilataient, en général, d'une manière remarquable. (Voy. 1849, p. 277.)

Tout un ordre de phénomènes ressortait de ces expériences. Otto de Guericke ne tarda pas à intéresser à ses

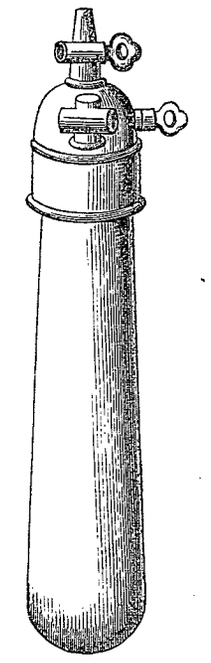


Fig. 4. Récipient qui a servi à la première expérience dite du *marteau d'eau*.

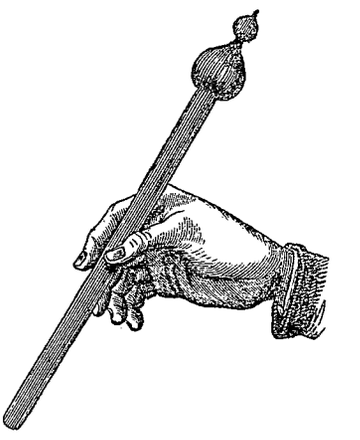


Fig. 5. Le marteau d'eau.

travaux les princes de l'Allemagne. Dès 1654, il avait imaginé sa première machine à récipient métallique (fig. 2). La Diète de l'empire était alors réunie à Ratisbonne. Otto de Guericke, chargé d'une mission auprès de la Diète, eut occasion de faire voir sa machine à l'empereur et à quelques autres princes de l'empire, entre autres à l'archevêque de Mayence. Ce prélat fut si charmé de l'invention de cet instrument et des expériences curieuses qui furent faites en sa présence, qu'il exprima aussitôt le désir d'en avoir un semblable, pour répéter par lui-même les expériences qu'il avait vu faire; mais le peu de durée de son séjour à Ratisbonne et le manque d'ouvriers empêchèrent ce désir d'être immédiatement satisfait. Cependant il engagea Otto de Guericke à venir chez lui, et à faire apporter sa machine en son palais de Wurtzbourg. C'est là que le P. Schott, qui professait les mathématiques, et plusieurs autres savants, la virent pour la première fois. L'archevêque prenait plaisir à en donner lui-même l'explication et à répéter les expériences que l'auteur avait faites à Ratisbonne.

Le bruit de ces premières expériences se répandit bientôt dans toute l'Europe savante. Le P. Schott leur donna lui-même une très-grande publicité en mettant au jour, en 1657, son livre intitulé : *Mechanica hydraulico-pneumatica*, à la suite duquel il inséra, dans un appendice, un détail circonstancié des *Expériences de Magdebourg* (c'est ainsi qu'on les appelait). Mais de nouvelles découvertes, plus frappantes encore sinon plus intéressantes que les premières, se présentaient chaque jour à l'esprit inventif de l'illustre bourgmestre. Nous en parlerons dans un second article.

L'ARMÉE CHEZ LES GRECS.

L'infanterie des Grecs était divisée en *hoplites* et en *psiles*. Les hoplites étaient pesamment armés; les psiles constituaient l'infanterie légère.

Le nombre des hoplites était double de celui des psiles, et celui des psiles était double du nombre des cavaliers.

Une phalange se composait d'un bataillon de 4 096 hoplites, de deux bataillons de 1 024 psiles chacun, de seize compagnies de cavalerie de 64 hommes chacune; total, 7 172 hommes.

La figure 1 représente l'ordonnance d'une phalange isolée rangée en bataille. Les hoplites sont au centre, flanqués de psiles à gauche et à droite, avec deux ailes égales de cavalerie.

Les hoplites étaient rangés à raison de 256 de front sur

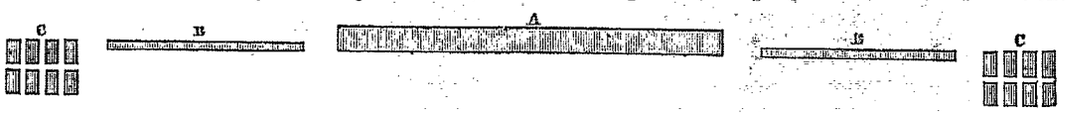


Fig. 1. Ordre de bataille d'une phalange.

A, hoplites ou fantassins pesamment armés. — BB, psiles ou fantassins armés à la légère. — CC, cavalerie.

16 de profondeur (fig. 2); les psiles étaient 128 de front sur 8 (fig. 3); enfin chaque compagnie de cavalerie formait, quant au nombre, un carré de huit cavaliers en tous sens (fig. 4). Dans l'ordre de bataille, les escadrons de cavalerie étaient composés de deux lignes de quatre compagnies chacune.

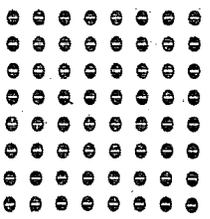


Fig. 2. Tétrarchie contenant 64 hoplites; la phalange contenait 64 tétrarchies placées, sur deux rangs, les unes à côté des autres.

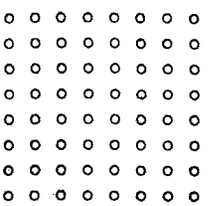


Fig. 3. Pentacontarchie composée de 64 psiles; de part et d'autre de la phalange était un systremme, contenant 16 pentacontarchies placées les unes à côté des autres sur un seul rang.

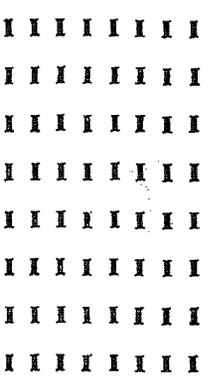


Fig. 4. Compagnie de cavalerie comptant 64 chevaux; sur chacune des ailes de la phalange étaient rangées, sur deux files, huit compagnies semblables.

Il fallait quatre phalanges pour former un corps d'armée complet, qui portait alors le nom de *tétraphalange*. Dans l'ordre de bataille définitif de la tétraphalange (fig. 5), chaque phalange ne conservait plus la même disposition que lorsqu'elle était isolée. Les hoplites, A, occupaient le premier rang au centre; les psiles, B, formaient un second rang à l'arrière des hoplites; et les deux ailes, C, étaient exclusivement composées de cavalerie. Dans les trois intervalles entre les quatre masses d'infanterie du centre, se trouvaient placés les éléphants, D, qui, chez les successeurs d'Alexandre, entrèrent dans la composition des armées grecques, en nombre variable suivant les circonstances. Au moment où l'action s'engageait, les psiles étaient rangés de part et d'autre de chaque bataillon d'hoplites, comme on le voit dans la figure 1. Lorsque l'on était très-près de l'ennemi, ils avançaient seuls pour attaquer à coups de traits et de javelots. Après cette première attaque, sans attendre le choc du corps de bataille qui leur était opposé, ils se rangeaient derrière les hoplites, comme le représente la fig. 5, sans cesser de tirer et d'inquiéter l'ennemi en faisant pleuvoir sur lui une grêle de traits.

Les noms des différents éléments du bataillon des hoplites, et ceux des officiers et sous-officiers, sont compris dans le tableau suivant.

NOMBRE des hoplites.	NOMBRE de files.	NOMS DES PARTIES du bataillon.	NOMS DES CHEFS.
8		Dimoérie (demi-file).	Dimoérite ou chef de demi-file.
16	1	Lochie (file).	Lochage ou chef de file
32	2	Dilochie (double file).	Dilochite ou chef de double file.
64	4	Tétrarchie.	Tétrarque.
128	8	Taxiarchie.	Taxiarque.
256	16	Syntagme ou xénagie.	Syntagmarque.
512	32	Pentacosiarchie.	Pentacosiarque.
1 024	64	Chiliarchie.	Chiliarque.
2 048	128	Mérarchie.	Mérarque.
4 096	256	Phalange.	Phalangarque.
8 192	512	Diphalangie.	Diphalangarque.
16 284	1 024	Tétraphalangie.	Tétraphalangarque.

Les hoplites portaient une cuirasse ou un corselet, un bou-

clier ovale, une pique à la grecque ou une *sarisse* (longue pique) à la macédonienne, un casque soit lacédémonien soit arcadien, deux *cnémides* ou demi-bottes comme les anciens Grecs, ou simplement une comme les Romains, pour couvrir la jambe droite qu'ils avançaient et qui était la plus exposée dans le combat. Les cuirasses étaient faites, pour la plupart, d'un tissu de lames coupées en écailles, ou d'un fil de fer dont les petits anneaux entrelacés composaient une cotte de mailles.

Les changements introduits par Philippe de Macédoine et par Alexandre, dans l'armement de leurs troupes, ne furent pas adoptés immédiatement dans toute la Grèce. Ce fut Philopémen qui persuada aux Achéens de se défaire de leurs anciennes armes pour prendre le grand bouclier et la longue pique des Macédoniens.

La plupart des dénominations relatives aux bataillons des psiles différaient de celles qui concernent les hoplites. En voici le tableau.

NOMBRE des psiles.	NOMBRE de files.	NOMS DES PARTIES du bataillon.	NOMS DES CHEFS.
4		Dimoérie.	Dimoérite.
8	1	Lochie.	Lochite.
16	2	Dilochie.	Dilochite.
32	4	Systasie.	Systasiarque.
64	8	Pentacontarchie.	Pentacontarque.
128	16	Hécatontarchie.	Hécatontarque.
256	32	Psilagie.	Psilagiarque.
512	64	Xénagie.	Xénagiarque.
1024	128	Systremme.	Systremmarque.
2048	256	Épixénagie.	Épixénagiarque.
4096	512	Stiphos.	Stipharque.
8192	1024	Épitagme.	Epitagmarque.

Les psiles ne portaient ni cuirasse, ni bouclier, ni bottes, ni casque, et n'avaient que des armes de jet, telles que l'arc et la fronde, avec lesquelles ils lançaient des traits et des pierres; ils portaient aussi des javelots qu'ils lançaient à la main.

La même variété d'expressions existait pour la cavalerie que pour l'infanterie, comme on le voit ci-après.

NOMBRE de cavaliers.	NOMS DES PARTIES qui entraient dans la tétraphalange.	NOMS DES CHEFS.
32	Embole (demi-compagnie).	Embolarque.
64	Ile (compagnie).	Ilarque.
128	Épilarchie.	Épilarque.
256	Tarentinarquie.	Tarentinarque.
512	Hipparchie.	Hipparque.
1024	Éphipparchie	Éphipparque.
2048	Télarchie.	Télarque.
4096	Épitagme.	Épitagmarque.

La cavalerie se distinguait, suivant l'armement, en *cataphractes* ou hommes d'armes, en lanciers, et en *acrobolistes* ou gens de trait. Les cataphractes étaient armés de toutes pièces, ainsi que leurs chevaux.

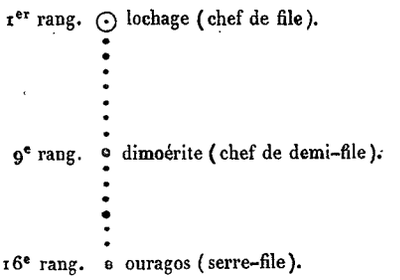
Les lanciers, beaucoup plus légèrement armés, portaient plusieurs lances. Une partie d'entre eux se garantissaient avec une rondache ou bouclier rond. Leur rôle consistait à chercher à rompre l'ennemi en le chargeant à toute vitesse, la lance en avant. Parmi les acrobolistes, on distinguait les tarentins qui lançaient le javelot à la main, et les archers à cheval qui tiraient de l'arc. Les tarentins attaquaient en voltigeant autour de l'ennemi, sur lequel ils tiraient de loin. D'autres, après avoir jeté leurs traits, chargeaient avec l'épée ou avec un javelot qu'ils tenaient en réserve.

Dans notre figure 9, on voit un simple cavalier qui s'aide, pour monter plus facilement, d'une traverse adaptée à la partie inférieure de la pique. Xénophon fait mention de cette particularité.

La tétraphalange, composant une armée complète, comptait donc 16 384 hoplites, 8 192 psiles, et 4 096 cavaliers; total, 28 672 hommes.

L'échelle de progression binaire était la base de toute cette organisation; et il faut avouer qu'elle se prêtait merveilleusement à toutes les combinaisons, à toutes les manœuvres que pouvaient exiger les circonstances, soit pour la marche, soit pour le combat.

Il y avait dans chaque file d'hoplites, qui était composée de 16 hommes lorsque la phalange était rangée en bataille, des chefs de file et un serre-file disposés de la manière suivante :



Chaque syntagme ou xénagie de 256 hommes avait une enseigne en son milieu, ce qui portait à 64 le nombre des enseignes pour la tétraphalange. Le porte-enseigne n'était pas compris dans le cadre, non plus qu'un trompette, un adjudant, un officier *ouragos* ou serre-file placé à l'arrière, et un crieur chargé de répéter les commandements des généraux; en tout cinq hommes hors cadre par xénagie.

Les anciens Grecs ne connaissaient pas les tambours : avant Alexandre ils employaient la flûte pour cadencer la marche et les évolutions. La trompette fut usitée plus tard; on y avait recours lorsque les brouillards, la poussière ou les ondulations du terrain empêchaient les signaux, et que le cliquetis des armes, les cris des combattants, les gémissements des blessés et le bruit de la cavalerie, ne permettaient pas à la voix de se faire entendre. Du reste, le silence dans les rangs était formellement prescrit dans l'ordre de bataille. Homère peint le silence des Grecs marchant au combat, en disant qu'on ignorait s'ils avaient l'usage de la voix; il compare, au contraire, l'armée des Troïens à une troupe bruyante d'oiseaux.

Voici quelques-uns des principaux commandements, tels qu'ils nous ont été transmis par Ælien et par Arrien. Nous les traduisons autant que possible par leurs équivalents modernes, quand cette traduction n'altère pas leur caractère primitif.

Aux armes! — Reposez-vous sur vos armes. — Bagage hors de la phalange. — Attention au commandement. — Prenez vos distances. — Haut les piques. — Bas les piques. — Alignez les files. — Alignez les rangs. — Attention aux chefs de file. — Serre-files, alignez les files. — Gardez vos distances. — Vers la lance (à droite), quart de tour. — Marche. — Halte. — Front. — Vers le bouclier (à gauche), quart de tour. — Doublez vos files. — Remettez-vous. — En arrière (à la macédonique), évolution. — Remettez-vous. — Contre-marche. — Remettez-vous. — Vers la lance (à droite), conversion. — Remettez-vous. — Vers la lance (à droite), diversion. — Remettez-vous.

Les Grecs savaient que les commandements doivent être courts et nets. Aussi, pour distinguer la nature d'une évolution, ils commençaient par crier : « A la laconique! » ou : « A la macédonique! » de manière que le soldat sût de suite s'il avait à évoluer en avant ou en arrière.

Suivant Ælien, lorsque la phalange était en parade, le fantassin occupait six pieds; serrée pour le combat, trois pieds; en *synapisme*, c'est-à-dire lorsque le soldat était serré

en tous sens de manière à ne pouvoir plus se tourner, il n'occupait qu'un pied et demi. Le synapisme des Grecs a servi de modèle à la tortue des Romains.

Lorsque la phalange macédonienne était serrée pour combattre, chaque soldat n'occupait que trois pieds en tous sens, et les deux premiers rangs croisaient la pique vers l'ennemi. Cette pique, ou sarisse, avait vingt-quatre pieds de longueur, dont six pour les mains et pour servir de contre-poids en

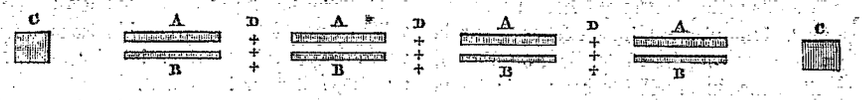


Fig. 5. Ordre de bataille de la tétraphalange.

A, A, A, A, hoplites. — B, B, B, B, psiles. — C, C, cavalerie.

arrière, et dix-huit en avant. L'aspect de cette masse, bardée de fer et toute hérissée de ces terribles sarisses, avait quelque chose de terrible. Paul Émile lui-même avouait qu'il avait été saisi d'effroi la première fois qu'il vit cette fameuse phalange dont il devait néanmoins être vainqueur à la tête de ses légions. Du reste, cette extrême longueur de la sarisse en rendait le maniement difficile et parfois même nuisible aux soldats qui la portaient. Polyen raconte, dans ses *Stratagèmes*, que Cléomène, roi de Sparte, sur le point d'en venir aux mains avec un corps rangé en phalange et armé

Fig. 6. Chiliarque (1).

Fig. 7. Phalangarque.

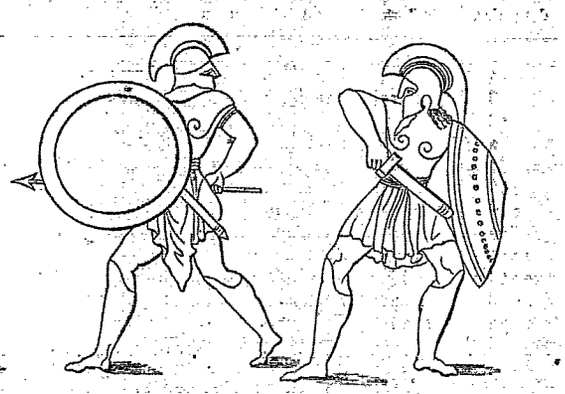


Fig. 8. Fantassins combattant.

de sarisses de 24 pieds, ne donna pas de piques aux deux premiers rangs de sa troupe, mais qu'il leur prescrivit, dès que l'ennemi s'avancerait, de saisir les sarisses les plus avancées pour les rendre inutiles. Cette manœuvre lui réussit.

Arrien ne parle pas d'une troisième espèce de troupes qui, avec les hoplites et les psiles, figurèrent dans l'infanterie grecque à partir d'une certaine époque : ce sont les *peltastes*, qui formaient comme un intermédiaire entre les uns et les autres, étant moins pesants que les hoplites et plus solidement armés que les psiles, de manière à mieux affronter le

Fig. 9. Ilarque et simple cavalier montant à cheval.

Fig. 10. Épitagmarque.

Fig. 11. Simple cavalier.

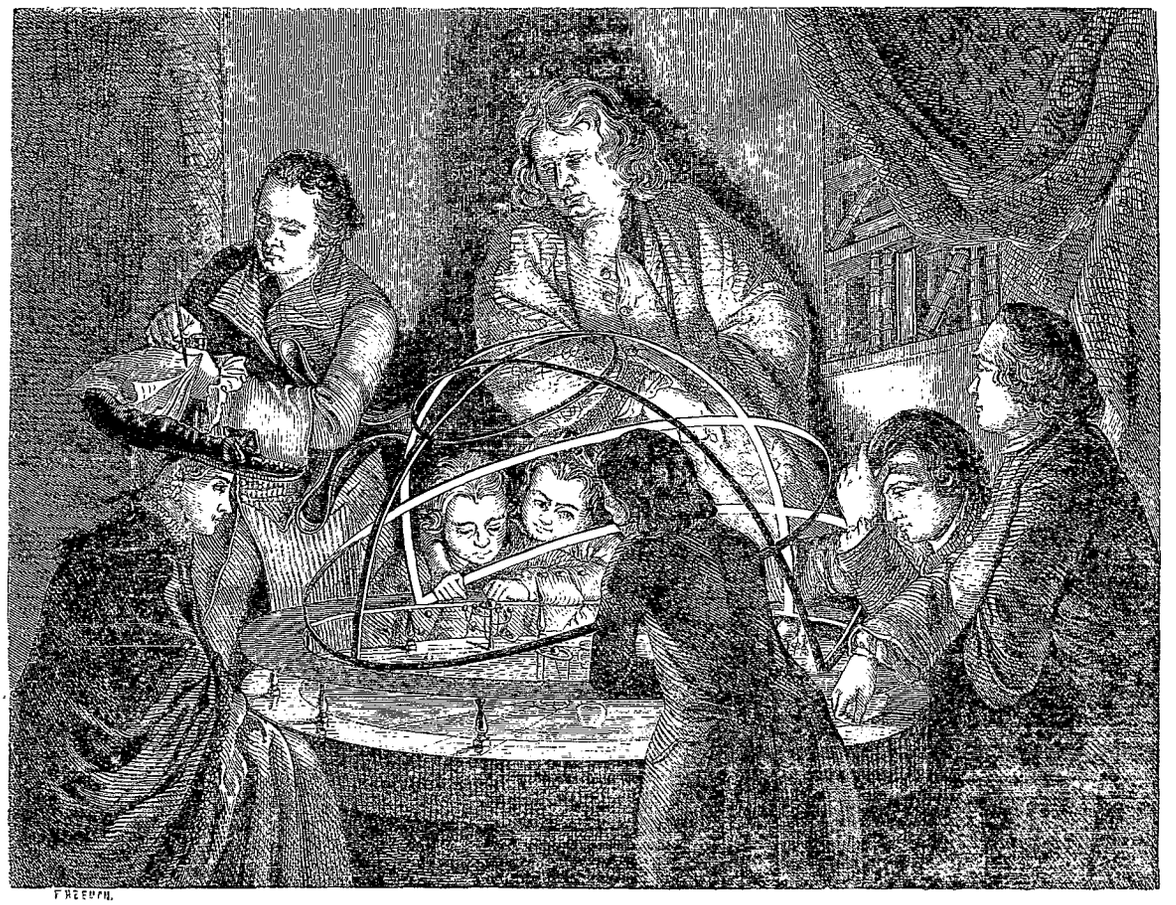
choc de l'ennemi ; leur nom venait de leur bouclier.

Certains généraux grecs se sont immortalisés par des manœuvres improvisées. Chabrias l'Athénien arrêta une armée lacédémonienne commandée par Agésilas, et déjà à moitié victorieuse, en faisant mettre un genou en terre au premier rang, avec la lance en arrêt et le bouclier appuyé contre l'autre genou. Timothée, autre général athénien, obligé de traverser une plaine où il avait à craindre la nombreuse cavalerie des Olynthiens, forma le *plinthion*, ou carré vide, en plaçant au milieu tous les bagages et le peu de cavalerie qui l'accompagnait. L'infanterie poursuivit alors sa marche en faisant une si belle contenance sur les quatre côtés du carré, que les Olynthiens ne purent l'entamer.

(1) Cette figure et les suivantes ont été empruntées à l'édition d'Arrien donnée par M. Chaussard, qui annonce avoir reproduit ces figures fidèlement d'après les médailles et les monuments antiques.

ARTISANS ET PAYSANS ASTRONOMES PAR VOCATION.

Premier article.



Une Leçon d'astronomie, par Joseph Wright (1768). — Dessin de Pauquet.

L'aphorisme de Bernard Palissy : « Pauvreté empêche bons esprits de parvenir, » n'est que trop souvent une triste vérité. Toutefois certaines vocations semblent devoir à la nature même des objets auxquels elles se rapportent de rencontrer moins d'obstacles que d'autres, et d'arriver à se manifester malgré l'absence, soit de la fortune, soit des premiers bienfaits de l'instruction. Du nombre de ces vocations est celle qui porte à l'étude de l'astronomie. Le magnifique spectacle que la voûte céleste déroule incessamment à nos yeux n'est-il pas, en effet, éminemment propre à stimuler et à révéler les facultés spéciales qui appellent aux nobles et pures jouissances de cette science sublime !

« C'est l'Allemagne qui paraît avoir été surtout féconde en cette sorte de phénomènes, » dit Montucla à l'occasion des hommes estimables dont le génie scientifique a su se développer en surmontant les entraves d'une profession mécanique. La France a donné aussi de nombreux exemples en ce genre.

Notre intention est de faire connaître quelques-unes de ces vocations remarquables. Il serait bien difficile d'être complet en pareille matière, et nous n'avons pas une telle prétention. Mais il suffirait à notre but de faire naître l'émulation dans quelques bons esprits, et de rappeler, sous ce nouvel aspect, tout ce qu'il y a de convenable, de moral, de rigoureusement juste, à solliciter et même à convier tous les citoyens d'une nation à acquérir le degré d'instruction nécessaire pour favoriser le développement des facultés spéciales.

Les notices que nous donnons, en suivant un ordre chronologique, peuvent offrir encore quelque intérêt sous ce rapport que plusieurs des hommes dont nous allons parler ne figurent dans aucune biographie, pas même dans la *Biographie universelle* *.

Longomontanus ou *Christian Severini*, né en 1562, mort à Copenhague en 1647, était fils d'un laboureur danois. Ce fut un des observateurs et des calculateurs les plus laborieux de cette époque. Il vécut pendant huit ans chez Tycho-Brahé, et l'aida beaucoup dans ses travaux. On a de lui des tables astronomiques et un traité spécial, intitulé : *Astronomia danica.*

* Éléazar Féronce. « Vers l'année 1625, dit Montucla (*Histoire des Mathématiques*, t. II), vivait à Vizille, petit bourg voisin de Grenoble, un simple paysan qui se livrait à l'astronomie avec assez d'assiduité. Il se nommait Éléazar Féronce, et était jardinier dans le château du connétable de Lesdiguières. L'instrument avec lequel il observait était un octant de trois pieds environ de rayon, avec les degrés divisés en minutes par des transversales. Gassendi fait mention de cet observateur et de ses observations qui lui étaient communiquées par un autre amateur de l'astronomie, M. de Valois, trésorier de France à Grenoble ; quelques-unes sont rapportées parmi les siennes. » Plusieurs de ces observations se trouvaient dans des manuscrits de la Bibliothèque nationale avec celles de Boulliaud. Féronce est cité à la page 912 de l'Histoire céleste de Tycho (publiée, en 1666, par le

* Nous indiquons par un astérisque les noms qui paraissent avoir été oubliés dans les biographies générales.

P. Albert Curtius), avec Gassendi et Boulliaud, comme l'un des trois observateurs qui faisaient le plus d'honneur à la France.

* Crabtrée (Guillaume), drapier de Broughton, près Manchester, dans la province de Lancastre, observa le passage de Vénus en 1639, et fit beaucoup d'observations astronomiques. Wallis en fit imprimer plusieurs avec les œuvres de Horrocius ou Horrockes, mort en 1641 comme Crabtrée lui-même, que l'on croit avoir été victime des troubles qui désolaient l'Angleterre à cette époque.

* Théodore ou Dirck Rembrandsz van Nierop, était né, en 1610, à Nierop, village de la Nord-Hollande, et il y vivait de son état de cordonnier. Lorsque les *Principes* de Descartes parurent, Rembrandsz les lut, les admira, et chercha à voir leur auteur, alors confiné dans une retraite peu éloignée de Nierop. Mais les domestiques de Descartes écartèrent à plusieurs reprises l'humble artisan; enfin, il pénétra près de notre illustre compatriote qui, charmé de son intelligence, l'accueillit, l'encouragea et le reçut toujours depuis avec amitié. On a de lui, entre autres ouvrages marqués au coin du savoir et de la saine philosophie, une astronomie en hollandais, où il prend la défense de Copernic. Ce livre lui valut, de la part d'un anti-copernicien, une malencontreuse application de l'adage : *Sutor, ne ultra cupidam!* Mais l'injure retombe de tout son poids sur le prétendu philosophe et non pas sur le cordonnier. Rembrandsz mourut dans son village en 1682.

* Jean Jordan de Stuttgard, vers le milieu du dix-septième siècle, exerçait le métier de pelletier. Cela ne l'empêcha pas d'étudier l'astronomie dans les livres allemands, les seuls qu'il pût lire, car il ignorait le latin. Il fit de tels progrès qu'il fut en état d'abréger les Tables rudolphines de Képler, et de s'en servir pour calculer des éphémérides annuelles; il était, de plus, mécanicien très-ingénieux.

* Nicolas Schmidt, paysan de Rothenacker, près de Hoff, s'était mis de lui-même, vers 1650, en état de calculer des éphémérides, et en publia pendant vingt ans, depuis 1653 jusqu'en 1672, année de sa mort.

Christophe Arnold, paysan de Sommerfeld, près de Leipzig, travailla encore plus utilement, car il observa avec assiduité. Jouissant probablement d'une certaine aisance, il se procura les instruments nécessaires; et la même main, qui le matin avait conduit la charrue, maniait le soir le télescope et le quart de cercle. Il suivit ainsi les principaux phénomènes célestes, comme éclipses de soleil, de lune, et les satellites de Jupiter, depuis 1688 jusqu'en 1695. Ses observations, rédigées en deux volumes, furent, après sa mort, remises entre les mains de Kirch le père, astronome de l'Académie de Berlin. Montucla croit que de là elles passèrent dans la bibliothèque de l'Académie. Mais Lalande, dans sa *Bibliographie astronomique*, annonce que les manuscrits étaient au dépôt de la marine. Que sont-ils devenus ? Arnold fut le premier à apercevoir la comète de 1683, qu'il découvrit huit jours avant Hévélius, et celle de 1686. Il observa aussi le passage de Mercure sur le soleil en 1690. Cette dernière observation lui procura une gratification des magistrats de Leipzig, avec l'exemption de taille sa vie durant. Après sa mort, arrivée en 1697, son portrait fut placé dans la bibliothèque de Leipzig.

Parmi les astronomes de vocation que l'Allemagne enfanta au dix-septième siècle, on range André Heuman *, courrier de Nuremberg, qui de lui-même d'abord, et ensuite au moyen des instructions de Weigel, se mit en état de calculer le lieu des planètes. *La suite à une autre livraison.*

LES DOMESTIQUES D'AUTREFOIS.

Aux deux derniers siècles, on a écrit, soit en France, soit à l'étranger, un assez grand nombre de petits livres sur le service des domestiques. Ces traités peuvent se diviser en deux classes.

Les uns ont pour unique objet d'enseigner aux domestiques les devoirs techniques de leur profession. En France, l'un des livres les plus complets dans ce genre est celui qui est intitulé : *la Maison réglée*. L'auteur, nommé Audiger, avait servi lui-même dans de grandes maisons et à la cour.

Les traités de la seconde classe sont ceux où l'on se proposait surtout un but moral, celui d'enseigner aux domestiques à satisfaire leurs maîtres par leur bonne conduite, et à se maintenir dans la voie de l'honnêteté. Le plus remarquable de ces traités est celui qui a été composé par le bon abbé Fleury, sous-précepteur des enfants de France. Il a pour titre : *les Devoirs des maîtres et des domestiques* (1). Dans le même ordre, mais sous une forme comique, on peut encore signaler les *Conseils aux domestiques*, par Swift.

Le livre de la *Maison réglée* est médiocrement écrit; mais la lecture en est instructive, parce qu'elle offre un tableau fidèle et complet de ce qu'était le service des grands seigneurs sous le règne de Louis XIV.

D'après Audiger, la maison d'un grand seigneur devait être composée des officiers et serviteurs suivants : un intendant, un aumônier, un secrétaire, un écuyer, deux valets de chambre, un garde-meuble, concierge ou tapissier, un maître d'hôtel, un officier d'office ou sommelier, un écuyer de cuisine, un rôtisseur, un garçon d'office, deux garçons de cuisine, deux pages, six ou quatre laquais, deux cochers, deux postillons, deux garçons de carrosse, quatre palefreniers, un suisse ou portier, un jardinier.

Il pouvait y avoir encore plusieurs autres domestiques servant aux officiers ci-dessus : comme un valet pour l'intendant, un valet pour l'aumônier, un valet pour le secrétaire, un valet pour l'écuyer, un valet pour le maître-d'hôtel.

Mais il ne s'agissait encore là que du service du grand seigneur; s'il était marié, sa maison augmentait en équipages.

En effet, la maison d'une dame de qualité se composait d'une vingtaine de gens : un écuyer, une demoiselle suivante, une femme de chambre, un valet de chambre, un page, un maître d'hôtel, un cuisinier, un officier, une servante de cuisine, quatre laquais, un cocher, un postillon, un garçon de cocher; et, s'il y a des enfants, une gouvernante d'enfants, une nourrice, un gouverneur ou précepteur, un valet de chambre, un ou deux laquais, une servante pour la nourrice.

Ce personnel était celui de la maison de ville. Il fallait de plus pour la maison de campagne ou château : un capitaine de château, un concierge, un capitaine de chasses, deux gardes-chasse, un chasseur, un receveur, un maître-valet, une ménagère, une servante de la ménagère, un berger et un vacher.

L'aumônier avait la direction de la chapelle, célébrait la messe aux heures prescrites, faisait la prière soir et matin pour le seigneur et ses domestiques, bénissait les viandes au commencement des repas, et rendait grâces à la fin, catéchisait les domestiques et veillait à leur conduite.

On sait assez quelles étaient les charges de l'intendant et du secrétaire.

L'écuyer commandait à tous les gens de livrée. Il dirigeait et surveillait les palefreniers, les cochers et postillons; il devait se connaître parfaitement en chevaux, savoir bien les dresser; il avait la direction immédiate des pages et laquais. « C'est, dit Audiger, le précepteur et le gouverneur des gens de livrée. »

Les pages ne servaient qu'à faire honneur au maître; cependant ils étaient soumis à l'écuyer.

Le gentilhomme était pour le seigneur, à peu près, ce qu'était la demoiselle suivante pour la dame. Son devoir était de tenir compagnie au maître, et de faire les honneurs

(1) Paris, 1688, 1 vol. in-12.

de la maison ; d'entretenir les personnes de qualité qui venaient lui rendre visite ; lui donner la main lorsqu'il était malade ou incommodé, et l'accompagner à la chasse et à la promenade. Il fallait qu'il fût lettré. Le plus souvent on cherchait pour cette charge une personne de science et spirituelle, qui eût toujours quelque chose d'agréable dans la conversation, et propre à aller complimenter les amis du seigneur sur tous les sujets qui se pouvaient présenter. Quand le seigneur montait à cheval, il avait toujours le meilleur cheval après lui. Il mangeait à sa table.

Le valet de chambre, préposé principalement à tout ce qui concernait la toilette, devait savoir écrire, raser, peigner, et même coudre au besoin.

La charge de maître d'hôtel, bien que spéciale à ce qui se rapportait à l'office et à la cuisine, s'étendait à la dépense générale de la maison. Il devait se bien connaître en vin, en viandes, en provision de toute espèce, et savoir composer, régler et disposer les services de table suivant la qualité et la quantité des convives.

L'officier d'office ou sommelier avait la garde, non-seulement de la cave, mais encore de la panneterie, de la vaisselle, du linge, de la table, de la batterie d'office.

L'écuyer de la dame l'accompagnait à la messe, aux visites, à la promenade, et devait toujours être à ses côtés pour recevoir et faire exécuter ses ordres, pour recevoir les visites qu'on lui venait rendre, pour complimenter de sa part, lui donner la main, conduire et reconduire ceux qui venaient la voir. Il fallait aussi qu'il eût soin que ses gens de livrée fussent toujours bien propres et lestes, son carrosse bien net et entretenu, ses chevaux bien pansés, et il devait prendre garde que tous ses gens fussent bien disciplinés.

La demoiselle suivante n'était, auprès d'une dame, que pour lui faire honneur et l'accompagner à la messe, aux visites, et partout où elle allait. Il fallait qu'elle la sût bien coiffer et l'ajuster suivant la mode et à l'air de son visage ; qu'elle lui fût complaisante et de bonne humeur, et qu'elle évitât toujours de lui causer le moindre chagrin par aucune de ses manières d'agir, qu'elle fût toujours bien propre et bien mise, et d'une conversation agréable pour recevoir et entretenir les autres demoiselles qui venaient avec leurs dames rendre visite à la sienne. Il fallait aussi qu'elle sût raccommoder les dentelles, et travailler en tapisserie pour s'occuper quand elle n'avait rien à faire.

Le valet de chambre d'une dame devait être en même temps habile comme tailleur pour femmes, ou comme tapissier. Il tenait la porte de la chambre quand la dame se levait ou se couchait, afin qu'il n'entrât aucune personne sans qu'elle fût avertie, et qu'elle voulût bien la voir et lui parler.

Dans les maisons moins opulentes, l'intendant faisait la charge de secrétaire et d'homme d'affaires ; le valet de chambre, celle de maître d'hôtel et d'officier.

Audiger donne aussi des conseils sur le service de la bourgeoisie. Quoiqu'il n'entre dans son plan de traiter de la moralité que très-accessoirement, il a quelques pages de critique qui sont assez divertissantes, et qui montrent que les défauts des domestiques étaient en son temps ce qu'ils sont aujourd'hui. Voici, par exemple, ce qu'il dit au sujet de la servante bourgeoise :

« Une bonne servante ne doit ni caqueter ni dire ce qui se passe à la maison de ses maîtres ou maîtresses, comme font la plupart des servantes. Lorsqu'on les envoie chercher quelque chose, la plupart des gens leur demandent :

» — Ah ! ah ! ma fille, vous êtes donc à présent chez madame une telle ?

» — Oui, madame, reprend la servante.

» — Y a-t-il longtemps que vous y êtes ? répond l'autre.

» — Non, madame, répond encore la servante.

» — Vraiment ! continue l'autre ; ils en changent souvent. Quels gens sont-ce donc ? Que sont-ils ? Comment vivent-ils ? Ils sont donc bien difficiles, puisqu'ils changent si souvent ?

» Alors la servante entre tout à fait en matière, et dit de son maître et de sa maîtresse tout ce qu'elle sait et ce qu'elle ne sait pas. Pendant qu'une femme de marchand l'amuse et l'entretient ainsi, le boucher lui donne la plus méchante viande ; le boulanger, le pain le plus mal fait et de moindre débit ; l'épicier, l'huile la plus mauvaise ; le chandelier, la chandelle la plus coulante, et la fruitière, les herbes et les légumes les plus vieux et les plus pourris ; et ainsi des autres choses ; et c'est par là que tout se vend et que rien ne reste à Paris. C'est ainsi que font les *méchantes* servantes ; voilà ce que produit leur babil à leur maître ou maîtresse, et ce qui est cause qu'ils sont souvent fort mal servis. Cependant, reviennent-elles au logis, elles prennent les devants, et querellent les premières en disant d'abord : — Diantre soit des gens ! on est toujours quatre heures avant qu'on en puisse avoir ce qu'on demande. »

La fin à une autre livraison.

RICHARD WILSON.

Wilson vint au monde en 1713, dans le comté de Montgommery, province du pays de Galles. Il était le troisième fils d'un ecclésiastique. Sa mère appartenait à une ancienne famille royale de la principauté, les Wynns de Leeswold. Sa vocation se manifesta de bonne heure, chose singulière dans une région écartée où ne se trouve aucun tableau. Tout jeune il aimait à dessiner sur les murs de la maison paternelle des figures d'hommes et d'animaux. Un de ses parents, sir Georges Wynn, étonné de ce goût précoce, l'emmena dans la capitale des trois royaumes et le mit sous la tutelle d'un nommé Wright, peintre obscur de portraits. A partir de ce moment, l'histoire le perd de vue : jusqu'à l'âge de trente-cinq ans, on ignore ce qu'il devint. Il fut alors chargé, en 1748, de reproduire sur la toile l'héritier présomptif de la couronne, et son frère le duc d'York, pour l'évêque de Norwich leur précepteur. Il jouissait donc d'une certaine renommée, qu'il s'était acquise en retraçant toutes les têtes vulgaires ou prétentieuses que l'amour-propre engageait à poser devant lui. Ces images ont disparu ; mais la tradition affirme qu'elles ne méritent point nos regrets : elles n'avaient ni la facilité, ni la beauté, ni l'originalité des œuvres supérieures.

Wilson était dans sa trente-sixième année, lorsque ses économies et l'aide de quelques personnes affectueuses lui permirent d'aller, au delà des Alpes, contempler les merveilles de l'art italien. Il étudiait de préférence les portraits des grands maîtres ; un hasard lui montra qu'il faisait fausse route, et lui désigna le but vers lequel il devait s'acheminer. Ayant un jour été voir Zucarelli, le célèbre artiste, et ne l'ayant pas trouvé, il peignit en l'attendant le site que l'on découvrait par les fenêtres de sa maison. La longue absence du coloriste lui donna le temps de finir son ébauche : elle avait un naturel, un charme, une vivacité, qui étonnèrent l'Italien quand il rentra.

— Vous avez étudié le paysage ? demanda-t-il à Wilson.

— C'est mon premier essai, lui répondit le Gallois.

— Je vous conseille alors d'en faire d'autres, et je me porte garant de vos succès futurs.

Wilson ne dédaigna pas cet avis, et marcha d'un pas rapide dans sa nouvelle carrière. Un paysage récemment terminé par lui charma si fort Joseph Vernet, qu'il lui offrit en échange un de ses meilleurs tableaux. Richard accepta cette flatteuse proposition avec reconnaissance. Le peintre français suspendit l'œuvre de son compétiteur aux murs de son salon ; et quand des Anglais en voyage louaient ou achetaient ses propres toiles, il disait généreusement : — Vous avez tort de ne parler que de mes travaux ; car Wilson mérite aussi vos éloges et fait honneur à votre pays.

Stimulé par ces encouragements, averti d'ailleurs par une

voix secrète, Wilson abandonna le portrait pour s'occuper exclusivement du paysage. Il y était mieux préparé qu'il ne croyait : les admirables sites de son pays avaient, dès son enfance, charmé son imagination et rempli sa mémoire de formes poétiques. Les monts et les vallées, les lacs spacieux et les gorges étroites, les forêts et les bruyères du Galloway, ses côtes irrégulières battues par les flots de l'Atlantique, brillaient dans son esprit comme d'heureux modèles. Il n'étudia que les procédés des vieux maîtres, sans s'inspirer de leur goût et sans imiter leur manière. Il les comparait soigneusement avec la nature, qui lui donnait seule des avis toujours écoutés. Le ciel, la verdure, les campagnes d'Italie, furent les premiers objets qu'il copia. Un air pur flotte, en conséquence, dans ses tableaux, une chaude lumière les colore, des temples païens y tombent en ruines, la végétation méridionale les pare de sombres feuillages, et la surface tranquille des eaux y reflète un azur sans tache. Ses nouvelles toiles le firent remarquer si promptement, qu'on ne tarda point à lui confier des élèves. Par estime pour son talent, Raphaël Mengs exécuta son portrait ; Wilson lui témoigna sa gratitude en lui offrant un beau paysage.

Après six ans d'absence, il revint en Angleterre, espérant

Richard Wilson, peintre anglais. — Dessin de H. Anelay.

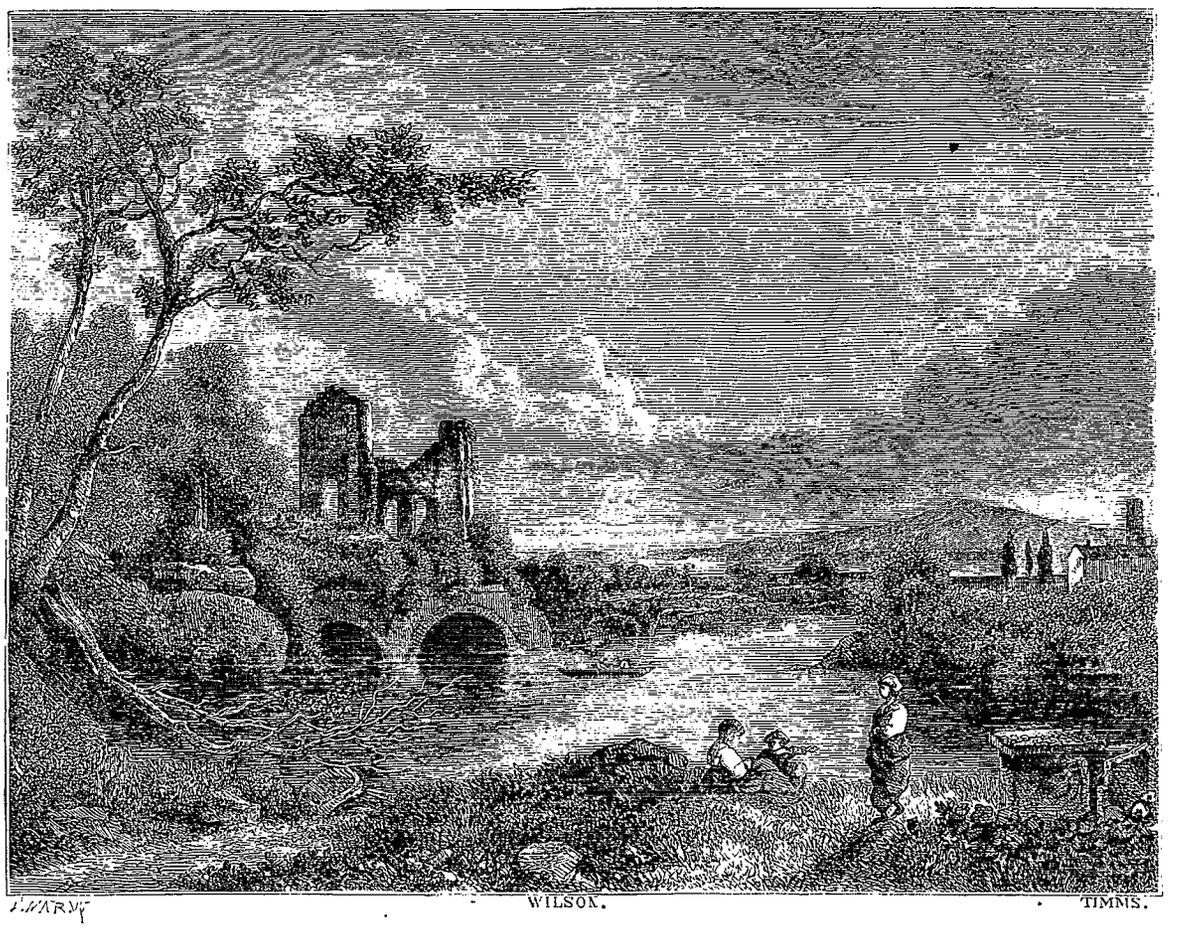
que ses compatriotes ne se montreraient pas injustes envers lui. La fortune parut d'abord vouloir le bien traiter. Le duc de Cumberland lui acheta un grand paysage, où Niobé voyait mourir ses fils sous les traits d'Apollon, et le marquis de Tavistock une toile qui représentait la ville éternelle. Wilson fut un de ceux qui contribuèrent à la fondation de l'Académie royale, et l'un des premiers membres. Le bibliothécaire étant venu à mourir, il obtint sa place. Mais là se bornèrent les faveurs du sort : un peu de miel dorait le bord de la coupe ; la coupe elle-même n'était remplie que d'amertume.

Les acquéreurs s'éloignèrent bientôt de lui. Comme peintre de portraits, la vanité lui amenait des pratiques : peintre de paysages, on ne se soucia nullement de ses productions. En vain il s'efforçait de rendre toute la beauté de la nature, la fraîcheur des prairies, le scintillement des eaux, la majesté des bois, la splendeur du soleil, l'éclat des fleurs, la brume légère du soir : les spectateurs restaient indifférents, et l'insensible nature ne pouvait le récompenser de son zèle, comme l'eût fait le dernier bourgeois de Londres. Sa manière italienne était peut-être un des obstacles qui empêchaient de sentir son mérite.

Pour accroître sa mortification, il voyait le public admirer

des barbouilleurs et se disputer leurs ouvrages. Le pitoyable Barret gagnait cinquante mille francs par an ; Smith de Chichester vendait ses enluminures des sommes considérables. Il n'y avait d'éloges, il n'y avait de succès et d'argent que pour eux. Wilson tombait peu à peu dans l'oubli, dans la misère et le découragement. Abandonné des hautes classes, il ne savait quel emploi faire de son pinceau ; il échangea une de ses meilleures toiles contre un pot de bière et les restes d'un fromage de Stilton ! Sa principale ressource était les prêteurs sur gages, auxquels il portait ses œuvres tout humides encore, et qui lui en offraient des prix révoltants. Un de ces juifs lui avait acheté un grand nombre de morceaux : comme l'artiste voulait un jour lui vendre une nouvelle production, il le mena dans son arrière-boutique, et là, lui montrant une pile de paysages : « Vous savez, lui dit-il, que c'est un plaisir pour moi de vous obliger ; mais regardez, mon cher Dick, voilà tous les tableaux que j'ai acquis de vous depuis trois ans ! »

L'indigence de Wilson le contraignait à vivre comme un homme de la dernière classe. Il cherchait la gaieté dans les tavernes, où se réunissaient des individus aussi pauvres que lui. Le porter et l'ale dissipaient bientôt sa tristesse ; il errait en imagination parmi les sites les plus beaux de l'Italie et de la Grande-Bretagne, ou exprimait sa joie d'une manière aussi bruyante que ses compagnons. Il avait heureusement pour lui des goûts très-simples qui lui rendaient l'économie facile. Puisque les salons lui étaient fermés, il était naturel qu'il fréquentât les estaminets. Les sots faisaient néanmoins



Paysage, par Richard Wilson. — Dessin de Marvy (1).

tourner à son préjudice ces habitudes populaires : ils allaient répétant que c'était un homme de mauvaise compagnie. On ne pouvait dès lors ni le protéger, ni le recevoir. Le stratagème n'était pas neuf, mais il réussit et réussira toujours. L'injustice ou l'ignorance mettent parfois un artiste, un écrivain dans une position fausse, puis on en profite pour le dénigrer et l'accabler.

Les personnes mêmes qui auraient dû le soutenir, parce qu'elles pouvaient mieux apprécier son mérite, se joignaient à la tourbe commune. Joshua Reynolds, théoricien dont les doctrines auraient paralysé le talent le plus vigoureux, Reynolds traitait Wilson avec animosité. Il le dénigrait à la fois dans ses conversations et dans ses discours publics.

La continuité du malheur finit par aigrir le caractère du peintre méconnu. Il devint sombre et farouche ; l'amertume de son langage, ses expressions mordantes révélaient son désespoir. On avait changé en colère, en verve railleuse la sérénité de son esprit, la bienveillance de son cœur. La vieillesse cependant arrivait, blanchissant peu à peu sa tête des givres de l'automne, et ajoutant à son chagrin la mauvaise humeur qui accompagne le dernier âge de la vie.

Sa manière de peindre était fort simple ; il n'employait qu'un petit nombre de couleurs, ne se servait que d'un pinceau et travaillait debout. Lorsqu'il était resté quelque temps à l'œuvre, il s'approchait de la fenêtre pour se rafraîchir la vue au moyen de la lumière et des couleurs naturelles, puis repre-

(1) Ce dessin est un des derniers qu'ait faits pour le *Magasin pittoresque* le bon et modeste Marvy, enlevé si jeune par la mort à des succès certains et à l'estime. Parmi tant de pertes que notre recueil a éprouvées depuis vingt ans, celle-ci n'a pas été l'une des moins imprévues et des moins douloureuses. Une tristesse secrète semblait dévorer la vie de cet honnête jeune homme. Avait-il rêvé plus de gloire? Était-il trop exigeant envers lui-même? Quels sont donc ces mystères de l'âme qui altèrent le bonheur et abrégent les jours sans vouloir se laisser deviner? Les biographies qu'il serait le plus utile de connaître seront peut-être toujours les plus ignorées.

nait son labeur quelques minutes après. Un jour que Beechey l'était venu voir, il le saisit par le bras, le conduisit aussi loin que possible de son chevalet, et lui dit : « Regardez de là mon paysage ; il faut se mettre à cette distance pour juger un tableau avec ses yeux, et non point avec son nez. » Il était déjà vieux lorsqu'il tint ce propos. Sa vue baissait, sa touche n'avait plus la même fermeté ; il peignait un peu rudement, mais d'une manière saisissante. Il avait une modestie naturelle et la modestie du malheur; rarement il parlait de la justice que lui rendrait la postérité. Quelques mots cependant trahissaient de loin en loin qu'il avait conscience de sa valeur. « Beechey, dit-il un jour, vous vivrez assez pour voir mes peintures achetées à des prix considérables, quand on n'offrira plus un liard des tableaux de Barret. »

L'âge commençait à le rayer du nombre des artistes, lorsqu'un de ses frères lui laissa en mourant une petite propriété. Par un heureux hasard, on découvrit dans ce terrain une mine de plomb. Le nouveau possesseur jouit donc d'une certaine aisance vers la fin de sa carrière ; mais ce n'était qu'un tardif rayon de soleil après un jour sombre et triste. Il eut à peine le temps de s'installer au milieu de ses collines natales : admirer la nature fut sa dernière occupation. Dans une de ses promenades, il tomba évanoui sous les rameaux de deux grands sapins qu'il aimait beaucoup. Son chien retourna au logis et amena du secours ; mais l'artiste ne put se remettre complétement ; il souffrait d'un malaise général, d'une langueur croissante, finit par refuser toute nourriture, et expira en mai 1782, âgé de soixante-neuf ans.

Comme peintre de paysages, Wilson mérite de grands éloges. Ses compositions se distinguent généralement par leur noblesse ; son exécution est chaude et vigoureuse ; ses tableaux ont une fraîcheur, un éclat, une harmonie que peu de maîtres ont surpassés. Possédé de l'amour de son art, il ne parlait, il ne rêvait que paysage. Ses toiles sont nombreuses ; on en trouve dans presque toutes les collections publiques et particulières : il y règne une poésie pleine de charme ou de grandeur. La prédiction de l'artiste s'est réalisée ; l'opinion publique a promptement changé à son égard : ces travaux, que l'on dédaignait pendant sa vie, que les prêteurs sur gages refusaient, et qui ont été pour le coloriste une source de perpétuels chagrins, font maintenant l'admiration des connaisseurs et atteignent de hauts prix dans les ventes.

LE MÉMORIAL DE FAMILLE.

Suite. — Voy. p. 65, 78, 102, 118, 149, 189, 194, 218.

§ 5 (suite). *La famille d'autrefois et celle d'aujourd'hui. — Ce qu'il faut donner au père et ce qu'il faut donner à l'enfant. — Réconciliation sur un berceau.*

Un soir que je montais l'escalier rapidement, comme il m'arrivait toujours après une longue absence, je distinguai le rire frais et vibrant de Claire, entrecoupé par la chère voix de Marcelle ; toutes deux m'avaient entendu et accouraient.

Je les pris dans mes bras, et mes baisers descendirent du front de la mère à celui de l'enfant.

— Allons, m'écriai-je gaiement, Dieu nous protége ! la joie est aujourd'hui au logis.

— C'est que tu ne sais pas la grande nouvelle, interrompit Marcelle, dont tout le visage rayonnait.

— Qu'est-ce donc ?

— L'enfant parle.

— Est-ce vrai ?

— Écoute !

Et s'adressant à la petite fille, elle la pria de redire les syllabes déjà prononcées. Claire ne répondit d'abord que par ces gazouillements confus et charmants du premier âge ; mais, ayant l'air de se raviser tout à coup, elle m'appela clairement et me tendit ses petites mains !

Je la pris dans mes bras tout attendri de joie. Ce premier mot balbutié me semblait comme une seconde naissance. L'enfant sortait de la phalange muette où elle était restée jusqu'alors confondue avec les créatures d'instinct pour entrer dans la phalange parlante réservée aux seuls fils d'Adam. Elle venait de faire reconnaître ses droits à la royauté de la création ! Jusqu'alors nous n'avions eu qu'une image vivante ; désormais il y avait dans notre vie une âme de plus !

Ainsi qu'il devait arriver, l'affection de Marcelle pour Claire s'en trouva redoublée, et par suite son exclusive sollicitude. Aux soins matériels commencèrent à s'ajouter les préoccupations morales. Il fallut faire la garde autour de l'intelligence éveillée, écarter les fâcheuses influences, l'entourer, comme le berceau de Montaigne, d'harmonieux concerts et de douces visions ! La chaîne allait ainsi s'allourdissant de jour en jour ; chaque progrès de Claire, en créant une obligation nouvelle, y ajoutait un anneau ; je la voyais, à mesure qu'elle grandissait, remplir la maison et m'en chasser.

Marcelle le sentait et ne pouvait manquer d'en souffrir ; mais l'instinct de la maternité, joint aux engagements exagérés pris avec elle-même, la faisait lutter contre ses propres entraînements. Il en résultait des débats qui dégénéraient souvent en irritations ou en tristesses.

Un soir d'été, je rentrais la tête allourdie par la fatigue d'une journée laborieuse. L'atmosphère, accablante jusqu'alors, venait enfin de se détendre ; une de ces brises fraîchement humides, que vous envoient les orages lointains, faisait frissonner les feuilles ; les mille parfums de la campagne arrivaient par légères rafales, et le soleil couchant inondait de rayons dorés les façades blanches des faubourgs. J'arrivais le cœur gonflé de la longue oppression de la journée, et sentant des ailes à mes pieds.

Autrefois Marcelle épiait ma venue et accourait à ma rencontre ; mais depuis que Claire absorbait toutes ses heures, j'avais dû renoncer à cette douce habitude. Je ne sais pourquoi j'y pensai ce jour-là ; j'étais pressé de la voir, de l'emmener, de jouir avec elle de la fraîche soirée.

J'entrai vivement et je la demandai ; elle était au fond de l'appartement dans son retrait, abandonné depuis quelque temps à l'enfant. Je la trouvai la tête dans ses deux mains, tandis que Claire se tenait blottie à quelques pas au milieu de jouets épars, l'air boudeur et les joues humides.

Du premier coup d'œil, je compris qu'il s'agissait d'une de ces révoltes d'enfant chaque jour plus fréquentes. J'arrivais joyeux et soulagé ; la vue de ces deux visages me refoula ma bonne humeur au-dedans ; ce fut comme une nuée passant sur les rayons du soleil que j'avais dans le cœur ! Cependant je surmontai cette impression, et, m'approchant de Marcelle, je voulus m'informer, en souriant, de la grande querelle ; mais la mère s'indigna presque de ma légèreté, et commença l'énumération de ses plaintes.

C'étaient les mille inquiétudes d'une âme que sa lucidité même égare, et que sa tendresse rend plus sévère. Attentive aux moindres actes de l'enfant dont elle déduisait toutes les conséquences, comme si la logique absolue à laquelle aucun homme n'obéit était le privilége exclusif du premier âge, elle donnait un sens à chaque parole, à chaque mouvement, et supposait une intention là où il n'y avait eu, le plus souvent, qu'un fugitif caprice. Déjà, bien des fois, j'avais voulu la prémunir contre ses habitudes d'inductions, l'engager à laisser le grain germer en lui ménageant l'eau et le soleil sans préjuger l'épi qui en devait sortir ; mais tous mes efforts avaient été inutiles ; ils ne furent pas plus heureux cette fois. Il fallut écouter de nouveau ce que j'avais déjà combattu si souvent. Claire était personnelle et volontaire ;

ses tendresses avaient toujours un intérêt ; sa révolte ou sa soumission ne venaient que de la fantaisie !

Et de là, Dieu sait quelles conséquences habilement tirées, et combien de craintes lointaines ! J'écoutais avec une impatience contenue, car le temps s'écoulait ; les rayons du soleil couchant s'éteignaient l'un après l'autre sur les rideaux de la petite fenêtre. Je profitai de la première pause de Marcelle pour tâcher de la calmer, et, comme je vis qu'elle allait répondre, je lui pris les mains en me levant :

— A demain les affaires sérieuses ! lui dis-je gaiement ; ce soir je veux te conduire aux pépinières ; mon père nous attend, et si nous tardons le rossignol aura fini de chanter.

— Sortir ! répéta Marcelle, et l'enfant ?

— Nous l'emmènerons, répondis-je.

— N'est-ce pas bien loin ?

— Je le porterai s'il est nécessaire.

Elle regarda à travers les vitres.

— Mon Dieu ! dit-elle, c'est que... je crains la brume du soir, mon ami ; voyez là-bas, les vapeurs commencent déjà à s'élever ; Claire pourrait en souffrir.

— Eh bien ! repris-je en m'agitant comme un homme qui a besoin d'air et de mouvement, nous la laisserons aux soins de Jeanne.

— Laisser Claire ici ! répéta vivement Marcelle ; c'est impossible ; chaque fois qu'elle me quitte, je sens qu'elle subit de fâcheuses influences ; maintenant, plus que jamais, je veux la garder près de moi et la surveiller à tous les instants.

— Voyons, repris-je plus vivement, il y a pourtant une mesure pour toute chose ; cette enfant ne peut confisquer deux existences entières à son profit ; Dieu nous l'a donnée, je suppose, comme une consolation et non comme une geôlière.

— De grâce ! interrompit Marcelle dont les yeux devinrent humides, pourquoi recommencer ce débat, mon ami ? Crois-tu donc que je ne souffre point de te refuser !

— Mais pourquoi ce parti pris des tâches impossibles ? m'écriai-je à bout de patience. Ne faudra-t-il pas qu'un jour cette enfant marche elle-même ? Pourquoi vouloir l'y préparer en la portant toujours dans ses bras ? Le seul rôle de chaque femme sur la terre est-il donc d'élever une héritière ? Est-ce la loi des êtres que devant chaque créature au berceau une créature complète se tienne l'épée flamboyante à la main pour écarter l'esprit du mal ? A quoi bon cet éternel gardien placé au dehors, quand Dieu en a mis un au dedans de chaque nouveau-né : la CONSCIENCE qui s'éveille seule, mais ne se fortifie que par l'exercice !

— Mon Dieu ! je sais que mes opinions diffèrent sur ce point, reprit Marcelle dont le voix tremblait ; mais... si je me trompe, pourquoi ne pas se montrer indulgent ?

— Parce que votre erreur, repris-je vivement, est dangereuse pour tous trois ; parce que les petits bras de Claire, jetés autour de nos cous, auraient dû rapprocher nos cœurs, et qu'ils les éloignent l'un de l'autre ; que vous la tenez entre nous comme un obstacle ; que vous en faite une fatigue, une contrainte, et qu'à ce jeu vous exposez non-seulement nos joies intimes, mais le juste sentiment de nos devoirs. Êtes-vous sûre que l'enfant, dont vous faites toujours un obstacle, ne deviendra pas moins cher ? que ses défauts ne lasseront point plus facilement notre patience, et que d'une joie vous ne nous ferez point un fardeau ?

— Pour moi, du moins, je pourrais l'assurer, dit Marcelle, que la sévérité de mon accent avait froissée, et qui passait peu à peu de la tristesse à l'amertume.

— C'est-à-dire alors, repris-je, blessé à mon tour, que vous me supposez seul capable d'oublier le devoir ?

— Est-ce moi qui ai exprimé des doutes ?

— Mais c'est vous qui les avez laissés à ma charge. Au reste, cette soif de martyre est ordinaire à votre sexe ; vous avez besoin de sentir la couronne d'épines ; si Dieu la pose trop légèrement sur vos fronts, vous l'enfoncez vous-mêmes à deux mains : toutes, vous avez plus ou moins la folie de la croix !

Marcelle tressaillit, et un flot de sang lui monta au visage. C'était la première fois que, dans nos débats, un mot blessant venait sur mes lèvres. Elle me jeta un regard douloureux ; puis se roidissant :

— Soit, dit-elle froidement ; mais alors à quoi bon cette explication ? Les sages ne cherchent point à convaincre les fous.

Et prenant Claire par la main, elle passa avec elle dans le salon.

Je fis un mouvement pour la retenir et m'excuser ; je ne sais quel mauvais orgueil me retint ; peut-être y eut-il aussi de la rancune. J'étais venu le cœur gonflé d'espérances, et je lui en voulais de les avoir trompées.

Ce fut bien autre chose quand j'entendis les éclats de rire de l'enfant qui répondaient à la voix de Marcelle ; évidemment les jeux de la mère éveillaient cette gaieté. Bientôt le piano retentit : Marcelle jouait de folâtres quadrilles, au grand épanouissement de Claire, qui s'efforçait de sauter en cadence, et poussait de longs cris de joie. Je ne me dis pas que tout cela était une apparence ; qu'on faisait du bruit autour de sa tristesse, et que l'on se montrait gai bien haut, parce qu'on ne voulait point pleurer tout bas. Je vis un défi où il n'y avait qu'un déguisement, et j'y répondis par une bravade.

Je cherchai dans un des tiroirs du bureau un cigare oublié, dernier vestige de mes erreurs passées, et je me mis à inonder effrontément le petit retrait de tourbillons de fumée. Marcelle continuait à jouer ses plus folles danses ; je fredonnais mes airs les plus étourdis, et nous enragions sournoisement tous deux autant de regret que de dépit.

La suite à une autre livraison.

BONTÉ.

On dit que les occasions de faire du bien ne sont pas si communes ; les supposer rares, c'est être bien ignorant en bonté. Si l'on n'est pas souvent à portée de rendre de grands services, il n'est point de jour où l'on ne puisse travailler à rendre la situation de quelqu'un meilleure. En société, le désir d'obliger qui va au-devant de tous les désirs ; en famille, la douceur qui procure la paix et la sagesse qui la conserve ; avec ses domestiques, un traitement doux et raisonnable qui fasse disparaître les désagréments de la servitude en maintenant la subordination ; puis, donner des avis à ceux qui en ont besoin, calmer une inquiétude, alléger un chagrin : voilà, dans le tableau de ces soins multipliés dont l'occasion s'offre à chaque instant, de quoi occuper toutes les heures de la vie. A la vérité, ce n'est là que le remplissage de la bonté ; mais n'est-il pas bon de n'y point laisser de vide et de se tenir toujours en exercice ? J'ose assurer qu'une existence ainsi tournée au profit de nos semblables serait le vrai secret d'être toujours en jouissance ; car en se rendant propres celles des autres, c'est comme si l'on avait plusieurs âmes pour jouir.

FÉNELON, *Considérations chrétiennes.*

Une Institution nationale des Jeunes-Aveugles (1), fondée en 1784 par Valentin Haüy, donne aux jeunes aveugles une instruction intellectuelle, musicale et professionnelle, dont l'ensemble comprend huit années d'études. C'est dans les quatre dernières années que l'instruction industrielle devient réellement sérieuse, surtout pour les élèves qui ont montré peu d'aptitude pour la musique. Cet apprentissage les prépare à exercer la profession qui les aidera à vivre ou les rendra utiles dans le sein de leur famille.

Des ateliers de brosserie, d'ébénisterie, de tour, de van-

(1) Boulevard des Invalides, 32, à Paris.

nerie, de tissage et de tressage du filet, sont ouverts aux garçons. Les filles apprennent à filer au rouet le chanvre et le lin, à tricoter, à broder au crochet et au métier; à faire des tresses en paille, des ouvrages divers en sparterie, des chaussons à l'aide du métier; enfin à rempailler les chaises.

Les objets tournés, les filets de pêche, les brosses communes, quelques tricots, les paniers en vannerie et en sparterie, et les chaussons de tresse, sont d'un bon travail et d'une régularité qui font honneur à l'habileté et à l'attention de ces pauvres jeunes gens.

L'institution imprime des livres, des partitions, des cartes géographiques; une expérience journalière a constaté la netteté de ces impressions et le mérite des systèmes d'écriture ainsi que de notation musicale.

PROVERBES ITALIENS.

Voy. p. 120, 192.

« Chi porta dietro il torchio ha per costume
« A se far ombra, ed a chi 'l segue lume. »

Celui qui porte le flambeau derrière lui a coutume de se faire de l'ombre à lui-même, et de la lumière à qui le suit.

« Mi lambico il cervello tutto lieto. »

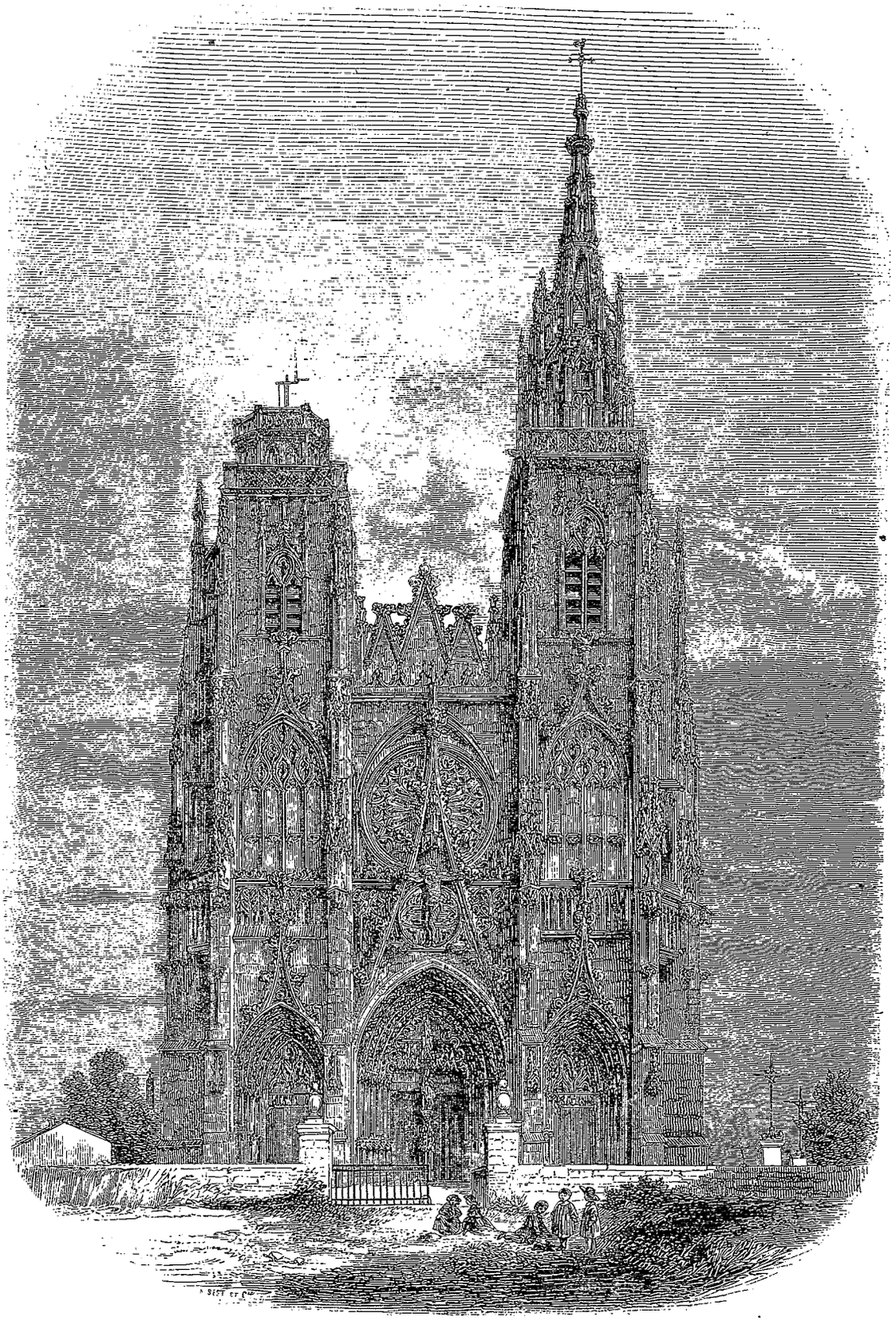
Je m'alambique la cervelle avec bien du plaisir.

« Altro non trovo in vero che sia mio,
« Se non quello ch' io godo or do per Dio. »

Je ne trouve qui m'appartiennent vraiment que les choses dont je jouis ou que je donne pour Dieu.

NOTRE-DAME DE L'ÉPINE

(Marne).



Notre-Dame de l'Epine. — Dessin de Lancelot.

Ce bel édifice s'élève dans la bourgade de Notre-Dame de l'Épine, à huit kilomètres de Châlons-sur-Marne, sur la route qui conduit de cette ville à Strasbourg par Metz. Le village et l'église doivent leur origine à une apparition mi-

raculeuse. En 1419, on ne voyait sur l'emplacement de ce bourg qu'une petite chapelle entourée de bruyères et dédiée à saint Jean-Baptiste. Elle se trouvait à distance à peu près égale des paroisses de Melette et de Courtisols. La veille de la fête de l'Assomption, vers le soir, des bergers de ces deux villages ayant conduit leurs troupeaux près de cette chapelle, une grande clarté illumina tout à coup un buisson d'épines qui croissait auprès. Les premiers moutons s'enfuirent épouvantés et se jetèrent dans la plaine ; mais les petits agneaux s'approchèrent sans crainte. Les bergers, surpris, se hasardèrent à les suivre ; la lumière, éclatant avec plus de force, les aveugla ; ils tombèrent sans connaissance. Quand ils eurent repris leurs sens, la lumière brillait plus doucement ; ils avancèrent et virent, au milieu d'une auréole, une petite statue de la Vierge tenant l'enfant Jésus entre ses bras. La nuit descendit, et la lumière parut alors augmenter d'intensité ; elle se répandait, dit-on, à dix lieues à la ronde. Les bergers racontèrent à la veillée le prodige dont ils avaient été les témoins, et le récit du miracle circula toute la nuit dans les environs ; cependant la clarté disparut avec le jour de l'Assomption et ne se renouvela plus.

Averti par les curés de Melette et de Courtisols, l'évêque de Châlons vint visiter le buisson sacré au milieu duquel on trouva une petite statue de pierre jaunâtre, d'un grain très-fin. Sa hauteur est d'environ dix-huit pouces, le travail en est fort médiocre. Elle fut transportée en grande pompe à la chapelle de Saint-Jean-Baptiste.

Cette chapelle devint dès lors un lieu de pèlerinage très fréquenté. Les fidèles y faisaient des offrandes considérables entre les mains des marguilliers de Melette et de Courtisols ; l'officialité de Châlons voulut se les approprier : pour vider le débat, le roi Charles VI, par lettres patentes, en affecta l'emploi à la construction d'une église destinée à remplacer la petite chapelle devenue insuffisante.

La France était alors envahie ; les Anglais possédaient la plus grande partie de notre pays, et partout ils avaient des dignités et des emplois. Un architecte anglais nommé Patrice se chargea de la construction de l'église projetée. Sous sa direction, les travaux avancèrent avec rapidité : en 1429, le portail, la nef et la tour du nord étaient déjà construits ; mais, les chances de la guerre étant devenues favorables à la France, les Anglais établis sur notre sol commencèrent à craindre pour leurs biens et leur vie. L'architecte Patrice s'enfuit avec l'argent qu'on lui avait confié pour l'érection du monument.

Les travaux restèrent abandonnés jusqu'à ce qu'un maçon français, Antoine Guichard, en prit la direction ; l'église continua à s'élever peu à peu. Guichard modifia beaucoup les plans de son prédécesseur, surtout dans les proportions. En 1529, l'église de Notre-Dame de l'Épine était terminée. Les villes environnantes contribuèrent avec enthousiasme à l'embellissement de la nouvelle basilique. Châlons et Verdun lui donnèrent ses magnifiques vitraux et sa belle sonnerie. Malheureusement les Anglais, dans une tentative qu'ils firent pour piller l'église, brisèrent presque tous les vitraux à coups d'arquebuse.

L'histoire particulière de Notre-Dame de l'Épine est une série de fêtes religieuses et de miracles obtenus par l'intercession de la Vierge miraculeuse. Pendant la révolution de 1789, cinq de ses cloches furent converties en monnaie, et l'on abattit la flèche de la tour du nord pour la remplacer par un télégraphe. En 1825, la foudre endommagea quelques parties de la tour méridionale ; mais ce dégât fut promptement réparé.

L'église Notre-Dame de l'Épine est d'un beau style ogival ; elle a la forme générale des églises du quinzième siècle. Son portail est admirable de finesse et d'élégance ; il se distingue surtout par la belle arcade formant pyramide qui s'élève au-dessus de la porte principale et entoure un immense crucifix. L'effet de cet emblème de la rédemption, placé ainsi à l'entrée du temple, est d'une grande beauté. La rosace du milieu semble encadrée dans une bordure ovale ; le triple pignon est mesquin. Les deux clochers offrent à peu près les mêmes détails de sculpture et de construction, quoique celui du nord soit un peu plus petit que la tour méridionale. Celle-ci est surmontée d'une flèche qui se compose de six consoles ou branchages de pierre bien ouvragés de feuillages partant du sommet de la tour d'où ils semblent se dérouler, et se réunissant en haut pour former une longue colonne qui s'élève en diminuant jusqu'à un globe supportant la croix. La partie inférieure qui sert de base à ces consoles est recouverte d'une sculpture en pierre travaillée à jour et formant une sorte de cassolette.

Un très-beau jubé sépare la nef du chœur ; il est orné de deux petits autels que l'on a reconstruits récemment. C'est sur celui de droite que se trouve la statue miraculeuse ; elle disparaît presque entièrement sous ses ornements précieux.

Le portail du nord est triste et nu ; celui du sud est curieux et intéressant. A l'extérieur, il est flanqué de deux tourelles ; toute la largeur du pignon est ornée de galeries de pierre à jour. La belle pyramide qui surmonte le pignon est également découpée à jour. La porte d'entrée est formée par une arcade rentrante, de chaque côté de laquelle il y avait, entre de belles colonnes, de grandes statues qui ont disparu.

Le chœur est formé de dix piliers réunis par une belle clôture en pierre sculptée ; on y remarque un beau trésor admirablement travaillé et qui a l'aspect d'une petite forteresse surmontée d'une infinité de petites flèches. Quelques antiquaires ont supposé que ce trésor représentait un des plans proposés pour la construction de l'église.

Dans la partie septentrionale de l'église est un puits à l'eau duquel on attribue des propriétés merveilleuses. La plupart des chapelles sont remarquables par la délicatesse de leurs ornements sculptés.

Notre-Dame de l'Épine fait partie des « monuments historiques » placés sous la protection spéciale de l'État.

A Leipsick, un propriétaire ayant mis sur un pommier, qu'il avait planté au bord de la promenade publique, un écriteau pour demander qu'on ne lui en prît pas les fruits, on ne lui en vola pas un seul pendant dix ans. J'ai vu ce pommier avec un sentiment de respect : il eût été l'arbre des Hespérides, qu'on n'eût pas plus touché à son or qu'à ses fleurs. Madame DE STAEL, *De l'Allemagne*.

LES DOMESTIQUES D'AUTREFOIS.

Fin. — Voy. p. 226.

Le traité de l'abbé Fleury est (comme le dit l'auteur de la notice sur cet excellent homme, dans la *Biographie universelle*) « non moins utile que solide et instructif. » C'est un ouvrage de haute morale, bien pensé et bien écrit, ainsi que l'on pourra en juger par les extraits suivants :

« Une famille, dit l'abbé Fleury, est en petit l'image d'un État qui n'est que l'assemblage de plusieurs familles. Plus la famille est grande, plus il y a de rapport entre ces deux sortes de gouvernement. C'est toujours conduire des hommes vivant en société. Pour le bien faire, on a besoin d'un grand art : il faut avoir de la raison, non-seulement pour soi, mais pour les autres.

» Nous devons regarder nos domestiques comme confiés à notre conduite par l'ordre de la Providence, et liés avec nous par une société, où ils contribuent de leur travail pour notre soulagement, et nous leur procurons, non-seulement la subsistance temporelle, mais l'instruction, les bonnes mœurs et les biens spirituels que souvent ils ne cherchent pas.

» Il faut, du reste, le moins de domestiques qu'il est possible, non-seulement pour épargner la dépense et le soin de les conduire, mais encore plus pour éviter la paresse et la vanité. Faites par vous-mêmes tout ce que vous pouvez faire, et ne vous faites servir que quand la force ou le temps vous manque. La vie naturelle est que tous travaillent selon leurs forces, que les jeunes servent les vieux, que les sains servent les malades.

» Il ne faut point dire que ce sont des pauvres que l'on nourrit; ce sont des fainéants que l'on entretient, et que l'on détourne de l'agriculture et des autres travaux utiles. Si vous voulez nourrir des pauvres, nourrissez les malades, les vieilles gens et les autres invalides. Soutenez des artisans prêts à succomber, faute d'un petit secours, et tant d'autres pauvres que la honte empêche de se découvrir à tout le monde. Ce n'est donc que la vanité et la mollesse qui fait prendre cette multitude de domestiques superflus.

» Surtout ne prenez jamais de domestiques que vous ne puissiez entretenir et récompenser honnêtement. Craignez ce terrible péché de retenir le loyer des mercenaires, l'un des quatre qui crie vengeance devant Dieu, suivant le langage de l'Écriture, et si vous êtes pauvre vivez en pauvre.

» Comme l'on n'aime pas les domestiques qui changent souvent de maîtres, aussi les maîtres se décrient quand ils changent souvent de domestiques, et ces changements dérangent le bon ordre d'une maison.

» Tous les domestiques doivent, autant qu'il se peut, apprendre à lire, à écrire et à compter pour leur usage. »

Parmi les conseils généraux que l'auteur donne aux maîtres, il y en a qui s'appliquent particulièrement au choix et à la conduite de certains serviteurs, en tête desquels il place l'aumônier.

« La vertu, dit-il, est plus nécessaire dans l'aumônier que la science. Donnez-vous de garde toutefois de certains dévots de petit esprit, qui mettent la religion dans des formalités et des bagatelles, et veulent obliger tous les autres à ce qu'ils pratiquent; qui sont scrupuleux et défiants. Un aumônier doit être un homme solide et grave, doux et affable, d'une telle vertu et d'un si grand sens qu'il soit respecté des principaux domestiques et du maître lui-même. Évitez, entre autres, une irrévérence que les dames commettent souvent, de faire attendre longtemps le prêtre prêt à dire la messe. Il vaudrait mieux ne la point entendre quand il n'y a pas d'obligation. Mais la considération que le maître doit avoir pour son aumônier ne doit pas aller jusqu'à faire croire qu'il est livré à lui, et que c'est l'aumônier qui gouverne la maison. Dès lors il serait haï des domestiques les plus sûrs, qui diraient qu'ils ne sont pas entrés chez vous pour obéir à un prêtre; les plus faibles les flatteraient et lui feraient leur cour par un extérieur affecté de dévotion. La principale qualité d'un bon maître est d'avoir la main ferme pour contenir chacun de ses domestiques dans les bornes de ses fonctions. »

« L'aumônier, ajoute l'abbé Fleury dans les avis particuliers à chaque serviteur, doit avoir grand soin de se renfermer dans sa charge qui est de veiller au spirituel et aux mœurs, sans entrer dans les affaires temporelles, ni dans ce qui regarde le service du maître et les fonctions particulières de chaque domestique... L'aumônier doit exciter ceux qui ne savent pas lire à l'apprendre. Ceux qui sont déjà âgés sont souvent retenus par une mauvaise honte dont il doit tâcher de les guérir. »

Les avis à l'intendant sont très-remarquables et malheureusement paraissent avoir été généralement peu suivis :

« Plus l'intendant a de pouvoir et de liberté de procéder, plus il est obligé à être exactement fidèle. Il se doit contenter de ses appointements sans recevoir aucune gratification des fermiers et des autres avec qui il traite les affaires de la maison.

» Il n'est pas besoin qu'il soit grand jurisconsulte, mais qu'il ait des notions claires sur les affaires communes, et qu'il soit ferme dans les maximes, en sorte qu'il puisse consulter à propos les difficultés et bien entendre les conseils. Il doit même travailler à donner au maître cette sorte de capacité, et à le faire entrer dans la connaissance de ses affaires et dans le détail autant qu'il sera possible... Si le maître a trop peu d'ouverture d'esprit ou trop peu d'application, l'intendant doit tenter la même chose du côté de la dame. Souvent il s'en trouve d'un esprit solide et droit, et fort capables en affaires. »

On trouve çà et là, parmi les avis, des traits qui éclairent sur les mœurs et les pratiques du temps.

« *Maître d'hôtel.* —... Qu'il ne prenne aucun droit de treize ou autre sur les boulangers, les bouchers et les autres marchands, sous prétexte que c'est l'usage de plusieurs maisons. Cet usage ne suffit pas pour assurer sa conscience si le maître ne l'approuve pas expressément. Il ne doit pas non plus prétendre les revenants bons.

» *Officiers de cuisine et autres.* — ... Ne doivent pas prendre la liberté de donner des déjeuners ou d'autres repas, sous prétexte que ce sont des restes de la table du maître, ni emporter dehors les restes de la viande ou du fruit... Qu'ils ne consument point excessivement de bois, de charbon, de sel, de vin, de beurre, d'épices, de sucre et des autres choses nécessaires pour les sauces ou les confitures. La plupart se font un honneur de prodiguer tout cela, prétendant que la profusion sied bien aux grandes maisons : ce n'est que vanité et négligence.

» *Valet de chambre.* —... Parce qu'ils sont bien vêtus et souvent mêlés avec les gens de qualité qui viennent voir leur maître, il y en a qui font les beaux esprits, affectent de grands mots, parlent et décident sur toutes les nouvelles de la cour et de la guerre; puis, quand ils sont entre eux, ils retombent dans leur naturel de valets, et dans leurs discours bas et grossiers. Je voudrais qu'ils apprissent du commerce des honnêtes gens à penser et à parler raisonnablement, mais se renfermant dans ce qui est à leur portée, et ne disant jamais rien qu'ils n'entendent.

» *Suisse ou portier.* — ... Qu'il ne donne point à jouer dans sa loge avec cartes ou aux dés; qu'il n'y donne point à boire... Il doit être fort honnête aux gens du dehors et ne rebuter personne. S'il porte une épée, ce n'est que pour l'honneur et la dignité du maître, ou tout au plus pour faire peur à quelques insolents qui voudraient faire du désordre.

» C'est principalement aux portiers des ministres, des gens de robe et de tous ceux qui sont sollicités de beaucoup de gens, qu'il faut recommander l'honnêteté et la douceur. La multitude et l'importunité des solliciteurs les endurcit (1). Souvent même ils affectent d'être rudes par intérêt pour attirer quelque gratification forcée : c'est une espèce de concussion très-condamnable... Les pauvres clients sont assez à plaindre et ont assez d'autres frais à faire, sans payer tribut à un portier souvent plus riche qu'eux. Il n'est donc permis de prendre que des étrennes et d'autres gratifications purement volontaires, et avec l'approbation du maître. »

Dans ces livres faits pour une société qui n'est plus, il se trouve bien des conseils qui, malgré la différence des mœurs et des temps, sont encore aujourd'hui susceptibles d'application. Le livre de l'abbé Fleury montre tout le parti qu'un esprit sage et élevé peut tirer du sujet en apparence le plus humble et le moins fécond. C'est un excellent livre de morale qu'il ne serait peut-être point difficile de retoucher, de manière à le bien approprier à notre époque.

Les *Avis aux domestiques*, par Swift, que nous avons mentionnés, sont très-spirituels et pleins d'une rare finesse d'observation; mais, dans leur tour familier et railleur, ils respirent la malice qui était un caractère particulier de l'esprit du célèbre doyen. Comme tous les ouvrages qui prétendent faire aimer la vertu en peignant le vice, ils ont l'inconvénient

(1) Observation dont doivent tenir grand compte les employés des administrations publiques.

d'enseigner le mal à ceux qui l'ignorent, peut-être même de le faire aimer à quelques-uns, et l'on peut douter, en définitive, qu'ils exercent vraiment une influence salutaire.

GRAVURE ET IMPRIMERIE EN TAILLE-DOUCE.

Suite. — Voy. p. 188.

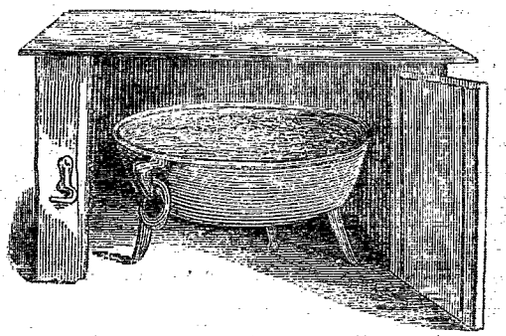


Fig. 5. La Boite.

On a vu dans notre premier article que ce qui constitue la gravure en taille-douce est une réunion de traits creux formant autant de petits sillons ou canaux destinés à recevoir le noir qui doit se reporter sur le papier pour former l'épreuve ou estampe. Or, qu'une planche ait été gravée, soit avec le burin, soit avec l'eau-forte, soit à l'aide de toute autre espèce de procédés, la surface de la planche présente toujours des creux recevant le noir qui se reporte au moyen de la pression sur une feuille de papier.

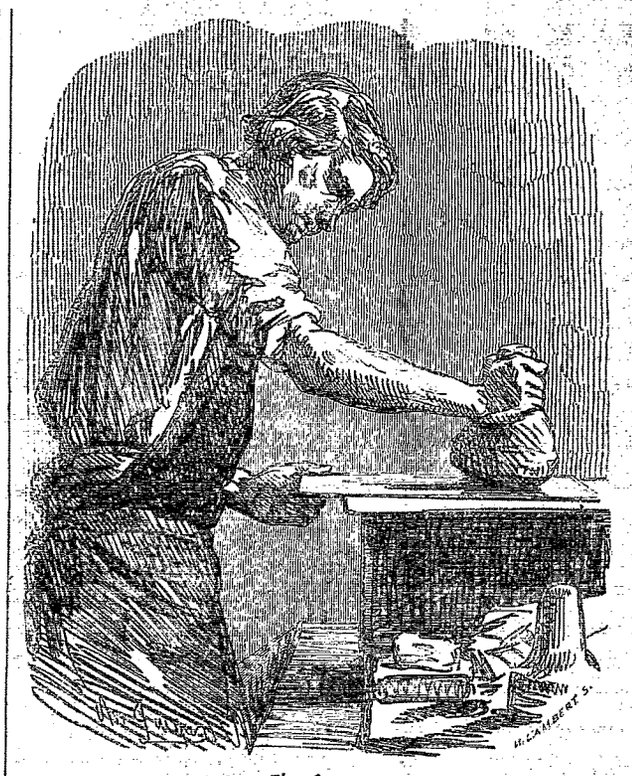


Fig. 6.

Quoique la presse des graveurs ait plus d'une fois varié de forme, elle était assez perfectionnée dès les premiers

Fig. 7. Presse.

temps de la gravure pour reproduire en admirables épreuves les tableaux des grands maîtres. Rien ne dépasse aujourd'hui la fraîcheur de ces belles estampes.

Le mécanisme d'une presse est fort simple, et cependant peu de personnes s'en forment une idée précise.

L'imprimeur à qui l'on remet la planche gravée l'expose sur un instrument que l'on nomme *boîte*. C'est en effet une espèce de boîte dont le dessus est une plaque de tôle et dans laquelle on introduit une cuve de fonte nommée *poêle*, qui contient de la poussière de charbon de bois allumée comme dans une chaufferette.

Lorsque la planche a atteint un certain degré de chaleur douce, l'imprimeur, au moyen d'un tampon, la couvre aussi également que possible d'une couche mince de noir broyé.

Ce noir, broyé avec une huile très-épaisse, se liquéfie légèrement à la chaleur, et peut entrer dans les plus légères entailles du cuivre; on prend alors un chiffon de grosse mousseline, et, en le tournant sur la gravure, on fait entrer le noir dans tous les traits, en même temps qu'on en retire le superflu. C'est ensuite au moyen de la paume de la main qu'on enlève tout ce qui reste en dehors des tailles et salit la superficie.

Puis on place la gravure sur une grande planche de noyer A (fig. 7). On la recouvre d'une feuille de papier humectée B,

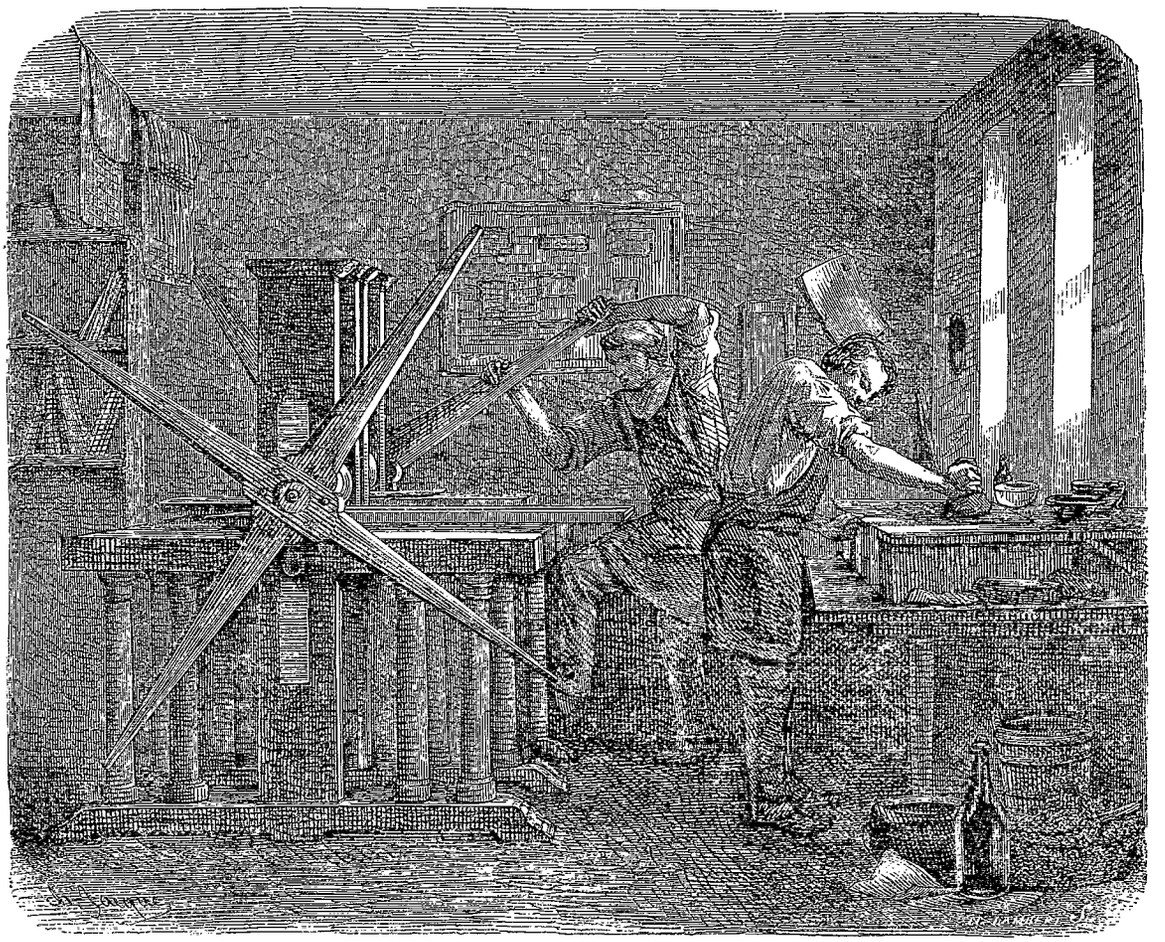


Fig. 8. Atelier d'imprimeurs en taille-douce.

et, sur cette feuille de papier, on pose quatre ou cinq morceaux d'une étoffe qui tient le milieu entre le drap et la flanelle, C.

Tout cela passe ensemble entre deux gros rouleaux de noyer, de gaillac ou d'acier DD, qui, étant extrêmement serrés, opèrent une pression énorme, et forcent, par l'élasticité du drap, le papier humecté à entrer dans les trous de la planche et à s'approprier tout le noir qui s'y trouve. On retire alors l'épreuve de dessus la planche, et cette prompte et merveilleuse opération, répétée autant de fois qu'il est nécessaire, donne au commerce les innombrables estampes qui ornent nos livres, nos appartements, nos rues et nos quais.

La suite à une autre livraison.

UNE DISTRACTION DE GALILÉE.

On raconte que, pendant le service divin, Galilée, encore enfant et sans doute un peu distrait, reconnut qu'on pourrait mesurer la hauteur du dôme de l'église par la durée des oscillations des lampes suspendues à la voûte à des hauteurs inégales; mais combien il était loin de prévoir que son pendule dût être un jour transporté d'un pôle à l'autre pour déterminer la figure de la terre, ou plutôt pour constater que l'inégale densité des couches terrestres influe sur la longueur du pendule à secondes! *Cosmos.*

— Nous devons nous croire heureux quand notre âme est exempte de remords et notre corps de douleur.

— Il y a bien plus de jouissance à dépenser cent francs qu'on a gagnés que mille qui nous ont été donnés.

— C'est quand les choses sont au pis qu'il faut attendre du mieux.

— Envie de paraître, source de ruine.

— Celui qui ne se contente pas de son bien-être, et veut paraître, ne tarde pas à disparaître.

— L'homme qui a l'humeur atrabilaire vit avec ce défaut

comme le fumeur avec l'odeur du tabac : lui seul ne le sent plus ; il n'incommode que les autres.

— Un fanfaron disait devant le maréchal de Turenne qu'il n'avait jamais eu peur du feu. — Peste ! s'écria le grand capitaine ; on voit bien que vous n'avez jamais mouché la chandelle avec vos doigts.

— M. de Luxembourg, en descendant l'escalier de l'Opéra, rencontre un inconnu qui lui dit : — Bonsoir, mon ami, comment te portes-tu ? — Et toi, mon ami, répond le duc, comment te nommes-tu ?

— L'homme le plus éclairé a toujours quelque chose à apprendre avec le paysan.

— Le pâtre ne connaît ni la goutte ni les maux de nerfs.

— Il y a des blessures de l'amour-propre que l'on ne confie pas à la plus tendre amitié. A. PETIET.

LE MÉMORIAL DE FAMILLE.

Suite. — Voy. p. 65, 78, 102, 118, 149, 189, 194, 218, 230.

§ 5 (suite). *Réconciliation sur un berceau.*

La tante Roubert nous surprit dans cette agréable occupation ; elle parut à la porte du retrait, au moment où je venais de jeter mon cigare.

— Eh ! eh ! il me semble qu'on est bien gai ici, dit-elle ; vous chantez comme une fauvette, mon enfant.

— C'est le seul moyen de ne pas entendre le piano, répliquai-je en lançant vers le salon un regard d'humeur.

— Ah ! le piano vous prend sur les nerfs, pauvre petit ! reprit gaiement la tante en ouvrant la fenêtre pour dissiper l'âcre senteur du tabac.

Marcelle, qui accourait à la voix de madame Roubert, entendit ces derniers mots, et se récria : « Mes goûts avaient donc singulièrement changé depuis peu ; il y a quelques jours encore que mes soirées entières se passaient à écouter cette musique dont je paraissais maintenant si gêné. »

— Eh bien, quoi ! cela t'étonne ? demanda la tante qui s'était déjà établie sur la bergère et préparait son tricot ; tu ne sais donc pas que ce qu'on aime le mieux peut fatiguer à la longue ? Il faut mettre de la discrétion en toute chose, ma chère.

Je lançai un regard à Marcelle qui le sentit plutôt qu'elle ne l'aperçut, et rougit légèrement.

— Sans doute, ma tante, dit-elle, quand il s'agit de nos plaisirs, et...

— Et même quand il s'agit de nos devoirs, ajouta péremptoirement madame Roubert.

Je ne pus retenir un applaudissement ; Marcelle se mordit les lèvres.

— Il me semble, reprit-elle, que, sur ce dernier point, la négligence est plus ordinaire que l'excès d'ardeur...

— Mais non pas moins à craindre, reprit ma tante ; j'en ai fait l'expérience, moi qui te parle.

— Vous ! m'écriai-je. Où donc et comment cela !

— Ah ! c'est une vieille histoire, mon enfant, reprit-elle avec un soupir. Vous ne vous en doutez guère maintenant ; mais j'ai été jeune aussi ! J'avais épousé votre oncle par choix, et je n'étais jamais heureuse que lorsque je pouvais coudre ou tricoter près de lui : aussi, son bureau fermé, il venait s'asseoir sur la petite chaise de paille où j'appuyais mes pieds. Il me racontait ce qu'il avait fait dans la journée ; il m'expliquait les difficultés de son administration ; je ne comprenais pas toujours très-bien ; mais il parlait, il était là, rien ne me manquait.

Elle s'interrompit et nous jeta un regard de côté.

— Cela vous fait rire, n'est-ce pas ? ajouta-t-elle avec une sorte d'embarras timide plus jeune qu'elle, et dont je ne l'aurais point soupçonnée.

Je protestai contre une pareille supposition, et Marcelle l'embrassa en la suppliant de continuer. La vieille tante branla la tête.

— Oh ! c'est que je n'ignore pas comment va le monde, reprit-elle ; on ne peut ni comprendre qu'on deviendra vieux, ni oublier qu'on a été jeune ! — mais n'importe. — Je vous disais donc que j'étais accoutumée à la compagnie de votre oncle ; j'en avais fait, comme on dit, mon régal quotidien, et j'espérais que rien ne pourrait me l'enlever. Par malheur, je n'avais pas compté sur le zèle administratif de M. Roubert. Un beau jour il s'avisa de trouver que le travail abandonné aux derniers commis serait mieux fait par lui-même ; que le bureau avait besoin de réformes ; qu'il y allait de son honneur. Et aussitôt le voilà qui se met à fouiller les cartons, à revoir les écritures, à examiner les dossiers. Il arrivait chaque soir chargé de liasses qu'il compilait jusqu'à minuit. Impossible de savoir s'il avait trop froid ou trop chaud, quel plat il préférait, ni ce qu'il y avait de nouveau dans la gazette ! Dès qu'il s'était assis devant ses paperasses, il n'y avait plus personne ; j'étais seule au logis.

Les dimanches, au moins, je voulais l'arracher à son grimoire pour promener aux bords du canal ou le long des blés. Peine inutile ! Il y avait toujours des pièces à revoir, des calculs à vérifier. Je m'étais mise d'abord à bouder, puis j'avais pleuré ; enfin je me fâchai tout de bon. Cela ne pouvait continuer ainsi ; je sentais qu'à force d'être chacun de son côté, lui à ses écritures, moi à mon aiguille, nous allions nous désaccoutumer l'un de l'autre ; enfin un jour, enhardie de chagrin, je me dis : — Il y a trop longtemps que cela dure ; il faut en finir. — Jamais je n'oublierai cette journée ! c'était une après-midi de la Pentecôte, vers le milieu du gentil mois de mai. Le soleil luisait sur les toits, les moineaux chantaient à s'égosiller dans les gouttières, et les cloches sonnaient la fête à plusieurs volées. Je regardais à travers les vitres ; je voyais tous les voisins en habits neufs qui fermaient leurs portes à double tour, et s'en allaient cueillir des aubépines. En les voyant, je m'étais senti d'abord le cœur gros ; mais je pris tout à coup une grande résolution : j'allai droit à votre oncle qui avait rapproché sa petite table de la croisée et commençait à tailler sa plume. Je lui mis la main sur le bras, et je lui dis très-résolûment :

« — C'est fête aujourd'hui ; nous avons travaillé toute la semaine ; il faut se reposer et aller aux champs.

» — Impossible, ma bonne amie, me répondit-il doucement ; j'ai à corriger ce mémoire ; c'est un devoir qui doit passer avant le plaisir. »

Mais je m'écriai :

« — Il n'y a pas de devoir qui ait droit de prendre à lui seul la vie entière d'un homme, et qui l'exempte de toutes les autres obligations. Vous m'avez promis votre affection et votre compagnie ; regrettez-vous maintenant votre promesse ?

» — Moi, dit-il, pouvez-vous le croire, Jeanne ?

» — Prouvez-moi donc le contraire en me rendant les heures qui m'appartiennent. »

Il voulut m'opposer encore des scrupules de conscience ; mais je ne le laissai pas achever. Je lui dis que la prétention de faire mieux que tout le monde était moins de la probité que de l'orgueil ; que pour être juste il fallait faire la part à chaque chose ; et comme il résistait, je saisis brusquement tous les papiers à brassée.

« — Que faites-vous ? s'écria-t-il.

» — Je reprends mon mari à l'administration ! » répliquai-je brayement.

Et je fourrai le tout dans mon armoire à linge dont je retirai la clef.

— Et... que dit M. Roubert ? demandai-je vivement.

— Il fit un geste de colère, reprit la vieille tante ; je le vis successivement rougir et pâlir ; mais je lui apportai son chapeau, je pris son bras, et je lui dis : « Allons ! » de si

bonne humeur, qu'il sourit malgré lui, et la paix fut faite.

— Mais depuis...

— Depuis, répéta la vieille tante, il modéra l'excès de son zèle, et il se rappela qu'il n'était point seulement chef de bureau.

Mon regard et celui de Marcelle se rencontrèrent, mais ce fut un éclair. Elle retourna brusquement la tête, puis se leva pour coucher l'enfant qui se plaignait depuis un instant.

Je me rappelai alors que mon père comptait sur ma visite, que j'avais des lettres d'affaires à lui communiquer; et, m'excusant près de madame Roubert, je pris la route de son faubourg.

J'étais dans une disposition d'esprit qui me préparait à tout prendre par le plus triste côté. Le hasard sembla favoriser ma sombre humeur; je ne rencontrai que des mendiants ou des gens ivres qui se battaient. Mon père lui-même, si serein d'habitude, était plus abattu ce jour-là. Il avait appris la ruine d'un compagnon d'enfance qui tombait de l'opulence dans la pauvreté, à l'âge où l'âme a pris ses attitudes et ne peut plus en changer. Il me proposa une promenade comme il en avait l'habitude lorsqu'il sentait le besoin du mouvement pour calmer son esprit. Nous descendîmes aux pépinières dont nous nous mîmes à parcourir les allées au clair de lune. Les robiniers en fleurs embaumaient l'air; le ciel était diamanté d'innombrables étoiles, et le bruit de nos pas s'éteignait sur les allées fraîchement tracées dans le défrichement. Nous fîmes le tour des semis, échangeant à peine, de loin en loin, quelques paroles, et n'entendant, dans le silence de la nuit, que le roulement des chariots attardés ou les aboiements de quelques chiens venant des fermes éloignées. Enfin l'horloge du faubourg sonna onze heures. Mon père se rappela qu'on devait m'attendre et me congédia.

Je repris à petits pas la route du logis. Cette promenade sous le ciel m'avait apaisé; mon cœur battait plus également; ma tête était libre, je me sentais revenu à ce besoin de paix et de tendresse qui fait la joie du foyer. Je n'en voulais plus à Marcelle; je ne l'accusais plus; mais prêt, pour ma part, à la réconciliation, je craignais de l'y trouver moins bien disposée; je doutais de l'accueil qui devait être fait à mon retour, et un puéril amour-propre me déconseillait les avances.

Je montai lentement les escaliers, combattu par mes désirs et par une mauvaise honte. J'ouvris doucement la porte. La lampe était éteinte; tout se trouvait plongé dans le silence et l'obscurité.

Un aiguillon douloureux m'entra au cœur.

— Elle ne m'a point attendu, pensai-je; elle dort sans doute.

J'arrivai doucement jusqu'à sa chambre; une lueur stellaire y répandait une pâle clarté.

En retrouvant l'aspect de cet intérieur si riche en doux souvenirs, et en sentant le parfum de vétiver qu'affectionnait particulièrement Marcelle, le flot d'amertume qui m'était monté au cœur se dissipa. Je m'avançai jusqu'au berceau de Claire dont j'entendais la douce respiration. Un rayon de lune pénétrait sous le rideau et enveloppait sa chevelure brune d'une sorte d'auréole.

En apercevant ce visage blanc et rose sur lequel les jours n'avaient encore laissé aucune trace, je me sentis attendri. — Le bonheur dans l'innocence nous manifeste plus vivement Dieu! — Je regrettai l'espèce de responsabilité dont j'avais, quelques heures auparavant, chargé cette tête enfantine. Je me reprochai d'en avoir fait un motif de débat entre Marcelle et moi; il me sembla que mes récriminations m'avaient rendu coupable envers la chère créature. Pris d'une sorte de remords attendri, je me penchai sur son berceau; j'effleurai des lèvres ses cheveux bruns. — Au même instant, une main saisit la mienne, et, derrière le rideau blanc, se dressa la douce figure de Marcelle.

— Ah! tu ne lui en veux donc pas de me prendre à toi! dit-elle avec un sourire mouillé de larmes.

— Pourvu que tu sois heureuse! répliquai-je en la regardant.

Elle étendit le bras sur le berceau.

— Oh! non, s'écria-t-elle, il faut que nous le soyons tous ensemble et l'un par l'autre. La tante Roubert m'a éclairée; j'ai compris, j'ai compris!

A ces mots, sa main monta jusqu'à mon épaule; sa tête se pencha en même temps que la mienne vers sa fille, et elle nous confondit tous deux dans le même embrassement.

La suite à une autre livraison.

Aux environs de Jérusalem, on se sert de l'eau, rare en ces contrées, comme d'un piége pour prendre les oiseaux. On la verse dans les petits creux des rochers: les pauvres volatiles altérés qui, en traversant l'air, la voient briller aux rayons du soleil, s'abattent avec espérance vers elle, et sont pris au trébuchet ou au collet, avant d'avoir pu la goûter.

CLEARING-HOUSE.

Ces deux mots anglais désignent une institution propre à l'Angleterre et située à Londres, dans Lombard-street.

Vers l'année 1775, ceux des banquiers de Londres qui faisaient leurs affaires dans la Cité eurent la pensée d'établir en commun une sorte de bureau central où ils pourraient faire entre eux l'échange des billets dont ils étaient respectivement porteurs. C'est à ce bureau qu'on a donné le nom de *Clearing-House*, qui peut se traduire par celui de *bureau de liquidation, de compensation*, ou, mieux encore, *de virement*. L'objet en était de permettre à chacun de s'acquitter des billets dont il était débiteur au moyen de ceux dont il était porteur, et d'éviter ainsi, autant qu'il était possible, l'emploi du numéraire.

Chaque banquier admis au bénéfice de ces échanges est représenté au *Clearing-House* par un commis à demeure, lequel a devant lui un pupitre spécial surmonté d'une boîte. Chaque jour, à onze heures et à trois heures, d'autres commis arrivent avec des billets appartenant à leurs maisons respectives, et les déposent dans les boîtes des maisons sur lesquelles ils sont tirés. A la fin du jour, après quatre heures, les commis à demeure dressent leurs comptes, qui sont vérifiés aussitôt après par leurs maisons respectives, et, les balances faites des dettes et des créances réciproques, les soldes sont acquittés, avant cinq heures, en billets de banque et en monnaie.

Formé par le seul concours d'un certain nombre de banquiers, et sans aucune intervention de l'État, le *Clearing-House* de Londres a été dès l'origine ce qu'il est demeuré jusqu'à présent, un établissement particulier. Le grand mouvement de valeurs qui s'y est opéré en divers temps, et l'influence qu'il a exercée sur la tenue des comptes en général, lui ont donné, il est vrai, le caractère d'une institution publique; mais on doit lui refuser ce titre, quand on considère le nombre restreint des banquiers qui en partagent le bénéfice.

L'avantage que cette institution procure consiste surtout en cela, qu'elle permet à chaque maison de régler ses comptes avec de bien moindres sommes en billets de banque ou en monnaie, puisque, les créances respectives se compensant les unes par les autres, il n'y a jamais à payer que des appoints. Les administrateurs de la banque de Londres et de Westminster, auxquels on avait refusé la faculté de régler leurs comptes au *Clearing-House*, estimaient que ce refus les obligeait à tenir constamment en caisse une somme de 150 000 livres sterling (2 750 000 francs) en plus de ce qui leur eût été nécessaire s'ils avaient pu y opérer librement l'échange de leurs billets.

Il y a des *clearing-houses*, ou bureaux de virement, dans quelques autres villes de l'Angleterre; mais ils n'opèrent pas tous de la même façon (1).

UNE INSCRIPTION DU SEPTIÈME SIÈCLE.

En creusant un terrain sur l'emplacement des anciennes fortifications de la ville de Saint-Quentin, au bastion appelé de *Colombié*, près la porte Saint-Martin, des ouvriers ont trouvé, en janvier 1826, et ont malheureusement brisé une pierre de 0m,42 de hauteur sur 0m,36 de largeur et 0m,06 d'épaisseur, portant l'inscription suivante :

ANNO SEXTO CENTN	En l'année six cent
POSITUS FUIT HOC	fut posé ce
MONUMETUM PER	monument par
JUSSU CLOTARIUS	l'ordre de Clotaire
FRANCORUM REX	roi des Francs
CHILPERINI FILIUS	fils de Chilpéric
ITER FACIE S SUESIONEM	allant à Soissons
DIES JANUARI VISENTI	le 20e jour de janvier.

Au bas de cette pierre on voit trois petites plaques de plomb coulées avec soin à égale distance.

Ce monument, qui a 1230 années d'existence, se rapporte à l'époque la plus obscure de notre histoire; car Grégoire de Tours, mort en 595, termine son ouvrage à la naissance de Clotaire II, et Frédégaire, son continuateur, n'a écrit que cent cinquante ans plus tard. On ne doit pas s'étonner de rencontrer dans cette inscription une latinité fort incorrecte, si l'on se rappelle la barbarie où les lettres étaient plongées au sixième et au septième siècle.

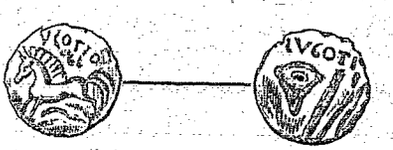
Quelle que soit la richesse de la Bibliothèque nationale, elle ne possède pas, dans tous les siècles, des monuments fixés par une date. Un grand nombre de manuscrits rangés dans le *Catalogue de la Bibliothèque du roi* parmi les monuments du septième siècle sont classés, par les auteurs du nouveau *Traité de diplomatique*, dans le sixième et même dans le cinquième siècle.

Au milieu de cette incertitude sur le caractère spécifique de l'écriture au septième siècle, il a paru utile de reproduire exactement, avec ses fautes, ses lacunes, ses altérations et ses cassures, cette inscription intéressante autant pour l'histoire que pour la paléographie.

Nous avons déjà publié divers articles sur le liége et sur l'industrie à laquelle donne lieu ce produit naturel (1); voici quelques détails particuliers relatifs à la manière dont on fabrique les bouchons dans le département du Tarn.

« Après avoir été soumis à une ébullition, à une compression et à un séchage prolongés, le liége en planche est livré successivement à trois machines. La première le coupe en bandes plus ou moins épaisses; la deuxième (*perceuse*) découpe la bande en bouchons cylindriques; la troisième, dite *tourneuse*, rend ceux-ci plus brillants en leur enlevant une mince pellicule, et leur donne la forme conique. Cette machine, dont les quatorze mouvements différents sont combinés avec une précision parfaite, façonne un bouchon par seconde : c'est un produit journalier de 20 000 bouchons, tandis que l'ouvrier le plus habile ne peut en tourner que 1 000 en un jour. La tourneuse est aussi employée à faire la *retouche* du bouchon, c'est-à-dire à enlever les défauts sur des points déterminés; elle retouche 20 000 bouchons par jour. »

MEDAILLE D'OR GAULOISE.



Cette médaille, d'une belle conservation, trouvée à Vermand (Aisne), sur l'emplacement d'un ancien camp romain, porte 0m,015 de diamètre, et pèse 6 grammes 10 centigr. Dans le champ, on voit un cheval galopant à gauche, la crinière crêtée, la gorge fourchue, avec deux petits fourchons à queue au-dessus de la croupe; entre les jambes est une rondelle à demi effacée, et pour légende on lit ...VCOTIO.

Revers : LVCOTIO; au-dessous, une rondelle terminée en pointe, avec fourchons enjambant la rondelle (appelée *œil*); à droite, trois bandes verticales en relief, représentant des tresses et colliers effacés en partie.

Le savant et modeste M. Lelewel a publié une médaille presque semblable dans ses *Études numismatiques* (pl. IV, fig. 21). Elle appartient à la Gaule par tous les caractères des symboles qui y sont représentés, et aux peuples de la seconde Belgique, les *Veromandui*, par le caractère même du cheval à gorge fourchue; elle offre de plus cette particularité que, quoique portant l'inscription LVCOTIO, nom d'un chef gaulois, elle tient encore, par la rondelle enfourchue, aux médailles symboliques de l'époque précédente.

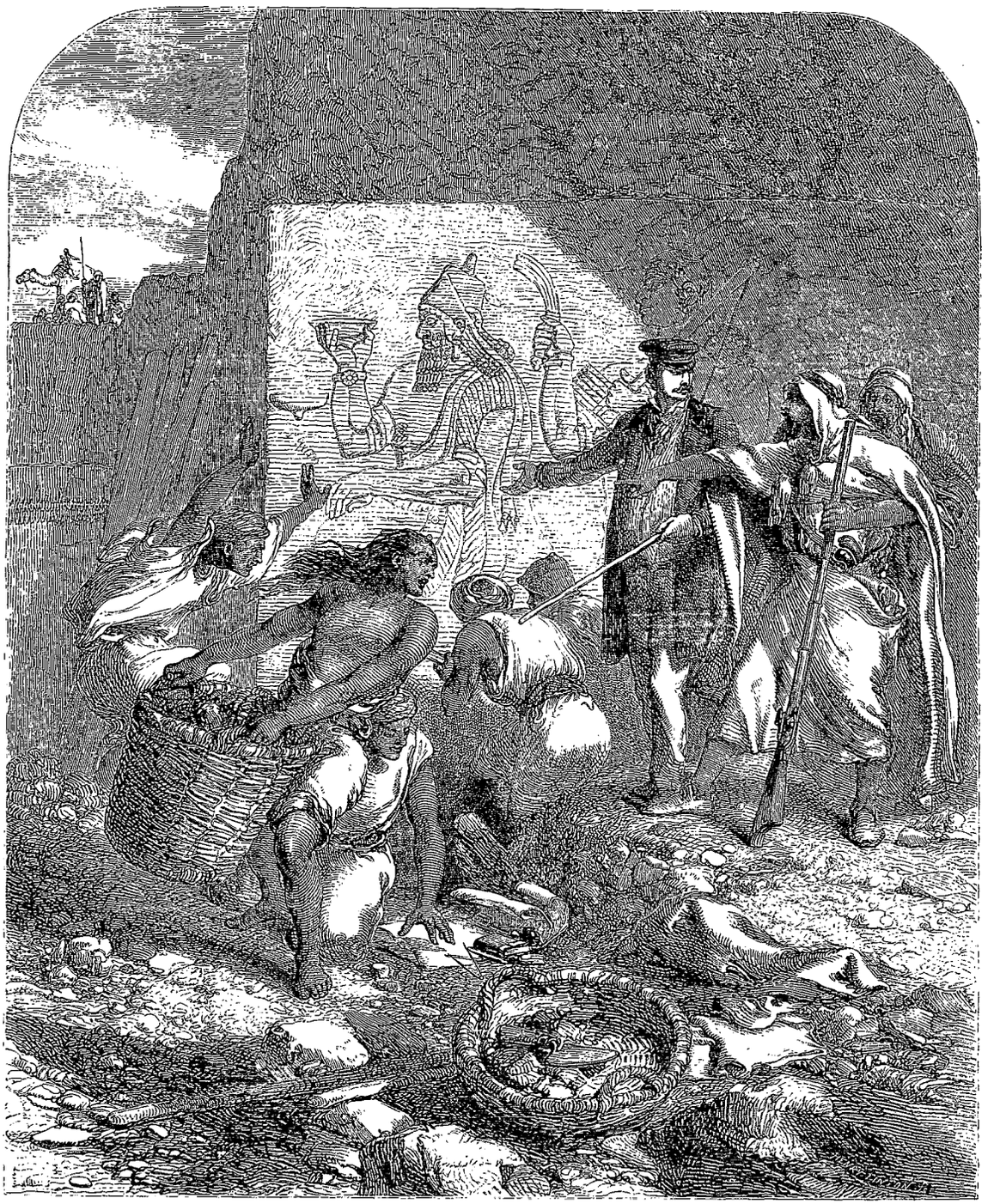
(1) *Dictionnaire de l'économie politique.* Voici un passage explicatif du même ouvrage sur les économies de numéraire obtenues au moyen de virements de compte ou de compensations de créances :

« Dans le commerce, chacun est tour à tour vendeur et acheteur. . . . . Chaque commerçant, s'étant ainsi porté acheteur ou vendeur, a tantôt reçu, tantôt donné des billets; il peut se trouver fort souvent débiteur des uns, créditeur des autres, aux mêmes échéances : de façon qu'à un jour donné, les sommes qu'il a à recevoir et celles qu'il a à payer, en raison de cet échange d'obligations, se balancent, ou peu s'en faut. Or, toutes ces obligations réciproques s'étant donné rendez-vous chez un banquier, il n'est pas difficile de comprendre que celui-ci, ordinairement chargé des payements et des recettes pour le compte de ses clients, peut, au moyen d'un simple virement de comptes, compenser les dettes par les créances presque sans débours de numéraire. C'est ainsi qu'un nombre infini de transactions peuvent s'accomplir avec une somme de monnaie effective comparativement minime. »

(1) Voy. p. 17, sur le liége, et p. 65, sur la Junquera. Voy. aussi, 1851, p. 291, l'article sur la fabrication du vin de Champagne, etc.

ANTIQUITÉS ASSYRIENNES.

Voy. 1848, p. 13 ; — 1849, p. 193.



Une Découverte par M. Layard, à Nemroud. — Composition et dessin de Gilbert.

M. Austen Henri Layard, voyageur anglais, avait parcouru l'Asie Mineure et la Syrie pendant l'automne de 1839 et l'hiver de 1840. Il avait visité Mossoul (1) et parcouru, sur la rive droite du Tigre, les environs de cette ville que l'on supposait avoir été l'emplacement de l'ancienne Ninive. En 1842, il avait traversé une seconde fois Mossoul, et, à cette époque, il y avait rencontré le consul de France, M. Botta, qui, d'après les conseils de notre savant académicien, M. Jules Mohl, avait commencé des fouilles sur les bords du fleuve, à Koyoujik. Ces travaux, continués bientôt au village de Khorsabad, ont amené les découvertes extraordinaires dont nous avons déjà rendu compte dans nos tomes XVI et XVII (1848 et 1849). C'est en cet endroit que M. Botta a exhumé le premier monument assyrien exposé aux yeux des hommes depuis la chute de Ninive. L'honneur d'avoir découvert l'architecture et la sculpture assyriennes est acquis à la France ; personne ne songe à le lui contester (1).

(1) Ville de la Turquie d'Asie, située à 369 kilomètres nord-ouest de Bagdad. On y compte de cinquante à soixante mille habitants.

(1) Il s'est élevé récemment une vive discussion au sujet de ces antiquités découvertes sur les bords du Tigre. Une opinion,

Tandis que M. Botta poursuivait ses recherches avec un si merveilleux succès, M. Layard, déjà connu par d'utiles explorations en Égypte et en Asie Mineure, se sentait pris de la noble émulation de marcher sur les traces de notre agent. Du reste, M. Botta, avec la bienveillance et la franchise du cœur, naturelles au pays qu'il représentait, s'était empressé de communiquer à M. Layard les dessins des sculptures gigantesques et des bas-reliefs dont il avait le premier révélé l'existence, et qui décorent aujourd'hui notre Musée du Louvre.

En 1845, M. Layard séjournait à Constantinople : il y fit des démarches actives près de l'ambassadeur d'Angleterre, afin d'obtenir de lui les moyens de prendre part à ce grand travail de découvertes qui préoccupait les sociétés savantes de toute l'Europe. Sir Stratford Canning comprit la portée du projet de M. Layard, et mit à sa disposition les fonds nécessaires pour subvenir aux dépenses de son voyage et des excavations qu'il se proposait de faire.

M. Layard partit de Constantinople au mois d'octobre 1845, en ayant soin d'observer le secret le plus absolu sur ce qui s'était passé entre lui et M. Stratford Canning. Arrivé à Mossoul, il présenta ses lettres de créance au gouverneur de la province, Mehmed Pacha, connu sous le nom de Keritli Oglu (le fils de Crète). Mais, comme il redoutait de la part de ce fonctionnaire, ou une opposition formelle à ses desseins, ou des exigences fiscales exagérées, il garda, de même à son égard, le secret sur le but de son voyage (1).

Le 8 novembre, il sortit de Mossoul avec un maçon qu'il avait engagé quelques minutes seulement avant son départ. Il s'était muni de fusils, d'épées et d'autres armes pour laisser supposer qu'il allait chasser les bêtes sauvages à peu de distance de la ville : ce sont des exercices que les Asiatiques sont habitués à voir prendre aux Anglais. M. Layard monta sur un petit radeau, et descendit le cours du Tigre (2). En cinq heures, il arriva au point du rivage où il devait s'arrêter sur la gauche du fleuve, et à peu de distance des villages de Naïfa et de Nemroud. Il trouva en ce lieu un groupe d'Arabes de la tribu de Jehesh, qui, pour se soustraire aux exactions du pacha, errait de côtés et d'autres. Le chef de ces Arabes se nommait Awad ou Abd-Allah. M. Layard n'eut point de peine à intéresser cet homme à ses desseins en lui offrant une somme d'argent. Après une nuit passée sans sommeil, dans une misérable cabane de Naïfa, au lever du jour, le voyageur, plein d'une agitation que l'on comprend aisément, se mit en marche, suivi d'Awad, de six autres Arabes et du maçon. Il arriva bientôt au village de Nemroud, éloigné seulement de deux kilomètres. Les Arabes donnent ce nom de *Nemroud* à un grand nombre de localités où l'on rencontre des ruines. On sait qu'aucune mémoire n'est plus célèbre et plus imposante, dans cette partie de l'Asie, que celle de Nemrod, le grand chasseur, le fondateur de Babylone (1). « Nemrod, dit M. Ferdinand Hoefer, joue dans les traditions musulmanes le même rôle qu'Odin chez les Scandinaves. »

Dans ces travaux d'exploration, le fait capital est le choix du lieu où l'on doit les commencer. M. Layard avait déterminé ce choix dans ses études de cabinet à Constantinople, et, à l'aide des souvenirs de ses premières excursions, il se dirigea vers un amas de ruines qui s'élève à vingt minutes de chemin, à l'est du village de Nemroud. « Les villes, autrefois si fameuses de l'Assyrie et de l'Égypte, dit l'auteur que nous venons de citer, ne sont aujourd'hui que des tertres ou monticules, qu'un peuple ignorant prend pour des tombeaux de géants. L'ignorance a parfois le charme de la poésie. Ces monticules, couverts d'herbes qui se dessèchent pendant les chaleurs de l'été, montrent çà et là, dans leurs flancs déchirés par des torrents d'hiver, les dépouilles qu'ils recèlent. Quelques tessons, des fragments de poteries, d'albâtre, de briques, sont ordinairement tout ce qui reste de la splendeur d'une antique cité. Ces débris, qui attristent l'âme, contrastent singulièrement avec l'aspect que nous offrent dans l'Asie Mineure les ruines grecques et romaines, signalées au loin par de sveltes colonnes qui s'élèvent gracieusement du milieu d'un bois verdoyant de myrtes et de lauriers roses. »

Au mois de novembre, ni la verdure ni les fleurs ne couvrent le sol. Le monticule était nu, aride. De tous côtés étaient épars des morceaux de poteries et de briques. « Les Arabes, dit M. Layard (2), épiaient tous mes mouvements et me voyaient avec surprise ramasser ces objets sans intérêt pour eux. Bientôt ils se mirent eux-mêmes au travail et me présentèrent des amas de décombres parmi lesquels je distinguai, à ma grande joie, un fragment de bas-relief. La pierre avait été exposée au feu et ressemblait entièrement au gypse brûlé de Khorsabad. Convaincu par cette découverte que nous trouverions d'autres restes de sculptures, je me mis à la recherche d'un endroit où il y eût chance d'entreprendre les fouilles avec succès. Awad me conduisit à une pièce d'albâtre qui apparaissait au-dessus du sol. Nous n'eûmes point la force de la soulever, et, en creusant alentour, nous vîmes que c'était la partie supérieure d'une large dalle. J'ordonnai à tous les ouvriers de creuser avec nous, et bientôt ils mirent à nu une seconde dalle à laquelle la première avait été unie. En continuant ainsi, nous en découvrîmes une troisième, et, dans le courant de la matinée, nous en trouvâmes jusqu'à dix, le tout formant un carré ; il n'y manquait qu'une seule pierre à l'angle nord-ouest : il était évident que nous avions découvert une chambre..... Le lendemain matin, cinq Turcomans de Selameyah, attirés par la perspective de gages réguliers, vinrent grossir ma troupe... Avant le soir, je me trouvai dans une chambre bâtie avec des blocs d'environ 8 pieds de haut, sur 4 à 6 de largeur, placés perpendiculairement et bien joints ensemble. Dans les déblais, près du plancher, je découvris divers ornements d'ivoire portant des traces de dorure. On y voyait une figure d'homme vêtu d'une longue tunique, tenant dans une main la croix ansée des Égyptiens, la portion d'un sphinx accroupi, et des fleurs dessinées avec beaucoup de goût et d'élégance. »

Tel fut le commencement des importantes découvertes que

isolée à la vérité, tend à contester qu'elles soient d'une époque aussi reculée que le supposent MM. Botta et Layard, et qu'elles appartiennent à Ninive même. Dans ce nouveau système, M. Ferdinand Hœfer paraîtrait admettre seulement qu'elles sont les débris de villes construites postérieurement par les Mèdes et les Parthes.

(1) Les musulmans, trop ignorants pour comprendre les vrais motifs de nos recherches scientifiques, les attribuent toujours à la cupidité, seul mobile de toutes leurs actions. Ne pouvant s'expliquer les dépenses que nous faisons pour déterrer des débris antiques, ils croient que nous cherchons des trésors. Les inscriptions que nous copions avec tant de soin sont à leurs yeux des talismans qui gardent ces trésors ou qui nous indiquent où ils se trouvent; d'autres, qui se croient plus habiles sans doute, ont recours, pour expliquer nos recherches, à une supposition plus bizarre encore : ils s'imaginent que leur pays a appartenu anciennement aux Européens, et que ceux-ci cherchent dans les inscriptions des titres constatant leurs droits, à l'aide desquels ils puissent un jour revendiquer la possession de l'empire Ottoman.

BOTTA.

(2) La navigation du Tigre se fait au moyen de radeaux construits avec des pièces de bois supportées par des outres gonflées ; les plus grands peuvent porter jusqu'à 12 000 kilogrammes. Ces radeaux, auxquels dans le pays on donne le nom de *kelek*, sont très-propres à la descente de cette rivière, qui dans l'été conserve très-peu d'eau ; mais ils ne peuvent servir à la remonte. Arrivés à Bagdad, les radeaux sont démolis, les bois vendus souvent avec profit, et les outres sont rapportées par terre à Mossoul, pour servir encore au même usage. *Id.*

(1) On suppose que le règne de Nemrod, qui fut adoré après sa mort sous le nom de Bel ou Baal, finit vers l'année 2575 avant Jésus-Christ.

(2) *Nineven and its remains* (Ninive et ses ruines), par Layard. Londres, 1849.

M. Layard a faites au monticule de Nemroud. Les bas-reliefs, les sculptures, les inscriptions qu'il en a exhumés sont aujourd'hui transportés, pour la plupart, au Musée national de Londres (*British Museum*), où l'on travaille en ce moment à en rejoindre les parties sciées pour la facilité du voyage, et à les exposer convenablement aux yeux du public; elles sont placées dans le voisinage des riches monuments de l'Asie Mineure que possède ce Musée, et, en outre, elles occupent, provisoirement sans doute, plusieurs salles au-dessous de la galerie des sculptures. Ces œuvres, d'un art si ancien, excitent une vive curiosité chez les spectateurs anglais; elles doivent à leur nouveauté, non moins qu'à leur étrangeté, d'attirer en ce moment beaucoup plus leur attention que les admirables œuvres de Phidias : elles ne feront point oublier ces dernières qui leur sont si incomparablement supérieures; mais leur matière et leur couleur auront l'avantage de ne point s'altérer sous les influences désastreuses du climat de Londres et du charbon de terre qui sert à chauffer le Musée. Aujourd'hui, le ton, la couleur, les reflets, le jeu charmant des ombres et de la lumière sur les nobles contours des marbres d'Athènes, tout cela semble avoir disparu : on hésiterait volontiers à croire que l'on a le bonheur d'avoir devant soi les merveilles du Parthénon. Celui qui aime et sent véritablement l'art cherche à deviner quelque partie, si petite soit-elle, du marbre nu; et c'est pour lui une jouissance indicible s'il rencontre un pied, un pli de vêtement qui porte encore intacte la trace du ciseau divin du premier des sculpteurs qui aient jamais existé.

Toutes les découvertes de M. Layard ont été gravées et publiées dans un atlas in-folio; de plus, elles ont été décrites fidèlement et minutieusement par le voyageur lui-même dans un livre dont nous avons déjà indiqué le titre. Notre intention n'est pas d'entrer dans le détail de cette collection qui, du reste, ne diffère point sensiblement de celle que la France doit à M. Botta (1). Il nous suffira d'extraire de l'ouvrage de M. Layard la relation d'un petit épisode que M. Gilbert a figuré dans la composition reproduite en tête de cet article et qui donne une idée singulière de la superstition arabe.

« Un matin, dit M. Layard, je revenais du campement du sheik Abd-ur-Rahman (2), et je me dirigeais vers le monticule où avaient lieu les fouilles, lorsque je vis deux Arabes de sa tribu, accourant au grand galop de leurs juments. Quand ils furent près de moi, ils s'arrêtèrent : « Hâte-toi, ô bey ! s'écria l'un d'eux d'un air étrange, hâte-toi vers les ouvriers; car ils ont trouvé Nemrod lui-même ! Wallah ! c'est merveilleux, mais c'est vrai. Nous l'avons vu de nos yeux. Il n'y a de Dieu que Dieu ! » Puis tous deux, répétant ensemble cette dernière exclamation, reprirent le galop et se lancèrent vers leurs tentes. Je hâtai le pas. Arrivé aux ruines, je descendis dans une tranchée nouvellement ouverte. J'y trouvai les ouvriers, qui m'avaient vu venir, groupés devant une sorte de rempart fait à la hâte avec des paniers et des manteaux. Awad s'avança vers moi et me demanda un présent pour célébrer la découverte que l'on venait de faire. En même temps les Arabes, renversant leur muraille improvisée, me laissèrent voir une tête énorme sculptée en albâtre du pays (1); le reste du personnage était encore enfoui. Je reconnus sur-le-champ dans cette sculpture un de ces bœufs ou lions ailés, que l'on avait découverts à Khorsabad et à Persépolis (2). Elle était admirablement conservée. Son expression était calme et majestueuse. La ligne des contours attestait une liberté de style et une connaissance de l'art que l'on ne devait pas s'attendre à rencontrer dans une œuvre qui datait de temps si reculés. Le bonnet était entouré de trois cornes : il était arrondi et sans ornement au sommet comme ceux qu'on a trouvés précédemment en Assyrie. Je ne fus pas surpris de la stupéfaction et de la terreur qu'avaient éprouvées les Arabes. Cette tête gigantesque, blanchie par les siècles, s'élevant ainsi tout à coup des entrailles de la terre, avait dû rappeler à leur imagination si vive l'un de ces êtres effrayants qui, suivant les traditions superstitieuses du pays, apparaissent parfois aux mortels en montant lentement des régions inférieures. Un des ouvriers, à la première vue du monstre, avait jeté à terre son panier et s'était enfui à toutes jambes du côté de Mossoul. J'appris cette circonstance avec regret : je n'en prévoyais que trop les conséquences fâcheuses.

» Tandis que je faisais dégager la sculpture et que je donnais des ordres pour que l'on enlevât avec précaution la terre qui couvrait le corps, un bruit de pas de chevaux se fit entendre : bientôt Abd-ur-Rahman, à la tête de la moitié de sa tribu, parut au-dessus de nous, au bord de la tranchée. Aussitôt que les deux Arabes que j'avais rencontrés avaient atteint les tentes, ils s'étaient empressés de répandre la nouvelle de l'événement extraordinaire dont ils avaient été les témoins : sur-le-champ, chacun était monté à cheval pour venir juger par lui-même de ce qu'il pouvait y avoir de vrai dans leur incroyable récit. En apercevant la tête, ils s'écrièrent : « Il n'y a de Dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète ! » Il se passa quelque temps avant que le sheik pût se déterminer à descendre dans le fossé et à s'assurer que ce qu'il avait devant les yeux était bien un être de pierre. « Cette œuvre, murmura-t-il enfin, est faite de la main, non des hommes, mais de ces géants infidèles dont le prophète (la paix soit avec lui !) a dit qu'ils étaient plus grands que le plus grand des arbres à dattes. Ceci est une des idoles que Noé (la paix soit avec lui !) a maudites avant le déluge ! » Cette opinion, gravement exprimée, après une observation attentive, fut partagée par tous les Arabes présents.

(1) En Angleterre, on encourage largement et l'on récompense avec magnificence les services rendus à la science, aux lettres ou aux arts. M. Layard est un exemple récent de cette générosité aussi juste qu'habile. Non-seulement il a obtenu de l'ambassadeur anglais tout l'argent sans lequel il lui eût été impossible de mener à bonne fin son entreprise; mais à son retour à Londres, et après l'éclatant succès de ses travaux, il a été nommé au poste éminent et lucratif de sous-secrétaire d'État au département des affaires étrangères.

(2) Dans le cours de son exploration, M. Layard avait eu à vaincre des difficultés sans nombre que lui suscitaient incessamment, non point seulement l'ignorance, la superstition des Arabes et la mauvaise foi du pacha, mais encore l'état de guerre intérieure qui désole continuellement le pays. Les environs du monticule de Nemroud étaient en proie à une tribu d'Arabes qui, sous le commandement du sheik Abd-ur-Rahman, ravageaient, pillaient et tuaient sans rencontrer de résistance. Voyant ses travaux menacés par ce terrible voisinage, M. Layard prit le parti d'aller en personne à la tente du sheik, et il parvint à établir des relations pacifiques avec lui. Il transporta aussi, pour plus de sûreté, son habitation de Naïfa au village de Selameyah, à deux lieues plus au nord, près du Tigre. Tous les matins il se rendait de ce village au monticule de Nemroud.

Le gouvernement de Mossoul n'est souvent qu'une dépendance de celui de Bagdad, et n'offre pas le spectacle d'une meilleure administration. Voici ce que M. Eugène Flandin dit, dans son *Voyage en Perse*, au sujet de ce dernier pachalik :

« Le pachalik de Bagdad était autrefois héréditaire et indépendant; ses pachas rendaient hommage au Grand Seigneur; aujourd'hui c'est la Porte qui les nomme. Cette province est une des plus importantes et en même temps une des plus difficiles à gouverner de l'empire. L'autorité du pacha de Bagdad s'étend du golfe Persique aux monts Kardouks, et de la frontière persane au delà de la rive droite de l'Euphrate, c'est-à-dire sur une étendue de 200 lieues en longueur et à peu près 100 lieues de largeur. Cette autorité est plus nominale qu'effective, à cause de l'esprit d'indépendance des populations sur lesquelles elle doit s'exercer, et par suite de l'extrême mobilité de la plus grande partie d'entre elles. Le pacha de Bagdad n'a pas assez de troupes régulières pour tenir tête aux tribus nomades quand elles se révoltent, et il est souvent arrivé qu'il a été lui-même bloqué dans sa ville par les Arabes. »

(1) On ne voit pas cette tête dans notre gravure; elle est supposée dans la tranchée, au-dessous du bas-relief : un Arabe la regarde avec des signes d'étonnement et d'effroi; un autre la montre avec un geste énergique au voyageur anglais.

(2) Voy. des sculptures semblables, 1848, p. 133.

» Je fis coucher deux ou trois hommes près des sculptures pour les garder. Rentré au village, je dus célébrer la découverte du jour en faisant cuire un mouton que je partageai entre les Arabes; et, comme par hasard, il se trouvait les musiciens errants à Selameyah, je les envoyai chercher et l'on dansa pendant une grande partie de la nuit. Le lendemain matin, les Arabes de l'autre côté du Tigris et les habitants des villages environnants vinrent au monticule. Les femmes elles-mêmes ne purent résister à leur curiosité et elles accoururent en foule de très-loin avec leurs enfants. On eut quelque peine à empêcher la multitude de se ruer dans la tranchée. »

Ainsi que l'avait prévu M. Layard, le bruit de cette découverte, en arrivant à Mossoul, y avait produit une grande émotion. On ne s'abordait plus, de toutes parts, dans les rues, dans les bazars, qu'en se disant avec effroi que Nemrod venait d'apparaître. Le cadi fit venir le mufti et l'uléma pour les consulter : puis, ils allèrent tous trois solennellement chez le gouverneur pour protester au nom des musulmans de la ville contre ces procédés des étrangers, tout à fait contraires, suivant eux, aux lois du Coran : ces fouilles, disaient-ils, étaient une impiété qui serait fatale aux vrais croyants : on violait les tombeaux ; on troublait le repos des prophètes. Le cadi ne se faisait pas, du reste, une idée bien claire de ce qu'était en elle-même la découverte. Étaient-ce les ossements du puissant chasseur que l'on avait déterrés ou était-ce seulement son image ? Le gouverneur, de son côté, ne se souvenait pas bien si Nemrod avait été, de son vivant, un prophète vrai croyant ou s'il n'avait été qu'un infidèle ? Dans sa perplexité, il prit le parti d'ordonner que l'on eût à suspendre les travaux jusqu'à plus ample informé. Ce fut donc le sujet de nouvelles négociations dont triompha toutefois le courageux voyageur, grâces surtout à cette protection vigilante et fière dont le gouvernement anglais couvre si résolûment et si efficacement tous ses sujets sur la surface entière du globe.

JOHN-JAMES AUDUBON.

Fin. — Voy. p. 73, 139.

Au milieu des hommages, des succès d'académie et de salon, des discours et des rapports favorables, Audubon, chargé de diplômes, soupirait parfois pour les solitudes peuplées d'oiseaux, et il y retournait sans cesse, bien que rappelé en Europe à plusieurs reprises par l'impression et la gravure de son œuvre, que surveillèrent successivement ses amis, son fils aîné, sa femme même qu'il avait conduite en Angleterre.

« Que ne suis-je encore dans ma chère Louisiane ! s'écrie-t-il lorsqu'il se voit trop longtemps retenu en Écosse ; quand m'étendrai-je encore dans l'herbe verte et touffue ? Ou bien, caché sous l'ombre d'un arbre au riche feuillage, quand pourrai-je, suspendu au-dessus d'un sombre et tournoyant *bayou*, épier la gallinule pourpre qui balance sa queue gracieuse et se meut gaiement sur les larges feuilles du nénuphar ? Voyez, elle glisse plus légère qu'un sylphe, soutenue par ses doigts palmés et longs, si admirablement disposés pour courir sur l'incertain et mobile plancher. »

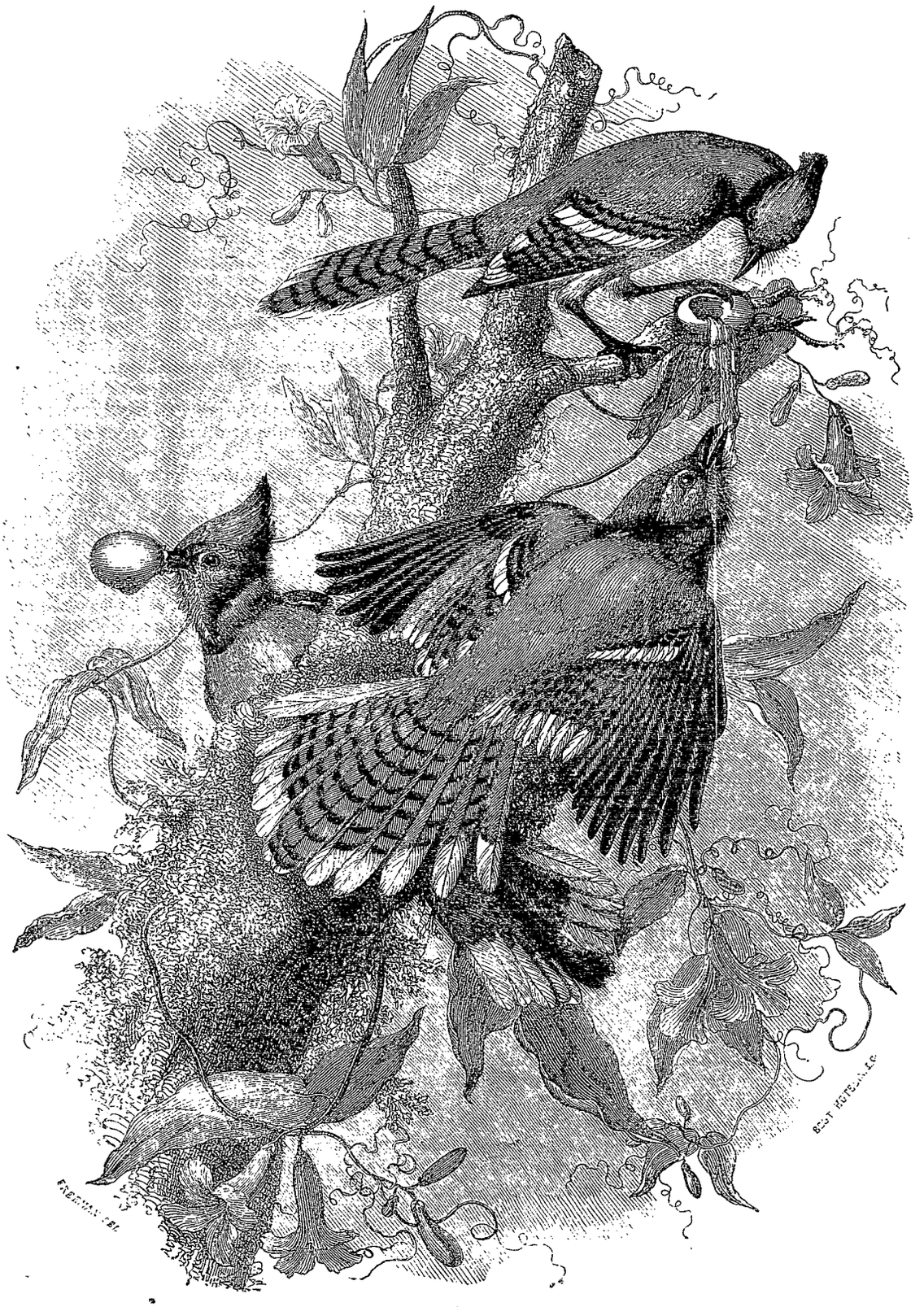
Au retour, avec quelle joie il voit planer sur la mer le premier oiseau américain ! En 1833, après un voyage de plusieurs mois au Labrador, où il allait étudier les mœurs, observer les couvées des palmipèdes et des échassiers, classes qui remplissent presque en entier le troisième et le quatrième tome de ses planches, c'est avec transport qu'en prenant terre dans la Nouvelle-Écosse, il reconnaît l'aigre voix qu'il entendit si souvent du fond du Canada aux rivages de la Floride ; et tandis que son pinceau reproduit les brillantes couleurs, les formes élégantes du geai, sa plume flétrit avec justice les mœurs lâches et cruelles de l'oiseau.

« Ce voleur d'œufs, dit-il, a partout les mêmes inclinations malfaisantes. Il pille chaque nid qu'il rencontre, se régale des œufs, et, comme le corbeau, dévore les petits. Il attaque le faible, redoute le fort et fuit même devant ses égaux : le cardinal gros-bec le défie et le bat ; la grive rouge, le moqueur, d'autres plus faibles que lui, ne le laissent pas approcher impunément de leur couvée, où le geai ne se glisse qu'en leur absence pour dévorer tout. J'en ai suivi un qui faisait sa ronde de nid en nid aussi régulièrement, aussi paisiblement qu'un médecin visitant ses malades. En revanche, je fus témoin de son angoisse quand, au retour, il trouva sa femelle dans la gueule du serpent, son nid dévasté, ses œufs anéantis.

» Vingt-cinq geais bleus que j'avais achetés à Louisville, et que j'embarquais à la Nouvelle-Orléans dans l'intention d'en peupler les bois en Angleterre, pris dans des trappes ordinaires amorcées avec du maïs, me furent apportés un à un à mesure que l'on s'en emparait. En les plaçant dans la grande cage destinée à leur transport, je fus étonné de la lâcheté de chacun d'eux au moment où on l'introduisait parmi ses frères, redevenus, après deux jours de captivité, aussi gais, aussi folâtres que dans la liberté des bois. Le nouveau venu se précipitait au coin le plus obscur de sa prison ; sa tête, devenue stupide, prenait la position verticale, et il demeurait immobile. Dès le lendemain cependant tout avait changé : le captif était encore l'impudent oiseau, attaquant à grands coups le maïs qu'il serrait entre ses pattes, martelant de son bec, déchirant, arrachant, épluchant chaque grain dont il lançait des deux côtés la balle divisée. Une fois la cage remplie, il était amusant d'entendre ces oiseaux, perchés en rang sur leur bâton, frapper chacun sur son grain de maïs, aussi acharnés à l'œuvre, aussi réguliers dans leurs coups, qu'un forgeron à son enclume. Ils mangent des noix, des châtaignes : faînes, glands, fruits secs, tout leur est bon. Cependant ils préfèrent la viande fraîche de bœuf, et la chair des oiseaux est pour eux la première des friandises. Ils perchaient tranquillement côte à côte ; mais au premier cri d'alarme jeté sans motif, la bande effarouchée volait par toute la cage, et tous semblaient aussi effrayés que si le plus terrible des ennemis se fût introduit parmi eux. Ils supportèrent le passage à merveille, atteignirent Liverpool en bon état ; mais peu de jours après, attaqués d'une maladie occasionnée par des insectes qui adhéraient à toutes les parties de leur corps, ils périrent successivement ; un seul survécut, et arriva à Londres tellement couvert d'insectes, que je ne crus l'en pouvoir débarrasser qu'à l'aide d'un bain d'infusion de tabac qui le tua presque instantanément.

» Même durant leurs migrations, les geais ne volent pas à de grandes distances d'une seule traite, et dans leurs pauses ils inspectent minutieusement bois, champs, vergers, jardins, où il est aisé de suivre ces loquaces pillards, excepté lorsqu'un faucon vient à fendre l'air : alors la troupe entière se tait spontanément, et, se glissant au plus épais d'un fourré, tous y demeurent muets et cois. »

En terminant l'immense ouvrage dont la gravure et la publication ont demandé près de douze années, de 1827 à 1839, Audubon semble presque faire ses adieux à la vie, ou du moins à ce qui, pour lui, en faisait le charme. « Que j'ai passionnément désiré voir ce jour et la fin de mes travaux ! s'écrie-t-il. Et maintenant, voilà que de son impitoyable serre la maladie me retient, en dépit de mes ardents souhaits, loin des bois où j'errai si longtemps ! Plus d'une fois la pauvreté y côtoya mon sentier, me tenant par la main ; et sous le souffle glacé de la misère, j'ai failli jeter au loin mes pinceaux, déchirer mes dessins, abandonner mes journaux, renoncer à mes plans, à mes goûts, à mes projets, pour retourner au milieu du monde. L'Indien peau-rouge a parfois torturé mon oreille de ses atroces hurlements et de ses menaces de mort ; des meurtriers blancs m'ont ajusté, me prenant pour but de leur carabine ; les ser-



Le Geai bleu (Corvus cristatus).— Mâle adulte (1).— Dessin de Freeman.

(1) Bec court, fort, droit, comprimé, acéré; la base des narines recouverte de poils roides et hérissés. Tête large, cou court, corps robuste. Tarses fins, réticulés et saillants en arrière, de même longueur que le doigt du milieu. Doigt antérieur plus court; ongles aigus, comprimés et tranchants. Plumage doux, soyeux, brillant. Plumes de la tête allongées et redressées en touffe. Ailes courtes; la première penne un peu écourtée; la quatrième et la cinquième plus longues que les autres. Queue allongée en forme de coin à son extrémité, et s'étalant en douze plumes arrondies. Le bec et les pieds sont d'un brun noir. Toute la partie supérieure, d'un beau bleu foncé, purpurin, brille d'un vif éclat. La queue, le bout des plumes secondaires, sont blancs, rayés transversalement de noir, ainsi que les plus larges couvertures de l'aile. Une large bande du même noir part de l'occiput, passe derrière l'œil, descend sur le cou, et s'y arrondit en collier. Les joues sont d'un bleu pâle; les parties inférieures, blanchâtres,

pents aux venimeux crochets ont roulé leurs dégoûtants replis autour de mes jambes, tandis que le maigre et affamé vautour m'épiait, attendant sa proie. Souvent aussi le ciel s'étendait brillant et serein; l'air était parfumé; des milliers de notes mélodieuses semblaient m'appeler, me presser de me lever et de courir à la poursuite de ces oiseaux si heureux, si beaux. Parfois, dans mes rêves, j'ai cru sentir de larges et puissantes ailes se déployer sur mes épaules, et j'allais fendre l'air et fondre comme l'aigle sur les objets de mon insatiable admiration. En d'autres temps, c'était l'aspect de ma famille qui me venait réjouir. Je les voyais deviser autour du foyer brillant, et anticiper la joie de mon retour; puis, la flatteuse perspective du terme heureux de mes labeurs et des louanges de mes amis m'encourageait à mon œuvre. Aujourd'hui ma tâche est accomplie. En maladie comme en santé, dans la prospérité comme dans l'adversité, en été, en hiver, au milieu des chœurs d'éloges de mes amis ou sous les regards menaçants de mes ennemis, j'ai peint les oiseaux d'Amérique et étudié leurs habitudes jusque dans le fond des retraites sauvages où ils se réfugient. »

Le dernier volume de l'ornithologiste a été fait, ce me semble, en Écosse, sur des oiseaux envoyés morts, et à l'aide des mémoires et rapports de divers savants. Au lieu des mœurs des oiseaux poursuivis, épiés dans les bois, les déserts, les fourrés, Audubon donne les détails de leur anatomie et les formes de leurs viscères, travail déjà ébauché dans le quatrième volume. Je trouve, pour ma part, que le lecteur perd à cette métamorphose, et le savant fait regretter le chasseur. C'est dix ans après avoir complété sa biographie ornithologique qu'Audubon, de retour dans sa patrie, y est mort le 27 janvier 1851. Comme naturaliste, il a laissé un successeur dans son fils aîné, auteur, conjointement avec le docteur Brachman, d'une Histoire des quadrupèdes d'Amérique.

La destinée des deux historiens des oiseaux du nouveau monde est assez singulière. C'est en Amérique seulement que l'Écossais Wilson se créa des appuis; c'est en Écosse que l'Américain Audubon trouva des éditeurs. Tous deux unissaient un grand courage à une rare persévérance, et le dernier ne manquait nullement de savoir-faire et d'habileté. Les noms répétés avec honneur dans son ouvrage (ils sont nombreux et reviennent souvent) appartiennent toujours à des hommes puissants par leur fortune, leurs titres, leur position sociale ou scientifique. Les louanges d'Audubon sont comme l'encens, elles montent toujours. L'affection de Wilson, moins ambitieuse, semble, comme les rosées du ciel, descendre sur tout ce qu'elle peut bénir et féconder. Dans celui-ci, la spécialité du savant n'enleva rien à l'homme, et l'admiration de la nature insensible ne retrancha rien de l'humanité. Les traits du caractère d'Audubon sont plus sauvages, et à ses dessins, d'une exactitude si minutieuse, d'une si infatigable patience, manquent bien souvent le charme, la douceur, l'harmonie. Ses jugements sur les hommes s'empreignent de sa personnalité; il ne les juge que par rapport à lui. Les *wreckers*, écumeurs de mer qui vivent du pillage des naufragés, lui offrent des coquilles, des oiseaux rares, des œufs curieux; dès lors ils deviennent pour lui d'excellentes gens, de charmants et élégants marins. Les *régulateurs* du Kentucky, à la fois parties, témoins, accusateurs, juges et exécuteurs, excitent sa sympathie, et leur code est adopté par lui. Enfin un dernier trait, emprunté à son Ornithologie, pourra faire juger de l'homme qui voit, admire, raconte, mais jamais ne s'indigne, jamais ne s'attendrit :

« Un matin, de bonne heure, tandis que le règne végétal était tout baigné d'une rosée balsamique, j'entendis le cri d'un oiseau que je pris d'abord pour celui du *pewee* gobe-mouches, mais qui se prolongeait comme un cri de détresse. Longtemps je cherchai en vain; un objet que j'avais pris d'abord pour quelque débris accidentellement tombé sur une branche fixa enfin mon attention, et je crus le voir remuer. Le mouvement devint plus sensible; le cri qui avait cessé à mon approche fut répété : il venait de ce que je crus être un petit engoulevent qui s'accroupissait, se collant à la branche. Je tirai dessus et le manquai sans doute, car il ouvrit seulement et referma ses ailes. Au bruit de mon arme, la mère accourut, tenant la pâture du jeune oiseau entre ses serres; elle m'aperçut, mais n'en descendit pas moins vers lui, et le nourrit avec grande tendresse. Je tirai sur tous deux et manquai de nouveau; du moins je n'abattis pas les oiseaux, peut-être parce que ma charge n'était que de petit plomb. La mère vint silencieusement planer au-dessus de ma tête, ce qui me donna le temps de recharger. Elle retourna néanmoins aussitôt à son petit, le souleva doucement à ma grande surprise, et, le soutenant, s'envola à trente mètres environ de distance, sur un autre arbre où elle le déposa. Je ne puis exprimer quels furent mes sentiments. Qui n'eût été touché d'un aussi frappant exemple de ce dévouement complet qui n'appartient qu'aux mères! Cette action faite à travers la fumée de mon arme, en présence d'un si effrayant, d'un si dangereux ennemi, était d'une audace de tendresse vraiment surprenante. Je n'en suivis pas moins les deux fuyards, et d'un seul coup amenai à terre la mère et le jeune oiseau. Je les déposai sous un bloc de bois, dans l'intention de les prendre à mon retour; mais je ne retrouvai que leurs os, quelque quadrupède les ayant dévorés. »

se teignent, sur la gorge et sous les ailes, d'un brun rougeâtre. La longueur de l'oiseau est de 12 pouces, l'étendue de ses ailes de 14. La femelle, plus petite que le mâle, a le sein plus brun, les teintes supérieures d'un bleu moins riche. La plante grimpante qui tourne autour du tronc est un *Bignonia radicans*.

SUR LA NOUVELLE INTRODUCTION DE LA CULTURE DU RIZ EN FRANCE.

La culture du riz, qui fait chaque année de nouveaux progrès dans le Midi, fut introduite en France, avec plus ou moins de succès, avant la révolution de 1789.

Elle n'a point persisté par plusieurs motifs qu'il est bon de signaler.

On n'avait d'abord consacré à cette plante que des lieux bas, inondés, marécageux, où le régime d'eaux n'était pas régularisé. — Qu'arrivait-il ?

Dans les années pluvieuses, la plante était submergée; on ne pouvait non plus mettre le sol à sec, ainsi qu'il est nécessaire de le faire quelques jours après que cette céréale exotique est sortie de terre; il était également impossible de retirer les eaux lorsque arrivait le moment de la récolte : de sorte que, pour couper le grain, force était de faire entrer les travailleurs dans l'eau stagnante et dans la boue. Durant les années sèches, au contraire, l'eau manquait; la plante n'était plus dans les conditions normales de son développement; les grandes ardeurs de la canicule coïncidaient avec l'époque où le sol marécageux et rempli de détritus végétaux n'était plus protégé par la couche des eaux.

De cet état de choses est résulté d'abord incertitude dans le succès régulier des récoltes, et au moins inégalité de production. Les terrains marécageux auxquels on confiait le riz ne gagnaient rien sous le rapport de la salubrité, et la culture du riz mettait obstacle à leur desséchement sans les assainir. Les particuliers ont donc successivement renoncé à transformer leurs marais en rizières; l'administration, au lieu de les encourager, a dû plutôt prendre parfois des mesures restrictives pour la salubrité des villages. D'un autre côté, la consommation du riz n'avait pas atteint une grande importance. Il ne s'attachait donc pas à l'introduction de la nouvelle culture un intérêt assez grand pour en contre-balancer les inconvénients, ni pour exciter les novateurs à

rechercher les conditions du développement normal et salubre du riz.

Aujourd'hui, la situation est complétement transformée.

En premier lieu, le riz est largement entré et entre chaque jour davantage dans la consommation ; la population ne cesse d'augmenter : il y a donc intérêt à utiliser pour cette céréale les terrains dont on ne saurait faire un autre usage.

En second lieu, on a eu le bon esprit de ne plus semer le riz dans un sol marécageux, mais, au contraire, de lui consacrer des terres éminemment sablonneuses et sèches, d'une pente sensible, et auxquelles on donne une irrigation abondante et continuelle à l'eau courante : en telle sorte que le riz naît, croît et mûrit dans une large nappe d'eau roulant sur des sables quarzeux. Sur ces terrains, les rigoles d'arrosage et de desséchement sont combinées de telle sorte que l'on peut en quelques heures couvrir d'eau ou dessécher complétement la superficie des rizières.

Ainsi les conditions agricoles réclamées par la culture normale du riz, et les conditions hygiéniques réclamées par la salubrité publique, se trouvent également satisfaites, au moyen d'un régime d'eau savamment ordonné.

Une de ces rizières établies dans les landes des environs de Bordeaux donne depuis cinq ans des résultats de plus en plus satisfaisants ; elle a livré cette année plusieurs milliers de quintaux de riz à la consommation ; elle n'a pas eu de maladies dans les exploitations. L'expérience de l'année dernière fournit même un précieux élément à l'appui de la question de salubrité. Plus de cent femmes et jeunes filles ont été employées à la moisson en septembre et octobre 1851, durant plus d'un mois, sans qu'une seule d'entre elles ait éprouvé un accès de fièvre. Cependant ces moissonneuses demeuraient courbées tout le jour sur le sol de la rizière, ne se donnaient d'autre boisson que l'eau même des fossés d'irrigation, et n'avaient d'autre lit que la paille du riz fraîchement récolté, sauf le dimanche, qui les voyait revenir dans les villages pour y remplir leurs devoirs religieux et de famille.

NOMS DES MOIS CHEZ LES INDIENS.

Les Indiens commencent généralement l'année à la nouvelle lune qui suit l'équinoxe du printemps, c'est-à-dire au mois de mars. Ils appellent ce mois le mois de la lune ou le mois de la chenille, parce qu'à cette époque les chenilles sortent des écorces des arbres où elles ont passé l'hiver. Ils appellent avril le mois des plantes ; mai, le mois des fleurs ; juin, le mois de la lune chaude ; août, le mois de l'esturgeon, parce que ce poisson abonde en ce temps ; septembre, la lune du blé ; octobre, la lune des voyages, parce qu'en ce mois ils se préparent à partir pour la chasse ; novembre, la lune des castors, parce que ces industrieux animaux ont alors fait leur provision d'hiver et se retirent dans les huttes qu'ils se sont bâties ; décembre, le mois de la chasse ; janvier, la lune froide ; et février, la lune de neige.

JONATHAN CARVER, *Voyages*, etc.

LA FILLE DE RUDLIGER.

Traduit de HEBEL.

Filez, mes filles, filez. — Gertrude, apporte-moi le dévidoir. — La saison avance, le temps presse ; voici le printemps ! Bientôt il faudra retourner aux champs ; il faudra bêcher et labourer. — Petites, soyez braves et laborieuses comme la fille de Rudliger.

On voit encore dans la montagne une petite maison ; la mauvaise herbe a gagné le toit en ruines et la pluie tombe partout. — Il est bien loin le temps où Simmen Fritz et Eva vivaient ensemble ! — Cette maison avait été bâtie par eux.

C'était le plus beau couple de la montagne, et l'on peut encore lire leurs noms sur le mur noirci par la fumée. Si l'on demandait : — Quels sont les gens les plus heureux du pays ? on répondait : — Simmen Fritz et la fille de Rudliger. Eva avait un talisman caché.

Filez, mes filles, filez. — Gertrude, apporte-moi le travouil.

Souvent, lorsque Fritz vivait encore chez ses parents, sa mère le prenait à part et lui disait d'une voix émue : — N'as-tu donc pas changé et ne préfères-tu pas les prairies de Meyer avec sa fille ? Fritz devenait sérieux et répondait un peu trop rudement : — Non, la fille ne me plaît pas ; mon idée ne peut changer ; je veux la jolie fille de Rudliger avec ses vertus ! — Laisse les vertus aux anges ; nous ne serons pas de sitôt dans le paradis ! — Laissons aux vaches le foin et les grasses prairies de Meyer. — Mais la mère d'Eva est une sorcière. — Et quand cela serait vrai, n'est-ce point la fille que je recherche ? — Les voisins disent qu'il y a aussi en elle de la sorcellerie. — C'est un vieux conte ; et qu'y puis-je d'ailleurs ? Quand elle me fait signe, il faut que j'aille ; quand elle m'ordonne, il faut que j'obéisse !

Il était bien vrai que la mère avait entendu parler de quelque chose : on disait qu'Eva, lorsqu'elle avait douze ans, s'était rendue seule dans la forêt pour y cueillir des fraises. Tout à coup elle entendit un bruit de feuilles ; elle se retourna, et vit devant elle une elfe avec de blonds cheveux et des vêtements noirs brodés de fleurs d'or et de pierres précieuses. — Dieu te bénisse, mon enfant, dit celle-ci ; ne crains rien, je ne te veux point de mal.

Eva dit : — Dieu te rende ton salut ; si tu es la femme des petits hommes de la montagne, je n'ai point peur de toi. — Tu as deviné juste, reprit la fée. Écoute, mon enfant, et réponds-moi. Connais-tu toutes les sentences de ton livre saint ? — Je les connais, et je sais, de plus, des psaumes et de belles prières. — Ecoute, mon enfant, et réponds-moi. Vas-tu bien exactement à l'église tous les dimanches ? — J'y vais, je m'agenouille là, sur la petite chaise, près du chœur. — Ecoute, mon enfant, et réponds-moi. Obéis-tu bien à ta mère ? — Dieu ne l'a-t-il pas commandé ? Demandez-le à ma mère elle-même ; car elle vous connaît déjà, je le sais ; elle me l'a confié. — Que dis-tu, enfant, serais-tu la fille de Rudliger, serais-tu ma filleule ?... Viens alors avec moi.

Derrière la touffe de ronces s'ouvrait un chemin profondément caché dans la roche. Si l'elfe n'eût point tenu une lanterne à la main, si elle n'eût point conduit sa filleule par le bras, l'enfant n'eût jamais trouvé sa route. Une porte d'argent s'ouvrit. — Ah ! seigneur Jésus ! où m'avez-vous conduite, ma marraine ; suis-je en paradis ? — Non, petite folle, tu es dans ma demeure secrète, tu es chez ta marraine ; sois la bienvenue et assieds-toi là. Vois, ce sont des pierres précieuses qui étincellent sur les murs ; ces tables brillantes sont du marbre le plus fin ; voilà des assiettes d'or ; mange ce miel et ces gâteaux. Veux-tu cette tasse de lait ? veux-tu le vin qui brille dans ce cristal ? — Marraine, je préfère le lait.

Quand elle eut bu et mangé, l'elfe lui dit : — Enfant, si tu étudies bien, si tu obéis à ta mère, si tu vas régulièrement à l'école et si tu approches de la table sainte, je te ferai un don. Dis-moi, que préfères-tu ? Ce coffre rempli d'étoffes ou ce rouet ? — Les étoffes sont bientôt déchirées, ma marraine, envoyez-moi le rouet. — Tu seras forcée de filer ; prends plutôt le coffre. Regarde ce bonnet de soie brodé de tulipes d'or, et ce tour de cou aux couleurs vives, et cette robe neuve, et ce ruban pour les cheveux !... — Tout cela est trop beau pour moi, marraine, j'aime mieux le rouet. — Soit, je te l'enverrai, et si tu le tiens en grand honneur, la toile ni la soie ne te manqueront, car je sais qu'il y a en lui une vertu cachée. Prends aussi cette petite rose et porte-la soigneusement sur ton cœur pour avoir quelque chose de ta marraine céleste ; mais ne va pas la perdre ; elle t'apportera le bonheur et la santé. Ah ! si tu ne m'avais pas été si chère, je t'aurais donné de l'or et de l'argent !

Elle l'embrassa, la reconduisit dans la forêt et lui dit : — Que Dieu veille sur toi ; salue ta mère de ma part.

C'est ainsi que s'étaient passées les choses ; mais on répéta que la mère était une sorcière et qu'Eva ne valait guère mieux.

Cependant la jeune fille, avec sa rose cachée, devenait plus aimable et plus belle de jour en jour. Elle était allée à l'école avec les autres enfants, et, le vendredi saint, elle s'était approchée de la table sainte ; mais en rentrant : — Dieu nous garde ! — Que voit-elle dans sa joyeuse petite chambre ? Comprenez-vous ? C'était le rouet ! Sur la quenouille, le lin était attaché avec de jolis rubans de soie rose ; il y avait un petit voile pour le recouvrir, un petit vase d'argent pour se mouiller les doigts, et la marraine avait déjà commencé à filer !

Oh ! comme Eva a regardé tout cela ! comme elle a sauté de contentement ! Elle a laissé là son bouquet et son livre de prières ; elle a pris son rouet. Comme elle l'a pressé ! comme elle l'a caressé ! — Ah ! chère marraine ! répétait-elle. — Figurez-vous qu'elle n'a pas voulu manger quoiqu'il y eût du jambon à dîner ! Elle n'est pas allée dans la prairie avec les autres enfants ; elle eût filé des pieds et des mains si sa mère ne lui eût retiré le rouet en disant : — Pense au jour du sabbat ! Notre-Seigneur n'a-t-il pas supporté la mort aujourd'hui !

Enfin, elle a son rouet, elle sait comment on *le tient à honneur ;* elle a compris l'intention de sa marraine.

Eva fit ce qu'elle devait faire ; elle rapporta bientôt une pièce de toile de chez le tisserand, et chaque année elle apportait le fil le plus beau et le plus lisse de tout le pays, d'abord à la blanchisserie, puis chez le teinturier. On prétend encore que le rouet marchait tout seul quand elle était dans les champs, et qu'à mesure qu'elle filait, le lin venait de lui-même se placer sous le ruban rose !

Aussi, qui a les habits les plus propres dans le village, le dimanche et les jours de marché ? Qui a les manches les plus fines à sa chemise, et les bas les plus blancs et l'esprit le plus joyeux ? N'est-ce pas la filleule de l'elfe du rocher ?

Lorsqu'elle eut dix-huit ans, Simmen Fritz parla sérieusement à sa mère et lui dit : — Je ne veux que la fille de Rudliger avec ses vertus.

Une mère s'effraye aisément (c'est une chose que je ne devrais pas vous dire, petites) ; lorsqu'elle parla à son fils des prairies et de la fille de Meyer, son fils devint plus grave. Alors elle voulut essayer des menaces. — Nous en viendrons aux moyens violents, dit-elle, si tu t'es laissé ensorceler ! Nous serons-nous donc si longtemps fatigués pour la fille de Rudliger ? Ton père te retirera ta part d'héritage, et tu n'auras pas ma bénédiction ! — Ma mère, dit Fritz avec douleur, si vous voulez me refuser votre bénédiction, je renonce à tout et je ne demande point d'héritage à mon père. On n'a qu'à monter au sommet de la montagne, on entend, de tous côtés les clairons des Turcs ! Eh bien ! sang pour sang ! tête pour tête ! vie pour vie ! Mais si je tombe sous le sabre d'un ennemi, à qui sera la faute ?

En l'entendant parler ainsi, la bonne mère fut épouvantée. — Méchant enfant ! dit-elle, prends donc Eva, puisque tu le veux ; mais quand tout n'ira pas à ton souhait, ne viens pas te plaindre à moi !

Menace inutile ! Eva et Fritz vécurent comme les anges du ciel. Rien ne manqua dans la maison, à cause du talisman donné par la marraine. A la fin, ils fauchèrent eux-mêmes les prairies de Meyer, car elles avaient été mises à l'encan ; et ils furent encore heureux par leurs fils et les fils de leurs fils.

Maintenant, rangez les rouets. — Gertrude, remets le dévidoir à sa place. Voici déjà la nuit, et il est temps de s'occuper d'autre chose.

Tout le monde obéit. Lorsque les rouets furent mis en place et que chacun eut secoué son tablier, la petite Babel s'écria :

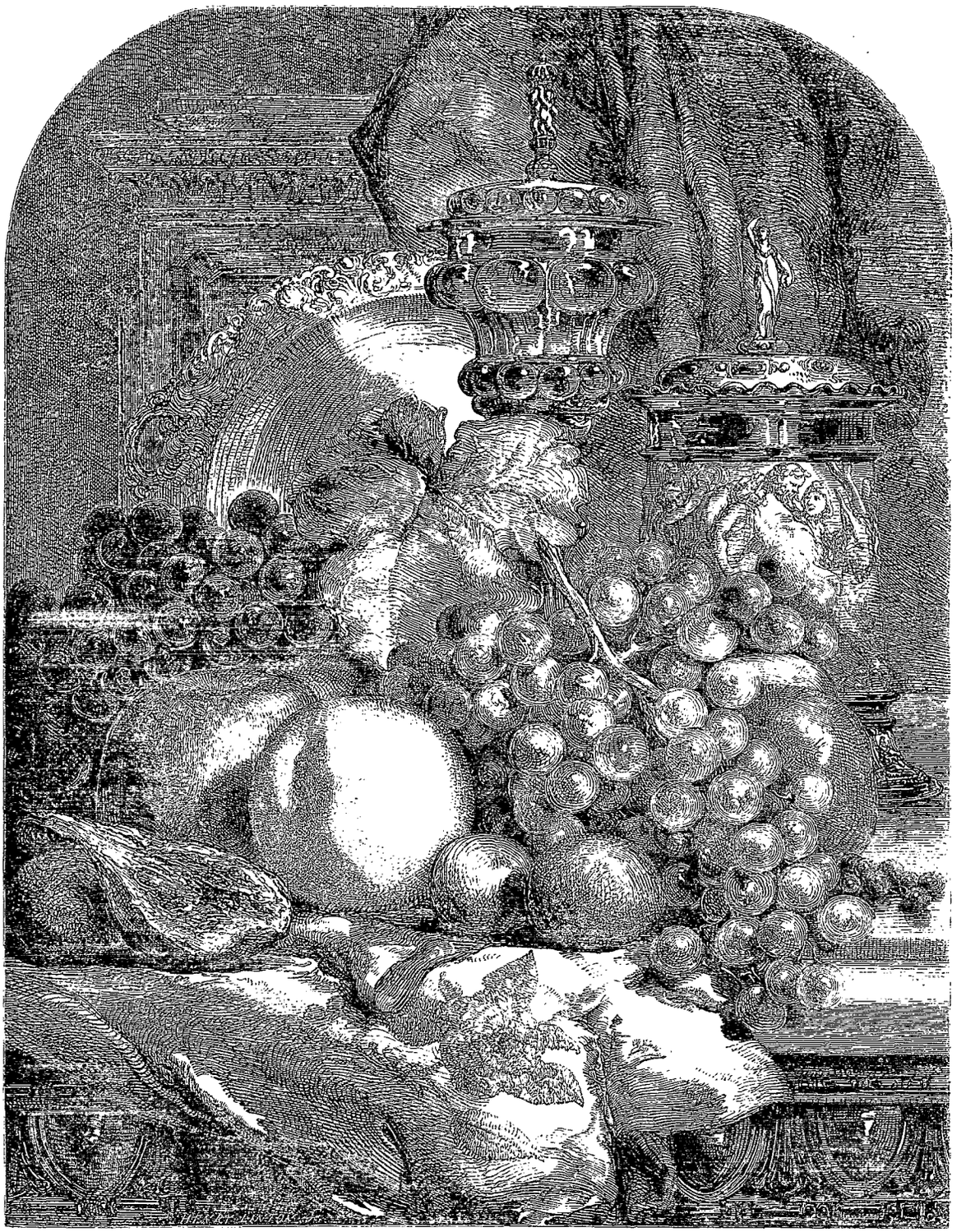
— Oh ! que je voudrais avoir une marraine comme celle d'Eva, qui pût me donner une rose et un rouet magiques !

— Il n'en est pas besoin, répondit la mère ; l'activité vous apporte des bénédictions secrètes. Et quand tu as du courage, quand tes œuvres et ton esprit sont purs, n'as-tu pas une fleur cachée dans ton sein ? — Allez maintenant chercher de l'eau, et surtout ne glissez pas près de la fontaine.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,
rue Jacob, 30, près de la rue des Petits-Augustins.

Imprimerie de L. MARTINET, rue et hôtel Mignon.

UN TABLEAU DE FRUITS.



Dessin de Guilbert, d'après le tableau de Lance, exposé à Londres en 1850.

Les fleurs et les fruits flattent tous nos sens par la couleur et la forme, et réveillent dans notre esprit mille images charmantes. Une association d'idées involontaire nous transporte, à leur vue, dans la campagne, sous un ciel libre, au milieu d'un jour pur, près des eaux courantes et des ombrages. Dans ce tableau, comme toujours, c'est bien moins la chose représentée qui nous enchante que toutes les réminiscences confuses qu'elle provoque. Le propre des œuvres d'art n'est point de tromper notre œil par une imitation adroite, mais d'évoquer dans notre imagination tout un monde enchanté. On l'a dit bien des fois en parlant des livres : ce qui nous plaît surtout en eux, c'est ce qu'ils font penser, c'est ce qu'on lit entre les lignes imprimées. De même pour la peinture, ce qui attire, ce qui retient, c'est surtout la nature et la multiplicité des images que l'œuvre de l'artiste nous fournit.

Ici, outre la grâce de ces fleurs transformées et devenues des fruits, de ces orfévreries, de ces meubles et de ces draperies où le pinceau et après lui le burin ont épuisé toute leur habileté, il y a dans l'ensemble une opulence élégante qui ne plaît pas moins à la pensée qu'au regard. C'est une sorte de symbole de l'abondance et de l'art, un échantillon de ce que peut l'intelligence humaine aidée de la puissance divine.

A toutes les époques, chez toutes les nations, les rapports que nous signalons ont été sentis. Aux femmes et aux enfants, ces grâces vivantes de la création, les artistes ont toujours mêlé dans leurs compositions les fleurs et les fruits; ils en ont rempli la corne de Cybèle et de Pomone; ils les ont multipliés sur le marbre et sur l'airain; ils ont emprunté leurs formes pour les ornements même imaginaires; ils en ont enveloppé les corniches des palais, les colonnades des temples, les porches des cathédrales.

Les fruits ont aussi fourni des thèmes inépuisables à la fantaisie de l'art. Placés entre la fleur et la moisson, ils résument tout ce qui plaît et tout ce qui sert. En eux rien ne rappelle les fatigues abrutissantes ni les exigences grossières; ils paraissent moins venir des sueurs laborieuses que des fraîches rosées; ils ne réveillent en nous que des idées de parfum, de fraîcheur et de plaisir; ce sont les moins matériels de nos aliments et les plus utiles de nos superfluités.

ÉTUDES D'ARCHITECTURE EN FRANCE,

OU NOTIONS RELATIVES A L'AGE ET AU STYLE DES MONUMENTS ÉLEVÉS A DIFFÉRENTES ÉPOQUES DE NOTRE HISTOIRE.

Voy. les Tables des années précédentes.

SUITE DU RÈGNE DE LOUIS XV.

Voy. 1850, p. 297.

SOUFFLOT.

Les églises de Sainte-Geneviève et de Saint-Sulpice sont les édifices les plus importants élevés sous le règne de Louis XV, et Soufflot, architecte du premier de ces monuments, n'a pas moins de titres à la célébrité que Servandoni, architecte du second (1).

Né en 1714 près d'Auxerre, Soufflot, fils d'un avocat au parlement, manifesta de bonne heure de grandes dispositions pour l'architecture. Il se livra simultanément aux études des mathématiques et du dessin, et bientôt il parvint à exceller dans le genre de la décoration. Après avoir acquis des connaissances sérieuses et variées, il partit pour l'Italie où ses talents lui méritèrent la considération des artistes et la protection de l'ambassadeur de France, le duc de Saint-Aignan, qui le fit admettre au nombre des pensionnaires que le roi entretenait à Rome.

Les administrateurs de la ville de Lyon, voulant faire construire plusieurs bâtiments, s'adressèrent au directeur de l'Académie de France à Rome pour qu'il leur désignât un architecte habile. Soufflot fut proposé et agréé; il construisit à Lyon l'Hôtel-Dieu, la Bourse, une salle de concert et le Théâtre. Pendant le cours de ces travaux, Soufflot vint à Paris et s'y trouva en relation avec M. de Marigny, directeur général des bâtiments du roi; il l'accompagna bientôt dans un voyage qu'il fit en Italie. Ramené en France par ses occupations et sa faible santé, il fut nommé en 1749 membre de l'Académie d'architecture.

Une belle occasion d'utiliser ses talents et ses études ne tarda pas de se présenter pour Soufflot: il fut chargé de la reconstruction de l'église Sainte-Geneviève dont il commença les travaux en 1757. Les opérations préliminaires exigèrent plusieurs années, et ce ne fut qu'en 1764 que Louis XV vint solennellement en poser la première pierre.

Il est inutile de décrire ici ce monument si connu; nous rappellerons seulement que son plan a la forme d'une croix grecque dont le centre est surmonté d'un dôme, disposition peu propre à une église catholique, bien que Sainte-Sophie de Constantinople et Saint-Marc de Venise en offrissent déjà l'exemple. Mais Soufflot semble s'être peu préoccupé des besoins du culte, et avoir eu plutôt dans la pensée de rivaliser avec les monuments de l'Italie antique et moderne. Le Panthéon d'Agrippa à Rome et Saint-Pierre furent sans contredit les modèles qu'il se proposa de prendre pour point de départ; du reste, il faut le reconnaître, jamais l'imitation de l'architecture antique ne s'était produite aussi complétement; imitation funeste à bien des égards, et qui faisait violence aux procédés de construction résultant de la nature de nos matériaux. Rien n'était plus facile que de tracer sur le papier un portique à six colonnes surmontées d'un fronton à l'instar d'un temple païen; mais, dans l'exécution, à quels moyens Soufflot ne fut-il pas contraint de recourir pour obtenir la solidité de ces plates-bandes d'une portée beaucoup plus grande que celle des architraves antiques, composées toujours, comme on le sait, d'un monolithe. Ce ne fut qu'à l'aide de nombreuses armatures de fer qu'il parvint à exécuter les architraves de son portique, et de plus il lui fallut, pour maintenir la poussée, le flanquer de colonnes en saillie d'un effet désagréable.

La construction du dôme présenta de même de grandes difficultés, et devint l'objet de controverses et de critiques très-vives. Sans les discuter ici, nous devons constater que les quatre piliers destinés à supporter la coupole durent plus tard subir de notables modifications. Ces travaux furent exécutés avec beaucoup de succès par M. Rondelet, habile constructeur qui continua l'œuvre de Soufflot.

Considéré dans sa forme extérieure, le dôme du Panthéon est d'une courbe peu heureuse. Le galbe en est moins agréable que celui du dôme des Invalides et surtout que celui du Val-de-Grâce. L'intérieur manque complétement d'unité. Les voûtes se composent d'arcs et de pénétrations de toutes formes et de toutes grandeurs, se croisant en tous sens; ce sont sans doute de curieux exemples d'appareil et de coupe de pierre, mais qui ne peuvent être approuvés sous le rapport, soit de l'art, soit de la bonne construction.

Qui n'a été frappé, en entrant dans le Panthéon, de la froideur et de la nudité résultant du ton uniforme de la pierre restée dans son état naturel? On est tenté de croire que l'édifice n'a pas été achevé, et cependant il n'en est pas ainsi: c'est bien cet effet froid et nu que Soufflot a voulu produire. A cette époque, on professait une si grande admiration pour la pierre elle-même, qu'on se serait fait scrupule de la masquer; on s'appliquait à la choisir la plus belle possible, et on en soignait l'appareil d'une manière toute particulière, afin que les joints visibles pussent révéler la science du constructeur. C'est à ce système que l'on doit les intérieurs du Panthéon, de Saint-Sulpice, de Saint-Roch, etc. La chapelle de Versailles, dont les voûtes sont décorées de peintures et de dorures, et dont toutes les parties inférieures sont restées en pierre apparente, présente un contraste saisissant, et témoigne du goût alors dominant pour les intérieurs en pierre de taille.

Antérieurement au dix-septième siècle, on comprenait tout autrement la décoration des édifices; on sentait la nécessité de faire usage, à l'intérieur, soit de matières précieuses et colorées, soit de peinture et de dorure. Le bon sens n'indique-t-il pas, en effet, que si les sculptures peuvent suffire à produire l'impression que l'on cherche à l'extérieur, où le soleil en fait ressortir le modelé, elles restent sans accent dans les intérieurs où la lumière perd sa vivacité. Il est donc habile d'y suppléer par la peinture et la dorure. Que l'on compare l'intérieur de Saint-Marc de Ve-

(1) Voy., sur Servandoni, 1850, p. 302.

nise, par exemple, ceux de la plupart des églises d'Italie ou de certaines églises du moyen-âge en France, comme Notre-Dame d'Alby, la Sainte-Chapelle de Paris, etc., avec l'intérieur glacial de l'une des églises du dix-septième siècle, et l'on pourra juger entre les deux systèmes qui ont présidé à l'ornementation des unes et des autres.

Reconnaissons cependant que l'œuvre de Soufflot est certainement la plus remarquable du dix-huitième siècle, tout en étant une nouvelle preuve de cette direction imprimée à l'architecture qui tendait à lui faire perdre toute originalité en voulant la ramener à reproduire quand même la disposition et les formes des monuments de l'antiquité.

Les plans que Soufflot avait dessinés comprenaient en avant de son église une vaste place à laquelle venait aboutir une large rue. Le bâtiment de l'École de droit, bâti sur ses dessins, est un frappant exemple des écarts auxquels étaient exposés les architectes les plus habiles de cette époque quand ils cessaient de prendre les monuments antiques pour modèles ou lorsqu'ils faisaient une application trop servile des éléments d'une architecture créée par les besoins d'un autre âge.

On doit à Soufflot le château d'eau situé au coin de la rue de l'Arbre-Sec et de la rue Saint-Honoré, et la sacristie de Notre-Dame, récemment démolie; ces constructions peuvent donner lieu aux mêmes observations que l'École de droit.

Soufflot, comme la plupart des artistes éminents, fut en butte aux attaques des envieux. La critique, plus amère que juste, qu'il eut à supporter au sujet de la solidité de son dôme, lui causa des tourments auxquels il n'eut pas la force de résister. Il fut surtout douloureusement surpris de trouver des ennemis dans ceux mêmes qu'il avait le plus aimés. Sa santé en fut altérée; il dépérit insensiblement et mourut le 29 août 1781.

Le cortége qui accompagna son cercueil fut très nombreux : les religieux de Sainte-Geneviève avaient été autorisés à réclamer son corps que l'on déposa dans leur église.

De notre temps, le 25 février 1829, par ordre de M. de Martignac, ministre de l'intérieur, le corps de Soufflot fut exhumé et transporté dans l'église basse de Sainte-Geneviève. On célébra à cette occasion un service funèbre pompeux, auquel assistèrent les membres du conseil des bâtiments civils, tous les architectes du gouvernement, et un très-grand nombre de savants et d'artistes.

Soufflot était d'un caractère vif et entier comme la plupart des hommes convaincus et habitués à commander. Plus jaloux de la gloire que de la fortune, il eut toujours un grand désintéressement. Cœur noble et généreux, il cultiva, en même temps que l'architecture, les autres arts et la littérature. Il traduisit avec autant de grâce que de précision plusieurs morceaux de Métastase; mais il refusa toujours d'en autoriser la publication. Il s'était composé à lui-même une épitaphe en vers où il s'était peint fidèlement :

Pour maître dans son art il n'eut que la nature;
Il aima qu'au talent on joignit la droiture.
Plus d'un rival jaloux qui fut son ennemi,
S'il eût connu son cœur eût été son ami.

FRANÇOIS BLONDEL.

A côté des architectes assez heureux pour élever des monuments et transmettre à la postérité des preuves de leur génie, on voit, dans tous les temps, des architectes plus particulièrement voués à la théorie de leur art et s'appliquant à coordonner en corps de doctrine les principes qu'ils croient les plus propres à diriger leurs confrères dans la meilleure voie possible.

Depuis Vitruve (le seul des auteurs anciens ayant écrit sur l'architecture dont les ouvrages nous soient parvenus) combien ne pourrait-on pas citer d'auteurs qui se sont occupés de la théorie de l'architecture. Au seizième siècle, les architectes étaient à la fois théoriciens et praticiens. En Italie, Vignole, Serlio, Palladio, etc.; en France, Jean Bullant, Philibert Delorme, Perrault, Blondel, Chambray, Boffrand, etc., ont écrit des traités qui leur ont survécu. Ces divers artistes n'ont point prétendu imposer leurs principes : il se sont contentés de les exposer; mais au dix-huitième siècle appartient plus particulièrement l'origine des écoles et de l'enseignement public de l'architecture. Ce serait ici une occasion naturelle d'examiner s'il y a lieu de s'applaudir de la création d'un enseignement public et uniforme, si les écoles ont contribué au progrès de l'art; mais ce serait nous hasarder trop loin de notre sujet; qu'il nous suffise de dire que le doute semble permis à cet égard.

Jacques-François Blondel (1), qui était probablement convaincu de la nécessité de soumettre l'architecture à des principes fixes et invariables, composa un corps d'ouvrage qu'il intitula *Cours d'architecture*, contenant les leçons faites par lui à ses élèves, et qui eut un grand succès.

A l'âge de trente-quatre ans, Blondel avait ouvert une école particulière. La célébrité que s'acquirent en peu d'années plusieurs de ses élèves appela l'attention de l'Académie sur le maître, et elle se l'associa en 1755. De plus, elle le désigna comme professeur officiel. Blondel justifia ce choix par un zèle des plus remarquables, et ses leçons contribuèrent à combattre la frivolité et le caprice qui avaient fini par dominer dans les constructions privées. L'intérêt qu'il professait pour ses élèves lui fit solliciter du marquis de Marigny des récompenses destinées à stimuler leur émulation, et il regarda comme un des plus beaux jours de sa vie celui où il put annoncer aux jeunes gens placés sous sa direction que le roi accordait des médailles d'argent à ceux qui, chaque mois, remporteraient des prix sur des programmes donnés.

En faisant la part des principes qui étaient alors en honneur et du goût qui dominait à cette époque, il faut bien reconnaître que les leçons de Blondel contiennent de bons préceptes, et qu'elles exercèrent une heureuse influence. Blondel a traité fort au long de la distribution et de la commodité des habitations : sous ce rapport, il a rendu service à ses concitoyens en faisant progresser cette partie si essentielle de l'art de bâtir. Il est vrai que Blondel considérait les productions des dix-septième et dix-huitième siècles comme supérieures à tout ce qui avait été fait antérieurement. Pour lui, l'architecture avait atteint son apogée au dix-huitième siècle.

Ces principes professés par Blondel peuvent se résumer ainsi : admiration sans bornes pour les monuments grecs et romains, et application des formes et des éléments de l'architecture antique aux monuments français en admettant cependant les modifications réclamées par les besoins et le goût contemporains; dédain profond pour l'art du moyen âge, vain effort de la barbarie; peu d'estime pour la renaissance, considérée comme une tentative imparfaite.

Si l'on compare les principes développés dans les leçons

(1) On confond souvent François Blondel, qui vécut de 1705 à 1774, avec François Blondel qui vivait sous Louis XIV et fut l'auteur de la porte Saint-Denis, dont nous avons parlé dans le cours de ces études (voy. 1847, p. 322). Cette confusion s'explique par la similitude complète des noms et prénoms de ces deux architectes; de plus, ils ont publié chacun un Cours d'architecture; mais ils ne sont pas de la même famille. Nous croyons donc devoir faire l'énumération des ouvrages de l'un et de l'autre Blondel, pour qu'on sache bien ce qui appartient à chacun d'eux.

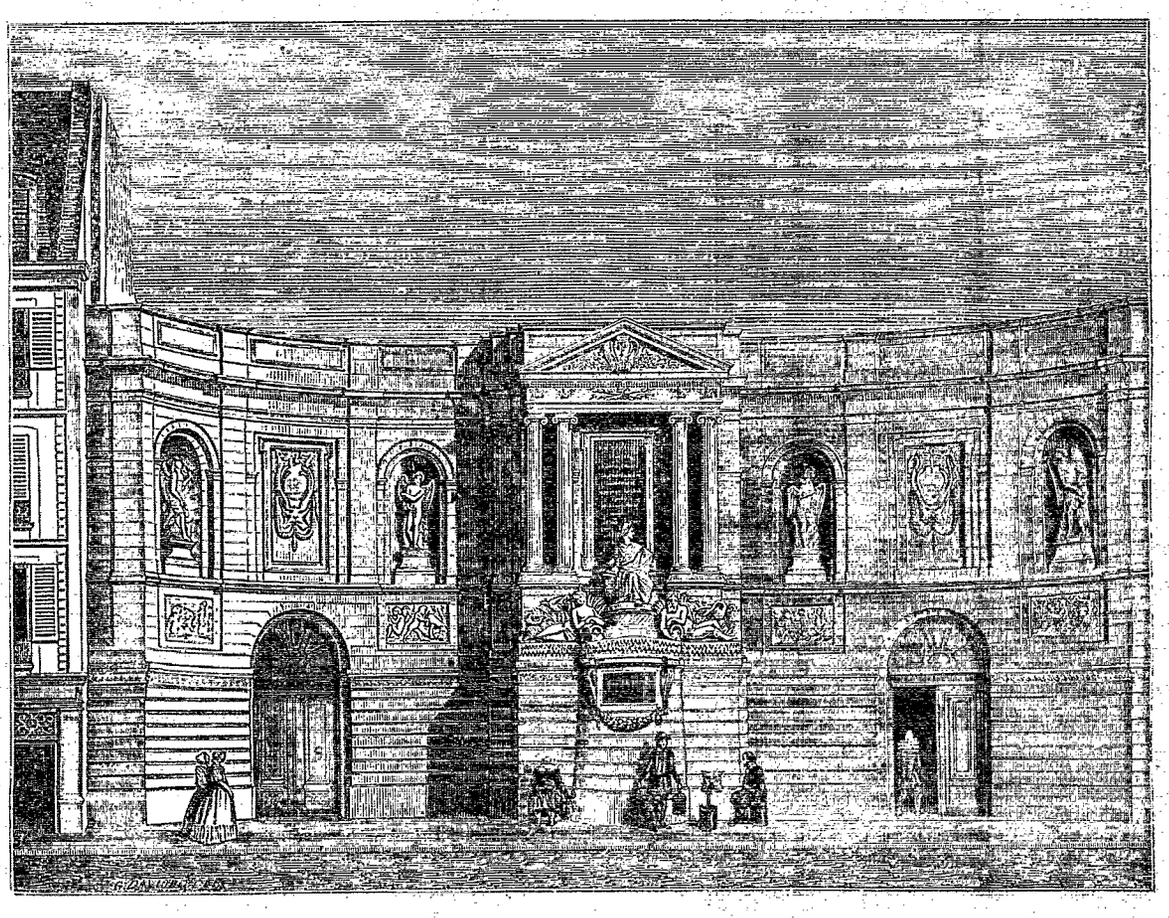
Les œuvres de François Blondel sont : — *Cours d'architecture;* Paris, 1675 ou 1698, 5 part. en 1 ou 2 vol. in-fol. — *Résolution des quatre principaux problèmes d'architecture;* Paris, Imp. roy., 1673, gr. in-fol.

Les œuvres de Jacques-François Blondel sont : — *De la distribution des maisons de plaisance et de la décoration des édifices;* Paris, 1737, 2 vol. gr. in-4, fig. — *Cours d'architecture;* Paris, 1771, 9 vol. in-8 dont 3 de planches. — *Architecture française,* ou Recueil de plans, etc., des édifices, maisons royales, etc., les plus considérables de Paris. Paris, 1752, 4 vol. gr. in-fol., fig.

de Blondel avec les édifices élevés à la même époque, on sera forcé de convenir que l'architecture du temps de Louis XV présente une certaine unité qui en fait un art constitué, unité si rare à établir et qu'on chercherait en vain dans nos productions contemporaines. Il y avait alors une autorité influente et reconnue, celle des artistes supérieurs, en présence de laquelle les médiocrités individuelles restaient impuissantes.

Pour compléter ce qui nous reste à dire sur le règne de Louis XV, nous citerons encore un grand nombre d'édifices qui, à plusieurs égards, méritent la célébrité qu'ils ont conservée. De ce nombre est la fontaine de la rue de Grenelle, œuvre du sculpteur Edme Bouchardon. Il est très-intéressant d'observer dans ce petit monument la scrupuleuse imitation de l'ordre ionique antique, qui en forme la décoration principale, à côté de détails qui caractérisent le style de l'époque. Les trois figures en marbre représentent la ville de Paris entre la Seine et la Marne; elles sont dignes du talent de leur auteur.

La fontaine de Grenelle a soulevé de nombreuses critiques. On a surtout fait remarquer comme un contraste ridicule la petite quantité d'eau qu'elle fournit comparativement à son importance matérielle. Nous ferons observer, à ce sujet, que la fontaine de Grenelle est ce qu'on appelle un château d'eau, comme la plupart des autres fontaines de Paris élevées sous Louis XIV, c'est-à-dire une construction destinée à contenir un réservoir, et dont l'élévation est subordonnée au niveau



Fontaine de la rue de Grenelle. — Dessin de Daviaud.

supérieur de l'eau qui y est amenée. La fontaine des Innocents dans sa place primitive, au coin de la rue aux Fers, n'était pas autre chose, et la fontaine de la rue de l'Arbre-Sec est encore un exemple de ce genre d'édifices, pour lesquels la mission de l'architecte se bornait à une pure décoration murale. Les véritables fontaines, c'est-à-dire celles dont l'eau jaillissante forme le principal ornement, ne furent introduites, en France, dans l'intérieur des villes qu'à dater de l'empire, et par imitation de celles d'Italie; auparavant, on n'en élevait que dans les parcs et les jardins.

Quoique la fontaine de Grenelle puisse être critiquée dans sa composition et dans ses détails, son principal défaut est d'être accolée à des maisons particulières dans une rue étroite. Ce petit monument, mieux situé, pouvait contribuer agréablement à l'embellissement d'une place de la ville.

Nous mentionnerons encore, parmi les édifices construits sous le règne de Louis XV, l'église de la Madeleine, commencée par Coutant, continuée par Couture, et restée inachevée; la Halle aux blés, construite par Lecamus de Mézières. C'était alors une cour entourée de galeries circulaires: la disposition en était bonne et la construction très-soignée. Depuis, la cour fut couverte d'une coupole construite une première fois en bois, une seconde fois en fer.

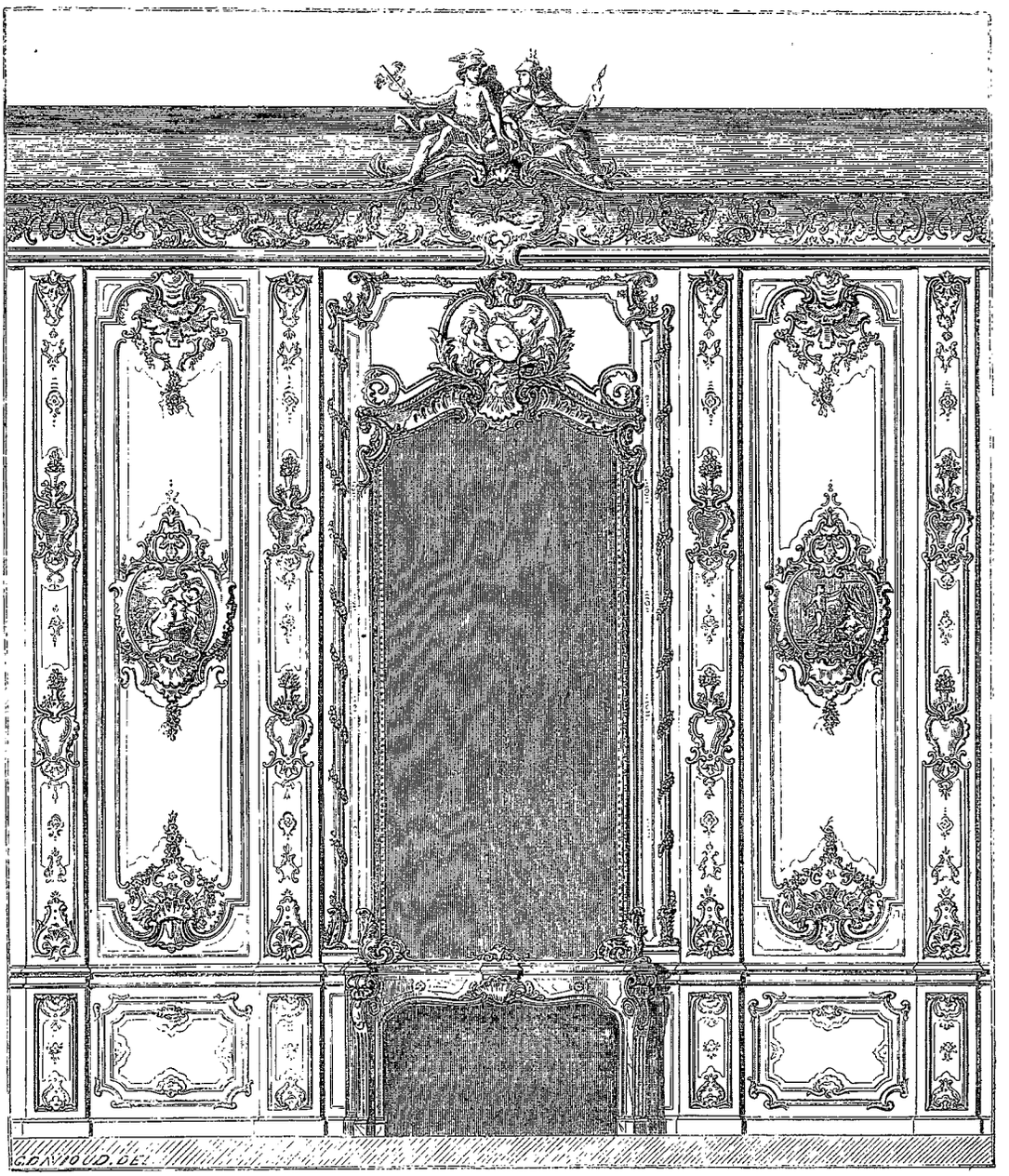
En 1764, Moreau fit reconstruire l'Opéra du Palais-Royal, détruit par un incendie; ce fut aussi cet architecte qui dirigea les nouveaux bâtiments de ce palais du côté de la cour, et le grand escalier.

En 1771, on posa la première pierre de l'hôtel des Monnaies, dont Antoine fut l'architecte. Chalgrin éleva l'église de Saint-Philippe du Roule dans le faubourg Saint-Honoré, et l'hôtel du comte de Saint-Florentin au coin de la rue de ce nom. Les hôtels de Nivernais et d'Uzès datent de la même époque.

Sous Louis XV, les constructions publiques et privées avaient pris un grand développement. Paris ne fut pas seul à profiter de cette impulsion. Les populations élevèrent au roi des statues dans les principales villes du royaume: or la nécessité de trouver pour ces statues des emplacements con-

venables fit entreprendre la construction de places monumentales, à l'instar de la place Louis XV de Paris, créée dans le même but. En 1742, on commença la place de Valenciennes; en 1743, celle de Bordeaux; en 1744, celle de Rennes; en 1757, celle de Nancy; en 1761, celle de Reims; etc. L'établissement de ces places consacrées à la gloire du monarque fut une occasion de construire ou de restaurer plusieurs édifices, tels que des intendances, des juridictions, etc.; on en profita également pour faire des quais, des ponts, des portes de villes, des promenades, ainsi que pour redresser les alignements des rues et améliorer les routes.

On doit aussi rappeler ici les agrandissements de Paris sous le règne de Louis XV. Vers l'an 1720, on commença à y construire un nouveau quartier qui reçut le nom de chaussée d'Antin. Compris entre la rue du Faubourg-Montmartre,



Panneau intérieur de l'hôtel de Rohan, spécimen de décoration du temps de Louis XV, par Boffrand. — Dessin de Davioud.

la Madeleine, le boulevard des Italiens et la rue Saint-Lazare, cet espace, alors occupé par des champs en culture, des marais et quelques maisons de campagne, se couvrit de riches hôtels et de maisons particulières. En 1722, le bourg du Roule devint un faubourg de Paris. A peu près à la même époque, on perça les avenues d'Antin, de Marigny et des Veuves dans les Champs-Élysées. On avait planté, sous Louis XIV, les boulevards du nord; sous Louis XV on planta ceux du midi, qui furent terminés en 1761. Les avenues situées entre les Invalides, l'École militaire et Vaugirard, furent également tracées et plantées sous ce règne.

En 1770 les Champs-Élysées furent entièrement replantés. On prolongea la grande avenue jusqu'au célèbre pont de Neuilly, dû au génie de Perronnet, et destiné à remplacer le pont de bois ruiné par les glaces. Cette avenue et ce pont furent terminés en 1772.

La construction des ponts est réellement du domaine de l'architecture, et nous avons déjà eu plus d'une occasion de citer de remarquables constructions de ce genre élevées par des architectes, soit dans l'antiquité, soit dans les temps modernes. Toutefois, au moyen âge il exista des confréries que l'on ne saurait guère considérer comme ayant été com-

posées d'architectes, et qui, sous le nom de Frères pontifes (*pontes facere*), se livraient plus spécialement à ce genre de travaux : peut-être faut-il voir dans ces confréries l'origine du corps de nos ingénieurs des ponts et chaussées. L'administration des *ponts et chaussées* ne remonte pas au delà de 1740, époque à laquelle le contrôleur des finances devint en même temps chargé de ce service. Deux hommes fondèrent ce corps devenu célèbre, Trudaine et Perronnet. Trudaine, intendant des finances, eut le mérite de découvrir Perronnet, et le fit nommer, en 1747, premier ingénieur des ponts et chaussées de France. C'est sous l'administration de l'intendant Trudaine, et sous la direction du premier ingénieur de France, qu'en 1747 l'École des ponts et chaussées a été définitivement créée. Dès lors, une partie des travaux attribués jusque-là aux architectes furent exclusivement confiés aux ingénieurs. Il ne saurait entrer dans nos vues d'examiner ici les avantages qu'on a pu obtenir de cette division d'attributions. Les architectes ont plus d'une fois fait remarquer que les ingénieurs, trop souvent étrangers à l'art, et plus préoccupés, par la nature positive de leurs études, de l'utilité matérielle que de l'effet moral de leurs constructions, ont peut-être le tort de ne pas assez tenir compte des conditions essentielles dans les édifices publics destinés à l'embellissement de nos riches cités. C'est en se plaçant au point de vue d'une économie quelquefois extrême, ou d'une fausse application des matières propres à la construction, qu'on a vu s'élever dans le cœur de Paris des ponts tels que le pont si improprement nommé pont des Arts, le pont d'Austerlitz, établi d'après un mauvais système, et plus nouvellement ces ponts suspendus d'une durée si problématique, et tout au plus bons pour servir de passerelles dans la campagne, à la suite des chemins vicinaux, mais indignes, ce semble, de figurer dans les villes en face des grands monuments. A Sainte-Hélène, Napoléon disait que « les ponts de fer n'étaient admissibles que dans les pays où la pierre manquait, et que conséquemment ils étaient déplacés en France, et particulièrement à Paris. » N'oublions pas de rappeler que les deux plus beaux des anciens ponts de Paris, le pont Notre-Dame et le Pont-Neuf, sont dus à des architectes célèbres, Fra Giocondo et Ducerceau. Les reproches qu'on adresse généralement aux ingénieurs ne sauraient s'appliquer à Perronnet, qui a fait tous ses efforts pour traiter ses ponts aussi monumentalement que possible, tant celui de Neuilly que celui dit de Louis XVI. On sait que ce dernier est resté inachevé, et que Perronnet avait projeté de le décorer d'une suite de pyramides au droit de chaque pile. Cette décoration, dans le goût du temps, lui avait peut-être été inspirée, comme sa balustrade, par le désir de se mettre en harmonie avec la place de Gabriel. *Depuis, on a fait* plusieurs essais pour compléter la décoration du pont Louis XVI; le plus heureux est, sans contredit, celui dont on a pu voir un spécimen à l'occasion des funérailles de Napoléon : il consistait en huit statues élevées au droit des piles sur des piédestaux bas, et en quatre colonnes triomphales placées aux deux extrémités. Il serait désirable que cette décoration fût réalisée de manière à compléter le magnifique ensemble de monuments qui a pour centre la place Louis XV. (Voy. 1841, p. 41.)

Le cours complet des études d'un jeune homme se divise naturellement en trois parties :

1° Il faut d'abord faire des études préliminaires, c'est-à-dire celles qui doivent servir de base ou d'instrument pour les autres, celles qui forment l'esprit et le jugement, et les disposent à recevoir les diverses semences qu'on y voudra jeter, celles enfin qui renferment des principes communs à plusieurs sciences, en unissent et abrégent les éléments, et facilitent les moyens d'y faire des progrès;

2° Il faut ensuite acquérir des connaissances exactes dans la plupart des sciences;

3° Il faut enfin se proposer un but, s'attacher à un objet particulier, et s'instruire à fond de ce qui est relatif à cet objet.

EUDOXE.

ARTISANS ET PAYSANS ASTRONOMES PAR VOCATION.

Suite. — Voy. p. 225.

Jean LEFEBVRE. « Varignon, dit Lalande (*Bibliographie astronomique*, p. 312), racontait à Joseph de Lisle qu'il y avait un professeur de rhétorique au collége de Lisieux, à Paris, nommé Pierre, qui était un bon astronome, et qui, pour cette raison, avait des relations avec tous les astronomes de son temps, tels que Picard. Lahire le voyait fréquemment, et c'était probablement de lui qu'il avait tiré ses connaissances en astronomie.

« Picard, qui faisait la *Connaissance des temps* depuis quelques années, se trouvant fatigué de ce travail, *demanda* un jour à Pierre s'il ne connaissait personne qui fût capable de continuer cet ouvrage. Pierre lui proposa Jean Lefebvre, alors tisserand à Lisieux, et qui, pendant certains intervalles de temps que lui laissait son travail de tisseranderie, s'était amusé à lire quelques livres d'astronomie, et y avait assez réussi pour s'être fait connaître à Pierre, qui était de la même ville, et qui avait donné quelques calculs d'éclipses qui s'étaient assez bien accordés avec l'observation. Pierre en ayant parlé à Picard, ils convinrent de proposer à Lefebvre de calculer une table du passage de la lune par le méridien; ce dont Picard fut content. L'on fit quitter à Lefebvre son métier de tisserand; on le fit venir de Lisieux à Paris, et on lui donna une pension pour continuer la *Connaissance des temps* qu'il fit jusqu'à la dispute qu'il eut avec Lahire. Lefebvre eut l'occasion de suivre son inclination pour l'étude de l'astronomie plus qu'il n'avait pu le faire jusqu'alors; il fit des tables astronomiques qui eurent la réputation de bien représenter les éclipses de soleil et de lune. »

Lefebvre vint s'établir à Paris en 1680. Sur les sollicitations pressantes de Lahire, il accompagna cet académicien en Provence; en 1681, il s'associa à ses opérations pour l'établissement de la méridienne; puis il l'aida dans les nivellements que l'on exécuta en 1684 et 1685, lorsqu'il fut question d'amener les eaux de l'Eure à Versailles. Enfin Lefebvre observa avec Lahire l'éclipse de lune du 10 décembre 1685. Il semble qu'une collaboration si intime, prolongée pendant plusieurs années, ne pouvait comporter aucune mésintelligence. Mais Lefebvre prétendit hautement que Lahire lui avait volé les tables astronomiques publiées par ce dernier. « Ce bruit augmenta tellement que Lahire fit des démarches pour tâcher de l'apaiser; et il aurait pu le faire quand même il eût été accusé injustement. » Cependant Lefebvre, muni de diverses tables astronomiques établies par Rœmer, Picard et Cassini, parvint à calculer la *Connaissance des temps* plus exactement qu'on ne l'avait fait avant lui. Le volume de ce recueil publié en 1701 fut la cause d'un orage « qui intéresse l'histoire de l'astronomie, puisqu'elle fit perdre un astronome utile pour un qui ne l'était point. » L'avertissement qui se trouvait en tête du volume était une diatribe violente contre les Lahire père et fils, qui avaient eu le tort de relever avec aigreur, en les exagérant, quelques fautes de calcul commises par erreur dans une des éphémérides de Lefebvre. Celui-ci était alors, comme ses adversaires, membre de l'Académie des sciences. Il semble que ses travaux antérieurs, qui l'avaient élevé de la condition d'un pauvre tisserand à celle d'un astronome et d'un savant éminent, devaient le protéger. Mais il n'avait pas de protecteurs puissants pour faire valoir son mérite. Voici ce qu'on lit dans les registres de l'Académie du 7 décembre 1700 :

« M. le président a dit que comme, dans la préface de la *Connaissance des temps* pour 1701, composée par M. Lefebvre,

il y avait des choses dures et offensantes pour MM. de Lahire père et fils, qui étaient suffisamment désignés, quoiqu'ils ne fussent pas nommés, M. le comte de Pont-Chartrain, qui avait trouvé cette conduite entièrement contraire aux règlements, avait voulu d'abord que M. Lefebvre fût exclu de l'Académie, et que cependant, à la prière de M. le président, il s'était relâché à permettre qu'il continuât de prendre séance à l'avenir, à condition qu'il retirerait aussitôt tous les exemplaires de son livre qui était chez l'imprimeur pour en changer la préface ; qu'il en ferait une autre dans laquelle il se rétracterait de tout ce qu'il avait dit de MM. de Lahire père et fils, et que, de plus, il leur en demanderait pardon en pleine assemblée. M. le président ajouta que M. le chancelier retirerait le privilége qui avait été accordé à M. Lefebvre pour la *Connaissance des temps*, parce qu'il en avait abusé.

» L'heure de la séparation ayant sonné avant que M. le président eût entièrement achevé de parler, M. Lefebvre n'a rien répondu, et l'on s'est retiré. »

Lefebvre n'était pas de force à résister à l'orage; il se soumit. L'*avertissement*, cause de tout le mal, fut supprimé avec tant de soin qu'on ne le trouve sur aucun exemplaire. La *Connaissance des temps* de 1701, telle qu'elle fut publiée, contient, au contraire, l'éloge des Éphémérides de M. de Lahire le fils, et des Tables du père. Les registres de l'Académie du 15 décembre 1700 nous font connaître ce qui suit :

« M. le président a donné à lire à M. le secrétaire une lettre qui lui a été écrite par M. Lefebvre ; il lui mande que sa santé ne lui a pas permis de se trouver à l'assemblée précédente ni à la présente, mais qu'il se soumet à tout plutôt que de renoncer à l'Académie, et qu'il viendra au premier jour faire telle réparation qu'on ordonnera. Comme l'assemblée se séparait, M. de Lahire et tous les autres académiciens ont été, de leur propre mouvement, prier M. le président de vouloir bien dispenser M. Lefebvre de demander pardon en pleine assemblée. M. le président s'est laissé fléchir.

» Cette complaisance, ajoute Lalande, ne fut qu'apparente, puisqu'on voit dans les registres que Lefebvre s'étant absenté de l'Académie, en fut rayé sous prétexte du règlement qui exige l'assiduité. Ce fut une perte pour l'astronomie ; il calculait mieux les éclipses que Lahire... »

Depuis cette époque, il n'est plus fait mention de l'ancien tisserand de Lisieux, qui mourut en 1706, on ne sait à quel âge. La *Connaissance des temps* fut, à partir de 1702, confiée à Lieutaud, qui la rédigea jusqu'en 1729 inclusivement.

Jacques FERGUSON, né en 1710 dans un village du comté de Bamff, en Écosse, gardait les moutons d'un fermier, au service duquel il était. Ayant appris à lire en écoutant seulement quelques leçons données par son père à son frère aîné, il put se livrer à la lecture et satisfaire son goût pour l'étude. Il construisit lui-même, pour suivre le mouvement des astres, un globe céleste, une montre et une horloge en bois. Le fermier, tout étonné d'avoir un berger savant, lui procura la connaissance d'un homme qui lui donna des leçons de mathématiques. Se livrant dès lors à la passion irrésistible qui l'entraînait vers la science, Ferguson quitta son maître ; mais comme il fallait vivre et faire vivre sa famille, il entreprit des voyages en faisant des portraits à l'encre de Chine, et parcourut ainsi, comme peintre ambulant, plusieurs parties de l'Écosse et de l'Angleterre. Londres fut le terme de ses courses en 1744. Il y publia des tables et des calculs astronomiques, donna des leçons publiques de physique, et fut reçu membre de la Société royale avec la faveur de ne payer aucun droit pour son admission. Ferguson mourut en 1776, aimé et estimé pour la douceur de son caractère et pour la sagesse de son esprit, aussi bien que pour son savoir. Plusieurs de ses ouvrages, remarquables par la manière claire, simple et familière avec laquelle les idées y sont exprimées, ont eu le plus grand succès.

* Pierre ANICH naquit en 1723, près d'Oberperfues, village situé dans les montagnes du Tyrol, de parents pauvres qui vivaient du travail de leurs mains. Il aidait son père soit à cultiver son champ, soit à tourner ces menus ouvrages pour la confection desquels les habitants de ces contrées ont acquis tant d'habileté. Après la mort de son père, en 1742, il passa encore presque dix années livré aux mêmes occupations. Un jour que le P. Weinhart, professeur de mathématiques pures et appliquées à l'université d'OEtting, sortait du collége des Jésuites, il fut abordé par un individu qui lui dit : — N'est-ce pas vous qui êtes chargé, par profession, d'observer le ciel et les astres ? — Oui, mais pourquoi cette question ? — C'est que je voudrais bien connaître les lois des mouvements célestes que j'ai observés souvent lorsque, dans mon enfance, je menais des troupeaux aux champs.

Pierre Anich, car c'était lui, s'était bien adressé. Le P. Weinhart, frappé de ce désir, et après s'être assuré de l'intelligence du paysan, qui avait déjà vingt-huit ans, lui donna ses leçons et ses soins. Les dimanches et jours de fête, Anich descendait de la montagne et faisait une longue course pour venir apprendre successivement les principes de l'arithmétique, de la géométrie pratique et de la mécanique. Il ne tarda pas à confectionner lui-même des instruments semblables à ceux qu'on lui montrait. Au bout de quatre ans, il était en état de fabriquer pour le Musée académique un grand globe céleste très-remarquable par certaines dispositions particulières. Sa réussite fut si complète que le P. Weinhart se prit à regretter que, ne sachant pas bien écrire, Anich ne pût pas se charger de faire un globe terrestre semblable à la sphère astronomique. Ce mot suffit au Tyrolien, qui s'exerça à la calligraphie, et qui, à l'insu de son professeur, s'adonna avec tant d'ardeur à cette étude mécanique, qu'en neuf mois il excellait dans l'art de mouler toutes sortes de caractères. Voulant prouver qu'on pourrait lui confier, sans courir aucun risque, la confection du globe terrestre, il commença par faire en dix-sept jours une carte géographique de cinq pieds de long sur trois pieds de haut, et d'une exécution si parfaite qu'on la pouvait croire gravée. Après cette épreuve, on ne fit plus de difficulté de le charger complétement de la confection du globe terrestre. Ce globe, de trois pieds de diamètre, comme la sphère céleste, est d'une exécution parfaite.

Les recommandations du P. Weinhart auprès de certains personnages, décidèrent le gouvernement autrichien à utiliser les merveilleuses facultés de Pierre Anich, qui fut chargé de dresser une carte du Tyrol de très-grande échelle. Ce travail était déjà presque entièrement achevé; il n'avait plus qu'un petit nombre de détails à porter sur la carte en neuf feuilles, lorsque survint de Vienne l'ordre de réduire tout le travail du levé à une si petite échelle, que les neuf feuilles se concentraient en une seule. C'était un coup douloureux pour Anich ; mais il ne se laissa pas abattre, et en peu de temps il parvint à achever la réduction qui lui était demandée.

Ces travaux de géographie ne furent pas les seuls par lesquels il se distingua. Muni d'instruments d'astronomie en partie confectionnés par lui, il fut le premier à découvrir des comètes, et il fit diverses observations importantes.

Cependant des travaux si assidus et qui exigeaient une si forte contention d'esprit l'avaient épuisé. Vers le milieu de 1765, ayant à mesurer une base sur un terrain marécageux, il resta des journées entières exposé au soleil brûlant du mois d'août, avec les pieds constamment plongés dans l'eau. Sous ces funestes influences, il fut atteint de la fièvre des marais, des suites de laquelle il mourut au bout d'un an, âgé de quarante-trois ans et demi.

La cour de Vienne lui avait accordé une pension de deux cents florins, dont le quart fut réversible sur la tête d'une de ses sœurs. Son buste en marbre fut placé dans le musée physico-

mathématique du collége académique des Jésuites, à OEtting. On lui éleva un tombeau, et son éloge fut inséré par Hell, dans les Éphémérides pour l'année 1767, publiées en latin à Vienne en 1766. Cet homme, si remarquable par le développement de l'intelligence et la force du caractère, ne l'était

Pierre Anich, paysan tyrolien devenu astronome.

pas moins par les qualités du cœur et par la pratique des vertus. *La fin à une autre livraison.*

Les mots doivent porter leur sens et leur signification, et jamais ils ne doivent être obscurs. Le mot n'est qu'un habit qu'on donne à l'imagination, pour en revestir la pensée et la mieux faire connoistre par les couleurs dont elle est dépeinte; mais c'est un habit qui ne la doit point couvrir; c'est une coiffure et non pas un masque; elle doit la parer et luy servir d'ornement, et non pas la cacher aux yeux et l'envelopper d'un déguisement. *La Prétieuse*, t. II.

TABATIÈRES EN CARTON VERNI,

BOITES EN FER-BLANC.

La tabatière de carton verni est en France, comme en Hanovre, en Bavière et en Oldenbourg, l'objet d'une fabrication très-active. Sarreguemines (Moselle) est le centre de cette industrie, qui fut introduite à Sarralbe en 1775, par un meunier de Nassau, et qui s'est étendue, principalement pendant ces dernières quarante années, dans les communes de Sarreguemines, Bliesbrucken, Gros-Biederstroff, Neufgrange, Sarralbe, Velfordeng, Hornbach, Bliesgueswiller et Blieshoveigen. La première fabrique en ce genre fut établie à Sarreguemines en 1809.

En jetant les yeux sur ces petites tabatières vernies, dont le prix moyen est de 1 fr. 20 cent. à 2 fr. 40 cent. la douzaine, c'est-à-dire de 10 à 20 centimes la pièce, on est tenté de supposer, dit M. Natalis Rondot, que cette fabrication et ce commerce, vu la valeur minime et la consommation naturellement très-restreinte de l'objet, sont limités à un chiffre d'affaires si modique qu'il leur ôte tout intérêt; il n'en est rien : l'industrie de la tabatière de carton est une de ces mille petites industries inconnues qui alimentent en tout temps notre exportation; et, autant qu'aucune autre, elle est précieuse pour le pays, car elle est exercée dans les campagnes de la Moselle, dans le sein de familles pauvres; et en alternance avec les travaux agricoles. On n'estime pas à moins de deux millions de tabatières la production de l'arrondissement de Sarreguemines; le tiers environ est exporté.

Il est impossible, du reste, de contester à la France une véritable supériorité dans cette fabrication, comme dans toutes celles où il faut de l'originalité et du goût. Brunswick, Obestein, Ensheim, Stuttgard, Offenbach, Nuremberg, étaient depuis longtemps renommés pour ce genre d'industrie. La patience et le soin des artisans allemands, leur aptitude pour le travail du cartonnage, l'habileté de pinceau des peintres de Brunswick, le bas prix de la main-d'œuvre, par suite le bon marché des produits, une clientèle assurée en divers marchés, enfin la mode même, tout paraissait se réunir pour maintenir à l'Allemagne la production exclusive de la tabatière de carton. Malgré tant d'avantages, les paysans de la Moselle, bien dirigés, sont arrivés à faire mieux et à aussi bas prix, et la meilleure preuve de leur succès se trouve dans l'exportation facile et avantageuse de leurs tabatières.

Les tabatières de carton de Sarreguemines attestent l'intelligence, l'habileté et le goût des fabricants. Elles sont remarquables par la correction du travail, la précision de l'ajustement des charnières en cuivre ou en carton; la délicatesse et l'élégance des incrustations en nacre, en étain ou en argenton; la netteté du vernis. Quant au bon marché, il est extraordinaire. Des tabatières noir-uni, de 73 millimètres de long, sont vendues à 3 cent. $\frac{1}{2}$ la pièce; celles de 65 millimètres de long, à 5 cent. $\frac{1}{4}$ la pièce; et celles de 90 millimètres de long, à 10 cent. $\frac{1}{2}$ la pièce.

A l'Aigle (Orne), on est arrivé à faire des étuis en fer-blanc pour allumettes à 32 et 35 centimes la douzaine, un peu plus de 2 cent. $\frac{1}{2}$ la pièce; des tabatières en fer-blanc garnies en carton à 56 centimes la douzaine, 4 cent. $\frac{3}{4}$ la pièce; et des boîtes vernies qui sont entre les mains des fumeurs à 58 centimes la douzaine, moins de 5 centimes la pièce.

On fait aussi à l'Aigle les petites boîtes en bois à fond de copeau; les boîtes en fer-blanc peint en noir et verni pour allumettes ou amadou, les étuis de lunettes et les tabatières également en fer-blanc verni; en un mot, cette ferblanterie à vil prix qui est colportée dans les campagnes ou débitée dans les rues. On vend 3 fr. 85 cent. la grosse (32 centimes la douzaine) les étuis ronds pour allumettes, 6 fr. 75 cent. la grosse (56 cent. $\frac{1}{2}$ la douzaine) les tabatières en fer-blanc garnies en carton, et 16 francs le mille les boîtes en bois.

En 1847, un seul fabricant a vendu 115 000 boîtes en bois et 350 000 boîtes en fer-blanc.

L'HORLOGE DE GAZA.

Dans le sixième siècle, plus de deux cents ans avant qu'Abdallah envoyât à Charlemagne l'horloge d'eau dont parle Éginhard, Choricius de Gaza avait décrit une horloge singulière qui était une des merveilles de sa ville natale.

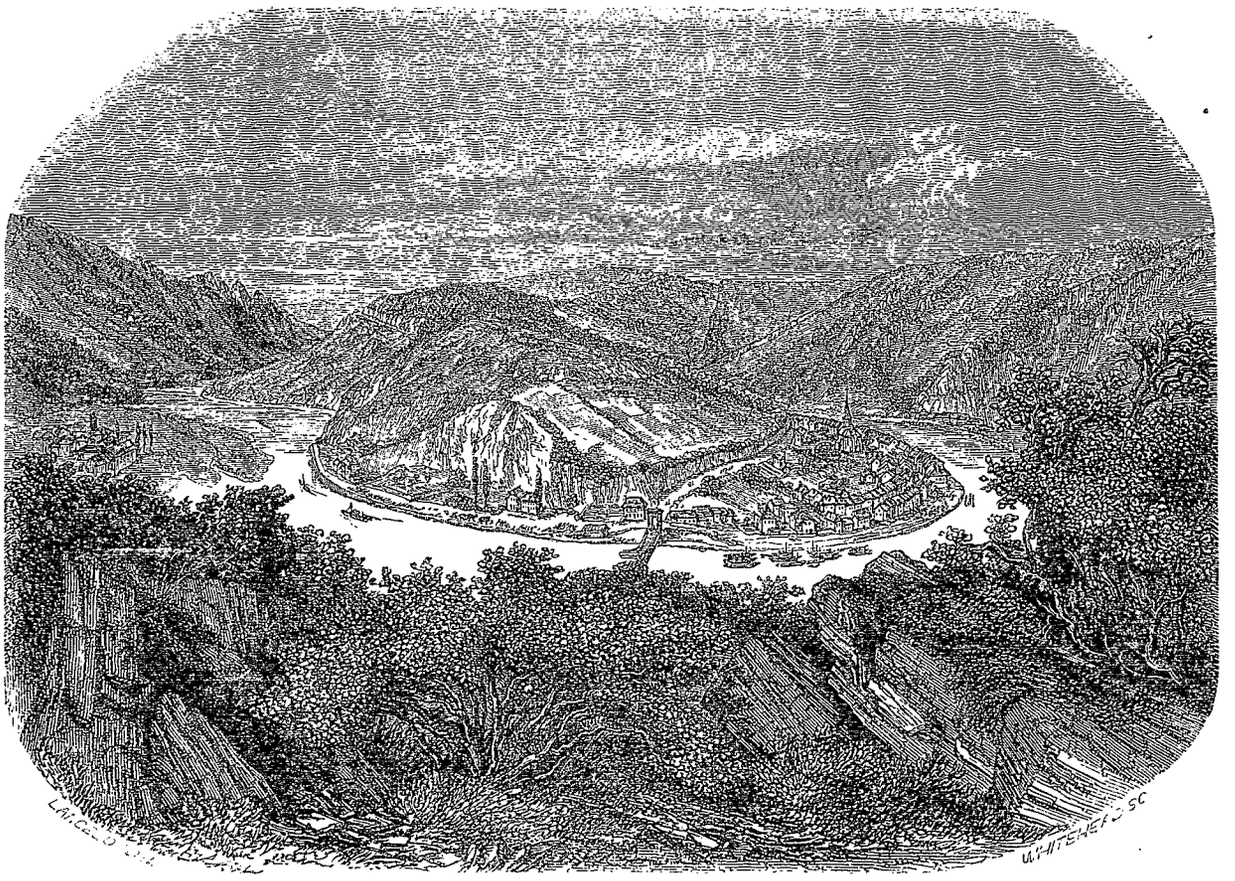
Des aigles d'airain étaient placés sur une même ligne, en nombre égal à celui des heures; chacun d'eux portait dans ses serres une couronne, prêt à la déposer sur la tête de l'Hercule qui répondait à sa station, au moment où le dieu se présentait. Le soleil lui-même donnait le signal : revêtu des insignes royaux et portant dans la main gauche le globe céleste, il étendait la main droite vers les portes quand le moment était venu, et aussitôt Hercule paraissait recevoir la récompense de l'un de ses douze travaux.

Malheureusement rien n'indique, dans le texte de Choricius, quelle force mettait en jeu tous ces ressorts.

Cosmos.

MONTHERMÉ

(Département des Ardennes).



Vue de Monthermé. — Dessin de Lancelot.

La Meuse égale en renommée les grands fleuves : les poëtes ont chanté ses rivages. La plupart des voyageurs cependant ne l'ont entrevue que dans son passage à travers les provinces de Namur et de Liége. En France, elle est plus ignorée : elle semble n'y être guère connue que des habitants des quatre départements qu'elle arrose (1) ; presque seuls ils savent combien son cours est varié et charmant. Il suffirait de l'avoir suivie de Charleville au bourg de Monthermé, dont nous donnons la vue, pour se faire une idée de ce qu'elle offre de sites agréables et de contrastes inattendus. Ici on la voit serpenter lentement au milieu de vallées calmes et fertiles qu'entrecoupent des rangées de peupliers et de saules ; ailleurs elle réfléchit les vertes ombres des collines ; plus loin elle se rétrécit et s'enfonce brusquement dans une gorge étroite, et, en passant, entoure comme une presqu'île ce mont arrondi qui domine Monthermé. La Meuse est à la fois, pour ce bourg si pittoresquement situé, un chemin rapide et laborieux qui l'enrichit, et un spectacle animé qui le distrait de la vue un peu monotone d'une chaîne de hauts rochers dressés entre lui et l'horizon comme un rempart infranchissable : elle transporte les ardoises et les écorces de chêne, fortune du pays ; elle baigne les jolies maisonnettes, les vergers, les jardins, les champs du bourg. Du sommet de la montagne on n'aperçoit d'abord qu'un gouffre aride, silencieux, inanimé ; on se croirait dans un désert si l'on ne voyait quelques lourds bateaux descendre ou remonter la rivière. Les ondulations du versant cachent aux regards toutes les habitations ; mais à mi-côte, dès que le bourg se découvre à la vue, on est surpris de la scène riante et vive que l'on a sous les yeux. Les maisons sont construites en fortes pierres d'une belle couleur rougeâtre et violette ; les toitures sont couvertes de belles ardoises étincelant au soleil (1). Un pont suspendu en fer unit les deux rives. La population se compose de 1 800 habitants actifs et laborieux. C'est seulement dans la saison où l'on récolte l'écorce de chêne que Monthermé ressemble à ces petits bourgs muets et endormis qui sont si nombreux en France. A cette époque de l'année, hommes, femmes, enfants, abandonnent leurs habitations, gravissent les flancs des rochers, fourmillent dans les taillis, et dépouillent à l'envi les arbres de leur rude vêtement. Çà et là, en quelques endroits abruptes, de hardis bûcherons, suspendus à une corde, frappent de la hache les chênes isolés : c'est un spectacle singulier, et qui a quelque chose de sauvage lorsqu'on le compare en souvenir au travail riant et paisible de nos vendangeurs dans la Bourgogne. Les habitants de Monthermé se nourrissent de pommes de terre, d'un peu de pain de seigle, et surtout de café au lait ; on évalue à près de deux litres ce que chaque travailleur en consomme chaque jour en trois repas ; et il ne paraît point, à la fraîcheur des visages féminins, à la vigueur des bras masculins, que ce régime soit, en aucune manière, contraire à la santé.

(1) Haute-Marne, Vosges, Meuse, Ardennes.

(1) Dans l'intérieur des maisons, les allées sont dallées avec deux sortes de marbre : l'un noir tendre, veiné de quelques filets blancs ; l'autre rouge brun. On fait aussi avec ces marbres un grand nombre d'ustensiles de ménage, les pierres à eau, les auges, les bancs, etc.

LE MÉMORIAL DE FAMILLE.

Suite. — Voy. p. 65, 78, 102, 118, 149, 189, 194, 218, 230, 238.

§ 6. *Ce qu'il en coûte pour être juste. — Diminution d'aisance. — Comment il faut supporter les revers de fortune. — Leçon donnée par les enfants. — Croire à la protection de Dieu et à la bienveillance des hommes. — Moyen de reconquérir un protecteur perdu.*

Cinq années se sont écoulées presque sans laisser de traces. Je ne trouve dans mon journal que des dates, de courtes constatations d'un fait, des notes pour mémoire. Ainsi j'y vois :

« 4 avril. — Naissance de mon fils Léon. Claire a déjà deux ans ; elle pousse des cris de joie à la vue de son frère, elle le berce et lui sourit.

» 7 juillet. — Touché les rentes de M. Morel ; rendu les comptes.

» 12 septembre. — Mon père me conseille de lire tous les soirs, après le journal, une des vies des grands hommes de Plutarque pour contre-balancer l'impression que me laissent les contemporains. »

Et ainsi de suite. Je cherche en vain un épanchement, une note détaillée ; tout se réduit à ces indications : ce sont simplement des clous plantés çà et là auxquels j'ai accroché mes souvenirs pour n'y plus penser dans le présent et pouvoir les retrouver au besoin.

Pourquoi cette disette de confidences ? N'est-ce point parce que ces cinq années ont été calmes et heureuses ? Le bonheur ne laisse point de traces ; nous le respirons comme l'air sans nous en apercevoir, sans le constater ; il faut qu'il nous manque pour que nous y prenions garde. Tant que notre vie a été exempte d'orages, je n'ai rien eu à écrire ; le papier est un confident auquel on ne parle qu'aux heures troublées ou douloureuses.

Aussi je retrouve mon journal sérieusement repris au commencement de la sixième année, et à propos d'une cruelle épreuve.

Depuis l'achat de l'étude qui nous faisait vivre, j'avais eu pour protecteur le vieux général Rigaud qui, retiré dans sa terre, continuait, contre les perdrix et les lièvres, la guerre faite autrefois aux étrangers. Debout dès le lever du soleil, toujours le carnier sur le dos et le fusil à deux coups sous l'aisselle, il allait de taillis en taillis, de bruyère en bruyère, bravant la pluie ou le vent, et guettant la proie comme un sauvage. Depuis dix ans, je ne l'avais jamais vu que chaussé de grandes guêtres de chamois, et coiffé de la casquette en peau de veau marin. C'était dans ce costume qu'il venait me confier ses affaires, m'apporter celles de ses voisins, ou m'annoncer quelque opulente clientèle ; car le général avait à lui seul plus fait pour ma réussite que toute ma famille et tous mes amis. Mon père avait autrefois servi sous ses ordres, et il avait voulu prouver qu'il s'en souvenait en protégeant le fils. Nature rude et violente, il apportait la même énergie dans ses affections que dans ses haines. Ses conseils étaient des injonctions auxquelles on se rendait, beaucoup par estime, un peu par crainte, et son protégé devenait forcément le protégé de tout le monde.

Grâce à sa recommandation, j'avais conquis peu à peu la confiance des plus riches propriétaires du pays. Le comte de Noirtiers venait encore de m'écrire pour la régie de biens considérables récemment achetés. S'il acceptait mes propositions, nos ressources allaient se trouver presque doublées ! aussi Dieu sait quels projets Marcelle et moi formions d'avance ! On parlait à demi-voix d'une maisonnette louée pendant les beaux jours à la lisière des bois, d'une petite voiture où l'on se serrait, en idée, pour faire place à toute la famille ; d'un voyage dans ma province lointaine ! La porte des rêves avait été ouverte avec la clef d'or ; tous maintenant se pressaient autour de nous en solliciteurs.

Chaque matin, c'était un nouveau plan abandonné le soir pour un autre. Madame Roubert nous accusait d'imiter les chasseurs de la fable et de disposer de la peau de l'ours qui courait encore ; mais mon père souriait.

— Laissez-les, chère dame, disait-il gaiement ; espérer est la moitié d'avoir ! quand ils auront épuisé leurs désirs en projets imaginaires, ils se montreront moins impatients. Ne voyez-vous pas que la satiété suit le rêve comme il suit la réalité ? La fantaisie de chaque jour les guérit de celle de la veille. Un poëte grec a dit que la vie était *le songe d'une ombre ;* permettez-leur donc de songer.

— Quand ils dorment, soit ! répondait madame Roubert, qui prenait toujours la figure au pied de la lettre ; mais éveillé, on ne doit pas perdre son temps en suppositions. Pendant qu'ils cherchent à quoi ils emploieront l'argent de M. de Noirtiers, celui-ci a peut-être choisi un autre régisseur. Je voudrais qu'au lieu de faire des projets, Remi fît des démarches. C'est le général qui l'a recommandé, qu'il aille trouver le général ; qu'il lui écrive, au moins ; qu'il le presse ! On dit qu'il faut saisir l'occasion aux cheveux, mais ceux-ci sont toujours trop courts pour les rêveurs qui n'allongent la main que lorsque l'occasion est passée.

— Voici qui vous prouve le contraire, interrompis-je en parcourant les premières lignes d'une lettre que Claire venait de m'apporter.

— Qu'est-ce donc ? dit vivement Marcelle.

— Un billet du général.

— Qui donne des espérances ? demanda mon père.

— Voyez.

Je lui avais tendu la lettre, et il lut :

« Le comte de Noirtiers m'a répondu ; il me donne carte » blanche pour le choix d'un régisseur ; j'irai vous voir après » demain, et tout terminer avec vous. RIGAUD. »

Madame Roubert et Marcelle poussèrent une exclamation de joie.

— Puisque tout dépend du général, c'est chose faite, s'écria la première.

— Que Remi écrive au moins ses conditions, ajouta prudemment la tante.

Mon père, qui avait retourné la première feuille du billet, me fit observer qu'il y avait un *post-scriptum.* Le général avait écrit précipitamment :

« Je rouvre ma lettre ; vous me verrez demain ; je veux que vous chassiez le misérable forestier qui vient de m'insulter au Bois-Morel. »

Ce *post-scriptum* me saisit. Robert avait été proposé par moi à la garde de futaies et de taillis dont j'avais l'administration ; c'était le père nourricier de Marcelle, et je l'avais toujours trouvé sans reproche. La demande du général me surprit douloureusement. J'envoyai sur-le-champ un exprès avertir Robert que je voulais lui parler. Il arriva le lendemain de très-bonne heure. Je crois encore le voir quand il ouvrit la porte de mon cabinet, le chapeau à la main, l'air doux et ferme comme d'habitude. Je le fis entrer vivement, et je l'interrogeai sur ce qui s'était passé au Bois-Morel.

— Rien que ce qui devait s'y passer, me répondit-il avec calme.

— Et cependant le général m'a écrit ; il se plaint d'avoir été insulté, m'écriai-je.

— Le général se trompe, dit Robert du même ton.

— Mais enfin qu'est-il donc arrivé ?

— Voici, monsieur : je m'étais aperçu plusieurs fois que le général chassait dans nos taillis, et je l'avais prié d'obtenir une permission de M. Morel ; mais il s'était emporté en me traitant de drôle, et m'avait déclaré qu'il reviendrait à sa fantaisie. De fait, j'entendais presque tous les jours son fusil canarder nos lapins. Les braconniers du pays ne me rencontraient plus sans me dire : — Le général chasse dans le Bois-Morel sans que rien l'arrête ; tu ne sais faire ton devoir que contre les pauvres gens ! Je sentais bien que c'était la

méchanceté et la jalousie qui les faisaient parler ; mais je me disais qu'au fond ils avaient raison.

— Enfin ? interrompis-je avec une impatience inquiète.

— Eh bien, monsieur, reprit Robert, il y a deux jours, j'ai rencontré le général à l'entrée de la haute Garenne ; il venait de décharger ses deux coups de fusil sur un râle de genêt que son chien tenait à la gueule. Je lui ai dit en le saluant comme je le devais : — Général, vous chassez chez nous sans permission ; je vous déclare procès-verbal. Il m'a regardé d'un air menaçant, a mis le râle de genêt dans son carnier, et s'est avancé vers la barrière où j'étais pour continuer sa chasse dans nos bois. Je lui ai dit qu'il ne pouvait passer. — Place, vaurien ! s'est-il écrié. Et comme je restais à l'entrée, il est venu sur moi ; il m'a saisi à la cravate pour me faire ranger. Je lui ai crié de prendre garde, et je l'ai repoussé. Alors il a reculé de deux pas comme un furieux ; il a pris son fusil à deux mains par le canon, et a levé la crosse sur ma tête. Je n'ai eu que le temps de parer le coup et de le désarmer.

— Ah ! malheureux ! qu'avez-vous fait, m'écriai-je ; ne savez-vous point que pour un soldat c'est la plus grave insulte.

— Possible, monsieur, répliqua le garde-chasse ; mais je ne pouvais pourtant me laisser assommer.

— Que faire maintenant ? repris-je ; le général va venir, et voici ce qu'il m'écrit.

Je lus à Robert le *post-scriptum*.

— Le général n'est pas juste, dit-il tranquillement, après avoir écouté. Il vous demande de me punir pour avoir fait mon devoir ; il ne vous connaît pas.

Je me sentis troublé : cette confiance dans son bon droit et dans mon équité me causait un embarras mêlé de honte ; évidemment j'aurais voulu trouver Robert coupable afin de satisfaire au ressentiment du général sans remords ; son innocence m'irritait, et je rougissais de cette irritation. Angoissé par ces sentiments contraires, je lui reprochai de ne m'avoir point averti plus tôt de ses démêlés avec le général. Il me rappela qu'il était venu deux fois à la ville sans pouvoir me rencontrer. Je déplorai qu'il n'eût point fermé les yeux sur ces violations des droits qu'il était chargé de défendre jusqu'à ce que je fusse intervenu. Il me répondit qu'il l'avait fait et ne s'était trouvé amené à la menace d'un procès-verbal que par le hasard d'une rencontre inattendue ; enfin, à bout d'objections, je mis en doute l'exactitude de quelques détails ; il s'en rapporta simplement au récit du général lui-même.

Il y avait tant de raison et de bonne foi dans toutes ses paroles que j'eus honte de mes subterfuges. Je cherchais des torts à cet homme pour m'éviter l'embarras de lui rendre justice ; je lui en voulais de m'avoir rendu mon devoir difficile en faisant le sien !

J'étais encore livré à ce pénible combat lorsqu'on vint m'annoncer le général. Je fis passer vivement Robert dans la pièce voisine, et le vieux chasseur parut.

La suite à une autre livraison.

LES PREMIÈRES MACHINES PNEUMATIQUES MODERNES

ET LEURS EFFETS.

Fin. — Voy. p. 219.

Depuis son voyage à Ratisbonne et à Wurtzbourg, Otto de Guericke avait conservé des relations scientifiques avec l'archevêque de Mayence, par l'intermédiaire du P. Schott. Celui-ci, qui entretenait une correspondance active avec une foule de savants, s'empressait de leur communiquer les découvertes du laborieux bourguemestre. Parmi les expériences nouvelles qui furent faites de 1656 à 1664, époque de la publication de la *Technica curiosa* du P. Schott, il faut citer en première ligne celle des *hémisphères de Magdebourg*. Voici en quoi elle consiste : deux hémisphères en cuivre creux A et B (fig. 1) peuvent s'ajuster exactement l'un sur l'autre,

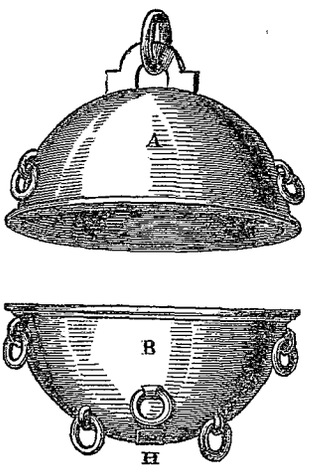


Fig. 1. Hémisphères creux séparés.

au moyen de disques qui terminent les cercles qui leur servent de base. Une rondelle de cuir bien graissée D (fig. 2),

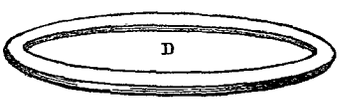


Fig. 2. Rondelle interposée entre les deux hémisphères.

est interposée entre les deux disques, de manière à produire une fermeture hermétique par la simple superposition de l'hémisphère A à l'hémisphère B, comme le représente la

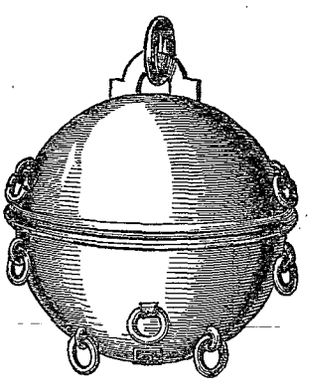


Fig. 3. Les deux hémisphères réunis pour l'expérience du vide.

figure 3. Celui-ci est muni, à sa partie inférieure, d'un robinet H par lequel on peut faire le vide, et qui une fois fermé, lorsque l'on sépare le récipient de la pompe pneumatique, ne permet pas la rentrée de l'air. Des anneaux sont solidement fixés aux deux hémisphères.

Les choses étant ainsi disposées, à mesure que l'on opère le vide d'une manière plus parfaite dans le récipient sphérique composé de deux pièces simplement superposées, on éprouve une difficulté toujours croissante à les séparer l'une de l'autre. Cette difficulté augmente aussi avec le diamètre de la sphère en raison directe de la superficie.

Lors de ses premiers essais, en 1656, Otto de Guericke annonçait que six hommes vigoureux ne pouvaient séparer les deux hémisphères ; mais bientôt, en augmentant le diamètre et en opérant un vide plus parfait, il put y atteler des

chevaux jusqu'au nombre de douze, de seize, de vingt et de vingt-quatre, sans que les efforts de ces chevaux, stimulés par des cris et par le fouet, parvinssent à opérer la disjonction. Notre figure 4 représente cette expérience célèbre d'après la gravure que le P. Schott a insérée dans sa *Technica curiosa*.

Il est facile de se rendre compte de ce résultat qui peut paraître incroyable au premier abord. En effet, en supposant

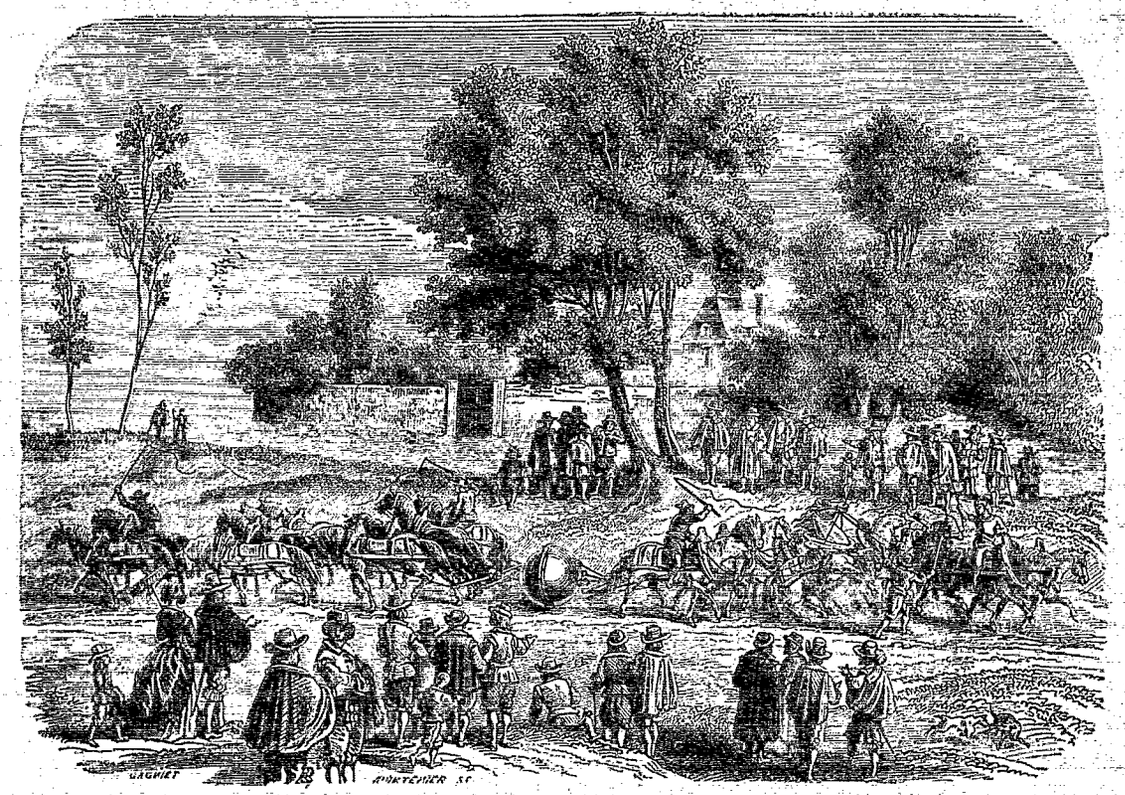


Fig. 4. Expérience célèbre des hémisphères de Magdebourg.

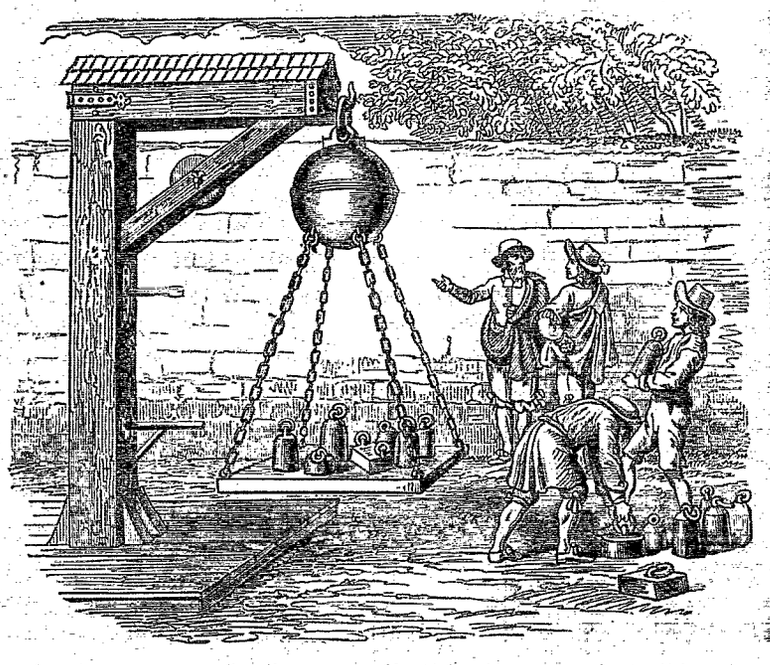


Fig. 5. Autre expérience sur les hémisphères de Magdebourg.

un vide parfait, la pression de l'atmosphère, qui maintient les deux hémisphères l'un contre l'autre, agit comme deux colonnes de mercure d'environ 76 centimètres de hauteur, qui peseraient, en sens opposés, contre deux disques circulaires juxtaposés, dont le diamètre serait égal à celui de la sphère. Supposons un diamètre de 50 centimètres ; la superficie de chaque disque sera d'un peu moins de 20 décimètres carrés. D'un autre côté, une hauteur de 76 centimètres de mercure exerce sur un décimètre carré une pression d'un peu plus de 100 kilogrammes. Ainsi, dans l'hypothèse d'un

vide parfait, il faudrait exercer sur chacun des deux hémisphères une traction de 2 000 kilogrammes pour les séparer l'un de l'autre. Or, dans un attelage, les chevaux ne peuvent exercer en moyenne un effort de traction de plus de 250 kilogrammes, même pendant un temps très-court. Il faudrait donc atteler huit chevaux à chaque hémisphère pour en opérer la disjonction. Il est vrai que le vide n'est pas parfait à l'intérieur de la sphère; mais aussi, en augmentant seulement jusqu'à $0^m,70$ le diamètre, on double l'effort à vaincre, le vide étant supposé le même à l'intérieur.

L'ingénieux expérimentateur s'était fort bien rendu compte de la cause du phénomène, et il en avait varié les effets de manière à la rendre plus frappante. En faisant rentrer successivement de l'air dans le globe par l'ouverture du robinet

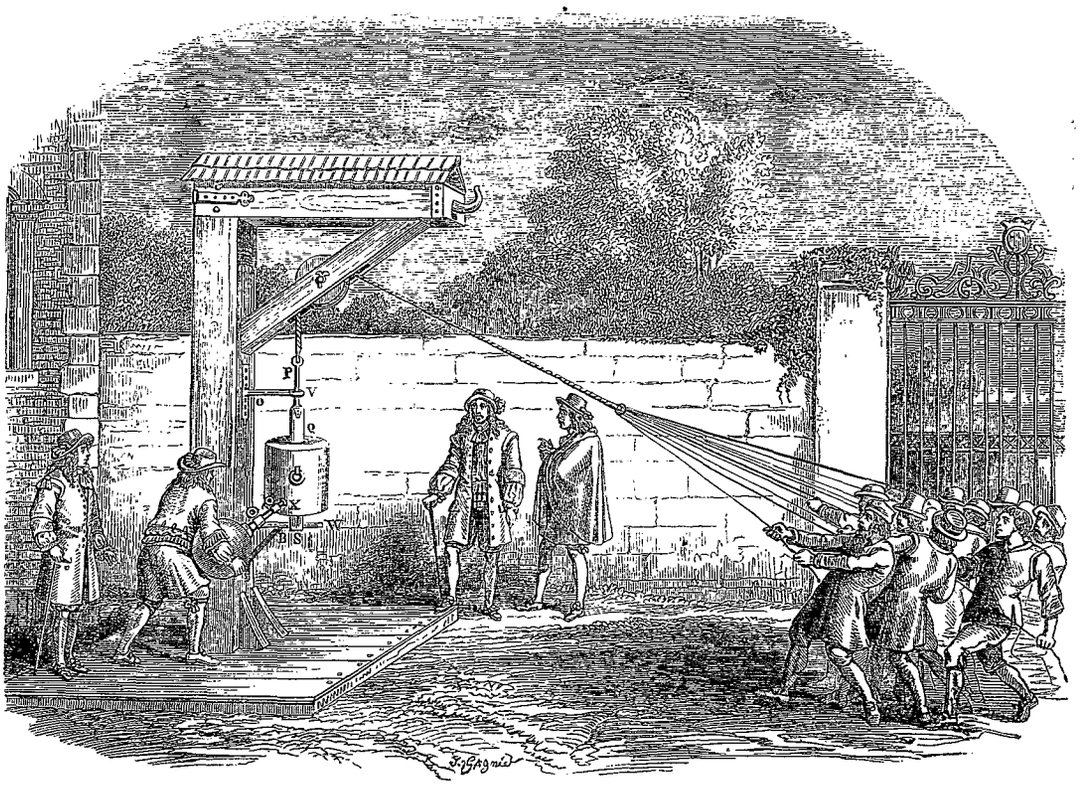


Fig. 6. Expérience du vase de verre qui entraîne une troupe d'hommes.

que l'on refermait aussitôt, on diminuait rapidement la force d'adhérence des deux disques, et enfin on l'annulait entièrement. Si le récipient était fixé par son anneau supérieur à un fort crochet, il fallait, pour séparer les deux hémisphères, un poids énorme peu inférieur à celui que le calcul assignait dans l'hypothèse d'un vide parfait. Lorsque la séparation avait lieu, la rentrée subite de l'air produisait une explosion semblable à cette d'une pièce d'artillerie. La figure 5 représente l'appareil employé.

Les figures 6 et 7 font comprendre immédiatement une autre expérience à laquelle l'auteur lui-même donne ce titre piquant : « Vase de verre qui a la force d'attirer 20, 30, 40, 50 ou même un plus grand nombre d'hommes vigoureux. » Un corps de pompe cylindrique, muni d'un robinet X, est appuyé par sa partie inférieure S sur un support WB. Dans ce corps de pompe se meut un piston RR représenté séparément dans la figure 7, et sur la tige QP duquel un groupe de manœuvres exerce un effort de traction par l'intermédiaire d'une poulie de renvoi. L'arrêt OV empêche le piston de s'élever assez pour sortir du corps de pompe. Tout étant ainsi disposé, on adapte au robinet X le robinet d'un récipient sphérique en verre, d'un volume considérable, dans lequel on a fait le vide. Les deux robinets étant bien ajustés l'un sur l'autre, et le piston emboîtant exactement l'intérieur du corps de pompe, de manière à ne pas permettre les rentrées d'air, si l'on vient à ouvrir les deux robinets, l'air contenu dans le corps de pompe se précipite dans le récipient de verre avec force; le piston s'abaisse sous l'influence de la pression atmosphérique, et les hommes sont entraînés malgré la résistance qu'ils opposent.

Ces belles expériences ont été racontées par l'auteur dans un ouvrage remarquable, publié à Amsterdam en 1670. Elles avaient déjà paru sous le titre de *Merveilles de Magdebourg*, dans la *Technica curiosa* du P. Schott, qui donnait à

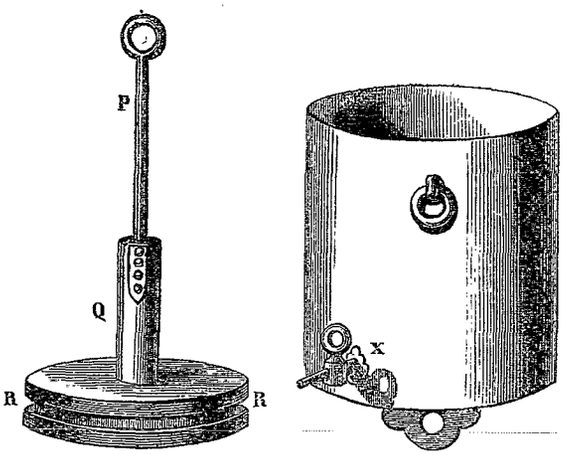


Fig. 7. Détails du cylindre de verre qui attire et de son piston.

la suite le récit des *Merveilles d'Angleterre*, suivant le style naïvement enthousiaste de l'époque. Robert Boyle, habile physicien anglais, profitant des travaux d'Otto de Guericke, avait, en effet, répété ses essais, les avait variés, avait construit

de nouvelles machines, et fait, en un mot, un pas au delà. On a longtemps désigné, en Angleterre, la machine pneumatique sous le nom de *Machine de Boyle*, ou de *Vide de Boyle;* peut-être ces dénominations sont-elles encore en vigueur dans quelques chaires du Royaume-Uni. Mais Robert Boyle n'a jamais revendiqué la priorité en cette matière. Il existe de lui une lettre écrite deux ans après la publication du premier ouvrage du P. Schott, lettre dans laquelle il reconnaît hautement qu'il a été précédé dans la carrière par l'ingénieux Otto de Guericke. Cependant il ajoute que pour remédier à certains inconvénients de la pompe pneumatique de celui-ci, il a engagé M. Hook et M. Gratorix à imaginer quelques machines nouvelles plus faciles à manier, et qu'après plusieurs tentatives inutiles, Hook réussit à confectionner un instrument bien préférable à celui de Magdebourg.

Robert Boyle employa bientôt une autre machine meilleure que la précédente, mais n'ayant encore, comme celle-ci, qu'un seul corps de pompe; enfin, pour entreprendre une nouvelle série d'expériences sur le vide, il mit en œuvre une machine différente des deux premières, due au génie de notre célèbre et infortuné compatriote Denis Papin (voy. 1851, p. 84). Pour ne laisser aucun doute à ce sujet, laissons parler un auteur anglais, contemporain de Newton, le grand géomètre et physicien Côtes, duquel Newton lui-même disait : « Si M. Côtes avait vécu, nous saurions quelque chose. » Voici donc un passage textuellement extrait des leçons de physique expérimentale, professées par Côtes au collége de Cambridge. « Cette machine est de l'invention de M. Papin, qui a beaucoup aidé M. Boyle dans toutes ses recherches. Cette troisième machine est beaucoup plus parfaite que la précédente. Son avantage consiste principalement en ces deux points. Premièrement, au lieu que la dernière machine n'avait qu'un seul corps de pompe et qu'un seul piston, celle-ci en a deux, aussi bien que deux corps de pompe. Ces deux pistons, qui montent et descendent alternativement, font une évacuation d'air continuelle et non interrompue, effet qu'on ne pouvait espérer avec un seul piston; car, dans les autres, on ne saurait se dispenser d'interrompre l'évacuation de l'air tandis qu'on remonte le piston vers le fond de la seringue. Mais, outre cet avantage de faire l'opération dans la moitié du temps qu'il faudrait employer si l'on n'avait qu'un seul piston, la peine est aussi considérablement diminuée. Le grand inconvénient qu'on reprochait aux machines à un seul corps de pompe, était la grande résistance que l'air extérieur oppose au mouvement du piston quand on l'abaisse, résistance qui augmente à mesure que le récipient se vide; car l'équilibre de l'air intérieur avec l'extérieur, diminue toujours de plus en plus; de sorte que si le corps de pompe est d'un diamètre un peu considérable, la force d'un homme suffit à peine pour enfoncer un peu le piston. Or, cette résistance de l'air s'évanouit entièrement en employant deux pistons; ils sont ajustés de façon que quand l'un monte, l'autre descend; par conséquent la pression de l'air extérieur empêche autant l'un de monter qu'elle aide l'autre à descendre : ainsi ces deux forces se détruisent mutuellement par des effets contraires. Je ne saurais mieux vous faire entendre ceci que par la comparaison d'une balance. Quand on place un poids dans l'un des bassins, on sent de la difficulté à mouvoir le bras du fléau correspondant pour faire monter ce poids, et la difficulté croît à mesure que le poids augmente. Mais si nous mettons un autre poids égal au premier dans le bassin opposé de la balance, la difficulté à mouvoir le fléau s'évanouira entièrement, quelque grand qu'on suppose le poids.

« Un autre avantage de cette nouvelle machine, ce sont les soupapes; dans les deux autres, quand le piston était remonté tout en haut, on était obligé de tourner le robinet pour laisser passer l'air du récipient dans le corps de pompe, et de le fermer quand on voulait l'en faire sortir, d'ôter la cheville pour le laisser passer, et de répéter cette manœuvre à chaque coup de piston. Or les soupapes de la dernière machine suppléent à ce bouchon et au robinet, et sont infiniment plus commodes. »

La figure 8 représente un appareil établi d'après ce système, dont voici la description sommaire.

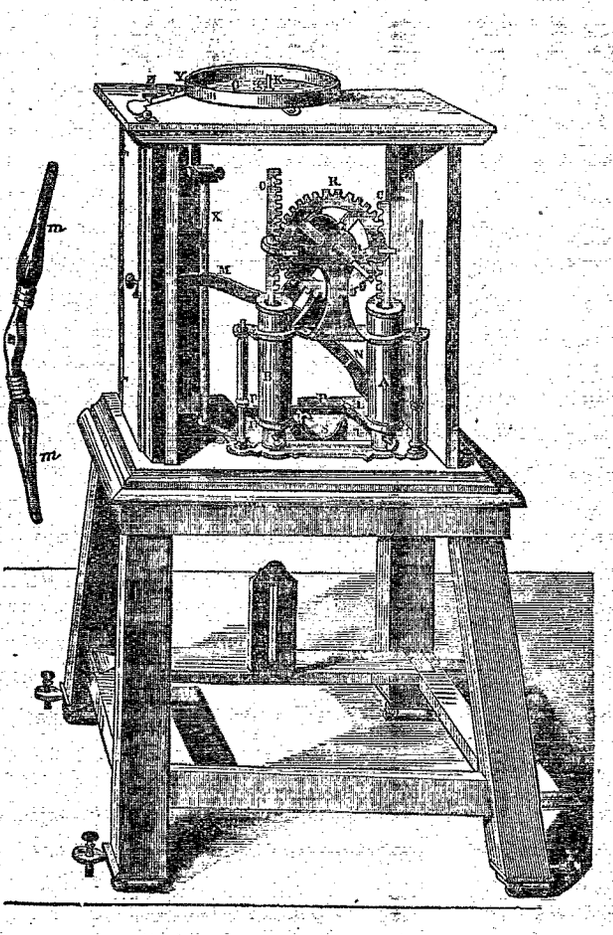


Fig. 8. Machine pneumatique à double effet, d'après le système de Papin.

A et B sont les deux cylindres dans chacun desquels se meut un piston. Les queues C des pistons sont garnies de dents, et leur jeu se fait par le moyen de la roue R qui, dans son mouvement alternatif, décrit environ un tiers de cercle. On met sur la platine G les vases dont on veut faire sortir l'air; et ces derniers communiquent avec les cylindres par le tuyau XXX. Chacune des pompes est munie d'un robinet un peu au-dessous du fond. Les queues de ces robinets se voient en L, L, et sont liées l'une à l'autre par la règle de cuivre PP, de telle sorte que cette règle fait toujours mouvoir les deux robinets en même temps. A l'essieu de la roue R est jointe, par derrière, une espèce de croix de fer NM, qui fait mouvoir les robinets. Ce mécanisme ingénieux est un peu plus compliqué que celui des soupapes simples; mais il revient au même quant au fond, et peut-être donne-t-il lieu à une fermeture plus hermétique. Après cette heureuse innovation de Papin, il ne reste à signaler qu'une très-ingénieuse invention au moyen de laquelle M. Babinet est parvenu à pousser le vide beaucoup plus loin qu'on ne l'avait encore fait.

SUR LES LETTRES DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

Voy. 1837, p. 132.

La correspondance de madame de Sévigné est à peu près le seul recueil de lettres que l'on puisse lire d'un bout à l'autre sans ennui. La situation des personnages intéressés à

la correspondance (mesdames de Sévigné et de Grignan) reste toujours la même; les détails se répètent sans cesse; les événements racontés n'ont, sauf quelques exceptions, qu'une médiocre importance; et, malgré tout, on est emporté au flot de cette causerie spirituelle et facile qui traduit si heureusement la vieille amabilité française. Ce qui attache surtout, c'est cette impressionnabilité rapide, expansive et un peu coquette, qui constitue véritablement la personnalité de notre nation.

Tout le monde a lu certains récits de madame de Sévigné: la mort de Turenne, le suicide de Vatel, la douleur de madame de Longueville en apprenant la perte de son fils, l'annonce du mariage de Mademoiselle avec Lauzun; mais, en dehors de ces lieux communs de l'admiration, on trouve à chaque instant des passages merveilleux de finesse ou de profondeur.

En parlant à sa fille de chagrins récents, elle lui dit: « Il est vrai qu'il ne faudrait s'attacher à rien, et qu'à tout moment on se trouve le cœur arraché dans les grandes et les petites choses; mais le moyen? Il faut donc toujours avoir cette morale dans les mains, comme du vinaigre au nez, de peur de s'évanouir. »

Et elle ajoute plus loin: « Je m'en vais tout présentement me promener trois ou quatre heures à Livry. J'étouffe, je suis triste: il faut que le vert naissant et les rossignols me redonnent quelque douceur dans l'esprit. »

Dans une autre lettre viennent ces remarquables réflexions sur la mort: « Vous me demandez si j'aime toujours la vie. Je vous avoue que j'y trouve des chagrins cuisants; mais je suis encore plus dégoûtée de la mort. Je me trouve si malheureuse d'avoir à finir tout ceci par elle, que si je pouvais retourner en arrière je ne demanderais pas mieux. Je me trouve dans un engagement qui m'embarrasse. Je suis embarquée dans la vie sans mon consentement; il faut que j'en sorte, cela m'assomme. Et comment en sortirai-je? par où, par quelle porte? Quand sera-ce? en quelles dispositions? Souffrirai-je mille et mille douleurs qui me feront mourir désespérée? Aurai-je un transport au cerveau? Mourrai-je d'un accident? Comment serai-je avec Dieu? qu'aurai-je à lui présenter? La crainte, la nécessité, feront-elles mon retour vers lui? N'aurai-je aucun autre sentiment que celui de la peur? Que puis-je espérer? Quelle alternative! quel embarras! Rien n'est si fou que de mettre son salut dans l'incertitude; mais rien n'est si naturel, et la sotte vie que je mène est la chose du monde la plus aisée à comprendre. Je m'abîme dans ces pensées, et je trouve la mort si terrible que je hais plus la vie parce qu'elle m'y mène que par les épines qui s'y rencontrent. Vous me direz que je veux vivre éternellement! Point du tout; mais si on m'avait demandé mon avis, j'aurais bien aimé à mourir entre les bras de ma nourrice; cela m'aurait ôté bien des ennuis, et m'aurait donné le ciel bien sûrement et bien aisément. »

Plus tard elle revient sur les mêmes idées, lorsque l'âge l'avertit que le terme ne peut être éloigné: « Je trouve les conditions de la vie bien dures, dit-elle; il me semble que j'ai été traînée malgré moi à ce point fatal où il faut souffrir la vieillesse. Je la vois, m'y voici, et je voudrais bien au moins ménager de ne pas aller plus loin; de ne point avancer dans le chemin des infirmités, des douleurs, des pertes de mémoire, des *défigurements* qui sont près de m'outrager; et j'entends une voix qui dit: Il faut marcher malgré vous; ou bien, si vous ne voulez pas, il faut mourir, qui est une autre extrémité où la nature répugne. Voilà pourtant le sort de tout ce qui avance un peu trop; mais un retour à la volonté de Dieu, et à cette loi universelle où nous sommes condamnés, remet la raison à sa place et fait prendre patience. »

Cependant ces grandes questions ne préoccupent madame de Sévigné qu'à de longs intervalles. Le plus souvent, son observation se porte sur les faits, les sentiments ou les personnes. Par exemple, à propos de sa tante, qui avait eu beaucoup à souffrir de M. de la Trousse, et qui recevait de lui, à son lit de mort, des lettres d'une tendresse excessive, elle s'écrie: « Ce sont des amitiés de l'agonie dont je ne fais pas grand cas; j'en quitte ceux qui ne commenceront que là à m'aimer. Ma fille, il faut aimer pendant la vie, comme vous faites, la rendre douce et agréable, ne point noyer d'amertume ceux qui nous aiment; il est trop tard de changer quand on expire. »

Ce précepte, madame de Sévigné l'appliqua, pour son propre compte, à toutes ses affections. Rien de plus faux que les prétendues querelles de la mère et de la fille, supposées sans aucune preuve par mademoiselle de Sommery, et que contredisent tous les témoignages contemporains. Il suffit, d'ailleurs, de lire les lettres de madame de Grignan pour s'assurer que ces prétendues divisions se bornèrent à quelques plaintes tendres et à quelques doux reproches. Toute la correspondance de madame de Sévigné respire l'amitié la plus sincère et la plus indulgente. Elle ne s'occupe que de sa fille, elle n'aspire qu'à sa fille. Pour elle, *Paris est en Provence.* La santé de madame de Grignan l'inquiète sans cesse; *elle a mal à* SA *poitrine*; elle voudrait être à ses côtés pour diminuer sa fatigue, écarter les importuns, et *écumer sa chambre des fâcheux*, comme elle le faisait autrefois. Si elle hasarde quelques conseils sur les excessives dépenses du comte de Grignan qui le conduisent inévitablement à la ruine, c'est avec une finesse pleine de réserve; elle laisse deviner le blâme plutôt qu'elle ne le formule. « Quand je me représente, écrit-elle, la quantité de monde que vous êtes à Grignan, que c'est cela qui s'appelle être dans son château à se reposer un peu des autres dépenses, je voudrais en rire si je pouvais et je me dis: Elle est emportée par un tourbillon violent qu'elle ne peut éviter, qui la suit partout; c'est sa destinée! Et en même temps je comprends que Dieu y proportionne votre courage et cette conduite miraculeuse qui fait que vous êtes toujours en l'air et que vous volez sans ailes. Pour moi, ma chère enfant, je tombe toute plate, quand je n'ai rien, je n'ai rien. »

Outre ces mille traits profonds ou charmants, ses lettres abondent en détails sur les mœurs, sur les événements et sur les personnages de son temps. En laissant, comme elle le dit, *trotter sa plume et lui mettant la bride sur le cou*, elle répète tout ce qu'elle voit, tout ce qu'elle sent, et ces confidences, pour ainsi dire involontaires, ont, par cela même, un cachet de vérité qu'on ne retrouve pas au même degré dans les mémoires du temps.

Lisez plutôt ce qu'elle raconte, en passant, de la misère du peuple ruiné par les prodigalités de Louis XIV. Un passementier du faubourg Saint-Marceau, taxé à dix écus pour un impôt sur les maîtrises, ne les avait pas. Il demande du temps: on refuse; on prend son lit et son écuelle. Alors, furieux, il coupe la gorge à trois de ses enfants, et sa femme ne sauve le quatrième qu'en prenant la fuite avec lui. « Le pauvre homme est au Châtelet, conclut madame de Sévigné; il sera pendu dans un jour ou deux. »

Ailleurs elle parle de la somme payée par la Bretagne pour se racheter d'un impôt que l'on rétablit trois mois après; et comme les Bretons se révoltent, on envoie des troupes qui pillent, incendient, massacrent des enfants, et qu'on laisse faire afin de répandre dans la province une terreur salutaire.

Quand il est question de l'affaire de la Voisin, on voit qu'une partie de la cour se trouve compromise dans ces accusations d'empoisonnement, et que la *poudre de succession* paraît être passée dans l'usage journalier. Madame de Sévigné s'étonne que Pomenars, déjà convaincu de rapt, de fausse monnaie, de meurtre, chargé de deux condamnations capitales, et qui continue à braver la justice, ne soit point mêlé à cette affaire. « Serait-ce, dit-elle, le seul crime dont il n'aurait point essayé? » Et elle ajoute mille détails sur ce

spirituel scélérat, reçu, en sa qualité de gentilhomme, dans toutes les sociétés, et que les plus honnêtes gens de la cour traitent familièrement comme un ami.

Au milieu de tous ces crimes et de toutes ces misères, les fêtes splendides se succédaient à la cour. Le prince de Condé recevait le roi et dépensait, rien que pour parfumer les appartements, trois mille livres *en jonquilles*. Les femmes à la mode, après avoir brillé un moment, se convertissaient, c'est-à-dire tiraient leurs mouches et leur rouge; car le rouge, ainsi que le fait observer madame de Sévigné, « pouvait être regardé comme la loi et les prophètes : c'était tout le christianisme. » On employait toute son intelligence et tout son crédit d'abord pour figurer dans un ballet du roi, plus tard pour assister à une représentation d'Esther à Saint-Cyr. Madame de Sévigné fait, sans y penser, une peinture saisissante de cette société étrange, où la vie et le bonheur ne semblent permis qu'en haut, tandis que l'agonie est en bas. Fidèle interprète de son siècle, elle ne s'étonne point, au reste, de ce qu'elle voit; elle le rapporte sans commentaires.

Cependant, par instants, les mérites de ce peuple écrasé lui arrachent un cri d'admiration : « Je trouve ici, dit-elle en écrivant *des Rochers*, des âmes de paysans plus droites que des lignes, aimant la vertu comme naturellement les chevaux trottent. »

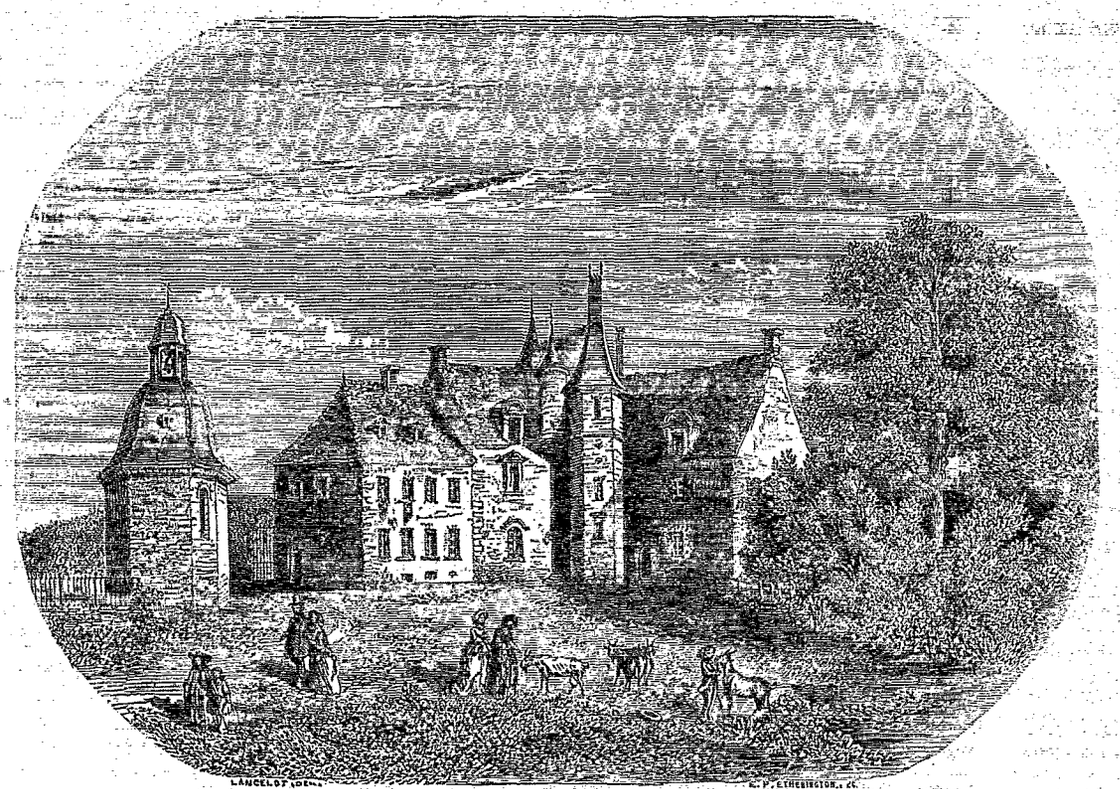
Toutes ces anecdotes, tous ces jugements, toutes ces confidences, sont entremêlés des détails les plus familiers. Tantôt ce sera la description d'une coiffure nouvelle; tantôt le nom du meilleur cordonnier de la cour (Georget); tantôt la description d'un incendie, celui de la maison de M. de Guitaut, où l'on voit l'absence de tout secours organisé, et les flammes éteintes par les frères capucins; tantôt la peinture d'un départ de chaîne pour Toulon, dans laquelle elle nous montre des femmes suivant les condamnés pour aller s'établir près d'eux au lieu de leur captivité; tantôt enfin la procession de saint Marceau, patron des orfévres qui lui ont fait une châsse valant deux millions, et qu'on ne peut faire sortir de l'église qu'à la condition de lui joindre la châsse de sainte Geneviève.

Une autre fois, elle constate que tous les chemins de Bourgogne sont impraticables *au mois de juin*, qu'on assassine impunément à tous les carrefours, et que la poste met neuf jours pour se rendre de Provence en Bretagne.

A la même époque, les voyageurs qui se rendent de Paris à Nantes ont besoin de plusieurs relais de chevaux préparés d'avance; en atteignant la Loire, ils embarquent le carrosse qui leur sert de cabane. Madame de Sévigné s'extasie sur la commodité de cette nouvelle invention : « Nous ne sommes que l'abbé et moi dans ce joli cabinet, sur de bons coussins, bien à l'air et bien à notre aise, dit-elle en racontant un de ses voyages; *tout le reste comme des cochons sur la paille.* On a un fourneau; on mange sur un ais dans le carrosse, *comme le roi et la reine!* Voyez, je vous prie, comme tout s'est raffiné sur notre terre, et comme nous étions grossiers autrefois que le cœur était à gauche! »

Le récit de ces voyages, et surtout du séjour aux Rochers, occupe une grande place dans la correspondance de madame de Sévigné.

Cette habitation, qui nous a été heureusement conservée et que l'on peut visiter près de Vitré, département d'Ille-et-Vilaine, fut plantée et agrandie par la mère de madame de Grignan, qui, à chaque nouveau terrain acheté, s'écriait plaisamment : « Je te fais parc! » et y continuait ce mail et ces belles allées où la lune produisait le soir des effets si



Les Rochers, habitation de madame de Sévigné, près de Vitré. — Dessin de Lancelot.

plaisants. Le hasard avait donné aux ombres des arbres et des buissons des apparences de moines blancs ou noirs, de religieuses grises, de petits hommes cachés qui ne montraient que la tête, de prêtres qui n'osaient approcher! « Après avoir ri de toutes ces figures, achève la narratrice, et nous être persuadées que voilà ce qui s'appelle des esprits et que notre imagination en est le théâtre, nous nous en revenons sans nous arrêter. »

La fin à une autre livraison.

LE RETOUR DU FERMIER.

Dessin de Freeman, d'après C. Benazech (1).

C'est le soir; les troupeaux rentrent à l'étable, le fermier arrive des champs avec l'attelage qui traîne sa charrue. A son aspect, les enfants accourent, la jeune femme se lève; le grand-père, appuyé sur l'épaule de son petit-fils, presse le pas; le chien lui-même gronde de joie; le peintre a accumulé toutes les douces images de l'affection domestique, mêlées à celles de l'abondance et de la paix des champs.

On reconnaît ici une imitation de Greuze, ce Sedaine de la peinture qui a peint le peuple du village, moins comme il est que comme il l'avait rêvé.

A toutes les époques, l'art a ainsi reproduit, sous une forme quelconque, l'aspiration champêtre des poëtes; l'églogue n'a point d'autre origine : écrite avec le pinceau, la plume, le burin ou le ciseau, elle a toujours représenté une supposition ou un désir, et n'a jamais pu se donner pour une image sincère. Les villageois de Greuze sont frères des bergers de Gessner et de Florian, comme les paysans de Fontenelle l'étaient de ceux de Durfé; les pâtres de Virgile de ceux de Théocrite. L'idylle reproduit le mirage qui se fait dans une imagination charmée par la vie simple et facile des champs; il faut la lire comme un roman, non comme une histoire.

Est-ce à dire que tout y soit faux ?

Non, sans doute, car les rêves mêmes de l'homme sont des révélations de sa nature; ils trahissent, sinon ses habitudes, au moins ses instincts. Chacun de nous se peint aussi bien dans ses projets que dans ses actions. Celles-ci relèvent, en effet, d'une foule de circonstances extérieures; elles proviennent souvent de la volonté des autres autant que de notre volonté, tandis que le projet est l'expression indépendante de nos penchants. On projette comme on veut, on agit comme on peut.

Il y a donc dans ces images d'une vie agreste, idéalement heureuse, la traduction réelle et intéressante d'un de nos goûts naturels. Si les images de la famille et du travail récompensé par l'aisance plaisent à notre fantaisie, si nous aimons à les entourer de charmes imaginaires, c'est qu'au fond de nous-mêmes nous sentons le prix de ces trésors.

A ce point de vue, on peut dire que le mensonge des poëtes est une expression vraie des penchants de l'humanité.

Aussi, plus la réalité contrarie ces penchants, plus ils cherchent satisfaction dans le rêve. On a remarqué bien des fois que les grandes commotions politiques ramenaient l'art aux compositions douces et rustiques. Virgile écrivait ses Bucoliques devant des campagnes encore ravagées par la guerre civile; Greuze et ses imitateurs peignaient leurs scènes villageoises aux premiers grondements du grand orage qui devait emporter une société avec une dynastie; et, à la même époque, l'auteur d'Estelle et de Galatée nous transportait au milieu de ses charmantes bergeries. Au plus fort même de la tourmente révolutionnaire nos théâtres ne retentissaient que de tirades sentimentales et de déclamations champêtres. C'est alors qu'on faisait chanter à un vieillard, en face d'une campagne éclairée par le soleil naissant :

(1) La gravure de ce tableau porte la date de l'année 1776 et est dédiée à Monsieur, frère du roi. Parmi les autres compositions de Benazech, l'une des plus connues est celle du « Braconnier conduit au château. »

Quand on fut toujours vertueux,
On aime à voir leyer l'aurore !

Qui réfléchit peu, ne voit dans ces contrastes qu'une bizarrerie de l'esprit humain ; mais pour qui regarde de plus près, il y a là une précieuse révélation. C'est la preuve que l'homme ne peut s'absorber par le fait et se dépouiller de ses tendances naturelles. En vain le mouvement de la vie l'emporte ; quelque chose en lui reste indépendant de l'action journalière ; ce qu'il ne peut faire, il le rêve, et l'art traduit en une création idéale tout ce que l'âme de l'artiste n'a pu mettre ou trouver dans la réalité.

DE LA LOI DES MALADIES.

C'est un fait fort important à connaître, et cependant généralement ignoré en France, que celui de l'accroissement régulier des maladies en raison de l'accroissement de l'âge.

De même que l'on a pu reconnaître, par des observations nombreuses, la loi qui préside à la mortalité sur une population déterminée ; de même on a pu constater, en Angleterre et en Écosse, par des séries d'observations répétées, que le nombre des journées de maladie éprouvée par les hommes de divers âges suit une loi fixe et régulière dont les termes dépendent surtout de l'âge des individus.

Ainsi, par exemple, on a noté soigneusement, en 1846, les maladies éprouvées durant l'année par environ 240 000 individus appartenant à une *société amicale*, ou de secours mutuels, connue en Angleterre sous la dénomination de *Odd Fellows*, qui peut se traduire par « les Originaux » ou « les Drôles de corps. »

Parmi ces 240 000 individus, il y en avait de tous âges, à partir de celui de dix-huit ans.

On a distingué les maladies des sociétaires de vingt ans de celles des sociétaires de vingt et un ans, et ainsi de suite ; de telle sorte qu'en divisant le nombre des journées par le nombre des individus de vingt ans, on a eu le chiffre moyen des journées de maladie que chaque homme de vingt ans aurait éprouvées si toute la série des sociétaires de cet âge avait été également malade, et ainsi de suite pour les âges de vingt et un, vingt-deux, vingt-trois ans, jusqu'à l'âge le plus élevé.

On a reconnu que plus le chiffre de l'âge est haut, et plus est considérable le nombre moyen des journées de maladie éprouvées par l'individu.

On a répété ces observations et ces calculs pour 1847, et l'on a trouvé des résultats pareils.

En 1848, nouvelles observations, nouveaux calculs, et résultats semblables.

Non-seulement l'accroissement des maladies suivant l'accroissement de l'âge s'est manifesté dans ces trois expériences, mais il s'est manifesté de la même manière et avec les mêmes termes ; c'est-à-dire que, dans chacune, on a trouvé pour les mêmes âges à peu près le même nombre de maladies. On a donc pris une moyenne, et l'on a déduit, pour chaque âge, un chiffre de maladies que l'on peut considérer comme l'expression de la vérité pour la société des *Odd Fellows*.

Les observations faites sur cette société, qui s'étend au moyen de quatre à cinq mille succursales dans toute l'Angleterre, l'Écosse et même l'Irlande, ne sont pas les seules qui viennent démontrer la régularité d'une loi pour le nombre moyen des jours de maladies éprouvées par les hommes aux divers âges de la vie.

Un travail semblable a été fait sur environ douze cent mille observations recueillies en Angleterre et en Écosse, de 1834 à 1840, et les résultats ont été publiés en 1844 et 1846. L'auteur, M. Neison, avait obtenu le relevé des registres de maladies d'une foule de sociétés amicales ou de secours mutuels établies dans toutes les parties de l'Angleterre et de l'Ecosse.

En 1836, un travail de même nature avait été fait sur les registres des sociétés amicales d'Écosse et d'Angleterre, au moyen de vingt-quatre à vingt-cinq mille observations très-bien choisies et recueillies de 1823 à 1828.

Enfin, dès 1825, l'attention publique en Angleterre s'était portée sur la loi des maladies ; des recherches avaient eu lieu, en Écosse, sur des relevés de registres fournis par les sociétés amicales de cette contrée. Mais on a reconnu postérieurement que la loi trouvée à cette époque, basée sur des documents incomplets, devait être abandonnée comme indiquant pour chaque âge un chiffre de maladies trop peu élevé. Les sociétés d'Écosse participaient, en effet, des sociétés de bienfaisance : ceux des membres qui pouvaient se passer des secours ne les demandaient pas ; leurs maladies n'étaient pas portées sur les registres, et par conséquent la loi accusée n'est pas la loi véritable, puisqu'elle a omis les maladies d'une portion des membres de l'association.

Les frais considérables qu'ont occasionnés toutes ces intéressantes recherches ont été supportés d'abord par une société philanthropique et scientifique d'Écosse ; puis par la société instituée à Londres pour la diffusion des connaissances utiles, qui chargea un savant anglais des plus estimés dans le monde scientifique d'Angleterre, M. Ansell, de faire tous les calculs ; en troisième lieu, par la Société universelle de statistique de Londres, sur la demande d'un autre savant, M. Neison, passionné pour cette importante question. Enfin, quant aux recherches récentes de la Société des *Odd Fellows*, comme elle est elle-même une société de secours mutuels, elle a pu tout à la fois faire les frais et fournir les matériaux des recherches ; c'est même un membre très-distingué de l'association, M. Ratcliffe, secrétaire correspondant, qui a fait tous les calculs et en a publié les intéressants résultats.

Quoique les résultats des trois dernières séries d'observations, celles d'Ansell, de Neison et de Ratcliffe, présentent des différences surtout dans les âges élevés, cependant la loi de l'accroissement des maladies suivant l'âge s'y manifeste avec la plus grande évidence et avec une intensité qu'il est impossible de nier.

Le tableau suivant donne le résumé comparatif des trois lois, ou autrement dit des trois tables actuellement en usage en Angleterre ; on y a joint celle de la société écossaise, qui, si elle ne donne pas des chiffres exacts, n'en accuse pas avec moins d'énergie l'accroissement du nombre des journées de maladies pour les âges élevés.

AGE.	TABLE de la société écossaise (abandonnée). 1825.	TABLE de M. Ansell. 1836.	TABLE de M. Neison. 1844.	TABLE de M. Ratcliffe. 1851.
20 ans.	4 j. 8 h.	5 j. 10 h.	5 j. 21 h.	4 j. 2 h.
30	4 9	6 0	6 9	4 9
40	5 0	7 18	7 22	7 13
50	9 12	11 21	13 17	12 23
60	16 10	23 1	29 4	30 18
70	74 21	82 12	98 7	67 0
80			198	139 0
85			210	
90			201	
95			102	
100			14	

On voit que les maladies et les accidents qui empêchent les hommes de métier de vaquer aux travaux de leur profession subissent un accroissement considérable à mesure que l'âge augmente. Disons toutefois que Neison est le seul qui ait eu un nombre assez considérable d'observations dans les âges très-élevés. Il est donc peut-être nécessaire d'avoir de nouvelles observations sur ces dernières années de la vie ;

peut-être a-t-on, dans les documents envoyés à M. Neison, confondu quelquefois les secours réguliers donnés à l'infirmité avec les indemnités que la société alloue aux membres frappés d'une maladie accidentelle ou temporaire.

Mais, sans aller au delà de soixante-dix ans, nous n'en trouvons pas moins dans le tableau qui précède un très-utile enseignement.

On sait, en effet, qu'il existe en France, comme en Angleterre et en Écosse, un assez grand nombre de *sociétés amicales* ou *de secours mutuels*, qui ont pour objet de pourvoir, par des cotisations périodiques versées dans une caisse commune, aux dépenses de maladie des sociétaires, à une indemnité pécuniaire pour tenir lieu d'une portion du salaire que ne gagne plus le malade, aux frais funéraires en cas de décès, et souvent même à une subvention que l'on accorde à la famille du décédé.

Or il résulte des lois de maladie portées au tableau précédent que si, dans les premiers âges de la jeunesse, les membres des sociétés de secours mutuels ne font point sur leurs cotisations annuelles d'importantes économies, et s'ils ne les placent point à intérêt composé pour en accroître le chiffre, ils arriveront bientôt à un âge où leurs versements annuels seront absorbés par les maladies annuelles; un peu plus tard, ces versements ne suffiront plus, et il faudra élever le montant des cotisations ou réduire les subventions pour journées de maladie; plus tard encore, l'accroissement des dépenses ne tardera pas à devenir si considérable qu'il sera impossible aux sociétaires de supporter l'accroissement des cotisations nécessaires pour suffire aux frais annuels des maladies. A l'époque où cette insuffisance de ressources commencera à se manifester, les ouvriers les plus jeunes se retireront successivement, et l'association croulera. Quel détriment pour ceux qui, ayant régulièrement payé leurs cotisations depuis leur jeunesse, n'ont parfois point eu occasion de recourir à la caisse commune! Après avoir donné l'exemple de la prévoyance et de l'économie, ils se trouveront abandonnés sur leurs vieux jours, obligés de demander aux hospices, à titre de charité, quelques bribes de cette assistance qu'ils s'étaient sagement et longuement préparée par leurs propres efforts.

Telle est, malheureusement, l'histoire d'une foule de sociétés qui ont vécu souvent un quart de siècle, quelquefois davantage, et qui, dans l'ignorance des vraies lois d'accroissement de la maladie avec l'âge, ont laissé arriver sans précaution l'époque de la déception et de la misère.

Nous serions au désespoir si ces lignes pouvaient porter le moindre découragement dans quelqu'une de ces sociétés qui se reposent aujourd'hui dans une fausse sécurité, et jouissent des bienfaits du présent avec la confiance que leur peut inspirer une expérience déjà longue. Mais comme, en s'y prenant d'avance, on peut presque toujours porter remède à une situation dangereuse lorsqu'on a devant soi du temps et du courage, nous croyons accomplir un devoir à l'égard de nos concitoyens en appelant vivement leur plus sérieuse attention sur les faits renfermés dans cet article. L'expérience de l'Angleterre nous apprend que des milliers de sociétés ont succombé par ignorance, et qu'au contraire les sociétés dûment averties et prévenues ont pu échapper au naufrage.

SUR LA DIVERSITÉ DES LANGUES.

Jacob Bœhm était bien loin de s'étonner qu'il y eût trois langues différentes pour la France, l'Angleterre et l'Allemagne; au contraire, il avait peine à concevoir qu'il n'y eût pas une langue particulière pour chaque degré de latitude. C'est, sans doute, qu'il considérait les sociétés humaines d'une manière abstraite et à leur origine. Il est certain que si l'on observe les tribus de l'Amérique méridionale, on remarque parmi elles une variété infinie de langues; mais chacune de ces langues est très-imparfaite. Insensiblement, à mesure que les relations pacifiques l'emportent sur l'état de guerre, les langues s'entremêlent, s'enrichissent plus ou moins aux dépens les unes des autres; leur nombre diminue; et c'est par l'observation de ces faits que l'on peut être conduit à rêver, comme un but qu'il n'est point absolument impossible aux hommes d'atteindre, une langue universelle.

LE CHATAIGNIER DE ROBINSON

AU BOIS D'AUNAY.

Le chemin de fer de Paris à Sceaux se déroule et serpente, comme un ruisseau, entre deux rives de verdure, au milieu de bouquets d'arbres. En une demi-heure, il transporte du jardin du Luxembourg au parc de Penthièvre (1). Le dimanche, dès que l'on arrive au débarcadère, vis-à-vis la jolie église de Sceaux et la tombe de Florian, on est assailli par des hommes armés de fouets qui crient à tue-tête : — Robinson! Robinson!

Pour un étranger, ou même pour un Parisien qui n'a pas visité les environs de Sceaux depuis plusieurs années, un accueil si singulier est un mystère. On cède à la curiosité, on se laisse conduire par un de ces hommes à un véhicule jaune, demi-omnibus, demi-coucou; à peine est-on assis, la course est faite : à l'endroit où l'on descend, on aperçoit encore les dernières maisons de Sceaux, et l'on est sur la lisière du bois d'Aunay, au pied de la Sablonnière. La surprise n'a rien de bien agréable : autour de soi l'on ne voit que cabarets en bois et en plâtre, buveurs attablés, jeux de macarons poudreux, tirs à l'arbalète barbouillés d'horribles figures, fourneaux à fritures trop odorantes, chevaux de bois, balançoires, baraques à polichinelle, orgues de Barbarie nasillardes, scènes d'ivrognes, mendiants de Paris. Si l'on n'était sous un dôme verdoyant de châtaigniers et d'acacias, on se croirait de retour à la barrière d'Enfer d'où l'on est parti. Cependant un drapeau qui flotte au sommet d'un arbre élevé appelle les regards, et sur une porte rustique, artistement composée de branches mortes entrelacées, on lit le mot cabalistique : *Robinson!*

Sans doute on a près de soi un lac ou un étang, une île, une cabane solitaire?

Aucunement. On est en terre ferme dans une sorte de jardin sans fleurs, rempli de petites tables à l'usage de ceux qui, ayant faim et soif, peuvent payer leur écot. La merveille qui donne son nom à ce restaurant si étrangement nommé est un châtaignier d'une dimension très-remarquable, et dont les robustes branches supportent deux planchers avec balustrades superposés l'un à l'autre à peu près comme deux étages. Quelques tables sont dressées dans chacune de ces salles à manger aériennes, où l'on monte par un large escalier solidement établi sur les flancs du colosse. Le service se fait, bien ou mal et de bas en haut, à l'aide de larges paniers, de cordes et de poulies. A vrai dire, la situation pittoresque des personnes qui prennent le plaisir de ces dîners en l'air rappelle beaucoup moins le pauvre Robinson et son île que certains indigènes de l'Australie et de l'Amérique du Sud; mais le nom d'une peuplade sauvage n'eût été compris que de peu de gens : tout le monde connaît Robinson. Sur la porte d'un chalet-cuisine, vis-à-vis l'arbre, est attachée une pancarte où l'on a écrit ce médiocre quatrain :

> Robinson, nom cher à l'enfance,
> Que vieux l'on se rappelle encor;
> Dont le souvenir, doux trésor,
> Nous reporte aux jours d'innocence!

Quoi qu'en disent ces lignes rimées, il s'en faut que le spectacle dont on est entouré soit de nature à rappeler les austères et religieuses inspirations du roman puritain de De Foë. Il est difficile de rêver de solitude et d'innocence au

(1) Voy. deux vues à vol d'oiseau de ce chemin dans notre tome XIV (1846), p. 388 et 389.

milieu du cliquetis des fourchettes et des verres, des cris d'impatience des habitants de l'arbre qui appellent leur dîner, des *Voilà !* répétés des serviteurs ahuris, de la joie un peu étrange des jeunes commis et de leurs compagnes, et des sollicitations incessantes de musiciennes et de musiciens ambulants aux regards éhontés, qui font grincer des orgues, des tambourins, des vielles, ou gémir des accordéons mutilés. On a bien souvent observé que ce que les Parisiens aiment

Environs de Sceaux. — Robinson et le hameau de Saint-Éloi. — Dessin de Champin.

le moins dans la campagne, c'est sa paix et son silence ; la plupart ne se plaisent dans les champs ou dans les bois qu'à la condition d'y porter avec eux le bruit ; séparés, ils se sentent mal à l'aise ; il leur manque quelque chose, le brouhaha des rues ; ils se cherchent, se rapprochent, se serrent les uns contre les autres, et ne sont enfin heureux et gais que lorsqu'ils sont parvenus à se faire une foule, un charivari de voix, de cris, de rires ; en un mot, un Paris en minia-

ture. Aussi la guinguette de Robinson a-t-elle donné au bois d'Aunay une vogue et un renom qu'il aurait en vain ambitionnés, lorsqu'il n'avait pour attraits que ses solitudes, la fraîcheur de ses ombrages et le chant de ses oiseaux. Le succès du châtaignier-restaurant a excité une émulation fatale à la forêt. Depuis un an ou deux, aux environs, la concurrence s'est mise, avec une ardeur fiévreuse, en quête des gros arbres, et si l'on en découvre un qui paraisse de force à soutenir une table et huit à dix convives, aussitôt on le transforme en *Robinson*. Heureusement le bois est vaste, et

Environs de Sceaux. — Le Châtaignier de Robinson. — Dessin de Champin.

le charmant paysage qui l'encadre offre à ceux qui n'aiment point le tumulte et le bruit de calmes et riantes perspectives. Dans l'espace d'une lieue, on rencontre tour à tour les jolies villas d'Aunay, la vallée où Chateaubriand a écrit *les Martyrs*, les champs de fraises et de roses, les vignobles de Chatenay où est né Voltaire, les bosquets et les étangs du Plessis-Picquet, et l'on revient par de longues allées de peupliers à la petite ville de Sceaux, où vivent encore les souvenirs de la cour spirituelle de la duchesse du Maine, et de la douce bienfaisance du duc de Penthièvre.

LE MÉMORIAL DE FAMILLE.

Suite. — Voy. p. 65, 78, 102, 118, 149, 189, 194, 218, 230, 238, 258.

§ 6 (suite). *Ce qu'il en coûte pour être juste. — Diminution d'aisance. — Comment il faut supporter les revers de fortune. — Leçon donnée par les enfants. — Croire à la protection de Dieu et à la bienveillance des hommes. — Moyen de reconquérir un protecteur perdu.*

Le général entra comme un orage ; la cravache qu'il tordait des deux mains et les éperons d'argent bouclés par-dessus ses guêtres de cuir prouvaient qu'il était venu à cheval. Il avait le sang au visage ; ses cheveux blancs et crépus se hérissaient autour de sa tête puissante. Je courus à sa rencontre et je lui pris les mains en lui souhaitant la bienvenue.

— Bonjour, dit-il brusquement ; vous avez reçu ma lettre ?

— Hier soir, répliquai-je.

— Et j'espère que ce scélérat de garde-chasse n'est déjà plus au Bois-Morel ? ajouta-t-il d'un accent qui donnait à la question l'apparence d'un ordre.

— Pardon, repris-je avec hésitation ; vous m'aviez annoncé votre visite, et je voulais d'abord vous voir...

— Pour connaître l'insulte dont j'avais à me plaindre, acheva le général ; eh bien ! à la bonne heure ! Sachez donc..., vous ne le croiriez pas si un autre vous le disait..., sachez que le brigand m'a désarmé ! Moi, le général Rigaud ! désarmé par un garde-chasse ! Malheureusement mes deux coups étaient tirés, sans quoi je l'aurais tué comme un chien.

La voix du général était tremblante de colère ; je m'efforçai de le calmer, et je voulus le faire asseoir ; mais il continua à se promener dans mon cabinet sans vouloir rien entendre. L'acte de Robert, grossi par le préjugé militaire, lui semblait une humiliation dont il eût voulu pouvoir tirer vengeance par les armes. Toute l'intolérance développée par trente années de guerre et de commandement s'était réveillée dans cette âme violente ; le besoin de vengeance ne laissait place à aucun autre sentiment. Il me répéta impérieusement que Robert ne pouvait rester au Bois-Morel, et qu'il *comptait bien* ne plus le retrouver à son retour. J'essayai de mettre en avant la probité du garde-chasse, et ses enfants réduits à la misère s'il était chassé ; mais je ne réussis qu'à exaspérer le général.

— Au diable ! que me fait tout cela ? s'écria-t-il ; quand j'étais à l'armée et qu'un soldat manquait à son supérieur, on le faisait fusiller sans s'informer de sa famille et de son honnêteté ! Dieu me damne ! on dirait que vous me préférez ce maraud !

Je me défendis par des protestations de dévouement ; mais le général m'interrompit en revenant à sa demande avec l'obstination passionnée de la rancune. Je me trouvai enfin acculé à la douloureuse obligation d'être injuste ou de paraître ingrat. J'avais le cœur serré et je bégayais sans pouvoir trouver une franche réponse. Le général, qui s'aperçut de mon trouble, me demanda avec une hauteur amère si j'hésitais.

L'accent et le regard me blessèrent ; je répondis avec plus de fermeté que j'avais été le premier coupable en donnant à Robert de sévères instructions contre le braconnage sur les dépendances du Bois-Morel.

— Je suis alors à vos yeux un braconnier ? interrompit le vieux chasseur ironiquement.

— Le général ne peut le croire, repris-je ; mais un garde-chasse ne sait point faire ces distinctions ; il observe à la lettre sa consigne.

— Et celle de ce drôle était de m'insulter ?

— Non, général, mais de garder le Bois-Morel. De votre aveu, il vous avait averti à plusieurs reprises, et même l'autre jour vous n'auriez point eu à vous plaindre de lui si vous n'eussiez persisté à franchir la barrière. Votre propre récit confirme le sien.

— Vous l'avez donc vu ?

— Ce matin... Il est même encore ici, et je ne doute pas que le général ne consente à recevoir ses excuses.

— Vous vous trompez, monsieur, s'écria-t-il ; en venant demander satisfaction de l'insolence d'un rustre, je ne croyais pas avoir besoin d'insister ; j'espérais avoir ici autant de crédit que M. Robert.

— Général ! interrompis-je, vous ne pouvez douter que mon désir soit de vous satisfaire ; mais, de grâce, ne me demandez pas plus que je ne dois faire ; ayez pitié de ce malheureux ! songez qu'il a cru faire son devoir, que sa femme a été pour la mienne une seconde mère... Si vous ne voulez point pardonner pour lui, que ce soit pour nous ! Soyez assez généreux pour me laisser être juste.

— Soit, monsieur, dit brusquement le général ; vous êtes libre et je ne vous demande plus rien.

Il avait repris sa casquette, et il sortit sans vouloir m'écouter davantage. Je courus chez mon père à qui je contai tout ce qui venait de se passer. Seul, il pouvait forcer M. Rigaud à l'entendre et peut-être l'apaiser. Il se rendit à son hôtel ; on répondit que le général n'était point rentré. Il retourna un peu plus tard. Le général, lui dit-on, était reparti ; mais en se retirant, il aperçut sa silhouette bien connue derrière un rideau entr'ouvert ; évidemment on refusait de le recevoir.

Je me décidai alors à écrire une longue lettre dans laquelle je ne négligeai rien de ce qui pouvait convaincre ou toucher ; on ne répondit pas ; j'écrivis de nouveau ; la lettre me revint cachetée.

Une plus longue insistance était inutile ; je ne pouvais douter que tout ne fût rompu entre le général et nous.

J'en eus bientôt une preuve certaine : le général me fit réclamer ses papiers et ses titres qu'il confia à un de mes concurrents. J'appris qu'il lui avait également fait obtenir la régie des biens du comte de Noirtiers.

Ainsi croulaient tous nos châteaux en Espagne. Marcelle répéta bien haut qu'elle n'en regrettait aucun ; mais, en le répétant, sa voix tremblait un peu ; la tante Roubert parla de faire des réformes dans le ménage, et mon père garda le silence.

Je me sentis mécontent au milieu de ces visages tristes ou préoccupés ; j'avais fait mon devoir, j'en souffrais et je ne trouvais autour de moi ni un éloge pour récompense ni un espoir pour consolation. J'en éprouvai un découragement qui tourna bientôt à l'aigreur. Mon père m'avertit.

— Prends garde, dit-il ; dans la vie comme à la guerre, il faut que le général sache porter seul la tristesse des défaites ; c'est à lui de donner des encouragements, non d'en attendre. Le chef de famille est la colonne sur laquelle tout s'appuie. Jusqu'à présent, rien ne t'avait fait obstacle ; la prospérité t'amollissait ; voici la lutte qui commence ; ceins tes reins et prépare ton courage.

Il était temps en effet, car je n'étais encore qu'au début de l'épreuve. Ma brouillerie avec le général n'était point restée secrète, et j'avais évité d'en faire connaître les motifs de peur de paraître accuser ; ma discrétion même tourna contre moi. La malveillance s'en arma comme d'une présomption défavorable, et me donna tous les torts. Je vis grossir ce nuage de blâme et de défiance qui vous cache peu à peu le soleil de la prospérité. Le nombre des clients allait diminuant ; ceux qui me restaient avaient moins d'abandon ; il semblait que je dusse leur savoir gré de leur constance ; j'étais devenu leur obligé.

Pour comble de disgrâce, les amis de la famille se crurent obligés de se faire les échos de toutes les calomnies, et me rapportèrent soigneusement chaque supposition injurieuse, chaque mensonge irritant. On ramassait à terre toutes les flèches empoisonnées ; et, pour que je susse bien qu'elles

m'étaient destinées, on me les enfonçait l'une après l'autre dans le cœur avec mille soupirs de tendresse et de pitié.

Cependant nos ressources s'amoindrissaient; je voyais Marcelle rétrécir de jour en jour les dépenses et regarder avec une inquiétude croissante vers le lendemain. La tante Roubert ne donnait plus de conseils; mais j'avais observé qu'elle arrivait toujours son cabas plein et qu'elle le remportait vide. Plus de musique aux réunions du soir; la causerie elle-même était languissante; chacun semblait oppressé d'une préoccupation secrète. Le plus souvent les longs silences n'étaient interrompus que pour appeler un détail de ménage oublié ou réprimander la joie trop bruyante d'un enfant. Si, distrait par Justin, j'oubliais quelques instants nos inquiétudes, un soupir de Marcelle, une remarque de madame Roubert m'y ramenait brusquement. Je me roidissais en vain; toute mon ardeur se glaçait devant ces visages mornes; je sentais la défaillance venir.

Le tête à tête même avait perdu ses expansions. Marcelle tombait dans de longues distractions dont je me vengeais par un silence boudeur. Notre foyer n'était plus ce rendez-vous de gaieté, de tendresse et d'épanchements causeurs que je me promettais autrefois pour récompense du soir; en y arrivant fatigué du travail de la journée, j'y trouvais la tristesse et le silence. J'essayais bien, de loin en loin, quelques doux encouragements, mais qui dégénéraient presque aussitôt en plaintes ou en reproches. Aigri par la lutte, je n'avais point l'indulgence patiente qu'il faut au consolateur.

Oh! les sombres heures d'hiver passées ainsi autour de la lampe des veillées; les yeux sur un livre que je ne lisais pas, tandis que Marcelle cousait la tête baissée! Quels flux et reflux d'amertume dans mon cœur étouffé! Comme je sentais gronder une sourde colère contre celle qui, pour me rendre l'espérance, n'avait qu'à sourire et à parler! Est-ce donc là ce qui m'avait été promis? En prenant à deux la tâche de vivre, n'avions-nous pas fait les parts? A moi le labeur qui assure le pain de la journée; à elle la chanson qui lui donne de la saveur. Malgré la fatigue, je continuais à creuser mon sillon. Pourquoi l'oiseau chanteur se taisait-il?

Le printemps revint sans rien changer à notre situation.

Un soir que Marcelle était descendue au jardin avec Claire et Léon, j'allai les rejoindre et je m'assis sur le banc où elle travaillait. Elle me fit place avec un de ces vagues sourires qui ne semblaient plus qu'un souvenir; nous échangeâmes quelques réponses et quelques questions sans intérêt, puis chacun, comme d'habitude, reprit sa rêverie, et nous retombâmes dans le silence.

Les enfants ne tardèrent pas à le troubler en réclamant les jeux oubliés au logis; la mère refusa : ce fut un désappointement, mais dont l'impression dura peu. Après une plainte et une larme, tout deux s'éloignèrent.

Craignant que le sable des allées ne fût entraîné par les pluies d'hiver, je l'avais fait relever et amonceler sous le berceau de tilleul. Je vis bientôt Léon et Claire y accourir avec un faisceau de fleurs fanées recueillies sous la fenêtre d'un voisin, et transformer en parterre la butte jaunâtre. Leur chagrin était déjà oublié; tous deux s'extasiaient devant leur ouvrage et battaient des mains en poussant de grands cris de joie. Marcelle releva la tête.

— Qu'ont-ils donc? demanda-t-elle.

— Ce qui nous manque, répondis-je; la facilité au bonheur. Privés tout à l'heure des jeux qu'ils désiraient, tu les as vus s'éloigner tristement. Un peu de sable et quelques bouquets flétris les a consolés.

— Heureux âge! répondit la mère en soupirant.

Je lui saisis la main.

— Grande leçon plutôt, Marcelle, lui dis-je doucement. Pourquoi n'avons-nous pas tous la sagesse des petits enfants? S'il ne nous reste qu'un peu de sable aride, ne pouvons-nous aussi le fleurir avec les pauvres joies que foulent nos pieds? Ah! que Dieu me rende encore le travail plus rude si telle est sa volonté; que le foyer se rétrécisse davantage; que la table devienne plus frugale; qu'on m'impose la blouse du paysan, pourvu que je voie les visages des êtres aimés rayonner autour de moi, pourvu que je puisse me faire un festin de leurs sourires et me vêtir de leur joie! Saint contentement du pauvre! c'est toi que je demande à mains jointes et à genoux! Donne-moi la gaieté de la femme, les libres rires des enfants, et prends en échange, s'il le faut, tout ce qui me reste!

Ma voix avait sans doute quelque chose qui remua le cœur de Marcelle, car elle se laissa aller sur mon épaule, et fondit en larmes; mais ce fut comme l'ondée de pluie qui dégage le ciel assombri et après lequel reparaît le soleil. Ses yeux essuyés, je vis briller sur ses traits la sérénité épanouie que je cherchais en vain depuis si longtemps.

— Ne t'afflige plus, me dit-elle, je penserai que tu es là, que mes enfants sont heureux, et rien ne me semblera triste!

A partir de ce jour, en effet, elle redevint ce qu'elle était autrefois. Sortie de l'abattement dans lequel son âme avait semblé se voiler, elle reprit son activité causeuse et riante.

Tous les échos joyeux du logis se réveillèrent; le piano fut rouvert; les fleurs reparurent dans nos corbeilles, les chants retentirent de nouveau. A chaque économie qu'exigeait notre budget toujours plus restreint, Marcelle opposait un redoublement de bonne humeur; elle apprenait à redescendre en riant l'échelle de la réussite, à maintenir les exigeances au-dessous des ressources; le sort avait beau redoubler ses coups, sur chaque meurtrissure elle mettait une larme égayée par un sourire et un baiser.

Ainsi soutenu, je me repris à la vie, mais en la bornant de plus en plus. Trop de mécomptes m'étaient venus du dehors pour ne point m'éloigner des hommes. Je fermai à double tour la porte du logis et j'y concentrai toutes mes sympathies. Au delà du cercle du foyer, où venaient s'asseoir avec nous Justin, Laure et leur fille, tout me semblait étranger. Avec ma tendresse pour la famille, croissait ma haine contre le reste du monde; comme le ver à soie, je filais autour de moi l'enveloppe dans laquelle je voulais mourir.

A chaque échec, je m'y retirais plus profondément, et à chaque injustice, je devenais plus défiant du genre humain. Désabusé de la bienveillance, je n'attendais rien que de Dieu et de moi-même. *La suite à une autre livraison.*

S'IL EST VRAI QU'IL N'Y AIT RIEN DE NOUVEAU SOUS LE SOLEIL.

L'invention de la poudre a tout changé : les armes, les machines, la fortification, les charges; en un mot, les armées et la guerre. C'est en vain qu'on en cherche les modèles dans l'antiquité. Cette maxime, qu' « Il n'y a rien de nouveau sous les cieux, » vraie quand il s'agit de nos passions, est fausse lorsqu'on l'applique aux inventions de l'esprit humain. Et quand je considère que cette grande et importante révolution doit son origine au chimiste qui le premier imagina d'enflammer un mélange de charbon et de salpêtre, je rapproche des conséquences de cette idée l'influence que les arts et les sciences ont eue sur les destinées de l'espèce humaine, et il me semble qu'on ne doit mépriser ni leurs moindres découvertes, ni les recherches mêmes dont au premier coup d'œil on ne voit pas l'utilité. ALLENT.

L'AVEUGLE ET LE POETE.

Les voyageurs orientaux sont encore peu connus à l'Europe. Ce ne seraient pas seulement des renseignements géographiques utiles, des documents historiques précieux qu'ils fourniraient, on y trouverait encore de nobles enseignements exprimés dans le langage le plus élevé. L'un des moins connus par exemple, Ibn-Batuta, raconte une tou-

chante histoire qu'on serait tenté de considérer comme un apologue, si l'exact écrivain ne la donnait comme un épisode de ses voyages. Nous la reproduirons sans commentaire.

A l'époque où Ibn-Batuta parcourait la Syrie et l'Égypte, c'est-à-dire vers le milieu du quatorzième siècle, un soudan, voulant témoigner son dédain aux habitants du Caire, résolut de leur donner pour gouverneur un homme que l'on pût regarder comme le plus vil des habitants de la cité. Son choix tomba sur un chauffeur de bain; le pauvre diable s'avisa d'être un grand administrateur. Ayant appris l'amour que le peuple portait au nouveau gouverneur, le soudan ne se contenta point de le faire descendre du poste auquel il l'avait élevé, il lui fit brûler les yeux avec une lame d'airain. Or, avant de subir ce cruel supplice, le malheureux chauffeur de bain avait fait coudre un saphir magnifique dans une partie cachée de ses vêtements. Privé de la vue, il s'en allait à l'aventure, lorsqu'un poëte l'aborda et lui dit qu'au temps de sa prospérité il avait composé en son honneur un poëme, et qu'en dépit de sa misère il voulait le lui lire et lui en faire hommage. L'aveugle l'écouta et fut profondément touché; puis, lorsque le poëte eut fini, il l'engagea à découdre le pan de son manteau, et, malgré son refus, le contraignit à accepter le merveilleux saphir, toute sa fortune.

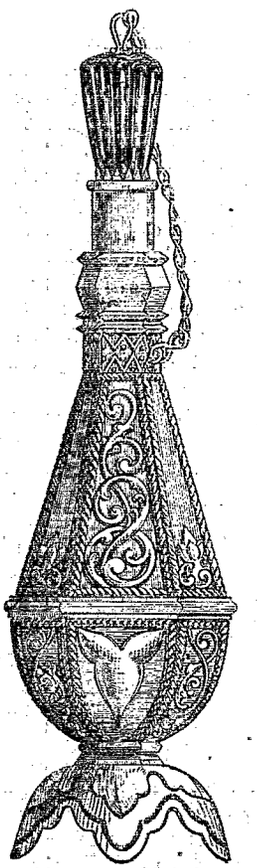
ART ARABE.

Voy. p. 208.

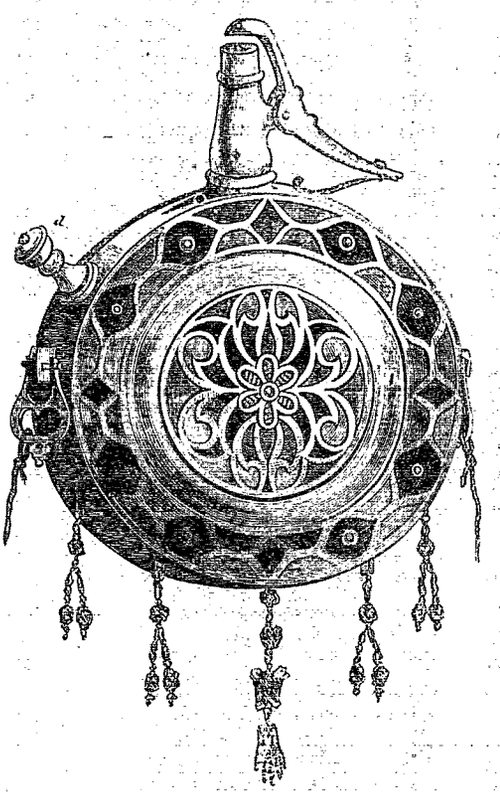
II. — FLACON MAURESQUE EN ARGENT.

Le travail de ce flacon est fait au repoussé et ciselé après coup. La forme octogonale est peu commune pour ce genre de flacon.

Le bouchon à côtes est en corail; il est terminé par une virole portant à son centre une pointe en corne de 4 à 5 centimètres de long sur 2 à 3 millimètres de diamètre. Son extrémité plonge dans une solution d'antimoine, dont se servent les femmes mauresques pour se tracer un filet noir le long des paupières, et prolonger l'angle formé par la commissure des paupières supérieure et inférieure; singulier usage qui depuis une année semble se propager, à Paris, dans certaines classes de la société. Le soir, aux réunions publiques, concerts ou spectacles, on remarque de jeunes femmes dont les paupières sont peintes avec cet art étranger qui ne trompe personne. Croient-elles donner ainsi plus d'éclat à leurs yeux ou les faire paraître plus grands? On ne sait. La mode a des imaginations dont il est fort inutile de chercher à pénétrer les mystères. S'il lui venait en caprice de barioler de peintures les fleurs d'un parterre, bientôt il n'y aurait personne, dans un certain monde, qui consentît à supporter la vue des fleurs naturelles.



Flacon mauresque en argent.



Amorçoir.

III. — AMORÇOIR.

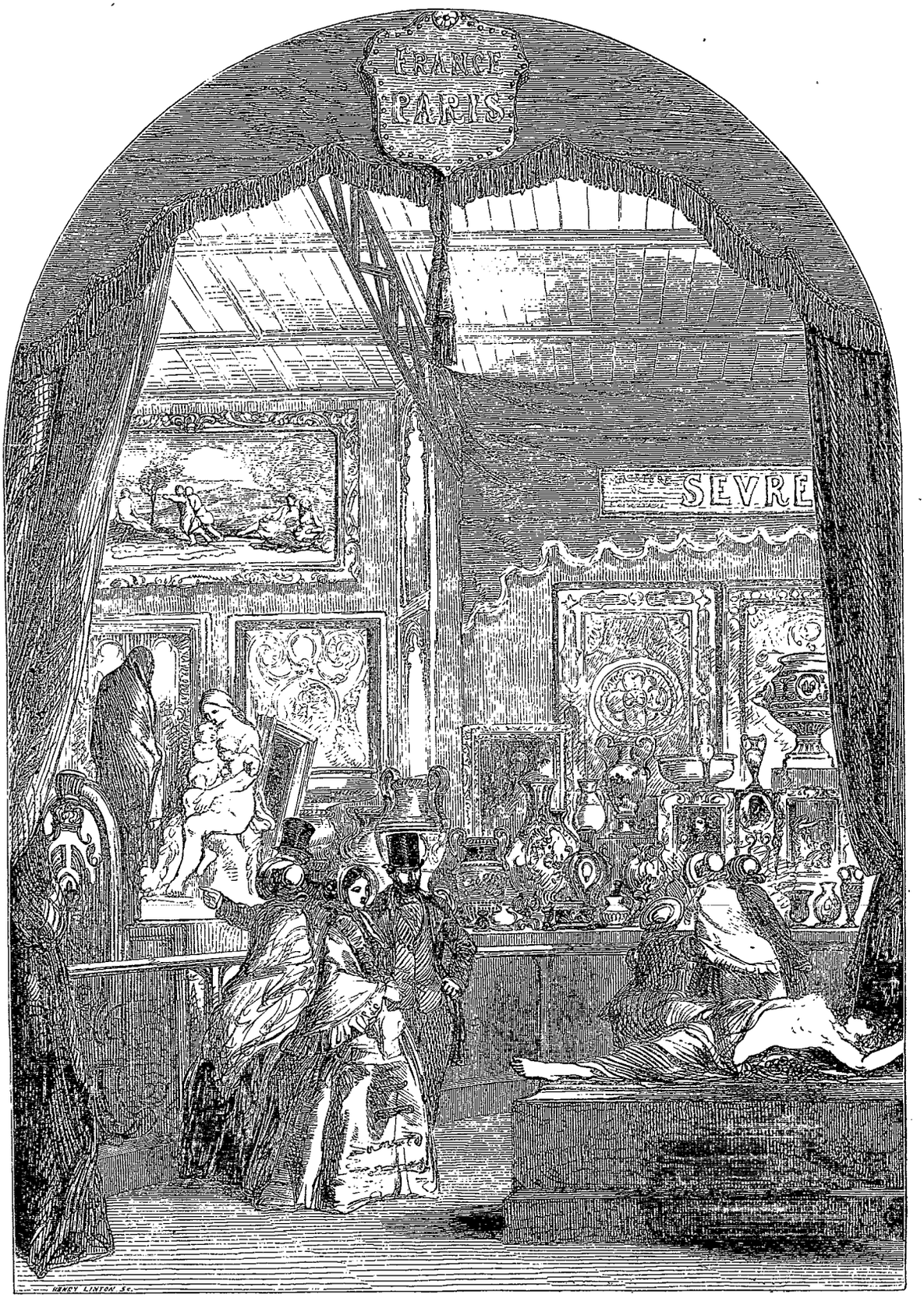
Cet amorçoir a été pris à un homme des Béni-Abbès, lors de l'expédition du maréchal Bugeaud en Kabylie.

Le bouchon *a* sert à fermer l'orifice par lequel on remplit l'amorçoir. La boucle à jour sous le bouchon sert à suspendre l'objet par des cordons. Les pendeloques sont composées de chaînettes entremêlées de petits coraux bruts; à celle du milieu est suspendue une petite main, aussi en corail. Comme les Napolitains et les Siciliens, les Arabes ont grande foi dans ce genre d'amulettes contre le *mauvais œil*.

Les couleurs qui alternent dans les divers compartiments sont l'émail bleu ciel, le rouge brun, le jaune brillant, le vert émeraude, le bleu foncé.

PROCÉDÉS DE FABRICATION DE LA PORCELAINE DURE, A SÈVRES.

Voy. 1834, p. 274; 1839, p. 89; 1848, p. 257.



Exposition des produits de la manufacture de Sèvres au Palais de cristal. — Grande médaille.

Les caractères distinctifs de la porcelaine sont la blancheur et la transparence. La blancheur est due à l'absence presque complète de l'oxyde de fer ou de tout autre oxyde colorant. La transparence ou demi-vitrification résulte de l'introduction dans la pâte d'une certaine quantité de *feldspath*, silicate d'alumine et de potasse, fusible à une haute température, et qu'on trouve tout formé dans les pays de montagnes. Le feldspath est rarement pur ; mais on le rencontre fréquemment associé au quartz et au mica dans la roche que les géologues appellent *granite*, ou au quartz seulement dans celle que les minéralogistes désignent sous le nom de *pegmatite*, et que les fabricants de porcelaine appellent *caillou*. Seul, il ne saurait être facilement travaillé, et les vases qui en seraient formés ne résisteraient que rarement, sans se déformer, à une température élevée. On est donc obligé de mélanger au feldspath une substance particulière qui, n'altérant pas la blancheur de la pâte, la rend facile à pétrir et à travailler, et donne à la pièce façonnée une résistance suffisante pour qu'elle puisse subir, sans se fondre, une chaleur très-intense. Cette substance joint, en effet, à une infusibilité presque complète, la propriété spéciale de la *plasticité*. C'est à cette matière de nature argileuse que l'on donne le nom de *kaolin*, tiré du chinois. Le caillou se nomme, à Canton, *pe-tun-tse* ; son mélange avec le kaolin constitue, en Chine comme en Europe, la pâte de la porcelaine.

La manufacture de Sèvres tire de Saint-Yrieix (Haute-Vienne) les kaolins et les pe-tun-tse. Ces matières minérales sont extraites des mêmes carrières ; car elles se trouvent souvent associées dans la nature, et ce n'est pas un des faits les moins intéressants que présente aux curieux l'étude du globe terrestre. La science a démontré que ces deux substances avaient toutes deux une origine commune, et que, sous certaines influences atmosphériques, le feldspath, perdant l'alcali qu'il renferme, et absorbant une quantité d'eau considérable, pouvait se transformer en kaolin.

Le kaolin brut, tel qu'il arrive de Saint-Yrieix, doit être débarrassé par un lavage convenable du sable feldspathique et fusible qu'il contient encore. On le jette dans une cuve pleine d'eau, on l'agite et l'on attend quelques instants que le sable plus lourd se soit déposé ; l'argile reste en suspension dans l'eau ; on la soutire en la faisant passer sur un tamis de crin pour séparer les impuretés contenues dans la bouillie qu'on laisse ensuite se déposer complétement : elle peut entrer immédiatement dans la fabrication.

Le sable, que le lavage a permis de séparer du kaolin, doit entrer dans la pâte pour une petite portion ; c'est lui qui donne à cette pâte sa transparence caractéristique ; il est trop grossier pour être employé tout de suite ; on le broie à l'eau dans des moulins particuliers qui l'amènent à un état de ténuité convenable, et qu'on nomme *tournants*. Ces moulins sont formés de deux meules de grès placées horizontalement. La meule inférieure est fixe ; la meule supérieure est mobile et entraînée dans un mouvement de rotation sur elle-même ; elle frotte donc sur la meule inférieure en écrasant les parties grossières qu'elle rencontre.

Quand le sable est bien broyé, on le lave, et, par décantation, on sépare les parties les plus ténues pour composer la pâte. A cet effet, on les mêle en proportions déterminées avec de l'argile de kaolin lavé, du sable qu'on tire de la butte d'Aumont, près Chantilly, et de la craie de Bougival, près Saint-Germain. C'est à la grande ténuité de tous ses éléments que la pâte de porcelaine de Sèvres doit en partie sa supériorité sur les porcelaines du commerce.

Lorsque le dosage des matières est fait, on met le tout dans une grande cuve pleine d'eau, où une roue armée de jantes de bois pousse d'énormes blocs de pierre qui, frottant sur le fond de grès très-dur, augmentent encore la ténuité de toutes les particules qui composent la pâte. On ne met d'eau que ce qu'il faut pour rendre facile le brassage au moyen de la roue ; si l'on en mettait une trop grande quantité, toutes les matières qu'on veut mélanger se déposeraient par ordre de densité, sans qu'il fût possible d'avoir l'homogénéité de composition qu'on cherche à obtenir.

La pâte, suffisamment broyée et soutirée à l'aide d'un robinet placé à la partie inférieure du *moulin à blocs*, peut être tout de suite mise en œuvre ; mais comme elle serait trop liquide pour pouvoir être moulée ou façonnée sur le tour, on doit la raffermir.

Le raffermissement de la pâte s'opère dans ce que l'on appelle des *coques* : ce sont de grosses caisses épaisses, de plâtre très-sec. Le plâtre, gâché clair, absorbe promptement l'eau avec laquelle il est en contact, et qu'il enlève à la pâte ; celle-ci se contracte par cette dessiccation rapide, et se détache facilement des coques.

On la raffermit encore en l'enfermant dans des sacs de toile huilée qu'on laisse égoutter, et qu'on place ensuite par lits de quatre sacs, que séparent des planches, sous les plateaux d'une presse mise en mouvement par deux hommes.

L'expérience a démontré que la pâte donnait des résultats d'autant plus avantageux qu'elle avait été pétrie plus souvent, ou qu'elle avait été conservée humide pendant un temps plus considérable ; on rapporte qu'en Chine on la conserve pendant cent ans. On trouve donc avantage à la soumettre au *pétrissage* et au *pourrissage*.

L'ouvrier qui pétrit la pâte l'étend en un cercle plein sur une aire bien dressée et la foule avec les pieds en partant du centre et marchant en spirale vers la circonférence, puis en revenant de même de la circonférence au centre ; il la relève ensuite en masses d'environ 25 kilogrammes, qu'on appelle *ballons* ; ces ballons sont mis sur le tour ébauchés, tournassés, puis mis en réserve pour acquérir la plus grande plasticité possible. On ajoute encore à la bonne qualité des pâtes en les mêlant alors à une assez forte proportion de *tournassures*. On appelle ainsi les copeaux qu'on enlève à l'ébauche pour la ramener aux dimensions que la pièce doit offrir.

La pâte est enfin mise dans les mains de celui qui lui donne la forme qu'elle doit conserver ; mais elle doit être battue avant d'entrer dans la fabrication. L'ouvrier la roule avec ses bras et ses mains, la réunit en petites masses qu'il jette violemment contre la table ; il resserre par ce moyen toutes les parties, et il en chasse l'air qui pourrait y être engagé. Le *battage* est complet quand, en cassant ces petites masses, on n'y voit plus aucun vide, aucune soufflure.

Les procédés à l'aide desquels on façonne la porcelaine sont variables suivant la forme, les dimensions, l'épaisseur des pièces qu'on veut obtenir : ces procédés reposent, ou sur l'emploi de moules qui donnent à la pièce la forme qu'elle doit avoir, ou sur l'emploi du tour qui permet à la main du tourneur, sans le secours d'aucun moule, de donner à la pièce un profil régulier, souvent même très-compliqué. Dans le cas du façonnage par le tour, la pâte a toujours la consistance qu'on nomme pâteuse. Quand on se sert de moules pour façonner la pièce, la pâte peut être tantôt à l'état de bouillie très-claire, tantôt au même état que pour l'ébauchage sur le tour.

On distingue donc trois sortes de procédés de façonnage, suivant qu'on ébauche sur le tour ou qu'on ébauche par moulage, soit avec de la pâte liquide, soit avec de la pâte raffermie. Ces procédés sont connus sous les noms de *tournage*, de *moulage* et de *coulage*.

La majeure partie des pièces de porcelaine se fait sur le tour. Ce tour est un axe vertical portant à sa partie supérieure une plate-forme ou girelle, sur laquelle on met la pièce à ébaucher, et à la partie inférieure duquel est placé un disque plein, lourd, servant de volant, et que le tourneur met en mouvement avec le pied.

L'ébaucheur met sur la tête du tour une masse de pâte humide proportionnée à la pièce qu'il veut faire ; il mouille ses mains avec de la pâte très-liquide qu'il nomme *barbo-*

tine, met le tour en mouvement, élève la masse encore informe, la rabaisse sous forme de grosse lentille, et la perce avec les deux pouces; il l'allonge ensuite en hauteur en pinçant entre le pouce et les doigts ce commencement de forme qu'il vient de donner à la pâte; il l'étend ensuite en la tenant humectée avec la barbotine qu'il prend avec la main, et la rapproche plus ou moins du profil qu'elle doit avoir définitivement. L'ébauchage des petites pièces se fait avec les doigts par l'apposition du pouce à l'index, soit d'une main, soit des deux mains; celui des grandes pièces se fait avec les mains et les poignets opposés l'un à l'autre, et le secours d'une éponge qui étend la surface des doigts.

L'ébaucheur conserve sa pièce à une épaisseur telle qu'on peut à peine présumer, sur la vue de l'ébauche, la forme de la pièce qu'on veut obtenir.

Lorsque la pièce, par une dessiccation lente et égale, est assez sèche pour pouvoir être coupée en copeaux sans se réduire en poussière, on la place sur un mandrin fixé sur la girelle du tour; on l'y pose de manière que son axe coïncide avec celui du tour, puis on la colle avec un peu d'eau mise au pinceau; on enlève alors par le *tournassage* l'excédant d'épaisseur laissé à dessein par l'ébaucheur pour ménager une dessiccation très-lente. Les instruments coupants employés par le tourneur pour terminer sa pièce s'appellent *tournassins*, et sont de la plus grande simplicité : ce sont, pour dégrossir, des plaques d'acier à bords tranchants, droits ou courbes, placées à demeure à l'extrémité d'une tige, perpendiculairement à cette tige; pour finir, ce sont des lames d'acier minces provenant ordinairement de vieilles lames de scie que le tourneur taille lui-même pour leur donner la courbure dont il a besoin. C'est en tournassant qu'on forme les moulures saillantes, les filets, les gorges, etc. Enfin, lorsque la pièce a reçu la forme qu'elle doit conserver, le tourneur polit la surface, c'est-à-dire qu'il remplit les petites cavités et abat les petites saillies à l'aide d'une lame de corne.

La plupart des pièces présentent des ornements, des becs, des anses, etc., qu'il faut rapporter et coller sur la pièce tournassée; ces garnitures sont généralement *moulées* dans des moules de plâtre par le procédé même qui sert à mouler des vases entiers, et que nous allons décrire.

Le *moulage*, qui s'applique à des anses ou bien à des vases, demande une grande adresse. Il faut que la forte pression que doit donner le mouleur pour obtenir une empreinte nette soit en même temps égale sur toute la pièce moulée; il faut qu'il fasse sortir du moule cette pâte si flexible sans la gauchir, car ce gauchissement reparaîtrait après la cuisson et déformerait la pièce entière s'il s'agit de corps de vase, ou quelques parties du vase s'il s'agit seulement de garniture.

Si la pièce de garniture doit être isolée, si par conséquent elle n'a pas de surface d'application, elle est moulée en deux coquilles, et la partie qui reste en saillie dans l'une des deux sert pour la prendre et l'enlever du moule.

Si c'est un ornement d'application destiné à une pièce à surface plane convexe ou concave, comme le moule doit présenter la même courbure que la pièce sur laquelle on doit appliquer cet ornement, et que celui-ci ne doit faire aucune saillie sur le moule, le mouleur ne peut le détacher du moule et l'enlever qu'au moyen d'une petite pelote de pâte qu'il tient à la main, et qu'il applique contre la pièce encore engagée dans le moule.

La plupart des garnitures sont moulées pleines; mais si ce sont des becs de théières, de cafetières, etc., ou des anses de tasses dont on veuille diminuer le poids, elles doivent rester creuses. Alors on fait une espèce de feuille de pâte qu'on nomme *croûte*, mince et d'égale épaisseur; on l'applique avec le doigt et l'éponge dans une des coquilles du moule, en ayant soin d'unir le demi-canal qu'on réserve dans chacune d'elles, et qui doit former un canal entier par la réunion de ces deux moitiés. Il faut passer dans cette espèce de canal droit ou courbe un petit tampon de linge pour enlever de son intérieur les bavures du moule, pour rendre la surface bien unie, et assurer la jonction parfaite des demi-parties.

Les pièces de garniture ainsi moulées et détachées sont réparées et terminées sans délai. Le *réparage* se fait à la main : il faut enlever les sutures, les parties trop saillantes avec un instrument coupant et dentelé nommé *gradins*, sans chercher à faire rentrer la pâte dans la pièce; il faut aussi boucher sans compression les gerçures et cavités que le moulage a fait naître, ou que le tournassage a mis à découvert. Les ouvertures ou *jours* qu'on pratique sur les corbeilles, ou sur certaines pièces riches qu'on nomme *réticulées*, se font encore à la main avec une lame coupante, et demandent, ainsi que le *sculptage*, appliqué soit à des bustes, soit à des statuettes ou à toute autre pièce, une grande adresse et beaucoup d'intelligence. Le vase piriforme réticulé, que nous représentons à la page 276, offre un exemple remarquable de ce genre de travail; l'enveloppe qui est à jour a été obtenue par le moulage dans des moules qui donnent un trait en creux, indiquant les parties qu'il faut enlever et qu'on a percées à l'aide de lames coupantes.

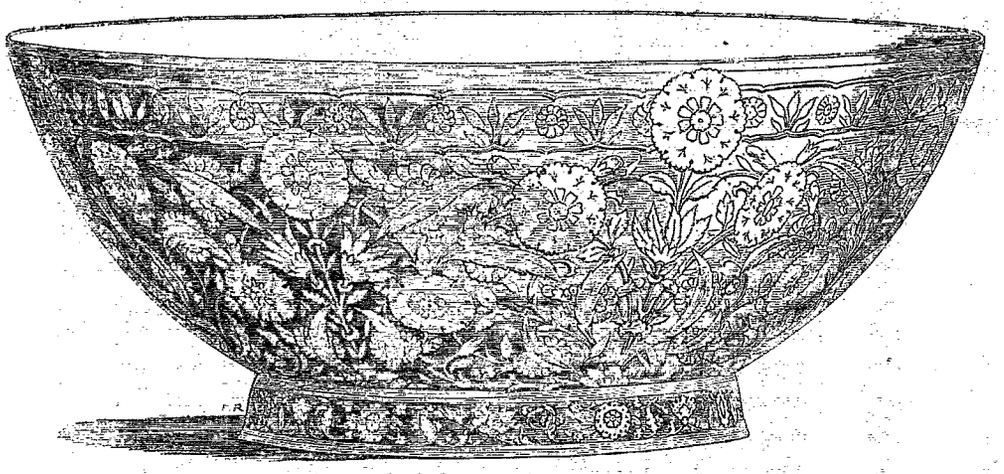
Lorsque les garnitures sont réparées et finies, on les place, pour être raffermies et presque séchées, sur des supports de plâtre dont la forme est appropriée à celle de la pièce de garniture. On charge quelquefois les extrémités avec de petites balles de pâte encore humide pour empêcher ces parties de sécher plus vite que le corps de la pièce, de se relever ou de se gauchir.

Pour réunir la pièce de garniture au vase qu'elle doit orner, ou pour joindre deux parties d'un même vase, on les présente l'une sur l'autre, on les ajuste, et l'on fait sur les deux surfaces qui doivent être collées des raies croisées qui les rendent rugueuses; on prend avec un petite palette un peu de barbotine, on en met une couche mince sur la surface d'application, et l'on colle promptement la pièce. La barbotine suffit pour coller solidement, même avant la cuisson, une garniture humide sur une pièce humide; mais quand les deux pièces sont sèches, comme elles absorbent l'eau très-promptement, la barbotine serait desséchée avant que les deux parties fussent en contact : pour éviter cette absorption, on enduit d'eau gommée les surfaces qu'il faut réunir, et l'on gomme également la barbotine.

L'emploi du moulage en pâte molle, comme celui du tournage, doit être limité à l'exécution de pièces d'une certaine forme, d'une certaine dimension ou d'une certaine épaisseur. Le *coulage*, ou moulage en barbotine, a été appliqué avec avantage au façonnage de quelques pièces, comme plaques, tables, tubes, colonnes, etc., qu'on ne pouvait exécuter avec les procédés que nous venons d'indiquer; on en a généralisé l'usage dans la fabrication en l'appliquant à la confection de jattes de la plus grande dimension, ou de tasses coquille d'œuf de la moindre épaisseur connue.

Le coulage repose sur la propriété que possède le plâtre sec d'absorber l'eau avec laquelle on le met en contact. La pâte est amenée à l'état de barbotine, débarrassée, par un brassage et un tamisage, de toute bulle ou partie pâteuse, puis versée dans des moules en une ou plusieurs parties réunies par une *chape*, suivant la forme de la pièce à mouler; on remplit le moule, et après un temps déterminé, variable suivant l'épaisseur que doit présenter la pièce coulée, on décante l'excédant de la barbotine. Les parois intérieures du moule se trouvent ainsi enduites en une couche plus ou moins épaisse, sèche et ferme, de la pâte qui était maintenue en dissolution par l'eau absorbée. Par le contact prolongé de la pâte avec le moule, la dessiccation avance promptement, et la pièce ne tarde pas à se détacher d'elle-même; quand la dépouille est suffisante, on enlève la pièce coulée qu'on laisse se dessécher entièrement à l'air libre. C'est par ce moyen qu'on a pu faire la jatte chinoise que nous représentons, et les petites tasses légères et fines, qui sont aujourd'hui l'objet d'une si grande vogue. L'épaisseur de la

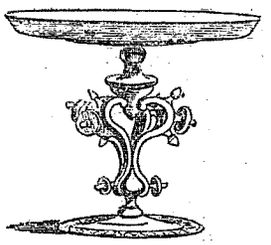
pièce n'est réglée que par le temps pendant lequel la barbotine reste en contact avec le moule de plâtre. Les anses et les pieds sont fabriqués à part et collés ensuite. Pour les tasses minces, les anses sont creuses afin de ne pas ajouter au poids de la pièce; on les obtient de même par coulage dans des moules à deux coquilles. C'est par injection, à l'aide d'une petite pompe, qu'on force la barbotine à épouser tous les détails du moule; on les répare et on les colle comme à



Jatte chinoise coulée. — Dessin de la forme par M. Peyre; décors en pâtes de couleur appliqués au pinceau, d'après les dessins de M. Diéterle.

l'ordinaire. La jolie coupe mince, dite *de Venise*, que nous reproduisons, a été façonnée par coulage.

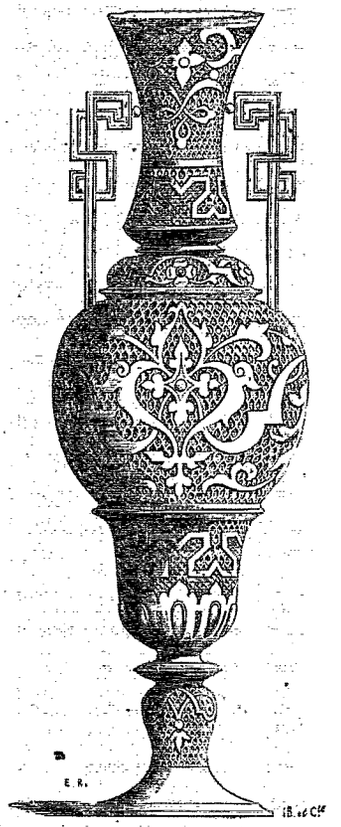
A la suite de ces divers procédés de façonnage qui, employés avec discernement, peuvent concourir à fournir les diverses parties d'une même pièce, et s'appliquer également à des pâtes blanches ou à des pâtes colorées, quelle que soit d'ailleurs leur coloration, nous devons mentionner le modelage en cru et l'incrustation, méthodes ingénieuses qui permettent de produire des objets d'une valeur et d'un mérite particuliers. Le modelage sur cru consiste à appliquer au pinceau, sur une pièce unie ou à relief, de la pâte blanche ou colorée pour obtenir des reliefs d'une forme déterminée, se détachant fond sur fond, ou sur un fond d'une autre couleur. Cette méthode, dont on a fait récemment les plus heureuses applications, offre l'avantage de conserver au travail de l'artiste toute sa verve et son originalité, caractères précieux qui disparaissent si souvent par le fait du moulage. La jatte chinoise, le vase de Rimini, offrent de remarquables exemples de ce genre de fabrication.



Coupe de Venise mince, coulée, par M. Diéterle.

Le façonnage par incrustation permet de reproduire mécaniquement, en quantité pour ainsi dire illimitée et avec promptitude, des vases, coupes, etc., d'une grande richesse. Les dessins n'offrent plus de relief; le moule trace les parties de pâtes de couleur qu'il s'agit d'incruster. On place ces pâtes avec soin au pinceau, de sorte qu'elles font relief sur le moule. On peut mettre ainsi, les unes à côté des autres, des pâtes de tons très-variés et enlacés de la façon la plus bizarre. Les parties qui doivent rester blanches sont réservées et recouvertes par la pâte avec laquelle on achève le moulage sur le moule ainsi préparé, comme par le procédé ordinaire. La pièce est ensuite terminée comme tout autre objet moulé. La coupe de Henri II a été faite d'après cette méthode.

Quel que soit le procédé employé pour la fabrication, lorsque la pièce est complétement sèche, lorsque toutes ses garnitures sont placées et collées, on donne une première cuisson qui n'a pour but que de la rendre assez solide pour pouvoir être trempée dans l'eau sans se déformer ni se ramollir, et assez poreuse pour absorber une certaine quantité de ce liquide quand on la met en contact avec lui. La porcelaine peut alors recevoir la couche de matière fusible qu'on nomme *couverte*, et qui, en se fondant par l'action du feu, donne à cette poterie l'éclat qui la distingue; privée de couverte, la porcelaine cuit, comme l'on dit techniquement, en *biscuit*.



Vase piriforme réticulé, moulé, par M. H. Regnier.

La couverte est essentiellement formée de la roche que

nous avons déjà fait connaître sous le nom de *pegmatite*, et qui, s'altérant sous certaines influences atmosphériques, peut fournir du kaolin. Cette roche, rendue friable par une calcination à une température incandescente, est broyée très-finement et mise en suspension dans l'eau. On agite pour empêcher que la poudre ne tombe au fond, et l'on s'oppose encore à sa précipitation par une addition de vinaigre.

Quand on plonge dans l'eau, devenue trouble par son mélange avec la couverte, la pièce à couvrir de glaçure, et quand on la retire de suite, elle absorbe de l'eau et se trouve recouverte d'une couche plus ou moins épaisse de glaçure; si toutes les parties de la pièce ont été immergées pendant le même temps, elles ont toutes reçu la même épaisseur de vernis : c'est l'expérience qui règle ce temps, ainsi que le poids de couverte qu'il convient d'ajouter à un poids d'eau déterminé.

Lorsque la pièce a été trempée, on la met sécher. Puis des femmes la reprennent; avec un pinceau elles mettent de la glaçure aux endroits qui en manquent, tels que ceux par lesquels on tenait la pièce pour la tremper; elles en retirent, au contraire, dans les endroits qui en ont trop, et enlèvent avec un feutre celle qui se trouve sous les pieds des assiettes, des tasses, etc. Quand cette retouche est terminée, la pièce est abandonnée de nouveau, et l'on a soin qu'elle sèche complétement. *La fin à une autre livraison.*

Vase de Rimini. — Forme par M. Diéterle. — Figures par M. H. Regnier; décor en pâte blanche sur fond céladon.

Buire en cuivre émaillé. — Forme et décoration par M. Diéterle; grisaille sur fond bleu de roi, par M. Meyer Heine.

UTILITÉ DE LA SOLITUDE.

La solitude est favorable au recueillement, et ce n'est qu'à condition de se recueillir, c'est-à-dire de rentrer en soi-même, et de s'isoler de tous les objets, hormis un seul, que l'homme est capable de déployer une certaine puissance de pensée et de volonté. Toute vie forte est une vie profonde. Or ce recueillement est d'autant plus difficile que plus d'objets sollicitent notre attention et que plus d'impressions différentes se disputent notre âme. Tout ce qui nous dissipe nous affaiblit. La solitude, qui nous sépare de ces objets, qui nous soustrait à ces impressions, qui réduit au plus petit nombre possible les causes extérieures de distraction, est donc utile plus ou moins à tous les hommes; les plus forts d'entre eux en ont reconnu le prix, en ont recherché l'occasion; l'abus même qu'on en a fait témoigne de son utilité, puisque les excès qui en ont été la suite ont tous pour caractère la tyrannie d'une pensée unique, devenue peu à peu maîtresse absolue de l'imagination, de l'âme et de la vie.

Ces exemples conduisent à penser que deux situations opposées, la société et la solitude, concourent ensemble à la pleine formation de l'homme : la première donnant l'éveil à ses pensées et un objet à sa volonté ; la seconde achevant ce que la première a ébauché et l'élevant à l'état de conviction proprement dite et de ferme vouloir. Si la solitude est nécessaire plus ou moins à tous les hommes, elle a une importance particulière pour l'homme religieux. La religion, en effet, ne s'accomplit pas tout entière dans la consommation de certains actes extérieurs, soit de culte, soit de morale. Ces actes ne sont eux-mêmes qu'une conséquence ou une manifestation d'une vie plus intérieure, qui est le commerce de l'âme avec l'être invisible. Or les choses visibles qui avaient été destinées par le Créateur à nous servir en quelque sorte d'escalier vers les invisibles, le monde extérieur dont tous les objets, toutes les scènes devaient nous entretenir de Dieu, a perdu cette vertu dans nos âmes que le péché a rendues aveugles et sourdes ; il exerce dès lors sur nous une influence toute contraire... « Il n'est pas bon, » même sous le rapport religieux, « que l'homme soit seul ; » mais il lui serait encore moins bon de n'être jamais seul. A force de se mêler avec les autres hommes, on perd son empreinte, on échange son propre caractère contre le caractère général, on pense avec l'esprit des autres, on cesse d'être soi-même : or, pour pouvoir devenir chrétien, il faut d'abord être soi-même ; il faut s'appartenir pour se donner à Dieu. A. VINET.

Barrow dit qu'en hébreu le mot qui signifie *louer* et *applaudir* signifie en même temps *enorgueillir* et *rendre fou.*

LE MÉMORIAL DE FAMILLE.

Suite. — Voy. p. 65, 78, 102, 118, 149, 180 218, 230, 238, 258, 270.

§ 6 (suite). *Croire à la protection de Dieu et à la bienveillance des hommes. — Moyen de reconquérir un protecteur perdu.*

Sur ces entrefaites, l'homme d'affaires chargé, à ma place, des intérêts du comte de Noirtiers mourut. Madame Roubert accourut pour me l'apprendre en m'avertissant que le comte lui-même venait d'arriver, et m'engageant à le voir.

— Il n'y a que la parole pour s'entendre, dit-elle ; deux hommes mis face à face en savent souvent plus l'un sur l'autre en dix minutes que pendant six mois de correspondance.

J'éprouvais une grande répugnance à m'offrir ainsi à M. de Noirtiers, après mon premier échec ; la tante de Marcelle haussa les épaules.

— Pour Dieu ! mon cher ami, n'embrouillons pas la question, dit-elle ; votre amour-propre réclame, mettez-le à la porte. Il s'agit, n'est-ce pas, de faire agréer de légitimes services ? Pourquoi faut-il qu'on vous demande ce que vous avez envie d'offrir ?

— Mais si le comte est prévenu ?

— Vous lui prouverez qu'il a tort.

— S'il interprète mal ma démarche ?

— Vous la lui expliquerez.

— S'il refuse de me croire ?

— C'est une chance ; mais vous aurez fait votre devoir.

— S'il se montre dédaigneux ou insolent !

— Alors, ce sera un imbécile, et vous le lui direz.

Marcelle se joignit à sa tante, mais en m'engageant à me faire d'abord recommander par plusieurs amis du comte, près desquels je pouvais avoir accès.

Je continuai à me débattre contre ces sollicitations avec une impatience obstinée. Tant de mécomptes m'avaient aigri dans ces derniers temps que je me défiais de tous les hommes ; je n'espérais rien de leur sympathie.

L'heure de sortir vint sans que j'eusse consenti à la démarche qui m'était conseillée. Je pris mes dossiers et je partis brusquement sans avoir rien promis.

Cependant, au fond, je me sentais ébranlé, non par un retour à la confiance, mais par la crainte d'encourir le blâme de Marcelle et de madame Roubert.

— Si je néglige ces inutiles sollicitations, me disais-je, tout sera porté à ma charge ; il sera bien établi que le comte n'attendait que ma visite pour me confier l'administration de ses biens ; qu'on ne doit s'en prendre qu'à moi si un autre a été choisi ; que cette fois, comme toujours, ce n'est point l'heureuse chance qui m'a fait défaut, mais moi seul qui ai manqué à l'heureuse chance.

Ces réflexions surmontaient un instant mes résistances, et je me disais : — Allons ! Mais presque aussitôt le doute élevait la voix, et je l'entendais murmurer en moi-même.

— A quoi bon ! Ne sais-tu donc pas que chacun ici-bas s'intéresse seulement à soi, que les services rendus sont des avances dont on entend toucher les intérêts ; que ceux dont tu iras demander l'appui s'inquiètent peu de ta réussite dont ils n'ont rien à attendre ; que solliciter enfin, c'est moissonner le mépris.

Et alors je revenais à mes hésitations ; mon pas se ralentissait ; pris de défaillance et de dégoût, je voulais renoncer à tout, fuir dans mon étude, m'y renfermer comme le Timon de Shakspeare dans son désert.

Je continuai ainsi jusqu'au faubourg, flottant entre deux résolutions contraires et ne sachant à laquelle m'arrêter.

J'avais atteint un carrefour traversé par tous les chariots des campagnes voisines qui revenaient du marché. La voie était encombrée ; je dus attendre un instant sur les bas côtés qui servaient de trottoir.

Je me sentis tout à coup tiré par mon habit et je me retournai. Une petite fille d'environ quatre ans était derrière moi, portant au bras un panier rempli de légumes et de fruits. Elle était pauvrement mais proprement vêtue, et tenait levée vers moi sa figure souriante.

— Que veux-tu, mon enfant ? lui demandai-je en me baissant pour l'entendre.

— Monsieur, dit-elle de sa petite voix claire et gaie comme le chant d'un oiseau, c'est que je viens de chez madame Richard qui m'a donné tout ceci pour maman... Elle est bien bonne pour nous, madame Richard... Mais il faut que je passe de l'autre côté de la place.

— Tu demeures donc dans le faubourg ?

— Oui, et comme maman a peur pour moi des charrettes et des chevaux, elle m'a dit que quand j'arrivais ici il fallait prier une grande personne de me prendre dans ses bras pour me passer de l'autre côté.

— Et tu viens me prier de le faire.

— S'il vous plaît, monsieur, dit-elle en me tendant ses petits bras. Je lui pris la main.

— Et tu ne crains pas de t'adresser ainsi au premier passant ? demandai-je.

Elle me regarda de ses yeux grands ouverts.

— Craindre...! quoi, monsieur ? demanda-t-elle étonnée.

— Qu'on ne te refuse.

— Oh ! c'est impossible, répliqua-t-elle avec un sourire ; maman dit que ceux qui sont grands et forts se montrent toujours bons avec les petits.

Je la regardai : ses traits rayonnaient de confiance et de paix. Je la pris dans mes bras avec émotion ; je la portai de l'autre côté du carrefour, et je ne la laissai qu'à l'entrée de sa rue.

Elle me remercia par un salut de tête, accompagné d'un éclat de rire amical et d'un de ces baisers que les enfants apprennent à envoyer de la main. Je la vis suivre en courant les maisons, et disparaître enfin dans l'une des plus chétives.

Je repris ma route, troublé et comme attendri.

— Pauvre mère ! pensai-je ; elle vit sans doute à grand'peine, assurée au plus de la nourriture du lendemain, et

cependant elle n'a point perdu confiance! Forcée d'envoyer sa fille au loin recueillir une aumône, elle la confie à la protection de Dieu; elle lui apprend à croire au bien, à tendre ses bras sans crainte vers tout ce qui porte un visage humain! Et moi, privilégié de la terre, comblé de dons gratuits, pour quelques espérances trompées, je ferme mon cœur à la société, et je n'espère plus en sa bonté!

La leçon était trop claire; elle fut comprise. Retournant brusquement sur mes pas sans plus de discussions avec moi-même, je commençai les visites que Marcelle m'avaient conseillées.

Mon changement de dispositions eut l'effet qu'il devait avoir : j'apportais une confiance qui excita la bonne volonté; je trouvai celle-ci plus ou moins ardente, mais toujours assez visible pour me donner du courage. Il me sembla que plusieurs me savaient gré d'avoir cru à leur bienveillance et à leur crédit. De loin, j'avais supposé les hommes durs et dédaigneux; à l'expérience, je les trouvai pour la plupart polis et serviables.

Dès le surlendemain, j'appris que le comte, pressé par de nombreuses sollicitations, m'était redevenu favorable; je me présentai alors hardiment, et notre entrevue eut tout le succès que j'en pouvais espérer. L'affaire se termina, séance tenante, à ma complète satisfaction, et je fus investi de la régie que j'avais désirée.

M. de Noirtiers me demanda seulement de passer les mois de vacances aux *Viviers* (c'était le nom de sa terre), afin que je pusse veiller au partage des récoltes dont une moitié lui revenait.

Je me serais réjoui de ce séjour si l'habitation du général n'eût été voisine et ne m'eût exposé à le voir. J'étais très-embarrassé de l'attitude que je devais prendre en ce cas, et la peur de cette rencontre m'imposa d'abord une véritable contrainte; je n'osais m'engager dans les avenues communes aux deux propriétés sans les fouiller d'abord du regard et sans m'assurer que le hasard ne m'amenait point en face de mon ancien protecteur. Bien des fois une forme entrevue dans les fourrés ou le bruit d'un coup de feu dans les bruyères me fit rebrousser chemin par la pensée qu'il était proche.

Cette préoccupation finit par m'ôter toute liberté; je la laissai d'abord me dominer, puis j'en eus honte, et, en y pensant, ces précautions inquiètes et fuyardes me semblèrent peu dignes : elles me donnaient l'air d'un coupable ou d'un ennemi.

Au fond, je sentais que toute ma prudence n'était que faiblesse; je m'effrayais d'une épreuve dans laquelle je craignais de manquer de bonne grâce ou de bon sens, et je m'efforçais d'y échapper en m'imposant une gêne de toutes les heures.

Réduite ainsi à ses véritables proportions, ma timidité me parut ridicule; je me dis que le courage ne consistait point seulement à braver les sérieux dangers, mais les mille contrariétés vulgaires; qu'au lieu de l'économiser pour les grandes occasions qui se présentaient rarement ou jamais, il fallait savoir le dépenser en détail, aborder de face et le front haut les choses journalières. Je me rappelai que le monde était plein de gens qui consentaient à affronter la mort et ne pouvaient supporter les taquineries d'un voisin. Héroïque une fois dans la grande bataille, on est lâche tous les jours dans les infimes combats de la vie. Je me le répétai si souvent que mon esprit finit par raffermir mon caractère; je cessai d'éviter la rencontre du général, et m'en remis complétement au hasard.

L'épreuve ne se fit point attendre. Un matin, que je me rendais aux champs un livre à la main, j'entendis un bruit de pas au tournant du sentier, je relevai la tête : le vieux chasseur venait à moi, son fusil sur l'épaule. Le route était si étroite qu'il fallait lui faire place pour qu'il pût passer; je me rangeai d'abord en me découvrant, puis emporté par un mouvement de cœur :

— Dieu vous garde en santé et vous donne une heureuse chasse, général! dis-je avec un accent où devait se révéler la franchise du souhait.

Il tressailit, me jeta un regard rapide, mais se contenta de me rendre le salut, et passa.

Le sang me monta au visage; l'humiliation et le dépit me retinrent un instant immobile à la même place, suivant des yeux le général qui disparut derrière les massifs d'aubépines. Cette avance repoussée réveilla un instant toutes mes irritations d'autrefois. Je m'en voulais d'avoir salué, d'avoir souri, d'avoir parlé; mais ce ne fut que l'émotion d'un instant. Redevenu de sang-froid, je me dis que j'avais fait mon devoir et que ce n'était point à moi de le regretter.

A la réflexion même, ce qui venait de se passer me raffermit dans mes nouvelles résolutions; l'injustice obstinée du général rendait mon rôle plus beau, j'y trouvai une nouvelle raison pour persister.

Pendant trois années, je pris à tâche de me montrer voisin toujours plus complaisant, et de maintenir les droits du comte avec une déférence pour le général, que celui-ci ne put s'empêcher de comprendre. Ces procédés, qui l'embarrassèrent au premier instant, finirent sans doute par l'adoucir; il montra moins de roideur lorsque le hasard nous mit en face l'un de l'autre.

Cependant tout s'était encore borné à l'échange de quelques politesses banales, lorsque M. de Noirtiers m'ordonna une coupe dans ses bois. Je devais marquer moi-même les arbres qui pouvaient être abattus sans nuire à l'ensemble; je me rendis à la campagne, et je fis venir les bûcherons.

Le second jour de mon arrivée, j'étais occupé à faire mon choix dans la futaie, quand le garde champêtre, qui passait pour sa tournée journalière, s'arrêta et engagea la conversation sur les abatis projetés. Je lui indiquai les parties du bois que la hache devait atteindre. Il me montra l'extrémité d'un massif qui s'avançait en rideau dans les prairies.

— Et la corne des Brûlais, demanda-t-il, est-ce qu'on n'y toucheront mie ?...

Je répondis négativement.

— Eh bien! le général a du guignon, reprit-il; gage qu'il aurait donné mille écus pour voir à terre ces arbres-là ?

— Et pourquoi donc ? demandai-je.

— Pardi! rapport à sa maison, reprit le garde champêtre : autrefois il voyait les collines et la rivière à plus de deux lieues; à cette heure les Brûlais lui masquent tout... Autant dire qu'on a crevé les yeux de son château : aussi a-t-il eu un procès avec l'ancien propriétaire; mais les juges lui ont donné tort.

J'ignorais complétement cette circonstance; elle me fit suspendre le martelage que j'avais commencé. J'allai au massif des Brûlais; je me rendis compte des percées à ouvrir pour rendre à la demeure du général ses perspectives, et j'écrivis au comte, afin de lui demander l'autorisation nécessaire.

Dès que je l'eus reçue, je mis les bûcherons à l'œuvre. Moi-même je restai sur le terrain, dirigeant la coupe et pressant le travail. Le troisième jour, il ne restait plus que quelques arbres à abattre; je venais de les marquer pour la hache, lorsqu'une voix s'écria derrière moi :

— Merci! monsieur Remy.

Je me retournai : c'était le général.

— Ceci est une vengeance, ajouta-t-il; mais je la subis sans me plaindre.

— Pardon, balbutiai-je, embarrassé; je ne comprends pas...

— Oh! ne cherchez point de subterfuge, reprit-il en souriant. Le comte m'a écrit et j'ai vu le garde champêtre. Je sais pourquoi l'on abat les arbres des Brûlais. Vous avez voulu me rendre mon horizon d'autrefois.

— Et puis-je espérer d'avoir réussi, général ? demandai-je.

Il me prit la main.

— Vous en jugerez vous-même, dit-il avec son ancien ton de franchise amicale ; car je suis venu vous chercher, et je vous emmène dîner.....

Depuis ce jour, le général n'a cessé d'être pour moi ce qu'il avait été primitivement, et son amitié reconquise m'a amplement dédommagé du tort qu'avait pu me faire son ressentiment. *La suite à une autre livraison.*

INDIENS CONIBOS (1).

Voy. 1851, p. 381.

Les Indiens Conibos, qui vivent à trois journées à l'est de la rivière de l'Ucayale, sur le rio Tarvaya, ont coutume d'aplatir la tête de leurs nouveaux-nés au moyen de deux planchettes, dont l'une est attachée sur le front et l'autre sur la nuque. Lorsque les enfants ont atteint l'âge de six mois, on retire l'appareil et l'on célèbre une fête où l'on boit avec excès la *chicha* (voy., sur cette boisson, p. 31.)

A l'état libre, ces Indiens portent leurs cheveux longs et flottants, et seulement coupés carrément sur le front. Leurs peignes sont de petits morceaux de bois de palmier et de *palo colorado* (bois rouge), assemblés les uns à côté des autres à l'aide de deux bandes de coton formant différents dessins. Ils portent encore la longue robe de coton des anciens Incas ; mais les ornements d'or y sont remplacés par des dessins. De même que la plupart des Indiens de l'Amérique du Sud, ils se tracent des lignes rouges sur le visage, les mains et les pieds. Leurs femmes préparent la nourriture et vont chercher le bois pour faire le feu. Elles plantent le manioc et vont l'arracher ; à mesure qu'elles tirent les tubercules de la terre, elles les mettent dans un sac de filet qui pend derrière leur dos, attaché à un cordon qu'elles passent comme une anse sur le sommet de leur tête. En général, elles sont accoutumées à charger sur leur tête des fardeaux très-pesants. Ce sont elles également qui fabriquent la poterie. Leurs vases sont généralement assez régulièrement modelés, et peuvent supporter le feu ; mais ils sont bien inférieurs sous tous les rapports à ceux que fabriquaient les anciens Incas de Cuzco, et où étaient figurés des personnages, des animaux et des fruits.

Les hommes ne se livrent volontiers qu'aux travaux irréguliers de la chasse. Ils se servent d'arcs et surtout de la *pacuna* ou sarbacane, qui leur sert à lancer de petites flèches empoisonnées à l'aide d'un suc végétal préparé de la manière suivante : On fait cuire pendant vingt-quatre heures, dans une grande chaudière, plusieurs morceaux d'une liane que le docteur Weddell a reconnue comme appartenant au genre *Cocculus* et qu'il a nommée *C. toxicoferus* Wedd. On y ajoute une matière ayant l'apparence de la mousse et

Indien Conibos.

provenant de l'écorce d'une liane du genre *Strychnos*. M. Weddell lui a donné le nom de *S. Castelnæana*. On laisse bouillir ce mélange jusqu'à ce qu'il prenne la consistance de la glu. Les Indiens essayent la force de ce venin sur une grande tortue : ordinairement l'animal meurt après quelques minutes de souffrance. On peut, du reste, avaler impunément quelques petites portions de ce poison ; mais, pris à fortes doses, il tue instantanément. L'antidote dont se servent les Indiens est simplement le sel.

(1) Notes communiquées par M. E. Deville.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,
rue Jacob, 30, près de la rue des Petits-Augustins.

Imprimerie de L. Martinet, rue et hôtel Mignon.

LA GALERIE D'APOLLON AU LOUVRE.

Voy., sur le Louvre, la Table décennale, et les Tables de 1843 et de 1844.

Vue de la galerie d'Apollon, achevée et restaurée sous la direction de M. Félix Duban, ouverte au public le 5 juin 1851. — Dessin d'Ed. Renard.

Lorsque l'on sort de la cour du Louvre en se dirigeant vers la Seine, on voit à droite et à gauche des jardins. Celui qui est à gauche s'étend jusqu'à l'extrémité du Louvre, tourne à l'angle et se prolonge sous la célèbre colonnade de Perrault. Celui qui est à droite, connu sous le nom de jardin de l'Infante, a pour limite, vers l'ouest, une partie du Louvre qui s'avance perpendiculairement sur le quai. C'est à l'étage supérieur de ce bâtiment que se trouve la galerie d'Apollon. Au-dessous, au rez-de-chaussée, sont des sculptures grecques et romaines. Autrefois on comprenait à la fois ce rez-de-chaussée et l'étage qui le surmonte sous le nom de *petite galerie*.

« La petite galerie, dit Sauval, fut commencée sous Charles IX, et achevée, sous Henri IV, par Chambiche, jusqu'au premier étage, qu'il couvrit d'une plate-forme ou terrasse, où Charles IX allait prendre l'air. Fournier et Plain bâtirent le second étage sous Henri IV, que du Breul, Bunel et Porbus enrichirent de peintures. Cet édifice règne en équerre depuis le gros pavillon du Louvre jusqu'au quai de l'École, sur le bord de la Seine... Le premier étage (rez-de-

chaussée) est occupé par le nouvel appartement de la reine régente, et le second par une galerie qui ne cède en régularité et en ordonnance à pas une du royaume ni peut-être du monde. Sa longueur, sa largeur et son élévation ne sont pas moins bien symétrisées que compassées. Elle porte trente toises de long et vingt-huit pieds de large. Le jour y entre par vingt et une grandes croisées. Ses trumeaux sont remplis de portraits de quelques-uns de nos rois, aussi bien que de nos reines; son plafond est divisé en plusieurs compartiments de grandeur et de formes différentes... La gigantomachie, qui fait un des principaux compartiments de la voûte et même le plus beau, est peinte à un des bouts de la galerie, proche de l'appartement du roi. A l'autre bout, sort en saillie un balcon sur le quai de l'École, d'où l'on jouit d'une des plus belles vues du monde (1). Là, d'un côté, les yeux roulent avec les eaux de la Seine, et se promènent agréablement sur le penchant imperceptible de ce long demi-cercle de collines rampantes, qui vient en tournant en cet endroit-là, de même que la rivière, mais toutes jonchées de maisons de plaisance, de villages, de bourg, de vignes et de terres labourables (2). D'un autre côté, la vue éblouie des beautés de la campagne se vient renfermer dans la ville; et après s'être égayée sur le Pont-Neuf, le Pont au change et les maisons uniformes de la place Dauphine, elle se perd dans ce grand chaos de ponts, de quais, de maisons, de clochers, de tours, qui, de là, semblent sortir pêle-mêle du fond de la Seine. »

Le 6 février 1661, un incendie détruisit en grande partie les décorations de cette galerie. On y préparait un théâtre pour un ballet où le roi devait danser. Le feu prit aux charpentes par suite de l'imprudence d'un menuisier. Loret raconte cet événement en mauvais vers et à sa manière burlesque, dans sa lettre du 12 février 1661.

A la suite de cet incendie, Charles Lebrun fut invité à proposer le plan d'une décoration nouvelle. Il prit pour idée principale la personnification poétique du grand roi, c'est-à-dire Apollon. Il présenta plusieurs projets : dans celui qui fut adopté, mais que l'on n'exécuta jamais complétement, il divisait le berceau de la voûte en onze cartouches. Dans celui qui est au centre, il voulait représenter Apollon sur son char avec tous ses attributs. Les autres peintures devaient figurer les muses, les saisons, le soir, le matin, le réveil des eaux et celui de la terre aux premiers rayons du soleil. Ce projet était surtout remarquable par l'unité et par l'ensemble harmonieux qui devait régner dans toutes les parties. Louis XIV donna successivement des sommes considérables pour son exécution; mais un jour vint où son attention se détourna du Louvre et où il se prit d'engouement pour Versailles. Lebrun, appelé à décorer la grande galerie de ce château, y transporta aussitôt tout son système d'allégories, son Soleil et ses Heures, son Parnasse et ses Muses. Après la mort de Lebrun, en 1690, et pendant les cent années qui la suivirent, on perdit complétement de vue le projet approuvé par Louis XIV. La galerie inachevée fut abandonnée à des usages divers. On y porta les tableaux d'Alexandre par Lebrun; on leur substitua ensuite d'autres peintures; puis, en 1744, on les y ramena. En 1747 et 1748, on exposa, à leur place, des tableaux d'artistes contemporains. Vers 1751, la galerie servit d'atelier à six élèves protégés par le roi. En 1764, on y installa les Académies. Enfin, sous M. de Marigny, on revint à l'idée d'achever l'œuvre primitive, et cette tâche ne paraissait pas impossible. Un élève de Lebrun, nommé de Saint-André, avait entrepris de graver tous les morceaux de peinture et de sculpture de la voûte de la galerie, tant ceux qui étaient exécutés que ceux dont le maître avait seulement composé les dessins : le recueil de ces gravures comprend quarante-quatre planches. Un autre artiste, Jean Bérain, avait gravé en onze planches divers compartiments d'ornements et trumeaux. Malheureusement ces deux graveurs n'ont point donné une vue d'ensemble de la galerie telle que Lebrun l'avait imaginée. Toutefois ce n'était pas un obstacle grave au dessein de M. de Marigny. Lebrun avait assez clairement indiqué sa pensée pour que l'on ne pût point s'y méprendre. On s'occupa donc de remplir les compartiments demeurés vides. L'Académie désigna, comme dignes d'être employés à l'achèvement de la décoration, cinq artistes : MM. Hugues Taraval, Louis Du Rameau, Jean-Jacques Lagrenée, Antoine-François Callet et Antoine Renou. En attendant que ces artistes eussent terminé leurs tableaux, on continua d'exposer dans la galerie des œuvres d'art de toute espèce : peintures, dessins, émaux, marbres, vases, etc. Mais pendant ce temps, les anciennes sculptures décoratives de la galerie et son architecture même se détérioraient de plus en plus. Vers 1804, le gouvernement (c'était alors Napoléon) avait encore une fois décidé que la galerie serait restaurée et refaite presque entièrement sur les dessins de Lebrun. Sous Louis XVIII, on eut la même intention; sous Charles X, il fallut étayer la voûte. Depuis lors, la galerie, obstruée par un immense échafaudage, à demi privée de lumière, ne fut plus qu'un long et étroit couloir servant à l'exposition annuelle des dessins, des gravures et des lithographies.

Louis-Philippe reprit, en 1833, le projet de compléter la décoration. Il voulait que les panneaux vides fussent remplis par des tableaux représentant une suite de sujets relatifs à l'histoire du Louvre. On dressa un programme de ces sujets, et on les distribua entre MM. Gué, Dévéria, Mauzaisse, Roger, Blondel, Tony et Alfred Johannot, Fragonard, Picot, Hesse jeune, Couder, Steuben et Drolling. Presque tous ces tableaux furent exécutés; mais, pour les mettre aux places qui leur étaient destinées, il eût fallu d'abord restaurer la voûte de la galerie; on les dispersa provisoirement dans diverses résidences royales. Pendant ce temps, Louis-Philippe, par un étrange rapport avec Louis XIV, se détourna du Louvre, s'éprit tout à coup d'une sorte de passion pour la décoration du château de Versailles, et la galerie d'Apollon fut de nouveau délaissée.

En 1848, le 12 décembre, l'Assemblée constituante vota une loi dont le premier article est ainsi conçu : « Un crédit » de deux millions est affecté aux travaux à exécuter dans le » palais du Louvre pour l'appropriation au service du Musée » national des salles dites grand Salon, galerie d'Apollon et » salon des Sept-Cheminées. » M. Félix Duban, chargé de la direction de ces travaux, entreprit aussitôt la restauration de la galerie d'Apollon, et, grâce à son activité, ce qu'en deux siècles on avait tant de fois commencé, fut achevé dans le cours de deux années. La muraille, lézardée du haut en bas, fut en partie reconstruite. La toiture dut être refaite, ce qui obligea d'abord à démonter, dans leurs moindres détails, toutes les parties peintes et sculptées de l'immense voûte. M. Duban restaura l'extérieur en prenant pour modèle une gravure précieuse de Jean Marot, qui représente la galerie et son élégant fronton dans leur état antérieur aux modifications que lui avait fait subir Lebrun. M. Cavelier, auteur de la Pénélope endormie, a sculpté à ce fronton la figure de la Renommée, que l'on voyait dans l'estampe de Marot, assise entre deux termes. Intérieurement, M. Popleton a nettoyé et retouché les peintures d'histoire, et particulièrement les compositions de Lebrun, représentant le Soir, la Nuit et le triomphe de Neptune et d'Amphitrite. M. Guichard a peint la voussure du triomphe de la Terre, d'après le dessin de Lebrun; M. C. L. Muller a exécuté,

(1) C'est le balcon d'où une tradition suppose que Charles IX aurait tiré sur les protestants pendant la nuit de la Saint-Barthélemy. Or il appartient à l'étage qui n'existait pas à cette époque, et qui a couvert la terrasse seulement sous Henri IV. La tradition, pour se défendre, doit donc descendre à une des fenêtres du rez-de-chaussée.

(2) Sauval écrivait cette partie de son livre vers le milieu du dix-septième siècle.

d'après une gravure de Saint-André, un cartouche nouveau de l'Aurore sur son char. Le soin de restaurer et de compléter les arabesques, les fruits, les figurines, a été confié à MM. Arbant, Dieterle, Derchy, Duvieux, Fouquet, Haumont, Durier et de Ternante. Mais l'œuvre principale de la peinture devait être de remplir, au milieu de la voûte, un immense cartouche long de 24 pieds sur 22. C'était là que Lebrun voulait figurer Apollon et toute la gloire. Ce beau cadre fut réservé au pinceau poétique de M. Eugène Delacroix, et on a ainsi donné à ce grand artiste l'occasion de déployer, dans tout son éclat, cette imagination hardie qui avait déjà si noblement décoré les voûtes des bibliothèques de la Chambre des députés et de la Chambre des pairs. Les visiteurs, après avoir admiré les belles proportions de la galerie et ses riches décorations, s'arrêtent longtemps sous cet immense tableau dont le sujet est *Apollon vainqueur du serpent Python*. Voici l'explication que M. Delacroix lui-même a donnée de son œuvre : « Le dieu, monté sur son char, a déjà lancé une partie de ses traits; Diane, sa sœur, volant à sa suite, lui présente son carquois. Déjà, percé par les flèches du dieu de la chaleur et de la vie, le monstre sanglant se tord en exhalant dans une vapeur enflammée les restes de sa vie et de sa rage impuissante. Les eaux du déluge commencent à tarir, et déposent sur les sommets des montagnes, ou entraînent avec elles les cadavres des hommes et des animaux. Les dieux se sont indignés de voir la terre abandonnée à des monstres difformes, produits impurs du limon. Ils se sont armés comme Apollon. Minerve, Mercure, s'élancent pour les exterminer en attendant que la sagesse éternelle repeuple la solitude de l'univers. Hercule les écrase de sa massue; Vulcain, le dieu du feu, chasse devant lui la nuit et les vapeurs impures, tandis que Borée et les Zéphyrs sèchent les eaux de leur souffle, et achèvent de dissiper les nuages. Les Nymphes des fleuves et des rivières ont retrouvé leur lit de roseaux et leur urne encore souillée par la fange et par les débris. Des divinités plus timides contemplent, à l'écart, ce combat des dieux et des éléments. Cependant, du haut des cieux, la Victoire descend pour couronner Apollon vainqueur; et Iris, la messagère des dieux, déploie dans les airs son écharpe, symbole du triomphe de la lumière sur les ténèbres et sur la révolte des eaux. »

» La galerie d'Apollon nous est enfin rendue, a dit un de nos collaborateurs (1), plus belle qu'elle ne l'a jamais été.... Jamais monument n'a réuni les efforts de plus d'artistes renommés; jamais achèvement d'édifice ne fut plus long, plus traversé, plus dispendieux, plus hâté, plus abandonné, frappé de plus d'accidents, menacé de plus immédiate destruction; jamais appartement ne fut voué à des usages plus divers, et définitivement restauré avec plus de science et de goût. »

(1) *Notice historique et descriptive sur la galerie d'Apollon au Louvre*, par Ph. de Chennevières. Paris, 1851.

FRANÇOIS SNYDERS.

On a peu de renseignements sur la vie de François Snyders, que les écrivains flamands et hollandais nomment aussi Snyers. Les anciens biographes des Pays-Bas sont, en général, d'un laconisme désespérant; il leur suffit de donner quelques dates, de noter quelques faits principaux : les sentiments, le caractère moral des artistes, les détails de leur existence, les joies, les douleurs qu'ils ont éprouvées ne semblent guère les intéresser; ils ne nous apprennent rien à cet égard. Mais ils décorent toutes leurs notices de portraits excellents; lorsqu'ils ont donné l'image d'un peintre, ils sont satisfaits et paraissent oublier que cet homme d'élite avait une conformation intellectuelle plus utile à connaître pour l'historien que sa taille et son visage.

François Snyders vint au monde à Anvers en 1579, deux années seulement après Rubens. En 1593 il étudiait dans l'atelier de Pierre Breughel; mais il alla plus tard prendre les leçons de Henri van Balen. Sa réception, comme franc-maître de l'Académie de Saint-Luc, date de 1602 (1). Il ne tarda pas à se trouver en rapport avec son puissant compatriote Rubens. Les deux artistes conçurent l'un pour l'autre une vive amitié, que rien ne troubla par la suite. Ils travaillaient fréquemment ensemble : François mêlait des animaux et des fleurs aux compositions de Rubens; Pierre-Paul jetait de vigoureux personnages dans les chasses épiques de Snyders. Plusieurs chiens de la *Galerie du Luxembourg* font honneur au pinceau du dernier. Quand le prince de l'école flamande sentit que sa fin approchait, il écrivit son testament et chargea son collaborateur de présider à la vente de ses tableaux avec Jean Wildens et Moeremans.

On a prétendu que Snyders avait été en Italie, et n'avait définitivement choisi le genre où il s'est illustré qu'après avoir vu les toiles de Benedetto Castiglione. Mais c'est là une de ces erreurs qu'on semble accumuler à plaisir dans l'histoire des beaux-arts pour la défigurer. Snyders avait trente-sept ans lorsque le peintre méridional vint au monde; il n'aurait donc pu l'imiter avant l'âge de soixante ans. Or, à cette époque, il avait depuis longtemps formé sa manière et produit des chefs-d'œuvre. L'archiduc Albert, gouverneur des Pays-Bas espagnols, le nomma premier peintre de sa cour; il lui demanda plusieurs grandes compositions qu'il voulait offrir à Philippe III, et qui ornent encore maintenant le vieux palais de Buen-Retiro. L'archiduc d'Autriche, Léopold Guillaume, lui montra aussi une faveur toute particulière. Jordaens ne s'accordait pas moins bien avec lui que leur chef d'atelier; de sorte qu'ils firent souvent des tableaux en commun. M. Balkéma prétend que la même association eut lieu entre lui et Martin de Vos; mais ce dernier mourut en 1603, lorsque le talent de Snyders était à peine formé. Le peintre d'animaux termina lui-même sa carrière en 1657, âgé de soixante-dix-huit ans. On croit qu'il fut le maître de Pierre Boel.

Nulle part les animaux n'ont dû fixer l'attention des artistes d'une manière aussi prompte et aussi vive que dans les Pays-Bas. La campagne n'a point de grandes lignes qui attirent la vue, de grands effets qui enchantent l'imagination. Ses vastes plaines présentent deux sortes d'aspects : les unes, couvertes de terres labourables, sont lentement sillonnées par la charrue que traînent des bœufs flegmatiques; l'âne y trotte sous son fardeau, le chien y jappe derrière son maître, des moutons parquent dans les éteules quand viennent les moites journées de l'automne. Les animaux occupent une place considérable au milieu de ces uniformes paysages; ils ont plus d'importance encore et fixent plus sûrement les regards au milieu des prés sans fin qui envahissent le reste du sol. Là les taureaux, les bœufs, les vaches, les moutons et les chèvres broutent par milliers une herbe épaisse entremêlée de joncs et de roseaux; des chiens nombreux les surveillent. Quelque part que l'on aille, on voit les troupeaux manger, ruminer ou dormir; on entend résonner leurs clochettes, dont les notes variées forment une espèce de mélodie pastorale. Des bandes d'oies, de canards sauvages s'abattent sur les étangs; les grues traversent en longues files le ciel brumeux, et la cigogne familière rôde sans crainte parmi le bétail indolent. On croirait donc volontiers que la peinture d'animaux a dû naître et se développer de bonne heure dans les Pays-Bas. Les œuvres de Jean van Eyck offrent sans doute, à l'origine même de l'école flamande, un talent précoce pour reproduire ces calmes enfants de la nature; mais ils ne paraissent sur ses tableaux que comme des accessoires fort secondaires. Comme sujets isolés, ayant une valeur intrinsèque, ils furent les derniers modèles que l'on imita. Dans la seconde moitié du seizième siècle, un seul artiste, François Pourbus, né en 1540, avait pris cette direction depuis les

(1) Cette date et l'indication du premier maître de François, que ne donne aucun biographe, se trouvent dans le *Liggere*, ou Registre de la corporation de Saint-Luc, commencé en 1453.

débuts de l'art flamand ; encore ne se fit-il point du nouveau genre une spécialité exclusive ; le portrait et l'histoire ne l'occupaient pas moins. Cependant, comme la peinture des animaux le distinguait surtout de ses contemporains, son épitaphe ne mentionne que l'adresse avec laquelle il copiait les formes des bêtes. J'ignore, au surplus, ce qu'étaient ses toiles ; les galeries publiques de l'Europe n'en possèdent aucune. Pour Hoefnaghel, qui date de la même époque, il ornait les manuscrits d'images scientifiques, et l'on ne peut guère le classer au nombre des peintres proprement dits.

L'ardeur avec laquelle la noblesse se livrait à la chasse, aurait dû favoriser aussi le prompt développement de la peinture d'animaux. Les chasses sont la partie la plus intéressante du genre ; elles en constituent la forme héroïque. Les seigneurs

Portrait de François Snyders, d'après l'eau-forte de Van-Dyck. — Dessin de Chevignard.

achetaient beaucoup de tableaux pour décorer leurs hôtels : reproduire les scènes de leur divertissement principal était un moyen sûr de frapper leur imagination. Toutes ces causes échouèrent cependant : le paysage, les marines, les intérieurs, les sujets grotesques furent habilement traités avant que les animaux obtinssent le même honneur. Ce fait remarquable demande une explication ; la voici. D'une part, les animaux sont le plus ingrat de tous les sujets, celui qui prête le moins au talent de l'artiste. Les sites charmants ou terribles de la nature, la mer calme ou bouleversée par la tempête, l'intérieur des églises, des châteaux, des maisons, les plantes et les fleurs ont un charme poétique, offrent des ressources de lignes, d'agencement, de coloris que l'on ne trouve point dans les bêtes. Ils rappellent d'agréables souvenirs et font naître de douces rêveries ; les images provoquent en nous les mêmes sentiments que leurs originaux. Les bœufs,

les vaches, les moutons ne nous émeuvent point ; ils éveillent par eux-mêmes, indépendamment de l'exécution, un faible intérêt. Les ours, les sangliers, les loups, les cerfs, luttant contre une meute, n'ont qu'un attrait dramatique de second ordre. Il faut donc que le peintre dispose de tous ses moyens ; il faut que l'artiste possède une grande habileté pour que ces motifs deviennent des sujets de tableaux et produisent de l'effet. Sans une adresse consommée, ils n'obtiendront pas un coup d'œil ; il faut aussi que l'amour, la connaissance de l'art soient parvenus très-loin, et que le spectateur, l'acheteur puissent apprécier le mérite du travail technique en dehors de tout plaisir intellectuel ou moral. Les animaux n'éveillent même que d'une façon détournée le sentiment de la vie champêtre ; voilà pourquoi ce genre ne s'est constitué et développé qu'après tous les autres.

Il est certainement curieux que Breughel de Velours, Rubens, Snyders, venus au monde dans un laps de quatre ans (1575-77-79), à une époque si avancée de l'art, aient, les premiers, peint les animaux d'une manière supérieure, au moins dans les Pays-Bas (1) ; car les œuvres détruites de François Pourbus n'auraient sans doute point soutenu la comparaison avec leurs toiles. Lequel des trois donna l'exemple aux autres ? Ils étaient amis, se voyaient constamment ; l'impulsion a dû venir de l'un d'eux. L'absence de documents nous empêche de résoudre cette question importante ; nous attribuerions volontiers l'initiative au génie créateur de Rubens, mais nous ne pourrions appuyer cette opinion sur aucune preuve.

Combat d'ours et de chiens, par François Snyders. — Dessin de Freeman

Quoi qu'il en soit, le talent de Snyders et celui de Pierre-Paul s'identifièrent tellement que Campo Weyermann regardait comme les meilleurs ouvrages de l'un et de l'autre ceux qu'ils ont exécutés ensemble. C'est une hyperbole inadmissible, mais elle exprime vivement l'heureux accord de ces deux imaginations fraternelles. Les toiles de Snyders possèdent les mêmes qualités que celles de Rubens ; c'est la même richesse de lignes, la même fougue d'exécution, la même ampleur de travail, les mêmes procédés de coloris. Nous devons dire toutefois que, sous ce dernier rapport, il ne nous semble pas l'égal de Rubens ; se couleur est plus terne ou plus sèche, moins forte et moins harmonieuse ; il n'en ménageait pas aussi habilement les transitions.

De tous les peintres d'animaux, c'est Snyders qui a donné à son style le plus grand caractère. La noble tournure, l'héroïque vigueur que l'on admire dans les personnages, dans les compositions du chef de l'école anversoise, on les retrouve dans les toiles de son ami ; elles ont jusqu'aux dimensions des tableaux d'histoire, et, considérées de loin, avant qu'on ait pu en distingner le sujet, elles présentent la même physionomie. Les animaux de Snyders combattent avec une ardeur toute chevaleresque ; il semble qu'eux aussi pensent à la gloire. Comme leurs yeux étincellent de fureur ! comme leurs muscles sont tendus, et quel acharnement expriment leurs attitudes ! Ils se mordent, s'étouffent, s'écrasent, se déchirent de la manière la plus impitoyable ; le sang coule, les entrailles sortent de l'abdomen, les chairs entr'ouvertes palpitent, les membres rompus ne tiennent ensemble qu'au moyen de la peau : les hommes ne feraient pas mieux.

Les compositions de Snyders sont très-variées. Il débuta par peindre des fleurs, des fruits, des scènes de genre, et plus tard revint fréquemment à ces sortes d'ouvrages. Tantôt il aborde des sujets tranquilles : les animaux entrant dans l'arche, le paradis terrestre, la création des quadrupèdes et des

(1) Jacopo da Ponte, surnommé le Bassan, du lieu de sa naissance, les avait précedés, puisqu'il vit le jour en 1510. Le Bassan toutefois n'a pas peint, que je sache, des animaux séparés. Sa manière rentre, en conséquence, dans celle de Beukelaer, de Pierre Breughel et de plusieurs autres Flamands, nés avant lui ou vers la même date.

oiseaux; ici l'on voit un intérieur de cuisine où des provisions de toute espèce surchargent les tables, pendent aux solives, le long des murs; là c'est un marchand de poissons qui étale devant nous les hôtes brillants de la mer et des fleuves; plus loin une marchande de gibier dispose savamment les objets de son commerce, depuis le chevreuil jusqu'au tétras et à la gélinotte. Tantôt Snyders prend pour thèmes de dramatiques épisodes : deux ours, par exemple, luttent avec désespoir contre une meute de chiens; un hippopotame se défendant au milieu des roseaux, ouvre une gueule monstrueuse armée à la fois de crocs et de pointes menaçantes; un lion et un tigre se roulent dans la poussière, l'œil sanglant, les mâchoires contractées, exprimant par mille indices leur rage et leur douleur. Voici maintenant deux chiens qui convoitent un os; leurs mines féroces, leurs yeux pleins de colère, leurs lèvres plissées et retroussées, leurs dents à nu, ont toute l'animation, toute la vérité de la nature. C'est le drame vulgaire après la haute tragédie.

Le portrait à l'eau-forte de Snyders, par Van-Dyck, est regardé avec justice comme le meilleur de tous ceux que le grand peintre a dessinés sur le cuivre. Cette estampe, à défaut de renseignements écrits, prouve que les deux artistes vécurent dans l'intimité; elle devint plus tard, sous le burin de Jacques Neefs, une gravure achevée.

Snyders a lui-même publié seize eaux-fortes de diverses grandeurs, représentant des animaux, où l'on retrouve les qualités ordinaires de sa peinture; les amateurs en font grand cas, mais elles sont d'une extrême rareté. Jean Zaal et Réveil ont aussi gravé quelques tableaux du fameux Anversois.

LE MÉMORIAL DE FAMILLE.

Suite. — Voy. p. 65, 78, 102, 118, 149, 189, 194, 218, 230, 238, 258, 270, 278.

§ 7. *Ce que coûte la prospérité. — Histoire d'un portrait mal encadré. — Les économies de ceux qui ne veulent se priver de rien. — Une leçon d'amitié. — Ce que de vieux meubles peuvent apprendre.*

De nouvelles acquisitions du comte de Noirtiers et plusieurs riches clientèles obtenues par son entremise, avaient accru notre aisance d'année en année. J'avais eu besoin d'un cabriolet pour mes courses à la campagne, et par suite il avait fallu gager un domestique, louer une remise et une écurie. Nous ajoutions chaque mois à notre logement quelque meuble ou quelque ornement; enfin nous nous aperçûmes qu'il avait mille incommodités jusqu'alors inaperçues. Le quartier était pauvre, la maison de médiocre apparence, l'escalier obscur et le jardin trop rétréci. Après de longues hésitations, nous parlâmes de le quitter pour aller habiter la ville neuve.

L'affaire fut délibérée en conseil de famille. Madame Roubert parla contre le projet; elle prétendit qu'avec les nouvelles pièces jointes à notre appartement, nous devions nous trouver suffisamment au large; que deux déménagements équivalaient à un incendie, et que le vieux meuble déplacé se transformait, le plus souvent, en planches vermoulues et en clous rouillés.

— De mon temps, dit-elle, on naissait, on vivait et on mourait sous le même toit, sans s'inquiéter du changement de fortune; l'argent acquis était placé en terres, ou dans le commerce; on ne l'employait pas à s'acheter des infirmités sous le nom d'habitudes, et personne n'était assez douillet pour ne pouvoir dormir dans le lit de son père : aussi les familles se continuaient; les logis, au lieu de se désigner par un numéro, se désignaient par un nom; chaque rue formait un grande famille où l'on se connaissait de père en fils, et les villes n'étaient pas, comme aujourd'hui, des auberges dans lesquelles les voisins se succèdent sans se connaître.

Je voulus défendre le présent en expliquant à la tante de Marcelle les avantages de cette mobilité moderne qui travaillait à une grande unité, et ne détruisait les associations particulières qu'au profit de la sociabilité générale.

— Tout ce que vous voudrez, répliqua madame Roubert, qui interrompit mes développements humanitaires; mais il n'en est pas moins vrai que maintenant vous voulez manger le gibier dès qu'il est pris! on n'aime plus à faire de provisions. Il semble, cher ami, que votre génération soit en chambre garnie sur la terre du bon Dieu; dès que les revenus augmentent, on change d'hôtel. Voyez vous-même, qui êtes un des plus raisonnables. Hier le logement vous suffisait; aujourd'hui voilà qu'il vous serre les coudes; on dirait que la prospérité est une hydropisie et qu'elle fait grossir; là où vous vous trouviez à l'aise, vous ne pouvez plus vous retourner.

Marcelle s'efforça, à son tour, de justifier notre changement; elle prouva à sa tante que les conditions avaient cessé d'être les mêmes. Les enfants grandissaient, des affaires plus étendues me créaient de nouvelles obligations; tout devait d'ailleurs se borner à un déplacement, et nous ne voulions rien changer à notre vie.

Mon père, jusqu'alors étranger au débat, l'interrompit par un sourire.

— Ne croyez pas cela, ma fille, dit-il à Marcelle; chaque lieu a son atmosphère qu'on ne peut emporter avec soi; quiconque prend d'autres habitudes se transforme lui-même.

— Mais au moins peut-il conserver ses affections?

— Pourvu qu'elles fassent partie de sa vie nouvelle.

— Quoi! vous pensez que l'inégalité des positions sépare les cœurs.

— Comme la différence des langages sépare les esprits! Là où les joies et les peines ne sont plus communes, les épanchements doivent bientôt cesser. Le moyen d'être ami quand on ne peut espérer ou se plaindre ensemble, quand les préoccupations de chaque instant vous séparent, quand le roi rêve à sa couronne et le berger à son troupeau! La parité des besoins est la première condition pour le mariage des âmes; tout homme qui déménage sa vie laisse forcément derrière lui, avec ses vieilles habitudes, ses vieilles amitiés.

Malgré mon respect pour la sagesse de mon père, je ne voulus point croire à ses prévisions. Quelle que fût ma nouvelle demeure, j'étais certain de conserver pour la famille Hubert la même affection que par le passé. Un voisinage moins prochain pouvait rendre nos relations plus rares, mais elles resteraient certainement aussi amicales et aussi familières.

Cependant à l'annonce de notre départ, Justin et sa femme ne purent retenir une exclamation douloureuse.

— Je m'y attendais, dit le premier; mais je repoussais toujours cette pensée comme la menace d'un malheur qu'on ne peut éviter.

Laure, saisie et muette, serrait sa fille contre ses genoux en nous regardant des larmes dans les yeux! Marcelle jeta un bras autour de son cou, tandis que je prenais la main de Justin, et nous répétâmes à l'envi tout ce qui pouvait leur rendre cette séparation moins pénible.

Ils se prêtèrent à nos consolations avec une tendresse souriante. Ames toujours sereines, l'une échappait à l'amertume par la force, l'autre par la soumission. Après la première expression de regret que leur avait arrachée la surprise, ils ne montrèrent ni tristesse ni dépit; mais se mettant à l'unisson de nos préoccupations nouvelles, ils écoutèrent avec intérêt toutes nos confidences, discutèrent avec nous nos projets, et s'associèrent franchement à cet entrain joyeux et un peu bruyant, qui accompagne toute réussite.

L'heure du déménagement venue, madame Hubert aida

Marcelle à remplir les malles et à faire les paquets, pendant que Justin se chargea de ma bibliothèque qui, grâce à lui, arriva intacte dans notre nouvelle demeure.

C'était une maison récemment bâtie dont l'élégance et le confort nous avaient d'abord séduits, mais ne tarda point à nous embarrasser. Notre modeste ménage transporté dans le charmant logis y produisit l'effet d'une verrue sur un beau visage; il y avait entre le cadre et le tableau un désaccord dont l'œil de madame Roubert lui-même fut choqué.

— Dieu me pardonne! votre ameublement gâte tout, dit-elle; c'est comme une guenille à un balcon doré. Si vous avez le moindre sentiment du beau, vous jetterez votre mobilier par les fenêtres.

Sans accepter l'expédient, nous reconnûmes qu'il fallait se résigner à un sacrifice, et, après avoir consulté nos ressources, nous nous décidâmes à vendre notre ménage.

Les Hubert en achetèrent une partie, pour avoir, disaient-ils, des souvenirs de notre chère intimité. Tout n'allait point, en effet, se borner, comme nous l'avions cru, à une perte de voisinage. Au moment où nous prenions possession de notre nouveau logement, Justin était nommé, avec un faible avancement, à un nouvel emploi qui le forçait à quitter le pays. Il devait habiter un bourg de peu d'importance dans un canton éloigné, sans espoir d'en sortir de longtemps.

La séparation fut cruelle, bien qu'adoucie par la résignation des deux exilés. On pleura et l'on promit de s'écrire souvent. A vrai dire, je perdais avec Justin un grand exemple, en même temps qu'un excellent ami; son indifférence pour les jouissances inférieures de la vie m'empêchait de me baisser vers elles; pour continuer à lui parler et à le comprendre, j'étais forcé de me tenir à son niveau.

Ces adieux avaient retardé l'installation de notre nouveau ménage; nos amis partis, il fallut s'en occuper.

La vente du vieux mobilier avait produit peu de chose; mais, en revanche, l'achat de celui qui devait le remplacer nous coûta fort cher. Marcelle apporta dans ses acquisitions le goût distingué qu'elle mettait dans tout. Commentant à sa manière la maxime de Platon, que *le beau est le reflet du bon*, elle choisit ce qu'elle put trouver de plus élégant et de plus ingénieux. A la vue des mémoires, je fus un peu effrayé; mais elle me prouva que l'excellent n'était jamais trop cher, et je compris que nous nous ruinions par économie!

Au reste, notre maison se trouva charmante. Le peu de vieux meubles conservés avaient été ensevelis dans les coins les plus sombres, ou cachés derrière leurs brillants successeurs. Ce n'était partout que mousselines, damas, velours, torsades! Marcelle s'ébattait au milieu de tout cela avec l'aisance gracieuse que savent mettre les femmes à s'établir dans le luxe; on eût dit qu'elle avait toujours frôlé la soie et ne s'était jamais promenée que sur des tapis d'Aubusson.

Quant à moi, j'étais singulièrement embarrassé. Tout ce qui m'entourait avait une splendeur qui m'imposait. Puis il fallait se rappeler les consignes données par la gouvernante du palais. Défense d'appuyer les pieds aux barreaux des siéges; défense de déposer son chapeau sur la table de citronnier; défense d'oublier un livre sur le canapé de velours; défense de s'asseoir sur la chauffeuse dont les élastiques étaient trop faibles pour mon poids; défense de toucher par distraction aux glands des rideaux dont j'effilais, disait-on, les franges...; défense... défense.... défense. Je ne lisais que ce mot contre les murs, sur les meubles, à ma tête, à mes pieds! Oh! combien je regrettais mon vieux fauteuil de cuir éraillé dont je pouvais, aux heures de méditations, arracher impunément le crin par quelque accroc béant! Quels soupirs en resongeant à ma petite table de sapin que mon canif entaillait en liberté quand l'esprit rebelle faisait attendre ses réponses! Cependant je finis par m'accoutumer à ces gênantes délices. Si l'indépendance y perdait quelque chose, en revanche le regard se plaisait dans ces somptuosités charmantes. Peu à peu, je ne sais quelle insensible ivresse vous gonflait le cœur; on se sentait fier de ce luxe, on se savait gré d'être entouré de tant de velours et de clous dorés, on en avait beaucoup meilleure opinion de soi et un peu plus mauvaise opinion des autres.

Bien entendu que cela ne vint pas tout de suite, mais par imperceptibles doses, sans qu'on s'en aperçût. La vanité ressemble aux miasmes des maremmes; on respire son poison sous un ciel aussi bleu que le saphir, et dans une brise qui semble n'apporter que des parfums!

La suite à une autre livraison.

RECHERCHES HISTORIQUES SUR LES ENSEIGNES.

STRASBOURG.

Fin. — Voy. p. 203.

L'enseigne de la « Brasserie du Géant, » dans la Krutenau, représente Goliath armé de pied en cap, et le petit David lançant la pierre avec sa fronde. L'inscription explicative, en rimes barbares allemandes, avertit le lecteur que l'homme doit mettre toute sa confiance en Dieu et ne pas trop se fier à ses propres forces.

Au siècle dernier, l'administration de Strasbourg a traduit littéralement en français un grand nombre de noms propres allemands qui avaient été appliqués à des rues, et par là elle en a fait perdre l'origine. C'est ainsi que l'on a transformé Kalbsgasse en rue des Veaux, Saltzmanngasse en rue de l'Homme-de-Sel, Linsenfelsergasse en rue des Lentilles, Hammannsgasse en rue de l'Hameçon, etc. On peut se faire une idée des erreurs qui résultent de cette sorte de traduction en songeant que, suivant cet exemple, on pourrait, dans quelques siècles, traduire quai Kellermann en quai de l'Homme-à-la-Cave, place Kleber en place du Colleur, etc. On n'aurait point dû oublier que les Kalw ou Kalb étaient une ancienne famille noble de Strasbourg, qui dota cette ville d'un hôpital; que les Saltzmann illustrèrent l'ancienne université; et que les Lindenfels étaient une ancienne famille patricienne qui donna quelques ammeistres à la république, de même que les généraux Kleber et Kellermann, enfants de Strasbourg, l'illustrèrent par les armes.

Un homme en armure complète orne encore une maison de construction moderne: c'était l'enseigne d'un marchand de fer; elle donne son nom à une petite place au débouché de la place Kleber, vers l'ouest. En 1308, cette place était connue sous le nom de *zu den Kappellinden*, sans doute à cause d'un groupe de tilleuls qui l'ombrageait. D'un côté s'y adossait l'ancien couvent des Cordeliers ou frères déchaussés, et un petit pont (petit pont de la Boucherie) franchissait un ancien fossé de fortification du nom de Gerber ou Rindsläter Graben (fossé des Tanneurs). Au delà de ce petit pont est une auberge à l'enseigne de la Haute-Montée. A l'époque ci-dessus désignée, elle était une des curies où la noblesse de la basse Alsace se réunissait habituellement dans de bruyants festins après ses excursions guerrières.

Quoique Strasbourg fût dès ce temps ville libre impériale, le gouvernement strasbourgeois était tout entier entre les mains de la noblesse. Les exactions, les brutalités et tribulations de tout genre auxquelles la population plébéienne était en butte, et dont les annales de ces temps contiennent de si nombreux exemples, firent naître chez elle le désir ardent de secouer le joug. Peut-être aussi fut-elle excitée par l'exemple des trois cantons suisses, Schwytz, Uri et Unterwalden. Quoi qu'il en soit, le 31 juillet 1308, un grand nombre d'hommes des métiers et des diverses classes ouvrières se trouvaient réunis dans leurs poêles des corporations. Là, les brocs de vin en main, les têtes échauffées, les cœurs irrités, animés par de violents discours contre les patriciens, et surtout contre le stædtmeistre Nicolas Zorn, homme sévère et altier, ils se déterminèrent à l'action. Ils s'arment, se rangent sous leurs bannières, et se portent contre la curie de la

Haute-Montée, où résidait, au milieu des siens, celui dont ils avaient l'intention de se venger. Cette troupe ameutée arrive au bas de la place des Cordeliers, aujourd'hui place d'Armes ou place Kleber, vers le pont au dehors d'une antique tour qui formait porte, et connue sous le nom de tour des Pfennings (1); elle traverse ce pont démantelé; elle se dirige alors vers l'autre passage, derrière le couvent des Cordeliers, vis-à-vis de la curie; là elle rencontre ses adversaires qui l'attendent de pied ferme, en armure, le casque sur le front, le glaive et la lance des combats en main. La rencontre fut rude et acharnée; mais lorsque vingt-six des plébéiens eurent mordu la poussière, les autres prirent la fuite, et un grand nombre d'entre eux furent incarcérés et bannis de la ville.

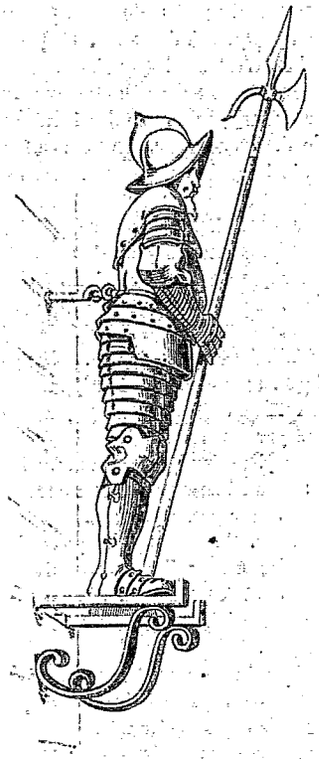
Cette tentative d'insurrection ne fut pas la dernière. En 1332, une occasion plus favorable se présenta, et le peuple parvint alors, par une révolution complète, à la souveraineté dans l'administration. Depuis cette époque jusqu'en 1790, où Strasbourg fondit sa propre souveraineté et son administration dans celles de la France, les métiers et les plébéiens firent siéger vingt membres dans le sénat, tandis que la noblesse n'y fut plus représentée que par dix, et, à diverses époques, par un plus petit nombre encore.

« L'Homme de fer » désigne la place où eut lieu le premier essai d'émancipation.

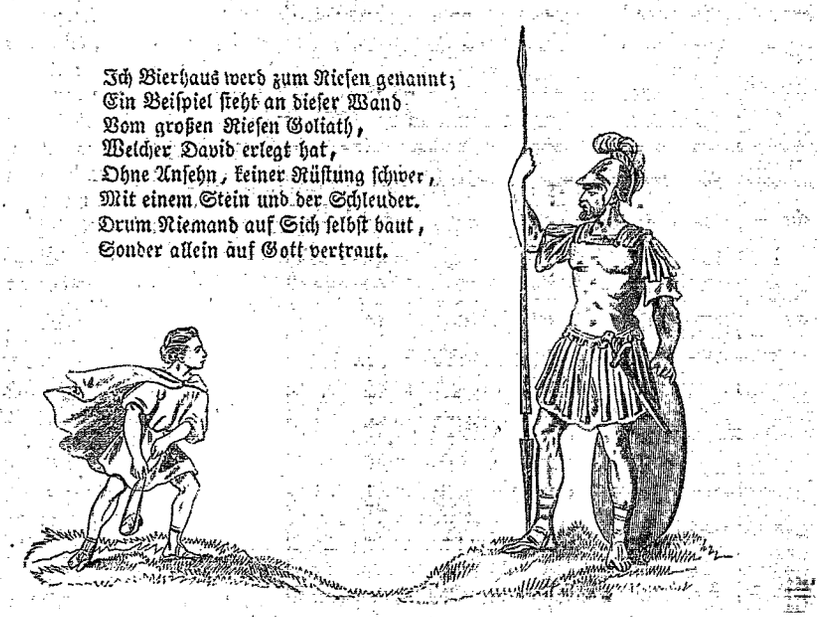
Parmi les enseignes qui doivent leur origine aux souvenirs anecdotiques, on remarque celle du « Renard prêchant aux canards. »

Un pêcheur logeant sur les bords du canal qui réunit le Rhin à l'Ill était plus riche d'enfants que de fortune sonnante. Il avait beau jeter ses filets : les goujons qu'il retirait de l'eau, et par ci par là quelques perches ou brochets, suf-

ANCIENNES ENSEIGNES DE STRASBOURG.



A l'Homme de fer.



David et Goliath.

Aux sept Souabes.

Au Renard prêchant.

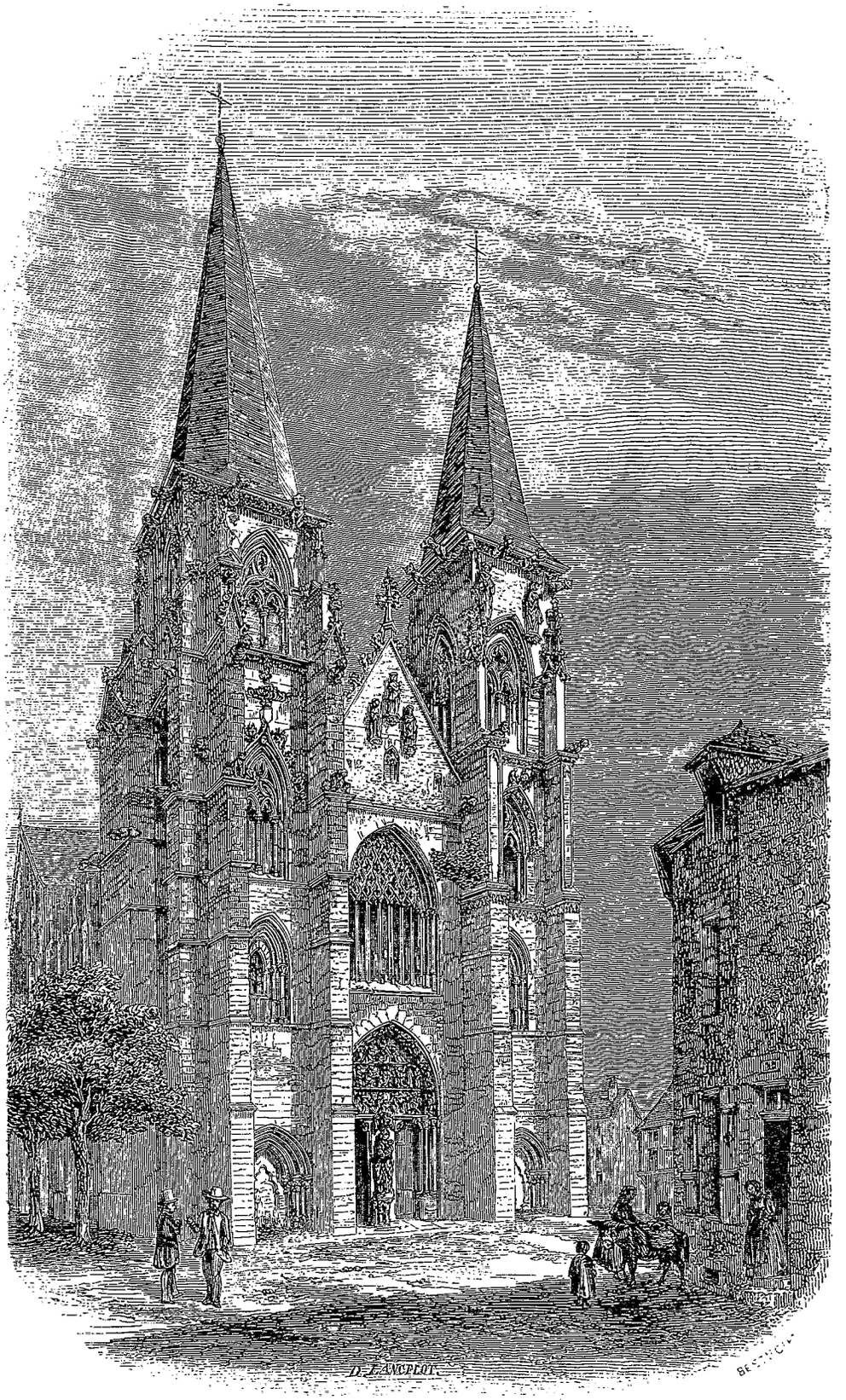
fisaient à peine au strict nécessaire de la famille, et il n'y avait pas à penser à lui servir le dimanche un rôti doré; pour elle, le maigre était toute l'année à l'ordre du jour. Or, voyant tous les jours un troupeau de beaux canards bien blancs, bien propres, bien gras, qui appartenaient à un riche voisin, faire leurs ébats dans les eaux devant sa maison, le pauvre diable, le cœur navré, fit de dangereuses réflexions sur la capricieuse disproportion des fortunes d'ici-bas. Sa conscience était assez élastique, et sa logique ne l'était pas moins. Il se dit un jour : « Ces canards enlèvent les poissons qui devraient être la proie de mes filets; s'ils sont ma propriété, pourquoi ne les prendrais-je pas au fond de leur estomac? » Pour y parvenir, il attacha, de grand matin, de petits morceaux de lard à des ficelles attachées au fond du canot, et quand les canards voraces y mordaient, il les retirait avec le poisson qu'ils avaient englouti. Depuis cette découverte, la table du pauvre pêcheur était souvent garnie d'une pièce savoureuse qui faisait les délices des siens, et dont sa femme ramassait avec soin le tendre duvet pour les lits de ses enfants. Mais le troupeau de la gent volatile diminuait ainsi sensiblement : le riche voisin se mit aux aguets et surprit le pêcheur en flagrant délit. La justice intervint et trouva à redire à cette manière de pêcher les goujons dans l'estomac des canards : le pêcheur fut condamné. Un de ses amis, pauvre peintre, lui vint en aide, et peignit l'enseigne du « Renard prêchant aux canards, » qui fit une sorte de réputation à la maison : on venait, le dimanche, s'y régaler de friture (1).

(1) Elle reçut ce nom parce qu'elle était le siége de la recette et contenait dans ses étages voûtés le trésor de la ville.

(1) Nous devons ces articles à l'obligeance de M. F. Piton, de Strasbourg.

MOUZON

(Département des Ardennes).



Vue de l'église de Mouzon. — Dessin de Lancelot.

Le canton dont Mouzon est le chef-lieu est arrosé par la Meuse et par la petite rivière de Chiers. Son territoire renferme, dans les vallées, d'excellentes terres d'alluvion et de magnifiques prairies, parmi lesquelles on cite celle de Douzy,

qui est la plus grande et la plus fertile. Le reste du sol est rocailleux, montueux et peu productif; quelques-unes des collines sont toutefois couvertes de vignes qui donnent un vin souvent supérieur à sa renommée. Un vieux proverbe ardennais parle de ce vin en termes peu flatteurs : « Dieu nous préserve de la justice d'Omont, du pain de Sapogne et du vin de Mouzon! » Les autres terres produisent du froment, du seigle, de l'avoine, un peu d'orge, et des foins d'excellente qualité. On rencontre aussi quelques bois.

On remarque dans ce canton, outre le chef-lieu, la vieille ville de Beaumont, fortifiée en 1182 par Guillaume « aux blanches mains, » archevêque de Reims, qui, pour y attirer la population, concéda à tous ceux qui s'y établissaient certaines franchises que l'on nomma Lois de Beaumont. Charles VII, roi de France, fit l'acquisition de Beaumont en même temps que celle de Mouzon, en 1379. Beaumont était aussi connu pour ses mesures, les plus grandes de toute la province de Champagne.

Douzy, sur le Chiers, donné à saint Remi par Clodoald, fils de Clodomir, resta la propriété des évêques de Reims jusqu'à Tilpin, qui en fit don à Charlemagne. Elle possédait alors un palais et un vaste parc. Au treizième siècle, le château fut fortifié et la ville entourée de murailles et de fossés. Il a été tenu à Douzy deux conciles, l'un en 871 et l'autre en 874.

Villiers, devant Mouzon, possédait autrefois un château fort que les Mouzonnais détruisirent en 1436, de peur de le voir tomber entre les mains des Liégeois qui inquiétaient le pays.

La châtellenie de Mouzon était effectivement très-étendue : elle enclavait dans son territoire la fameuse abbaye de Saint-Hubert, qui fait aujourd'hui partie du Luxembourg. Cette abbaye, fondée vers le huitième siècle par les rois de France, jouissait sous leur protection d'une sorte d'indépendance; elle ne témoignait guère de son vasselage que par une coutume bizarre qui subsista jusqu'en 1789. Tous les ans, vers le mois de juillet, l'abbé de Saint-Hubert envoyait au roi « six chiens de chasse courants et ses oiseaux de proie pour le vol. » L'usage voulait que ces chiens, ces oiseaux et les chasseurs qui les amenaient, fussent admis dans les appartements du roi par l'introducteur des ambassadeurs et le grand maître des cérémonies. En outre de la gratification qu'il donnait toujours aux deux conducteurs des animaux, le roi leur remettait cent écus pour être distribués en aumônes aux pauvres de Saint-Hubert.

Mouzon est citée dans les itinéraires romains sous le nom de *Mosomagus*, situé sur la voie de Reims à Trèves. Elle était la capitale d'une châtellenie qui appartint à l'évêché de Reims depuis saint Remi jusqu'en 1379. A cette dernière époque, elle passa à la couronne par échange avec Vesly-sur-Aisne. Le château de Mouzon fut brûlé par les Normands en 882 avec l'abbaye qui en dépendait. L'archevêque Hervé fit rétablir cette maison et y plaça des chanoines, auxquels on substitua dans la suite des bénédictins tirés de Thin-le-Moutier.

L'église, qui sert aujourd'hui de paroisse, est l'édifice religieux le plus important du département des Ardennes.

Ce monument, dont la fondation paraît dater du treizième ou du quatorzième siècle, est en effet très-remarquable par la date et la régularité de sa construction, par son ornementation, ses figures sculptées dans le portail et ses vitraux historiés. Le tympan est sculpté : les divers sujets, disposés sur trois étages, représentent l'histoire de la Vierge et les principaux événements de la vie de saint Victor. La voussure de la principale entrée du portail occidental est occupée par un cordon de douze anges. Cet édifice comptait autrefois trois tours; il n'en reste plus aujourd'hui que deux.

Mouzon possédait aussi un château dans lequel se trouvait une communauté de filles. Vingt-neuf villages ressortissaient à sa justice.

Indépendamment de la paroisse actuelle, il y avait une autre église sous l'invocation de Saint-Martin, et une troisième dédiée à Sainte-Geneviève et située dans le faubourg que la Meuse sépare de Mouzon. Il existait encore dans ce lieu un couvent de capucins, converti aujourd'hui en maison bourgeoise.

En 1248, les habitants de Mouzon firent la guerre à ceux de Bouillon et les battirent près de Villiers-Cernay. L'année suivante, leur ville fut assiégée par l'évêque de Liége, qui se retira à l'arrivée de l'armée de l'archevêque de Reims, protecteur des Mouzonnais. Pendant les guerres civiles du quinzième siècle, les habitants de Mouzon, tenant le parti de Charles VII, inquiétaient tellement les Rémois, qui étaient anglo-bourguignons, que ceux-ci demandèrent instamment une trêve en 1426. En 1521, Mouzon fut pris et incendié par les Impériaux. Deux ans après, la peste (on appelait alors de ce nom toutes les maladies contagieuses qui exerçaient des ravages considérables) y fit mourir près de deux mille personnes, plus de la moitié de la population. Cette ville fut encore prise et reprise plusieurs fois dans les guerres du milieu du dix-septième siècle.

Autrefois Mouzon faisait partie du gouvernement de Sedan. Ses fortifications ont été démolies en 1671. Il y avait primitivement une cour souveraine, et depuis 1633 il y eut un bailliage royal ressortissant au parlement de Metz.

Il s'est tenu à Mouzon trois conciles, en 948, 995 et 1187. Mouzon possédait un collége fondé en 1623 par un nommé Béchet. De 1810 à 1814, on avait établi dans cette ville le dépôt de mendicité du département. Elle possède encore un hospice assez considérable et quelques fabriques. M. de Neuflize avait fondé une grande filature et une fabrique de draps qui donnaient à Mouzon une certaine réputation industrielle.

Mouzon est la patrie du théologien Bauny, du jésuite Dorizy, et du médecin Massue.

SUR LES LETTRES DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

Fin. — Voy. p. 262.

La vie de madame de Sévigné se partageait, dans la solitude des Rochers, entre les promenades, les lectures, la prière : « Quand il me vient des madames du voisinage, je prends vitement mon ouvrage; je ne les trouve pas dignes de nos bois. Je les reconduis; la dame en croupe et le galant en selle s'en vont souper, et moi je vais me promener. Je veux penser à Dieu, je pense à vous; je veux dire mon chapelet, je rêve. Je trouve Pilois (le jardinier), je parle de trois ou quatre allées que je vais faire, et puis je reviens quand il fait du serein, de peur de vous déplaire. »

Après le souper, le fils de madame de Sévigné lisait tout haut quelque histoire ou même un roman; il se retirait à dix heures, et sa mère prolongeait seule la veillée jusqu'à minuit : « Voilà, dit-elle à madame de Grignan, la règle de notre couvent; il y a sur la porte : SAINTE LIBERTÉ. »

Cependant la marquise est quelquefois arrachée à sa retraite par le gouverneur de Bretagne, M. de Chaulnes, qui la comble d'amitiés et ne peut se passer d'elle à la tenue des états. Madame de Sévigné fait un tableau charmant de cette réunion de toute la gentilhommerie bretonne et des fêtes données par le gouverneur : « Toute la Bretagne est ici, écrit-elle; vous savez qu'il ne s'en échappe guère de Bretons; elle est toujours toute pleine : rien ne se répand, rien ne se perd, rien ne se déborde. »

Mais ces bruyantes réjouissances la fatiguent bien vite, et elle ajoute : « Je souhaite avec une grande passion d'être hors d'ici où l'on m'honore trop. Je suis extrêmement affamée de jeûne et de silence. Je n'ai pas beaucoup d'esprit; mais il me semble que je dépense ici ce que j'en ai en pièces de quatre sous, que je jette et que je dissipe à tort et à travers, et cela ne laisse pas de me ruiner. »

Puis viennent les anecdotes. D'abord celles relatives aux soulèvements des campagnes contre la gabelle. Les paysans, animés par la noblesse, ne comprennent point le mot, mais s'en sont fait un monstre qui excite chez eux une fureur effrayée. Ils croient retrouver l'épouvantable *machine royale* dans tout ce qui leur est nouveau et inconnu. Un curé de basse Bretagne ayant reçu une pendule de *France* (car c'est ainsi qu'ils disent, fait observer madame de Sévigné), ils se mirent tous à crier dans leur langage que c'était la gabelle, et ils voulaient l'anéantir; mais le curé, qui tenait à sa pendule, leur dit dans le même patois :

— Vous vous trompez, mes enfants; ce n'est point la gabelle, c'est le jubilé !

Et à ces mots, tous tombèrent à genoux.

Lorsque l'entreprise du roi d'Angleterre contre le prince d'Orange qui l'avait détrôné ralluma la guerre, il fallut songer à la défense des côtes, et le duc de Chaulnes organisa les Bretons en milice. Madame de Sévigné nous a conservé de plaisants détails sur cet essai militaire : « C'est une chose étrange, raconte-t-elle, que de voir mettre le chapeau à des gens qui n'ont jamais eu que des bonnets bleus sur la tête. Ils ne peuvent comprendre l'exercice, ni ce qu'on leur défend. Quand ils avaient leurs mousquets sur l'épaule et que M. de Chaulnes paraissait, ils voulaient le saluer : l'arme tombait d'un côté et le chapeau de l'autre. On leur dit qu'il ne faut point saluer, et, quand ils sont désarmés, s'ils voient passer M. de Chaulnes, ils enfoncent leurs chapeaux des deux mains et se gardent bien de le saluer. On leur a dit qu'il ne faut pas branler, ni aller et venir quand ils sont dans les rangs : ils se laissaient tous rouer l'autre jour par le carrosse de madame de Chaulnes, sans vouloir se retirer d'un seul pas, quoi qu'on pût leur dire. » Mais cette obéissance aveugle finit par tourner au profit de la discipline, et madame de Sévigné est tout étonnée, quelques semaines après, de voir ces milices manœuvrer comme de vieilles troupes. Elle reconnaît alors les gens dont Bertrand du Guesclin avait fait les meilleurs soldats de son temps.

Au total, les lettres de madame de Sévigné peuvent être rangées parmi nos monuments littéraires les plus précieux et nos plus riches mémoires historiques. On y trouve de tout, comme dans la conversation familière de ceux qui ont beaucoup vu, beaucoup pensé et beaucoup senti. En général, le ton en est gai, mais avec un accent de caresse qui attendrit cette gaieté. Sans s'arrêter jamais dans la mélancolie, madame de Sévigné la traverse par instants. Nous l'avons vue tressaillir à l'idée de la vieillesse et de la mort; elle s'attriste également parfois aux grandes disgrâces de la cour et devant l'imperfection « des anciens attachements, qui sont de vieux carrosses auxquels il y a toujours quelque chose à refaire. » Mais sa sérénité dissipe vite tous les nuages, et l'on sent, à travers toutes ces agitations décelant la faiblesse humaine, un caractère solide, une âme bien faite, et ce bon sens assaisonné qui est l'essence même de l'esprit français.

LES CHARLATANS A BAROCHE.

« A Baroche, dit le voyageur Tavernier (1), les Anglais ont un fort beau logis; et je me souviens qu'y arrivant un jour, en revenant d'Agra à Surate avec le président des Anglais, il vint aussitôt des charlatans lui demander s'il voulait qu'ils lui montrassent quelques tours de leur métier, ce qu'il eut la curiosité de voir. La première chose qu'ils firent fut d'allumer un grand feu, et de faire rougir des chaînes de fer dont ils s'entortillèrent le corps, faisant semblant qu'ils en ressentaient quelque douleur, mais n'en recevant au fond aucun dommage. Ensuite ils prirent un petit morceau de bois, et, l'ayant planté en terre, ils demandèrent à quelqu'un de la compagnie quel fruit il voulait avoir. On leur dit que l'on souhaitait des *mengues*, et alors un de ces charlatans, se couvrant d'un linceul, s'accroupit contre terre jusqu'à cinq ou six reprises. J'eus la curiosité de monter à une chambre pour voir d'en haut, par une ouverture du linceul, ce que cet homme faisait, et j'aperçus que, se coupant la chair sous les aisselles avec un rasoir, il frottait de son sang le morceau de bois (1). A chaque fois qu'il se relevait, le bois croissait à vue d'œil, et à la troisième il en sortit des branches avec des bourgeons; à la quatrième fois l'arbre fut couvert de feuilles, et à la cinquième on lui vit des fleurs. Le président des Anglais avait alors son ministre avec lui, l'ayant mené à Amadabat pour baptiser un enfant du commandeur hollandais dont il avait été prié d'être le parrain; car il faut remarquer que les Hollandais ne tiennent point des ministres que dans les lieux où ils ont ensemble des marchands et des soldats. Le ministre anglais avait protesté d'abord qu'il ne pouvait consentir que des chrétiens assistassent à de semblables spectacles; et dès qu'il eut vu que d'un morceau de bois sec ces gens-là faisaient venir en moins d'une demi-heure un arbre de quatre ou cinq pieds de haut, avec des feuilles et des fleurs comme au printemps, il se mit en devoir de l'aller rompre, et dit hautement qu'il ne donnerait jamais la communion à aucun de ceux qui demeureraient davantage à voir de pareilles choses. Cela obligea le président de congédier ces charlatans. »

(1) Né à Paris en 1605, mort à Moscou en 1689.

EXTRAITS DE COLERIDGE.

— Les plagiaires ont toujours peur qu'on ne les vole : de même, on a remarqué que les voleurs de bourses et de mouchoirs tiennent presque toujours leurs mains dans leurs poches.

— L'entendement fournit les matériaux du raisonnement; la raison seule décide de leur valeur. L'un dit seulement : « Ceci *est* ou *peut* être ainsi. » L'autre dit : « Ce *doit* être ainsi. »

— La terre avec sa face couverte de cicatrices est le symbole du passé; l'air et le ciel sont les symboles de l'avenir.

— Un homme qui vit de maximes seulement est comme un cyclope : il n'a qu'un œil, et encore est-il placé derrière sa tête.

— Le malade sait peu de chose de son état; mais il y a des choses qu'il connaît mieux que son médecin.

— Les bons et les méchants *le* sont moins qu'ils ne le paraissent.

ANECDOTE SUR JEANNE D'ARC (2).

Jeanne était prisonnière depuis plusieurs mois; elle savait que les Anglais négociaient son extradition; elle savait aussi que la ville de Compiègne, toujours assiégée, commençait à perdre courage. Alors l'idée lui vint de se jeter au bas de la tour où elle était enfermée, espérant par là, ou procurer sa fuite à l'avantage de ceux de Compiègne, ou échapper par la mort aux Anglais. Les chances étaient plutôt pour la mort que pour le salut.... La hauteur d'où se précipita la pauvre captive était considérable. L'acte d'accusation dit : « du sommet d'une haute tour. » Le texte français des interrogatoires, sans déterminer cette hauteur, la précise cependant davantage en nous apprenant que la tour était le donjon du château de Beaurevoir, donjon d'où relevaient les seigneuries d'un vaste canton de la Picardie. Soixante à soixante-dix pieds sont la moindre élévation qu'on puisse supposer à un édifice de cette importance. Tout le monde crut la Pucelle morte après qu'elle eut accompli ce saut prodigieux. Cependant elle en fut quitte pour un évanouissement suivi de plusieurs jours de malaise, pendant lesquels il lui fut impossible

(1) Tavernier fut-il dupe, ou abuse-t-il en ce passage du privilége que le proverbe attribue aux voyageurs?

(2) Extrait des *Aperçus nouveaux sur l'histoire de Jeanne d'Arc*, par M. Jules Quicherat.

de rien prendre. Elle n'avait reçu ni fracture ni contusion grave.

GRAVURE ET IMPRIMERIE EN TAILLE-DOUCE.

Suite.—Voy. p. 188, 236.

GRAVURE A L'EAU-FORTE.

Dans ce genre de gravure, on enduit une planche d'une couche très-mince de vernis composé de matières résineuses qui résistent à l'action des acides. Ce vernis, qui varie beaucoup dans sa composition, est étalé, s'il est liquide, au moyen d'un large pinceau ; on y mêle du noir de fumée pour lui retirer sa transparence. Quelques minutes suffisent pour le faire sécher et lui donner de la solidité. Si l'on se sert de ce vernis sous forme de pain, on le promène à la surface de la planche chauffée à un degré convenable : il s'étale alors à l'action du feu, et on l'étend d'une manière égale en tamponnant la planche avec un tampon de soie rempli de ouate (fig. 9) ; mais comme, dans cette opération, on ne peut lui donner de coloration, on retourne la planche en l'élevant au-dessus de la tête, et l'on passe habilement dessous un flambeau allumé,

Fig. 9.

Fig. 10.

Fig. 11.

Fig. 12.

composé d'une vingtaine de petits brins de bougie : la fumée en se collant au vernis lui donne un beau noir qui couvre entièrement le métal (fig. 10).

Cette opération terminée et la planche refroidie, on décalque, si l'on veut, par divers procédés le trait du sujet que l'on doit graver ; ensuite, à l'aide d'une pointe, on trace dans le vernis tout ce qu'on veut, comme si l'on dessinait avec un crayon dur sur le papier, mais avec cette différence que le crayon produit, en se promenant sur le papier, des traits qui apparaissent en noir, au lieu que la pointe découvre la planche aux places où elle passe, laisse apercevoir le métal, et produit ainsi des traits clairs sur le fond noir du vernis (fig. 11).

On a donc le contraire de ce que doit être en réalité un dessin. Tout ce qui doit devenir noir sur l'épreuve est d'abord tracé en clair sur la planche ; en d'autres termes, le clair deviendra noir.

Quand on juge que ce travail est achevé, on entoure la planche d'une bordure de cire à modeler (fig. 12), afin de former une espèce de bassin dans lequel on verse l'eau-forte, qui, ayant la propriété de décomposer le cuivre, n'en détache les molécules qu'aux endroits découverts par la pointe (fig. 13) : alors les lignes tracées dans le vernis se creusent comme par enchantement, et, après un délai qui n'est que de quelques minutes sur certains métaux très-durs, comme l'acier, on obtient un résultat que des mois de pa-

tience n'auraient peut-être pas produit à l'aide d'autres procédés. On retire l'eau-forte, on dévernit avec de l'essence, et la planche, bien nettoyée, apparaît gravée plus ou moins profondément; les traits remplis de noir prennent sur le fond noir du métal leur véritable valeur (fig. 14).

Cette manière de graver demande peu d'apprentissage. Les peintres s'en servent avec succès, parce qu'elle laisse toute liberté à leurs caprices, et que l'exécution n'en est arrêtée par aucune difficulté sérieuse. Ils sont néanmoins habitués, pour la plupart, à retoucher et terminer leurs eaux-

Fig. 13.

Fig. 15.

Fig. 14.

Fig. 16.

fortes à l'aide de tous les autres procédés, tels que ceux du burin, de la pointe sèche, de la roulette, etc.; mais ces procédés restent toujours indistincts dans les œuvres des plus habiles, comme on peut le remarquer dans les admirables productions que les anciens peintres nous ont laissées en ce genre.

Nous reproduisons (fig. 15 et 16) deux *fac-simile* de gravure à l'eau-forte.

La suite à une autre livraison.

LES OUVRIERS DE PARIS (1).

CONDITIONS D'EXISTENCE, D'INSTRUCTION ET DE MORALITÉ.

Les conditions favorables dans lesquelles s'exerce le travail à Paris, et l'attrait du séjour d'une grande ville, y font affluer des ouvriers de tous les points de la France, et même de

(1) La chambre de commerce de Paris a publié, en 1851, un volume in-quarto de plus de mille pages sous le titre de : *Statistique de l'industrie à Paris, résultant de l'enquête faite par la chambre de commerce pour les années* 1847 et 1848. La rédaction de cet

l'étranger. Quelques-uns de ces ouvriers viennent faire un séjour passager dans la capitale ; ils cherchent des salaires avec l'espoir de remporter des épargnes ; ils n'ont point avec eux de famille ; ils appartiennent à la population mobile. D'autres, au contraire, arrivent sans idée de retour ; ils ont foi dans le talent ou l'habileté qu'ils possèdent, souvent dans leur savoir-faire ; quelques-uns aussi viennent cacher, en se perdant dans la foule, de fâcheux antécédents. La population laborieuse absorbe et s'assimile les nouveaux venus.

Le développement très-populaire des beaux-arts ; les nombreuses applications que l'on fait journellement des sciences à l'industrie ; le voisinage, le contact, la relation de tant de travaux divers, forment comme un ensemble d'enseignements qui pénètre à son insu toute la population industrieuse, et qui agit, indépendamment de l'instruction offerte dans les écoles, sur tous les enfants de Paris. Il en résulte une grande précocité et une grande vivacité d'intelligence chez les travailleurs. Si, à côté de ces avantages, il était possible de faire marcher du même pas une bonne éducation morale, les progrès en tout genre pourraient devenir incalculables.

Malheureusement pour les enfants, beaucoup de parents, obligés de consacrer tout leur temps au travail, s'occupent peu de cette éducation morale. Ils subissent eux-mêmes l'influence des habitudes qu'ils ont antérieurement contractées. Ce qui entraîne surtout les plus fâcheuses conséquences, c'est un besoin général, pour tous les Parisiens, de plaisirs extérieurs, de réunions bruyantes et de spectacles (1).

Il est bien rare que l'on se contente des satisfactions qu'avec une dépense égale on pourrait goûter dans la vie de famille. Dans une grande ville, les plaisirs hors du domicile sont facilement mis à la portée de tous. L'ouvrier trouve à chaque pas qu'il fait un cabaret, un estaminet, un café, un bal public. L'apprenti lui-même, en s'échappant pour quelques instants de la demeure de son patron, peut assister aux parades du boulevard, ou même aux représentations des drames les plus immoraux. Il faut donc que les jeunes gens trouvent de bons exemples de la part de leurs parents, de la part des ouvriers dont on les rapproche, de la part même des patrons qui les emploient, pour qu'ils ne se laissent pas entraîner dans de mauvaises voies. De là cette conséquence que, dans toutes les professions, presque sans exception, on trouve deux catégories d'ouvriers : l'une composée d'hommes et de femmes rangés, économes, ayant une vie de famille ; l'autre comprenant les ouvriers imprévoyants, qui dépensent follement les meilleurs salaires, et sont ensuite dépourvus de ressources lorsque viennent de mauvais jours. Dans ces deux catégories, encore bien des distinctions peuvent être faites ; même parmi les ouvriers irréguliers dans leurs habitudes, il en est qui savent se maintenir dans la profession qu'ils ont exercée, tandis que d'autres, abrutis par les excès, deviennent incapables de tout travail suivi, et tombent par degrés dans des emplois infimes, s'ils ne tournent pas plus mal encore.

On peut diviser les ouvriers de Paris en quatre classes principales :

Les ouvriers travaillant en chantier, c'est-à-dire la plupart des ouvriers du bâtiment ;

Les ouvriers des usines et manufactures, ou travaillant dans les grands ateliers ;

Les ouvriers de la fabrique de Paris proprement dite, travaillant dans de petits ateliers ;

Les ouvriers à l'aiguille, travaillant le plus souvent en chambre.

Ouvriers travaillant en chantier. — Les maçons, les tailleurs de pierre, les charpentiers, les scieurs de long, les menuisiers en certains cas, qui travaillent de cette manière, appartiennent en grand nombre à la population mobile, et sont étrangers à la capitale. Il résulte de là trois conséquences générales dans leur genre de vie ; savoir : — le mode d'embauchage, qui a lieu sur des points déterminés, le plus souvent en plein air ; — le mode de la nourriture, qui est prise tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre, près des travaux, presque toujours dans les cabarets ; — enfin le mode de logement, c'est-à-dire l'habitation dans les chambres garnies.

L'embauchage sur un point déterminé, particulièrement en plein air, amène les ouvriers en réunions nombreuses ; il donne occasion au maintien et au développement de l'esprit de corps, qui, à côté de certains avantages, entraîne de graves inconvénients. C'est ainsi que le compagnonnage s'est maintenu traditionnellement parmi les charpentiers, les tailleurs de pierre, et dans d'autres professions. Quelquefois des compagnons d'une confrérie ont voulu exclure ceux d'une confrérie rivale. L'expression de *se mettre en grève*, pour ceux qui quittent volontairement le travail, est venue du nom de la place où se fait, à Paris, l'embauchage des ouvriers du bâtiment. Dans les réunions sur un même point d'hommes en aussi grand nombre, n'ayant rien autre chose à faire que d'attendre qu'on leur offre un engagement, bien des occasions d'excitation mutuelle se présentent, et la place d'embauchage est souvent, pour les hommes d'une conduite irrégulière, le point de départ pour des parties de plaisir. Les blanchisseuses et les repasseuses se réunissent au cloître Saint-Jacques l'Hôpital et près de l'église Notre-Dame de Lorette, pour attendre qu'on vienne leur offrir de l'ouvrage. La place du Caire est le lieu de stationnement des hommes

important ouvrage est due à M. Horace Say, qui était secrétaire de la chambre de commerce et rapporteur de la commission d'enquête, et à MM. Natalis Rondot et Léon Say, délégués chargés de la direction du travail et rapporteurs adjoints. M. Natalis Rondot a fait partie de notre expédition commerciale en Chine ; il est depuis longtemps connu par les services éminents qu'il a rendus à l'industrie ; M. Léon Say, fils de M. Horace Say, se voue avec un zèle éclairé aux études d'économie politique, qui ont fait la réputation de son grand-père J.-B. Say et de son père. Une œuvre confiée à de tels rédacteurs offre assurément de sérieuses garanties. Il est probable que bien des années s'écouleront avant que l'on entreprenne de nouveau une enquête aussi étendue et aussi minutieuse sur l'industrie parisienne. Dans l'impossibilité où nous sommes d'analyser entièrement ce livre, que devront consulter toutes les personnes qu'intéresse le sort de la classe ouvrière, nous désirons du moins donner une idée de son utilité et de l'esprit qui l'a dicté en lui empruntant quelques pages.

La première partie de l'ouvrage présente une analyse des faits recueillis dans l'enquête, et se termine par les tableaux sur lesquels viennent se résumer les résultats généraux.

La deuxième partie donne séparément pour chaque industrie les faits spéciaux qui la concernent. Le nombre des industries est de 325, et, par suite de la division d'une industrie en plusieurs branches, le nombre des tableaux est de 345. Une notice spéciale, placée à la suite de chaque tableau, fait connaître la nature de l'industrie, le nombre des entrepreneurs et des ouvriers qui y sont occupés, les salaires et les autres faits qui s'y rapportent. Les salaires sont l'objet d'un tableau spécial.

La troisième partie contient les enquêtes accessoires qui ont été faites sur des établissements publics où l'industrie est placée dans des conditions exceptionnelles d'exploitation. Au nombre de ces établissements publics se trouvent la Manufacture nationale des tabacs, la Manufacture des Gobelins, l'Imprimerie nationale, la Boulangerie des hôpitaux, des prisons et de l'armée, l'entreprise des pompes funèbres, les théâtres.

Une enquête spéciale a été consacrée aux logements garnis.

(1) Cette observation des auteurs de la Statistique pourrait s'appliquer à la France entière. Il est dans notre caractère national d'aimer l'émotion et le mouvement des grandes assemblées et de la vie publique. Ce n'est pas un mal. L'histoire nous montre, par l'exemple de peuples célèbres, que de semblables dispositions ne sont pas incompatibles avec les vertus domestiques. Ce qu'il faut blâmer et modifier, s'il est possible, c'est la nature énervante et corruptrice de quelques-uns de ces plaisirs extérieurs et de ces spectacles. L'administration générale ou municipale, qui peut à son gré les permettre, les défendre ou les réglementer, a certainement aussi le pouvoir nécessaire pour leur imprimer une direction plus saine et plus morale.

et des femmes qui offrent leurs services pour le cardage des matelas.

Les ouvriers du bâtiment, qui travaillent tantôt sur un chantier, tantôt sur un autre, toujours plus ou moins éloignés du lieu qu'ils habitent, ne peuvent retourner prendre leur repas à leur domicile; c'est tout au plus s'ils y mangent une soupe le soir. Il y a nécessité pour eux de prendre leurs repas près des lieux où ils travaillent, et c'est le plus souvent dans les cabarets voisins. L'abus n'est pas d'entrer à des heures régulières au cabaret, mais d'y rester ou d'y retourner quand il faudrait être à l'ouvrage.

Les sept huitièmes environ des hommes signalés comme appartenant à la population mobile sont occupés dans les travaux du bâtiment. Ils viennent au commencement d'une campagne, et ne retournent souvent qu'après la seconde année dans les départements où ils ont laissé leur femme et un ménage. Ils logent dans les maisons garnies; mais généralement les garnis, pour eux, sont affectés à des hommes d'une seule profession; ils sont le plus souvent tenus par un compagnon du même état, et ces maisons-là sont les plus tranquilles. Plus de moitié parmi les ouvriers charpentiers logent ainsi. Il y a des maisons dans la rue du Faubourg-Saint-Martin et dans la rue Neuve-de-la-Fidélité où l'on en trouve quinze à dix-huit payant chacun 6 francs par semaine.

Les maçons des départements de la Creuse et de la Haute-Vienne logent ainsi dans des garnis spéciaux des quartiers de l'Hôtel-de-Ville, de l'Arsenal, du marché Saint-Jean ou des Arcis, sur la rive droite de la Seine, et du quartier Saint-Marcel, dans le douzième arrondissement. Dans ces logements, établis trop souvent dans les conditions de salubrité les plus déplorables, les maçons appartenant à un même village couchent par chambrées. Leur but est de rapporter la somme la plus forte possible au pays; ils vivent, en conséquence, avec une extrême parcimonie. Dans les moments de chômage prolongé, cette vie réduite au plus strict nécessaire n'est plus une affaire de choix; et quand une crise est trop forte, la misère devient complète : le loueur du garni ne tarde pas à être aussi malheureux que ses hôtes.

Ouvriers travaillant dans de grands ateliers. — Les fileurs, les teinturiers et imprimeurs sur étoffes, les ouvriers en papiers peints, les mécaniciens, les ouvriers en grosse chaudronnerie, ont à Paris des habitudes et des mœurs analogues à celles des ouvriers dans les autres villes manufacturières. Un travail commencé trop jeune et ne laissant aucune place pour une éducation antérieure, l'absence même d'un apprentissage, la vie commune dans de grands ateliers, d'autres causes encore, maintiennent un état général de relâchement de liens moraux en même temps qu'un niveau très-bas d'instruction. Il y a moins de facilité à Paris qu'ailleurs pour les manufacturiers de bien connaître ceux qu'ils emploient et de pénétrer avec bienveillance dans leur vie intime; il se fait, en outre, un mouvement incessant d'ouvriers venant du dehors et quittant Paris après des séjours plus ou moins prolongés.

Du reste, l'élévation des droits sur le combustible, sur les locaux, et la valeur considérable des loyers, tendent de plus en plus à faire sortir les grandes industries de Paris.

La suite à une autre livraison.

LE MYRIOBIBLON.

Myriobiblon est formé de deux mots grecs qui signifient dix mille volumes. C'est le titre d'un ouvrage de Photius, patriarche de Constantinople vers l'an 857. Ce livre a pour second titre : « Description et dénombrement des livres lus par nous, etc. » On le connaît aussi par la seule désignation de « Bibliothèque de Photius. » Malgré son titre, le Myriobiblon ne passe en revue que deux cent soixante-dix-neuf ouvrages. Il est précieux surtout en ce qu'il contient une analyse très-savante de quelques écrits anciens qui ne sont pas venus jusqu'à nous, par exemple : la *Théologie arithmétique*, de Nicomaque de Gérase; les *Pyrrhonia*, d'OEnésidème; les *Dictyaques*, ouvrage de physiologie et de médecine de Denys d'Egée; les *Hypotyposes*, de saint Clément d'Alexandrie, etc. On trouve dans le Myriobiblon (publié en grec, l'an 1601, par Hœsschell) le sommaire et la critique d'auteurs de toute sorte : historiens, conteurs, orateurs, grammairiens, philologues, poëtes, savants, etc. Né à Constantinople, Photius avait été d'abord capitaine des gardes sous Michel III, grand écuyer, puis diplomate; il était encore laïque six jours avant son élection au siége patriarcal, d'où il fut expulsé en 867 et déposé régulièrement en 869. Rétabli en 871, excommunié ensuite, il mourut dans un monastère en 891.

CHEVALIERS MAMELOTS.

A la cour du roi Arthur, on distinguait deux sortes de chevaliers, savoir : les preux chevaliers, et les chevaliers Mamelots. Ces derniers ne dînaient point à la table du roi, « mais sur chappes et sur manteaulx mengeoient sans nappes, ne sans aulchun linge. » Pour devenir preux, il fallait qu'un Mamelot eût fait quelque action d'éclat, comme sauver son seigneur de mort et de prison, délivrer une dame, damoiselle ou chambrière d'un grand danger, les venger d'une calomnie, vaincre un chevalier renommé.

SUR L'AUTORITÉ PATERNELLE (1).

Voy. le Tableau de la vie humaine, p. 148.

« En exigeant, comme autrefois, le consentement des pères et mères pour le mariage des enfants, nous ne motivons plus la nécessité de ce consentement par les mêmes principes. Dans l'ancienne jurisprudence, cette nécessité dérivait de la puissance, et, selon l'expression des auteurs, d'une sorte de *propriété* qui, dans l'origine, avait appartenu aux pères sur ceux auxquels ils avaient donné le jour. Ce droit n'était point partagé par la mère pendant la vie du chef; il ne l'était pas non plus par les ascendants de la ligne maternelle tant qu'il existait des ascendants paternels. Aujourd'hui, ces idées de puissance ont été remplacées par d'autres. On a plus égard à l'amour des pères et à leur prudence qu'à leur autorité : de là ce concours simultané des parents au même degré pour remplir les mêmes devoirs et exercer la même surveillance. Un tel système adoucit et étend la magistrature domestique sans l'énerver. Il communique les mêmes droits à tous ceux qui sont présumés avoir le même intérêt. Il ne relâche point les liens de famille, il les multiplie et les ennoblit. »

LA BOUILLIE D'AVOINE.

Poésie familière de Hebel.

La bouillie d'avoine est prête; venez, enfants, et mangez. Dites votre *benedicite* et faites bien attention à ne pas salir vos petites manches à la bassine qui est noire de suie.

Mangez, enfants! que Dieu bénisse votre nourriture! Croissez et prospérez.

Voyez, votre père a semé les grains d'avoine; sa main diligente les a répandus dans les sillons et a biné la terre au printemps; mais leur croissance et leur maturité, c'est l'œuvre du père que vous avez dans le ciel!

Savez-vous, enfants, que dans la graine farineuse dort un germe frêle et tendre? Il ne bouge ni ne s'agite, il sommeille! Il ne parle, ni ne mange, ni ne boit jusqu'au moment où il est couché dans la terre fraîchement labourée; mais alors,

(1) Exposé des motifs du titre V, livre Ier, du Code civil, par Portalis. (16 ventôse an XI.)

il trouve le sol si chaud, si humide, qu'il sort doucement de son sommeil, étend ses petits membres et suce la substance du grain savoureux comme le nourrisson suce la mamelle de sa mère. — Seulement il ne pleure pas à la manière des enfants.

Avec le temps il devient plus grand, plus beau, plus fort ; il sort de ses langes ; il étend ses racines au plus profond de la terre ; il y cherche sa nourriture et la trouve. Puis, la curiosité le prend ; il aimerait tant à savoir ce qui se passe là haut ! secrètement et avec crainte il regarde vers la surface de la terre. — Oh! oh ! ceci lui plaît ! — C'est alors que le Dieu bon envoie vers lui un ange qui lui apporte une goutte de rosée et lui dit avec un doux sourire : — Dieu te bénit ! — Et le grain boit la rosée et elle lui semble bonne.

Pendant ce temps le soleil s'apprête, il descend derrière les montagnes et commence son travail.

Il parcourt son chemin, il s'élève dans la route azurée du ciel ; il regarde la terre comme une mère tendre regarde son enfant. Il sourit au petit grain et celui-ci se sent joyeux jusqu'au plus profond de ses racines. — Si beau, pense-t-il, et pourtant si aimable et si bon ! Mais que fait donc le soleil avec les vapeurs célestes ? Il forme des nuages ; on sent déjà quelques gouttes de pluie, puis une légère ondée, enfin une averse abondante. Le petit grain se désaltère ; puis une brise vient tout sécher et il se dit à lui-même : — A aucun prix je ne voudrais retourner sous terre !

Mangez, enfants, mangez ! Dieu bénisse votre nourriture ! Croissez et prospérez.

Mais des temps bien durs attendent le petit grain : jour et nuit les nuages s'amoncellent, le soleil se cache ; il neige sur les montagnes, il grêle dans la plaine ! le pauvre grain frissonne et gémit. Le sol s'est refermé, ce n'est qu'avec peine qu'il obtient sa nourriture ; il soupire et dit : — Le soleil est-il mort ou craint-il ce froid si rude ? Oh ! si j'étais resté tranquille et petit dans ma demeure farineuse, sous la terre où il faisait si doux et si chaud !

Et savez-vous, enfants, c'est ainsi que va toute chose ! un jour vous en direz autant, lorsque vous sortirez de la maison et que vous vous trouverez au milieu de visages étrangers ; qu'il vous faudra gagner votre pain et vos habits. Alors vous penserez en vous-mêmes : Ah ! si j'étais près de ma mère, derrière le poêle !

Mais que Dieu vous console. Votre douleur finira. Tout ira mieux pour vous comme pour le petit grain. Au joyeux jour de mai le vent souffle doucement et le soleil s'élève radieux au sommet de la montagne ; il regarde le petit grain, il lui accorde un sourire : ce sourire le soulage, et il se gonfle de joie.

Les prairies deviennent éblouissantes de verdure et de fleurs ; le cerisier répand son parfum et le prunier se couvre de feuilles ; le froment et l'orge commencent à épaissir. Alors l'avoine dit : Il ne faut pas que je reste en retard. Et elle étend ses petites feuilles. Qui donc les a tissées ? La tige aussi s'élance de la terre. Qui donc la fait sortir anneau par anneau ? qui donc conduit l'eau de ses racines à son *sommet* savoureux ? Enfin le petit grain est poussé ; il se balance dans les airs. Personne ne peut-il donc me dire quelle main habile a suspendu ces boutons, çà et là, avec des fils de soie ? Quelle main serait-ce, sinon celle des anges ? Ils errent à travers les sillons ; ils vont d'un plan à l'autre et créent laborieusement. Fleurs sur fleurs sont attachées à la tige qui tremble, et l'avoine se tient là comme une fiancée qu'on mène à l'église ; de petites graines encore cachées poussent en secret : l'avoine commence à pressentir ce qu'elle doit être un jour. Le hanneton vient lui rendre sa visite ; il regarde et fait entendre son bruissement d'ailes puis vient

D'après Reichter.

le ver luisant, à neuf heures du soir, avec sa petite lanterne, alors que déjà les mouches sommeillent.

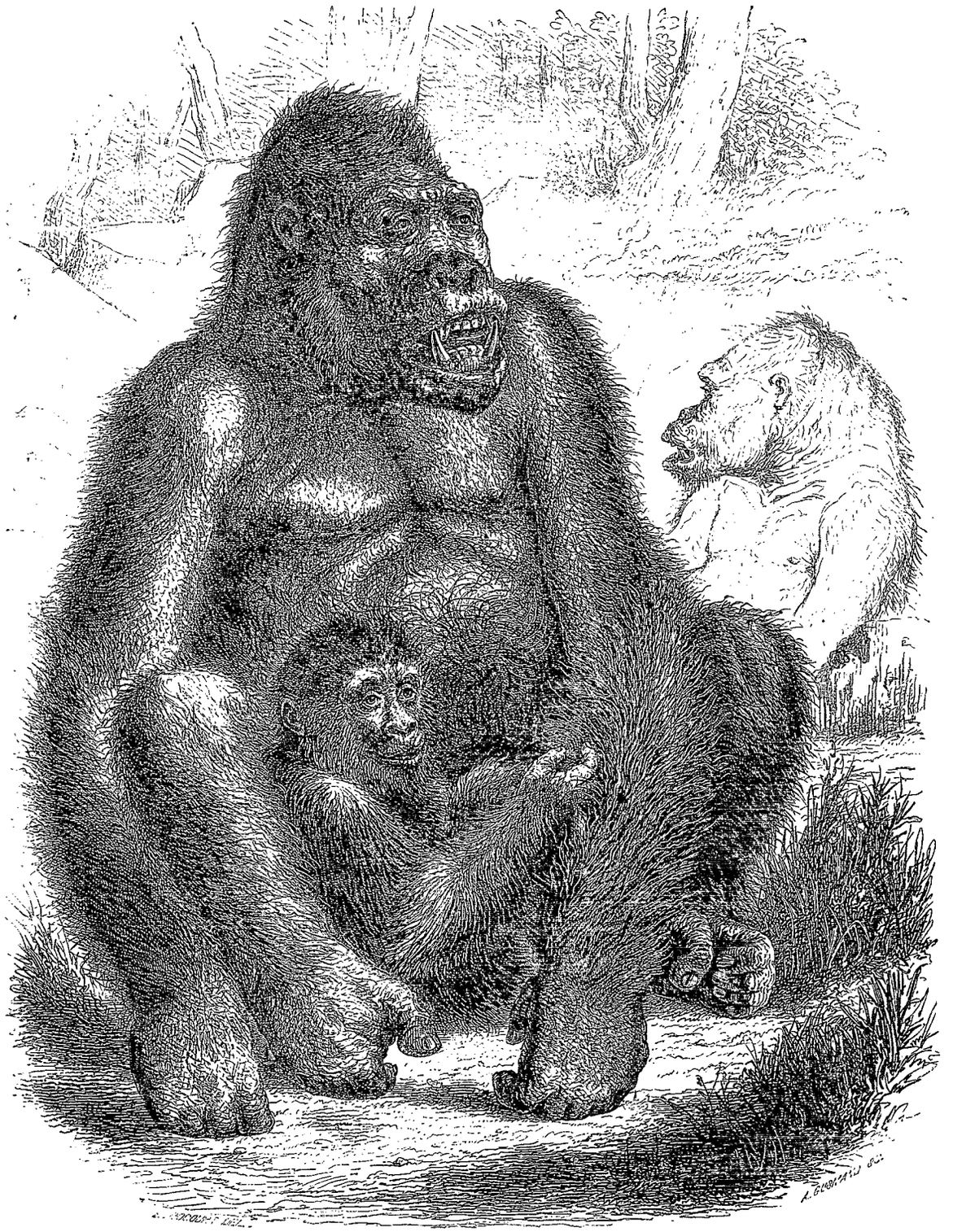
Mangez, enfants ! Dieu bénisse votre nourriture ! Croissez et prospérez.

Et pendant ce temps, la herse et la charrue ont passé sur les champs ; on a cueilli les prunes, moissonné l'orge et le froment ; les enfants des pauvres ont glané, pieds nus, à travers les sillons, et la petite souris a fait aussi sa récolte. Alors l'avoine commence à blanchir. Accablée de grains, elle s'est affaissée et a dit : — L'abondance m'est à charge ; je vois que mon temps est venu. Que fais-je seule ici au milieu des carottes et des pommes de terre ?

C'est alors que votre mère sort de la maison avec Eva et la petite Euphrasine qui soufflent déjà dans leurs doigts le soir et le matin ; elles nous apportent l'avoine dans l'étable et nous la battons jusqu'à l'heure où rentre le bétail. Le meunier vient enfin avec son âne, l'emporte au moulin, nous la rend en farine, et votre mère la fait cuire avec le lait nouveau des jeunes vaches.

Enfants, vous trouvez la bouillie bonne ! léchez vos cuillers et dites les *grâces*. Maintenant, à l'école ; vous avez chacun votre sac pendu au mur. Surtout, ne tombez pas en chemin ! Apprenez bien vos leçons, et quand vous reviendrez, vous trouverez des prunes cuites au four.

LE GORILLE.



Muséum d'histoire naturelle. — Le Gorille, espèce nouvelle, découverte récemment sur la côte occidentale d'Afrique. — Hauteur, 1 mètre 67 cent. (plus de 5 pieds). — Dessin de Bocourt.

« Je l'avoue, disait Buffon, si l'on ne devait juger que par la forme, l'espèce du singe pourrait être prise pour une variété dans l'espèce humaine... Certain singe, en effet (l'auteur veut parler ici de l'orang-outang), indépendamment de ce qu'il n'a point de queue, de ce que sa face est aplatie, que ses bras, ses mains, ses doigts, ses ongles, sont pareils aux nôtres, et qu'il marche toujours debout, a une espèce de visage, des traits approchant de ceux de l'homme, des oreilles de la même forme, des cheveux sur la tête, de la barbe au menton. . . . . »

Ailleurs, pour compléter le parallèle entre le singe et l'homme, le même auteur ajoute : « A-t-on une idée juste

de l'homme à l'état de pure nature? La tête couverte de cheveux hérissés ou d'une laine crépue; la face voilée par une longue barbe surmontée de deux croissants de poils encore plus grossiers, qui, par leur largeur et leur saillie, raccourcissent le front et lui font perdre son caractère auguste, et non-seulement mettent les yeux dans l'ombre, mais les enfoncent et les arrondissent comme ceux des animaux; les lèvres épaisses et avancées; le nez aplati; le regard stupide ou farouche; les oreilles, le corps et les membres velus; la peau dure comme un cuir noir ou tanné; les ongles longs, épais et crochus; une semelle calleuse, en forme de corne, sous la plante des pieds... Et cette esquisse, tirée d'après le sauvage hottentot, est encore un portrait flatté. Chargez donc encore le tableau, si vous voulez comparer le singe à l'homme; ajoutez-y les rapports d'organisation, les convenances de tempérament, etc., et voyez, supposé que l'une et l'autre espèce ne soient pas la même, combien l'intervalle qui les sépare est difficile à saisir. »

Cette éloquente et fidèle comparaison entre l'homme et celui des singes qui était réputé alors le plus ressemblant à l'homme, *semble saisir* encore plus vivement l'esprit, à la vue du monstrueux animal que représente notre gravure.

C'est un singe d'espèce nouvelle, peut-être même de genre nouveau, récemment découvert sur la côte occidentale d'Afrique. Il est remarquable par son expression d'instinct supérieur, et surtout par ses puissantes dimensions. Au simple aspect, il n'est pas difficile de voir que, dans la division des singes, il doit appartenir au groupe des anthropomorphes, c'est-à-dire de ces espèces qui se rapprochent le plus de l'homme, soit par leur organisation intérieure, soit par leurs caractères extérieurs, soit enfin par leurs facultés. Dans ce groupe des anthropomorphes, le gorille vient s'ajouter à l'orang-outang, au chimpanzé et au gibbon.

Le gorille n'est encore que très-imparfaitement connu; on ne sait rien de ses mœurs: jusqu'à ces derniers temps, l'espèce n'avait guère été établie que sur quelques particularités ostéologiques, en particulier du crâne et des dents. En 1849, on envoya le squelette complet d'un sujet adulte au Muséum d'histoire naturelle de Paris; il devint aussitôt l'objet d'études très-suivies de la part de M. de Blainville: c'était un des travaux dont s'occupait avec prédilection l'illustre savant lorsque la mort est venue subitement le frapper.

En janvier de cette année, le Muséum d'histoire naturelle a reçu deux individus complets de cet animal, conservés avec leurs chairs: l'un rapporté du Gabon par M. Penaud, capitaine de vaisseau, commandant la frégate à vapeur *l'Eldorado;* l'autre envoyé des mêmes contrées par M. Franquet, médecin de la marine nationale. Le premier de ces individus est un jeune sujet qui avait été embarqué vivant avec un chimpanzé du même âge, et qui malheureusement a succombé, ainsi que son compagnon, pendant la traversée. L'autre individu est à l'état adulte; il a été acheté, dit-on, sur la côte du Gabon, à des naturels qui se disposaient à l'enterrer. Les deux individus sont conservés dans l'alcool; ce sont deux pièces uniques en Europe. Nous donnons à nos lecteurs l'image de ces deux individus, bien que nous ne puissions rien dire encore sur les particularités de leur existence, et que l'espèce en soit à peine établie. Le sujet adulte est aujourd'hui livré à l'examen des savants dans les laboratoires d'anatomie comparée du Muséum; on en étudie avec soin le système musculaire, les organes intérieurs, le squelette, etc. Le résultat de ces précieuses recherches fera juger du degré réel de ressemblance que ce singe présente avec l'animal le plus élevé dans la création, avec l'homme. En attendant, nous donnerons ici quelques détails sur ceux de ses caractères extérieurs qu'il nous a été possible de saisir à la hâte pendant le court intervalle de temps où il nous a été possible de le voir, lors de son arrivée au Muséum.

C'est bien un sujet adulte; ses canines énormes et l'état de ses téguments en fournissent dès le premier aspect des preuves évidentes. Ses dimensions sont extraordinaires: sa hauteur n'est que celle d'un homme de moyenne stature; mais, les membres postérieurs étant relativement très-courts, son corps est beaucoup plus long, et en même temps d'un diamètre proportionnellement plus considérable que chez l'homme. Voici ses dimensions exactes, d'après les mesures prises par M. Fouquet en Afrique:

Hauteur	$1^m,67$
Circonférence au cou	$0^m,75$
Circonférence à la poitrine	$1^m,35$
Envergure	$2^m,18$

Le gorille est donc le plus grand des singes connus.

Les dimensions du crâne n'ont pas encore été données par M. Fouquet; il serait pourtant important de connaître celles surtout qui se rapportent à l'angle de Camper: elles établiraient le degré de rapprochement de ce singe à l'homme sous le rapport des facultés instinctives, si du moins il y a un véritable lien entre le perfectionnement de ces facultés et l'ouverture de l'angle dont il est ici question. Quelques-uns des caractères qui ont pu être observés, notamment la conformation presque exactement humaine des mains antérieures, porteraient à penser dès à présent que le gorille se rapproche plus encore de l'homme que le chimpanzé ou même que l'orang-outang.

Les Siamois croient que lorsque l'heure où le monde doit finir sera venue, les sept yeux du soleil s'ouvriront au ciel et dessécheront successivement toutes choses. Ce sera le cinquième qui fera évaporer toute la mer. Les deux derniers brûleront la terre; mais parmi les cendres resteront deux œufs d'où renaîtra le monde. JOAM DE BARROS.

La goutte de rosée à l'herbe suspendue
Y réfléchit un ciel aussi vaste, aussi pur,
Que l'immense océan dans ses plaines d'azur.
Harmonies poétiques.

LE MÉMORIAL DE FAMILLE.

Suite.—Voy. p. 65, 78, 102, 118, 149, 180, 218, 230, 238, 258, 270, 278, 286.

§ 7 (suite). *Histoire d'un portrait mal encadré. — Les économies de ceux qui ne veulent se priver de rien. — Une leçon d'amitié. — Ce que de vieux meubles peuvent apprendre.*

Au milieu de ce faste, pourtant, quelques restes du vieux ménage déparaient encore le nouveau. J'en voulais surtout à un portrait de Marcelle donné par madame Roubert, et dont les baguettes de bois noirci grimaçaient au milieu de nos larges cadres à dorures sculptées. Chassé du salon, puis de la chambre à coucher, il s'était enfin réfugié à la paroi la moins éclairée du petit boudoir où nous nous tenions d'habitude.

Un soir que le soleil couchant le frappait d'un rayon oblique, je fus plus choqué de son aspect que je ne l'avais encore été jusque-là. C'était l'œuvre d'un de ces artistes nomades qui vont de ville en ville, préparant des galeries d'ancêtres aux plus humbles familles. Rien n'arrêtait le regard sur l'image d'une ressemblance triviale; on n'y retrouvait pas même la plaisante maladresse habituelle à ces peintres ordinaires de la bourgeoise; la toile sans accent trahissait le pinceau vulgaire condamné à une consciencieuse médiocrité; le visage était terne, le vêtement roide, l'attitude contrainte; l'ensemble avait enfin je ne sais quoi d'étri-

qué et de pauvre, qui formait contraste avec l'entourage.

J'en fis tout haut la remarque, et Marcelle me rappela qu'elle avait déjà proposé d'envoyer ce portrait rejoindre dans les combles plusieurs vieilles toiles de famille. La question était de savoir comment le remplacer.

Nous hésitions entre une étagère gothique, un miroir de Venise, ou une gravure, et je tenais encore à la main le portrait décroché du mur lorsque mon père entra.

La difficulté lui fut soumise; il prit le cadre de bois noir sans répondre, et se mit à regarder l'image qu'il entourait.

— Vous cherchez où est Marcelle, n'est-ce pas? lui demandai-je en souriant.

— Non, répondit-il, je cherche un souvenir.

— Comment?

— Cette peinture ne vous vient-elle point de madame Roubert?

— En effet, dit Marcelle.

— Vous étiez seulement fiancée, et Remy avait souvent regretté de n'avoir pas au moins votre portrait, lorsqu'on annonça l'arrivée d'un peintre dans notre petite ville. C'était à l'époque du procès soutenu par votre tante, et qu'elle a gagné depuis. La gêne se faisait sentir au logis; il fallait calculer la dépense par journée; le prix d'une toile et d'un cadre comme ceux-ci eût dérangé le budget de l'année.

— Oh! je me le rappelle.

— Si je ne me trompe, c'est alors que madame Roubert se mit à tricoter des chemises de laine pour nos mariniers; elle se levait plus tôt, se couchait plus tard, et ce fut le travail de son aiguille qui paya le travail du pinceau.

— Ah! je l'ignorais, m'écriai-je.

— Mais tu sais au moins ta joie quand tu trouvas le portrait suspendu au mur de ta petite chambre, continua mon père; je n'ai point oublié avec quel transport tu vins me l'annoncer. Je te vois encore devant la toile me tenant par un bras: — Mais regardez donc, mon père, comme ce sont ses traits!... Comme voilà bien son air calme, sa démarche un peu timide...; et elle a choisi précisément la robe que j'aime..., et elle a fait peindre là, dans le fond, le petit volume que je lui ai donné... Tu l'approchais de la peinture, tu lui riais, tu aurais voulu la serrer dans tes bras! dans ta distraction tu n'avais pas seulement remarqué les baguettes noires; le portrait était embelli de ton amour et assez richement encadré dans ta joie!

— Croyez... que je n'ai rien oublié de tout cela, répliquai-je en baissant les yeux avec embarras.

— Je l'espère, reprit-il doucement; mais il te semble sans doute que cette image n'est plus ici chez elle; que, du haut de son cadre indigent elle contemple avec surprise tout ce l'entoure, qu'elle ne peut rien reconnaître et qu'elle sera mieux là-haut avec ses anciens amis.

Marcelle et moi, nous nous regardâmes.

— Non, m'écriai-je, après une courte hésitation, il ne sera point dit que le luxe aura chassé d'ici les souvenirs. Reprends ta place, cher portrait qui me parle du passé! Que Dieu me châtie si je puis jamais avoir honte de toi! reste pour me rappeler le temps des espérances modestes, pour me dire que j'ai été jeune, pauvre et heureux!

Dès le lendemain, Marcelle et moi, nous réunîmes dans le boudoir tout ce qui nous restait de notre vieux ménage d'autrefois, afin de faire compagnie au portrait, et nous réservâmes exclusivement cette pièce pour nos réunions intimes. Chacun y retrouva son siége favori et y reprit ses vieilles habitudes. Emporté malgré moi pendant la semaine dans le tourbillon du monde où mes nouvelles relations m'appelaient, je revenais jouir là, tous les dimanches, des faciles joies qui m'avaient suffi si longtemps. J'avais espéré que ce retrait, fermé à tout visiteur étranger, serait pour moi comme la cellule secrète où le pâtre persan, devenu ministre du calife, allait revoir ses rustiques habits, et que j'y retrouverais des réminiscences qui me serviraient de sauvegarde.

Mais les circonstances nous emportaient malgré tout. Obligés de fréquenter les propriétaires les plus opulents du pays, nous nous vîmes insensiblement amenés à vivre comme eux. Nos enfants, mêlés aux leurs, durent adopter le même luxe de costume; notre table, où il fallut de loin en loin les inviter, devint plus délicate; j'ai déjà dit que mes courses continuelles aux biens que j'étais chargé de régir avaient exigé l'achat d'un cabriolet. Il devint nécessaire pour nos visites aux châteaux voisins et pour les soirées d'hiver d'y joindre une calèche. Nous glissions, malgré nous, sur cette pente ruineuse, grossissant toujours les frais pour conserver les bénéfices; le flot d'argent qui tombait dans ma caisse ne faisait que la traverser. Au fond, nous n'étions pas plus riches, nous dépensions seulement davantage.

La tante Roubert nous rappelait bien parfois que quiconque n'épargnait point était pauvre, puisqu'il se trouvait à la merci du lendemain. Elle nous recommençait à chaque visite l'histoire de la cigale et de la fourmi. Nous tombions d'accord de tout; mais le moyen de réforme nous échappait.

Cependant la dépense toujours croissante finit par nous effrayer. On se réunit en conseil de famille pour discuter sérieusement le budget. Comme ministre des finances, Marcelle apporta tous ses comptes et se soumit à notre examen.

Le premier chiffre qui nous frappa fut celui du loyer. Madame Roubert rappela ses anciennes objections; mais Marcelle répondit par la doctrine du *fait accompli!* Elle reconnaissait sa faute et n'en défendait que la conséquence; on pouvait condamner librement le passé pourvu qu'on ne touchât point au présent.

Vint ensuite l'article de la calèche et du cabriolet. Ce fut à mon tour de prouver que je ne pouvais me passer du second, et que la première étant achetée n'imposait plus qu'une charge insignifiante.

On passa donc à la table: Marcelle fit observer que je ne pouvais m'exempter d'y recevoir ceux dont j'étais le patron ou l'obligé, que c'était souvent le seul lieu de rendez-vous et le plus sûr moyen de traiter les affaires. A l'en croire, les dîners auraient dû faire partie des frais de bureau.

On arriva à la toilette; mais ici encore il fallait subir le joug. On ne pouvait s'habiller autrement que ceux dont on faisait sa compagnie. L'élégance de Claire et de Léon n'était point un choix, mais une nécessité. Marcelle déclara qu'elle déplorait plus que personne le luxe des modes nouvelles. Si sa fille portait des robes de soie, c'était bien contre son gré; si son fils était vêtu de velours, elle en gémissait; mais ne fallait-il point éviter qu'on les remarquât; et le plus sûr moyen de les dégoûter de la simplicité n'était-il pas d'en faire pour eux une humiliation?

On parla alors des domestiques; je n'eus point de peine à faire comprendre que le garçon m'était indispensable, et Marcelle en fit autant pour les deux servantes. La seule économie qui parut possible fut une diminution de gages.

Les principaux chiffres relatifs au jardin, aux voyages, aux embellissements intérieurs, aux soirées d'hiver, aux correspondances furent également examinés et maintenus. Mon père conclut en souriant qu'il en était des budgets domestiques comme de ceux de l'État, et qu'on les discutait seulement pour reconnaître qu'il n'y avait rien à y changer. Mais Marcelle voulut prouver le contraire en proposant plusieurs économies de détail.

On pouvait d'abord supprimer notre abonnement à deux journaux, et renoncer à tout nouvel achat de livres. Nous avions jusqu'alors employé des ouvriers de confiance dont on n'avait point discuté les salaires; grâce à la concurrence, on obtiendrait ailleurs de plus douces conditions. Marcelle avait déjà quitté sa blanchisseuse et changé son ancienne couturière; elle aurait le courage de continuer ces réformes. Les leçons données aux enfants par des maîtres particuliers étaient chèrement payées; on pouvait réduire la dépense en envoyant Claire et Léon aux externats les mieux fréquen-

tés. Tous ces changements devaient réaliser une notable économie, et en amèneraient une foule d'autres qu'on ne pouvait énumérer.

Madame Roubert avait écouté en tricotant; elle plia les épaules.

— Gage qu'avec toutes tes réformes tu ne gagnes pas cent écus, dit-elle.

Marcelle se récria.

— Mettons plus, reprit sa tante : cinq cents francs si tu veux! Ne voilà-t-il pas une belle épargne pour faire la dot de ta fille et la position de ton fils.

— Sans compter, ajouta sérieusement mon père, que vous, qui ne pouvez réformer le superflu de votre table, vous voulez enlever le pain quotidien à votre esprit. Il vous faut le même luxe, et vous l'exigez à moindre prix de ceux qui le fournissent; vous trouvez enfin plus facile d'économiser sur les instituteurs de vos enfants que sur vos voitures et vos chevaux!

Marcelle changea de visage et voulut se défendre; mon père lui prit la main :

— Ne t'excuse pas, chère fille, dit-il en la baisant au front; la réflexion t'a manqué, non la bonne volonté; mais combien d'autres font ce que tu proposes! depuis la grande dame qui en carême dinait comme d'habitude, mais faisait jeuner sa maison pour le rachat de ses péchés, combien de gens ont voulu les bénéfices sans les charges de la réforme! C'est une des conséquences de la prospérité trop avidement savourée : elle altère en nous le sentiment de la justice; elle nous amollit; nous nous accoutumons à laisser aux autres le fardeau et à le grossir sans mesure. Croyez-moi, enfants, n'économisez rien si l'économie doit être prise sur le salaire du travailleur et non sur vos plaisirs ou vos vanités.

Il fallut s'arrêter à ce parti et faire face aux ruineuses habitudes par lesquelles nous nous étions laissé envahir.

La suite à une autre livraison.

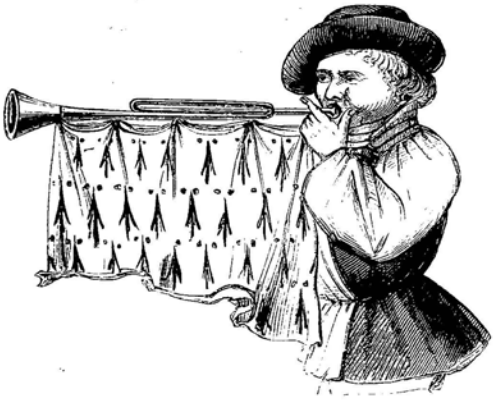
HISTOIRE DES INSTRUMENTS DE MUSIQUE.

LA TROMPETTE.

Fin. — Voy. p. 34, 80, 136, 167.

Europe moderne.

On a vu précédemment que les Barbares nos ancêtres, qui combattirent si longtemps contre Rome et qui triom-



28

29

phèrent même de cette reine du monde, connaissaient les trompettes et en faisaient usage dans leurs armées. Les nations civilisées de l'Europe, qui descendent presque toutes de la fusion de ces Barbares avec les Romains ou au moins avec les peuples romanisés, employèrent aussi de temps immémorial la trompette. Jadis cet instrument avait aussi sa fonction dans la vie civile. C'était au son des trompettes-jurés que se faisaient les *cris* royaux, les proclamations d'édits; il paraît même que le son de la trompette était pour ainsi dire nécessaire pour légaliser et rendre obligatoire un édit, particulièrement les édits bursaux. M. Michelet rapporte qu'au commencement du règne de Charles VI (1380) il s'agissait de rétablir certains impôts; « mais on savait si bien que le peuple était déjà poussé au dernier terme de sa patience, qu'on n'osait faire proclamer cette taxe. » Un homme déterminé se hasarda pourtant à ce *cri*, qui remplaçait alors l'insertion au *Moniteur* et au *Bulletin des lois*, et qui seul pouvait rendre légale et obligatoire cette perception. Notre homme donc se rendit à cheval dans la halle, et cria d'abord de l'argenterie volée au roi; puis il *sonna de la trompette*, et, quand les curieux s'assemblèrent, il dit le mot fatal, et s'enfuit à toute bride à travers les pierres et les malédictions. Le tambour a remplacé dans nos villages le trompette-juré.

Nous avons choisi quelques curieux exemples de sonneurs de trompettes d'après des monuments authentiques. Les figures 28 et 29, représentant deux trompettes ornées de bannières armoriées, font partie du Tournoi du roi René. La bannière de la figure 28 porte les armes de Bretagne, d'hermine; celle de la figure 29 porte des armes *controuvées à plaisance*, selon l'expression du roi René lui-même.

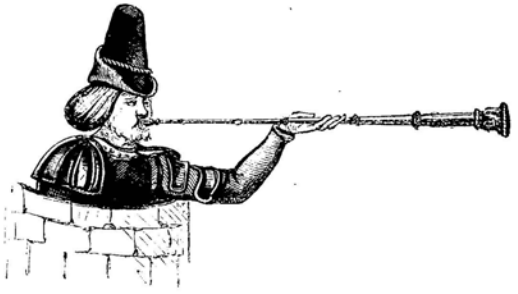
Dans la figure 30, on voit un soldat posté au haut d'une tour d'observation, et qui sonne d'une longue trompette. Ce sujet est emprunté à la curieuse tapisserie du château de Bayard, que l'on a placée dans l'escalier d'honneur de la Bibliothèque nationale. Il est intéressant de comparer cette composition avec celle du médaillon d'Abydos (voy. p. 36, fig. 3) qui représente un sujet analogue. L'un a été fait dans l'Asie au commencement du troisième siècle de notre ère; l'autre a été fait dans notre Europe au quinzième siècle; les deux sujets sont traités avec la même naïveté.

A la figure 31, on voit un personnage richement vêtu et le casque en tête, qui sonne d'une trompette recourbée, ornée d'une bannière armoriée comme celles du Tournoi du roi René. Cet élégant trompette est emprunté à une tapisserie conservée dans le riche musée de la ville de Lyon, et qui représente un Tournoi sous Henri II.

La figure 32 est copiée dans un manuscrit anglais du quinzième siècle. On remarquera la *fourchette* qui servait à aider le trompette à porter le poids de son long instrument.

La trompette longue et droite de la figure 33 est empruntée à une miniature représentant la célèbre entrevue de François Ier et de Henri VIII, roi d'Angleterre, si connue sous le nom de *Camp du Drap d'or*.

Dans les figures 34, 35, 36 et 37, nous avons réuni des

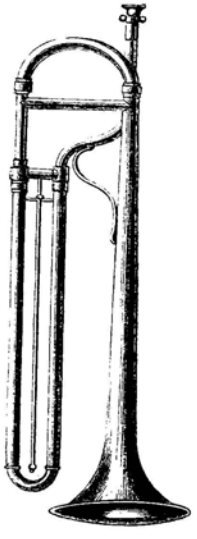


30

31

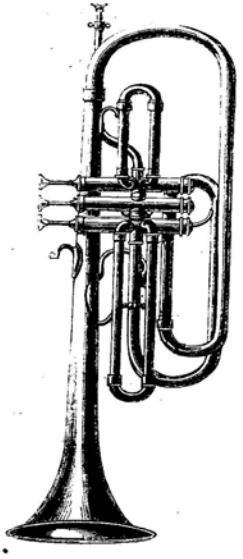
32

33

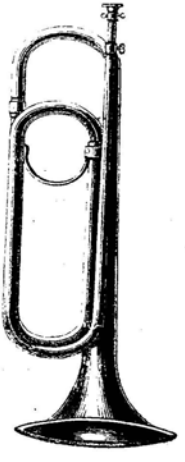


34

35



36



37

trompettes françaises modernes. Celles des autres nations de l'Europe sont semblables aux nôtres, à de légères différences près. Dans notre siècle de publicité, les différences tendent à disparaître en toutes choses. Les inventions sont communes à tous; souvent elles sont simultanées : cela peut être un sujet de regret pour quelques amateurs trop passionnés du pittoresque et de la variété; mais c'est, en définitive, un bienfait dont il faut se réjouir, surtout lorsqu'il

s'agit d'innovations plus importantes que celles de la forme des trompettes.

LE ROUGE-GORGE.

Les premières haleines du printemps éveillent la fleur dans la prairie et l'oiseau dans les bois. Au sein des airs attiédis la violette exhale ses parfums et l'alouette ses chants : il n'est que grâces, amours et mystères dans la campagne reverdie.

Mais sous des cieux aussi purs l'été semble s'envoler bien vite ; à la suite de la canicule brûlante, l'automne arrive escorté de brouillards ; l'arbre jaunit, les fraîches matinées le dépouillent déjà de ses plus riants atours ; le chant des oiseaux cesse, ils s'envolent pour atteindre un printemps sans subir notre hiver ; et la feuille en tombant, dans les bois qui se découronnent, laisse voir au grand jour des nids abandonnés.

Un morne silence plane sur des vallons égayés naguère par mille cris d'allégresse ; le chant du rouge-gorge, perdu longtemps dans le concert immense, s'élève seul encore ; cette voix semble un dernier adieu au soleil qui nous laisse, un hymne mélancolique de tristesse et de regrets, un écho plaintif de tant de gaieté disparue.

En effet, ce gazouillement tantôt vif et pressé, tantôt grave et langoureux, paraît reprocher à la nature les beaux jours qui fuient et les mauvais qui s'approchent, et lui demander tout à la fois ou le retour de l'automne ou l'arrivée du printemps.

Aimable oiseau, tu chantes, et, vivant emblème du poëte exilé dans un pays barbare, tu t'inspires toi-même et n'écoutes que l'instinct que Dieu te donna ! Tu chantes, et cependant tu ne vois plus de fleurs, le soleil s'est voilé, les dernières dépouilles des bois tournoient dans le ciel, emportées par le vent du nord ; tu chantes, car ta voix mélodieuse et tendre te fait rêver aux beaux jours qui ne sont plus, et tu crois les retrouver encore quand tu célèbres leurs charmes.

Ah ! du moins, chantre ailé, de riantes saisons couronnées de fleurs reviendront alimenter ta joie et rendre à ta voix les accents du bonheur ; mais le poëte qu'aucune sympathie n'accueille, qu'aucun protecteur n'encourage, qu'aucun printemps ne doit ranimer, qui traîne sa carrière décolorée au milieu d'un hiver sans fin et d'un peuple sourd à ses concerts ; ce poëte, hélas ! est plus à plaindre que toi, car, rempli du feu qui s'est allumé dans son sein, pour en alimenter la flamme, *il brûle et se consume lui-même.*

J. PETIT-SENN.

Pour faire de grandes choses, il faut vivre comme si l'on ne devait jamais mourir. VAUVENARGUES.

LE LIVRE NOIR D'ARLES.

Ce livre contient les anciennes franchises d'Arles, et une médiocre peinture représentant Jésus en croix avec les quatre attributs des évangélistes.

Autrefois les gouverneurs de la Provence venaient, sur les degrés du Palais de justice d'Arles, jurer devant ce livre de maintenir les priviléges de la ville.

Les officiers municipaux d'Arles prêtent encore aujourd'hui serment sur le livre noir.

JEAN CHANNDOS.

Parmi les capitaines anglais qui prirent part à la guerre désastreuse engagée, au quatorzième siècle, entre la France et leur patrie, il n'en est aucun dont la renommée soit plus pure que celle de Jean Channdos, connétable d'Aquitaine, le maître et le compagnon d'armes du prince Noir. La conduite généreuse qu'on lui vit toujours tenir dans les hauts emplois qu'il occupa et dans maintes circonstances difficiles, lui mérita l'admiration de ses ennemis mêmes, et fut de nature à lui assigner une des premières places dans les annales de la chevalerie.

Jean Channdos, quoique fort jeune, était déjà un guerrier connu par sa bravoure lorsqu'il assista, le jour de la Saint-Jean-Baptiste 1340, à la bataille livrée par Édouard III à la flotte française qui voulait l'empêcher de débarquer à l'Écluse. Six ans plus tard, devenu l'un des conseillers intimes du roi d'Angleterre, il descendit en France à la suite du prince, qui lui confia l'éducation militaire de son fils aîné, et le chargea de veiller sur lui à la bataille de Crécy. Quelque temps après, il le créa l'un des premiers chevaliers de la Jarretière ; honneur justement accordé, car Channdos était, au dire de Froissart, « l'un des meilleurs chevaliers de toute l'Angleterre, de sens, de force, d'heur, de fortune, de haute emprise et de bon conseil. » A partir de ce moment, il ne quitta presque plus le prince Noir, et l'expérience du gouverneur contribua principalement à la gloire de l'élève. Le succès de la bataille de Poitiers doit être, par exemple, attribué en entier à Channdos. Mais la noble émulation qui s'établit bientôt entre lui et du Guesclin, et qui se traduisit en actes faits pour consoler du triste spectacle qu'offrait alors notre patrie, rendit surtout son nom à jamais célèbre.

Sa première entrevue avec le héros français eut lieu au siége de Rennes, pendant le printemps de 1357. Il était aussi, en 1359, à celui de Dinan, lorsque du Guesclin, qui était enfermé dans la ville, vint au camp du duc de Lancastre réclamer son frère Olivier, fait prisonnier, au mépris d'une trêve, par Thomas de Cantorbéry. Le duc, entouré des comtes de Montfort et de Pembrock, du fameux Robert Knolles, et d'autres seigneurs, jouait en ce moment aux échecs avec Channdos. « Bertrand, dit ce dernier, qui interrompit aussitôt la partie, soyez le bienvenu. Vous ne vous en retournerez que n'ayez bu de mon vin. » Bertrand refusa jusqu'à ce qu'on l'eût vengé de l'outrage qu'il avait reçu. « S'il y a quelqu'un dans l'armée, reprit le capitaine anglais, qui vous ait fait le moindre tort, on vous fera réparation sur l'heure. » Et il offrit ses armes et son cheval à du Guesclin qui venait de provoquer en duel Thomas de Cantorbéry. Ce combat, l'un des mille épisodes de la guerre de Charles de Blois et de Jean de Montfort, se livra sur la place de la ville assiégée, en présence des chefs des deux armées ; et Bertrand, demeuré vainqueur, traita à son tour Channdos avec une courtoisie vraiment chevaleresque.

L'année suivante, Channdos fut chargé, avec Lancastre, Warwich et Gautier de Mauny, de représenter le roi d'Angleterre aux conférences de Longjumeau, où assistèrent, au nom du régent de France, le connétable de Fiennes, le maréchal de Boucicaut, et Maillard, bourgeois de Paris. Ces conférences, qui se tinrent pendant la captivité du roi Jean et tandis qu'une armée de cent mille hommes campait aux portes de Paris, servirent de préliminaires au honteux traité de Brétigny, qui livra à Édouard plus de la moitié du royaume. Ce monarque voulut dignement récompenser les services qui venaient de lui être rendus. Il donna à son plénipotentiaire la vicomté de Saint-Sauveur en Cotentin, terre de 16 000 francs d'or de revenu, et le nomma, le 20 janvier 1631, connétable d'Aquitaine et lieutenant général dans toutes ses possessions françaises ; il le chargea, en outre, de recevoir le serment des villes qui venaient de passer sous sa domination. Les ménagements dont Channdos usa en remplissant cette mission délicate lui firent beaucoup d'honneur et lui concilièrent l'estime des populations, qui n'acceptaient cependant qu'avec répugnance la suprématie de l'Angleterre. Il fixa sa résidence à Niort.

Lorsqu'il eut tout réglé dans son vaste gouvernement, il alla se mettre à la tête des troupes anglaises destinées à soutenir Jean de Montfort en Bretagne. Olivier de Clisson, Robert Knolles, Guillaume de Latimer, Thomas Percy et Jean de Harpedenne lui servirent de lieutenants pendant cette campagne, à laquelle il mit fin, le 29 septembre 1364, par la bataille d'Auray, où Charles de Blois perdit la vie, et où du Guesclin fut vaincu et obligé de se rendre, malgré ses savantes dispositions militaires et ses prodiges de valeur.

Channdos se montra plein d'égards envers son illustre prisonnier; mais, sentant toute l'importance de sa capture, il le conduisit à Niort à l'instigation du prince Noir, et ne consentit à le relâcher que moyennant cent mille francs d'or, somme énorme pour le temps, et que Charles V, le pape et Henri de Transtamare payèrent en partie.

Le comte de Montfort se montra reconnaissant envers le vainqueur d'Auray : il lui fit présent de la seigneurie du Havre, sur laquelle Olivier de Clisson prétendait avoir des droits. A la suite de ce différend, ce dernier passa au service de la France.

Deux ans après, Channdos se trouva encore en face de son rival de gloire, qui avait immédiatement profité de sa liberté pour délivrer le royaume des routiers, en conduisant en Espagne les *grandes bandes* commandées par Hues de Calviley, Gautier Huet, Geoffroy Worselay, Mahé de Gournay, le chevalier Vert, et autres aventuriers de toutes nations, qui vivaient de pillage et mettaient leur courage mercenaire au service du plus offrant. La lutte engagée entre Henri de Transtamare et Pierre le Cruel au sujet de la couronne de Castille fut l'appât et le prétexte dont se servit du Guesclin, et bientôt toute cette horde turbulente eut passé les monts. Elle se mit à la solde de Henri, tandis que le fils du roi d'Angleterre et Channdos arrivaient au secours de son compétiteur. Le 3 avril 1367, les deux armées se trouvèrent en présence à Navarrette, et le sort fut encore contraire au futur connétable de France.

Avant d'en venir aux mains, Channdos, qui avait poussé, avec Feltonn, à cette entreprise, et négocié le passage des forces anglaises sur les terres du comte et du roi de Navarre, fit déployer, par le prince Noir et Pierre le Cruel, sa bannière qui paraissait pour la première fois. Cet honneur l'enflamma de courage et l'engagea à surpasser ses premiers exploits. A peine eut-il disposé tout pour le combat, qu'armé de sa masse et profitant de son rôle de chef de l'avant-garde, il se jeta au fort de la mêlée et s'efforça de joindre Bertrand afin de le combattre corps à corps; mais, renversé de cheval par don Martin Ferrand, chevalier de Castille, il allait être tué, lorsqu'il parvint à percer d'un poignard son ennemi au défaut de la cuirasse. Tandis qu'il était occupé à se dégager, le général français se rendait aux chevaliers de l'escorte du prince Noir.

Les premiers symptômes de la maladie mortelle dont ce dernier fut atteint et la mauvaise foi de Pierre le Cruel forcèrent les Anglais d'abandonner cet indigne prince, que du Guesclin, rendu à la liberté au prix de cent mille florins, alla de nouveau combattre. La prise de Pierre et son meurtre par son frère naturel, Henri de Transtamare, terminèrent cette sanglante guerre civile.

Channdos, qui jusque-là avait toujours vécu dans la meilleure intelligence avec le prince Noir, vit tout à coup s'élever, en 1368, un sujet de discorde qui eut plus tard pour lui les suites les plus funestes, mais qui lui permit de montrer l'inflexible franchise de son caractère et les honorables sentiments dont il était animé. L'évêque de Bath, chancelier d'Aquitaine, avait engagé le duc à établir un nouveau fouage ou taxe annuelle destinée à subvenir aux dépenses excessives de sa cour, la plus brillante de l'époque, dépenses que le connétable avait souvent blâmées, parce qu'elles ruinaient les populations soumises à l'Angleterre et faisaient détester son autorité. Il combattit donc énergiquement la proposition à la tenue du parlement rassemblé à Niort pour cet effet, représenta les dangers d'une pareille mesure, et, voyant que ses avis n'étaient pas écoutés, il se retira à Saint-Sauveur où il n'était pas allé depuis trois ans, et y séjourna un peu plus d'une année.

Ses prévisions furent promptement réalisées : la Gascogne se souleva, et Charles V prit fait et cause pour les révoltés. Le prince Noir vit enfin la faute qu'il avait commise, et se hâta d'écrire à Channdos, qui accourut le rejoindre à Angoulême et reçut, conjointement avec Robert Knolles, l'ordre d'étouffer la rébellion; triste tâche, qu'il accepta à regret et de façon à prouver que les ordres formels de son souverain le forçaient seuls à être impitoyable.

Après cette terrible exécution, il fut nommé sénéchal du Poitou en remplacement de James Audley, mort à Fontenay-le-comte, vers le milieu de 1369 (1). C'était encore une mission de confiance qui lui était imposée. La guerre nouvellement rallumée entre la France et l'Angleterre donnait à ce poste une importance extrême, parce que Poitiers et les autres places de la province étaient les clefs de l'Aquitaine. Mais il ne jouit pas longtemps de sa nouvelle dignité : il sentait que son influence était sourdement minée par les ténébreuses intrigues des grands seigneurs, humiliés d'être forcés d'obéir à un homme d'une naissance inférieure à la leur, et le sang répandu en Gascogne semblait être sans cesse devant ses yeux. Une tristesse profonde le poursuivait partout; il en était arrivé à désirer la mort. Ses vœux ne furent que trop tôt exaucés : il fut mortellement blessé, le 31 décembre, dans une escarmouche, par un homme d'armes du Breton Keranlouet, gouverneur de la Roche-Pozay, qu'il poursuivait avec une faible escorte, dont faisaient partie son oncle Édouard Cliffort et Jean Channdos son neveu. Voici comment Froissart raconte cet événement :

Ayant atteint les Français près du pont de Lussac, il les somma de se rendre. Pour toute réponse, un de ceux-ci se précipita sur Simekens Dodale son écuyer, et le renversa de son cheval d'un coup d'épée. Aussitôt « messire Joan Chandos, qui ouït effroi derrière lui, se retourna sur son côté et vit gésir son écuyer à terre, et que on féroit sur lui; si s'échauffa en parlant plus que devant, et dit à ses compagnons et à ses gens : « Comment, lairez-vous ainsi cet homme tuer? » A pied! à pied! » Tantôt il saillit à pied; aussi firent tous les siens, et fut Simekins rescous. Veci la bataille commencée.

» Messire Jean Chandos, qui était grand chevalier, fort et hardi, et conforté en toutes ses besognes, sa bannière devant lui, environné des siens, et vêtu dessus ses armures d'un grand vêtement qui lui battoit jusqu'à terre, armoyé de son armoirie, d'un blanc samit à deux pals aiguisés de gueules, l'un devant et l'autre derrière; et bien sembloit suffisant homme et entreprenant en cet état, pied avant autre, le glaive au poing, s'en vint sur ses ennemis. Or faisoit à ce matin un petit reslet : si étoit la voie mouillée; si que, en passant, il s'entortilla en son parement qui étoit sur le plus long, tant que un petit il trébucha. Et veci un coup qui vint sur lui, lancé d'un écuyer qui s'appeloit Jacques de Saint-Martin, qui étoit fort homme et appert durement; et fut le coup d'un glaive qui le prit en chair et s'arrêta dessous l'œil, entre le nez et le front; et ne vit point messire Jean Chandos le coup venir sur lui de ce lez-là, car il avoit l'œil éteint, et avoit bien cinq ans qu'il l'avoit perdu ès landes de Bordeaux en chassant un cerf. Avec tout ce meschef, messire Juan Chandos ne porta oncques point de visière. Si en trébuchant il s'apppuya sur le coup qui étoit lancé de bras roide; si lui entra le fer dedans, qui s'en cousit jusques au cervel; et puis retira cil son glaive à lui. Messire Joan Chandos, pour la douleur qu'il sentit, ne put tenir en estant, mais chéy à

(1) James, dans son *Histoire du prince Noir*, prétend que James Audley vivait encore en 1386, et que ce fut son fils qui mourut à Fontenay. Sa sortie des affaires fit répandre, selon lui, le bruit de sa mort.

terre et tourna deux tours moult douloureusement, ainsi que cil qui étoit féru à mort; car oncques, depuis le coup, ne parla. »

Le combat devint alors terrible entre les Anglais et les Français, qui se disputaient le héros blessé. Sur ces entrefaites arriva Guichard d'Angle qui fit déposer les armes à la troupe de Kéranlouët. Si l'on en croit le trouvère Cuvelier, Channdos aurait à cet instant recouvré la parole et empêché d'ôter la vie aux Français qui allaient être massacrés. Il fut transporté à Chauvigny, et mourut le lendemain 1er janvier 1370. On l'enterra à Mortemer.

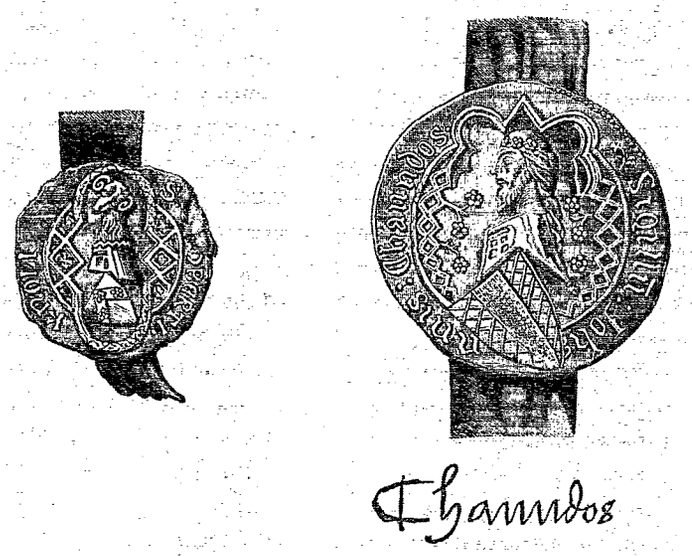
« De ses amis et amies, fut plaint et regretté monseigneur Jean Chandos, reprend Froissart, et le roi de France et les seigneurs de France l'eurent tantôt pleuré. Ainsi aviennent les besognes. Les Anglois l'aimoient pour ce qu'en lui étoient toutes hautaines emprises. Les François le hayoient pour ce qu'ils le ressoignoient. Si l'ouis-je bien en ce temps plaindre et regretter des bons chevaliers et vaillants de France, et disaient ainsi que de lui c'était grand dommage, et mieux vaulsit qu'il eût été pris que mort; car s'il eût été pris, il étoit si sage et si imaginatif qu'il eût trouvé aucun moyen par quoi paix eût été entre France et Angleterre, et si étoit tant aimé du roi d'Angleterre et de ses enfants, qu'ils l'eussent cru plus que tout le monde. Si perdirent François et Anglois moult en sa mort, ni oncques je n'en ouis dire autre chose, et plus les Anglois que les François; car par lui, en Guyenne, eussent été faites toutes recouvrances.

» Après la mort de messire Jean Chandos, fut sénéchal de Poitou messire Thomas de Percy. Or reschey la terre de Saint-Sauveur-le-Vicomte à donner au roi d'Angleterre. Si la donna à un sien chevalier qui s'appeloit messire Adam de Bouqueselle, appert homme purement. De tout l'avoir et trésor de monseigneur Jean Chandos, où bien avoit quatre cent mille francs, fut hoir et successeur le prince de Galles; le dessus dit ne fut oncques marié, et si n'avoit nul enfant. »

Ainsi périt, âgé à peine de cinquante et quelques années, l'illustre connétable d'Aquitaine, que l'Angleterre peut placer avec orgueil à côté du connétable de France. Channdos fut, il est vrai, moins brillant que du Guesclin, mais il l'égala presque en talents et en qualités personnelles. Les dispositions stratégiques qu'il prit ou conseilla aux batailles de Poitiers, d'Auray et de Navarrette, montrèrent qu'il eut en quelque sorte l'intuition de la science militaire employée plus tard, et qu'il tendit à remplacer le courage individuel des hommes d'armes par l'action mieux réglée des masses et surtout de l'infanterie. Il contribua ainsi à réaliser un progrès social, à son insu peut-être, comme la plupart des esprits d'élite, qui ne sont que les agents d'une intelligence directrice supérieure, et aida, de fait, à la décadence de la féodalité. Pour être juste, disons donc que l'un et l'autre furent non-seulement les deux plus grands hommes de guerre, mais aussi les deux chevaliers les plus accomplis de leur siècle. Humains et généreux, ils surent avoir égard aux douleurs du pauvre, et s'efforcèrent de rendre sa triste position moins cruelle à une époque tellement effroyable, que l'histoire en présente peu d'aussi calamiteuses (1). On les vit toujours incliner vers la paix et s'élever au-dessus des préjugés qui engendrent les haines nationales. Channdos offre encore un autre point de ressemblance avec son glorieux ennemi (et ce n'est pas le côté le moins remarquable de ces deux puissantes individualités); comme lui, il fut un soldat de génie, issu d'une famille de petite noblesse. Sa mort fut le signal de la décadence de la fortune anglaise en Aquitaine.

Le sceau et la signature que nous reproduisons servent à rectifier l'orthographe de son nom que tous les chroniqueurs ont altérée. Nous ferons toutefois remarquer que ses rarissimes autographes offrent quelques variantes dans la signature. Les émaux de son écusson diffèrent également de ceux indiqués par Froissart, qui dit qu'il portait : d'*argent au pal fiché de gueules*. La tête de vieillard barbu et couronné de fleurs servant de cimier au heaume, mérite d'être remarquée. Elle est absolument semblable à celle du personnage que l'on voit sur les gros d'Aquitaine du prince Noir, et montre une fois de plus la corrélation qui existe entre les types des sceaux et ceux des monnaies, vérité désormais acquise à la numismatique.

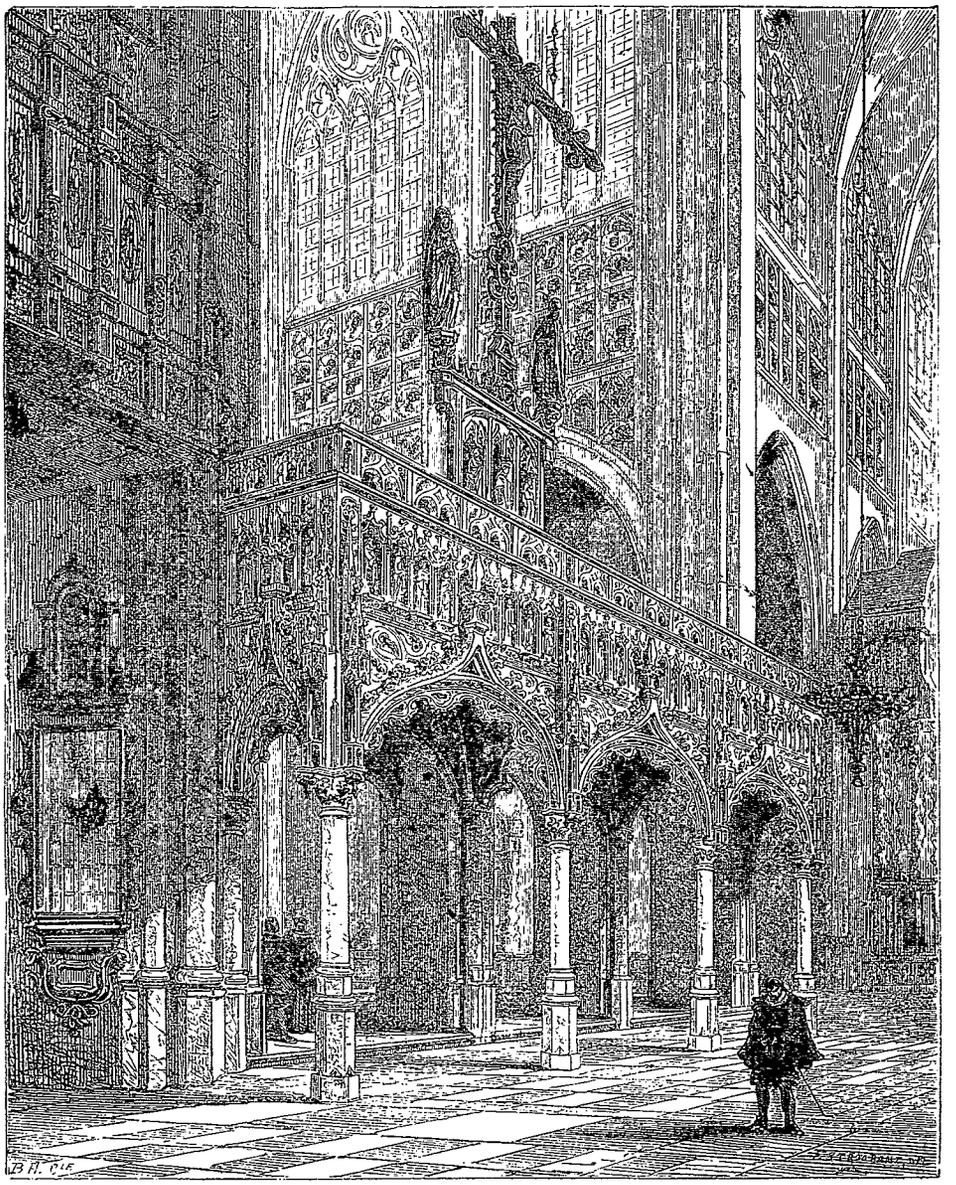
(1) Voy. l'énergique peinture de ces épouvantables temps dans le livre du carme Jean Fillons, de Venette (appelé à tort le continuateur de Guillaume de Nangis), historien incorrect, mais plein d'âme, dont les récits respirent la bonne foi et la vérité. C'est le seul de tous les chroniqueurs qui présente le grand soulèvement populaire de 1358 sous son véritable jour, et qui ait des chants de victoire pour les succès de *Jacques Bonhomme*, et des larmes pour ses misères et ses défaites.



Channdos

Scel de Robert Knolles. — Scel et signature de Jean Channdos.

L'ÉGLISE SAINT-PIERRE A LOUVAIN.



Vue intérieure de l'église Saint-Pierre, à Louvain. — Dessin de Stroobant.

L'église Saint-Pierre à Louvain fut primitivement fondée par Lambert le Guerroyeur, le premier des comtes de Louvain dont le nom ait eu quelque éclat; mais, bâtie en bois, elle devint la proie des flammes lors de l'incendie de 1130, qui dévora la plus grande partie de la ville. L'église actuelle, construite sur le même emplacement, date du quatorzième siècle. L'apparence de cet édifice souffre de l'appui qu'il donne à de petites constructions particulières qui sont venues peu à peu s'adosser à ses murs depuis le dix-huitième siècle seulement. Avant cette époque et les divers accidents qui l'ont mutilée, l'église était incontestablement remarquable alors qu'elle s'élevait au milieu d'un vaste espace dominé par ses trois tours, dont celle du milieu, d'après un plan conservé à l'hôtel de ville, avait 536 pieds de hauteur. En 1604, le 31 janvier, un ouragan épouvantable renversa cette tour gigantesque qui entraîna les deux autres dans sa chute. Ce qui restait de la tour de Saint-Pierre alla toujours en se dégradant, si bien qu'on fut forcé, en 1776, de renoncer à y sonner les cloches; enfin, comme malgré toutes les précautions, le moindre orage en détachait chaque fois de nouveaux blocs, on y mit résolument le marteau, et on la détruisit complétement (1826).

L'église a la forme d'une croix latine; trois portes y donnent accès. Celle du nord n'a rien de remarquable; celle du sud était bâtie de façon à pouvoir recevoir un porche extérieur sur une double rangée d'élégantes colonnettes que l'on n'a pas su conserver. La plus belle des trois entrées est, sans contredit, celle nommée des *longs escaliers*. Toute la fantaisie du style *tertiaire* s'y déploie avec une profusion de richesse qui n'en exclut pas l'harmonie. La nef principale, formée de vingt-trois piliers, est réellement magnifique. Deux choses lui nuisent cependant : sa trop grande élévation d'abord, et ensuite la trop vive lumière qu'y versent une quantité infinie de vitraux qui sont, du reste, encadrés de très-gracieuses arabesques formant rosaces. Les deux nefs latérales, construites de la même manière que la grande nef, contiennent une foule de chapelles éclairées par des fenêtres dont l'architecture est quelquefois d'une bizar-

rerie étrange. La chapelle de Sainte-Marguerite, placée derrière le chœur, possède une belle châsse où sont renfermées les reliques de la sainte. Dans une autre chapelle l'attention est attirée par un beau Christ noir comme de l'ébène, lequel est en partie recouvert d'une robe rouge; mais les véritables chefs-d'œuvre de cette église sont le jubé et le tabernacle. Ce dernier est une des raretés de l'art gothique. Qu'on se figure une tour de 35 pieds, où l'artiste a réuni toutes les fantaisies architecturales possibles : tourelles, colonnades, niches, pendentifs, arcs-boutants, curieux fouillis de feuilles, de fleurs et de statues. La passion du Christ y est représentée en entier. De plus, son ensemble résume, dans des proportions exiguës, la tour d'Anvers avec sa couronne aérienne, et la flèche élégante de l'hôtel de ville de Bruxelles. Ce bijou date de 1433 : c'est un curieux spécimen du haut degré de perfection auquel l'art était parvenu sous le règne éclairé de l'opulente maison de Bourgogne. Quant au jubé, il est composé de trois arcades soutenues par des colonnes cylindriques. Les archivoltes en sont fouillées merveilleusement et d'une légèreté incroyable. Ornées d'une profusion de feuillages et d'arabesques inspirées par une imagination capricieuse, rien ne peut se comparer à leur élégance. Au-dessus de ce jubé, décoré en outre, dans toute son étendue, d'une grande quantité de statues d'un travail exquis, s'élève presque jusqu'à la voûte une croix gothique du même style, et pareillement ornementée. Devant pend un lustre en fer ouvré, qui est lui-même un chef-d'œuvre. Il est dû, dit-on, au célèbre peintre forgeron Quintin Metsys.

On remarque enfin dans cette église, une des plus riches de la Belgique en objets d'art, une très-belle table de communion en marbre noir sculptée à jour par du Quesnoy.

LE MÉMORIAL DE FAMILLE.

Suite.—Voy. p. 65, 78, 102, 118, 149, 180, 218, 230, 238, 258, 270, 278, 286, 298.

§ 7 (suite). *Une leçon d'amitié. — Ce que de vieux meubles peuvent apprendre.*

Au reste, la dépense d'argent n'était point la pire; celle de liberté, de temps et de santé me pesait bien davantage; les visites à faire ou à recevoir ne nous laissaient plus aucun moment à nous-mêmes. Il avait fallu renoncer aux veillées de famille; mon père et la tante Roubert ne nous voyaient plus qu'en passant.

Je sentais que nous nous désaccoutumions de l'intimité. Pour satisfaire au monde nous négligions nos devoirs; tout ce qu'on accordait aux connaissances, on le prenait aux amis. La correspondance avec les Hubert, d'abord active, s'était bien vite ralentie de notre côté. Justin, livré aux mêmes méditations, continuait à m'écrire de longues lettres dans lesquelles il discutait toujours les grands problèmes qui nous avaient passionnés autrefois; mais je lui répondais en courant comme un homme qui a trop d'affaires pour s'occuper de son âme et de l'humanité. Laure, de son côté, racontait à Marcelle leurs promenades, leurs lectures, les progrès de sa fille, et lui demandait sur nos enfants et nous des détails qu'elle n'avait jamais le temps de lui donner. Le souvenir de ces tendres amis allait ainsi se perdant dans le tourbillon de notre vie mondaine. Peu à peu, et sans que nous en eussions nous-mêmes conscience, leur tendresse devenait un embarras; nous ne la portions déjà plus comme une couronne, nous la traînions comme une chaîne. Honteuse infirmité de l'âme humaine que toute continuité fatigue, et où rien ne dure! Nous formons le plus doux, le plus bel attachement; nous lui donnons tout, nous en recevons tout; il semble devenu une part inséparable de notre vie, et pendant cette ferveur même, l'oubli tisse silencieusement sa toile dans un coin de notre cœur. Vienne une distraction forcée, une absence qui détourne notre attention de cette sainte amitié, quand nous la chercherons de nouveau, elle aura subi le sort de ces épitaphes que la mousse gagne lentement et finit par effacer!

Nous n'en étions point encore là avec les Hubert, mais nous y tendions. Aucun d'eux pourtant ne semblait le soupçonner. Leurs lettres avaient toujours la même expansion. A leurs yeux, notre négligence constatait notre servitude; ils ne s'en plaignaient pas, ils la plaignaient.

Leur seul murmure était contre la séparation; ils ramenaient sans cesse l'espérance de nous revoir, ne fût-ce qu'une heure : c'était leur entretien favori, le rêve de la promenade et du foyer! Une circonstance inattendue sembla devoir le réaliser.

Le comte de Noirtiers se trouva retenu par la goutte à son château. Il ne pouvait songer à me rejoindre, comme d'ordinaire, aux *Fresnaies* pour m'indiquer les travaux de l'année, et c'était chose longue et difficile à traiter par lettres; il m'écrivit son embarras en me proposant, pour tout arranger, de venir passer chez lui, en famille, une partie des vacances.

Les Hubert en l'apprenant poussèrent des cris de joie. La route qui conduisait au château de Noirtiers ne passait qu'à quelques lieues de leur bourg; il suffisait d'un détour pour que nous pussions nous réunir. Les chambres étaient déjà préparées pour nous recevoir; du matin au soir on ne parlait plus d'autre chose; Justin avait fermé ses livres, et Laure oubliait les leçons de Renée.

Cette chaleur d'espérance nous jeta dans une véritable perplexité. Le comte nous pressait; sa voiture devait venir nous prendre en poste; une halte au milieu du voyage dérangeait tous nos plans. Le détour à faire pour se rendre au bourg habité par nos amis était d'ailleurs de *plusieurs lieues*; on nous parlait de routes de traverse difficiles et embrouillées; j'entrevoyais des embarras de tout genre : aussi, après en avoir délibéré avec Marcelle, il fut convenu que nous nous excuserions sur la nécessité d'arriver à jour fixe au château de Noirtiers. L'entrevue, si elle pouvait avoir lieu, devait être remise à notre retour.

Cette possibilité, que nous n'avions mise en avant que comme une consolation, fut accueillie comme une promesse. Justin et Laure ne cherchèrent point à examiner si notre empressement égalait le leur. Incapables de soupçonner des amis, ils ajournèrent le bonheur qu'ils s'étaient promis avec la bonne grâce indulgente et tendre à laquelle ils nous avaient accoutumés.

Mais l'embarras n'était que reculé pour nous. Lorsqu'il fallut repartir de chez le comte, les mêmes motifs qui nous avaient déjà déterminés nous engagèrent à éviter le détour proposé. Nous prétextâmes cette fois la santé de Claire, qui nous préoccupait réellement depuis quelques jours; et voulant racheter notre manque de parole, nous écrivîmes tous deux cette fois plus longuement et avec plus de tendresse.

Au fond, nous étions mécontents de nous-mêmes. Nous évitions de prononcer les noms de Justin et de Laure. Pour ma part, j'avais hâte de dépasser le village où nous eussions dû quitter la grande route pour les visiter. Quand notre postillon le nomma en nous le montrant de loin, je ne pus me défendre d'un battement de cœur. Il était encore temps de revenir sur notre résolution; comme César, j'étais arrivé aux bords du Rubicon! mais je me roidis comme lui contre les remords, et je laissai les chevaux galoper.

Nous atteignions déjà les premières maisons, quand nous aperçûmes un petit chariot découvert qui accourait vers nous dans un tourbillon de poussière; tout à coup un cri part, le chariot s'arrête, le nuage de poudre retombe et j'aperçois M. et madame Hubert qui se précipitaient à terre.

Le saisissement me coupa d'abord la parole; Marcelle se remit plus tôt que moi. Laure l'avait prise dans ses bras,

puis quittée pour ses enfants, puis de nouveau embrassée. Toutes deux pleuraient et riaient tout à la fois; les questions se succédaient, se croisaient sans laisser place aux réponses; enfin la première émotion se calma, et l'on put s'entendre.

A la réception de notre lettre, M. et madame Hubert avaient eu la même pensée. Puisque nous ne pouvions venir jusqu'à eux, c'était à eux de venir jusqu'à nous. Il ne serait point dit que, par leur faute, ils se seraient privés du bonheur de recevoir des amis. La petite charrette de l'épicier avait été aussitôt louée; on était parti abandonnant tout le reste, et depuis trois heures on voyageait sous le soleil. Tous deux étaient couverts de sueur et blancs de poussière, mais remerciaient Dieu, puisqu'ils avaient pu arriver à temps pour nous embrasser au passage.

Tant d'indulgence et une amitié si dévouée m'attendrirent. Je comparai avec confusion notre conduite à celle de Laure et de Justin. La crainte de légers embarras nous avait fait renoncer à les voir, et eux avaient tout bravé pour venir. Je rougis en comparant notre brillant équipage à leur petit chariot poudreux, et, pris d'un sincère remords, je m'écriai :

— Non, vous ne serez point venus en vain nous chercher jusqu'ici, et nous ne nous séparerons pas après cet embrassement de passage. Chers et précieux amis! tout est moins pressé que de vous voir. Que Laure prenne ma place, je monte avec Justin dans le chariot, nous voulons vous reconduire.

— Et vous nous resterez, s'écrièrent-ils tous deux à la fois.

— Jusqu'à demain.

Justin me prit les mains, tandis que Laure se jetait dans les bras de Marcelle.

— Ah! ma fille pourra donc vous embrasser, s'écria-t-elle; vite, vite, en route; c'est du bonheur que nous lui volons.

Le voyage fut charmant : nous suivions des chemins infréquentés, où le bruit des roues s'éteignait sur l'herbe. Hubert avait repris nos entretiens d'autrefois : c'était toujours le même dévouement aux hommes, avec la même sérénité patiente. Ramené par lui dans son ancienne atmosphère, mon âme se réveilla aux grandes aspirations, et, lorsque nous arrivâmes, j'avais retrouvé quelques-uns de mes enthousiasmes de jeunesse.

Renée accueillit nos enfants, comme Laure et Justin nous avaient accueillis nous-mêmes. La journée ne parut point durer une heure. Nous dînâmes sous une tonnelle, dans un jardin cultivé à la paysanne, où l'on entendait le bourdonnement des ruches, mêlé au gazouillement d'un ruisseau. La veillée se prolongea sous les étoiles; enfin il fallut se séparer.

Les chambres auxquelles on nous conduisit étaient évidemment les plus belles du logis; mais Claire et Léon, accoutumés au luxe de la ville et du château de Noirtiers, ne furent frappés que de la pauvreté de leur ameublement; moi-même j'en éprouvai une sorte de serrement de cœur dont je fis part à Marcelle; elle me regarda avec surprise :

— Ne reconnais-tu donc pas tout ce qui t'entoure? demanda-t-elle; ce sont les premiers meubles de notre jeune ménage rachetés par Justin avant son départ.

J'examinai plus attentivement, et je les reconnus en effet.

Ainsi, ce qui venait de choquer mes regards les avait autrefois charmés; et là où mes enfants n'apercevaient qu'indigence, nous avions trouvé longtemps la richesse! A quoi donc avait servi la prospérité, sinon à nous rendre le bonheur plus difficile?

Cette idée me saisit, et je restai rêveur près de la fenêtre. Quand Claire et Léon furent couchés, Marcelle vint me joindre; je vis qu'elle aussi était émue.

— Ah! que de leçons en un jour, lui dis-je à demi-voix, et combien le passé fait honte au présent! Que nous reste-t-il des bonnes résolutions de notre jeunesse? Des cœurs refroidis et des besoins factices; l'indépendance des sentiments sacrifiés à la dépendance des choses, la vie transportée du dedans au dehors, l'éclat et le bruit substitués à l'intimité et à la réflexion. Oh! s'il se peut, n'oublions jamais cette journée, Marcelle; défendons-nous assez bien des vanités et de la mollesse pour retrouver sans dédain l'humble mobilier des jeunes années, et tâchons de nous rappeler désormais que tout chemin est assez court, toute voiture assez douce et tout temps assez beau quand ils conduisent vers un ami!

La valeur personnelle de l'homme dans le travail est le résultat complexe de sa force physique, de son intelligence et de sa puissance morale.

Pour qu'une nation ait une grande puissance de production, il faut qu'une bonne hygiène ait développé la vigueur et l'adresse des individus, que leur esprit ait été cultivé, que leur moral ait acquis beaucoup de vigueur et de tenue.

C'est le moral qui est le principal moteur dès qu'il s'agit du travail personnel de l'homme, de même que c'est le ressort d'une montre qui en fait tourner les rouages. Avec de la valeur morale, une nation a vite acquis la culture intellectuelle, a vite découvert et adopté un bon régime. Les forces de l'ordre moral finissent par décider des événements dans l'industrie comme ailleurs. Il y a deux ou trois ans, le ministre de la trésorerie de l'Union américaine, M. Walker, disait avec beaucoup de sagesse, dans son rapport annuel au congrès : « Si nous avons une force morale supérieure à celle des autres peuples, nous n'aurons à craindre, dans l'industrie, la concurrence de personne (1). »

UN PAYSAGE.

Au milieu de la paix, il y a vingt ou trente ans, on a vu les hommes qui doivent l'aimer le plus, poëtes, peintres, musiciens, tout à coup se mettre en rumeur, s'irriter, se diviser, se séparer en deux camps, et fondre les uns contre les autres avec tous les signes d'une violente colère : c'étaient deux écoles, ou plutôt deux armées retentissantes de cris terribles. En vain on se jeta entre elles pour les apaiser : les paroles de conciliation ne faisaient que les exaspérer. Alors les spectateurs de cette grande lutte se voilèrent la tête, tristement persuadés qu'on ne pouvait plus s'attendre à voir renaître le calme et la sérénité dans la république des arts qu'après l'extermination complète de l'un des deux partis. La mêlée dura quelque temps. Il s'était fait alentour une épaisse poussière : on entendait des éclats furieux de trompettes et de cymbales, des palettes s'entrechoquant comme des boucliers, des cordes de lyre qui semblaient se briser en gémissant. Cependant peu à peu les bruits cessèrent, les flots de poussière s'abaissèrent : on regarda, et on respira en s'assurant qu'il n'y avait ni morts ni blessés; sur le visage des combattants on ne lisait plus que la fatigue et l'ennui. Chacun se retira du champ de bataille et rentra dans sa solitude, étonné et charmé d'y retrouver la muse des muses, la douce et sage liberté, qui n'en était jamais sortie. On laissa les théories à la porte. Chacun se reprit d'une sereine ardeur au travail, avec l'unique souci de faire de son mieux et comme il l'entendait. Depuis ce temps, on ne songe plus à demander, devant une œuvre nouvelle, à quel parti, à quelle école appartient son auteur. Le public, qui n'avait jamais beaucoup compris les causes du tumulte, en est revenu à juger avec sa simple et antique formule : « Ceci me plaît; » ou bien : « Cela ne me plaît pas. » On a oublié tous les axiomes belligérants, pour s'en tenir à la vieille règle du poëte qui célébra jadis l'art d'aimer ou plutôt de se faire aimer : « Étudiez-vous à plaire avec les qualités que vous avez (2). » Si quelques artistes regrettent de ne plus se sentir excités par un cri de guerre, par les encouragements

(1) Questions d'économie politique.

(2) Quâcunque potes dote placere, place. — Ovide.

d'un chef, de ne plus avoir devant soi un étendard pour en suivre l'ombre, assurément ce sont les médiocres. Ceux qui sont doués d'un véritable talent n'ont rien perdu à se dégager de la mêlée, à s'avancer seuls, sans le cortége d'admirations préconçues et exclusives qui provoquent toujours des oppositions systématiques. Un peintre supérieur n'est plus maintenant d'aucune école : il peut à son gré, et sans crainte du reproche de désertion, exprimer les scènes de la nature qui l'ont charmé ou ému, aujourd'hui en s'accordant aux dispositions nobles, calmes, régulières, préférées par les grands maîtres que l'on a appelés classiques, demain en s'abandonnant à l'apparent désordre et à l'éloquente passion de ceux que l'on a voulu honorer comme des princes du romantisme. L'auteur du paysage que nous reproduisons est un exemple heureux de ce retour à la paix, ou pour mieux dire à la vérité. M. Huet était, dans sa jeunesse, aux rangs les plus avancés de l'une des deux écoles ; l'ardeur de ses convictions avait soulevé plus d'une prévention contre lui : parce que l'on croyait que ses qualités voulaient s'imposer, on les traitait en ennemies ; on les apprécie plus justement depuis qu'on ne les considère plus comme des arguments à réfuter et à vaincre. On s'est laissé intéresser de bonne foi,

Salon de 1852. — Un Paysage, par M. Huet. — Dessin de M. Huet.

à l'exposition dernière, par ce paysage d'un beau mouvement et d'un grand style. Ce massif d'arbres vigoureux, ce ciel *animé*, *ces eaux qui* en réfléchissent l'ombre et la lumière, ces bûcherons eux-mêmes, robustes et remuant avec effort un tronc renversé ; toute cette scène est empreinte, dans ses détails et dans son ensemble, d'un sentiment de force et d'une grandeur qui obligent le regard à s'arrêter, l'âme à se souvenir et à penser. Comment l'artiste est-il arrivé à produire ces impressions ? Est-ce par la passion ? par la science ? Est-ce l'effet de ses sympathies pour tels maîtres du Nord ou pour tels maîtres du Midi ? Il n'importe. Il a été ému, il a voulu émouvoir, et il a réussi.

ARTISANS ET PAYSANS ASTRONOMES PAR VOCATION.

Fin. — Voy. p. 225, 254.

Jean-George Palitzsch était un paysan saxon, né le 11 juin 1723, au village de Prohliz, près de Dresde. Il avait su, tout en exerçant la profession de laboureur, acquérir par lui-même des connaissances fort étendues. Il avait étudié et appris l'astronomie, ainsi que les parties de la géométrie qu'elle suppose, comme la trigonométrie, rectiligne et sphérique. Il avait consacré les épargnes, fruits de ses sueurs, à se former un observatoire garni des instruments les plus nécessaires. Peu d'observations intéressantes lui échappaient, et cela sans que ses occupations agricoles en souffrissent. Cependant il était encore complétement inconnu à l'Europe savante, lorsqu'une circonstance imprévue vint lui donner une célébrité qu'il ne cherchait pas.

C'était à la fin de l'année 1758 : l'attention des astronomes, on peut même dire celle du monde civilisé, était fixée sur une prédiction de la plus haute importance. Il y avait déjà cinquante-trois ans que Halley, qui avait figuré si dignement dans la pléiade newtonienne, avait annoncé, pour 1758 ou 1759, le retour de la comète vue en 1305, en 1380, en 1456, en 1531, en 1607 et en 1682. Clairaut, après des calculs effrayants de longueur et fondés sur l'analyse la plus élevée, sur la géométrie la plus profonde, avait trouvé que l'action combinée de Jupiter et de Saturne devait occasionner, dans la marche de la comète, un retard de 618 jours, comparativement au temps de la dernière période ; et, au mois de novembre 1758, à la rentrée publique de l'Académie des sciences, il annonça que la comète devait passer à son périhélie vers le milieu d'avril suivant. D'un autre côté, divers astronomes avaient déterminé sur des cartes ou sur des globes célestes les principaux points des routes différentes que la comète devait suivre dans différentes hypothèses de passage au périhélie, presque de mois en mois, depuis le milieu de 1757 jusqu'au milieu de 1759. Messier, observateur placé sous la direction de l'astronome Delisle, à l'Observatoire du dépôt de la marine, avait cherché la comète pendant une année et demie, en se guidant sur ces cartes hypothétiques. Le ciel ayant été fort couvert pendant les mois de novembre et décembre 1758, ses recherches furent entravées, et ce ne fut que le 21 janvier 1759, qu'il eut le bonheur de voir la co-

mète pour la première fois. Rien n'égalait la joie que ressentait Delisle, alors le patriarche de l'astronomie. Cependant on avait été encore plus heureux en Allemagne sans que l'on en eût profité pour des observations précises. Le 24 janvier 1759, on publia à Leipzig un Mémoire en allemand, ayant pour titre : « Preuve de l'apparition réelle de » la comète qui a paru en 1682, et qui, suivant la théorie » de Newton, a été prédite par M. Halley, et des apparitions » qu'elle aura dans la suite du temps; donné par un ama- » teur de l'astronomie. » Dans ce Mémoire de quinze pages

Jean-George Palitzsch. — Dessin de Pauquet.

in-4°, on annonce que la comète est réellement visible, quoiqu'on ne puisse l'observer qu'avec des télescopes, l'auteur du Mémoire s'étant servi d'une lunette astronomique de trois pieds pour la voir. « Il était réservé, dit l'auteur, à un paysan de Saxe, nommé Palitzsch, à Prohliz, près de Dresde, de découvrir le premier cette comète, sans connaître le prix de sa découverte ; ses observations des 25 et 27 décembre 1758, avec celle du docteur Hoffman, amateur d'astronomie, faite le 28 décembre, ont servi à faire reconnaître que c'est bien la comète de 1682 qui est de retour... »

Malgré cette publication, tous les astronomes de l'Europe ignorèrent d'abord que la comète eût été vue dès le 25 décembre 1758, y compris Delisle qui continua à la faire observer par Messier tout seul, en secret, jusqu'au 14 février, époque où elle cessa d'être visible à cause de sa proximité du soleil. Lorsque Delisle donna avis de l'apparition, après le 1er avril, la comète, émergeant des rayons solaires, venait d'être remarquée à Lisbonne et à Bologne. Godin la vit à Cadix peu de jours après. Ce ne fut que dans les Mémoires lus à l'Académie en 1760, que tous ces détails furent révélés. Delisle vit de ses yeux la brochure publiée à Leipzig le 24 janvier 1759, comme il l'annonce lui-même.

Quant à Palitzsch, dont cette remarquable découverte fera vivre la mémoire, il continua à suivre son goût pour l'astronomie et pour les sciences d'observation. L'histoire naturelle et la botanique faisaient ses délices. Il s'était composé un cabinet de productions naturelles très-bien ordonné, ainsi qu'un jardin de plantes rares qu'il cultivait avec soin, et dont il était parvenu à acclimater quelques-unes. Sa modestie était extrême : il s'est toujours refusé à donner sur sa vie les détails qu'on lui demandait. Cependant nous sommes à même de mettre son portrait sous les yeux de nos lecteurs. Palitzsch mourut dans son village de Prohliz à la fin de février 1788 ; il était devenu correspondant de la Société royale de Londres et de l'Académie de Saint-Pétersbourg.

Jean-Louis Pons, celui de tous les astronomes qui a découvert le plus grand nombre de comètes, naquit, en 1761, à Peyre, petit village du haut Dauphiné. Appartenant à une famille pauvre et obscure, qui n'avait pu lui faire donner qu'une éducation fort incomplète, il se trouva fort heureux, en 1789, d'obtenir le modeste emploi de concierge à l'observatoire de Marseille, que dirigeaient alors Saint-Jacques et Thulis. Ces deux savants, frappés des heureuses dispositions de Pons, l'initièrent aux premiers éléments de l'astronomie. Les pro-

grès de l'élève furent rapides; grâce à sa vue perçante, à sa persévérance et à une aptitude toute spéciale, Pons devint bientôt un observateur consommé. La plus remarquable de ses découvertes est celle de la comète à courte période, qui porte tantôt son nom, tantôt celui d'Encke. Ayant aperçu cette comète en 1818, il conjectura que c'était la même qu'il avait déjà vue en 1805, et communiqua ses conjectures à plusieurs astronomes, entre autres à Olbers, qui compléta ces aperçus en la comparant aux comètes de 1795 et de 1786. Appuyé sur ces données, M. Encke, aujourd'hui directeur de l'observatoire de Berlin, entreprit, non-seulement de calculer rigoureusement l'orbite elliptique de cette comète, mais d'en calculer une éphéméride pour l'époque de son premier retour qui devait avoir lieu en 1822. Ce travail, comparable, à certains égards, à celui de Clairaut sur la comète de Halley, fut couronné de succès, et attacha le nom d'Encke à la comète. Pons avait été, en 1813, nommé astronome adjoint à l'observatoire de Marseille, à la mort de l'un de ses maîtres, Thulis. En 1819, sur la recommandation de M. de Zach, il fut appelé à Lucques par l'ancienne reine d'Étrurie, Marie-Louise, qui lui confia la direction de l'observatoire de Marlia. Pons y poursuivit avec un zèle infatigable ses recherches et observations de comètes, à l'aide d'une machine parallatique, et d'une lunette méridienne qu'il avait construite lui-même, car il était fort habile dans l'art de travailler le verre. Après la mort de la duchesse de Lucques, en 1824, des raisons d'économie ayant fait supprimer l'observatoire de Marlia, Pons fut accueilli, toujours à la recommandation de M. de Zach, son ancien protecteur, par le grand-duc de Toscane, qui lui confia l'observatoire de Florence. Pons continua à observer presque jusqu'à son dernier jour en 1831; mais, dans les quatre dernières années, sa vue s'était affaiblie, et d'autres observateurs voyaient avant lui les comètes nouvelles. Du reste, il pouvait se reposer; il en avait assez fait pour la science et pour sa propre réputation. Du 12 juillet 1801 au 3 août 1827, il n'avait pas découvert moins de trente-sept comètes. L'Académie de Marseille, l'Académie des sciences de Paris, la Société astronomique de Londres lui avaient décerné des médailles et des prix à différentes époques. Pons mourut à Florence le 14 octobre 1831.

INSTRUCTION

SUR LA MANIÈRE DE SE SERVIR DU COUVOIR ARTIFICIEL.

Voy. p. 8 et 23.

En premier lieu, il est essentiel que le couvoir soit placé bien d'aplomb, afin que l'eau puisse circuler librement dans son intérieur. Cette eau, que l'on introduit dans le cylindre au commencement de l'opération, doit marquer à ce moment 50 degrés centigrades, ou à peu près, pour les couvaisons ordinaires, telles que celles des espèces communes de nos oiseaux de basse-cour. Aussitôt l'eau introduite, on allume les deux mèches de la lampe, et on ferme soigneusement toutes les issues, sauf la cheminée qui doit toujours rester ouverte plus ou moins. Les deux thermomètres ne tardent pas à rendre compte du degré de chaleur : si celle-ci est trop forte, on supprime une mèche; mais si une seule mèche ne suffit pas pour maintenir le degré voulu, on la remplace par deux demi-mèches, une demie dans chaque bec. Lorsque la chaleur est convenablement réglée, c'est-à-dire lorsque les thermomètres marquent 35 à 38 degrés centigrades, on introduit les œufs dans les tiroirs; on les place sur une couche de foin, le plus fin que l'on puisse trouver, de 4 à 5 centimètres d'épaisseur; puis on les recouvre d'une seconde couche de foin. Il arrive quelquefois que les œufs font descendre la chaleur du tiroir; mais il ne faut pas en tenir compte tant que l'eau du réservoir ne diminue pas de degré; la chaleur du tiroir reprendra aussitôt que les œufs se réchaufferont. Plus le tiroir sera garni d'œufs, plus la chaleur se maintiendra élevée; lorsqu'elle dépassera le degré voulu, on donnera de l'air à l'intérieur de l'appareil par les trous que nous avons indiqués sur le côté à droite, ou bien en ôtant pour un moment le bouchon de dessus.

Il faut retourner les œufs tous les jours une fois, mais sans les déranger de place. Il est bon aussi de les mirer de temps en temps au travers de la lumière, à partir du cinquième jour de l'incubation, afin de s'assurer si quelques-uns ne sont pas clairs; car ceux-ci devront être retirés immédiatement; du reste, ils ne seront pas devenus complétement inutiles : ils pourront encore être cuits durs pour servir de pâtée aux jeunes poulets.

Dans le courant de l'incubation, il arrive quelquefois que les œufs paraissent bons, et cependant les petits meurent dans leur intérieur au bout de huit ou dix jours; ces œufs sont ceux qui ont été fécondés par un jeune coq, ou pondus par une jeune poule, ou en des temps de gelée ou de pluie, ou pendant la mue. On les reconnaît, en les regardant à la chandelle, à un point noir qui reste fixé dans l'œuf si le germe est mort, et qui au contraire varie de place s'il est vivant. Évidemment ces œufs doivent être immédiatement écartés.

La lampe qui sert à chauffer l'eau du cylindre doit être nettoyée tous les jours avec beaucoup de soin, et l'huile qu'elle consomme doit être épurée et de la meilleure qualité possible. Ces deux conditions sont indispensables pour que l'appareil ne fume pas; car autrement les œufs ne tarderaient pas à être noircis, ce qui compromettrait le succès de l'opération.

Le dessous de la cheminée s'ouvre plus ou moins pour fournir de l'air à l'alimentation de la flamme; on peut l'ouvrir totalement dans le cas d'une trop grande chaleur.

Il faut avoir soin de remplir le réservoir d'eau tous les trois ou quatre jours, pour remplacer celle qui a disparu par l'évaporation, et qui est d'environ un verre pendant cet intervalle de temps.

Enfin, les petits que l'on dépose dans le compartiment supérieur aussitôt après leur éclosion, ou même les œufs que l'on peut y faire couver, doivent être recouverts d'une étoffe de laine qui conserve la chaleur dans cette portion de l'appareil, plus exposée que les autres au refroidissement.

Parmi les observations qui précèdent, celles qui concernent le degré de température moyenne à donner à l'instrument pendant toute la durée de l'incubation, température que M. Vallée porte à 37 degrés environ, s'appliquent surtout à l'incubation de nos espèces les plus communes d'oiseaux domestiques, et surtout à celles de basse-cour; mais évidemment cette moyenne de température ne devra pas être la même pour toutes les autres espèces d'oiseaux, et encore moins pour les reptiles. Il faudra graduer différemment l'appareil dans les différents cas : pour cela, l'eau pourra être introduite à une autre température; le nombre ou la grosseur des mèches pourront être modifiés; et les ouvertures latérales, ainsi que l'ouverture supérieure du tuyau qui communique avec le tiroir moyen, pourront être plus ou moins larges. Pour tout cela, le praticien s'aidera autant que possible des conditions diverses dans lesquelles l'éclosion a lieu sous les couveuses naturelles, c'est-à-dire des conditions de température, de sécheresse, d'humidité, des milieux dans lesquels les œufs sont déposés, etc. Nous avons vu combien toutes ces conditions avaient été scrupuleusement conservées par M. Vallée, en particulier pour l'incubation de la couleuvre à collier.

LE BAISER DE LA VIERGE.

Polybe raconte que Nabis, tyran de Sparte (1), qui mourut en 192 avant J.-C., avait fait construire une sorte de machine

(1) Les anciens appelaient tyran tout homme qui s'était em-

ayant la forme d'une statue richement habillée, et faite à la ressemblance de sa femme la reine Apega. Il invitait chez lui de riches citoyens et leur demandait de fortes sommes d'argent pour les frais de la religion ou autres. Si ces citoyens lui répondaient par un refus, il leur disait bénignement : « Je vois que je n'ai pas assez d'éloquence pour vous persuader, mais j'espère que ma bonne épouse Apega sera plus habile que moi. » Puis, sur un signe qu'il faisait, on voyait apparaître la statue assise. Le tyran lui présentait la main, elle se levait, et, saisissant un des convives, elle l'entourait de ses bras contre sa poitrine : or sous ses vêtements étaient cachées des pointes de fer. Le malheureux, torturé par cette étreinte cruelle, se hâtait de donner l'argent que l'on exigeait de lui, ou ne tardait pas à expirer.

Un savant Anglais, M. Pearsall de Wilsbridge, avait quelque soupçon que l'imagination sombre du moyen âge avait renouvelé du grec cette affreuse machine. Sous ces impressions, et guidé par de vagues indices, il se mit à la recherche de la moderne Apega, et il parvint, non sans peine, à s'assurer que son soupçon était fondé.

Souvent il avait entendu des Allemands parler du Baiser de la Vierge (*Jungfern-kuss*) dans un sens sinistre, à peu près comme l'on disait autrefois en France : *passer par les oubliettes*. Il demanda l'explication de cette locution bizarre, et la réponse fut que ce baiser n'était autre que celui d'une machine en fer employée jadis, dans certaines tours ou prisons, à des exécutions secrètes.

On lui désigna d'abord, comme devant posséder un de ces singuliers instruments de supplice, le château de Kœnigstein, près de Francfort; puis une tour dans le mur de ville de Mayence, près de la boucherie, enfin plusieurs autres vieux donjons des bords du Rhin. Il visita tous ces édifices, chercha longtemps avec patience et ne trouva rien.

Il commençait à croire que la redoutable Vierge n'était qu'une fable. On ne s'accordait guère sur la manière dont elle était construite. Suivant les uns, c'était une statue massive qui écrasait de son poids le malheureux que l'on contraignait à l'embrasser; suivant d'autres, sa poitrine était hérissée de pointes de fer contre lesquelles elle pressait sa victime avec ses bras; d'autres enfin assuraient que c'était une figure emblématique de la justice aux pieds de laquelle était une trappe qui s'ouvrait sur un abîme.

M. Pearsall consulta des hommes instruits, des légistes qui sourirent de sa crédulité, et l'engagèrent à ne pas se préoccuper sérieusement d'un conte de bonne femme. C'est, disaient-ils, une de ces mille légendes ridicules qu'a propagées et amplifiées la prévention populaire contre le moyen âge.

Découragé, un peu honteux, M. Pearsall se préparait à chercher un autre but pour ses excursions scientifiques, lorsque, dans un livre intitulé : *Materialen zur Nürnbergerischen Geschichte herausgegeben von D. I. C. Siebenkees*; Nurnberg, 1792, il rencontra le passage suivant : « En l'année de N.-S. 1533, la Vierge de fer fut construite pour le châtiment des malfaiteurs, au dedans de la muraille du *Froschthurm* (ou tour des Grenouilles), vis-à-vis la place des *Sieben Zeiler* (les sept Cordes)... Cette statue de fer avait sept pieds de haut; elle étendait ses bras en face du criminel, et en lui donnant la mort envoyait le pauvre pécheur aux poissons; car aussitôt que l'exécuteur mettait en mouvement la planche sur laquelle se tenait le condamné, elle s'enfonçait, et de larges sabres taillaient le malheureux en petits morceaux qui devenaient la proie des poissons dans des eaux cachées. »

Ce renseignement était le plus positif de tous ceux que M. Pearsall avait obtenus jusqu'à ce jour. Il sentit renaître toute sa curiosité, et, au mois de mai 1832, il se rendit à Nuremberg. Il visita l'hôtel-de-ville et ses vieux donjons. On lui montra un trou (*lock*) qui avait certainement servi aux anciens supplices. Après avoir descendu quinze ou seize marches étroites et rapides, il se trouva en présence d'un instrument de torture que l'on appelle vulgairement, en Allemagne, violon, et en Angleterre *stocks* (ceps). On lui montra encore d'autres indices de la cruauté des anciens modes de punition usités à Nuremberg; mais il ne vit aucune apparence de Vierge de fer. Le garde des archives, le docteur Mayer lui dit toutefois que cette Vierge avait existé dans un cachot près des Sieben Zeiler, et que lui-même avait vu quelques parties, sinon de la statue elle-même, au moins des ressorts qui la faisaient mouvoir. L'architecte de la ville confia les clefs du cachot à M. Pearsall, qui s'empressa d'aller le visiter avec le docteur Mayer et un homme nommé Kiefer. Il n'y avait en effet, dans ce caveau, aucune machine; mais la disposition des lieux, une trappe entre la salle supérieure et un caveau inférieur humide, et où l'on avait autrefois découvert des ossements, d'autres vestiges très-significatifs, ne laissèrent point de doute à M. Pearsall qu'il n'eût bien devant lui un des lieux où se pratiquait le supplice raconté par Siebenkees. Ses deux compagnons, le docteur Mayer et Kiefer, confirmaient d'ailleurs pleinement ses conjectures par les explications qu'ils tiraient de leurs souvenirs. Ils citèrent, de plus, à M. Pearsall une vieille ballade nurembourgeoise, où se conserve la tradition d'un jeune plébéien qu'une famille patricienne fit périr entre les bras de la Vierge pour avoir épousé secrètement une jeune fille noble. Enfin ils lui rapportèrent qu'un vieillard, nommé Kaiserlin, déclarait que, deux ou trois jours avant l'entrée des Français à Nuremberg, on avait transporté la Vierge et d'autres instruments de supplice dans un chariot; mais on ne savait ce que ce chariot était devenu.

Notre touriste anglais trouvait dans ces renseignements une demi-satisfaction; mais il voulait voir la Vierge de fer elle-même. C'est pourquoi il persévéra dans sa poursuite.

En 1834, il fit un voyage à Saltzbourg. Dans le château de cette ville, il vit un cachot semblable à celui de Nuremberg, et correspondant de même par une trappe à un caveau inférieur. Un sergent autrichien lui assura que la Vierge de fer de ce cachot avait été transportée à l'arsenal impérial de Vienne.

Quelques jours après, M. Pearsall parcourait à Vienne l'arsenal impérial sans y trouver la mystérieuse machine. Il parla de ses désappointements dans quelques salons : la réponse des personnes instruites fut encore que jamais semblable chose n'avait existé en Autriche. Mais les personnes d'une classe moins aisée s'obstinaient à penser tout autrement; elles prétendaient qu'une vierge de fer avait autrefois fonctionné dans une tour au-dessus du canal qui traverse Vienne et se jette dans le Danube.

Un jour, dans une conversation avec des Viennois, M. Pearsall entendit affirmer qu'une vierge de fer faisait partie de la collection d'antiquités, du château de Feistritz, situé sur les confins du Steimark, et appartenant au baron Diedrich.

Quoi qu'il n'eût plus grande confiance dans les affirmations de ce genre, il pensa qu'il ne devait pas reculer devant une nouvelle démarche. Cette fois sa persévérance fut récompensée. La Vierge de fer se trouvait bien dans le cabinet d'antiquités du baron; elle était debout sur une sorte de piédestal en bois. C'était une machine en fer de sept pieds de haut (mesure de Nuremberg) et représentant une femme costumée comme l'étaient les bourgeoises de Nuremberg au seizième siècle.

L'ensemble se composait de barres et de cercles en fer recouverts d'une feuille de tôle peinte. On ouvrait la machine sur le devant, au moyen de deux battants ou volets roulant sur des gonds placés aux deux côtés. A l'intérieur de ces battants et dans le creux de la tête dont la partie antérieure attenait au volet gauche, étaient des pointes très-aiguës ou poignards quadrangulaires. Il y en avait treize à la hauteur du sein droit, huit de l'autre côté, et deux à la tête; ces

paré du pouvoir en violant les lois, par ruse ou par force, quelles que fussent d'ailleurs ses bonnes ou ses mauvaises qualités.

derniers semblaient destinés à percer les yeux de la victime. Des traces de sang souillaient encore la poitrine et une partie du piédestal.

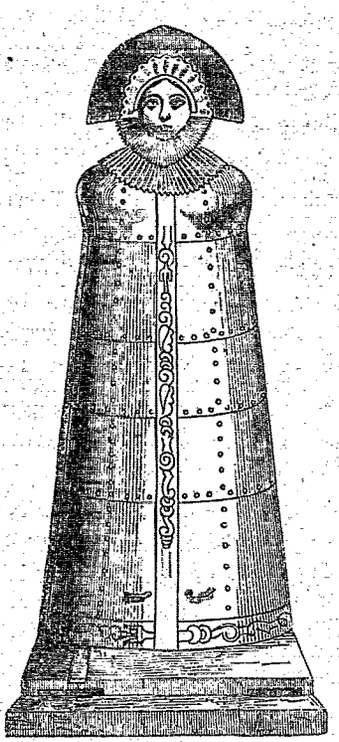
M. Diedrich raconta au voyageur anglais que cette machine et beaucoup d'autres objets, ayant appartenu à l'arsenal de Nuremberg, lui avaient été apportés dans un chariot, au temps de l'occupation de cette ville par les Français. Ainsi se trouvait confirmé le témoignage du vieux Kaiserlin. Cette machine était bien celle qui, dans le cachot de Nuremberg, avait été posée au-dessus d'un trou d'où le corps tombait sur des armes tranchantes, et de là dans un cours d'eau. Un artilleur autrichien, qui habitait le château du baron Diedrich, disait aussi avoir vu au temps de sa jeunesse (vers 1780) une vierge de fer au Wenzels-Burg, près de Prague, dans un des ateliers de l'artillerie. Cette machine avait des bras, et les soldats s'étaient si souvent divertis en l'ouvrant et en faisant jouer ses ressorts, qu'à la fin ils l'avaient brisée.

M. Pearsall alla à Prague, et ne découvrit point cette variété d'Apega.

Le gardien de l'hôtel du conseil de cette ville prétendit qu'il avait existé une vierge en fer dans la tour Blanche, sur le Headchin; mais la tour était en ruines.

D'après un autre témoignage, on avait vu des vierges avec des bras dans le château d'Ambrass, près d'Insbruck; dans le château royal de Berlin, et dans le château de Schwerin.

Après avoir constaté matériellement l'existence de la Vierge de fer, il restait à rechercher les origines de cette déplorable invention. En 1835, M. Pearsall rencontra à Liége un Français attaché autrefois au service de Joseph Bonaparte, et qui



La Vierge de fer, autrefois à Nuremberg, aujourd'hui dans la collection du baron Diedrich.

affirma qu'il avait vu une machine entièrement semblable dans une salle occupée par l'inquisition, à Madrid; elle était faite, disait-il, partie de bois, partie de fer; on l'appelait *Mater dolorosa;* elle était, de même, placée au-dessus d'une oubliette. De cette assertion qu'il n'a, du reste, pas eu le moyen de contrôler, et de quelques autres indices historiques, M. Pearsall a cru pouvoir conclure que la Vierge de fer avait dû être inventée en Espagne, et importée en Allemagne sous le règne de Charles-Quint. Un savant hongrois de la Bibliothèque impériale de Vienne, M. Gevay, appuya son opinion en lui citant une romance espagnole de la première moitié du seizième siècle, et où est il fait mention de cette monstrueuse statue.

SUR L'ALMANACH DU MAGASIN PITTORESQUE (1).

Beaucoup de personnes supposent que cet Almanach est fait de gravures et d'articles empruntés au *Magasin pittoresque.* Il n'en est rien. Né de notre recueil, l'Almanach lui est attaché par des liens intimes : il est rédigé par les mêmes écrivains, il est illustré par les mêmes artistes; mais son texte entier et toutes ses gravures lui appartiennent en propre. Ce n'est ni une copie, ni une imitation servile; c'est, dans de très-modestes proportions, un nouveau petit Magasin tout à fait neuf, destiné à servir, sous quelques rapports, de complément au premier.

On trouve, dans l'*Almanach du Magasin pittoresque,* des souvenirs historiques choisis avec soin et mis en regard de chaque jour de l'année. En cherchant une date, on rencontre un fait important qui ravive la mémoire et donne à penser. Le calendrier, base essentielle de tout Almanach, devient ainsi une occasion d'exercice facile ou de distraction pour l'esprit.

Les douze premières gravures du recueil sont consacrées à des sujets qui ont rapport aux douze mois, dans un sens plus sérieux et plus utile que celui de ces éternelles allégories ou de ces scènes villageoises des quatre saisons, répétées si souvent depuis l'origine des Almanachs imprimés qu'elles n'arrêtent plus même les yeux.

En 1851, elles ont représenté quelques-uns des phénomènes naturels les plus remarquables qui se soient produits aux différentes époques de l'année. En 1852, elles ont figuré douze événements curieux ou célèbres empruntés à l'histoire de chaque mois. Dans l'Almanach que nous achevons pour 1853, elles offriront une suite de récoltes ou moissons dans des contrées lointaines, de manière à montrer, sous une forme vive, l'extrême contraste des températures sur différents points du globe pendant les mêmes mois. On verra, par exemple, quelles sont les récoltes estivales qui se font ailleurs aux mois de janvier ou de février, tandis que notre sol est couvert de frimas. Chacune de ces gravures est expliquée dans une notice rédigée par un écrivain spécial.

Les événements principaux de l'année qui finit au moment où l'Almanach paraît sont illustrés et racontés; des portraits accompagnent les biographies des personnages célèbres morts dans le cours de la même année. La série des Almanachs tendra ainsi à former une petite galerie d'histoire contemporaine (2). Réunis plus tard en collection, leur ensemble sera comme un reflet des jours heureux ou malheureux du passé, de ses découvertes, quelquefois de ses erreurs ou de ses bizarreries

A côté des faits historiques ou anecdotiques les plus intéressants, l'Almanach signale des institutions utiles et les moyens de les propager, ou quelques-unes des lois nouvelles qu'il importe à tous de connaître.

Enfin une place suffisante est réservée aux purs délassements de l'imagination et de l'esprit. Les nouvelles ou traditions qui ont paru en 1851 et en 1852, écrites par un de nos collaborateurs qui a acquis une pure et grande popularité dans ce genre, ont déjà prouvé aux lecteurs de l'Almanach que la rédaction de ce petit recueil est pour nous l'objet d'une attention scrupuleuse, et que là, comme ici, nous voulons instruire sans ennui et amuser sans offenser aucune des délicatesses de l'intelligence et du cœur.

Nous avons hésité longtemps avant de dérober, pour ainsi dire, au *Magasin pittoresque,* une de ses colonnes dans le but de faire mieux connaître ce petit livre à nos lecteurs : c'est trop évidemment, de notre part, une faiblesse paternelle; mais nous espérons que l'on y verra aussi une preuve de toute la confiance que nous inspire la bienveillance publique, et de notre désir persévérant de servir, par tous les moyens qui seront en notre pouvoir, l'intérêt général d'instruction morale et populaire auquel nous avons voué notre vie.

(1) Brochure de 64 pages, avec gravures. Prix, 50 centimes. — Rue Jacob, 30.

(2) Les clichés de chaque année de l'Almanach permettront de combler toute lacune dans les collections.

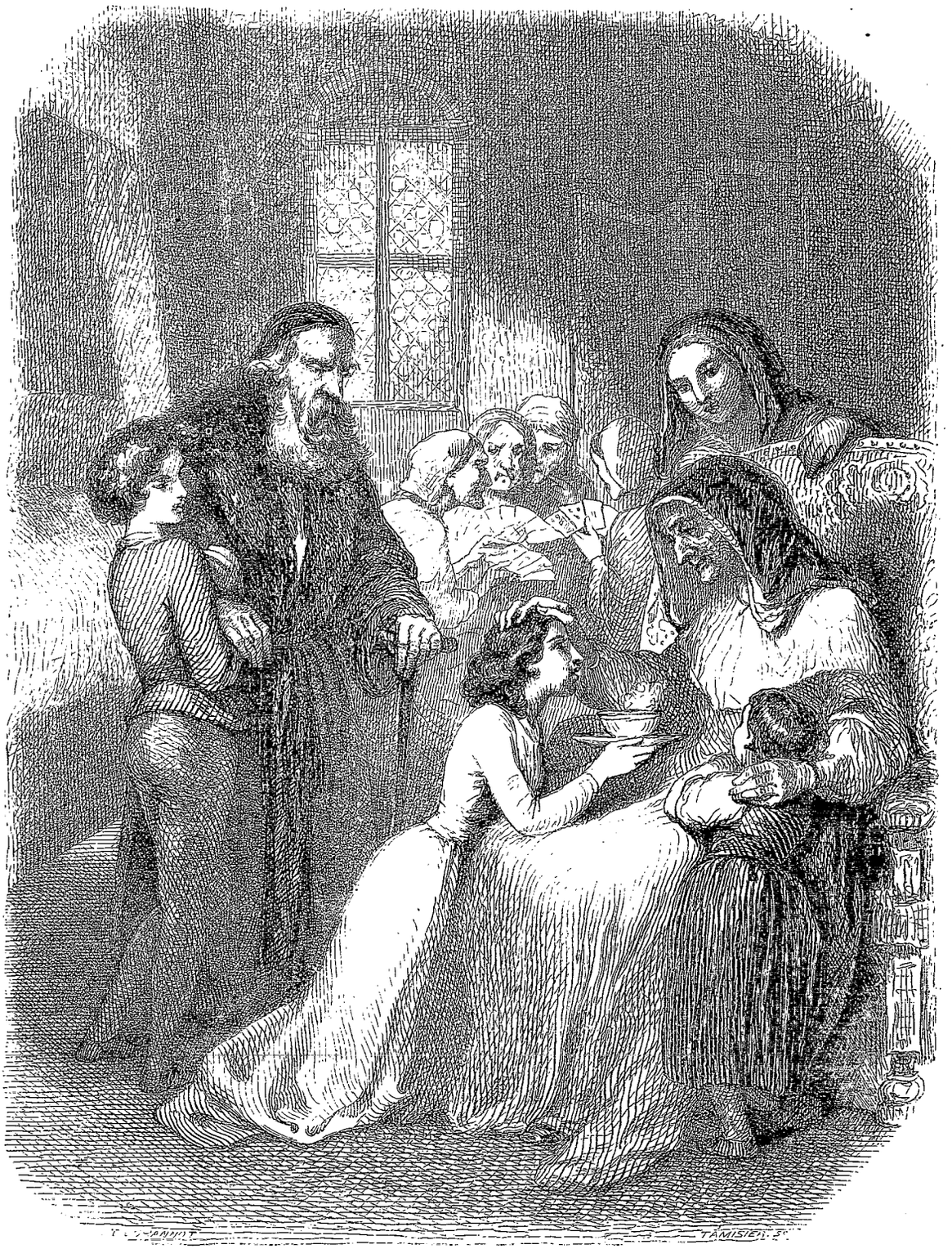
BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,
rue Jacob, 30, près de la rue des Petits-Augustins.

Imprimerie de L. Martinet, rue et hôtel Mignon.

LES AGES.

Voy. l'Enfance, p. 1; la Jeunesse, p. 103; l'Age mûr, p. 209.

IV. — LA VIEILLESSE.



Composition et dessin de Tony Johannot.

Nous voici à la fin de la carrière dont l'artiste nous a fait parcourir les principales stations. Nous avons vu les espoirs de l'enfance, les divertissements et les études de la jeunesse, les sérieux devoirs de l'âge mûr; maintenant il nous montre les consolations de la vieillesse, la grand'mère entourée de ses petites-filles qui se vouent à son service, le grand-père arri-

vant soutenu par le bras de son petit-fils ; au fond, des amis contemporains des deux vieillards, cherchant dans les cartes leurs dernières distractions.

Après ceci s'ouvre l'éternité ! Le maître attend ces lutteurs fatigués au bout de l'arène, et décidera la récompense. Ici-bas, leur tâche est achevée.

Rabelais dit dans son Almanach que « vieillesse sera incurable ceste année, à cause des années passées. » Triste épigramme lancée à la fragilité humaine et à la brièveté de la vie, si Dieu ne nous avait donné pour consolation les générations formées par nous, et qui doivent, en nous remplaçant, faire survivre éternellement quelque chose de nous-mêmes ! C'est dans cette succession non interrompue des êtres, sortant l'un de l'autre, et demeurant unis par l'anneau de la famille, que se trouve le dédommagement terrestre de nos déclins. En léguant nos enfants à l'avenir, nous ne nous perpétuons pas seulement dans de vivantes images, nous leur laissons, par l'éducation par l'exemple, par la renommée du nom, un rayon de notre âme. Ils restent après nous pour continuer notre œuvre sainte ou coupable ; nous avons commencé une trame qu'ils continueront bien ou mal, selon que nous aurons préparé la tâche et formé de bons ou de mauvais ouvriers.

Cette pensée devrait entrer pour beaucoup dans la morale humaine. Il serait à souhaiter que chaque homme comprît sa responsabilité devant l'avenir, et comment il est la continuation d'une personnalité sociale qu'il doit maintenir honorable ou relever, et dont ses fils seront un jour les représentants. Si l'on se pénétrait bien de la pensée qu'on ne meurt point parmi les hommes, puisqu'on y survit par sa race, on sentirait peut-être mieux la nécessité de bien régler une si longue vie et de faire à sa maison illustre ou obscure une perpétuité de dévouement et d'honneur.

Tous les peuples qui ont eu le culte de la vertu se sont distingués par le respect pour les vieillards ; on les a toujours regardés comme les représentants des siècles passés, à qui nous devons tant, et envers lesquels nous ne pouvons nous acquitter que par notre vénération pour ceux de leurs fils qui survivent. Ces corps fléchissants et prêts à se séparer de la vie nous sont d'ailleurs un utile avertissement ; ils nous disent de ne pas croire à l'éternité de nos forces et de nos jouissances, de regarder au delà des horizons de la terre.

Les vieillards deviennent ainsi tout à la fois des députés des temps anciens qui nous apportent leur expérience en réclamant notre gratitude, et des annonciateurs de l'avenir surhumain qui nous ramènent aux préoccupations les plus élevées.

Mais pour que la vieillesse garde cet auguste caractère, il faut que tout en elle soit simple, noble, digne d'être imité. On connaît le mot de Caton à un vieillard vicieux :

— Mon ami, la vieillesse a assez de laideur par elle-même, n'y ajoute pas celle du vice.

Ce n'est qu'aux époques de décadence que le respect pour les cheveux blancs s'éteint chez les peuples, et que l'homme fort arrive à railler ou à mépriser la faiblesse de l'âge. On se rappelle que vers les derniers temps de la Grèce, un vieillard se présenta aux jeux olympiques sans que personne se dérangeât pour lui faire place ; enfin lorsqu'il arriva au gradin occupé par les Lacédémoniens, ceux-ci se levèrent avec respect. Le vieillard attendri s'écria :

— Tous les Grecs connaissent la vertu, mais il n'y a plus que les Lacédémoniens qui la pratiquent !

LES OUVRIERS DE PARIS.

CONDITIONS D'EXISTENCE, D'INSTRUCTION ET DE MORALITÉ.

Voy. p. 293.

Ouvriers de la fabrique de Paris. — Les ouvriers qui concourent à la fabrication de ce qu'on appelle les articles de Paris, appartiennent plus particulièrement à la population sédentaire ; ils travaillent par trois ou quatre dans de petits ateliers, rarement au delà de dix ou douze réunis ; il y a là beaucoup de travail en famille. Les enfants se forment aux professions diverses par un apprentissage plus ou moins régulier, après avoir commencé par fréquenter les écoles communales. Ces ouvriers se plient avec une merveilleuse facilité à toutes les exigences des consommateurs. Ils aiment le nouveau, le recherchent, ont l'esprit inventif ; ils ont le travail actif, mais souvent intermittent ; ils vont à la besogne comme, dans d'autres circonstances, ils monteraient à l'assaut, avec une énergie après laquelle il leur faut un long repos. C'est ainsi que, lors d'une ouverture de saison ou à l'approche d'un moment de vente active, comme il arrive à la fin de l'année, ou bien encore lorsqu'il faut terminer des articles destinés à l'exportation et qu'un navire doit prochainement emporter, on obtient facilement de la fabrique parisienne des efforts incroyables de production. Les nuits sont employées au travail, et chacun semble n'avoir d'autre préoccupation que celle de terminer sa tâche. Quand les livraisons sont faites, le repos et les distractions absorbent toutes les idées.

En général, les ouvriers qui travaillent en ateliers nombreux ont des habitudes plus rudes et un degré d'instruction moindre que les ouvriers de la petite fabrique ; ils forment comme un chaînon intermédiaire entre ceux-ci et les ouvriers des usines et manufactures. Ainsi, dans la fabrication des articles en bronze, les fondeurs sont ceux qui se laissent le plus facilement entraîner à la dissipation et à la turbulence. La chaleur des fourneaux, la poussière du moulage, servent d'excuse à un usage trop fréquent de la boisson. Les fondeurs habituent les apprentis eux-mêmes à boire, et beaucoup d'ouvriers se laissent ensuite entraîner à l'ivrognerie.

Dans tout le groupe des industries qui s'occupent du travail des métaux précieux, les habitudes des ouvriers sont meilleures. Il y a parmi eux un sentiment de probité très-développé : dans beaucoup d'ateliers, les patrons mettent l'or en petits lingots ou en feuilles à la disposition des travailleurs presque sans contrôle. La probité scrupuleuse entraîne habituellement le respect de soi-même : les ouvriers bijoutiers, qui gagnent de bons salaires, aiment, en général, à être proprement vêtus ; les plaisirs grossiers du cabaret les attirent moins que ceux de la danse, du spectacle, de la promenade à la campagne. Ils arrivent ainsi à préférer, le plus généralement, la vie de ménage à une existence de désordre. Ils se marient d'autant plus volontiers qu'ils trouvent facilement à procurer à leurs femmes un travail qu'elles peuvent exécuter chez elles, sans abandonner les soins du ménage et en élevant des enfants. Plus tard, la femme peut prendre une ou deux jeunes filles en apprentissage ; les enfants peuvent être aussi initiés de bonne heure à des travaux proportionnés à leur âge. L'ordre et l'aisance règnent à l'intérieur, et, le domicile de l'ouvrier étant ainsi transformé en un petit atelier, il devient facile pour celui qui a de l'intelligence de se faire fabricant pour son propre compte lorsqu'il en a le désir. Les bons rapports qui peuvent exister entre les ouvriers et les patrons deviennent ensuite une circonstance éminemment favorable à ceux qui, après avoir travaillé chez les autres, s'établissent chez eux.

Ouvriers travaillant à l'aiguille. — Pour les hommes, les travaux industriels qui se font à l'aiguille sont principalement ceux des cordonniers et des tailleurs. Les femmes fournissent beaucoup d'ouvrières à ces deux industries, et sont en outre occupées par tous les travaux qui se rapportent aux vêtements de femmes ; elles sont ainsi employées dans les industries des couturières, des lingères, des entrepreneuses de broderies, des modistes, etc.

Les cordonniers appartiennent en partie à la population mobile ; il y a plus d'un rapport entre eux et les maçons quant à leur mode de vie en chambrée dans les garnis,

et quant à la modicité de leurs dépenses de tout genre.

Les tailleurs vivent, en général, plus isolés, et ont des besoins plus grands et plus impérieux. Leur travail sédentaire, purement manuel, qui n'entraîne aucun bruit, pas même celui d'un marteau comme chez les cordonniers, laisse une plus grande chance d'influence à la réflexion. On peut facilement se livrer à la conversation lorsqu'on travaille en commun; on peut même lire quand on travaille seul : aussi les idées s'exaltent-elles plus facilement dans cette branche d'industrie que dans toutes les autres (1).

Le travail des femmes est peu rétribué, soit dans la cordonnerie, soit dans tout ce qui tient aux vêtements d'hommes. Les façons sont très-peu payées toutes les fois que se rencontrent les deux circonstances d'un travail qui peut se faire à domicile, à toute heure, et d'un travail qui exige peu de talent; les gradations sont donc infinies dans la rémunération du travail à l'aiguille pour les femmes. Dans la cordonnerie, elles cousent les étoffes et bordent les souliers; mais, dans l'industrie des tailleurs, le nombre des femmes occupées est presque égal à celui des hommes, et la concurrence qu'elles se font a pour effet d'abaisser le prix des façons, non-seulement pour elles, mais encore pour une partie des travaux que les hommes exécutent. Sur 10 769 femmes occupées en 1847, on en comptait 5 555, ou plus de la moitié, travaillant en chambre; et il y en avait 2 405 sur l'ensemble dont le salaire n'avait pu être régulièrement déterminé, parce qu'elles étaient femmes, filles ou parentes de patron.

Quelle que soit la délicatesse du travail, en couture ou en broderie, les mêmes faits se reproduisent, à moins toutefois qu'il ne s'agisse de quelques talents hors ligne et presque artistiques.

Cette condition d'abaissement dans le prix du travail des femmes, et la position dépendante où elles sont dans la famille, rendent extrêmement fâcheuse la condition de toute femme obligée de vivre sur le produit de son travail. Il faut toutefois se hâter de reconnaître que les jeunes filles sont beaucoup moins abandonnées à elles-mêmes que les jeunes garçons; elles sont plus sédentaires, et si elles sont privées des soins d'une mère, elles sont généralement dirigées par des parentes ou recueillies dans d'autres familles.

(1) Il peut résulter des inconvénients de cette condition particulière du silence; mais les avantages doivent l'emporter : tout dépend de la direction donnée à l'activité de l'intelligence. Les lectures faites en commun dans les ateliers où le bruit n'est pas une nécessité peuvent exercer une influence morale.

LA MYGALE PIONNIÈRE.

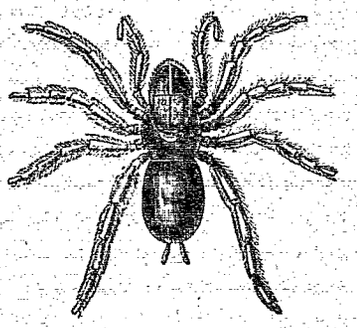
L'araignée ou mygale pionnière (*Mygale fodiens*) montre, dans la construction de son nid et dans la manière de s'y soustraire à la poursuite de ses ennemis, un instinct et une habileté remarquables; elle épuise dans ce travail toutes les ressources de l'art : murs de soutènement, tentures à l'intérieur, porte munie de charnière, verrou, rien ne manque à son édifice souterrain; c'est presque une de nos habitations à un degré avancé de perfectionnement.

Suivons pas à pas la mygale pionnière dans sa curieuse construction. Son premier labeur a pour but le forage et le déblaiement du terrain. A l'aide de ses longues pattes munies de fortes dents, à l'aide aussi des épines et crochets cornés dont sont armées ses mâchoires, l'araignée a bientôt achevé cette première tâche; aucune difficulté sérieuse ne l'arrête dans cette opération; un trou est percé très-vite jusqu'à la profondeur de 3 à 4 centimètres sur 10 à 12 millimètres de large; le diamètre de ce trou est uniforme dans toute sa longueur; quelques sinuosités seulement ont été ménagées çà et là; la surface intérieure a été aplanie sur toute son étendue. Dès lors va commencer la véritable construction, le travail d'art dans lequel la mygale pionnière déploiera cette habileté qui lui a valu, à juste titre, le nom qu'on lui a donné. Le trou creusé comme nous venons de le voir, déblayé ensuite, puis approprié à l'intérieur, ne serait pas resté longtemps dans cet état; les éboulements n'auraient pas tardé à l'obstruer; le desséchement et la friabilité du sol l'auraient tôt ou tard déformé. Pour parer à ces accidents, la mygale construit dans l'intérieur une véritable muraille sous forme circulaire, composée de terre qu'elle ameublit d'abord, qu'elle pétrit ensuite à l'aide d'une humeur particulière qu'elle produit à cette occasion; le ciment qui en résulte est d'une dureté qui contraste tellement avec celle du sol environnant, qu'on peut facilement, plus tard, détacher l'espèce de tube qui en est formé et le retirer de la cavité sans le briser; ce tube est finement crépi au dedans; il est plus grossier à l'extérieur, c'est-à-dire dans la portion qui touche au sol dont il est entouré. Le terrain, du reste, a été admirablement choisi pour la convenance du nid; un sol trop léger eût été sujet aux éboulements; un sol trop consistant eût été trop dur à percer et à manier. La mygale se place sur un sol moyen; elle se fixe de préférence au bord des chemins; là le terrain offre les conditions physiques les plus favorables pour la bonne exécution de chacun des travaux que nous avons mentionnés.

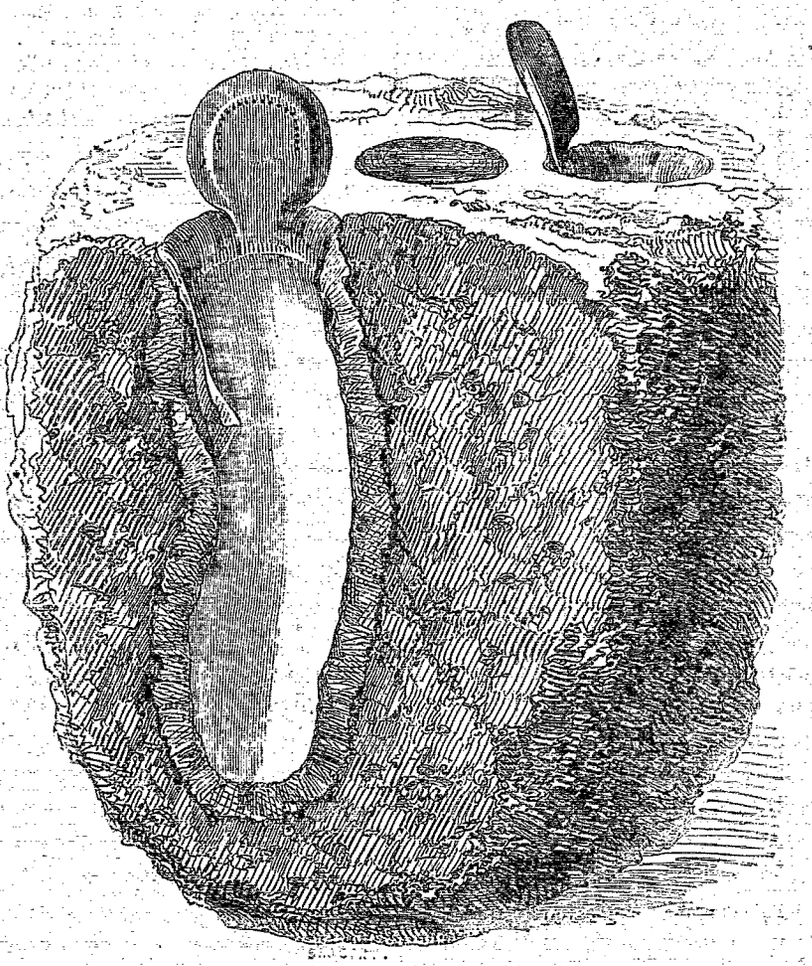
Après la deuxième opération, celle de la construction du mur de soutènement autour de la demeure, la mygale pionnière passe aux travaux d'assainissement et d'ornementation intérieure; elle revêt la paroi à l'intérieur de deux toiles superposées; l'une plus grossière et à claire voie qu'elle applique immédiatement contre la paroi; l'autre plus fine, à filaments plus soyeux, plus serrés et d'apparence satinée, qu'elle étend sur la première, et qui représente en quelque sorte une tenture de prix, tandis que la précédente fait, pour ainsi dire, l'office de ces toiles que nous collons contre les murs de nos appartements avant d'y appliquer le papier peint. Les deux toiles dont l'araignée revêt sa demeure ne servent pas uniquement au luxe de l'intérieur, elles concourent aussi vraisemblablement à la salubrité, prévenant l'humidité du sol, arrêtant les eaux qui pourraient arriver par l'infiltration; et favorisant la propreté générale de l'habitation.

Une fois le corps de la demeure construit, l'araignée passe aux moyens d'en clore l'issue; et c'est ici que l'insecte déploie un artifice vraiment remarquable. Le tube ou mur circulaire est construit de manière que le bord de l'ouverture soit nettement évasé; là, plus qu'ailleurs, le terrain a été tassé, et la toile y a été fabriquée plus fine et plus serrée. Sur cette ouverture évasée, l'araignée construit une soupape dont elle taille également le bord en biseau, de manière qu'elle s'adapte en tout point à l'évasement du bord de l'ouverture du tube, et qu'elle puisse la fermer hermétiquement. Cette soupape a 3 à 4 millimètres seulement d'épaisseur, et cependant elle ne se compose pas de moins de trente couches successives de terre qui alternent avec autant de couches de toile, les unes et les autres adhérant fortement ensemble. Ces différentes couches s'emboîtent entre elles absolument comme les poids en cuivre dont nous nous servons pour nos petites balances. Le tout forme une sorte de disque de consistance solide, assez rigide, tenant à un point du bord de l'ouverture du tube par une portion prolongée des toiles de l'intérieur, prolongement qui forme une véritable charnière très-résistante et en même temps très-élastique. La face interne de cette soupape est lisse et unie dans son ensemble; mais quand on l'examine attentivement, on ne tarde pas à apercevoir près du bord, à l'opposé de la charnière, une série de vingt-cinq à trente petits points rangés sous forme demi-circulaire, la convexité du demi-cercle tournée vers le pourtour du disque. Ces petits points correspondent à autant de trous assez profonds qui permettent à l'araignée d'y engager ses griffes.

Lorsque l'araignée veut sortir de sa demeure, elle pousse de bas en haut la soupape; celle-ci retombe d'elle-même dès que l'animal est sorti; généralement la soupape soulevée ne s'éloigne guère de la verticale; la charnière s'y oppose jusqu'à un certain point; mais la soupape vînt-elle à s'ouvrir au delà d'un angle droit, elle n'en retomberait pas moins sur l'ouverture du tube après la sortie de l'animal, car son poids est plus considérable vers la charnière; là elle est plus



La Mygale pionnière.



Nid de la Mygale pionnière.— Dessin de Freeman.

épaisse et plus dense, et ainsi l'abaissement de son centre de gravité la forcerait encore dans ce cas à revenir à son premier point.

Pour rentrer au domicile, l'araignée soulève, à l'aide de ses pattes, la soupape qui, à sa surface extérieure, est rugueuse, inégale, et semble se confondre avec les aspérités du sol environnant; ces inégalités lui donnent aisément prise; elle s'engage donc, par la bouche béante, entre la soupape et l'ouverture du tube; elle pénètre dans l'intérieur de l'habitation, et aussitôt après la soupape se referme sur elle.

Mais souvent, pendant sa courte apparition au dehors, il arrive que l'araignée n'a pu échapper aux regards de ses ennemis; poursuivie immédiatement, elle fuit avec une agilité merveilleuse, et arrive à temps au bord de l'ouverture pour ouvrir rapidement la soupape et pénétrer à l'intérieur.

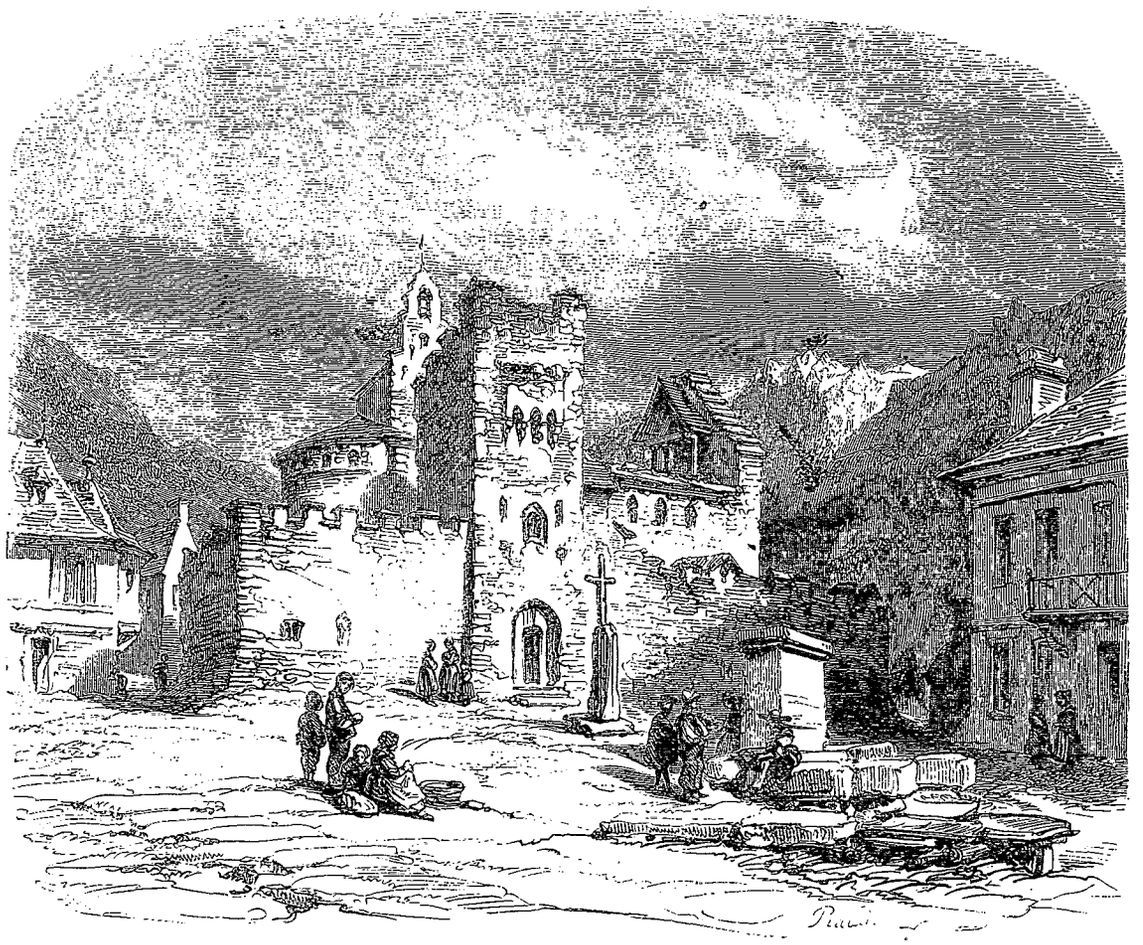
Là, toutefois, ne finit pas le danger; l'ennemi, qui vient de surprendre sa ruse et de s'initier à tout son artifice, cherche à en profiter pour lui-même; à son tour il essaye de soulever la soupape; mais un obstacle énergique s'oppose à ses efforts: l'araignée s'est cramponnée, d'un côté, contre les parois du tube par les épines et crochets cornés de ses mâchoires, d'un autre côté, contre la soupape par ses griffes dont elle a engagé profondément l'extrémité dans les petits trous dont nous avons précédemment parlé; elle tient là absolument comme un verrou que l'on aurait passé dans sa gâche: le trou demeure invinciblement fermé.

La mygale pionnière, si remarquable par ses instincts, n'est pas rare dans de certaines localités; elle existe principalement en Corse, où on la rencontre surtout au bord des chemins. Elle sort la nuit; elle ne fuit pas, comme d'autres espèces d'arachnides, le voisinage de ses congénères, si l'on en juge du moins par un bloc de terre que l'on conserve dans la collection du Muséum d'histoire naturelle, et qui présente trois à quatre nids de son espèce.

Il ne faut pas, du reste, confondre la mygale pionnière avec la mygale maçonne dont il a été question dans ce recueil; la mygale maçonne est loin de déployer, pour sa conservation, des moyens aussi habiles que la mygale pionnière. Leurs caractères spécifiques diffèrent également: la mygale pionnière a l'abdomen d'un roux brun uniforme; ses griffes sont armées d'une seule dent; son corselet est plus large que celui de la mygale maçonne; il est plus carré, plus élevé; ses yeux sont plus espacés, ses mandibules plus grosses; sa longueur est d'environ 10 lignes.

ÉGLISE DES TEMPLIERS A LUZ.

A 2 kilomètres de Saint-Sauveur est la petite bourgade de Luz, chef-lieu de la vallée de Baréges. Elle est située à peu près au centre d'un riant bassin et entourée de treize villages dont les climats, comme les produits, sont très-divers, mais qui servent tous de retraite pendant l'hiver aux habitants,



Eglise des Templiers, à Luz.—Dessin de Karl Girardet, d'après Soulès.

dispersés sur les Pyrénées jusqu'aux premières neiges. Les montagnes qui environnent ce bassin forment de belles masses, et offrent des détails très-pittoresques. Au sud, la gorge se prolonge vers l'Espagne, entre la croupe verte de Bergonz et des cimes boisées; à l'est, on voit le val de Bastan, où Baréges est bloqué par les roches éboulées; à l'ouest, une masse imposante forme la barrière du vallon.

L'aspect de Luz même est assez misérable, et les voyageurs de mauvaise humeur trouvent qu'il fait tort au paysage où il est encadré. L'église, bâtie par les Templiers, est entourée d'un mur crénelé et d'une tour capables autrefois de défense. On y reconnaît le génie à la fois militaire et religieux des chevaliers du Temple. Dans les temps de troubles, autrefois si fréquents, c'était la forteresse du lieu. Le mur d'enceinte une fois forcé, il fallait un second siége pour pénétrer dans l'église. Ces difficultés pouvaient suffire pour détourner l'attaque de bandes qui souvent n'avaient d'autre but que le pillage. On voit encore, à l'un des côtés de la nef, une petite porte: c'était la seule entrée qui fût autrefois permise aux cagots (goîtreux), ces parias de l'Occident dont le célèbre explorateur des Pyrénées, le savant Ramond, voulait faire remonter l'origine aux Wisigoths. Mais il est plus

sûr d'attribuer leur infirmité, comme celle des crétins du Valais, à l'air et aux eaux des basses vallées.

Au pied de la masse aride du Sardey, on voit deux tours perchées sur un roc; on en attribue aussi la fondation aux Templiers. Ils possédaient dans cette vallée de grands biens qui n'échappèrent pas plus que le reste aux mains avides de Philippe le Bel. Selon d'autres explorateurs, les tours de Sainte-Marie (c'est le nom qu'on leur donne) furent construites par les Anglais, au temps du prince Noir, c'est-à-dire dans le quatorzième siècle. Ce qu'il y a de certain, c'est que ce fut le dernier fort dont les Anglais restèrent maîtres dans le pays, et qu'il leur fut enlevé, en 1404, par Jean de Bourbon, avec le secours des gentilshommes de Bigorre et de Baréges. Ils étaient commandés par Auger Coffite, dont la famille doit exister encore à Luz.

INSCRIPTIONS ET SENTENCES

RECUEILLIES SUR LES GARDES ET LES MARGES D'ANCIENS LIVRES.

On rencontre souvent, sur les anciens manuscrits et aussi sur les anciens livres imprimés, des inscriptions diverses, ordinairement de peu d'étendue, et qui n'ont aucun rapport avec le sujet de l'ouvrage qu'elles accompagnent. Ces inscriptions, la plupart du temps, ont été composées, ou du moins extraites et transcrites, par les possesseurs de ces livres. On les trouve tantôt sur les gardes, tantôt sur les marges, à la fin des chapitres, partout enfin où, soit le parchemin, soit le papier, a laissé quelque espace vide qui permît au propriétaire du volume d'y placer l'expression de sa pensée.

Ces épigraphes peuvent se diviser en beaucoup de classes et de catégories qui donneraient lieu elles-mêmes à des subdivisions nombreuses. L'une des plus communes est celle des inscriptions qui ont pour objet de constater et de garantir la propriété des livres. Aujourd'hui encore on voit les plus jeunes et les plus étourdis parmi les écoliers gâter leurs livres de classe en griffonnant sur les gardes, avec leur nom, une vignette représentant Pierrot suspendu à une potence, et au-dessous cette devise morale et macaronique :

Aspice Pierrot pendu,
Quod librum n'a pas rendu.
Pierrot pendu non fuisset,
Si librum reddidisset.

Ce mauvais quatrain se rattache à d'immémoriales traditions. Pierrot, dans le principe, représentait, non pas le type comique du théâtre populaire, mais un Pierre, un Perrin ou un Pierrot quelconque, coupable du méfait de vol de livre, et dont la punition était rappelée comme un exemple. Un manuscrit précieux conservé à la Bibliothèque Sainte-Geneviève, le livre du cellerier de cette ancienne abbaye (1), porte sur son premier feuillet de garde en parchemin, après le nom de « Mathieu Mouton, religieux et célérier de l'esglise de céans, » les vers qui vont suivre. Ces vers paraissent avoir été écrits dans les premières années du seizième siècle :

Qui ce livre cy emblera,
Propter suam maliciam (Pour punir sa malice),
Au gibet pendu sera,
Repugnando superbiam (Pour rabaisser son insolence).
Au gibet sera sa maison,
Sive suis parentibus (A lui ou à ses parents);
Car ce sera bien raison,
Exemplum datum omnibus (Un exemple public).

Or, comme le seigneur abbé des Génovéfains exerçait, dans sa juridiction, les droits de haute, basse et moyenne justice, l'avertissement contenu sous cette forme plaisante aurait pu être suivi d'effets très-sérieux.

On multiplierait aisément des citations de ce genre en remontant jusqu'au onzième siècle et au delà (1). A ces époques reculées, la plupart des livres appartenaient à des églises : les peines spirituelles les plus graves, telles que l'excommunication, l'anathème, étaient invoquées, de préférence aux châtiments temporels, pour ces formules comminatoires. Souvent aussi, et surtout dans les temps plus modernes, elles étaient remplacées par des promesses de récompenses offertes à celui qui rapporterait le livre perdu ou dérobé. Nous avons lu sur un Ovide imprimé de 1501, appartenant à la Bibliothèque de Chinon, les vers suivants :

Ce présent livre est à Jehan Theblereau.
Qui le trouvera sy lui rende :
Il lui poyra bien le vin
Le jour et feste Sainct-Martin,
Et une mésenge à la Sainct-Jean,
Sy la peut prendre.

Tesmon (témoin) mon synet manuel, cy mis le x^e^ jour de avril mil v^c^ trente et cyns, après Pasque. — Suit le paraphe.

Une seconde catégorie, non moins abondante que la précédente, est celle des maximes ou sentences. Le plus souvent ces maximes sont empruntées aux philosophes, aux poëtes, aux moralistes sacrés ou profanes; elles ont quelquefois pour auteurs ceux mêmes qui les ont tracées. Les plus anciennes ne présentent pas simplement, comme beaucoup d'autres, un intérêt de familière curiosité. A l'époque de la décadence de la littérature antique, une espèce de mode s'était introduite de morceler en *epitome*, en extraits, en courtes maximes; les écrits des âges précédents. Quelques-uns de ces abrégés ou fragments, conservés par la mémoire des générations et déposés sous cette forme dans les vides des manuscrits, sont tout ce qui nous reste d'œuvres perdues et dignes de nos recherches ainsi que de nos regrets.

Voici une petite pièce singulière que l'on trouve sur le dernier feuillet d'un manuscrit de la Bibliothèque nationale, qui date du treizième au quatorzième siècle (2) :

Vision d'un moine qui souvent s'endormoit aux vigiles.

L'Ange. Incline-toi, mon fils; on dit le *Gloria Patri*.

Le Diable. Il ne s'inclinera pas, à moins qu'il ne rompe la triple corde avec laquelle je lui tiens la tête.

L'Abbé. Ne perdons pas cette ouaille de mon troupeau. O Seigneur Dieu, enlève la corde et l'*Ennemi* (3)!

Dieu. Je délivre le capuce en déliant la tête. Toi, abbé, saisis-toi de ce moine négligent.

Le Moine. Que je perde ma tête si, à l'avenir, je m'abandonne en fermant les yeux (4)!

Le texte de ce *mystère par personnages* en miniature est latin dans l'original, comme le sont la plupart des épigraphes de ces temps et de cette espèce. Parmi les maximes et sentences, en voici un petit nombre d'une date plus récente, et dans lesquelles nos aïeux ont employé la langue maternelle :

Avoir tousjours en ma bourse ung escu
Et estre exempt de toutte maladie;
. . . . . .
Et que sur moy nully ne print envye;
Sans envieillir je finasse ma vie;
Et que Nature ne fist son payement
De ma personne jusques au Jugement;
Et, quand la Mort prandroit sur moi son droict,
Qu'en paradis fusse porté tout droict!

(1) E. l. 21.

(1) *Curiosités bibliographiques* de M. Ludovic Lalanne, p. 43.
(2) Ms. 2495.
(3) C'est-à-dire le Diable.
(4) On lit des détails curieux sur les visions qui venaient assaillir les religieux lorsque, assistant aux offices, ils se laissaient entraîner au sommeil, dans l'ouvrage du cardinal Bona intitulé : *Psallentis ecclesiæ harmonia, tractatus historicus, symbolicus, asceticus*, etc. Rome, 1653, in-4°, p. 566 et suiv.

C'étaient les vœux qu'un clerc du diocèse de Troyes, nommé Guillaume Lejeune, formait au seizième siècle, et qu'il consignait dans un livre d'église écrit de sa main, conservé aujourd'hui à la préfecture du département de l'Aube (1).

Oy (Écoute), voy, parle poy (peu).
Se tu parle, garde toy
De qui tu parle, et de quoy (2).

A coupt de langue escu d'oreille (3).

Qui de félon fait son portier,
De traïctour (traître) son conselier,
De fole femme sa moillier (femme),
Ne peut moirir senz encombrier (encombre) (4).

De peu assez.

Lever matin et prendre esbatement,
Entendre au sien et vivre sobrement,
Courroux fuir, soupper légièrement,
Gésir (Coucher) en hault, dormir escharcement (peu),
Loing du menger : et si vit longuement.

De soubdain vouloir, longue repentance.

Qui bien ayme, tard oublye (5).

Souvent le gros sel et la gaieté sans gêne de nos pères éclatent dans ces inscriptions avec plus de saillie et de vivacité que de mesure. Quelques-unes outragent violemment le bon goût, ou bien abaissent le naïf et le familier jusqu'au burlesque et au puéril.

Mus timet ire (La souris craint d'aller) là où
Vox resonat (Résonne la voix du) miaou.
Mus timet ire au lart,
Dum (Dès que) vox resonat mitouart. — 1570.

On pourrait comprendre dans une troisième division une multitude de petits rébus, énigmes ou problèmes qui, sous une forme tout aussi frivole, laissent du moins quelque profit pour l'esprit.

Tel est le rébus suivant, qui est encore aujourd'hui bien connu :

venance G	J'ai souvenance
France D	des souffrances
fert K	qu'a souffert (pour *souffertes*)
Colbert Paris	Paris.sous Colbert.

Nous avons retrouvé cette énigme satirique contre un des plus grands ministres de la France, dans un manuscrit de la fin du règne de Louis XIV, où elle était accompagnée des petites pièces suivantes :

Parque félonne a jà couleuvre (6) occise;
Au vieux lézard (7) même guerre fera :
Quand elle aura des deux fait une église (8),
Droit justicier sa perte bouchera (9).

(1) N° XXIII, à la fin d'un des premiers cahiers.
(2) Manuscrit français n° 1357. Bibliothèque nationale, f° IV.
(3) A coup de langue bouclier d'oreille; ou : Soyez sourds aux mauvais propos. — Même manuscrit, f° II, v°.
(4) Manuscrit du seizième siècle, signé Hallebrenée.
(5) Ces devises étaient proverbiales. Nous avons retrouvé la dernière sur une tombe, dans une église de village.
(6) En latin, *coluber*; allusion à la mort de Colbert, arrivée en 1683.
(7) Maurice Letellier, chancelier de France, né en 1603, mort en 1685. Le lézard figurait dans les armes de Letellier.
(8) Lorsqu'elle les aura tous deux mis au tombeau.
(9) Louis de Boucherat succéda comme garde des sceaux à Letellier, en 1685.

LOUIS DE BOUCHERAT
Est la bouche du Roy.
Le beau chois du Roy.

FRANÇOIS-MICHEL LETELLIER DE LOUVOYS.
Il est le chemin du soleil, la force du roy.

LOUIS QUATORZIESME, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE.
Va, Dieu confondra l'armée qui ozera te résister.

Dans ces trois dernières formules, le lecteur aura facilement reconnu l'anagramme, sorte de jeu littéraire dont nous l'avons déjà entretenu. L'acrostiche, la contrepetterie, le chronogramme, etc., étaient également fort appréciés. Voici un chronogramme compris dans une note commémorative écrite sur le *Pontifical de Saint-Loup*, manuscrit précieux et célèbre, appartenant jadis à l'abbaye de ce nom (diocèse de Troyes), et qui fait aujourd'hui partie de la Bibliothèque publique de cette ville.

LVX et CILLICIVM tibi signant tempora certa
Quibus diluvium sunt flumina sic ut aperta (1).

Explicacion. L'an M CCC LXX III furent les eaux si grans en France, que tous li puples faisoit doubte que la terre ne nest (2) toute.

Si l'on réunit, en effet, les lettres des deux mots LVX et CILLICIVM, on trouvera M CC LLL X VV III, qui expriment en chiffres romains la date de 1373.

Un manuscrit du quinzième siècle (3) propose un singulier problème, à la fin d'un chapitre tout à fait étranger par la matière à ce genre d'amusement. Ce problème est intitulé *le non-pair*.

En cinq estables me mettez
Mes xx chevalx se vous savez,
Et qui soient partout non per,
Et je vous donray à souper.

Le lecteur, après y avoir réfléchi quelque temps, doit nécessairement soupçonner que la question posée n'est point sérieuse, et qu'elle cache quelque piége tendu à sa bonne foi. Nous avons soumis cette énigme au jugement d'un membre de l'Académie des inscriptions, M. Vincent. — « J'ai aussi trouvé, nous a dit ce savant, dans le manuscrit grec 2377 et dans le 66e supplément de la Bibliothèque nationale, un problème qui revient à ceci : Partager les dix chiffres suivants :

1, 1, 1, 3, 3, 5, 5, 5, 7, 9,

en deux groupes de cinq chacun et faisant la même somme.

» C'est un problème absolument du même genre que le vôtre; car la somme totale des chiffres étant 40 et la moitié 20, cela revient à demander que la somme de cinq nombres impairs fasse 20. « Ce problème, dit l'auteur, a été proposé » par le roi Léon. Je sais bien que tout le monde l'a trouvé » insoluble, mais moi je vais vous le résoudre. » Et il s'en tire par ce que l'on appelle familièrement « une gascon- » nade, » en donnant une prétendue solution qui consiste dans l'équation suivante :

$$5 \times (1 + 1 + 3 + 7) = 3 \times (1 + 5 + 5 + 9)$$
$$\text{ou } 60 = 60$$

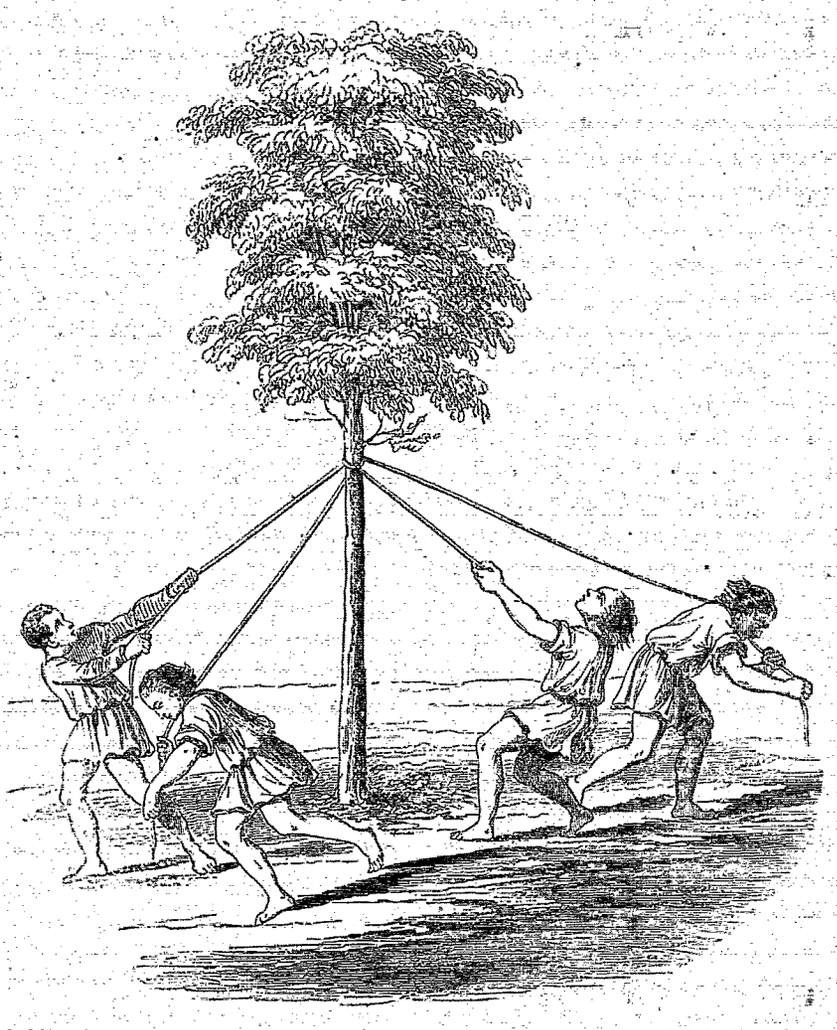
» Cette solution n'était certainement pas dans l'intention de l'inventeur. Dès lors, on voit que cette sorte de problèmes sans issue étaient quelquefois proposés, au moyen âge, pour se gausser des ignorants, en s'amusant à les faire chercher une chose introuvable. »

(1) Mot à mot : *Lumière* et *Cilice* te donnent la date précise du temps où l'inondation fut comme un déluge.
(2) Conditionnel du verbe *nécr* : se noyât.
(3) Bibliothèque nationale, 4831 latin.

PROVERBES ITALIENS.

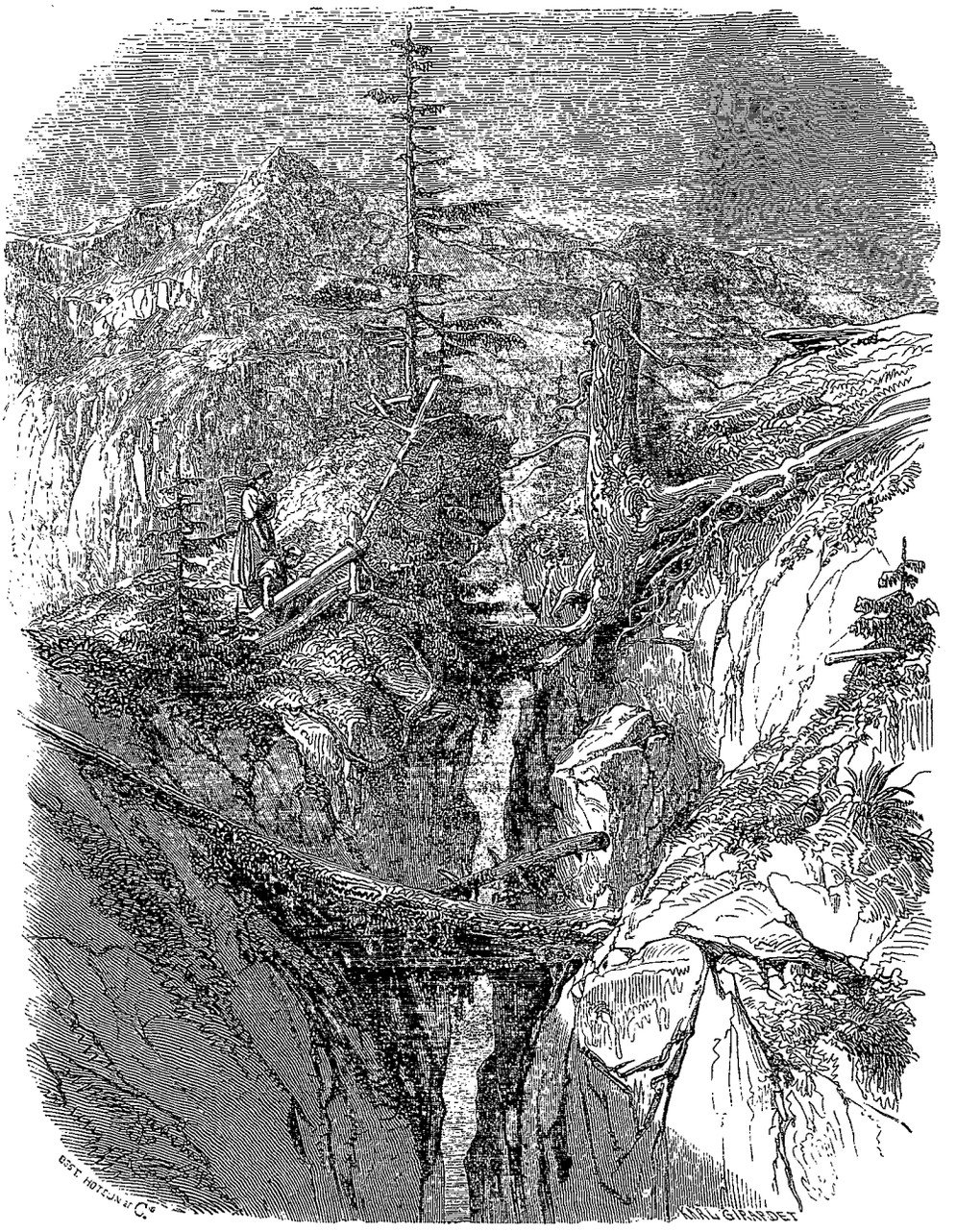
Voy. p. 120, 192, 232.

Quanto puo la concordia unita insienne. — Que ne peuvent les hommes lorsque la concorde les unit !



Mirate quel ch' avvien per la discordia. — Voyez ce que produit la discorde !

LA MONTAGNE QUI SE FEND.



Rochers du Winkelfluch, près du lac de Brienz. — Dessin de M. Karl Girardet.

Parmi les scènes de la nature alpestre, il n'en est peut-être aucune de plus triste et de plus fatale que celles dont notre dessin offre un exemple. Le fragment qu'il représente fait partie d'un des contre-forts du Schwartzhorn, qui s'appelle le Winkelfluch. Une partie est déjà écroulée, et il s'en éboule quelques parcelles chaque fois qu'il fait mauvais temps. Les débris tombent dans la vallée de Meyringen, tout près de l'endroit où l'Aar se jette dans le lac de Brienz. Le rocher que représente ce dessin, et qui ne tardera pas sans doute à se détacher, peut avoir 200 mètres de circonférence; il est planté de grands et beaux sapins qui tomberont avec lui. Il paraît encore assez solide à quelques paysans pour que l'on y mène paître les chèvres; mais le chevrier ne s'y aventure que quand il ne peut faire autrement. La fente qui entoure le rocher est d'une largeur assez inégale; cependant on la suit parfaitement tout autour. La hauteur à laquelle se trouve ce fragment à moitié détaché est au moins de 300 mètres au-dessus de la vallée. C'est à dix minutes du Giessbach, cette belle cascade que connaissent nos lecteurs. (Voy. 1846, p. 233.)

Ainsi les montagnes elles-mêmes, ces monuments de la nature, qu'on est tenté d'appeler éternels quand on les compare à ceux des hommes, sont sujettes à se dégrader et à se détruire. Il n'en est pas une qui n'offre à son pied des traces de sa ruine. Quelques géologues ont prétendu que, depuis l'origine des temps, les montagnes ont déjà perdu la moitié de leur élévation primitive. Mais, pour nous renfermer dans l'étroit espace des temps historiques et dans le domaine des Alpes, que de chutes plus ou moins considérables peuvent faire deviner ce qui s'est passé dans les temps antérieurs et ce qu'on doit craindre de l'avenir! Écoutons, sur cet intéresssant sujet, les détails recueillis par le véné-

rable auteur du *Conservateur suisse* (1). Nous nous permettrons seulement de choisir et d'abréger.

La plus ancienne chute de montagne dont l'histoire fasse mention dans les Alpes arriva en 563. Marius, évêque de Lausanne, en rend compte en ces termes dans sa chronique contemporaine : « Sous le consulat de Basile, la grande montagne de Tauretunum, dans le territoire du Valais, tomba si subitement qu'elle couvrit un château dont elle était voisine et des villages avec tous leurs habitants; elle agita si fort les eaux du lac Léman, dans une longueur de 60 milles et une largeur de 20 milles, que, s'élançant au-dessus de ses rives, il détruisit de très-anciens villages avec hommes et troupeaux; il engloutit plusieurs lieux saints avec ceux qui les desservaient; il entraîna avec furie le pont de Genève, les moulins et les hommes, et, ayant envahi la cité, il y fit périr beaucoup de monde. »

Les savants du pays ne sont pas bien d'accord sur la situation de la montagne éboulée. On annonce, comme devant éclaircir tous les doutes, un travail de M. de Gingins, un des hommes du pays les plus capables de jeter du jour sur cette curieuse recherche. Les dommages, on le voit, furent considérables; mais si un pareil événement arrivait de nos jours dans cette belle contrée, une des plus peuplées du globe, le désastre serait incomparablement plus grand.

Nous franchissons un espace de neuf siècles sans trouver dans les souvenirs de l'histoire des traces d'aucune catastrophe pareille. Ensuite on en rencontre plusieurs, et leur fréquence fait soupçonner que la longue lacune qui se présente après la chute de Tauretune est plutôt due à l'oubli des hommes qu'à la paix de la nature.

Le 3 mars 1435, la ville de Zoug (ou Zug) éprouva un écroulement remarquable. Elle était alors séparée du lac du même nom par un rempart flanqué de tours massives, auquel étaient adossées les maisons d'une rue voisine. Sur le soir, on s'aperçut que ce rempart et les bâtiments contigus commençaient à s'affaisser, et que plusieurs murs se fendaient. Une partie des habitants quittèrent leurs demeures en emportant leurs effets les plus précieux; les autres, moins prudents, ne délogèrent pas. A l'entrée de la nuit, qui fut très-orageuse, le rempart, les tours et trente maisons s'abîmèrent avec fracas, et disparurent dans le lac, très-profond à cet endroit. Soixante personnes périrent, sans qu'on pût retrouver leurs cadavres; un jeune homme, après avoir lutté plusieurs heures contre les vagues, gagna le rivage près de l'hôpital des Lépreux; un enfant au berceau fut déposé sain et sauf par les flots sous la chapelle de Saint-Nicolas.

Vers le milieu du seizième siècle, un pan détaché du Brunig (Oberland bernois) ensevelit le château et le village de Kienholtz, non loin de l'embouchure de l'Aar dans le lac de Brienz. Chose étrange! on ne connaît pas la date exacte d'un événement si grave; les chroniques contemporaines n'en disent qu'un mot. Rappelons que cela se passa tout près des lieux menacés aujourd'hui par la montagne fendue dont nous donnons le dessin.

L'an 1512, la fertile vallée de Bregno, dans la Suisse italienne, vit sa rivière, la Breuna, obstruée par la chute de deux montagnes entre lesquelles elle passait. Bientôt elle forma un lac qui s'accroissait de jour en jour. Soit ignorance, soit apathie, les habitants, au lieu de rouvrir une issue à la rivière arrêtée, laissèrent inonder leurs villages et se baraquèrent avec leurs troupeaux sur les flancs des montagnes. De là ils ne virent bientôt plus que la pointe de leurs clochers. Mais ce ne fut là qu'un commencement de malheur. Deux ans après, le lac, qui avait 12 000 pas de circuit, rompit tout à coup la digue que lui opposaient les débris des montagnes écroulées, et déborda dans les vallées inférieures jusqu'au Tessin. Villages et hameaux furent entraînés avec les bestiaux, les vergers, les vignobles et les forêts. Le Tessin, grossi par cette épouvantable débâcle, emporta le pont et une partie des murailles de Bellinzone, et souleva les flots du lac Majeur. On rapporte que ce désastre coûta la vie à plus de six cents personnes, et que, entre autres, une compagnie de soldats suisses qui se rendait en Italie fut noyée dans le Tessin.

Un événement à peu près semblable se passa en 1545 dans la vallée de Bagne, en Valais; mais la chute d'une montagne dans la Drance ne fut pas la seule ni même peut-être la principale cause du désastre; et, quant à la fameuse débâcle de Bagne, arrivée le 16 juin 1818, elle fut causée par la chute des glaces.

Le seizième siècle devait être fécond en malheurs de ce genre. Le voyageur qui contemple les Alpes du Valais depuis les hauteurs de Lausanne a bientôt remarqué deux pitons gigantesques et presque pareils qu'on appelle les tours d'Aï. Le 4 mars 1584, le Luan, montagne placée au-dessous de ces deux superbes sommets, s'écroula sur les villages de Corbeyrier et d'Yvorne, détruisit le premier tout entier et la plus grande partie du second. Deux cent cinquante arpents de terre en culture furent couverts de décombres. Une partie des habitants furent sauvés, parce que ce malheur arriva au milieu du jour, et que les villageois étaient la plupart dispersés dans la campagne. Les deux villages ont été rebâtis sur le même emplacement, et les tranquilles habitants ont depuis longtemps oublié que les maisons et la poussière de leurs ancêtres sont ensevelies à une grande profondeur sous les demeures actuelles, menacées des mêmes dangers.

Le village du Simplon, au pied de la montagne aujourd'hui célèbre par la route du même nom, est bâti sur les ruines d'un village plus ancien, qui disparut, le 31 avril 1597, sous une des masses de la chaîne du Simplon.

La catastrophe de Pleurs a laissé un plus profond souvenir. Ce bourg, du comté de Chiavenne, dans le royaume lombard-vénitien, était considérable et bien bâti; il servait d'entrepôt aux marchandises qui passaient d'Italie en Allemagne; le commerce de la soie y florissait, et la plupart des habitants, enrichis par leur industrie, vivaient dans l'abondance et les plaisirs. Ce bourg était dans une situation charmante, abrité par deux collines : l'une, couverte de vignes, de jardins, de pavillons, était percée de grottes qui servaient de celliers; l'autre, plus élevée, offrait à l'œil des forêts et des pâturages. Au-dessus de ces collines s'élevait le Conto, montagne ruineuse et sillonnée par des traces d'éboulements antérieurs. Le jeudi 30 août 1618, après des pluies abondantes, une partie du Conto s'écroula sur le village de Schillano, et le couvrit avec tous ceux qui s'y trouvaient. Les habitants de Pleurs, justement effrayés, se portèrent en foule à l'église de Saint-Cassian, à l'heure des vêpres. Ils y étaient en prières, lorsque toute la masse du Conto, arrachée de sa base, se détache avec un fracas qui ébranle toute la contrée, entraîne les forêts, les rochers, les collines, et fond sur le bourg de Pleurs qu'elle ensevelit avec 1 500 personnes. Plusieurs négociants, qui s'étaient enrichis en pays étranger, y étaient arrivés depuis quelques jours seulement pour y jouir de leur fortune; des marchands, qui revenaient en caravane de la foire de Bergame, rentraient dans leurs foyers au moment du désastre, et partagèrent le sort de leurs concitoyens. Des fouilles ordonnées sur-le-champ ne sauvèrent personne. Une partie de l'emplacement de Pleurs forme aujourd'hui un petit lac ou plutôt un marais d'eau croupissante; l'autre partie a été peu à peu reconquise par l'agriculture, et s'est recouverte de vignes, de champs et de vergers. Les malheureux habitants de Pleurs avaient été avertis, mais inutilement, du danger qu'ils couraient par des bergers du voisinage qui, fréquentant le Conto, s'étaient aperçus qu'il menaçait ruine, et qu'il s'y formait des crevasses. Les troupeaux même refusaient d'y paître.

Nous passons, sans nous y arrêter, sur quelques événe-

(1) Le doyen Bridel.

ments du même genre, arrivés dans le cours du dix-septième siècle, et où le Jura ne fut pas épargné. Les Diablerets sont un rameau des Alpes chargé de glaciers, et qui sépare le Valais du canton de Vaud. Cette chaîne offrait autrefois cinq pics énormes : il n'en existe plus que trois. Le 23 septembre 1714, après un bruit souterrain qui dura plusieurs jours, et qui fit éloigner une partie des bergers et des troupeaux du voisinage, un de ces pics fondit sur la vallée inférieure, et porta des blocs de rochers à une distance de deux lieues. Les ruines couvrirent une lieue carrée, ensevelirent cinquante-cinq chalets, quinze personnes et plusieurs troupeaux. Dans le nombre des Valaisans qui disparurent, il y avait un homme du village d'Aven. On avait fondé un service pour le repos de son âme; ses enfants étaient juridiquement déclarés orphelins et sa femme veuve : trois mois après, la veille de Noël, il reparaît, pâle, défait de maigreur, avec tout l'air et le costume d'un spectre. On lui ferme la porte de sa maison; le village prend l'épouvante; on court au curé pour faire exorciser le fantôme. Enfin le pauvre homme parvient à persuader ses amis et sa famille qu'il est bien vivant. Il leur raconte qu'il était à prier dans son chalet, lorsqu'un des rocs détachés vint s'appuyer en arc-boutant contre celui au pied duquel son habitation était bâtie ; que bientôt après, un bruit affreux avait passé sur sa tête, et qu'il s'était trouvé dans une obscurité profonde. « Alors, dit-il, je ne perdis point courage ; je travaillai sans relâche à me faire une issue ; je me nourris de quelques fromages qui se trouvaient dans le chalet ; un filet d'eau me désaltérait ; enfin, après bien des jours, que je n'ai pu compter dans la longue nuit de ce sépulcre, j'ai trouvé une ouverture en rampant entre les débris, et Dieu, en qui je me suis toujours confié, m'a ramené au milieu des miens. »

Un second pic des Diablerets tomba en 1749. Les Valaisans, ayant remarqué les mêmes bruits souterrains qui avaient précédé le désastre de 1714, s'étaient prudemment retirés; mais cinq paysans du canton de Berne, qui étaient dans une scierie à une lieue au-dessous, payèrent de la vie leur opiniâtreté à y rester, malgré les instantes sollicitations des Valaisans. Une cinquantaine de chalets furent emportés ; la rivière de la Lizerne fut arrêtée pendant huit jours au milieu des ruines, et y forma trois lacs qui subsistent encore aujourd'hui ; on les nomme les lacs de Derborentze. Le plus grand, situé à 1 500 mètres au-dessus du niveau de la mer, a environ 2 kilomètres de tour; il est irrégulièrement entouré de débris.

Le malheur de Weggis, village au pied du Righi, fut accompagné de circonstances bien différentes; la catastrophe dont cette localité fut victime du 15 au 16 juillet 1795, pour avoir été moins soudaine, n'en est peut-être que plus étrange. Le Righi, si célèbre par sa magnifique vue sur les Alpes, est situé, comme on sait, entre les lacs de Lucerne, de Zoug et de Lowertz. C'est une montagne ruineuse et sujette à de fréquents éboulements, dont on voit la trace à ses pieds. Après plusieurs semaines de pluies continues, une plaine fertile, légèrement inclinée vers le lac, et située à une lieue au-dessus de Weggis, se détacha des flancs de la montagne, et glissa de 30 mètres plus bas, laissant derrière elle un vaste enfoncement. Bientôt cet éboulement continue avec un fracas épouvantable, et descend vers le lac de Lucerne, dans la direction du Haut-Weggis. Le poids énorme de cette terre détrempée d'eau renverse tout ce qui s'oppose à son passage ; les progrès sont lents, mais irrésistibles. Le curé et plusieurs de ses paroissiens montent sur une hauteur voisine pour observer cet étrange phénomène, et juger de ce qu'ils en ont à craindre. Ils ne tardent pas à reconnaître l'imminence et l'étendue du péril. Plusieurs chalets avaient déjà disparu. On se hâte de démeubler les maisons dans le haut du village et les moulins voisins. Vers les neuf heures du soir, et par la nuit la plus sombre, le marguillier court de maison en maison avertir chacun d'être sur ses gardes et prêt à partir. Précaution trop nécessaire: la dernière nuit du village était arrivée. L'éboulement approchait avec un ensemble formidable, et pareil à un torrent de lave par sa puissance irrésistible et sa lenteur mesurée. Enfin, il touche aux premières maisons de Weggis. Au milieu des cris et des gémissements, les malades, les enfants au berceau, les infirmes sont transportés dans la campagne ou dans l'église paroissiale, que sa situation préservait du danger. Tous se décident enfin à démeubler leurs maisons ; mais, dans le trouble d'une si étrange surprise, on néglige ou l'on oublie beaucoup d'effets, ou l'on ne sait que choisir, dans l'angoisse des derniers moments. A mesure que l'éboulement avançait, il ébranlait les arbres, les déracinait, les brisait ou les entraînait tout couverts de boue. Arrivées contre les maisons, on voyait les boues s'amoncceler, soulever peu à peu les bâtiments, les renverser sur le côté, et continuer leur marche vers le rivage. Quarante-neuf familles perdirent ainsi, en quelques heures, leurs habitations et leurs domaines, mais personne n'y perdit la vie.

Le dernier désastre que nous rappellerons à nos lecteurs a eu ce siècle pour témoin, et le lieu de la scène touche encore à la montagne du Righi. Au bourg d'Art, situé à l'extrémité du lac de Zoug, s'ouvre, entre le Righi et le Rossberg, une vallée qui se prolonge du côté de Shweitz, et qui est baignée par le petit lac de Lowertz. Les environs étaient d'un aspect tout romantique, fort peuplés et bien cultivés. Toute cette contrée faisait l'admiration des voyageurs. Après un été pluvieux, le 2 septembre 1806, on observa dès le matin, sur le Rossberg, des crevasses menaçantes; on entendit des craquements, on vit des pierres s'élancer de terre, et des buttes de gazon se soulever et se heurter comme les flots. Vers deux heures après midi, les chutes de pierres et les craquements devinrent plus fréquents; des ravins profonds se formèrent avec un bruit sourd qui s'entendit à plusieurs lieues de là. D'énormes rochers commencèrent à s'incliner, les couches inférieures à se mouvoir. Les troupeaux, avertis par l'instinct, fuyaient des pâturages ; des troupes d'oiseaux s'envolèrent vers les pentes du Righi. Enfin, vers cinq heures, une partie du Rossberg, sur une largeur de 1 000 pieds et une longueur d'une lieue, se précipita avec la rapidité de l'éclair sur cette belle vallée. Les villages de Goldau, Rœthen, Busingen-Dessus, Busingen-Dessous, furent engloutis avec une partie de leurs habitants. En quelques minutes, ces lieux présentèrent l'image de la désolation. Il périt quatre cent cinquante-sept personnes ; plus de cent maisons et six églises furent englouties ; plus de 7 000 arpents d'excellentes terres entièrement perdues. L'effroi que cette catastrophe causa dans le pays fut si grand que les tribunaux suspendirent leurs travaux pendant un mois. On célèbre encore à Arth ce funèbre anniversaire par une cérémonie religieuse. Une chapelle et une auberge indiquent maintenant l'emplacement de Goldau, et, au bout de quarante-six ans, cette localité offre encore un tableau de destruction et de mort.

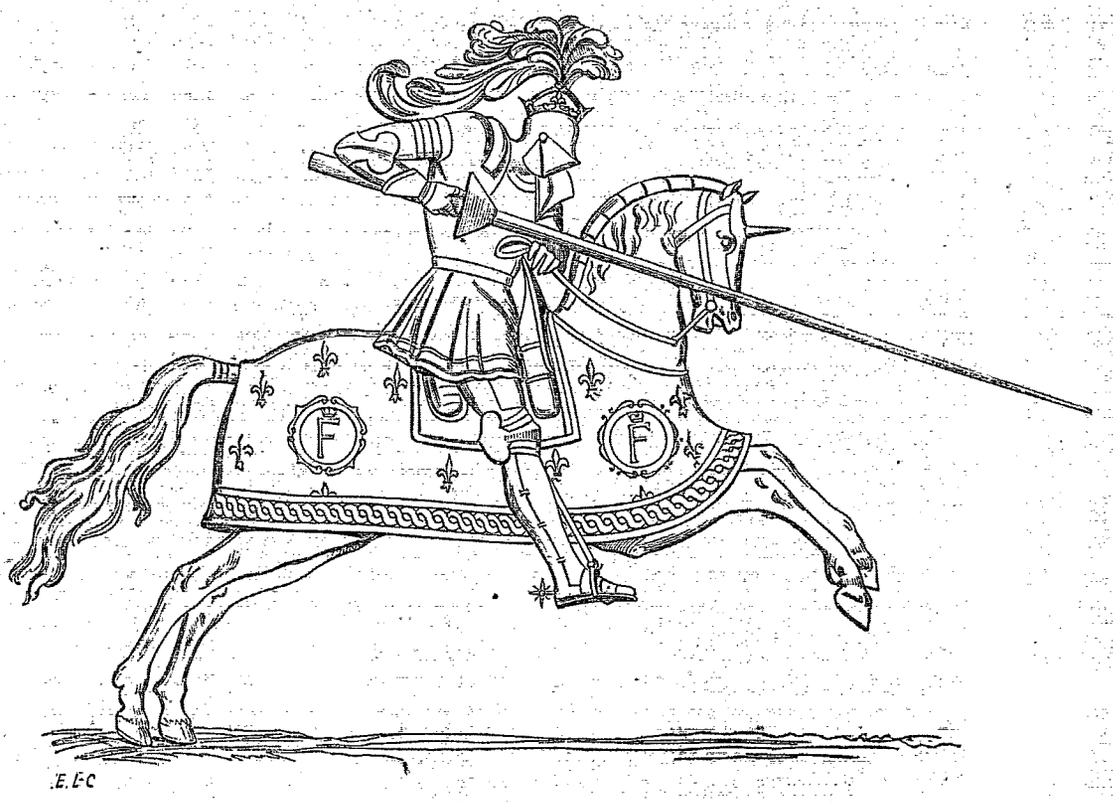
HISTOIRE DU COSTUME EN FRANCE.

Voy. les Tables des années précédentes.

RÈGNE DE FRANÇOIS Ier.

Suite. — Voy. p. 27.

Costume militaire. — Pierre Bontemps, sculpteur parisien, a représenté en bas-relief, sur le tombeau de François Ier, les victoires de Marignan et de Cerisolles. Comme cet ouvrage est traité avec beaucoup de fidélité historique, nous ne saurions puiser à meilleure source les types dont il convient d'accompagner les notions qui nous sont fournies par les auteurs sur le costume militaire de ce temps-là. Les deux batailles, à cause de leurs dates (14 septembre 1515 et

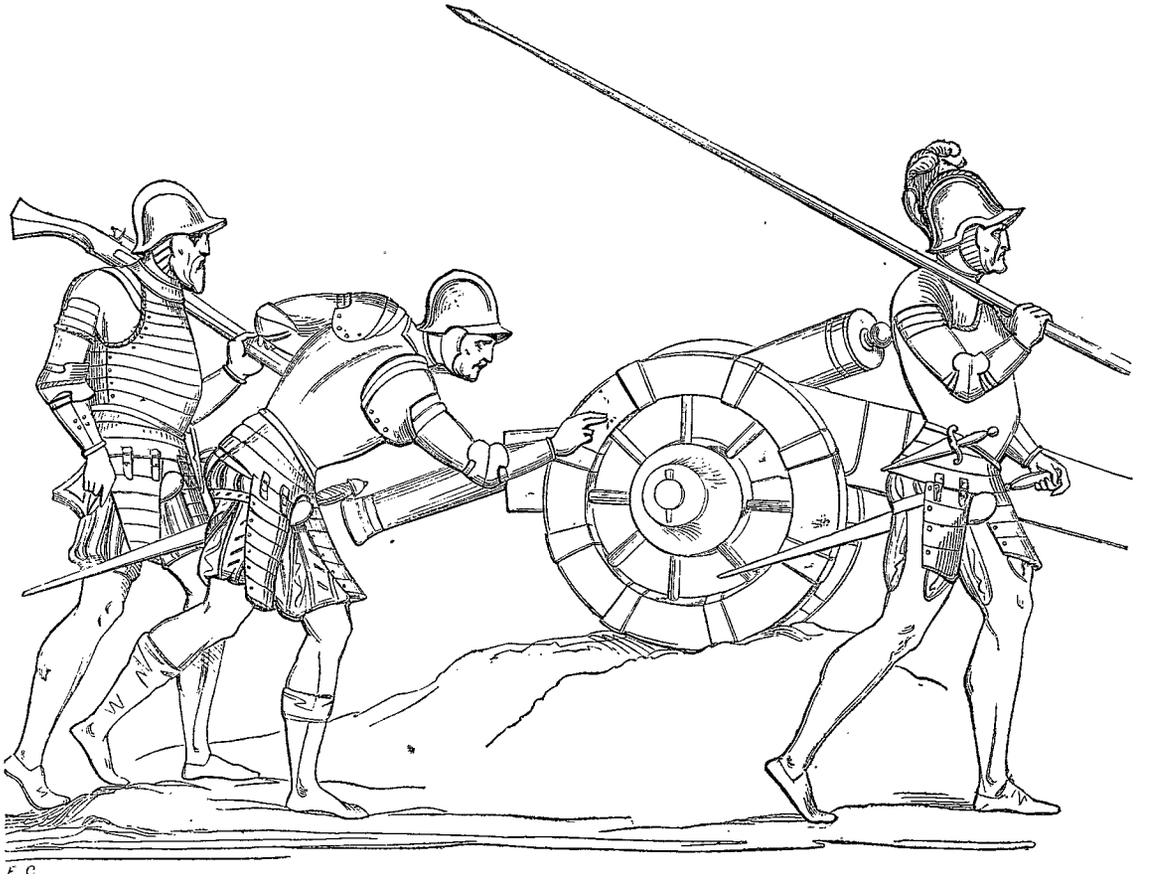


François Ier en costume d'homme d'armes, à Marignan. — D'après l'un des bas-reliefs de son tombeau, à Saint-Denis.

Hallebardier, capitaine de bande, arquebusier, cap d'escade et mousquetaire. — D'après les bas-reliefs de la bataille de Cérisolles.

E. L - CHEVIGNARD. DEL.

Tambour et fifre, capitaine d'infanterie, aventurier, lansquenet, arquebusier régulier (1515). — D'après un bas-relief du tombeau de François Ier.



E. C.

Arquebusier de bande suisse; canonnier, piquier. — D'après les bas-reliefs de la bataille de Cerisolles (1544).

14 avril 1544), auront de plus l'avantage de nous montrer l'état des choses au commencement et à la fin d'un règne qui vit s'accomplir, en fait de guerre, les plus notables changements.

La transformation dont nous voulons parler est marquée par l'entrée d'un mot nouveau dans la langue, celui de *soldat*. Il avait été essayé anciennement sous la forme plus française de *soudoyer*, pour désigner les mercenaires qui composaient l'infanterie; mais l'usage n'en avait jamais été général : on lui avait préféré tour à tour les expressions plus pittoresques de cottereaux, brigands, routiers, écorcheurs, laquais, aventuriers, qui étaient des injures ou n'avaient pas tardé à le devenir, à cause de la mauvaise conduite des gens de pied et de l'infériorité méprisante où on les tenait. Nous avons assez montré qu'au moyen âge il n'y avait d'estime et d'honneur que pour la guerre à cheval. Mais après que les généraux de Charles-Quint eurent prouvé par tant de succès combien la chevalerie était peu de chose devant des piétons bien disciplinés, les Français, tout entichés qu'ils étaient de la leur, durent se conformer enfin à la tactique des Espagnols pour leur tenir tête. Dès lors s'effaça la distance entre le cavalier et le fantassin, et, le service de l'un et de l'autre étant également honoré, la noblesse servit indifféremment dans tous les corps. Le nom de soldat, forgé sur l'espagnol *soldado*, servit à exprimer cette égalité nouvelle au métier des armes. On se dit soldat comme naguère on s'était dit chevalier. Ce fut user de flatterie envers François Ier que de l'appeler un roi soldat. Bref, un auteur du seizième siècle soutient que ce mot de soldat est ce qu'il y a de plus beau dans la langue française, et qu'il surpasse de beaucoup ses équivalents en grec et en latin.

Il n'y avait pas encore de soldats à Marignan, mais de la gendarmerie et des aventuriers. Nous connaissons la gendarmerie pour l'avoir rencontrée et décrite dans la revue que nous avons faite des armées de Louis XII. Les aventuriers, que nous nous sommes contentés de signaler en passant, demandent à leur tour que nous fassions plus ample connaissance avec eux.

Au rapport de Brantôme, ils étaient de vaillants hommes, « mais la plupart de sac et de corde; méchants garnements échappés de la justice et souvent marqués de la fleur de lis sur l'épaule ou essorillés (1), et qui se cachaient les oreilles par longs cheveux, tant pour cette raison que pour se montrer plus effroyables à leurs ennemis... Aussi étaient-ils plus habillés à la pendarde qu'à la propreté, portant des chemises à longues et grandes manches qui leur duraient vêtues plus de deux ou trois mois sans changer, ainsi que j'ai ouï dire à aucuns; montrant leurs poitrines velues, pelues et toutes découvertes; leurs chausses bigarrées, découpées, déchiquetées et balafrées, de façon à faire voir la chair de la cuisse. D'autres, plus propres, avaient du taffetas si grande quantité, qu'ils le doublaient et appelaient chausses bouffantes; mais il fallait toujours qu'ils montrassent la jambe nue, une ou deux; et portaient leurs bas de chausses pendus à la ceinture; ou bien une jambe nue et l'autre chaussée à la bizarre. »

Comme cette mise désordonnée était une manière d'afficher qu'ils se souciaient peu des coups, ils ne dépensaient pas leur avoir en casques ni en cuirasses, méprisant les habits de fer, comme autrefois les Suisses, et ne s'affublant par aventure de quelques méchantes pièces de mailles que pour réduire encore leurs frais d'entretien.

Aucun de ces traits n'a échappé au sculpteur du tombeau de François Ier. Il a mis en scène des aventuriers débraillés de toutes les manières. Celui que nous avons choisi a les deux jambes habillées de façon différente, avec une chute de chausses qui laisse à nu une partie de la cuisse droite.

Tous les aventuriers néanmoins n'affectaient pas le même désordre dans leur attifement. Le roi et les princes en avaient, pour la garde de leur personne, des compagnies entières qu'ils mettaient leur amour-propre à bien entretenir d'armes et d'habits. Dans les rangs de ceux-là, l'acier reluisait. Ils étaient coiffés de salades à panaches et portaient sur leur corps la cuirasse à tassettes ou bien le hallecret (1).

Les piétons commandés par François de Montgommery étaient de cette catégorie. Ils formaient, en 1521, la plus belle bande qui fût au service du roi de France. Ils s'étaient rendus fameux dans les guerres sous le nom de « hallecrets de Lorges. » Clément Marot les a loués dans ses vers :

De jour en jour une campagne verte
Voit-on icy de gens toute couverte,
La lance au poing, les tranchantes espées,
Ceinctes à droit; chausseures descouppées,
Plumes au vent; et haulx fiffres sonner
Suz gros tabours, qui font l'air resonner;
Marchant en ordre; et font le limaçon,
Comme en battaille, affin de ne faillir
Quand leur fauldra deffendre ou assaillir.

La bande de Mouy était la seule qui approchât de celle de Lorges pour la bonne tenue. Elle a reçu aussi les hommages de Marot :

D'adventuriers yssuz de nobles gens,
Nobles sont-ils, pompeux et dilligens;
Car chascun jour au camp, sous leur enseigne,
Font l'exercice, et l'ung à l'autre enseigne
A tenir ordre et manier la picque
Ou le verdun (2), sans prendre noise ou pique.

Les aventuriers allemands, ou lansquenets, ne mettaient pas non plus la malpropreté au nombre des vertus militaires. Loin de là, leurs habits bariolés des plus vives couleurs; les mille découpures de leurs manches, de leurs trousses et de leurs jarretières; leurs corselets d'acier soigneusement fourbis; les masses de plumes qui flottaient sur leurs chapeaux, témoignent assez de leur coquetterie.

Les Suisses formaient le complément ordinaire de l'infanterie française; mais ils ne sont point à compter parmi ceux qui combattirent à Marignan sous les drapeaux du roi de France, puisque c'est précisément dans un moment de brouille avec eux, et contre leur nation, que la bataille fut donnée.

Toutes ces troupes maniaient la pique, la hallebarde, l'arbalète. L'arquebuse était encore rare dans leur rangs, et tenue par les étrangers plus que par les Français. Ceux-ci avaient une répulsion marquée pour « ce malheureux instrument, comme dit Montluc, dont tant de vaillants hommes meurent le plus souvent de la main de poltrons qui n'oseraient regarder au visage celui que de loin ils renversent par terre de leurs balles. » Ajoutez à cela que l'arme était encore bien imparfaite, mal montée sur une flasque ou double fût, comme les pièces d'artillerie; mal emmanchée d'un lourde crosse en épaule de mouton, et ne possédant pour toute batterie que le mécanisme d'un serpentin auquel l'arquebusier attachait la mèche dont il avait un rouleau tortillé autour du bras.

Lorsqu'on voit le peu de cas que font de cette arme nos auteurs du commencement du seizième siècle, lorsqu'on recueille de leurs récits que des corps d'armée entiers n'en possédaient que quelques-unes, comme l'armée des Pyrénées en 1523, où l'on en comptait six en tout et pour tout, on est obligé de reconnaître que Pierre Bontemps a mis trop d'arquebusiers dans ses bas-reliefs de Marignan. C'est un anachronisme où il a été conduit, à son insu, par le spectacle de ce qui se passa un peu plus tard. Dès 1530, en effet,

(1) *Essorillé* veut dire : qui a une oreille coupée. C'était le supplice dont on punissait autrefois les délits de filouterie.

(1) Nous avons eu déjà l'occasion d'expliquer qu'on appelait de ce nom un justaucorps fait de lames métalliques posées à recouvrement.

(2) Épée en forme de carrelet, comme un gros fleuret.

l'arme à feu avait prévalu. Les Allemands l'ayant améliorée par l'invention du rouet, mécanisme qui déjà fournissait l'étincelle par le seul jeu des pièces de la batterie, elle supplanta définitivement l'arbalète. Les Français s'y mirent comme les autres, et, avec leur facilité à apprendre, ne tardèrent pas d'y devenir maîtres. C'est à ce moment-là qu'ils réformèrent leur stratégie et qu'ils changèrent si complétement d'idée sur la profession militaire. Par une coïncidence non moins digne de remarque, le roi décréta vers le même temps (1533) l'établissement de légions, sorte de garde nationale mobile dont le principe n'eut pas beaucoup de durée, mais dont l'organisation resta et fut appliquée à tous les autres corps. Ainsi la révolution fut complète; elle atteignit à la fois l'esprit des troupes, leur distribution, leur armement.

Il ne manque pas d'auteurs qui ont exposé les principes de l'art militaire ainsi renouvelé. Nous extrairons de leurs écrits ce qui concerne l'organisation des corps.

La base du système était l'enseigne, équivalent du bataillon actuel. L'enseigne contenait cinq bataillons ou centuries (compagnies), et le bataillon quatre escades (pelotons) de vingt-cinq hommes chaque. L'enseigne était par conséquent de cinq cents hommes. Ordinairement on en mettait deux ensemble, afin de former une bande (régiment) qui avait pour chef supérieur un capitaine, sous les ordres duquel deux lieutenants commandaient les enseignes, dix sergents de bande ou centeniers, les bataillons; quarante caps d'escade, les escades. Il y avait, en fait de sous-officiers, des fourriers et des lancepessades.

La légion comprenait deux ou quatre bandes dont les capitaines obéissaient à un *couronal* ou *colonel*. Lorsque l'organisation de la légion tomba en désuétude, on créa des colonels généraux de l'infanterie française et suisse, avec des lieutenants qui portaient le nom de sergents-majors de bataille.

Trois sortes d'armes étaient réparties en nombre inégal dans les enseignes, à savoir: la pique, l'arquebuse et la hallebarde.

Les piquiers étaient les plus nombreux, car c'est sur eux que portait tout le faix des batailles. Ils existaient dans la proportion de trois à cinq. Deux escades de hallebardiers formaient en tout temps la défense du drapeau, auprès duquel se tenaient aussi les fifres et les tambours. Le reste de l'enseigne était d'arquebusiers auxquels on mêlait parfois quelques mousquetaires, soldats munis de grosses arquebuses si massives qu'il fallait les ajuster sur des fourchettes. Les Espagnols, inventeurs et parrains de cette arme, s'en étaient servis, pour la première fois, contre nous au siége de Parme en 1521.

Le premier effet de la nouvelle organisation ayant été de bannir des rangs le cynisme des aventuriers, tous les soldats étaient honnêtement habillés de hallecrets ou de corselets (cuirasses légères) avec demi-tassettes; tous étaient coiffés du morion (casque à rebords et à gourmettes) ou du cabasset (morion à rebords retroussés par-devant et par-derrière). Les hommes de haste avaient, de plus, des épaulières et des harnais de bras; mais ceux de tir, pour la commodité de leurs manœuvres, n'avaient que des justaucorps de mailles ou de buffle. Tous étaient armés, en outre, de l'épée et de la dague. Les officiers portaient la hallebarde d'un côté et la rondache à l'autre bras.

En marche, le capitaine s'avançait à cheval en tête de la première enseigne, dont les trois premiers rangs étaient de piquiers. Venait ensuite la moitié des arquebusiers, puis le reste des piquiers, au milieu desquels était enfermé le drapeau avec son escorte de hallebardiers; le reste des arquebusiers suivait derrière, et enfin le lieutenant, chef de l'enseigne, fermait la marche. La place des officiers de ce grade était toujours en queue. Les centeniers et caps d'escade marchaient en flanc.

En bataille, tous les piquiers ensemble se mettaient autour du drapeau, et les arquebusiers, disposés sur le front et sur les flancs, nourrissaient le feu jusqu'au moment des approches où ils se retiraient, soit de côté, soit par derrière, les piquiers se déployant pour croiser le fer devant l'ennemi. Leur ligne était disposée sur quatre rangs dont le premier s'agenouillait, tenant la pique par le milieu du bois; le second et le troisième se tenaient debout et complétaient la muraille; le quatrième lardait par-dessus l'épaule des premiers.

L'infanterie étant soumise à cette discipline, la cavalerie n'eut plus qu'à seconder ses mouvements, soit par des courses d'escarmouches, soit par des charges en files étroites quand les lignes ennemies avaient été ouvertes. Cela fit réduire de beaucoup la gendarmerie qui n'était bonne qu'à charger en ligne. On créa à la place des chevau-légers et des arquebusiers à cheval. Ces deux corps s'ajoutant à celui des Albanais qu'on laissa subsister, l'effectif de la cavalerie légère l'emporta de beaucoup sur celui de la grosse cavalerie.

Les chevau-légers et arquebusiers à cheval correspondaient aux piquiers et arquebusiers des bandes d'infanterie. Ils étaient armés et costumés de même, à cette différence près qu'ils portaient des bottes au lieu de souliers.

La force à cheval était distribuée en compagnies ou cornettes qui représentent nos escadrons actuels, tandis que ce que nous appelons compagnie s'appelait alors guidon. Les cornettes de cavalerie légère n'étaient composées que d'une seule arme. La force de l'habitude fit conserver dans celles de gendarmerie des hommes armés simplement d'un estoc et d'une masse qui, sous le nom traditionnel d'archers, formaient la fourniture de la lance.

Quant à l'artillerie, elle formait à peine un corps à part. Les pièces étaient desservies par des canonniers de profession en très-petit nombre, et défendues par des bandes d'infanterie. Par suite d'une vieille prérogative due à leur valeur, les Suisses formaient sur le champ de bataille la garde ordinaire de l'artillerie française. Les travaux de terrassement et de gabionnage, pour mettre en batterie, étaient le fait d'ouvriers et d'hommes de peine réunis sous le nom de pionniers à l'ordre du maître d'artillerie, qui était aussi le chef des canonniers.

L'ESCARBOUCLE (1).

Traduit de Hebel.

Le père coupait son tabac, quand Eva fixant sur lui un de ces doux regards qui semblent prier :

— O père, dit-elle, racontez-nous une histoire comme hier soir, où la petite sœur dormait à moitié.

A ces mots, la petite sœur, Eva et Anne-Marie se rapprochèrent de la lumière; elles prirent leurs quenouilles, tendirent la corde de leur rouet, la frottèrent avec une couenne de lard et se tirèrent par la manche pour s'exciter à l'attention. Le petit Jacob apporta la grande allumette et la plaça sur la fourche des fumeurs, tandis que Jean s'étendait sur le poêle en se disant à lui-même : — J'entendrai mieux là-haut et je ne gênerai personne.

Quand le père eut coupé son tabac et bourré sa pipe, il l'approcha de la grande allumette qu'il avait enflammée, aspira lentement l'air pour que le tabac pût s'allumer, activa le feu avec le doigt et referma le couvercle.

— Je suis prêt à vous contenter, dit-il en s'asseyant; mais à condition que vous resterez tranquilles et que vous écouterez jusqu'à la fin. — Et toi, Jacob, descends; que fais-tu

(1) Le conte de l'Escarboucle est populaire en Allemagne. En le mettant en vers, Hebel a voulu, comme dans la plupart de ses *Contes allemaniques*, non pas propager les superstitions vulgaires, mais leur donner une signification moralisante, et en faire des fables qui aient un autre but que de flatter le goût du peuple pour le merveilleux.

là-haut, et ne peux-tu rester en repos? Chercherais-tu par hasard une escarboucle ? Dieu veuille que ce ne soit pas celle dont j'ai à vous parler !

Vous saurez qu'il existe une place où n'ont jamais passé la herse ni la charrue. Depuis plus d'un siècle on n'y voit croître que la mauvaise herbe et les broussailles. Jamais on n'y entend chanter la grive; jamais on n'y voit voltiger le papillon. D'énormes crapauds y gardent le cadavre d'un damné.

On dit que le maudit n'était pas un garçon maladroit, mais c'était un habitué assidu du cabaret. Le samedi et le dimanche il préférait les cartes à la Bible, et il jurait comme une sorcière dans une vieille cheminée, bien qu'il eût appris à se signer, à prier et à s'incliner devant les étoiles du ciel.

Un jour, un chasseur en habit vert le regardait jouer au cabaret. Michel, qui perdait coup sur coup et denier sur denier, ne cessait point de jurer.

— Oh ! oh ! se dit tout bas le chasseur, tu ne m'échapperas pas.

En même temps l'hôtesse pensait :

— Michel aime ma fille !

Vous verrez bientôt qu'elle se trompait, car Michel ne pouvait apporter à une femme que haine et pauvreté.

Mais que fit la fille de l'aubergiste ? Elle consentit à épouser Michel par amour, non pour lui, mais pour son père et sa mère qui souhaitaient le mariage et l'en priaient.

Le soir, elle s'endormit oppressée de songes pénibles. Or, elle rêva qu'elle allait à la ville et qu'elle rencontrait en route un moine qui priait. S'approchant de lui, elle dit :

— Mon père, voudriez-vous consulter pour moi les saintes images; je suis fiancée, et je voudrais savoir si c'est sous un bon signe.

Le moine secoua lentement la tête et tira de dessous sa robe une poignée d'images saintes.

— Choisis toi-même, dit-il.

Mais la jeune fille ne tira des images qu'on lui présentait que des cartes sales et usées.

— Aurais-tu l'as de carreau ? demanda le moine : c'est le symbole de l'escarboucle, et le choix ne serait point heureux !

— Véritablement, répondit-elle, j'ai tiré l'as de carreau.

Le moine lui dit :

— Choisis encore... — Aurais-tu les sept croix (le sept de trèfle) ?

— Hélas ! je les ai ! répliqua-t-elle en soupirant.

— Que le ciel t'assiste ! Tire de nouveau... — Aurais-tu le cœur sanglant (as de cœur) ?

— Je l'ai ! s'écria la fiancée avec épouvante.

— Eh bien, prends encore une fois, et que ce soit une carte heureuse...—Aurais-tu le garçon *noir (valet de pique)* ?

— Je... le crois ; regardez vous-même, balbutia la jeune fille de l'aubergiste.

— Alors, s'écria le moine, puisse Dieu te secourir, car c'est lui qui creusera ta tombe.

Tel fut le rêve qui troubla le sommeil de Catherine. Cependant elle accepta Michel pour mari ; elle avait promis au nom de son Dieu !

Au commencement tout alla à peu près. Michel, à la vérité, jouait, buvait et maltraitait Catherine ; mais de temps en temps, il rentrait en lui quand il la voyait prier en pleurant. Un jour, il lui dit :

— Je veux que nous vivions d'accord ; je renonce aux cartes. Que le diable me prenne si j'y touche de nouveau ; mais je veux aller au cabaret ; crie ou sanglote, rien n'y fera.

D'après Reichter.

Quand il arriva à l'auberge, le chasseur vert était assis devant la table et mêlait les cartes.

— Camarade, dit-il, viens jouer avec nous.

— Non, répondit Michel. — Eh ! Marguerite, apportez une chope.

— Viens donc, reprit le chasseur vert, nous ne jouerons pas d'argent.

— Bah ! se dit Michel, s'il n'y a point d'enjeu ce n'est pas jouer.

Et il s'assit en face du chasseur.

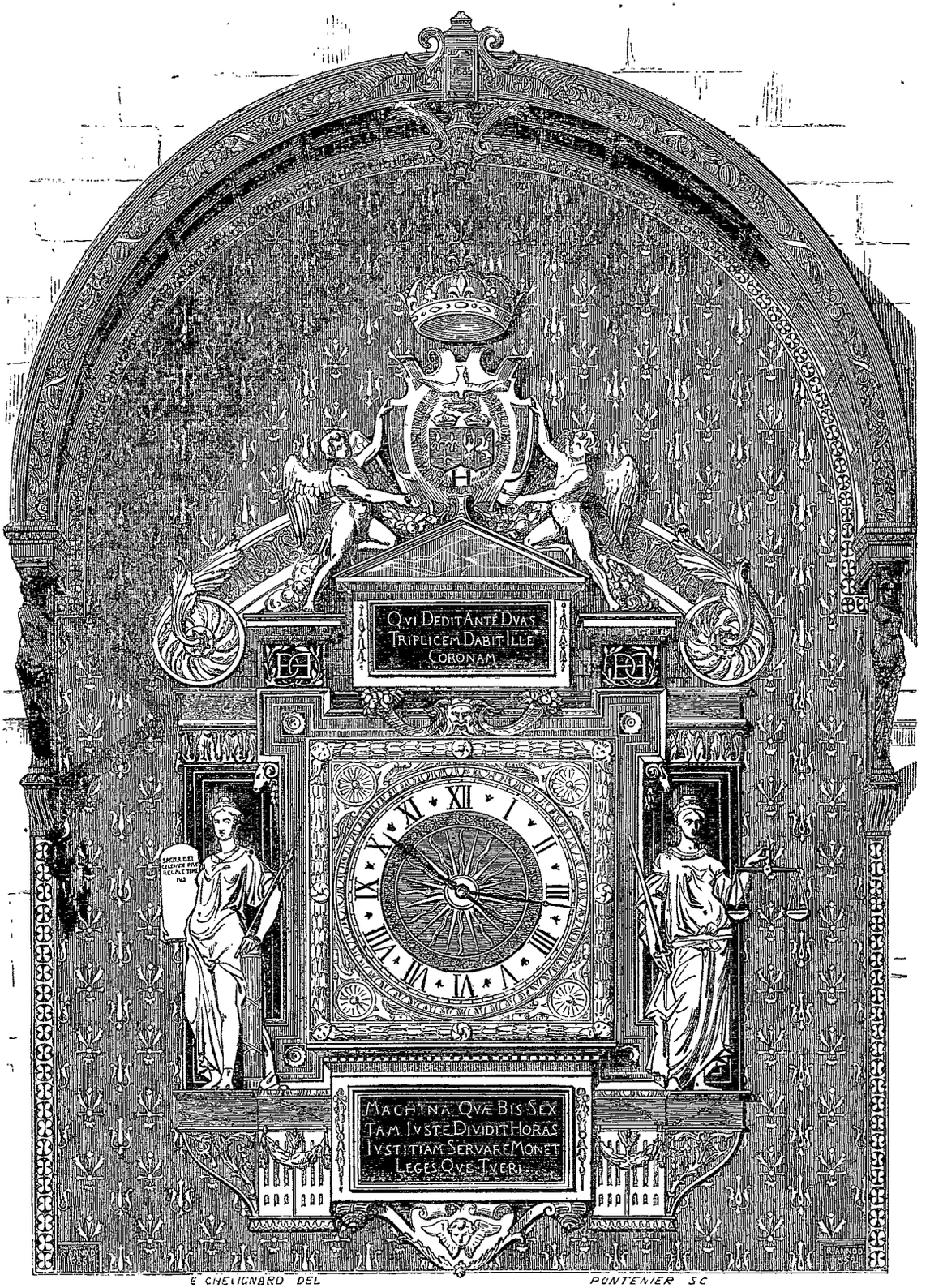
Un enfant au doux regard parut alors à la fenêtre, et lui dit :

— Michel, on veut vous parler !

La fin à une prochaine livraison.

SUR LES HORLOGES.

L'HORLOGE DE LA TOUR DU PALAIS DE JUSTICE.



L'Horloge de la tour du Palais de justice, à Paris, récemment restaurée. — Dessin de Chevignard.

Les horloges purement mécaniques ne datent que du dixième siècle.

Plusieurs historiens rapportent, à la vérité, que le fameux Aroun-al-Raschid, khalife des Abassides, envoya à Charlemagne des présents d'un grand prix, parmi lesquels se trouvait une horloge de cuivre et d'airain damasquiné, dont

le rouage faisait mouvoir un grand nombre de figures allégoriques; mais cet instrument, fort beau pour l'époque, était une clepsydre; son moteur consistait en une chute d'eau que l'on renouvelait au moins une fois par jour.

On dit aussi que, vers le milieu du neuvième siècle, Pacificus, archevêque de Vérone, fit une horloge magnifique qui marquait, outre les heures, le quantième du mois, les jours de la semaine, le lever et le coucher du soleil, les signes du zodiaque, etc.; mais il est vraisemblable que cette machine, comme celle du commandeur des croyants, était mue par une force hydraulique : c'était encore une clepsydre et non pas une horloge purement mécanique.

Gerbert (le pape Sylvestre II), si l'on en croit Haften, Moreri, Marlot, le président Hénault, les *Annales bénédictines*, fut l'inventeur de la première horloge qui marcha sans le secours de l'eau et par la seule pesanteur d'une masse compacte de plomb, de cuivre ou de fer, suspendue par une corde à la première roue du rouage, laquelle, par une suite d'engrenages, communiquait le mouvement au régulateur, c'est-à-dire à l'*échappement*.

Au onzième siècle, le rouage de la sonnerie n'était pas encore inventé et adapté aux horloges; mais il est positif qu'il existait au commencement du douzième siècle. La première mention des horloges à sonnerie se trouve dans les *Usages de l'ordre de Cîteaux*, compilés vers 1120, livre où il est prescrit au sacristain de régler l'horloge de manière qu'elle sonne et l'éveille avant les matines. Dans un autre passage du même livre (ch. 114), il est ordonné aux moines de prolonger la lecture jusqu'à ce que l'horloge sonne. (Voy. dom Calmet, *Commentaire littéral de la règle de Saint-Benoît.*)

Au commencement du quatorzième siècle, il y avait déjà des horloges monumentales en Allemagne, en Italie et dans quelques parties de la France; mais Paris, la capitale du royaume, où déjà les beaux-arts, les sciences et l'industrie avaient fait de grands progrès, notamment depuis l'époque des croisades jusqu'au règne de Jean le Bon, Paris, en 1380, n'était pas encore en possession d'une horloge publique. Disons pourtant qu'alors certains cadrans solaires, grossièrement tracés sur les murailles, pouvaient donner l'heure aux passants, mais c'était seulement quand le soleil n'était pas obscurci par les vapeurs atmosphériques. Il est vrai aussi que, dans l'intérieur des maisons, les appartements étaient munis de sabliers ou de clepsydres plus ou moins riches; mais ces instruments, assez semblables à ceux dont on faisait usage chez les Romains du temps d'Auguste, ne pouvaient pas mesurer le temps avec une certaine précision. Il est même probable que quand l'une de ces machines marquait midi, une autre pouvait indiquer deux heures du soir, alors qu'en réalité il n'était encore que dix heures du matin.

Constatons cependant qu'au quatorzième siècle, quelques petites horloges à *poids et contre-poids* décoraient déjà les hôtels des grands seigneurs; mais c'étaient là des instruments plutôt curieux que véritablement utiles, car ils ne donnaient pas l'heure avec plus de précision que les clepsydres et les sabliers.

Charles V, qui mérita le nom de Sage, ne négligeait rien pour être utile aux habitants de sa bonne ville de Paris, et il eut la grande pensée de faire construire une horloge qui, placée dans la tour de son palais, ferait connaître aux habitants de la cité les heures du jour et de la nuit. Cette pensée reçut bientôt son exécution; mais comme Paris ne renfermait aucun mécanicien capable d'entreprendre un tel travail, le roi fit venir d'Allemagne un célèbre horloger, nommé Henri de Vic, avec lequel il s'entendit pour la mise en œuvre et l'érection de cette précieuse machine d'horlogerie.

L'artiste allemand, disent les Mémoires du temps, eut son logement dans la tour même où il devait construire l'horloge, et le roi lui ayant accordé *six sous parisis* par jour pour ses honoraires, il les toucha pendant huit ans consécutifs, temps qu'il lui fallut pour exécuter son ouvrage.

Jean Jouvence, célèbre fondeur de cloches, fut chargé de couler celle sur laquelle le marteau de l'horloge devait frapper les heures, et cette cloche qui, deux siècles plus tard, donna le signal de la Saint-Barthélemy, fut transportée et assise avec beaucoup de succès dans la partie supérieure de la tour du palais.

On se tromperait grandement si l'on supposait qu'au quatorzième siècle les horloges avaient cette complication dans les rouages qu'elles eurent, par exemple, vers la fin du seizième siècle. Froissart, qui fut contemporain de Charles V, nous a laissé une curieuse et très-exacte description des horloges de son temps, et c'est en nous appuyant particulièrement sur ce document que nous allons entreprendre de faire ici une petite dissertation sur la composition primitive de ces machines.

L'horloge amoureuse, tel est le titre que Froissart donne à sa description.

Or, veil parler de l'état de l'horloge.
La premeraine roe (roue) qui y loge,
Celle est la mère et li commencemens
Qui fait mouvoir les autres mouvemens. . . . . .
Le plonk (poids) trop bien à la beauté s'accorde.
Plaisance s'est montrée par la corde,
Si proprement qu'on ne pourroit mieulz dire;
Car, tout ainsi que le contre-pois tire
La corde à lui, et la corde tirée,
Quand la corde est bien à droit attirée,
Retire à lui et le fait émouvoir.
. . . . . .
Après, affiert à parler dou dyal (mouvement diurne),
Et ce dyal est la roe journal
Qui, en ung jour naturel seulement,
Se moet (meut) et fait un tour précisément.
En ce dyal, dont grans est li mérites,
Sont les heures XIIII décrites.
C'est le derrain (dernier) mouvement qui ordonne
La sonnerie, ainsi que elle sonne;
Or faut savoir comment elle se fait.
Par deux roes ceste œuvre se parfait.
Si porte o li (avec elle) ceste premeraire roe,
Ung contre-pois par quoi e se roe (elle se meut),
Et qui le fait le mouvoir, selong m'entente,
Lorsque levée est à point la destente,
Et la seconde est la roe chantore (roue de la sonnerie).

Ici, Froissart décrit les fonctions principales de ces deux rouages : le *foliot* (le balancier) et la roue *de compte*. Il dit que les horlogers doivent souvent relever les poids, c'est-à-dire remonter l'horloge, etc.

Il résulte de la description du savant historien que les horloges de son temps se composaient de deux corps de rouages extrêmement simples. Le premier, celui des heures, ne comportait que trois roues : celle qui supportait le poids et le contre-poids, celle qui portait l'aiguille indicative des heures, et enfin la roue de rencontre dont les dents taillées en *rochet* entretenaient le mouvement oscillatoire du balancier nommé *foliot*.

La sonnerie avait aussi une roue motrice qui portait le poids et le contre-poids; elle engrenait dans un pignon fixé au centre d'une autre roue nommée *chantore*, laquelle entraînait dans son mouvement de rotation le *volant*, modérateur obligé de tout rouage de sonnerie. Les chevilles ou *brochettes*, comme les appelle Froissart, qui servaient à lever le marteau dont la fonction était de frapper les heures sur la cloche, étaient placées à l'extrémité du diamètre de la roue motrice, et perpendiculairement à son plan.

Nous donnons ces détails, parce que nous savons que plusieurs savants et divers horlogers de la France et de l'étranger se sont trompés dans les descriptions qu'ils nous ont données des horloges du quatorzième siècle. Ainsi, pour ne parler que de celle de la tour du Palais de justice, elle a été le sujet d'une erreur assez grave, commise par un homme qui fait autorité dans la science, le célèbre Julien le Roi.

Cet habile artiste vit l'horloge au commencement du dix-

huitième siècle, et, supposant qu'elle était encore dans son état primitif, il en donna la description avec figures explicatives. Mais cette description est celle d'une horloge du dix-septième siècle, et non pas celle qui fut confectionnée par l'horloger de Charles V.

Trois siècles s'étaient écoulés depuis l'érection primitive de cette horloge jusqu'au jour où Julien le Roi la vit dans la tour du palais; et cet artiste ne se rendit pas compte que, pendant le cours de ces trois siècles, cette machine avait été réparée, modifiée, augmentée et refaite dans des conditions meilleures, dix fois, vingt fois peut-être. Il ne comprit pas, à la simple inspection de cette pièce si correctement exécutée, qu'elle ne pouvait pas être l'œuvre d'un ouvrier du moyen âge, de cette époque si rapprochée du berceau de l'horlogerie, où nul outil-machine, propre à diviser les dents des roues et des pignons, n'était encore inventé, où la main de l'homme seule, après les plus pénibles tâtonnements, parvenait à faire couler sur leurs pivots ces rouages boiteux et grimaçants qui composaient alors une horloge.

D'ailleurs, celle qu'il décrit n'était pas faite d'après le mode du poids et des contre-poids, dont l'un *monte pendant que l'autre descend*; elle se montait avec une clef comme une horloge moderne. Le cadran était divisé en douze heures au lieu de vingt-quatre; les systèmes de sonnerie, de détente, la facture des roues et des pignons, la composition du *volant*, des pièces qui conduisent les aiguilles, tout, en un mot, diffère dans la pièce de Julien le Roi, de celle qui fut faite par Henri de Vic. Le foliot seul est conservé dans cette machine, et cela se conçoit très-bien, car le pendule n'ayant été appliqué aux horloges que vers le milieu du siècle de Louis XIV, les horlogers n'adoptèrent pas tous immédiatement ce nouveau régulateur, malgré sa supériorité incontestable.

Julien le Roi ne connaissait donc pas la composition des horloges primitives : ces instruments, comme on le voit dans des Mémoires qui existent encore aujourd'hui dans les archives de Lille, de Dijon, de Metz, et qui ont été cités par le savant antiquaire Gabriel Peignot, M. de Laborde, M. le docteur Bégin et d'autres érudits contemporains; ces instruments, disons-nous, étaient tels que les a décrits le célèbre auteur de *l'horloge amoureuse*.

Nous ne dirons que peu de mots sur les restaurations successives qui furent faites au cadran de l'horloge de Henri de Vic. Les plus importantes eurent lieu sous Charles IX et Henri III. Charles IX fit entourer ce cadran de peintures à fresques et d'une ornementation du meilleur goût. Germain Pilon exécuta deux figures en terre cuite, dont l'une, la Force, s'appuyant d'une main sur un faisceau, et de l'autre tenant les Tables de la loi, fut placée au côté gauche du cadran; et l'autre, la Justice, tenant dans la main gauche la balance, et dans la main droite un glaive, prit place sur le côté opposé du cadran.

Henri III augmenta encore ces riches décorations; et Germain Pilon, qui en dirigea les travaux, acheva le monument en l'année 1585. Voici la description qu'en donne l'historien Rabel (fol. 118) :

« L'an 1585, sur la fin du mois de novembre, fut achevé l'ouvrage du cadran du palais, lequel, avec sa décoration, est estimé le plus haut de toute la France. Le conducteur d'icette ouvrage fut Germain Pilon, maître statuaire et l'un des premiers en son art, lequel a rendu des ouvrages cy parfaicts en notre ville de Paris et autres lieux de France, que la mémoire en sera perpétuelle.

» Du haut dy celuy quadran y a premièrement le pourtraict d'une colombe signifiant le Saint-Esprit, sous laquelle est une couronne de laurier qui est dessus, et deux autres couronnes qui sont sur les écus de France et de Pologne; le tout enclos d'un collier de l'ordre du Saint-Esprit, créé et institué par le roy Henri, à présent régnant, et dessus est écrit :

QUI DEDIT ANTE DUAS, TRIPLICEM DABIT ILLE CORONAM.

Celui qui lui a déjà donné deux couronnes lui donnera une triple couronne.

» En l'un des côtés du quadran est représentée Piété, tenant un livre ouvert auquel est écrit :

SACRA DEI CELEBRARE PIUS,
REGALE TIME JUS.

Pieux observateur de la loi divine,
Respecte le droit royal.

» Et de l'autre côté, Justice tenant une balance. (Corrozet appelle ces deux figures Force et Justice.) Au bas du dit quadran est écrit :

MACHINA QUÆ BIS SEX TAM JUSTE DIVIDIT HORAS,
JUSTITIAM SERVARE MONET, LEGESQUE TUERI.

» Ces inscriptions sont de Jean Passerat, professeur royal en éloquence. »

Cette description n'est pas tout à fait complète. Rabel ne dit pas, par exemple, que le fond du tableau représentait le manteau royal parsemé d'abeilles et de fleurs de lis d'or.

Cent ans plus tard, Louis XIV fit de nouveau restaurer le cadran de cette horloge; mais ni ce prince ni ses prédécesseurs ne pensèrent à rappeler par un mot, par une initiale ou par une inscription, que Charles V avait été le fondateur, et Henri de Vic le constructeur de cette machine monumentale. Cependant, si l'on doit des hommages aux souverains qui font restaurer les monuments anciens dignes d'être conservés, on en doit encore bien plus à ceux qui en ont été les auteurs.

Nous n'avons pas vu la pièce d'horlogerie qui remplace celle de Henri de Vic; mais d'après les antécédents de l'auteur, M. Henri Lepaute, cette nouvelle horloge doit être exécutée avec talent, et elle marchera sans doute avec beaucoup de précision.

Le cadran est placé à environ 7 mètres du sol; le diamètre du cercle horaire est de 1 mètre 50 cent. Les figures en bas-relief, qui sont placées de chaque côté du cadran, ont 1 mètre 90 cent. de hauteur. La décoration générale comprend 7 mètres 60 cent. de hauteur et 5 mètres 60 cent. de largeur.

MM. Duc et Dommey, architectes de la ville de Paris, ont dirigé tous les travaux matériels et artistiques du monument. M. Toussaint, statuaire, est l'auteur des figures allégoriques qui remplacent celles de Germain Pilon. La sculpture d'ornementation est due au ciseau de M. Flandrin; les peintures et les dorures sont l'œuvre de M. Vivet, peintre décorateur.

GRAVURE ET IMPRIMERIE EN TAILLE-DOUCE.

Suite. — Voy. p. 188, 236, 292.

MANIÈRE NOIRE.

La manière noire, inventée au commencement du dix-septième siècle, diffère entièrement des autres genres de gravure. Au lieu de mettre en saillie des noirs sur du clair, elle a pour objet de produire des lumières sur du noir.

L'outil principal dont se sert le graveur en manière noire a reçu le nom de *berceau* à cause du mouvement que lui imprime la main. C'est un ciseau dont la partie tranchante est circulaire, en biseau, et gravée comme une lime de tailles rapprochées, ce qui donne au tranchant une multitude de pointes fines et acérées. On berce cet outil en appuyant et en le tenant droit et debout sur la planche, ce qui produit une infinité de petits trous, et cette opération, ré-

pétée sur plusieurs sens, en crible tellement la surface, qu'il en résulte un noir intense.

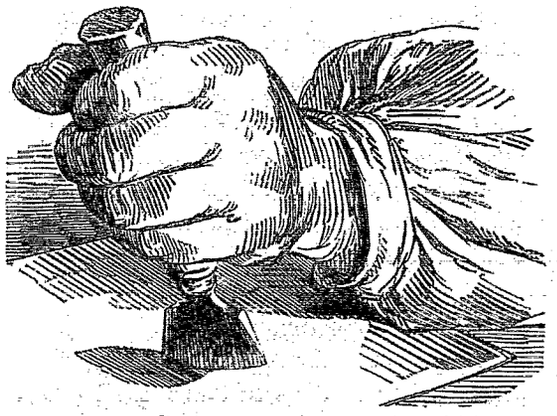


Fig. 17. Berceau en action.

Sur la planche ainsi préparée, on trace le sujet qu'on veut graver, et l'on enlève avec un grattoir les clairs-obscurs, les lumières ordinaires, ainsi que les plus vives qui sont polies et rendues très-brillantes au moyen d'un brunissoir.

Le résultat est le même que celui qui consiste à ramener, sur un papier de couleur, des demi-teintes, des lumières, à l'aide d'un crayon blanc.

Les Anglais ont tiré un grand parti de ce procédé que Reynolds a véritablement illustré.

AQUA-TINTE.

D'innombrables sujets ont été gravés en aqua-tinte.

On commence par tracer à l'eau-forte les contours de ce qu'on veut graver. Puis, après avoir nettoyé la planche, on la renferme dans une boîte d'une assez grande dimension dans laquelle on a fixé deux tringles horizontales pour la recevoir (A, A). La base de cette boîte (B) contient de la résine pulvérisée. On referme la porte de cette boîte (C) et ensuite on agite violemment cette poudre au moyen d'un fort soufflet (D) qui communique à la boîte par un conduit (E).

La poudre, dont les parties les plus légères et les plus ténues montent au sommet de la boîte, retombe sur la planche où elle forme une couche mince et égale. Ainsi recouverte par la poudre, la planche est retirée et chauffée en dessous avec un flambeau de papier jusqu'à ce que la couche de résine soit fondue.

La chaleur fait crisper la résine, laquelle se retire en une multitude de points qui laissent entre eux de petits espaces formant ensemble un réseau, et c'est dans ces interstices que l'acide doit creuser le métal. Ceci s'appelle *poser un grain*.

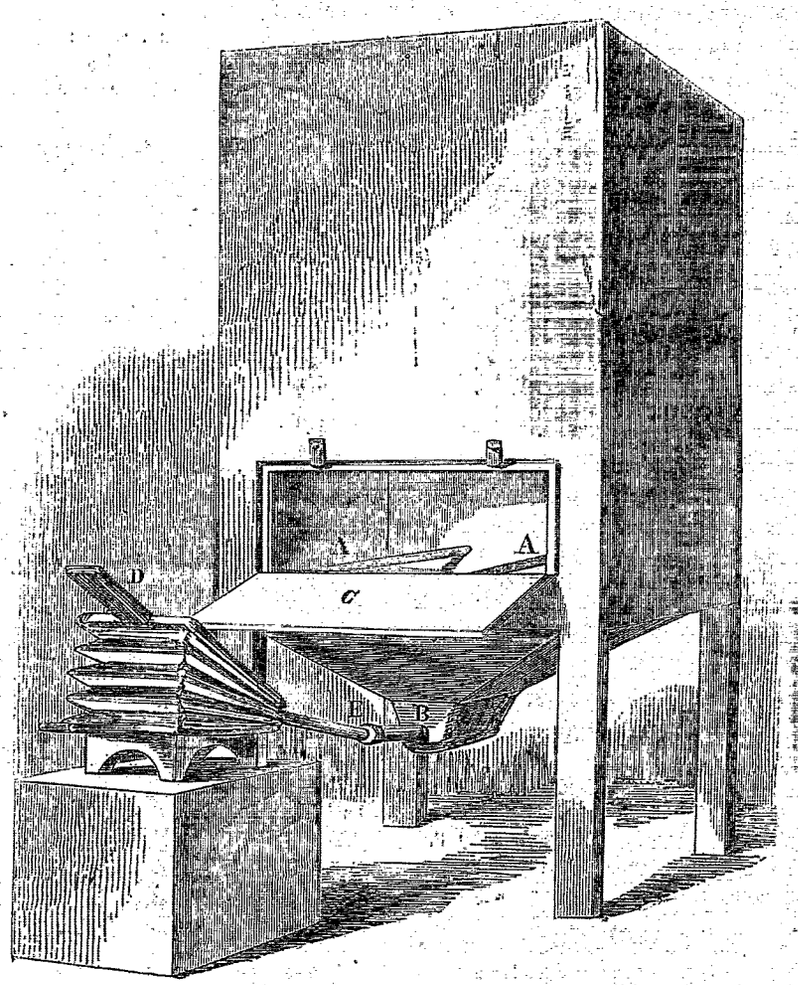


Fig. 18. Boîte à aqua-tinte.

Le tissu de ce grain devient plus ou moins fin, suivant l'épaisseur de la couche de résine et le degré de chaleur auquel on a soumis la planche. Etant mordu par l'acide il donne quelquefois un travail imperceptible à l'œil et semble

une couche de lavis à l'encre de Chine ou à la sépia. Quelquefois aussi on en distingue tout le tissu qui semble avoir été tracé à la pointe.

Nous avons dit que le trait du sujet avait été indiqué par une eau-forte comme par un trait à la plume sur du papier ; on recouvre alors avec un pinceau et du vernis mêlé de noir de fumée les parties qui doivent rester blanches, ainsi que les marges. On borde de cire et l'on fait mordre avec l'acide.

Lorsque la planche est acidulée de manière à produire la plus faible teinte du dessin, on y passe de l'eau ; on laisse sécher et l'on couvre toutes les parties qui ont pris assez de force pour faire mordre de nouveau celles qui demandent plus de vigueur. On renouvelle cette opération autant de fois que cela est nécessaire pour que la gravure soit à peu près terminée et poussée à son dernier degré de coloration. On emploie plusieurs autres moyens pour polir, nettoyer et terminer, comme la roulette, le brunissoir, le burin, etc.

C'est par ce procédé que sont faites les gravures de MM. Jazet et Provost.

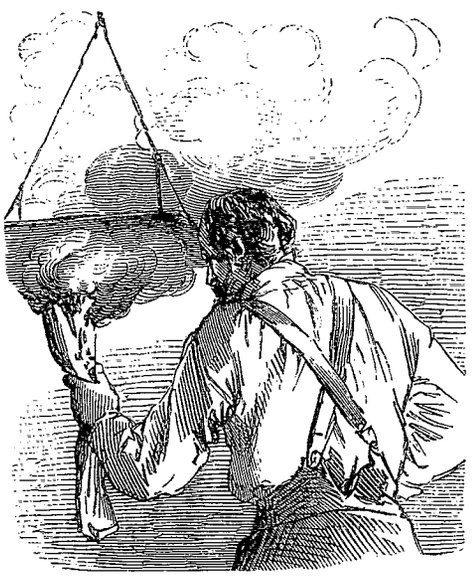


Fig. 19. Chauffage de la planche.

GRAVURE EN TOUCHES.

On pose d'abord un grain d'aqua-tinte comme dans l'opération précédente. Lorsque la planche est refroidie, on dessine avec un pinceau chargé d'une encre particulière le sujet qu'on veut représenter. Cette encre se compose de sucre, de gomme-gutte, de blanc d'Espagne, de noir de fumée, le tout broyé ensemble et délayé avec de l'eau gommée. Le travail terminé et l'encre dont on a fait le dessin parfaitement séchée, on vernit toute la superficie de la planche, ce qui recouvre tout le travail. On laisse encore sécher le vernis, on borde ensuite la planche et l'on remplit d'eau le bassin formé par la cire. L'encre, quoique recouverte d'une couche de vernis, s'imprègne alors d'humidité, se gonfle, s'enlève et laisse à nu toutes les parties de l'aqua-tinte qui en avaient été recouvertes.

On doit comprendre que le grain subsiste, mais recouvert de vernis partout où l'encre n'a pas été appliquée. On fait mordre alors à plusieurs reprises pour les différentes valeurs de coloration, et l'on obtient de cette gravure des épreuves qui imitent parfaitement un dessin lavé au pinceau.

GRAVURE AU POINTILLÉ ET AU POINT.

Ce genre de gravure, qui a été fort à la mode à la fin du siècle passé, n'est plus guère en usage aujourd'hui ; il est cependant encore employé en Angleterre pour l'exécution de certaines vignettes et de portraits de petites dimensions. On a fait, à l'aide de ce procédé, de jolies gravures d'après

Fig. 20. Dessin au pointillé.

Prud'hon et d'autres. Il consiste à exécuter un sujet exclusivement avec des points plus ou moins gros et différemment rapprochés. On grave sur le cuivre nu à l'aide de poinçons qu'on appuie avec la main ou qu'on frappe avec un marteau. Les petites boursouflures que ce travail occasionne sont abattues par le tranchant d'un grattoir.

ROULETTE.

La gravure à la roulette est d'invention assez ancienne, mais c'est seulement depuis peu qu'elle a constitué tout à fait un genre important.

Les outils dont on se sert sont de petites roulettes de différentes formes, armées de pointes régulièrement sculptées et qu'on promène sur le métal en raison de la valeur qu'on veut donner au ton.

On fait avec ce seul instrument des dessins d'anatomie, de botanique, de micrographie, etc., qui arrivent à une grande perfection. La roulette sert aussi, mais dissimulée,

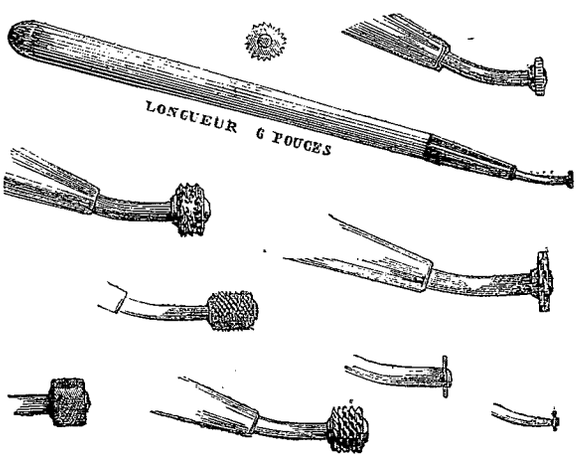


Fig. 21. Roulettes.

dans différents genres de gravures telles que l'eau-forte, l'aqua-tinte, la manière noire.

On s'en est même exclusivement servi pour exécuter des

planches d'énorme dimension : par exemple, les Chasses d'après Carle Vernet, par Coqueret.

La fin à une autre livraison.

LE MÉMORIAL DE FAMILLE.

Suite.—Voy. p. 65, 78, 102, 118, 149, 180, 218, 230, 238, 258, 270, 278, 286, 298, 306.

§ 8. *Réforme ; chacun reprend son ancienne place.—Claire et Léon ; ce qu'on peut voir à travers une charmille. — L'escarpolette. — Les causeries du soir. — Choix des lectures ; les livres d'enfant. — Leçons pratiques de la tante Roubert ; histoire de M. le marquis de Nihil et de sa sœur, mademoiselle Nihilette. — La promenade d'hiver ; ce que c'est que la mort.*

Notre entrevue avec la famille Hubert porta ses fruits. Remis en présence du passé, nous avions mieux senti quel changement s'était fait dans notre vie. Au fond, nos nouvelles habitudes venaient bien moins du choix que des circonstances ; nous comprîmes sans peine que la place du travailleur n'était point au milieu de ces inutilités somptueuses, que le cœur n'y perdait pas moins que la bourse, et qu'il était pressant d'en sortir.

Nous avions cru la réforme difficile ; il suffit de la vouloir assez sérieusement pour l'accomplir. Ce monde que nous nous figurions impossible à quitter s'aperçut à peine de notre absence. Nous reconnûmes alors que nous y avions été plutôt admis que désirés. Par politesse, on avait laissé l'homme d'affaires passer de l'étude au salon ; mais on le laissa repasser, sans y prendre garde, du salon à l'étude. J'avais préparé toutes mes forces pour résister aux objections et aux prières ; j'en fus pour mes préparatifs.

Ce désappointement m'humilia assez pour fortifier ma résolution. Quand je vis qu'on me retenait si peu, je mis mon amour-propre à me retirer plus vite. Marcelle, qui partageait tout bas mon dépit, ne manqua pas de m'encourager. La calèche fut vendue, les grands dîners supprimés, le domestique averti de se placer ailleurs, les soirées interrompues. Nous gardâmes seulement la maison où les clients avaient l'habitude de venir.

Tout cela se fit d'abord un peu par sagesse et beaucoup par humeur. Retombés dans le calme de la vie intérieure, nous éprouvâmes, au premier moment, une sorte de langueur ennuyée : les plaisirs du monde ont ce danger ; ils ne peuvent satisfaire et dégoûtent des autres. Accoutumé aux liqueurs enivrantes, on ne trouve plus de saveur à l'eau des sources !

Il fallut quelque temps pour nous réhabituer au foyer domestique ; lui-même devait d'ailleurs se reconstituer. La vie du dehors avait insensiblement altéré les relations de famille ; on s'était vu plus rarement, on avait à renouveler connaissance, à reprendre une place accoutumée.

La tante Roubert retrouva sans peine sa petite chaise basse où elle se remit à tricoter ; mon père recommença ses promenades de la porte à la fenêtre, écoutant sans en avoir l'air tout ce qui se disait, et jetant de loin en loin, à travers l'entretien, un mot qui était une lumière, un sourire qui semblait une récompense ! Les enfants furent plus difficiles à ramener.

Un peu négligés pendant la phase mondaine que nous venions de traverser, ils avaient cherché en dehors de nous leurs distractions. Détourné par le monde et les affaires, j'avais entrevu, plutôt que pénétré, ces deux natures ; le frère et la sœur ne s'étaient guère présentés à moi qu'aux heures du repos et le sourire sur les lèvres ; j'avais besoin de les voir plus longuement et de plus près.

Nous avions au fond du jardin un berceau particulièrement consacré à leurs amusements et à ceux des enfants du voisinage admis dans leur familiarité. Un jour que nous étions assis, mon père et moi, sous une tonnelle qui n'en était séparée que par une cloison de verdure, et d'où nous entendions tous leurs débats, mon père cessa tout à coup de prendre part à notre entretien. Je suivis son regard qui plongeait à travers la charmille dans le berceau voisin où j'aperçus Claire et Léon ; tous deux venaient de quitter le groupe d'enfants qui les rappelait.

— Non, non, répondait Léon, évidemment en désaccord avec le reste de la troupe ; j'aime mieux jouer tout seul.

— Parce qu'on ne veut pas faire ta volonté ? demanda une voix.

— Oui.

Il s'éleva une protestation générale.

— Voyez-vous le nouveau César, reprit celui qui avait déjà parlé ; il faut qu'il soit le maître partout. Obéissez donc, vous autres, au conquérant des Gaules et au vainqueur de Pompée !

Un éclat de rire retentit ; Léon haussa les épaules et se rapprocha de nous en faisant tourner la corde qu'il tenait à sa main.

Claire, qui l'avait suivi par habitude, lui demanda ce qu'il allait faire.

— M'amuser ! répliqua Léon en s'approchant des tilleuls qui terminaient le berceau.

— Mais comment ?

— Tu vas voir.

Tout en parlant, il commençait à attacher sa corde à deux arbres plantés l'un vis-à-vis de l'autre.

— Tu veux faire une balançoire, s'écria Claire : il ne faut pas, Léon ; on nous le défend.

Son frère continua, comme s'il n'avait pas entendu ; elle renouvela son opposition et répéta tous les motifs invoqués par sa mère. Léon sifflotait un air de contredanse en achevant son escarpolette sur laquelle il s'assit en triomphe, et qu'il commença à faire voltiger parmi les feuillages. Sa sœur recula épouvantée.

— Léon, descendez tout de suite ! s'écria-t-elle ; vous allez vous étourdir.

— Pourquoi pas, si j'y trouve mon plaisir, répondit le petit garçon en élargissant de plus en plus la projection de la balançoire.

— Arrêtez ! répétait Claire ; la corde va casser.

— Elle est trop solide pour cela, ma chère.

— Mais si vous tombez.

— Cela me regarde.

— Non, je ne veux pas, reprit la sœur, qui frappa du pied presque en pleurant. Léon, finissez tout de suite ; maman vous a dit que c'était trop dangereux.

— Eh bien ! après ? répliqua Léon en se dressant à force de poignets pour se mettre debout sur l'escarpolette. Quand on s'exposerait à un peu de mal... pour s'amuser...

— Et si maman le savait ! Léon, vous ne pensez pas qu'elle peut venir !

— Si elle vient, elle grondera... ; elle me punira, dit le petit garçon dont les phrases étaient entrecoupées par les oscillations rapides de la balançoire. J'aime mieux ça que d'obéir... Il n'y a de plaisir que lorsqu'on fait sa volonté... Vois, vois comme je monte haut.

A chaque balancement, il allait, en effet, se perdre dans les feuilles, et l'effroi de Claire augmentait à mesure. Elle passa des avertissements aux prières, et des prières aux larmes ; mais Léon trouvait évidemment à la tourmenter un méchant plaisir. Moitié par bravade, moitié par enivrement, il accélérait toujours davantage les mouvements de l'escarpolette avec mille taquineries mêlées d'exclamations joyeuses.

— Regarde, regarde, criait-il en riant ; me voilà encore plus haut... avec les petits oiseaux... Veux-tu des fleurs de tilleul ? Tiens, je les abats avec mes pieds.—Et comme témoignage, il faisait pleuvoir sur la chevelure de Claire une neige

de pétales parfumés. — Voilà que je touche aux grandes branches... Les feuilles me caressent les joues... Ah! si tu savais quelle odeur douce... et quelle fraîcheur... J'aime encore mieux cela que d'aller à cheval au galop...

A mesure qu'il parlait, les pleurs de Claire devenaient moins bruyants, ses yeux suivaient les courbes décrites par la balançoire. Insensiblement à l'épouvante succédaient l'intérêt et la curiosité; l'assurance de Léon finissait par la rassurer. Elle cessa de lui rappeler la défense de sa mère pour l'interroger.

— Tu es bien sûr qu'il n'y a pas de danger? demanda-t-elle en essuyant ses yeux et se rapprochant.

— Ne vois-tu pas que la corde est trop forte pour casser, répondit son frère qui ralentit les oscillations.

— Et... tu dis... que c'est bien amusant!

— On se sent voler dans l'air comme les hirondelles.

Elle se rapprocha davantage.

— Mais on peut aller aussi doucement qu'on veut, pas vrai?

— Tiens, regarde, dit Léon qui s'était rassis et n'imprimait plus à la corde qu'un léger mouvement.

Elle l'arrêta d'une main.

— Me promets-tu de ne pas balancer plus fort que je ne demanderai, Léon? dit-elle avec une sorte d'hésitation un peu honteuse.

— Ah! tu veux bien essayer maintenant, reprit son frère en riant; eh bien! moi, je ne veux plus.

— Je t'en prie.

— Non, non, maman l'a défendu, continua-t-il en imitant avec ironie le ton qu'avait pris sa sœur un peu auparavant, et faisant mine de détacher la corde des tilleuls.

— Rien qu'un moment, Léon, reprit Claire avec insistance.

— Impossible, reprit-il, cela t'étourdirait.

— J'irai bien doucement.

— N'importe, tu pourrais tomber.

— Puisque tu dis que c'est si amusant.

— Oui, mais tu as donc oublié que c'est désobéir.

— Ah! vous êtes insupportable, Léon! s'écria-t-elle avec dépit; toujours vous me refusez, toujours vous me contrariez : c'est méchant à vous, allez, bien méchant.

Ses yeux s'étaient remplis de nouvelles larmes. Léon éclata de rire et alla la prendre par la main.

— Allons, viens, dit-il; tout à l'heure elle pleurait parce que j'ai attaché la corde, et maintenant voilà qu'elle repleure parce que je veux la détacher. — Oh! ces filles! elles nous prêchent l'obéissance jusqu'à ce qu'elles aient envie de désobéir! — Voyons, es-tu assise? — Oui. — Maintenant le reste va tout seul.

Il imprima à la corde une impulsion qui lui fit décrire un cercle assez large pour que Claire s'y cramponnât des deux mains avec un cri. Mais le premier moment de surprise passé, elle se rassura; les rires succédèrent aux exclamations d'effroi. Bientôt exaltée par le chatouillement d'un péril qu'elle se sentait le courage de braver, elle demanda à Léon de précipiter le mouvement de l'escarpolette, et sa hardiesse ne fit que grandir. Les yeux brillants, le visage enflammé et sa chevelure défaite flottant au vent, elle poussait des cris de joie en répétant toujours : — Plus fort! plus fort! jusqu'au moment où, effrayé moi-même de son audace, je crus devoir intervenir.

Les deux enfants, surpris dans l'ardeur de la désobéissance, en demeurèrent d'autant plus déconcertés. Je me contentai d'une rapide réprimande, après laquelle je les renvoyai à Marcelle. Mais resté seul avec mon père, je le regardai d'un air soucieux. Il plia les épaules.

— Tu avais besoin de mieux connaître les deux enfants, dit-il; remercie Dieu qui vient, selon l'expression de l'Évangile, « de t'accorder un signe. » A toi maintenant de le comprendre.

— Hélas! il est trop clair pour laisser aucun doute, repris-je; le signe, comme vous l'appelez, a été double : il a révélé chez Léon, avec la tyrannie qui impose le joug aux autres, l'audace qui le refuse pour soi-même; chez Claire, avec la droiture native qui comprend le devoir, la mobilité qui le fait mettre en oubli. Celui-là annonce le despote ou le révolté; celle-ci l'esprit changeant et la volonté impuissante! Que faire pour approprier à la vie ces deux natures dont l'une reçoit toutes les impulsions, tandis que l'autre veut les donner toutes? Comment atteler au chariot de la nécessité cette chèvre capricieuse qui va où l'attire chaque touffe d'herbes, et ce sanglier qui suit la ligne droite de sa passion à travers les fondrières et les halliers?

— Observe, tu l'apprendras, répondit mon père. Au milieu du bruit et des éblouissements du monde, tu n'avais eu le temps ni d'écouter ni de voir; revenu à ton foyer, tu apprendras à le régler. Ce qui t'arrive aujourd'hui est l'histoire de la plupart des hommes : à force de n'habiter que les dehors, ils demeurent étrangers à toute chose; les êtres près desquels ils vivent sont pour eux des livres fermés dont ils ne connaissent que le titre et le format. — Comment n'ignorerait-on pas sa famille quand on s'ignore le plus souvent soi-même.

Je tâchai de me rappeler ces paroles. L'heure de la surveillance sérieuse était venue pour Claire et pour Léon. Le nouvel aspect sous lequel tous deux s'étaient révélés à moi fut comme une première clarté; en regardant jusqu'au fond de ces caractères, je sentis quels devoirs m'étaient imposés, et quelles difficultés m'attendaient.

La suite à une autre livraison.

On ne saurait assez apprécier l'utilité des reliures pour la conservation des livres. Dans l'Inde, où l'on se contente de serrer les feuilles écrites entre deux planches de bois, la destruction des ouvrages est extrêmement rapide. On y regarde comme une rareté extraordinaire un manuscrit vieux de cent ans. Après cinquante ans, les feuilles sont tellement endommagées qu'elles sont à peine lisibles. Pendant que l'on fait une lecture, le moindre souffle de vent enlève et disperse les feuilles; mais ce qui est surtout funeste aux manuscrits indous, c'est la saison des pluies.

L'odorat des blancs s'offense de je ne sais quelle exhalaison de la peau des noirs. Les Indiens d'Amérique parlent avec non moins de répugnance de l'odeur des blancs : ils trouvent que notre peau sent le poisson frais, ce qui leur paraît fort désagréable.

Les Banyans n'estiment que les dents noires; ils s'expriment avec mépris sur le compte de ceux qui ont les dents blanches : ils les appellent *boudra*, c'est-à-dire singes.

SAVIGNY.

Voy., p. 126, l'article sur l'Ibis sacré.

Marie-Jules-César Lelorgne de Savigny est né le 17 avril 1777, à Provins. Son père était fils et petit-fils de magistrats; sa mère appartenait à une famille noble et riche de la Franche-Comté. On le fit entrer, dès son enfance, dans un couvent de Génovéfains : on le destinait à l'état ecclésiastique. Un religieux très-savant, le père Dumoutier, lui enseigna l'histoire, le latin, le grec et l'hébreu. Mais la révolution étant survenue, le couvent où il étudiait fut fermé, et sa mère, devenue veuve, avait perdu toute sa fortune : le jeune Savigny entra dans l'officine d'un pharmacien.

« Sous la direction de ce nouveau maître, dit M. Isidore

Geoffroy Saint-Hilaire (1), il fit de rapides progrès dans l'étude de l'histoire naturelle et de la chimie. Un concours pour des places d'élèves à l'école de santé ayant été, à cette époque, ouvert dans les départements, Savigny, encore adolescent, se présenta, fut l'un des vainqueurs, et vint à Paris.

» C'était la première fois qu'il se séparait de sa mère.... Savigny à Paris, sa mère à Provins, connurent toutes les horreurs de la détresse la plus extrême; ils souffrirent souvent du froid; plus d'une fois le pain leur manqua, et ils n'avaient pas même la consolation de s'écrire, selon le besoin de leurs cœurs. C'était trop pour une mère. Madame de Savigny se sentit bientôt frappée à mort; mais pouvait-elle mourir sans revoir son fils? Elle se fit transporter à Paris dans l'humble chambre de l'étudiant, seul asile qu'il pût lui offrir. Et quel asile! Une nuit, à travers le toit mal clos, il tomba de l'eau glacée sur le lit de la mourante!

» Savigny n'avait pas vingt ans lors de la mort de sa mère; et, jusque dans sa vieillesse la plus avancée, le souvenir de ces jours affreux est resté, au milieu de ses souffrances, la plus cruelle de toutes. C'était la plaie toujours vive de cette âme aussi tendre que ferme et énergique.

» Cette époque est celle aussi où Savigny délaissa la médecine pour se consacrer entièrement aux sciences naturelles. Lamarck y fut son introducteur. Sous les auspices de ce grand maître, Savigny, comme Lamarck lui-même, fut d'abord botaniste; et quand, un peu plus tard, Cuvier et Duméril le firent nommer professeur à l'École centrale de la Seine-Inférieure, c'est la science des végétaux qu'il devait enseigner.

» Il allait partir pour Rouen, lorsqu'on lui offrit d'accompagner le général Bonaparte en Orient. Une place de zoologiste restait seule à donner. « Acceptez-la, dit Cuvier, dont » nous citons les propres paroles; vous serez zoologiste quand » vous voudrez. » Il accepta. L'Europe savante sait comment il a justifié les prévisions de Cuvier.

» C'est la gloire bien rare de Savigny d'avoir réuni à un très-haut degré les mérites de l'observateur exact, ingénieux, plein de sagacité, et du généralisateur qui sait être hardi sans cesser d'être rigoureux. Comme généralisateur, qui ne l'admirerait démontrant, dès 1814, par la plus délicate analyse, la composition analogique de la bouche chez tous les insectes, et créant ainsi en anatomie philosophique le premier travail, et assurément l'un des plus beaux qui aient été faits en dehors de l'embranchement des vertébrés? Comme observateur, dans combien de directions il s'est avancé le premier et si loin, dès ce premier effort, qu'on a pu à peine le dépasser depuis! Cuvier, parlant de ses recherches sur les tuniciers, ne dit pas qu'il découvre, mais qu'il *révèle*; car c'est presque d'un monde inconnu qu'il nous ouvrait l'accès. Et de combien d'autres travaux on pourrait le dire encore! Savigny est sans nul doute, avec Cuvier, l'auteur principal du mouvement qui, depuis et toujours de plus en plus, entraîne les zoologistes vers l'étude si longtemps négligée, mais si féconde, des animaux inférieurs.

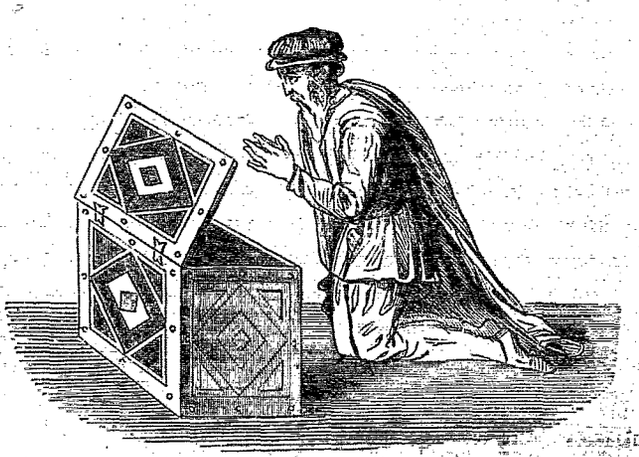
» Tous ces admirables travaux, et bien d'autres encore, avaient été l'œuvre de quelques années. L'Académie admit Savigny, en 1811, dans son sein. Il était dans la force de l'âge et du talent; il avait d'immenses travaux préparés, d'autres achevés déjà. Aucun d'eux ne devait voir le jour de son vivant. Atteint une première fois en 1817, après plusieurs années d'observations microscopiques, d'une névrose douloureuse des sens et surtout de la vue, Savigny reprit, à peine guéri, les recherches dont il venait d'être victime; et une seconde et plus douloureuse invasion eut lieu en 1824. Cette fois, son martyre ne devait plus avoir d'autre terme que sa vie. Lui-même l'avait prévu. Les funestes symptômes avaient à peine reparu qu'il disait : « Je ne guérirai pas; on ne revient pas deux fois de l'enfer! » Son supplice se prolongea durant vingt-sept années; supplice horrible, la prison dans les ténèbres. Et ce n'était pas assez : quand les ténèbres devenaient moins profondes, quand la moindre lueur menaçait les paupières du martyr de la science, un masque d'acier et deux voiles noirs devenaient nécessaires pour le protéger.

» Aux heures où ses souffrances, jamais interrompues, devenaient moins cruelles, et jusque dans ces derniers temps, Savigny reportait sa pensée sur ces travaux inédits qui lui avaient coûté si cher, et qu'il conservait sans les voir, mais sans en rien oublier : l'espoir qu'ils seraient un jour restitués à la science, qu'ils seraient publiés comme un volume complémentaire du grand ouvrage sur l'Égypte, a été sa dernière consolation. C'est ainsi qu'il s'éteignit, toujours résigné, toujours ferme, toujours dévoué à la science, et jusqu'à la fin partagé entre elle et le souvenir de ses amis et de sa ville natale. »

(1) Discours de M. Is. Geoffroy Saint-Hilaire, prononcé aux funérailles de M. de Savigny, le 14 octobre 1851.

PROVERBES ITALIENS.

Voy. p. 120, 192, 232, 320.



D'altro cura non ho, se non del oro;
E questo è il mio dio, che sol honoro.

Je n'ai souci que de mon or;
C'est mon dieu, et je n'honore que lui.

L'ESPÉRANCE.

D'après Annibal Carrache (1). — Dessin de Staal.

Les anciens élevaient des temples à l'Espérance. Quelques médailles romaines la représentent sous les traits d'une jeune fille qui tient à la main une fleur. On la voit aussi, sur un bas-relief, debout, couronnée de fleurs, s'appuyant de la main droite sur une colonne, et de l'autre portant des pavots et des épis. Parfois elle est ailée.

Niecamp affirme que, dans la langue tamoul, on ne découvre aucun mot qui exprime l'idée de l'Espérance. Il est bien difficile de le croire : ce savant aura mal cherché. Les nations, comme les individus, vivent de désirs et d'espoir. Quelle existence, si misérable, si accablée de douleurs soit-elle, ne cache en quelqu'un de ses replis obscurs cette petite lueur divine qui brillait, sous le sombre poids de tous les maux, au fond de la boîte de Pandore.

Cette allégorie de Pandore est la plus belle que l'idée de l'Espérance ait inspirée aux poëtes. Hésiode l'avait empruntée à une des plus antiques traditions de l'Asie. L'Espérance, toujours jeune, est, comme l'Amour, aussi vieille que le monde.

La mort de ceux que nous aimons plus que nous-mêmes peut sans doute éteindre l'Espérance ; mais alors la vie s'évanouit avec elle. Cesser d'espérer, c'est mourir. Ce n'est pas toujours subitement que le corps tombe sous de pareils coups. Les ténèbres intérieures s'épaississent, s'étendent de proche en proche jusqu'à ce qu'un jour elles couvrent et voilent à jamais les yeux. Combien de fois n'arrive-t-il point que l'on nie ce travail de destruction, parce qu'on ne le voit pas !

C'était encore une idée poétique des anciens de considérer l'Espérance comme la sœur du Sommeil qui suspend nos peines, et de la mort qui les finit. Cette allégorie était pré-

(1) Sainte Catherine, dans un tableau d'Annibal Carrache, au salon carré du Louvre.

sente à l'esprit de l'un de nos plus illustres écrivains, lorsqu'il a écrit ces vers charmants :

Du Dieu qui nous créa la clémence infinie,
Pour adoucir les maux de cette triste vie,
A placé parmi nous deux êtres bienfaisants,
De la terre à jamais aimables habitants,
Soutiens dans les travaux, trésors dans l'indigence :
L'un est le doux Sommeil, et l'autre est l'Espérance.
L'un, quand l'homme accablé sent de son faible corps
Les organes vaincus sans force et sans ressorts,
Vient par un calme heureux secourir la nature,
Et lui porter l'oubli des peines qu'elle endure;
L'autre anime nos cœurs, enflamme nos désirs,
Et même en nous trompant donne de vrais plaisirs;
Mais aux mortels chéris à qui le ciel l'envoie
Elle n'inspire point une infidèle joie!
Elle apporte de Dieu la promesse et l'appui;
Elle est inébranlable et pure comme lui (1).

Le sentiment de l'Espérance se lie à ce qu'il y a de plus délicat et de plus idéal dans la trame de notre vie intellectuelle : aussi n'est-il presque aucun poëte qui ne l'ait célébrée dans ses vers.

Le plus grand des anciens poëtes anglais, Spenser, la décrit ainsi dans son poëme allégorique :

« . . . Vint ensuite l'Espérance, belle jeune fille au regard animé et aimable à voir. Elle était légèrement parée d'un voile de soie, et ses beaux cheveux bouclés étaient retenus dans un réseau d'or. Elle souriait toujours, et, dans sa main, elle tenait un rameau sacré, tout humide de la rosée dont elle secouait les perles brillantes sur ceux qui la suivaient. Elle témoignait beaucoup d'amitié à presque tout le monde; mais on voyait bien qu'elle n'avait une affection sincère que pour quelques-uns. »

Un autre poëte anglais, trop peu connu en France, William Cowper, a aussi consacré de belles strophes à l'Espérance :

« Elle ne pose point les pieds sur la terre... Ses puissantes ailes la portent, à travers l'abîme immense, au jardin céleste où elle cueille des fleurs impérissables, et elle les répand, sur les mortels gémissants, en couronnes semblables à celles qui ceignent le front des esprits triomphants dans les cieux.

» Espérance! seule tu peux entretenir et fortifier les vertus natives de l'homme et préserver sa pureté.

» Espérance! c'est au malheureux qui a connu le bonheur et qui maintenant semble prêt à succomber dans des angoisses mortelles; c'est à lui à parler de toi; c'est lui qui peut dire, et personne aussi bien que lui, quels sont les bienfaits, les délices que tu prodigues aux hommes. Quand tous les diamants, tous les parfums, tous les trésors de la terre seraient en son pouvoir, ni les caresses voluptueuses des airs embaumés, ni l'éclat éblouissant des mines intarissables n'auraient pour lui le prix d'un seul de tes sourires! »

Dans son poëme sur *les Plaisirs de l'Espérance*, Thomas Campbell peint un pauvre vagabond dont le regard s'éclaire un instant de désir et d'espoir :

« Voyez, dit-il, ce malheureux errant! Jamais il n'a connu l'estime du monde qui console et adoucit, alors même qu'elle n'est qu'à demi sincère; son cœur égaré a subi le châtiment de la douleur, mais n'a point trouvé de pitié au jour du repentir. Cet homme sans ami, dont le regard abattu ne rencontre jamais que le regard méprisant de l'Orgueil qui passe; cet homme, condamné à marcher sans cesse sur le sentier aride de la misère, repoussé de tous, sans asile, regardez-le! Le soir, entre les haies d'aubépine, sur le chemin du hameau, il s'est arrêté à la vue d'une chaumière isolée qu'entourent le champ de fèves en fleurs et la prairie inclinée. Il s'appuie sur la rustique barrière, et il se laisse aller à la rêverie. — Oh! si je possédais cette chaumière, cette ombre bienfaisante où mon pauvre corps malade trouverait la santé à l'heure de la brise, un abri à l'heure de la tempête. A cette porte, comme ma main s'ouvrirait pour secourir les cœurs accablés comme le mien par le malheur! — Souhait généreux et digne de toucher la Prudence trop souvent étrangère à la Pitié! Une vague espérance se mêle à demi à la prière du pauvre homme!

» L'Espérance, dit encore un poëte allemand (François de Gaudy), sommeille au fond du cœur comme la rosée dans le sein des lis. L'Espérance sort victorieuse des épreuves terrestres, de même que l'azur du ciel finit toujours par se dégager des sombres nuages de la tempête. L'Espérance est semblable à la faible tige qui saillit même de la surface nue des rochers; l'Espérance brille à travers les pleurs, comme le diamant sous les eaux profondes.

» Tu as beau avoir été trompé mille fois, pauvre et faible cœur mortel, tu n'en continues pas moins de te tourner vers le ciel avec une nouvelle confiance. Tu ressembles à l'insecte patient qui chaque jour entreprend une toile nouvelle, quoique chaque jour la dure main de la destinée détruise son ouvrage! »

Un poëte français qui a eu quelques années de gloire, Saint-Victor, a composé, comme Campbell, un poëme sur l'Espérance; nos pères en citaient quelquefois les vers vifs et brillants. Il dit de l'homme :

Il entre dans le monde escorté de douleurs;
L'Espérance en ses bras le prend, sèche ses pleurs,
Et le berce, et l'endort. . . . .

Mais l'Espérance au loin étend ses ailes d'or;
Et bientôt, retrouvant une force nouvelle,
L'homme reprend sa route et poursuit l'immortelle. . . . .

Ou poëte ou guerrier, dans le cirque, aux combats,
L'Espérance partout accompagne ses pas,
Et, lui montrant encore, à son heure dernière,
Dans un monde meilleur un destin plus prospère,
Pour des maux passagers un bonheur éternel,
Le mène, en souriant, jusqu'aux portes du ciel.

En style aimable et simple, Béranger a composé un petit poëme où il montre l'homme poursuivant en vain ce bonheur idéal que l'Espérance fait flotter devant nous, toute la vie, comme un mirage. Voici les derniers vers :

Le vois-tu bien, là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas, dans ces nuages?
Ah! dit l'homme, enfin vieux et las,
C'est trop d'inutiles voyages.
Enfants, courez vers ces nuages!
Courez, courez, doublez le pas,
Pour le trouver là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas.

(1) *La Henriade*, chant VII.

RÉCOLTE DU BEURRE DE TORTUE,

SUR LES BORDS DU NAPO ET DE L'AMAZONE.

De toutes les îles que baignent le Napo et l'Amazone, la plus renommée peut-être pour la pêche de la tortue est celle que l'on désigne sous le nom de *Calderon*. C'est un banc de sable pour ainsi dire privé de végétation, où l'on voit débarquer, dans la saison, toute la population industrieuse de Loreto, de Tabatinga et de San-Paulo d'Olivença. Lorsque le courageux naturaliste italien Gaetano Osculati y passa, en 1847, on y voyait encore les nombreuses baraques de feuillage élevées à la hâte par les pêcheurs; mais comme l'époque des grands travaux était passée, la plupart de ces cabanes étaient solitaires et attendaient de nouveaux hôtes, qui ne pouvaient manquer de se présenter en foule à l'époque de la fabrication de la *manteiga de carapa*, c'est-à-dire aux mois d'octobre, de novembre et de décembre, temps réservé pour la récolte de l'huile de tortue, que l'on désigne, peut-être improprement, mais sans doute à cause de sa couleur et de sa consistance, sous le nom de beurre.

Les *mantegueiros*, les beurriers, c'est le nom que l'on

donne à ces industriels, accourent de toutes parts, lorsque la saison est arrivée, pour participer à cette manne fluviatile, qui, dit-on, ne fait jamais défaut. Durant les mois que nous avons désignés, les tortues du Napo et de l'Amazone sortent en multitude innombrable pour déposer leurs œufs dans les bancs de sable qui bordent le rivage. On n'a pas plutôt reconnu, dans les villages, les premiers indices de leur émersion annuelle, que les gouverneurs expédient sur les diverses plages et sur les bancs de sable du fleuve les plus renommés pour la pêche, des préposés qui établissent là leur résidence pendant tout le temps de l'incubation, et qui doivent surtout empêcher les Indiens errant à cette époque le long du fleuve de détruire les précieux amphibies sur la ponte desquels reposent à la fois l'alimentation et la richesse commerciale des populations de cette vaste contrée.

Après quelque temps, les mantegueiros qui ont reçu l'autorisation nécessaire se rassemblent dans un lieu déterminé avec des Indiens auxiliaires, et vont recueillir tous les œufs qu'ils trouvent enfouis dans les sables. C'est chose admirable, dit le savant voyageur italien, de voir la prestesse avec laquelle ils découvrent ces dépôts d'œufs. Une pratique incessante et un coup d'œil exercé peuvent seuls leur fournir quelques indices. Chaque petite excavation contient environ cent trente à cent quarante œufs. Tout mantegueiro coopérant au travail dépose ce qu'il a pu recueillir dans un lieu séparé, et il a soin de faire recouvrir chaque monceau d'œufs de rameaux verdoyants et de feuilles, afin que les œufs ne se gâtent point pendant le temps consacré à la récolte, qui, du reste, ne doit pas durer plus de six ou huit jours.

Lorsque cette première opération est terminée, les mantegueiros remplissent d'œufs la moitié d'une pirogue que l'on a eu soin de bien nettoyer, et ils les écrasent, soit avec les pieds, soit avec des bâtons : il en résulte un liquide jaune mêlé d'écume, parce que ces œufs renferment fort peu d'albumine. Après avoir versé une certaine quantité d'eau dans le liquide, ils laissent le tout exposé un jour entier à l'ardeur du soleil. La chaleur propre à ces contrées ne tarde pas à produire la fermentation nécessaire, et la partie oléagineuse vient à la surface. C'est alors que les ouvriers recueillent avec des *cuyas*, c'est-à-dire avec des espèces de coupes en coloquinte auxquelles on sait donner un vernis admirable, l'huile précieuse dont on fait de si grandes provisions. Cette opération se fait littéralement comme celle qui consiste à écrémer le lait, et elle dure pendant plusieurs jours.

L'huile que l'on a recueillie de cette façon est déposée dans des jarres de terre qui peuvent contenir de 40 à 50 livres chacune. On la fait cuire ensuite à un feu lent, dans des chaudrons de cuivre, en la remuant continuellement. Par cette dernière opération, elle s'épure de toute substance hétérogène, et surtout de la pellicule des œufs ou de certaines matières fibreuses qu'ils renferment. On la dépose de nouveau dans des jarres de terre qu'on entoure de larges feuilles et d'une sorte d'osier, et c'est ainsi qu'on la transporte dans les villages, où l'on a soin de la tenir toujours à moitié enterrée dans le sable.

Ces jarres d'huile sont livrées au commerce de l'intérieur et du Gram-Para sous le nom de *beurre de tortue*. Ce prétendu beurre fournit un excellent condiment, mais qui conserve cependant une certaine odeur de rance fort peu agréable à l'odorat. L'huile de qualité inférieure est transportée surtout dans le *Sertão* (l'intérieur) et dans le haut Amazone, où elle sert à l'éclairage des habitations ; là on la préfère à l'huile végétale que l'on extrait de l'*andiroba*.

Chaque jarre remplie de beurre de tortue vaut, par échange contre d'autres marchandises, d'un à deux dollars, selon l'abondance de la récolte ; elle se vend, au Gram-Para, de cinq à six dollars en argent.

M. Monteiro Baena, qui réside à Belem et qui a donné de si précieux renseignements sur l'Amazonie, complète, sur le point qui nous occupe, les documents fournis par Osculati. Selon lui, il y a dans ces parages trois espèces de tortues, que l'on désigne sous les dénominations indiennes de *matamata*, de *tracaja* et d'*acambéoa*. La première vit surtout dans les lacs, et va déposer ses œufs dans les bois ; les deux autres enterrent les leurs dans les bancs de sable. Lorsque les Indiens veulent reconnaître l'endroit où s'est opérée la ponte, ils s'arment de faisceaux de baguettes flexibles et pointues, dont ils font usage pour sonder les sables dans diverses directions : la petite portion du jaune de l'œuf qui s'attache à l'extrémité de la baguette suffit pour leur prouver que leurs recherches dans certaines parties des sables ne seront point infructueuses.

ADAM DE CRAPPONNE.

Adam de Crapponne est né à Salon en 1519. On suppose que sa famille, l'une des plus nobles de la Toscane, était venue en France à la suite des Médicis, au commencement du seizième siècle. Un de ses ancêtres fut élu cardinal par Innocent II, et, en 1284, un autre de ses aïeux, Philippe de Crapponne, assista au combat naval de la Muliora. Les descendants de cette famille habitent encore le château de Crapponne, près de Pise. Quels que fussent les préjugés qui, au seizième siècle, détournaient encore une grande partie de la noblesse de l'étude des sciences, ils n'empêchèrent point le jeune Adam de les cultiver avec ardeur et de devenir bientôt habile mathématicien, profond géomètre et savant architecte hydraulique. Une fois en possession des lumières de la science, la première pensée qui vint à ce noble esprit fut de les consacrer au service de son pays adoptif. Il les appliqua à la création du canal qui conduit les eaux de la Durance depuis le village de Cadenet jusqu'à l'étang de Berre, et fertilise, dans un cours de treize lieues, les terrains de la Roque, de Lamanon, de Salon, de Grans, d'Istres, de plusieurs autres villages, toute une immense partie de la Crau.

Ce canal d'irrigation porte son nom, et a plus contribué que tous ses autres travaux à le préserver de l'oubli.

C'est à Crapponne que l'on dut la pensée de joindre l'Océan à la Méditerranée, en unissant la Saône à la Loire par un canal qui eût traversé le Charolais. Cette entreprise, commencée sous Henri II, fut interrompue à la mort de ce prince, et remplacée, sous Henri IV, par le canal de Briare. C'est encore à Crapponne que remonte le premier projet du grand canal de Provence, qui devait porter les eaux de la Durance depuis le Rocher de Cante-Perdrix, au-dessus du village de Peyroles, jusqu'à l'étang de Berre, en passant par la ville d'Aix ; projet repris sous Louis XIII et sous Louis XIV, remis en activité dans le siècle dernier, et abandonné, faute de fonds, en 1752 ; projet finalement conduit à terme sous les yeux de la génération actuelle, à qui il était réservé d'en recueillir les incalculables bienfaits.

Adam de Crapponne conçut enfin, non point l'idée générale de conduire un canal à travers le Languedoc, idée qui remonte peut-être au temps de Charlemagne, mais celle de conduire les eaux de l'Ariége au lieu connu sous le nom de *Pierres de Naurouse*, et de les diriger vers les deux mers, en les soutenant par des écluses, d'une part jusqu'à la rivière de l'Aude, et de l'autre jusqu'à la Garonne. C'est ce même projet que notre illustre Riquet a étendu et facilité en conduisant aux Pierres de Naurouse les eaux recueillies dans la montagne Noire.

L'activité et le génie de Crapponne se signalèrent par d'autres travaux non moins importants, à Fréjus, dans le comté de Nice, et ailleurs. Enfin, en 1559, le roi de France envoya Crapponne à Nantes pour y inspecter des travaux de fortification dont la solidité avait été mise en doute, et là les auteurs de ces travaux, justement alarmés du contrôle que venait exercer sur leur ouvrage un homme aussi connu

pour sa haute loyauté que pour son infaillible savoir, mirent fin, dit-on, à cette généreuse existence par un odieux guet-apens. La tradition prétend (puisse-t-on la convaincre d'erreur!) qu'ils lui servirent à table un fruit empoisonné, et, quatre heures après, l'homme de génie termina dans de cruelles douleurs une vie qui avait été longtemps une lutte pénible contre l'ignorance et les préjugés populaires. Il paraît constaté, en effet, que pour faire exécuter le canal qui fertilise les campagnes de Crau, il eut à vaincre une opposition aveugle et ingrate. Il fut insulté et calomnié par ceux mêmes qu'il voulait enrichir au prix de ses veilles et de sa fortune. Quand cette œuvre fut enfin achevée, il en fit généreusement l'abandon à ses persécuteurs, aux usagers du canal, et, leur laissant ainsi une source abondante de nouvelles richesses, il s'éloigna, pauvre, le cœur blessé, et alla mettre au service du pays tout entier sa science et son zèle infatigable si mal récompensés.

Il était réservé à notre siècle de réparer une si cruelle injustice. On élève, à Salon même, un monument à la mémoire d'Adam de Crapponne. Ce sont les habitants de cette ville qui ont pris l'initiative d'un si tardif mais si louable hommage. Les communes arrosées par le canal de Crapponne,

Adam de Crapponne, ingénieur du seizième siècle. — Dessin de A. Monticelli, d'après le portrait conservé à l'hôtel de ville de Salon.

au nombre de dix-neuf, ont été appelées à concourir à l'érection du monument qui reproduit les traits du célèbre ingénieur d'après une peinture conservée à l'hôtel de ville de Salon. Au-dessous de cet ancien portrait, on lit le quatrain provençal suivant :

« Abrado dé la sé, la larmo à l'ué, pécaïre!
» Séloun vésié passi soun maïgré terradou ;
» Crappouno, soun enfant, li fagué tré dé païré :
» Li largué d'aïguo à soun sadou. »

Haletant, mort de soif et pleurant sa misère,
Salon de son terroir voyait l'aridité ;
Crapponne, son enfant, fit pour lui trait de père,
En y versant de l'eau jusqu'à satiété.

MONTRICHARD.

Au moyen-âge, alors que chaque province était partagée entre vingt seigneurs toujours guerroyant les uns contre les autres, ce que l'on recherchait surtout pour bâtir un château c'était une situation topographique qui permît une défense facile et effrayât l'attaque. Aussi, la position qu'occupe aujourd'hui la petite ville de Montrichard, dans le département de Loir-et-Cher, à 4 ou 5 lieues de Blois, qui se trouve au sommet d'un rocher dominant une plaine fertile, attira-t-elle de bonne heure l'attention des seigneurs voisins et leurs compétitions. Thibaut comte de Chartres et de Blois mit fin à toutes les prétentions en faisant élever sur la plate-forme qui surmonte le rocher une espèce de forteresse qui lui servait à déposer sûrement tout ce qu'il dérobait aux châteaux environnants. Piller et rançonner ses voisins, telle

était l'occupation constante de ce Thibaut, qui s'acquit ainsi le surnom de *Tricheur*; on l'appelait aussi communément *Mons-Trichardus*. Ses descendants conservèrent la possession de sa forteresse jusqu'en 1010, époque où elle devint la propriété de Foulques de Néra comte d'Anjou, lequel la mit à bas et fit construire à sa place un magnifique château-fort avec tours, créneaux et bastions. Plus tard, Foulques, voyant que les habitations particulières construites près de sa demeure tendaient à s'augmenter, les régularisa en ville, et les entoura de solides remparts. Cette position devenue ainsi formidable fit déserter bon nombre de vassaux des manoirs voisins qui étaient sûrs de trouver tranquillité et protection derrière les murs de la nouvelle ville. Mais Foulques avait compté sans les jalousies que devait lui susciter naturellement cet accroissement de puissance usurpée en quelque sorte. Guelduin comte de Saumur prétendit avoir des droits sur l'emplacement où s'élevait la nouvelle ville et en appela à Eudes II, comte de Blois, pour l'aider dans sa revendication. Eudes fit à Foulques les sommations d'usage; puis, comptant, s'il s'emparait du fief en litige, qu'il le garderait pour lui, il rassembla ses vassaux et marcha contre Foulques. Mais celui-ci avait deviné la pensée du comte et courut rapidement à sa rencontre au lieu de l'attendre derrière ses murailles. Déconcerté par cette brusque attaque, Eudes ne put organiser sa défense, et Foulques, après quelques heures de combat, rentra victorieux dans son manoir. Cette victoire éclatante, remportée sur le prince le plus puissant de la contrée, consolida la puissance de Foulques et lui assura la tranquille possession de Montrichard.

Vue de Montrichard (Loir-et-Cher). — Dessin de Karl Girardet, d'après Soulès.

Plus tard Montrichard passa dans les mains des seigneurs d'Amboise. L'un d'eux, Hugues I^er^, ajouta au château la grosse tour et la salle d'armes qui y était contiguë. Plus tard encore ville et château revinrent à la maison d'Anjou qui, par mariage, les transporta au roi d'Angleterre. Ceux-ci, devenus de fait comtes de Touraine, apprécièrent la position de Montrichard et y firent des travaux de défense si considérables que Philippe-Auguste ne put s'en emparer qu'après un siége des plus longs et des plus meurtriers.

La formidable forteresse n'existe plus aujourd'hui qu'à l'état de ruines informes. Délaissée, elle s'est peu à peu détruite. Le dernier écroulement eut lieu en 1755; elle était encore à cette époque assez considérable. Dans sa chute elle détruisit alors une église bâtie à mi-côte.

Quant à la ville elle-même, son ancien mur d'enceinte est en partie debout; on y voit quatre portes flanquées de tourelles. Relié à Blois par une grande route bien entretenue, possédant un très beau port sur le Cher, Montrichard est le centre d'un commerce actif. Ses tanneries et différentes fabriques lui donnent aussi place parmi les cités industrielles.

L'origine de son nom a suscité différentes controverses. Les uns prétendent que ce nom lui vient de la richesse des comtes de Blois; les autres affirment qu'elle l'a pris à l'avénement de Richard d'Angleterre dont elle était alors la propriété; d'autres enfin mettent en avant le surnom de son fondateur, le comte Thibaut, *Mons-Trichardus*, qui par corruption est devenu Montrichard.

LE MÉMORIAL DE FAMILLE.

Suite. — Voy. p. 65, 78, 102, 118, 149, 189, 194, 218, 230, 238, 258, 270, 278, 286, 298, 306, 334.

§ 8 (suite). *Les causeries du soir. — Choix des lectures; les livres d'enfant. — Leçons pratiques de la tante Roubert; histoire de M. le marquis de Nihil et de sa sœur, mademoiselle Nihilette. — La promenade d'hiver; ce que c'est que la mort.*

Marcelle, à qui je communiquai mes remarques, partagea mes appréhensions. Il fut décidé que les deux enfants

seraient tenus plus rapprochés de notre âme, dans une communauté plus constante de sentiments, d'occupations et de plaisirs. Le cercle de la famille s'élargit pour les admettre; on leur y réserva non-seulement une place pour s'asseoir, mais une part d'importance et d'entretien. La veillée se divisa en deux portions, dont la première leur fut presque exclusivement consacrée. Jusqu'au moment où ils venaient nous tendre leurs fronts pour l'adieu du soir, Marcelle et moi nous nous faisions petits, afin de mieux entendre et d'être mieux entendus; toute liberté était laissée à la causerie. Devenus leurs interlocuteurs, nous nous efforcions de reprendre, dans cette heure de camaraderie, tout ce que nous avait fait perdre, dans la journée, le rôle obligé de maître : c'était alors que les cœurs s'ouvraient, que l'on se laissait aller à dire tout haut ce que, dans les heures précédentes, on avait pensé tout bas; les deux enfants se confessaient à leur insu, non-seulement dans leurs aveux, mais dans leurs espérances. L'important était de ne jamais s'armer plus tard contre eux de ces confidences involontaires, de conserver à cette heure libre son caractère de *trève de Dieu* entre les deux éternels ennemis, l'élève et l'éducateur.

Nous nous y appliquâmes avec un soin tout particulier. Admis chaque soir, sans défiance, dans l'intimité du frère et de la sœur, nous pûmes pénétrer peu à peu tous les mystères de ces natures encore confuses, voir où se formait le point obscur qui, dans l'avenir, pouvait se grossir en orage, et le prévenir en dissipant la nuée menaçante.

Nous avions pour cela, outre les enseignements indirects de la causerie, ceux plus frappants qui résultaient des lectures du soir.

On a tout dit sur l'importance de ces repas intellectuels faits ensemble au foyer domestique, et destinés à créer par la communauté des émotions, un même tempérament moral. Mais le choix des aliments demande ici une singulière prudence; de toutes les hygiènes, celle des âmes est à la fois la plus importante et la plus difficile. Pour elle, ne pas aider la nature, c'est la corrompre; car tout ce qui ne fortifie pas énerve, tout ce qui n'assure pas la santé appelle la maladie. Rien n'est indifférent dans cette culture délicate où la moindre graine malfaisante tombée au coin le plus caché du cœur, lève subitement, grandit et étouffe la moisson !

Par malheur, pour nous aider dans cette tâche, les livres manquaient. Je fouillai en vain ma bibliothèque et celle de mon père; partout je trouvai l'art séparé de la morale quand il n'en était pas ennemi ! Amoureux exclusif de la beauté, je le voyais, comme Phidias, attaché à la forme, sculptant indifféremment le vice ou la vertu en splendides images, toujours à la recherche de ce qui plaît plutôt que de ce qui convient, et moins occupé d'améliorer que de séduire.

Si je réussissais à trouver, de loin en loin, quelques pages sans taches, Claire et Léon ne pouvaient les comprendre qu'avec un commentaire. Il fallait expliquer ce qu'on ne pouvait leur lire, suppléer à leur ignorance, les guider par la main à travers mille allusions ou mille finesses, et transformer ainsi, malgré soi, un divertissement en leçon.

Averti par leur ennui distrait, je renonçais alors aux chefs-d'œuvre dont les perspectives s'enfonçaient trop loin pour leurs regards, et je revenais aux horizons bornés des œuvres enfantines.

Mais alors c'était moi que l'impatience gagnait à mon tour. Engagé avec eux dans ces routes banales où les aspects se répètent sans cesse, dont les rencontres sont d'avance connues, et qui conduisent au bien par le lieu commun et l'ennui, je m'arrêtais, malgré moi, mécontent du livre, et inquiet du plaisir qu'y prenaient les enfants. Tout à l'heure ils étaient fatigués de regarder trop haut, maintenant je m'irritais de les voir regarder si bas !

J'interrogeais en vain tous ceux qui auraient pu m'éclairer; nos amis Hubert eux-mêmes ne purent m'indiquer que quelques volumes. « Ne cherchez pas une bibliothèque pour l'enfance ni même pour la jeunesse, m'écrivait Justin; sauf quelques rares et brillantes exceptions, les écrivains d'élite ont dédaigné la gloire de former des hommes. Le monde intellectuel *a ses bonnes d'enfants* auxquelles les jeunes esprits sont abandonnés. On leur demanderait en vain la perspicacité qui devine les instincts, la finesse qui les dirige, l'élévation qui les ennoblit, les préjugés sont leurs lumières, les habitudes leurs principes, et elles enseignent la morale, comme le maître à danser enseigne l'élégance; excusables, du reste, parce que, semblables aux Juifs qui crucifiaient le Christ, la plupart d'elles *ne savent ce qu'elles font !* — Un jour viendra sans doute où de plus dignes conseillers seront donnés aux générations naissantes. On comprendra, je l'espère, que pour le premier allaitement des âmes comme pour celui du corps, aucune nourrice n'est trop robuste, trop saine, ni trop diligente. Alors les grands esprits et les grands cœurs ne dédaigneront pas de se faire les pères nourriciers de l'avenir, et ils *laisseront aussi venir vers eux les petits enfants.* »

Lorsqu'à force de recherches, je réussis pourtant à former une petite collection de volumes que j'aurais pu donner à Claire et à Léon, comme des amis sûrs qu'on ne surveille plus, un nouveau scrupule m'arrêta.

Parmi ces livres, les uns renfermaient des enseignements présentés sous une forme directe et positive; les autres racontaient des aventures d'où la leçon ne ressortait que secondairement. Ceux-ci s'adressaient au sentiment par l'imagination, ceux-là à la conscience par la raison. L'un et l'autre avaient leurs avantages comme leurs inconvénients. La lecture des premiers était plus difficile, et la fatigue pouvait en annuler l'effet; dans les seconds le charme romanesque de la forme faisait souvent oublier le but ! En laissant aux enfants la liberté du choix, il était évident que chacun d'eux éliminerait les volumes les moins attrayants pour ne prendre que ceux qui flattaient sa fantaisie. Au lieu d'un contre-poids, la lecture deviendrait ainsi une excitation; elle exagérerait ce qu'elle devait équilibrer.

En s'adressant à des facultés différentes, ces livres se complétaient l'un par l'autre et ne pouvaient être impunément séparés. Le difficile était de les faire accepter, sinon avec un goût égal, au moins avec une suffisante sympathie. Le seul moyen pour cela était de ménager les lectures, d'en faire non un droit, mais une récompense.

J'eus le bonheur de le comprendre et d'y tenir la main. Grâce à cette sobriété, Marcelle et moi, nous pûmes prolonger les distractions de l'hiver; nous pûmes davantage. Dans la variété des leçons que renfermait notre collection, il était presque toujours facile d'en trouver une appropriée aux besoins du moment. Chaque faute commise dans la journée recevait ainsi sa réprimande détournée, et le précepte ou l'exemple était d'autant mieux senti qu'il arrivait au moment de trouble qui précède le repentir.

Au reste, les remords du frère et de la sœur différaient comme leurs caractères. Chez Léon, le regret, toujours combattu par l'orgueil, conservait la mauvaise grâce d'une révolte; il luttait pied à pied, ne convenant de son tort qu'à demi, restait irrité contre l'occasion de sa faute, et en voulait quelque temps à ceux qu'il avait offensé. Mais au fond, cette mauvaise humeur elle-même constatait le vif sentiment de sa culpabilité; moins mécontent de lui, il eût été plus content des autres. Si la roideur de son caractère lui ôtait le charme du repentir, elle lui en laissait tous les bénéfices. Il n'avouait point la faute, mais il évitait d'y retomber.

Claire, au contraire, s'accusait avec tant de bonne foi et s'abîmait dans de tels repentirs, que le reproche finissait toujours par des consolations. On eût vainement essayé à garder contre elle sa colère; l'humilité et la sincérité de sa pénitence vous désarmaient; agenouillée si bas, on ne pouvait songer qu'à la relever. Tout finissait bien vite par un pardon

attendri et des promesses suppliantes ; mais la même mobilité qui l'avait ramenée l'égarait de nouveau ; facile au regret, elle ne l'était pas moins à la récidive ; la faute pleurée devenait bientôt une faute oubliée, et elle y retombait pour la pleurer encore. Aussi la disgracieuse rudesse de son frère me rassurait-elle plus que sa soumission. Des défauts qui le faisaient souffrir et lui aliénaient les cœurs devaient le conduire, tôt ou tard, à un effort victorieux, tandis que ceux de Claire, qui n'amenaient qu'un rapide orage après lequel elle se sentait plus heureuse et mieux aimée, me semblaient à jamais incurables.

Notre nouveau genre de vie avait, comme je l'ai dit, ramené à notre foyer mon père et la tante Roubert. Tous deux avaient repris dans notre intérieur le rôle du chœur dans les tragédies antiques : mon père était la voix poétique de la sagesse ; madame Roubert la voix plaisante du bon sens.

Elle trouva un jour Marcelle qui faisait lire à Claire et à Léon une historiette remplie de détails rustiques qu'elle s'efforçait de commenter pour leur instruction ; la vieille tante laissa aller jusqu'au bout ; mais quand le livre fut refermé et le couple d'enfants parti, elle interrompit brusquement son tricot.

— Tu veux donc apprendre tout à tes enfants ? demanda-t-elle.

— Nullement, répliqua Marcelle ; mais je ne veux pas que le monde soit pour eux une série d'hiéroglyphes dont ils chercheront en vain le sens. Il faut qu'ils comprennent ce qui se fait dans la société où ils vivent ; qu'ils connaissent la part de travail de chacun, afin qu'ils en sentent l'utilité, et qu'ils s'en montrent reconnaissants.

— Très-bien, reprit madame Roubert ; mais veux-tu que je te dise... Il me semble que tu t'y prends comme un manchot à ramer des pois.

— En quoi donc ?

— En ce que tu te donnes beaucoup de mouvement pour rien ! Que signifie toute cette histoire où l'on raconte à tes enfants ce que c'est qu'une charrue ; comment on rouit le chanvre, et le moyen de faire des fromages mous ? Gage qu'ils n'y ont pas compris un mot, malgré tes planches de dessins et tes petits bonshommes ?

— Ils saisiront mieux à une seconde lecture.

— C'est inutile. Je me charge de leur enseigner tout cela, de manière à en remontrer à l'auteur du livre.

— En leur expliquant ?...

— Non, en leur montrant ! Tu sais que je n'ai guère lu, moi. De mon temps, la bibliothèque d'une femme de ménage se composait de la *Journée du Chrétien*, du *Parfait Cuisinier*, et d'un *Recueil de Chansons*. Mais on apprenait ce que les imprimés n'enseigneront jamais : à regarder ! Maintenant vous renfermez tout en volumes et dans de petites boîtes ; on met le monde sous verre pour les enfants ; on leur apprend à jouer au petit ménage avec la création ! Conduisez-les plutôt la voir ! Montrez-leur la charrue dans le sillon, le chanvre à la mare et la laitière à l'étable. Ce sera bien plus simple, vois-tu, et, selon mon idée, plus chrétien ; car les livres sont l'ouvrage des hommes, au lieu que les choses sont l'ouvrage du bon Dieu !

Le premier jour de congé, madame Roubert tint sa promesse ; elle vint chercher les enfants, et partit avec eux pour la ferme qui lui fournissait son beurre et son lait.

Nous pûmes juger, le soir même, du résultat de cette première excursion dans le monde pratique par tout ce que nous racontèrent les enfants. Léon avait essayé à labourer sous la direction du fermier ; Claire commençait à savoir traire, et tous deux avaient vu faire les meules de froment et battre l'avoine.

La tante avait réussi à attirer leur attention sur ce qu'ils avaient vu par un conte qu'ils répétèrent plusieurs fois en se reprenant et se complétant l'un l'autre.

C'était l'histoire de M. le marquis de Nihil et de sa sœur, tous deux élevés noblement à ne rien faire, si ce n'est de la tapisserie et des nœuds d'épée.

Or, M. le marquis de Nihil et mademoiselle Nihilette ayant atteint quatorze et quinze ans furent conduits loin de Paris, au château de leur tuteur, car tous deux étaient orphelins. Comme c'était la première fois qu'ils apercevaient la campagne, ils furent bien surpris de voir des routes sans pavés, des terres où l'on cultivait autre chose que des tulipes, des moutons qu'on ne conduisait point par des rubans roses, et des arbres qu'on n'avait pas taillés en forme de perruques.

Mais ce fut un bien autre émerveillement quand ils arrivèrent chez leur tuteur, où ils apprirent qu'il fallait semer du blé pour manger des pains mollets, qu'on n'avait point de lait sans herbe et que le vin ne coulait pas des ceps de vigne à la clef, comme il coule du tonneau. Tous deux se promenaient avec stupéfaction au milieu des grandes prairies que n'encadrait aucune balustrade de fer, et le long d'une belle rivière où il n'y avait ni quais ni boutiques.

Ils arrivèrent ainsi un matin, en se communiquant leurs réflexions, jusqu'au bord d'une petite crique dans laquelle flottait une jolie barque verte dont l'avant se courbait en cou de cygne. Le marquis de Nihil, qui se rappelait avoir passé la Seine au-dessus de Saint-Cloud, dans un bateau presque pareil, y entra sans balancer, et mademoiselle Nihilette le suivit, par respect pour son aîné ; mais le canot était mal attaché à la rive, la secousse détacha la corde et voilà qu'il se mit à descendre la rivière avec le courant.

Vous devinez l'étonnement et l'effroi de M. de Nihil et de mademoiselle de Nihilette ! Celle-ci se mit à crier comme c'était son habitude toutes les fois que les choses n'allaient pas à sa fantaisie, et le marquis mit la main à la garde de son épée comme devait le faire, lui avait-on dit, tout gentilhomme contrarié ; mais, voyant que la barque n'en descendait pas moins au fil de l'eau, il se décida à prendre de préférence un aviron qu'il aperçut sur les bancs.

Par malheur, M. le marquis de Nihil, qui connaissait très-bien le blason et qui dansait le menuet dans la perfection, ne savait point de quel côté prendre une rame : aussi toutes ses tentatives furent inutiles. Il ne réussit qu'à faire tourner deux ou trois fois le bateau sur lui-même et à le conduire plus au milieu du courant. Celui-ci les emporta alors plus rapidement, et comme la rivière s'élargissait, ils perdirent tout à fait l'espoir d'obtenir du secours de l'une des rives.

M. le marquis se décida donc à laisser là sa rame et à s'asseoir à l'avant de la barque, l'air triste et penaud, tandis que mademoiselle Nihilette continuait de pleurer à l'arrière, pour faire quelque chose.

Ils arrivèrent ainsi à une grande île qui divisait la rivière en deux bras, et, comme la barque s'arrêta dans les saules, ils furent naturellement portés à terre, où tous deux sautèrent, à leur grand contentement.

Après avoir attaché la corde du bateau à un arbre, ils se mirent à parcourir l'île dans l'espoir d'y trouver un bureau de poste où ils pourraient écrire à leur tuteur de les envoyer chercher ; mais ils en firent le tour sans rencontrer autre chose que des troupeaux de vaches et de brebis, des poules qui picotaient dans l'herbe, et une maison où il n'y avait personne.

Tous deux furent persuadés qu'ils venaient d'aborder une île déserte comme celles qu'avaient autrefois visitées le capitaine Cook, et qu'ils étaient condamnés à y vivre sans autre ressource que leur génie.

Cette perspective épouvanta mademoiselle Nihilette ; mais M. le marquis, jaloux de soutenir l'honneur de son nom, montra plus de courage et s'efforça de la rassurer.

— Ne vous désespérez point trop, mademoiselle ma sœur, dit-il gravement à la jeune pensionnaire ; j'ai quelque idée qu'avec de la patience et de l'industrie, nous pourrons pourvoir à notre subsistance. Ces vaches doivent fournir le lait en abondance ; il est probable que les poules de cette île

pondent à peu près comme celles des pays civilisés, et j'ai aperçu dans la maison abandonnée un sac de cette farine blanche avec laquelle la gouvernante de notre tuteur prétend qu'on peut faire du pain. Voyons donc à profiter de ces misérables ressources, et ne balançons pas à nous servir nous-mêmes, puisque les valets et les servantes sont restés au château.

Mademoiselle Nihilette tomba d'accord que c'était le seul parti à prendre; mais quand il fallut en venir à l'exécution, on ne pouvait avoir le lait des vaches sans les traire, et outre qu'aucun d'eux ne savait comment s'y prendre, ces grandes bêtes cornues les épouvantaient. Cependant M. le marquis finit par faire de nécessité courage; il tira résolument son épée à poignée d'acier, s'avança vers la vache la plus rapprochée, et la menaça de mort si elle refusait de livrer son lait; mais la vache tourna tranquillement sur lui son regard doux et absorbé en continuant à ruminer; si bien que M. de Nihil fut obligé de remettre son épée au fourreau.

Il ne fut pas plus heureux avec les poules qui s'éparpillèrent en gloussant à son approche.

Quant à mademoiselle *Nihilette*, qui était entrée dans la maison, elle allait de la porte à la fenêtre sans plus de succès; elle avait bien retrouvé le sac de farine aperçu par son frère; mais elle ignorait comment on pouvait en faire du pain; elle voyait bien un large quartier de lard fumé suspendu à la poutre, mais elle se demandait ce que ce pouvait être. Le foyer était d'ailleurs refroidi, et elle ne connaissait d'autre moyen de rallumer les feux éteints que d'appeler sa mie Catherine.

Pendant ce temps, les heures s'écoulaient et la faim se faisait sentir. M. le marquis commençait à avoir une moue piteuse qui nuisait singulièrement à sa dignité, tandis que mademoiselle Nihilette s'était remise à pleurer et à se moucher, ce qui, dans les circonstances difficiles, était, comme nous l'avons déjà dit, sa ressource ordinaire. Enfin le grand jour commençait à tomber; tous deux sortirent de la maison, comme le loup sort du bois, et recommencèrent à chercher quelque chose qui pût se manger.

Ils aperçurent bien des noyers et des châtaigniers chargés de fruits; mais les châtaignes étaient cachées dans leurs enveloppes hérissées, et les noix dans leurs coques vertes; de sorte qu'ils ne purent les reconnaître; leur récolte se borna à quelques merises tombées que les poules s'occupaient à picoter, et qu'ils leur disputèrent.

Ils achevaient ce repas d'anachorète lorsqu'une exclamation poussée derrière eux leur fit retourner la tête. Plusieurs hommes et plusieurs femmes venaient de débarquer à quelques pas : c'étaient les fermiers de l'île qui arrivaient de couper les foins sur les prairies de la grande terre.

M. le marquis de Nihil leur raconta son aventure, et malgré leur respect, deux ou trois fois ils éclatèrent de rire; mais ils méritèrent bien vite leur pardon pour cette irrévérence, en reconduisant le frère et la sœur à la ferme, où la maîtresse du logis leur servit un excellent goûter, uniquement composé de ce que renfermait l'île, leur prouvant ainsi que, pour profiter des ressources, il ne suffisait pas de les avoir, mais qu'il fallait encore avoir appris à les connaître et à s'en servir.

Cette historiette, racontée bien plus au long par la grand' tante, avec force âneries de M. de Nihil et de mademoiselle de Nihilette, avait excité les enfants à tout regarder et à tout comprendre. Ils ne voulaient pas se trouver, le cas échéant, dans la position de M. le marquis ni de sa sœur; ils y mirent leur point d'honneur, il fallut les initier à tous les détails de la ferme, leur en expliquer les travaux, leur montrer ses richesses.

Cette seule excursion les avait plus instruits que tous les petits traités pratiques dont nous les avions jusqu'alors fatigués. Je remerciai vivement madame Roubert, qui promit de n'en point rester là. Elle voulait les conduire aux moulins de la vallée, chez les forgerons des faubourgs, à la fabrique de papier d'un de nos parents; partout enfin où s'accomplissait quelqu'une de ces transformations de la matière qui sont en même temps la tâche de l'homme, son encouragement et sa gloire. Elle sentait instinctivement, sans chercher à l'expliquer, que la véritable école de l'enfant était là, au milieu de la sainte et grande bataille de l'industrie humaine contre les forces brutes de la nature. Destiné par Dieu à devenir un soldat du travail, il doit s'y aguerrir dès ses jeunes années, s'accoutumer à l'action, prendre le pas de l'humanité en marche, et concourir, pour sa part, à cette conquête jamais achevée de l'héritage d'Adam.

La suite à une autre livraison.

LE CHEVALIER DESSEASAU.

Au dernier siècle, à Londres, on rencontrait fréquemment chez les libraires et aux cafés des environs de Covent-Garden, un singulier personnage, bizarrement vêtu, portant d'une main une canne à pomme d'or, de l'autre une épée, quelquefois deux, et les poches pleines de manuscrits. C'était un ancien officier prussien, d'origine française; il se faisait appeler le chevalier Desseasau (ou Desciseaux). Un duel qu'il avait eu avec un de ses frères, officier comme lui, l'avait obligé à quitter le service de la Prusse; peut-être aussi ce terrible événement avait-il troublé sa raison. Il était spirituel, ingénieux, d'un caractère doux et confiant; mais il avait la manie de se croire un grand poëte. Il composait en français des odes, des drames, et il les lisait à ses amis, sans vouloir ou sans pouvoir les livrer à une plus grande publicité. Vers la fin de sa vie, il tomba dans la pauvreté, et cette habitude de lire ses ouvrages devint pour lui une ressource : on le conduisait dans les salons de la haute société anglaise, on excitait son amour-propre (ce qui n'était que trop facile); bientôt il tirait un manuscrit de sa poche et il déclamait ses vers. Le

Le Chevalier Desseasau.

lendemain, on lui envoyait quelques présents. Il mourut en février 1775, à l'âge de soixante-dix ans. Le numéro du *Gentleman's Magazine* lui consacra ces lignes : « Est mort le chevalier Desseasau, connu sous le nom du poëte français. »

LE SINGE AU VILLAGE.

Dessin de Karl Girardet.

Il faut peu de chose pour faire un événement dans les tranquilles villages des Alpes. Aux sons d'une serinette nasillarde, qui est venue interrompre tout à coup le silence du hameau, le père de famille a quitté ses outils, la ménagère sa vaisselle de bois ou sa quenouille, l'enfant ses jeux au bord de la fontaine. C'est un singe qui vient faire son tour de Suisse, non pour voir, mais pour être vu, et ses grimaces, ses gambades, ses sollicitations indiscrètes, ébahissent les bons villageois. Le chef de la famille, quoique parvenu à l'âge où la curiosité est fort émoussée, retrouve cependant la sienne assez vive pour s'occuper un moment du grotesque voyageur; mais ce qui l'intéresse bien plus que le singe, c'est le plaisir mêlé d'effroi qu'il voit prendre à son petit-fils. Cet enfant avec une fermeté, rare à son âge, se décide à faire l'aumône à l'étrange mendiant. Il a fallu, pour le résoudre à un si grand effort, que son père le prît dans ses bras, et que sa mère, venant à l'aide, le rassurât par quelques mots d'encouragement. Les paroles et les caresses ont été les plus fortes; l'enfant avance le bras, mais il recule la tête, et les yeux n'osent pas voir ce que fait la main. Le singe, hardiment juché sur la galerie de bois, saisit de sa patte noire et crochue l'offrande que la jolie petite main potelée laisse échapper. Nous ne voudrions pas assurer que la vieille femme, qui regarde en ricanant par-dessus l'épaule du grand-père, fît sans hésiter ce qu'elle voit faire au petit marmot. Tandis que ces choses se passent sur la galerie, nous voyons vis-à-vis une bonne mère qui tance et tâche de réconforter un gros petit garçon, accroché à sa jupe, où il se cache la tête. Pour celui-là il pleure, il crie, il a peur, et rien ne peut le décider à regarder l'horrible bête. Cependant mettez une gaule dans la main du petit bonhomme, et il va conduire, sans sourciller, vingt bœufs au pâturage; et laissez-le grandir, il sera plus tard un héros de la trempe des Tell, des Melchtal et des Winkelried. L'inconnu est-il moins terrible pour les petites filles? En voici une qui paraît tout aguerrie. Elle suffit à réprimer les aboiements d'un chien effrayé, et

à communiquer son courage à sa petite sœur. Celle-ci, qui se sent forte avec la main que presse l'une des siennes, montre gaillardement de l'autre le héros de la fête; tandis que son frère, autre imagination à qui la race des singes est suspecte, peut-être parce qu'on lui a dit à l'école quelque chose de leur malice, observe d'en bas le monstre africain. Il est à demi couché sur le banc, prêt à fuir à la première alerte. Au milieu des rires, des aboiements et des pleurs, la serinette va toujours, et fixe l'attention des jeunes villageoises; mais leurs yeux ne sont-ils pas arrêtés sur quelques poupées qui valsent derrière le buffet du mélancolique instrument? A chacun son plaisir. Le nôtre serait de revoir au pied de ces montagnes cette scène prise sur le fait, et dont nous avons rencontré l'analogue, dans les villages où le crayon de l'artiste sait nous transporter avec tant de vérité.

LE MÉMORIAL DE FAMILLE.

Suite. — Voy. p. 65, 78, 102, 118, 149, 189, 194, 218, 230, 238, 258, 270, 278, 286, 298, 306, 334, 341.

§ 8 (suite). *La promenade d'hiver; ce que c'est que la mort.*

En même temps que ces enseignements développaient le sens pratique de Léon et de Claire, je m'efforçais d'éveiller leur sens religieux; quand leurs yeux s'étaient arrêtés quelque temps sur les œuvres de l'intelligence, je tâchais de les fixer plus haut sur l'œuvre divine.

Nos promenades m'en fournissaient de continuelles occasions. Je leur montrais la verdure en fleurs, les moissons, les troupeaux, source éternelle de vie qui coule toujours et ne s'épuise jamais; je leur faisais sentir cette palpitation qui vibre derrière toute chose et annonce une puissance cachée; j'ouvrais leur cœur à une reconnaissance attendrie devant ce merveilleux spectacle dont nous devenons le centre partout!

Mais tous deux ne comprenaient qu'à demi. Encore noyés dans ces limbes de l'enfance où l'intelligence n'est qu'un crépuscule, et où l'être ne se dégage qu'à moitié de la matière, ils ressemblaient à ces statues dégrossies dont la tête déjà ébauchée commence à refléter une âme, tandis que le reste du corps demeure enseveli dans le bloc: ce n'était que lentement, à force de soins et de patience, que ce voile grossier pouvait tomber pièce à pièce et faire sortir du rocher deux êtres complets et rayonnants.

Nous étions entrés dans un hiver triste et froid qui avait retenu Claire et Léon, pendant plusieurs semaines, au logis. Voyant un matin que la neige avait cessé de tomber, et que de pâles lueurs entr'ouvraient par instants le ciel grisâtre, je me décidai à sortir avec eux.

— Nous suivîmes des rues humides pour atteindre la campagne qui était blanche et déserte. Les maisons couvertes de neige bosselaient çà et là le vallon à peine reconnaissable aux légers flocons de fumée qui s'en échappaient. La terre des sentiers où nous marchions était durcie par la gelée; un vent âpre, qui venait des montagnes, nous coupait le visage, et les ouvertures lumineuses que j'avais remarquées dans le ciel s'étaient déjà refermées; tout y avait pris la teinte rigide et triste de l'acier.

Les deux enfants, souffrant du froid et glissant à chaque pas, me suivaient assez tristement; leurs regards ne rencontraient de tous côtés que solitude et aridité; de grands arbres étendaient çà et là leurs rameaux dépouillés comme des membres desséchés; les pointes du roc perçaient seuls le suaire blanc dont la terre était enveloppée; on n'entendait aucun bruit dans le paysage mort et glacé!

Nous arrivâmes ainsi presque sans parler jusqu'à des pierrières abandonnées. La pluie les avait transformées en étangs dont la surface gelée formait alors un miroir raboteux et trouble, sur lequel nous aperçûmes le cadavre d'un cheval à demi dépecé par les bêtes fauves ou les oiseaux de proie. Ses côtes décharnées laissaient passer le jour, la neige avait rempli la cavité des yeux, et ses dents dénudées semblaient se serrer encore convulsivement.

Claire recula en poussant un cri; Léon se contenta de s'arrêter; mais ses yeux demeurèrent fixés sur les restes du noble animal avec une pitié mêlée d'horreur.

— Allons-nous-en, dit Claire, qui prit la main de son frère, et voulut l'entraîner loin de la pierrière; mais celui-ci résista. Évidemment ce qu'il y avait de hideux dans ce spectacle le troublait et le retenait en même temps; il éprouvait une curiosité combattue de dégoût. Après avoir interrogé sur les causes probables de la mort du cheval, puis sur les motifs qui avaient pu faire transporter son cadavre dans la vieille pierrière, il jeta un dernier regard à cette carcasse à demi dépouillée, et se remit en marche la tête basse.

Quelque triste réflexion le préoccupait visiblement; après un assez long silence, je lui demandai à quoi il pensait.

— Je pense à la mort, dit-il en relevant les yeux; pourquoi Dieu qui nous aime a-t-il fait la mort? Pourquoi a-t-il fait l'hiver? Vois comme tout est triste autour de nous! ces arbres noirs et sans feuilles, ce pauvre cheval dont se nourrissent les corbeaux; je ne puis les voir sans me demander: A quoi bon?

— C'est-à-dire que tu veux juger les desseins suprêmes, répliquai-je doucement; c'est une infirmité ordinaire à tous les hommes grands ou petits; mais ne vois-tu donc pas que partout la cause première t'échappe? Comprends-tu mieux ce qui te plaît que ce qui te déplaît? L'inconnu nous enveloppe; notre rôle devant Dieu n'est pas de juger, mais d'accepter. Sais-tu mieux, dis-moi, pourquoi chaque chose vit que pourquoi elle meurt? Es-tu sûr seulement qu'elle meurt? Le monde qui te paraît un cimetière de générations entassées poussière sur poussière, n'est en réalité qu'un laboratoire divin où tout se transforme sans cesse et se renouvelle. Les feuilles tombées de ces arbres, la chair arrachée à ce cadavre, ne sont point anéanties; elles sont mêlées à une nouvelle vie; celles-là ont formé la sève qui s'amasse dans les plantes; celles-ci le sang qui circule dans les oiseaux de proie. Rien ne périt dans l'œuvre de Dieu; mais tout change de forme, tout va emporté par le fleuve de vie dont nous ne sommes que d'imperceptibles atomes. Tu as vu, pendant les chaudes journées de l'été, l'eau s'élever en vapeur et le lac décroître entre ses berges. Pour le poisson qui habite son lit à demi desséché, l'onde n'existe plus, elle a péri; mais pour toi, qui vois plus loin, elle s'est seulement condensée en nuages que le vent emporte, qui iront répandre loin de là ces ondées de pluie dont la terre sera fécondée, puis retourneront aux ruisseaux souterrains qui entretiennent le lac lui-même, et lui ramèneront ainsi l'eau que le soleil lui avait empruntée. Ceci n'est qu'un exemple; l'histoire du lac est celle de la création entière. Tout y obéit aux lois de transformation établies par le souverain Maître; tout ce que renferme la terre et le ciel devient agent de sa volonté. Nous sommes devant cette immense machine comme toi-même l'autre jour devant celle de la filature qui mettait tout en mouvement. Nous ne pouvons en comprendre l'ensemble; mais nous voyons le résultat, et il suffit pour nous prouver la suprême intelligence qui préside. Plus tard, quand chaque observation nouvelle viendra confirmer ce que je t'ai dit, tu en sentiras mieux l'importance. L'horreur de la mort s'amoindrira pour toi, parce que tu sauras qu'elle n'est qu'une apparence: la séparation de ce qui appartient au monde visible, et de ce qui appartient à Dieu. Alors aussi la vue de cette grande œuvre du Créateur, loin de t'attrister dans ses détails, te sera un apaisement et une consolation; tu te laisseras emporter sans résistance dans le flot de vie, ta personnalité s'amoindrira au milieu de son immensité; mieux convaincu de ce que ton existence a de transitoire, tu accepteras plus tranquillement ses épreuves... Mais je m'aperçois que je ne parle plus pour toi, je parle pour moi-même; en te répondant, je me suis laissé aller à un monologue... Tâche de te rappeler ce

que tu as pu comprendre ; le reste s'éclaircira plus tard. Il en est des idées comme des semences ; beaucoup tombent là où il n'y a pas encore de terre, et dorment longtemps stériles ; mais à la longue quelques grains de poussière peuvent la recouvrir par hasard, le germe brise son enveloppe et produit une moisson ! *La suite à une autre livraison.*

POPULATION ET FINANCES DE L'EMPIRE TURC.

La population de l'Empire turc, disséminée sur un immense territoire, est à peu près égale à celle de la France.

D'après le recensement de 1846, on compte en France 35 400 486 habitants.

D'après l'Annuaire de Gotha, on compte dans l'Empire turc 35 350 000 habitants, ainsi répartis : en Europe, 15 500 000 habitants ; en Asie, 16 050 000 ; en Afrique, 3 800 000. Les Ottomans entrent dans le chiffre total pour 11 800 000 habitants ; les Arabes, pour 4 700 000 ; les Slaves, pour 7 200 000 ; les Roumains, pour 4 000 000 ; les Kurdes, pour 1 000 000 ; les Grecs, pour 2 000 000. Les autres populations comprises dans l'ensemble sont les Arnautes, les Arméniens, les Juifs, les Tartares, les Syriens et Chaldéens, les Druses, et les Turkomans.

Les musulmans sont au nombre de 20 550 000.

Les revenus ordinaires de l'Empire ottoman ne dépassent point 750 millions de piastres : or, la piastre turque représentant aujourd'hui 0cent., 23 environ, c'est un total d'environ 180 millions. Le total des recettes, en France, a été, pour 1851, de 1 371 379 758 francs.

Les principales sources du revenu, en Turquie, sont les dîmes prélevées en nature et les douanes.

Les dépenses s'élèvent à 733 400 000 piastres.

Voici comment peuvent être dressés les deux budgets (1) :

BUDGET DES DÉPENSES.

Liste civile du sultan	piastres	75 000 000
Liste civile de la sultane mère et des sœurs mariées du sultan		8 400 000
Armée		300 000 000
Marine		37 500 000
Matériel de guerre, artillerie, forteresses, etc.		30 000 000
Administration, employés		195 000 000
Subvention pour l'entretien des établissements de charité et des mosquées		12 500 000
Dotation du trésor pour dépenses d'utilité publique, routes, pavage, encouragements à l'agriculture, etc.		10 000 000
Affaires étrangères, ambassades, consulats		10 000 000
Rente viagère payée par le trésor en compensation des anciens fiefs		40 000 000
Service des arrérages de rentes viagères		4 000 000
Service de l'intérêt à 6 pour 100 des bons du trésor sans échéance fixe, nommés *kaymès*		9 000 000
TOTAL	piastres	731 400 000

BUDGET DES RECETTES.

Dîmes	piastres	220 000 000
Salian (impôt sur la fortune présumée, immobilière, mobilière ou commerciale)		200 000 000
Impôt personnel sur les sujets non musulmans		40 000 000
Douanes		86 000 000
Tribut de l'Égypte		30 000 000
— de la Valachie		2 000 000
— de la Moldavie		1 000 000
— de la Serbie		2 000 000
Impôts indirects : patentes, timbre, octrois, péages, revenus des mines et des postes		150 000 000
TOTAL	piastres	731 000 000

Ce sont les municipalités qui sont chargées de la perception et de la répartition de l'impôt sur le revenu.

(1) Voy. les Lettres sur la Turquie, par M. A. Ubicini.

La dîme se perçoit en nature sur toutes les productions de la terre, fruits ou céréales ; dans la Roumélie, elle atteint les moutons. Le mode de perception actuel est vicieux : le gouvernement met l'impôt aux enchères. On suppose que le caractère de l'impôt lui-même sera prochainement changé en même temps que le mode.

PRÉJUGÉS POPULAIRES.

PROTESTATION D'UN ASTRONOME CÉLÈBRE.

Je proteste hautement contre les prédictions que l'on m'attribue tous les ans, soit en France, soit à l'étranger.

Jamais une parole sortie de ma bouche, ni dans l'intimité, ni dans les cours que je professe depuis plus de trente années, jamais une ligne publiée avec mon assentiment, n'ont autorisé personne à me prêter la pensée qu'il serait possible, dans l'état de nos connaissances, d'annoncer avec quelque certitude le temps qu'il fera une année, un mois, une semaine, je dirai même un seul jour d'avance.

Je crois pouvoir déduire de mes investigations la conséquence capitale dont voici l'énoncé : « Jamais, quels que » puissent être les progrès des sciences, les savants de bonne » foi et soucieux de leur réputation ne se hasarderont à pré» dire le temps. »

Une déclaration si explicite me donnerait le droit d'espérer qu'on ne me fera plus jouer le rôle de Nostradamus ou de Matthieu Lænsberg ; mais je suis loin de me bercer, à ce sujet, d'aucune illusion.

Des centaines de personnes qui, cependant, ont parcouru tous les échelons des études universitaires, ne manqueront pas de m'assaillir l'an prochain, comme elles le faisaient antérieurement, de ces questions vraiment déplorables à notre époque : L'hiver sera-t-il rude ? Pensez-vous que nous aurons un été chaud, un automne humide ? Voilà une sécheresse bien longue, bien ruineuse ; va-t-elle cesser ? On annonce que la *lune rousse* produira cette année de grands ravages ; qu'en pensez-vous ? etc., etc. Je prédis qu'on me fera toutes ces questions, et, malgré mon peu de confiance dans les prédictions, j'affirme que cette fois l'événement ne me démentira point.

F. ARAGO, *Annuaire du Bureau des longitudes.* 1846 (1).

ACCENTEURS ET SAXICOLES.

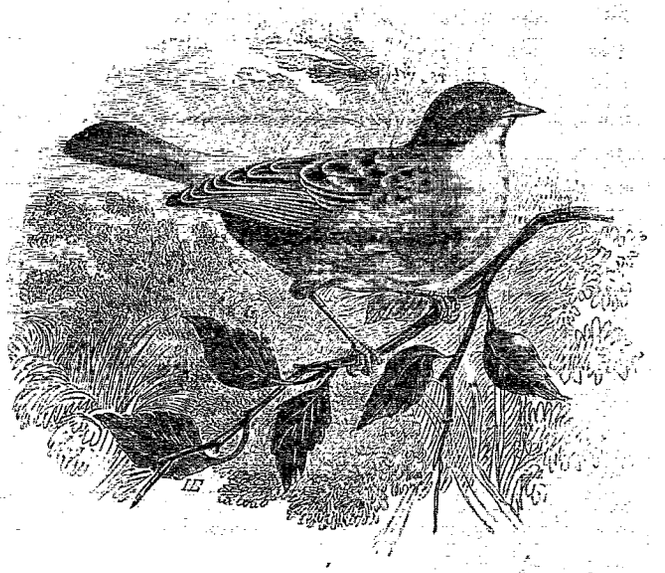
L'ORNITHOLOGISTE DE CORNOUAILLES.

« L'ambition est de tous les mobiles le plus élevé, le seul qui distingue l'homme des animaux ; ceux-ci sont mus uniquement par les instincts et les besoins matériels. » Je me répétais ces paroles à ma dernière nuit d'université, nuit durant laquelle il me fut impossible de fermer l'œil. Cette réflexion banale était suscitée par une multitude de pénibles sensations que, me souciant peu de les analyser, j'avais qualifiées en bloc d'amour de la gloire. Je ne m'étais jusqu'alors signalé, parmi de nombreux condisciples, que par la variété de mes aspirations et de mes études, et je ne saurais comparer, qu'à un suffocant point de côté moral, l'angoisse qui m'oppressait chaque fois que j'entendais proclamer, avec l'exagération inhérente aux éloges accordés aux jeunes gens, les noms de quelques-uns d'entre eux. Mon cœur se serrait lorsque James B... était cité comme le grand latiniste dont les discours cicéroniens illustraient notre école ; lorsqu'on prédisait de Sam W..., notre poëte, qu'il serait l'honneur de l'Angleterre et le successeur de Pope. Le bruit des futures découvertes en physique de Daniel G..., et les calculs incommensurables sous lesquels se penchait le front assoupi de notre mathématicien

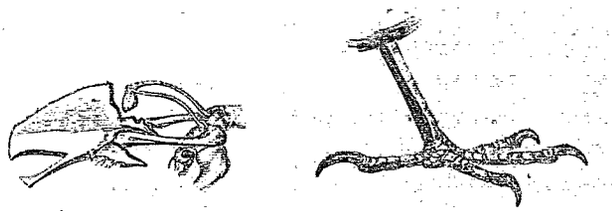
(1) Voy., sur cette question des pronostics du temps, un article développé de M. Charles Martins, professeur à la faculté de Montpellier, dans l'*Almanach du Magasin pittoresque* pour 1851.

Richie, hantaient mes cauchemars; enfin, il n'était pas jusqu'aux dessins de Phiz, aux évolutions de Dick sur la quatrième corde de son violon, même aux talents de Leslie, célèbre dans nos récréations par sa force à lancer, son adresse à recevoir la paume; il n'était pas jusqu'à la popularité de Douglas, prisé dans tous les bals de Cambridge pour son élégante tournure et surtout ses infatigables jarrets, jusqu'à la vivacité de répartie de Peters, si étincelant dans nos repas de corps, qui n'éveillassent en moi de rongeantes douleurs. Hélas! mes efforts à disputer la palme n'aboutissaient qu'à m'amener assez près du plus habile ou du plus heureux pour constater mon infériorité, et me perdre dans une ombre que l'éclat de son auréole rembrunissait encore. Bref, je gagnai, à l'universalité de mes tentatives, l'avantage de savoir assez de tout pour n'être propre à rien. Je me résolus, en conséquence, après de longues insomnies, à spécialiser mon ambition pour la rendre profitable, et le nom que je n'avais pu me faire au collége, je me promis de le conquérir dans le monde.

Une circonstance frivole vint m'ouvrir une nouvelle voie, dans laquelle je me lançai avec d'autant plus d'empressement que je n'y apercevais aucun de mes anciens concurrents, et qu'un succès inespéré m'y introduisit. Invité à passer la Noël chez un de nos camarades qui possédait, gloire enviée, la plus belle terre du canton, j'avais débuté chez lui par un échec dès la première chasse, et cela, à mon or-



Accenteur mouchet. — ACCENTOR MODULARIS.



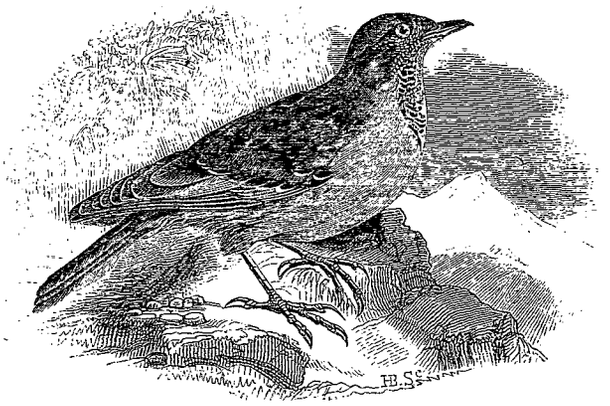
Os du sternum et patte de l'Accenteur mouchet.

dinaire, grâce à l'aveugle et constant désir de me distinguer en tout et par tout. Mon cheval, poussé avec trop d'ardeur, m'emporta au delà du but. Le fin renard que nous poursuivions s'était choisi une tanière dont je ne me pouvais douter, et que je dépassai au galop: interrompant sa piste par un bond prodigieux, l'animal, après avoir distancé la chasse, au lieu de se terrer, s'était élancé sur le tronc raboteux d'un chêne, et glissé au fond d'un vieux nid de pie, d'où peut-être il me regarda passer en se moquant de moi. Soit que les plumes et les os épars au pied de l'arbre eussent fait réfléchir un chasseur moins pressé, soit (je l'en accusai alors secrètement) qu'averti par ses veneurs, le maître du logis eût voulu faire honneur de la découverte de cet étrange gîte à sa perspicacité individuelle, ce fut lui et ceux de ses amis qui s'étaient contentés de le suivre, qui eurent l'honneur de forcer le renard. Le son des fanfares qui m'atteignit dans ma course désespérée put seul me faire rebrousser chemin, et je fus bientôt régalé des récits du curieux exploit. Un des traînards me le raconta en riant de tout son cœur, et en secouant devant moi, en guise de trophée, une des pattes du vaincu.

La lassitude de mon cheval sur lequel perlait la sueur, me servant de prétexte, je mis pied à terre et laissai les victorieux prendre les devants. La bride passée au bras, je marchais avec lenteur et repassais en ma mémoire de plus importantes déceptions, car les blessures d'amour-propre se rouvrent à la moindre égratignure. Soudain un court et faible gazouillement dans l'épaisseur des broussailles, dépouillées de feuilles, me rappela aux instincts du chasseur. Immobile, prêt à tirer, je fouillais de l'œil les ronces entrelacées, quand la mélodieuse note fut répétée tout proche, et je découvris l'infortuné chanteur perché sur une pierre moussue, au bord de mon sentier. Il paya sa confiance de sa vie. Satisfait d'anéantir autour de moi la joie qui manquait au dedans, j'éteignis l'étincelle jaillie de ce brillant cri qui avait un moment fixé mes sombres regards.

Pour tirer sur si chétive proie, il avait fallu l'humeur âcre et noire qui me dominait, d'autant plus qu'à première vue j'avais pris l'inoffensif petit être pour une de mes anciennes connaissances, la fauvette d'hiver, qui doit le sobriquet de *traîne-buisson* à l'habitude de hanter nos halliers, qu'elle égaye toute l'année par son *trit-trit-trit-trit*. Il me souvenait de cet oiseau, des premiers à bâtir, en mars ou avril, sur

les broussailles encore nues, son nid de mousse verte doublé d'un peu de laine, entrelacé par de menues racines et bordé de brins de cheveux; nid si souvent la proie des écoliers. Enfant, j'avais guetté à l'œuvre une paire de ces petits architectes et compté leurs six œufs. La couveuse, familiarisée avec mes visites, si elle s'envolait encore à mon approche, revenait aussitôt, et j'avais combiné des plans d'éducation pour les petits à éclore. Sur ces entrefaites, un de mes camarades m'étala avec orgueil un chapelet de douze œufs d'un bleu clair, tout pareils à ceux que j'appelais miens. Il me dit les avoir tirés d'un seul nid où, à mesure qu'il en dérobait un, la femelle en pondait un autre. Je voulus faire comme et mieux que lui. J'ambitionnais tellement ce cordon d'azur que j'enlevai tous les œufs contenus dans le cher nid si longtemps épié. Hélas! il demeura vide, au lieu de se remplir de nouveau comme je me l'étais persuadé. Le couple de traîne-buisson, après avoir attristé le bosquet de sa note plaintive, alla chercher un asile plus sûr. J'ai su depuis qu'une femelle ne remplace les œufs qu'on lui dérobe qu'autant que le nombre de ceux qu'elle a coutume de pondre n'est pas atteint; la couvée une fois au complet, ne vous avisez pas de retirer même un seul œuf, si vous ne voulez voir le nid abandonné.



Accenteur des Alpes. — ACCENTOR ALPINUS.

Forme générale, pattes, bec, jusqu'aux couleurs sans éclat de l'oiseau que je venais de ramasser, rappelaient la fauvette d'hiver. Cependant les souvenirs du traîne-buisson m'étaient assez présents pour que je pusse observer des différences en même temps que des rapports. Ma nouvelle prise me semblait plus terne, moins fauve. Les plumes qui recouvrent la naissance des ailes avaient bien aussi des taches

Nid de l'Accenteur des Alpes.

au centre, mais d'un brun moins vif, moins chaud, et que le liseré qui les entoure, cendré au lieu d'être blanc, faisait moins ressortir. Les flancs étaient plus roussâtres, le dos, le col plus gris. Ce qui surtout attira mon attention, ce fut la gorge blanche, pointillée de noir, de ce nouvel oiseau. Cette sorte de plastron d'hermine, que je n'avais jamais vu auparavant, m'apparut comme un caractère distinctif.

L'espoir d'avoir mis la main sur une espèce rare, inconnue peut-être en Angleterre, se glissa dans mon esprit. Arrivé au logis, je jetai la bride de mon cheval à un domestique, et, sans plus m'inquiéter de mes amis les chasseurs, je courus à la bibliothèque où j'ouvris un dictionnaire d'histoire naturelle. J'en examinai les gravures, et je pus constater les différences qui séparent l'oiseau que je tenais en main de la fauvette d'hiver, nommée, dans l'ouvrage, Accenteur mouchet (*Accentor modularis*).

Ma trouvaille, communiquée à un professeur d'ornithologie en visite comme moi chez notre hôte, excita une surprise qui me flatta infiniment. Le savant approuva mes observations, les précisa, et m'apprit que j'avais fait une véritable découverte : c'était le premier Accenteur des Alpes (*Accentor Alpinus*) rencontré en Angleterre. Il me le demanda pour le faire empailler et le déposer au cabinet d'histoire naturelle de Cambridge. Bientôt je ne m'occupai plus, je ne parlai plus que d'oiseaux. Je suspendis chez moi un cadre où les deux seules espèces européennes du genre *Accentor* étaient réunies. Je reçus de mon savant ami la gravure du nid, que l'Accenteur des Alpes cache habituellement sous les pierres et dans les rochers; et, en regard de l'os du sternum d'un mouchet, il fit dessiner la patte de l'oiseau dont j'avais fait hommage à l'Université.

Persuadé que j'étais destiné à me distinguer dans les sciences

naturelles, je me vouai, à partir de ce moment, à l'étude de l'ornithologie. Mon temps se passait à compter des plumes, à mesurer des tarses, à examiner la membrane ridée et écailleuse qui joint quelquefois, en partie ou complétement, les doigts des oiseaux. Je compulsai les auteurs : les classifications et méthodes variaient de l'un à l'autre ; j'errai entre les systèmes, m'égarant à travers ces nombreuses divisions, souvent si vagues et si incertaines. Après m'être vainement tourmenté pour mettre d'accord mes maîtres, je finis par me dire que, moi aussi, j'avais commencé par signaler des différences et des rapports : pourquoi ne pourrais-je comme un autre enrichir la science de mes observations, et faire mon échantillon de théorie ? Il n'était pas si difficile de détacher, d'un des groupes qui me semblaient mal assemblés, un certain nombre d'espèces, de les rapprocher l'une de l'autre, et de donner ainsi naissance à quelque nouveau genre ou sous-genre qui, fruit de mes labeurs, porterait mon nom. *La suite à une autre livraison.*

LA BIMBELOTERIE PARISIENNE.

La bimbeloterie comprend une diversité infinie d'objets : les uns servent à l'amusement des enfants ou à l'ornement des étagères ; les autres sont destinés aux modistes, aux couturières ou aux confiseurs. Dans la seule ville de Paris, d'après le rapport de M. Natalis Rondot, elle occupe 330 fabricants et 1 832 ouvriers, dont 561 hommes, 1 168 femmes et 103 enfants ; le chiffre de la production s'élève à environ 3 661 409 francs.

	Production.	Fabric.	Ouvr.
Poupées en peau et en carton, nues et habillées	1 208 950	90	805
Jouets divers	737 764	65	309
Jouets militaires (tambours, fusils, sabres, gibernes, canons, arcs, flèches, etc. Les tambours entrent pour 54 700 fr.)	277 650	22	105
Jouets mécaniques	249 500	11	108
Jouets en fer-blanc et en fer battu (ménages, etc.)	196 000	9	54
Cartonnages, boîtes, jeux de patience, etc.	192 800	18	75
Animaux en carton, recouverts ou non de peau, poil, toison	135 775	16	42
Voitures et chevaux en bois	109 950	15	43
Raquettes et volants	103 450	13	89
Masques	91 950	7	49
Fausses montres	60 000	3	39
Soldats de plomb	55 000	2	15
Petits meubles	46 500	14	15
Balles, ballons, mirlitons, têtes pour modistes, cerfs-volants, jouets tournés, etc. (1)	196 120	45	84
Totaux	3 661 409	330	1 832

Il est difficile de se faire une idée de l'intelligence, et même, l'expression est vraie, de l'imagination qu'exige la fabrication du jouet d'enfant. Il ne suffit pas d'atteindre à la limite extrême du bon marché, il faut incessamment varier et les modèles, et les façons, et les genres. Le bimbelotier étudie toujours ; vous rencontrez celui qui fait les animaux devant la ménagerie ou dans les galeries du Muséum d'histoire naturelle ; tel autre note, d'après les relations de voyage, les types de races, les costumes, les allures des peuples étrangers ; tel autre s'attache à suivre jour par jour et à traduire en jouets l'histoire européenne.

Les *ménages* et les *bergeries* en bois se font peu et chèrement à Paris ; on y réussit mieux dans la *batterie de cuisine* en fer-blanc et en fer battu, et dans la *boutique*, c'est-à-dire dans ces réductions si exactes de nos principaux magasins de confiserie, d'épiceries et de nouveautés, de cuisines, d'ateliers, etc. Il y a en ce genre des chefs-d'œuvre.

Le *meuble* (et dans cette catégorie nous rangeons des millions de lits, commodes, tables, fauteuils, chaises en miniature), le meuble sort aussi des mains d'ébénistes-bimbeloterie des sixième et huitième arrondissements ; ils font moins bien que l'Allemagne et le Jura le *moulin à vent* en bois, et font mieux le moulin à vent parasol en papier.

Le *ménage* en porcelaine, faïence, terre cuite, étain ou fer, est décoré ou même seulement *composé* à Paris. Les pièces diverses sont tirées de fabriques des départements de Seine-et-Oise, de la Moselle, du Haut-Rhin, etc. A Saint-Claude, à Besançon, à Poligny, à Pont-en-Royans, on taille, on sculpte et l'on tourne le buis, le hêtre, le charme ; une partie de cette bimbeloterie est finie et assortie à Paris. On fait dans cette dernière ville bon nombre de jouets tournés, entre autres les bilboquets, les toupies, les diables, les quilles et leurs boules, etc. ; on en fait pour une soixantaine de mille francs. Quant au *cartonnage*, qui comprend ces milliers de jeux de patience, de boîtes à glace, de porte-montre, de pelottes, de coffrets, de petites commodes, etc., dont le prix est si modique, il est presque entièrement fabriqué à Paris, et il faut avouer qu'il n'a pas été perfectionné ; l'imagerie en est toujours fort grossière et le carton très-mauvais ; mais on fait mieux aujourd'hui les surprises à ressort ; on a su obtenir un plus grand développement et varier la forme ainsi que le costume de ces diables.

La bimbeloterie de papier mâché et de carton est en progrès. Les animaux dits *veloutés* sont en général rendus avec vérité : les chevaux, recouverts en veau mort-né, viennent de Bretagne, où la peau et la main-d'œuvre sont moins chères ; le travail en est assez soigné. Les personnages et les grotesques, à partir de 200 grammes et de 2 fr. 50 cent. la douzaine, sont préférés à ceux de Nuremberg, de Neustadt, de Sonnenberg, etc. ; nos grotesques sont pour la plupart modelés avec goût et grimés avec esprit ; ils sont très-recherchés à l'étranger et d'une vente avantageuse.

Le bonhomme commun commence à être établi chez nous avec une extrême économie ; la grosse ne revient qu'à 12 fr. 50 cent., et ce prix se décompose ainsi qu'il suit :

14 kilogrammes de vieux papier à sucre	1 f. 40 c.
5 mains de papier gris	1 35
5 kilogrammes de colle de peau	1 50
26 pains de blanc d'Espagne	» 30
Demi-litre vernis et alcool	» 90
Couleur	» 75
3 jours à 3 personnes	6 00
	12 f. 20 c.

On vend la grosse 18 francs, c'est-à-dire avec un bénéfice de 30 pour 100.

C'est dans la poupée et le jouet mécanique que Paris excelle ; il a acquis dans ces deux fabrications une supériorité incontestable. Qui ne connaît ces béliers, ces chèvres, ces moutons d'une imitation si vraie, et dont les bêlements presque naturels attestaient l'habileté avec laquelle sont réglés la course du barillet et le jeu des soufflets et des soupapes ? Quant à tous ces personnages automatiques, qui réunissent les mérites d'une exécution correcte et d'une mobilité souvent très-prolongée, on sait que depuis longtemps nous les expédions partout ; les Chinois seuls, bimbelotiers fort ingénieux, font le jouet automatique commun aussi bien et à meilleur marché que nous. Les *danseurs de corde* sont plutôt des pièces d'horlogerie que de bimbeloterie.

La poupée est, à Paris, l'objet d'une fabrication active, variée, intelligente. L'extension des affaires a déterminé l'introduction, dans cette industrie, de la division du travail ; et en peu d'années, grâce à ces heureux effets, les prix ont baissé, la confection a été améliorée et la vente s'est accrue.

(1) Les polichinelles et pantins sont compris dans cette somme pour 18 810 francs ; les têtes pour modistes, pour 22 600 francs ; les bilboquets, les toupies et quilles, pour 39 200 francs.

Tout le monde sait qu'une poupée se compose : 1° d'un buste en cire ou en pâte ; 2° d'un corps, tantôt en carton, bourré de sciure de bois, etc., dans ce cas, recouvert d'une peau d'agneau blanche ou rose ; 3° d'une denture en paille ou en émail ; 4° d'yeux peints en verre ou en émail ; 5° de mains en bois, en pâte ou en peau jaune, simulant les gants ; 6° d'une chevelure frisée et coiffée ; 7° de bas et de linge de corps ; 8° d'une toilette complète ; 9° d'un chapeau avec fleurs ; 10° de souliers. — Chacun de ces détails est confié à des mains spéciales. Le buste en cire a été pendant longtemps tiré d'Angleterre ; celui que l'on fait aujourd'hui à Paris a moins de mignardise, mais plus de vérité dans le modelé. Le corps en carton est établi par milliers de grosses à un prix modique (23 centimes la douzaine), mais encore un peu plus élevé, dit-on, qu'en Saxe ; par jour, une femme en moule une grosse ; un ouvrier finit et colorie quatre grosses. Les pieds et les mains en bois, les bas et les souliers, le linge et la layette, les robes, les corsets, sacs, bonnets, chapeaux, etc., sont le produit de fabrications distinctes ; il y a des modistes, des perruquiers, des fleuristes pour poupée.

Les poupées sont vendues depuis 4 fr. 80 cent. la grosse, nues ; à 50 francs la pièce, habillées ; de ces dernières (les poupées habillées), il existe des modèles de 35 centimètres, dont la toilette se compose de cinq pièces et qui coûtent 1 fr. 50 cent. la douzaine (12 centimes et demi la pièce). Le même modèle, bras en papier, avec robe et chapeau, ne vaut que 83 centimes la douzaine (7 centimes la pièce). Nous donnons plus loin l'analyse des prix de 16 centimes pour la poupée nue, et de 95 centimes pour la poupée habillée. Nous nous bornons ici à citer deux comptes de revient de poupée nue.

	POUPÉE PEAU ROSE, NUE.	
	Droite, de 75 centimètres, yeux peints, sans denture, à 11 f. 35 la douzaine, prix net (94 c. 1/2 la pièce).	Plongeante, de 65 centimètres, yeux en émail, dents en paille, à 56 f. 40 la douzaine, prix net (4 f. 70 la pièce).
Peau	37 pour cent.	26 1/2 pour cent.
Buste	15 1/2	26 1/2
Bourrage et couture	15 1/2	8 1/2
Pieds et mains, doigts détachés	4	9
Cheveux	9	16
Montage, frais, bénéfice.	16 1/2	13 1/2

Les trousseaux et les layettes sont faits autant pour servir de guide aux lingères et aux couturières étrangères, que pour l'amusement des petites filles ; il y en a de tous prix : de 1 franc à 150 francs la boîte. Le trousseau se compose de seize pièces, dont trois robes, et souliers, bas, chapeau, sac, gants, compris. La layette comprend dix pièces : tabayole, bavoir, béguin, brassière, crême, camisole, couche, lange, serviette et bourrelet. En belle confection, et avec une poupée de 24 centimètres, les vingt-six pièces coûtent 4 fr. 50 cent.

A un certain point de vue, les expéditions de poupées habillées ne sont pas sans intérêt. C'est un peu par les poupées et les images que la plupart des peuples des deux mondes connaissent la France, et se familiarisent avec ses usages, ses idées, ses costumes ; ouvrez une caisse destinée à Valparaiso, à Mexico, à Batavia, à Smyrne, et vous y trouverez des paysannes, cantinières, mobiles, grandes dames en toilette de mariage, de ville ou de bal, et jusqu'à des reines.

Il y aurait encore beaucoup de détails curieux à donner au sujet des polichinelles, des pantins et des rigolos, des rouleurs et branle-tête, des moutons et des lapins, des animaux sur soufflet, des mirlitons, des tambours et des crécerelles ; des oiseaux emplumés à 5 et 10 centimes, des harmonicas, des poupées de tir en plâtre à 20 centimes la douzaine, etc. La fabrication de tous ces articles est importante tant à Paris, dans le sixième arrondissement, que dans le Jura et l'Isère.

Il paraît, au reste, qu'au Japon le jouet est fait avec plus de vérité, de finesse et de soin. En Chine, on ne trouve guère que des poupées automatiques, des statuettes peintes ou habillées, des poussahs en stéatite ou en pâte, et des joujoux grossiers de toute sorte en carton, en bambou, en papier, qui se vendent par caisses assorties. L'Allemagne lutte victorieusement avec nous pour la bimbeloterie de bois commune ; les ménages, fermes, bergeries, villages, bons hommes et animaux taillés, peints et vernis, peuvent y être établis à beaucoup meilleur marché qu'à Saint-Claude. Manheim a conservé sa réputation pour les figurines ; Nuremberg, Rodach, Sonnenberg, Neustadt, Hildburghausen, font avec le plus de succès le jouet en carton. Les grands bimbelotiers saxons ont des ouvriers-vassaux qui, de père en fils, font le même article et sont payés en nature. Le Tyrol nous envoie toujours d'énormes quantités de poupées à ressort, d'animaux, de voitures sculptés en bois blanc, parfois avec assez d'originalité. Dans la seule vallée de Groeden, 2 500 découpeurs et tourneurs ne font pas autre chose. Londres, Birmingham, etc., ont pour certains articles, pour la poupée en cire, entre autres, une supériorité bien connue.

En résumé, toutes les fois qu'il s'agit d'objets gracieux, jolis, finis, nouveaux, Paris l'emporte sur tous ses rivaux, qui suivent son impulsion et travaillent d'après ses idées, ses dessins, ses modèles. Il est rare que l'on exporte des assortiments de bimbeloterie d'Angleterre ou d'Allemagne, sans les compléter par nos jouets fins. Nos exportations vont toujours en progressant : en 1827, nous expédiions pour 336 000 francs ; en 1832, pour 313 000 francs ; et 1837, pour 593 000 francs ; les sorties se sont élevées, en 1842, à 684 000 francs ; en 1847, à 1 217 440 francs ; elles ont à peu près doublé dans chacune des deux périodes décennales. Nous avons vendu aux États-Unis pour 75 000 francs de bimbeloterie en 1837, et pour 82 000 francs en 1847 ; à l'Angleterre, pour 75 000 francs en 1837, et pour 185 000 francs en 1847 ; au Brésil, pour 10 000 francs en 1837 ; pour 37 000 francs en 1847.

L'homme est la façade d'un temple... Ce n'est pas l'homme que nous honorons, c'est l'âme dont il est l'organe, l'âme qui ferait courber nos genoux si elle apparaissait à travers les actions de l'homme. ÉMERSON.

PHYA.

Pisistrate fut trois fois tyran d'Athènes. Il avait été renversé une première fois du trône d'Athènes, lorsque ses amis employèrent pour le rétablir au pouvoir un stratagème étrange, et qui montre combien étaient grandes en ce temps la superstition et la crédulité du peuple athénien.

Il y avait à Pœania, bourgade de l'Attique, une certaine femme nommée Phya, fille d'un certain Socrates ; elle vendait des couronnes. Elle était remarquable par sa beauté, mais plus encore par sa taille : elle avait quatre coudées de haut moins trois doigts (5 pieds 2 pouces, suivant d'Anville). Les conjurés armèrent cette femme de pied en cap, et, l'ayant fait monter sur un char, parée de tout ce qui pouvait relever sa beauté, ils lui firent prendre le chemin d'Athènes. Ils étaient précédés de hérauts qui, à leur arrivée dans la ville, se mirent à crier, suivant les ordres qu'ils avaient reçus : « Athéniens, recevez favorablement Pisistrate ; Minerve, qui l'honore plus que tous les autres hommes, le ramène elle-même dans sa citadelle. » Les hérauts allaient ainsi de côté et d'autre, répétant la même injonction. Aussitôt le bruit se répand que Minerve ramène Pisistrate. Les bourgades en

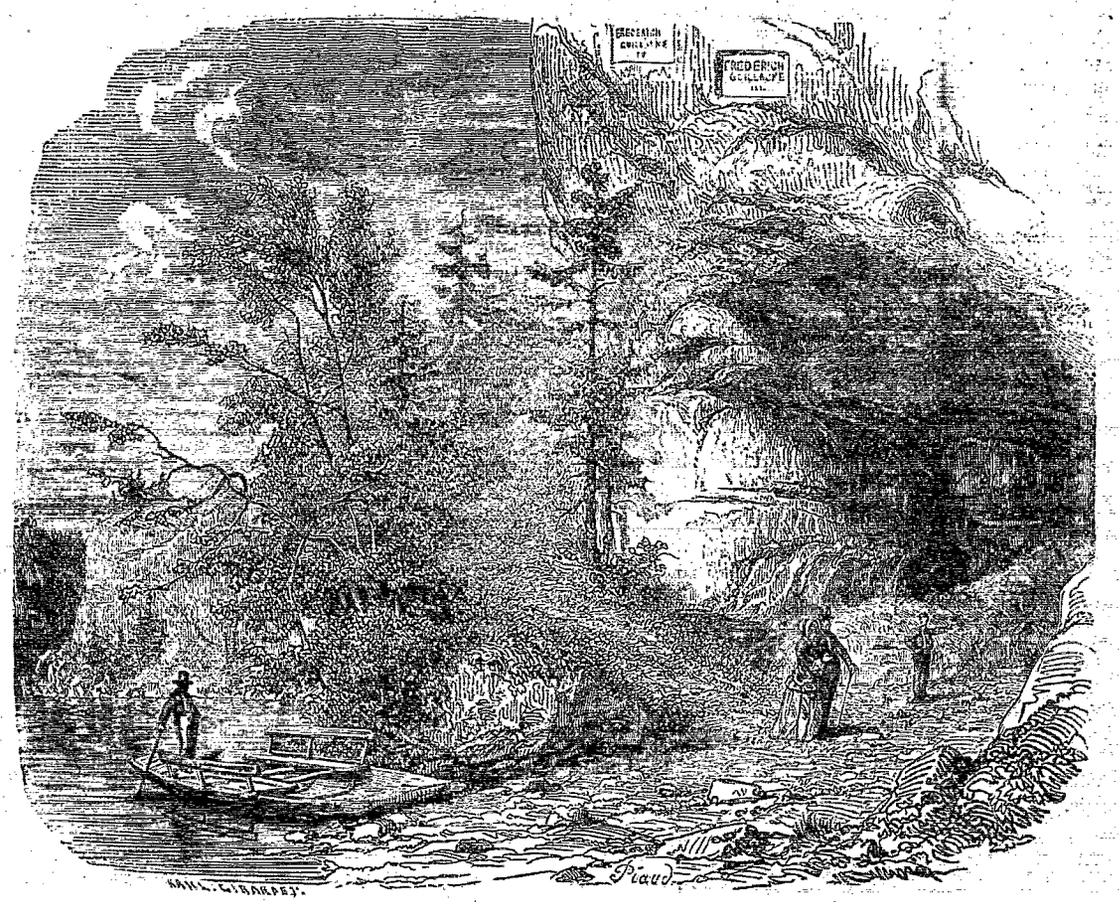
sont persuadées, la ville ne doute pas que cette femme ne soit la déesse. On lui adresse des vœux, on reçoit le tyran de sa main. Pisistrate se montra reconnaissant envers Phya. Il la maria à son fils Hipparque. Mais quand on eut de nouveau chassé Pisistrate, Phya fut accusée de crime d'État. « J'aurais pu l'accuser aussi d'impiété, ajouta le dénonciateur, pour avoir osé représenter Minerve d'une manière impie. »

GROTTE SUR LE DOUBS

Le Doubs est une des plus belles rivières de la France et de la Suisse. Il prend sa source vers la frontière des deux pays, près de Mouthe, à plus de 1000 mètres au-dessus du niveau de l'Océan. Ses eaux transparentes courent d'abord vers le nord-est, et forment le joli lac de Saint-Point, qui est long de 5 kilomètres; il baigne les rochers sur lesquels s'élève le fort de Joux, passe à Pontarlier, puis à Morteau, et quitte quelques moments la France pour visiter le canton de Neufchâtel en Suisse; il y pénètre au-dessus du village des Brenets. C'est-là que se trouve cette grotte remarquable qu'on nomme *la Tofière*, un des ornements de ce Jura si pittoresque, qu'on admirerait davantage, si le voisinage des Alpes ne lui faisait pas tort par ses beautés incontestablement supérieures. Cependant les grottes sont plus particulières aux montagnes calcaires, telles que le Jura qui en renferme plusieurs autres (grotte aux Fées, grotte de Montcherand, etc.)

La Tofière, qui est en grande réputation dans le pays, le mérite par elle-même et par l'agrément du paysage dont elle est accompagnée; des bouquets d'arbres à l'entrée, le voisinage du Doubs, des roches escarpées donnent à ce lieu un caractère tout romantique.

Toutes les fois que les rois de Prusse, princes de Neufchâtel, venaient visiter le canton, on leur y préparait une fête. Des jeunes filles des Brenets, vêtues de blanc, y offraient au souverain des fleurs et une collation. Les deux derniers rois de Prusse, qui ont visité la Tofière, sont Frédéric-Guillaume III, en 1814, et Frédéric-Guillaume IV, en 1842. Deux inscriptions gravées sur le rocher conservent le souvenir de ces événements, qui firent grande sensation dans le pays. Plus d'un voyageur a laissé lui-même, selon la coutume, la trace de son passage, en gravant son nom obscur sur les parois de la grotte.



La Tofière, ou Grotte du Doubs. — Dessin de Karl Girardet.

A quelque distance, le Doubs forme une cascade de 25 mètres de hauteur, qu'on appelle le *saut du Doubs*. L'aspect sauvage du lieu ajoute à l'effet de cette chute remarquable, dont l'industrie a profité pour mettre en mouvement douze moulins et une forge.

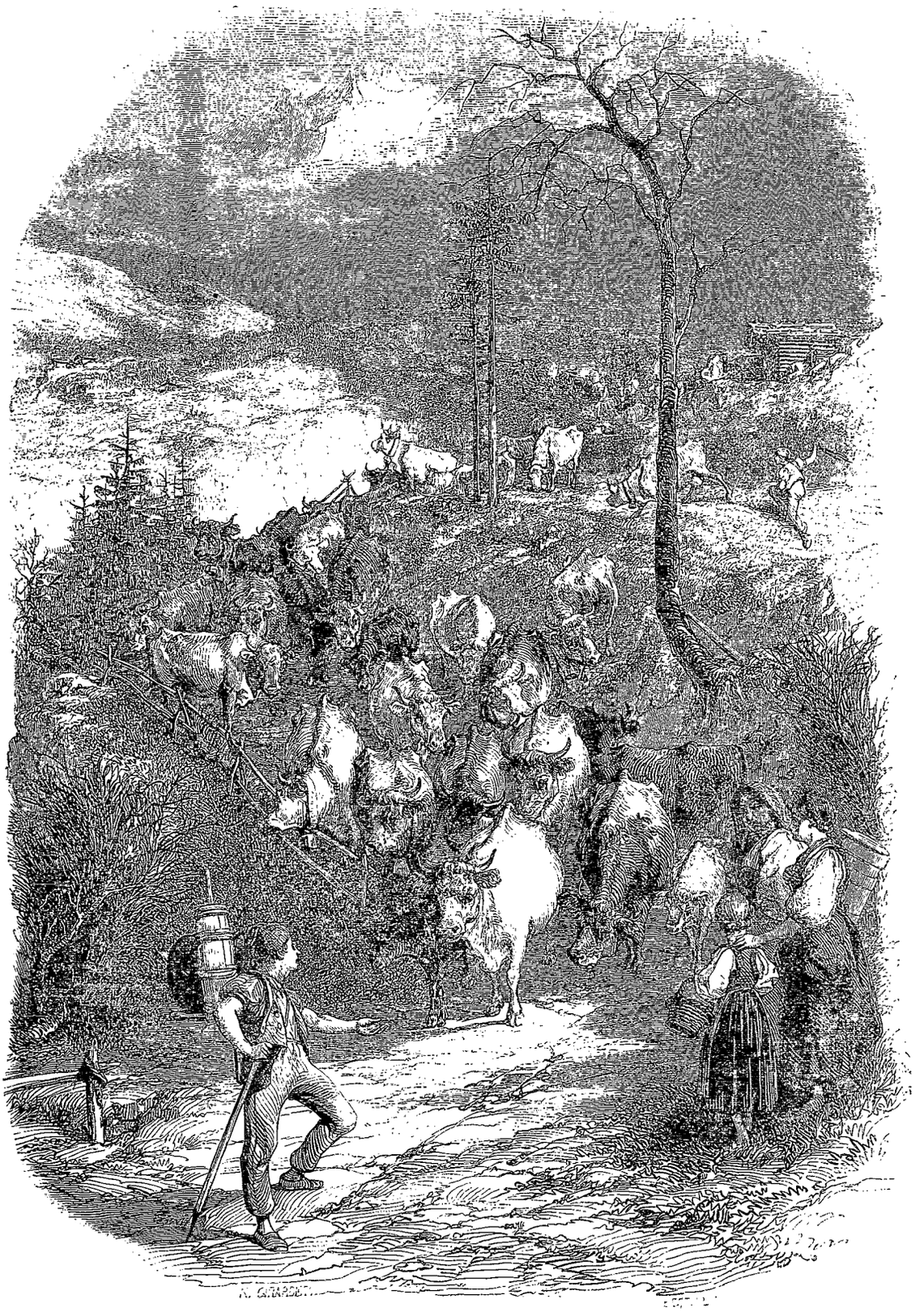
Le Doubs, après avoir formé, sur une étendue de 50 kilomètres, la limite de la France et de la Suisse, tourne subitement à l'ouest, devient navigable et arrose plusieurs départements.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,
rue Jacob, 30, près de la rue des Petits-Augustins.

Imprimerie de L. Martinet, rue et hôtel Mignon.

LE RETOUR DES TROUPEAUX.

LES CHALETS ET LES BERGERS.



Composition et dessin de Karl Girardet.

Saint Denis effeuille les chênes, les hêtres et les buissons; les noirs sapins ombragent seuls maintenant les pentes des montagnes où se traînent de sombres vapeurs; le soleil brille encore sur les hautes Alpes et perce jusque dans les vallées; mais l'hiver est à nos portes; il a blanchi les sommets voisins : c'est le moment de quitter les chalets et les pâturages.

De toutes parts, les clochettes aux sons argentins ou graves annoncent la rentrée des bestiaux.

La femme et les filles du berger n'ont pas eu la patience de l'attendre sous leur toit; elles sont venues prendre leur part des fatigues et des plaisirs d'un si grand jour. Dès ce moment, la famille est réunie; la vie d'hiver va commencer.

Mais il en coûte à ce troupeau de quitter la montagne. Tout au contraire des hommes, les bonnes nourrices du berger n'aiment point à changer d'état; et puis la liberté des pâturages, l'air vif et pur, l'herbe fine sous les pieds, qui sert de couche quand elle ne sert plus de table, et les échos qui répondent à la voix, et la fraîcheur du bois après le soleil de l'alpage; tout cela ne vaut-il pas un regret et quelques regards en arrière? Si le maître berger ne prenait les devants, s'il n'appelait par leur nom les plus familières, en leur montrant sa main pleine de sel; si, à l'arrière-garde, un vacher n'employait pas la contrainte avec les plus récalcitrantes, on ne les ferait pas descendre de leurs domaines.

Qu'elles vont manquer à ces lieux agrestes! une montagne sans troupeau n'est plus qu'un froid désert. Repeuplons quelques moments, par la pensée, ces verts pâturages, et rassemblons quelques traits de la vie pastorale. Ils seront nouveaux pour plusieurs, et nous espérons qu'ils ne seront indifférents pour personne.

Les pâturages alpestres, qui portent aussi spécialement les noms d'*alpes* et de *montagnes*, sont la propriété des communes ou des particuliers. Cette propriété est souvent affermée à un entrepreneur qui possède un troupeau suffisant, ou qui le complète en louant pour la saison des vaches dont le produit lui appartient. Mais, le plus souvent, les propriétaires du sol possèdent ou se procurent le bétail nécessaire pour consommer l'herbe de la montagne. Si c'est une commune, tous les communiers ont droit à l'usage. On paye et l'on entretient les bergers à frais communs, et, à la fin de la saison, on partage les fromages, non pas à proportion des têtes de bétail, mais du lait que chaque vache a produit. Pour estimer cette quantité, on les trait, deux ou trois fois dans l'année, devant des préposés qui mesurent le trait. Cette épreuve sert de base au calcul.

On comprend que le choix des vachers est une affaire de grande importance. On y procède, dans certains villages, d'une manière assez originale. Le berger en chef monte sur un tronc d'arbre devant la porte, et, tenant les clés du chalet à la main, propose à la commune assemblée devant lui les garçons bergers qui devront servir sous ses ordres. Chaque électeur vote à haute voix, et déclare franchement, devant une nombreuse assistance, les raisons qu'il a de refuser tel ou tel candidat : l'un ne se lève pas assez matin; l'autre aime à courir la nuit; celui-ci songe plus à boire qu'à bien traire; celui-là est trop rude aux bêtes... L'affaire se traite avec autant de gravité que s'il s'agissait d'élire le conseil de la république.

Aussitôt que les beaux jours le permettent, et les fourrages de la plaine étant consommés, les troupeaux sont menés aux pâturages du printemps. Ce sont naturellement les moins élevés et les plus tôt fournis d'herbes suffisantes. Il y a une limite où la vie pastorale et la vie agricole se confondent, où les derniers champs labourés commencent à faire place aux premières prairies alpestres; quelquefois même celles-ci sont fauchées. On appelle *ciernes* ou *prés maigres*, dans les Alpes romandes, ces prés élevés. Il en est qu'on ne fauche que tous les deux ans, l'herbe laissée servant d'engrais naturel. Il est aussi des prés qu'on fauche, parce que la pente en est trop rapide pour le bétail. Les bergers n'y exposent pas leurs vaches, et s'y risquent eux-mêmes. Vers le milieu du mois d'août, de robustes faucheurs gravissent ces glissantes pelouses; ils arment leurs souliers de crampons de fer; des faneuses les suivent; on fauche du haut en bas, et ce n'est ni sans péril ni sans grande fatigue. Un jour de beau temps et l'air vif de la montagne suffisent à sécher la récolte, qui est *ramassée* par les faucheurs avec autant d'adresse qu'elle a été fauchée; elle dégringole avec eux jusqu'aux prochaines granges ou *mazots*. Ces mazots sont des bâtiments qui contiennent une étable, un fenil, une cuisine et une chambre à coucher. C'est là que le bétail consomme le fourrage des prés maigres, soit au printemps, avant de monter aux chalets d'été, soit en automne, après en être descendu.

Les chalets d'été sont dans la région des plus hauts pâturages, où l'herbe, fine et serrée, mais courte, échapperait au tranchant de la faux, et doit être broutée par le bétail. Il y a tels chalets si élevés que les troupeaux n'y peuvent séjourner que cinq ou six semaines; car au-dessous des lieux déserts où règne une seule saison, un hiver éternel, l'année n'accorde d'abord à la terre qu'un court printemps, précédé et bientôt suivi des frimas; plus bas quelques baies mûrissent, et représentent l'automne : là on peut compter trois saisons; dans les vallées on moissonne, et l'année est complète.

Tantôt les chalets d'été sont épars sur les montagnes, tantôt ils sont groupés en villages ou campements temporaires, et se composent souvent de deux sortes de bâtiments, les chalets ou *mazots* proprement dits, que les bergers habitent, et où ils font les fromages, et les *sottais* qui sont de simples étables.

Au reste, il y a de grandes différences entre les chalets des diverses contrées alpestres; entre ceux du Gessenay, par exemple, dans le canton de Berne, ceux du Pays d'Enhaut et ceux des Ormonts. Ces derniers sont de la structure la plus simple, et n'offrent que de méchants abris contre la pluie et le vent; ceux du Pays d'Enhaut valent un peu mieux; ceux du Gessenay sont bâtis avec une sorte d'élégance; ils sont plus vastes, ils ont une chambre qui peut être chauffée et dont la propreté frappe agréablement la vue.

On construit, autant que possible, les chalets dans les lieux abrités contre les avalanches, les chutes de rochers et les tourbillons de la tempête; on recherche le voisinage des eaux; l'abreuvoir du bétail est un ruisseau, une fontaine, un petit lac, une flaque d'eau. Dans certaines localités, il faut se contenter de citernes. Si les abords d'un lac ou d'un étang sont dangereux, un abatis de sapins en défend l'approche au bétail.

Il y a des alpages pour les chevaux; il y en a pour les moutons et les chèvres. Cependant les vaches sont la principale richesse des peuplades alpestres. Le voyageur peut quelquefois en compter jusqu'à vingt troupeaux paissant à sa vue; les mugissements des taureaux et les airs nationaux des trompes pastorales se répondent de montagne à montagne : on croit revenir aux âges primitifs. On chemine, et l'on rencontre une famille chassant devant elle son troupeau; la mère porte sur sa tête le berceau de son enfant endormi. Ce sont des bergers qui changent de gîte. Il y a telle famille qui possède jusqu'à douze chalets, dans chacun desquels elle séjourne au plus quatre ou cinq semaines. C'est la vie nomade; seulement la tente est dressée d'avance et permanente; elle n'en vaut pas beaucoup mieux. Il y a loin de ces pauvres demeures aux chalets de luxe, véritables villas de montagne, que les riches de la plaine se donnent quelquefois; car en Suisse on va, l'été, de la campagne à la montagne, comme ailleurs on va de la ville aux champs.

Il peut arriver qu'un simple paysan possède, à divers étages, vignes, jardins, champs, vergers, bois et pâturages, et que son année se passe à monter et à descendre d'une partie de son domaine à l'autre; ou bien la famille se partage : l'un des fils est laboureur, l'autre vigneron, l'autre berger; mais l'attention de tous se porte naturellement sur chaque détail de l'économie paternelle, et le cercle des idées s'étend avec le nombre des objets de culture. Faut-il décider le moment des travaux? on regarde autour de soi. La montagne des Effeuilleuses est délivrée de neige : il est temps d'épamprer la vigne. Les neiges, en se fondant, ont laissé reparaître sur les

rochers de Savoie la *Faux*, la *Fourche* et le *Râteau* (figures fantastiques qui reviennent toutes les années les mêmes, à cause des accidents du sol) : c'est le moment des fenaisons. Il existe un calendrier des montagnes, et les vieillards de ces contrées pourraient nous en donner le détail.

Suivons un moment dans leurs hautes retraites ces bergers qui y vivront si longtemps séquestrés. A voir cette race laborieuse et grave, un des observateurs qui l'ont le mieux connue disait : — Elle me rappelle les bons pasteurs dont parle Homère (1) : « Vieillards ne vivant que de lait, et les plus justes des hommes. » Avec des différences à l'avantage des uns ou des autres, ces pâtres sont en général de forte stature, infatigables et sachant vivre de peu. C'étaient des bras pareils à ceux-là qui s'armaient avec un succès si terrible du morgenstern et des lourdes épées à deux mains, pour défendre la liberté des cantons. Si vous abordez ces bergers, ils vous répondent d'une voix rude et forte; on dirait qu'ils se fâchent, quand ils ne veulent que vous faire amitié. Ils portent quelquefois à de grandes distances, et par les chemins les plus scabreux, d'énormes fardeaux de bois ou de fromage. « Dans le Gouggisberg, dit le doyen Bridel, j'ai vu une race d'hommes pauvres et à demi sauvages qui, pour un modique salaire, se chargent des travaux les plus pénibles. Les pauvres gens de l'Entlibouch ont la même industrie. Ils vont, au mois de juin, de chalets en chalets, cherchant de l'ouvrage. Ils se nourrissent de petit lait et de fromage maigre (2). On les voit, dans les plus mauvais pas, soit en montant, soit en descendant, courbés sous des fardeaux énormes, déployer une force de jarret et montrer un aplomb étonnants. » Ce sont les porte-faix des Alpes; ils n'en doivent rien pour la force et l'adresse à ceux de nos ports.

Cependant les pâtres ont des moyens pour épargner, au moins à la descente, les efforts musculaires. C'est quand les premières neiges sont tombées, quand les chalets sont évacués, qu'ils voiturent en traîneaux la provision de fromages. La course est rapide, mais elle n'est pas toujours sans péril.

Comme il y a chalets et chalets, il y a bergers et bergers. Parmi les plus pauvres on citait certains pâtres valaisans, aux frontières du canton de Vaud. « A l'extrémité d'Anzeindaz, on descend par un sentier en précipice dans une vallée profonde où sont les huttes des bergers valaisans. Les chalets vaudois sont des palais en comparaison. Des pans de murs en pierres mal jointes sont couverts de quelques planches percées à jour; la fumée a tout noirci. De petites niches, où l'on ne peut entrer debout, servent de chambres à coucher; les lits sont faits d'herbes ou de feuilles sèches; une grossière couverture est un objet de luxe. Le pain et le vin sont chose inconnue à ces pauvres gens. Ils ne se nourrissent que de lait caillé ou frais et de petit lait, dans lequel ils délayent un peu de *seret* (caillé extrait du petit lait et pressé en fromage). Plusieurs sont vêtus de peaux de chèvres. Ils portent un long bâton, muni, par le bout, d'un anneau où pendent des boucles de fer. Quand une vache s'avance vers un endroit dangereux, ils courent à elle, et agitent devant sa tête leur bâton bruyant, pour l'empêcher de se précipiter. Du reste, hospitaliers, comme le sont tous les Valaisans, ils reçoivent cordialement les rares voyageurs qui les visitent. Ils offrent avec empressement le peu qu'ils ont, sans faire des excuses de ce qu'ils n'ont pas mieux et davantage, parce qu'ils ne connaissent rien de plus, ou qu'il leur semble que ce qui suffit à un homme peut bien suffire à un autre. »

Suivons maintenant notre voyageur chez les bergers des Alpes vaudoises : « Nous entrâmes vers les neuf heures du matin dans le chalet, dont les honnêtes bergers nous invitèrent à *souper* (c'est le terme du pays), et nous offrirent beurre, fromage, lait caillé, crème, seret, en nous faisant beaucoup d'excuses de ce qu'ils ne pouvaient nous *caresser* (traiter) aussi bien qu'ils le voudraient, et en nous reprochant de *ne pas assez profiter*. Dans cette partie des Alpes, on se sert, au lieu de pain, de minces gâteaux composés de farine d'orge mêlée quelquefois de farine de fèves; c'est ce qu'ils appellent *gâtelet*. On en cuit trois ou quatre fois par an, et, pour le mieux conserver, on le suspend à la fumée. Dans le Pays d'Enhaut, le gâtelet n'est guère plus épais qu'une feuille de grossier papier, et se brise facilement; dans les Ormonts, il a un peu plus d'épaisseur, se casse avec plus de peine, et sa dureté, comme sa couleur, rebute généralement les étrangers. »

Il ne faut pas trop s'étonner après cela que Daniel l'Ermite, homme de lettres et bel esprit, qui accompagnait, vers l'an 1601, l'ambassadeur de France en Suisse, parle des bergers des Alpes avec la plus dédaigneuse pitié. « Sur ma parole, c'est une pauvre espèce d'hommes que ces bergers; ils ne sont pas plus heureux que les vaches dont ils partagent l'étable. Privés de la société du monde, sans autre compagnie que celle de leurs bestiaux, ils leur ressemblent plus qu'à des êtres raisonnables. » Ou Daniel l'Ermite était un observateur bien superficiel, ou les descendants des hommes qu'il méprise si fort sont bien supérieurs à leurs ancêtres. Ils sont, il est vrai, la plupart lents et taciturnes, mais ils sont intelligents, sociables et hospitaliers. La solitude où ils vivent, la majesté de la nature qui les environne, et les périls dont ils sont incessamment menacés, entretiennent chez eux l'esprit religieux. La distance et la difficulté des lieux les séparent du culte public, mais ils y suppléent par la prière et la lecture. Point de chalet où l'on ne trouve la Bible ou quelques livres de dévotion. La Bible y est placée par ordre de l'autorité municipale dans les chalets communs. Au reste, l'esprit religieux des montagnards est un fait avéré. Leurs demeures mêmes en portent l'empreinte. Après les noms de celui qui a fait bâtir la maison et du maître qui l'a construite, on y voit souvent gravés sur la façade quelques passages de l'Écriture sainte. En ce qui touche le développement intellectuel, il s'en faut de beaucoup que les bergers des Alpes soient inférieurs aux autres classes du peuple. Les travaux dont ils sont occupés exigent beaucoup de soins, d'habileté, de prévoyance et quelquefois de courage. A tout prendre, c'est une des vies où le travail manuel se combine avec celui de la pensée de la manière la plus heureuse et la plus propre à former des hommes très-différents de ceux que Daniel l'Ermite a cru voir.

Sur ces hautes demeures, il est jour de grand matin, et nous sommes déjà dans la nuit que le crépuscule du soir y luit encore : les pâtres savent trouver l'emploi de ces longs jours. Dès l'aurore on trait le troupeau, on l'envoie au pâturage; la matinée se passe à lever le beurre des baquets où a reposé le lait de la veille; à faire le fromage et le seret; puis il faut surveiller le bétail, allaiter les veaux, panser les vaches, soigner celles qui sont malades; au milieu des autres soins domestiques, le soir est bientôt là. On se rassemble quelques moments autour du foyer, qui est creusé au centre de la cuisine. Là le plus habile, qui est souvent le plus jeune, fait lecture d'un chapitre de la Bible ou de quelques prières. Un ancien conte ensuite de vieilles histoires en fumant sa pipe. Après souper on se livre au sommeil sur la paille, côte à côte dans un large lit.

Une imagination poétique sera peut-être séduite à ce tableau d'une vie agreste et séparée du monde; si l'on a vu chez eux ces laborieux solitaires, c'est par un beau jour, quand la nature a mis sa robe de fête; mais, quand le temps est pluvieux et froid, quelle différence! quelle tristesse! Et lorsqu'il éclate un orage, qu'il faut courir à la recherche des vaches égarées; quand, au milieu de la nuit, les pauvres bergers sentent leur toit débile et leur couche même trembler aux éclats du tonnerre et au fracas effroyable des torrents débordés, quelles alarmes! « C'est plaisir, disait un berger

(1) *Iliad.*, XIII, 6.

(2) Fromage fait avec du lait dont on a levé la crème préalablement.

du Raetzliberg, d'habiter nos chalets pendant les beaux jours, mais c'est autre chose au milieu des tempêtes. » Et l'on ne peut ni peindre, ni se figurer sans l'avoir vu, ce que c'est qu'une tempête de nuit dans les hautes Alpes. Au milieu d'éclairs éblouissants, la foudre, avec des roulements épouvantables, frappe les parois de glace, et les précipite dans les abîmes; les vents pressés mugissent dans les cavernes, et les montagnes mêmes semblent s'écrouler.

Le berger ne dort pas durant ces moments de désastre; mais, contre un danger irrésistible, il s'arme de patience et de fermeté. A la clarté de sa lampe, il veille peut-être en ciselant sur le bois ces jolis ouvrages qu'on expose dans nos villes; il visite et apaise son troupeau; il fait la revue de son cellier, et tend des piéges aux belettes (1) qui font la guerre à ses fromages. Quelquefois aussi il passe les heures en faisant des contes d'autrefois, que ses jeunes compagnons écoutent volontiers; car, il faut le dire, les récits merveilleux sont encore en crédit dans les chalets de certaines contrées.

Le montagnard a cru entendre des combats de lutins à cheval parmi les rochers, ou la musique infernale des sorcières, qui courent au sabbat pour adorer le *grand-bouc;* il a vu de ces esprits familiers, nommés *servants*, qui l'aident dans ses ouvrages, et ne le maltraitent que lorsqu'il a négligé de leur faire avant le repas une libation propitiatoire, en versant de la main gauche une cuillerée de lait sur la table. Il dit qu'une fée paraît chaque printemps près de certaines sources, menant en lesse deux chèvres blanches quand l'année doit être bonne, et deux chèvres noires quand l'année doit être mauvaise. Dans plusieurs lieux règne encore l'esprit de la montagne; c'est lui qui forme et dissipe les tempêtes, qui entretient les sources, qui garde les cavernes et les métaux précieux.

Comme tous les autres peuples, les montagnards des Alpes ont eu leur âge d'or, et ils en conservent le brillant souvenir. En ce temps-là les vaches étaient d'une grosseur prodigieuse; pour les traire il fallait des étangs, que leur lait remplissait jusqu'aux bords. C'est en bateau qu'on allait lever la crème. Un jour un coup de vent renversa la nacelle, et un jeune berger se noya. Il ne fut retrouvé que dans l'énorme baratte, au milieu des flots d'une crème écumante. On l'ensevelit dans une vaste caverne, dont les abeilles fermèrent l'entrée avec des rayons de miel grands comme des portes de grange.

Ces fictions pantagruéliques ne sont pas du moins sans quelque grâce. En voici une d'un genre plus grave et plus moral. Derrière les Sanets, du côté du Valais, s'étendait, il y a quelques siècles, un gras et fertile pâturage. Une nuit il fut couvert par un éboulement de rocs et de glaciers. Aujourd'hui ce n'est plus qu'un désert inabordable, qui s'appelle, en souvenir de cette catastrophe, *Verlohrenberg* (la montagne perdue). Ces pâturages appartenaient, dit la tradition, à un riche avare. Une vieille femme se présenta un jour à sa porte, et lui demanda un morceau de fromage: il refusa durement, et, peu de temps après, sa montagne fut ensevelie sous les rochers.

Et les habitants des Ormonts, dans les Alpes vaudoises, ne racontent-ils pas qu'au quatorzième siècle, dans une guerre contre les Valaisans, la fille du seigneur d'Aigremont, dont le château n'est plus qu'une ruine, enferma son petit trésor, ses bagues et ses joyaux dans un coffret de fer, et, craignant le pillage, jeta ce coffret dans le lac Lagot, où il est resté jusqu'à nos jours, malgré toutes les recherches? La noble demoiselle se montre quelquefois au clair de lune sur le rivage, pour protéger son trésor; ceux qui l'ont vue assurent qu'elle porte toujours le costume de son temps, et qu'il lui sied à ravir.

(1) Ce n'est pas la belette de la plaine, mais plutôt l'hermine, appelée aussi roselet, plus effilée et plus agile que l'autre. Elle ne se trouve que dans les Alpes, et devient blanche en hiver.

Les bergers ne vivent pas toute une saison séparés de leurs familles. On vient quelquefois les visiter de la plaine. Il y a des époques fixées pour les fêtes pastorales. On connaît dans les Alpes romandes celle de la *Mi-tsau-tein* (demi-chaud-temps), qui se célèbre au milieu de l'été. On se réunit au *plan des Danses*, dont le nom caractérise assez l'objet principal de la réunion. Ailleurs ce sont des luttes ou des tirs qui rassemblent la robuste jeunesse; mais ces solennités sont assez connues. Une fête dont on a parlé moins souvent, et que nous trouvons la plus belle, est nommée *la Bernausa;* c'est une abondante distribution de crème aux indigents, qui se rendent à cet effet en grand nombre sur la montagne. Si le temps est beau, une foule de spectateurs assiste à cette joyeuse largesse. Elle a lieu le troisième dimanche du mois d'août.

LES LIBRAIRES ET IMPRIMEURS A PARIS,

AU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

La splendeur littéraire de la France au dix-septième siècle est un des points de notre histoire dont nous sommes le plus glorieux. Chacun connaît les poëtes, les orateurs, les historiens, les auteurs dramatiques, les pamphlétaires qui ont apporté à cette époque remarquable leur contingent de célébrité; tout le monde a lu leurs livres immortels. Mais les instruments matériels de leur réputation, les propagateurs de leurs pensées, les imprimeurs, les libraires, ceux qui, en définitive, nous ont conservé et transmis les œuvres des maîtres, sont pour la plupart fort ignorés du public, et cependant plusieurs d'entre eux ont droit à une place dans nos souvenirs. Dans un temps comme le nôtre, où l'on veut pénétrer au fond des choses, où l'on a la prétention de ne juger le passé qu'à bon escient, ce petit rayon de la gloire du grand siècle ne doit pas être négligé.

L'ancien Paris possédait des corporations d'écrivains et de libraires. Après la découverte de l'imprimerie et l'introduction de cet art puissant dans la capitale, les imprimeurs et les fondeurs formèrent eux-mêmes avec les libraires, à la place des écrivains, une association dont l'importance s'accrut de plus en plus. Dépendants de l'université, dont ils étaient les *suppôts et officiers* et à la censure de laquelle étaient soumises les productions de la typographie, formellement distincts des ouvriers d'arts mécaniques, ils obtinrent des priviléges considérables et furent exemptés de taille, de service militaire, etc.

Les noms des Estienne, des Morel, des Vascosan, des Turnèbe, des Sonnius, des Plantin, des Dupré, avaient illustré, au seizième siècle, la typographie parisienne: c'étaient bien plutôt des savants que des industriels ou des marchands. Paris, au siècle suivant, put s'honorer encore de posséder les Cramoisy, les Lebé, les Huré, les Camusat, les Vitré, les Corrozet, les Bilaine, etc. Le maréchal Fabert était fils d'imprimeur, et avait commencé par être imprimeur lui-même. L'Académie française, à sa naissance, eut souvent des réunions chez le libraire Camusat. Des connaissances en grec et en latin étaient exigées des typographes et des libraires, et les règlements prescrivaient de ne publier que des livres corrigés avec soin, imprimés en beaux caractères et sur de bons papiers.

Une foule d'ordonnances furent rendues dans le courant du dix-septième siècle pour régulariser l'art des imprimeurs et le commerce des libraires. Le nombre légal des membres de la corporation fut de vingt-quatre pendant une partie du seizième et du dix-septième siècle. En 1615, un arrêt du parlement fixa à quatre années la durée de l'apprentissage, en statuant qu'aucun individu marié ne pourrait être reçu apprenti. Plus tard, le temps de l'apprentissage se trouva réduit à trois ans. En 1618, le syndicat de la corporation fut constitué; il se composait d'un syndic et de quatre ad-

joints renouvelés tous les deux ans, qui devaient remplacer les *grands libraires jurés* d'autrefois, et dont la mission était de surveiller les imprimeurs et les libraires, et de faire exécuter les règlements. Par édit du mois d'août 1624, Louis XIII créa quatre censeurs jurés pour lire, examiner, approuver ou repousser les livres nouveaux. L'exécution de cette mesure resta quelque temps en suspens, par suite des réclamations de l'université, qui y voyait avec déplaisir une atteinte à ses priviléges; mais, en 1626, le roi conféra au chancelier le droit de choisir telle personne qu'il voudrait pour l'examen des livres, et, dès ce moment, une partie des attributions de l'université passa à la chancellerie. Enfin parut l'ordonnance réglementaire du mois d'août 1686. Le nombre des imprimeurs parisiens avait considérablement augmenté; il fut décidé qu'on n'en recevrait point de nouveaux jusqu'à ce qu'ils fussent réduits à trente-six. Soixante-dix-neuf censeurs royaux furent institués, savoir : dix pour les ouvrages de théologie, onze pour la jurisprudence, douze pour les sciences mathématiques et physiques, trente-six pour l'histoire et les belles-lettres, et deux pour les beaux-arts. L'ordonnance renferme des dispositions destinées à assurer la correction, la beauté typographique et la solidité des livres; et l'article 40 du titre VI porte : « Aucun ne pourra à l'avenir tenir imprimerie ou boutique de librairie à Paris,... qu'il ne soit congru en langue latine et ne sache lire le grec. »

La place que devaient occuper dans la ville les libraires et les imprimeurs fut limitée, à plusieurs reprises, par les édits. En 1618, le roi ordonna à tous les imprimeurs, libraires et relieurs de tenir leurs ateliers ou boutiques en l'université, au-dessus de Saint-Yves ou au dedans du palais. On voit par la demeure de plusieurs imprimeurs que l'autorité ne tenait pas exactement la main à l'exécution de cette prescription. Dans l'ordonnance de 1686, le quartier de l'université fut encore assigné aux imprimeurs et libraires, c'est-à-dire, depuis

La Galerie du Palais au dix-septième siècle, d'après une gravure d'Abraham Bosse, faisant partie de la collection de M. Bonnardot. — Dessin de Foulquier.

le pont Saint-Michel jusqu'à la rue Dauphine, le quai Malaquais jusqu'aux pavillons du collége Mazarin, en remontant par la rue de la Huchette jusqu'à la rue du Fouarre, la rue Galande, place Maubert, rue Saint-Victor, quai de la Tournelle, depuis la rue des Bernardins jusqu'à la porte Saint-Bernard, la montagne Sainte-Geneviève, la rue Saint-Étienne-du-Mont, la rue des Grès, la rue Saint-Jacques jusqu'aux Jacobins, la rue des Cordeliers, la place Sorbonne, la rue de la Harpe, la rue Saint-André-des-Arts.

Boileau, dans le poëme du Lutrin, met plusieurs fois en scène les libraires du palais, où il prétend que *son nom nourrissait vingt familles* :

> Ils atteignaient déjà le superbe portique
> Où Ribou le libraire, au fond de sa boutique,
> Sous vingt fidèles clefs garde et tient en dépôt
> L'amas toujours entier des écrits de Haynaut.
> *Le Lutrin*, ch. III, v. 45.

La boutique de Ribou était sur le troisième perron de la Sainte-Chapelle, vis-à-vis la porte de cette église. Le satirique dit ailleurs :

> Quand un livre au Palais se vend et se débite,
> Que Bilaine l'étale au deuxième pilier...
> Sat. IX, v. 227.

C'est chez Bilaine que se vendait *la Pucelle* de Chapelain; sa boutique était contre le deuxième pilier de la grande salle du palais.

Enfin c'est au palais, chez Barbin, qu'a lieu le fameux combat du Lutrin :

> Par les détours obscurs d'une barrière oblique,
> Ils gagnent les degrés et le perron antique
> Où, sans cesse étalant bons et mauvais écrits,
> Barbin vend aux passants des auteurs à tout prix.
> *Le Lutrin*, ch. V, v. 105.
> . . . . . .

L'élève de Barbin, commis à la boutique,
Veut en vain s'opposer à leur fureur gothique.
Ibid., v. 145.

La gravure que nous reproduisons (p. 357) représente la galerie du Palais dans la seconde moitié du dix-septième siècle. On y voit trois boutiques, l'une de livres, l'autre d'éventails, de gants et de dentelles; la troisième d'objets de mercerie. Dans la boutique du libraire, une table couverte d'un drap fleurdelisé est toute chargée de livres; le marchand fait des offres, et sa femme présente à un seigneur une comédie intitulée : *Mariamne* (est-ce la pièce de Hardy, 1610, ou celle de Tristan, 1636?). Derrière, sont des rayons et des livres rangés : la Bible, des ouvrages de l'antiquité profane, Sénèque, Cicéron, Plutarque, Philostrate, des livres d'histoire de religion, des romans, des poëmes, des pièces de théâtre, les œuvres de Guichardin, de Godeau, de Boccace, de Machiavel, de Rabelais, de Desmarets, l'*Aminte* du Tasse, l'*Astrée* de d'Urfé, *Ariane*, *Alexandre*, *Clitofon* et *Lusipe*. Au bas du tableau se trouvent les vers suivants, où les galeries du palais, ce sanctuaire de la chicane, sont présentées comme servant aux galants de lieu de rendez-vous :

Tout ce que l'art humain a jamais inventé
Pour mieux charmer les sens par la galanterie,
Et tout ce qu'ont d'appas la grâce et la beauté,
Se descouvre à nos yeux en ceste gallerie.
Icy les cavaliers les plus adventureux
En lisant les romans s'auiment à combatre,
Et de leur passion les amans langoureux
Flattent les mouvemens par des vers de théâtre.
Icy, faisant semblant d'acheter devant tous
Des gands, des esvantails, du ruban, des danteles,
Les adroits courtisans se donnent rendez-vous,
Et pour se faire aimer galantisent les belles.
Icy quelque lingère, à faute de succez
A vendre abondamment, de colère se picque
Contre les chicaneurs qui, parlant de procez,
Empeschent les chalands d'aborder sa bouticque.

La vente des livres ne se faisait pas seulement par les libraires en titre, dont la place était, comme on l'a vu, fixée par les règlements; elle se faisait aussi par des libraires ambulants qui apportaient leurs marchandises à la foire Saint-Germain et aux autres foires des environs de Paris, et par des bouquinistes ou étalagistes, dont les petites boutiques étaient établies sur les rebords du Pont-Neuf. Les bouquinistes avaient fait de bonnes affaires en vendant au temps de la Fronde des pamphlets, toujours recherchés. Les libraires, jaloux de cette concurrence, travaillèrent à la faire cesser. Ils obtinrent, en 1649, un règlement d'après lequel, « attendu qu'il falloit remettre l'imprimerie et la librairie en honneur et retrancher les choses qui tendent à son avilissement, il étoit défendu à toute personne d'avoir aucune boutique portative, ni d'étaler aucuns livres, avec injonction à tous libraires, imprimeurs et autres personnes ayant étalage principalement sur le Pont-Neuf ou ès environs ou en quelque endroit de la ville que ce puisse être, de se retirer et prendre boutique, à peine d'être châtiés comme réfractaires aux ordonnances, outre la confiscation de leurs marchandises, adjugées au premier qui les dénoncera, sans autre forme ni figure de procès. » (Saugrain, *Code de la librairie*, 1744, p. 110.)

Gui Patin a parlé de cette affaire dans une de ses lettres à Charles Spon (17 sept. 1649) : « Il y a icy un plaisant procès entre les libraires; le syndic a obtenu un nouvel arrêt, après environ trente autres, par lequel il est deffendu à qui que ce soit de vendre ni d'étaler des livres sur le Pont-Neuf; il l'a fait publier et a fait quitter ce Pont-Neuf à environ cinquante libraires qui y estoient, lesquels sollicitent aujourd'hui pour y rentrer. M. le chancelier, le premier président, le procureur général, et toute la cour, sont pour le syndic contre ceux du Pont-Neuf, à qui on a fait entendre que la reine vouloit que cela allât ainsi. Maintenant les valets de pied du roi, qui tiroient tous les ans de ces libraires un certain nombre de pistoles pour le droit de leurs boutiques, sollicitent pour leur profit envers la reine, laquelle, infailliblement, ne cassera pas l'arrêt de la cour pour ces gens-là; et par provision, de peur que quelqu'un ne se saisît de ces places vuides, ils y ont mis une espèce de marchands de bas de soye; je pense qu'à la fin les frippiers s'y mettront. En bonne justice, il ne devroit y avoir sur le Pont-Neuf aucun libraire, pour les friponneries que ceux qui y ont été par ci-devant y ont exercées, veu qu'ôté quelque défroque de nouvelle bibliothèque qui y venoit quelquefois, on y vendoit trop de livres imparfaits et dérobez que les valets, les servantes et les enfans des familles y portoient tous les jours et de tous côtés sans aucune punition. »

Cependant les bouquinistes trouvèrent des défenseurs. M. de Saintot, maître des cérémonies, les appuya auprès de la reine, et obtint pour eux un délai de trois mois, pendant lequel ils pourraient chercher des boutiques. Un Mémoire en leur faveur se trouve dans les papiers de Baluze, à la Bibliothèque nationale (il a été publié par M. H. Bordier, dans la *Biblioth. de l'École des chartes*); peut-être a-t-il été rédigé par Baluze lui-même. L'auteur montre que le commerce des bouquinistes qui vendent bon marché, est dans l'intérêt des gens de lettres, peu riches d'ordinaire; que les bouquinistes tiennent des ouvrages de peu d'importance qu'on n'irait pas chercher, et qu'on ne trouverait pas chez les libraires; qu'on a vendu autant de livres de contrebande dans la rue Saint-Jacques qu'au Pont-Neuf; que le remède employé n'empêchera pas ce commerce, non plus que celui des livres volés, etc.

Rien n'y fit; l'arrêt de 1649 fut confirmé par plusieurs autres. On apporta toujours, il est vrai, de la tolérance dans leur exécution, par pitié pour les pauvres bouquinistes; mais l'interdiction légale ne cessa que longtemps après, lors de l'abolition des jurandes et maîtrises.

La fin à une prochaine livraison.

UN AVIS ANGLAIS.

A Londres, sur les portes de beaucoup de bureaux et de magasins, on lit un petit avis très-caractéristique dont voici la traduction :

AFFAIRES.

Ne vous adressez à un homme d'AFFAIRES, aux heures d'AFFAIRES, que pour AFFAIRES; faites avec lui vos AFFAIRES, et retournez à vos AFFAIRES, pour lui laisser le temps de finir ses AFFAIRES (1).

Si vous aimez la vie, ne dissipez pas le temps, car la vie en est faite. FRANKLIN.

AUSONE.

Decimus Magnus Ausonius est né à Bordeaux, dans les premières années du quatrième siècle. Son père, Julius Ausonius, originaire de Bazas, exerçait la médecine à Bordeaux; sa mère Æmilia Œonia, était d'une famille considérable du pays des Eduens. Il eut pour premier maître son oncle, Cæcilius Argicius Arborius, rhéteur, mathématicien et astrologue. En outre, il étudia la grammaire sous la discipline de Corinthius, de Spercheus, de Macrinus, de Luciolus, de Minervius, célèbres professeurs de Bordeaux. L'école de

(1) BUSINESS.

Call on a BUSINESS-MAN, in BUSINESS hours, only on BUSINESS; transact your BUSINESS; and go about your BUSINESS, in order to give him time to finish his BUSINESS.

Brettell, « The anglo-saxon » printing office, Rupert-street, Haymarket.

cette ville était alors une des plus renommées des Gaules : l'Italie, la Sicile, la Grèce même lui enviaient ses docteurs. Cæcilius Arborius ayant été nommé professeur de rhétorique à Toulouse, son neveu le suivit dans l'ancienne capitale de Tectosages, et ne revint au lieu de sa naissance qu'après avoir achevé ses études. Il fréquenta d'abord le forum, puis il le quitta pour enseigner la grammaire. Il fut bientôt élu rhéteur. On suppose qu'il avait alors atteint sa trentième année, et quelques vers d'une de ses épîtres adressée à Syagrius semblent dire qu'il occupa pendant trente ans sa chaire de grammaire. On compte parmi ses auditeurs Pontius Meropius Paulinus (saint Paulin), fils d'un ami de son père, avec lequel il eut un commerce de lettres intimes durant toute sa vie. Cette correspondance, que nous ne possédons pas entière, contient des renseignements curieux : mais on se demande encore, après l'avoir lue, si le maître et l'ami de saint Paulin avait, comme celui-ci, rejeté les antiques croyances pour adopter la foi des chrétiens. Vossius, Guill. Cave, Muratori et M. Chasles (*Biographie universelle*) s'accordent à dire qu'Ausone persévéra dans la religion de ses pères, dans le paganisme éclectique des derniers Romains; mais à l'appui de cette hypothèse les critiques ne fournissent pas d'autres preuves que ses relations avec Symmaque, païen obstiné, et le ton licencieux de quelques épigrammes insérées dans ses œuvres. Or, à côté de ces épigrammes, se trouvent, dans le recueil des poésies publiées sous le nom d'Ausone, des prières où il y est parlé, en des termes suffisamment orthodoxes, du Christ et du mystère de la Trinité : aussi Thevet, dans ses *Hommes illustres*, n'hésite-t-il pas à nous le donner comme « fort bon chrétien. » On cite même quelques vers de saint Paulin, dans lesquels celui-ci semble remercier Ausone de l'avoir initié aux vérités premières du christianisme. Ajoutons que, suivant une opinion traditionnelle, acceptée par Jean de Tritenheim, mais qui n'est pas, il est vrai, justifiée, Ausone aurait été évêque de Bordeaux. Il y a donc beaucoup d'incertitude sur cette question. Ce qui la rend encore plus obscure, c'est que les éditeurs des œuvres d'Ausone lui ont attribué divers poëmes qui sont peut-être de tel ou tel autre contemporain.

Scaliger suppose qu'Ausone fut un des précepteurs de Valentinien le Jeune. Cette supposition paraît mal fondée. Ce qui est vrai, c'est qu'il fut chargé de l'éducation de Gratien, auquel il enseigna la grammaire, puis la rhétorique.

La ville de Trèves, à laquelle Ammien Marcellin donne le nom de seconde Rome, était alors la résidence ordinaire de Valentinien Ier. Ausone fut appelé dans cette ville auprès de son auguste écolier, et devint bientôt un des favoris de l'empereur, qu'il accompagna dans plusieurs de ses courses contre les Suèves. C'est à la suite d'une de ces expéditions, que, dans le partage des dépouilles conquises sur l'ennemi, Ausone obtint une jeune fille nommé Bissula, qu'il affranchit aussitôt et dont il a célébré la beauté en des vers qu'il conseille de lire après boire. Il est vraisemblable que, parmi les compositions d'Ausone, il nous manque quelque poëme de ce genre en l'honneur de cette belle esclave, car nous ne trouvons pas un seul vers qui offense les mœurs ou le goût dans les quatre idylles à Bissula, ou sur Bissula, publiées par l'abbé Souchay.

Les succès qu'obtint Ausone à la cour de Trèves le firent élever à la dignité de comte, puis à celle de questeur. Quand Gratien fut monté sur le trône, il le nomma successivement préfet des Gaules, d'Afrique et d'Italie.

En 378, une lettre de Gratien lui apprit qu'il venait d'être désigné consul pour l'année suivante. Son nom fut, en effet, inscrit sur les fastes, avec celui de Hermogenianus Olybrius, à l'année 379. On ne sait en quelle ville se retira notre poëte, après le meurtre de Gratien, son protecteur. Fut-il un des courtisans de Maxime? Scaliger l'accuse d'avoir commis une telle lâcheté, mais Scaliger n'a-t-il pas été trop souvent pris en flagrant délit de calomnie? L'abbé Souchay pense que, durant le règne de Maxime, Ausone habita quelque obscure retraite. Ce qui paraît certain, c'est qu'en l'année 392, il avait quitté la cour impériale et les charges publiques, pour vivre tranquille dans les terres de sa famille, près de Bordeaux. On croit que ces terres étaient aux Noaillers, en Saintonge. Voici la description qu'il a faite de ce séjour.

« Salut, ô modeste héritage, domaine de mes ancêtres, que cultivèrent mon bisaïeul, mon aïeul et mon père, et que me laissa celui-ci, quand, déjà vieux, il fut enlevé par une mort trop prompte; car hélas! je ne voulais pas si tôt te posséder! La nature veut qu'un fils succède à son père : mais, quand ils sont unis par l'amitié, combien il leur serait plus doux d'être ensemble maîtres sous le même toit! Me voici maintenant chargé du soin de cultiver ce domaine. Autrefois je ne m'occupais que d'en jouir; le reste regardait mon père. Ce bien est peu de chose sans doute! mais on n'a jamais peu, quand on est modeste et quand à deux on n'a qu'une âme... Crésus désire tout et Diogène rien; Aristippe verse l'or à pleines mains au milieu des Syrtes; ce n'est pas assez pour Midas que de posséder les trésors de toute la Lydie... Voici quelle est l'étendue de mon domaine... J'ai deux cents arpents de terre labourable, cent de vignes, cinquante de prés; mes bois sont un peu plus grands que deux fois l'espace occupé par mes prés, mes vignes et mes champs. Je n'ai ni trop, ni trop peu de colons. Près de ces lieux, se trouvent une source, un puits peu profond et un fleuve toujours limpide dont les ondes navigables me transportent hors de mon logis et m'y ramènent. Je recueille toujours des fruits pour deux années. Qui ne fait pas d'abondantes provisions est promptement affamé. Je ne suis pas loin de la ville, mais non pas à ses portes, car la foule me déplaît, et je veux jouir de ce que j'ai. Que si l'ennui me décide à changer de place, je m'en vais, et je vis tantôt aux champs et tantôt à la ville. »

Le domaine patrimonial d'Ausone était donc de sept cent cinquante arpents. Il lui plaît de l'appeler modeste, *parvum herediolum*. Que de poëtes ont dénoncé avec plus d'amertume l'iniquité de la fortune et se sont représentés, en des tableaux de fantaisie, pauvres et mendiants comme le vieil Homère! Mais, du moins, ils n'ont pas tous commis l'étourderie d'Ausone; ils n'ont pas, en parlant de leur humble toit, de leur épargne légère, de leurs goûts simples, de leur vie frugale, fait le dénombrement de leurs champs, de leurs vignes, de leurs prés et de leurs bois.

Ausone mourut vers l'année 394. Il avait eu pour femme Allusia Lucana Sabina, fille du sénateur Lucanus Thalisius. Elle lui donna trois enfants : Ausonius, qui mourut fort jeune; Hyperius Aquilius, qui remplit des emplois importants, et une fille dont le nom nous est inconnu.

Les jugements les plus divers ont été portés sur Ausone. Il a eu des admirateurs enthousiastes et d'impitoyables détracteurs. Sans tenir compte de ce qui a été dit de part et d'autre avec plus ou moins de vérité, il faut louer, dans les poëmes d'Ausone, des fragments pleins de délicatesse; il faut blâmer cette recherche de l'antithèse, cette passion pour le jeu d'esprit, cette prodigalité de sentences stoïciennes, qui trahissent partout le rhéteur. Il avait étudié la manière d'Ovide et de Catulle, et ne prétendait pas atteindre le haut style; mais il est descendu quelquefois fort bas. Il est vraisemblable que beaucoup de ses écrits ont été perdus. Nous parlerons d'abord de ses *Épigrammes*. On en compte cent quarante-six, parmi lesquelles il y en a plus de mauvaises que de bonnes. Vient ensuite, dans l'édition la plus recommandable, celle de l'abbé Souchay, un petit poëme incomplet, intitulé *Ephemeris*. Le poëte se lève, demande à son esclave ses souliers, sa tunique de lin et de l'eau pour faire ses ablutions quotidiennes; puis il adresse à Dieu sa prière, va rendre visite à ses amis, les invite à dîner, donne des

ordres à son cuisinier, se couche et fait des rêves divers. Tel est l'argument de ce poëme, dans lequel il y a des vers fort élégamment tournés. Sous le titre de *Parentalia*, Ausone nous a laissé un fort pompeux éloge de trente membres de sa famille; sous celui de *Commemoratio professorum Burdigalensium*, il nous a recommandé un très-grand nombre de professeurs nés à Bordeaux, ou ayant enseigné dans cette ville: cette nomenclature poétique est très-intéressante, bien que nous possédions aujourd'hui peu d'autres renseignements sur Tiberius Victor Minervius, Latinus Alcimius Alethius, Luciolus, Attius Patera, Attius Tiro Delphidius, Leontinus, Jucundus, Macrinus, Phœbicius, etc.; elle permet, du moins, d'apprécier quelle était, au quatrième siècle, l'importance de l'école de Bordeaux. Nous lisons ensuite ses Épitaphes (*Epitaphia Heroum*), ses *Monosticha* et ses *Tetrasticha* sur les Césars, son poëme qui a pour

Statuette antique conservée à la Bibliothèque de la ville d'Auch, et qui, d'après la tradition, représente le poëte Ausone (1).

titre *Claræ Urbes*, dans lequel il chante la gloire de Rome, de Constantinople et de Carthage, d'Antioche et d'Alexandrie, de Trèves, de Milan, de Capoue, d'Aquilée, d'Arles, de Merida, d'Athènes, de Catane et de Syracuse, de Toulouse, de Narbonne et enfin de Bordeaux. Il y a, dans ces éloges, des renseignements historiques qui ne sont pas à dédaigner. Ausone a mis en vers les aphorismes des sept sages, sous ce titre *Ludus septem sapientum*: ce poëme a été traduit en français avec quelques autres pièces, par Charles Fontaine en 1555. Ses Idylles et ses Églogues (*Idyllia*, *Eclogarium*), ne sont pas toutes dignes des mêmes éloges; on a souvent désigné les plus remarquables, *Cupidon crucifié*, *la Moselle*, le *Jeu d'esprit sur le nombre Trois*, et *la Rose*. Nous traduirons ici la première des *Idylles*, pour donner un spécimen des poésies sacrées du quatrième siècle: il est fort curieux de voir le mélange qu'on faisait alors des anciennes et des nouvelles fictions, de la tradition virgilienne et des nouveautés évangéliques.

Vers sur la Pâque adressés à Paulus.

« Voici que revient la fête solennelle du Christ notre sauveur, et que les pieux lévites pratiquent les jeûnes prescrits. Pour nous, célébrant dans notre cœur le culte de l'Éternel, nous lui renouvelons sans cesse nos purs hommages. Si cette fête ne nous appelle au temple qu'une fois l'année, nous prions tous les jours.

» Souverain auteur des choses, auquel sont soumis et la terre, et la mer, et l'air, et le Tartare, et le ciel que sillonnent les teintes pâles de la voie lactée, toi que redoute la race perverse des criminels, toi que célèbrent les chastes vœux des âmes pieuses, c'est toi qui abréges la durée de notre exil, qui brises promptement notre fragile existence pour nous faire don de la vie éternelle. Le genre humain a reçu de toi des lois douces et des prophètes sacrés; tu as sauvé la race d'Adam, ayant eu pitié de la faute par lui commise, quand, séduite par le serpent, Ève le rendit complice de ses erreurs. Excellent père, tu donnes tout entier au monde ton Verbe, ton Fils, Dieu comme toi, semblable à toi, égal à toi, celui qui est la vérité née de la vérité, celui qui est la vie née de la vie. A tes commandements, que tu lui avais enseignés, il n'en ajouta qu'un; il commanda que l'esprit errant sur les ondes de la mer vivifiât nos membres engourdis au moyen de cette ablution qui confère l'immortalité. Il faut croire que trois personnes ont le même auteur; on est certain de son salut quand on professe que dans ce nombre sacré sont unies les propriétés divines. Nous avons sur la terre une image de cette trinité, dans Auguste, le père, et les deux Auguste (*Valentinien, Valens et Gratien*) qui procèdent de lui. Associant et son frère et son fils à sa divine puissance, il partage l'empire sans le diviser, et il reste seul possédant tout après avoir tout distribué. O Christ plein de miséricorde, intercède auprès de ton père éternel en faveur de ces bons princes, ministres du ciel, pour lesquels nous confondons les hommages de notre piété. »

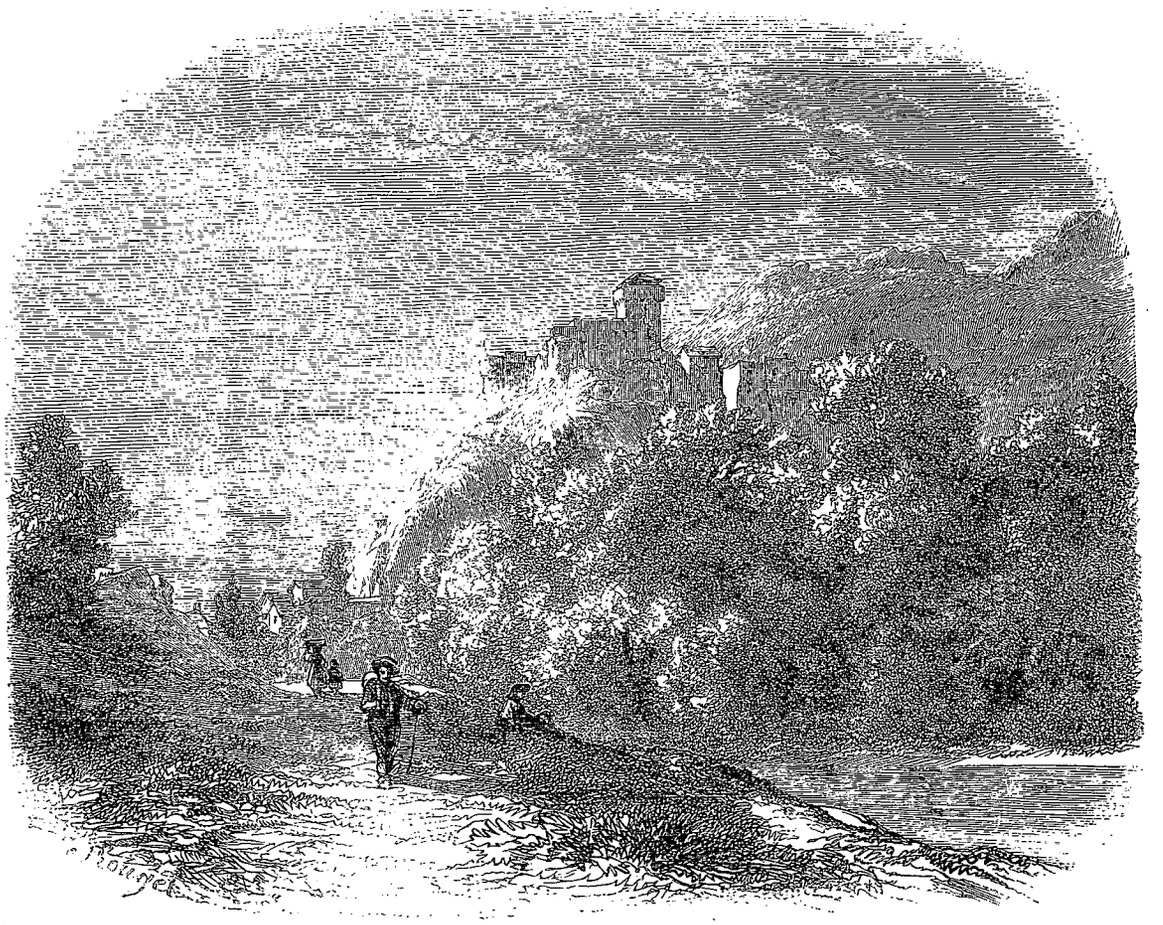
Ausone a écrit, en outre, des Lettres (*Epistolæ*) en vers et en prose, une *Action de grâces pour son consulat*, en prose, et des *Sommaires*, également en prose, pour l'Iliade et l'Odyssée. Dans celles de ses lettres adressées à saint Paulin il y a des passages très-remarquables.

On ne sait trop en quelle année fut publiée la première édition des œuvres d'Ausone. On mentionne, toutefois, une édition des *Épigrammes*, sans nom d'imprimeur, qui porte la date de l'année 1472, Venise, in-fol. Il y en a eu ensuite de nombreuses, parmi lesquelles on recommande surtout celles de Thadée Ugolet, Parme, 1499; de Vinet, Bordeaux, 1580, in-4; de Tollius, Amsterdam, 1669, in-12; de l'abbé Souchay, Paris, 1730, in-4. On a deux traductions françaises d'Ausone; l'une de l'abbé Jaubert, l'autre de M. Corpet, publiée dans la collection de M. Panckoucke.

(1) Cette statuette, en marbre blanc, est haute de 59 centimètres. Autrefois elle appartenait au Collége des Jésuites, où elle était l'objet d'une sorte de culte littéraire. On croit que c'est en effet un ouvrage du troisième ou du quatrième siècle. La main gauche paraît tenir un rouleau ou livre antique. Le bras droit, mutilé, était levé, ce qui sans doute indiquait l'action de haranguer ou de professer. Les boucles de la chevelure, symétriquement disposées autour du front, sont un des caractères auxquels on reconnaît les portraits des troisième et quatrième siècles. Il n'était pas rare que les empereurs fissent ériger des statues aux poëtes et aux orateurs célèbres. La statuette d'Auch peut avoir été la réduction d'une statue grande comme nature, et qui aurait orné le forum.

CHATEAU DE LOURDES.

(Département des Hautes-Pyrénées).



Paysage près de Lourdes. — Dessin de Karl Girardet, d'après Soulès.

Lourdes est une petite ville fort ancienne du département des Hautes-Pyrénées. Si l'on en croit l'historien Froissard, quelques restes de tours qu'on y voit remonteraient au temps de César ; mais les Romains ne peuvent les avoir construites que plus tard, pour assujettir les peuples des vallées. Lourdes est encaissée entre deux montagnes pyramidales, qui fournissent abondamment l'ardoise et le marbre. Ce qui attire d'abord les yeux, c'est le château féodal qui la domine, et qui s'élève sur un rocher calcaire, isolé de la chaîne, avec sa tour carrée à créneaux et à plate-forme. Cette forteresse, aujourd'hui sans importance, passait autrefois pour imprenable. L'histoire du Bigorre et les chroniques de Froissard sont pleines des longs siéges qu'elle soutint successivement contre les armes anglaises et françaises. Selon la légende, sa gloire remonterait à Charlemagne. Il fut, dit-on, arrêté devant ses murs par un Sarrasin nommé Mirat, qui s'y était retranché. Le château portait alors le nom de *Mirambel*. Le conquérant était sur le point de se retirer, lorsqu'un aigle envoyé par Notre-Dame du Puy en Velay porta un poisson au plus haut sommet du château, lieu qui fut plus tard appelé *la Pierre de l'Aigle*. Mirat envoya le poisson à Charlemagne, pour lui montrer qu'il n'était pas à court de vivres, puisqu'il avait de tels poissons dans ses viviers. Le grand monarque entra dans une violente colère ; mais l'évêque du Puy le rassura et lui expliqua le miracle. Il fit plus ; il s'entremit officieusement entre le roi et le Sarrasin, et proposa à Mirat de se rendre, non à Charlemagne, mais à Notre-Dame du Puy en Velay, ce à quoi l'assiégé consentit, et promit en hommage une botte de foin. Il la porta lui-même et se fit chrétien.

Pour en revenir à l'histoire, ce château fut tour à tour possédé par les Goths, les Vandales, les Anglais, les comtes de Bigorre et de Béarn. On voit qu'il fut souvent donné en ôtage par les comtes de Bigorre pour sûreté de leurs engagements. Une grosse tour carrée forme la masse principale ; le logement du gouverneur, une chapelle et une caserne pour une garnison de cent soldats composent le reste. Le roc sur lequel il est construit s'élève à pic au-dessus des murs enfumés de la ville, couronné de terrasses, d'arbres et de bâtiments que surmonte le donjon. Sous l'empire, il servait de prison d'État. On voyait le prisonnier auquel cette faveur était permise se promener sur la terrasse ; et, à l'aspect de l'heureux voyageur emporté par des chevaux rapides, il soupirait tristement au haut du rocher, sur lequel il était enchaîné comme un autre Prométhée.

« Poursuivi de pénibles pensées, dit l'auteur auquel nous empruntons une partie de ces détails, je me réfugiais quelquefois sur cette haute tour, pour reposer mes yeux sur les montagnes, dont les scènes paisibles soulagent toujours l'âme affligée des maux que les hommes se font. Le petit bassin vers Bagnères est riant et fertile ; mais les hauteurs qui touchent la ville au midi, sans bois, presque sans verdure, repousseraient les yeux, si dans leur intervalle ne se montraient les monts du Lavédan, d'où sort le gave béarnais. Sous le château, au fond du large précipice que dominent des murs sourcilleux, ce gave, redevenu torrent, court s'enfoncer dans la gorge boisée et pittoresque de Saint-Pé, où circule aussi la route de Pau. Chaque année elle est suivie par des milliers de buveurs et de pèlerins, aussi empressés

de porter leurs hommages à la Vierge de Bétharram qu'aux sources mêmes où ils sont venus puiser la santé. Partout ailleurs les yeux du prisonnier ne rencontrent que des aspects monotones et mélancoliques, en harmonie avec ses tristes pensées. Autrefois cette plate-forme aérienne, seul lieu où l'habitant du donjon pût respirer un air salubre, n'était qu'un toit très incommode ; je fus heureux d'y pouvoir faire construire la plate-forme actuelle, couverte en galerie, où désormais, à l'abri des intempéries de l'air, il peut faire un exercice salutaire, et jouir du grand air et de la vue, doux plaisirs dont on ne sent tout le prix qu'entre les murs d'une prison (1). »

LE MÉMORIAL DE FAMILLE.

Suite. — Voy. p. 65, 78, 102, 118, 149, 180, 218, 230, 238, 258, 270, 278, 286, 298, 306, 334, 341, 346.

§ 9. *Deux pages du Mémorial. — La visite à la bonne Nanette. — Ce que devient la bourse dont la fantaisie tient les cordons. — La prodigalité des pauvres gens. — Fragilité du ferme propos dans les âmes sans volonté. — Léon blessé. — A quoi peut servir la maladie de ceux qu'on aime. — Ce qu'en éducation on peut attendre d'une leçon. — La famille Hubert nous revient. — Renée la savante et madame Roubert.*

Les années se succèdent, et je ne trouve sur les feuilles de mon *Mémorial de famille* que de courtes notes relatives à des événements journaliers restés sans souvenir et sans conséquence : — pertes d'argent, refroidissements d'amis, plaintes contre les enfants, inquiétudes d'avenir, dissentiments passagers avec Marcelle ! — La vie commune continue sans sérieux changements : ce sont toujours les mêmes joies et les mêmes chagrins. On se tient en vain sur ses gardes, les nuages arrivent du même point de l'horizon ; chacun vieillit dans son infirmité. Claire fleurit comme un rosier ; Léon pousse comme un jeune pin ; mais celui-ci continue de ne tenir compte de la foudre ni du vent ; celle-là de flotter à toutes les brises ! Je trouve dans mes notes vingt récits qui témoignent de leurs caractères ; j'en choisis deux qui suffiront : ce sont des pages détachées au hasard dans le *Mémorial*.

6 mai... — Vite, Félicité, venez m'aider ; aujourd'hui maman me laisse régler moi-même ma toilette ; nous allons voir ma nourrice à la campagne... Chère Nanette ! sera-t-elle heureuse !... Comme je vais l'embrasser !... Oh ! le beau jour, Félicité, voyez donc ; le soleil vient de reparaître, et les petits oiseaux chantent pour moi.

Je suis accoudé sur mon bureau, tandis que Claire cause ainsi avec la femme de chambre de sa mère ; nous ne sommes séparés que par une petite cour, et sa voix m'arrive sans obstacle par la fenêtre entr'ouverte. Je l'entends rire, chanter, répéter sans cesse à Félicité : — Plus vite ; et l'arrêter pour remettre en question ce qu'elle allait faire.

Au reste, je comprends cette turbulence de joie. Voilà près d'un an que cette visite est projetée et toujours remise, au grand dépit de tout le monde. Nanette est prévenue ; elle attend « sa petite, » comme elle dit, en parlant de Claire.

Nanette ne l'a pourtant point allaitée, mais elle lui a été une seconde mère. C'est dans ses bras que l'enfant a appris à parler ; nuit et jour elle a veillé sur elle sans réclamations, sans ennui, répondant à ses pleurs par des caresses, et berçant ses jeunes souffrances dans les rires ou les chansons. Mariée aux champs à un pauvre ouvrier de village, l'excellente femme est restée aussi dévouée à Claire. C'est toujours la même *servante de tendresse*, comme on disait dans le vieux langage ; elle ne peut parler de « la petite » sans avoir les yeux mouillés de larmes ; elle est reconnaissante, comme tous les bons cœurs, bien moins de ce qu'elle a reçu que de ce qu'elle a donné.

Je ne puis penser à elle sans être frappé de notre exigence et de notre ingratitude pour les gens que nous tenons à gages. Leurs défauts nous irritent et nous leur imposons les nôtres ; nous condamnons sans pitié leurs vices et nous ne leur permettons même pas de croire que nous en ayons ; nous recevons leurs secours journaliers sans remarquer ce qu'ils peuvent y mettre de sensibilité, oubliant que ceci est un *don gratuit !*

Pendant que je pensais ainsi à Nanette et à la reconnaissance trop souvent refusée à ses pareilles, Claire et Félicité continuaient leur conversation entrecoupée de débats.

La première, à qui on laissait ce jour-là, ainsi qu'elle venait de le dire, la responsabilité de sa toilette, avait commencé par demander une simple robe de toile peinte. Elle en serait, disait-elle, plus libre et n'aurait à craindre ni la poussière, ni l'herbe humide, ni les changements de temps. Mais les tiroirs ouverts par Félicité avaient, peu à peu, modifié ses intentions ; elle venait d'apercevoir une mantille de dentelle qu'elle n'avait encore portée qu'une fois. N'était-ce pas l'occasion de s'en servir. Il faisait si beau et la mantille était si jolie ! Lorsqu'elle l'eut essayée, elle ne put se résoudre à la quitter et déclara que, *réflexion faite*, elle la gardait.

Félicité fit observer qu'il fallait alors renoncer à la robe d'indienne ; on chercha dans de nouveaux tiroirs, et j'en entendis faire la revue. Claire se passionnait successivement pour chaque robe, et trouvait une raison péremptoire pour la préférer à la précédente. Elle s'arrêta enfin à une douillette de soie donnée par madame Roubert. Félicité objecta bien que c'était un vêtement d'hiver ; mais on lui répondit que le mois de mai n'appartenait précisément à aucune saison. Si les matins étaient assez chauds pour qu'on portât une mantille de dentelle, les soirs étaient assez froids pour justifier la douillette de soie ! Les brodequins, la coiffure, les rubans, renouvelèrent le même débat ; et il se trouva toujours que ce qui plaisait à Claire était de saison. Je la vis enfin sortir de sa chambre couverte de soie, de tulles, de festons, et bigarrée comme un arc-en-ciel.

Au mouvement de surprise échappé à Marcelle, qui était venue me rejoindre, elle s'excusa en déclarant qu'elle avait voulu être belle pour faire honneur à Nanette. Elle venait de se donner à elle-même cette nouvelle justification ; car, comme tous ceux qui cèdent à l'impulsion de la fantaisie, elle avait une excuse prête pour chaque faiblesse, et, *réflexion faite*, son caprice se trouvait toujours un calcul de haute raison.

Ni Marcelle ni moi ne relevâmes cette innocente fourberie. On monta dans le char à bancs, et on se mit en route par un de ces soleils adoucis qui consolent de l'hiver, sans faire encore peur de l'été.

Léon ne pouvait tenir en place. Il exécutait sur son banc, sur le timon et jusque sur la croupe des chevaux mille exercices gymnastiques, dont la mère s'épouvantait sans qu'il tînt compte de son effroi ni de ses défenses. Quant à Claire, sa toilette resplendissante semblait lui imposer à elle-même ; sa joie contenue ne se trahissait que de loin en loin par quelques éclats de rire sans cause. Il fallut le grand air, la vue des fleurettes ondulant à flots dans les prairies, et l'irrésistible appel des grands horizons ouverts pour l'arracher à son silence compassé. Elle se mit alors à parler de Nanette ; elle la savait pauvre et chargée d'une nombreuse famille : aussi lui apportait-elle toutes ses épargnes dans une bourse de soie tricotée en son intention. Faute d'économie, la somme était malheureusement légère ; mais elle se promettait d'être plus prévoyante désormais.

Pendant qu'elle racontait à sa mère ses projets de thésaurisation pour l'avenir, une pauvre femme s'approcha du char à bancs que j'avais arrêté un instant, afin de laisser souffler les chevaux. Elle était courbée par l'âge, et priait de cette voix plaintivement distraite que donne l'habitude

(1) Chausenque, *les Pyrénées*.

des refus. Claire s'interrompit avec un mouvement de pitié, fouilla vivement dans sa bourse et donna à la mendiante une petite pièce d'argent.

Mais un peu plus loin, nous rencontrâmes de nouveau un vieillard infirme, puis des orphelins couverts de haillons, et elle voulut chaque fois s'associer à notre aumône.

— Nanette, qui est si bonne, n'en sera point fâchée, dit-elle en jetant un regard d'intelligence à sa mère.

Nous arrivâmes ainsi jusqu'au bourg où l'attelage devait se reposer. Nous reconnûmes qu'on y célébrait la fête patronale aux petites boutiques de toile garnies de jouets d'enfants, de pains d'épice et de gravures enluminées qui couvraient la place plantée d'ormeaux.

Il fallut en faire le tour avec Claire et Léon. Celui-ci s'arrêta devant les tirs à l'arbalète, où je lui permis de constater sa maladresse, tandis que sa sœur se laissait attirer par une loterie en plein air dont les cristaux coloriés et les porcelaines dorées charmaient l'œil des fêteurs. Le banquiste, debout sur un tabouret, secouait son sac plein de numéros, en affirmant que pour une seule mise on pouvait gagner la plus riche pièce de sa boutique.

— Oh! maman, quel bonheur! si j'apportais à Nanette un de ces beaux vases, dit-elle en se tournant vers sa mère.

Celle-ci objecta l'improbabilité d'une pareille chance.

— Je puis toujours essayer, répliqua Claire, de plus en plus fascinée; cela coûte si peu!

Et sans attendre de réponse, elle tendit au banquiste le prix demandé.

Le sort sembla vouloir justifier cette tentative; un de ses numéros sortit; à défaut du vase, elle eut un petit verre d'enfant orné de nervures émaillées. Elle le reçut avec des cris joyeux, lança un regard de triomphe sur sa mère, et reprit plusieurs cartons.

Cette fois, le hasard la trahit; mais elle vit gagner plusieurs lots qui allumèrent sa convoitise : aussi ne balança-t-elle point à doubler sa mise, puis à la tripler. Sa mère l'avertit en vain à demi-voix; emportée par ce mirage d'un gain désiré, elle continua jusqu'à ce que ses doigts ne sentissent plus dans la bourse qu'une dernière pièce d'argent. Elle l'avait retirée à demi; mais la honte l'arrêta; elle la laissa retomber au fond, cacha sa bourse vide et nous rejoignit avec sa mère.

Une heure après, nous arrivions chez Nanette, que nous trouvâmes en souliers, coiffée de blanc et jupe retroussée comme la Baucis de la Fontaine quand elle reçoit les dieux. On devine les cris de bonheur et les embrassements! Nanette ne pouvait en finir avec « sa petite; » elle la regardait tout émerveillée, elle la mesurait de l'œil, elle lui savait gré d'avoir grandi, elle poussait un cri d'admiration à chacune de ses paroles, elle lui apportait ce qu'il y avait de meilleur au logis, et pleurait de reconnaissance en la voyant boire et manger. Cette idolâtrie naïve me gênait et m'attendrissait à la fois. Je n'avais pas le courage de protester contre son exagération et d'ôter à cette tendresse dévouée le bonheur de s'épandre librement.

Claire s'y prêtait d'ailleurs avec une reconnaissance émue qui me rassurait. Évidemment, dans cette flatterie sincère, elle sentait moins la louange que l'affection.

Avertie de notre arrivée, Nanette avait mis, selon le dicton populaire, « les petits plats dans les grands plats. » Elle se rappelait tous nos goûts, et chacun trouva son mets favori au goûter qu'elle nous avait préparé. Depuis un an, elle attendait l'annonce de cette visite, et ne s'était occupée que de tout ménager pour rendre l'accueil digne de ses bons désirs. Les plus beaux fruits de son jardinet avaient été soigneusement gardés; le miel le plus pur de sa ruche mis en réserve, la fine fleur de son froment conservée. A chaque friandise offerte, elle rappelait, avec des rires triomphants, les précautions prises et les longues attentes. En apportant les dernières poires d'hiver, macérées par la froidure, et les pommes ridées qui exhalaient un parfum d'ambre, elle déplora que les belles châtaignes triées pour nous dans sa récolte n'eussent pu échapper aux gelées. Son mari avait, par bonheur, *forcé* quelques fraisiers en pots sous un châssis de paille, et elle nous les servit emperlés de leurs fruits d'un rose pâle.

Toute cette abondance était entrecoupée de révélations involontaires qui en centuplaient le prix. A nos questions sur les ressources du pauvre ménage, elle répondait par le récit ingénu de leurs épreuves. C'était un travail dont le mari n'avait pu se faire payer, des orges grêlés à floraison, une couvée dont la belette avait fait sa proie, la maison passée aux mains d'un nouveau propriétaire, et le loyer augmenté! Il y avait entre l'importance donnée à ces petites pertes qui trahissait la petitesse des ressources et la profusion dont on usait pour nous recevoir, un contraste dont Nanette n'avait point conscience, mais qui nous amenait à chaque instant les larmes au bord des paupières. La pénurie des moyens faisait ressortir d'autant la prodigalité du cœur.

Nous pûmes croire que Claire le sentait comme nous au redoublement de ses caresses pour Nanette. Elle la suivait partout, l'embrassait sans cesse, l'interrogeait sur les moindres détails, et la nourrice, qui ne pouvait comprendre que l'enfant payait seulement une dette, s'extasiait et s'attendrissait des amitiés de « sa petite ».

Au moment du départ, elle la conduisit vers sa grande armoire qui occupait le fond de la maison, ouvrit le tiroir où étaient renfermés les actes importants, le loyer de l'année, les quittances du percepteur, en retira un petit paquet soigneusement enveloppé de papier brouillard, et, appuyant sur chacune des joues de Claire un baiser retentissant :

— Prends, lui dit-elle à demi-voix; c'est tout ce que j'ai pu acheter avec le reste de l'argent gagné par ma quenouille... J'espérais davantage; mais il a fallu payer des remèdes pour le petit dernier...

En parlant ainsi, elle enlevait le papier, et montrait une jolie tasse de porcelaine dorée, au fond de laquelle le pinceau du décorateur avait peint une petite pensée! Claire jeta d'abord un cri de surprise et de reconnaissance; mais presque aussitôt je la vis rougir; elle se retourna vers sa mère, et ses yeux se remplirent de larmes. Elle venait de comparer la conduite de Nanette à la sienne, et un remords cuisant lui avait traversé le cœur.

La paysanne poussa une exclamation en demandant ce qui la chagrinait.

— Rien dont vous deviez vous inquiéter, nourrice, dit Marcelle, qui avait compris; vous venez seulement de lui apprendre ce qu'on peut faire avec la persévérance, lorsqu'on subordonne ses goûts à ses sentiments. C'est en vous privant de tout ce qui était fait pour vous plaire, chère femme, que vous avez pu l'accueillir avec tant de générosité : chaque chose ici lui rappelle un besoin restreint ou un désir sacrifié. Elle saura maintenant que, pour pouvoir donner aux autres, il faut savoir surtout se refuser à soi-même.

— Jésus! c'est bien facile, répliqua Nanette, il n'y a qu'à penser au moment où on donnera, ça vous fait une espérance de joie qui rit si fort dans le cœur qu'on n'entend rien autre chose; gage que c'est l'habitude de « la petite. »

Claire se jeta dans ses bras.

— Oh non! s'écria-t-elle avec une explosion de larmes; j'ai été ingrate et oublieuse, pardonne-moi, pardonne-moi!

La nourrice stupéfaite rendait à l'enfant ses caresses et s'efforçait de la consoler sans comprendre; enfin celle-ci put s'expliquer. Elle raconta l'histoire de la bourse de soie verte déjà trop légère en partant, et vidée en route faute de résistance aux tentations. Elle s'accusa amèrement de ne savoir point refermer son cœur sur une résolution; elle demanda pardon à Nanette avec de tendres étreintes, et lui promit de mieux se garder elle-même une autre fois.

Les regrets de Claire avaient une sincérité et une expan-

sion auxquelles on ne pouvait résister. Bien que l'expérience fît craindre les rechutes, on se laissait attendrir par la bonne grâce du repentir. L'enfant prodigue avait beau retomber dans ses égarements, à chaque retour on tuait le veau gras.

Nanette surtout ne pouvait faire attendre le pardon pour une faute qu'elle voulait à peine reconnaître, et quand Claire, soupirante et honteuse, glissa sous son tablier la petite bourse où il restait une seule des pièces épargnées, elle la reçut avec la même gratitude et le même attendrissement que si le trésor eût été complet.

J'espérai pourtant que la leçon ne serait point complétement perdue pour Claire, qui se sépara de Nanette sans savoir qu'avant de partir Marcelle l'avait amplement dédommagée..... *La suite à une autre livraison.*

JOSHUA REYNOLDS.

Joshua Reynolds naquit à Plympton, dans le comté de Devonshire, le 16 juillet 1723. Sa vocation se manifesta de bonne heure, comme celle de la plupart des hommes éminents. Il débuta, suivant le rapport de Malone, par co-

Portrait de Reynolds d'après lui-même. — Dessin de Pauquet.

pier de petits dessins qu'avaient faits deux de ses sœurs, douées de quelque talent pour les arts ; il imita ensuite les gravures qui ornaient les livres de son père, et notamment le *Plutarque* de Dryden et les *Emblèmes* de Jacques Catts. Sa bisaïeule du côté paternel était hollandaise et avait apporté le second de ces ouvrages dans la Grande-Bretagne : les estampes dont il est décoré sont bien supérieures à celles du volume anglais. Le peintre futur se trouva de la sorte mis en relation, dès son enfance, avec l'art des Pays-Bas, lui qui devait tant aimer l'art italien, quoique les tendances naturelles de son imagination l'entraînassent plutôt vers Leyde et Harlem que vers Rome et Florence.

Ayant lu un traité de perspective, à l'âge de huit ans, il comprit si bien la théorie exposée dans l'ouvrage qu'il dessina l'école de Plympton, édifice gothique s'appuyant sur des piliers, avec une assez grande exactitude. Quand son père vit cette esquisse, il s'écria : « L'auteur a bien raison de dire dans sa préface que l'on fera des merveilles en suivant ses principes : voilà quelque chose d'extraordinaire ! » L'approbation du vieux Samuel Reynolds anima tellement son fils, qu'il négligea de plus en plus ses études littéraires pour manier le crayon : ses sœurs, divers amis de la famille, lui servirent de modèles, et ses portraits ne donnèrent pas une opinion moins favorable de son talent. Le *Traité de la peinture*, par Richardson, lui fut alors mis entre les mains : il le remplit d'un si vif enthousiasme pour Raphaël,

que ce grand homme lui apparut dès ce moment comme une espèce de demi-dieu. Mais quoique les parents de Joshua fussent charmés de son adresse précoce, il le laissèrent jusqu'à dix-huit ans copier des gravures et lutter seul contre les difficultés de l'inexpérience. Un de leurs voisins, nommé Crauch, leur montra enfin qu'ils avaient tort de ne pas lui faire donner une instruction régulière. Au mois d'octobre 1741, on l'envoya donc à Londres, et le

L'Écolier, par Reynolds. — Dessin de Lauce.

18 du même mois, jour de saint Luc, il fut mis sous la tutelle d'un fabricant de portraits, appelé Hudson. Sa manufacture était la plus achalandée du temps, ce qui prouve combien les arts avaient fait peu de progrès en Angleterre. Hudson peignait assez bien une tête, mais il ne pouvait sans aide la placer sur les épaules. Ses figures avaient toutes la même expression; il ornait tous ses personnages d'une perruque poudrée, d'un habit de velours bleu et d'un gilet de

satin blanc. Beaucoup de modèles se trouvaient flattés en voyant leur image si bien vêtue. Ce guide n'était pas capable de mener son élève fort loin : il lui enseigna seulement la pratique du métier, les ressources les plus vulgaires de la peinture, et lui fit en outre copier des crayons du Guerchin. Le jeune homme les reproduisit avec une telle adresse que l'on avait peine à *distinguer* les contrefaçons des originaux. On les voit encore chez certains amateurs, où ils sont donnés comme des productions authentiques du maître. Reynolds travailla deux ans dans l'atelier de Hudson, où il exécuta un bon nombre de portraits, l'un desquels représentait une servante du logis. Tant de qualités supérieures distinguaient le dernier morceau, que l'artiste sur le retour prédit, avec une sorte d'envieux regret, la brillante destinée de Joshua. L'orgueil d'avoir formé un tel disciple l'engagea, d'une autre part, à exposer le tableau dans son salon. Mais les éloges que lui donnèrent tous les connaisseurs furent une épreuve trop rude pour sa vanité : il fit sentir au jeune homme qu'il ne pouvait demeurer plus longtemps chez lui. Une séparation eut lieu, sans colère et sans gros mots.

Reynolds retourna donc, en 1743, au fond de sa province. Là, si l'ambition et l'ardeur naturelle du talent ne l'avaient pas stimulé, il aurait pu s'endormir dans la monotone existence des petites villes. Point d'amateurs, point d'encouragements, points de tableaux pour lui servir de modèles, sauf les ouvrages de William Gandy d'Exeter, peintre ignoré qui, suivant l'opinion de Reynolds, a fait quelques portraits aussi beaux que ceux de Rembrandt. Le jeune artiste admirait surtout l'effigie d'un alderman d'Exeter, placée dans un monument public de la ville. Mais ces images peu nombreuses n'auraient pas suffi à ses études : la nature et le travail heureusement lui suggéraient d'autres inspirations. Elles lui étaient nécessaires, comme le prouve l'anecdote suivante. En 1745, il alla s'établir à Plymouth avec ses deux sœurs cadettes et se mit à peindre des portraits. Les pratiques lui vinrent, mais il ne possédait encore ni la facilité, ni la distinction qui le rendirent célèbre plus tard. Les mauvaises habitudes, la vulgarité de Hudson le dominaient toujours. Les figures avaient la roideur, l'insignifiance des individus qui posent et semblent d'ordinaire attendre qu'on les rase. Tous ses personnages portaient invariablement leur chapeau d'une main, tandis que l'autre était placée dans le gilet. Un amateur cependant voulut être représenté avec son chapeau sur la tête. Reynolds satisfit son désir, termina le tableau quand il fut parti, et envoya la toile à son domicile. Grande surprise de la femme : son mari avait non-seulement un chapeau sur la tête, mais un autre sous le bras ! Le peintre, après l'avoir coiffé, avait suivi sa routine.

Ses progrès furent rapides néanmoins, et il eut un jour l'honneur de pourtraire le directeur du *dock* ou entrepôt de Plymouth.

Un second séjour dans la ville de Londres perfectionna encore son talent : la renommée lui vint peu à peu, comme ces eaux des montagnes qui remplissent goutte à goutte le creux d'un rocher. Il habitait *Saint-Martin's Lane*, rue où logeaient presque tous les artistes de l'époque et où l'on avait institué une sorte d'académie. Ses manières gracieuses et son ton modeste prévenaient en sa faveur : il était poli sans humilité, indépendant sans arrogance, dit Allan Cunningham dans son bel ouvrage sur les artistes anglais.

Au mois de mai 1749, le capitaine Keppel, ayant été nommé amiral de la flotte qui stationnait dans la Méditerranée pour protéger les bâtiments de son pays contre les pirates algériens, emmena Reynolds sur son vaisseau, lui fit voir Lisbonne, la citadelle de Gibraltar, la ville mauresque d'Alger, puis alla prendre position à l'île Minorque. Une chute au fond d'un précipice contraignit le peintre de faire en ce dernier lieu un séjour plus long qu'il n'eût voulu. Enfin, après trois mois de retard, il franchit les portes de Rome. Les Loges et les *Stanze* du Vatican ne le séduisirent pas plus, au premier abord, que les copies des frères Balze n'ont charmé, il y a quelques années, le public parisien. Mais comme ces œuvres de Raphaël sont unanimement admirées, il fut honteux, ainsi qu'il nous l'apprend lui-même, de ne pas se sentir ravi en extase. S'évertuant donc de son mieux, afin d'accorder ses sentiments avec l'opinion publique, il revint voir les fresques tous les jours, copia quelques morceaux, et finit par se sentir ému.

Mais à Raphaël même il préféra Michel-Ange, dont il avait toujours le nom à la bouche et dont il cherchait à imiter l'austère grandeur. Dans ses *Discours sur la peinture*, il exalte Buonarotti comme le prince de l'idéal, le maître souverain du beau style. Reynolds et le majestueux admirateur du Dante n'avaient pas cependant la plus faible analogie. L'élève de Hudson était un peintre bourgeois : il lui manquait précisément l'élévation qui distinguait le sombre rêveur de la chapelle Sixtine. Il doit peu à Michel-Ange, mais il doit beaucoup à Léonard de Vinci, Fra Bartolomeo, Titien et Vélasquez. Après avoir étudié les grands maîtres de l'école romaine, il visita successivement Bologne, Gênes, Parme et Florence, ou plutôt séjourna dans ces villes pour achever de former sa manière devant d'illustres chefs-d'œuvre. Enfin, au bout de trois ans, il revint en Angleterre.

Là, il lui fallut subir de nouveau les épreuves qui affligent les débutants. Son style avait changé pendant son absence : ses tableaux n'offraient plus trace des procédés en vogue dans *Saint-Martin's Lane*. Il donnait à ses personnages des attitudes variées, combinait les figures et les accessoires avec un esprit inventif, employait un coloris somptueux qui déroutait ses confrères. Les amateurs et les peintres jetèrent les hauts cris : l'art était perdu si l'on abandonnait l'usage, si un jeune homme refusait de suivre les voies où marchaient tranquillement, régulièrement, les hommes dont la réputation était établie. Mais le public ne partagea pas leur inquiétude : deux portraits excitèrent son admiration, l'un représentant le duc de Devonshire ; l'autre, le commodore Keppel. Liotard, qui jouissait alors d'une grande réputation, chercha vainement à lutter contre le succès de Reynolds : il fut vaincu, délaissé du beau monde, et retourna sur le continent. Les modèles affluèrent dès lors dans l'atelier de Reynolds, qui loua une belle maison et commença de mener la vie opulente des habiles portraitistes. La gloire et la fortune ne l'avaient pas soumis à une longue quarantaine, puisqu'il n'était alors âgé que de trente ans. La réussite lui donna de la confiance en lui-même : il essaya de nouvelles attitudes, de nouveaux effets, de nouvelles combinaisons, et ces tentatives furent heureuses, parce que sa main et son intelligence avaient le calme de la prospérité.

En 1754, il fit la connaissance de Samuel Johnson, avec lequel il ne tarda pas à se lier intimement. Voici comment ils se trouvèrent mis en rapport, selon Boswell. Reynolds visitait sa province natale, lorsque, dans une heure de solitude, il ouvrit par hasard la dramatique Biographie de Savage. Le bras appuyé contre la cheminée, il commença à lire, et l'ouvrage exerça bientôt sur lui une telle fascination, qu'il alla jusqu'au bout sans changer de posture ; il s'aperçut alors que son bras était engourdi et comme paralysé. Cet accident lui inspira le désir de voir un auteur qui avait pu le captiver de la sorte. L'ayant rencontré un jour chez mesdemoiselles Cotterals, dans la rue de Newport, il fit une observation à laquelle le moraliste donna son assentiment. Les dames regrettaient une amie qu'elles venaient de perdre et qui leur avait rendu de grands services : « Sa mort vous laisse une consolation, leur dit amèrement Reynolds : elle vous délivre du fardeau de la reconnaissance. » Les sœurs se récrièrent très-fort contre l'égoïsme que leur supposait une semblable remarque ; mais Johnson affirma que ces tristes sentiments étaient naturels au cœur humain, et lorsque le

peintre sortit de la maison, il l'accompagna chez lui. Un déplorable paradoxe fut donc le commencement d'une amitié que la mort seule fut capable d'interrompre; et il est assez singulier qu'une réflexion misanthropique ait donné naissance à une liaison affectueuse.

L'artiste et l'écrivain formaient ensemble un parfait contraste. Johnson, malheureux, presque inconnu jusqu'à l'âge de cinquante-trois ans, portait dans le monde, où on l'avait enfin admis, la rudesse de l'infortune, le mépris des hommes, la mordante ironie d'un talent méconnu, opprimé pendant un quart de siècle. Il ne cherchait pas à plaire, il ne prodiguait point les saluts et les sourires, mais attendait les hommages et semblait un monarque rentré en possession de ses droits. Le malheur lui avait donné une âpreté que rien ne put adoucir. Reynolds, au contraire, joignait l'adresse à la patience. Sa profession exigeait, d'ailleurs, qu'il se conduisît avec affabilité. Les brusques manières d'Hogarth avaient éloigné de lui les riches personnages qui voulaient immortaliser leurs traits. La leçon était toute récente, et Joshua trop habile pour ne pas la mettre à profit. Que de sottes remarques ne doit pas entendre, que de caprices ne doit pas endurer l'artiste devant lequel posent tour à tour tel grand seigneur infatué de ses aïeux, tel riche fier de son argent, une coquette éprise d'elle-même, ou une vieille dame qui se trouve enlaidie par le pinceau le plus intrépidement flatteur! Le peintre anglais ne se laissait pas émouvoir, et sa bourse enflait à vue d'œil. Il y avait donc entre Johnson et Reynolds cette différence de caractère qui jette de la variété dans les relations, et d'où naît en définitive l'harmonie. Deux hommes rudes se heurtent, se blessent constamment, deux hommes souples se fatiguent de leur éternelle obséquiosité.

Comme on voyait toujours ensemble le peintre et le littérateur, on fit courir le bruit que les discours de Reynolds, prononcés dans les séances solennelles de l'Académie, étaient jusqu'à un certain point l'œuvre du dernier. L'artiste réfuta indirectement ce propos dès qu'il en trouva l'occasion : « Quel que puisse être le mérite de ces discours, il faut l'imputer en grande partie à l'éducation que m'a donnée notre célèbre moraliste Johnson. Je ne veux pas dire qu'il m'a fourni une seule des idées dont ils se composent, quoique ce fait, s'il était vrai, dût augmenter la confiance du lecteur; mais il m'instruisit à penser avec justesse. Personne ne savait comme lui enseigner aux esprits inférieurs l'art de penser. D'autres pouvaient être aussi savants, nul n'était aussi communicatif. Il n'avait pas de plus grand plaisir que de causer avec ceux qui l'écoutaient respectueusement. Ses rares facultés brillaient alors de tout leur éclat. Ses observations sur la poésie, sur les actions humaines, sur tous les objets qui fixaient notre attention, je les ai appliquées à mon art : c'est au public de juger la manière dont je m'y suis pris. »

Le style de ces allocutions est élégant, concis, harmonieux; mais on n'y reconnaît pas la facture de Johnson, ni sa perpétuelle symétrie. Quant aux idées mêmes, beaucoup sont justes, intéressantes, plus profondes que les remarques superficielles de la plupart des critiques; nous ne saurions néanmoins en approuver la tendance générale. Elles forment une véritable théorie du genre académique exagéré, avec sa roideur, sa fausseté, sa monotonie. Reynolds veut qu'on supprime dans les formes de l'art les éléments particuliers, et qu'on ne reproduise que les éléments généraux, universels. « La beauté, la grandeur de l'art consistent, selon moi, à s'élever au-dessus de toutes les formes individuelles, de toutes les modes locales, de toutes les particularités, de tous les détails. » Il arrive à cette conclusion singulière, qu'on doit bannir des figures les traits caractéristiques du climat, du pays, de la race, de l'époque, et des organisations individuelles. Il ne voit pas qu'on tomberait ainsi dans une abstraction déplorable, qu'on ôterait aux personnages fictifs de la peinture le charme, la vie, la grâce et l'originalité. Sans doute il faut reproduire avec soin les caractères généraux des êtres, puisque ces caractères composent leur essence; mais, dans l'art comme dans la nature, les attributs généraux doivent revêtir des formes particulières. Quoiqu'on retrouve dans chaque homme les éléments fondamentaux de la race, des modifications toutes spéciales doivent faire reconnaître au premier abord l'individu, son pays, sa race, son âge, l'influence que le climat, l'époque, l'éducation, le travail même et certaines habitudes ont exercée sur lui. Le général, dans le monde réel, ne se présente à nous que sous des traits particuliers. La poésie et l'art ne sauraient procéder d'une manière entièrement abstraite : on ne les comprendrait plus.

C'est en 1768 que l'Académie royale de Londres fut établie, sur la proposition de Chambers, West, Cotes, Moser, et conformément à leurs idées. La première fois que Reynolds entra dans la salle, tous les membres se levèrent et le saluèrent président. Il conserva cette dignité jusqu'à sa mort, survenue en 1792. Son talent lui avait procuré une brillante fortune : chaque portrait ne lui était d'abord payé que 125 francs; à mesure que sa réputation augmenta, il éleva ses prix. En 1755, il demandait 300 francs; quelques années plus tard, 500, puis 625. Il gagnait dès lors 150 000 francs par an, un tableau ne l'occupant guère que quatre heures. Le peintre célèbre exigea enfin 1 250 francs, ou 50 guinées, pour chaque image, et l'aristocratie les donna de bonne grâce.

Il y eut beaucoup d'engouement national dans le succès de Joshua Reynolds. Quelques-uns de ses portraits néanmoins paraissent encore beaux : nous citerons comme exemples ceux de mistriss Siddons, de miss Kemble et de lord Heathfield. Quant à ses tableaux d'histoire, ils unissent, en général, la prétention à la vulgarité. Les Trois Grâces, que renferme la *National Gallery*, font sourire le spectateur : ce sont trois grandes femmes, d'un type anglais, vêtues avec pruderie et portant de longues écharpes. La Sainte Famille, de la même collection, est un vrai tableau de genre, qui ne possède en aucune manière la dignité du style noble. Jamais théoricien n'a plus mal appliqué ses principes.

FABRICATION DE LA PORCELAINE DURE

A SÈVRES.

Suite. — Voy. p. 273.

La cuisson seule donne à la porcelaine la solidité et la transparence qui en font une poterie d'usage. Une température très-élevée peut seule parfondre la glaçure dont elle est recouverte, et ajouter à la solidité l'éclat qui doit séduire le consommateur.

Quelles que soient donc sa forme, sa dimension, son épaisseur, quand la pièce est sèche, il faut la cuire, et ce n'est qu'en prenant une foule de précautions qu'on parvient à lui conserver sa blancheur, une surface unie, des contours réguliers et agréables. Il faut la protéger contre l'action des cendres, de la fumée, des flammes; il faut la maintenir dans le four pour qu'elle se conserve dans la forme qu'on a voulu lui donner.

Pour la préserver des taches qu'y déposeraient les cendres, on l'enferme dans des espèces de boîtes en terre infusible qu'on nomme *étuis* ou *gazettes*; ces gazettes sont placées les unes sur les autres, séparées par de l'argile molle qui intercepte toute communication entre les produits de la combustion et l'intérieur des étuis; le fond de la gazette sur lequel pose la pièce est parfaitement dressé, et pour que cette dernière ne s'attache pas au rondeau qui la supporte, on procède au *terrage* du pied, c'est-à-dire qu'on l'enduit d'une légère couche de sable mélangé d'un peu d'argile. On met plusieurs pièces l'une à côté de l'autre dans le même étui, en évitant

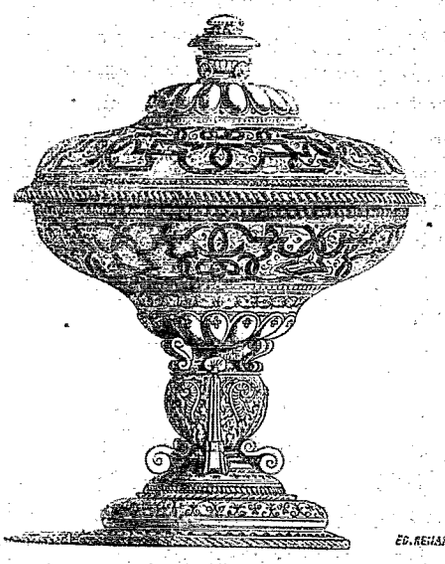
qu'elles se touchent, les points de contact devant être collés après la cuisson.

Pour empêcher les pièces de se déformer, on les maintient dans leur forme à l'aide de supports dont les formes varient avec celles des pièces qu'il faut faire cuire; ces supports sont généralement de porcelaine non cuite, parce qu'ils doivent accompagner les pièces dans leur mouvement de retraite pendant toute la durée de la cuisson, et suivre la diminution que prend la pièce sous l'influence du feu. Cette retraite est d'environ le dixième des dimensions primitives. On comprend que ces supports nécessitent un façonnage particulier, et qu'ils doivent augmenter le prix de la porcelaine.

La porcelaine, toute garnie de ses supports, est placée dans les étuis, puis *enfournée*, c'est-à-dire rangée dans le four. Le four à porcelaine est un fourneau tout particulier, cylindrique et vertical, dont la capacité intérieure est partagée en plusieurs compartiments par des voûtes percées de trous destinés à laisser passer la flamme. Les foyers sont, dans les moyens fours, au nombre de quatre placés en saillie sur la circonférence du four; ils peuvent être beaucoup plus nombreux, suivant le diamètre du four; on les appelle *alaudiers;* de là le nom de *fours à alaudiers* qu'on donne aux fours à porcelaine.

Le compartiment ou étage inférieur reçoit les pièces à cuire, qu'elles soient ou non recouvertes de glaçures; on l'appelle *laboratoire du four.* L'étage supérieur reçoit les pièces de porcelaine en cru avant qu'elles soient recouvertes de leur glaçure; c'est là qu'elles subissent la température incandescente qui rend leur *mise en couverte* plus sûre et plus facile; on donne le nom de *dégourdi* à cet étage du four, et les pièces qui en sortent après la cuisson sont dites *dégourdies.*

Toute la capacité du laboratoire du four est remplie d'é-



Coupe à incrustations moulée. — Copie d'une coupe en terre de pipe du temps de Henri II. (Cabinet de M. Hutteau d'Origny.)

tuis empilés les uns sur les autres, et espacés également entre eux pour que la chaleur puisse se répandre uniformément dans toutes les parties de ce compartiment; on les maintient les unes par les autres à l'aide de tasseaux en brique qui les réunissent, et les piles de la circonférence sont elles-mêmes réunies aux murs par des tasseaux semblables; on les nomme *accots;* une double enveloppe devant les feux protége la pile contre l'action trop destructive des flammes et des cendres.

Le four peut cuire soit avec du bois, soit avec de la houille; la nature du combustible entraîne une disposition particulière des alaudiers. La cuisson à la houille, qui est toute nouvelle et qui a été appliquée pour la première fois avec succès à Sèvres par M. Vital-Roux, chef des fours, amènera sans doute, quand elle sera plus répandue, une économie notable dans la fabrication de cette poterie, et peut-être le déplacement des fabriques établies dans le Limousin, cette terre classique de la porcelaine.

Quand le four est plein, on ferme le four avec un mur de briques, et l'on met le feu. On fait d'abord un *petit feu*, puis un *grand feu.* Si l'on cuit au bois, on jette dans les alaudiers pêle-mêle de gros rondins de bois blanc; puis, quand l'intérieur du four est à la température rouge sombre, on met le bois fendu en petites buchettes en travers sur l'ouverture de l'alaudier, et c'est le bois lui-même qui sert dorénavant de grille; il est disposé en un talus qu'on entretient pour que le bois consumé se trouve constamment remplacé. La cuisson dure ainsi trente-six heures sans discontinuer.

Vers la fin de la cuisson, il faut se rendre compte de la marche du feu; à cet effet, on a résumé dans les murs circulaires du four des ouvertures, à l'aide desquelles on peut juger de l'incandescence de toutes les gazettes, et retirer de temps à autre des fragments de pièces faites avec la même pâte, et recouvertes de la même glaçure que toutes les pièces qui sont dans le four; ces fragments, qu'on prend généralement dans des bords d'assiettes, sont nommés *montres;* on les dispose dans divers endroits, et on les en retire d'heure en heure vers la fin de la cuisson, afin de s'assurer d'abord si elles reçoivent la même température, et ensuite si elles sont suffisamment cuites. Lorsqu'elles indiquent par le glacé de la couverte et la transparence de la pâte une cuisson complète, c'est-à-dire une température d'environ 1 600 degrés centigrades, on cesse le feu et l'on ferme toutes les ouvertures pour que le refroidissement se fasse le plus lentement possible; il dure ordinairement quatre jours. On démolit d'abord la porte, et on n'entre dans le four pour *défourner* que lorsque les étuis sont descendus à la température de l'ambiant. On enlève alors les piles d'étuis et l'on en retire les pièces qu'ils renfermaient.

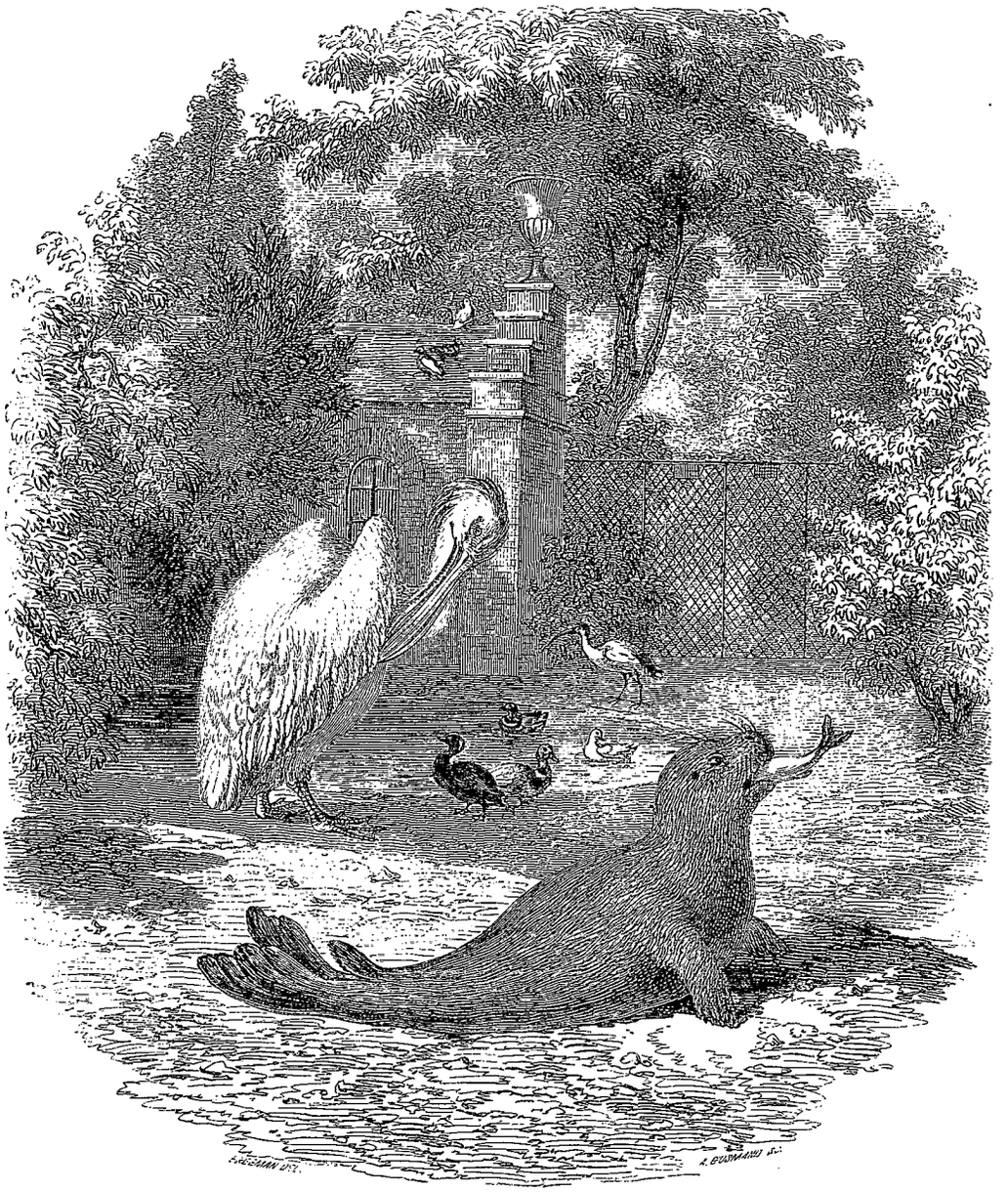
Les pièces de porcelaine ainsi cuites peuvent être complètes; d'autres exigent une deuxième cuisson : ce sont celles qui, devant cuire sur leurs pieds, ont dû être maintenues dans leur forme par un support fixé sur la gorge qu'il a fallu dépouiller de couverte. Ces pièces sont retouchées; avec un pinceau, on met de la couverte sur toutes les parties mates, et l'on cuit une seconde fois. Les dessous de pied des pièces, tasses, assiettes, sont aussi privés de glaçure; c'est à l'aide du *polissage* qu'on leur donne un brillant à peu près égal à celui de la glaçure elle-même; certaines de ces pièces peuvent être complétement blanches, d'autres offrir des dessins du plus grand précieux en bleu, en vert, en noir. L'exposition de la manufacture de Sèvres comprenait différentes pièces décorées de la sorte en bleu, sous couverte de la plus grande valeur et du plus bel effet. On applique ces dessins, soit sur cru, soit sur dégourdi, avant la mise en couverte. On peut se servir, pour ce genre d'ornementation qui se distingue par une harmonie et un éclat parfait, ou d'oxyde de cobalt, ou d'oxyde de chrôme, ou d'oxyde d'urane.

Généralement les pièces de porcelaine sont blanches quand elles sortent du four, et c'est par des applications postérieures, soit de métaux précieux, soit de couleurs vitrifiables, qu'on ajoute à leur valeur.

Toutes les couleurs ne cuisent pas à la même température. Les unes, peu délicates, peuvent subir sans s'altérer, la chaleur interne nécessaire pour la cuisson de la porcelaine elle-même; d'autres, qui ne résisteraient pas à cette température sans s'altérer ou disparaître entièrement, exigent dans leur emploi une chaleur beaucoup plus modérée; on distingue des couleurs de *grand feu*, des couleurs de moufle, *dures* ou de *demi-grand feu*, et des couleurs de moufle, *tendres.*

La fin à une prochaine livraison.

LE PHOQUE COMMUN.



Muséum d'histoire naturelle. — Le Phoque. — Dessin de Freeman.

Bizarre association d'espèces animales ! Le phoque des régions glacées des deux pôles, le pélican du sol brûlant de l'Afrique, l'ibis des bords du Nil, bien d'autres espèces encore dont la patrie, les habitudes, l'organisation, sont tout aussi différentes ; ces espèces cependant réunies dans un espace de quelques mètres carrés, où elles doivent vivre du même climat, partager les mêmes conditions d'existence, et s'astreindre au même régime ! Et, pour nous offrir cet ensemble, le dessinateur n'a rien puisé dans son imagination ; il n'a eu qu'à reproduire une étroite portion que sa vue embrassait au local dit *la Faisanderie*, dans le Muséum d'histoire naturelle de Paris. Ces contrastes plaisent à l'artiste ; mais peut-être ne sont-ils pas sans quelque inconvénient pour l'instruction des spectateurs ordinaires. Que dans un musée organisé sur d'aussi larges bases que l'est celui de Paris, tous les êtres qui composent le monde animé soient distribués dans l'ordre de leurs affinités zoologiques, rangés par classes, par familles, par genres et par espèces, d'après l'ensemble des caractères anatomiques et physiologiques, rien de plus rationnel, rien de plus utile surtout pour l'étude ; la méthode, quelque artificielle qu'elle soit, maintient l'ordre dans les idées, prévient l'encombrement, et facilite la mémoire. Mais, à côté de ces collections systématiques de la nature morte, n'y aurait-il pas avantage aussi à établir quelques groupes d'animaux vivants d'après la communauté de patrie, la similitude de conditions d'existence, et en ne tenant compte que secondairement des analogies d'organisation ? Le phoque, par exemple, du moins l'espèce que nous avons représentée ici, vivrait en société libre ou simplement rapproché de l'ours maritime, de l'isatis, du renard argenté, du guillemot, du pingouin, de différentes sortes de canards des contrées septentrionales. Ailleurs serait un autre groupe d'animaux propres aux régions chaudes ; ailleurs encore, on verrait rassemblées les espèces des régions tempérées, et ainsi de suite. Mais c'est là un vœu qu'il est sans doute difficile de réaliser. Nous connaissons le zèle éclairé des professeurs du Muséum d'histoire naturelle de Paris, et nous rendons toute justice à l'habile direction de ce bel éta-

blissement; nous savons, de plus, que leurs moyens d'action sont bien restreints : il leur faudrait plus de ressources matérielles en argent et en espace.

Le phoque représenté dans notre gravure appartient à l'espèce commune que les voyageurs, tant anciens que modernes, ont décrite si souvent et si diversement sous les noms de *veau marin*, *chien de mer*, *loup marin*, etc. Il habite principalement les mers du Nord, où on le rencontre parfois en légions innombrables; accidentellement, il arrive jusque sur les côtes de France ou d'Angleterre. L'individu figuré ici a vécu pendant plusieurs mois au Jardin des Plantes, dans le bassin de la Faisanderie. On l'a dessiné au moment où il engloutissait un poisson; celui-ci, par les contours forcés et la flexion violente de son corps, montre qu'il est évidemment à l'état vivant; le phoque, en effet, ne se soucie guère d'une proie morte; son instinct le porte à poursuivre, à surprendre, à attaquer les animaux marins dont il se nourrit. Ce très-bel individu, que nous avons eu-tout le loisir d'observer au Muséum pendant les quelques mois où le zèle et les soins intelligents du gardien de la Faisanderie sont parvenus à le conserver, a été fidèlement rendu quant à la forme générale du corps et à l'attitude qui lui était familière lorsque, sur les bords du bassin, il se repaissait des poissons vivants qui lui avaient été jetés. Sa physionomie aussi a été naïvement exprimée; c'est bien là cet animal au regard doux et intelligent, sociable, reconnaissant, qui a donné lieu chez les anciens à tant de récits exagérés sans doute, mais reposant cependant sur des fondements véritables. Chacun de nous se rappelle encore l'histoire des Sirènes, celle de ces nombreux troupeaux que conduisait complaisamment le vieux Protée, et les poétiques descriptions de cet animal à la voix mélodieuse qui enchantait les mers. Remarquons toutefois que la voix du phoque, assez semblable à celle du glapissement de certains chiens de petite race, ne nous a point paru du tout agréable.

La conformation ou les habitudes du phoque l'ont fait comparer à différents animaux. Sa tête se rapproche assez, pour la forme extérieure, de celle de la loutre; le museau est large, plat et comme tronqué, offrant, sous ce rapport, une certaine analogie avec le mufle d'un veau, et c'est sans doute à cause de cette analogie qu'il a été désigné souvent sous le nom de *veau marin*. Le nez est peu saillant; la lèvre supérieure de la bouche est pourvue de moustaches très-longues, à poils inégaux et comme ondulés. Ses oreilles sont peu développées au dehors et sont à peine visibles; on ne les distingue que par deux orifices d'un étroit diamètre, qui apparaissent à fleur de tête derrière les yeux, et à petite distance de ceux-ci; elles ne sont protégées que par une très-faible saillie de la peau en forme de bourrelet qui existe sur leur bord antérieur. Les mâchoires, chez le phoque, sont armées de trois sortes de dents : incisives, canines et molaires; celles-ci sont tranchantes. Ces caractères de la dentition, indépendamment de plusieurs autres caractères, suffisent pour déterminer la place que l'animal doit occuper dans l'échelle des vertébrés, et empêchent de le confondre, soit avec les cétacés, soit même avec certains poissons, parmi lesquels la forme générale du corps, celle des membres en particulier, et aussi le genre de vie, porteraient à le classer. Le phoque, en effet, comme les cétacés et les poissons, a le corps tout d'une venue; les membres ressemblent à des nageoires, et il vit presque exclusivement dans l'eau; mais, par la nature de ses dents, il est essentiellement carnassier; dans l'ordre des carnassiers, il forme un groupe à part avec un autre animal qui lui est très-voisin, le morse, groupe auquel les zoologistes ont donné le nom d'*amphibies*.

Mais nous ne nous étendrons pas davantage sur les caractères extérieurs ou sur les affinités zoologiques du phoque; nous avons déjà développé suffisamment ce sujet dans un de nos articles antérieurs. Aujourd'hui nous voulons insister spécialement sur certaines particularités physiologiques que nous avons pu observer pendant l'intervalle de temps où il nous a été donné d'étudier au Muséum l'individu représenté dans notre gravure.

Ce qui nous a frappé au premier abord chez le phoque, c'est la singulière conformation de ses membres; ils sont très-courts; ceux de devant se dirigent à peu près transversalement à l'axe du corps; ceux de derrière suivent la direction de cet axe; les premiers sont enveloppés dans la peau du corps jusqu'au poignet, et portent cinq doigts réunis par une membrane et armés d'ongles crochus; les derniers ne deviennent libres que près du talon et se terminent par des doigts en même nombre qu'en avant; mais le pouce et le petit doigt, au lieu d'être plus courts que les intermédiaires, les dépassent. Ces membres postérieurs sont de plus aplatis; ils sont très-rapprochés l'un de l'autre et cachent entre eux une queue courte, de telle manière qu'à distance, on les prendrait eux-mêmes pour la portion terminale de la colonne vertébrale, c'est-à-dire pour la queue. Avec une pareille conformation, les membres ne sauraient évidemment servir à la marche; ils ne peuvent être propres qu'à la nage; ce sont de véritables nageoires avec lesquelles l'animal fend l'élément liquide et se dirige dans cet élément avec une agilité et une adresse qui ne le cèdent presque en rien à celles des meilleurs nageurs parmi les animaux marins. Aussi le phoque vit-il essentiellement dans l'eau; ce n'est qu'accidentellement qu'il vient à terre; ce cas arrive principalement lorsqu'il a besoin d'y déposer ses petits, et parfois c'est pour s'y reposer. Mais alors ses mouvements deviennent excessivement pénibles; nous l'avons examiné attentivement sous ce rapport : il se traîne à terre plutôt qu'il ne marche, progressant par soubresauts, et pour cela, se servant à peine de ses membres, mettant en jeu uniquement les contractions et les relâchements alternatifs des muscles du tronc, et appliquant successivement sur le sol la partie antérieure, puis la partie postérieure de son corps, en reployant son dos à peu près comme le font certaines chenilles arpenteuses. Dans tout ce mouvement, les pattes nous ont paru à peu près complétement inactives.

Le phoque du Jardin des plantes était souvent hors de l'eau aux alentours, et à petite distance du bassin : sans doute il ne trouvait pas dans l'eau de ce bassin des conditions assez favorables pour son existence : il souffrait du manque de renouvellement de l'eau dans cet étroit bassin. Une eau croupissante et plus ou moins chargée des débris des plantes qui avoisinent, des matières fécales d'un assez grand nombre d'oiseaux aquatiques qui vivaient en communauté avec lui, ne pouvaient longtemps lui tenir lieu de l'élément illimité, sans cesse renouvelé, qui formait jadis sa demeure. Ensuite cette eau n'était point salée; or le phoque vit essentiellement dans la mer; ce n'est que par hasard et très-rarement qu'on le rencontre dans les eaux douces, à l'embouchure des fleuves ou plus ou moins avant dans le courant de ceux-ci. Le phoque du Jardin des plantes avait été pris à l'embouchure de la Somme, du côté d'Abbeville; sans doute c'était un individu égaré qui s'était laissé emporter par son élan à la poursuite de sa proie, et qui, trouvant par hasard dans ces parages une nourriture abondante ou choisie, y avait imprudemment prolongé son séjour.

Le phoque, avons-nous dit, a pour condition essentielle d'existence d'habiter les eaux salées de la mer; comme conséquence, il ne saurait vivre que d'une nourriture marine. Notre phoque vivait exclusivement de poissons de mer; il en mangeait jusqu'à cinq et six livres par jour, et refusait obstinément toute autre espèce de nourriture. Il n'était pas indispensable que le poisson fût vivant; mais on remarquait chez lui une plus vive satisfaction lorsque l'animal qu'on lui jetait donnait des signes de vie. Rien de plus curieux alors que les joyeux ébats auxquels il se livrait pendant quelques minutes avant d'avaler sa proie. D'un premier bond, il s'élançait avec le poisson au fond de l'eau, où il disparaissait pendant quelques se-

condes ; il revenait bientôt après à la surface, seul, mais ne quittant pas de l'œil sa proie qui voulait fuir, la guettant fixement, puis s'élançant de nouveau à sa poursuite, la rejetant en l'air avec vivacité, la recevant chaque fois avec une merveilleuse adresse, et continuant le même manége pendant plusieurs minutes, véritable jeu qui nous a paru en tout point semblable à celui dont le jeune chat nous donne un exemple avec la souris victime de ses premiers exploits. Le phoque, toutefois, ne se livrait à ses mouvements de folle joie que lorsqu'il n'était pas trop pressé par la faim ; dans le cas contraire, il avalait avidement sa proie, et cela même sur terre, hors du bassin, dans la posture où le représente la gravure.

Une autre particularité fort remarquable des phoques, et que nous avons été à même d'observer, est la manière dont s'exerce chez eux la vision : sans nul doute les phoques aperçoivent à une grande distance au sein des mers ; l'élément liquide n'incommode pas chez eux l'organe de la vue, comme il le ferait chez la plupart des autres mammifères, et en particulier chez les carnassiers ; mais, d'un autre côté, le phoque peut rester assez longtemps à terre sans que son œil paraisse nullement lésé par la lumière vive qui lui arrive dans un milieu qui n'est pas celui où il doit vivre. Nous avons remarqué seulement qu'alors la vue ne s'exerçait pas à une très-grande distance ; elle s'étendait à quelques mètres tout au plus. Quoi qu'il en soit, pour satisfaire ainsi à un double objet, l'organe de la vision chez les phoques doit présenter une conformation particulière. Les yeux sont remarquablement grands et plus rapprochés l'un de l'autre que chez beaucoup d'autres animaux. Le globe en est presque sphérique ; mais c'est dans la composition intérieure et dans la structure de ces organes que doivent surtout résider les caractères qui font que le phoque peut voir sur terre aussi bien qu'au sein des eaux. Toutefois la science anatomique paraît encore fort peu avancée sur ce point ; nos recherches ont été vaines pour trouver une véritable explication du phénomène. Les seules particularités que nous ayons vues mentionnées sont que la membrane sclérotique est d'un tissu très-serré, presque fibro-cartilagineux ; elle est mince dans son milieu, épaisse vers la circonférence ; le cristallin est grand et sphérique.

Le nez enfin nous a paru présenter chez le phoque quelques caractères qui méritent d'être signalés, et qui, du reste, sont en rapport avec la faculté dont jouit cet animal de pouvoir vivre à la fois sur terre et sous l'eau. Les narines, situées en arrière du bout du museau, ont deux ouvertures longitudinales qui forment entre elles à peu près un angle droit. Ordinairement elles sont fermées ; l'animal ne les ouvre que lorsqu'il veut faire sortir l'air de ses poumons ou en introduire de nouveau dans cet organe ; alors elles deviennent circulaires. Cette manière de respirer donne un moyen facile d'apprécier la vitesse de la respiration, ce qui est d'une grande importance chez cet animal, car il respire d'une manière très-inégale et souvent à des intervalles fort éloignés ; habituellement, il se passe huit à dix secondes entre chaque inspiration, et souvent même cette fonction est suspendue pendant une demi-minute sans que l'animal y soit obligé. Il semble que les narines soient dans leur état normal lorsqu'elles sont fermées, et ce n'est que par un effort que l'animal parvient à les ouvrir ; mais la quantité d'air qui entre dans les poumons est considérable, à en juger par le mouvement des côtes et par l'air chassé à chaque expiration. Il faut, en effet, que la masse d'air inspirée supplée la rareté des inspirations ; car peu de mammifères paraissent avoir une chaleur naturelle aussi grande que les phoques.

EMPIRE SUR SOI.

Walter Scott, faisant allusion aux attaques qu'avait attirées à l'auteur d'*Old mortality* ses trop fidèles portraits des puritains écossais, écrivait dans une lettre intime : « Quant aux conséquences de ces critiques en ce qui touche l'auteur, elles ne peuvent affecter que son ambition et son caractère. La première est, grâce à Dieu, depuis longtemps hors de l'atteinte de ces sortes d'escarmouches ; et quant à mon caractère, j'ai toujours considéré qu'en cédant à l'irritation qu'éveillent chez de beaucoup plus grands hommes que moi ces disputes littéraires, j'amasserais pour le reste de ma vie un inépuisable fonds d'inquiétudes et de chagrins. Je me suis donc fait une règle de ne jamais lire les attaques dirigées contre moi. Je me rappelle m'être exercé de bonne heure à une abnégation du même genre. Je n'avais guère plus de six ans lorsqu'un soir, après m'avoir couché, les deux bonnes d'enfants s'établirent au coin du feu, et, à la lueur des charbons mourants, se mirent à causer. L'une d'elles commença une histoire de revenants des plus effrayantes. Je me souviens encore de ce commencement avec une singulière netteté. Mais, pressentant la tendance du conte, et quoique nécessairement curieux, ayant déjà conscience de l'indicible terreur qui s'emparerait de moi pour le reste de la nuit si je continuais à écouter, j'eus la force d'enfouir ma tête sous les couvertures, de façon à ne pouvoir plus entendre un seul mot. L'unique inconvénient de cette prudente ligne de conduite, dans le cas actuel, serait de passer pour poltron ; accusation qui ne m'effraye pas trop, vu que, dans ma jeunesse, mon défaut (et j'espère m'en être corrigé) était tout l'opposé. »

Il est rare de trouver des terres qui ne produisent rien : si elles ne sont pas chargées de fleurs, d'arbres fruitiers et de grains, elles produisent des ronces et des épines. Il en est de même de l'homme : s'il n'est pas vertueux, il devient vicieux. LA BRUYÈRE.

LA LÉGENDE DE SANTIAGO.

POURQUOI LES PÈLERINS PORTENT SUR EUX DES COQUILLES.

Un ancien auteur ecclésiastique, Mauro-Ferrer, a inséré cette légende dans sa Vie de l'apôtre saint Jacques.

Les disciples du saint transportaient son corps vers les plages de la Galice : comme ils approchaient du rivage, ils virent que l'on célébrait des fêtes magnifiques en l'honneur du seigneur de Maya qui prenait femme. Tout à coup le cheval sur lequel chevauchait le marié se mit à la mer et s'approcha de l'embarcation qui portait le corps du saint. Grand fut l'étonnement de tous ceux qui le voyaient, plus grande encore la surprise de son cavalier. Cette surprise redoubla bientôt, car le seigneur de Maya s'aperçut que lui et son cheval se trouvaient couverts de coquilles. Or, ayant raconté aux disciples ce qui lui advenait, ils lui déclarèrent que la puissance du seigneur se manifestait dans ce miracle accompli devant le corps de l'apôtre. Alors le seigneur de Maya fut baptisé par les apôtres, et une voix résonna dans les cieux, qui déclara qu'à l'avenir les coquilles seraient un signe authentique rappelant les vertus du saint. Le cavalier tourna bride aussitôt et revint au rivage : celui qui avait été l'objet d'un tel prodige devint la cause d'une conversion générale.

Naguère encore, l'église d'Oviedo, dans une hymne que l'on chantait toujours le 25 juillet, rappelait la circonstance principale de cet événement ; mais ce chant latin ne nous est pas complétement parvenu. Quelques hagiographes fixent à l'an 41 de notre ère la venue de saint Jacques le Majeur en Espagne, et on lui donne sept disciples qui, l'ayant plus tard accompagné à Joppé, où il subit le martyre, recueillirent ses restes, puis vinrent aborder miraculeusement au port d'*Iria Flavia*, que l'on appelle aujourd'hui *el Padron*,

et qui n'est qu'à trois lieues de Santiago. Le prince de Maya, qui figure ici comme le personnage principal de la légende, ne pouvait se trouver sur les rives d'Iria Flavia que par une circonstance fortuite. Ses États n'étaient pas en Galice, mais bien en Navarre. Maya est un hameau au nord d'Elizondo, gros village situé à trois lieues environ des frontières de la France, sur les bords de la Bidassoa.

TOM NERO.

Voy. t. III (1835), p. 379.

Cette scène de brutalité est la deuxième du drame pittoresque sur la cruauté, par Williams Hogarth. On se rappelle les traits les plus saisissants de cette composition énergique dont le principal personnage se nomme Tom Nero. — A la première scène, on voit Tom, tout petit, se plaire à torturer les pauvres animaux qui sont ordinairement les compagnons bien-aimés de l'enfance. — Ici, cocher brutal, il accable de coups les malheureuses bêtes qui l'aident à gagner sa vie : il conduisait au prétoire des hommes de loi qui sont tout effarés de leur chute ; un agent de police prend une note sur son carnet ; d'autres épisodes du tableau montrent que Tom Nero n'est pas le seul à qui l'on eût à reprocher dans les rues de Londres cette grossièreté de nature. — Dans la troisième scène, sa férocité a fait un progrès horrible : l'habitude de se livrer à ses fureurs et de verser le sang l'a conduit à l'homicide. — Au dénoûment, il a expié ses crimes, et

Ignorance et cruauté. — Composition d'Hogarth.

son corps détaché de la potence est dépecé par le scalpel des chirurgiens. Peut-être est-il à regretter que cette œuvre éloquente du célèbre satiriste anglais n'ait pas été traduite dans l'esprit de nos mœurs, par un de nos artistes, de manière à être popularisée. Il paraît vrai, du reste, que les exemples d'actes cruels contre les animaux deviennent plus rares dans notre pays, et sans doute la loi du 2 juillet 1850, connue sous le nom de *Loi Grammont*, et qui punit d'amende et de prison les auteurs de semblables violences, aura contribué, pour une part notable, à en diminuer le nombre.

GRAVURE ET IMPRIMERIE EN TAILLE-DOUCE.

Fin. — Voy. p. 188, 236, 292, 331.

CALCOGRAPHIE OU VERNIS MOU.

Rien de plus facile que l'exécution de ce genre de gravure.

Nous avons dit qu'on étendait sur la planche où l'on voulait faire une eau-forte, un vernis qui, gravé avec une pointe, laisse à découvert les parties que doit creuser l'acide. On ajoute ici de la graisse de porc à ce vernis, ce qui l'empêche de reprendre une grande solidité en se refroidissant, d'où vient le nom de *vernis mou*.

On prend une feuille de papier très-mince et d'un grain

très-fin (papier serpente anglais) comme celui, par exemple, qui protége les estampes des livres illustrés ; on l'applique sur le vernis et l'on dessine sur ce papier avec un crayon de mine de plomb, absolument comme si l'on faisait un dessin ordinaire. Lorsqu'on a terminé, on enlève la feuille, et partout où le crayon a passé, le vernis adhère au papier et

Fig. 22. Eau-forte *non terminée*. — Dessin de Jacque.

laisse le métal plus ou moins à découvert, selon qu'on a plus ou moins appuyé. On fait mordre alors comme pour la gravure à l'eau-forte, et la planche reproduit exactement le dessin tracé sur le papier.

Nous ne terminerons pas l'exposé de ce genre de gravure sans faire observer que l'invention en est déjà ancienne. Il existe de nombreuses et anciennes planches faites par ce procédé, et surtout un ouvrage considérable et d'une parfaite

Fig. 23. Eau-forte *terminée* par la machine. — Dessin de Jacque.

beauté, exécuté par Cottmann, artiste anglais. Ces planches sont d'une grande dimension, et peuvent être regardées comme les plus remarquables qu'on ait faites au vernis mou.

MACHINE OU MÉCANIQUE.

Quoique d'invention nouvelle, ce procédé n'en est pas moins extrêmement répandu, et il fournit au commerce un nombre infini d'estampes.

On dispose sur la planche qu'on veut graver une eau-forte très-simplement faite. Cette eau-forte mordue, on dévernit et revernit la planche. On la fait passer ensuite sous une mécanique qui la couvre de lignes fines, parallèles et équidistantes. On fait mordre alors ce travail suivant que chaque endroit l'exige, absolument comme pour l'aqua-tinte.

On peut croiser et recroiser ce travail en renouvelant la même opération.

Les planches du *Musée de Versailles*, presque toutes les vignettes en taille douce des livres et une grande partie des estampes anglaises sont exécutées de cette manière. On obtient aussi par la mécanique des teintes ondulées, saccadées, etc.

GRAVURE EN COULEURS, OU CAMAIEU.

Les différentes manières de graver peuvent servir pour produire des estampes en couleurs, mais la manière noire et l'aqua-tinte sont préférables comme imitant mieux l'effet du lavis.

Il y a deux moyens distincts d'arriver au résultat:

Le premier consiste dans le travail de l'imprimeur qui place avec un pinceau, soit du bleu, soit du noir, soit du jaune, etc., sur les différentes parties de la gravure suivant le modèle qu'on lui a donné. Ce moyen est borné et exige des retouches au coloris. On fait ainsi beaucoup de planches d'histoire naturelle.

Le deuxième est plus complet, mais aussi demande un travail bien plus long et plus difficile.

Il consiste à faire du même sujet quatre planches, dont chacune reçoit tout ce qui doit être ou jaune, ou rouge, ou bleu, ou noir. Ces planches s'impriment tour à tour et toutes les quatre sur la même épreuve, et donnent, par la combinaison de ces quatre couleurs superposées habilement avec le blanc du papier, des tons variés à l'infini.

POINTE SÈCHE.

On désigne par le nom de *pointe sèche* l'emploi particulier qu'on fait d'une pointe courte et forte avec laquelle, au lieu de tracer des traits sur le vernis en la maniant comme un crayon, on trace sur la planche nue des incisions plus ou moins profondes en l'appuyant selon l'importance qu'on veut leur donner. Il résulte de ces coupures des barbes ou boursouflures que l'on abat avec un grattoir, et la taille imite alors le travail d'un burin fin. Rembrandt, qui a beaucoup usé de ce moyen dans ses eaux-fortes, n'a souvent ébarbé qu'à demi ou point du tout ses traits de pointe-sèche. Les barbes retenaient sur la planche une surabondance de noir qui s'écrasait sur l'épreuve au moyen de la pression et donnait à ces eaux-fortes ces tons veloutés et mystérieux qui ajoutent tant de charme à ses merveilleuses compositions.

MUSIQUE.

Les planches sont en étain. On y trace les lignes avec un instrument nommé tire-lignes, qui n'est autre chose qu'une tige d'acier recourbée et terminée par une griffe à cinq pointes aiguës et coupantes. Presque tout le reste se frappe avec des poinçons.

TOPOGRAPHIE, GÉOGRAPHIE.

Le burin, l'eau-forte, la pointe-sèche sont employés dans l'exécution de ces deux genres de gravures. Des poinçons en relief servent à indiquer les villes, villages, châteaux, postes, etc.

LETTRE.

On trace la lettre avec une pointe et l'on grave au burin.

LE MÉMORIAL DE FAMILLE.

Suite. — Voy. p. 65, 78, 102, 118, 149, 189, 194, 218, 230, 238, 258, 270, 278, 286, 298, 306, 334, 341, 346, 362.

§ 9 (suite). *Léon blessé. — A quoi peut servir la maladie de ceux qu'on aime. — Ce qu'en éducation on peut attendre d'une leçon. — La famille Hubert nous revient. — Renée la savante et madame Roubert.*

14 février. — En rentrant ce matin, j'ai entendu la voix de Léon qui s'élevait au-dessus de celle de Marcelle avec une expression de colère. Je suis monté rapidement, et je l'ai trouvé au milieu du salon les habits déchirés, le visage meurtri, les cheveux souillés de boue. Sa mère, debout devant lui, le regardait avec un mélange de douleur et d'indignation. En me voyant, elle s'est élancée à ma rencontre.

— Viens, s'est-elle écriée, viens voir de quelle manière ton fils sait obéir.

Et elle me raconta comment, au lieu de se rendre chez son professeur qui l'attendait, il avait rejoint des garçons de son âge aux bords de la rivière, s'était embarqué sur une barge sournoisement détachée du poteau, et que le batelier avait dû reprendre de vive force après une lutte dont je voyais les conséquences.

Pendant le récit de Marcelle, le coupable, que ma présence avait paru déconcerter, gardait la tête basse et roulait sa casquette sans rien dire; mais il y avait dans son embarras et dans son silence moins de honte que de dépit.

Ce qui venait de se passer avait pourtant toute la gravité d'une récidive. Trois fois déjà, on avait dû punir la même faute, et les défenses expresses faites par moi-même, quelques jours auparavant, rendaient la désobéissance plus audacieuse.

Marcelle commençait contre cette insoumission obstinée des reproches mérités, mais inutiles; je l'interrompis en ordonnant à Léon de monter chez lui. J'avais vingt fois reconnu le danger des réprimandes immédiates; faites et reçues dans la colère, elles sortaient presque toujours des justes limites, compromettaient l'autorité et amoindrissaient le respect. Je craignais d'ailleurs la spontanéité de ces débats qui obligent à improviser le châtiment sans que la réflexion ait pu le mettre d'accord avec la faute ni en calculer le résultat. Je savais qu'en éducation surtout, le maître devait avoir toujours raison, s'il ne voulait que l'élève lui crût toujours tort; et, autant qu'il m'était possible, j'ajournais les résolutions jusqu'à l'heure du sang-froid.

Resté seul, je me mis à parcourir le salon en m'efforçant de penser à autre chose; mais, malgré moi, de chaudes bouffées me montaient au cerveau; mes veines brûlaient; j'avais des tressaillements à l'idée de ces révoltes répétées; je me sentais endurcir par la douleur et l'indignation. J'entendais la voix des instincts sévères qui m'avertissait de prendre garde; que toute corruption commençait ainsi par l'impatience des jougs de la famille; que l'éducation devait ressembler à ces arbres de Noël offerts aux enfants de l'autre côté du Rhin, et qu'au-dessus des dons destinés à leur plaire devait se dresser la *verge d'exemple* destinée à les punir. — Puis des voix plus douces murmuraient tout bas qu'il fallait pardonner à la chaleur du sang et à l'ignorance de l'enfant; que sa révolte n'était souvent que le jet d'une séve trop vive ou l'étourderie d'une âme qui ne se possédait pas encore elle-même; qu'il ne fallait pas plus préjuger l'homme dans l'écolier que dans le gland mesurer le chêne!

Ballotté entre ces plaidoiries contraires, je continuais à arpenter le salon presque aussi agité et toujours plus perplexe, quand des cris m'arrachèrent tout à coup à ces incertitudes.

J'avais reconnu la voix de Marcelle et de madame Roubert: je courus vers l'escalier où je trouvai la servante effarée.

— Qu'y a-t-il? demandai-je vivement.

— C'est... c'est M. Léon! bégaya-t-elle.

— Eh bien! M. Léon?

— Monsieur doit savoir... Il est monté... Madame l'a suivi pour l'enfermer... Il a crié qu'il ne le voulait pas; et... comme madame a tourné la clef, il s'est suspendu à la fenêtre pour descendre par le petit toit de l'écurie.

— Enfin! interrompis-je palpitant...

— Enfin, je crois... qu'il est tombé.

Je n'en écoutai pas davantage; je me précipitai vers la cour où je trouvai Marcelle et sa tante penchées sur l'enfant. Il avait à peu près perdu connaissance. Je l'enlevai dans mes

bras et je le portai sur le canapé du salon, pendant que la servante courait chercher le médecin.

Elle le rencontra par bonheur à quelques pas du logis, et nous le ramena presque aussitôt.

Il constata que la chute n'avait occasionné aucune fracture, mais que le contre-coup qui s'était fait sentir au cerveau pouvait être mortel. Cependant, après la saignée, l'enfant rouvrit les yeux et parut se reconnaître; ce que le médecin constata comme un symptôme favorable. Il nous aida à le mettre au lit, écrivit ses prescriptions et promit de revenir le soir.

Lorsque nous le revîmes, Léon avait complétement repris connaissance, mais se plaignait d'insupportables douleurs. Vers le milieu de la nuit, la fièvre se déclara avec transport au cerveau; l'enfant ne nous reconnaissait plus, et ses divagations prirent un caractère alarmant. Passagères et languissantes d'abord, elles devinrent bientôt continues, ardentes, presque furieuses.

Ce délire parut céder aux moyens énergiques employés par le médecin, mais pour reparaître un peu plus tard. Les heures, puis les jours se succédèrent dans cette lutte terrible entre la mort et la guérison! A chaque nouvel effort de l'art, il y avait un point d'arrêt dans le mal momentanément vaincu; puis il semblait revenir de cette surprise et reprendre tous ses avantages.

Les alternatives d'espérance et de découragement se multiplièrent ainsi sans interruption pendant huit jours. Oh! les cruelles heures passées près de l'alcove où se débattait pour nous ce douloureux problème! Quelle lenteur dans l'aiguille de la pendule qui marquait les heures! quelle impatience contre le moindre bruit du dehors! quels tressaillements au hurlement nocturne d'un chien dans les faubourgs! quelle angoisse en interrogeant de l'œil la physionomie du médecin! quelle subordination de tous les intérêts de la vie à notre inquiétude, et comme le monde entier avait disparu devant le danger de notre enfant! Fortune, plaisirs, renommée, que n'aurions-nous pas alors donné pour sa guérison! que nous importait tout ce qui n'était pas lui! — J'ai bien souvent songé depuis à ces tortures, et je me suis demandé pourquoi nous ne tirions pas meilleur parti de leur souvenir. Dans les contrariétés vulgaires de la vie, quand notre humeur aigrie s'exagère les moindres chocs, pourquoi ne point rappeler à notre mémoire ces grandes épreuves? Que ne vous évoquons-nous alors, terribles heures d'attente où, l'oreille penchée vers un mourant, nous sentons notre cœur trembler à chaque aspiration; suprêmes anxiétés de l'insomnie, épouvantements du délire, désespoirs de l'agonie! Oh! comme auprès de vous tout paraîtrait frivole, et que les meurtrissures journalières occuperaient peu devant vos cicatrices! Soldats des grandes batailles qui avons connu les convulsions de luttes mortelles, se peut-il que nous nous émouvions pour le bruit d'un moucheron qui passe? O vous tous que le pli d'une feuille de rose empêche aujourd'hui de dormir, rappelez-vous les nuits passées près du mourant que vous aimiez!

Un soir, que nous étions tous deux assis aux pieds du lit de Léon, Marcelle fut saisie de cette idée.

— Combien j'ai été ingrate envers Dieu! murmura-t-elle. Quand tout florissait de santé autour de moi, au lieu de le remercier, je me plaignais; je cherchais les défauts de mon bonheur. Comme je voudrais reprendre maintenant les plus mauvaises heures du passé!

— Souvenez-vous de ce souhait pour l'avenir, dit doucement mon père, qui se tenait debout derrière nous.

Ce mot d'avenir fit secouer la tête à Marcelle; ses yeux creusés par les veilles s'arrêtèrent sur Léon dont la forme vague se dessinait dans l'ombre de l'alcove.

— Ah! s'écria-t-elle en joignant les mains et avec un flot de larmes, c'est ma faute! c'est ma faute! Si je ne l'avais point renfermé, la colère ne l'eût point poussé à cet essai de fuite insensée! Pourquoi ai-je voulu contrarier ses goûts? Que n'ai-je tout permis, tout supporté! L'autorité m'a aveuglée et rendue tyrannique; je lui ai demandé de sentir ce que je sentais, de vouloir ce que je voulais; je me suis occupée de le faire meilleur, quand je n'aurais dû que le conserver! Mon Dieu! rendez-le-moi, et je renonce au droit de le conduire; qu'il vive seulement et j'abandonne le reste à votre volonté!

Elle s'était laissée glisser sur le tapis étendu devant le lit du malade et la tête appuyée sur ses mains. Mon père la saisit par le bras en la forçant à se relever.

— Dieu n'écoute pas une pareille prière, dit-il avec une fermeté grave; car la douleur n'exempte point du devoir; il ne vous a point accordé un fils seulement pour que vous l'aimiez, mais pour que vous en fassiez un homme. Ce qui lui importe, c'est moins de vivre que d'en être digne. Le souverain maître n'autorise jamais à abdiquer entre ses mains les royautés qu'il nous a confiées. Le Christ a porté la couronne de sauveur sans se plaindre, gardez courageusement celle de mère, dût-elle vous déchirer le front. Debout, ma fille; essuyez ces yeux, raffermissez votre cœur; c'est votre manière de combattre qui nous donne droit à la victoire.

Sa voix avait une douceur impérieuse à laquelle il fallait obéir. Marcelle maîtrisa sa douleur et se rapprocha du chevet de Léon. Il avait les yeux grands-ouverts, les taches ardentes qui pourpraient ses joues avaient disparu et un faible sourire se dessina sur ses lèvres détendues.

La mère poussa un cri et se pencha vers lui.

— Ne pleure pas, mère! dit-il, en lui jetant ses deux bras autour du cou, je suis guéri... et je ne veux plus te désobéir!

La crise qu'attendait le médecin s'était faite; l'enfant revenu à lui avait tout entendu, et, pour la première fois, il avouait sa faute et exprimait le désir de changer.

Ce fut le point de départ d'efforts interrompus mais réels. Marcelle devint plus patiente, et Léon plus tendre; cette redoutable épreuve les avait rapprochés.

J'ai souvent pensé depuis à cet effet des douleurs domestiques. Ce ne sont pas seulement des occasions d'entretenir le dévouement, mais de réveiller les affections. Le cœur reçoit une secousse qui le débarrasse brusquement des petites amertumes accumulées par les débats journaliers; l'être pour lequel on a craint cesse de nous sembler reprochable, la maladie le réhabilite.

Tout ne changea pas cependant à partir de ce jour. Les conversions subites et complètes sont œuvre surhumaine; on ne fait point de saint Paul sans l'éclair et la voix mystérieuse de la route de Damas! L'action de l'homme sur l'homme est lente, incertaine, elle suscite les bonnes résolutions sans pouvoir les maintenir. Pliée un instant sous l'effort, la nature revient bientôt à sa première attitude. Il faut s'attendre aux intermittences du mal que l'on croyait guéri, se résigner simplement à distancer les rechutes, demander au temps d'amortir peu à peu le venin d'Adam! Une des plus dangereuses erreurs est de croire que les défauts de l'enfant se corrigent par recette, comme on guérit la fièvre. Nous prenons trop au sérieux ces historiettes où une seule leçon suffit pour changer un caractère. L'éducation reste pour nous dans le domaine romanesque; nous attendons toujours le coup de baguette des fées. De là les désappointements et les désespoirs!

Marcelle et moi nous y restâmes exposés. Malgré les sincères efforts des deux enfants pour s'améliorer, bien des nuages traversèrent encore notre ciel; mais quand notre mécontentement s'exaltait outre mesure, je m'efforçais toujours de rappeler les heures passées près du lit de Léon : la comparaison du présent au passé nous calmait en ramenant notre chagrin à sa juste proportion, et nous nous réunissions pour remercier Dieu de ne nous infliger que les épreuves ordinaires de la famille et de nous épargner l'*irréparable!*

La suite à une autre livraison.

LE PINSON.

Ta voix n'est point mélodieuse, petit pinson, mais elle est la fanfare annonçant les beaux jours, pour toi si lents à reparaître; c'est comme une invitation au printemps, à qui tu sembles dire : « Je chante, ainsi tu dois venir. »

L'hiver, lorsqu'un calme immense plane sur nos champs, quand tout est morne et terne dans les campagnes nues, on te voit perché sur la branche la plus élevée d'un arbre dépouillé, et là, sentinelle vigilante, épier au loin les premiers signes de l'approche de la saison des fleurs. Qu'un rayon de soleil perce l'épaisseur des nuages, qu'une touffe de précoce verdure apparaisse sur la terre glacée, ou bien qu'un souffle plus doux attiédisse l'atmosphère : aussitôt les plumes de ta gorge frémissent, ton corps s'agite, et ton bec, qui s'entr'ouvre avec vitesse, lance dans les airs tes ramages joyeux.

Ah ! sans doute, ton chant est moins suave que celui du rossignol, moins savant et moins varié que celui de la fauvette; mais tes accents sont inondés d'espérance et de joie; et pour une âme impatiente du retour du printemps, le premier oiseau qui chante est celui qui chante le mieux (1).

La pensée du génie est la propriété du genre humain.

MALESHERBES.

LES HENNINS

AUX QUINZIÈME ET DIX-NEUVIÈME SIÈCLES.

Voy. t. VII (1839), p. 275.

En feuilletant d'anciens manuscrits, on s'étonne de voir ces hauts bonnets, on sourit, on se récrie contre le mauvais goût des jeunes mères de nos aïeux. Cependant si nous rencontrons une de nos jolies villageoises de Normandie coquettement parée d'un de ces gigantesques hennins, nous

Coiffures d'après un manuscrit du quinzième siècle.

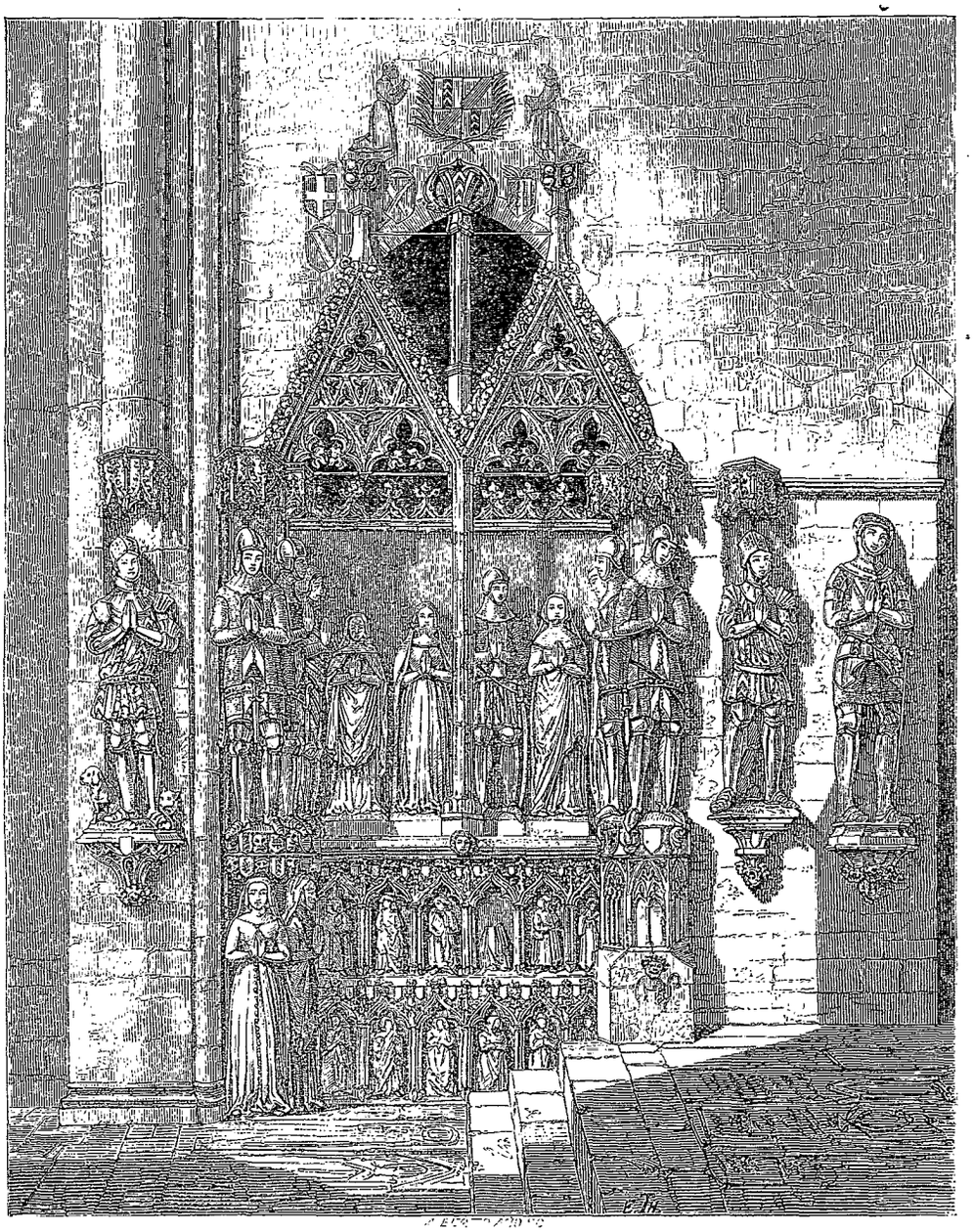
trouvons que cette parure lui sied, et que si elle l'échangeait contre un petit bonnet de nos villes elle perdrait un de ses attraits. C'est de la partialité : nous traitons le passé comme notre prochain. La belle parabole de la poutre dans

Coiffures actuelles de la Normandie.

l'œil n'est que trop souvent applicable même en matière de goût, et elle est une juste critique des générations autant que des individus. Des esprits ingénieux, qui aiment à encadrer toutes choses dans des systèmes, ont prétendu que ce qu'il y a de plus mobile et de plus capricieux en apparence, la mode, est cependant soumise à une loi, et qu'au lieu de suivre une ligne sinueuse elle tourne seulement en cercle; mais c'est une théorie dont on n'a pas encore recueilli assez de preuves.

(1) J. Petit-Senn.

LE MONUMENT DES COMTES DE NEUCHATEL.



Restauration du monument érigé aux comtes de Neuchâtel, dans la collégiale de Neuchâtel.

Berthold Ier, élevé sous la tutelle de son oncle Ulrich d'Arberg, avait partagé avec lui l'honneur de donner aux Neuchâtelois, en 1214, la charte des franchises; il avait été mis en possession d'une partie des domaines des comtes de Fenis, et notamment de Neuchâtel, qui dès lors était devenu la résidence du haut baron de l'empire. Les ancêtres de Berthold avaient tous été ensevelis dans l'abbaye de Saint-Jean, sanctuaire fondé par la famille. Berthold fut le premier seigneur enseveli à Neuchâtel. Son cénotaphe, placé dans le chœur, y demeura jusqu'en 1372, époque où le comte Louis, dernier de sa race, voulut, avant de mourir, élever un monument unique à toute sa famille.

Sur le cénotaphe, la statue de Berthold Ier était étendue près de celle de Richensa de Frohbourg (1), épouse de ce seigneur. Les deux têtes reposaient sur des coussins où étaient agenouillés de petits anges. Les deux côtés longs du tombeau étaient ornés de petites figures funèbres représentant les serviteurs de Berthold, et priant sous des ogives richement sculptées.

Le comte Louis eut la singulière idée de décomposer ce cénotaphe et d'en faire la base du monument qu'il avait projeté.

Sous une arcade en forme de niche, il fit placer d'abord les deux côtés longs du cénotaphe l'un au-dessus de l'autre, pour servir, en quelque sorte, de socle ou de piédestal aux statues de sa famille. Il disposa ensuite ces statues dans l'ordre suivant. — Berthold Ier et sa femme Richensa furent placés debout, non pas au centre et sur le fond de la niche, mais sur les deux côtés intérieurs de la niche, en face l'un de l'autre; ce sont les deux figures que l'on voit le moins dans notre gravure. Leur costume est celui de l'époque de saint Louis. La pierre est en molasse, d'un grain fin,

(1) Berthold eut deux femmes, Richensa et Nicole, toutes deux de Frohbourg. Richensa fut mère du successeur, Rodolphe III.

bleuâtre; le travail est le même pour les figures du cénotaphe.

Le comte Louis se réserva la plus belle place, c'est-à-dire le centre et le fond de la niche, où l'on voit quatre statues. L'artiste qui les a faites travaillait sans doute à Neuchâtel; il s'est servi de la pierre de Sauge tendre, d'un jaune pâle, et a imité, pour la statue de Louis, le style et le costume de Berthold plutôt que celui des autres figures : cependant la cotte n'est ornée que d'un seul pal. Le comte Berthold est le seul qui soit paré des trois paux des antiques armes de Neuchâtel.

A la droite et à la gauche du comte sont ses deux femmes, Jeanne de Montfaucon et Catherine de Neuchâtel en Bourgogne. Les deux statues ont le costume des dames mariées; mais il n'y a rien qui indique précisément quelle est celle de Jeanne : l'amour qu'avait pour elle le comte Louis peut faire supposer qu'il la fit placer à sa droite. La troisième statue de femme est celle de la sœur du comte, qui n'avait jamais été mariée; le sculpteur lui a conservé son costume de demoiselle.

Pour compléter le monument, le comte fit exécuter les quatre statues qui occupent deux à deux les angles extérieurs de la niche. Elles sont d'un style et d'un travail très-différents de ceux des deux premières : longues outre mesure, elles ont l'air maigre, efflanqué; la ceinture très-ornée, placée très-bas, indique un ciseau allemand; la pierre est en molasse d'un vert jaunâtre.

Les deux seigneurs de l'angle gauche, sous les pieds desquels sont deux femmes (leurs très-humbles épouses), sont Ulrich d'Arberg, oncle de Berthold, et son frère Rodolphe II, père de Berthold, qui mourut en pèlerinage vers l'an 1196. Les deux femmes sont Varenne ou Fresna de Nidau, épouse d'Ulrich, et Varenne de Kybourg, épouse de Rodolphe II.

Vis-à-vis de ce groupe, à l'angle droit de la niche, sont Amédée (1286), et Rodolphe IV, fils d'Amédée et père de Louis. Il serait curieux de savoir pourquoi l'on n'a pas jugé les femmes de ces deux seigneurs dignes de figurer même sous leurs pieds, ce qu'exigeait cependant au moins le respect de la symétrie.

Sur ce monument plus bizarre que beau, on apposa, après la mort du comte Louis, en 1313, l'inscription suivante en mauvais latin du temps :

LUDOVIC' COMES EGREGIUS NOVICASTRI DOMIN' HANC TUMBAM TOTAMQUE MACHINAM OB SUOR MEMORIAM FABREFECIT AN. MCCCLXXII. OBIIT QUINTA DIE MENSIS JUNII ANN DM MILL. CCCLXX TERTIO.

Le bon seigneur ne voulait, à cette espèce de petit tableau funéraire en relief qu'il avait imaginé, ni suppression ni addition; mais, plus tard, les comtes de Fribourg et de Hochberg, qui descendaient par les femmes des Neuchâtel, voulurent leur être associés après leur mort; or, ne pouvant trouver place dans le monument tout plein de personnages, ils se firent dresser des statues sur les côtés. La figure placée à gauche représente Conrad de Fribourg (1324), avec ses chiens favoris à ses pieds; les statues à droite sont celles de son fils Jean de Fribourg, mort en 1457, et celle de Rodolphe de Hochberg, neveu et successeur de Jean, mort en 1487. Personne ne songea à consacrer la mémoire de Philippe, fils de Rodolphe, qui combattit avec Charles le Hardi contre sa patrie et contre les Suisses.

Le décor le plus élevé du monument est l'écu des Hochberg, peint à fresque au-dessus des armes du comte Louis. Les autres écus représentent les alliances de sa famille. Les plus reconnaissables sont ceux de Neuchâtel en Bourgogne, de Savoie avec la barre, et de Montfaucon (1).

(1) Nous trouvons ces indications dans une notice de F. Dubois de Montpéreux, mort en 1850, au château de Peseux, près Neuchâtel.

L'ESCARBOUCLE.

Traduit de Hebel.

Fin. — Voyez p. 327.

— Retourne d'où tu viens; je sais ce qu'on me veut, répondit Michel à l'enfant. — Voyons, quel est l'atout? — Gagné ! J'ai l'as de carreau.

— Ah ! ah ! tu es un fils du bonheur, dit le chasseur vert; jouons un kreutzer.

— Parbleu ! pensa Michel, jouer est toujours jouer. Eh bien, soit !

— Viens-tu ? reprit l'enfant qui se tenait toujours à la fenêtre.

— Me laisseras-tu en repos, dit Michel qui gagnait, et qui arriva bientôt à jouer un ducat.

— Comme tu y vas ! s'écria le chasseur vert; je ne puis te payer maintenant; mais prends mon anneau en gage. Il y a dans cette escarboucle des vertus cachées; vois comme elle brille !

L'enfant frappa aux vitres une troisième fois.

— Michel, dit-il, Michel, il est encore temps !

— Laisse-le frapper, interrompit le chasseur vert; prends mon anneau et tu ne manqueras jamais d'argent; tant que tu auras cette bague au doigt tu trouveras un thaler chaque jour dans ta poche; si tu le portes seulement un jour de fête, rappelle-toi qu'elle perdra son pouvoir et que tout sera fini pour toi ici-bas. — Adieu. Si tu as besoin de moi, appelle Fitzli-Putzli, et j'entendrai ta voix.

Pendant ce temps, Catherine était seule dans sa petite chambre, pleurant et lisant le livre saint. Michel arriva furieux.

— Te trouverai-je toujours en lamentations; vois ce que j'ai gagné; une escarboucle rouge !

Catherine jeta un cri d'effroi.

— O Jésus ! dit-elle, le triste gain !

Et elle s'évanouit.

Ah ! si tu n'avais jamais repris tes sens, pauvre femme, que de tourments tu aurais évité ! Chaque jour devint pire que la veille. Quelle que fût l'heure, le matin ou à midi, le soir ou à minuit, Michel était au cabaret.

Il joue avec de fausses cartes; son enfant est abandonné, ses champs sont vendus, sa femme s'épuise dans les larmes, et s'il rentre chez lui, ce sont des querelles.

— Te voilà, malheureux, dit Catherine.

Michel à moitié ivre jure et la frappe. Il est tantôt appelé devant le curé, tantôt devant le maire, puis conduit en prison.

Tout va mal à l'intérieur, plus mal au dehors, et Fitzli-Putzli vient toujours lui mêler du fiel dans le sang.

Cela dura *sept ans !*

Un jour, Putzli fit sortir Michel de prison.

— Passons par l'auberge, dit-il, avant que tu n'ailles rendre chez toi les coups que tu viens de recevoir. Ce que ta femme a préparé pour célébrer ta bienvenue ne te brûlera pas. J'ai le cœur triste quand je pense combien cette femme te rend la vie amère. Du reste, un homme qui a un thaler à dépenser chaque jour et du bonheur au jeu, ne peut pas, d'après le proverbe, être heureux en ménage. Ah ! si tu étais seul, combien tu serais plus heureux, car on voit que tu souffres !

— Allons, bois encore un coup d'eau-de-vie pour te rafraîchir le sang.

Pendant ce temps, Catherine était assise sur le seul escabeau de la chaumière : les yeux pleins de larmes, elle regardait le ciel !

— *Sept années* pour les sept croix ! murmurait-elle; mon rêve s'accomplit; puisse Dieu finir bientôt ma peine !

Elle dit, prit un livre et pria.

Tout à coup Michel ouvrit la porte avec un rugissement.

— Pleures-tu encore, misérable ? cria-t-il. Vite, prépare-moi à souper !

Catherine répondit qu'elle n'avait point de feu.

— A souper ! répéta l'insensé, ou je te frappe de ce couteau !

— Plutôt aujourd'hui que demain, répondit Catherine ; tu as fait mourir mon enfant ; tout n'est-il pas fini pour moi ? Le tonnerre et l'orage te creuseront ta sépulture.

Elle dit, fut frappée et tomba en disant :

— Oh ! mon *cœur sanglant !* Viens, *garçon noir*, viens creuser ma tombe !

Michel s'échappa épouvanté, et courut à travers la campagne. La terre tremblait sous ses pieds, le vent grondait dans les arbres.

— Fitzli-Putzli, conseille-moi ! s'écria le meurtrier.

Putzli se montre.

— Que veux-tu ?

— J'ai tué Catherine.

— Est-ce tout ? tu effrayes les gens, et l'on craint quelque malheur. Quitte le pays ; le Rhin est proche ; viens, je sais où il y a un bateau.

Ils arrivèrent dans le pays de Sundgau. Une lumière brillait au loin, la lumière d'une auberge isolée.

— Nous allons voir, dit Putzli, si nous ne trouvons point là quelque chose pour calmer ton agitation !

Mais ils rencontrèrent dans l'auberge d'autres buveurs et se mirent tous à jouer.

Le trèfle est atout. — Gagné. — Un nouvel atout. — Le cœur est pris. — Voici déjà onze heures et demie ! — L'enfant au doux regard ne va-t-il pas encore se montrer ?

— Je crois, Michel, que nous approchons de la fin, dit Fitzli.

Alors Michel sentit en lui une douleur poignante, et cette douleur se renouvelait à chaque carte qu'il jouait. Le chasseur vert lui répéta la même phrase ; enfin minuit sonna. Michel plongea dans sa bourse la main qui portait l'escarboucle.

— Qui veut changer un thaler de Bavière ? demanda-t-il.

Mais il ne retira qu'un jeton de verre !

— Ne t'avais-je point averti ? dit le chasseur ; c'est aujourd'hui jour de fête.

— Jour de fête ! répéta Michel en cramponnant ses pieds à la table.

Mais ses efforts furent inutiles ; il fallut se lever et suivre son compagnon comme le jeune veau suit le boucher. A une portée de fusil de l'auberge, Putzli s'arrêta.

Michel, dit-il, regarde ! pas une étoile au ciel ; sens-tu comme l'air est chaud ? Aucun souffle de vent ! pas une branche ne bouge, nulle feuille ne murmure ! eh bien, tu es devant moi plus immobile que la nature. — Voudrais-tu prier ? — Oh ! non. — Tu songes à ton passé, et il faut, n'est-ce pas, que tu te délivres de la vie ; fais donc ce qu'il faut ! — Voici un couteau neuf acheté à la dernière foire.

Ici le père s'arrêta, et la mère, tout émue, lui dit :

— Assez ! de grâce, tu épouvantes ces fillettes : ton histoire est affreuse.

— Elle est finie, reprit le père. Michel est toujours à cette place, son anneau maudit au doigt, et aucun oiseau n'a chanté sur sa tombe.

Alors Eva reprit doucement :

— Qui pourrait être effrayé de ce conte ? J'en ai bien compris le sens, ma mère. Putzli représente la tentation du mauvais esprit qui pousse l'homme vers le crime et l'indigence, s'il ne s'appuie pas sur la prière ; tandis que l'enfant au doux regard qui l'avertit, n'est autre que sa conscience !

Je n'ai pas eu une peine en ma vie, une de ces peines dont on peut se consoler parce qu'elles n'attaquent pas le fond du cœur, qu'une heure de lecture d'un bon livre n'ait calmée. S. DE SACY.

ACCENTEURS ET SAXICOLES.

L'ORNITHOLOGISTE DE CORNOUAILLES.

Suite et fin. — Voy. p. 347.

A nos deux espèces d'accenteurs européens se relient plusieurs oiseaux étrangers, parmi lesquels la *Motacilla cyanea* me sembla, d'après les descriptions que j'en pus lire, se rapprocher davantage des traquets que des accenteurs. Si une légère courbure dans le bec grêle, en forme de poinçon, de ces derniers, a suffi pour les séparer de la famille des fauvettes, la base élargie du bec de la *Motacilla cyanea*, n'est-elle pas un caractère suffisant pour la relier aux traquets ? me demandais-je. Je réunis les meilleures figures de ces derniers oiseaux hauts sur pattes qui vivent d'insectes, et que l'habitude de nicher à terre et sous les pierres a fait surnommer, par Bechstein, *Saxicoles*. Linné, en de plus larges divisions, les réunissait à la nombreuse tribu des becs fins auxquels, vu la perpétuelle vibration de leurs ailes, de leur tête, de leurs plumes, et surtout de la queue, il avait imposé le nom de Motacille ; tandis que des auteurs récents, frappés de la ressemblance des traquets avec le merle (*Turdus*), les ont appelés Turdidées.

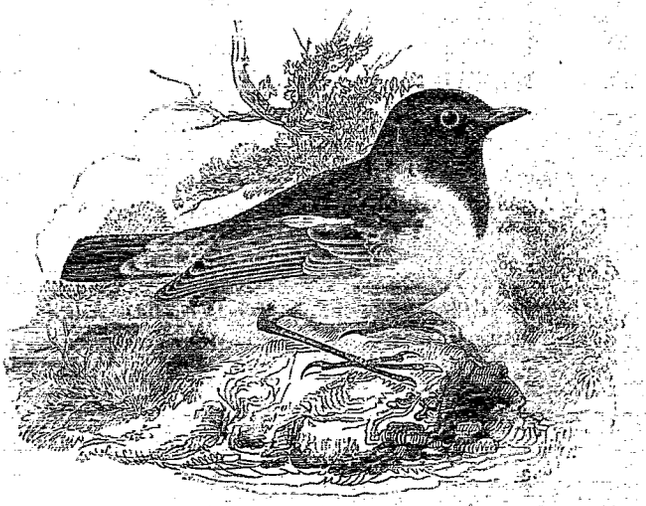
J'étudiai donc (qu'on l'appelle *Saxicola* ou *Motacilla rubicola*) le traquet à gorge noire, à palatine blanche, paré d'une tache de blanc sur l'aile et au croupion. Je comptai les pennes de son aile et de sa queue. J'examinai le tarier, plus grand, plus élancé, au sourcil clair, à la joue sombre, dont les plumes supérieures sont entourées d'une large bordure d'un jaune roussâtre, et qu'ornent, sur l'aile et à la naissance de la queue, de brillantes taches allongées d'un blanc pur.

Une paire de traquets motteux (*Mot. œnanthe*) arrêta aussi mon attention : j'observai le blanc et le noir disposés sur le plumage par masses plus uniformes. Un brun clair distingue la femelle du mâle gris cendré ; les ailes et le trait sous l'œil de ce dernier, semblent d'un noir plus franc, les oppositions de teinte étant toujours moins accentuées chez la femelle que chez le mâle.

Impossible cependant d'établir des relations de couleur entre ce groupe d'oiseaux noirs et blancs et la *Motacilla cyanea*. Ma critique de la classification qui rattache cette dernière espèce aux accenteurs, n'en subsistait pas moins ; mais lorsque je la communiquai d'un air docte, elle rencontra peu de sympathie. On me plaisanta, je me fâchai ; on trouva ridicule qu'un simple adepte attaquât les divisions établies ; on railla cette prétention de rattacher à nos vulgaires traquets un oiseau étranger que je ne connaissais que par des figures plus ou moins exactes, et dont le surnom de *cyanea* désigne la couleur azurée. Je répondais que s'il y a des merles bleus et roux, tout aussi bien que des merles noirs et même des blancs, je ne voyais pas pourquoi l'on me refusait des traquets bleus ! Jamais la nuance n'a servi à distinguer les espèces, ajoutais-je, pas même les individus. Le même oiseau change de livrée l'été et l'hiver, et prend, à l'époque où il bâtit son nid, un plumage de noce tout différent de son habit ordinaire. Enfin je mis quelque aigreur dans ma défense lorsque les railleurs affirmèrent que, selon moi, le traquet motteux, le tarier, noirs et blancs l'hiver, devenaient bleu d'azur au printemps.

L'humeur s'en mêla ; peu s'en fallut que je ne regardasse comme un ennemi mortel quiconque voulait que la *Motacilla cyanea* fût un accenteur. Résolu de prouver le contraire, me vouant à l'agrandissement de la tribu des saxicoles sur laquelle je fondais ma gloire future, je partis pour les dunes du comté de Sussex. C'est le rendez-vous habituel des bandes voyageuses venues du continent ; et, contre l'opinion des naturalistes qui classent le traquet parmi les oiseaux solitaires, les bergers du Sussex prennent au filet plus de vingt-deux mille motteux par an.

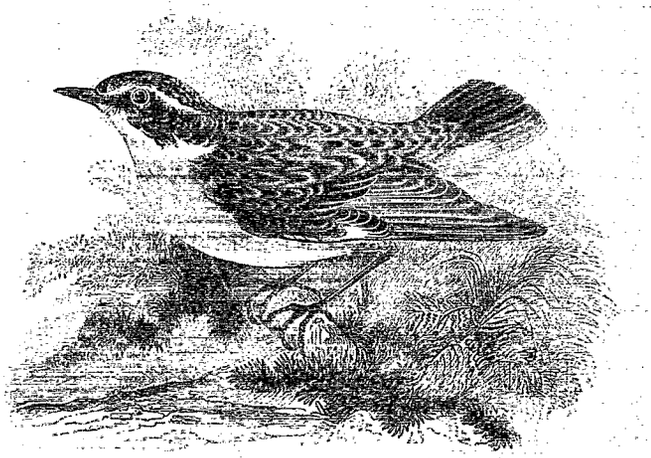
Il serait long et ennuyeux de raconter mes pérégrinations et les hécatombes d'oiseaux sacrifiés sans que la science ni ma réputation en profitassent, pas plus que des brochures que j'expédiais aux sociétés savantes. C'était moi qui devenais un oiseau solitaire et, qui plus est, morose. J'avais suivi nos côtes méridionales, supportant les inconvénients d'un voyage souvent pédestre, et privé des douceurs de la société et du bien-être du logis. Enfin un jour (j'étais arrivé alors vers la pointe de Cornouailles), après une semaine pluvieuse où j'avais eu fort à souffrir, et une nuit fatigante passée dans une mauvaise auberge de colporteurs et de rouliers, j'errais sur la falaise, épiant le passage des oiseaux. C'était par une belle matinée, sur ces plateaux élevés que l'océan semble parfois entourer de toutes parts, et où la verdure est d'une teinte si vive, qu'environnée du cercle d'azur décrit par la mer, on dirait d'une immense émeraude enchâssée dans un saphir sans bornes. Mais, pauvre aveugle que j'étais, plongé dans toute cette magnificence, je ne la voyais pas ; mes yeux ne cherchaient à l'horizon qu'une tache obscure qui annonçât l'arrivée des traquets; mon esprit n'était préoccupé que



Traquet rubicole. — Motacilla rubicola.

du désir de prouver que les saxicoles s'associent par troupes, en dépit de l'opinion qui maintient que les oiseaux nourris de proie vivante se séparent et s'isolent à la poursuite de leur gibier, tandis que ceux qui vivent de graines et de semences s'agrégent et se réunissent alentour des plantes qui fournissent à leur pâture.

Mes regards se perdaient dans un vague horizon, mon esprit dans des suppositions vaines, lorsqu'un oiseau tour-



Traquet tarier. — Motacilla rubetra

noya en voltigeant familièrement tout proche de ma tête : j'armai mon fusil ; un cri m'arrêta.

— Ne tire pas ! ne tire pas, ami ! cria un homme qui s'était approché sans que, dans ma préoccupation, je m'en fusse aperçu.

L'arme abaissée, je considérais avec surprise l'individu, qui s'avançait toujours en me saluant de la main. Un chapeau gris à larges bords, à forme plate, ombrageait ses yeux riants et doux. Il pouvait avoisiner la cinquantaine, soit qu'il l'eût dépassée (les mèches argentées qui s'échappaient pour entourer son visage et descendre sur son cou l'auraient fait supposer), soit qu'il en fût encore loin, comme sa figure pleine et sans rides, sa démarche aisée, sa taille droite et bien prise sous de larges vêtements, donnaient lieu de le croire.

— Laisse jouir, poursuivit-il lorsqu'il fut tout près de moi, laisse jouir mes innocents petits amis de ces dons d'air, de lumière, de mouvement et de vie, qu'ils ont reçus de Dieu.

Je m'aperçus alors qu'au lieu de s'envoler au loin, l'hirondelle que je venais de viser s'était réfugiée sur la manche de ma nouvelle connaissance ; et deux oiseaux de la même espèce s'élancèrent tout à coup, l'un des plis de son collet,

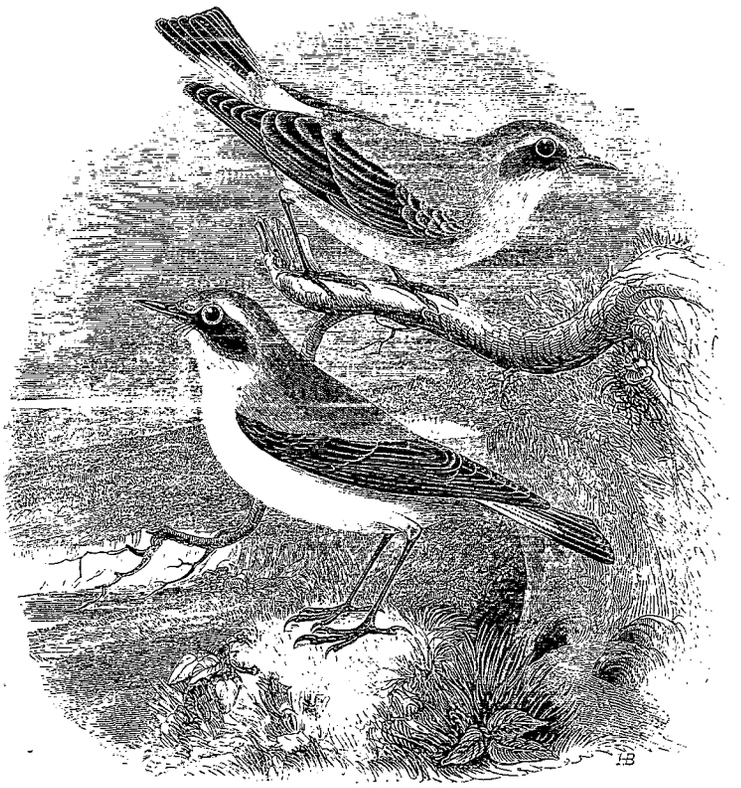
l'autre du bord de son chapeau, et voltigèrent, poursuivant les syrphes, les moucherons et les cousins qui commençaient à danser dans les rayons du soleil levant.

— Pourquoi rendre le mal pour le bien? me demanda ma nouvelle connaissance. Ces faibles créatures, ami, nous défendent d'ennemis invisibles qui dévoreraient nos moissons, nos fruits, nos légumes, et qui s'attaquent même à nous. Le Créateur n'a rien fait en vain; et vois comme à l'utilité il joint le plaisir! Quelle grâce et quelle gaieté dans les mouvements de ces innocents oiseaux, dans leur vol rapide et onduleux, dans ces charmantes évolutions!...

En parlant il les suivait de l'œil d'un air ravi, et il reprit avec un sourire, en arrêtant sur moi son regard limpide et doux :

— Peut-être bien qu'en ma qualité de père nourricier je m'exagère un peu les grâces de mes enfants d'adoption!

Il était aisé de voir que j'avais affaire à un quaker. Son abord placide me mettait à l'aise, et la longue privation de toute compagnie m'avait préparé à accueillir des avances qui ne pouvaient éveiller mes jalouses susceptibilités. Je n'avais à craindre dans mon interlocuteur ni critique, ni émule, ni rival, et, curieux de savoir comment il s'y était



Traquets motteux, mâle et femelle. — Motacilla oenanthe.

Sternums de Traquets motteux.

pris pour apprivoiser à ce point l'hirondelle qui ne supporte guère la captivité, je le questionnai en le félicitant et lui laissant voir toute ma surprise.

Il l'augmenta en ramenant les oiseaux à l'aide d'un léger mouvement de lèvres qui produisait une sorte de ramage affectueux. Ils volèrent à tire d'aile à cet appel, voltigeant en cercle autour de sa tête, se disputant, avec de petits cris et de joyeux frémissements de plumes, le perchoir de son doigt, et happant, d'un rapide et court claquement de bec, les insectes que le quaker venait d'enlever sur la tête d'une ombellifère épanouie à nos pieds.

— C'était pitié, me dit-il, de les voir tout nus, sans plumes et frissonnants, lorsqu'ils tombèrent du nid dans ma cheminée; heureusement qu'il n'y avait pas de feu! Tu sens qu'on ne pouvait laisser mourir les pauvres orphelins, et tu vois leur reconnaissance. Ce n'a pas été une éducation facile. Les jours de pluie il fallait bien qu'ils se contentassent de jaune d'œuf; mais dans les beaux temps je m'évertuais à chasser pour eux aux mouches et aux cousins. J'ai appris, tandis que je nourrissais l'avide couvée (suspendue dans un panier en dehors de ma fenêtre le jour, rentrée à la nuit), j'ai appris à estimer haut le travail de mes petits couples ailés. Sais-tu que ce sont des modèles d'inépuisable affection, d'infatigable industrie? Dans les longs jours, du crépuscule du matin au crépuscule du soir, ils volent incessamment, effleurant la terre et l'eau du bout d'une aile active. Ils saisissent au vol le plus imperceptible insecte, bien vite apporté aux petits, qui ont toujours le bec ouvert et sont toujours affamés. L'hirondelle se nourrit, boit, gazouille, toujours sur l'aile; elle pose si peu, qu'un temps on la croyait sans pieds.

Dépourvue de force d'ongle et de bec, elle sait protéger et défendre sa couvée. A la première menace de danger, soit qu'un chat, une belette, grimpe dans le voisinage du nid, soit que, point perdu dans le bleu du ciel, l'épervier se balance au-dessus, un cri aigu rassemble la tribu tout entière, et, fortes de leur nombre et de leur courage, les hirondelles chassent et poursuivent l'ennemi commun.

De plus en plus satisfait de ma nouvelle connaissance, je me disais, en l'écoutant, qu'il n'avait pas dû borner ses observations à une seule espèce d'oiseau, et qu'il devait être de mon avis sur les traquets et les accenteurs. Je m'empressai donc de lui faire part de mes nouvelles divisions et de lui en développer les motifs; mais je le trouvai plus froid sur cet article.

— A merveille, ami, me dit-il, tu as étudié la question; mais pour moi la table des matières n'arrivera qu'après que j'aurai lu à mon aise l'ouvrage, et la lecture est longue. Celui qui a fait sait son œuvre et la peut compter; je suis satisfait d'en jouir; et quelques détails à admirer, à étudier, sont assez pour employer ma vie.

Cependant, en considération de l'intérêt de science qui m'amenait dans son voisinage, et connaissant le peu de facilité qu'on trouve à s'y loger, il m'offrit sa maison avec une franchise d'hospitalité qui m'interdisait le refus.

J'ai depuis passé bien des semaines, à diverses reprises, chez l'excellent quaker, et je vous parlerai quelque jour de son intérieur si doux, si paisible, où le nom d'ami, que le maître accorde à toute créature, est si vrai! J'avais étudié sur les os et les muscles, sur la construction mécanique de l'oiseau, pour le classer, pour voir en quoi sa structure se rapprochait ou s'éloignait de celle de l'homme; mon hôte cherchait aussi dans l'animal des rapports avec nous, mais sous un autre point de vue.

— Dans les instincts des animaux, me disait-il, j'observe une réflexion, un écho de nos affections, de nos vertus, de notre raison. Souvent ce que je vois dans le brillant miroir, ce que j'entends dans l'écho sonore, me rappelle à moi-même; je me gourmande ou je m'encourage : N'y aurait-il pas honte, me dis-je, à trouver en soi moins de dévouement, moins d'affection, moins de courage, moins de pitié, moins de douceur, que dans ces faibles créatures?

En écoutant ce sage et doux philosophe, il me semblait sentir au dedans de moi comme si mon cœur s'ouvrait aux rayons d'une charité divine. Avec lui j'aimais la création tout entière, et, à travers elle, celui dont elle est la bienfaisante et continuelle émanation. Je voyais maintenant dans la science autre chose que l'étude des divisions et des différences de détails sur lesquelles j'avais fatigué ma vue, rétréci mon intelligence, desséché mes affections. Auprès de mon nouveau guide, j'épanouissais mon âme au lieu de la rétrécir; il avait changé mes mobiles : ce n'étaient plus l'ambition et la rivalité, mais l'admiration et l'amour.

Gagner son procès, c'est acquérir une poule et perdre une vache. *Proverbe chinois.*

LE MÉMORIAL DE FAMILLE.

Suite. — Voy. p. 65, 78, 102, 118, 149, 189, 194, 218, 230, 238, 258, 270, 278, 286, 298, 306, 334, 341, 346, 362, 374.

§ 9 (suite). *La famille Hubert nous revient. — Renée la savante et madame Roubert.*

21 juin. — Nos amis Hubert sont ici. Justin vient d'être appelé dans une ville voisine avec de l'avancement et a voulu, en allant rejoindre sa nouvelle résidence, passer quelques jours avec nous.

La longue absence n'a rien changé dans nos esprits, ou plutôt nous avons marché dans le même sens et du même pas, si bien que nous nous retrouvons arrivés au même point. C'est le privilége des amitiés qui ne se fondent pas sur la ressemblance des intérêts, mais sur la communauté des principes de n'avoir rien à craindre de la séparation ni du temps. Les champs peuvent être éloignés l'un de l'autre, quand le fond se ressemble et qu'on y a enfoui la même semence, ils produiront, au même instant, la même moisson.

Sur toutes les questions c'est encore aujourd'hui, entre nous, le bon accord d'autrefois. Ce que Justin désire je l'attends, ce qu'il demande je le veux. Nos cœurs sont comme deux aiguilles aimantées qui tournent d'un seul mouvement et vers le même pôle.

Chaque fois que nous arrivons à le constater c'est une nouvelle joie; plus nous nous voyons, plus nous nous reconnaissons. Douce concorde des volontés fraternelles! Quel charme dans ce long tête-à-tête des âmes! Comme la croyance à deux devient plus ferme et le sentiment partagé plus précieux!

Nos enfants sont ravis de Justin et de Laure; ils trouvent en eux l'indulgence éclairée qui nous manque parfois. Claire, qui va être une jeune fille, s'oublie des heures entières sous la charmille avec madame Hubert. Elle lui raconte ses chagrins et lui confie ses rêves. Marcelle s'étonne et était tout près de s'affliger d'une confiance qu'elle eût voulu obtenir; je lui ait fait comprendre que l'austérité de son rôle de mère s'y opposait. L'autorité gêne chez une confidente; nous la voulons égale ou du moins désintéressée; se confesser à son maître c'est toujours se livrer. On ne peut être accepté à la fois pour conseiller et pour providence. Permettez cette camaraderie de cœur à l'enfant et contentez-vous d'être sa force et son recours; qu'importe qu'il raconte ailleurs ses fugitives émotions pourvu qu'à la première blessure il accoure dans vos bras? Il peut se confier aux autres, mais il ne compte que sur vous!

Renée est ici avec ses parents. Son premier abord m'a péniblement surpris. Elle est petite, maigre, très-noire, presque laide! Laure et Justin nous l'ont présentée sans en rien dire, et pendant les deux premiers jours j'y ai à peine pris garde; mais l'autre matin je l'ai entendue parler allemand à son père; j'ai su qu'elle savait également l'anglais et l'espagnol. Marcelle l'a forcée à se mettre au piano et nous nous sommes aperçus qu'elle avait dépassé de bien loin sa mère. Elle a également appris tout ce qu'à son âge on peut savoir en géographie, en physique, en histoire! Claire est dans l'émerveillement de tant de science. Moi je m'étonne encore plus de tant de modestie.

Celle-ci n'a pourtant pu fléchir la tante Roubert. Quand on lui a parlé de tout ce que savait Renée, elle a secoué la tête. La tante Roubert n'a jamais pu redresser ses préjugés sur ce point. Elle garde une défiance presque hostile contre ce qu'elle nomme les femmes savantes. A l'en croire, les études littéraires sont inconciliables avec les travaux du ménage; on ne peut mettre l'orthographe et pratiquer le *point-devant*; parler une autre langue que celle de sa mère et soigner convenablement un rôti!

— J'en ai déjà vu de ces petites merveilles, disait-elle hier à Marcelle, ça vous parle des révolutions de la Chine avec des bas troués, ça lit des vers et ne connaît pas la recette pour les confitures, ça vous décrit le costume des sauvages d'Afrique et ne saurait pas tailler un béguin! ne me parle point de femmes pareilles, ma fille, c'est bon, tout au plus, pour faire des portières de l'Académie française.

Malgré ces préventions elle traite Renée comme tout le monde, c'est-à-dire avec une bonté quelque peu rude et familière, car madame Roubert se compare elle-même à un groseiller épineux; pour avoir ses fruits il faut s'exposer aux épines.

Du reste, la jeune fille n'en paraît nullement embarrassée; elle rit de ses boutades et est toujours la première à porter

son cabas ou à lui avancer un tabouret de pieds. Aussi la brave tante l'aime-t-elle au fond.

— Après tout, disait-elle avant hier, cette petite a du bon; ce n'est pas sa faute si on lui a appris plus de grammaire que de cuisine.

Aussi a-t-elle voulu lui faire sentir les inconvénients de son éducation. Elle nous avait invités hier à dîner chez elle avec les Hubert, et elle a prié Renée de venir, dès le matin, pour l'aider à tout préparer. Malgré le ton ironique de l'invitation, celle-ci a accepté.

Madame Roubert tenait à se montrer aux yeux de notre savante dans toute la splendeur de sa royauté ménagère. Renée l'a trouvée cuirassée d'un tablier à poitrail, les manches retroussées jusqu'au coude et pétrissant un *tôt-fait!* Or, de l'aveu des plus fins connaisseurs le *tôt-fait* peut être regardé comme la plus haute expression du génie culinaire de la tante Roubert: c'est son Austerlitz!

Elle a donc fait signe à Renée de s'approcher, et, après lui avoir expliqué les mérites et les difficultés spéciales de son plat favori, elle a loyalement procédé devant elle à sa confection, sans lui déguiser aucun détail.

— Voyez-vous, ma chère, a-t-elle dit, en mêlant maternellement les préceptes de morale aux explications pratiques, la première science de la femme est de tirer parti de toute chose... — Gardez les blancs d'œufs pour une autre occasion... — Il ne s'agit pas seulement dans la vie de conjuguer le verbe *je m'habille* ou *je babille;* mais d'assurer aux siens l'aisance et la santé... — Ne mettez pas trop de jus de citron... — Quand on a pour principes d'être utile... — La pâte se lève... — il suffit de garder la paix de la conscience... — On met le tout dans le moule de cuivre... — et l'on vit heureux... — sous le four de campagne!

Renée écoutait et regardait en souriant, un peu perdue dans ce mélange de philosophie et de cuisine; mais la première a porté malheur sans doute à la seconde, car, chose inouïe! au moment où la tante Roubert, jugeant que la cuisson devait être à point, a soulevé le couvercle avec une sérénité confiante et a voulu montrer aux yeux de son élève la pyramide dorée, elle n'a trouvé qu'un édifice écroulé et noirci par le feu! Son Austerlitz était devenu son Waterloo!

Le désappointement a été aussi cruel qu'inattendu! Les heures s'étaient écoulées d'ailleurs, et, malgré son nom trompeur, le *tôt-fait* aurait demandé, pour être essayé de nouveau, plus de temps qu'on ne pouvait lui en consacrer. La tante de Marcelle avait à sortir pour plusieurs achats, à surveiller la servante, ministre novice dont elle redoutait l'inexpérience, à ôter les housses du salon et à dresser le couvert! Elle parlait déjà, avec une répugnance résignée, de recourir aux moyens extrêmes et de s'adresser au pâtissier voisin, quand Renée a proposé doucement de remplacer le plat manqué par un mets de sa façon. Madame Roubert a fait un soubresaut.

— Quoi? que dites-vous là, ma chère? a-t-elle demandé; vous sauriez faire quelque chose qui se mange? Vous, une savante qui parlez toutes les langues de la tour de Babel!

— C'est un pudding de ménage qui réussit toujours et peut être prêt en quelques instants, a répondu la jeune fille.

— Pudding! a répété madame Roubert, d'un air un peu railleur; ah! fort bien! c'est un mets étranger, qui se prépare en anglais! Eh bien! miss Hubert, voyons ce que vous savez faire; la bonne vous donnera les ingrédients nécessaires.

Mais Renée a déclaré qu'elle avait tout ce qu'il lui fallait et elle s'est mise à l'œuvre sans retard.

Lorsque madame Roubert est rentrée une demi-heure après avec les achats, elle a trouvé le pudding prêt à être servi!

Il avait une apparence qui a frappé son œil connaisseur. Après l'avoir examiné en tous sens et en avoir aspiré le parfum, elle a fait un petit signe de tête.

— Il n'y a rien à dire de sa mine, a-t-elle repris; je voudrais seulement savoir maintenant, comme le renard de la Fontaine : *si son ramage se rapporte à son plumage.* Au reste je vois que vous n'êtes pas sans dispositions, ma chère enfant; venez m'aider à dresser le dessert.

Mais ça été un nouvel embarras! La servante avait brisé une des corbeilles de porcelaine indispensables au service et on n'en a trouvé, dans le buffet, que les morceaux! Madame Roubert, soumise à la symétrie traditionnelle, se trouvait fort empêchée, lorsque Renée, habituée par sa mère aux expédients des humbles ménages où la richesse du goût cache la pauvreté des ressources, a déclaré que tout pouvait s'arranger. Elle a couru au jardin dont la verdure et les fleurs gracieusement mêlées aux fruits ont aidé à parer la table, en déguisant le vide laissé par la corbeille absente. Le linge damassé qui faisait l'orgueil de la tante Roubert, les vieux cristaux, la faïence coloriée, l'argenterie de forme antique ont été élégamment disposés; Renée y a ajouté toutes les amusantes fantaisies des hors-d'œuvre, depuis le beurre en coquilles jusqu'aux radis en bouquet. La tante Roubert était dans l'émerveillement! Mais ç'a été bien autre chose quand tous les plats servis à la fois ont couvert la table et transformé, comme elle l'a dit, « son dîner bourgeois en festin de Balthazar. »

— Ah! la petite masque! s'est elle écriée en embrassant Renée avec une sorte d'attendrissement; et dire qu'elle cachait tout cela!

Le pudding a été déclaré excellent d'une commune voix, et la tante Roubert n'a pas hésité à raconter l'histoire de son *tôt-fait* avec la noble franchise qui prouve :

L'accord d'un beau talent et d'un beau caractère.

Depuis, son opinion sur Renée est singulièrement changée. Elle m'a avoué à demi-voix, au dessert, qu'elle l'avait jugée trop sévèrement, et que nos amis n'avaient pas négligé, autant qu'elle le supposait, « les connaissances essentielles. » Cependant, elle récriminait encore contre « le don des langues, » qu'elle prétendait n'être utile qu'aux apôtres. Enfin, on s'est levé de table pour regagner le petit salon de travail. En attendant le thé, chaque dame a pris sa couture ou sa broderie, et madame Roubert a cherché les mitaines qu'elle tricotait; mais dans le bouleversement général elles étaient tombées à terre et une aiguille avait glissé hors des mailles. C'est une des petites misères domestiques auxquelles la digne tante est le plus sensible. Elle a poussé un cri de désolation et est allée chercher ses lunettes; mais au retour elle a aperçu son tricot aux mains de Renée.

— Ah malheureuse! que faites-vous là? s'est-elle écriée.

Renée lui a tendu les mitaines en souriant; elle y a jeté les yeux. Les points avaient été relevés et le dessin continué!

Elle a regardé Renée d'un air stupéfait, puis se tournant vers moi avec un cri d'admiration :

— Elle tricote! s'est-elle écriée. Ah! mes amis! je me rétracte; rien ne lui manque, c'est une éducation complète!

Complète, en effet, car plus nous avons connu Renée plus nous avons été frappés de tant de culture intellectuelle jointe au sens des choses pratiques. Grâce à Justin et à Laure, elle est montée vers la science comme les humbles pèlerines de nos champs montent vers les saintes chapelles, à pied et dans la simplicité de son cœur! Aussi est-elle, à mes yeux, l'idéal de la femme que notre génération doit préparer pour celle qui naîtra d'elle. Elle sait comprendre et accepter; elle a regardé au plus haut des nuées sans se désaccoutumer de voir à ses pieds; elle est la lumière et l'humilité, le conseil et la soumission. Ah! le rêve de ma vie eût été d'avoir une telle fille; mais puisque ce glorieux bonheur était promis à un autre, béni soit Dieu de l'avoir donné à un ami!

La suite à une autre livraison.

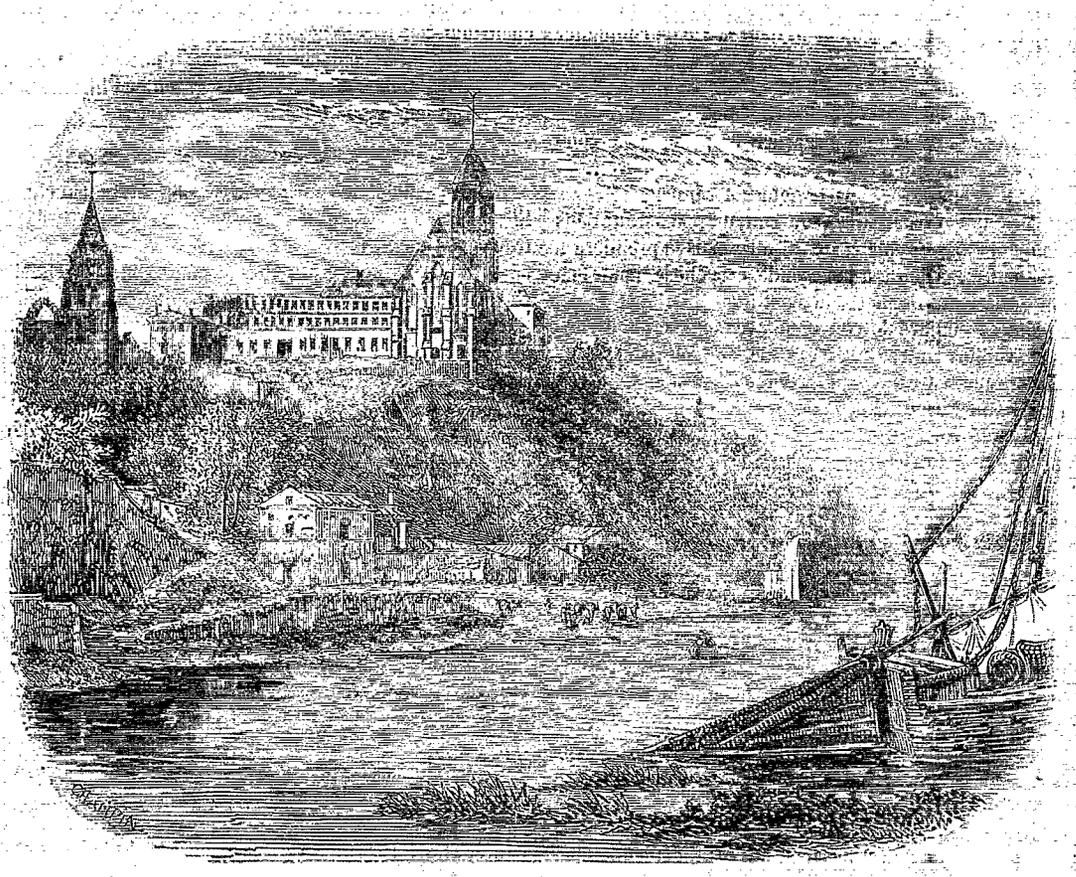
Les deux plus grands capitaines des temps anciens et modernes avaient conquis l'Italie à vingt-cinq ans. Un jeune homme (très-jeune) renversa l'empire des Perses. Don Juan d'Autriche, à Lépante, gagna, à vingt-cinq ans, l'une des plus belles batailles des temps modernes; et, sans la jalousie de Philippe, il eût été, l'année suivante, empereur de Mauritanie. Gaston de Foix, à vingt-deux ans, fut vainqueur à Ravenne; et Condé, au même âge, le fut à Rocroy. Gustave-Adolphe mourut à trente-huit ans : parmi ses généraux, Weymar meurt à trente-six ans; Jean Banier, surnommé le second Gustave, meurt à quarante-cinq ans. Cortez avait trente ans lorsqu'il contempla les coupoles dorées de Mexico. Quand Maurice de Saxe mourut à trente-deux ans, toute l'Europe reconnut qu'elle avait perdu le plus grand capitaine de l'époque. D'ISRAELI.

SAINT-FLORENT LE VIEIL

(Maine-et-Loire).

L'origine de Saint-Florent le Vieil, maintenant chef-lieu de canton du département de Maine-et-Loire, situé à 20 kilomètres nord de Beaupréau, est incertaine. Cependant rien ne fait penser qu'elle remonte au delà du moyen-âge. Cette petite ville paraît devoir sa naissance à la beauté du lieu qu'elle occupe. Ce fut vraisemblablement un seigneur qui, sans le savoir, en posa les fondements, en bâtissant un château dont il ne reste plus de trace à cette heure. Des maisons vinrent peu à peu se grouper autour de la demeure seigneuriale. L'empressement fut d'autant plus grand que le site y invitait par lui-même. Saint-Florent est placé sur la crête d'une falaise haute et escarpée, au milieu d'un vaste plateau d'où l'on découvre, d'un côté, une plaine immense parsemée de villages, de champs de blé, d'arbres groupés en bouquets, qu'arrosent de frais ruisseaux, et de l'autre côté, la Loire, fort large en cet endroit, et couverte de petites îles d'une luxuriante verdure. La vue s'étend à l'infini et se perd dans un horizon où quelques mouvements de terrain arrêtent seuls le regard.

Saint-Florent est donc une des plus agréables villes de France par sa position. Mais en pénétrant au dedans de ses murs on se sent soudainement attristé : on s'y trouve face à face avec de terribles souvenirs et de sombres ruines. C'est de là que la guerre de Vendée prit essor. Elle s'y organisa sous les ordres du Hoche royaliste, Arthur Bonchamp.



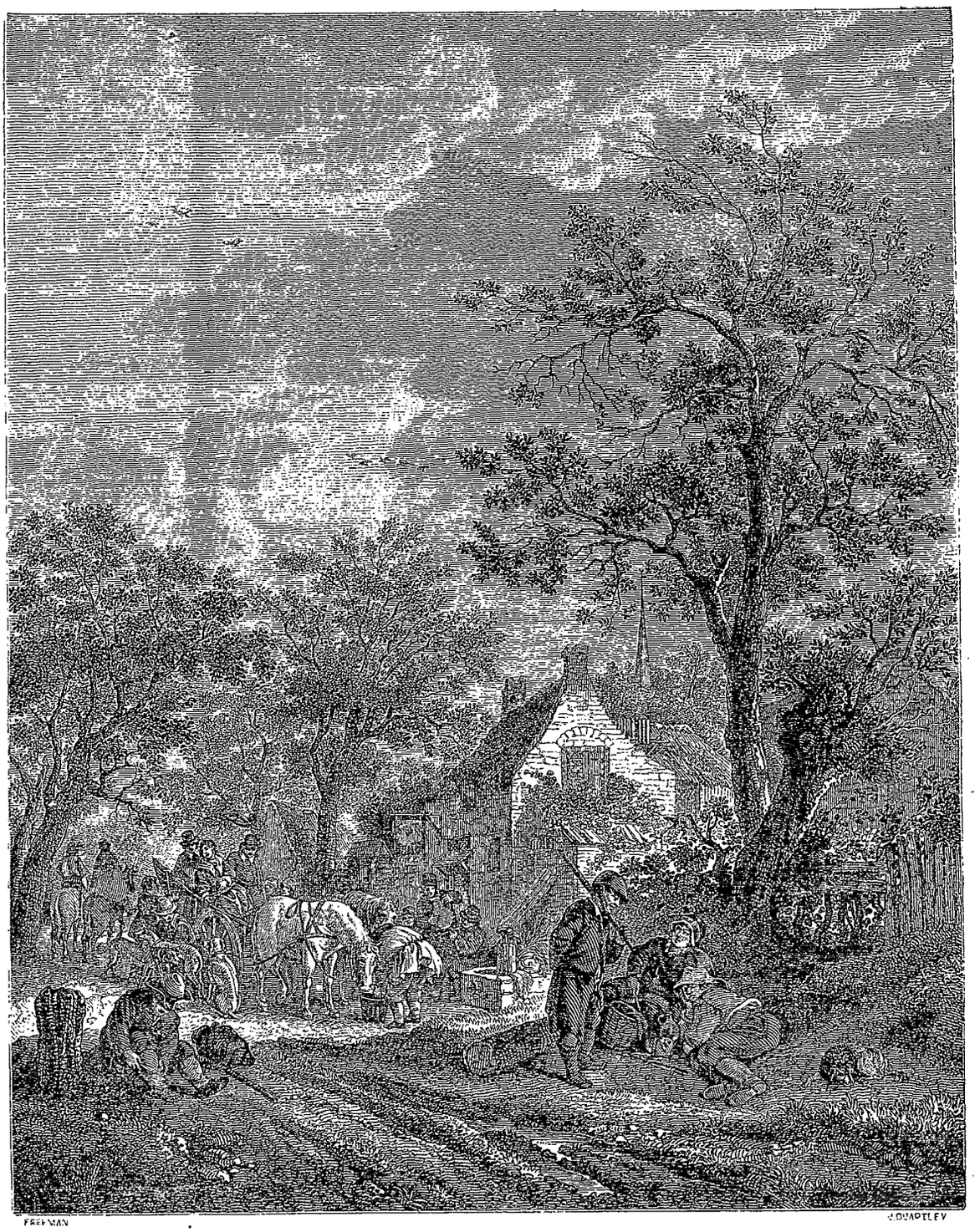
Vue de Saint-Florent le Vieil. — Dessin de Champin.

Les luttes titaniques de cette époque sont attestées en ce lieu plus qu'en aucun autre par des empreintes que le temps n'a encore pu effacer. Deux monuments surtout marquent à Saint-Florent cette terrible page de notre histoire : l'un est une colonne élevée en mémoire de la générosité de Bonchamp, qui, luttant contre tous les siens, sauva la vie à cinq mille prisonniers républicains renfermés dans l'église de Saint-Florent et que les vainqueurs allaient mitrailler; l'autre est le tombeau même du général vendéen, peu de temps après cette belle action, bessé mortellement à la prise de Chollet. Ce tombeau, de forme antique, est surmonté de la statue de Bonchamp, due au ciseau de David (d'Angers), et l'un de ses chefs-d'œuvre.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,
rue Jacob, 30, près de la rue des Petits-Augustins.

Imprimerie de L. MARTINET, rue et hôtel Mignon.

ISAAC VAN-OSTADE.



Halte flamande, tableau d'Isaac Van-Ostade. — Dessin de Freeman.

Isaac Van-Ostade, frère du célèbre Adrien Van-Ostade (1), vit le jour à Lubeck en 1613. Tous les deux vinrent, probablement très-jeunes, se fixer dans les Pays-Bas; l'aîné eut pour maître François Hals, et forma ensuite lui-même le talent de son cadet. Depuis ce moment, ils paraissent avoir vécu séparés, afin peut-être de ne pas se trouver en concurrence. Adrien habitait la ville silencieuse de Harlem; Isaac travaillait au bord du Zuyderzee, parmi la population commerçante et remuante d'Amsterdam. Ce fut là qu'il mourut en 1671; son frère ne vint y demeurer qu'en 1672, lorsque l'armée française, après avoir conquis les provinces de Gueldre, Overyssel et Utrecht, menaçait la Hollande proprement dite (1). Voilà tout ce que les écrivains nationaux nous apprennent sur Isaac Van-Ostade. Houbraken ajoute : « Il termina sa carrière avant d'avoir atteint les sommets de l'art, où son frère cueillait des lauriers bien dus à son courage et à

(1) Voy. la Biographie et le portrait d'Adrien Van-Ostade, 1834, p. 263.

(1) Houbraken commet à cet égard une singulière faute de chronologie : « En 1662, Adrien vendit tous ses meubles, dit-il,

son zèle. » Si l'on songe qu'Isaac avait cinquante-huit ans lorsque la palette tomba de ses mains défaillantes, cette expression, *avant d'avoir atteint les sommets de l'art*, paraîtra singulière. Il n'était pas vraisemblable qu'à cet âge il pût faire encore beaucoup de progrès. Campo Weyerman, dans son langage figuré, n'en a pas moins répété la phrase presque textuellement : « Il fut élève de son frère ; mais, avant d'avoir goûté à la moelle de l'art, il partit pour le royaume des ombres. » Isaac, sur la foi de semblables juges, passa pour un homme très-inférieur et devant presque toute sa renommée à l'éclat dont l'environnaient la gloire et le talent de son frère. Mais, quoique ses ouvrages ne soient pas aussi finis que ceux du chef de la famille, ils prouvent un mérite exceptionnel et une véritable originalité. Isaac ne composait, ne dessinait, ne coloriait pas comme Adrien. Immerzeel déclare qu'il a quelquefois des tons plus transparents et une touche plus légère. Les amateurs ont fini par lui rendre justice, comme le démontre le haut prix de ses tableaux depuis une trentaine d'années. Dans la vente des peintures de l'Élysée-Bourbon, en 1837, son Grand village fut acheté 31 000 francs. Un Marché, qui ornait la collection de M. Casimir Perrier, s'éleva, en 1843, à 17 500. Un Paysage, ayant appartenu à M. Desmeth, s'est vendu en Hollande 5 050 florins, près de 11 000 francs.

Adrien et Isaac Van-Ostade semblent s'être partagé les formes, les aspects de la vie domestique. Le premier peint surtout l'intérieur des maisons, des cabarets et les différentes scènes qui les animent ; l'autre s'est réservé le dehors, le devant de la porte, la partie de la rue que l'on embrasse d'un coup d'œil. Au premier plan s'élève une ancienne masure avec des contreforts, des pignons en saillie, un colombier autour duquel voltigent les hôtes de l'édifice aérien ; le lierre se cramponne aux murailles inégales, et l'enseigne bienveillante offre à tous les voyageurs l'hospitalité. D'autres fois l'auberge nous apparaît comme une simple chaumière, contre laquelle s'appuie une treille en forme de hangar ; la haute toiture, les croisées larges et basses, l'auvent qui éloigne de la porte les pluies et les neiges de l'hiver, lui donnent une physionomie originale. La rue est entremêlée d'arbres, de haies, de tonnelles, et se perd au loin dans la verdure de la campagne ; des vaches gagnant les prairies en atteignent déjà l'extrémité ; nous voyons le hameau embelli de tous ses accidents rustiques. Sur le second plan, le clocher darde vers le ciel sa pyramide aiguë, symbole de la pensée religieuse qui entraîne l'esprit de l'homme vers un monde meilleur. Des cavaliers, des chariots stationnent devant la porte de l'hôtellerie. Les uns descendent de voiture, font boire ou manger les chevaux, raccommodent les harnais ; cet autre, demeuré en selle, attend la bière que le marchand verse dans une shope ; celui-ci allume sa pipe, celui-là fait ses adieux à la servante. C'est une halte joyeuse dans une vie de fatigue : un moment encore et ces voyageurs vont reprendre leur course, retourner à leurs tribulations. Le temps n'est pas sûr ; des nuages confus voilent le ciel, la journée ne finira peut-être point sans tonnerre et sans pluie. En avant et du courage ! Ce grand chemin représente notre destinée sur la terre, avec ses plaisirs, ses douleurs, ses inquiétudes et ses travaux.

Isaac Van-Ostade aimait encore à figurer des scènes de l'hiver : les canaux, les fleuves, les étangs, où se divertissent les robustes populations du Nord (1). Voyez, les toits fument, les arbres dépouillés allongent leurs bras noirs, l'atmosphère, pleine de vapeurs, barbouille le ciel et l'horizon de teintes grisâtres. Les villageois nouent leurs patins ou filent sur la blanche surface, tandis que les bambins y font des glissades, poussent des traîneaux ou cheminent dans de petits véhicules de même nature, au moyen de deux bâtons qu'ils appuient à droite et à gauche. Là-bas, des paysans charrient leurs fardeaux sur des voitures analogues attelées d'un cheval. Par le haut de sa porte divisée en deux, un homme d'âge regarde, en fumant sa pipe, ce spectacle animé ; des femmes, des enfants courent chauffer leurs mains violettes. Et la bise souffle, écarte les habits, et les moulins à vent remuent leurs grandes ailes, tandis que les moulins à eau, engourdis par le froid, laissent pendre immobiles leurs roues bordées de stalactites.

Adrien et Isaac ne se sont pas toujours tenus dans les limites de leurs domaines particuliers. Adrien a passé de l'intérieur à l'extérieur des maisons, et reproduit souvent des épisodes de la vie en plein air. Isaac a franchi le seuil des cabanes et des tavernes, représenté le villageois sous le manteau de sa cheminée, le buveur sous les poutrelles saillantes du cabaret. Une cause toute spéciale invite les peintres des Pays-Bas à retracer le dedans des logis, c'est la propreté minutieuse de la population qui les habite. Jamais une tache ni sur les murailles, ni sur les parquets, ni sur les vitres, ni même sur les marches des escaliers ; les Belges, les Hollandais lavent et essuient jusqu'aux dalles des trottoirs. Les lampes, les casseroles, tous les vases de cuivre et d'étain réfléchissent les objets, semblent sortir des mains de l'ouvrier ; et le linge de table, et les rideaux des fenêtres, et les draps du lit, comme ils sont blancs, comme la ménagère les a repassés avec soin ! Nulle demeure qui ne donne le sentiment du bien-être, qui ne fasse rêver à la poésie domestique. En vous promenant, vous passez devant une allée obscure, et l'enseigne vous annonce qu'elle conduit dans un restaurant ou un estaminet. Vous pensez tout d'abord que ce doit être quelque bouge affreux, plein d'odeurs nauséabondes, couvert de souillures, bon pour des voleurs et des sbires. Entrez, je vous prie, et désabusez-vous. Les meubles, les papiers de tenture, les verres, les pots, les bancs, les tables sont d'une exquise propreté ; des fleurs garnissent les fenêtres, des peintures égayent les murailles de la petite cour ; vous buvez, vous fumez avec plaisir, et vous vous dites qu'après tout, vous habiteriez sans regret un pareil séjour. Cet amour passionné du logis nous explique les beaux intérieurs de Rembrandt, de Pierre de Hooghe, de Terburg, de Gérard Dow, des Neefs, des Steenwyck et des Van-Ostade.

Isaac n'a pas gravé comme son frère Adrien, et même l'on a peu gravé d'après lui. Le Musée d'Amsterdam renferme deux de ses tableaux ; celui de Munich en possède un nombre égal ; les quatre morceaux du Louvre permettent de juger sa manière. Quoique les Van-Ostade fussent Allemands d'origine, comme ils ont appris à peindre en Hollande, où ils ont passé presque toute leur vie, on les range parmi les artistes de l'école hollandaise.

tous ses objets d'art, et s'achemina vers Amsterdam, dans l'intention de passer à Lubeck et d'échapper ainsi aux violences des Français. » Houbraken n'aurait pas dû ignorer que l'invasion de la Hollande eut lieu dix ans plus tard. Un amateur empêcha le grand peintre de quitter sa patrie adoptive.

(1) Voy. 1836, p. 8.

ÉTUDES D'ARCHITECTURE EN FRANCE,

OU NOTIONS RELATIVES A L'AGE ET AU STYLE DES MONUMENTS ÉLEVÉS A DIFFÉRENTES ÉPOQUES DE NOTRE HISTOIRE.

Suite. — Voy. page 250.

RÈGNE DE LOUIS XVI.

La fin du règne de Louis XV vit naître cet esprit général de réforme qui se développa bientôt si rapidement sous l'influence des philosophes et des encyclopédistes. Les arts ne pouvaient pas rester en dehors de ce mouvement, et les écarts que nous avons eu à signaler de la part de certains architectes de cette époque produisirent en effet une réaction très-prononcée. Mais, tout en luttant avec une louable

intention contre les caprices de la mode et contre le mauvais goût qui s'était introduit dans leur art, les réformateurs, par excès de zèle, firent perdre à l'architecture française ce qu'elle conservait encore d'originalité, et créèrent des œuvres pour la plupart inférieures à celles qu'ils avaient mis trop de hâte à répudier.

Au lieu de chercher à régénérer l'art en le ramenant à des principes vrais et en prenant pour base les besoins, les ressources et les traditions de leur pays, les architectes de la fin du dix-huitième siècle crurent à tort ne pouvoir atteindre leur but qu'en proclamant une imitation plus complète des monuments de l'architecture antique.

En outre, dès le commencement du règne de Louis XVI, l'amour de la science et l'étude plus répandue des mathématiques, entraînant l'architecture dans une fausse voie, lui firent perdre tout caractère.

On a trop souvent répété et avec trop d'insistance que « l'architecture était à la fois un art et une science ». La vérité est que l'architecture est avant tout un art qui procède par inspiration et sentiment, un art comme la poésie et la musique. On pourrait peut-être même dire qu'elle est encore plus un art que la peinture et la sculpture, sous ce rapport du moins que ces deux dernières procèdent seulement par imitation. Il faut, en effet, se garder de confondre les solutions qu'on doit à la science avec les inventions du génie; on peut devenir bâtisseur, mais il faut être né constructeur: c'est par le sentiment et instinctivement que l'on trouve les formes qui sont à la fois possibles et belles; une œuvre d'architecture demande à être conçue tout d'une pièce, et ce n'est qu'en second lieu que la science intervient et fournit ses formules à titre de vérification quant aux procédés matériels d'exécution. Ni les architectes de l'antiquité, ni ceux du moyen âge n'étaient, à proprement parler, des savants; ils procédaient les uns et les autres par voie d'inspiration, et leurs œuvres étaient empreintes d'un caractère dont sera toujours dépourvue l'architecture qui procède scientifiquement.

Ce fut à la renaissance, en Italie d'abord, et en France ensuite, que la science s'introduisit dans l'architecture et voulut primer l'art. Vignole, et après lui la plupart des architectes italiens de son temps, avec leur théorie des ordres, prétendaient soumettre l'architecture à des principes scientifiques, et quand Philibert de l'Orme, se passionnant pour la coupe de pierre, imaginait ces trompes plus ingénieuses que belles qu'il se complaît à décrire dans ses ouvrages, il portait à son insu un coup fatal à l'architecture qu'il sentait cependant si bien quand il se livrait à son inspiration naturelle.

Cet empire de la science devint très-puissant sous le règne de Louis XVI, et les architectes, voulant prouver leurs connaissances scientifiques, ne savaient qu'imaginer pour en faire l'application. C'est dans cet esprit qu'on a conçu les voûtes du Panthéon de Paris (Sainte-Geneviève) et une infinité de tours de force en pierre qui engendraient les formes les plus bizarres et les plus opposées aux règles du bon goût.

Affirmons donc ici de nouveau qu'en architecture l'art doit rester le maître de la science; s'il se laisse une fois subjuguer par elle, il est anéanti.

En dépit de ces tendances générales évidemment nuisibles à l'art sous le règne de Louis XVI, il y eut quelques hommes assez puissants et assez heureusement doués pour exécuter des œuvres qui honorent à la fois l'architecture française et leur pays.

Au premier rang il faut placer Louis, auteur des galeries du Palais-Royal, du Théâtre-Français, de l'ancien Opéra de la place Louvois à Paris et du célèbre théâtre de Bordeaux qui seul eût suffi à la réputation d'un architecte.

Il est impossible d'imaginer une disposition plus grandiose et d'un effet plus saisissant que celle du vestibule et de l'escalier principal du théâtre de Bordeaux (voy. p. 389). Les distributions générales sont en outre des mieux entendues, et quant à la coupe de la salle, tout à fait différente de ce qui avait été fait jusqu'alors, elle fut presque exactement reproduite par Louis lui-même dans la salle de l'Opéra de la place Louvois; on peut encore l'admirer aujourd'hui dans celui de la rue Lepeletier, grâce au bon esprit qu'on a eu de la conserver dans cette construction provisoire en y transportant tout ce qu'il a été possible d'utiliser.

En 1781, le duc de Chartres, voulant réparer les brèches que sa fortune avait subies, entreprit, comme spéculation, d'élever autour de son jardin une série de maisons toutes construites sur le même dessin et destinées à former un ensemble. A cet effet il créa les rues de Montpensier, de Valois et de Beaujolais, et prit sur le jardin le terrain nécessaire aux bâtiments. Les propriétaires des maisons qui jouissaient de la vue de ce jardin dont elles se trouvaient ainsi séparées cherchèrent à s'opposer à ce projet, mais inutilement. Les épigrammes et les caricatures ne furent pas épargnées; néanmoins en 1782 on posa les fondations des nouveaux bâtiments d'après les dessins de l'architecte Louis. Or, il est impossible de ne pas reconnaître qu'il sut dans cet ensemble de construction satisfaire admirablement au programme qui lui avait été donné, et, quelles que soient les observations critiques auxquelles peut donner lieu, sous certains rapports, le style de l'architecture des façades, toujours est-il que la grande unité qui règne dans ces vastes bâtiments, l'heureuse disposition du plan, les nombreux et commodes dégagements ménagés avec art et le charme que procure le jardin, feront toujours de cet immense bazar un édifice merveilleux et sans rival dans le monde entier.

Ce fut également Louis qui, en 1781, fut chargé de construire une salle de spectacle dans la partie du Palais-Royal qui s'avance sur la rue de Richelieu. Le terrain étant très-resserré, il ne lui était plus possible comme à Bordeaux de donner un libre essor à son imagination; c'était de l'adresse qu'il fallait, et Louis a prouvé qu'il n'en manquait pas, surtout lorsqu'il eut l'heureuse idée de mettre son vestibule sous la salle même; il était en effet impossible de trouver un moyen plus ingénieux de ne pas perdre d'espace. Aujourd'hui on est bien prompt à dire : « Ce vestibule est trop écrasé, les escaliers n'ont rien de monumental, ils sont étroits et se présentent mal. » En faisant ces critiques si faciles, on ignore les difficultés en présence desquelles s'est trouvé l'architecte, et de plus on oublie que le sol de ce vestibule a été remonté pour se rapprocher du niveau de celui de la rue primitivement beaucoup plus bas. Quant aux escaliers il est aisé de voir que Louis n'avait jamais eu l'intention de leur faire jouer un rôle dans l'ensemble de cette distribution. Celui de Bordeaux n'est-il pas là d'ailleurs pour montrer ce qu'il était capable de faire quand l'espace ne lui manquait pas et que les convenances l'exigeaient.

Cette salle, terminée dans l'espace de deux années, avait été faite pour les comédiens des *Variétés amusantes* qui y jouèrent jusqu'en 1799, et pour l'usage de cette troupe le programme était suffisamment bien rempli. L'incendie qui détruisit la salle connue depuis sous le nom d'Odéon, obligea les comédiens français à jouer sur le théâtre des Variétés, théâtre qui fut alors réparé par Moreau et où ils n'ont pas cessé de jouer depuis.

L'aspect extérieur de ce théâtre est satisfaisant et l'ensemble ne manque pas d'unité. L'attique orné de pilastres, qui supporte le grand comble est d'un excellent style et rappelle à quelques égards celui des basiliques de Padoue et de Vicence.

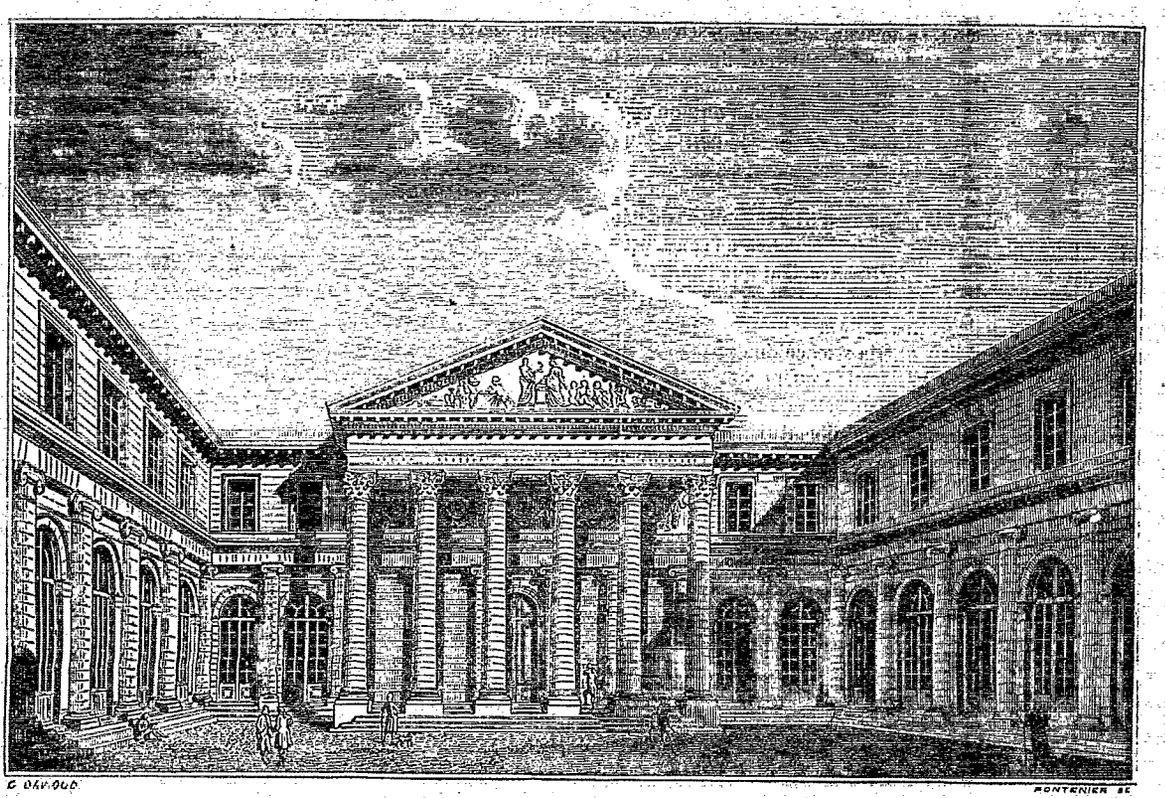
La substitution du fer au bois dans les constructions remonte à une époque plus ancienne qu'on n'est généralement habitué à le croire. Ce fut Brébion, architecte du Louvre, qui vers 1778 fit une des premières applications de ce mode de construction dans la voûte et le comble du grand salon du Musée restauré récemment, et ce fut en 1789 que M. Louis adopta très-judicieusement le fer pour la construction des

planchers et du comble du théâtre des *Variétés amusantes*.

Les architectes qui, avec Louis, acquirent quelque célébrité sous le règne de Louis XVI, furent Chalgrin, dont nous avons déjà parlé, et qui, en 1774, éleva le Collége de France; Goudouin, auquel on doit l'École de médecine, monument très-complet dans son ensemble, mais dans lequel l'architecte a eu le tort de s'attacher trop servilement à la reproduction des formes antiques. A quoi bon, en effet, décorer la face d'un amphithéâtre d'un péristyle surmonté du fronton traditionnel des temples de l'antiquité païenne? C'est annoncer un temple à Esculape bien plutôt qu'un bâtiment destiné à l'instruction médicale de la jeunesse française.

Nous devons citer aussi, parmi les architectes de cette époque, Peyre et de Wailly, sur les dessins et sous la direction desquels fut élevé, en 1789, le théâtre de l'Odéon (alors Théâtre-Français); M. Desmaisons, auteur des bâtiments et de la façade principale du Palais de justice, du côté de la cour de Mai; Le Noir, qui entreprit la célèbre construction du théâtre de la Porte Saint-Martin, exécutée en six semaines pour servir aux représentations de l'Opéra, après l'incendie de la salle du Palais-Royal.

Tous ces architectes suivaient à peu près la même route, et leurs œuvres caractérisent assez uniformément le style dominant de cette époque; mais, à côté d'eux, on vit se produire des individualités dont il est intéressant d'étudier les productions. De ce nombre est assurément Ledoux, auteur des différentes barrières de Paris. Ledoux était du nombre de ces artistes qui, dévorés de la soif de faire du nouveau à tout prix, ne reconnaissent ni principes ni règles, et se livrent sans aucune réserve à toutes les fantaisies de leur imagination. Chargé d'élever, aux différentes entrées de Paris, des bâtiments destinés tout simplement au service de l'octroi,



Vue de l'École de médecine de Paris (Goudouin, architect.). — Dessin de Davioud.

à des corps de garde, etc., Ledoux s'imagina de faire ici des temples, là des rotondes, partout des colonnades sans motif ni utilité. Toutes ces constructions, fort luxueuses à l'extérieur, sont pour la plupart très-incommodes au-dedans, et leur ordonnance des plus bizarres choque toutes les règles du goût.

Ledoux a publié sur l'architecture un ouvrage in-folio qu'il est très-curieux de consulter pour se faire une idée des extravagances auxquelles peuvent se laisser entraîner les esprits faux et présomptueux qui, méprisant toutes les traditions, ne tiennent aucun compte des œuvres de leurs devanciers, et ont la prétention de créer à eux seuls un art tout nouveau.

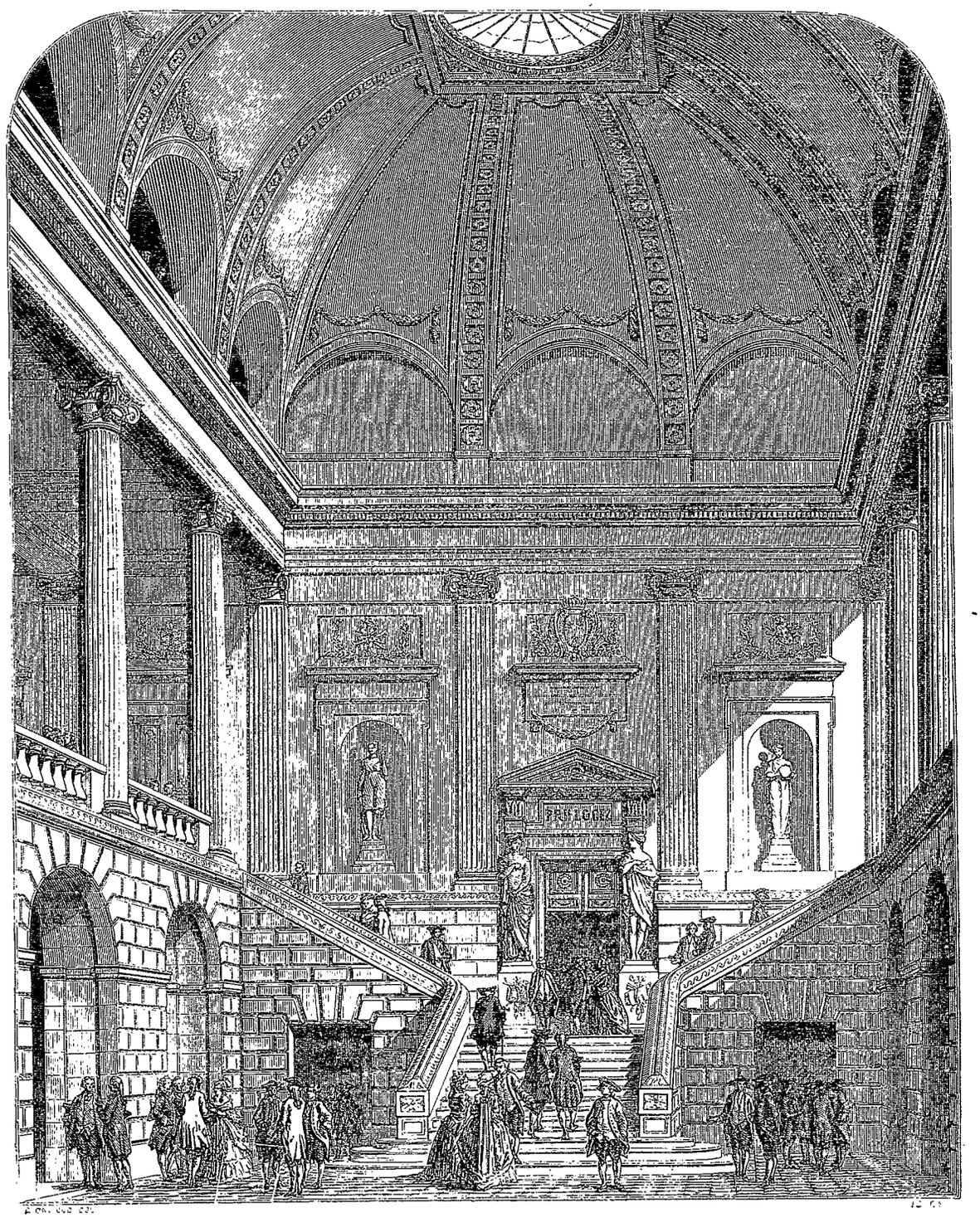
Ledoux était partisan de ce qu'on a appelé depuis l'*architecture parlante*; il croyait avoir trouvé une merveille en faisant la maison d'un vigneron en forme de tonneau; il eût sans doute fait celle d'un buveur en bouteille, etc. Ce système d'architecture eut alors quelques adhérents, et aujourd'hui même les partisans de l'architecture parlante ont fait des tentatives qui, nous l'espérons, auront peu de succès. Nous avons déjà eu occasion, dans le cours de ces études, de faire ressortir la fausseté d'un tel ordre d'idées, que répudient à la fois les règles de l'art et le bon sens.

La découverte des temples grecs de Pœstum, dans le royaume de Naples, excita un grand enthousiasme parmi les architectes, et exerça momentanément une grande influence sur l'architecture. On se prit d'un véritable engouement pour le style de ces temples qu'un architecte français, M. Lagardette, avait mesurés, et qu'il publia en un volume in-folio. Les ordres de colonnes, dits *Pestum*, furent alors indistinctement prodigués à des édifices de destination et d'usage divers. Le couvent des Capucins de la chaussée d'Antin (aujourd'hui le Collége Bonaparte) a été fait sous cette influence, par Brongniard, en 1780.

MM. Legrand et Molinos furent les derniers partisans de ce style dont ils firent des applications peu heureuses. Ce furent ces deux architectes qui, en 1789, firent élever la salle du théâtre Feydeau, rue Feydeau, dans un terrain très-irrégulier. Ce théâtre, sous certains rapports, révélait une certaine recherche de la part de leurs auteurs; sa façade extérieure suivait, comme celle des théâtres antiques, la courbe intérieure de la salle, et l'on avait cherché, au moyen

d'un vaste portique, à faciliter la descente des voitures à couvert, cette donnée si impérieuse et si difficile de nos théâtres modernes. Situé à l'extrémité du passage auquel il avait donné son nom, le théâtre Feydeau fut démoli lors de la création de la place de la Bourse actuelle, vers 1820.

Sous le règne de Louis XVI, on construisit dans Paris un grand nombre de maisons particulières, principalement dans la chaussée d'Antin et dans les faubourgs; ces maisons, destinées aux riches financiers, n'avaient plus aucun rapport avec les somptueux hôtels des familles nobles élevés



Vue du vestibule et de l'escalier du Théâtre de Bordeaux (Louis, architecte). — Dessin de Davioud.

sous Louis XV. Elles se font remarquer par un style à la fois mesquin et prétentieux qui est loin de produire un effet séduisant. Bellanger, architecte de M. le comte d'Artois, s'était fait une grande réputation dans ce genre de construction. Ce fut ce même architecte qui donna les dessins du pavillon de Bagatelle au bois de Boulogne, et qui, plus tard, fit exécuter la couverture en fer et en cuivre de la Halle aux blés, qu'on admire encore aujourd'hui. L'un des palais les plus importants, élevés à cette époque, est celui connu aujourd'hui sous le nom d'Élysée-Bourbon.

Comme exemple complet de l'architecture du temps de Louis XVI, nous citerons enfin le pavillon du petit Trianon. La composition des jardins indique le changement qui s'était opéré dans le goût français par l'influence de l'anglomanie, qui était alors fort à la mode. Ces jardins, qui empruntent aujourd'hui leur plus grand charme à la beauté de leurs arbres, devaient être d'un effet fort mesquin lorsqu'ils furent créés, et jamais ceux qui les ont dessinés ne les virent aussi agréables qu'ils le sont pour nous. Entre Versailles et Trianon il y a la distance de Louis XIV à Louis XVI.

En résumé, ce qui caractérise l'architecture du règne de Louis XVI, c'est la recherche malentendue du style et de la pureté antique. Au goût un peu aventuré du règne précédent, on voulut opposer un style plus sévère, et l'on ne parvint à créer qu'un genre mesquin et dépourvu d'originalité. On retrouve toutefois dans quelques productions de cette époque certains détails qui ne manquent ni de grâce ni de coquetterie. Ajoutons que, tout en se transformant, notre architecture conservait une grande unité, et que la France possédait encore le sceptre des arts, tandis que l'Italie, qu'elle avait longtemps prise pour guide, avait vu son architecture, comme ses autres arts, subir une décadence complète.

LE MÉMORIAL DE FAMILLE.

Suite. — Voy. p. 65, 78, 102, 118, 149, 189, 194, 218, 230, 238, 258, 270, 278, 286, 298, 306, 334, 341, 346, 362, 374, 382.

§ 10. *Les trois bancs rustiques et la planche de résédas. — Mon père s'affaiblit; derniers moments. — Vide laissé dans notre intérieur. — Testament de mon père.*

Depuis quelque temps, mon père a plus de peine à franchir la distance qui nous sépare; ses forces s'amoindrissent, son activité diminue; naguère encore, c'était toujours lui qui nous visitait; aujourd'hui, c'est nous qui l'allons chercher dans son faubourg.

Tous les soirs, nous nous y rendons en famille. Hier, la tante Roubert nous a suivis; elle voulait, disait-elle, faire goûter ses conserves au père Remi; mais lorsque nous sommes revenus, elle m'a pris à part.

— Savez-vous, m'a-t-elle dit, qu'il est bien changé depuis que je ne l'avais vu.

— Il affirme pourtant qu'il n'est point malade, ai-je répondu.

Elle a haussé les épaules.

— Est-ce que ces vieux héros y entendent rien, a-t-elle repris; ça souffre sans se donner la peine de se plaindre; et, aussi longtemps que ça n'est pas mort, ça se déclare bien portants! Mais, croyez-moi, voyez, le plus souvent possible, le père Remi!

Cette recommandation m'a saisi; je n'ai pu dormir cette nuit, et, dès le matin, j'étais à la pépinière.

J'ai trouvé mon père déjà debout, non en pantoufles et en robe de chambre, mais avec son costume ordinaire : redingote boutonnée jusqu'au cou, forts souliers de marche, cravate noire un peu lâche et chapeau de feutre à bords larges. Il a conservé l'habitude militaire de ne faire qu'une toilette, afin d'être toujours prêt.

Nous sommes descendus ensemble dans les jeunes plantations; mais j'ai remarqué que sa marche était plus lente, sa respiration plus difficile. Il s'est arrêté au semis de chênes, et nous nous sommes assis sur un banc que je n'avais point encore vu; j'en ai fait l'observation.

— C'est une attention de M. Germain, a dit mon père, et le troisième siége rustique dressé par lui en mon intention. D'abord je faisais le tour de la pépinière, et je ne m'arrêtais que là-bas sous les quatre tilleuls; puis, les années s'accumulant, j'ai borné mes courses au grand bassin; aujourd'hui je ne puis dépasser la jeune chenaie! ce sont autant d'avertissements. Le vieux soldat est fatigué, et, en approchant du but, il raccourcit les étapes.

J'ai voulu détourner mon père de ces tristes idées; il s'y est arrêté avec intention.

— Pourquoi m'étonnerais-je de ce qui est la loi commune, a-t-il repris; crois-tu donc que soixante-dix ans de vie ne m'aient pas suffi pour apprendre à mourir? Arrivé aux bords de la fosse, je regarde derrière moi, et je trouve ma carrière remplie! J'ai versé mon sang pour la grande famille nationale dans laquelle j'étais né; je me suis uni à la femme dont j'avais souhaité l'amour; j'ai mangé dans la paix le pain de l'honneur, et je laisse mon nom sans tache à un fils qui me continue! Que puis-je attendre encore, et que pourrait me donner la terre désormais? Je finis ma route entre les tombes et les berceaux, l'âme tournée vers le monde inconnu où le Maître m'attend.

Comme il a vu mon émotion, il n'a rien ajouté, et nous sommes revenus, à petits pas, vers le logis; mais en arrivant il m'a montré devant le seuil ses plates bandes de résédas qui commencent à verdir.

— Tu vois, a-t-il ajouté en souriant, que je n'ai pas renoncé à toutes les récoltes; autrefois seulement, je plantais pour les siècles; maintenant, je sème pour la saison.

. . . . . .

La santé de mon père décline de jour en jour; *je voudrais* en vain me faire illusion plus longtemps! Marcelle s'en est aperçue comme moi; mais sans oser me le dire. Lorsque nous revenons de la pépinière, la route se fait dans un long silence; nos regards s'évitent; nous avons peur de nous montrer réciproquement notre commune préoccupation, et cette peur même nous trahit.

Ce qui nous avertit que le terme approche, ce n'est pas seulement une langueur progressive et un détachement toujours plus marqué des intérêts de la vie; c'est surtout l'espèce d'onction qui attendrit son accent; c'est l'ineffable douceur qui humecte son regard; on dirait que cette âme, prête de prendre son vol, se retourne vers nous déjà purifiée du limon terrestre, et nous parle la langue du ciel!

Claire et Léon eux-mêmes sont frappés de cette espèce de transfiguration; leur turbulente jeunesse se contient et fait silence; ils restent plus longtemps près du vieillard; ils l'écoutent avec un trouble respectueux, tandis qu'il semble profiter de ces dispositions pour graver plus profondément dans leurs cœurs les Tables de la loi.

Ainsi qu'il me l'a dit souvent, il veut rattacher quelques grandes leçons à cet émouvant souvenir des dernières heures; faire de sa mort un *memento* suprême, et dresser la statue du devoir sous la sauvegarde de sa tombe!

— On se rappelle les dernières paroles de celui qui ne doit plus rien dire, me répétait-il l'autre jour; ses conseils restent recommandés par l'attendrissement de l'éternel adieu, et l'esprit le plus rebelle aux vivants fait toujours quelques concessions aux morts.

Ainsi averti, j'écoute ce qu'il dit à Léon et à sa sœur avec un serrement de cœur inexprimable; chaque enseignement me paraît une annonce lugubre; il me semble dicter son épitaphe. Quant à lui, rien ne peut déranger sa sérénité caressante; il meurt en nous consolant, comme il a vécu en se dévouant, toujours enveloppé dans sa douceur stoïque.

Depuis quelques jours ses pieds refusent de le porter; ses mains tremblent et sa voix est plus faible; mais son intelligence semble briller d'une lumière céleste. Il parle longuement de l'humanité, de la conscience, du bonheur, et quand il s'arrête les yeux fermés, au mouvement de ses lèvres, on peut voir que l'entretien continue tout bas entre lui-même et Dieu! . . . . . .

Ce matin, nous étions réunis à la pépinière. Mon père

avait voulu se faire porter jusqu'à la tonnelle, où les jasmins se mêlent aux roses du Bengale et aux vignes folles. Son fauteuil a été roulé sous l'arcade fleurie; les rayons du soleil levant filtraient à travers les feuilles, et tombaient, en pluie lumineuse, sur ses traits amaigris. Je me tenais derrière lui avec Marcelle qui me serrait tristement la main; à ses pieds nos deux enfants s'étaient agenouillés, les bras posés à l'appui du fauteuil, et les yeux levés vers le mourant!

Celui-ci a lu sur leurs visages une inquiétude effrayée qu'il a comprise, car il a souri dans sa pâleur; une de ses mains est tombée sur l'épaule de Claire; il lui a demandé pourquoi elle le regardait ainsi.

L'enfant s'est troublée; des larmes sont venues gonfler ses paupières; elle a voulu balbutier une réponse qui s'est perdue dans un soupir.

Mon père l'a attirée contre lui.

— Paix! paix! chère fille, a-t-il dit tendrement... Il ne faut pas que ce qui se prépare vous étonne ni vous épouvante tous deux; c'est l'accomplissement des lois établies par celui qui sait et qui peut. Mes vœux n'ont point hâté ce moment; mais ils ne cherchent point à le retarder. La vie, quelle qu'elle soit, vous le saurez un jour, devient à la longue difficile à porter: aussi a-t-elle été le plus terrible châtiment infligé au plus grand crime par l'imagination populaire. Pour punir le Juif qui avait insulté aux souffrances du Sauveur, elle n'a trouvé que l'immortalité terrestre. N'ayez donc ni désespoir ni frayeur! La mort récompense la vie bien remplie; c'est alors seulement que, dégagé de nos obligations envers nos frères, nous recouvrons notre indépendance dans le sein de Dieu. On vit pour les autres; on meurt pour soi!

Il s'interrompit un instant; je retenais à grand'peine mes sanglots, et les enfants pleuraient tout bas. Après une courte pause, il reprit:

— Bientôt vous ne pourrez plus ni me voir ni m'entendre; mais je n'aurai point cessé pour cela d'être parmi vous! J'y serai par ce que je vous aurai dit, par ce que j'aurai fait en votre intention, par tous les souvenirs qui m'enlacent à votre passé et qui laissent en vous une part de moi-même. J'y serai encore par la bonne renommée dont vous hériterez. Celui-là seul disparaît tout entier de la terre qui n'a tracé aucun sillon dans le champ humain ni dans les cœurs. Mais que Dieu soit béni! je ne dois point mourir de cette mort! Après moi restent deux générations qui, je l'espère, ne m'oublieront pas.

Ici, Claire et Léon l'entourèrent de leurs bras, comme s'ils eussent voulu protester contre cette espèce de doute.

— Non, reprit le mourant, qui s'efforça de répondre à leurs étreintes; j'en suis sûr, j'en suis sûr! mais vous me le prouverez, n'est-ce pas? Quoi que vous fassiez, vous penserez que vous le faites en mon nom et comme les continuateurs de ma vie; vous vous rappellerez que je vous ai laissé en garde mon honneur; vous obéirez toujours au devoir, et, dans le doute, vous vous demanderez ce que je vous aurais conseillé.

Le frère et la sœur promirent avec beaucoup d'émotion.

— J'emporte votre serment, ajouta-t-il, et pour ne jamais l'oublier, regardez bien tout ce qui vous entoure... Là derrière sont votre père et votre mère que j'entends pleurer;... plus haut est le ciel étincelant; ici, tout contre vous, mon visage pâle,... mes yeux près de s'éteindre!... que toutes ces images restent dans votre cœur,... qu'elles y impriment le souvenir de la promesse faite à un mourant, et recevez sa bénédiction... dans ce baiser...

Ses lèvres effleurèrent les deux fronts, puis il se rejeta en arrière. J'écartai vivement les enfants pour prendre leur place, et à genoux, près du fauteuil, la tête de mon père appuyée à mon épaule, j'attendis en pleurant.

Son agonie fut courte et à peine entrecoupée de quelques tressaillements. Plusieurs fois il rouvrit les yeux et nous sourit; enfin, au moment où neuf heures sonnaient à l'église voisine, il se redressa, murmura très-bas: — Mon Dieu! laissa glisser son front sur ma poitrine, et ferma les yeux pour ne plus les rouvrir.

Marcelle s'agenouilla à ses pieds avec Claire et Léon, tandis que je sanglotais une joue appuyée sur cette tête à jamais immobile.

Nous restâmes ainsi longtemps priant et pleurant, mais sans désespoir. La sainte placidité de cette mort semblait s'être communiquée à notre douleur; l'ami que nous regrettions avait pris congé au milieu des plus douces images de la création et des plus sublimes espérances de la terre. Il s'était endormi sous les rayons du soleil levant, parmi les parfums et les chants des oiseaux, en recommandant à ceux qui lui survivaient la religion du devoir!

. . . . . .

Une modification sensible dans l'intérieur de notre logis en a changé l'aspect. Plusieurs meubles antiques sont venus s'ajouter à nos meubles nouveaux; quelques portraits de famille, quelques cartes et quelques plans de villes de guerre ont pris place parmi nos gravures et nos tableaux; une épée de capitaine est suspendue au mur devant mon bureau.

Mon œil aime à rencontrer ces amis de ma jeunesse, au milieu desquels j'ai grandi quand mon père était encore là. Ils me le rappellent plus vivement; c'est comme une ombre de lui qui flotte dans notre ménage attristé.

Pendant plusieurs jours, je n'ai pu me persuader qu'il nous eût lui-même quittés sans retour. Je l'avais tellement gardé dans mes habitudes et dans mon cœur qu'à chaque porte ouverte, à chaque pas retentissant dans l'escalier, je pensais le voir paraître. Il a fallu un certain temps pour faire accepter à mon esprit cette idée de l'éternelle absence. A mesure qu'elle prenait possession de moi, la douleur, d'abord contenue, semblait s'aviver; je voyais mieux le vide laissé au foyer domestique. A chaque doute de ma raison ou de ma conscience, ma pensée se retournait d'elle-même vers celui qui avait toujours été ma lumière; mais je ne trouvais plus que l'absence et la nuit.

Au premier moment, la sublime sérénité de cette mort du juste m'avait soutenu; l'admiration, confondue avec le regret, l'avait adouci; la vibration de cette voix auguste qui s'était éteinte en parlant de paix, d'espérance, de vertu, s'était prolongée jusqu'au fond de mon être et l'avait rempli de je ne sais quel attendrissement résigné; mais, un instant soulevé au vent des ailes de l'âme qui partait, j'étais insensiblement retombé dans mon deuil.

Marcelle ne se montrait pas plus ferme que moi: celui que nous pleurions avait été sa force comme il avait été mon apaisement; elle venait chercher près de lui un point d'appui lorsque quelque chose chancelait chez nous; c'était l'arbitre souverain de nos débats, le conciliateur muet, la divinité visible du foyer. Rien de mauvais n'eût osé se produire devant lui; nous sentions son œil sur notre vie; il était devenu l'auxiliaire impartial de notre conscience! et maintenant, nous retombions à notre propre charge sans ce tendre gardien pour nous avertir. Dieu venait de couper brusquement cette laisse d'or qui avait jusqu'alors maintenu nos âmes dans le droit chemin.

L'amertume de ces pensées nous pénétrait plus profondément un soir que nous étions tous réunis près d'un feu d'automne, et que Marcelle et moi nous mettions en ordre les papiers laissés par mon père. Chacun d'eux révélait quelque intéressant côté de ce simple et grand caractère. C'étaient des notes écrites au bivouac ou dans les haltes d'un bataille de quinze années; courts avertissements qu'il se donnait à lui-même pour se tenir toujours « digne de mourir; » des lettres écrites à ma mère pendant les longues angoisses de l'absence, et où la tendresse de l'époux perçait à travers la fermeté du soldat; des quittances et des mémoires payés, trahissant quelque bienfait que nous avions jusqu'alors ignoré!

— Puis venaient ses états de service, glorieux témoignages d'abnégation et d'héroïsme; les actes officiels constatant les principaux événements de cette existence simple et régulière, passée tout entière au grand jour; enfin le testament qu'il avait écrit de sa main quelques mois avant de mourir.

Je l'ai relu tout haut entouré de Marcelle, de Claire et de Léon en habits de deuil; tous pleuraient, et moi-même j'ai dû m'interrompre plus d'une fois. Je le transcris ici de nouveau pour que mes enfants puissent le retrouver dans ce *Mémorial de famille*, et le relire à leurs fils :

« Moi, Anselme Remi, vieux soldat qui sens venir l'heure de l'éternel repos, mais l'esprit libre et le cœur soumis, j'ai écrit ce qui suit comme l'expression de mes derniers désirs, n'osant plus parler, si près de la tombe, de mes volontés.

» Premièrement, je remercie Dieu d'être né chrétien, c'est-à-dire complétement homme, et j'espère mourir sans avoir perdu le droit de porter ce nom.

» Secondement, je lui rends grâce de m'avoir facilité les devoirs en me donnant l'honneur du nom, l'amour de la famille et le pain de chaque jour.

» Il a fait plus encore, il m'a permis de connaître tous les bonheurs de la vie, puisqu'il m'a accordé une patrie libre, une femme qui m'a aimé, un fils qui comprend le bien.

» C'est à ce fils que je laisse tout ce je possède au moment de ma mort; à lui et à celle dont il ne peut être séparé dans mon amour. Tous deux, je le sais, s'occuperont peu de la pauvreté de l'héritage; il suffit qu'il leur rappelle celui qui l'aura laissé.

» Mais je les prie instamment de garder mon souvenir comme une joie et non comme une tristesse. Qu'ils pensent à moi comme on pense à un plaisir goûté, à un beau jour fini, à un livre qu'on vient d'achever avec émotion, mais sans désespoir. Ma fin ne doit point être plus regrettée par eux qu'elle ne l'est par moi-même; j'ai vécu dans le contentement, je meurs dans le calme, m'en remettant à Dieu pour ma mort comme pour ma vie.

» Je donne à Claire le collier et les bracelets d'ambre que portait le jour de notre mariage celle qui avait consenti à partager ma destinée; puissent-ils lui communiquer sa force dans la résolution, sa persévérance dans le sacrifice et sa résignation dans l'épreuve.

» Je donne à Léon ma montre d'or qui ne s'est jamais dérangée depuis vingt ans. Quand il verra les aiguilles, toujours obéissantes à l'impulsion des rouages, marquer fidèlement les heures, il se rappellera que la soumission et la règle sont la première condition du devoir.

» Quant à mon fils et à Marcelle, je leur lègue quelques pauvres compagnons d'armes que ma pension aidaient à vivre; ils trouveront ici leurs adresses et leurs noms.

» Je les confie de plus l'un à l'autre.

» A Marcelle, je recommande de contenir l'impétuosité de Remi, d'égayer ses humeurs sombres, d'être le rayon de soleil qui éclaire la maison, l'oiseau chanteur qui en écarte la tristesse.

» A Remi, je rappelle de ménager la sensibilité de Marcelle, de supporter ses défaillances avec douceur, de l'abriter à sa force, et de lui rendre en patience tout ce qu'elle lui donnera en amour.

» Et pour ce qui est de ma sépulture, je ne veux qu'une pierre au cimetière de mon faubourg, et l'arbre que plantera M. Germain au chevet de mon dernier lit. Il grandira nourri de ce que je dois laisser à la terre; ses rameaux ombrageront un jour les enfants qui viennent jouer sur la pelouse, les oiseaux nicheront dans ses feuilles, et, selon les lois de Dieu, la vie ressortira ainsi de la mort.

» Ma main se lasse, mes yeux se troublent; le soleil qui s'éteint ne jette plus dans ma chambre qu'un rouge rayon presque sans clarté. Je m'arrête ici, et je clos ce testament par un dernier embrassement à ceux que j'aime, un dernier souhait pour ceux qui souffrent.

» Mon Dieu, adoucissez-leur l'épreuve! multipliez l'épi du pauvre et guérissez le cœur du désespéré!

» Écrit le 12 mai, au déclin du jour, dans la plénitude de ma confiance en Celui qui m'a livré à la vie et qui me recevra dans la mort. »

Voici, nous disait récemment un voyageur, les histoires populaires que j'ai entendu raconter le plus souvent dans les divers pays que j'ai parcourus : — En Russie, pays de l'autorité absolue, l'histoire d'une jeune batelière qui a épousé un tzar, et celle d'un petit pâtissier qui s'est élevé au rang de premier ministre. — En Allemagne, pays de l'étude, l'histoire de beaucoup de petits enfants pauvres qui ont pris place parmi les savants les plus illustres. — En Espagne, pays de hardies explorations autrefois et de piété, l'histoire d'aventuriers qui ont découvert des mondes, et de grands seigneurs qui, s'étant faits pèlerins ou moines, ont mérité la couronne des saints. — En Italie, où domine l'amour de l'art, l'histoire de petits pâtres qui, comme Giotto, sont devenus de célèbres peintres. — En France, où l'on a bien de la peine à se guérir de la fièvre belliqueuse, l'histoire de paysans ou d'artisans qui ont emporté à la pointe de leur épée les épaulettes de général ou le bâton de maréchal. — En Angleterre, où l'industrie est plus particulièrement en honneur, l'histoire de petits indigents qui ont gagné des millions, comme ce petit marmiton Wittington, qui, sans autre capital que son chat, devint un riche industriel et maire de Londres (1). — C'est ainsi, ajoutait ce voyageur, que le caractère de chaque nation se peint fidèlement dans les anecdotes les plus aimées de l'enfance et du peuple. Dans l'ancienne Grèce et à Rome, on racontait les sentences et les spirituelles réparties des sages, et les dévouements des héros; en Orient, on se plaisait au merveilleux, aux ruses, aux aventures des derviches et des jeunes princes amoureux. Cependant, au-dessus de ces récits

Wittington et son chat. — D'après le livre intitulé : *the Wonders of art and nature.*

nationaux, il en est un petit nombre d'autres qui, comme certaines paraboles et certaines fables, sont également bien compris et bien accueillis dans toutes les parties du monde; et c'est à ces communes sympathies que se reconnaît l'unité de la grande famille humaine.

(1) Nous avons raconté, dans notre tome III (1835), p. 22, l'histoire de Wittington et de son chat.

LES LIBRAIRES ET IMPRIMEURS A PARIS AU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

Fin. — Voy. p. 356.

François Langlois, libraire du dix-septième siècle, d'après Van-Dyck. — Dessin de Bocourt.

La censure exercée sur les livres était fort rigoureuse; le parlement lui donnait la sanction de ses arrêts, et il y avait des cas de peine de mort. Cela n'empêchait pas qu'il ne s'imprimât et qu'il ne se vendît une foule de pamphlets, de livres diffamatoires, d'ouvrages dangereux. Les Lettres de Gui Patin sont pleines de mentions de libraires ou d'imprimeurs emprisonnés à raison des pièces mazarinesques qu'ils débitaient. En 1649, un libraire du palais, nommé Vivenel, fut pour ce délit condamné à cinq ans de galères. Le lieutenant civil rendit la même année une terrible sentence contre une famille entière d'imprimeurs et de vendeurs de mazarinades : le fils aîné fut condamné à être pendu, la mère à assister au supplice et à recevoir le fouet dans les carrefours; le second fils aux galères. En 1694, un compagnon imprimeur et un garçon libraire furent pendus, une femme mise à la Bastille, deux autres personnages emprisonnés par sentence de M. de la Reynie, à cause d'un libelle sur le mariage du roi avec madame de Maintenon. La crainte de ces rigueurs, qui, du reste, étaient souvent modérées en appel au parlement, faisait que beaucoup de livres français s'imprimaient en Hollande ou à Genève; on les introduisait frauduleusement en France. L'auteur des Lettres à Charles Spon donne des détails sur les obstacles qu'éprouva la publication des *Provinciales* de Pascal : « Les jésuites persécutent ici cruellement quelques libraires qu'ils ont soupçonnés avoir imprimé quelque chose pour le Port-Royal, et entre autres les dix-huit lettres ; ils en ont fait mettre un prisonnier qu'ils ont fait enlever en plein minuit, et se sont rendus les maîtres de sa boutique, et ont fouillé partout. Il s'appelle Desprez, à l'enseigne de saint Prosper, rue Saint-Jacques. Ils ont aussi découvert l'imprimeur nommé Langlois, qu'ils ont mis dans la Bastille. » (Lettre du 14 juin 1657.)

A côté de ces faits, il est juste de citer le suivant, que raconte La Caille dans son *Histoire de l'imprimerie.* Antoine Berthier, libraire de Paris, ayant imprimé, en 1560, une histoire du cardinal de Richelieu par Auberi (3 vol. in-fol.), et craignant d'être inquiété, alla trouver la reine-mère. Il lui représenta qu'il n'osait publier l'histoire d'Auberi sans une autorité et une protection particulière de Sa Majesté, « parce qu'il y avoit plusieurs personnes qui s'étoient bien remises en cour, dont la conduite passée, n'ayant pas été régulière, et étant marquée fort désavantageusement pour eux dans ces Mémoires, ne manqueroient pas de lui susciter des affaires fâcheuses. — Allez, lui dit la reine, travaillez sans crainte, et faites tant de honte au vice qu'il ne reste que de la vertu en France. »

Une autre censure que celle du gouvernement, la censure de l'opinion publique, s'est exercée sur les libraires et imprimeurs, et sur les livres du dix-septième siècle. Bayle reproche aux libraires d'anticiper les dates des livres, d'en rafraîchir la première page afin de les faire passer pour nouveaux, et de marquer faussement de nouvelles éditions. Il dit qu'on les accuse d'aimer mieux imprimer de méchants livres que de bons; mais que cela vient surtout de la faute du goût public. Patin traite en plusieurs endroits de ses lettres les libraires de son temps d'une manière fort dure; c'étaient, à l'en croire, des fripons, des coupeurs de bourses, des sots, des menteurs, des ignorants; les mots sont en latin et assaisonnés d'épithètes à l'avenant. Boileau se plaint qu'on ne voit affichés sur les murs de Paris que des recueils d'amourettes,

De vers, de contes bleus, de frivoles sornettes,

et que les ouvrages de Scudéri trouvent toujours

Un marchand pour les vendre, et des sots pour les lire.

Plusieurs libraires s'enrichirent dans leur commerce. Boileau se vantait d'avoir fait la fortune de Thierry son libraire. Les couvents, les bibliophiles, les grands seigneurs se plaisaient à meubler leurs bibliothèques de ces ouvrages volumineux et chers qui trouveraient aujourd'hui si difficilement des acheteurs; les livres de piété, les romans, les vers, les lettres, les pièces de théâtre avaient un débit considérable chez les gentilshommes et dans la bourgeoisie aisée; les pamphlets, comme on l'a vu, faisaient fureur. Bigot, bibliophile du dix-septième siècle, disait que, pour acheter des livres, il choisissait la veille ou le lendemain des fêtes : la veille, suivant lui, les libraires vendaient bon marché, afin d'avoir de quoi s'amuser; le lendemain, ils faisaient de même pour remplir leur bourse vide. La profession d'homme de lettres n'était lucrative que pour certains privilégiés. Boileau revient souvent sur l'état précaire des auteurs de son temps, et sa première satire a pour sujet Cassandre, poëte misanthrope, qu'il introduit sous le nom de Damon, et qui mourut sur un grabat. Dans la *foule effroyable des rimeurs affamés*, il flagelle le pauvre Saint-Amant ainsi que Colletet, *attendant pour dîner le succès d'un sonnet*, et *allant chercher son pain de cuisine en cuisine*. Lui-même, quoique au-dessus du besoin, se dépeint comme n'ayant *ni feu ni lieu*. J. Baudouin, membre de l'Académie française, et P. Duryer, faisaient pour les libraires des traductions à trente sous ou un écu la feuille, et des vers à quatre francs le cent quand ils étaient grands, et à quarante sous quand ils étaient petits. C'était surtout au moyen des pensions de la cour et des grands seigneurs, au moyen de quelques places de bibliothécaires, de secrétaires, ou de certains bénéfices ecclésiastiques, que les gens de lettres pouvaient faire figure. Cependant on connaît des exceptions. Scarron, en parlant des sommes que lui payait pour la vente de ses livres le libraire Quinet, appelle ce revenu *son marquisat de Quinet*. Voiture, d'après Tallemant des Réaux, avait, certaines années, 18 000 livres à manger. Le même Tallemant nous apprend qu'en 1656 le libraire Courbé paya à Chapelain, pour les six premiers chants du poëme de *la Pucelle*, qui avait fait tant de bruit avant son apparition, une somme de 2 000 livres, puis de 1 000 livres quand on fit une édition en petit format pour empêcher la vente d'une contrefaçon hollandaise, plus, cent cinquante exemplaires de l'ouvrage. Le poëme se vendait fort cher : 15 livres en petit papier, et 25 en grand. L'auteur avait imaginé un moyen économique de se faire des amis sans sacrifier beaucoup de volumes; il associait deux personnes pour un exemplaire, excepté quand il s'agissait des gens qu'il craignait, des *pestes*, comme les appelle Tallemant. C'est au sujet de *la Pucelle* qu'a été faite l'épigramme que voici :

La France attend de Chapelain,
Ce rare et fameux écrivain,
Une merveilleuse Pucelle.
La cabale en dit force bien;
Depuis vingt ans on parle d'elle...
Dans six mois on n'en dira rien.

Ces vers étaient prophétiques. Personne aujourd'hui ne lit le poëme de Chapelain; cependant il eut une grande vogue dans le premier moment, et six éditions en furent promptement épuisées. Racine tira 200 livres du manuscrit d'Andromaque; on dit que Boileau vendit, en 1674, au libraire Thierry son manuscrit du Lutrin moyennant 600 livres. Six vers avaient valu à Colletet la même somme que lui donna Richelieu. Le cardinal Mazarin offrit 20 000 livres de la bibliothèque de Gabriel Naudé.

Le dix-septième siècle vit naître le *Journal des savants*; le médecin Renaudot fit paraître sa célèbre *Gazette*, et l'imprimerie royale, fondée par Richelieu, exerça sur l'art de la typographie une salutaire influence. Un grand nombre de beaux et de bons livres furent publiés, parmi lesquels on peut citer : les belles éditions *Ad usum Delphini*; — la *Bibliotheca patrum* (1624, in-fol.); — les *Œuvres complètes* de saint Thomas d'Aquin (1636-41, 23 vol. in-fol.); — *la Diplomatique* de Mabillon; — le Spicilége de d'Achery; — les *Œuvres* de saint Grégoire (3 vol. in-fol.); — les *Actes* des saints Bénédictins; — la Bysantine (commencée en 1646 à l'imprim. royale); le *Glossarium med. et infim. latinitatis*, de Ducange (1678, 3 vol. in-fol.); — le Dictionnaire de l'Académie (1694, 2 vol. in-fol.); — la *Bible polyglotte* du président Lejay, qui l'emporte sur celle d'Anvers (1628-45, 9 vol. gr. in-fol.); — etc., etc.

Plusieurs libraires du dix-septième siècle, suivant l'exemple de leurs devanciers du seizième, ont eux-mêmes rédigé des ouvrages importants : Jean de la Caille a donné une *Histoire de la librairie et de l'imprimerie* (1689, 2 vol. in-4°), et plusieurs autres livres; Jean Boudot est l'auteur d'un Dictionnaire latin-français qui est resté longtemps usité dans nos écoles; Nicolas de la Coste a traduit de l'espagnol les voyages d'Herrera (3 vol. in-4°); Claude-Louis Thiboust est connu par son poëme latin *De Typographiæ excellentia* (1718, in-8°); enfin Paul Estienne a laissé des *Juvenilia*, une traduction en vers latins de diverses pièces de l'Anthologie, etc.; et la Caille parle d'Antoine Estienne, fils aîné de Paul, comme d'un bon poëte et d'un grand orateur.

En dehors de ces libraires-écrivains, on doit nommer, comme ayant fait honneur à la librairie et à la typographie parisienne au dix-septième siècle : — Divers membres de la famille des Estienne; — Frédéric II Morel, qui appartient en partie au seizième siècle, et qui mourut en 1630; son frère Claude-Charles Morel, imprimeur du roi, et Gilles Morel; on a un portrait de Frédéric Morel (1617) avec des vers latins à sa louange, et un portrait de Claude (1626), à l'âge de cinquante-deux ans; — Jean Camusat, imprimeur de l'Académie française, auquel succéda Jean Lepetit; — De Sanlecques, habile fondeur en caractères; — Jean Corrozet; — Edme Martin, apprenti des Morel, imprimeur-libraire juré, et son fils Edme II, vanté par le P. Sirmond et le P. Vavasseur; — Claude Sonnius, l'un des membres de la Compagnie du Grand-Navire; — Pierre Guillemot; — Anth. Berthier; — Robert Ballard, imprimeur du roi pour la musique; — Simon Piget; — Pierre Moreau, qui fit graver et employa à l'impression de plusieurs ouvrages des caractères imitant l'écriture ronde; — Claude-Louis Thiboust, mort le 22 avril 1737, dont on possède un portrait gravé, avec des vers au bas; — Sébastien Huré, imprimeur du roi et imprimeur-libraire du clergé; — Cl. Barbin, reçu libraire en 1654; il se piquait, dit-on, de vendre les livres, quoique méchants. Boileau l'a fait souvent intervenir dans ses poésies, quoiqu'il ne fût pas son libraire habituel : c'est Thierry qu'il employait le plus souvent; — Thierry (Denis II) fut adjoint consul, syndic et juge consul; on prétend que Boileau ne l'a pas nommé dans la satire X, dont il était l'éditeur, pour

éviter un hiatus. On a un portrait de Thierry, gravé d'après une peinture faite, en 1690, par Ferdinand; — Vitré (Antoine), imprimeur du roi en langues orientales, dont la maison possédait une magnifique collection de caractères orientaux, et qui a imprimé la *Polyglotte* de Lejay. On possède son portrait peint par Philippe de Champaigne, et plusieurs fois gravé; — Jean Jombert; — Ch. Coignard, mentionné par Boileau; — Jean Anisson, d'abord imprimeur à Lyon, échevin de cette ville, et qui vint s'établir à Paris; il a imprimé le *Glossaire grec* de Ducange; — Louis Bilaine, l'un des libraires les plus importants de l'époque, éditeur de *la Pucelle* de Chapelain. Boileau a dit :

Bilaine et de Sercy sans moi seraient des drilles.

Cramoisy (Sébastien), reçu, en 1602, libraire et imprimeur; il fut syndic de la communauté, échevin de Paris, grand juge consul, administrateur des hôpitaux. Richelieu le nomma directeur de l'imprimerie royale établie au Louvre; emploi qui fut, plus tard, conféré à sa veuve. Gui Patin l'appelle *le roi de la rue Saint-Jacques parmi les libraires.* Il a imprimé un grand nombre de beaux ouvrages; sa probité, son savoir, la correction de ses livres ont été en grande réputation. Son frère Gabriel et lui firent, en 1658, une faillite considérable. Il vécut quatre-vingt-trois ans, et mourut le 29 janvier 1669. On a son portrait exécuté, en 1642, par Gilles Rousselet; — Langlois (François), dit de Chartres, reçu libraire en 1634. Il publia beaucoup d'ouvrages sur l'architecture et les beaux-arts. La marque de ses livres était les colonnes d'Hercule avec ces mots : *Non plus ultra.* Il avait beaucoup voyagé et avait rapporté un grand nombre de livres rares, de gravures, etc., dont il faisait un commerce considérable. Lorsqu'il quitta Londres, le roi Charles Ier lui fit de magnifiques présents. Il était fort habile à jouer de la cornemuse. On possède deux portraits de lui, où il est représenté avec cet instrument à la main. Le premier a été peint par Van-Dyck, et plusieurs fois gravé. Le second, composé par Cl. Vignon, et gravé par Mariette, ne donne pas, comme l'autre, le nom de Langlois; mais on reconnaît facilement les traits de ce personnage dont les vêtements sont plus élégants que dans le tableau de Van-Dyck et dont le chapeau est orné de plumes. Le peintre l'a représenté dans un moment de repos; il vient de jouer ou il va commencer. On lit au bas du portrait : « Il n'y a orgue ny autre instrument que la sourdeline ne surpasse estant touchée de cestuy-cy. »

COUCHER DE SOLEIL AU BORD DE LA MER MORTE.

Au soleil couchant, nous avions traversé de nouveau Sodome, et, passant entre les deux coteaux que recouvrent les ruines de Segor, nous entrions dans l'Ouad-ez-Zouera, par lequel nous devions remonter dans la terre de Canaan et gagner Hébron. Jamais nous n'oublierons le magnifique spectacle qu'il nous fut donné d'admirer lorsque nous eûmes gravi les premiers contre-forts de la chaîne cananéenne. Un orage violent venu de l'ouest avait franchi ces montagnes, et, passant au-dessus de la mer Morte, il était venu fondre sur la plaine de Moab. Au couchant, le ciel était parfaitement dégagé de vapeurs; à l'orient, il était de la teinte la plus sombre; aux pieds des montagnes de Moab, la mer semblait une vaste nappe de plomb fondu; et les montagnes elles-mêmes, noires à leur base, étaient d'un rouge de feu depuis la moitié de leur hauteur jusqu'à leur sommet. Tous ensemble nous poussâmes un cri d'admiration : c'était l'incendie de la pentapole (1) qui recommençait sous nos yeux. Je ne crains pas de dire que le peintre qui parviendrait à rendre l'effet saisissant d'un pareil tableau s'illustrerait entre tous. *Excursion sur les bords de la mer Morte.* 1851.

(1) Les cinq villes, Sodome, Gomorrhe, Sebaïm, Segor et Adama, qui furent consumées ensemble sous une pluie de feu.

FEMMES PEINTRES.

Voy. 1848, p. 337 et 393; 1849, p. 93; 1851, p. 287.

Dans un livre bizarre d'Hilaire Pader, peintre et poëte toulousain, qui fut membre de l'Académie royale de peinture, on trouve un curieux renseignement sur l'un des enfants d'Abraham Bosse. A la page 26 du *Songe énigmatique sur la peinture universelle*, faisant l'énumération des *illustres peintresses* qui suivent Sofonisbe Aigosciola, il dit : « La deuxième étoit Prudence Profondavale, de Lovain en Brabant. Après venoit Catherina Cantona, Milanoise, qui fit avec l'esguille ce qu'un excellent peintre auroit peine de faire avec le pinceau. Elle estoit suivie de Lavinia Fontana, Bolognoise, et celle-cy de Fede de Galitii, des célèbres sœurs du Guerchin d'Accentes, de la fille de M. Rodières de Narbonne, de Marguerite Chalette, de Jeanne de Tailhasson, d'une peintresse d'Agen, de la nièce de M. Stella, de mademoiselle de la Haye, admirable pour la miniature, et de quelques autres filles vertueuses qui se rendent recommandables par les ouvrages de peinture dans Paris, nommément la fille d'un médecin, et pour le dessein à la plume celle de M. Bosse. »

LA MAIN MYSTÉRIEUSE.

Au mois de juin 1814, plusieurs jeunes étudiants en droit qui se destinaient au barreau écossais étaient réunis à Édimbourg chez l'un d'entre eux, William Menzies, logé à l'angle des deux principales rues de la ville, Georges-street et North-Castle-street. « Nous étions tous de joyeux compagnons, dit celui des convives auquel nous empruntons ce récit. En pleine jouissance de la verve et de la fougue de nos vingt ans, peu préoccupés de la veille et sans souci du lendemain, nous ne songions qu'à bien employer l'heure présente. La chaleur étant excessive : nous passâmes, après dîner, dans la bibliothèque, qu'éclairait au nord une grande fenêtre. Là nous savourions le frais, tandis que les gais propos, les rires, la causerie et le bon vin circulaient à la ronde. Tout à coup je crus voir se rembrunir la figure de notre amphitryon, assis vis-à-vis de moi. « — Qu'y a-t-il, William? lui demandai-je; vous trouvez-vous indisposé? — Non; tout à l'heure » je serai bien, si vous voulez seulement prendre ma place » et me donner la vôtre. Il y a là, en face, une maudite » *main* qui m'a déjà plus d'une fois ôté l'appétit et la soif. » Elle ne veut pas me laisser remplir mon verre à cœur joie. » Je me levai et changeai de chaise avec lui. « — Tenez, la » voyez-vous? » me dit-il. Et il me désigna du doigt la main mystérieuse qui, comme celle du festin de Balthazar, troublait son hilarité. « — Depuis que nous sommes là, pour- » suivit-il, je l'épie... Elle m'obsède, elle me fascine; jamais » elle ne s'arrête... Page après page vont grossir ce tas de » manuscrit; et toujours l'infatigable main continue sa tâche, » et la continuera jusqu'à ce qu'on apporte de la lumière, et » Dieu sait combien de temps encore après! C'est le même » mouvement perpétuel tous les jours. Je ne puis en sup- » porter la vue, quand je ne suis pas à l'étude et plongé » dans mes livres. »

» Et aussitôt un étourneau, moi peut-être, de s'écrier : « — C'est sans doute quelque stupide *piocheur*, quelque » famélique clerc d'avoué.

» — Non, messieurs, reprit gravement notre hôte; je sais » quelle est cette main : c'est celle de Walter Scott. »

» C'était, en effet, l'infatigable main de l'homme de génie qui, célèbre et admiré des trois royaumes pour ses œuvres poétiques, écrivit en trois semaines, pendant les soirs d'été de 1814, les deux derniers volumes de *Waverley*. »

Plût à Dieu que cette apparition eût profité à tous les assistants comme à celui qu'elle aiguillonnait aux heures de loisir. Après avoir été une des lumières du barreau anglais, l'honorable William Menzies est aujourd'hui juge suprême au cap de Bonne-Espérance.

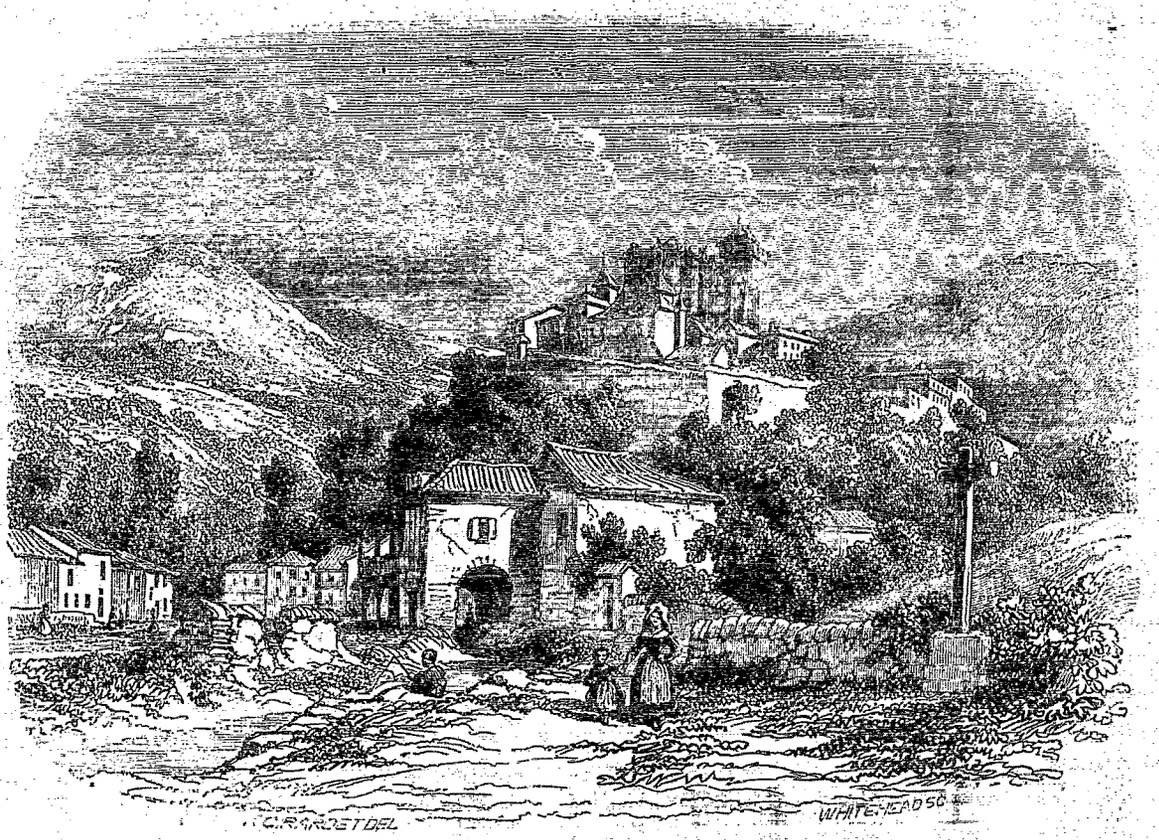
SAINT-BERTRAND DE COMMINGES

(Haute-Garonne).

Le canton dont Saint-Bertrand de Comminges est maintenant le chef-lieu était habité à l'époque romaine par les *Convenæ*, d'où venait à la ville le nom de *Lugdunum Convenarum*. Elle porta aussi le nom de *Communica*, et par corruption *Comminica*, d'où l'on tire *Comminges*. C'était l'ancienne capitale même des *Convenæ*, mentionnée par Strabon. On a reconnu les trois routes romaines qui y aboutissaient d'Auch, de Toulouse et d'Ax. Grégoire de Tours a décrit sa position sur le sommet de la montagne. Mais les vestiges les plus considérables de l'ancienne ville sont à la limite du val Cabrère, près de la Garonne. Elle fut ornée par les Romains d'un grand nombre de monuments dont on a recueilli, à diverses époques, des restes précieux au milieu de cette nouvelle acropole qui, telle qu'un nid d'aigle, couronne un monticule assez élevé. Elle avait un amphithéâtre dont les ruines sont près de la porte Majeure.

En 585, elle donna retraite à Gondebaud, fils illégitime de Clotaire Ier, qui s'était fait couronner roi. Leudegisile, général de Gontran, ayant pris cette ville, la livra aux flammes, passa les habitants au fil de l'épée, et précipita Gondebaud du haut des rochers.

Ce n'est qu'au douzième siècle que cette ville reçut le premier des noms qu'elle porte maintenant, en l'honneur d'un de ses évêques qui la rebâtit presque en entier. Saint-Bertrand est agréablement situé dans une vallée fertile, près de l'Aune, et non loin de la rive gauche de la Garonne. Ses rues sont larges et bien bâties. L'ancienne cathédrale, qui semble dominer la ville comme un donjon domine son château, est remarquable par son antiquité et sa régularité : sa vaste enceinte contient treize autels décorés de tableaux ; les boiseries du chœur et celles des orgues sont des chefs-d'œuvre de sculpture. Cette église a été désignée par l'autorité locale comme étant digne d'être classée au nombre des monuments historiques. Saint-Bertrand de Comminges est la patrie du médecin Fr. Bayle, auteur de savants ou-

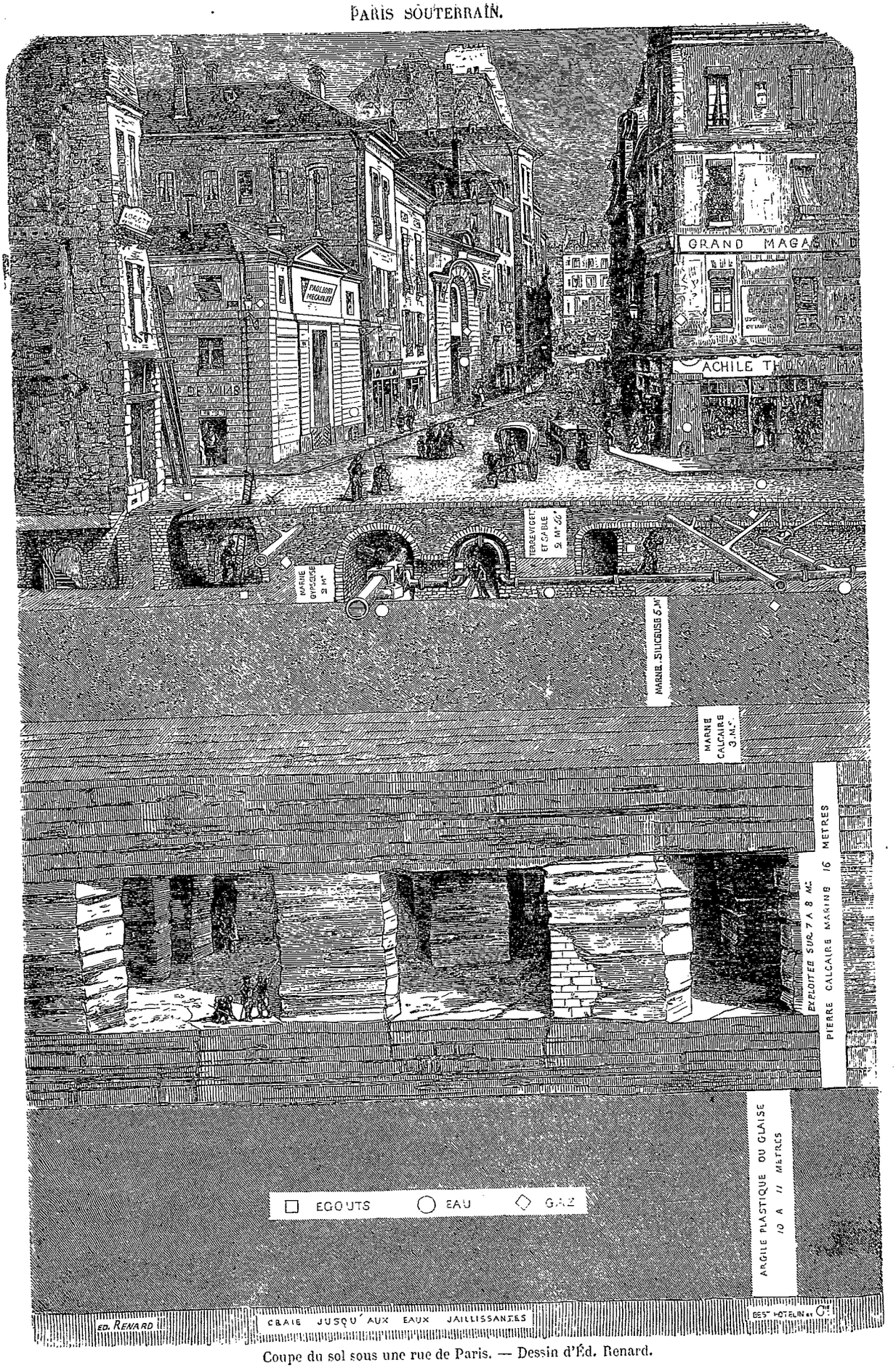


Vue de Saint-Bertrand de Comminges. — Dessin de K. Girardet.

vrages. On voit près de la ville, sur la Garonne, un atelier de marbrerie, et une scie hydraulique de marbre à trente-six lames.

C'est surtout de la Broquère qu'on a la vue du bassin de Saint-Bertrand. Il est très-boisé et semé de buttes, dont la principale, couronnée de quelques maisons et de la cathédrale comme d'une forteresse, commande à ce qui l'environne, et présente un tableau des plus gracieux. Cette ville agréable, tirée de ses ruines par son évêque, devint un pèlerinage fameux, glorifié par de nombreux miracles. Les montagnards français et espagnols affluaient dans la ville et le faubourg inférieur, à ce point que, jusqu'aux champs et aux vergers, tout fourmillait de ces rustiques adorateurs. Ces souvenirs vivent encore : la belle cathédrale, les gloires du moine de Capadour et les honneurs rendus à ses reliques, y rappellent au peuple les splendeurs du moyen âge. Les antiquaires seuls remontent plus haut et se souviennent des Romains.

PARIS SOUTERRAIN.



Coupe du sol sous une rue de Paris. — Dessin d'Éd. Renard.

Au-dessous du Paris visible, éclairé la nuit comme le jour, et où douze cent mille personnes vivent et s'agitent si bruyamment, est un Paris invisible, obscur, silencieux, immense. Du nord au sud, de l'est à l'ouest, ce sol que nous foulons est fouillé, creusé, troué dans tous les sens, et l'on peut dire que presque toutes les rues où nous circulons correspondent à des rues souterraines d'où dépendent en quelque sorte la santé et la vie de notre vaste fourmilière. Sans ces rues impénétrables à nos regards, celles qui leur sont superposées seraient bientôt exposées à mille maux. Canaux, conduits, égouts, sont comme les vaisseaux intérieurs de la grande ville; leur travail est nécessaire et incessant.

Les plus anciennes de ces excavations ont eu pour but la construction de la ville elle-même. Paris est littéralement sorti des entrailles de la terre. Jamais il ne serait parvenu aux proportions gigantesques qui en font l'une des premières villes du monde sans les riches carrières découvertes, il y a quelque dix-huit cents ans, sous les bords de la Seine.

Pendant la domination romaine, vers la fin du troisième siècle, lorsque Lutèce ne s'était guère encore étendue au delà de l'île de la Cité, on avait reconnu l'existence de bancs calcaires considérables sur la rive gauche du fleuve, à l'endroit où se trouvent aujourd'hui les faubourgs Saint-Marceau et Saint-Germain. Tous les territoires avoisinants, ceux de Montsouris, de Gentilly, de Montrouge, furent successivement excavés. Aujourd'hui, après quatorze siècles qui sembleraient avoir dû les épuiser, une partie de ces carrières fournissent encore journellement à la bâtisse parisienne.

Mais un jour vint où la ville s'était tellement agrandie que l'on fut obligé d'abandonner les fouilles sous le terrain qu'elle occupait. Des monuments d'un poids énorme, le Val-de-Grâce, l'Observatoire, le Panthéon, étaient suspendus sur ces abîmes. Il fallut consolider au plus tôt la base d'une moitié de Paris. On se mit à l'œuvre, et, comme l'on ne pouvait songer à combler complétement ces cryptes, on eut la pensée de les utiliser.

Personne n'ignore qu'en 1780, on enterrait encore les morts au cœur de la ville. Le principal cimetière était celui des Innocents, sur l'emplacement même du marché actuel (1). Les accidents les plus graves se multipliaient dans son voisinage; *toutes* les caves des maisons environnantes étaient infectées. Le lieutenant général de police, Lenoir, résolut, sur la plainte des habitants, de supprimer ce cimetière et d'en faire transporter les ossements dans les carrières que l'on avait à consolider. L'administration, après avoir fait l'acquisition de la maison appelée *Tombe-Issoire*, dans la plaine de Montsouris, sur l'ancienne route d'Orléans, dite *la Voie creuse*, construisit un escalier de soixante-dix-sept marches pour descendre dans les excavations, à 17 mètres environ de profondeur, et un puits muraillé par la jetée des ossements. En même temps, un grand nombre d'ouvriers furent occupés à consolider la masse générale, à faire communiquer entre elles les diverses galeries, de sorte que bientôt il résulta de leur ensemble des rues, des places et, pour ainsi dire, des monuments. Cet immense travail fut terminé en 1786. Après leur transformation, les carrières ainsi appropriées prirent le nom de *Catacombes*, et reçurent les ossements du cimetière des Innocents d'abord, puis ceux de plusieurs autres supprimés en 1792, 1804, 1808, 1809 et 1811. On estime qu'elles contiennent plus de quarante générations, et que leur population est huit fois plus nombreuse que celle qui est au-dessus.

Les Catacombes renferment deux collections : un échantillon de tous les terrains et bancs de pierre qui constituent leur sol, et une collection pathologique où sont classées avec méthode toutes les espèces d'ossements déformés par les maladies.

(1) Voy. t. I^er^, p. 1.

Elles s'étendent, du sud au nord, depuis les rues de l'École-de-Médecine, Jacob, etc.; et, de l'est à l'ouest, depuis le jardin des Plantes jusqu'à la barrière Vaugirard. Toute la partie gauche de Paris est donc entièrement excavée. Ces souterrains ont leur mur d'enceinte comme Paris même, à peu près suivant la même courbe, construit aux mêmes fins que le mur supérieur, c'est-à-dire pour déjouer l'audace des fraudeurs de barrières, qui, ne craignant pas d'utiliser à leur profit les routes difficilement gardées des Catacombes, entraient par les ouvertures des carrières de Montrouge ou de Vaugirard, et sortaient dans l'intérieur de Paris par d'autres ouvertures communiquant à des caves complices.

Le travail des carrières, sur la rive droite de la Seine, est loin d'avoir eu les immenses proportions de celui de la rive gauche. Les territoires de Montmartre, Belleville, etc., sont assez profondément excavés; mais, à proprement parler, ces divers territoires ne font pas partie de la ville. Le Paris souterrain de la rive droite se compose surtout de canaux que l'on a pratiqués pour les égouts et les conduites d'eau vive et de gaz, qui, du reste, étendent aussi leur réseau sous la rive gauche, outre les carrières.

La distribution des eaux vives et l'écoulement des eaux fangeuses dans Paris, ont historiquement à peu près la même origine et la même date.

Jusqu'au neuvième siècle, la ville avait été desservie par l'aqueduc d'Arcueil, construit en 360 sous l'empereur Julien. Au neuvième siècle, les Normands avaient détruit cet aqueduc : depuis lors, la ville était demeurée sans conduite d'eau. On ne songea à rétablir l'aqueduc qu'en 1543 ; puis vinrent les aqueducs des prés Saint-Gervais et de Belleville, établis par les moines de Saint-Laurent et de Saint-Martin. Le sol de Paris continua dès lors à se labourer çà et là de tranchées plus ou moins profondes pour donner passage aux canaux distributeurs dont le nombre s'accrut avec les années. Sous Henri IV, on construisit les pompes de la Samaritaine, sur le Pont-Neuf; ensuite s'établirent les machines hydrauliques du pont Notre-Dame, qui amenèrent avec elles de nombreux percements souterrains de la voie publique. De 1782 date la pompe à feu de Chaillot, et de 1785 la machine du Gros-Caillou. Sous l'empire, le canal de l'Ourcq fut exécuté, et il s'ensuivit une extension immense des conduits et des canaux. La majeure partie des eaux de Paris viennent du canal de l'Ourcq : la prise d'eau principale est à l'extrémité aval du bassin de la Villette. Cette dérivation à ciel ouvert, près du bassin, se recouvre d'une voûte avant d'entrer dans la ville, et forme une galerie qui, prenant le nom d'aqueduc de ceinture, se dirige, de l'est à l'ouest, sous tout le front nord de Paris, depuis la Villette jusqu'à Monceau. Son développement est, en longueur, de 4 083 mètres. L'aqueduc de ceinture communique à la dérivation à ciel ouvert de la Villette, au moyen de bondes à soupape, dont on règle les orifices suivant les besoins. Cet aqueduc principal se ramifie en plusieurs aqueducs secondaires donnant eux-mêmes naissance à une multitude de canaux qui portent les eaux au loin dans le cœur de Paris. Cinquante grandes fontaines publiques environ en sont alimentées. Sous le gouvernement de 1830, les embranchements de canaux se multiplièrent à l'infini. De 1838 à 1845, on a établi cinq grands réservoirs pouvant ensemble contenir 28 500 000 litres d'eau; de 1845 à 1848, on a foré le puits de Grenelle, et on a construit la pompe à feu d'Austerlitz. Le nombre des fontaines publiques, qui, sous l'empire, ne dépassait pas le chiffre de 40, atteint aujourd'hui celui de 94 : 65 sur la rive droite, 29 sur la rive gauche. Le nombre total des appareils de distribution d'eau sur toute la surface de la ville, fontaines marchandes, poteaux d'arrosement, bornes-fontaines, etc., s'élève à 2 033; et cependant, tout immense qu'il soit, ce développement donné à la distribution des eaux ne peut encore satisfaire à tous les besoins. A Paris, chaque habitant ne peut avoir au plus que 69 litres d'eau à consom-

mer par jour ; à Londres, chaque habitant en a 112, et à Philadelphie, 335. Or, dans les grandes villes, la salubrité dépend, d'une manière à peu près absolue, des eaux disponibles.

Les premiers travaux pour l'écoulement des eaux fangeuses ont été lents et défectueux. Autrefois les rives de la Seine, exhaussées par les alluvions successives de ce fleuve et des amoncellements d'immondices, laissaient derrière elles un bas-fond au pied des collines de Ménilmontant, Belleville, Montmartre et du Roule. Ce bas-fond était devenu un ruisseau et une sorte d'égout naturel qui, depuis Ménilmontant jusqu'au bas des buttes de Chaillot, où il se jetait dans la Seine, recevait toutes les eaux pluviales du nord de Paris et de ses environs : aussi lui avait-on donné le nom de grand égout. Une partie des rigoles qui y descendaient du quartier Montmartre, ayant été, au quatorzième siècle, comprise dans l'enceinte de Charles VII, Hugues Aubriot, alors prévôt des marchands, la fit voûter et revêtir de maçonnerie, et donna ainsi le premier exemple d'un égout véritable. Cependant une multitude de rigoles, semblables à celle qui avait été ainsi voûtée, parcouraient la ville dans divers sens. Parmi les principaux de ces égouts étaient ceux du Ponceau, de Saint-Antoine, des Filles-du-Calvaire, du Temple, etc., qui, à vrai dire, n'étaient encore que d'infects cloaques. Quelques-unes de ces sentines furent voûtées dans le cours du quatorzième siècle. Il est constant qu'avant 1412, l'égout de la rue Saint-Antoine était recouvert de maçonnerie ; il versait ses eaux dans les fossés de la Bastille, et portait le nom de pont Perrin. Mais les rois de France, qui habitaient alors l'hôtel Saint-Paul, incommodés du voisinage de ce canal, en changèrent le cours et le dirigèrent au loin, à travers la culture Sainte-Catherine, vers les murs de l'enclos du Temple. Dans ce nouveau parcours, il fut encore voûté en plusieurs endroits. Les choses restèrent à peu près en cet état jusqu'en 1605. A cette époque, le prévôt de Paris, François Miron, à l'aide des ressources municipales et des siennes propres, entreprit de nouvelles constructions assez importantes. Il fit voûter à ses frais l'égout du Ponceau depuis la rue Saint-Denis jusqu'à la rue Saint-Martin. Ses successeurs ne furent pas animés malheureusement du même zèle pour la salubrité publique. Cependant une description des égouts de Paris, dressée en 1663, et qui les divise en égouts voûtés et en égouts découverts, établit que les premiers avaient 1 227 toises de longueur, et les seconds 4 021. L'impulsion était donnée. Ce travail souterrain si utile se poursuivit, de génération en génération, jusqu'à notre temps. Le plus bel égout de la ville est celui que Napoléon fit construire dans la rue de Rivoli. Le luxe de cet égout répond à celui des monuments qui sont au-dessus. On cite ensuite, comme un chef-d'œuvre du genre, celui de l'égout des rues Saint-Denis et du Ponceau, qui va jusqu'à la fontaine des Innocents. Cet égout fait un double service ; il conduit à la fois les eaux fangeuses et les eaux vives, au moyen de deux rangs de consoles qui, dans toute sa longueur, soutiennent les tuyaux conducteurs d'eau vive ; au bas coulent les eaux fangeuses. C'est le premier égout qui ait été ainsi disposé en vue d'un double usage ; depuis on a employé souvent ce mode dans les nouvelles constructions. Quelques-unes même, plus récentes, ont été chargées d'un troisième service : elles distribuent aussi le gaz à l'aide de gros tubes qu'elles mènent parallèlement aux conduits d'eau vive.

Toutefois il n'y a guère plus de vingt ans que l'édilité parisienne a sérieusement songé à donner une direction méthodique à tous ces travaux si utiles. On étudia d'abord le nivellement des égouts déjà faits et de ceux à construire ; puis on s'occupa des tranchées et des bâtisses. A dater de 1835, les constructions d'égouts ont été par année de 10 000 mètres, c'est-à-dire de deux lieues et demie. Le sol de toutes les rues de Paris, à peu d'exceptions près, est aujourd'hui transpercé. Si l'on ajoute à ces innombrables galeries celles non moins nombreuses pratiquées pour la distribution des eaux vives, et les conduites de gaz disposées dans ces dernières années sur tous les points de la capitale, on se fera quelque idée de la complication de ces canaux de toutes espèces et de toutes dimensions qui s'étendent sous Paris.

Toutes les galeries, branchements ou autres, ont deux sortes d'ouvertures sur la voie publique : ouvertures pour la chute des eaux, et ouvertures pour le nettoiement, l'inspection et l'entretien des égouts. Chacune de ces ouvertures, qu'elle soit sous le trottoir ou en pleine voie, répond toujours à une cheminée ; lorsqu'elle est en pleine voie, elle est fermée par une grille en fonte que supporte un fort cadre en bois, lequel s'appuie lui-même sur une pierre de roche ; les bouches sous trottoir ont un recouvrement en granit lorsque la hauteur du trottoir le permet, et un recouvrement en fonte lorsque la hauteur du trottoir est moindre. Les ouvertures pour les visites et réparations, appelées *regards*, sont fermées par des trappes en fonte de forme circulaire.

Pour dégager l'air comprimé et assainir les égouts, on établit encore, de distance en distance, des ventouses à tuyaux verticaux et à soupapes à leur partie inférieure, ou bien l'on met cette partie en communication avec les tuyaux de descente des maisons voisines.

La pente des égouts de Paris est d'un millimètre par mètre au minimum.

Généralement on remarque que les parois des égouts qui sont le plus en contact avec l'eau se revêtent à la longue d'une substance beaucoup plus dure que la pierre, et qu'on ne peut entamer avec la pioche sans emporter quelques parcelles de la pierre. Cette substance singulière ressemble beaucoup à celle qui se trouve dans les vieux conduits de plomb et de fonte qui ont servi pendant longtemps au déversement des eaux ménagères. Les égouts ont différentes odeurs, fades, ammoniacales, sulfurées, etc., et les cureurs de profession ne sont pas toujours à l'abri d'accidents dans leurs travaux. En elle-même, l'opération du curage est facile. Pour ôter la boue, les ouvriers la chassent devant eux à l'aide d'une planche emmanchée d'un bâton. L'un d'eux descend d'abord dans l'égout, et établit à quelque distance en avant une forte planche qui arrête le courant de l'eau. L'eau en s'amoncelant détrempe les immondices, et l'on peut alors les remuer avec d'autant plus de facilité que, la planche de barrage retirée, l'eau se précipite rapidement et les entraîne en grande partie avec elle.

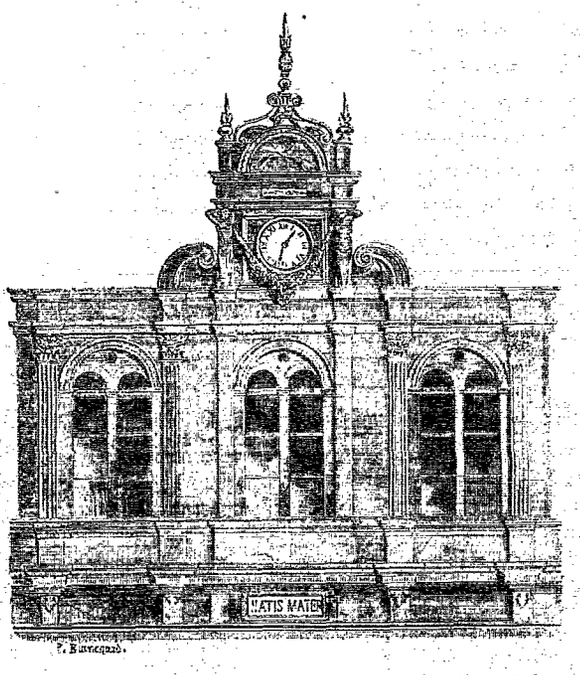
Londres l'emporte sur Paris pour la distribution des eaux vives ; mais le service de ses égouts est loin d'être aussi simplement et aussi largement organisé que le nôtre. Cela tient au régime des commissions auxquelles est confiée depuis plusieurs siècles cette partie de l'édilité londonienne. L'ensemble des égouts de Londres forme sept divisions, et chacune d'elles est dirigée par une commission indépendante. Les canaux étant en partie construits et entretenus aux frais des propriétaires, les commissions lèvent des taxes à leur fantaisie, aussi fortes, aussi minimes et aussi répétées qu'elles l'entendent. De là une absence complète de plan général, de suite et d'uniformité dans les travaux. Des quartiers entiers sont encore sans égouts, c'est-à-dire sans aucun moyen de rejeter hors des maisons les immondices. C'est un des nombreux inconvénients du système exagéré de décentralisation que les siècles ont légué à l'Angleterre, mais qui tend aujourd'hui à s'amender dans la mesure de ce qui est juste et nécessaire.

Louis II, roi de Hongrie, fut couronné à l'âge de deux ans ; à quatre ans il avait de la barbe ; à quinze, il se maria ; à dix-huit ans il avait les cheveux gris ; il fut tué dans sa vingtième année, à Mohatsch.

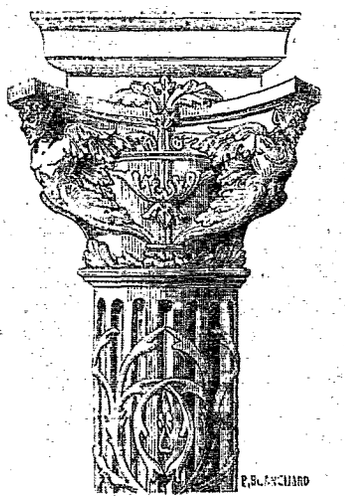
LE CHATEAU BOURSAULT

(Marne).

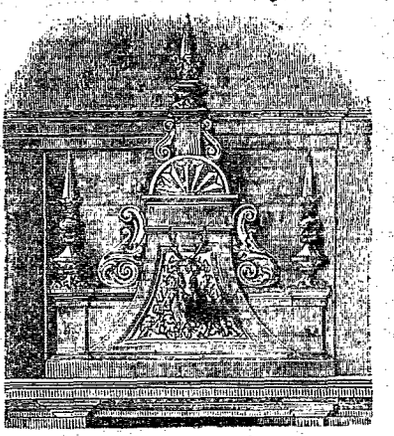
On raconte qu'au temps des croisades, un seigneur d'Anglure, étant tombé aux mains des infidèles, demanda la grâce d'aller lui-même chercher en France sa rançon. On eut confiance en son honneur, et on lui accorda un an de liberté. Il traversa les mers, vint en Champagne, et frappa aux portes de tous les manoirs; ce fut en vain : la somme qu'il avait promise était considérable, et la noblesse avait épuisé ses trésors, d'abord à bâtir des églises, dans la crainte de la fin du monde qui devait arriver en l'an 1000, puis à soutenir les guerres religieuses. Le temps fuyait. Le brave chevalier, voyant accourir à grands pas les derniers jours de l'année, fit ses adieux à sa famille. Ni larmes de femme et d'enfants, ni conseils subtils et insidieux, n'eurent le pouvoir de le retenir : nouveau Régulus, il s'arracha aux étreintes de ceux qu'il aimait, et retourna tendre ses bras à des fers éternels. Il paraît que le sultan était au fond assez bonne créature. Comme il n'avait pas trop compté sur le retour de son prisonnier, il admira sa loyauté, et, plus généreux que les Carthaginois, il



Château Boursault. — Couronnement de la façade du Sud.



Chapiteau de la cheminée du grand salon.



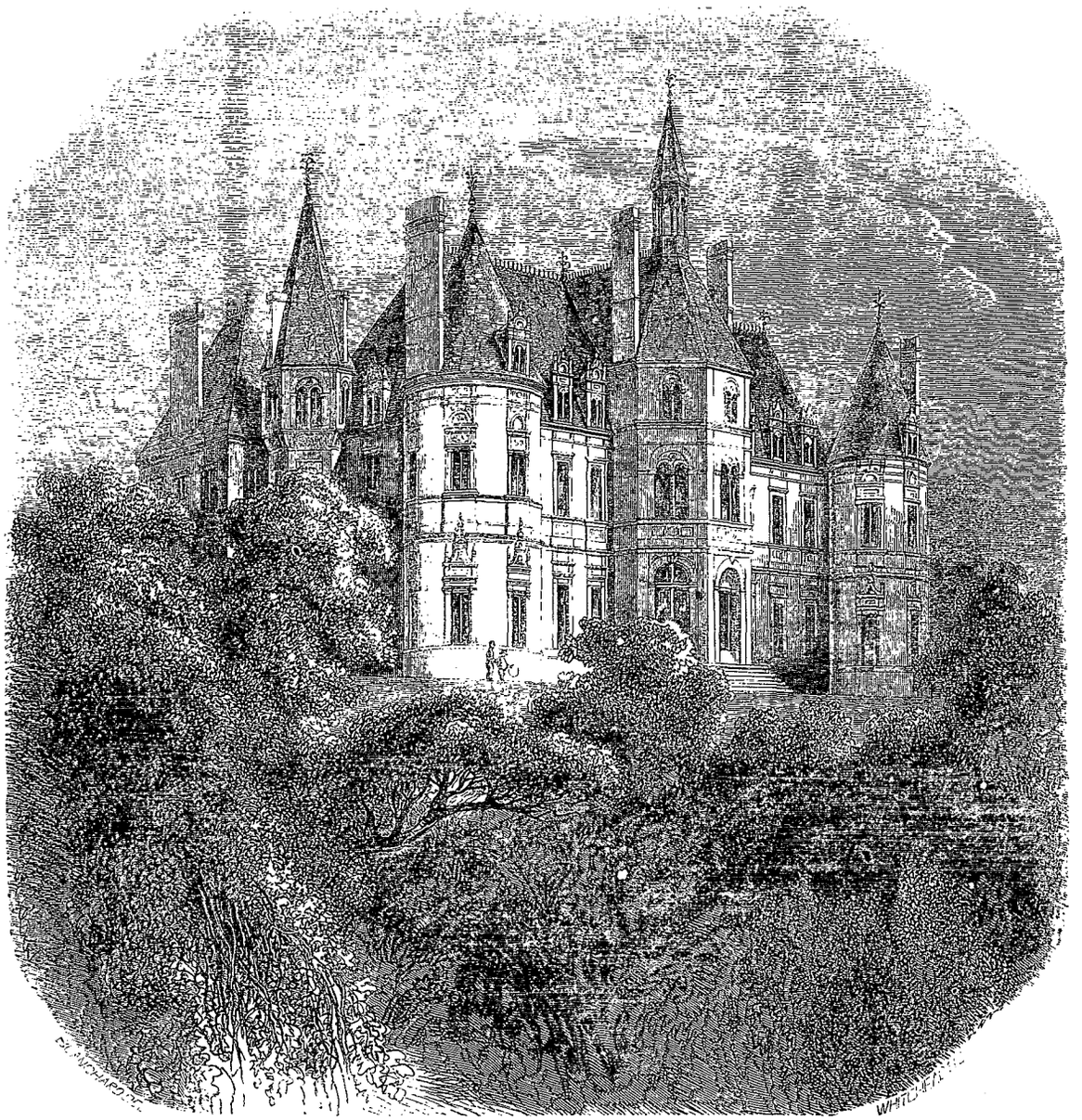
Ornementation des fenêtres du château.

lui rendit gratis la liberté, en le priant d'ajouter désormais à son nom chrétien celui de Saladin. Depuis ce temps, dit la tradition, le paladin et ses descendants s'appelèrent Saladin d'Anglure. Ces nobles champenois furent longtemps en possession de la baronnie de Boursault, qui plus tard devint la propriété des Givry.

Une estampe de 1600 représente l'ancien château Boursault dans toute sa force et sa gloire, avec sept tours, un donjon, des poternes, des glacis, et le reste. Quelque violent incendie le consuma sans doute : au sol où gisaient ses débris on a trouvé mêlée une grande quantité de cendres. D'autres constructions s'élevèrent dans la suite sur l'emplacement même ou à côté. Aucune n'a aussi dignement succédé à l'ancien castel que le château dont nous publions aujourd'hui le dessin. Ce n'est point cependant un monument bâti par quelque seigneur de la cour de Louis XIV, sur les dessins

d'un Mansard ou d'un Lepautre. Il est d'un temps où, malgré tout le mérite possible, châteaux et architectes ont grand'peine à se faire admirer, c'est-à-dire du nôtre.

Commencé en 1843, le château Boursault a été achevé en 1848. Il est situé sur la pente d'une colline, au milieu de sources vives et de beaux ombrages, et il domine la grande route de Paris, le chemin de fer de Strasbourg, l'agréable vallée où serpente la Marne, et au loin Épernay. Sur sa façade, on lit cette inscription concise : *Natis mater* (Une mère à ses enfants). C'est, en effet, pour réunir près d'elle sa famille qu'une dame dont le nom est bien et honorablement connu dans la plus célèbre des industries champenoises (1) a fait construire cette riche et élégante villa sur les plans et sous la direction de l'habile architecte chargé antérieurement de restaurer la cathédrale de Reims (2). L'ensemble du style rappelle celui de la renaissance. Le rez-de-chaussée peut rivaliser de magnificence et de goût avec ce que l'art du seizième siècle a produit de plus gracieux sur les bords enchantés de la Loire. La salle à manger est ornée de magnifiques tapisseries modernes et de boiseries richement sculptées. Dans le salon, de forme octogone, est une cheminée monumentale en pierre de Bourgogne ; le motif qui entoure la



Vue du château Boursault. — Dessin de Ph. Blanchard.

pendule fait corps avec la cheminée. Toutes les sculptures sont l'œuvre d'un des artistes de Paris les plus estimés (1). Une belle avenue conduit de la façade principale à la route d'Épernay à travers un parc vaste, bien dessiné, et planté de grands arbres. Plus d'un voyageur, en passant sur la nouvelle route de fer avec la rapidité du vent, souhaiterait de contempler à loisir cette belle demeure, qui fait honneur à l'art contemporain et est un exemple de ce que peut l'emploi généreux et intelligent des fortunes loyalement acquises dans l'industrie, pour ajouter aux charmes de nos paysages et soutenir le goût national à la hauteur de ses anciennes traditions.

(1) M. Klagmann.

(1) Madame Cliquot, née Ponsardin.
(2) M. Arveuf.

LA LAQUE.

La laque est la séve de l'*Augia sinensis* (en Chine) et du *Thus verniæ* (au Japon). C'est une gomme résine d'autant plus fine et noircissant d'autant plus vite à l'air, que sa couleur café au lait tire plus sur le rouge. On la fait venir à Canton des provinces de Sse-tchouènn et de Kiang-si, et son prix est, suivant la qualité, de 3 fr. 65 cent. à 9 francs le kilogramme.

Le bois que l'on veut vernir avec la laque doit toujours être très-sec, léger, et plané avec soin. Le plus ordinairement, en Chine et au Japon, l'on emploie le cyprès.

Les opérations du vernissage sont longues et minutieuses. Le bois reçoit d'abord une couche de fiel de buffle et de grès rouge pulvérisé; ce premier fond est poli avec un brunissoir de grès, gommé ou ciré, puis verni.

Le vernis est ainsi composé : 605 grammes de laque fine sont étendus dans 1,210 grammes d'eau, et l'on y ajoute 38 grammes d'huile de *Camellia sesanqua*, un fiel de porc, et 19 grammes de vinaigre de riz. Le tout est mélangé avec soin en plein jour. Le ton de la laque devient de plus en plus foncé, et le vernis est bientôt d'un noir brillant; on l'applique sur le meuble en couche très-mince avec un pinceau plat fait en cheveux.

Le bois préparé de cette manière séjourne dans un séchoir humide : ensuite un ouvrier le plane à l'eau avec un schiste d'un grain très-fin. Le meuble revient recevoir une deuxième couche de laque, puis un deuxième poli, et les deux opérations se succèdent jusqu'à ce que la surface soit parfaitement unie et brillante. A mesure que le travail avance, on emploie de la laque de plus en plus pure; on ne donne jamais moins de trois couches, ni plus de dix-huit.

Le soin d'orner de dessins cette surface polie est confié à un artiste, qui fait d'abord une esquisse avec un pinceau blanchi d'un peu de céruse; s'il est satisfait de son croquis, il le burine et trace les mille petits détails du sujet. Il ne lui reste plus alors qu'à le peindre avec la laque du Kouang-si camphrée, qui sert de mordant, puis à dorer au tampon et au pinceau. On obtient des reliefs avec une ou deux couches de *hoa-kinn-tsi*, et l'on enjolive ces miniatures dorées avec la laque du Fo-kiènn.

Malgré le danger auquel l'exposent les exhalaisons délétères de cette séve, le paysan qui la recueille ne gagne que 26 centimes par jour. L'ouvrier qui applique les couches de fiel et de grès pulvérisé, reçoit 275 francs par an (75 centimes par jour). Le laqueur est payé, en moyenne, 1 franc par jour, et les peintres sont engagés, selon leur habileté, à raison de 1 fr. 28 cent. à 2 fr. 75 cent. par jour. A l'exception du paysan, les ouvriers et les artistes sont logés dans l'atelier, mais leur aménagement est fort simple. Le patron les nourrit, et estime à 165 francs la dépense annuelle par tête (45 centimes par jour).

En Europe on connaît peu les beaux laques unis de Sout-chou et de Nann-king. Il sont très remarquables par la pureté et l'éclat du vernis, la finesse merveilleuse du décor, et la correction du travail d'ébénisterie. Le prix en est très-élevé, les frais de main d'œuvre pour l'application, le séchage et le ponçage alternatifs de dix-huit à vingt couches étant très-considérables.

La fabrication des meubles en laque est encore supérieure au Japon : on y incruste avec art des fragments d'haliotide et d'avicule, diversement découpés et colorés; les dernières couches de laque sont polies avec un roseau.

Ce fut vers 1675 que les missionnaires apportèrent en France les premiers laques de Chine. L'originalité et la richesse des coffrets, des guéridons, des paravents qui furent présentés à la cour, mirent en vogue ces chinoiseries, et, sous Louis XV, le beau laquage fit longtemps fureur. Aussi s'empressa-t-on d'envoyer en Chine, pour y être laqués, un grand nombre de meubles en acajou, en chêne, en tilleul, en bois exotique, d'un précieux travail.

Depuis ce temps, les modèles ont abondé en France; les essais se sont multipliés, et l'on s'est successivement approprié la plupart des procédés chinois.

Toutefois le laquage parisien diffère complétement du laquage chinois. Le brillant est dû principalement, à Paris, au vernis; à Canton, on l'obtient avec le poli.

En France on commence par poser un fond de noir de fumée et un apprêt à l'ocre ou à la céruse, puis on polit au papier verré, on passe deux couches de noir mat, on donne deux ponçages, on applique une couche de noir d'ivoire broyé avec de l'huile et de l'essence, et l'on termine par deux glacis et un frottis au vernis tinté.

Les bois que l'on emploie, pour les ouvrages laqués, sont ordinairement le tilleul, le hêtre, le frêne et le merisier. Les décors, largement traités, laissent en général à désirer sous le rapport de la correction et de l'art.

L'Angleterre excelle dans la tabletterie et le petit meuble en papier mâché et en carton verni; elle produit en ce genre des pièces belles et solides, et l'importance des manufactures, ainsi que des débouchés, y permettant la formation d'outillages complets en matrices, balanciers, découpoirs, etc., rend possible à Birmingham la fabrication à très-bas prix de plateaux de tout genre et de tous les articles analogues (1).

LES ATTERRISSEMENTS DU MISSISSIPI.

ÉTUDE.

Le Mississipi (en indien, *le Père des eaux*) est, comme l'on sait, le plus grand fleuve de l'Amérique septentrionale, et l'un des plus grands fleuves du monde. Prenant sa source au petit lac Itasca, dans le district des Sioux, vers le 47e degré de latitude nord, il débouche dans la mer au 31e degré, même latitude; il n'a donc pas moins de 450 lieues de long; et encore fait-on ici abstraction de ses sinuosités : on suppose son cours direct du nord au sud, ce qui n'est pas, à beaucoup près, la vérité.

Le Missouri, dont le Mississipi reçoit les eaux, descendant des montagnes Rocheuses par delà le 46e degré de latitude et le 113e de longitude, parcourt une étendue de pays non moins considérable.

Enfin d'autres affluents du grand fleuve, au nombre de dix à douze, parmi lesquels l'Arkansas, la rivière Rouge, l'Ohio, etc., ne le cèdent guère en longueur au Missouri lui-même.

Or chacun de ces immenses cours d'eau use, ravine, creuse le sol qu'il parcourt; les matériaux ainsi arrachés sont entraînés à la mer, s'accumulent au fond, ou sont relégués sur les bords, et forment les dépôts que l'on désigne sous le nom d'*atterrissements*. Ces dépôts, le long du Mississipi, ont une étendue immense : ils comprennent d'abord toute cette grande surface de terre connue sous le nom de *delta*, qui, vers l'extrémité du cours du fleuve, s'étend depuis le Chafalaya jusqu'à son embouchure dans le golfe du Mexique; ils comprennent ensuite la vaste plaine dite du Mississipi, qui se prolonge vers le nord jusqu'au cap Girardeau, dans l'état de Missouri.

Le delta a environ 13 milles carrés de surface; l'épaisseur des dépôts qui le composent, d'après les calculs d'un savant ingénieur américain, M. le capitaine Delafield, peut être évaluée à 525 pieds anglais (160 mètres); il s'élève de quelques pouces à 10 pieds au-dessus du niveau de la mer.

La plaine elle-même occupe une surface de 16 000 milles carrés; elle est, par conséquent, plus large que le delta, elle est en même temps plus longue; l'épaisseur de l'alluvion

(1) Extrait d'une notice de M. Natalis Rondot.

dont elle est composée peut être évaluée à 264 pieds. Sa hauteur au-dessus du niveau de la mer est, à son point le plus élevé, c'est-à-dire vers l'embouchure de l'Ohio, environ de 800 pieds.

La pente du dépôt total, delta et plaine, depuis son point le plus éloigné dans l'intérieur des terres jusqu'à l'embouchure du bras principal du Mississipi dans le golfe du Mexique, est pour ainsi dire insensible; de plus, elle descend graduellement et ne varie aucunement entre le delta et la plaine, ce qui, joint à la nature des matières transportées qui composent celle-ci, matières tout à fait semblables à celles du delta, ne laisse aucun doute sur l'identité d'origine et de formation des deux dépôts.

Voilà donc une surface de plus de 29 600 milles carrés de terrain qui résulte incontestablement du transport opéré par les eaux d'un seul fleuve, sur un seul point du globe. Plusieurs autres grands fleuves, dans les deux Amériques, produisent des effets analogues; une infinité de cours d'eau agissent de la même manière sur toute la surface des deux hémisphères. Quelle doit donc être la puissance des dépôts formés tous les jours par l'élément aqueux sur la surface totale de notre planète! Le phénomène, d'un autre côté, a eu cours pendant toute la série des temps géologiques : quel a dû être, par conséquent, le rôle qu'il a joué dans la formation totale des couches solides du globe!

Le Mississipi est, comme nous venons de le voir, un merveilleux exemple de la puissance d'action que les eaux exercent actuellement et de celle qu'elles ont exercée pendant toute la série des temps géologiques; il donne aussi l'explication de la manière dont ont pu se former dans tous les temps les atterrissements.

C'est surtout pendant les grandes eaux qu'il faut étudier ce fleuve pour se faire une plus juste idée du phénomène.

Le bas Mississipi, pendant l'inondation du printemps, n'est plus un fleuve, c'est une sorte de mer boueuse qui se précipite vers le golfe du Mexique, charriant, en même temps que du limon, une immense quantité de bois que ses affluents et lui-même ont arrachés sur leurs bords. On retrouve ces bois au loin, déposés en épaves sur les bords du golfe du Mexique, jusque sur la plage de Veracruz; ce sont eux qui, mêlés au limon, forment le sol du delta, et prolongent tous les jours le promontoire qui porte au large les eaux du Mississipi.

Une grande partie du delta est, de cette manière, constamment couverte par les eaux. Pendant l'inondation en particulier, il ne reste au-dessus du vaste lac temporaire qu'une bande étroite le long de la plupart des cours d'eau; car le Mississipi et les différents bras qui s'en détachent ont leur bord immédiat plus élevé que le reste du pays. De là il résulte qu'il y a des deux côtés du fleuve de vastes marais stagnants toute l'année; la plus grande partie de la contrée, depuis Natchez, situé à environ 645 kilomètres de l'embouchure, ne présente qu'un immense espace marécageux, séjour des alligators et insalubre pour l'homme. A travers cet espace, le Mississipi poursuit son cours directement jusqu'au golfe; il s'avance hors de la ligne du continent, dans le chenal qu'il s'est créé à force d'amonceler des boues et des arbres de dérive, et qu'il étend graduellement vers sa partie inférieure, jusqu'à l'endroit où son cours principal se décharge dans la mer par plusieurs bouches; trois des principales forment exactement une patte d'oie.

Des îles nombreuses se dégagent fréquemment vers cet endroit; mais ces îles sont des plus instables : leur configuration, comme celle des passes ou bras de déversement, subit d'année en année des changements très-sensibles. Le terrain, en effet, est mal assis : sur une longueur de 100 ou 120 kilomètres, le Mississipi ne repose pas sur un véritable fond, mais est plutôt porté par une sorte de radeau flottant, grossièrement assemblé et découvert seulement pendant l'étiage; les coups de mer et le choc des eaux en ébranlent incessamment les parties intégrantes, les font ployer et les déplacent, donnant ainsi lieu aux plus étranges phénomènes de changement dans les limites relatives des terres et des eaux. Mais la terre stable, qui subsiste en définitive, prend chaque année un développement de plus en plus considérable : non-seulement les langues de terre et les îles qui bordent les passes extrêmes sont d'une formation toute récente; mais une partie du promontoire étroit au milieu duquel coule le fleuve, depuis le fort Saint-Philippe, s'est formée, dit-on, depuis la fondation de la Nouvelle-Orléans, en 1717. Cette partie n'a pas moins de 75 kilomètres d'un côté et 70 de l'autre; elle a doublé, assure-t-on, dans l'espace d'un siècle : elle se serait donc allongée, dans ce laps de temps, de 35 kilomètres; cela suppose un allongement moyen annuel de 350 mètres.

Comme on le voit par ce dernier résultat, le Mississipi est un véritable chronomètre naturel, qui peut, jusqu'à un certain point, nous enseigner le temps que mettent les eaux à former les couches sédimentaires. Ce temps est facile à supputer : pour cela, deux données suffisent.

Premièrement, quelle est la puissance absolue actuelle du dépôt d'alluvion? En second lieu, quelle est la quantité de matière alluviale qui se dépose à l'embouchure de ce fleuve dans un temps donné?

La proportion moyenne annuelle de sédiment dans l'eau du Mississipi est à cette eau comme 1 est à 1245 en poids, ou environ comme 1 est à 3000 en volume, ce qui porte la quantité de matière solide versée annuellement dans la mer à 3 702 758 400 pieds carrés. Or nous nous rappelons que le delta a environ 13 600 milles carrés de surface et 528 pieds de profondeur, et la plaine du Mississipi 1 600 pieds carrés de surface et 264 pieds de profondeur.

Il a donc dû se passer 67 000 ans pour l'accumulation du delta, et 33 500 pour celle de la plaine, en supposant encore l'étendue de celle-ci, dont la profondeur est moitié moindre, égale à celle du delta, tandis que dans le fait elle est réellement plus considérable.

On a ainsi, pour la période totale pendant laquelle le Mississipi a transporté son limon à la mer, le chiffre total de plus de 100 000 ans; et encore toute la matière sédimentaire entraînée dans l'Océan n'a-t-elle pas dû se déposer à l'embouchure du fleuve : des particules très-fines sont entraînées à de grandes distances; d'autres sont absorbées par le grand courant sous-marin qui les entraîne dans l'Atlantique.

Cent mille années de sédimentation paraîtront peut-être une période de temps bien longue; mais qu'est-ce que cette durée en présence des temps géologiques, en présence des siècles qui ont dû s'écouler pendant l'accumulation de tous les dépôts sédimentaires qui recouvrent, sur une profondeur infiniment plus considérable, la surface totale du globe?

Herrera dit que dans le Yucatan on fait des instruments de musique avec les carapaces de tortue tout entières, et que les sons de ces instruments sont sourds et mélancoliques.

FABRICATION DE LA PORCELAINE DURE

A SÈVRES.

Fin. — Voy. p. 273, 367.

Les couleurs de grand feu cuisent en un même temps et dans le même four que les pièces en blanc : ce sont des couleurs dures, brillantes, bien glacées, mais peu nombreuses; la plus belle est le bleu de cobalt; le bleu de Sèvres, dit gros bleu, est très-recherché; on le met en plein ou l'on s'en sert pour imiter le lapis; on le pose alors inégalement et on le rehausse de petites taches d'or métallique. Cette couleur,

qui n'est qu'un mélange préalablement fondu de couverte et d'oxyde de cobalt, est finement broyée, mêlée avec de l'essence de térébenthine et étendue au pinceau à une ou plusieurs couches, suivant l'intensité du ton que l'on veut obtenir sur la pièce blanche et cuite en couverte. On peut dorer sur les pièces ainsi mises en fond comme sur la porcelaine blanche elle-même.

Les couleurs que l'on nomme de demi-grand feu cuisent à une température inférieure à celle nécessaire pour fixer les fonds au grand feu ; elles sont plus nombreuses que ces dernières et peuvent recevoir de la dorure ; on ne les emploie à Sèvres que pour faire de la dorure.

C'est avec les couleurs de moufles tendres qui se cuisent à une température assez basse, inférieure au point de fusion de l'argent, qu'ont été faites toutes les peintures, véritables chefs-d'œuvre, qu'on admire dans les magasins de la manufacture de Sèvres. Les verts sont fournis par l'oxyde de chrome ; les bleus, par l'oxyde de cobalt ; les rouges, de tous les plus variés, par l'oxyde de fer ; les jaunes, par l'oxyde d'antimoine ; les gris et les noirs, par des mélanges d'oxyde de cobalt et d'oxyde de fer ; enfin les carmins, les pourpres et les violets, par l'or à l'état connu des chimistes sous le nom de *précipité de Cassien*. Tous ces principes colorants sont ajoutés à une matière fusible qu'on appelle *fondant*. Ces couleurs sont amenées par le broyage à l'état de poussière impalpable, mêlées avec de l'essence de térébenthine maigre additionnée d'un peu d'essence grasse, et appliquées au pinceau.

Le peintre s'en sert alors comme de couleurs pour l'aquarelle. Il faut cependant qu'il sache quelles sont celles de ces couleurs qu'il peut mettre épaisses ; il faut que l'expérience lui ait appris à connaître celles de ces couleurs qui peuvent se

Coupe de Bologne moulée, par M. Diéterle.

mélanger, et les modifications quelquefois très-considérables que la cuisson doit déterminer : c'est là ce qui rend si difficile l'art du peintre sur porcelaine.

Les ornements en dorure se font à la main ou par impression. Dans tous les cas, l'or est réduit à un grand état de division par une préparation chimique, puis par un broyage soigné ; il est additionné d'une petite quantité de fondant, broyé à l'essence, et employé. Avant la cuisson, il est terne et brun ; cuit, il prend de l'éclat et reste mat ; il acquiert l'éclat métallique qu'on demande à la dorure par le *brunissage*, c'est-à-dire par le frottement avec un corps dur, comme l'agate et l'hématite. L'argent et le platine se préparent et s'appliquent de la même manière.

L'application à la main des métaux ou des couleurs n'offre rien de particulier et n'a pas besoin de description. L'application par voie d'impression est très-intéressante et frappe par la promptitude avec laquelle on opère. Une gravure en creux sur une plaque de cuivre ou d'acier donne le dessin qu'on veut multiplier. On imprime, comme pour la taille-douce, sur du papier non collé ; la planche chargée avec la couleur, l'or ou tout autre métal précieux, abandonne l'épreuve sur le papier qu'on mouille légèrement par la face opposée à l'impression ; on fait ressuyer le papier et on l'étend sur la porcelaine, l'épreuve étant ainsi mise en contact avec la glaçure ; on comprime avec un rouleau, et quand on enlève le papier toute la gravure est reportée sur la poterie. Si, au lieu de tirer sur du papier, on imprime sur de la gélatine, on peut, avec une même planche, obtenir des empreintes augmentées ou diminuées, en mettant la gélatine en contact avec de l'eau ou bien avec de l'alcool.

Quel que soit le moyen mis en œuvre pour appliquer la décoration, qu'elle ait été mise à la main ou par impression, les couleurs comme les ornements métalliques doivent être fixés par une cuisson spéciale. On enferme les pièces peintes ou dorées, parfaitement sèches, dans une espèce de boîte en terre qui les protége contre l'action des flammes et de la fumée ; on appelle *moufle* cette espèce de cazette.

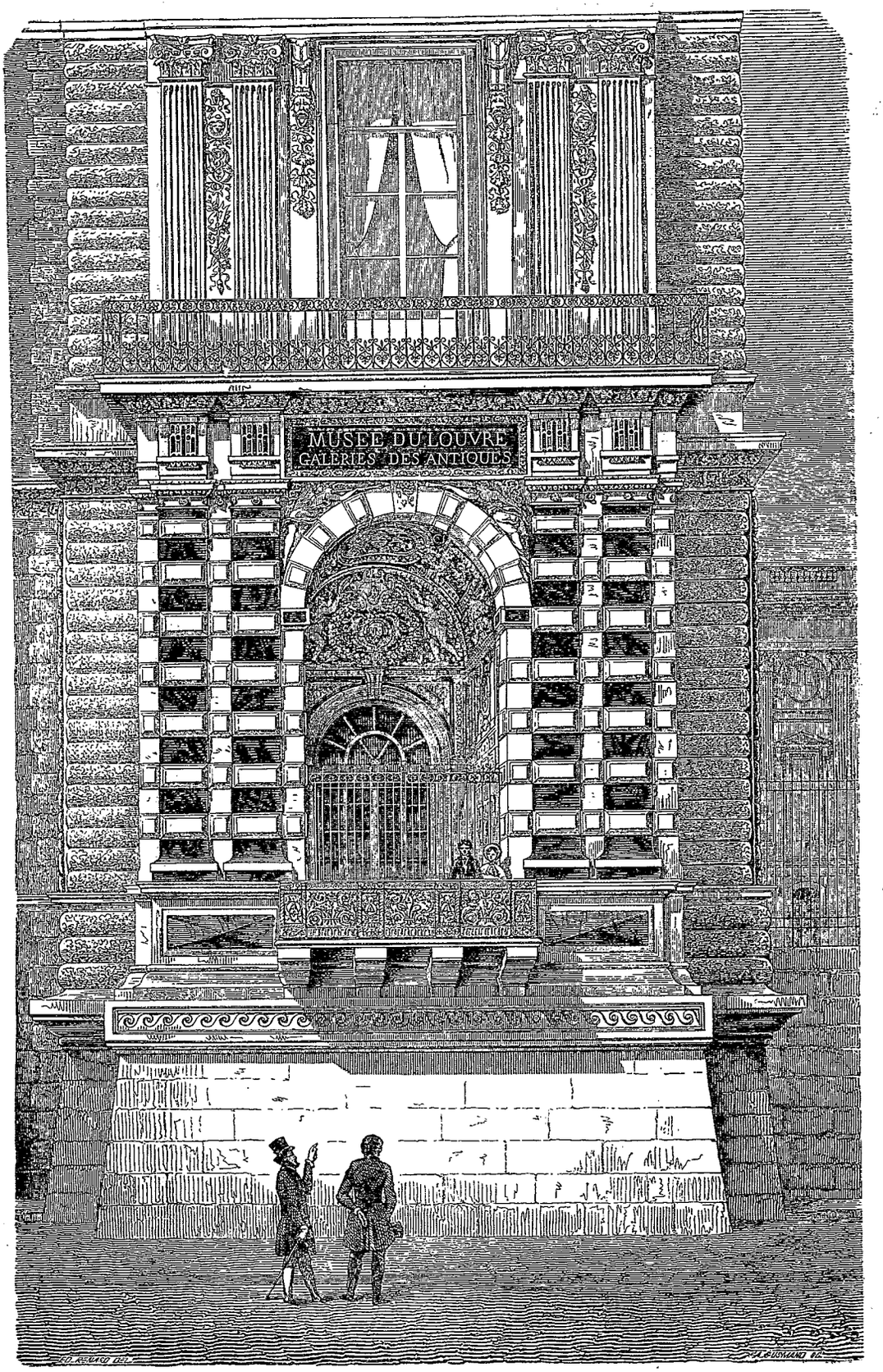
Quand le moufle est plein, on le ferme avec une plaque de terre servant de porte et munie d'une ou de plusieurs douilles en terre qui permettent de juger de la couleur du feu, et on mure l'ouverture antérieure du fourneau qui environne de tous côtés les parois du moufle ; on met le feu au foyer que l'on charge avec du bois bien sec, et la flamme circulant autour du moufle porte les pièces, sans les toucher, à une température déterminée. Les douilles engagées dans la porte, qui donnent le moyen de juger les progrès du feu pour l'arrêter en temps utile, permettent aussi l'introduction de petits fragments de porcelaine cuite et recouverte de glaçure, qu'on nomme *montres*, et sur lesquels on met une touche de carmin préparé pour peindre. Cette couleur change de nuance avec la température à laquelle on l'expose : au rouge naissant, elle est brique ; à la température de fusion de l'argent, elle est violet sale ; en passant de la plus basse de ces deux températures à la plus élevée, elle présente la variété de tons dont le peintre tire le plus heureux parti pour les fleurs roses. Connaissant la nuance du carmin correspondant à chaque température, on peut obtenir celle que l'on désire en retirant ces montres de temps à autre. Quand on juge que la température est suffisamment élevée, quand le moufle est cuit, on arrête le feu, on laisse refroidir et on *démoufle* ; après cette première cuisson, les peintures ont souvent besoin d'être retouchées : le peintre reprend son œuvre, la charge de nouvelles couleurs pour terminer les parties peu finies ou corriger quelques défauts que la chaleur a fait survenir, et cette retouche nécessite une deuxième cuisson ; on la donne généralement à une température inférieure à celle du premier feu. Si l'artiste n'est point encore satisfait, il retouche encore sa peinture, et un troisième feu devient nécessaire pour fixer cette deuxième retouche. On se borne très-souvent à cette troisième cuisson. C'est lorsque la pièce ne doit plus subir de cuisson qu'on la donne au brunissage pour réveiller l'éclat de l'or et des autres métaux précieux.

Tels sont les procédés à l'aide desquels on a pu faire et décorer toutes ces porcelaines si variées de formes, de dimensions, d'épaisseur et de coloration, qui, à toutes les époques, ont placé la manufacture de Sèvres à la tête des fabriques du monde entier, et qui lui ont valu la grande médaille à l'exposition de Londres (1).

(1) Nous devons la plupart des documents technologiques qui précèdent à M. Salvetat, chimiste de la manufacture nationale de Sèvres.

LA GALERIE D'APOLLON AU LOUVRE.

Fin. — Voy. p. 281.



Vue extérieure de la galerie d'Apollon, récemment restaurée. — Dessin de Renard.

Cette gravure représente, aussi fidèlement qu'un dessin photographique, la façade extérieure de la partie du Louvre qui s'approche le plus de la Seine et où sont la galerie d'Apollon et celle des sculptures antiques.

Le balcon, connu populairement sous le nom de *Balcon de Charles IX*, éclaire les sculptures : la fenêtre qui est au-dessus s'ouvre sur la magnifique galerie dont nous avons donné récemment la vue intérieure (p. 281).

L'effet général aussi bien que les détails de cette façade satisfont à la fois le jugement et le goût. Le regard embrasse sans peine l'unité de la composition : les lignes principales sont simples et élégantes : les détails variés, riches et harmonieux. La pierre, taillée avec pureté, sculptée avec esprit et avec grâce, se marie agréablement aux dorures et aux peintures intérieures de l'arcade qui surmonte le balcon : les couches noires et blanches qui s'alternent des deux côtés font rejaillir, sur l'ensemble, du mouvement et, si l'on peut s'exprimer ainsi, de la gaieté. Ce fragment d'architecture est un spécimen charmant du meilleur style de la renaissance française. Sa restauration est, dans notre grande ville affairée et bruyante, un attrait de plus qui de loin attire, séduit, émeut ceux qui sont sensibles aux impressions de l'architecture. Et qui n'est pas doué à un degré plus ou moins élevé de cette heureuse sensibilité ? Il suffit quelquefois de l'aspect soudain de ces nobles et gracieuses surfaces pour adoucir et changer les préoccupations de l'esprit : elles ont une mélodie secrète : elles agissent sur nous, même à notre insu, et dissipent un peu de nos ennuis, comme un beau chant ou de beaux vers.

C'est à M. Duban que revient encore l'honneur de ces réparations extérieures, si nécessaires. Voici une appréciation technique de ses travaux, empruntée à la notice citée dans notre premier article (1) :

« Les difficultés, qui se présentaient à l'architecte, étaient de toutes les natures et s'adressaient à toutes les faces de la *science ; et j'entends* ici par science, le triple don de l'expérience, du goût et de l'érudition. Le tassement qui s'était opéré dans les fondations de l'angle de la galerie qui regarde le quai et le jardin, tassement qui a été reconnu presque contemporain de la construction même de la galerie, avait déterminé une crevasse terrible, une espèce de coup de foudre qui lézardait la muraille du haut en bas, et qui, en déchirant la voussure de Lebrun, faisait courir sur cette grande peinture, l'humidité la plus destructive. D'autre part, l'incendie de 1661 ayant anéanti l'ancienne toiture de la galerie, Lebrun avait modifié l'ancien système des fenêtres, des deux côtés de l'élégant avant-corps du milieu ; puis il n'avait pas jugé à propos de rétablir le petit fronton qui couronnait cet avant-corps et les lucarnes, qui perçaient et aéraient la toiture primitive... M. Duban, s'inspirant de la précieuse estampe, dans laquelle J. Marot nous a conservé le premier état de la galerie, lui restitua son élégant fronton et les lucarnes indispensables à la santé de la charpente, et par conséquent de la voûte. L'habile sculpteur de la Pénélope endormie, M. Cavelier fut chargé de sculpter à nouveau la figure de la renommée que J. Marot nous montrait assise entre deux Termes. Enfin, M. Duban, en dégageant le pied de la façade, lui a retrouvé le plus délicieux soubassement. »

(1) Notice historique et descriptive sur la galerie d'Apollon au Louvre, par Ph. de Chennevières. 1851.

CONSERVES ALIMENTAIRES.

LE BISCUIT DE VIANDE.

On distingue aux États-Unis, sous le nom de biscuit de viande (*meat-biscuit*) une nouvelle préparation alimentaire qui paraît destinée à rendre les plus grands services dans une foule de circonstances, et notamment dans les voyages de long cours, aux marins, aux soldats en campagne, etc. Le biscuit de viande renferme autant de substance nutritive qu'un poids quintuple de bonne viande fraîche ; il se compose d'une combinaison intime du suc de la viande avec la farine de blé. 125 grammes de cette nourriture par jour suffisent pour soutenir parfaitement un homme sans qu'il perde rien de sa force et de sa santé. Il en faut un tiers en sus pour un homme soumis à de très-grandes fatigues. Il en résulte qu'un piéton, qu'un soldat chargé de 5 kilogrammes de *meat-biscuit*, porte la nourriture d'un mois entier. En y ajoutant un peu de sel et de poivre, le biscuit de viande acquiert un degré de tonicité qui supplée, jusqu'à un certain point, à l'effet du thé ou du café pour les personnes qui ont l'habitude de ces aliments.

Il a, en outre, l'avantage de se conserver longtemps sans altération. M. Wright, chirurgien en chef de l'armée américaine, atteste qu'après seize mois il était dans le même état qu'au moment de sa préparation. On a, dit-on, des expériences de dix-huit mois de durée. On en a transporté en Californie par le cap Horn et par les plaines ; on en a expédié en Chine, et on l'a rapporté intact. Les variations de température n'en empêchent donc pas la conservation.

Il y a plusieurs manières de l'accommoder. La plus simple consiste à en faire de la soupe en le mettant à bouillir dans de l'eau avec un peu de sel et de poivre. En dix minutes la soupe est bonne à manger. On peut encore en faire du poudding, le mélanger avec des pois, des fèves, des haricots, du riz, etc.

Pour fabriquer le biscuit de viande, on prend de la chair musculaire (celle de bœuf est la meilleure). Aussitôt l'animal tué, on fait bouillir cette chair pour la séparer des os et des matières fibreuses et cartilagineuses ; on fait évaporer l'eau contenant la matière en dissolution, de manière à concentrer beaucoup la liqueur ; ensuite on la mêle intimement avec de la fleur de farine de froment superfine et on en fait une pâte. La pâte est roulée, coupée en forme de biscuit, séchée et cuite au four à une chaleur modérée. Il en résulte une galette qui a l'apparence du plus beau biscuit de mer, aussi sèche et se brisant aussi vite que les *crackers* les plus soigneusement confectionnés.

Il y avait déjà longtemps que l'on connaissait l'art de concentrer la viande à l'état de suc ou de pâte ; mais c'est M. Borden qui a eu, le premier, l'idée de la combiner avec la fleur de farine pour en faire un biscuit. Aucun assaisonnement, aucune substance agissant chimiquement n'entre dans ce biscuit. On pense que c'est pour cela qu'il conserve sans altération toutes les qualités de la viande fraîchement tuée. On croit que son usage à la mer préviendrait le scorbut. Le colonel du 1er régiment de dragons des États-Unis en ayant usé lui-même pendant plusieurs jours de suite et sans aucun autre aliment, est convaincu que l'on pourrait en vivre des mois entiers consécutivement. « Concentrer ainsi, dans un petit volume, une grande quantité de substance nutritive, était, dit-il, une chose à trouver dans ce siècle de découvertes. Les provisions d'un régiment de cinq cents hommes en campagne pourraient donc se borner, pendant deux mois, et pour tout bagage, à la charge de trente à quarante mules. » A 150 grammes par homme, ce serait un poids de 4 500 kilogrammes à porter par quarante-cinq mules seulement.

De son côté, le chirurgien en chef de l'armée américaine a déclaré qu'il avait tiré un excellent parti, dans les hôpitaux, du biscuit de viande ; d'autres chirurgiens et médecins en ont rendu le même témoignage. Le docteur John Tibbet, qui a traversé les plaines de la Californie pendant le printemps et l'été de 1850, écrivait de San-Francisco, le 12 février 1851 : « Pendant plus de trois mois, nous avons vécu, six jours sur sept, de soupes faites avec le *meat-biscuit*. Il s'est parfaitement conservé, et je ne doute nullement qu'on ne pût le conserver pendant des années. » Beaucoup de voyageurs en ont usé dans les vastes solitudes de l'Amérique du Nord, et ont émis la même opinion, entre autres le docteur Knox, de Saint-Louis, et le docteur Haughton, inspecteur de

l'Académie de West-Point. A ces témoignages, il faut joindre celui de M. Texas à Londres et à Paris, qui a usé plusieurs fois du *meat-biscuit*, et qui assure qu'une provision de cette substance rendra de grands services aux troupes en marche dans les déserts qui confinent aux États-Unis et au delà des frontières.

L'inventeur de cette précieuse substance en a établi la fabrication en grand à Galveston, au Texas, dans un pays de vastes prairies où abondent les bestiaux de première qualité. Il paraît être là dans les conditions les plus économiques et les plus favorables pour la livrer à un prix qui permette de la répandre dans le monde entier.

— Vivez avec les hommes comme si Dieu vous regardait, et parlez à Dieu comme si les hommes vous écoutaient.

— Je rapporte volontiers les discours d'Épicure, afin de convaincre ces gens mal intentionnés qui cherchent dans cet auteur de quoi prétexter leurs désordres, pour leur montrer qu'ils doivent bien vivre en quelque lieu qu'ils aillent. Quand ils seront entrés dans ses jardins, et qu'ils y verront cette inscription : « Passant, vous serez bien logé céans; on n'y connaît point de plus grand bien que la volupté. Vous trouverez le concierge de cette maison tout disposé à vous recevoir; il est humain, il est honnête; il vous régalera d'un gâteau et vous donnera de l'eau largement; il vous dira ensuite : « Eh bien, n'avez-vous pas été bien traité? » Dans ces jardins, dis-je, on ne provoque point l'appétit, mais on le contente; on n'irrite point la soif par des breuvages délicieux, mais on l'apaise par un remède qui est naturel et qui ne coûte rien. » Avec cette sobre volupté, je suis parvenu à la vieillesse.

— Veillez sur vous. Soyez votre accusateur, puis votre juge; demandez-vous grâce quelquefois, et, s'il est besoin, imposez-vous quelque peine. SÉNÈQUE.

Avant les voyages du Pérou, on pouvoit serrer beaucoup de richesses en peu de place; au lieu qu'aujourd'hui, l'or et l'argent estants avillis par l'abondance, il faut des grandz coffres pour retirer ce qui se pouvoit mettre en une petite bouge. On pouvoit faire un long trait de chemin avec une bourse dans la manche, au lieu qu'aujourd'hui il faut une valize et un cheval exprès (1).

LESCARBOT, *Histoire de la Nouvelle-France.*

La durée de la vie commune de la panthère, du tigre et du lion, dans la ménagerie du Muséum d'histoire naturelle de Paris, est, dit-on, de six à sept ans. Cependant une lionne y a vécu vingt-neuf ans, et un lion dix-sept. Les lions transportés sur les routes et promenés de ville en ville vivent généralement de dix-sept à vingt ans.

L'ours blanc de Sibérie ne vit guère, dans la ménagerie, que trois ou quatre ans. L'ours noir, plus robuste, y vit sept à huit ans; mais ceux qui sont placés dans les fosses spacieuses et aérées de la ménagerie y vivent de dix-sept à vingt ans.

L'hyène ne vit dans la loge, en terme moyen, que quatre à cinq ans; une hyène cependant, morte récemment dans cet établissement, y était depuis 1825. Les dromadaires et les chameaux y vivent de trente à quarante ans.

L'éléphant captif vit de vingt à vingt-cinq ans, quelquefois même jusqu'à quarante et cinquante ans; en liberté il peut vivre, dit-on, de cent à cent cinquante ans.

(1) L'invention de la lettre de change est un remède parfait au mal dont se plaint Lescarbot. Une petite feuille de papier est encore plus facile à porter qu'une bourse dans une manche.

Les singes, logés dans un vaste et commode édifice, n'y vivent cependant que quatre ou cinq ans. On cite toutefois un singe de Gibraltar qui y aurait vécu seize à dix-sept ans.

KHOSROVAH.

Khosrovah est un bourg situé au milieu d'une belle plaine, près du lac d'Ourmyah, et à trois ou quatre journées de Tabriz, capitale de l'Azbaïdjan, l'une des dix provinces de la Perse. Ses habitants, au nombre de douze cents environ, sont d'origine chaldéenne. Ils étaient autrefois nestoriens; aujourd'hui ils sont catholiques. Il y a près d'un siècle, un jeune homme vint de Diarbekr, où il avait exercé la profession de teinturier. Des missionnaires dominicains l'avaient converti au catholicisme. Plein de ferveur, il entreprit à son tour et opéra la conversion des habitants de Khosrovah, en commençant par ses apprentis. Laborieux, intelligents, ces catholiques persans, qui ont pour directeur le patriarche général de la Chaldée, sont parvenus, malgré les impôts qui les accablent, à une sorte d'aisance peu connue de la population soumise à l'autorité du schâh. La Perse est pauvre; les paysans habitent le plus ordinairement en compagnie de leurs bestiaux, dans de misérables huttes froides quoique enfumées. A Khosrovah, les maisons sont vastes, propres et bien bâties; on y voit beaucoup de jardins, et la culture des terres aux environs atteste plus de connaissances agricoles et plus de soin que l'on n'en rencontre parmi les autres cultivateurs ou raïas. M. Eugène Flandin rapporte qu'il vit pour la première fois à Khosrovah les paysans se servir de charrettes attelées de buffles : il a dessiné d'après nature la scène que reproduit notre gravure. A peu de distance de ce bourg est un bas-relief ancien exécuté sur un rocher, et représentant deux cavaliers tenant chacun par le bras un personnage qui est à pied : c'est un travail grossier, et qui, d'après son style, paraît remonter à la période monarchique des Sassanides (de l'an 226 de l'ère chrétienne à l'an 642).

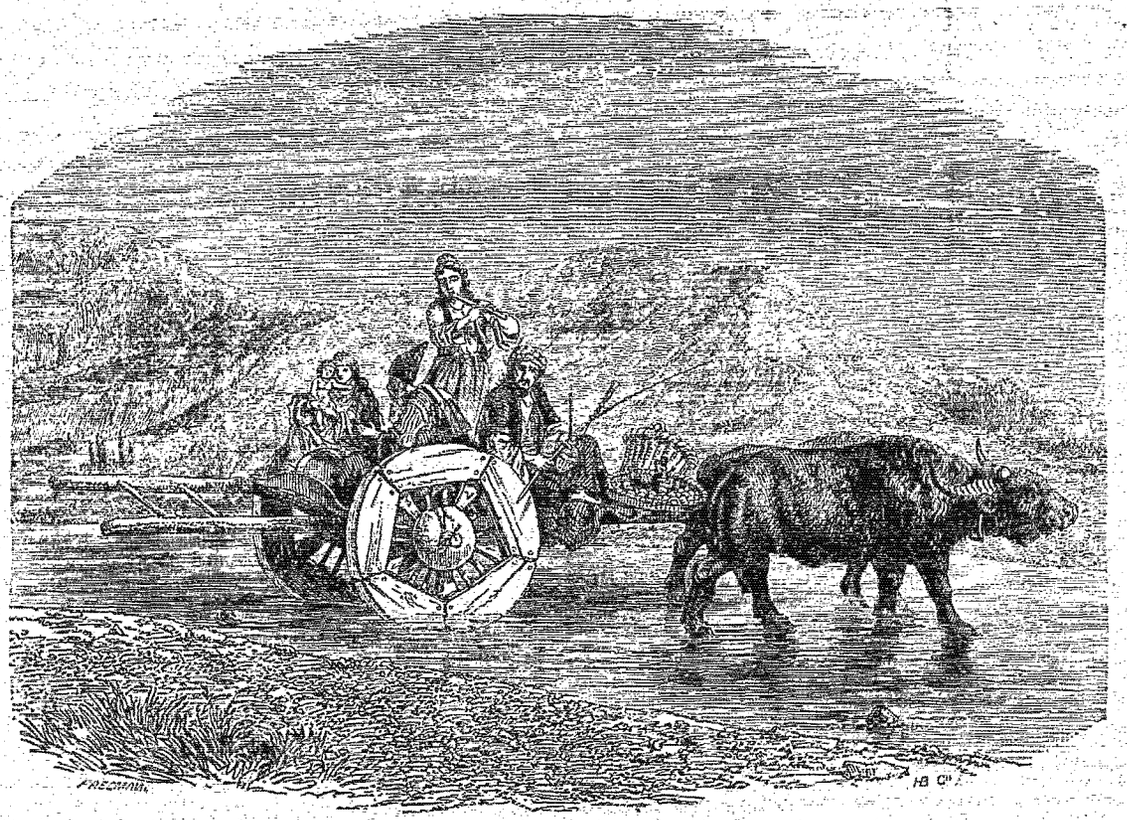
Voici la description d'un grand village en Perse par M. Eugène Flandin : « Ils se ressemblent presque tous, dit-il. Au premier plan on voit des murs en terre dont les lignes droites sont accidentées par quelques arbres ou interrompues par des brèches qu'occasionne leur peu de solidité. Des coupoles rapprochées les unes des autres, basses et petites, indiquent le caravansérail si elles sont en grand nombre, le kan s'il y en a peu. Çà et là se voient, à différentes hauteurs et dispersées, d'autres coupoles semblables qui surmontent les habitations. Si le village est populeux et riche, les maisons des principaux habitants dépassent les autres et montrent leurs devantures garnies de larges croisées en marqueterie de bois travaillé, et de vitraux de couleur. Quelquefois des murs appuyés à des tours en briques crues forment une enceinte fortifiée au village. D'autres fois celles qu'on voit parmi les maisons indiquent la demeure du *ket-khodâh* (le chef du village). Ordinairement un dôme en briques, sur la pointe duquel brille le plumage blanc d'une famille de cigognes qui s'y est fait un nid, surmonte ce tableau et indique la mosquée. »

Le voyageur ajoute que la plupart des paysans persans construisent eux-mêmes leurs maisons. On creuse un grand trou en terre, on y jette de l'eau, puis on y remet peu à peu, en la pétrissant, la terre qu'on en a retirée; on fait ainsi un mortier avec lequel on façonne des briques carrées, au moyen d'un cadre en bois qui sert de moule. Un homme peut confectionner une prodigieuse quantité de briques dans la journée, jusqu'à deux ou trois mille. On les laisse sécher, presque cuire à l'ardeur du soleil, et après quelques jours elles sont propres à la construction. Toutes les maisons sont bâties de cette manière.

En Perse, comme en Europe, l'agriculture supporte la

plus lourde part des charges publiques : l'État prélève un *droit* sur tous ses produits ; mais, l'argent étant extrêmement rare, même dans les villes, les paysans ou raïas payent une notable portion des impôts en bestiaux ou en grains. C'est un grand allégement pour les cultivateurs, surtout pour les plus pauvres.

La culture en Perse est aujourd'hui ce qu'elle était il y a déjà plusieurs siècles. « Le labour, dit Chardin, se fait avec un soc



Chariot de cultivateur à Khosrovah, en Perse. — D'après M. Eugène Flandin (*Voyage en Perse* (1) publié par MM. Gide et Baudry.)

tiré par des bœufs *maigres* (car les bœufs maigres n'engraissent pas comme les nôtres). Ils sont attachés, non par les cornes, mais avec un arceau et le poitrail. Ce soc est fort petit, et le courche ne fait qu'écorcher la terre, pour ainsi dire. A mesure que les sillons sont tirés, les laboureurs rompent les mottes avec de grosses maillottes de bois et avec la herse, qui est petite et a de petites dents ; et puis, avec la bèche, ils unissent la terre et la mettent en carrés comme des parterres de jardin, y faisant des rebords hauts d'un pied, plus ou moins, suivant ce qu'il y faut donner d'eau. La mesure d'eau, pour chacun de ces carrés, est de l'épaisseur nécessaire pour qu'un canard puisse y nager. »

ERRATA.

Page 42, col. 2, ligne 29. — Au lieu de : « où se rencontrer ; » lisez : « où l'on puisse se rencontrer. »

Page 63, col. 1, ligne 18. — Au lieu de : « Quelle puissance est cela ? » lisez : « Quelle puissance est-ce là ? »

Page 240. — L'inscription du septième siècle représentée et expliquée à cette page est conservée au Musée de la ville de Saint-Quentin.

Page 250, col. 2, ligne 1re. — Au lieu de « Louis XVI lisez « Louis XV. »

(1) 250 planches gravées sur la Perse ancienne, 90 planches lithographiées sur la Perse moderne.

Page 262. — Un abonné de Dunkerque nous adresse, au sujet de ces mots : « La résistance de l'air s'évanouit ; » des observations qui seront l'objet d'un article dans notre prochain volume.

Page 269. — On nous communique une copie de l'acte de baptême de Voltaire. Cet extrait des registres de l'ancienne paroisse Saint-André des Arcs constate que François-Marie Arouet est né, le 21 novembre 1694, à Paris.

Page 387, col. 2, ligne 52. — On nous signale à cet endroit quelques erreurs de peu d'importance, mais dont la rectification peut intéresser un petit nombre d'écrivains. « La salle actuelle du Théâtre-Français avait été construite pour remplacer celle de l'Opéra, située antérieurement du côté de la rue de Valois, et incendiée. Les acteurs des Variétés amusantes n'occupèrent la salle construite par Louis que jusqu'en 1791. Un second Théâtre-Français y vint après eux. La société actuelle de la Comédie française n'est établie rue Richelieu que depuis 1800. »

Il n'a pas été possible d'insérer dans ce volume le texte entier du *Mémorial de famille*. Les derniers chapitres seront publiés dans le XXIe volume (1853).

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,
rue Jacob, 30, près de la rue des Petits-Augustins.

Imprimerie de L. Martinet, rue et hôtel Mignon.

TABLE PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE.

Abeilles à Salsette et à Éléphanta, 99.
Accenteurs et saxicoles, oiseaux, 348, 379.
Accord (Sur l') des instruments de musique, 15.
Adam de Crapponne, 339.
Age (l') mûr. 209.
Ages (les) : l'Enfance, 1; la Jeunesse, 105; l'Age mûr, 209; la Vieillesse, 313.
Aiguière du 16e siècle, 212.
Almanach (Sur l') du *Magasin pittoresque*, 312.
Ambre, 142.
Amorçoirs arabes, 208, 272.
Anich (Pierre), paysan tyrolien devenu astronome, 256.
Animaux (Durée de la vie des) dans les ménageries, 407.
Antiquités américaines au Louvre, 196.
— assyriennes découvertes à Nemroud, 241.
Archer de la garde du roi sous François Ier, 29.
Architecture (Études d') en France, 250, 386.
Argent. Variations dans sa valeur, 407.
Argyronète aquatique. Son nid, 163.
Armes des anciens chevaliers, 95.
Armée (l') chez les Grecs anciens, 222.
Art arabe, 208, 272.
Artisans et paysans astronomes par vocation, 225, 254, 308.
Assiettes et plats chez les Hindous, 183.
Atterrissements (les) du Mississipi, 402.
Audubon (John-James), 73, 139, 244.
Ausone. Statuette antique représentant ce poëte, 358.
Autorité (Sur l') paternelle, 295.
Aveugle (l') et le poëte, 271.
Avis (un) anglais, 358.

Baiser (le) de la Vierge, 310.
Baronnies (les Quatre) du Périgord, 161.
Barreme (François), 179.
Beaux-arts (Fragments sur les), par Hemsterhuys, 114.
Benaduci (Lorenzo Boturini), archéologue, 195.
Benshi (le), 86.
Bernardin de Saint-Pierre. Maison où il est né, au Havre, 176.
Besançon (De) à la Chaux-de-Fonds, 97.
Beurre de tortue (Récolte du) sur les bords du Napo et de l'Amazone, 338.
Bimbeloterie (la) parisienne, 350.
Birnie (Patie), le joueur de violon de Kinghorn, 160.
Blondel (Franç.), architecte, 251.
Bonnet (le) qui tourne au soleil et le minaret tremblant, 115.
Bonté. Définition, 231.
Bouchons. Leur fabrication, 18, 240.
Bouillie (la) d'avoine, 295.
Briot (Franç.), sculpteur, 213.
Brouillard (un) à Paris en 1588, 104.
Brunelleschi, peintre, 93.
Cabaret (le) Renard, dans le jardin des Tuileries, 91.
Caligorant, 104.
Cendres volcaniques, 65.
Ce qu'on doit penser, 56.
Chalets (les) et les bergers, 353.
Channdos (Jean), 302.
Chant nègre sur la mort, 15.
Chariot de cultivateur à Khosrovah, en Perse, 408.
Charlatans (les) à Baroche, 291.
Charles-Quint et le nid d'hirondelles, 27.
Charronnage (Du), 90.
Chastellux (Famille de), 25.
Châtaignier (le) de Robinson, près Sceaux, 267.
Château de Bourdeille, 161.
— (le) Boursault (Marne), 400.
— de Chastellux, 25.
— de Lourdes, 361.
— de la Roche-sur-l'Ourthe, 129.
Châtillon, ingénieur, 83.
Chaux-de-Fonds (la), 97.
Chêne-liége, 17.
Chevaliers mamelots, 295.
Chica (la), boisson indienne, 32.
Chiens (les Deux), 20, 21.
Choléra (le), groupe en marbre par M. Etex, 116.
Chrétiens (Premiers). Surnom que leur donnaient les païens, 59.
Chronique de Pierre de Fénin. Extraits, 122.
Claude (la Reine), première femme de François Ier, 29.
Clearing-house, à Londres, 239.
Combat d'ours et de chiens, tableau de Snyders, 285.
Condorcet, 200.
Confiance en soi, 96.
Conserves alimentaires. Le biscuit de viande, 406.
Conversation (De la), par Bacon, 46.
Convoi (le) de guerre, 57.
Coram (le Capitaine), 100.
Cornet (le) de l'épicier, nouvelle, 6, 14.
Costume (Hist. du) en France : Règne de François Ier, 27, 323.
Costumes des seigneurs sous François Ier, 29.
— militaires sous François Ier, 324, 325.
Coucher de soleil au bord de la mer Morte, 395.
Coudrier avelinier ou noisetier, 216.
Coupe (une) de bois, tableau par M. Français, 113.
Coupe à incrustations moulée, du temps de Henri II, 368.
Courtilière ou taupe-grillon commune. Son nid, 37.
Couvoir perfectionné du Muséum d'histoire naturelle, à Paris, 8, 23, 310.
Coypel (Charles-Antoine), 68.

Dénization (la) en Angleterre, 194.
Despourrins (Cyprien), le poëte des Pyrénées, 143.
Desseasau (le Chevalier), 344.
Discours et honneurs funèbres à un Indien, 135.
Diversité des langues, 267.
Dix-huitième siècle (Sur le), 83.
Domestiques (les) d'autrefois, 226, 234.
Donato ou Donatello, peintre, 93.
Don Quichotte combat les marionnettes, tableau de Ch.-
Drake (François), navigateur anglais, 201.

École de médecine de Paris, 388.
Écoles du dimanche en Angleterre, 137.
Écolier (l'), par Reynolds, 365.
Écureuil (l'), tableau de Diaz, 217.
Edelinck (Gérard), 4.
Éducation (l') prématurée, fragment inédit de Péron, 147.
Église (Description d'une ancienne), 18.
— de Mouzon, 289.
— Notre-Dame de Nuremberg, 41.
— Notre-Dame de l'Épine, 233.
— Saint-Pierre, à Louvain, 305.
— des Templiers, à Luz, 317.
Éléonore (la Reine), seconde femme de François Ier, 29.
Élisabeth (la Reine) arme chevalier le célèbre navigateur Drake, 201.
Ellébore d'Orient, 71.
Empire sur soi, 371.
Empire turc (Population et finances de l'), 347.
Enfance (l'), 1.
Enseignes (Recherches historiques sur les), 203, 287.
Errard, ingénieur, 83.
Escarboucle (l'), 327, 378.
Eschyle. Son poëme *les Perses*, 26.
Espérance (l'), 337.
Études (Cours complet des) d'un jeune homme, 254.
Évasion de Grotius du fort de Louvenstein en 1621, 165.
Expérience célèbre des hémisphères de Magdebourg, 260.
— du vase de verre qui entraîne une troupe d'hommes, 261.
Exposition de peinture au salon du Louvre en 1787, 108.
Exposition de peinture au salon du Palais-National en 1852, 113, 116, 117, 148, 149, 152.
Exposition universelle de Londres. Grandes médailles accordées à la France, 132; Bronzes français, 133; Produits de la manufacture de Sèvres, 273.

Famille (la) de Darius aux pieds d'Alexandre, 5.
Femmes peintres, 395.
Fénin (Pierre de), 122.
Fête de la Madone de l'Arc, 89.
Fêtes indiennes, 206.
Fille (la) de Rudliger, 247.
Fin (la) du monde selon les Siamois, 298.
Flacon mauresque, 272.
Fleuve (le) du chien, 34.
Fontaine de la rue de Grenelle, à Paris, 252.
Force vitale des Nouveaux-Zélandais, 39.
Fortification (Nouvelle) allemande, 255.
François Ier en costume paré de cheval, 28; — en costume d'homme d'armes, à Marignan, 324.

Galerie d'Apollon, au Louvre, 281, 405.
Galerie (la) du Palais, à Paris, au 17e siècle, 357.
Galilée (une Distract. de), 237.
Geai (le) bleu. Mâle adulte, 245.
Giotto, peintre, 93.
Girardot. Sa culture des pêchers, 135.
Gobelet (le) de fer-blanc, 202.
Gondouin, architecte, 388.
Gorille (le), 297.
Goutte (la) de rosée, 298.
Gravure (la) française, médaillon par M. Simard, 77.
Gravure en taille-douce, 188, 292, 331, 372.
Griphe (le), sorte d'énigme, 192.
Grive (la) rousse, 141.
Grotius. Son évasion, 165.
Grotte du Doubs, 352.
Guadalajara, 11.

Hall (Jacob), 56.
Halte flamande, tableau de Van-Ostade, 385.
Hameau de St-Éloi et Robinson, près de Sceaux, 268.
Hameçons, 160.
Hasard. Définition, 143.
Hemsterhuys (François). Fragments sur les beaux-arts, 114.
Hennepin (le Père), 18.
Hennins (les) aux 15e et 16e siècles, 376.
Histoires populaires accréditées en divers pays, 392.
Hiu (Madame Candide), 47.
Horloge (l') de Gaza, 256.
— de la tour du palais de justice, à Paris, 329.

Ibis sacré, 126.
— vivant, 127.
Ignorance et cruauté, composition d'Hogarth, 372.
Illusion (une) statistique, 175.
Imprimerie en taille-douce, 236.
Imprimeurs (les) et les libraires à Paris, au 17e siècle, 356, 393.
Incubation (De l') artificielle, 8, 23, 310.
Indiens civilisés de Quito, 31.
— Conibos, 280.
— du Satpoura, 86.
Inscription (une) du 7e siècle, 240.
Inscriptions et sentences recueillies sur les gardes et les marges d'anciens livres, 318.
Insectes fossiles dans l'ambre, 142.
Institution nationale des Jeunes-Aveugles, 231.
Instruments de musique dans le Yucatan, 403.
— (Histoire des) : la Trompette, 34, 80, 136, 167, 300.
Intelligence, sensibilité, volonté, 126.
Introduction du café et du tabac à Constantinople, 182.

Jardin du cabaret Renard, aux Tuileries, 92.
Jardins du roi René, 33.

Jardinier, 46.
Jeanne d'Arc (Anecdote sur), 291.
Jeunesse (la), 105.
Junquera (la), en Espagne, 65.

Khosrovah (Perse), 407.
Kraft (le Docteur). Son voyage dans l'Afrique australe en 1848, 130, 138.

Langlois (François), 393.
Laque (la), 402.
Layard (Austen-Henri). Ses découvertes en Syrie, 241.
Leçon (une) d'astronomie, par Joseph Wright, 225.
Ledoux, architecte, 388.
Légende (la) de Santiago, 371.
— des sept évêques, en Espagne, 56.
Lettre (une) autographe de la reine Pomaré, 184.
Lettres (Sur les) de madame de Sévigné, 262, 290.
Léviathan (le) de Hobbes, estampe du 17e siècle, 153.
Libraires (les) et imprimeurs à Paris au 17e siècle, 356.
Liége (le), 17.
Livre (le) noir d'Arles, 302.
— (le) des monnaies étrangères, ou le Grand banquier de France, par Barreme, 180.
Lotus (le), 185.
Louer et Applaudir. Double signification de ces mots en hébreu, 278.
Louis, architecte, 387.
Louis II, roi de Hongrie, 399.

Machine pneumatique à double effet, de Papin, 262.
Machines pneumatiques modernes et leurs effets, 219, 259.
Main (la) mystérieuse, 395.
Maison natale de Bernardin de Saint-Pierre, au Havre, 176.
Maison de Bourg-la-Reine où est mort Condorcet, 200.
Maladies (De la loi des), 266.
Maldives. Leur croyance sur la forme de la terre, 90.
Mancio Serra, navigateur espagnol, 214.
Manetti (Antonio), 94.
Mapp (Sarah), 95.
Marché (un) aux chevaux, 205.
Marché à la volaille à Paris, au 18e siècle, 100.
Mariage (un) de puritains, nouvelle, 169.
Médaille d'or gauloise, 240.
Mémoire (ma) au village, 11.
Mémorial (le) de famille, 65, 78, 102, 118, 149, 189, 194, 218, 230, 238, 258, 270, 278, 286, 298, 306, 334, 341, 346, 362, 374, 382, 390.
Mer Morte (la), 47, 395.
Mesures anglaises comparées aux mesures françaises, 31.
Mirage du son dans le désert, 111.
Mississipi (Atterrissements du), 402.
Mobilité de nos sentiments, 81.
Mœurs du peuple en France, 11.
Mois (Noms des) chez les Indiens, 247.
Montagne (la) qui se fend, 321.
— de Toull, Creuse, 112.
Monthermé, Ardennes, 257.
Montrichard, Loir-et-Cher, 340.
Monument des comtes de Neuchâtel, 377.
Monument élevé à Despourrins dans la vallée d'Aspe, 144.
Moralité et intelligence, par Vinet, 199.
Mort prématurée de quelques grands capitaines, 384.
Moulin (un) à bras, estampe du 17e siècle, 52.
Moulins (les) et leurs origines, 50 à 54.
Mousquetaire (le) et les pêches de Montreuil, 135.
Musée des antiquités américaines, au Louvre, 195.
— de Cluny, 212.
— égyptien, au Louvre, 171.
— du Louvre. Travaux de décoration depuis 1848, 75.
Mygale pionnière. Son nid, 315.
Myriobiblon (le), 295.

Naturalisation (De la) de quelques animaux en Europe, 199.
Nid (mon), 175.
Nid de l'argyronète aquatique, 164.
— de la mygale pionnière, 316.
Noisetier d'Espagne, 216.
Notre-Dame de l'Épine, 233.
Nouveaux-Zélandais. Leur force vitale, 39.
Nuages sous les tropiques, 120.
Nuremberg, 41.

Obscurité produite par les cendres volcaniques, 63.
Odeurs (les) et le sens de l'odorat, 10.
Odorat des blancs selon les Indiens d'Amérique, 335.
Œuf de tortue mauresque au moment de l'éclosion, 24.
Oiseau (l') du paradis, légende suédoise, 177.
Or. Variat. dans sa valeur, 407.
Oreille (l'), le son et le sens de l'ouïe, 210.
Orfévrerie au 16e siècle, 213.
Original (un) de l'ancienne Rome, 187.
Orme de la place Carami, à Brignolles, 157.
Ornithologiste (l') de Cornouailles, 347, 379.
Orphée (l') de carrefour, 42, 54, 62.
Ouïe (l'), le son et l'oreille, 210.
Ouvriers (les) de Paris, 293, 314.

Palais de cristal. Exposition des bronzes français, 133; Exposition des produits de la manufacture de Sèvres, 273.
— de Guadalajara, 12.
Palitzsch (Jean-George), 309.
Pandanus de l'île du Prince, 121.
Paquebots à vapeur, 87.
Parc (le) de Bruxelles, 193.
Paris souterrain. Coupe du sol sous une rue de Paris, 397.
Patin (Gui), 15.
Paysage (un), par M. Huet, 308.
— par M. Pron, 152.
— par Richard Wilson, 229.
Paysans et artisans astronomes par vocation, 225, 254, 308.
Pêche (la), scène d'automne, tableau par M. H. Baron, 145.
Pégase sous le joug, poésie de Schiller illustrée par Retzsch, 43, 83.
Pensées. — Anonyme, 34. Coleridge, 291. Emerson, 96, 351. Franklin, 348. Hebel, 34. La Bruyère, 371. Lavater, 23. Leibniz, 47. Mlle de Lespinasse, 83. Malesherbes, 376. Muller (Wilhem), 187. A. Petiet, 237. Rollin, 15. J.-J. Rousseau, 122. S. de Sacy, 379. J.-B. Say, 31. Sénèque, 407. Sentences russes, 215. E. Souvestre, 90. Strafford, 188. Vauvenargues, 302.
Pensées nocturnes, par Hebel, 34.
Péron (François), 147.
Perses (les), pièce d'Eschyle, 26.
Petite (la) fermière, 9.
Philopemen, 56.
Phoque commun, 369.
Phya, 351.
Piége pour prendre les oiseaux, aux environs de Jérusalem, 239.
Pierre (une) de touche, 215.
Pinson (le), par J. Petit-Senn, 376.
Plaisirs (les) de la promenade, paysage de Pillement, 49.
Platane (un) entre Smyrne et Bournabat, 81.
Pœstum, 115.
Pomaré (la Reine). Lettre autographe, 183.
Porcelaine (Fabrication de la) dure, à Sèvres, 273, 367, 403.
Portraits (Cinq) par Paolo Uccello, 93.
Poupées (Industrie des), 135.
Prédicateur (un) italien du 15e siècle, 11.
Prérogatives singulières d'une abbesse, 160.
Promenades d'un désœuvré, 42, 54, 62.
Protestation d'un astronome célèbre, 347.
Proverbe (un) chinois, 382.
Proverbes italiens, 120, 192, 232, 320, 336.
— et sentences russes, 215.
Puri et la fête de Roth, en 1849, dans l'Inde, 206.
Pyrard de Laval, navigateur, 90.

Quatre règles contre la crainte de la mort, 49.

Reliûre (Sur la) des livres, 335.
René (le Roi), 33.
Renommée (une), médaillon sculpté par M. Simard, 76.
Retour (le) du fermier, tableau de C. Benazech, 265.
Retour (le) des troupeaux, 353.
Rêves (Deux), 137.
— (Utilité des), 83.
Reynolds (Joshua), peintre, 364.
Riz. Sa culture en France, 246.
Roche-sur-l'Ourthe (la), 129.
Rochers (les), habitation de Mme de Sévigné, 264.
— du Winkelfluch, 321.
Rouge-gorge (le), poésie de J. Petit-Senn, 302.
Rowe (Henry), joueur de marionnettes, 135.
Ruines d'une ville gauloise dans le départ. de la Creuse, 112.

Sabots. Leur fabrication, 199.
Saint-Bertrand de Comminges, Haute-Garonne, 396.
Saint-Florent le Vieil, Maine-et-Loire, 384.
Salon (le) de 1787, 106.
Salon de 1852, 113, 116, 117, 148, 149, 152, 205, 308.
Sarrazin (Jacques), peintre et sculpteur, 63, 64.
Savigny (de), 335.
Sceau de Jean Channdos, 304.
Sens (les Cinq). L'Odorat, 10; l'Ouïe, 210.
Sensibilité, volonté, intelligence, 126.
Serment d'hommage. Procédé pour s'en affranchir, 143.
Sévigné (Mme de). Ses Lettres; son habitation *les Rochers*, 262, 264, 290.
Siége de Grave, en 1674, 146.
S'il est vrai qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil, 271.
Singe (le) au village, 345.
Snyders (François), 283.
Solitude (Utilité de la), 277.
Son (le), l'oreille et le sens de l'ouïe, 210.
Soufflot, architecte, 250.
Stalagmite (une) curieuse, 205.
Statistique agricole de la France, 59.
Statue enchantée en Sicile, 87.

Tabatières en carton verni et boîtes en fer-blanc, 256.
Table (la) du soleil, 147.
Tableau (un) de fruits, par Lance, 249.
Testament de Mancio Serra, chronique péruvienne, 214.
Théâtre de Bordeaux, 389.
Tigris (Eaux du), 159.
Tofière (la), 352.
Tom Nero, 372.
Tortue mauresque, 24.
Tour de Dunkerque, 59, 60.
Tour penchée de Saragosse, 61
Traquets, 380.
Travail (l'Homme et le), 307.
Trompette (la). Histoire de cet instrument depuis les temps anciens, 34, 80, 136, 167, 300.
Tympans de divers modèles, 124.

Uccello (Paolo), peintre, 92, 95.
Utilité de la solitude, 277.
— des rêves, 83.

Vallée (la) au 18e siècle, 99.
Van-Ostade (Isaac), 385.
Vases de Sèvres, 276, 404.
Vers en prose, 87.
Vertu. Définition, 147.
Viande anglaise, 215.
Vie (la) humaine, 149.
Vieillesse (la), 313.
Vierge de fer à Nuremberg, 312.
Vingt-quatre heures à Londres en 1851, 2, 22, 131.
Visite du docteur Kraft au roi d'Ousambara, dans l'Afrique australe, en 1848, 130, 138.
Volonté, sensibilité, intelligence, 126.

Wilson (Richard), peintre, 227.
Whittington et son chat, 392.

Zschokke (Henri), 39, 70, 157.

TABLE PAR ORDRE DE MATIÈRES.

AGRICULTURE, INDUSTRIE ET COMMERCE.

Beurre de tortue (Récolte du) sur les bords du Napo et de l'Amazone, 338. Bimbeloterie (la) parisienne, 350. Chariot de cultivateur à Khosrovah, 408. Charronnage (du), 90. Conserves alimentaires : le biscuit de viande, 406. Couvoir perfectionné, 8, 23, 340. Culture du riz en France, 246. Exposition universelle de Londres : Bronzes français, 133; Produits de la Manufacture de Sèvres, 273. Fabrication des bouchons, 18, 240. — de la porcelaine à Sèvres, 273, 367, 403. — des sabots, 199. Gravure et imprimerie en taille-douce, 183, 236, 292, 331, 372. Hameçons, 160. Industrie des poupées à Paris, 135. Laque (la), 402. Moulins (les) et leurs origines, 50 à 54. Statistique de la France, 59. Tabatières en carton verni et boîtes en fer-blanc. Leur fabrication, 256. Viande anglaise, 215.

ARCHITECTURE.

Château de Bourdeille, 161. — Boursault, 400. — de Chastellux, 25. — de la Roche-sur-l'Ourthe, 129. — de Lourdes, 361. Eglise de Mouzon, 289. — de Notre-Dame de l'Epine, 233. — Notre-Dame de Nuremberg, 41. — Saint-Pierre à Louvain, 305. — des Templiers à Luz, 317. Fontaine de la rue de Grenelle à Paris, 252. Galerie d'Apollon au Louvre. Vue intérieure, 281; Vue extérieure, 405. Maison de Bourg-la-Reine où est mort Condorcet, 200. — natale de Bernardin de Saint-Pierre, au Havre, 176. Monument des comtes de Neuchâtel, 377. Musée du Louvre. Travaux de décoration depuis 1848, 75. Palais de Guadalajara, 12. Paris souterrain : Coupe du sol sous une rue de Paris, 397. Rochers (les), habitation de madame de Sévigné, 264. Tour de Dunkerque, 60. — penchée de Saragosse, 61.

Études d'architecture en France. — Règne de Louis XV. Architectes: François Blondel; Soufflot, 250, 251. Fontaine de la rue de Grenelle, 252. Panneau intérieur de l'hôtel de Rohan, 253. — Règne de Louis XVI. Ecole de médecine de Paris, 388. Vestibule et escalier du Théâtre de Bordeaux, 389. Architectes : Gondouin; Ledoux; Louis, 387 à 389.

BIOGRAPHIE.

Adam de Crapponne, ingénieur, 339. Anich (Pierre), astronome, 256. Arago (François) : une protestation, 347. Artisans et paysans astronomes par vocation, 225, 254, 308. Audubon (John-James), ornithologiste. Ses travaux, son portrait, 73, 139, 244. Ausone, 358. Barreme (François), 179. Benaduci (Lorenzo-Boturini), archéologue, 195. Bernardin de Saint-Pierre, 176. Birnie (Patie), 160. Blondel (François), architecte, 251. Briot (François), sculpteur; son portrait, 213. Brunelleschi, peintre, 93. Channdos (Jean); son sceau, 302. Chastellux (Famille de), 25. Châtillon, ingénieur, 83. Claude (la Reine); son portrait, 29. Condorcet, 200. Coram (le Capitaine); son portrait, 100. Coypel (Charles-Antoine); portrait, 69. Despourrins (Cyprien), 143. Desseasau (le Chevalier), 344. Donato, peintre, 94. Drake (Francis), navigateur anglais, 201. Edelinck (Gérard); portrait, 5. Eléonore (la Reine), son portrait, 29. Errard, ingénieur, 83. Eschyle; sa pièce « les Perses » 26. Femmes peintres, 395. Fénin (Pierre de); sa chronique, 122. Fox. Pierre de touche à son usage, 215. François Ier en costume paré de cheval, 28; en costume d'homme d'armes à Marignan, 324. Galilée (une distraction de), 237. Giotto, peintre, 93. Girardot, horticulteur, 135. Gondouin, architecte, 388. Grotius; son évasion en 1621, 165. Hall (Jacob), danseur de corde, 56. Hemsterhuys (François), philosophe hollandais, 114. Hennequin (le père), missionnaire, 18. Hiu (Madame Candide); son portrait, 47. Jeanne d'Arc (Anecdote sur), 291. Kraft (le docteur); son voyage dans l'Afrique australe, 130, 138. Langlois (François), libraire du 17e siècle; son portrait, 393. Layard (Austen-Henri), voyageur anglais, 241. Ledoux, architecte, 388. Louis, architecte, 387. Louis II, roi de Hongrie, 399. Mancio Serra, 214. Manetti (Antonio), 94. Mapp (Sarah), 95. Mort prématurée de quelques grands capitaines, 384. Ornithologiste (l') de Cornouailles, 347, 379. Palitzsch (Jean-George), astronome; portrait, 309. Patin (Gui); son portrait, 15. Péron (François), 147. Philopemen, 56. Phya, 351. Pomaré (la Reine), 183. Prédicateur (un) italien du 15e siècle, 11. Pyrard de Laval, navigateur, 90. René (le Roi), 33. Reynolds (Josué), peintre, 364. Rowe (Henry), joueur de marionnettes, 135, Sarrazin (Jacques), peintre et sculpteur; sa statue, 63. Savigny (de), naturaliste, 335. Sévigné (madame de); ses lettres, son habitation, 262, 290. Snyders (François), peintre; son portrait, 283. Soufflot, 250. Uccello (Paolo); son portrait, 92, 95. Van-Ostade (Isaac), 385. Wilson (Richard); son portrait, 227. Whittington et son chat, 392. Zschokke (Henri); portrait, 39, 70, 157.

GÉOGRAPHIE, VOYAGES.

Besançon (de) à la Chaux-de-Fonds, 97. Bruxelles; le Parc, 193. Charlatans (les) à Baroche, 291. Chaumière indienne aux environs de Quito, 32. Coucher de soleil au bord de la mer Morte, 395. Fleuve (le) du Chien, en Syrie, 34. Guadalajara, 11. Jardins du roi René près d'Aix, 33. Junquera (la) en Espagne, 65. Khosrovah (Perse), 407. Mer Morte (la), 47, 395. Mississipi (les Atterrissements du), 402. Monthermé (Ardennes), 257. Montrichard, 340. Notre-Dame de l'Epine (Marne), 234. Nuremberg, 41. Pœstum, 115. Puri dans l'Inde, 206. Roche-sur-l'Ourthe (la), 129. Rochers du Winkelfluch près du lac de Brienz, 321. Ruines d'une ville gauloise dans le département de la Creuse, 112. Saint-Bertrand de Comminges, 396. Saint-Florent le Vieil, 384. Tigris; température de ses eaux, 159. Tofière (la), ou grotte du Doubs, 352. Visite du docteur Kraft au roi d'Ousambara, dans l'Afrique australe, 130, 138. Vingt-quatre heures à Londres en 1851, 2, 22, 131.

HISTOIRE.

Baronnies (les Quatre) du Périgord, 161. Brouillard (un) à Paris en 1588, 104. Charles-Quint et le nid d'hirondelles, 27. Chronique de Pierre de Fénin. Extraits, 122. Empire turc (Population et finances de l'), 347. Recherches historiques sur les enseignes, 203, 287. Siége de Grave en Hollande, en 1674, 146. Testament de Mancio Serra, 214.

LÉGISLATION, INSTITUTIONS, ÉTABLISSEMENTS PUBLICS.

Autorité paternelle (Sur l'), 295. Baiser (le) de la Vierge, 310. Chevaliers Mamelots, 295. Clearing-House à Londres, 239. Dénization (la) en Angleterre, 194. Ecoles du dimanche en Angleterre, 137. Eglise (Description d'une ancienne), 18. Exposition de peinture au Salon du Louvre, en 1787, 108. Exposition universelle de Londres : Grandes médailles accordées à la France, 132; Bronzes français, 133; Produits de la manufacture de Sèvres, 273. Institution nationale des Jeunes-Aveugles, 231. Libraires (les) et Imprimeurs à Paris, au 17e siècle, 356, 393. Livre (le) noir d'Arles, 302. Musée des Antiquités américaines, au Louvre, 195. Musée de Cluny, 212. Musée égyptien au Louvre, 171. Ouvriers (les) de Paris, 293, 314. Prérogatives singulières d'une abbesse, 160. Procédé pour s'affranchir du serment d'hommage, 143. Salon (le) du Palais-National en 1852, 113, 116, 117, 148, 149, 152. Vallée (la) au 18e siècle, 99.

LITTÉRATURE ET MORALE.

Ages (les) : l'Enfance, 1; la Jeunesse, 105; l'Age mûr, 209; la Vieillesse, 313. Aveugle (l') et le poëte, 271. Bonté (la), 231. Bouillie (la) d'avoine, poésie de Hebel, 295. Caligorant. 104. Ce qu'on doit penser dès l'enfance, 56. Chant nègre sur la mort, 152. Confiance en soi, 96. Conversation de (la), 46. 18e siècle (le), 83. Education (l') prématurée, fragment inédit de Péron, 147. Empire sur soi, 371. Escarboucle (l'), 327, 378. Fille (la) de Rudliger, 247. Fragments sur les beaux-arts par Hemsterhuys, 114. Goutte (la) de rosée, 298. Lettres (sur les) de madame de Sévigné, 262, 290. Léviathan (le) de Hobbes, 153. Main (la) mystérieuse, 395. Mémoire (ma) au village, 11. Mobilité de nos sentiments, 81. Moralité et intelligence, 199. Nid (mon), 175. Pégase sous le joug, poésie de Schiller, 43, 83. Pensées nocturnes, par Hebel, 34. Pinson (le), 376. Quatre règles contre la crainte de la mort, 49. Rouge-Gorge (le), 302. S'il est vrai qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil, 271. Tom Nero, 372. Utilité des rêves, 83. — de la solitude, 277. Vers en prose, 87. Vie (la) humaine, 148. Voy. à la Table alphabétique, *Pensées.*

Anecdotes, nouvelles, légendes. — Convoi (le) de guerre, 57. Cornet (le) de l'épicier, 6, 14. Gobelet (le) de fer-blanc, 202. Légende des sept évêques en Espagne, 56. — (la) de Santiago, 371. Mariage (un) de Puritains, 169. Mémorial (le) de famille, 45, 78, 102, 118, 149, 189, 194, 218, 230, 238, 258, 270, 278, 286, 298, 306, 334, 341, 346, 362, 374, 382, 390. Mousquetaire (le) et les pêches de Montreuil, anecdote, 134. Oiseau (l') du Paradis, 177. Orphée (l') de carrefour, 42, 54, 62.

Bibliographie, langues, philologie, théâtre. — Almanach du Magasin Pittoresque (sur l'), 312. Cours complet des études d'un jeune homme, 254. Diversité des langues, 267. Griphe (le), 192.

Hasard, acception de ce mot, 143. Imprimerie en taille-douce, 236. Inscription (une) du 7e siècle, 240. Inscriptions et sentences recueillies sur les marges et les gardes d'anciens livres, 318. Lettre (une) autographe de la reine Pomaré, 184. Livre (le) des monnaies étrangères, ou le Grand banquier de France, 180. Louer et applaudir; double signification de ces mots en hébreu, 278. Myriobiblon (le), 295. Original (un) de l'ancienne Rome, 187. Perses (les) d'Eschyle, 26. Proverbe (un) chinois, 382. Proverbes italiens, 120, 192, 232, 320, 336. Reliûre (utilité de la) des livres, 335. Sentences et proverbes russes, 215. Vertu. Définition, 147.

MŒURS, COUTUMES, COSTUMES; LOGEMENTS, AMEUBLEMENTS; CROYANCES; TYPES DIVERS.

Armes des anciens chevaliers, 95. Assiettes et plats chez les Hindous. 183. Avis (un) anglais, 358. Benshi (le), 86. Bonnet (le) qui tourne au soleil et le minaret tremblant, 115. Cabaret (le) Renard dans le jardin des Tuileries, 91. Chalets (les) et les bergers, 353. Discours et honneurs funèbres à un Indien, 135. Domestiques (les) d'autrefois, 226, 234. Fête de la Madone de l'Arc, à Naples, 89. Fêtes indiennes, 206. Fin du monde (la) selon les Siamois, 298. Grillons de la nuit, 59. Hennins (les) aux 15e et 19e siècles, 376. Histoire du costume en France; règne de François Ier, 27, 323, à 325. Histoires populaires et traditions en divers pays, 392. Ibis sacré, 126. Indiens civilisés des environs de Quito, 31. Indiens Conibos, 280. Indiens du Satpoura; leurs mœurs, 86. Introduction du café et du tabac à Constantinople, 182. Jardinier, 46. Maldives. Leur croyance sur la forme de la terre, 90. Mœurs du peuple en France, 11. Mois. Leurs noms chez les Indiens, 247. Piége pour prendre les oiseaux, aux environs de Jérusalem, 239. Table (la) du Soleil, 147. Statue enchantée en Sicile, 87.

DESSIN, GRAVURE, PEINTURE.

Peinture. — Chien (le) du maître par Landseer, 20. — du valet, par Landseer, 21. Combat d'ours et de chiens, par François Snyders, 285. Coram (Portrait du capitaine), par Hogarth, 101. Don Quichotte combat les marionnettes, tableau de Ch.-Ant. Coypel, 68. Ecureuil (l'), tableau de Diaz, 217. Ecolier (l'), par Reynolds, 365. Halte flamande, par Van-Ostade, 385. Langlois (Portrait de François), par Van-Dyck, 393. Marché à la volaille à Paris, d'après Queverdo, 100. Paysage (un) par Richard Wilson, 229. Plaisirs (les) de la promenade, paysage par Pillement, 49. Retour (le) du fermier, tableau de C. Benazech, 265. Reynolds (Portrait de), par lui-même, 364. Snyders (François); son portrait par Van-Dyck, 284. Tableau de fruits, par Lance, 249. Wilson (Richard); son portrait, 228.

Musée du Louvre. — Sainte Catherine, par Annibal Carrache, 337. Portraits (cinq), par Paolo Uccello, 93.

Salon de 1851-1852. — Henri Baron : la pêche, scène d'automne, 145. G. d'Eichthal; sa composition : « la vie humaine », 149. Français. Une coupe de bois près de Luciennes, 113. Gérome. Une vue de Pœstum, 116. Ach. Giroux. Une scène du Marché aux chevaux, 205. Huet. Un paysage, 308. Pron. Paysage, 152.

Estampes et gravures anciennes. — Exposition de peinture au salon du Louvre, en 1787, 108. Famille (la) de Darius aux pieds d'Alexandre, 5. Galerie (la) du Palais au 17e siècle, d'après Abraham Bosse, 357. Grotius et sa femme dans la forteresse de Louvenstein, ancienne estampe hollandaise, 165. Ignorance et cruauté, composition d'Hogarth, 372. Jardin du cabaret Renard aux Tuileries, estampe de 1658, 92. Léviathan (le) de Hobbes, estampe du 17e siècle, 153. Moulin (un) à bras, estampe allégorique allemande du 17e siècle, 52. Petite (la) fermière, dessin de Loutherbourg, 9.

Dessins. — Age (l') mûr, dessin et composition de Tony Johannot, 209. Caligorant, d'après Marillier, 104. Convoi (le) de guerre, dessin d'après Clennel, 57. Découverte (une) à Nemroud, composition et dessin de Gilbert, 241. Elisabeth, reine d'Angleterre, arme chevalier le célèbre navigateur Francis Drake; dessin de Gilbert, 201. Enfance (l'), composition et dessin de Tony Johannot, 1. Jeunesse (la), composition et dessin de Tony Johannot, 105. Montagne de Toull (Creuse), dessin de M. Villevieille, 112. Parc (le) de Bruxelles, dessin de Stroobant, 193. Pégase sous le joug, d'après Retzsch, 44, 84. Proverbes italiens illustrés, 120, 192, 232, 320, 336. Retour (le) des troupeaux, composition et dessin de Karl Girardet, 353. Rêves (Deux), composition et dessin de G. Staal, 137. Route de Naples au retour de la fête de la Madone de l'Arc, dessin de Valentin, 89. Singe (le) au village, dessin de Karl Girardet, 345. Vieillesse (la), composition et dessin de Tony Johannot, 313. Procédés de la gravure en taille-douce, 188, 292, 331, 372. Femmes peintres, 395.

SCULPTURE, CISELURE, ORFÉVRERIE.

Aiguière en étain du 16e siècle, 212. Amorçoirs arabes en argent, 208, 272. Antiquités assyriennes découvertes à Nemroud, 241. Ausone (Statuette antique d'), 360. Coupe à incrustations moulée, du temps de Henri II, 368. Flacon mauresque en argent, 272. Monument élevé à Despourrins dans la vallée d'Aspe, 144. Orfévrerie au seizième siècle, 213. Panneau intérieur de l'hôtel de Rohan, décoration du temps de Louis XV, 253. Sceau de Jean Channdos, 302. Vases et coupes de Sèvres, 276, 404.

Musée du Louvre. — Antiquités américaines; figurines; statues, 196. Médaillon de la Gravure française : Jean Pesne, par Simard, 77. Renommée (une), médaillon par Simard, 76. Statues et bas-reliefs égyptiens, 172.

Salon de 1851-1852. — Étex : le Choléra, groupe en marbre, 117.

SCIENCES ET ARTS DIVERS.

Art militaire, navigation. — Armée chez les Grecs anciens, 222. Fortification (Nouvelle) allemande, 155. Paquebots à vapeur, 87.

Astronomie, géologie, minéralogie. — Ambre (l'), 142. Atterrissements (les) du Mississipi, 402. Leçon (une) d'astronomie, par Joseph Wright, 225. Nuages sous les tropiques, 120. Obscurité produite par les cendres volcaniques, 63. Stalagmite (une) curieuse, 205.

Botanique. — Châtaignier (le) de Robinson, 269. Chêne-liége d'Espagne, 17. Ellébore d'Orient, 71. Lotus, *Nelumbium speciosum*, 185. Noisetier d'Espagne, 216. Orme remarquable à Brignolles, 157. Pandanus de l'île du Prince, 121. Platane (un) entre Smyrne et Bournabat, 81.

Économie domestique. — Art (l') domestique chez les Arabes, 208, 272. Biscuit de viande, 406.

Économie politique. — Illusion (une) statistique, 175. Maladies (De la loi des), 266. Or et argent. Variations dans leur valeur, 407. Valeur personnelle de l'homme dans le travail, 307.

Mathématiques, mécanique, physique. — Horloge (l') de Gaza, 256. Horloge de la tour du palais de justice, à Paris, 329. Expérience célèbre des hémisphères de Magdebourg, 260. Expérience du vase de verre qui entraîne une troupe d'hommes, 261. Machine pneumatique à double effet de Papin, 262. Machines pneumatiques (les Premières) modernes, et leurs effets, 219, 259. Mesures anglaises comparées aux mesures françaises, 31. Mirage du son dans le désert, 111. Tympans, 124.

Musique. — Accord (Sur l') des instruments de musique, 15. Histoire des instruments de musique : la Trompette, 34, 80, 136, 167, 300. Instruments de musique dans le Yucatan, 403.

Numismatique. — Livre (le) des monnaies étrangères, de Barreme, 180. Médaille d'or gauloise, 240.

Psychologie et physiologie. — Étude sur les trois facultés de notre âme, penser, sentir, vouloir, 126. Force vitale des Nouveaux-Zélandais, 39. Odorat des blancs selon les Indiens d'Amérique, 335. Sens (les Cinq) : l'Odorat, 10; l'Ouïe, 210.

ZOOLOGIE.

Abeilles à Salsette et à Éléphanta, 99. Accenteurs et saxicoles, 348, 379. Argyronète aquatique, 164. Courtilière ou taupe-grillon commune. Son nid, 37. Durée de la vie des animaux dans les ménageries, 407. Geai bleu (le), mâle adulte, 245. Gorille (le), 297. Grive rousse (la), 141. Ibis, 128. Incubation (De l') artificielle, 8, 23, 310. Insectes fossiles dans l'ambre, 142. Naturalisation de quelques animaux en Europe, 199. Œuf de tortue mauresque au moment de l'éclosion, 24. Phoque commun, 369. Tortue mauresque, 24. Traquets, 380.